

UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

BINDING LIST NOV 1 1921

REVUE
DES
ÉTUDES GRECQUES

Les réunions du Comité ont lieu à l'École des Beaux-Arts, à quatre heures, le premier jeudi non férié de chaque mois; tous les membres de la Société ont le droit d'y assister et ont voix consultative. Elles sont interrompues pendant les mois d'août, de septembre et d'octobre.

La bibliothèque de l'Association (Sorbonne, salle des conférences de grec, au rez-de-chaussée) est ouverte le mardi de 4 h. à 5 h. 1/2, et le samedi de 2 à 4 h.

Les communications à l'Association, les demandes de renseignements, les ouvrages offerts à la bibliothèque, doivent être adressés, franc de port, 44, rue de Lille, vii^e.

Les manuscrits destinés à la *Revue* ainsi que les ouvrages envoyés pour compte rendu doivent être adressés à M. Gustave GLOTZ, rédacteur en chef de la *Revue*, librairie Leroux, 28, rue Bonaparte, vi^e.

Les membres de l'Association sont priés de vouloir bien envoyer le montant de leur cotisation, en un mandat poste, à M. Henri LEBÈGUE, agent bibliothécaire de l'Association, 44, rue de Lille, vii^e.

Tout membre qui, après deux ans, n'aura pas payé sa cotisation, sera considéré comme démissionnaire.

~~El. P. H. A. J.~~
R.

B.

REVUE
DES
ÉTUDES GRECQUES

PUBLICATION TRIMESTRIELLE

DE L'ASSOCIATION POUR L'ENCOURAGEMENT DES ÉTUDES GRECQUES

(Reconnue établissement d'utilité publique par décret du 7 juillet 1869)

TOME XXI

ANNÉE 1908

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, VI^e

1908



156024

17/9/20



DF
10
R4
t. 21

Partie Administrative

ASSOCIATION

POUR L'ENCOURAGEMENT

DES ÉTUDES GRECQUES

EN FRANCE

(Reconnue établissement d'utilité publique
par décret du 7 juillet 1869).

STATUTS

§ I. OBJET DE L'ASSOCIATION.

Art. 1^{er}. L'Association encourage la propagation des meilleures méthodes et la publication des livres les plus utiles pour le progrès des études grecques. Elle décerne, à cet effet, des récompenses.

2. Elle encourage, par tous les moyens en son pouvoir, le zèle des maîtres et des élèves.

3. Elle propose, s'il y a lieu, des sujets de prix.

4. Elle entretient des rapports avec les hellénistes étrangers.

5. Elle publie un annuaire ou un bulletin, contenant l'exposé de ses actes et de ses travaux, ainsi que l'indication des faits et des documents les plus importants qui concernent les études grecques.

§ II. NOMINATION DES MEMBRES ET COTISATIONS.

6. Le nombre des membres de l'Association est illimité. Les Français et les étrangers peuvent également en faire partie.

7. L'admission est prononcée par le Comité, sur la présentation d'un membre de l'Association.

8. Les cinquante membres qui, par leur zèle et leur influence, ont particulièrement contribué à l'établissement de l'Association, ont le titre de *membres fondateurs*.

9. Le taux de la cotisation annuelle est fixé au minimum de dix francs.

10. La cotisation annuelle peut être remplacée par le paiement, une fois fait, d'une somme décuple. La personne qui a fait ce versement reçoit le titre de *membre donateur*.

§ III. DIRECTION DE L'ASSOCIATION.

11. L'Association est dirigée par un Bureau et un Comité, dont le Bureau fait partie de droit.

12. Le Bureau est composé de :

Un Président,
Deux Vice-Présidents,

et de au moins :

Un Secrétaire-Archiviste,
Un Trésorier.

Il est renouvelé annuellement de la manière suivante :

1° Le Président sortant ne peut faire partie du Bureau qu'au bout d'un an ;

2° Le premier Vice-Président devient Président de droit ;

3° Les autres membres sont rééligibles ;

4° Les élections sont faites par l'Assemblée générale, à la pluralité des suffrages.

13. Le Comité, non compris le Bureau, est composé de vingt et un membres. Il est renouvelé annuellement par tiers. Les élections sont faites par l'Assemblée générale. Les sept membres sortants ne sont rééligibles qu'après un an.

14. Tout membre, soit du Bureau, soit du Comité, qui n'aura pas assisté de l'année aux séances, sera réputé démissionnaire.

15. Le Comité se réunit régulièrement au moins une fois par mois. Il peut être convoqué extraordinairement par le Président.

Le Secrétaire rédige les procès-verbaux des séances ; ils sont régulièrement transcrits sur un registre.

Tous les membres de l'Association sont admis aux séances ordinaires du Comité et ils y ont voix consultative.

Les séances sont suspendues pendant trois mois, du 1^{er} août au 1^{er} novembre.

16. Une Commission administrative et des Commissions de correspondance et de publication sont nommées par le Comité. Tout membre de l'Association peut en faire partie.

17. Le Comité fait dresser annuellement le budget des recettes et des dépenses de l'Association. Aucune dépense non inscrite au budget ne peut être autorisée par le Comité que sur la proposition ou bien après l'avis de la Commission administrative.

18. Le compte détaillé des recettes et dépenses de l'année écoulée est également dressé, présenté par le Comité à l'approbation de l'Assemblée générale et publié.

§ IV. ASSEMBLÉE GÉNÉRALE.

19. L'Association tient, au moins une fois chaque année, une Assemblée générale. Les convocations ont lieu à domicile. L'Assemblée entend le rapport qui lui est présenté par le Secrétaire sur les travaux de l'Association et le rapport de la Commission administrative sur les recettes et les dépenses de l'année.

Elle procède au remplacement des membres sortants du Comité et du Bureau.

Tous les membres de l'Association résidant en France sont admis à voter, soit en personne, soit par correspondance.

§ V.

20. Les présents statuts ne pourront être modifiés que par un vote du Comité, rendu à la majorité des deux tiers des membres présents, dans une séance convoquée expressément pour cet objet, huit jours à l'avance. Ces modifications, après l'approbation de l'Assemblée générale, seront soumises au Conseil d'État.

LA MÉDAILLE DE L'ASSOCIATION

Cette médaille, œuvre de notre confrère M. J.-C. Chaplain, membre de l'Institut (Académie des Beaux-Arts), porte au droit une tête de Minerve, dont le casque, décoré de fleurons, de feuilles d'olivier et d'une figure de Sphinx, rappelle à la fois les anciennes monnaies d'Athènes et les belles monnaies de Thurii. Le module est de 55 millimètres.

Elle pourra être décernée avec une inscription spéciale, par un vote du Comité, aux personnes qui auront rendu à l'Association des services exceptionnels.

Le Comité a décidé aussi qu'elle serait mise à la disposition de tous les membres de l'Association qui désireraient l'acquérir. Dans ce cas, elle portera, sur le revers, le nom du possesseur avec la date de son entrée dans l'Association. Le prix en a été fixé comme il suit :

L'exemplaire en bronze.	10 fr.
— en argent.	30 —

Ceux de nos confrères qui voudraient posséder cette œuvre d'art devront adresser leur demande à M. Lebègue, agent et bibliothécaire de l'Association, 44, rue de Lille, Paris. Ils sont priés d'envoyer d'avance la somme fixée, suivant qu'ils préfèrent la médaille en argent ou en bronze, afin que l'on puisse y faire graver leur nom. Ils voudront bien, de plus, joindre à cet envoi l'indication des noms et prénoms qui doivent former la légende. Les membres qui habitent la province ou l'étranger devront désigner en même temps la personne de confiance par laquelle ils désirent que la médaille soit retirée pour eux, ou le mode d'envoi qui leur convient. Les frais d'expédition seront naturellement à leur charge.

SOUSCRIPTION PERMANENTE

POUR L'ILLUSTRATION DE LA REVUE

Les conditions de la souscription sont les suivantes :

ART. 1^{er}. — La souscription pour l'illustration de la *Revue* est fixée au minimum de 100 francs une fois versés.

ART. 2. — Les souscripteurs pour l'illustration de la *Revue des études grecques* recevront le titre de *Membres fondateurs pour les Monuments grecs et l'illustration de la Revue* (1). Leurs noms formeront une liste à part, qui sera imprimée en tête de chaque volume de la *Revue des études grecques*.

ART. 3. — S'il y a des renouvellements de souscription, ils seront indiqués sur cette liste par la mention des années où la souscription aura été renouvelée.

ART. 4. — Les souscriptions qui dépasseront le chiffre de 100 fr. seront naturellement l'objet d'une mention spéciale dans le rapport annuel du trésorier et dans la liste des souscripteurs.

LE COMITÉ DE L'ASSOCIATION.

NOTA. — Les souscriptions devront être adressées à M. Jules Maurice, délégué dans les fonctions de trésorier, 33, rue Washington.

(1) Par suite de l'achèvement des *Monuments grecs*, l'illustration de la *Revue* représente seule désormais dans l'œuvre de l'Association l'objet, si important, de la reproduction des monuments figurés légués par l'antiquité hellénique. Appelée à prendre sans cesse de nouveaux développements, elle appelle instamment de nouveaux concours.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 21 MAI 1908

ALLOCUTION DE M. THÉODORE REINACH

PRÉSIDENT DE L'ASSOCIATION

MESDAMES, MESSIEURS,

S'il me fallait, suivant la coutume antique, marquer d'un caillou blanc ou noir l'année qui vient de s'écouler sous ma présidence, je serais, je l'avoue, fort embarrassé, tant les motifs de satisfaction s'y mêlèrent à ceux de tristesse, tant la joie et le deuil s'y tiennent exactement la balance.

Vous compterez, j'en suis sûr, au nombre de nos meilleures fortunes le transfert de notre bibliothèque à la Sorbonne. L'idée première en est due à notre collègue Glotz, qui en a même amorcé la réalisation; le regretté Hauvette et moi avons été assez heureux pour le mener à bon terme. Notre bibliothèque, si riche et si intéressante malgré ses lacunes, étouffait dans le local étroit et pourtant coûteux où étaient installés nos bureaux. Faute de place, de lumière, de commodité, elle ne rendait pas aux travailleurs les services qu'ils étaient en droit d'attendre d'elle. Une entente avec l'Université de Paris nous a permis d'en déposer la majeure partie — celle qui concerne l'antiquité et l'époque byzantine — dans une salle spacieuse du rez de chaussée de la Faculté des lettres, où elle occupe désor-

mais un grand meuble, spécialement construit à notre usage par M. Nénot, et qui doit rester notre propriété. Le soleil, ce vieil ami de la Grèce, pénètre largement dans la salle pendant le jour ; le soir les lampes électriques suppléent à son absence. Nos livres, que nous allons reclasser et cataloguer à cette occasion, grâce au dévouement de M. Gustave Fougères et de ses élèves, deviendront plus accessibles aux membres de l'Association, qui seuls conservent le droit de les emprunter à domicile ; mais ils seront aussi, sous les précautions indispensables et sous la bonne garde de cet affable Cerbère qui s'appelle M. Henri Lebègue, mis à la disposition des professeurs de grec de la Sorbonne et des étudiants de la conférence spéciale qui se réunit à certains jours dans ce local. A l'avantage d'une installation meilleure s'ajoute ainsi pour notre Association le bénéfice moral d'une liaison plus étroite avec la Faculté des Lettres, où nous comptons déjà tant de sympathies agissantes, et d'un rayonnement amplifié au grand profit des études helléniques.

Ce n'est pas tout. Débarrassés de nos livres, nous avons pu dénoncer un bail onéreux et transporter nos bureaux dans un appartement plus modeste, mais parfaitement approprié, que nous a sous-loué une société amie. De là une économie annuelle qui pourra un jour se traduire par un développement nouveau de nos publications ou de nos encouragements. A la vérité, on a pu craindre un instant que la dépense, nécessairement assez forte, de l'aménagement de notre bibliothèque n'absorbât d'avance cette économie de loyer, et déjà nous étions résignés à vendre, pour y subvenir, quelques titres de notre capital de réserve. Cette douloureuse extrémité nous a été épargnée. Une souscription spéciale, ouverte parmi nos sociétaires et nos amis, a dépassé l'attente de ses organisateurs. La somme recueillie a suffi largement à solder la note de notre installation et a même laissé un petit reliquat pour les cas imprévus. Je serai votre interprète en exprimant à nouveau vos sincères remerciements à tous les évergètes, grands ou petits, dont la générosité a contribué à ce beau résultat.

Notre double déménagement n'est pas la seule nouveauté dont nous ayons à nous féliciter. La rédaction de notre *Revue*, après dix-neuf ans d'une direction unique, a changé de chef. Moins absorbé que son prédécesseur par des obligations étrangères à l'antiquité classique, M. Gustave Glotz, dès son entrée en fonctions, a su rendre à notre recueil périodique une ponctualité rigoureuse qui avait paru un instant compromise. Le cadre tracé dès l'origine à notre publication répond trop bien à nos besoins et à nos facultés pour qu'il soit opportun de le changer ou même de l'élargir; mais, tout en continuant dans le même esprit l'œuvre commencée, M. Glotz saura la perfectionner, la maintenir à la hauteur de tous les progrès, recruter de nouveaux collaborateurs, stimuler le zèle des anciens, bref achever de faire de la *Revue des études grecques* l'organe d'information exacte et d'érudition limpide dont nous avons voulu doter la science française.

Outre nos publications et nos prix, nous disposons, pour remplir ce que M. Babelon appelait notre « mission sociale », d'un excellent moyen de propagande : c'est la conférence publique. Jusqu'à présent nos ressources ne nous ont permis que d'en user d'une manière fort discrète et intermittente. Pourtant cette année nous avons eu le plaisir d'offrir l'hospitalité à un savant anglais, Bernard Grenfell. Devant un nombreux auditoire, il a exposé en français dans un langage simple, clair et où l'humour assaisonnait les projections, quelques-unes des récentes découvertes papyrologiques qui ont rendu si justement célèbres son nom et celui de son compagnon, Arthur Hunt. Le succès très vif qui accueillit la causerie de M. Grenfell doit nous encourager à persévérer dans cette voie. J'ose souhaiter que tous les hivers, une fois au moins, l'Association entre ainsi en contact avec le grand public lettré et lui démontre, par des preuves sensibles, que les études grecques, malgré tant d'obstacles accumulés sur leur route, n'ont jamais déployé plus de vitalité qu'à l'heure présente. Si le nombre des hellénistes, ou du moins de ceux qui sont censés apprendre le

grec, a diminué dans notre pays comme ailleurs, il est arrivé, contrairement à ce qu'on pouvait craindre, que moins il y a eu d'appelés plus il y a eu d'élus. Votre secrétaire vous lira tout à l'heure son rapport sur nos concours annuels. Vous verrez par la liste de nos lauréats aussi bien que par celle des ouvrages que nous n'avons pu récompenser malgré leur mérite, combien la moisson fut abondante et savoureuse. Littérature, histoire, archéologie, épigraphie, philologie, toutes les branches des études helléniques, même les plus récentes, trouvent dans notre pays une phalange d'adeptes de mieux en mieux préparés à leur tâche. Cette activité féconde ne doit pas rester confinée dans le cercle étroit d'une élite privilégiée; il est bon que ses résultats pénétrant par des canaux appropriés dans des couches de plus en plus profondes. Il n'est pas donné à tout le monde d'aller à Delphes ou à Aphroditopolis; mais tout le monde, j'entends tous les lettrés, ont droit à une part de jouissance dans la beauté qui se dégage de l'*Aurige* découvert par l'Ecole d'Athènes ou du *Ménandre* exhumé par M. Gustave Lefebvre.

*
**

Je vous disais, en commençant, que les tristesses ne nous ont pas été épargnées cette année. La plus cruelle de toutes est encore fraîche dans vos mémoires. Vous devinez que je parle de la mort si prématurée, si douloureuse de notre cher et savant secrétaire, AMÉDÉE HAUVETTE. Il nous appartenait depuis 1883, c'est-à-dire depuis un quart de siècle; depuis neuf ans il incarnait par ses fonctions et surtout par son zèle la vie même de notre Société. D'autres ont loué, comme il convient, la sûreté de l'érudition, la pondération du jugement, la finesse du goût, la sobre élégance du style qui assureront à ses livres, à ses articles — *les Stratèges, l'Archonte-Roi, Simonide, Hérodote et les guerres médiques, Archiloque, Callimaque* — l'estime durable des hellénistes. Ses collègues de la Sorbonne ont apprécié la haute valeur d'un enseignement dont vingt générations

d'étudiants conserveront le reconnaissant souvenir. Pour ma part, en prenant la parole à ses obsèques au nom de notre Association, je n'ai voulu rappeler que l'ami, le collaborateur que nous pleurons tous, le secrétaire dévoué à sa tâche et à nos intérêts, le rapporteur dont les exposés annuels offraient un régal à ses auditeurs, ajoutaient un fleuron à la couronne de nos élus, apportaient aux autres d'utiles conseils et de précieux encouragements. Par dessus tout j'ai tenu à évoquer le bon sourire, le caractère à la fois si franc et si doux, le chrétien atticisant dont l'image restera gravée en traits charmants dans le cœur de tous ceux qui l'ont connu. Hauvette était du petit nombre de ceux qui ne se contentent pas d'aimer le grec, mais qui le font aimer. Son brusque départ, que seul peut-être il avait pressenti, mais dont son affectueux stoïcisme s'efforçait d'écarter la vision de ceux qui lui étaient chers, creuse dans nos rangs un vide profond. Ce ne sera pas trop de toutes nos bonnes volontés réunies je ne dis pas pour le remplacer — remplace-t-on jamais une véritable personnalité? — mais pour assurer sans défaillance les multiples services auxquels il suffisait avec tant d'aisance et de bonne grâce.

SULLY-PRUDHOMME, entré chez nous la même année qu'Hauvette (1883), nous a quittés presque en même temps. S'il ne fut guère pour l'Association qu'un membre honoraire, c'était un de ceux dont elle se montrait le plus justement fière. Sa sympathie pour la cause que nous servons tenait aux racines mêmes de son être. Nul lyrique du xix^e siècle n'éveille plus vivement le souvenir du génie grec que le poète philosophe des *Vaines tendresses* et de la *Justice*. Il hellénisait, moins par le choix de ses sujets (quoiqu'il ait ciselé d'exquis médaillons mythologiques) que par la grâce concise, la netteté de contour, le sentiment contenu et la plénitude de pensée qui caractérisent ses meilleures productions. Sa piété filiale pour l'idéal hellénique éclate dans le beau sonnet qu'il adressait à la Grèce à l'occasion du jubilé du roi Georges et dont je demande la permission de vous relire les dix premiers vers :

Tes chefs-d'œuvre ont formé nos cœurs, nos yeux, nos fronts ;
Des échos de ta voix nos écoles sont pleines ;
Nos arts sont tous, ô race illustre des Hellènes,
De ton pur idéal héritiers ou larrons.

L'air libre des hauteurs, l'air que nous aspirons,
Tes poètes l'ont fait de leurs nobles haleines.
Tes héros ont sauvé l'Europe dans tes plaines :
Ils ont chassé le Perse à grands coups d'avirons.

Tu restes à jamais *la nourrice sacrée*
De tous les peuples fiers dont l'âme chante et crée...

La nourrice sacrée!... Cette belle et antique image, un autre membre de l'Institut, qui vient de tomber de nos rangs, aurait pu la répéter pour son compte. HARTWIG DERENBOURG s'est fait un nom comme sémitisant, mais, vous le savez, la civilisation syriaque et arabe n'est qu'un sauvageon greffé sur l'arbre hellénique. Dans le dur hiver des âges sombres, l'islam surtout a recueilli ce qu'il a pu de la sève du vieux tronc sacré et l'a exprimée à sa manière en floraisons capricieuses et en fruits âcrement voluptueux. Bien souvent l'érudite consciencieux que fut notre collègue, en explorant la littérature sémitique depuis l'Égypte et le Yémen jusqu'à Grenade, depuis le livre de Daniel jusqu'au livre de Sibawaihi, a rencontré et noté sur sa route la trace de mots et d'œuvres helléniques, et plus d'un de ces manuscrits arabes de l'Escurial, dont il s'était fait l'infatigable explorateur, éclaire, grâce à lui, d'un jour oblique quelque problème de l'histoire littéraire de la Grèce.

Voici encore un collègue trop tôt disparu, GEORGES COUSIN, professeur à la faculté de Nancy, qui n'était des nôtres que depuis peu d'années. Il détenait parmi ses camarades de l'École d'Athènes un double « record » : celui de la petite taille et celui des grands voyages. Pendant son séjour à l'École (1883-1885) il avait seul, ou en compagnie d'un des trois D — Diehl, Dürrbach, Deschamps — exploré l'Acarnanie, la Mégaride, Lemnos, mais surtout la Carie et la Pisidie. Plus tard, en 1898, saisi de la nostalgie de l'Orient, il revint à ses premières amours, refit

l'itinéraire des Dix Mille, de Sardes à l'Euphrate, et tira de ce voyage sa thèse de doctorat sur *Cyrus le jeune en Asie mineure* (1905). La chance avait d'ailleurs favorisé cet inlassable remueur de pierres. On lui doit, à lui et à ses compagnons de route, l'identification de nombreux sites antiques et des découvertes épigraphiques capitales : l'inscription préhellénique de Lemnos, le sénatus-consulte de Lagina, l'immense récolte de Panamara, la lettre de Darius I^{er} au satrape Gadatas, enfin la grande inscription d'Enoanda, devenue l'une des sources principales pour la connaissance de la philosophie d'Épicure. Dans ces derniers temps la toponymie exerçait sa fascination sur notre collègue. Déjà il lui avait consacré sa petite thèse (sur les villes en -πολις). Dans ses *Études de géographie ancienne* publiées l'année suivante, Hauvette signalait une somme énorme de recherches et d'hypothèses, et une idée maîtresse juste, mais d'une application bien scabreuse : la survivance des noms de lieux à travers toutes les civilisations successives.

Deux professeurs à l'Institut catholique de Paris, l'un honoraire, l'autre en activité, manquent cette année à l'appel. L'abbé EMILE BEURLIER, curé de Notre-Dame-d'Auteuil, était venu à nous en 1886. Quelques années après (en 1890), il conquérait le titre de docteur ès-lettres avec deux thèses justement remarquées, dont l'une intéressait directement nos études : il y était traité du culte divin rendu à Alexandre et à ses successeurs, et c'est encore aujourd'hui la réunion de matériaux la plus complète sur cet important sujet. L'abbé RAGON, pédagogue organisateur, écrivain fécond, avait donné entre autres ouvrages une grammaire grecque ou plutôt attique, « ouvrage de science solide et d'exposition lumineuse » suivant le jugement de M. Max Egger, des exercices, une chrestomathie grecque, des éditions de textes classiques, notamment une édition très soignée, et accompagnée d'une traduction, de deux mimes d'Héronidas. Ai-je besoin d'ajouter qu'il avait choisi les deux seuls dont une jeune fille, même nouveau jeu, puisse permettre la lecture à sa mère ?

La science grecque a, elle aussi, été frappée cette année dans la personne de deux de nos souscripteurs de la première heure : GEORGE NICOLAÏDIS et JOANNIDIS. Le premier, Crétois établi à Athènes, était l'auteur d'une *Topographie de l'Iliade*, d'une érudition un peu naïve, mais dont les plans précis faisaient nos délices lorsque nous la recevions en prix au collège : c'était, je me hâte de le dire, avant les découvertes de Schliemann. Joannidis, scolarque d'Amorgos, appartenait à cette forte et utile race de *dascali* enthousiastes qui mettent leur patriotisme à sauver, à recueillir et à publier les antiquités de leur pays natal. La collection de pierres réunie depuis quarante ans par ce brave et modeste travailleur forme une des assises de ce beau *Corpus* des inscriptions de l'île d'Amorgos, qui vient de mériter à notre collègue Delamarre l'une de nos plus hautes récompenses.

A cette liste funèbre, déjà trop longue, je dois ajouter les noms estimés de M. MAGGIAR, négociant, membre donateur depuis 1868 ; d'ETIENNE CARATHEODORY, ancien ministre de Turquie à Bruxelles ; du major HUNTINGTON, de M^{me} Veuve LEUDET, de M. FOURDRIGNIER, de M. LE FOYER, avocat. FÉLIX FEUARDENT, l'antiquaire bien connu de la place Louvois, avait tenu également à être des nôtres, et si son nom reste inscrit dans nos listes, grâce à la fidélité de ses héritiers à notre œuvre, nous ne reverrons plus la carrure rablée, le sourire bonhomme, le collier de barbe à double étage, l'œil mi-clos toujours armé d'une loupe formidable, qui faisaient de ce vigoureux octogénaire une des physionomies les plus originales du Tout-Paris de la curiosité. Les ouvrages de Feuardent, notamment le catalogue de la collection Demetrio et la réédition des *Monnaies impériales* de Cohen, lui avaient valu une honorable notoriété, et les numismates lui seront toujours reconnaissants des sacrifices consentis pour la *Revue numismatique*, du zèle avec lequel, dans ses moments perdus, il classa dans son médaillier plus de cent mille monnaies de toute époque et de tout pays. Mais c'est surtout par son commerce même que Feuardent a bien mérité

de nos études. Le progrès de l'archéologie pratique est lié au mouvement qui fait passer sous les yeux des connaisseurs un flot sans cesse renouvelé de monuments. Peu importe que le faux s'y mêle souvent au vrai : cet alliage même exerce la critique, provoque les discussions et, en dernière analyse, fait avancer la science, puisque la vérité finit toujours par avoir raison. Feuardenet, doué d'un flair remarquable et d'une longue expérience, mais qui n'était pas plus infallible qu'aucun de nous, a servi l'archéologie par ses erreurs aussi bien que par ses trouvailles. J'exprime le vœu que la maison, dont il fut le second fondateur, continue des traditions bientôt séculaires d'activité, de largesse et, cela va sans dire, de scrupuleuse probité. Si le marché des antiquités venait à émigrer à Londres ou à Munich, comme menace de le faire depuis quelques années celui des médailles, il y aurait là pour notre pays une véritable *deminutio capitis*, non seulement commerciale, mais scientifique.

*
* *

Après vous avoir présenté le triste bilan de nos pertes annuelles, vos présidents ne manquent jamais de rappeler que de nouvelles recrues viennent heureusement combler les places vides et infuser sans cesse à notre organisme un sang jeune et vivifiant. Vous noterez la diversité des provenances et des vocations aussi bien parmi ceux qui nous quittent que parmi ceux qui nous rejoignent. Professeurs, archéologues, hommes de lettres, artistes, prêtres, avocats, savants, médecins, officiers, commerçants, politiques, il n'est pour ainsi dire pas une catégorie sociale, pas un département du savoir humain et de l'activité humaine qui n'apporte son contingent grand ou petit à notre œuvre. Comment ne pas s'en réjouir, et pourquoi s'en étonner ? La Grèce antique n'est-elle pas le carrefour unique d'où partent les larges avenues qui sillonnent en tous sens la forêt de la pensée ? Que de fois l'esprit moderne, égaré par sa

curiosité inquiète dans des sentiers de traverse, embourbé dans de ténébreuses fondrières, n'a-t-il pas, pour se ressaisir, dû remonter péniblement jusqu'au point de départ et reprendre là quelque-une de ces routes royales frayées par les grands pionniers d'autrefois ! Que de fois, depuis la grande Renaissance, n'a-t-il pas fallu recourir à une nouvelle inoculation du sérum hellénique pour sauver notre culture du maniérisme ou de la barbarie ! Nous inoculer d'hellénisme, non pas, vous m'entendez, pour nous condamner à une imitation plate et stérile des formes anciennes, mais pour nous imprégner de cet esprit harmonieux, de ce réalisme délicat, de ce que Renan, dans ces pages admirables que la piété filiale vient de nous rendre, appelle quelque part le « tact divin » de la Grèce.

Je perdrais mon temps et le vôtre à démontrer une fois de plus que dans le monde de l'art et de la science nous sommes tous, suivant le mot de Sully Prudhomme que je rappelais tout à l'heure, les héritiers ou les larrons de l'idéal grec ; rien de plus superflu à une époque où tant de découvertes saisissantes sont venues multiplier les points de contact entre la civilisation grecque et la nôtre, qu'il s'agisse de coïncidences spontanées ou de filiations obscurcies. N'est-ce pas notre génération qui a vu Tanagre et Myrina donner des ancêtres imprévus à Teniers et à Watteau, les hymnes delphiques témoigner de raffinements mélodiques dont nous croyions détenir le privilège, Héronidas annoncer le *Théâtre libre* et la *Vie parisienne*, Archimède enfin se révéler comme un précurseur de Leibniz et de Newton ?

Et si du domaine de la pensée nous passons à celui de l'action, n'est-ce pas encore la Grèce que nous rencontrons à tous les points de notre horizon ? « S'il est quelque part, écrivait l'autre jour M. Glotz, une société foncièrement laïque et démocratique qui veuille rechercher dans le passé non pas sans doute des exemples à imiter, mais des enseignements à méditer, elle trouvera grand profit à se détourner parfois du droit romain, rigide, compassé, emprisonné dans des formes et des formules

d'origine religieuse et aristocratique pour se retremper dans un droit vivant, libre, ailé, cordial, où la justice s'émeut et prend le nom d'humanité (1) ».

Voilà ce que dit du droit privé de la Grèce un de ses plus fins connaisseurs. Me sera-t-il permis de compléter son témoignage par le mien en ce qui concerne le droit public ? Depuis quelques années les circonstances m'ont fait prendre à la politique une part un peu plus active que celle d'un simple électeur. Je croyais tourner le dos à la Grèce et je n'étais pas le seul à me le reprocher. Eh bien, c'est la Grèce, c'est Athènes que j'ai partout retrouvée. Oh, rassurez vous, je ne veux pas me livrer au jeu facile et rebattu de faire défiler sous vos yeux ou notre bonhomme Peuple, ou ceux qui représentent chez nous « le clan des pacifistes vendus à Philippe », comme dit M. Foucart, ou nos suffragettes échappées de l'*Assemblée des femmes*, ou, s'il en existe, nos modernes Cléons. Mais, à prendre les choses de plus haut, qu'est-ce que ce régime démocratique dont l'enfantement fut si pénible et dont l'organisation reste si laborieuse, sinon un effort peut-être chimérique, mais à coup sûr intéressant et généreux, d'adapter aux conditions d'existence d'un pays de 500,000 kilomètres carrés, d'une nation de 40 millions d'âmes, d'une société qui ignore l'esclavage, les institutions fondamentales qui furent inventées, voici vingt-quatre siècles, pour un petit Etat dont l'étendue et la population représentaient celles d'un de nos gros arrondissements et où, par surcroît, plus de la moitié des habitants étaient de condition servile (2) ?

Et ce n'est pas seulement le principe commun, la souveraineté du nombre, l'égalité des droits, qui rapprochent les deux régimes ; en France comme en Grèce, la logique d'une race raisonneuse en a déduit des applications, des conséquences identiques. Notre service militaire de deux ans, égal pour tous, c'est l'éphébie telle qu'elle fonctionnait au temps de Démosthène. Notre jury criminel c'est, sauf le nombre, un tribunal

(1) Glotz, *Etudes sur l'antiquité grecque*, p. 295.

(2) L'Attique avait environ 2,600 kilomètres carrés et 250,000 habitants.

d'héliastes et déjà, pour compléter la ressemblance, on propose d'introduire chez nous le diobole de Cléophon. L'impôt sur le revenu, avec son échelle progressive, n'est qu'une résurrection un peu timide de l'*eisphora* athénienne. Et cette fameuse loi sur « l'assistance obligatoire aux vieillards, aux infirmes et aux incurables privés de ressources », préface, selon les uns, succédané, selon les autres, d'une loi sur les retraites des travailleurs, en quoi diffère-t-elle au fond de l'institution ainsi décrite par Aristote : « Le Conseil procède à l'examen des invalides. Car la loi prescrit que tout citoyen qui possède moins de 300 drachmes et dont le corps est infirme au point d'être incapable de tout travail, doit, après examen du Conseil, recevoir de l'État une pension alimentaire de 2 oboles (trente centimes) par jour. »

Messieurs, je ne prolongerai pas davantage ce parallèle. J'en ai dit assez pour vous convaincre que, de même que l'alphabet ou la géométrie, la formule démocratique est réellement une et a été découverte une fois pour toutes. Comment s'étonner après cela si les lois que nous votons, les problèmes politiques et sociaux qui nous divisent, semblent tout frais émoulus de cette Athènes du iv^e siècle dont Aristote nous a tracé le magistral tableau?

Ainsi sous quelque aspect qu'on l'envisage, dans ses arts comme dans sa poésie, dans ses philosophes comme dans ses géomètres, dans ses lois privées comme dans ses institutions politiques, l'hellénisme n'a rien perdu de sa valeur durable, je dirai même de son actualité ; encore n'ai-je pas parlé des modes féminines, mesdames, où le tanagrisme est, paraît-il, à l'ordre du jour au point d'en devenir inquiétant... Notre Association n'est donc pas la servante d'une relique desséchée, la prêtresse d'un culte évanoui ; elle est la gardienne d'une fontaine toujours jaillissante de vie et de jeunesse. Le mot de Castalie est sur mes lèvres, et, de fait, en transmettant l'honorable fardeau de la présidence à l'un des plus glorieux pionniers de l'archéologie, n'est-ce pas à un favori d'Apollon et un peu à Apollon

lui-même que je remets le précieux dépôt que vous m'aviez confié? Puisse, dans l'année qui commence, le dieu de Délos et de Delphes nous être propice et laisser dormir au fond de son carquois les sombres flèches qui portent la mort : c'est bien le moins qu'il doive à celui dont la science, le talent et l'énergie ont rendu à l'admiration des hommes les deux sanctuaires d'où le dieu de lumière répandait jadis sur la Grèce sa parole d'espérance et sa religion de pureté.

RAPPORT DE M. PUECH

SECRÉTAIRE-ADJOINT

SUR LES TRAVAUX ET LES CONCOURS DE L'ANNÉE 1907-1908

MESSIEURS,

C'est avec un profond sentiment de tristesse que j'ai rédigé ce rapport et que j'en commence la lecture. Je sais qu'au moment de l'entendre, votre pensée, comme la mienne, va se reporter tout d'abord vers celui qui en a eu la charge pendant sept années, et dont nous espérons bien, il y a quelques mois à peine, écouter longtemps encore la parole chaude et séduisante. Quand approchaient les congés de Pâques, la préparation du rapport sur les prix devenait la préoccupation exclusive de M. Hauvette : j'en ai eu bien souvent la confiance. J'ai vu avec quelle conscience il s'informait et s'éclairait. Avec quelle autorité, quel tact aussi il jugeait, vous le savez tous, et notre Président, M. Théodore Reinach, l'a dit déjà mieux que je ne saurais le redire. L'Association avait en lui, ce jour-là, un interprète qui, par la solidité et l'étendue de sa compétence, par la vigueur et la pénétration de son esprit, par la noblesse et le charme de son caractère que tout ce qu'il écrivait laissait transparaître, savait ajouter encore, en les proclamant, à la valeur des récompenses qu'elle accorde ; et, comme il est bien peu de travaux importants qui ne lui soient pas adressés,

parmi ceux qui sont consacrés, en France ou en Grèce, à l'antiquité hellénique, la collection des rapports de M. Hauvette, jointe à ceux de M. Alfred Croiset et à ceux de M. Paul Girard, restera comme un tableau presque complet du mouvement si varié et si actif de ces études, en ces deux pays, pendant la dernière partie du xix^e siècle et les premières années du xx^e. Je dois m'essayer aujourd'hui dans cette tâche délicate, que le souvenir de mes prédécesseurs rend plus délicate encore, et, sachant mieux que personne tout ce qui me manque pour la remplir comme ils l'ont fait, j'éprouverais une crainte bien légitime, si je ne me confiais, très simplement, à votre indulgence et à votre sympathie.

M. B. Grenfell, dans la conférence qu'il nous a faite lors de son récent passage à Paris, nous rappelait ce mot de Mommsen : « Le xix^e siècle a été le siècle des inscriptions ; le xx^e sera celui des papyrus. » Il manquait à notre Association, qui a couronné tant d'ouvrages de nature si diverse, d'avoir rencontré l'occasion de récompenser l'une de ces découvertes grâce auxquelles nous sont rendus, par une bonne fortune qu'on ne peut plus dire inespérée, quelques-uns des chefs-d'œuvre, ou simplement quelque-une des curiosités disparues de la littérature grecque classique. L'heureuse trouvaille de M. Gustave Lefebvre, qui nous a permis de regarder avec moins d'envie celles des Kenyon, des Grenfell et Hunt et de leurs émules, devait attirer tout de suite et retenir avant tout l'attention de votre Commission des Prix.

La plupart d'entre vous en savent l'histoire, mais elle nous est chère et vous me pardonnerez de vous la rappeler. Kôm Ischkaou est un gros bourg, juché sur un monticule qui recouvre les débris d'Aphroditopolis, à l'ouest du Nil, à distance à peu près égale du fleuve et du désert. Depuis qu'en 1901, des paysans, qui construisaient un tombeau, y avaient découvert une masse de papyrus dont certains furent vendus à Pétersbourg et à Londres, beaucoup sottement brûlés, M. Maspero le surveillait de loin. Il était bien inspiré ; car c'est de là,

du milieu des ruines de l'ancienne ville d'Aphrodite, que devaient reparaitre au jour près de 1,500 vers de l'amant de Glycère, du peintre délicat des plaisirs élégants et des tendres amours. M. Lefebvre dut tressaillir de joie, à Assiout, quand, par une journée de juillet 1905, un homme de Tema, la station du chemin de fer voisine d'Ischkaoù, vint lui apprendre que dans une maison écroulée, par une crevasse à la base d'un vieux pan de mur, des rouleaux de papyrus avaient apparu. Il partit aussitôt pour Ischkaoù, et, parmi les rouleaux, déjà brisés quand il arriva, il discerna quelques fragments très maltraités d'une comédie. La patience doit être la première vertu des chercheurs. M. Lefebvre, à ce premier voyage, ne put faire aucune fouille ; il dut attendre jusqu'à la fin de l'année. Alors seulement il obtint l'autorisation désirée. En trois jours, à un mètre au-dessous du sol, il trouva les restes d'une assez pauvre maison romaine, composée de trois chambrettes. Dans un angle de la dernière, il aperçut une jarre. Jarre précieuse : elle était pleine de papyrus, et, tout autour, gisaient quelques feuillets, échappés de son col ébréché. C'était, parmi des papiers d'affaires, testaments, contrats, butin ordinaire des papyrologues, le codex recroquevillé, mutilé, qui allait nous rendre des morceaux étendus de quatre comédies de Ménandre.

Le Héros, la Belle aux Boucles coupées, l'Arbitrage, la Samienne sont dès aujourd'hui presque aussi connus que les onze comédies d'Aristophane jadis sauvées du naufrage où le reste de la comédie attique avait sombré. La révélation que nous leur devons est-elle aussi éclatante que l'eût été celle d'une pièce d'Aristophane, si c'était l'œuvre entière de ce dernier qui eût disparu ? Non peut-être ; car la comédie ancienne, tant par la nature de son inspiration que par les particularités de sa structure, a été d'une originalité unique, et si nous avons été réduits à nous en faire une idée d'après de courts fragments et des témoignages vagues ou contradictoires, nous aurions eu fort peu de chance d'y réussir. Si, au contraire, après avoir lu les scènes découvertes par M. Lefebvre, on relit les pages con-

sacrées à Ménandre par M. Maurice Croiset, dans le troisième volume de l'*Histoire de la Littérature grecque*, on est étonné de voir que les lignes essentielles du portrait qu'il traçait alors demeurent; on peut maintenant aviver les couleurs, préciser les détails, mais la ressemblance était obtenue du premier coup. Dire cela, Messieurs, c'est faire l'éloge du critique, — un éloge rare, — mais c'est autre chose encore. C'est sans doute aussi constater le premier et le plus essentiel caractère de l'art de Ménandre. Cet art est d'un naturel si aisé, d'une humanité si exacte, il est si clair, si mesuré et si expressif que, dès qu'il a paru et tant qu'il a vécu, il a été universellement compris et goûté. C'est pourquoi l'image qui s'en était transmise de siècle en siècle, même après que l'œuvre avait péri, restait en somme juste et vraie. Quand nous nous rappelons le mot d'Aristophane de Byzance : « O Ménandre, ô Vie, qui de vous deux a imité l'autre ? », l'ingénieuse formule ne nous semble pas exempte d'hyperbole. Car, chez nous, la comédie de mœurs a singulièrement étendu, enrichi, creusé le domaine que Ménandre a bien le mérite de lui avoir acquis. Mais nous ne la trouvons pas injustifiée, quand nous consentons à nous oublier nous-mêmes et à replacer Ménandre en son temps. L'imitation de la vie moyenne, qui exclut les grandes passions et les accidents tragiques, mais où se jouent à leur aise nos vices médiocres et nos petites vertus, l'analyse de caractères qui nous sont familiers, et que nous pouvons tous rencontrer dans le cercle limité de notre observation personnelle, la peinture de mœurs douces, polies, un peu molles, toutes pénétrées d'une philosophie intelligente et sensible, c'est bien par là que vaut Ménandre. Nous le sentions et le disions avec raison, avant la découverte de M. Lefebvre; grâce à lui, nous en avons aujourd'hui la preuve. La scène justement célèbre de l'*Arbitrage* nous montre l'habileté du poète à reproduire la vie par le contraste des caractères, et à user de toutes les ressources de la rhétorique sans presque les laisser voir. Sa délicatesse morale se révèle dans le monologue de Charisios, quand, convaincu de la même faute que sa

femme, lui, l'impeccable, et obligé de reconnaître qu'elle a su montrer plus d'indulgence, le jeune homme voit, dans ce jeu malicieux du sort, une leçon de la justice immanente. Comme ils sont sincères, exquis, profonds même ces quinze vers où je verrais volontiers la perle de la trouvaille d'Ischkaou ! Et si la trame de l'intrigue, — ainsi que nous le savions déjà par les imitations latines, — est toujours assez conventionnelle, comme ce défaut, dont sans doute le poète encourait le reproche d'un cœur léger, nous touche peu quand nous rencontrons de pareils traits, ou quand nous nous abandonnons au charme que dégage le personnage si joliment nuancé de la joueuse de luth, Habrotonon, quand le récit de Déméas, d'un réalisme si précis et cependant si peu appuyé, nous laisse entrevoir l'arrangement intérieur d'une maison athénienne, assister aux préparatifs d'un mariage, surprendre les vagissements du bébé délaissé et les commérages indiscrets de la vieille nourrice, quand, dans telle autre scène, un éclat subit de colère, l'éruption ingénue d'une passion exaspérée nous confirme tout à coup que César, fin connaisseur, n'avait pas loué sans motif la *force*, la *vis* de Ménandre ! Ajoutons-y l'agrément de cette langue transparente qui habille à peine la pensée et se colore de toutes les nuances du sentiment, pittoresque sans recherche, et familière sans vulgarité. Enfin, le moindre intérêt des nouveaux fragments n'est pas qu'ils nous permettent de voir plus clair, grâce à leur étendue et à leur diversité, dans la structure de la comédie nouvelle, dans la marche et le développement de l'intrigue, dans le caractère de chacune des parties et leur agencement. Je ne touche qu'en passant à ces questions techniques, dont il vaut mieux peut-être ne rien dire que de les effleurer. Il me fallait bien indiquer au moins que le Ménandre retrouvé ne sera pas seulement un régal pour les lettrés, mais qu'il offrira aussi aux professionnels de l'histoire littéraire la matière de nombreuses et curieuses enquêtes.

Messieurs, je vous ai beaucoup parlé de Ménandre ; je n'oublie pas M. Lefebvre. Il n'est pas de meilleur moyen de le louer

que de faire sentir l'importance de sa découverte. Mais il n'a pas eu seulement le mérite d'arriver à temps à Ischkaou, et de recueillir avec piété les feuillets encore survivants du codex. Remercions-le d'abord d'avoir si rapidement porté à notre connaissance les textes qu'il avait eu la bonne fortune de tenir le premier dans ses mains, de lire le premier de ses yeux. *Bis dat qui cito dat*, dit-il lui-même dans sa préface. On ne pouvait lui demander plus d'activité ni de promptitude. Si sa publication ne s'est point fait attendre, elle n'a pas souffert non plus de cet empressement avec lequel il a voulu satisfaire notre impatience. Elle est aussi soignée et aussi correcte qu'une édition *princeps* le peut être. Sauf pour deux feuillets de la *Périkeiroménè* confondus d'abord avec la *Samienne*, — erreur signalée en même temps par M. Legrand et M. de Wilamowitz — le manuscrit a été, du premier coup, bien reconstitué. L'établissement du texte sollicitera sans doute longtemps encore la collaboration des hellénistes de tous pays, mais, si dès à présent bon nombre de passages ont pu être améliorés, dès la première heure, le nombre des restitutions « heureuses, brillantes », — j'emprunte ces épithètes à la recension de M. Kærte, — était au moins aussi considérable. Vous savez à qui sont dues beaucoup d'entre elles : M. Lefebvre eut l'heureuse inspiration de donner la primeur de sa découverte à l'auteur du fin et pénétrant chapitre sur Ménandre que je rappelais tout à l'heure. Ce concours, que vous me dispenserez de louer, ne diminue point son mérite, qui s'accroît au contraire de ce qu'il l'a provoqué. Le seul regret qu'on pourrait exprimer, c'est que la publication du texte, accompagnée d'utiles introductions et d'une traduction consciencieuse, n'ait pas été complétée par un *fac-simile* qui eût bien précieusement aidé les chercheurs de conjectures. — En donnant aux *Fragments d'un manuscrit de Ménandre*, — tel est le titre modeste du livre de M. Lefebvre, — la moitié du prix Zographos, votre Commission, Messieurs, n'a fait que répondre à l'attente de tous les hellénistes.

Elle eût aimé à lui décerner le prix entier, si elle ne s'était

trouvée en présence d'un autre ouvrage, digne aussi de sa plus haute récompense : c'est le recueil des *Inscriptions d'Amorgos* que vient de composer M. Jules Delamarre. Il fait partie du *Corpus* édité par l'Académie de Berlin, où il forme le fascicule VII du volume XII, consacré aux inscriptions des îles de la mer Egée, à l'exception de Délos. Il a été préparé tout entier par M. Delamarre, à qui la maladie n'a pas permis de surveiller les dernières phases de la publication ; M. Hiller von Gärtringen s'en est chargé. Nous considérons comme un honneur que l'Académie de Berlin ait jugé ne pouvoir confier la rédaction de ce volume à aucun autre qu'à notre compatriote, et nous nous associons à ces nobles paroles par lesquelles M. de Wilamowitz a voulu clore sa préface : « In ipsa fronte profitendum est totum hunc librum amicitiae esse fetum, quam in Gallorum Germanorumque virorum animis studiorum curarumque communio procreavit. — Il nous faut proclamer, au frontispice de ce volume, qu'il est, d'un bout à l'autre, un produit de l'amitié qu'a fait naître, au cœur de quelques hommes de France et d'Allemagne, la communauté d'études et de goûts ».

Amorgos ne rayonne pas dans nos souvenirs du même éclat que Délos, et n'a point mérité que les éditeurs de *Corpus* lui fissent, hors de la plèbe des îles égéennes, la place à part qu'ils ont réservée à l'île sacrée. Elle a eu cependant son histoire, et ses trois villes, Arcésiné, Minoa, Ægialé, ont fourni un riche butin aux épigraphistes qui l'ont visitée. Ce butin, depuis l'année 1827, où Letronne publiait la première inscription d'Amorgos, s'est accru jusqu'à former, dans le recueil de M. Delamarre, un total de 520 numéros, et dans ce recueil les principales périodes de l'histoire locale se reflètent. L'île fut colonisée d'abord par les Naxiens, auxquels il semble qu'il faille attribuer les plus anciens textes d'Arcésiné et d'Ægialé, puis par les Samiens, et la tradition veut que le chef de la colonie samienne ait été ce Simonide, que nous appelons encore d'Amorgos, et qui a réussi, en disant aux femmes, avec une verve un peu lourde, quelques malices assez grosses, à sauver

son nom de l'oubli et à transmettre, d'anthologie en anthologie, toute une pièce de son crû que nous donnerions assez volontiers pour autant d'iambes d'Archiloque. Au v^e siècle, elle devint tributaire d'Athènes, et le resta jusqu'au moment où la Grèce se soumit à la puissance macédonienne. Alors commence l'époque à laquelle se rattachent les inscriptions les plus importantes qu'elle nous ait rendues : l'époque hellénistique. C'est le temps où les escadres égyptiennes et macédoniennes sillonnent la mer Egée, se disputant la possession des Cyclades. L'inscription de Nicouria, petit îlot obscur voisin d'Amorgos, découverte par M. Homolle, élucidée par M. Delamarre, a jeté une vive lumière sur la constitution de ce nouveau *κοινόν* des Insulaires, formé aux environs de 308 à l'instigation et sous le protectorat de Ptolémée Soter ; sur le rôle alors joué par l'un des agents les plus actifs de la politique des Lagides dans la mer Egée, le roi des Sidoniens, Philoclès ; enfin sur ces fêtes magnifiques d'Alexandrie, cette *πομπή* triomphale dont Athénée nous a conservé le curieux récit, tel que l'avait conté, une soixantaine d'années après l'événement, Callixène de Rhodes. Quand commence, sous Philopator, la décadence de l'Égypte, la confédération des Insulaires est dissoute ; elle renaît quelque temps, sous les auspices des Rhodiens, après la guerre d'Antiochos, au n^e siècle. Mais bientôt Rome étend sa puissance sur tout l'Orient. Amorgos est rattachée, avec les îles voisines, à la province d'Asie, jusqu'au jour où sera constituée, comme une portion du diocèse d'Asie, la province particulière des îles. Ainsi finit son histoire.

M. Delamarre a fait dans l'île un long séjour en 1895, et il y est retourné deux ans plus tard. Il a procédé à une révision minutieuse des inscriptions déjà connues, auxquelles il en a ajouté beaucoup d'autres, inédites. Il ne s'est pas borné à les publier toutes avec une exactitude remarquable. « En même temps qu'épigraphiste consommé », dit votre rapporteur, M. Foucart, « il s'est montré historien très informé et d'une critique avisée ». Le plan du *Corpus* ne comporte qu'un commentaire concis, insuffisant pour épuiser toute la signification de

certaines textes difficiles. M. Delamarre avait suppléé d'avance à cette brièveté imposée, par une série de mémoires parus dans la *Revue de Philologie*, la *Revue des Etudes grecques*, la *Revue archéologique* et qui, dit encore M. Foucart, « font maintenant autorité ». J'ai déjà parlé de l'inscription de Nicouria; je devais la mettre hors de pair, non seulement à cause de sa valeur historique, mais parce que c'est en nous en donnant le texte amendé et savamment commenté que M. Delamarre s'est fait connaître du monde savant et a attiré sur lui l'attention des directeurs du *Corpus*. Je ne puis taire le contrat de location du domaine de *Zeus Téménitès*, qui ne lui est pas moins redevable. Le texte qu'il en publie marque un progrès sur les éditions antérieures; le commentaire qu'il en a fait, dans la *Revue de Philologie*, a montré tout l'intérêt de ce document, qui nous fait pénétrer plus avant qu'aucun autre dans la connaissance précise de la ferme grecque au iv^e siècle, et à la lumière duquel l'*Economique* de Xénophon, dit M. Delamarre lui-même, « antérieure de quelques dizaines d'années à peine, prend une vie nouvelle, tellement s'y reflète la vie réelle et tant il garde une forte saveur de terroir ». J'aimerais à mentionner encore, si le temps ne m'était mesuré, ces curieuses inscriptions qui nous montrent les rivages d'Amorgos si souvent visités par les pirates, assez audacieux pour mettre un jour le siège devant Ægialé, et qui nous ont transmis le souvenir de ces deux citoyens dévoués, Hégéssippos et Antipappos, restés volontairement comme otages, lors d'une de ces pilleries, aux mains de l'archipirate Socleidas, pour assurer le rachat des jeunes femmes emmenées avec eux en captivité. C'est l'ensemble de ces travaux, qui attestent à la fois une méthode si rigoureuse et tant de sagacité, que votre Commission, Messieurs, a entendu couronner. Elle ne les couronne pas sans émotion, en pensant au courage tenace avec lequel l'auteur, toujours luttant contre la maladie, est parvenu à mener son œuvre à bonne fin. M. de Wilamowitz, dans la préface à laquelle j'ai déjà fait un emprunt, souhaite délicatement que la joie éprouvée par M. Delamarre, en voyant son livre achevé

grâce au concours amical de M. Hiller von Gærtringen, contribue à lui rendre les forces dont il saurait faire un si bon usage. C'est le même espoir, Messieurs, que j'exprimerai en votre nom, au moment où l'Association partage entre lui et M. Lefebvre le prix Zographos.

Le prix Zappas est attribué à M. Léon Robin, professeur au Lycée d'Angers, pour ses deux thèses de doctorat : *La Théorie platonicienne des Idées et des Nombres d'après Aristote*, thèse principale, et *la Théorie platonicienne de l'amour*, thèse complémentaire. Ces deux ouvrages vont prendre place, à la suite de ceux de M. Brochard, de M. Hamelin, de M. Rodier, parmi les meilleurs travaux parus en France sur l'histoire de la philosophie ancienne ; ils sont le fruit de longues années de recherches et ils témoignent d'un esprit vigoureux autant que d'une connaissance approfondie des textes. Du premier, M. Robin nous dit qu'il est le commencement « d'un travail plus étendu, dont l'objet dernier est de déterminer, au moyen d'une étude préliminaire des traditions antiques, la signification probable de la philosophie de Platon ». Il y a, vous le savez, à peu près autant de Platons que l'on compte de platonisants. Comment réussir à départager ceux qui ne voient dans les Idées que de simples concepts, et ceux qui les considèrent comme des réalités supra-sensibles ? Ceux qui interprètent le système comme un théisme, et ceux qui l'inclinent au panthéisme ? Ceux qui le font servir de caution au mysticisme religieux, et ceux qui nous le montrent tout pénétré d'un esprit essentiellement scientifique ? Quel que soit le problème que l'on se pose au sujet de Platon, — que l'on essaye de déterminer la chronologie de ses dialogues, ou que l'on s'acharne à retrouver, de l'un à l'autre, le progrès et l'unité de sa pensée, — le prestigieux artiste, en nous éblouissant de sa poésie et en nous enivrant de sa dialectique, semble se faire un jeu de déconcerter nos curiosités indiscrettes, et sa souplesse se dérobe à nos attaques les plus vigoureuses comme à nos pièges les plus subtils, aux coups de massue de l'esprit systématique comme aux rets ténus de la stylométrie. M. Robin

s'est demandé si, au lieu de se placer en face des textes même de Platon et de les étudier directement, on ne serait pas plus heureux en essayant d'une sorte de mouvement tournant ; il veut s'adresser aux commentateurs et aux critiques, et il espère que de leurs écrits on pourra dégager une tradition platonicienne, persistante à travers toute l'antiquité, et remontant, en fin de compte, au maître lui-même ; il compte éviter ainsi le reproche, qu'il adresse à Natorp, de juger la philosophie platonicienne à la lumière des conceptions modernes, et non selon la norme de la pensée grecque. Résolu à poursuivre cette enquête, dont le programme est d'une ampleur effrayante, il devait commencer par Aristote, et il se trouvait tout de suite aux prises avec une question extrêmement obscure ; car le platonisme, tel que nous le fait connaître le premier et le plus grand de ses témoins, diffère par plus d'un trait de celui que nous enseignent les Dialogues, sans qu'il soit toujours possible de dire si ces différences proviennent d'un progrès ultime de la pensée de Platon, postérieur à ses plus récents écrits, ou si parfois elles représentent des modifications apportées à sa doctrine par ses plus anciens disciples, puisqu'il peut paraître assez naturel qu'Aristote ait vu volontiers son maître à travers ses propres contemporains, ses rivaux de l'Académie. Il semble d'abord que M. Robin se refuse, de par son dessein même, à examiner ce problème, et que dans ce travail, où il fallait que l'on ne trouvât pas « un seul texte de Platon, une seule référence à un ouvrage de Platon, à moins que ces textes et ces références ne provinssent d'Aristote lui-même », c'est seulement le platonisme tel que celui-ci le conçoit que nous pourrions saisir. Mais en réalité M. Robin, en écrivant ce volume de plus de 600 pages, ne s'est pas seulement proposé de prendre Aristote, pour lequel il n'est point tendre, en flagrant délit de subtilité, d'injustice, et même, — il va jusque là, — de perfidie. Les conclusions auxquelles il nous conduit, par un enchaînement de discussions très fermes et très précises, vont infiniment plus loin et ont un bien autre intérêt. Elles nous contraignent à une

interprétation du platonisme déjà voisine, peut-on dire. — et M. Robin ne répugne pas à ce qu'on le dise, — de l'interprétation néo-platonicienne. Sans doute l'auteur, qui se défend d'anticiper sur ses recherches postérieures, nous présente cette conclusion comme ne s'appliquant, en toute rigueur, qu'à l'exposé aristotélicien du platonisme. Mais je ne crois pas en forcer le sens en disant qu'il nous laisse au moins entendre que telle est bien, pour lui, la tendance réelle de la pensée de Platon, parvenue à son plus haut point de développement. C'est aux historiens de la philosophie à discuter ces vues, Messieurs, et nous pouvons être assurés qu'ils n'y manqueront pas. Mais tous seront d'accord, j'en suis certain, pour reconnaître dans la thèse de M. Robin la réunion de mérites rares : une érudition extrêmement riche, et, m'a-t-il semblé, très sûre, une dialectique redoutable, un style clair et sobre autant que la composition est nette et logique.

Les mêmes qualités se retrouvent dans l'étude sur la théorie platonicienne de l'amour, dont l'auteur me pardonnera de vous parler moins longuement, parce qu'il m'a semblé préférable de mettre en tout leur jour les idées directrices de sa thèse principale. Il est pourtant un point auquel je ne puis me dispenser de toucher. Obligé de prendre parti sur l'une des questions les plus troublantes de la chronologie platonicienne, je veux dire la date du *Phèdre*, M. Robin a courageusement poussé à l'extrême la tendance actuelle à la rabaisser; il va jusqu'à déclarer sans ambages le *Phèdre* postérieur au *Timée*, et il apporte à l'appui de son opinion un solide faisceau d'observations et de déductions. Avouerai-je que je reste cependant en défiance? Pourtant que l'historien soit tenu de ne pas céder aux fantaisies de la critique subjective, certaines impressions d'ensemble s'imposent à nous avec une telle force qu'elles doivent nous mettre en garde contre les conclusions que nous obtenons par la sommation des résultats d'analyses portant sur des points particuliers. S'il est un dialogue de Platon qui donne une impression de ce genre, c'est bien avant tout le *Phèdre*. Que cette

œuvre débordante de vie, — je ne veux pas dire de jeunesse, pour ne pas tomber dans une exagération contraire, — que cette œuvre où la poésie la plus séduisante s'épanouit avec tant de couleur, de grâce et d'aisance, ait été composée en même temps que le *Timée* et les *Lois*, où il faut bien reconnaître que l'âge se fait sentir, à un certain ralentissement du rythme et à une recherche plus artificielle de l'expression, j'ose dire que je le considérerais, si la preuve en était faite, comme une sorte de miracle dans l'histoire littéraire.

Notre Association, Messieurs, aime à partager ses récompenses entre la France et la Grèce. La Grèce en obtiendra sa part cette année encore. Deux médailles d'argent ont été décernées à deux ouvrages qui nous viennent d'elle, et qui, s'ils ne pouvaient entrer en balance avec les livres d'importance capitale dont je viens de vous entretenir, représentent fort honorablement sa contribution à l'ensemble du travail scientifique.

Le premier est de notre confrère, M. Simos Menardos. C'est une étude *Sur la toponymie de l'île de Chypre*, et si notre Association était plus riche, bien volontiers elle lui eût attribué un prix, tant il lui semble utile d'encourager et de provoquer les recherches de cette espèce. M. Ménardos a recueilli dans 78 villages environ 5,000 noms de lieux, les uns sur place, et en parcourant le pays, les autres d'après le témoignage des originaux. Il en a fait méthodiquement le triage, en les rattachant aux diverses périodes de l'histoire de Chypre. L'une de ces époques nous est demeurée chère, et ce n'est pas sans émotion que nous retrouvons dans *Ἀγκολέμας* notre ville d'Angoulême, dans *Ἀσκέλλια*, l'équivalent du français l'Echelle, dans *Μουλλιά* notre mot *mouillage* à peine raccourci, ou que nous reconnaissons dans *Δελλαπλάσιον* le souvenir d'un ancien couvent de Prémontrés, l'*Abbaye de la Paix*. Mais ces souvenirs ne font pas pour nous le seul intérêt du livre de M. Ménardos ; je me hâte de dire qu'il a par lui-même une valeur considérable. L'auteur, qui avait autrefois fait paraître dans l'*Athéna*, — où son étude sur la *Toponymie* a aussi paru, — un article sur la *phonétique*

du dialecte chypriote, sait se garer des fantaisies auxquelles d'autres ne se livrent que trop ingénument sur ce domaine toujours dangereux et semé de pièges de l'onomastique. Sa méthode est sage, prudente, véritablement scientifique. Il a l'esprit historique; sur chacune des périodes de la longue histoire qu'il retrace, il a écrit quelques pages qui témoignent d'une intelligence pénétrante du passé et d'un sentiment juste des transformations sociales. Il a le droit de dire dans sa conclusion : « Cette étude a été principalement une étude de linguistique, mais voici que, grâce à elle, nous avons pu réveiller l'écho endormi de l'histoire. » Il est aussi modeste, et sait que la science progresse lentement, par le concours de collaborations multiples. « Plus de 100 villages et des milliers de noms de lieux », nous dit-il, « n'ont pas été compris dans mon étude; ils attendent d'autres savants qui les recueillent, et peut-être les interprètent avec plus de succès. » Et il presse les maîtres d'école des villages de s'associer à cette entreprise, comme il invite les membres du clergé à étudier l'histoire des saints et des cultes locaux. Souhaitons, Messieurs, que son appel soit entendu non pas seulement à Chypre, mais dans tous les pays de langue grecque. M. Menardos peut se dire qu'il a donné un bon exemple, qui mérite d'être suivi.

L'autre médaille est attribuée à un livre de M. Jean Pappadopoulos, professeur au Lycée Zographeion, sur *Théodore II Lascaris, empereur de Nicée*. Ce livre est une thèse de doctorat d'Université, que l'auteur a soutenue devant la Faculté des Lettres de Paris, dont il est ancien élève, et qu'il a dédiée à deux de ses maîtres, M. Diehl et M. Fougères. L'histoire de l'empire de Nicée est encore mal connue, et la figure de Théodore II, si court qu'ait été son règne, est intéressante. Cet humaniste, qui, pendant sa jeunesse, semble fait uniquement pour les plaisirs tranquilles de l'érudition et de la littérature, et qui, une fois sur le trône, se révèle politique avisé, administrateur habile, et, même dans ses campagnes contre les Bulgares, stratège énergique, ce moraliste qui disserte intarissablement sur

la sagesse et la vertu, et qui, s'il ne mérite peut-être pas tous les reproches qu'a dirigés contre lui son ancien maître Acropolite, n'a sûrement pas été indemne de la cruauté trop coutumière en son pays et en son temps, ce théologien dont on a pu dire « qu'il était le seul théologien de son époque », et qui, lorsqu'il tombe malade, attribue sa maladie à des incantations et sème autour de lui la terreur par ses poursuites contre les magiciens, est digne de l'attention de l'historien et de celle du psychologue. Certes, les contrastes qui sont en lui eussent été rendus avec plus d'art et de puissance par un des maîtres de l'histoire byzantine, M. Schlumberger ou M. Diehl. Mais il serait injuste de demander à un débutant un portrait aussi fouillé qu'ils nous l'eussent donné. Si le sens historique pourrait être plus aiguisé et l'analyse des caractères poussée plus avant, dans le livre de M. Pappadopoulos, ce livre n'en a pas moins le mérite d'être, par certains côtés, un travail entièrement neuf. Une grande partie des écrits de Lascaris est encore inédite, à l'Ambrosienne de Milan, ou à la Bibliothèque Nationale, et, si sa correspondance avait été publiée déjà, l'éditeur, M. Festa, n'en avait donné que le texte, sans aucune espèce de commentaire. M. Pappadopoulos a consulté les textes inédits, et en publie un : *l'Oraison funèbre de l'empereur Frédéric II*. Il a fait bon usage des lettres qui sont écrites dans une langue très compliquée et très obscure. Il s'est donc astreint à un travail méritoire, bien conduit, qui lui a donné des résultats précis et lui a permis de nous faire mieux connaître les efforts de Lascaris pour continuer les traditions des *Basileis* de Nicée, en restaurant l'armée et les finances, en maintenant fermement son autorité sur l'Eglise et sur l'aristocratie.

L'habitude de votre rapporteur est de ne point se limiter à vous parler de nos lauréats, mais de remercier encore en votre nom ceux qui veulent bien contribuer à l'enrichissement de notre Bibliothèque par quelque envoi intéressant, comme de signaler les ouvrages qui, soit qu'ils ne parussent pas rentrer assez exactement dans le cadre de nos études, soit que leurs

auteurs eussent été déjà couronnés par nous, ne pouvaient, malgré leur mérite, prétendre à un de nos prix. Je manquerai d'autant moins à cette tradition que si, comme vous venez de le voir, votre Commission n'a point eu de peine, cette année, à découvrir les livres qu'elle a récompensés, j'en trouve, sans plus d'embarras, nombre d'autres dont l'Association peut se féliciter d'avoir reçu l'hommage. L'étude de M. Louis Delaruelle sur *Guillaume Budé*, si elle n'avait trait principalement à l'histoire de la Renaissance, plutôt qu'elle ne concerne encore directement les études grecques, aurait eu droit, par le savoir et le talent dont l'auteur a fait preuve, d'être retenue par votre Commission des prix. Ce n'est que la première partie d'un ouvrage plus considérable et c'est seulement dans la suite que seront examinées celles des œuvres de Budé qui sont le plus de notre ressort, comme les *Commentarii linguæ græcæ*. Mais je dois noter déjà, dans ce volume, à côté de précieux renseignements sur la famille et la jeunesse de Budé, et d'une analyse très fouillée du *De Asse*, le chapitre où M. Delaruelle a refait, avec infiniment de précision et de clarté, l'histoire de l'introduction des études grecques en France, depuis 1456 ; retenons cette date, c'est l'année où arrivait en France Gregorio le Tifernate, le premier, à notre connaissance, qui ait enseigné le grec à Paris. Déjà lauréat de l'Association pour son livre sur la *Province d'Asie*, M. Victor Chapot nous a envoyé ses deux thèses de doctorat : l'une sur la *Frontière de l'Euphrate, de Pompée à la conquête arabe*, l'autre sur la *Colonne torse et le Décor à hélice dans l'art antique*, où ses juges de Sorbonne ont été unanimes à louer un rare effort de travail, une érudition abondante et presque débordante.

M. Louis Bodin et M. Paul Mazon ont voulu que Ménandre, après Aristophane, profitât de leur habituelle collaboration. La coquette petite brochure où ils ont réuni les principaux fragments de l'*Arbitrage* et de la *Samienne*, sera un véritable régal pour les hellénistes, qui vont y trouver plus d'une correction ingénieuse, et pour tous les gens de goût qui savourent

ront les pages fines et sobres de l'introduction, où l'art de Ménandre est si bien défini, dans ses mérites et dans ses limites. Je voudrais qu'on retrouvât un sentiment aussi sûr de l'antiquité dans les nombreuses traductions en vers de drames d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide que nous adresse M. Martinon. Certes nous louons le zèle avec lequel il s'essaie à rendre, dans une langue claire et unie, en vers faciles, les chefs-d'œuvre du théâtre grec. Mais nous ne pouvons nous empêcher de souhaiter que sa piété soit plus respectueuse des modèles qu'il reproduit. Il adapte, plus qu'il ne traduit; il adapte très librement, et, plus risque de s'accroître la partie de notre jeunesse qui ne connaîtra plus les belles œuvres classiques par l'original, plus il importe, nous semble-t-il, de lui en présenter des images vraiment fidèles. On n'atteindra pas toujours facilement à l'exactitude élégante de M. Paul Girard, dans les *Pages choisies des Tragiques grecs* qu'il vient de publier, mais c'est bien elle qu'il faut viser.

M. Pappadopoulos Kerameus, dont mes prédécesseurs ont déjà loué l'infatigable activité, nous a envoyé, comme toujours, de nombreuses et intéressantes publications. Un autre Grec, M. Lampakis, consacre un dévouement ardent au développement de la *Société d'archéologie chrétienne* qui s'est fondée à Athènes en 1891, et que S. M. la reine de Grèce a prise sous son gracieux patronage. Cette société se donne pour tâche l'étude et la conservation des monuments chrétiens et byzantins, si nombreux encore dans le royaume. Elle a pris d'excellentes initiatives, puisqu'on lui doit la restauration des mosaïques de Daphné. Elle publie un *Bulletin*, dont 7 fascicules ont paru, à des intervalles inégaux, de 1891 à 1907. Si les reproductions de monuments que contient le *Bulletin* n'ont pas encore toute la perfection désirable, et si le répertoire des antiquités chrétiennes de la Grèce qu'il constitue peu à peu reste parfois encore, à notre gré, trop sommaire, on y trouve la mention, souvent le plan, de beaucoup d'églises, de mosaïques, de peintures mal connues. Remercions M. Lampakis et les membres de la Société

d'archéologie chrétienne de ce qu'ils nous ont donné déjà, et ne doutons pas, à voir le zèle qui les anime, qu'ils ne doivent nous donner à l'avenir plus encore.

Enfin notre Président, M. Th. Reinach, ne s'est pas contenté, bien que tant d'autres occupations le réclament, de présider nos séances avec la plus scrupuleuse régularité, ni de dépenser sans compter son temps et sa peine pour la conclusion de l'accord si heureusement intervenu entre l'Association et l'Université de Paris, et l'installation de notre Bibliothèque à la Sorbonne. Comme rien de ce qui nous vient de la Grèce ne lui est étranger, il a voulu se charger d'une tâche que je ne sais si aucun autre d'entre nous, depuis que nous avons eu le regret de perdre M. Paul Tannery, eût volontiers acceptée. Il a traduit en français les « *Ephodiques* » d'Archimède, retrouvés dans un palimpseste signalé par M. Pappadopoulos Kerameus, et publiés par M. Heiberg. « Ces textes nouveaux », nous dit M. Paul Painlevé, « s'ils ne transforment pas notre conception de l'œuvre d'Archimède, la complètent et la précisent, ils montrent qu'Archimède s'était avancé dans les voies de la science moderne plus loin encore qu'on ne le supposait; ils accroissent, s'il est possible, notre admiration pour son merveilleux génie. » M. Th. Reinach ne les a pas seulement traduits, il en a comblé les lacunes, et, tout en suivant l'original d'aussi près que possible, il s'est appliqué à le rendre plus clair et plus facilement accessible pour nous modernes par l'emploi de la notation algébrique actuelle qui parle plus vite aux yeux et à l'esprit. Ceux mêmes à qui les mathématiques ne sont pas familières admireront du moins, dans les *Ephodiques*, la haute conception de la science que se faisait Archimède, et qu'il nous révèle dans ces lignes admirables, où la bonhomie du vrai savant s'unit à la foi raisonnée en la force bien dirigée de l'esprit : « En ce qui concerne ces théorèmes que je publie aujourd'hui, j'en ai fait d'abord la découverte [par la méthode mécanique. Aussi crois-je] devoir nécessairement t'exposer cette méthode, et cela pour deux raisons : d'abord, puisque

j'y ai fait allusion ailleurs, je ne voudrais pas être accusé par quelques-uns d'avoir parlé en l'air ; ensuite je suis convaincu que cette publication ne servira pas médiocrement notre science. Car assurément des savants actuels ou futurs, par le moyen de cette méthode que je vais exposer, seront mis à même de découvrir d'autres théorèmes que je n'ai pas encore rencontrés sur mon chemin. » C'est bien là, messieurs, la notion même de la science que nous nous flattons parfois d'avoir inventée ; c'est bien l'espoir secret que nourrit chacun de nous, si humble que soit la part personnelle qu'il croit pouvoir apporter à l'œuvre collective ; et d'en retrouver la formule si nette et si vigoureuse chez celui dont on a pu dire que « seul un accident historique a interposé 18 siècles entre lui et Galilée », d'en reconnaître l'accent si émouvant dans sa simplicité, c'est pour nous, Messieurs, une leçon à la fois de modestie et de confiance.

A. PUECH.

RAPPORT DU TRÉSORIER

MESSIEURS,

L'année 1907 a été marquée par le changement de domicile de notre Association et le transport de notre Bibliothèque à la Sorbonne. Elle nous laisse un budget allégé par la diminution de notre loyer; et de généreuses souscriptions ont plus que couvert les dépenses nécessitées par ce transport et cette installation de notre Bibliothèque à la Sorbonne.

I. État comparatif des Recettes en 1906 et 1907.

A. Intérêts de capitaux.

	1906	1907
1 ^o Rente Deville 3 %/o.....	500 »	500 »
2 ^o Coupons de 155 obligations Ouest en 1906 et 154 en 1907 (1).....	2,226 57	2,212 18
3 ^o Coupons de 18 obligations Midi....	239 20	239 20
4 ^o Coupons de 26 obligations Est en 1906, de 26 pour le 1 ^{er} semestre de 1907 et de 24 pour le 2 ^e semestre de la même année (2).....	374 44	360 »
5 ^o Coupons de 12 obligations Lyon Fusion.....	161 80	161 94
6 ^o Intérêts du compte courant.....	26 79	46 90
	3,548 80	3,540 22

(1) La 155^e obligation Ouest sortie au tirage au sort n'a été remplacée qu'au commencement de 1908 quand l'équilibre budgétaire a été assuré par les souscriptions pour le transfert à la Sorbonne.

(2) Deux obligations Est remboursées également mais au moment de l'échéance d'automne n'ont pu être remplacées qu'après cette échéance.

B. Subventions et dons divers.

7° Subvention du Ministère de l'Instruction publique.....	500 »	} 966 20	500 »	} 1,064 »
8° Don de l'Université d'Athènes.....	466 20		464 »	
9° Dons pour l'illustration de la <i>Revue</i>			400 »	

C. Cotisations, ventes, recettes diverses.

10° Cotisations des membres ordinaires.....	3,270 »	} 4,058 40	3,590 »	} 4,496 05
11° Souscriptions de membres donateurs.....	500 »		700 »	
12° Vente de publications et médailles.....	288 40		206 05	
		8,573 40		9,100 27

II. État comparatif des Dépenses en 1906 et 1907.

A. Publications.

	1906		1907	
1° <i>Revue des Études grecques</i> (1).....	2,549 30	} 2,949 30	3,629 15	} 4,029 15
2° Rédaction de la <i>Bibliographie</i>	200 »		200 »	
3° Secrétaire adjoint à la rédaction de la <i>Revue</i>	200 »		200 »	

B. Encouragements.

4° Prix Zographos.....	1,000 »	} 1,220 55	1,000 »	} 1,749 40
5° Prix classiques.....	220 55		179 40	
6° Concours typographique.....	» »		300 »	

C. Frais généraux.

7° Impressions diverses.....	67 95	} 3,014 64	146 20	} 3,329 82		
8° Loyer, impositions et assurance..	905 52		908 98			
9° Service du palais des Beaux-Arts..	112 »		112 10			
10° Indemnité de l'agent bibliothécaire.	1,000 »		1,000 »			
11° Droits de garde et frais divers à la Société générale.....	47 25		47 70			
12° Distribution de publications.....	371 05		517 39			
13° Recouvrement des cotisations.....	86 25		118 80			
14° Frais de bureau, correspondance et divers.....	196 20		525 70			
15° Nettoyage, éclairage et chauffage.	74 70		81 75			
16° Médailles.....	4 05		69 60			
17° Achat et reliure de livres.....	149 70		1 70			
TOTAUX.....			7,184 48			9,038 37

(1) Les dépenses pour la *Revue*, comprennent les paiements de deux numéros de 1906, de trois de 1907; et 233 fr. 15 pour les illustrations de la *Revue*.

III. Budget sur ressources spéciales.

1° Fondation Zappas.

(La dépense affectée chaque année au prix Zappas est égale au revenu de la fondation pendant l'année précédente.)

Recettes de l'exercice 1906 : 415 fr. 20.

Montant du prix en 1907 : 415 fr. 20.

Recettes de l'exercice 1907 : 416 fr. 25.

2° Don P. Milliet.

Il n'y a pas de mouvement des fonds du don P. Milliet pendant l'année 1907. Ce don se réduit en 1907 à 4,500 fr. placés en obligations Lyon-Fusion qui sont comprises dans les douze obligations portées au tableau I, A, n° 5.

3° Souscription et frais d'installation de la Bibliothèque à la Sorbonne.

Ce budget spécial est à cheval sur les années 1907 et 1908.

Le mouvement des fonds en 1907 rendra compte des souscriptions reçues cette année et des dépenses effectuées. Actuellement, c'est-à-dire au 21 mai 1908, les souscriptions versées s'élèvent à 3,678 francs ; et les dépenses à 3,335 fr. 04.

IV. Mouvement des fonds en 1907.

Solde en caisse au 1 ^{er} janvier 1907.....	5,862 01
Recettes en 1907 (tableau n° I).....	9,100 27
Rente Zappas pour 1907	416 25
Remboursement de 2 obligations Est en 1907 ...	982 85
Souscriptions versées en 1907 pour les frais d'installation de la Bibliothèque à la Sorbonne.....	3,448 »
	19,809 38

Sorties de caisse (tableau n° II).....	9,038 37
Prix Zappas en 1907.....	415 20
Achat de 2 obligations Est nouvelles	859 25
Dépenses effectuées en 1907 pour les frais d'installation à la Sorbonne .	76 35
	<hr/>
	10,389 77

Il reste donc en caisse au 31 décembre 1907, la somme de.....

 9,420 21
qui se décompose ainsi :

1° Solde créditeur à la Soc. Générale.	9,409 96
2° En caisse de l'agent bibliothécaire.	10 25
	<hr/>
	9,420 21

PRÉVISIONS POUR 1908.

V. Recettes prévues pour 1908.

A. Intérêts de capitaux.

1° Rente Deville 3 0/0.....	500 »	} 3,552 »
2° Coupons de 155 obligations Ouest.	2,226 57	
3° Coupons de 18 obligations Midi..	259 20	
4° Coupons de 26 obligations Est...	374 43	
5° Coupons de 12 obl. Lyon Fusion..	161 80	
6° Intérêts du compte courant.....	30 »	

B. Subventions et dons.

7° Subvention du Ministère de l'Ins- truction publique.....	500 »	} 964 »
8° Don de l'Université d'Athènes (500 drachmes)	464 »	

A reporter.....

 4,516 »

Report..... 4,516 »

C. Cotisations et ventes.

9° Cotisations des membres ordinaires.....	3,500 »	} 3,700 »
10° Vente des publications.....	200 »	
TOTAL.....		8,216 »

VI. Dépenses prévues pour 1908.

A. Publications.

1° Impression du n° 90, supplément pour une feuille et brochage...	1,216 »	} 4,062 85
2° Année 1908 : impression, moins le dernier numéro de l'année.....	1,680 »	
3° Illustration de la <i>Revue</i> :		
A) Complément des 500 francs de 1906.....	266 85	
B) Année 1907.....	500 »	
4° Rédaction de la Bibliographie....	200 »	
5° Secrétaire adjoint à la rédaction de la <i>Revue</i>	200 »	

B. Encouragements.

6° Prix Zographos.....	1,000 »	} 1,250 »
7° Prix classiques.....	250 »	
8° Concours typographiques.....	» »	

A reporter..... 5,312 85

Report..... 5,312 85

C. Frais généraux.

9° Impressions diverses (1).....	200 »	} 2,904 75
10° Loyer, impositions, assurances ..	394 75	
11° Service du palais des Beaux-Arts.	115 »	
12° Indemnité de l'agent-bibliothécaire.	1,000 »	
13° Droits et frais de garde à la So- ciété Générale	40 »	
14° Distribution de publications.....	400 »	
15° Recouvrement de cotisations.....	100 »	
16° Frais de bureau, correspondance et divers	325 »	
17° Nettoyage, éclairage et chauffage.	80 »	
18° Médailles.....	50 »	
19° Reliure et achat de livres.....	200 »	
TOTAL.....	8,217 60	

Une économie d'environ 500 francs se trouve réalisée sur le chiffre de notre loyer, à la suite du transport de notre Bibliothèque à la Sorbonne. Cette économie trouve sa contre-partie dans l'augmentation des frais généraux et dans celle des dépenses nécessaires : 1° pour le perfectionnement de la *Revue* ; 2° pour l'extension des échanges de nos publications contre celles d'autres sociétés savantes ou contre d'autres revues.

Jules MAURICE.

(1) En y comprenant les 95 francs de frais nécessités par la conférence Grenfell et qui sont portés au budget de 1908.

MEMBRES FONDATEURS DE L'ASSOCIATION

(1867)

MM.

- † ADER, ancien professeur de littérature grecque à l'Académie de Genève, rédacteur en chef du *Journal de Genève* (1).
- † ALEXANDRE (Ch.), membre de l'Institut.
- † BERTRAND (Alexandre), membre de l'Institut, directeur du Musée des antiquités nationales de Saint-Germain.
- † BEULÉ, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts.
- † BRÉAL (Michel), membre de l'Institut, professeur honoraire au Collège de France.
- † BRUNET DE PRESLE, membre de l'Institut.
- † BURNOUF (Émile), ancien directeur de l'École française d'Athènes.
- † CAMPAUX, professeur honoraire à la Faculté des lettres de Nancy.
- † CHASSANG, inspecteur général de l'Instruction publique.
- † DAREMBERG, conservateur de la bibliothèque Mazarine.
- † DAVID (baron Jérôme), ancien vice-président du Corps législatif.
- † DEHÈQUE, membre de l'Institut.
- † DELYANNI (Théodore-P.), président du Conseil des ministres à Athènes.
- † DEVILLE (Gustave), membre de l'École d'Athènes.
- † DIDOT (Ambroise-Firmin), membre de l'Institut.
- † DÜBNER, helléniste.
- † DURUY (Victor), de l'Académie française, ancien ministre de l'Instruction publique.
- † EGGER, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des lettres de Paris.
- † EICHTHAL (Gustave d'), membre de la Société Asiatique.
- † GIDEL, ancien proviseur du lycée Condorcet.
- † GIRARD (Jules), membre de l'Institut, ancien professeur à la Faculté des lettres de Paris, directeur de l'Institut Thiers.
- † GOUMY, rédacteur en chef de la *Revue de l'Instruction publique*.
- † GUIGNAUT, secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions.
- † HAVET (Ernest), membre de l'Institut, professeur au Collège de France.
- † HEUZEY (Léon), membre de l'Institut, directeur honoraire des musées nationaux.
- † HIGNARD, professeur à la Faculté des lettres de Lyon.
- † HILLEBRAND, ancien professeur à la Faculté des lettres de Douai.
- † JOURDAIN (Charles), membre de l'Institut.
- † LEGOUVÉ, de l'Académie Française.

(1) La croix indique les membres fondateurs décédés.

- † LÉVÊQUE (Charles), membre de l'Institut.
† LONGPÉRIER (Adrien de), membre de l'Institut.
† MAURY (Alfred), membre de l'Institut.
† MÉLAS (Constantin), à Marseille.
† MILLER (Emm.), membre de l'Institut.
† NAUDET, membre de l'Institut.
† PATIN, de l'Académie française, doyen de la Faculté des lettres de Paris.
PERROT (Georges), membre de l'Institut, secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions.
† RAVAISSON (Félix), membre de l'Institut.
† RENAN (Ernest), membre de l'Institut.
† RENIER (Léon), membre de l'Institut.
† SAINT-MARC GIRARDIN, de l'Académie française.
† THENON (l'abbé), directeur de l'École Bossuet.
† THUROT, membre de l'Institut, maître de conférences à l'École normale supérieure.
† VALETTAS (J.-N.), professeur à Londres.
† VILLEMAIN, secrétaire perpétuel de l'Académie française.
† VINCENT (A.-J.-H.), membre de l'Institut.
† WADDINGTON (W.-Henry), membre de l'Institut, sénateur.
WEIL (Henri), membre de l'Institut.
† WESCHER (Carle), ancien professeur d'archéologie près la Bibliothèque nationale.
† WITTE (baron J. de), membre de l'Institut.

SOUSCRIPTIONS EXCEPTIONNELLES

POUR LES MONUMENTS GRECS ET L'ILLUSTRATION DE LA REVUE

M. ZOGRAPHOS, déjà fondateur du prix qui porte son nom, a souscrit à l'œuvre des Monuments grecs pour une somme de *cinq mille francs*. — M. le baron DE WITTE et M. G. D'EICHTHAL ont souscrit chacun pour une somme de *quatre cents francs*. — M. le baron E. DE ROTHSCHILD, pour *deux cents francs*. — M. BIKÉLAS, pour *cent francs* (outre sa cotisation). — De même M. LAPERCHE pour *cent francs*. — M. PÉLICIER, pour *cent francs*. — M. Jean DUPUIS, pour *deux cent cinquante francs*. — M. Adolphe CHÉVRIER, déjà fondateur pour les Monuments grecs, a versé *cent francs* pour l'illustration de la Revue. — M. VASNIER et M. E. D'EICHTHAL, dans les mêmes conditions, ont versé chacun *cent francs*. — M^{lle} POINSOT a versé *cent francs*. — M. le duc DE LOUBAT a versé *neuf cents francs*. — M. LOIZON a versé *cent francs*. — M. PETITJEAN a versé *cent francs*. — M. GILLON a versé *cent francs*.

MEMBRES FONDATEURS POUR LES MONUMENTS GRECS
ET POUR L'ILLUSTRATION DE LA REVUE

Le Ministre de l'Instruction publique.
Le Musée du Louvre.
L'École nationale des Beaux-Arts.
L'Université d'Athènes.
Le Syllogue d'Athènes pour la propagation des études grecques.
Le Syllogue littéraire hellénique du Caire, l'*Union*.
Le Gymnase Avéroff à Alexandrie (Egypte).

MM.

† BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE.
† BASILY (Demetrius).
† BIKÉLAS (D.)
† BRAULT (Léonce).
† BRUNET DE PRESLE.
† CARATHÉODORY-EFFENDI (Étienne).
† CASTORCHI (Euthymios).
† CHASLES (Michel).
† CHÉVRIER (Adolphe).
COLLIGNON (Maxime).
† COROMILAS.
† DIDOT (Amb.-Firmin).
† DRÈME.
† DUMONT (Albert).
† DUPUIS (Jean).
† EGGER (Émile).
† EICHTHAL (Gustave d').
EICHTHAL (Eugène d').
FOUCART (Paul).
GRAUX (Henri).
HACHETTE et C^{ie}, libraires édi-
teurs.
† HANRIOT.
HEUZEY (Léon).
† LAPERCHE.
† LAPRADE (V. de).
LECOMTE (Ch.).
LEREBOULET (Léon).

MM.

LOUBAT (duc de).
† MISTO (H.-P.).
NEGROPONTIS.
† OCHER DE BEAUPRÉ (colonel).
PARMENTIER (général).
† PÉLICIER (P.).
PÉPIN-LEHALLEUR.
PERROT (Georges).
† PIAT (A.).
POTTIER (Edmond).
† QUEUX DE SAINT-HILAIRE (mar-
quis de).
REINACH (Salomon).
REINACH (Théodore).
† RODOCANACHI (P.).
ROTHSCHILD (baron Edmond de)
† SARIPOLOS (Nicolas).
† SYMVOULIDIS
† SYNGROS (A.).
† VANEY.
VASNIER.
† VERA (baron de).
† WITTE (baron J. de).
† WYNDHAM (Charles).
† WYNDHAM (George).
† ZAFIROPULO (E.).
† ZOGRAPROS (Christaki Effendi),

ANCIENS PRÉSIDENTS DE L'ASSOCIATION

1867. MM. PATIN, membre de l'Institut.
1868. EGGER, *Id.*
1869. BEULÉ, *Id.*
1870. BRUNET DE PRESLE, *Id.*
1871. EGGER, *Id.*
1872. THUROT, *Id.*
1873. MILLER, *Id.*
1874. HEUZEY, *Id.*
1875. PERROT, *Id.*
1876. EGGER, *Id.*
1877. CHASSANG, inspecteur général de l'Université.
1878. FOUCART, membre de l'Institut.
1879. GIDEL, proviseur du Lycée Condorcet.
1880. DARESTE, membre de l'Institut.
1881. WEIL, *Id.*
1882. MILLER, *Id.*
1883. QUEUX-DE-SAINT-HILAIRE (marquis de).
1884. GLACHANT, inspecteur général de l'Université.
1885. JOURDAIN, membre de l'Institut.
1886. GRÉARD, *Id.*
1887. GIRARD (Jules), *Id.*
1888. MÉZIÈRES, *Id.*
1889. CROISSET (A.), *Id.*
1890. MASPERO, *Id.*
1891. RENAN (Ernest), *Id.*
1892. HOUSSAYE (Henry), *Id.*
1893. COLLIGNON (Max.), *Id.*
1894. SCHLUMBERGER (G.), *Id.*
1895. BIKÉLAS (D.).
1896. BRÉAL (M.), membre de l'Institut.
1897. DECHARME (P.), professeur à la Faculté des lettres.
1898. CROISSET (M.), membre de l'Institut.
1899. HÉRON DE VILLEFOSSE, *Id.*
1900. D'EICHTHAL (Eugène), *Id.*
1901. GIRARD (P.), *Id.*
1902. REINACH (Salomon), *Id.*
1903. POTTIER (Edmond), *Id.*
1904. TANNERY, directeur de la manufacture des tabacs à Pantin.
1905. GUIRAUD (Paul) membre de l'Institut.
1906. BABELON (E.), *Id.*
1907. REINACH (Th.).
-

MEMBRES DU BUREAU POUR 1908-1909

Président : M. Th. HOMOLLE.
1^{er} Vice-Président : M. OMONT.
2^e Vice-Président : M. HAUSSOULLIER.
Secrétaire-archiviste : M. PUECH.
Secrétaire-adjoint : M. FOUGÈRES.
Trésorier : M. J. MAURICE.

MEMBRES DU COMITÉ POUR 1908-1909

Nommés en 1906.

MM. CROISSET (Alfred).	MM. OMONT.
COLLIGNON.	VENDRYÈS.
GIRARD.	GLOTZ.
RODOCANACHI.	

Nommés en 1907.

MM. CROISSET (M.).	MM. MICHON.
BABELON.	MONCEAUX.
SCHLUMBERGER.	BERNÈS.
S. REINACH.	

Nommés en 1908.

MM. DIEHL.	MM. DALMEYDA.
GLACHANT.	DELBOS.
Th. REINACH.	JAMOT.
BORDEAUX.	

COMMISSION ADMINISTRATIVE

MM. CROISSET (Alfred).	MM. POTTIER (E.).
DARÈSTE.	RUELLE.
D'EICHTHAL (Eug.).	VASNIER.
HOUSSAYE (Henry).	REINACH (Th.).
MASPERO.	

COMMISSION DE PUBLICATION

MM. HAUSSOULLIER.	MM. REINACH (Théodore).
HOUSSAYE (Henry).	Les anciens PRÉSIDENTS de
MASPERO.	l'Association.

COMMISSION ARCHÉOLOGIQUE

MM. COLLIGNON (Max.).	MM. MARTHA (J.).
HAUSSOULLIER.	PERROT (G.).
HÉRON DE VILLEFOSSE.	POTTIER (E.).
HEUZEY (L.).	REINACH (Th.).
HOMOLLE.	SAGLIO.

MEMBRES DONATEURS

S. M. LE ROI DE GRÈCE.

L'Université d'Athènes (1).

FALLIÈRES (A.), président de la République.

MM.

† ACHILLOPOULO, à Paris.

ADAM (M^{me} Juliette), à Gif.

ALÈS (l'abbé Adhémar d'), à Paris.

ALPHERAKIS (Achille), à Saint-Petersbourg (Russie).

† ANQUETIL, inspecteur d'Académie honoraire, à Versailles.

† ANTROBUS (Fr.), à Londres.

† ATHANASIADIS (Athanasios), à Taganrog.

AUVRAY (l'abbé Emmanuel), à Rouen.

† AVIERINO (Antonin), à Taganrog.

BALTAZZI, député, à Athènes.

BANQUE NATIONALE de Grèce, à Athènes.

† BARENTON (Arm. de), à Paris.

† BARET, avocat à Paris.

† BASIADIS (Hiéroclès-Constantin), à Constantinople.

BASILI (Michel G. A.), docteur en droit, à Athènes.

BASSIA (Typaldo), avocat à la Cour suprême à Athènes.

BEAUDOIN (Mondry), correspondant de l'Institut, professeur à la Faculté des lettres de Toulouse.

BEER (Guillaume), à Paris.

BERNÈS (H.), professeur au Lycée Lakanal, à Paris.

† BERRANGER (l'abbé H. de), à Trouville.

† BERTHAULT (E. A.), docteur ès lettres, à Paris.

† BEULÉ (Ernest), secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts.

† BIENAYMÉ (Jules), membre de l'Institut.

† BIKÉLAS (D.), à Athènes (2).

† BIMPOS (Th.) archevêque de Mantinée.

BISTIS (Michel-L.), à Corthion (d'Andros), Grèce.

BLAMPIGNON (l'abbé), à Vanves.

BLANCHET (Adrien), à Paris.

BONNAT (Léon), membre de l'Institut, directeur de l'École des Beaux-Arts.

† BOUNOS (Élie), à Paris.

BOUSQUET (l'abbé), maître de conférences à l'Institut Catholique de Paris.

† BOUTROUE, à Paris.

† BRAÏLAS (Armenis), ministre de Grèce, à Londres.

† BRAULT (Léonce), ancien procureur de la République, à Paris.

BROSSELDARD (Paul), lieutenant-colonel en retraite, à Vendôme.

† BRUNET DE PRESLE (Wladimir), membre de l'Institut.

BRYENNIOS (Philotheós), archevêque de Nicomédie (Turquie).

† CALVET-ROGNIAT (le baron Pierre), à Paris.

(1) Don annuel de 400 francs.

(2) Don d'une somme de 200 francs.

- CARAPANOS (Constantin), correspondant de l'Institut, à Athènes.
† CARATHEODORY-EFFENDI (Ét.), anc. ministre de Turquie, à Bruxelles.
CARTAULT (A.), professeur à la Faculté des lettres de Paris.
CASSO (M^{me}), à Kischeneff (Russie).
† CASTORCHIS (Euth.), professeur à l'Université d'Athènes.
CERCLE HELLÉNIQUE d'Alexandrie (Égypte).
CHAPLAIN (J.-C.), membre de l'Institut.
† CHARAMIS (Adamantios), professeur à Taganrog.
† CHASLES (Michel), membre de l'Institut.
CHASLES (Henri), à Paris.
CHASSIOTIS (G.), fondateur du lycée de Péra, à Constantinople.
CHERFILS, à Paris.
† CHÉVRIER (Ad.), conseiller à la cour de cassation, à Paris.
CHÉVRIER (Maurice), attaché au Ministère des affaires étrangères.
CHOISY (Auguste), inspecteur général honoraire des ponts et chaussées, à Paris.
† CHRISTOPOULOS, ministre de l'Instruction publique en Grèce.
† CLADO (Costa), à Londres.
† CLADO, docteur, à Paris.
COLARDEAU, professeur à l'Université de Grenoble.
COLIN (Armand et C^{ie}), libraires-éditeurs, à Paris.
† COMBOTHECRAS (Sp.), à Odessa.
† CONSTANTINIDIS (Zanos), à Constantinople.
† CONSTAS (H. Lysandre), directeur de l'École hellénique, Odessa.
CORGIALEGNO (Marino), banquier, à Londres.
† CORONIO (Georges), à Paris.
† COUMANOUDIS (Et.-A.), correspondant de l'Institut, professeur à l'Université d'Athènes.
COURCEL (baron Alphonse de), sénateur, ancien ambassadeur à Londres.
† COUSIN (G.), professeur à l'Université de Nancy.
† COUSTÉ (E.), ancien directeur de la manufacture des tabacs, à Paris.
† COUVE (L.), professeur à la Faculté des lettres, à Nancy.
CROISSET (Alfred), membre de l'Institut, doyen de la Faculté des lettres de Paris.
CROISSET (Maurice), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, à Paris.
CUCHEVAL (Victor), professeur honoraire au lycée Condorcet, à Paris.
DALMEYDA (G.), professeur au lycée Michelet, à Paris.
† DAMASCHINO, professeur à la Faculté de médecine de Paris.
DARESTE (Rod.), membre de l'Institut, à Paris.
† DECHARME (Paul), professeur à la Faculté des lettres de Paris.
DELLAPORTA (Brasidas), à Taganrog.
DELYANNI (N.), ministre de Grèce, à Paris.
† DEMETRELIAS (C.), à Odessa.
† DESJARDINS (Charles-Napoléon), membre de l'Institut.
DESJARDINS (M^{me} veuve Charles-Napoléon), à Versailles (1).
† DEVILLE (Gustave), docteur ès lettres, membre de l'École française d'Athènes.

(1) Don d'une somme de 150 francs.

- † DEVILLE (M^{me} veuve), à Paris (1).
† DIDION, inspecteur général des ponts et chaussées.
† DIDOT (Ambroise-Firmin), membre de l'Institut.
DIDOT (Alfred), libraire-éditeur, à Paris.
DIEUX, professeur au Lycée Charlemagne.
† DORISAS (L.), à Odessa.
DOSSIOS (N. G.), professeur au séminaire Venianiu de Jassy.
† DOUDAS (D.), à Constantinople.
DOULCET (Mgr), évêque de Nicopoli, à Paris.
† DOZON (Aug.), ancien consul de France,
† DRÈME, président de la Cour d'appel d'Agen.
DUBOIS DE LA RÛE, à Paris.
† DUMONT (Albert), membre de l'Institut.
† DUPUIS, proviseur honoraire, à Paris.
DÜRNBACH, professeur à la Faculté des lettres de Toulouse.
† DURUY (Victor), de l'Académie française.
DUSSOUCHET, professeur honoraire au lycée Henri IV, à Paris.
ÉCOLE Bossuet, à Paris.
ÉCOLE Hellénique d'Odessa.
ÉCOLES publiques orthodoxes de Chios.
† ÉDET, professeur au lycée Henri IV, à Paris.
† EGGER (Émile), membre de l'Institut.
EGGER (M^{me} veuve Ém.), à Paris.
EGGER (Max), professeur au lycée Henri IV.
EGGER (Victor), professeur à la Faculté des lettres de Paris.
† EICHTHAL (Gustave d'), membre de la Société Asiatique, à Paris.
EICHTHAL (Eugène d'), membre de l'Institut, à Paris.
ESTOURNELLES DE CONSTANT (baron Paul d'), sénateur, à Paris.
EXPERT (Henry), professeur de musique religieuse, à Paris.
FALIEROS (Nicolas), à Taganrog (Russie).
† FALLEX (Eug.), proviseur honoraire du lycée Charlemagne.
† FERRY (Jules), ancien président du Sénat.
FIX (Théodore), colonel d'état-major, à Paris.
FOUCART (Paul), membre de l'Institut.
FOURNIER (M^{me} veuve Eugène), à Paris.
FULLER (S.-R.), auditeur à l'École du Louvre, à Londres.
GENNADIOS (J.), ancien ministre de Grèce, à Londres.
GEVAERT (F.-Aug.), associé étranger de l'Académie des Beaux-Arts,
directeur du Conservatoire royal de musique à Bruxelles.
† GIANNAROS (Thrasybule), négociant, à Constantinople.
† GIDEL (Ch.), ancien proviseur du Lycée Condorcet.
† GILLON (Félix), magistrat à Bar-le-Duc.
GILLON (G.), à Paris.
† GIRARD (Jules), membre de l'Institut, directeur de l'Institut Thiers.
GIRARD (Paul), membre de l'Institut, professeur à l'Université de
Paris.
† GIRAUD (Ch.), membre de l'Institut.
† GLACHANT (Ch.), inspecteur général de l'Instruction publique.
GÖELZER, professeur à l'Université de Paris.

(1) Don d'une rente annuelle de 500 francs.

- GOIRAND (Léonce), avoué honoraire près la Cour d'appel de Paris.
GOIRAND (Léopold), avoué près le tribunal civil de la Seine, à Paris.
† GOLDSCHMIDT (Léopold), à Paris.
GONNET (l'abbé), docteur ès lettres, à Francheville (Rhône).
GRANDIN (A.), à Paris.
GRAUX (Henri), à Vervins (Aisne).
† GRÉARD, de l'Académie française, recteur honoraire de l'Université de Paris.
† GRÉGOIRE, archevêque d'Héraclée, à Constantinople.
† GUMUCHGUERDANE (Michalakis), à Philippopolis.
GRYPARIS (N.), consul de Grèce, à Sébastopol.
GYMNASE AVÉROFF, à Alexandrie (Égypte).
GYMNASE DE JANINA.
HACHETTE (L.) et C^{ie}, libraires-éditeurs, à Paris.
† HANRIOT (H.), professeur honoraire de Faculté, à Chartres.
† HAUVETTE (Amédée), professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris.
† HAVET (Ernest), membre de l'Institut, professeur au Collège de France.
† HAVET (Julien), bibliothécaire à la Bibliothèque nationale.
HAVET (Louis), membre de l'Institut, professeur au Collège de France.
HÉRIOT-BUNOUST (l'abbé L.).
† HEUZEY, conseiller à la cour d'appel de Rouen.
HEUZEY (Léon), membre de l'Institut.
HODGI EFFENDI (Jean), conseiller d'État, à Constantinople.
HOUSSAYE (Henry), de l'Académie française.
† INGLESSIS (Alex.), à Odessa.
INGLESSIS (P.), à Marseille.
JAMOT (Paul), conservateur-adjoint au musée du Louvre.
JASONIDIS (O. John), à Limassol (île de Chypre).
† JOANNIDIS (Emmanuel), scholarque, à Amorgos (Grèce).
† JOLLY D'AUSSY (D.-M.) au château de Crazannes (Charente-Inférieure).
JORDAN (Camille), membre de l'Institut, à Paris.
JORET (Ch.), membre de l'Institut, à Paris.
JOURJON, professeur au Lycée, à Chambéry.
† KALVOCORESSIS (J. Démétrius), négociant, à Constantinople.
KELLER, étudiant à la faculté des lettres de Paris.
KONTOSTAVLOS (Alexandre), ancien ministre à Athènes.
† KONTOSTAVLOS (Othon), à Marseille.
† KOSTÈS (Léonidas), à Taganrog.
KOUNDOURI (Panaghi), à Marseille.
† KRIVTZOFF (M^{me}), en Russie.
† LABITTE (Adolphe), libraire à Paris.
† LACROIX (Louis), professeur à la Faculté des lettres de Paris.
LAFAYE (Georges), professeur-adjoint à la Faculté des lettres de Paris.
LALOY, chargé de cours à la Faculté des Lettres, à Paris.
† LAMY (Ernest), à Paris.
† LANDELLE (Charles), peintre, à Paris.
† LAPERCHE, à Paris (1).

(1) Don d'une somme de 100 francs.

- † LATTERY (A.), à Odessa.
† LATTERY (Georges), président du musée et de la bibliothèque de l'École évangélique, à Smyrne.
† LATTERY (D^r Pélopidas), à Odessa.
LAZZARO (Périclès-H.), vice-consul des Etats-Unis, à Salonique.
LEBÈGUE (Henri), maître de conférences à l'École des Hautes Études.
LE BRET (M^{me}), à Paris.
LECHAT, correspondant de l'Institut, professeur à la Faculté des lettres, à Lyon.
LECOMTE (Ch.), négociant à Paris.
LEGANTINIS (J.-E.), négociant à Odessa.
† LEGRAND (Émile), professeur à l'École des langues orientales vivantes, à Paris.
LELARGE (P.), à Reims.
LEREBoullet (D^r Léon), membre de l'Académie de médecine.
† LESSEPS (Ferdinand de), de l'Académie française.
LÉTIENNE (D^r), à Louveciennes (Seine-et-Oise).
† LEUDET (M^{me} Vve), à Piencourt, par Thiberville (Eure).
† LEVIEZ (Ernest), à Paris.
LOUBAT (duc de), à Paris.
† LUDLOW (Th.-W.), à New-York.
LUR-SALUCES (comte de), à Paris.
MACMILLAN (Georges-A.), éditeur, à Londres.
† MAGGIAR (Octave), négociant, à Paris.
MAISONNEUVE (Jean), à Saint-Bonnet-le-Château (Loire).
† MALLORTIE (H. de), principal du collège d'Arras.
MANOUSSI (Démétrius de), à Paris.
MANUSSIS (Constantin de), à Athènes.
† MANZAVINOS (R.), à Odessa.
† MARANGO (M^{sr}), archevêque latin d'Athènes.
† MARCELLUS (comte Édouard de), ambassadeur de France à Constantinople.
† MARTIN (Th.-Henri), membre de l'Institut.
MASPERO (G.), membre de l'Institut, directeur général du service des antiquités et des musées Égyptiens, au Caire.
† MAURICE (M^{me} Ch.) née Vincent.
MAURICE (Jules), membre résidant de la société des Antiquaires, à Paris.
MAVRO (Sp.), à Athènes.
† MAVROCORDATO (le prince Nicolas), ancien ministre de Grèce à Paris.
† MAVROCORDATO (le colonel Alexandre-Constantin).
† MAVROGORDATO (M.), à Odessa.
MAVROMICHALIS (Kyriacoulis Petrou), ministre, à Athènes.
MAXIMOS (P.), à Odessa.
MAZON (Paul), professeur-adjoint à la Faculté des Lettres de Dijon.
† MAZEROLLE (Joseph), artiste peintre, à Paris.
MEILLET (Antoine), professeur au Collège de France, à Paris.
† MELAS (B.), à Athènes.
† MELAS (Léon), à Athènes.
† METAXAS (Stavro), à Marseille.

- MEYER (Paul), membre de l'Institut, directeur de l'École des Chartes.
- MICHON (Étienne), conservateur-adjoint au Musée du Louvre.
- MILLIET (Paul), à Paris.
- † MISTO (H.-P.), négociant, à Smyrne (1).
- MONCEAUX (Paul), professeur au Collège de France, à Paris.
- † MONGINOT (Alfred), professeur au lycée Condorcet, à Paris.
- † MOURIER (Ad.), vice-recteur honoraire de l'Académie de Paris.
- † NEGROPONTE (Michel), négociant à Paris.
- NEGROPONTE (Dimitrios), à Taganrog.
- † NEGROPONTE (Jean), à Paris.
- NEGROPONTES (Ulysse), à Paris.
- † NICOLAÏDÈS (G.), de l'île de Crète, homme de lettres, à Athènes.
- † NICOLAÏDÈS (Nicolas), à Taganrog.
- NICOLOPOULO (Jean-G.), à Paris.
- † NICOLOPOULO (Nicolas-G.), à Paris.
- NOLLIAC (P. de), conservateur du Palais de Versailles.
- NORMAND, directeur de la Revue *L'ami des Monuments*.
- OLIVIER (Adolphe), à Paris.
- OMONT (Henri), membre de l'Institut, conservateur à la Bibliothèque Nationale.
- PAISANT (A.), président honoraire du tribunal civil, à Versailles.
- PAIX-SÉAILLES, à Paris.
- PAPADIMITRIOU (Sinodis), professeur à l'Université d'Odessa.
- † PARASKEVAS (Wladimir), à Odessa.
- † PARISSI, à Paris.
- PARMENTIER (le général Théodore), à Paris.
- † PASPATI (J.-F.), à Odessa.
- PASPATI (Georges), à Athènes.
- † PATIN, secrétaire perpétuel de l'Académie française.
- † PÉLICIER, archiviste de la Marne, à Châlons (2).
- † PERRARD (Emile), professeur au Collège Stanislas, à Paris.
- † PERRIN (Ernest).
- † PERRIN (Hippolyte).
- PERSOPOULO (N.), à Trébizonde (Turquie d'Asie).
- † PESSON, ingénieur en chef des ponts et chaussées, à Paris.
- PETITJEAN, professeur au Lycée Condorcet, à Paris.
- PEYRE (Roger), professeur au Lycée Charlemagne, à Paris.
- † PHARDYS (Nicolas B.), à Samothrace.
- PISPAS (Dr. B.), à Odessa.
- POINSOT (Mademoiselle), à Alfortville (Seine).
- POTTIER (Edmond), membre de l'Institut, professeur à l'École du Louvre, à Paris.
- † PSICHA (Étienne), à Athènes.
- † QUEUX DE SAINT-HILAIRE (marquis de).
- † RAGON (l'abbé), professeur à l'Institut Catholique, à Paris.
- † RAMBAUD (Alfred), sénateur, membre de l'Institut.
- REINACH (Ad.), membre de l'École française d'Athènes.

(1) Don d'une somme de 800 francs.

(2) Don d'une somme de 6,100 francs.

- REINACH (Joseph), député, à Paris.
REINACH (Salomon), membre de l'Institut, conservateur au musée gallo-romain de Saint-Germain.
REINACH (Théodore), député, directeur de la *Gazette des Beaux-Arts*.
RENAULD, professeur au lycée, à Toulouse.
† RENIERI (Marc), gouverneur honoraire de la Banque nationale, Athènes.
† RIAnt (comte Paul), membre de l'Institut et de la Société des antiquaires de France, à Paris.
† RICHARD-KÖENIG, à Paris.
RIDDER (de), conservateur-adjoint au Musée du Louvre.
† RISTELHUBER, ancien bibliothécaire, à Strasbourg.
† ROBERTET, licencié ès lettres, chef de bureau au ministère de l'Instruction publique.
† ROCHEMONTEIX (M^{is} de), à Paris.
RODOCANACHI (Emmanuel), à Paris.
† RODOCANACHI (Th.-P.), à Odessa.
† RODOCANACHI (Pierre), à Paris.
RODOCANACHI (Michel-E.), à Marseille.
† ROMANOS (J.), proviseur du Gymnase de Corfou.
ROTHSCHILD (le baron Edmond de), membre de l'Institut, à Paris.
RUELLE (Ch.-Émile), administrateur honoraire de la bibliothèque Sainte-Genève.
† SARAkiOTIS (Basile), à Constantinople.
† SARAPHIS (Aristide), négociant, à Mételin.
† SARiPOLOS (Nicolas), professeur à l'Université d'Athènes.
SATHAS (Constantin), à Paris.
SAYCE, professeur à l'Université d'Oxford.
SCARAMANGA (Pierre-Jean), à Neuilly sur-Seine.
† SCARAMANGA (Jean-E.), à Marseille.
† SCARAMANGA (Jean-A.), à Taganrog.
SCARAMANGA (Luc-J.), à Taganrog.
† SCARAMANGA (Jean-P.), à Taganrog.
† SCARAMANGA (Stamatios), à Taganrog.
† SCHLIEMANN (H.), à Athènes.
SCHLEGEL (F.), à Paris.
SCHLUMBERGER (Gustave), membre de l'Institut, à Paris.
† SCLAVO (Michel), à Odessa.
SÉGALA' Y ESTALELLA, professeur à l'Université de Barcelone.
SIBIEN (Armand), architecte, à Paris.
† SINADINO (Michel), à Paris.
† SINADINO (Nicolas), à Paris.
† SINANO (Victor), à Paris.
† SOMAKIS (M^{me} Hélène), à Paris.
† SOUCHU-SERVINIÈRE, à Laval.
† SOUTZO (prince Grégoire C.), ancien sénateur de Roumanie, à Bucarest.
† SOUTZO (prince Constantin D.), à Slobosia-Corateni (Roumanie).
† SOUVADZOGLOU (Basile), banquier, à Constantinople.
† STEPHANOVIC (Zanos), négociant, à Constantinople.
† SULLY-PRUDHOMME, de l'Académie française.

- † SVORONOS (Michel), négociant, à Constantinople.
SYLLOGUE littéraire Hermès, à Manchester.
† SYMVOULIDÈS, conseiller d'État, à Saint-Pétersbourg.
† SYNGROS (A.), à Athènes.
† TANNERY (Paul), directeur de la manufacture de tabacs, de Pantin.
TANNERY (M^{me} ve Paul), à Brion-sur-Thouet (Deux-Sèvres).
† TARLAS (Th.), à Taganrog.
† TELFY, professeur à l'Université de Pesth.
† THEOCHARIDÈS (Constantinos), à Taganrog.
† TILIÈRE (marquis de), à Paris.
TOUGARD (l'abbé), professeur honoraire au petit séminaire du Mont-aux-Malades, à Rouen
† TOURNIER (Éd.), maître de conférences à l'École normale supérieure, à Paris.
TOURTOULON (baron de), à Aix (Bouches-du-Rhône).
TRAVERS, inspecteur général honoraire des postes et télégraphes, à Montpellier.
TSACALOTOS (E.-D.), professeur à Athènes.
† VALIERI (Jérôme), à Marseille.
† VALIERI (N.), à Odessa.
† VALIERI (Oct.), à Londres.
VASNIER, greffier des bâtiments, à Giberville (Calvados).
VENDRYÈS (J.), chargé de cours à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris.
† VENIERI (Anastase), ancien directeur de l'Institut hellénique à Galatz (Roumanie), à Constantinople.
VLASTO (Antoine), à Paris.
† VLASTO (Ernest), à Paris.
† VLASTO (Et.-A.), à Ramlch San Stephano, Alexandrie (Égypte).
† VLASTO (Th.), à Liverpool.
† VOULISMAS (E.), archevêque de Corfou.
† VUCINA (Al.-G.), à Odessa.
VUCINA (Emm.-G.), à Athènes.
† VUCINA (J.-G.), à Odessa.
† WADDINGTON (W.-Henry), membre de l'Institut, sénateur, ambassadeur.
† WESCHER (Carle), ancien professeur d'archéologie près la Bibliothèque nationale.
XANTHOPOULOS (Dem.), à Odessa.
XYDIAS (Nicolas), artiste-peintre à Athènes.
† XYDIAS (Sp.), à Athènes.
† ZAPPAS (Constantin), fondateur du prix *Zappas*.
† ZARIPHI (Georges), négociant.
† ZAVITZIANOS, docteur-médecin, à Corfou.
† ZIFFO (L.), négociant, à Londres.
† ZOGRAPHOS (Christaki Effendi), fondateur du prix *Zographos*.
† ZOGRAPHOS (Xénophon), docteur-médecin, à Paris.
-

LISTE GÉNÉRALE DES MEMBRES AU 1^{er} DÉCEMBRE 1908

NOTA. Les astérisques désignent les membres donateurs.

- * S. M. LE ROI DE GRÈCE. — 1904.
* FALLIÈRES (Armand), président de la République. — 1886
- ACKERMANN (l'abbé), professeur de philosophie au collège Stanislas, 6, rue du Luxembourg. — 1892.
* ADAM (M^{me} Juliette), Abbaye de Gif (Seine-et-Oise). — 1883.
ALBEAR (J. F. de), docteur, professeur de langue grecque à l'Université de la Havane, île de Cuba. — 1894.
* ALÈS (l'abbé Adhémar d'), professeur à l'Institut catholique, 8, avenue de Villars. — 1903.
ALLÈGRE, professeur à la Faculté des lettres de Lyon. — 1892.
* ALPHERAKIS (Achille), à Saint-Petersbourg, Galernaïa 73. — 1869.
APOSTOLIDIS (G.), à Constantinople. — 1880.
ARDAILLON, recteur de l'Académie d'Alger. — 1899.
ASTERIADÈS, au consulat de Grèce à Salonique. — 1893.
ATHANASAKI (Jean), avocat, 2, rue de l'Académie, à Athènes. — 1880.
AUDOUIN (Ed.), professeur à la Faculté des lettres, 12, rue du Jardin-des-Plantes, Poitiers. — 1895.
AUTIÉ (Fernand), professeur honoraire au lycée de Montpellier, 33, boulevard Louis-Blanc. — 1893.
AUTRAN (C.), chez MM. Ralli frères, 12, allées des Capucines, Marseille. — 1903.
AUTRAN (Gustave), 24, rue Nicolas, Marseille. — 1907.
* AUVRAY (l'abbé), curé de Saint-Joseph, à Rouen, 4, rue Bihorel. — 1892.
AVEZOU (Charles), élève à l'École normale supérieure, 45, rue d'Ulm. — 1909.
- BABELON (E.), conservateur au Cabinet des médailles, professeur au Collège de France, membre de l'Institut, 30, rue de Verneuil. — 1890.
BAGUENAUT DE PUCHESSÉ (Gustave), docteur ès lettres, 156, rue Bannier, à Orléans (à Paris, 14, rue de l'Arcade). — 1867.
BAILLY (Anatole), correspondant de l'Institut, professeur honoraire de l'Université, 94, rue Bannier, à Orléans. — 1867.
BALLOT (Charly), professeur au lycée de Lons-le-Saunier. — 1907.
* BALTAZZI (Georges), député, 33, rue Acharnon, Athènes. — 1895.
* BANQUE NATIONALE DE GRÈCE, à Athènes. — 1868.
BARRIER (M^{me}), à Chantenay (Sarthe). — 1907.
BARTH (A.), membre de l'Institut, 10, rue Garancière, v^r. — 1898.
* BASILI (Michel G.-A.), docteur en droit, rue des Muses, à Athènes. — 1890.
BASILY (Alexandre de), 9, rue d'Anjou. — 1894.

- * BASSIA (Typaldo), avocat à la Cour suprême, agrégé de l'Université, 23, rue Philhellènes, Athènes. — 1895.
- BAYET (Ch.), correspondant de l'Institut, directeur de l'enseignement supérieur au ministère de l'Instruction publique, 4, rue du Val-de-Grâce. — 1875.
- * BEAUDOIN (Mondry), correspondant de l'Institut, professeur à la Faculté des lettres de Toulouse, 23, rue Roquelaure. — 1884.
- BELIN et C^{ie}, libraires-éditeurs, 52, rue de Vaugirard. — 1884.
- BELLANGER (L.), docteur ès lettres, professeur au Lycée d'Auch. — 1892.
- BÉRARD (Victor), maître de conférences à l'École pratique des Hautes Etudes, 58, rue de Vaugirard. — 1892.
- BERGER, professeur au Lycée Lakanal, à Paris, 166, boulevard Montparnasse. — 1896.
- BERNARD (Camille), architecte diplômé du Gouvernement, 21, rue de l'Odéon. — 1902.
- * BERNÈS (Henri), professeur au Lycée Lakanal, membre du Conseil supérieur de l'Instruction publique, 127, boulevard Saint-Michel. — 1893.
- BERNÈS (Marcel), professeur au lycée Louis-le-Grand, 37, rue des Binelles, Sèvres (S.-et-O.). — 1907.
- BERTRAND-GESLIN (M^{me} la baronne), 47, rue de Courcelles. — 1899.
- BIBLIOTHÈQUE ALBERT DUMONT, à la Sorbonne. — 1890.
- BIBLIOTHÈQUE de l'Institut Catholique, représentée par M. l'abbé Guibert, 74, rue de Vaugirard. — 1890.
- BIBLIOTHÈQUE de l'Université de Liège. — 1891.
- BIBLIOTHÈQUE de l'Université de Tubingue. — 1900.
- BIDEZ, professeur à l'Université, 39, boulevard Léopold, Gand. — 1895.
- BIGNAULT (Ed.), 71, rue de la Victoire. — 1898.
- * BISTIS (Michel), ancien sous-directeur du Lycée hellénique de Galatz, à Corthion d'Andros, Grèce. — 1883.
- * BLAMPIGNON (l'abbé), ancien professeur à la Faculté de théologie de Paris, 17, rue d'Issy, à Vanves. — 1869.
- * BLANCHET (J.-Adrien), bibliothécaire honoraire au Cabinet des médailles, 40, avenue Bosquet, Paris, VII^e. — 1894.
- BLEU (Albert), professeur au lycée, Albi. — 1904.
- BLOCH (G.), professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, 118, avenue d'Orléans. — 1877.
- BODIN (Louis), maître de conférences à la Faculté des Lettres, 32, rue Bansac, à Clermont-Ferrand. — 1894.
- BONNASSIES (Jules), Marina dei Ronchi Massa, provincia di Massa Carrara, Villa Anna (Italie). — 1893.
- * BONNAT (Léon), membre de l'Institut, directeur de l'École des Beaux-Arts, 48, rue de Bassano. — 1906.
- BOPPE (Auguste), conseiller de l'ambassade française à Constantinople. — 1885.
- BORDEAUX (P.), président de la Société Française de Numismatique, 98, boulevard Maillot, à Neuilly-sur-Seine. — 1894.
- BOUCHÉ-LECLERCQ (A.), membre de l'Institut, professeur d'histoire

- ancienne à la Faculté des lettres, 26, avenue de la Source, à Nogent-sur-Marne (Seine). — 1902.
- BOUDHORS (Ch.-Henri), professeur au Lycée Henri IV, 12, rue du Sommerard. — 1895.
- BOUDREAUX (Pierre), ancien membre de l'école française de Rome, 4, rue de la Glacière, Paris. — 1904.
- BOULAY DE LA MEURTHE (comte Alfred), 23, rue de l'Université. — 1895.
- BOURGAULT-DUCOUDRAY (L.-A.), professeur d'histoire musicale au Conservatoire, 41, rue d'Auteuil, xvi^e. — 1874.
- BOURGUET (Émile), maître de conférences à la Faculté de Paris, 2, passage Stanislas, Paris. — 1897.
- * BOUSQUET (abbé), professeur à l'Institut Catholique, 11, rue d'Assas. — 1897.
- BOUVIER, professeur de première au Lycée, 5, rue des Huguenots. Orléans. — 1888.
- BOUVY (le R.-P. Edmond), docteur ès lettres, Demi-rue à Louvain (Belgique) — 1891.
- BOYATZIDES (Jean C.), attaché au musée d'Andros (Grèce). — 1907.
- BRÉAL (Michel), membre de l'Institut, professeur honoraire au Collège de France, 87, boulevard Saint-Michel, v^e. — 1868.
- BRENOUS (Joseph), professeur à la Faculté des lettres, 36, boulevard du Roi-René, Aix (Bouches-du-Rhône). — 1899.
- BRÉTON (Guillaume), docteur ès lettres, éditeur, 79, boulevard Saint-Germain. — 1898.
- BRISAC (le général), 8, rue Rougemont. — 1898.
- BRIZEMUR, professeur au Lycée d'Angers. — 1903.
- * BROSELARD (Paul), lieutenant-colonel en retraite, 8, Grand Faubourg, Vendôme (Loir-et-Cher). — 1883.
- BRUNETON, 26, boulevard Saint-Michel. — 1907.
- * BRYENNOS (Philothéos), archevêque de Nicomédie, membre du synode œcuménique de Constantinople, à Ismid (Turquie d'Asie). — 1876.
- BUISSON (Benjamin), inspecteur d'académie, Tunis. — 1870.
- BUREAU (Paul), avocat à la cour d'appel, professeur à la Faculté libre de droit, 59, rue de Turenne. — 1897.
- CAHEN (Emile), ancien élève de l'école d'Athènes, maître de conférences à la Faculté des Lettres, rue du Quatre-Septembre, à Aix (Bouches-du-Rhône). — 1900.
- CAILLEMER (Exupère), doyen honoraire de la Faculté de droit, 31, rue Victor-Hugo, à Lyon. — 1867.
- CALLIPOLITI (Georges), docteur-médecin à Adramyttion, Turquie d'Asie. — 1893.
- CALOGEROPOULOU (Panayottis D.), bibliothécaire de la Chambre des Députés, rue Agésilas, 52, Athènes. — 1891.
- CAMBAS (N.), avocat, à Alexandrie (Égypte). — 1904.
- CANET, étudiant à la Faculté des Lettres, 23, rue Las Cases. — 1906.
- * CARAPANOS (Constantin), correspondant de l'Institut de France, ministre de la justice, à Athènes. — 1868.

- CARATHEODORY (Télémaque), ingénieur des ponts et chaussées, à Corinthe-Isthmie (Grèce). — 1876.
- CARCOPINÒ, ancien membre de l'École française de Rome, professeur au Lycée du Havre. — 1906.
- CARPENTIER (Paul), avocat, 35, rue Jacquemart-Gielée, à Lille. — 1893.
- CARRA DE VAUX (baron), professeur à l'Institut Catholique, 6, rue de la Trémoille. — 1903.
- * CARTAULT (Augustin), professeur à la Faculté des lettres, 96, rue de Rennes. — 1875.
- * CASSO (M^{me}), à Kischeneff (Russie). — 1875.
- CASTELLANI (Giorgio), 53, via Palestro, Rome. — 1895.
- CATZIGRAS (Cosmas), négociant, 24, cours Devilliers, à Marseille. — 1867.
- CAVAIGNAC (Eugène), ancien membre de l'École d'Athènes, docteur ès-lettres, 198, boulevard Saint-Germain; (l'été 27, rue des Réservoirs, Versailles). — 1903.
- CERCLE de la librairie, représenté par M. Chatrousse, 117, boulevard Saint-Germain. — 1896.
- * CERCLE HELLÉNIQUE d'Alexandrie (Égypte). — 1903.
- CHACORNAC (C.), proviseur du Lycée de Nancy. — 1895.
- CHAMONARD (J.), agrégé de l'Université, professeur au Lycée Michelet, à Vanves (Seine). — 1895.
- * CHAPLAIN (J.-C.), membre de l'Institut, graveur en médailles, à l'Institut, 3, rue Mazarine. — 1876.
- CHAPOT (V.), ancien membre de l'École d'Athènes, sous bibliothécaire à la bibliothèque Sainte-Geneviève, 30, rue Madame, vi^e. — 1899.
- CHAPRON (André), préfet de la Marne, à Châlons-sur-Marne. — 1893.
- CHARTIER (abbé Emile), au séminaire de Saint-Hyacinthe, Canada, province de Québec. — 1907.
- * CHASLES (Henri), 60, avenue Victor-Hugo. — 1881.
- * CHASSIOTIS (G.), professeur, fondateur du Lycée grec de Péra, à Constantinople. — 1872.
- CHATEL (Eug.), ancien archiviste du département du Calvados, 5, rue Vavin. — 1867.
- * CHERFILS, 41, avenue Kléber, Paris. — 1907.
- * CHÉVRIER (Maurice), attaché au ministère des affaires étrangères, hôtel de Seine, 52, rue de Seine. — 1880.
- * CHOISY (Aug.), inspecteur général honoraire des ponts et chaussées, 9, rue de Poitiers. — 1867.
- CLÉMENT (E.), professeur au Lycée, 4, quai Saint-Jean-Baptiste, Nice. — 1908.
- CLERC (Michel), professeur à la Faculté des lettres, Château Borély, Marseille. — 1893.
- CLOCHÉ (Paul), professeur d'histoire au Lycée de Douai. — 1908.
- CLON (Kypar.), 20, rue Solon, à Athènes. — 1879.
- * COLARDEAU, docteur ès lettres, professeur de littérature grecque à l'Université, 21, cours Berriat, Grenoble. — 1894.
- * COLIN (Armand et C^{ie}, libraires-éditeurs, 3, rue de Mézières. — 1891.
- COLIN (Gaston), ancien membre de l'École française d'Athènes, profes-

- seur à la Faculté des Lettres de Caen, 13, promenade du fort. — 1899.
- COLLARD (F.), professeur à l'Université, 109, rue de la Station, Louvain. — 1879.
- COLLART (Paul), professeur au lycée Faidherbe, 63, rue de Valenciennes, à Lille. — 1905.
- COLLIGNON (Maxime), membre de l'Institut, professeur à la Faculté des Lettres, 88, boulevard St-Germain, v^e. — 1875.
- * CORGIALEGNO (Marino), banquier, à Londres, 53, Mount Street, Grosvenor Square, — 1867.
- COSSOUDIS (Thémistocle), négociant, à Constantinople. — 1868.
- * COURCEL (baron Alphonse de), de l'Institut, sénateur, au château d'Athis-sur-Orge, à Athis-Mons (Seine-et-Oise), et à Paris, 10, boulevard Montparnasse, xv^e. — 1886.
- CRÉPIN (Victor), professeur au Lycée Montaigne, 11, rue Boulard, Paris. — 1891.
- * CROISSET (Alfred), membre de l'Institut, doyen de la Faculté des Lettres, 13, rue Cassette, vi^e. — 1873.
- * CROISSET (Maurice), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, 28, rue de Vaugirard. — 1873.
- * CUCHEVAL (Victor), professeur honoraire au Lycée Condorcet, 21, rue d'Aumale. — 1876.
- CUMONT (Franz), correspondant de l'Institut de France, conservateur aux musées royaux, professeur à l'Université de Gand, 75, rue Montoyer, à Bruxelles. — 1892.
- CUNY, docteur ès lettres, maître de conférences à la Faculté des Lettres de Bordeaux. — 1907.
- * DALMEYDA (Georges), professeur au Lycée Michelet, docteur ès-lettres, 123, rue de la Tour, Paris-Passy. — 1893.
- * DARESTE (Rodolphe), membre de l'Institut, conseiller honoraire à la Cour de cassation, 9, quai Malaquais, vi^e. — 1867.
- DARGENT (J.), ancien professeur à l'Université Catholique, 60, boulevard Vauban, Lille. — 1898.
- DÉCHELETTE, conservateur du Musée, rue de la Sous-Préfecture, Roanne. — 1902.
- DELACROIX (Gabriel), professeur au lycée Montaigne, 4, rue de Sèvres. — 1883.
- DELAGRAVE (Charles), libraire-éditeur, 15, rue Soufflot. — 1867.
- DELAMARRE (Jules), 51, rue de la Pompe, Paris Passy. — 1893.
- DELBOS (Victor), professeur-adjoint à la Faculté des Lettres, 46, quai Henri IV. — 1907.
- * DELLAPORTA (Brasidas), à Taganrog. — 1873.
- * DELYANNI (N.), ministre de Grèce à Paris, 3, rue Anatole de la Forge. — 1875.
- DEMARGNE (Joseph), maître de conférences à l'Université, 42, boulevard Carnot, Aix-en-Provence. — 1903.
- DEMAÏ, 54, quai de Boulogne, à Boulogne-sur-Seine (Seine). — 1907.
- DÉONNA (Waldemar), ancien élève de l'école d'Athènes, 2, rue Le-fort, Genève (Suisse). — 1904.
- DÉPINAY (Joseph), 81, rue de Miromesnil. — 1900.

- * DESJARDINS (M^{me} v^e Charles-Napoléon), 2, rue Sainte-Sophie, à Versailles. — 1883.
- DEVIN, avocat au conseil d'État et à la Cour de cassation, 66, rue Pierre-Charron. — 1867.
- DEZEIMERIS (Reinhold), correspondant de l'Institut, 11, rue Vital Carles, à Bordeaux. — 1869.
- * DIDOT (Alfred), 56, rue Jacob. — 1876.
- DIEHL (Charles), correspondant de l'Institut, professeur à la Faculté des Lettres de Paris, 4, square du Roule, viii^e. — 1891.
- DIEUDONNÉ (A.), attaché au Cabinet des Médailles de la Bibliothèque Nationale, 41, boulevard de Clichy. — 1898.
- * DIEUX, professeur au lycée Charlemagne, 2, quai des Célestins. — 1889.
- DIHIGO (Jean-Michel), docteur, professeur de linguistique et de philologie à l'Université de la Havane, 110, San Ignacio, île de Cuba. — 1894.
- DIRICQ (Raymond), 56, rue Charles Laffitte, Neuilly-sur-Seine (Seine). — 1904.
- DIRISON (L.), docteur ès lettres, doyen de la Faculté des Lettres 1, rue Piron, Dijon. — 1894.
- * DOSSIOS (N. G.), professeur au séminaire Venianiu, Str. Alba 2, Jassy. — 1881.
- DOTTIN (Georges), docteur ès lettres, professeur-adjoint à la Faculté des Lettres, 37, rue de Fougères, Rennes. — 1897.
- * DOULCET (Mgr), évêque de Nicopoli (Bulgarie), 83, rue de Lille. — 1881.
- DRAGOMIS (Etienne), ancien ministre des affaires étrangères, à Athènes. — 1888.
- DRAGOMIS (Marc), ancien ministre plénipotentiaire à Athènes. — 1896.
- DROSINIS, (Georges), à Athènes. — 1888.
- * DUBOIS DE LA RUE (Alexandre), 45, rue de Douai. — 1908.
- DUCHESNE (Mgr), protonotaire apostolique, directeur de l'Ecole française d'archéologie, palais Farnèse, Rome. — 1877.
- DUFOUR (Médéric), professeur de littérature grecque à l'Université, 3, rue Jeanne d'Arc, Lille. — 1901.
- DUJARDIN (P.), héliographeur, 28, rue Vavin. — 1891.
- DURAND, chargé de cours à l'Université de Paris, avenue Galois, à Bourg-la-Reine. — 1898.
- DURAND-GRÉVILLE, 3, rue de Beaune, Paris (en hiver, villa Henry Gréville, à Menton, Alpes-Maritimes). — 1892.
- * DÜRRBACH (F.), professeur à la Faculté des Lettres, 40, rue du Japon, Toulouse. — 1892.
- DUSSAUD (R.), 133, avenue de Malakoff, Paris, xvi^e. — 1907.
- * DUSSOUCHET, professeur honoraire au Lycée Henri IV, 12, rue de Tournon. — 1871.
- DUVILLARD (J.), ancien directeur du Gymnase de Genève, 24, Bourg de Four, Genève. — 1893.
- EBERSOLT (Jean), à Paris. — 1906.
- * ECOLE BOSSUET, représentée par M. l'abbé Audollent, directeur, 6, rue du Luxembourg. — 1890.

- * ÉCOLE HELLÉNIQUE d'Odessa. — 1873.
- ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE, 43, rue d'Ulm. — 1869.
- * ÉCOLES PUBLIQUES ORTHODOXES de Chios (Turquie d'Asie). — 1893.
- EDHEM BEY, architecte des Musées impériaux, conservateur-adjoint du Musée impérial des antiquités ottoman. Constantinople. — 1909.
- * EGGER (M^{me} v^{ve} Émile), 68, rue Madame. — 1885.
- * EGGER (Max), professeur au Lycée Henri IV, à Domont (Seine-et-Oise). — 1885.
- * EGGER (Victor), professeur à la Faculté des lettres de Paris, 72, rue d'Assas. — 1872.
- EGINITIS (M.), professeur à l'Université et directeur de l'observatoire royal d'Athènes. — 1890.
- * EICHTHAL (Eugène d'), membre de l'Institut, 144, boulevard Malesherbes. — 1871.
- ELÈVES (les) de première du Collège Stanislas, rue Notre-Dame-des-Champs. — 1869.
- EMMANUEL (Maurice), docteur ès lettres, 42, rue de Grenelle. — 1893.
- ENGEL (Arthur), ancien membre de l'École d'Athènes, 66, rue de l'Assomption. — 1903.
- ENOCH, professeur au lycée Faidherbe, à Lille. — 1899.
- ERLANGER (Emile), banquier, 33, boulevard Haussmann. — 1869.
- ERRERA (Paul), avocat, professeur à l'Université libre, 14, rue Royale, à Bruxelles. — 1889.
- * ESTOURNELLES DE CONSTANT (baron Paul d'), sénateur, 131, rue de la Tour, Paris-Passy. — 1872.
- EUMORFOPOULOS (Nicolas-A.), 33, Gloucester Square, Hyde Park, London W. — 1897.
- * EXPERT (Henry), professeur de musique religieuse à l'École Niedermeyer, 26, rue des Fossés Saint-Jacques. — 1900.
- * FALIEROS (Nicolaos), à Taganrog (Russie). — 1873.
- FAUCONNIER, 41, rue Saint-Georges. — 1907.
- FEINEUX, 4, boulevard Maupeou, Sens — 1907.
- FENERLI (Constantin), à Alexandrie (Égypte). — 1907.
- FEUARDENT, antiquaire, 4, place Louvois. — 1877.
- * FIX (colonel Théodore), 59, rue Boissière. — 1877.
- FLAMAND-DUVAL (Félix), 41, rue de Londres. — 1894.
- FLORISOONE, professeur au Lycée, 22, rue Charles Dubois, à Amiens. — 1886.
- FOTIUS (Alcibiade), agent aux chemins de fer égyptiens, au Caire (Égypte). — 1896.
- * FOUCART (Paul), membre de l'Institut, directeur honoraire de l'École française d'Athènes, professeur au Collège de France 19, rue Jacob, v^{re}. — 1867.
- FOUGÈRES (Gustave), professeur-adjoint de langue et littérature grecques, à la Sorbonne, 6, boulevard Saint-Michel, Paris, v^{re}. — 1886.
- FOUILLÉE (Alfred), membre de l'Institut, Villa Fouillée, boulevard de Garavan, à Menton (Alpes-Maritimes). — 1884.
- FOURNIER, maître de conférences à la Faculté des Lettres, Bordeaux. — 1903.

- FRANCE (Anatole), de l'Académie française, villa Saïd, 5, avenue du Bois de Boulogne, 64. — 1897.
- FRANCISCATO (Sp.), commerçant à Alexandrie (Égypte). — 1906.
- FRANÇOIS, professeur de première au Lycée, 17, place Châtelet, à Chartres. — 1907.
- FRANEL (Jean), professeur, 87, rue de la Paix, La Chaux de Fonds (Suisse). — 1905.
- FRINGNET (Alphonse), inspecteur de l'Académie de Paris, 62, rue Claude-Bernard. — 1885.
- * FULLER (S.-R.), auditeur à l'École du Louvre, care Brown, Shipley and Co, 123, Pall Mall, London S. W. — 1906.
- GACHON, doyen de la Faculté des Lettres de Montpellier. — 1893.
- GANDERAX (Louis), directeur de la *Revue de Paris*, 4, rue Boissière. — 1891.
- GARDICAS (D.), professeur au gymnase Averoff, Alexandrie (Égypte). — 1903.
- GASPAR (Camille), docteur en philosophie et lettres, 20, rue des Coteaux, Bruxelles. — 1901.
- GAUDIER (Charles), professeur de première au lycée, 75, rue Libergier, à Reims. — 1893.
- GAULT (Ch.-Maurice), docteur en droit, avocat au Conseil d'Etat et à la Cour de cassation, 75, boulevard Malesherbes. — 1878.
- * GENNADIOS (Jean), ancien ministre de Grèce, 14, De Vere Gardens, Kensington Palace, Londres. — 1878.
- GEORGIN, professeur au Lycée Henri IV, 46, boulevard de Port-Royal. — 1899.
- GEORGIU (Paléologue), directeur du Gymnase Averoff et de l'École Tossitsée, 12, rue Masguid el Attarine, à Alexandrie (Égypte). — 1892.
- GERNET, pensionnaire de l'Institut Thiers, 5, rond-point Bugeaud. — 1908.
- GHIKAS (Jean), professeur à Alexandrie (Égypte). — 1899.
- GIESELER (docteur), 31, rue de Chabrol. — 1908.
- * GILLON (G.), 18, rue Malher. — 1901.
- GILSON (Docteur), 9, rue Waldeck-Rousseau, Angoulême. — 1908.
- * GIRARD (Paul), membre de l'Institut, professeur à l'Université de Paris, 55, rue du Cherche-Midi. — 1880.
- GLACHANT (Victor), professeur de première au lycée Louis-le-Grand, 90, rue d'Assas. — 1884.
- GLOTZ (Gustave), chargé de cours à la Faculté des Lettres, de Paris, v^e, 73, rue du Cardinal Lemoine. — 1895.
- GLYPTI (Georges), professeur au gymnase Averoff, Alexandrie (Égypte). — 1902.
- * GOELZER (Henri), professeur à l'Université de Paris, 32, rue Guillaume Tell. — 1892.
- * GOIRAND (Léonce), avoué honoraire près la Cour d'appel de Paris, 115, rue de Longchamp. — 1883.
- * GOIRAND (Léopold), avoué près le tribunal civil de la Seine, sénateur, 17, boulevard Malesherbes, — 1883.

- * GONNET (l'abbé), chanoine honoraire, professeur aux facultés catholiques de Lyon, à Francheville (Rhône). — 1878.
- GOUNOUILHOU, imprimeur, 8, rue de Cheverus, à Bordeaux. — 1893.
- GRAILLOT (H.), ancien membre de l'École française de Rome, maître de conférences à la Faculté des Lettres de Toulouse. — 1898.
- * GRAUX (Henri), propriétaire, à Vervins (Aisne). — 1882.
- GRAVARIS (Gr.), docteur, à Salonique. — 1902.
- GRÉGOIRE (Henri), docteur en philosophie et lettres, Les Longs-Thiers, Huy (Belgique). — 1904.
- GREIF, juge au tribunal, Toulon. — 1908.
- GROLLIER (de), 28, rue Godot de Mauroy. — 1901.
- GROUSSET (Henri), 8, rue Laromiguière. — 1887.
- GROUVÈLE (V.), 3, square Rapp, Paris. — 1898.
- * GRYPARIS (N.), consul de Grèce, à Sébastopol. — 1886.
- GSELL (Stéphane), docteur ès lettres, professeur à l'École supérieure des Lettres, inspecteur du service des antiquités de l'Algérie, 77, rue Michelet, à Mustapha (Algérie). — 1893.
- * GYMNASE AVÉROFF à Alexandrie (Égypte). — 1897.
- * GYMNASE DE JANINA (Turquie). — 1872.
- * HACHETTE et C^{ie}, libraires-éditeurs, 79, boulevard Saint-Germain. — 1867.
- HALLAYS (André), avocat à la Cour, 19, rue de Lille. — 1880.
- HARMAND, (R.), docteur ès lettres, professeur au lycée, 7, rue des Chanoines, à Nancy. — 1892.
- HARTER, inspecteur d'Académie, à Bourg. — 1898.
- HAURY, professeur au lycée de Vesoul, 41, rue du Centre. — 1883.
- HAUSSOULLIER (B.), de l'Institut, directeur-adjoint à l'École des Hautes-Études, 8, rue Sainte-Cécile. — 1881.
- * HAVET (Louis), membre de l'Institut, professeur au Collège de France et à l'École des Hautes-Études, 18, quai d'Orléans. — 1869.
- HEIBERG (le d^r J.-L.), professeur à l'Université, à Copenhague, 13, Classensgade. — 1891.
- HELMER (Paul Albert), 13, rue Hohenlohe, Colmar (Alsace). — 1907
- * HÉRIOT-BUNOUST (l'abbé Louis). — 1889.
- HÉRON DE VILLEFOSSE (Antoine), membre de l'Institut, conservateur des antiquités grecques et romaines du musée du Louvre, 16, rue Washington, VIII^e. — 1872.
- * HEUZEY (Léon), membre de l'Institut, directeur honoraire des musées nationaux, 90, boulevard Exelmans, Paris-Auteuil. — 1867.
- HOCHART, 22, rue de l'Église-Saint-Seurin, à Bordeaux. — 1893.
- * HODGI EFFENDI (J.), conseiller d'Etat, 401, Grande rue de Péra, Constantinople. — 1876.
- HOLLEAUX (Maurice), directeur de l'École française d'Athènes. — 1889.
- HOMOLLE (Th.), membre de l'Institut, directeur des musées nationaux et de l'École du Louvre, pavillon Mollien. — 1876.
- * HOUSSAYE (Henry), de l'Académie française, 50 avenue Victor-Hugo, XVI^e. — 1868.

HUBERT (Henri), agrégé d'histoire, conservateur-adjoint du musée gallo-romain de Saint-Germain-en-Laye, 31, rue Saint Jacques. — 1897.

HUILLIER (Paul), notaire, 83, boulevard Haussmann. — 1874.

HUIT (Ch.), docteur ès lettres, professeur honoraire à l'Institut Catholique de Paris, 74, rue Bonaparte. — 1878.

HUMBERT (Louis), professeur au Lycée Condorcet, 207, boulevard Saint-Germain. — 1875.

HYPÉRIDIS (G.-C.), directeur du journal ἘΜΑΛΘΕΙΑ, Smyrne. — 1903.

ICONOMOPOULOS (Léonidas-D.), ingénieur aux chemins de fer égyptiens, au Caire. — 1890.

IMHOOF-BLUMER (D^r F.), correspondant de l'Institut, à Winterthur (Suisse). — 1890.

* INGLESSIS (Pan.), docteur-médecin, 58, cours Pierre Puget, à Marseille. — 1888.

ISERENTANT, professeur de rhétorique à l'Athénée royal de Malines (Belgique). — 1880.

JACOB (Alfred), maître de conférences à l'École des Hautes-Études, 7 bis, rue Laromiguière. — 1902.

* JAMOT (Paul), ancien membre de l'École française d'Athènes, conservateur-adjoint au musée du Louvre, 41 bis, avenue de Ségur, VII^e. — 1890.

JARDÉ (A.), ancien membre de l'École d'Athènes, professeur au lycée de Beauvais. — 1906.

* JASONIDIS (O. John), Blondel Street, à Limassol (île de Chypre). — 1870.

JOHNSTON (M^{me} Nathaniel), au château de Beaucaillou, par Saint-Laurent Saint-Julien (Gironde). — 1894.

* JORDAN (Camille), membre de l'Institut, 48, rue de Varenne, VII^e. — 1874.

* JORET (Ch.), membre de l'Institut, professeur honoraire de Faculté, 64, rue Madame, VI^e. — 1879.

JOUBIN (André), ancien membre de l'École française d'Athènes, docteur ès lettres, professeur d'archéologie et histoire de l'art à l'Université, avenue du Stand, 10, à Montpellier.

JOUGUET (Pierre), maître de conférences à la Faculté des Lettres, 124, rue Faidherbe, La Madeleine près Lille. — 1898.

* JOURJON, professeur au lycée de Chambéry. — 1908.

KANN (Arthur), 58, avenue du Bois de Boulogne. — 1893.

KARPELÈS (M^{me}), 27, rue du Docteur Blanche, Paris-Passy. — 1897.

KEBEDJY (Stavro-M.), à Athènes. — 1868.

* KELLER (L. M.), étudiant à la Faculté des Lettres, 8, rue Pierre Guérin. — 1908.

KINCH (K.-F.), docteur, Rhodes, postes françaises. — 1898.

KOEBLIN (Raymond), 32, quai de Béthune. — 1898.

* KONTOSTAVLOS (Alexandre), ancien ministre, à Athènes. — 1876.

* KOUNDOURI (Panaghi), 23, rue de l'arsenal, Marseille. — 1897.

- KREBS (Adrien), préfet des études à l'École Alsacienne, 36, rue de Fleurus. — 1878.
- LABASTE, professeur au lycée Faidherbe, 14, rue Masséna, à Lille. — 1902.
- * LAFAYE (Georges), professeur-adjoint à la Faculté des Lettres, 146, boulevard Raspail. — 1892.
- LAFONT (M^{lle} Renée), licenciée ès lettres, 73, rue du Cardinal Lemoine. — 1901.
- LAGONICÓ (Théodore), Alexandrie (Égypte). — 1904.
- * LALOY (Louis), chargé de cours à la Faculté des Lettres, 17, rue Denfert-Rochereau. — 1897.
- LAMPAKIS (Georges), secrétaire général du musée des antiquités chrétiennes et professeur à l'Université, Athènes. — 1908.
- LAURENT (Joseph), maître de conférences à la Faculté des Lettres, 12-14, rue Jeanne d'Arc, à Nancy. — 1895.
- LA VILLE DE MIRMONT (H. de), docteur ès lettres, professeur à la Faculté des Lettres, 117^{bis}, rue Mazarin, à Bordeaux. — 1888.
- * LAZZARO (Périclès-H.), vice-consul des États-Unis, à Salonique.
- * LEBÈGUE (Henri), maître de conférences à l'École des Hautes-Études, 95, boulevard Saint-Michel, v^e. — 1888.
- * LE BRET (M^{me} Paul), 148, boulevard Haussmann. — 1899.
- * LECHAT (Henri), correspondant de l'Institut, professeur à la Faculté des Lettres, 22, quai de la Charité, Lyon. — 1891.
- * LECOMTE (Ch.), négociant, 5, rue d'Uzès. — 1875.
- LEFEBVRE (Gustave), ancien membre de l'école d'Athènes, inspecteur en chef au service des antiquités d'Égypte, à Assiout (Haute-Égypte). — 1904.
- * LEGANTINIS (J.-E.), négociant à Odessa. — 1873.
- LEGRAND (Adrien), agrégé de l'Université, 15, rue du Château, Neuilly-sur-Seine (Seine). — 1890.
- LEGRAND (Philippe-Ernest), docteur ès lettres, professeur-adjoint à la Faculté des Lettres, 69, avenue de Noailles, Lyon. — 1892.
- * LELARGE (Pierre), 11, rue Bonhomme, Reims. — 1907.
- LELIOUX (Armand), chef-adjoint du service de la sténographie au Sénat, 21, rue de l'Odéon. — 1879.
- * LEREBoullet (D^r Léon), membre de l'Académie de médecine, 44, rue de Lille. — 1872.
- LE ROUX (Henri), ancien directeur des affaires départementales à la préfecture de la Seine, 7, rue de Passy. — 1897.
- LEROUX (Ernest), éditeur, 28, rue Bonaparte. — 1887.
- LEROY-BEAULIEU (Anatole), membre de l'Institut, 27, rue Saint-Guil-laume. — 1870.
- LESQUIER (Jean), membre de l'institut français d'archéologie orientale au Caire (18, rue du Clocher-Saint-Pierre à Douai). — 1908.
- * LÉTIENNE (D^r), Clos Myrième, Louveciennes, Seine-et-Oise. — 1906.
- LÉVY (Georges-Raphaël), 3, rue de Noisiel (rue Spontini). xvi^e. — 1888.
- LIARD (Louis), vice-recteur de l'Académie de Paris, 5, rue de la Sorbonne, v^e. — 1884.
- LIMPRITIS, avocat, à Alexandrie (Égypte). — 1877.
- LOIZON (J.), juge au tribunal civil, 22, rue de Russie, Tunis. — 1904.

- * LOUBAT (duc de), associé correspondant de l'Institut, 33, rue Dumont-Durville, xv^e. — 1903.
- * LUR-SALUCES (comte de), 10, rue Dumont-Durville. — 1895.
- LYCÉE CHARLEMAGNE, 401, rue Saint-Antoine. — 1896.
- LYCÉE LOUIS-LE-GRAND, 123, rue Saint-Jacques. — 1907.
- LYCÉE MONTAIGNE, 17, rue Auguste Comte. — 1885.
- * MACMILLAN (George-A.), éditeur, St Martin's Street London, W.-C. — 1878.
- MAGNE (Lucien), professeur à l'École des Beaux-Arts et au Conservatoire National des Arts et Métiers, inspecteur général des Monuments historiques, 6, rue de l'Oratoire du Louvre. — 1905.
- * MAISONNEUVE (Jean), villa Taillefer, à Saint-Bonnet-le-Château (Loire). — 1875.
- MALLET (Ad.), chef du 1^{er} bureau de l'enseignement secondaire, au ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, 83, rue Notre-Dame-des-Champs. — 1897.
- * MANOUSSI (Démétrius de), 11, rue Villebois-Mareuil. — 1869.
- MANTADAKIS (P.), professeur au gymnase Averoff, Alexandrie (Égypte). — 1903.
- MANTZURANY (N.), professeur au gymnase de Trébizonde (Asie-Mineure). — 1900.
- * MANUSSI (Constantin de), à Athènes. — 1869.
- MARCHEIX, bibliothécaire de l'École des Beaux-Arts, 47, rue de Vaugirard. — 1885.
- MARESTAING (Pierre), 17, boulevard Flandrin. — 1902.
- MARGUERITE DE LA CHARLONIE, ingénieur des arts et manufactures, 21, rue Bonaparte. — 1903.
- MARINO (Miltiade), rue de Patissia, à Athènes. — 1873.
- MARTHA (Jules), professeur à la Faculté des Lettres, 46, rue de Bagneux. — 1881.
- MARTIN (Albert), correspondant de l'Institut, professeur à la Faculté des Lettres, 9, rue Sainte-Catherine, Nancy. — 1887.
- MARTINI (Edgar), professeur à l'Université, Leipzig, Querstr. 14^{II}. — 1904.
- * MASPERO (G.), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, directeur général du service des antiquités et des musées Égyptiens, Le Caire. — 1877.
- MASQUERAY (P.), docteur ès lettres, professeur à la Faculté des Lettres, 36, rue Rodrigues-Péire, Bordeaux. — 1893.
- MATHIS (J.), professeur de première au Collège de Semur (Côte-d'Or). — 1908.
- * MAURICE (Jules), membre résidant de la Société nationale des Antiquaires de France, 33, rue Washington (l'été : 24, rue Gambetta, à Loos-les-Lille, Nord). — 1902.
- MAURY, professeur à la Faculté des Lettres, 75, avenue de Lodève, Montpellier. — 1894.
- * MAVRO (Spiridion), Athènes. — 1873.
- * MAVROMICHALIS (Kyriacoulis P.), ministre, à Athènes. — 1888.

- MAVROYENI-BEY (Démétrius), ancien consul général de Turquie, à Marseille, 89, cours Pierre Puget. — 1891.
- * MAXIMOS (P.), à Odessa. — 1879.
- MAY (G.), professeur à la Faculté de Droit, Paris, 12, rue de Longchamp. — 1904.
- * MAZON (Paul), docteur ès-lettres, professeur-adjoint à l'Université, 4, boulevard Thiers, à Dijon. — 1902.
- MÉGACLÈS (Athanase), archevêque de Cyzique, à Artaki (Asie-Mineure), Turquie. — 1895.
- * MEILLET (Antoine), professeur au Collège de France, directeur-adjoint à l'École des Hautes-Études, 24, boulevard Saint-Michel. — 1908.
- MÉLY (F. de), membre résidant de la société des Antiquaires de France, 26, rue de la Trémoille. — 1894.
- MÉNARDOS (Simos), University Lecturer on Byzantine and Modern Greek, Randolph Hotel, Oxford. — 1907.
- MENDEL (Gustave), ancien membre de l'École d'Athènes, Paris. — 1902.
- MÉNÉGOZ, 27, rue Empereur-Frédéric, Strasbourg (Alsace). — 1907.
- MENGOLA (D.), avocat, à Alexandrie (Égypte). — 1887.
- MÉRIDIÈRE (Louis), docteur ès lettres, professeur de seconde au lycée, 54, rue Thénard, Sens. — 1906.
- MERLE, 36, rue Tronchet, Paris. — 1907.
- MESSINESI (Léonce), 40, rue François I^{er}. — 1903.
- MEUNIER (l'abbé J.-M.), directeur de l'Institution du Sacré Cœur, à Corbigny (Nièvre). — 1895.
- * MEYER (Paul), membre de l'Institut, directeur de l'École des Chartes, 16, avenue La Bourdonnais, VII^e. — 1884.
- MEYLAN-FAURE, professeur à l'Université, clos du Matin, Valentin, 44, à Lausanne. — 1904.
- MÉZIÈRES (Alfred), de l'Académie française, professeur honoraire de la Faculté des Lettres, sénateur, 57, boulevard Saint-Michel, V^e. — 1867.
- MICHAELIDIS (C. E.), Rally brothers agency, Hull. — 1890.
- MICHEL (Ch.), professeur à l'Université, 110, avenue de d'Avroy, à Liège. — 1893.
- * MICHON (Étienne), conservateur-adjoint au Musée du Louvre, 26, rue Barbet-de-Jouy. — 1893.
- MIGEON (Gaston), conservateur au Musée du Louvre, 150, rue du Bois-Fleury, Meudon (Seine-et-Oise). — 1904.
- MILLET (Gabriel), maître de conférences à l'école des Hautes-Études, 34, rue Hallé, XIV^e. — 1896.
- * MILLIET (Paul), 95, boulevard Saint-Michel. — 1889.
- * MONCEAUX (Paul), professeur au Collège de France, 12, rue de Tournon. — 1885.
- MONFERRATO (Antoine), ancien ministre des cultes et de l'instruction publique, à Athènes. — 1890.
- MONOD (Gabriel), professeur honoraire à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, villa Amiel, Versailles. — 1869.
- MORET (Alexandre), maître de conférences à l'école des Hautes-Études, cité Falguière, 3, XV^e. — 1901.

- MOSSOT, professeur honoraire, 20, rue de Verneuil. — 1887.
- MOT (Jean de), attaché aux musées de Bruxelles, au Musée du Cinquantenaire, Bruxelles. — 1901.
- MUSÉE (le) du Cinquantenaire, à Bruxelles. — 1905.
- MUTIAUX (E.), 66, rue de la Pompe, Paris-Passy. — 1898.
- NAVARRÉ (O.), docteur ès lettres, professeur à la Faculté des Lettres de Toulouse. — 1895.
- * NEGROPONTE (Dimitrios), à Taganrog (Russie). — 1869.
- * NEGROPONTES (Ulysse), 78, avenue Malakoff. — 1890.
- NÉNOT, membre de l'Institut, architecte de la Sorbonne, 17, rue de la Sorbonne. — 1908.
- NICOLE (Jules), professeur à la Faculté des Lettres, 10, boulevard de la Tour, Genève. — 1891.
- * NICOLOPOULO (Jean-G.), 66, rue de Monceau. — 1884.
- * NOLHAC (Pierre de), conservateur du Musée national de Versailles, au Palais de Versailles. — 1888.
- * NORMAND (Ch.), directeur de la Revue *L'ami des monuments et des arts*, secrétaire général de la Société des Amis des monuments parisiens, 98, rue de Miromesnil. — 1889.
- OFFORD (Joseph), Kasr-el-Nil, 2, Fairfax Road, Bedford Park, London W. — 1907.
- * OLIVIER (Adolphe), 6, rue de Maubeuge. — 1907.
- OLLIVIER (Louis), 18, rue Chauveau-Lagarde. — 1905.
- * OMONT (H.), membre de l'Institut, conservateur du département des manuscrits de la Bibliothèque nationale, 17, rue Raynouard, XVI^e. — 1884.
- ORSEUL (Paul), Consul général de France, 68, boulevard Malesherbes, VIII^e. — 1867.
- PAGONIS (C.-Th.) professeur au gymnase Avéroff, à Alexandrie (Egypte). — 1899.
- * PAISANT (Alfred), Président honoraire du tribunal civil, 33, rue Neuve, à Versailles. — 1871.
- * PAIX-SÉAILLES (Charles), étudiant, 278, boulevard Raspail. — 1896.
- * PAPADIMITRIOU (Sinodis), professeur à l'Université d'Odessa. — 1893.
- PAPADOPOULO KERAMEUS, conseiller d'Etat, professeur à l'Université impériale, Fontanka, 93, log. 17, à Saint-Pétersbourg, Russie. — 1902.
- PAPAVASSILIOU (G.), professeur à Athènes, 20, rue Aréos. — 1889.
- PARIS (Pierre), professeur à la Faculté des Lettres, correspondant de l'Institut, à Bordeaux. — 1894.
- PARMENTIER (Léon), professeur à l'Université de Liège, à Hamoir-sur-Ourthe (Belgique). — 1895.
- * PARMENTIER (le général Théodore), 5, rue du Cirque. — 1872.
- * PASPATI (Georges), à Athènes. — 1888.
- PASSY (Louis), député de l'Eure, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, 75, rue de Courcelles. — 1867.

- PATON (W.-R.), Ker Anna, à Perros-Guirec, par Lannion, Côtes-du-Nord. — 1896.
- PEINE (Louis), professeur au lycée Louis-le-Grand, 5, rue Latran. — 1894.
- PELLATI (Franz), Direzione gener. delle Antichità e Belle Arti Ministero della P. Istruzione, Rome. — 1907.
- PELLETIER (François), professeur à l'Université de Laval, Québec (Canada). — 1902.
- PEPIN-LEHALLEUR (Adrien), 7, rue Nitot. — 1880.
- PERDRIZET (Paul), docteur ès-lettres, professeur-adjoint à la Faculté des Lettres, 2, avenue de la Garenne, Nancy. — 1889.
- PEREIRE (Henry), 33, boulevard de Courcelles. — 1890.
- PERNOT (Hubert), docteur ès-lettres, répétiteur de grec moderne à l'École des langues orientales vivantes, 7, rue du Clos d'Orléans, Fontenay-sous-Bois (Seine). — 1900.
- PERROT (Georges), secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Palais de l'Institut, 25, quai Conti. — 1867.
- * PERSOPOULO (Nicolas), à Trébizonde (Turquie d'Asie). — 1873.
- PESSONNEAUX (Raoul), professeur au lycée Henri IV, à Clamart. — 1888.
- * PETITJEAN (J.), professeur au Lycée Condorcet, 32, rue Ernest Renan. — 1893.
- PETRIDIS (Dr A.-P.), chirurgien de l'hôpital grec, 15, rue Nebi Danial, Alexandrie (Égypte). — 1903.
- * PEYRE (Roger), professeur d'histoire au lycée Charlemagne, 13, rue Jacob. — 1879.
- PHARMAKOWSKY (B.), membre de la commission impériale archéologique, Palais impérial d'hiver, à Saint-Petersbourg. — 1898.
- PHOTIADÈS (Etienne), 1, rue Coray, à Athènes. — 1900.
- PICARD (Alphonse), fils, libraire-éditeur, 82, rue Bonaparte. — 1870.
- PICARD (Georges), 2 bis, rue de Benouville. — 1903.
- PICHON (René), docteur ès lettres, professeur au Lycée Henri IV, 142, boulevard Montparnasse. — 1903.
- PIERROTET (Paul), directeur de Sainte Barbe, place du Panthéon, v^e. — 1903.
- PISANIS (Jean), professeur à Alexandrie (Égypte). — 1899.
- * PISPAS (B.), rue Richelieu, à Odessa. — 1879.
- PLASSART (André), élève à l'École normale supérieure, 45, rue d'Ulm. — 1908.
- * POINSOT (M^{lle}), 5, rue de Vitry, Alfortville (Seine). — 1901.
- * POTTIER (Edmond), professeur à l'École du Louvre, conservateur-adjoint des Musées nationaux, membre de l'Institut, 72, rue de la Tour, Paris-Passy. — 1884.
- POYARD, professeur honoraire au Lycée Henri IV, 14, rue de Tournon. — 1900.
- PRAROND (Ernest), 42, rue du Lillier, Abbeville. — 1871.
- PRAZZICA (Aristote), à Alexandrie (Égypte). — 1904.
- PSICHARI (Jean), professeur à l'École des Langues orientales vivantes, directeur-adjoint à l'École des Hautes-Études, 16, rue Chaptal. — 1879.

- PUECH (Aimé), professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, 1, rue du Val-de-Grâce. — 1892.
- QUILLARD (Pierre), homme de lettres, Paris. — 1902.
- RADET (G.), doyen de la Faculté des Lettres, 9 bis, rue de Cheverus, Bordeaux. — 1890.
- RAINGEARD, professeur au Lycée, 5, rue Jacquemart-Templeux, Charleville. — 1906.
- RALLI frères, négociants, 12, allées des Capucines, à Marseille. — 1867.
- RAPHAEL (Paul), 23, avenue Kléber. — 1907.
- RAVAISSON (Charles), conservateur-adjoint au musée du Louvre, 39, rue Vital. — 1898.
- RECORDON (Edouard), professeur, Clos Daisy, à Corseaux, près Vevey (Suisse) — 1906.
- * REINACH (Adolphe-J.), membre de l'école française d'Athènes. — 1906.
- * REINACH (Joseph), député, 6, avenue Van-Dyck. — 1888.
- * REINACH (Salomon), membre de l'Institut, conservateur du musée gallo-romain de Saint-Germain-en-Laye, à Paris, 4, rue de Traktir. — 1878.
- * REINACH (Théodore), député, directeur de la *Gazette des Beaux-Arts*, 9, rue Hamelin. — 1884.
- * RENAULD, professeur au lycée, 1, rue Valade, Toulouse. — 1902.
- REYNAUD, professeur au lycée Michelet, 28, avenue de l'Observatoire. — 1893.
- RHEINART (Ferdinand), 16, rue de Bagneux, Paris. — 1903.
- RICCI (Seymour de), 7, rue Edouard Detaille. — 1901.
- RICHARD (Louis), sous-bibliothécaire à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, 50, rue des Belles-Feuilles. — 1888.
- RICHARDOT, 58, avenue de Clichy. — 1907.
- * RIDDER (André de), conservateur-adjoint au Musée du Louvre, 22, rue de Marignan. — 1894.
- RIVAUD, professeur de philosophie à la Faculté des Lettres de Poitiers. — 1908.
- ROBERTI (A.), professeur honoraire, 13, rue de l'Abbatiale, à Bernay (Eure). — 1873.
- ROBIN (L.), docteur ès-lettres, professeur au Lycée, 26, rue Miraubeau, Angers. — 1908.
- * RODOCANACHI (Emmanuel), 29, rue Tronchet, viii^e. — 1905.
- * RODOCANACHI (Michel-E.), négociant, 10, allées des Capucines, à Marseille. — 1867.
- ROMANOS (Athos), ministre de Grèce à Londres. — 1891.
- * ROTHSCHILD (baron Edmond de), membre de l'Institut, 41, rue du faubourg Saint-Honoré. — 1884.
- ROUIRE (D^r), 87, boulevard Saint-Michel. — 1905.
- ROUJON (Henry), secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, au Palais de l'Institut, quai Conti, 25. — 1904.
- ROUX (Ferdinand), ancien magistrat, avocat, à Javode près et par Issoire. — 1887.

- ROUX (René), étudiant à la Faculté des Lettres, 26, rue La Fayette, Versailles. — 1908.
- * RUELLE (Ch.-Émile), administrateur honoraire de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, 3, rue Soufflot. — 1869.
- SAGLIO (Edmond), membre de l'Institut, 83, rue de Sèvres. — 1868.
- SAKELARIDIS (Dimitri), à Alexandrie (Égypte). — 1888.
- SALA (M^{me} la comtesse), 22, rue Clément Marot. — 1901.
- SANSON (Ernest), architecte, 23, rue de Lübeck. — 1888.
- * SATHAS (Constantin), 91, boulevard Saint-Germain. — 1874.
- * SAYCE (A. H.), professeur à l'Université d'Oxford, Queen's College. — 1879.
- * SCARAMANGA (Luc), à Taganrog (Russie). — 1870.
- * SCARAMANGA (Pierre-J.), 36, avenue du Roule, à Neuilly-sur-Seine. — 1872.
- * SCHLEGEL (F.), commandant, 12, rue Broca. — 1906.
- SCHLIEMANN (M^{me} Henri), à Athènes. — 1895.
- * SCHLUMBERGER (Gustave), membre de l'Institut, 29, avenue Montaigne, VIII^e. — 1888.
- SEGALA' Y ESTALELLA (D^r Luis), professeur de langue et littérature grecques à la Faculté de philosophie et lettres de l'Université, Plaza de Urquinaona, 6², Barcelone. — 1908.
- SÉGUIER (comte de), à Son Serra, Casa Rey, Palma de Majorque. — 1893.
- SENART (Emile), membre de l'Institut, 18, rue François I^{er}, VIII^e. — 1867.
- SENSINE (Henri), professeur à Lausanne (Suisse). — 1907.
- SEREFAS (Athanasios D.), à Salonique. — 1903.
- SERRUYS (Daniel), ancien membre de l'École française de Rome, maître de conférences à l'École des Hautes Études, 29, rue Saint-Louis-en-l'Île. — 1902.
- SESTIER (J.-M.), avocat à la Cour d'appel, 24, rue Nicole. — 1881.
- SEURE, ancien membre de l'École d'Athènes, professeur au lycée de Chartres (à Paris, 79, rue Madame, VI^e). — 1901.
- SÈZE (Romain de), professeur honoraire de l'Institut Catholique, 76, rue de Seine. — 1893.
- SHEAR (M^{me} Théodore Leslie), 309 West, 122^e Street, New-York. — 1899.
- * SIBIEN (Armand), architecte, 14, rue du Quatre-Septembre. — 1901.
- SIMONE BROUWER (D^r F. de), professeur, 3, place Montecalvario, Naples. — 1906.
- SINOIR, professeur de première au lycée de Laval. — 1892.
- SIOTIS (D^r), directeur de l'établissement hydrothérapique de Constantinople, 7, rue Télégraphe, Péra, Constantinople. — 1903.
- SKIAS (André N.), 6, rue Cantacuzène, à Athènes. — 1892.
- SKLIROS (Georges-Eustache), Santa-Maura, Leucade, Grèce. — 1876.
- SOTIRIADIS, éphore des antiquités et des musées, 21, rue Lucien, Athènes. — 1902.
- STAIS, directeur du musée national, rue de Patissia, Athènes. — 1908.
- STAMOULIS (Anastase), négociant, à Silimvria (Turquie). — 1874.

STAVRIDI (Jean), 29, Cleveland Gardens, Hyde Park. London. W. — 1908.

STEEN-NILSEN (M^{me}), 1, rue de la Ville-l'Évêque. — 1907.

STREIT (Georges), professeur de droit international à l'Université d'Athènes. — 1894.

STRONG (M^{me} Arthur), 58, New Cavendish Street, London W. — 1899.

STUREL (René), élève de l'école des Hautes-Études, 150, boulevard Magenta. — 1907.

SVORONOS (J.-N.), directeur du Musée numismatique, Athènes. — 1903.

SYLLOGUE (le), Νέα Ζωή, à Alexandrie (Égypte). — 1907.

TAMBACOPOULOS (D.), sous-directeur de la Banque d'Orient, à Alexandrie (Égypte). — 1906.

TANNERY (M^{me} V^{ve} Paul), Brion-sur-Thouet (Deux-Sèvres) (à Paris, 8, rue Stanislas). — 1907.

TERRIER, professeur honoraire au lycée Condorcet, 10, rue d'Aumale. — 1878.

* TOUGARD (l'abbé Alb.), docteur ès lettres, professeur honoraire au petit séminaire du Mont-aux-Malades, à Rouen. — 1867.

* TOURTOULON (baron de), 13, rue Roux-Alphéran, Aix (Bouches-du-Rhône). — 1869.

TRACHILIS (Stephanos) professeur à la Canée, Crète. — 1906.

* TRAVERS (Albert), inspecteur général honoraire des postes et télégraphes de l'Hérault, 8, rue Eugène-Lisbonne, à Montpellier. — 1885.

TRIANTAPHYLLIDIS (G. J.), 127, boulevard Malesherbes. — 1894.

* TSACALOTOS (E.-D.), professeur au 1^{er} gymnase Varvakion, à Athènes. — 1873.

TSAPALOS, ingénieur des mines, 17, rue de Chartres, à Neuilly-sur-Seine (Seine). — 1907.

* UNIVERSITÉ D'ATHÈNES. — 1868.

* VASNIER, greffier des bâtiments, Le Manoir, à Giberville (Calvados). — 1894.

VASSILAKIS (Dr Germanos), archimandrite supérieur de l'Église grecque de Paris, 7, rue Bizet, xvi^e. — 1905.

VATELOT (S.), directeur du lycée gréco-français, 10, rue Mekteb, Péra-Constantinople. — 1905.

* VENDRYÈS (Joseph), chargé de cours à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, 90, rue de Vaugirard. — 1903.

VENETOCLES (Dém.), directeur du Lycée grec, à Alexandrie (Égypte). — 1879.

VERNET (Marcel), associé correspondant national des Antiquaires de France, 10, rue d'Offémont, xvii^e. — 1904.

VIANEY (J.), docteur ès lettres, professeur à la Faculté des Lettres, rue Marcel de Serres, à Montpellier. — 1894.

* VLASTO (Antoine), 104, avenue Malakoff. — 1884.

VOGÜÉ (marquis de), de l'Académie française, membre de l'Institut, ancien ambassadeur, 2, rue Fabert, vii^e. — 1875.

Vos (Luc de), 6, place de la Bourse. — 1908.

- * VUCINA (Emmanuel G.), 4, rue Xanthippe, à Athènes. — 1873.
WATELIN (Louis), 142, boulevard Péreire. — 1904.
WEIL (Henri), membre de l'Institut, maître de conférences honoraire à l'École normale supérieure, 46, rue Adolphe Yvon, xvii.
— 1867.
WEILL (Raymond), capitaine du génie, 39, rue de Paris, à Elbeuf (Seine-Inférieure). — 1904.
WELTER (H.), libraire, 4, rue Bernard-Palissy. — 1894.
WILLEMS professeur à l'Université, Bruxelles. — 1905.
WUHRER (M^{lle} Marie-Louise), 66, rue Gay-Lussac. — 1905.
- * XANTHOPOULOS (Démétrius), rue Sophie, maison Mavro, à Odessa. — 1879.
XANTHOUDIDIS (Etienne), épheure des antiquités en Crète. — 1908.
* XYDIAS (Nicolas), artiste-peintre, chez M. Pylarinos, pharmacien, place Louis, Athènes. — 1884.
- ZAHNAS (Démétrius), à Salonique. — 1904.
ZAIÏMIS (Assemakis), à Athènes. — 1891.
ZAIÏMIS (Panaghiotis), officier de l'armée grecque, à Athènes. — 1890.
ZALOCOSTA (Pierre-N.), à Athènes. — 1886.
ZARIFI (Georges), chez M. Léonidas Zarifi, banquier, à Constantinople. — 1902.
ZARIFI (Périclès), banquier, 10, rue du Coq, à Marseille. — 1867.
ZIGAVINOS (Grégoire), archimandrite, 23, rue de la Grande-Armée, à Marseille. — 1891.
-

SOCIÉTÉS ET ÉCOLES CORRESPONDANTES

Athènes.

École française d'Athènes.

Institut archéologique allemand.

Société archéologique.

Syllogue des amis de l'instruction, le *Parnasse*.

Auxerre.

Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne.

Baltimore (États-Unis).

John Hopkin's University.

Besançon.

Société d'émulation du Doubs.

Boston.

Archæological Institute of America.

Bruxelles.

Société des Bollandistes.

Constantine.

Société archéologique du département de Constantine.

Constantinople.

Syllogue littéraire hellénique.

Institut archéologique russe.

Le Havre.

Société havraise d'études diverses.

Londres.

Society for the promotion of Hellenic studies.

Montpellier.

Académie des sciences et lettres de Montpellier.

Nancy.

Académie de Stanislas.

Paris.

Société nationale des antiquaires de France.

Rome.

École française de Rome.

Senlis.

Comité archéologique.

Smyrne.

Musée et bibliothèque de l'École évangélique.

PÉRIODIQUES ÉCHANGÉS AVEC LA REVUE

Paris.

Annales du musée Guimet.
Bulletin administratif du Ministère de l'Instruction publique.
Revue critique d'histoire et de littérature.
Revue des questions historiques.

Athènes.

Διάπλασις τῶν παιδῶν.
Ἔσθια.
Παναθηναϊαί.

Baltimore.

American Journal of philology.

Bordeaux.

Revue des Études anciennes.

Leipzig.

Archiv für Religionswissenschaft.
Byzantinische Zeitschrift.

Lemberg.

Eos.

Liège.

Musée Belge.

New York.

American Journal of Archæology.

Padoue.

Rivista di Storia antica e Scienze affini.

Rome.

Bessarione.
Bollettino dell' Istituto di diritto romano.
Bollettino d'arte del Ministero della P. Istruzione.

Triesté.

Νέα ἡμέρα.

PRIX DÉCERNÉS

DANS LES CONCOURS DE L'ASSOCIATION

(1868-1908)

1868. Prix de 500 fr. M. TOURNIER, Édition de Sophocle.
— Mention honorable. M. BOISSÉE, 9^e vol. de l'édition, avec traduction française, de Dion Cassius.
1869. Prix de l'Association. M. H. WEIL, Édition de sept tragédies d'Euripide.
— Prix Zographos. M. A. BAILLY, *Manuel des racines grecques et latines*.
— Mention très honorable. M. BERNARDAKIS, Ἑλληνική γραμματική.
1870. Prix de l'Association. M. Alexis PIERRON, Édition de l'Illiade.
— Prix Zographos. M. PAPARRIGOPOULOS, *Histoire nationale de la Grèce*.
1871. Prix de l'Association. M. Ch.-Émile RUELLE, Traduction des *Éléments harmoniques* d'Aristoxène.
— Prix Zographos. Partagé entre M. SATHAS, Ἀνέκδοτα ἑλληνικά, Χρονικὸν ἀνέκδοτον Γαλαξειδίου, Τουρκοκρατουμένη Ἑλλάς, Νεοελληνική φιλολογία, Νεοελληνικῆς φιλολογίας παράστημα, et M. VALETTAS, Δοναδῶσωνος ἱστορία τῆς ἀρχαίας ἑλληνικῆς φιλολογίας ἐξελληνισθεῖσα μετὰ πολλῶν προσθηκῶν καὶ διορθώσεων.
1872. Médaille de 500 fr. M. POLITIS, Μελέτη ἐπὶ τοῦ βίου τῶν νεωτέρων Ἑλλήνων.
1873. Prix de l'Association. M. Aiméée TARDIEU, Traduction de la Géographie de Strabon, tomes I et II.
— Médaille de 500 fr. M. A. BOUCHERIE, Ἐρμηνεύματα et Καθημερινὴ ὀμιλία, *textes inédits attribués à Julius Pollux*.
— Médaille de 500 fr. M. A. de ROCHAS D'AIGLUN, *Poliorcétique des Grecs; Philon de Byzance*.
— Prix Zographos. M. COUMANOUDIS (É.-A.), Ἀττικῆς ἐπιγραφαὶ ἐπιτύμβιοι.
— Médaille de 500 fr. M. C. SATHAS, *Bibliotheca graeca medii aevi*.
1874. Prix de l'Association. M. C. WESCHER, *Dionysii Byzantii de navigatione Bospori quae supersunt, graece et latine*.
— Prix Zographos. M. Émile LEGRAND, *Recueil de chansons populaires grecques publiées et traduites pour la première fois*.
— Mention très honorable. M. E. FILLEUL, *Histoire du siècle de Périclès*.
— Mention très honorable. M. Alfred CROISSET, *Xénophon, son caractère et son talent*.
1875. Prix de l'Association. Partagé entre M. C. SATHAS. *Mich. Pselli Historia*

byzantina et alia opuscula, et M. PETIT DE JULLEVILLE, *Histoire de la Grèce sous la domination romaine*.

- Prix Zographos. Partagé entre M. MILIARAKIS, Κυκλοδικά, et M. Margaritis DIMITZA, Ouvrages relatifs à l'histoire de la Macédoine.
- 1876. Prix de l'Association. Partagé entre M. LALLIER, Thèses pour le doctorat ès lettres : 1^o *De Critiæ tyranni vita ac scriptis*; 2^o *Condition de la femme dans la famille athénienne au v^o et au iv^o siècles avant l'ère chrétienne*, et M. Phil. BRYENNIS, Nouvelle édition complétée des lettres de Clément de Rome.
- Prix Zographos. MM. COUMANOUDIS et CASTORCHIS, directeurs de l'Ἀθήναιον.
- 1877. Prix Zographos. MM. BAYET et DUCHESNE, *Mission au mont Athos*.
- 1878. Prix de l'Association. Partagé entre M. AUBÉ, *Restitution du Discours Véritable de Celse traduit en français*, et M. Victor PROU, *Édition et Traduction nouvelle de la Chirobaliste d'Héron d'Alexandrie*.
- Prix Zographos. Le *Bulletin de correspondance hellénique*.
- 1879. Prix de l'Association. M. E. SAGLIO, directeur du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*.
- Prix Zographos. M. P. DECHARME, *Mythologie de la Grèce antique*.
- 1880. Prix de l'Association. M. EX. CAILLEMER, *Le droit de succession légitime à Athènes*.
- Prix Zographos. M. Henri VAST, *Études sur Bessarion*.
- 1881. Prix de l'Association. M. F. Aug. GEVAERT, *Histoire et théorie de la musique dans l'antiquité*.
- Prix Zographos. M. A. CARTAULT, *La trière athénienne*.
- 1882. Prix de l'Association. Partagé entre M. Max. COLLIGNON, *Manuel d'archéologie grecque*, et M. V. PROU, *Les théâtres d'automates en Grèce, au II^e siècle de notre ère*.
- Prix Zographos. Partagé entre M. J. MARTHA, Thèse pour le doctorat ès lettres sur les *Sacerdotes athéniens*, et M. P. GIRARD, Thèse pour le doctorat ès lettres sur l'*Asclépiéion d'Athènes*.
- 1883. Prix de l'Association. Partagé entre M. Maurice CROISSET, *Essai sur la vie et les œuvres de Lucien*, et M. COUAT, *La poésie alexandrine sous les trois premiers Ptolémées*.
- Prix Zographos. Partagé entre M. CONTOS, Γλωσσικά παρατηρήσεις ἀναφερόμεναι εἰς τὴν νέαν ἐλληνικὴν γλῶσσαν, et M. Emile LEGRAND, *Bibliothèque grecque vulgaire*, t. I, II, III.
- 1884. Prix de l'Association. Partagé entre M. Max BONNET, *Acta Thomæ, partim inedita*, et M. Victor HENRY. Thèse pour le doctorat ès lettres sur l'*Analogie en général et les formations analogiques de la langue grecque*.
- Prix Zographos. Partagé entre M. Auguste CHOISY, *Études sur l'architecture grecque*, et M. Edmond POTTIER, Thèse pour le doctorat ès lettres sur les *Lécylthes blancs attiques*.
- 1885. Prix de l'Association. M. Salomon REINACH, *Manuel de philologie classique*.
- Prix Zographos. M. Olivier RAYET, *Monuments de l'art antique*.
- 1886. Prix de l'Association. Le *Sylloge littéraire hellénique de Constantinople*. Recueil annuel.
- Prix Zographos. Partagé entre M. Amédée HAUVETTE, *De archonte rege*; — *Les Stratèges athéniens*. Thèses pour le doctorat ès lettres, et M. BOUCHÉ-LECLERQ, *Traduction des ouvrages d'Ernest Curtius, J.-G. Droysen et G.-F. Hertzberg sur l'histoire grecque*.
- 1887. Prix de l'Association. Partagé entre M. Albert MARTIN, Thèse pour le doctorat ès lettres sur les *Cavaliers athéniens*, et M. Paul MONCEAUX, Thèses *De Communi Asiae provinciae et sur les Proxénies grecques*.
- Prix Zographos. Partagé entre M. PAPADOPOULOS-KERAMEUS, Ouvrages divers sur l'antiquité grecque, et Paul TANNERY, Ouvrages et opuscules sur l'histoire de la science grecque.

1888. Prix de l'Association. M. HOMOLLE, Thèses pour le doctorat ès lettres, *Les archives de l'intendance sacrée à Délos. — De antiquissimis Dianae simulacris deliacticis.*
- Prix Zographos. Ἑστία, revue hebdomadaire dirigée par M. Cazdonis.
 - Mention très honorable. M. CUCUEL, *Essai sur la langue et le style de l'orateur Antiphon; Œuvres complètes de l'orateur Antiphon*, traduction française.
 - Mention très honorable. M. l'abbé ROUFF, *Grammaire grecque* de Koch, traduction française.
1889. Prix de l'Association. M. Henri OMONT, *Inventaire sommaire des manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale.*
- Prix Zographos. Partagé entre M. Ch. DIEHL, *Études sur l'administration byzantine dans l'exarchat de Ravenne*, et M. Spyridon LAMBROS, Κατάλογος τῶν ἐν ταῖς βιβλιοθήκαις τοῦ Ἁγίου Ὁρους ἐλληνικῶν κωδικῶν.
1890. Prix de l'Association. M. G. SCHLUMBERGER, *Un empereur byzantin au x^e siècle. Nicéphore Phocas.*
- Prix Zographos. M. MILIARAKIS, Νεοελληνικὴ γεωγραφικὴ φιλολογία (1800-1889).
1891. Prix de l'Association. M. Edmond POTTIER, *Les statuettes de terre cuite dans l'antiquité.*
- Prix Zographos. Partagé entre M. SAKKÉLION, Βιβλιοθήκη Πατρικῆ, et M. LATYSCHÉV, *Inscriptiones graecae orae septentrionalis Ponti Euxini.*
1892. Prix de l'Association. Partagé entre M. COSTOMIRIS, *Livre XII d'Aélius inédit*, M. P. MILLIET, *Études sur les premières périodes de la céramique grecque*, et M. A.-N. SKIAS (Περὶ τῆς κρητικῆς διαλέκτου).
- Prix Zographos. Partagé entre M. l'abbé BATIFFOL, *Thèse sur l'abbaye de Rossano*, et autres travaux de paléographie grecque, et M. Svoronos, *Numismatique de la Crète ancienne.*
 - Prix Zappas. MM. les abbés AUVRAY et TOUGARD, *Édition critique de la petite catéchèse de Saint Théodore Studite.*
1893. Prix Zographos. Partagé entre M. Georges RADET, *De coloniis a Macedonibus in Asiam cis Taurum deductis et La Lydie et le monde grec au temps des Mermnades.* Thèses pour le doctorat ès lettres, et M. Jean DUPUIS, *Théon de Smyrne*, texte et traduction.
- Prix Zappas. M. NICOLE, *Les Scolies genevoises de l'Iliade et Le Livre du préfet.*
1894. Prix Zographos. Partagé entre M. TSOUNTAS, Μυκῆναι καὶ μυκηναῖος πολιτισμός, et M. CLERC, *De rebus Thyatirenorum et Les Métèques athéniens.* Thèses pour le doctorat ès lettres.
- Prix Zappas. M. CAVVADIAS, Γλυπτὰ τοῦ ἔθνικοῦ Μουσείου, κατάλογος περιγραφικός, I et *Fouilles d'Épidaure*, I.
1895. Prix Zographos. M. A. BAILLY, *Dictionnaire grec-français.*
- Prix Zappas. M. V. BÉRARD, *De l'origine des cultes arcadiens*, (Bibl. Ec. fr. de Rome et d'Athènes, fasc. 67). Thèse pour le doctorat ès lettres.
1896. Prix Zographos. S. E. HANDY BEY et M. TH. REINACH, *Une nécropole royale à Sidon.*
- Prix Zappas. M. Paul MASQUERAY, *De tragica ambiguitate apud Euripidem et Théorie des formes lyriques de la tragédie grecque.* Thèses pour le doctorat ès lettres.
1897. Prix Zographos. Partagé entre MM. DEFASSE et LECHAT, *Épidaure, restauration et description des principaux monuments du sanctuaire d'Asclépios*, et M. BEAUCHET, *Histoire du droit privé de la république athénienne.*
- Prix Zappas. M. Maurice EMMANUEL, *De saltationis disciplina apud Graecos et Essai sur l'orchestique grecque.* Thèses pour le doctorat ès lettres.

- Médaille d'argent. M. DE RIDDER, *De ectypis quibusdam quae falso vocantur argivo-corinthiaca et De l'idée de la mort en Grèce à l'époque classique*. Thèses pour le doctorat ès lettres, et *Catalogue des bronzes trouvés sur l'Acropole d'Athènes*.
1898. Prix Zographos. Partagé entre M. D. C. HESSELING, *Les cinq livres de la loi (le Pentateuque)*, traduction en néo-grec, et M. Hilaire VANDAELE *Essai de syntaxe historique : l'optatif grec*.
- Prix Zappas. Le Δελτίον τῆς ἱστορικῆς καὶ ἐθνολογικῆς ἐταιρείας τῆς Ἑλλάδος.
1899. Prix Zographos. Partagé entre M. ARDAILLON, *Les mines du Laurion dans l'antiquité*. Thèse pour le doctorat ès lettres, et M. Ph.-E. LEGRAND, *Etude sur Théocrite*. Thèse pour le doctorat ès lettres.
- Prix Zappas. M. MILIARAKIS, *Ἱστορία τοῦ βασιλείου τῆς Νικαίας καὶ τοῦ δεσποτάτου τῆς Ἠπείρου*.
1900. Prix Zographos. Partagé entre M. Charles MICHEL, *Recueil d'inscriptions grecques*, et M. Gustave FOUGÈRES, *De Lyeiorum communi et Mantinée et l'Arcadie orientale*. Thèses pour le doctorat ès lettres.
- Prix Zappas. M. POLITIS, *Μελέται περὶ τοῦ βίου καὶ τῆς γλώσσης τοῦ ἑλληνικοῦ λαοῦ*. Παρομίαι. Τόμος Α' (fascicules 68-71 de la bibliothèque Marasly).
1901. Prix Zographos. Partagé entre M. NAVARRE, *Essai sur la rhétorique grecque*. Thèse pour le doctorat ès lettres, et M. OUVRE, *Les formes littéraires de la pensée grecque*.
- Prix Zappas. M. G. MILLET, *Le Monastère de Daphni*.
1902. Prix Zographos. Partagé entre M. COUVREUR, *Hermiae Alexandrini in Platonis Phaedrum scholia* et M. A. JOUBIN, *La sculpture grecque entre les guerres médiques et l'époque de Périclès* (Thèse pour le doctorat ès lettres).
- Prix Zappas. M. SVORONOS, *Ἑρμηνεῖς τῶν μνημείων τοῦ Ἑλευσινιακοῦ μυστικοῦ κύκλου καὶ τοπογραφία Ἑλευσίνος καὶ Ἀθηνῶν*.
1903. Prix Zographos. Partagé entre M. HATZIDAKIS, *Ἀκδημεικὰ ἀναγνώσματα* T. I. (Bibl. Marasly, fascicules 175-178) et M. Paul MAZON, *L'Orestie d'Eschyle*.
- Prix Zappas. Le général DE BEYLIÉ, *L'Habitation byzantine*.
1904. Prix Zographos. Partagé entre M. CARRA DE VAUX, *Les mécaniques ou l'élévateur de Héron d'Alexandrie et Le livre des appareils pneumatiques et des machines hydrauliques de Philon*, et M. DE RIDDER, *Catalogue des vases peints de la Bibliothèque Nationale*.
- Prix Zappas. Le Σύλλογος πρὸς διάδοσιν ὠφελίμων βιβλίων.
- Médaille d'argent. T. STICKNEY, *Les sentences dans la poésie grecque d'Homère à Euripide* (Thèse pour le doctorat ès lettres).
- Médaille d'argent. M. COLARDEAU, *Épictète* (Thèse pour le doctorat ès lettres).
1905. Prix Zographos. Partagé entre MM. G. GLOTZ, *La solidarité de la famille dans le droit criminel en Grèce* (Thèse pour le doctorat ès lettres) et M. L. LALOY, *Aristoxène de Tarente, disciple d'Aristote, et la musique dans l'antiquité* (Thèse pour le doctorat ès lettres).
- Prix Zappas. M. Alexandre PALLIS, *Ὁμήρου Ἰλιάς*.
- Prix exceptionnel, M. VENDRYÈS, *Traité d'accentuation grecque*.
- Médaille d'argent, M. V. CHAPOT, *La province romaine proconsulaire d'Asie*.
1906. Prix Zographos. Partagé entre MM. BOURGUET, *L'administration financière du sanctuaire pythique au 1^{er} siècle avant J.-C.* (Thèse pour le doctorat ès-lettres) et M. COLIX, *Rome et la Grèce de 200 à 146 avant J.-C.* (Thèse pour le doctorat ès-lettres).
- Prix Zappas. M. CAVALLERA, *S. Eustathii episcopi Antiocheni in Lazarum, Mariam et Martham homilia christologica*.
- Médaille d'argent. Le Ἀεζικὸν ἐγκυκλοπαιδικόν.
1907. Prix Zographos. Partagé entre MM. CUNY, *Le nombre duel en grec* (Thèse

pour le doctorat ès-lettres) et MÉRIDIÉ, *L'influence de la seconde sophistique sur l'œuvre de Grégoire de Nysse et Le philosophe Thémistius devant l'opinion de ses contemporains* (Thèses pour le doctorat ès-lettres).

- Prix Zappas. M. Sp. LAMBROS, Νέος Ἑλληνομνήμων.
- Médaille d'argent. M. Adhémar d'ALÈS, *La théologie de saint Hippolyte*.
- Médaille d'argent. M. ADAMANTIOS ADAMANTIOU, Τὰ Χρονικά τοῦ Μορέως.
- 1908. Prix Zographos. Partagé entre MM. G. LEFEBVRE, *Fragments d'un manuscrit de Ménandre* et M. J. DELAMARRE, *Inscriptiones Amorgi* (*Inscriptiones Græcæ*, vol. XII, fasc. 7).
- Prix Zappas. M. Léon ROBIN, *La théorie platonicienne des idées et des nombres d'après Aristote et La théorie platonicienne de l'Amour* (Thèse pour le doctorat ès lettres).
- Médaille d'argent. Simos MÉNARDOS, Τοπωνυμικὸν τῆς Κύπρου.
- Médaille d'argent. Jean B. PAPPADOPOULOS, *Théodore II Lascaris, empereur de Nicée* (Thèse pour le doctorat d'Université).

L'Association des Études grecques vient d'éprouver une perte cruelle : le 2 février 1908 est mort brusquement son secrétaire, M. Amédée Hauvette. A ses obsèques, célébrées le 3 février, ont pris la parole : M. le doyen Alfred Croiset, au nom de la Faculté des Lettres ; M. Théodore Reinach, président de l'Association au nom de celle-ci, et M. Jules Martha, au nom de la Société des antiquaires. Nous reproduisons ici leurs discours :

DISCOURS DE M. ALFRED CROISSET.

Messieurs,

C'est avec une tristesse profonde mêlée d'une sorte de stupeur que nous avons appris le coup soudain qui nous enlevait un de nos collègues les plus aimés. Samedi dernier, il assistait à la réunion de la Faculté et prenait part à une discussion. Dimanche matin, j'apprenais qu'il n'était plus. Amédée Hauvette disparaît à cinquante-deux ans, en pleine maturité intellectuelle, au lendemain d'une intéressante publication sur un de ces sujets de poésie grecque qu'il aimait, laissant à tous ceux qui l'ont connu le souvenir d'une aménité inaltérable, d'un esprit judicieux et fin, d'un dévouement sans bornes à ses élèves, de toutes ces qualités charmantes et solides qu'exprimait la distinction parfaite de sa personne.

Né à Paris, le 10 janvier 1856, dans une famille où

les travaux de l'esprit étaient en honneur et où les plus hautes vertus morales étaient pratiquées avec simplicité, il fit d'excellentes études, qui le conduisirent de plain pied à l'École Normale. Il y entra le second en 1875 et fut reçu le premier à l'agrégation des lettres en 1878. A l'École, il avait pris le goût des choses grecques, en partie sous l'influence des écrits et de l'enseignement d'un maître très délicat, Jules Girard, qui avait de son côté reconnu chez le jeune normalien une nature apparentée à la sienne. Que de fois j'ai entendu Jules Girard me parler d'Amédée Hauvette avec une sorte de prédilection ! Parmi tous les jeunes gens qu'il voyait passer devant lui soit à l'École, soit à la Sorbonne, soit à l'agrégation des lettres, bien peu, sans aucun doute, lui ont inspiré plus d'estime et de sympathie.

Au sortir de l'École Normale, Hauvette devint membre de l'École d'Athènes, où il passa les trois années réglementaires sous la direction précise et efficace de M. Foucart. Ce furent pour lui trois années délicieuses et fécondes, pendant lesquelles il acheva de se munir des connaissances techniques et des impressions vives qui devaient éclairer et soutenir toute sa carrière de savant. L'exploration de l'île de Cos, où il connut tous les risques et toutes les joies de la vie d'explorateur, lui laissa un souvenir ineffaçable. Quand il revint en France, il était épigraphiste exercé, bon helléniste et fin connaisseur de la nature grecque.

Quatre années d'enseignement au collège Stanislas lui permirent de terminer ses thèses de doctorat en même temps qu'il apprenait son métier de professeur. Il devint docteur en 1885, et ses deux thèses, mais surtout la principale, sur *Les stratèges athéniens*, le signalèrent à

l'attention de ses juges comme un érudit consciencieux et un excellent esprit. Il fut aussitôt appelé à la Sorbonne comme maître de conférences. Nommé professeur adjoint en 1895, il nous quitta en 1899 pour aller à l'École Normale, et revint à la Faculté cinq ans plus tard quand l'École elle-même y fut rattachée. Il retrouva presque aussitôt son titre de professeur adjoint, et enfin, en 1906, à la mort du regretté Decharme, fut nommé professeur titulaire de la chaire de poésie grecque.

Dans cette période de vingt-trois années qui s'étend de sa première entrée à la Faculté jusqu'à sa fin prématurée, il a toujours mené de front, avec un égal succès et un zèle infatigable, ses devoirs de professeur et ses devoirs de savant.

En 1894, après un nouveau voyage en Grèce pour visiter les champs de bataille de la lutte contre les Perses, il publiait un important ouvrage sur *Hérodote historien des guerres médiques*, donnant ainsi l'exemple de cette conscience scrupuleuse qui ne séparait pas l'étude des textes de celles des choses, et qui savait éclairer l'une par l'autre. Deux ans plus tard, il revenait à la poésie, avec de minutieuses et fines recherches sur *L'authenticité des épigrammes attribuées à Simonide*. Puis il donnait son beau travail sur *Archiloque de Paros*, où les découvertes les plus récentes de l'épigraphie, de la métrique, de l'érudition étaient habilement mises en œuvre pour fixer les points douteux de la vie du poète ou pour déterminer le caractère de son talent. Tout récemment, enfin, il publiait dans la *Revue des Études grecques* un savant mémoire sur les *Épigrammes de Callimaque*, où il essayait de distinguer, avec sa subtilité ingénieuse, les pièces qui étaient de simples jeux littéraires et celles qui avaient dû

trouver place sur des monuments réels. Dans tous ces travaux, on rencontre la même probité scientifique, le même goût, la même finesse à la fois subtile et judicieuse.

Mais je ne sais si l'enseignement n'était pas encore pour lui une source de jouissances plus profondes que ce travail scientifique où il excellait. Il aimait ses élèves, qui le lui rendaient bien. Il n'avait pas de plus grande joie que de découvrir chez un jeune homme des promesses de talent, et l'une de ses dernières conversations, que me rapportait avec émotion un de nos collègues, roulait précisément sur ce thème ; une bonne leçon d'un de ses étudiants lui causait une véritable joie. Il ne se bornait pas à leur donner, dans ses cours, le meilleur de son esprit : il cherchait à rendre leur travail plus agréable et plus fécond en leur facilitant les conditions de l'étude par tous les moyens de son pouvoir. C'est ainsi qu'il avait employé tout son zèle, toute sa ténacité douce, toute sa diplomatie aimable à organiser à la Sorbonne une salle de grec, où les étudiants pussent trouver les secours nécessaires et l'atmosphère intellectuelle la plus favorable à leurs travaux.

En apportant à ce cher collaborateur, si tôt enlevé, le suprême adieu de la Faculté des lettres, en exprimant à tous les siens la part que nous prenons à leur douleur, je suis sûr d'être l'interprète des sentiments unanimes de mes collègues ; car il n'y avait personne, à la Faculté, qui n'eût été séduit et touché par le charme de son esprit et de son caractère, et il n'a compté parmi nous que des amis.

DISCOURS DE M. THÉODORE REINACH.

« MESSIEURS,

« L'Association pour l'encouragement des études grecques adresse, par la voix de son président, un suprême adieu à l'ami, au camarade, au collaborateur de tant d'années, dont la disparition foudroyante nous a tous frappés au cœur.

« Hauvette était des nôtres depuis 1883, c'est-à-dire, peu s'en faut, depuis sa rentrée de l'école d'Athènes. Lauréat de l'Association en 1886, il devint son secrétaire-adjoint l'année suivante, son secrétaire-archiviste en 1899. C'est donc pendant vingt-cinq ans qu'il a été attaché de la manière la plus étroite et la plus féconde à la vie d'abord, ensuite à la direction de notre œuvre. Dans ces derniers temps, on peut dire qu'il en était devenu la cheville ouvrière, ou plutôt l'âme même.

« Le secrétaire joue, en effet, un rôle prépondérant dans notre société, comme d'ailleurs dans la plupart des compagnies littéraires. A côté du président, dont le mandat, borné à une année, est surtout honorifique et décoratif, à côté du rédacteur en chef de la *Revue*, absorbé dans sa tâche spéciale, il représente l'élément permanent, continu, la tradition et en même temps la vie générale de l'Association, ses relations extérieures. C'est lui qui entretient notre correspondance, expédie les affaires courantes, prépare l'ordre du jour de nos réunions, sollicite les communications, bat le rappel des anciens, stimule le zèle timide des nouveaux. L'expérience, le doigté nécessaires à cette activité multiple ne s'acquièrent pas en un jour ni en une année. Aussi est-il de règle de laisser le secrétaire à son poste le plus longtemps possible

et de lui préparer un successeur dans la personne d'un adjoint, également réinvesti tous les ans de notre confiance. C'est ainsi que les deux savants éminents qui ont précédé Hauvette dans ses fonctions les ont exercées, l'un, M. Alfred Croiset, pendant onze années (1876-1886), l'autre, M. Paul Girard, pendant douze (1887-1898).

« Je n'ai pas encore mentionné, parmi les attributions de notre secrétaire, la plus importante peut-être, la plus délicate, à coup sûr : celle de composer tous les ans et de lire à l'Assemblée générale le rapport littéraire sur les ouvrages présentés aux concours de l'Association. M. Alfred Croiset, M. Paul Girard avaient laissé dans ce genre des modèles impossibles à surpasser. Hauvette a su — et c'est tout dire — maintenir l'institution à la hauteur où l'avaient portée ses prédécesseurs.

« Ses rapports étaient un vrai régal pour les lettrés, de petits chefs-d'œuvre d'information précise, de bon sens aiguisé, de langue élégante, de grâce et de bonne grâce. Le rapporteur a beau s'effacer modestement derrière les lauréats : malgré lui, le plus souvent, il les dépasse de toute la tête. C'est qu'il possède l'art de dégager les idées principales d'un sujet et de les formuler parfois avec plus de vigueur et de netteté que l'auteur lui-même. L'étendue de ses connaissances, qui embrassaient tous les aspects de l'antiquité classique, lui permettait une justesse de perspective où atteignent rarement les débutants ou ceux qui se cantonnent dans une étroite spécialité. Ajoutez que chez lui l'érudition n'était jamais son objet à elle-même, mais la servante d'un jugement fin et pondéré, également éloigné de la témérité et de la routine, l'auxiliaire du plus noble idéal moral et littéraire. Sans effort, comme en se jouant, Hauvette remettait chaque personne et

chaque chose à sa place ; ses lumineux résumés donnent envie de lire l'œuvre couronnée, quelquefois même ils en dispensent. La louange, toujours sobre et d'autant plus goûtée, s'y assaisonne d'une critique faite à l'image même de notre ami, je veux dire discrète, affectueuse et souriante. Cette critique ne fustige ni ne régente : elle conseille, elle collabore, elle rectifie doucement et comme sans en avoir l'air.

« Toutes ces qualités font de l'ensemble des rapports d'Hauvette une véritable histoire du progrès des études helléniques en France et en Grèce pendant ces neuf dernières années. Souhaitons que réunis par quelque main pieuse, joints aux articles peu nombreux, mais toujours approfondis qu'il a donnés à notre *Revue* et à quelques autres recueils, ils viennent ajouter un précieux volume à la série d'excellents ouvrages, les *Stratèges athéniens*, *Simonide*, *Archiloque*, *Hérodote historien des guerres médiques*, qui préserveront son nom de l'oubli tant que l'antiquité grecque trouvera en France des fervents et des curieux.

« Professeur à la Faculté des lettres — on vous a dit quel admirable professeur et combien justement adoré de ses élèves — en même temps que secrétaire de notre Association, Hauvette était tout désigné pour servir de trait d'union entre deux institutions, dont chacune lui constituait comme une famille agrandie. L'une et l'autre, d'ailleurs, par des moyens divers, ne tendent-elles pas au même but : le maintien dans notre pays d'une forte culture littéraire, fondée sur l'étude de l'antiquité ? Aussi lorsque surgit parmi nous l'idée d'une sorte de mariage entre l'Association et l'Université, Hauvette fut de ceux qui l'accueillirent avec le plus de faveur et qui travaillèrent

avec le plus de zèle à écarter les obstacles qu'elle rencontrait. J'eus le bonheur à ce moment de collaborer fréquemment avec lui et je ne me rappelle pas sans émotion la patience, l'esprit de conciliation, le tact dont il fit preuve au cours de nos communes démarches, que des attaques réitérées de goutte lui rendaient singulièrement pénibles. Le succès récompensa cet effort; ce qui, à beaucoup, n'avait paru d'abord qu'un beau rêve, s'est réalisé : il y a quelques semaines nous inaugurons dans une salle de la jeune Sorbonne, spacieuse et bien éclairée, notre bibliothèque mise désormais à la disposition des étudiants de la conférence de grec. La cérémonie cordiale et familière fut une des dernières joies de celui qui pouvait à tant de titres s'en féliciter : il y vit le gage assuré d'une prospérité nouvelle pour deux œuvres également chères à son cœur.

« Mais ce n'était pas assez d'avoir déménagé nos livres : pour leur donner toute leur utilité, il fallait maintenant les ranger dans un ordre méthodique, en dresser le catalogue, le tenir à jour. Ce fut là désormais une des préoccupations d'Hauvette. La dernière lettre qu'il m'ait écrite — elle porte la date du 31 janvier, quelques heures avant le coup fatal qui devait le terrasser — est tout entière consacrée à ce sujet. « Avant notre séance de jeudi « prochain, » — m'écrivait-il de cette belle main si franche, si claire et si régulière où se peignait cet esprit ordonné, — « avant notre séance de jeudi, à laquelle j'es-
« père bien vous voir, je voudrais vous dire deux mots du
« projet que j'ai pour le classement de notre bibliothèque...
« Veuillez me dire tout de suite ce que vous pensez de ma
« proposition. » Je lui répondis par le retour du courrier : quand ma lettre arriva, il était à l'agonie...

« Messieurs, la perte d'un savant et d'un écrivain comme Amédée Hauvette, enlevé dans toute la force de l'âge et de la production, est un deuil pour les bonnes lettres, pour l'enseignement supérieur, pour tout ce qui fait la grandeur et l'ornement de notre cher pays. Mais elle atteint plus douloureusement encore ceux qui furent les témoins de sa vie si simple et si digne, ceux qui ont connu de près le charme et la sûreté de cette nature d'élite, la distinction de cet esprit vraiment trempé de miel attique, les trésors de dévouement de cette âme délicate. Son caractère alliait deux qualités précieuses qui vont rarement ensemble : la droiture et l'aménité. Dans un temps qui défie la lutte et où la haine s'insinue partout, il fut un homme de paix, un doux et un sage. La piété sincère, qui l'a soutenu dans ses souffrances, n'était qu'une des faces de sa bonté, la face tournée vers le ciel. Elle ignorait l'orgueil comme l'intolérance. Dans le choix de ses amitiés, il ne s'inquiétait point des opinions politiques, philosophiques ou religieuses, mais seulement de la valeur intellectuelle et morale. Et il leur restait fidèle à travers toutes nos querelles, sans se laisser troubler par les bruits du dehors, parce qu'il plaçait bien au dessus des divergences passagères et contingentes le culte d'un même idéal de vérité, de beauté et de bonté, qui forme le lien le plus solide entre les hommes éclairés. C'est cet idéal vraiment humain qui a fait donner le nom d'humanités à nos études et celui d'humanistes à ceux qui les premiers les ont cultivées dans un esprit libéral et libérateur. Hauvette fut de ceux là. Voilà pourquoi il emporte le respect unanime et le souvenir indélébile de tous ceux qui ont aimé cet idéal avec lui et en lui. »

DISCOURS DE M. JULES MARTHA.

MESSIEURS,

Celui qu'une mort cruellement prématurée vient d'enlever était pour moi un ami bien cher, un ami de jeunesse, un de ces amis dont l'image se trouve associée aux plus lointains souvenirs de notre passé, et qui emportent avec eux, quand ils disparaissent, tout un lambeau de notre vie. Aussi ma tristesse aurait-elle voulu pouvoir demeurer silencieuse. Mais j'ai le devoir de me faire ici l'interprète de la Société des Antiquaires de France et de dire, en son nom, à notre confrère un dernier adieu.

Amédée Hauvette était entré dans notre compagnie le 2 février 1898, juste dix ans, jour par jour, avant la date de sa mort. D'intéressants travaux sur les antiquités grecques l'avaient désigné à nos suffrages. Nommé, au sortir de l'École Normale, membre de l'École d'Athènes, il avait apporté en Grèce, avec un sens très pénétrant des choses littéraires, un goût décidé pour les études d'épigraphie. Aussitôt après son arrivée, avec la décision raisonnée d'un esprit qui va droit à son but, il avait entrepris des recherches, restées inédites, sur les formules protocolaires des décrets athéniens, travail technique et aride, mais travail nécessaire pour le classement chronologique des actes officiels. D'année en année, son expérience épigraphique s'était sans cesse enrichie et consolidée, comme en témoignent les nombreux articles publiés par lui dans le *Bulletin de correspondance hellénique*. Non content d'étudier et de commenter les inscriptions déjà découvertes, il avait pris à tâche d'en chercher de nouvelles à travers la Grèce et l'Archipel et le long

des côtes de l'Asie-Mineure. Enfin il lui avait été donné d'exhumer lui-même des textes nouveaux en pratiquant d'heureuses fouilles dans cette île de Délos que l'un de ses camarades plus anciens venait de conquérir et d'annexer à la science française. Grâce à cette activité scientifique méthodiquement concentrée sur un même ordre d'études, Amédée Hauvette avait commencé de se faire un nom dans l'épigraphie grecque et nul doute qu'il ne fût devenu avec les années un des principaux maîtres de cette science. Ses deux thèses de doctorat sur les *Stratégies athéniens* et sur l'*Archonte-roi*, c'est-à-dire sur des institutions dont les inscriptions seules permettent d'éclairer l'histoire, avaient été à cet égard plus que des promesses.

Les circonstances n'ont pas permis à notre confrère de persévérer dans la voie où l'avaient dirigé ses premières curiosités scientifiques. Les exigences de sa carrière universitaire le détournèrent, à son retour d'Athènes, des antiquités proprement dites, pour l'orienter vers la philologie et l'histoire littéraire. Mais il n'abandonna jamais complètement les études qui avaient occupé sa jeunesse. Il était heureux quand il pouvait apporter à nos séances soit le texte d'une inscription nouvelle, soit le commentaire renouvelé d'une inscription déjà connue. Ses souvenirs de Grèce lui tenaient au cœur. Lorsqu'à propos de ses recherches sur Hérodote il lui avait été donné de retourner en Orient pour étudier sur le terrain les opérations des guerres médiques, il avait saisi avec joie l'occasion de revivre pour quelque temps de la vie de l'antiquaire, au milieu des sites historiques, des ruines et des inscriptions; et ce n'est pas un des moindres attrails de son beau livre sur *Hérodote historien des guerres médiques* que d'y trouver unie à la précision dans la critique des

traditions la sagacité dans l'observation topographique et dans l'interprétation des monuments.

C'est parce que la Société des Antiquaires le ramenait aux souvenirs de son passé archéologique qu'il aimait tant à se retrouver au milieu de nous. Il était un des membres les plus assidus de notre compagnie. Il y apportait, avec l'autorité d'une érudition sûre, cette bonne grâce et cette aménité souriante que n'oublieront pas ceux qui l'ont connu et qui, jointes à la douceur toujours conciliante de son optimisme, donnaient à son commerce un charme si particulier. Ce fut pour lui une privation quand il dut s'avouer que sa santé l'empêchait de monter, chaque semaine, jusqu'aux combles du Louvre. Son rang d'ancienneté l'appelait, cette année même, à siéger au bureau. Il lui fallut, à son très vif regret, décliner un honneur dont il ne croyait pas pouvoir accomplir régulièrement les devoirs. Ses confrères pensaient qu'il y avait chez lui excès de scrupule. Ils ne soupçonnaient pas que son mal, qui paraissait n'être qu'une infirmité passagère, fût un péril. Sa fin brusque leur a causé à tous une bien douloureuse surprise. En leur nom je salue une dernière fois ses restes et j'apporte à ceux qui le pleurent l'expression d'une sympathie profondément émue.

UN INDICE CHRONOLOGIQUE

APPLICABLE AUX FIGURES FÉMININES

DE L'ART GREC (1)

I

J'ai essayé, il y a quelques années, de mettre en lumière diverses particularités de forme et de proportions, notamment dans le dessin et le modelé des yeux, qui permettent de distinguer les sculptures grecques de l'école de Phidias de celles des écoles subséquentes du iv^e siècle (2). Je crois pouvoir aujourd'hui proposer un nouveau critérium, fondé non plus sur l'étude du visage, mais sur celle de la partie supérieure du torse et valable pour les figures féminines seulement. Comme nombre de statues antiques nous sont parvenues sans tête, ou pourvues de têtes rapportées et étrangères au corps, on conçoit que le critérium proposé, s'il est reconnu exact, soit appelé à rendre service aux historiens de l'art.

(1) Mémoire lu à l'Académie des Inscriptions (*Comptes-rendus*, 1907, p. 228).

(2) *Gazette des Beaux-Arts*, 1^{er} décembre 1902, p. 449-470 (*Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1902, p. 469). J'ai appliqué à maintes reprises ces critères dans mon *Recueil de têtes antiques*, Paris, 1903.

II

Le nouvel indice, que j'appelle l'*indice mammaire*, n'est autre que la distance entre la base des seins, mesurée en rapport avec leur diamètre. Il ne s'agit pas de mesures au millimètre comme celles que pratique la craniométrie; un simple coup d'œil peut tenir lieu de tout instrument de précision. L'étude même d'une photographie suffit, à défaut de l'original ou d'un moulage, pourvu qu'elle ait été prise de face et sans raccourci. Par ce motif, mon critérium s'applique surtout aux figures sculptées en ronde bosse ou à celles qui, dans les bas-reliefs et les peintures, sont représentées de face ou de trois quarts (1).



Fig. 1. — Aphrodite
(relief de la frise du Parthénon.)



Fig. 2. — Aphrodite
(relief dit Trône Ludovisi.)
Musée des Thermes à Rome.

La distance entre les seins peut être supérieure, égale ou inférieure à leur diamètre; elle peut même être presque nulle, auquel cas il semble que les seins sont tangents; enfin, dans certaines figures, non seulement l'intervalle est nul, mais les deux seins paraissent adhérents et même empiètent légèrement l'un sur l'autre.

Pour rendre sensibles ces différences, sur lesquelles aucun

(1) Voir, par exemple, dans la frise du Parthénon, la figure d'Aphrodite (fig. 1), où l'écartement des seins est très sensible, bien qu'elle soit vue de trois quarts. Il en est de même dans les Nikés de la Balustrade et dans nombre de bas-reliefs funéraires du beau style.

archéologue, que je sache, n'a encore appelé l'attention, je montre d'abord le célèbre bas-relief Ludovisi, actuellement au Musée des Thermes à Rome, où l'on a cru reconnaître Aphrodite, vêtue d'une draperie transparente, qui sort de la mer, soutenue par deux nymphes (fig. 2) (1); puis l'une des grandes figures du fronton est du Parthénon, que l'on appelle communément les Parques (fig. 3) (2); enfin, une Aphrodite nue du musée de Naples, variante de l'Aphrodite du Capitole (fig. 4) (3). Dans la première de ces œuvres, l'écartement des seins est très supérieur à leur diamètre; dans les sta-



Fig. 3. — Prétendue Parque
(fronton du Parthénon)

tues du Parthénon, il est à peu près égal à ce diamètre; dans la statue de Naples, il n'y a plus aucun intervalle et les seins ne sont pas seulement tangents, mais adhérents.

Comme les sculptures dont il vient d'être question s'échelonnent entre l'an 460 et l'an 250 environ, on sera tenté de

croire, dès l'abord, que le rapprochement des seins, d'abord



Fig. 4. — Aphrodite
(Musée de Naples.)

(1) Bruckmann, *Skulpturenschatz*, pl. 38. D'autres y voient la « renaissance » de Koré.

(2) Collignon, *Histoire de la sculpture grecque*, t. II, pl. 3 (p. 32).

(3) Phot. Alinari, n° 2151; *Répertoire*, t. I, 331, 3.

très écartés, puis moins écartés et enfin tangents, peut fournir un indice chronologique. C'est là, en effet, ma conviction ; mais, pour la faire partager, il faut que je réponde par avance à une objection qui se présente d'elle-même à l'esprit.

Du fait que le volume des seins augmente à partir de la première jeunesse et s'accroît sensiblement par l'effet de la maternité, on pourrait inférer que les seins sont plus développés et plus rapprochés dans les images de divinités matronales, comme Déméter ou Héra, auquel cas le prétendu indice chronologique ne nous renseignerait pas sur l'époque du sculpteur, mais sur l'âge de son modèle présumé. Pour démontrer que cela n'est pas, il suffit d'appeler l'attention sur des photogra-



Fig. 5. — Héra Borghèse
(Musée Jacobson. Ny Carlsberg.)

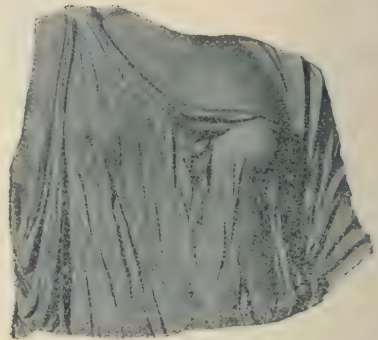


Fig. 6. — Héra Barberini
(Vatican.)

phies de la Héra Borghèse (aujourd'hui dans la collection Jacobsen à Copenhague) (fig. 5) (1), de la Héra Barberini (fig. 6) (2) et de la grande Déméter ou Némésis du Vatican (fig. 7) (3). Dans ces belles statues de déesses mères, les seins sont aussi écartés que dans celles des frontons du Parthénon qui représentent des jeunes filles ; c'est qu'elles remontent, en effet, à des originaux du ^ve siècle, que des considérations d'un autre ordre ont fait

(1) *Répertoire*, t. II, p. 239, 8; Furtwängler, *Masterpieces*, p. 84.

(2) *Répertoire*, t. I, p. 198, 3; Furtwängler, *ibid.*

(3) *Répertoire*, t. I, p. 206, 1; Furtwängler, *ibid.*, p. 88.

attribuer, depuis longtemps, à des artistes de l'école de Phidias.

Le même écartement des seins, supérieur à leur diamètre, s'observe dans des figures de très jeunes filles; comme la *Vierge victorieuse* du Vatican, copie d'un bronze péloponésien du v^e siècle (fig. 8) (1), et les prétendues *Danseuses* d'Herculanum, qui appartiennent à la même époque et à la même école



Fig. 7. — Déméter
(Musée du Vatican.)

(fig. 9) (2). Il est particulièrement marqué dans la figure de jeune fille Lapithe enlevée par un Centaure, qui se voit dans la



Fig. 8. — Jeune fille victorieuse à la course
(Vatican.)



Fig. 9. — Prétendue danseuse
(bronze d'Herculanum à Naples.)

métope du Parthénon conservée au Louvre (3). Cette métope est évidemment une œuvre attique; le caractère dont je m'occupe n'est donc pas celui d'une école, mais d'une époque.

(1) *Skulpturenschatz*, n. 530; *Répertoire*, t. I, 527, 6.

(2) *Répertoire*, t. I, p. 218; 2, 3; p. 437, 1, 2, 5, 6; Collignon, t. I, p. 424.

(3) *Répertoire*, t. I, p. 42, 4.

Si l'on remonte plus haut dans l'histoire de la sculpture grecque, tant dans la Grèce propre que dans les îles et en Asie,

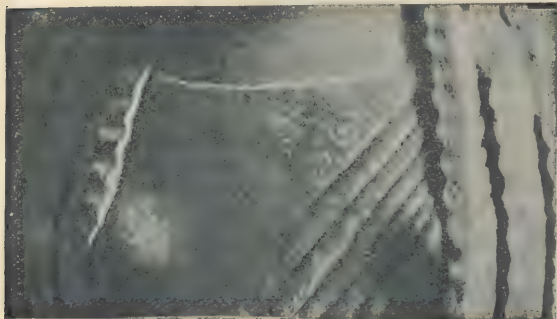


Fig. 10. — Aphrodite à la Colombe
(Musée de Lyon.)

on constatera que l'écartement des seins est un caractère constant des figures féminines archaïques; qu'il me suffise de citer l'Aphrodite du Musée de Lyon (fig. 10) et les Caryatides du

trésor des Cnidiens (fig. 11), dont on peut voir les moulages restaurés au Musée du Louvre (1).

III

Les fouilles de ces trente dernières années sont loin de nous avoir révélé encore toute l'évolution de l'art en pays grec; mais elles nous ont fourni des points de repère et des jalons. Dès à présent, nous pouvons entrevoir un double développement, qui va, d'une part, des vases anthropoïdes d'Hisarlik aux statuettes en faïence de Cnossos, de l'autre, des figurines en terre cuite de l'époque du Dipylon aux chefs d'œuvre du v^e et du iv^e siècle. Les statuettes de Cnossos marquent l'apogée

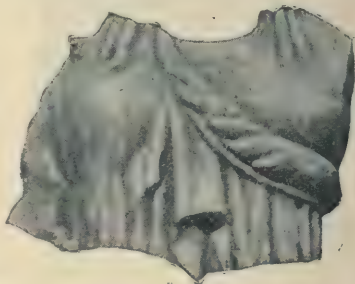


Fig. 11. — Caryatide
du Trésor des Cnidiens à Delphes.

(1) *Répertoire*, t. II, 649, 4; t. III, 126, 1. La restauration des Caryatides n'a nullement ajouté à l'écartement des seins.

du premier développement, à la suite duquel des révolutions politiques ramènent le monde grec à une condition voisine de la barbarie; l'art, après l'an 1000, recommence un mouvement d'ascension et, parti des débuts les plus humbles, s'élève à la plus grande hauteur qu'il ait atteint. Or, il est curieux de constater que, dans l'une et l'autre de ces deux phases, un des indices du progrès artistique est le rapprochement graduel des seins. Les grossières idoles de Troie et des îles ont les seins très écartés (fig. 12) (1); ils sont, en revanche, tout à fait tangents dans les petits bronzes trouvés à Haghia Triada en



Fig. 12. — Vase anthropoïde de Troie (d'après Collignon.)



Fig. 13. — Déesse aux serpents (statuette de Cnosse.)

Crète (2), dans les célèbres « Déeses aux serpents » de Cnosos (fig. 13) (3) et sur le chaton de bague en or découvert à Mycènes (fig. 14) (4). Les seins volumineux et tangents sont un caractère commun de toutes ces images féminines, représentées la poitrine nue, avec des tailles de guêpe et des reins cambrés.

Tout cela s'explique aisément, semble-t-il, par les progrès mêmes de la sculp-

(1) Collignon, *Hist. de la sculpture*, t. I, p. 1, 15, 18.

(2) Perrot et Chipiez, t. VI, fig. 349 (cf. *Rép.*, t. III, p. 186, 10), à rapprocher de figurines analogues de Crète (Maragliannis, *Antiquités crétoises*, I, pl. 26).

(3) *Annual of the British School at Athens*, t. IX (1902-3), p. 75 et suiv.

(4) Evans, *Journal of hellenic Studies*, t. XXI, p. 108.

ture, tendant à rendre le corps féminin avec plus de vérité et d'accent. Dans les premiers essais de l'art, la poitrine des idoles féminines est presque plate; le sculpteur ou le modelleur ne figure pas les mamelles, mais seulement le bout des seins; il y insiste même, comme sur des attributs du sexe, et les représente par deux petites boules très écartées. C'est ce que l'on observe, par exemple, dans les vases anthropoïdes d'Hisar-



Fig. 14. — Déesse gravée sur une bague mycénienne (d'après A. Evans). Grandissement.



Fig. 15. — Statuette de Béotie (terre cuite.)

lik (fig. 12) (1) et dans les terres cuites béotiennes de l'époque du Dipylon (fig. 15) (2), monuments qui se placent comme en tête de chacune des phases dont nous avons parlé à l'instant. Progressivement, l'indication schématique des bouts de sein fait place au modelé des mamelles, séparées par la dépression de la poitrine; mais il y a là une évolution lente et il faut attendre l'époque de Minos, d'une part, le milieu du iv^e siècle, de l'autre, pour que les boulettes primitives soient devenus des seins puissants et fermes, pour que la sculpture obéisse de plus en plus à la tendance de les rapprocher, par cela même qu'elle en accroît le volume.

(1) Par exemple, Collignon, t. I, fig. 1.

(2) *Monuments Piot*, t. I, pl. 3.

IV

Les figures vues de face sont assez rares dans les vases peints ; cependant, si l'on compare les seins d'une femme sur une coupe d'Euphronios au Musée Britannique (1), ou sur le stamnos de Smikros à Bruxelles (2), à la poitrine des déesses représentées sur le célèbre vase polychrome de Rhodes (à Londres) (3), qui est une œuvre beaucoup plus tardive, et enfin cette dernière peinture à celles des vases apuliens de la décadence (4), on reconnaîtra aisément que la diminution progressive de l'intervalle entre les seins, avec l'accroissement corrélatif de leur volume, n'est pas un phénomène particulier à la sculpture, mais qu'il caractérise, d'une manière générale, l'évolution des arts du dessin dans les écoles grecques. Partout, à des poitrines peu saillantes et peu accidentées, difficiles à distinguer de poitrines masculines (5), succèdent des poitrines plus saillantes et où le diamètre des saillies tend à se prononcer aux dépens de l'intervalle en retrait qui les sépare.

L'évolution de l'art dans les écoles n'est soumise qu'en une mesure restreinte aux enseignements directs de la nature. Depuis Lysippe, qui reconnaissait cependant ses obligations envers Polyclète, les artistes se prétendent volontiers les élèves de la nature ; mais ils sont surtout, en Grèce et à Florence comme au Japon, les élèves de leurs maîtres. C'est ce qui explique la lenteur des évolutions comme celle que nous cherchons à mettre en lumière et l'absence, dans l'histoire de tous les arts, de ces modifications subites, de ces transformations brusques du canon, qui, si elles venaient à se produire, rendraient l'étude historique de l'art presque impossible et y

(1) Winter, *Kunstgeschichte in Bildern*, t. I, pl. 88, 6.

(2) *Monuments Piot*, t. IX, pl. 2.

(3) *Kunstgeschichte*, t. I, pl. 91, 6.

(4) Par exemple, *Catal. of vases in Brit. Museum*, t. IV, pl. 10, 11 ; Millingen-Reinach, pl. 24-26, 43, 45, etc.

(5) Cf. *Rev. archéol.*, 1906, II, p. 462 (à propos d'un mémoire de M. P. Hertz).

substitueraient l'histoire des artistes, l'étude des tempéraments individuels (1).

La nature, au dire des médecins et des sculpteurs que j'ai consultés, offre, à tous les âges et dans toutes les races, des exemples de seins écartés ou rapprochés, de seins exigus ou volumineux (2); si les artistes grecs s'étaient inspirés uniquement de la nature, et non d'un idéal de beauté, d'un canon, d'une pratique d'école, on trouverait des exemples de seins tangents dans l'art archaïque et de seins très espacés dans l'art de la seconde moitié du iv^e siècle. Or, il n'en est pas ainsi; du moins n'ai-je rien découvert de tel, après avoir examiné une centaine d'originaux ou de moulages et de très nombreuses photographies. Ce qui m'aurait étonné, d'ailleurs, en une pareille recherche, c'eût été plutôt de constater le caprice, l'absence de règle; un exemple nouveau de la toute-puissance du principe de l'évolution, même dans le domaine de l'art, n'a rien qui doive nous surprendre. J'ai montré autrefois que, dans les têtes de Phidias et de ses élèves, l'épaisseur de la paupière supérieure est à peu près égale à la moitié de la distance entre la ligne supérieure de l'œil et le sourcil, bien que la nature présente, à cet égard, une variété presque infinie et que le type préféré par Phidias y soit plutôt rare. Pourtant, si l'on veut trouver des têtes où la paupière soit beaucoup plus petite, où elle tende même à s'effacer pour donner plus d'importance au globe de l'œil, il faut attendre Praxitèle et Scopas; en outre, la réduction en hauteur de la paupière ne s'est pas effectuée subi-

(1) Même un Michel-Ange a eu des prédécesseurs, comme J. della Quercia, et ce qui paraît souvent une nouveauté sans exemple dans l'histoire de l'art n'est que la mise en valeur, par un homme de génie, d'éléments qui ont évolué jusqu'à lui entre les mains d'artistes inférieurs ou que le goût public n'encourageait pas.

(2) M. le Dr Létienne a bien voulu examiner pour moi quelques femmes choisies au hasard (parisiennes, flamandes, bourguignonnes). Dans les *belles poitrines*, m'écrit-il, l'espace inter mammaire est égal à environ le tiers du diamètre du sein; il est d'autant plus réduit que le sein est plus chargé de graisse, qu'il tend à tomber et à devenir utriculaire. Le plus petit intervalle constaté par M. Létienne est d'un onzième (beauceronne de 34 ans).

tement et l'on en peut suivre les étapes dans les statues ou les reliefs de la première moitié du iv^e siècle. Ce qui est vrai de ce détail important de la structure du visage l'est également de la conformation de la poitrine des femmes ; c'est peu à peu que les seins, très éloignés et relativement exigus dans l'art archaïque, se sont rapprochés et élargis au point de devenir tangents.

V

La plupart des statues de nos musées sont l'œuvre de copistes romains que l'on a tour à tour trop admirés et trop dépréciés. Il semble certain aujourd'hui qu'ils ont travaillé d'après des moulages ou, quand le chef-d'œuvre original ne pouvait être moulé — de crainte, par exemple, d'en endommager la



Fig. 16. -- Aphrodite dite Genetrix
(Musée du Louvre.)

polychromie — d'après de petites copies exécutées sur place et avec grand soin (1). Peu de statues ont été plus souvent copiées, à l'époque romaine, que l'Aphrodite drapée d'une tunique

(1) Cf. *Revue archéol.*, 1902, II, p. 5-21.

transparente dont l'original a été successivement attribué à un sculpteur du 1^{er} siècle, Arcésilas, et à des sculpteurs du v^e ou du iv^e siècle, Alcamène, Callimaque, Praxitèle (fig. 16) (1). Or, dans toutes les répliques que j'ai pu étudier de cette statue, même dans la jolie copie en terre cuite que nous avons découverte, M. Pottier et moi, à Myrina (2), l'intervalle entre les seins est au moins égal à leur diamètre. Il suit de là, d'abord, qu'on a eu raison d'attribuer l'original de cette figure au v^e siècle, à l'époque, sinon à l'école de Phidias; puis, que les copistes



Fig. 17. — Aphrodite de Cnide
(Vatican.)

romains ont respecté les proportions de l'original, alors même qu'ils devaient pour cela faire abstraction de leurs habitudes d'atelier et s'astreindre à l'observation de détails dont les archéologues modernes n'ont pas eu souci.

La première en date, parmi les statues grecques dont on peut désigner l'original, qui offre des seins très rapprochés, est l'Aphrodite de Cnide, représentée pour nous par de nombreuses répliques dont la plus complète est au Vatican (fig. 17) (3). J'ai donné, il y a vingt ans, des raisons, que je crois toujours bonnes, pour placer l'exécution de la Cnidienne de Praxitèle aux environs de l'an 350 av. J.-C. (4). C'est donc à Praxitèle que, dans l'état actuel de nos connaissances, il faudrait attribuer la consécration définitive d'un canon différent de celui de l'art archaïque, d'une mode consistant à augmenter le

(1) Cf. en dernier lieu, *Rev. archéol.*, 1905, I, p. 393-403.

(2) Pottier et Reinach, *Nécropole de Myrina*, pl. 6.

(3) *Journal of hellenic studies*, 1887, pl. 80.

(4) *Gazette archéol.*, 1887, p. 283.

volume des seins pour en diminuer l'intervalle. Mais rien n'autorise à croire, d'après un passage de Pline qui ne dit pas cela (1), que la Cnidienne ait été la première grande figure de femme sans voiles créée par la sculpture grecque. De pareilles innovations, correspondant à un certain état de l'opinion, du goût ou des préjugés, ne sont jamais l'œuvre d'un seul homme; la mode des nudités, préparée par celle des figures demi-nues et des figures à draperie transparente, a dû prévaloir simultanément dans les différentes écoles de sculpture, et cela dès la

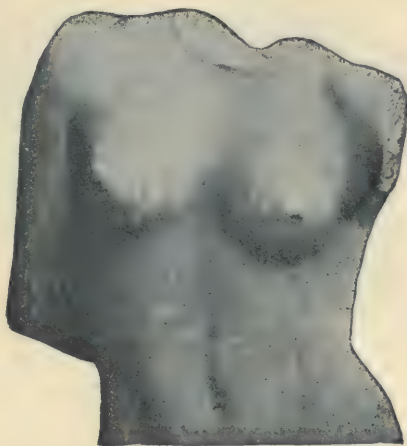


Fig. 18. — Aphrodite
(Musée de Naples.)



Fig. 19. — Prétendue Psyché
(Musée de Naples.)

première moitié du v^e siècle(2). Nous avons d'ailleurs la preuve, par l'étude directe des statues de Vénus nues dans nos musées, que les prototypes de ces figures sont sortis de plusieurs ateliers grecs, et pas seulement de celui de Praxitèle.

A. Furtwængler, s'autorisant de tout autres considérations,

(1) Pline, *Hist. Nat.*, XXXVI, 20.

(2) C'est à cette époque que l'on doit rapporter l'Aphrodite nue de l'Esquilin (fig. 27) et la Niobide nue du musée des Thermes (fig. 30).

a proposé d'attribuer à Euphranor l'original d'un beau torse d'Aphrodite à Naples (fig. 18) (1), et à Scopas celui de la prétendue Psyché du même musée (fig. 19) (2). Or, dans ces deux œuvres,



Fig. 20. — Aphrodite de Médicis
(Tribune de Florence.)

Médicis (fig. 20) (3) et du Capitole (fig. 21) (4). Dans la Ménade de Scopas, restituée avec beaucoup de vraisemblance par M. Treu, l'écartement des seins est notable. Furtwängler semble donc être dans le vrai quand il revendique les deux



Fig. 21. — Aphrodite
(Musée du Capitole.)

torses de Naples pour des artistes autres que Praxitèle; ils déri-

vres, la distance entre les deux seins, sans être égale à leur diamètre, est pourtant assez marquée; elle l'est plus que dans les répliques de l'Aphrodite de Cnide, dans les Aphrodites de

(1) Furtwängler, *Masterpieces*, p. 358, fig. 155.

(2) *Ibid.*, p. 395.

(3) Phot. Alinari, n. 1336 (le haut du corps seul).

(4) Phot. Alinari, n. 4244 c (le haut du corps seul).

vent d'originaux, sinon chronologiquement antérieurs à la Cnidienne (dont rien ne prouve que ce fût la première nudité de Praxitèle), du moins sculptés dans des ateliers où prévalaient de plus anciennes traditions.

On peut en dire autant d'un beau torse d'Aphrodite conservé à notre école des Beaux-Arts (fig. 22) (1), de l'Aphrodite ceignant le baudrier d'Arès au Musée des Offices (fig. 23) (2), de l'Aphrodite Euploia du Musée de Naples (fig. 24) (3). Bien que les motifs de ces statues fassent penser à Praxitèle, l'écartement des seins



Fig. 22. — Aphrodite
(torse à l'École des Beaux-Arts.)

et leur saillie un peu sèche sur la poitrine ne permettent pas d'en attribuer les originaux à l'école du grand sculpteur athénien.

VI

Pour vérifier l'exactitude du nouveau critère que nous proposons, il suffit presque de parcourir, dans l'ordre chronologique où il l'a disposée, l'illustration du bel ouvrage de M. Collignon, *l'Histoire de la sculpture grecque*. Des figures comme la Niké de Pæonios (4) et l'Athéné de la métope d'Olympie (fig. 25) (5), comme l'Electre de Naples (fig. 26) (6), comme les Néréides de Xanthos (7), sont particulièrement instructives à

(1) Phot. Giraudon; *Répertoire*, t. II, p. 366, 2.

(2) Phot. Alinari, n. 1329; *Répertoire*, t. II, p. 341, 1.

(3) Phot. Alinari, n. 19103; *Répertoire*, t. I, p. 323, 4.

(4) Collignon, t. I, p. 457.

(5) *Ibid.*, t. I, p. 433.

(6) *Ibid.*, t. II, p. 662.

(7) *Ibid.*, t. II, p. 228-230.

cet égard ; quand même ils nous seraient parvenus à l'état de fragments et sans histoire, ces marbres pourraient être classés aujourd'hui, à la seule inspection de la poitrine, avec une précision très satisfaisante.

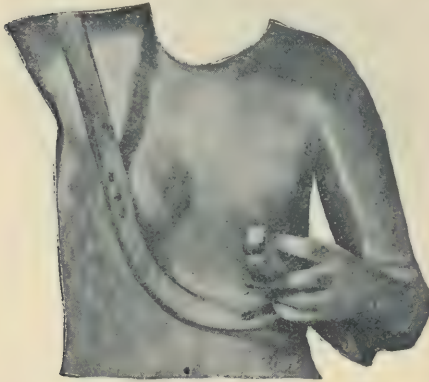


Fig. 23. — Aphrodite
(Musée des Offices à Florence.)

s'autorisait, pour cela, de l'aspect de la poitrine, où les seins semblent fortement marqués et tangents. Mais cela est inadmissible pour l'époque de Phidias ; M. Lœschcke a donc eu pleinement raison, en 1884, de contester la désignation ordinaire de cette figure et de proposer d'y substituer celle d'Héraklès (1).

Qu'on me permette, à ce propos, quelques observations qui serviront de commentaire et comme d'application pratique au principe que je me suis efforcé d'établir.

Dans les deux dessins exécutés en 1674 d'après le fronton occidental du Parthénon, la figure nue, désignée par la lettre S, a été généralement qualifiée d'Aphrodite ; on



Fig. 24. — Aphrodite
(Musée de Naples.)

(1) Lœschcke, *Vermutungen zur griechischen Kunstgeschichte*, 1884 (cf. *Revue critique*, 1885, I, p. 34).

Pour certaines œuvres dont la date est contestée ou incertaine, l'*indice mammaire* autorise des conclusions qui accroissent notablement notre savoir. Il devient évident qu'une des plus belles terres cuites grecques connues, la danseuse voilée, autrefois à l'architecte Titeux et aujourd'hui au Louvre (1), est une œuvre (ou la copie d'une œuvre) antérieure au milieu

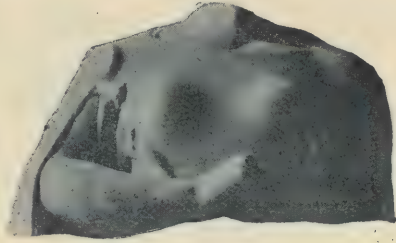


Fig. 25. — Athéna
(Métépe d'Olympie.)

du IV^e siècle, tellement l'écartement des seins y est marqué. Comme le même motif paraît sur les vases peints, où les imitations de sculptures de la grande époque attique font défaut, la conclusion tirée de l'*indice mammaire* se trouve appuyée d'un autre argument.

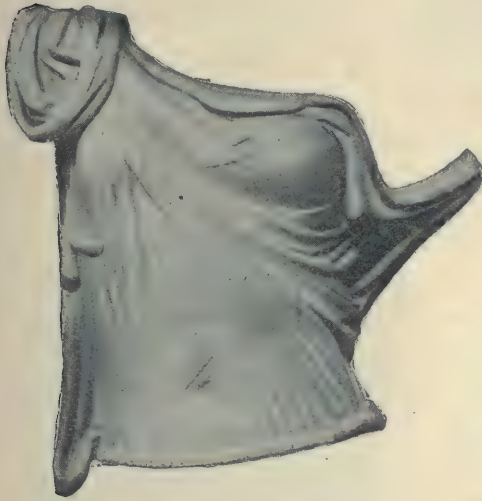


Fig. 26. — Electre
(Musée de Naples.)

sane ou héroïne, que l'on appelle l'Aphrodite de l'Esqui-

(1) Heuzey, *Bull. de Corresp. hellénique*, 1892 (XVI), p. 73, pl. IV. « Les proportions, observe M. Heuzey, appartiennent encore à l'époque du beau style; la tête est relativement assez forte, sans que le corps porte aucune trace de l'allongement conventionnel mis en usage par l'école de Lysippe » (*ibid.*, p. 74). — Depuis que ce mémoire est écrit, M. Studniczka a attribué l'original de la *Danseuse voilée* à Calamis le jeune et l'a identifiée à la *Sosandra* louée par Lucien (cf. *Rev. archéol.*, 1907, II, p. 342 et suiv.).

lin (1) (fig. 27); on s'est demandé, notamment, si c'était une statue archaïque ou archaïsante, en entendant par ce dernier



Fig. 27. — Aphrodite de l'Esquilin
(Musée du Capitole.)

mot non pas une copie exacte, mais l'imitation libre et capricieuse d'une œuvre archaïque (2). L'écartement considérable des seins tranche la question : l'original, fidèlement copié, était une œuvre archaïque, contemporaine des Amazones attribuées à Crésilas et à Polyclète, qui offrent le même caractère au même degré (fig. 28, 29) (3). Il est donc constant que la sculpture

grecque du v^e siècle produisit des figures de femmes nues; l'affinité de la tête de la statue esquiline avec les types de Polyclète vient encore légitimer notre conclusion.

Furtwängler, dans un de ses derniers travaux, a rapproché d'une belle statue de Niobide nue découverte en 1905 à Rome (fig. 30) l'Athéna semi-archaïque de Leptis (au musée de Constantinople) et l'Aphrodite de l'Esquilin (fig. 31, 27); il

mot non pas une copie exacte, mais l'imitation libre et capricieuse d'une œuvre archaïque (2). L'écartement considérable des seins tranche la question : l'original, fidèlement copié, était une œuvre archaïque, contemporaine des Amazones attribuées à Crésilas et à Polyclète, qui offrent le même caractère au même degré (fig. 28, 29) (3). Il est donc constant que la sculpture



Fig. 28. — Amazone
(Musée du Capitole.)

(1) *Répertoire*, t. II, 364, 2; Joubin, *La sculpture grecque*, p. 176.

(2) Je fais observer en passant que le bas-relief du Musée d'Odessa, publié par moi dans les *Monuments Piot* (t. II, pl. 7), est bien archaïque, comme je l'ai dit, et non archaïsant : les seins de la figure féminine sont très écartés.

(3) Collignon, t. I, p. 503-506.

plaçait ces œuvres, qui l'avaient longtemps embarrassé, vers 460 (1). L'indice mammaire lui donne parfaitement raison ; j'ai



Fig. 29. — Amazone
(Musée du Capitole.)



Fig. 30. — Niobide
découverte à Rome en 1905.

pu encore l'en assurer avant le funeste voyage où ce grand savant a trouvé la mort.

L'original de la Héra Borghèse et de la Héra Barberini (fig. 5, 6) (2) est attribué à Alcamène, élève et continuateur de Phidias. Si l'on compare, dans ces figures matronales, l'écartement des seins à celui qu'on observe dans les Parques du Parthénon ou dans les Caryatides de l'Erechthéion (3), il semblera certain que la Héra Borghèse est bien sortie de l'école de Phidias.

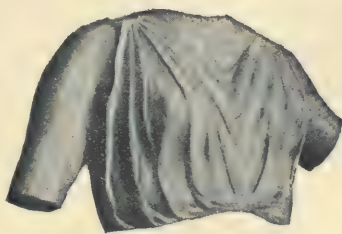


Fig. 31. — Athéna de Leptis
(Musée de Constantinople.)

On a voulu attribuer à cette école notre admirable statue de Milo (fig. 32) et l'on a même prononcé, à ce propos, le nom d'Alcamène. J'ai moi-même, à bien des reprises, insisté sur le carac-

(1) Cf. *Rev. archéol.*, 1907, II, p. 342.

(2) Furtwängler, *Masterpieces*, p. 84.

(3) Collignon, t. II, p. 32, 93.

tère phidiesque de ce chef d'œuvre, que je voulais faire remonter jusqu'aux environs de l'an 400. La considération de l'indice mammaire m'oblige — *dies diem docet* — à confesser mon erreur. Dans la copie exacte de l'Eiréné de Céphissodote, à Munich, dont l'original appartient à la fin du v^e siècle ou au premier tiers du iv^e (1), l'écartement des seins est bien plus

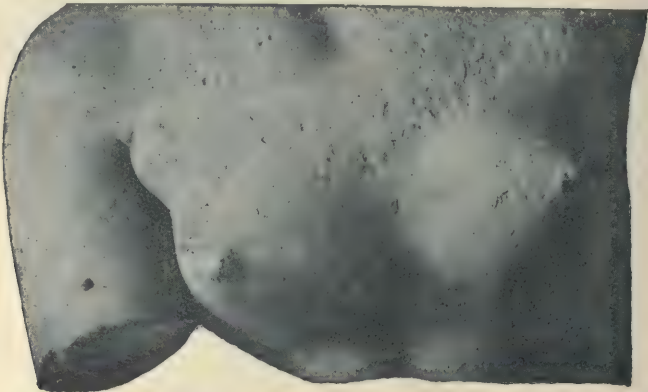


Fig. 32. — Aphrodite de Milo
(Musée du Louvre.)

marqué que dans la statue de Milo (2). Comme l'original de l'Aphrodite d'Arles (3), l'Aphrodite de Milo ne peut être antérieure au milieu du iv^e siècle; qu'elle appartienne à l'école de Praxitèle, à celle de Scopas ou (plus vraisemblablement) à une école toute différente, il est désormais impossible de la rattacher à celle de Phidias.

J'ai proposé jadis d'attribuer à Strongylion, sculpteur contemporain d'Alcamène, l'original de la belle Artémis de Mételin au musée de Constantinople (4). L'attribution reste naturellement incertaine; mais la date assignée par moi à l'original est pleinement confirmée par l'étude des seins.

(1) Collignon, t. II, p. 181.

(2) *Ibid.*, t. II, pl. à la p. 472.

(2) *Ibid.*, t. II, p. 269.

(4) S. Reinach, *Recueil de têtes*, p. 127 et *Rev. archéol.*, 1904, I, p. 28.

Edhem Bey a eu l'obligeance de les mesurer; la distance des pointes est de 0^m15, alors que l'intervalle entre les deux globes est de 0^m043 et le diamètre des seins à la base de 0^m08. Le même ami veut bien me communiquer les mesures qu'il a prises sur l'Athéna de Leptis, dont l'original est antérieur d'au moins un demi-siècle à celui de l'Artémis de Mételin. Dans l'Athéna, la distance des pointes est de 0^m16, le diamètre à la naissance de 0^m06, l'intervalle de 0^m08 à 0^m085. Ce sont donc deux sculptures archaïques et dont l'indice mammaire suffit à marquer non seulement l'époque approchée,



Fig. 33. — Aphrodite de Taormine (Musée de Syracuse.)

mais l'ancienneté relative.

Ce n'est pas sans surprise que j'ai appliqué mon critère à une statue jadis très admirée, aujourd'hui trop dédaignée peut-être, la *Callipyge* de Naples (fig. 34, 35) (1). Si nous la comparons à l'Aphrodite Landolina de Syracuse, par exemple (fig. 33) (2), ou à une autre statue conforme au canon pectoral de Praxitèle, nous constaterons qu'elle est plus archaïque, que l'écartement des seins y est assez marqué, à peu près



Fig. 34. — Aphrodite Callipyge (état actuel.)

comme dans la prétendue *Psyché* dont il a déjà été question (3). Cela n'autorise certaine-

(1) *Répertoire*, t. I, p. 328, 1-3; phot. Alinari, n. 11, 152.

(2) *Répertoire*, t. I, p. 326, 7; phot. G. Crupi, n. 249.

(3) Les restaurations faites dans la région pectorale n'ont pas altéré le caract-

ment pas à mettre sous le nom de Scopas l'original d'une figure dont la sensualité touche à l'indécence ; pourtant, en dehors même de l'indice mammaire, d'autres considérations semblent la rapprocher de Scopas. Il ne faut pas oublier que le



Fig. 35. — Aphrodite Callipyge
(ancien état.)

geste auquel cette statue doit son surnom se trouve dans une figure d'Amazone de la frise du Mausolée, à laquelle nous savons qu'a travaillé Scopas (1), ainsi que dans la Ménade du même artiste, telle qu'elle a été restituée avec vraisemblance par M. Treu (2). Assurément, dans ces deux figures, le dévoilement local est accidentel ; il est le résultat, voulu par l'artiste, d'un mouvement tumultueux de la draperie, tandis que, dans la statue de Naples, l'intention pro-

vocante est prêtée à la figure principale elle-même. Il y a là quelque chose de choquant et de lascif dont on n'ose pas rendre responsable un grand maître, bien qu'il semble en avoir du moins suggéré l'idée ; mais si l'on se rappelle ce que s'est permis Jules Romain, l'auxiliaire et le disciple favori de Raphaël, on pourra peut-être mettre en cause, sans trop de scrupule, un élève ou un imitateur de Scopas. En tous les cas, comme le même motif, avec toutes les circonstances aggravantes de l'intention, paraît sur une peinture de vase à figures rouges des environs de l'an 380, et qu'il en est question dans un texte remontant à la Comédie moyenne (3), on a des raisons

tère qui nous importe ; M. Herrmann (de Dresde) en est convaincu comme moi (*der Brustmriß unter dem Gewande ist sicher*, m'écrit ce savant).

(1) *Skulpturenschatz*, pl. 25.

(2) Treu, *Mélanges Perrot*, p. 320 (*Rép.*, III, 238, 1). Cf. pourtant *Rev. archéol.*, 1907, II, p. 349.

(3) Heydemann, *Jahrbuch des Instituts*, 1887, p. 125 ; cf. Kock, *Hermes*, t. XXI, p. 407, qui a tiré un long texte iambique de la prose d'Alciphron, I, 39.

sérieuses de placer vers le milieu du iv^e siècle, et non à l'époque alexandrine ou impériale, l'original de la *Callipyge* de Naples (1).

A l'époque alexandrine et à l'époque romaine, les œuvres vraiment originales sont relativement rares (2); mais on s'accorde à compter parmi ces dernières certains bas-reliefs où la mythologie prend une allure familière et anecdotique. Je cite comme exemple une charmante composition du musée de Naples, représentant Aphrodite persuadant Hélène, où les seins de la déesse

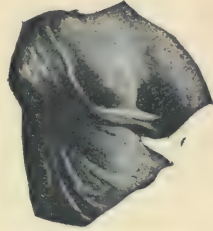


Fig. 36. — Aphrodite
(relief au Musée de Naples.)

(1) Furtwængler paraît déjà avoir senti une relation de style entre les statues de Scopas et la *Callipyge* (*Masterpieces*, p. 395). — Puisqu'il vient d'être question de la *Callipyge*, je dois appeler l'attention sur un fait singulier dont l'auteur de la notice sur cette statue, dans la nouvelle série des *Denkmäler* de Bruckmann (pl. 578), paraît ne point s'être aperçu. L'Albertinum de Dresde possède un moulage de la *Callipyge* procuré par R. Mengs (1728-1779); la tête et le buste de ce moulage, que je reproduis d'après une photographie due à l'obligeance de M. Herrmann (fig. 33), sont identiques à la tête et au buste de plusieurs anciennes copies et réductions en marbre que je connais de la *Callipyge* — à Versailles, au Louvre, dans une collection parisienne, etc. Mais, dans la statue telle qu'elle est aujourd'hui et que la photographie a répandue partout (fig. 34), tête et poitrine sont différentes et beaucoup plus mauvaises. Il y a donc eu deux restaurations successives, dont l'une assez récente et clandestine. Aurait-elle été exécutée en 1868, époque où, suivant un bruit recueilli par M. Bernoulli, l'original serait tombé à terre et se serait gravement endommagé? — La copie de Versailles, œuvre de Clérion (1686), est reproduite dans Nolhac, *Les jardins de Versailles*, p. 135.

(2) Il y en a, cependant, et l'indice mammaire doit être aussi considéré (ce que je ne puis faire ici) dans les œuvres de cette époque. Il est possible que certains sculpteurs postérieurs à Alexandre aient archaïsé la poitrine, à l'imitation des sculpteurs du v^e siècle, tout en créant des motifs nouveaux; M. Treu me rappelle, à cet égard, les seins écartés de l'Athéna et de la Gè dans les reliefs de l'autel de Pergame, ainsi que de l'Ariane de Madrid. Toutefois, quand je constate l'usage du même canon dans la Niké de Samothrace, que l'on place vers 306, je me demande si cette date, appuyée de bons arguments par O. Benndorf, doit être définitivement acceptée, ou si notre belle Niké ne serait pas la copie d'un modèle du temps de Scopas (Newton, devant la Niké de Samothrace, songeait précisément à cet artiste.) La restauration de Ravaisson a porté sur la région pectorale de la statue; je n'ai pourtant pas lieu, malgré les aigres propos de Rayet, de la considérer comme inexacte. La question mérite d'être étudiée à nouveau.

sont conformes au canon de Praxitèle (fig. 36) (1). Je ne connais pas, dans cette série de reliefs, un seul spécimen de seins écartés.

VII

Lorsque les artistes italiens de la Renaissance commencèrent à figurer sans voiles les déesses de la Fable, ils s'inspirèrent nécessairement des statues et des bas-reliefs antiques. Les monuments de l'art archaïque et du v^e siècle leur étant inconnus, ils se conformèrent généralement, dans la représentation de la poitrine, aux modèles de l'époque de Praxitèle que leur fournissaient les copies romaines.



Fig. 37. — La Nuit de Michel Ange
(Florence.)

Chez Botticelli comme chez Raphaël, chez Corrège comme chez Titien, c'est le canon praxitélien qui domine. A cet égard comme à tant d'autres, Michel Ange fait exception. Il était dans la nature de ce singulier génie de s'écarter des types admis et traditionnels. Dans sa Madone de Bruges, qui date de sa jeunesse (2), comme dans les figures colossales de la Nuit et de l'Aurore,

qu'il exécuta bien plus tard pour le tombeau des Médicis (fig. 37) (3), la distance entre les seins est au moins aussi grande que dans les sculptures de l'art grec archaïque. Il y a là une rencontre, non une imitation, car l'art archaïque était complètement ignoré de Michel Ange; mais de même que son tempé-

(1) Phot. Alinari, n. 44, 189; Roscher, *Lexikon*, art. *Helena*, p. 1937, 1960.

(2) *Skulpturenschatz*, pl. 35.

(3) *Ibid.*, pl. 291, 293.

rament le poussait à donner à ses figures quelque chose de l'impersonnalité un peu froide des dieux de Phidias, il se conforma inconsciemment à l'ancien canon dans le modelé de la poitrine des femmes (1). On constate ainsi, à travers les siècles, une sorte d'affinité entre Michel Ange et le prédécesseur illustre dont il connaissait à peine le nom.

L'influence des modèles antiques s'exerça dans une mesure plus restreinte sur l'art des peuples transalpins, où le réalisme, imparfaitement mitigé, ne perdit ses droits que pour céder à l'académisme. Dans la sculpture et la peinture de la Flandre, de la France, de l'Allemagne, les images de femmes aux seins écartés sont assez fréquentes ; l'exemple de Michel Ange peut d'ailleurs y avoir contribué chez des artistes comme Jean Goujon (les Caryatides du Louvre) (2) et Pierre Biard (la Renommée de Cadillac) (3). Plus tard, il semble que les artistes se conformèrent au canon de Praxitèle dans la mesure où leur talent était dominé par l'imitation de l'antique. Même au XIX^e siècle, l'art académique et officiel s'en tient volontiers à cette formule (fig. 38) (4),



Fig. 38. — Ariane de Danneker
(Francfort sur le Mein.)

tandis que les réalistes, comme Carpeaux, Falguière, Rodin, etc., s'en écartent, par cela même qu'ils regardent de près la nature et s'inspirent de la variété de ses modèles (5). Mais la

(1) Quelques-unes des femmes de Michel Ange sont aussi peu *féminines* que celles de l'art grec archaïque, qui n'apprit que fort tard à représenter les caractères féminins, tout différents de ceux du *sexe* et plus difficiles à saisir.

(2) Gonse, *La sculpture française*, pl. à la p. 114.

(3) *Ibid.*, pl. à la p. 158.

(4) Je donne comme exemple (fig. 38) une statue jadis très admirée, aujourd'hui dédaignée et méritant de l'être, l'*Ariane* de Danneker (collection Bethmann à Francfort sur le Mein). Voir Max Schmid, *Kunstgeschichte des XIX. Jahrhunderts* (Leipzig, 1904), t. I, p. 427, fig. 78.

(5) Voir les photographies réunies dans C. [H. Stratz, *Die Frauenkleidung*, Stuttgart, 1904.

question, ainsi élargie, devrait faire l'objet d'une étude spéciale et je dois me contenter ici de ces brèves indications. Le but de ce mémoire sera pleinement atteint s'il appelle l'attention des archéologues sur un détail de la représentation du corps féminin qui peut fournir un indice chronologique et autoriser à reconnaître, même dans des copies romaines de basse époque et mutilées, un écho des créations du grand art.

Salomon REINACH.

LES « DIALOGUES DES COURTISANES »

COMPARÉS AVEC LA COMÉDIE (1)

(Suite).

II

Beaucoup des incidents qui sont développés ou dont il est parlé dans les *Dialogues des Courtisanes* ont été signalés par avance au cours du précédent chapitre, parce qu'on ne pouvait en distraire la mention de l'étude des personnages. Sur ceux-là nous ne reviendrons pas ; et nous nous contenterons d'examiner ici ceux qui sont demeurés en dehors de nos précédentes analyses.

Presque tous, comme on doit s'y attendre, se rattachent à des aventures d'amour et peuvent être groupés autour de l'histoire d'une liaison. Nous connaissons déjà les événements qui, chez Lucien comme dans la comédie, déterminent une femme à devenir courtisane. Lorsqu'elle y est décidée, il lui faut un amant — ou des amants. On pouvait, en Grèce, les demander aux dieux, à certains dieux tout au moins, et encore mieux à certaines déesses. « Si nous trouvons encore un galant pareil à « Chairéas », dit ironiquement la mère de Mousarion (VII, 1),

(1) Voir *Revue*, XX, pages 176-231.

« il nous faudra sacrifier une chèvre blanche à la Pandémos, « une génisse à Ourania, celle des Jardins, et offrir une cou-
 « ronne à Déméter qui envoie les trésors! » Je ne sais si Démé-
 ter, même sous l'invocation de *πλουτοδότειρα*, était dans la
 comédie l'objet d'un culte particulier de la part des hétéaires;
 mais leur dévotion à Aphrodite y était plus d'une fois signalée.
 C'est ainsi que, dans le *Poenulus*, Adelphasium et Antérastilis
 se rendent, le jour des Aphrodisies, au temple de Vénus Caly-
 donienne, pour mériter par leurs dons les bonnes grâces de la
 déesse (1); chez Athénée (2), un fragment de la *Φιλοῦσα* d'Ale-
 xis sert de confirmation à cette phrase : ὅτι... καὶ Ἀφροδίσια ἴδια
 ἄγουσιν αὐτόθι (à Corinthe) αἰ. ἑταῖροι; une pièce de Ménandre
 était intitulée *Ἀφροδίσια*; dans une autre, le *Κόλαξ*, une
 joyeuse compagnie fêtait Aphrodite Pandémos (3); dans
 l'*Hetaera* de Turpilius, un temple — nous ne savons de quelle
 divinité — était le lieu où le héros rencontrait pour la pre-
 mière fois sa future maîtresse et recevait le coup de foudre (4);
 probablement, la jeune femme y était venue pour prier; sa
 prière, comme on voit, se trouvait de suite exaucée. Mais, pour
 trouver l'amant qui paiera bien, il ne suffit pas, d'ordinaire, de
 le demander à Aphrodite; il faut aussi le chercher par soi-
 même. Plusieurs passages de Plaute, dans l'*Epidicus*, dans les
Ménechmes, nous montrent les courtisanes en chasse, faisant
 guetter les dupes par leurs servantes, ou se promenant le
 mieux parées qu'elles peuvent aux endroits les plus fréquen-
 tés (5). Drosis, du X^e Dialogue, connaît bien cette coutume; et,
 quand elle craint qu'une rivale ne lui ait enlevé Kleinias, elle
 expédie Nébris à l'agora, du côté du Pæcile, pour surveiller un
 peu ce qui s'y passe. Nous savons que Nébris ne découvrira
 point ce que sa maîtresse redoutait. La description de ce qu'elle

(1) *Poen.*, 333, cf. 256; 849-850; 1134.

(2) *Ath.*, 574 B = Alexis, fr. 253 Kock.

(3) *Ath.*, 659 D = Mén., fr. 292.

(4) *Het.*, fr. 1, II Ribbeck.

(5) *Epid.*, 213 suiv.; *Mén.*, 338 suiv.

verra — Kleinias déambulant avec son philosophe dans la direction du Dipylon, rougissant lorsqu'il aperçoit la soubrette, et tenant ensuite les yeux fixés au sol — évoque d'ailleurs le souvenir de plusieurs fragments du répertoire : ainsi, à différentes reprises, chez Alexis, chez Ménandre, chez Baton, il est fait allusion aux promenades des philosophes (1) ; un personnage du Πύρρονος, qui voulait s'initier à la grande vie (βίος ὑγιής), déclare qu'il a trouvé les initiateurs par douzaines en se promenant au Céramique, là même où se promènent Kleinias et Aristainétos (2) ; d'autre part, de pudiques νεάνισκοι à qui un prostituteur amène à l'improviste, pendant qu'ils sont à table, de séduisantes courtisanes, sont représentés par Ménandre le nez et les regards baissés, comme notre jeune néophyte (3). C'est surtout au moment des grandes fêtes, lorsque tout le monde est en liesse et se presse autour des mêmes spectacles, que se font les rencontres décisives : Charmidès a vu d'abord Philémation et s'est épris d'elle pendant les Dionysies (XI, 2) ; des Dionysies également datent les relations d'Alcésimarque et de Séléniùm (4) ; et la mention du concours tragique dans le fragment 873 de Ménandre (τραγωιδῶς ἤν' ἀγῶν Διονύσια) provient peut-être d'un récit du même genre.

L'amant une fois trouvé, commence pour le couple une existence de plaisir, dont l'épisode principal — de ceux qu'on voit — est le *symposion*. Τί οὐ πίνομεν, ὦ Παννυγί, dit en arrivant Philostratos (IX, 4) (5). De même Philolachès, au début de la *Mostellaire* : *sed voluptas mea, mea Philematium, potare tecum conlibitum est mihi* (6). Les personnages de Lucien boivent jusqu'à l'ivresse, les femmes — en dépit des recommandations de leurs mères (III, VI) — aussi bien que les hommes. « Tu es

(1) Alexis, fr. 147 ; Mén., fr. 117 ; Baton, fr. 2 ; 5.

(2) Alexis, fr. 203.

(3) Mén., fr. 607.

(4) *Cist.*, 89 suiv. = Mén., fr. 558.

(5) Cf. IV, 1 (πίνουσι) ; XI, 1 (οὔτε πέπωκας ἡδέως) ; XII, 5 (ἀλλὰ πίνομεν ἤδη).

(6) *Most.*, 294-295.

« folle, Myrtion », dit Pamphile à sa maîtresse dans le II^e Dialogue, « ou bien tu as la tête alourdie par le vin (κραυπαλαῖς) ; « pourtant, hier au soir, nous ne nous sommes pas tout à fait « enivrés (οὐ πᾶντο ἐμεθύσθημεν) ». Ce sont les mœurs de la comédie. Parmi les témoignages, qui surabondent (1), relevons en particulier : d'une part, les fragments d'Alexis 9, 253, 286 et le fragment 3 de Kléarchos, qui mettent en scène des buveurs se plaignant de la κραυπαλή, ou qui contiennent des réflexions plaisantes sur les ennuis de ce mal ; d'autre part, quelques textes où des courtisanes sont présentées comme des biberonnes intrépides : par exemple les vers 453 et suiv. de l'*Heautontimoroumenos*, décrivant les ravages que Bacchis, en une seule séance, a causés dans le cellier de Chrémès ; le fragment 223 d'Alexis, qui constate l'amour frénétique de Nannion pour Bacchus ; le fragment 3 d'Épikratès, où Laïs est appelée ποτίς ; le fragment 4 d'Axionikos, qui montre un débauché, Pythodélos, accompagné d'une courtisane ivre ; le fragment 20 de Diphile, où une femme, je crois, pousse à boire un Barbare qui est probablement son amant ; etc. (2). Dans les *Dialogues*, les symposia comportent de la musique (V, XV, III, XII) ; on sait trop qu'il en était de même dans la comédie pour que j'aie besoin d'insister (3). Ils comportent aussi des intermèdes chorégraphiques : ici (III), deux courtisanes, Thaïs et Philinna, dansent tour à tour en montrant le plus possible de leurs jambes ; là (XV), le

(1) En voici quelques-uns, en plus de ceux qui sont rappelés ci-dessus : Antiphane, fr. 115 ; 165 ; Anaxandride, fr. 3 ; 41 (v. 15) ; Eubule, fr. 94 ; 126 ; Éphippos, fr. 25 ; Alexis, fr. 21 ; 223 ; Xénarchos, fr. 2 ; Philémon, fr. 193 ; Diphile, fr. 20 ; Ménandre, fr. 8 ; 67 ; 226 ; 377 ; 510 ; 627 ; Ἐπιτρ., C 3, v. 20 ; Philippidès, fr. 26 ; Krobylos, fr. 3 ; 5 ; Adesp., fr. 106-107 ; etc. ; sans compter les exemples nombreux que fournit le théâtre latin (*Most.*, 313 suiv. ; *Eun.*, 727 suiv. ; etc.). Des monuments figurés illustrant des scènes de comédie représentent des personnages ivres : ainsi le bas-relief de Naples reproduit chez Dörpfeld, *Das griechische Theater*, p. 327 (fig. 81).

(2) La Rhodé du fr. 84 de Philémon, qui, la coupe à la main, fait rouler sous la table tous les autres convives, n'est probablement pas — étant donné son nom (cf. *Mén.*, fr. 245 ; 546) — une courtisane.

(3) Antiphane, fr. 127 ; 225 ; 236 ; Amphis, fr. 14 ; Anaxilas, fr. 41 ; Philémon, fr. 44 ; Alexandros, fr. 3 ; etc.

rustre Gorgos se prépare à danser, pendant que Parthénis exécute sur la flûte un air lydien. En face de ces tableaux, nous avons à rappeler : le fragment 113 d'Antiphane, qu'Athénée introduit par ces mots : Ἀντιφάνης ἐν Καρσὶ κατὰ τὸ Ἀττικὸν ἔθος τῆς ὀρχήσεως κωμωιδεῖ τινα τῶν σοφῶν ὡς παρὰ δεῖπνον ὀρχούμενον (1) ; le fragment 97 d'Alexis — ἀπὸ συμβολῶν ἔπινον, ὀρχεῖσθαι μόνον βλέποντες — et surtout le fragment 222 : τοῦτο γὰρ νῦν ἐστὶ σοι ἐν ταῖς Ἀθήναις ταῖς καλαῖς ἐπιχώριον · ἅπαντες ὀρχοῦντ' εὐθὺς ἀν οἴνου μόνον ὀσμὴν ἴδωσιν.. ; le fragment 1 d'Ériphos (prononcé, j'imagine, à table par une courtisane) : οἶνον λέγουσι τοὺς γέροντας, ὃ πάτερ, πείθειν χορεύειν οὐ θέλοντας ; le récit de Pseudolus, dans la pièce du même nom (v. 1273 et suiv.), peut-être un morceau original de Plaute (2), mais inspiré sans doute de morceaux analogues du répertoire attique ; la scène finale du *Persa*, où Toxile et Sagaristion gambadent autour de Dordale ahuri, sous prétexte de lui montrer des pas dans lesquels excellaient Hégias et Diodore d'Ionie (3) ; etc. On remarquera que ces exemples remontent presque tous à la période moyenne, et que, dans tous, les personnages qui dansent sont des convives masculins. Une seule fois chez les comiques, vers la fin du *Stichus*, une femme est invitée à donner le spectacle de son agilité (4) ; cette femme est l'esclave Stéphanium, maîtresse commune de deux compagnons de servitude, Stichus et Sangarinus. Nulle part chez Plaute ou chez Térence, bien que l'occasion s'en soit souvent offerte, ni dans les fragments des pièces grecques ou latines, il n'est fait allusion aux talents de danseuses que devraient posséder les courtisanes ; et, dans le livre XIII d'Athénée, aucune anecdote concernant les femmes à la mode du IV^e siècle et du III^e ne nous les montre dansant (5) ; c'est seulement chez les poètes romains, entre

(1) Ath., 134 B.

(2) Leo, *Abhandlungen* de Göttingen, I (1896-1897), p. 41 ; cf. *Nachrichten*, 1903, p. 353, n. 1.(3) *Persa*, 824-826.(4) *Stichus*, 754. Il n'est d'ailleurs point sûr qu'elle s'exécute.

(5) Les ὀρχηστρίδες thessaliennes qui, dans un banquet offert par Gonatas,

autres chez Ovide, que la chorégraphie est présentée comme un art nécessaire pour le succès d'une carrière galante (1). De cette observation, il faut rapprocher les suivantes. Dans le dialogue III, le thème de la danse est lié à celui d'un concours de perfection plastique (Θαῖς δὲ οἶα καὶ ἔσχωψεν εὐθύς ἐς ἐμέ· « Εἰ γάρ τις », ἔφη, « μὴ αἰσχύνεται λεπτὰ ἔχουσα τὰ σκέλη, ὀρχήσεται καὶ αὐτὴ ἐξαναστᾶσα »); or, le thème du concours — thème égrillard, qu'un contemporain de notre auteur, Alciphron, a com plaisamment développé (2) — n'apparaît pas dans les débris certains de la nouvelle comédie. Enfin, une expression dont se sert Philinna critiquant les éloges excessifs que Diphile adressait à Thaïs — καθάπερ τὴν Καλάμιδος Σωσάνδραν ἐπαινῶν, ἀλλ' οὐχὶ Θαῖδα — doit appartenir en propre à Lucien; car il a parlé plusieurs fois de la Sosandra de Kalamis (3), et c'est chez lui seulement que nous en trouvons la mention (4). Pour ces diverses raisons, je soupçonne que l'épisode du III^e dialogue n'a pas été tiré du répertoire.

Il va de soi que les fêtes publiques, quelques-unes surtout, fournissaient aux courtisanes et à leurs amoureux l'occasion de particulières réjouissances. Lucien, dans une phrase du I^{er} dialogue qui fait songer à un passage de l'*Heautontimoroumenos* (5), nomme les Halôia; et le nom de cette fête reparaît dans une phrase du dialogue VII. D'après ce que nous savons des Halôia, il est assez probable effectivement qu'elles intéressaient la société galante: c'est lors des Halôia que Sinopé offrit à

émerveillèrent si fort des députés arcadiens (Persée, Ath., 607 C), les ὀρχηστρίδες qui parurent au festin de noces du Macédonien Karanos (Lyncée, Ath., 130 A), les μακτιστρίαι ou μακτροκτυπίαι nommées chez Athénée, p. 629 C-D, étaient des danseuses de profession.

(1) Prop., II, 3, 17-18; Ovide, *Am.*, II, 4, 29 suiv.; *Ars am.*, II, 305; III, 349 suiv.; *Rem. am.*, 334.

(2) Alc., IV, 14. Rien n'autorise à croire que cette épître soit imitée d'une narration comique; cf. Leo, *Plautinische Forschungen*, p. 128, note 1.

(3) Cf. *Imag.*, 4 et 6.

(4) Cf. Overbeck, *Schriftquellen*, p. 96.

(5) Dial. I, 1 : « συνέπιε μεθ' ἡμῶν πέρυσιν ἐν τοῖς Ἄλωις; *Heautont.*, 733 : *apud eum miles Dionysiā agit.*

Éleusis la victime dont l'immolation irrégulière causa tant d'ennuis à l'hierophante Archias (1). On peut donc bien admettre que les comiques avaient parlé de cette fête et que Lucien les suivit.

Le plaisir n'est pas tout. Au milieu des orgies, la courtisane, si elle a vraiment une âme de courtisane, veille à ses intérêts. La mère de Mousarion est indignée de ce que le retour des Halôia n'ait valu à sa fille aucun cadeau (VII, 4). Les Aphrodisia ont coûté à Dorion une drachme, qu'il a déposée, pour Myrtalé, aux pieds de la déesse (XIV, 3). Nous savons que, dans la comédie, les matrones exploitaient fort bien toutes les fêtes du calendrier pour se faire donner de l'argent (2); sans doute les courtisanes ne demeuraient pas en arrière (3). Myrtalé, tant qu'elle a consenti à recevoir Dorion, ne travaillait pas seule à le gruger : tantôt c'était à la mère de sa belle que le pauvre homme donnait deux drachmes pour acheter des chaussures; tantôt c'était à la servante Lydé qu'il mettait quelques oboles dans la main (XIV, 3). Nous reconnaissons là les dispositions libérales de l'amant profondément épris, telles que les dépeint Cléérète (*Volt placere sese amicae, volt mihi, volt pedisequae*) (4), ces mêmes dispositions que Dipsas, chez Ovide, conseille de mettre à profit (5). Voici maintenant, indiquées d'un trait rapide au passage, quelques-unes des mésaventures auxquelles sont exposés les galants. L'un, qui se présente pour entrer chez sa dame, se voit consigné à la porte et s'entend dire : « Quelqu'un est là-dedans » (ἐνδον ἕτερος, XII, 1; cf. VIII, 3); c'est ce qui arrive à Diniarque (6). Un autre doit

(1) [Dém.], c. *Néère*, § 116.

(2) Cf. *Miles glor.*, 691-692, où les noms des Kalendes et des Quinquatries ont dû prendre la place de noms de fêtes helléniques.

(3) Dipsas, chez Ovide, engage la débutante, quand elle ne saura plus sous quel prétexte réclamer des largesses, à rappeler plus ou moins directement son anniversaire de naissance (*Am.*, I, 8, 93-94 : *cum te deficiet poscendi munera causae, natalem libo testificare tuum*).

(4) *Asin.*, 183 suiv. Cf. *Mén.*, 541 suiv.

(5) *Am.*, I, 8, 89 suiv. Cf. *Ars am.*, II, 257 suiv.

(6) *Trucul.*, 717-718; 732 suiv. ; 751 suiv.

venir, à une heure indue, assiéger la maison de sa maîtresse (ἀωρι παραγιγνόμενος ἐπὶ τὰς θύρας, VIII, 2); c'est ce qui arrive à Phédrome (1).

Passons à des incidents d'un caractère moins banal, et qui touchent de façon plus directe les interlocuteurs des *Dialogues*. On sait que les parents voient avec déplaisir les amourettes de leurs fils. Parfois ils interviennent pour les faire cesser : Kleinias est placé par son père sous la surveillance d'un philosophe (X); Lysias est enfermé à la maison (XII). Ni l'un ni l'autre de ces actes d'autorité n'a son équivalent exact dans les comédies conservées (2). Mais la rigueur du père de Lysias rappelle celle du père d'Alcésimarque, qui tient depuis six jours son fils à la campagne, loin de Sélénius (3), celle aussi de la mère de Philénium, qui consigne sa fille au logis (4); et Aristainétos n'est pas un mentor plus gênant pour Kleinias que Lydus n'est pour Pistoclère (*Bacch.*). Surtout, les épisodes auxquels donne lieu l'intervention paternelle rappellent des épisodes du répertoire. La missive envoyée par Kleinias à Drosis fait pendant à celle que Phoenicium, du *Pseudolus*, écrit à Calidore; Drosis invite son amie Chélidonion à en prendre connaissance, comme Calidore invitait Pseudolus à s'attendrir avec lui en lisant la prose de sa maîtresse; il n'est pas jusqu'à la réflexion de Chélidonion — τὰ γράμματα οὐ πάνυ σαφῆ, ἀλλὰ ἐπισεσυρμένα δηλοῦντα ἔπειξιν τινα τοῦ γεγραφότος — qui n'ait en quelque sorte son prototype dans des facéties de l'esclave : *Ut opinor, quaerunt litterae hae sibi liberos : alia aliam scandit... Has quidem pol credo, nisi Sibulla legerit, interpretari alium posse neminem... ; nam has quidem gallina scripsit* (5). Lysias, lui,

(1) *Curc.*, début.

(2) Strabax, du *Truculentus*, n'était pas, semble-t-il, séquestré.

(3) *Cist.*, 225 suiv.

(4) *Asin.*, 543.

(5) *Pseud.*, 23 suiv. L'exclamation de Drosis — Αἱ αἱ τάλαν, οὐδὲ τὸ χαίρειν προσέγραψε — rappelle, dans une certaine mesure, une phrase de Chrysale (des *Bacchides*) écoutant la lecture de la lettre de Mnésiloque : *non prius salutem scripsit?* (v. 1000). Quelque chose de pareil se trouve aussi dans le *Pseudolus*,

recourt aux grands moyens : il s'évade, pour rejoindre Ioessa, en sautant par dessus un mur; de même Strabax, dans le *Truculentus*, se livrait à des escalades pour aller, sans que personne le vît, rendre visite à sa voisine Phronésium (1). Nous savons que, tenus dans la gêne par l'économie de leurs pères, les jeunes gens de Lucien sont assez malhabiles à se procurer de l'argent. Du moins le seul qui agit — l'Acharnien du VII^e dialogue — s'inspire-t-il d'un modèle du répertoire : les deux mines qu'il offrait à Mousarion proviennent d'une vente de vin, dont il a touché le montant pour le compte et au nom de son père; or, dans le *Truculentus*, l'argent que Strabax apporte à Phronésium est le prix d'un troupeau de moutons, que le père de Strabax a vendus et que l'acheteur sans défiance a payés entre les mains du fils (2). Également inspirés du répertoire sont la plupart des conseils que la mère de Mousarion aurait voulu donner à Chairéas (VII), ou ceux qu'Ioessa refuse de donner à Lysias (XII) : tromper son père, lancer contre lui quelque méchant esclave qui le mette dedans (3), — on sait combien de fois les choses se passaient ainsi au théâtre (4); menacer sa mère, si elle ne finance pas, de s'embarquer pour prendre au loin du service (5), — qu'on se rappelle l'émoi de Sostrata à la fin de l'*Heautontimoroumenos* (6), et ce que Chrémès, un peu auparavant, faisait prévoir à Ménédème :

mais dans une partie interpolée (v. 1001-1002 : *sed in epistula nullam salutem mittere scriptam solet?*).

(1) *Trucul.*, 303 suiv.

(2) *Trucul.*, 647 suiv. Dans l'*Asinaire*, Liban et Léonidas interceptent, pour leur jeune maître Argyrippe, le prix d'un troupeau d'ânes. Dans le *Persa*, Sagaristion détourne une somme d'argent que son maître lui a remise pour faire l'acquisition d'une paire de bœufs.

(3) VII, 4 : Μόνος οὗτος οὐ τέχνην εὕρηκεν ἐπὶ τὸν πατέρα, οὐκ οὐκίτην καθήκεν ἐξαπατήσοντα...; XII, 1 : μήτε παραλογισάμενον τὸν πατέρα.

(4) Cf. Tér., *Eun.*, 39 (dans l'énumération des lieux-communs de la nouvelle comédie) : *falli per servom senem*.

(5) VII, 4 : ... οὐκ ἀπὸ τῆς μητρὸς ἤϊτησεν, ἀπειλήσας ἀποπλευσεῖσθαι στρατεύσομενος εἰ μὴ λάβῃ.

(6) *Heautont.*, 1003 suiv. Sur l'indulgence coutumière des mères de comédie vis-à-vis de leurs fils, voir ci-dessus, REG, 1907, p. 212.

« Si tu refuses de donner, ton fils en viendra aussitôt à ce qu'il
 « saura tout-puissant près de toi ; il menacera de partir sur le
 « champ » (1). Voler sa mère (2), cela seulement dépasse la
 mesure de ce que se permettent, à notre connaissance, les jeunes
 premiers de la comédie : des maris, chez Plaute, pillent ou pro-
 jettent de piller la garde-robe de leur femme (3) ; les fils sont
 plus discrets.

Là où les parents sont particulièrement à redouter, c'est
 quand ils entreprennent de marier les jeunes gens, et de
 les marier à des femmes de leur choix. En de telles circons-
 tances, Charin du IV^e dialogue, Chairéas du VII^e, peut-être
 aussi Pamphile du II^e, ont eu maille à partir avec leur famille.
 Tous trois d'ailleurs se sont tirés d'embarras à bon compte, à
 meilleur compte que n'auraient pu le faire, sans le secours
 d'un hasard opportun, Pamphile de l'*Andrienne* et Alcési-
 marque de la *Cistellaire* : ils n'ont pas épousé, et ils ont continué
 à fréquenter leur maîtresse. La veille encore du jour où se passe
 l'action du II^e dialogue, Pamphile, l'amoureux de Myrtilon, s'est
 entendu exhorter au mariage ; mais il en a été quitte, comme le
 fut durant plusieurs années son homonyme de l'*Hécyre* (4), pour
 un sermon (5). Son amante, qui est mal informée, n'en croit
 pas moins qu'il la délaisse pour devenir le gendre du *ναύκληρος*
 Pheidon ; de ce qu'elle dit, il ressort que cette union, dans sa
 pensée, sera une union impromptu et que Pamphile prendra
 femme sans même avoir vu sa future (6). C'est bien ainsi, par

(1) *Heautont.*, 487 suiv. Prendre du service dans une armée lointaine est la res-
 source ordinaire des amoureux déçus du répertoire, ou des viveurs décidément
 ruinés : voir l'*Heautontimorouménos*, le *Trinummus*, la note de Donat au vers
 275 des *Adelphes*, etc.

(2) XII, 1 : ... ἡ ὑπελόμενον τῆς μητρός.

(3) *Mén.*, 130 suiv. ; *Asin.*, 884 suiv.

(4) *Héc.*, 116 suiv. ; 633 suiv.

(5) Sa mère lui proposait en modèle un garçon de son âge : ὁ μὲν ἡλικιώτης
 σοι Χαρμίδης ... γαρμῆ ἤδη καὶ σωφρονεῖ (§ 4) ; cela rappelle les comparaisons que
 Lydus, des *Bacchides*, institue entre son pupille Pistoclère et l'ami de Pistoclère,
 Mnésiloque, qui n'est pas plus vieux de trois jours (v. 458 suiv. ; 461).

(6) II, 1 : Καὶ σὺ δ'οὖν πρότερον ἰδοῦ αὐτὴν καὶ τὸ πρόσωπον καὶ τοὺς ὀφθαλμοὺς

le fait, que le jeune premier de l'*Andrienne* — et sans doute plus d'un autre dans le répertoire de la *νέα* (1) — était mis en demeure de se marier. Son père l'a rencontré sur la place et lui a déclaré à brûle-pourpoint : « Tu te maries aujourd'hui ; « prépare-toi, va-t-en à la maison » (2). « Je soupçonne quelque « chose », s'écrie le malheureux, abasourdi ; « ils nourrissent « un monstre chez eux ; comme ils ne peuvent le fourrer à « personne, on se rabat sur moi ! » (3). Il devinerait juste s'il s'agissait de la fille de Pheidon : Myrtion, qui la connaît, affirme que c'est une horreur (4).

Plus nettement que par la contrainte, Myrtion, dans le dialogue II, croit devoir expliquer la prétendue trahison de Pamphile par l'appât d'une dot opulente (5) ; en quoi elle raisonne comme la mère de Sélénius (6), et peut-être comme Sélénius elle-même (*Cist.*). Nous savons d'ailleurs qu'elle aussi incrimine à tort son amant : Pamphile n'est pas moins désintéressé qu'Alcésimarque, ni moins fidèle qu'Aeschinus (*Ad.*). Ce qui l'accuse, ce ne sont pas même les apparences : c'est un racontar insuffisamment vérifié. Voici comment les choses se sont passées. Myrtion, enceinte, a envoyé Doris chercher de la laine ἐπὶ τῶν γαστέρα et faire un vœu pour elle à Artémis. Doris, en cours de route, a rencontré une certaine Lesbie, qui lui a dit en riant : « Votre Pamphile épouse la fille de Pheidon ! », et, comme l'autre doutait, l'a engagée à aller voir, dans la rue où habite le jeune homme, les préparatifs de la noce : porte ornée de guirlandes, joueuses de flûte, joyeux tumulte

186 ... Μᾶλλον δὲ τὸν Φεῖδωνα ἐώρακας τὸν πατέρα τῆς νόμφης ... ὥστε οὐδὲν εἶδε θέσει τὴν θυγατέρα ἰδεῖν.

(1) Contre les mariages qui se concluent sans que les conjoints se connaissent aucunement, voir la sortie plaisante d'un personnage de Ménandre, fr. 532.

(2) *Andr.*, 254-255.

(3) *Andr.*, 249 suiv.

(4) II, 1 ad fin. Cf. REG, 1907, p. 209, note.

(5) Sur la réputation de richesse des *ναύκληροι*, cf. REG, 1907, p. 218. Dans le dialogue VII, la mère de Mousarion fait prévoir à sa fille que Chairéas la quittera quand il trouvera une dot de cinq talents (§ 4).

(6) *Cist.*, 492 suiv.

et chanteurs d'hyménée. Doris y est allée, et elle a vu tout ce qu'on annonçait... à cela près qu'elle s'est trompée de porte : car la maison en fête était la maison d'un voisin ! Reprenons maintenant ce récit trait par trait. Myrtion est enceinte ; dans la comédie, beaucoup d'amoureuses le sont également ; toute la différence est que l'une en est à son huitième mois de grossesse, tandis que, pour les autres, en général le jour même de l'action coïncide avec leur délivrance. Myrtion envoie une servante faire certaines courses en vue de ses couches prochaines ; de même, dans les *Adelphes*, la mère de Pamphila ; dans l'*Andrienne*, l'entourage de Glycère. Le vœu à Artémis Locheia fait songer, plutôt qu'au répertoire comique, à celui de l'Anthologie ; mais l'emplette de laines, dont est chargée Doris, rappelle les missions de Mysis, de Canthara, auprès de la sage-femme ; d'autant plus que le nom de Lesbie, rencontrée en chemin par Doris, est un nom de sage-femme dans l'*Andrienne*. La vérification à laquelle a procédé Doris est la même qu'est allé faire — avec un résultat d'ailleurs tout différent — Dave de l'*Andrienne* (1) : *Ego me continuo ad Chremem. Quom illo advenio, solitudo ante ostium... Maneo. Interea intro ire neminem video, exire neminem; matronam nullam in aedibus, nil ornati, nil tumulti; accessi; intro aspexi...* (2) Enfin, Doris terrifie sa maîtresse par une fausse nouvelle, comme Géta des *Adelphes* terrifiait Sostrata.

Dans le dialogue II, le malentendu est dissipé de suite. D'autres durent davantage. Charinos délaisse Mélitta parce qu'il a lu au Céramique ces deux *graffiti* compromettants : Μέλιττα φιλεῖ Ἐρμότιμον, Ὁ ναύκληρος Ἐρμότιμος φιλεῖ Μέλιτταν (IV, 3). Rapprochons de cette mésaventure ce que projette de faire Chélidonion, du X^e dialogue, pour venger son amie du vilain Aristainétos : elle ira, de nuit, charbonner dans un lieu où se

(1) D'après la Περικίη; cf. Ménandre, fr. 398.

(2) V. 361 suiv. Rapprocher particulièrement : de πάντα κατεστημένα, *nil ornati*; de θόρυβον, *nil tumulti*; de παρκλύψασιν ἐς τὸν στενωπὸν, *accessi intro aspexi* (bien que Dave regarde dans la maison même).

promène habituellement le père du jeune Kleinias : Ἀριστιζίνε-
τος διαφθείρει Κλεινίαν. Nous sommes là en présence d'une cou-
tume bien connue des Grecs antiques, chez qui l'épigraphie
pariétaire servait à exprimer les amours et les haines. De cette
coutume, je ne relève chez les comiques qu'une seule trace
certaine : au vers 409 du *Mercator*, Démiphon, parmi les désa-
gréments qu'une trop belle servante lui attirerait de la part
des galants, signale les inscriptions érotiques dont ils ne man-
queraient pas de décorer sa porte : *impleantur elegiorum meae
fores carbonibus*. — Le jeune premier du XII^e dialogue, Lysias,
après s'être évadé, comme nous l'avons dit, hors du logis
paternel, a pénétré la nuit chez sa maîtresse en soulevant la
porte et en la faisant tourner tout doucement. Puis, à tâtons,
il a gagné le lit. Là, dans l'obscurité, il a entendu deux respi-
rations de personnes endormies; il a touché, auprès d'Ioessa,
un menton délicat et sans barbe, une tête rasée jusqu'à la peau
et exhalant les parfums; et il en a conclu, assez naturellement,
que sa maîtresse le trompait. Mais il faisait erreur : car ce soi-
disant beau garçon qui partageait la couche d'Ioessa n'était
autre qu'une camarade, Pythias, obligée à la suite d'une maladie
de couper ras ses cheveux et de porter perruque. Presque tous
les détails de ce récit ont des antécédents dans l'épigramme ou
dans l'élegie latine. De la porte qui, adroitement poussée,
tourne sans bruit sur ses gonds, il est question plus d'une fois
chez Tibulle et chez Propertius (1). Chez Propertius également, à
deux reprises, nous voyons l'amant s'introduire auprès de sa
maîtresse endormie (2). Propertius encore se déclare jaloux de
tous ceux qui approchent Cynthia, sans excepter « l'amie avec
laquelle elle repose » (3). Ovide enfin, reprochant à Corinne
d'avoir gâté ses cheveux, lui dit entre autres choses : « et pour-

(1) Tibulle, I, 2, 9-10; I, 6, 12; et particulièrement I, 8, 59-60 : *et possum
media quamvis obrepere nocte, et strepitu nullo clam reserare fores*. Chez Pro-
perce, IV, 5, 72 : *cum fallenda meo pollice claustra forent*.

(2) I, 3, 14 suiv.; II, 29 b, 1 suiv.

(3) II, 6, 12 : .. *et cum quae dormit amica simul*.

« tant ce n'est pas une maladie qui te les a fait perdre (1) ». Mais, parmi ces motifs, lesquels sommes-nous en droit d'attribuer à la comédie? Le premier, très vraisemblablement : dans un fragment de la *Διάβολος*; d'Apollodore, il est dit qu'aucune porte n'est tellement bien close qu'une belette ou un galant ne trouve le moyen d'y passer (2); au début du *Curculio*, Phédrome supplie les verroux de la porte qui le sépare de sa belle (3), et cette porte s'ouvre silencieusement (4). Pour les autres motifs, ni fragments grecs ni comédies latines n'offrent de points de repère.

Plusieurs fois, chez Lucien, les brouilles entre amoureux se manifestent à table. Lysias (XII), persuadé de l'infidélité d'Ioessa, donne devant elle des baisers à la joueuse de flûte Kymbalion; il fait des signes à la maîtresse d'un des convives, Pyrallis, lui présente sa coupe lorsqu'il boit, défend tout bas à l'esclave échanton de verser à boire à personne avant que Pyrallis elle-même en redemande; enfin, profitant d'une minute où l'amant de Pyrallis est occupé à causer, il mord dans une pomme et la jette dans le sein de la belle, sans se soucier le moins du monde d'éviter les regards d'Ioessa. Diphile (III), pour taquiner son amie, fait devant elle la cour à Thaïs, baise celle-ci sur les lèvres, lui cause à l'oreille, la fait rire aux dépens de Philinna, exalte ses talents chorégraphiques, et se tait lorsque Philinna danse; ce que voyant, la jeune femme, piquée, va s'asseoir auprès de Lamprias et lui passe tendrement les bras autour du cou. Nous nous sommes expliqués sur l'épisode de la danse (5). Celui de la pomme reparait, entouré des mêmes incidents, dans une épître d'Aristainète (I, 25); mais il est vraisemblable que, cette fois comme ailleurs, Aristainète a démarqué

(1) *Am.*, I, 44, 41 : *nec tibi vis morbi nocuit — procul omen abesto.*

(2) Apollod., fr. 6. Le titre *Διάβολος*; désigne probablement une *διάβολος γράψ*; comme celle dont il est question dans le fragment 878 de Ménandre, c'est-à-dire une tentatrice, une entremetteuse du genre de la Gyllis d'Héronidas.

(3) *Curc.*, 147 suiv.

(4) *Curc.*, 94; 158.

(5) Pages 42-44.

Lucien (1). Actuellement, les déclarations amoureuses faites au moyen de pommes qu'on se lance nous sont connues par les élégiaques, par les épigrammatistes, bien plutôt que par les comiques (2); l'unique passage de comédie où il y soit fait allusion est, je crois, une phrase des *Nuées* (3). Par contre, les autres manèges de Lysias sont ceux, ou à peu près, que Diabole redoutait de la part de Philénium, et que différentes clauses de la fameuse *syngraphé* interdisaient formellement : *tecum una potet, aeque pocla potitet; abs ted accipiat, tibi propinet, tu bibas.. Neque illa ulli homini nutet, nictet, annuat* (4). Quant aux baisers de contrebande qu'échangent Diphile et Thaïs, Philinna et Lamprias, on en peut rapprocher les privautés que Clitiphon de l'*Heautontimoroumenos* se permet vis-à-vis de Bacchis, cependant que celle-ci passe pour la maîtresse de Clinia (5). Enfin, les taquineries, les manifestations de dépit amoureux que raconte le III^e dialogue ressemblent fort à celles dont Gnathon, dans un passage déjà mentionné de l'*Eunuque*, donnait la recette au militaire, au moment de s'aller mettre à table (6).

Le dépit amoureux, entre les personnages des *Dialogues*, se continue jusque dans la chambre à coucher. Philinna (III), offensée, ne veut pas coucher avec Diphile; elle fait lit à part, et chante, pour marquer son indifférence. Lysias (XII), couché

(1) Cf. REG, 1907, p. 181-183.

(2) Dilthey, *De Callimachi Cydippa*, p. 113 suiv.

(3) *Nuées*, v. 997. La phrase d'Alciphron où il est question de *μηλξ ἀποδεδηγμένα* (III, 26, 2) se retrouve chez Lucien (*Tox.*, 13), à qui je la crois empruntée.

(4) *Asin.*, 771-773; 784.

(5) *Heautont.*, 563 suiv. — Pour embrasser Thaïs, Diphile la prend par le bout de l'oreille et lui fait pencher la tête; cela rappelle le vers 668 de l'*Asinaire*, adressé par Léonidas à Philénium : *prehende auriculis, compara labella cum labellis*. Les anciens Grecs appelaient ce genre de baiser *χύτρα*. Pollux, quand il signale cette appellation (X, 100), cite comme exemple un fragment d'un comique (à vrai dire, d'un comique de la période ancienne, Eunikos) : *λαβοῦσα τῶν ὄτων φίλησον τὴν χύτραν*. — L'expression de Lucien *ἐφίλησεν οὕτω προσφωῶς ὥστε μῶλις ἀπέσπασε τὰ χεῖλη* rappelle une expression de Plaute plusieurs fois employée : *limare caput*, et aussi cette phrase de la lettre de Phoenicium (*Pseud.*, 67) : *teneris labellis molles morsiunculae*.

(6) *Eun.*, 434 suiv. Cf. REG, 1907, p. 205.

auprès d'Ioessa, célèbre avec une inopportunité préméditée les mérites d'une certaine Magidion. Charinos (IV) tourne le dos à Mélitta, et, en réponse à ses caresses, lui déclare brutalement que, si elle ne le laisse tranquille, il la quittera en pleine nuit. Rien de pareil à ces scènes d'alcôve dans ce qui reste du répertoire, — à moins qu'on ne veuille rappeler ici ce que raconte Parménon, au commencement de l'*Hécyre* (1). Charmidès enfin, du IV^e dialogue, se laisse entraîner par le dépit au-delà des limites de la froideur : pour vexer à son tour Philémation, qui lui a préféré Moschion, il fait venir Tryphaina, paye sa nuit et couche avec elle, mais sans prendre à cela aucun plaisir. Il me paraît probable que, dans la *Λευκαδίς* de Ménandre, l'amant et l'amante en désaccord feignaient, chacun de son côté, de consentir à une autre liaison (2); toutefois, je doute qu'ils aient poussé la feinte aussi loin que le jeune Charmidès (3).

Autres exploits de la jalousie, d'un caractère plus violent. Pour avoir entendu sa maîtresse, la petite Chrysis, nommer je ne sais quel richard, Gorgias, du VIII^e dialogue, s'est imaginé qu'elle le trompait; et il l'a indignement malmenée. Ampélis, elle aussi, qui recevait chez elle Kalliadès à la barbe de Démophantos, a été battue par celui-ci, et menacée de mort (VIII, 3). Chairéas, l'amant de Mousarion, a déclaré que, s'il la surprenait en compagnie d'Antiphon, il les massacrerait tous les deux (VII, 4). Lysias aurait frappé, s'il avait eu une épée, lorsqu'il a découvert la prétendue trahison d'Ioessa (XII, 4). En proférant de semblables menaces, en s'abandonnant à de pareilles violences, Lysias, Chairéas, Démophantos, Gorgias, se conduisent comme certains amoureux de comédie. Polémon,

(1) *Héc.*, 436 suiv. [Voir aussi ce que dit Habrotonon, dans les nouveaux fragments des *Ἐπιτρέποντες*, page B3, v. 6 suiv.].

(2) REG, 1904, p. 318.

(3) [De la conduite de Charmidès nous pouvons rapprocher maintenant celle de Charisios, des *Ἐπιτρέποντες* : croyant avoir à se plaindre de sa femme, il s'affiche avec la courtisane Habrotonon, de qui la société lui est à charge (B3, v. 4 suiv.). Peut-être Polémon, de la *Περικλειουμένης*, en faisait-il autant en la compagnie d'une autre Habrotonon, après s'être brouillé avec sa Glykéra].

de la Περιχειρομένη, égaré par de faux soupçons, a maltraité Glykéra et lui a coupé les cheveux; — observons que ce dernier outrage est un de ceux que prévoit Ampélis (VIII, 1 : περιέχειρε). Le personnage qui fournissait son litre à une autre pièce de Ménandre, la Ψαπιζομένη, devait être une femme que son amant souffletait (1); — de nouveau, remarquons l'emploi répété du verbe ῥαπιζειν dans le VIII^e dialogue. Dans l'*Eunuque*, lorsque Thais voit Thrason se mettre en colère, elle appréhende aussitôt les effets de sa brutalité (2); apparemment, puisqu'elle détache ses bijoux et les confie à Dorias (3), elle s'attend à avoir sa toilette mise en pièces — ce qui est arrivé à Chrysis et à Ampélis; et, choisissant le moment, elle s'esquive (4) — comme Krokale, du XV^e dialogue. Enfin, dans une scène du *Truculentus*, Stratophane veut pourfendre Phronésium et Strabax (5); dans une scène des *Bacchides*, Cléomaque menace de mort son infidèle maîtresse et celui qu'elle ose lui préférer (6). Lysias, Chairéas ne font que marcher sur leurs traces; mais ce qui était naturel de la part de bravaches et de traîneurs de sabre l'est bien moins de la part de jeunes bourgeois (7).

Les bagarres narrées ou mises en scène dans les dialogues IX et XV ont ceci de commun, qu'elles troublent un banquet ou les préparatifs d'un banquet. Le militaire Polémon revient d'une expédition lointaine — comme Stratophane dans le *Truculentus*; avant de rentrer chez lui, c'est-à-dire chez sa maîtresse, il s'est attardé sur la place — comme Mnésiloque,

(1) Cf. ci-dessous, page 64.

(2) *Eun.*, 616.

(3) *Eun.*, 627.

(4) *Eun.*, 628; 734.

(5) *Trucul.*, 927.

(6) *Bacch.*, 859-860; 869.

(7) Dans la *Cistellaire* également (v. 524), Alcésimarque parle de massacrer Séléniun et sa mère; mais il ne semble pas parler bien sérieusement; il ne parle pas, en tout cas, sous l'empire de la jalousie. L'interprétation proposée par Fritzsche du fragment 33 de Ménandre (ἡ γαίτη μ' ὄλωσ' ἐπικόπωνόν τι) — *puellam de acceptis injuriis queri* — est arbitraire; la personne qui se plaint peut tout aussi bien être un esclave.

des *Bacchides*, avant même d'aller saluer son père (1); en l'absence du guerrier, Pannychis le trompait sans vergogne — comme Phronésium Stratophane. La scène où Dorkas, tout effarée, vient annoncer le retour imprévu rappelle celle de la *Mostellaire* où Tranion annonçait à Philolachès et à sa bande l'arrivée de Théopropide (2). L'altercation de Polémon et de Philostratos ressemble, dans sa première partie, à celle de Stratophane et de Strabax : ici et là, même prétexte, l'invitation faite à la courtisane par le rival du soldat de venir boire avec lui (3); comme entrée en matière, même apostrophe brutale du fanfaron (4); puis, même flegme de son concurrent, qui répond aux rodomontades par le rappel de ce qu'il a donné et par la promesse d'autres dons (5). La suite présente de frappantes analogies avec une scène célèbre de l'*Eunuque* (Κόλαξ) (6) : comme Thrason, Polémon veut donner l'assaut à une maison sans défense, et, général grotesque, il range ses troupes en bataille (7). Il suffit d'ailleurs, de part et d'autre, de quelques paroles énergiques pour décider notre homme à la retraite. L'incrédulité gouailleuse de Philostratos avait des antécédents dans le répertoire de la *véa* : rappelons le fragment 562 de Ménandre, les vers 395-396 du *Curculio*, les vers 444 et suiv. de l'*Epidicus*, etc. (8). Quant à la déclaration méprisante qui ter-

(1) *Bacch.*, 347.

(2) *Most.*, 348 suiv.

(3) *Truc.*, 914 suiv.

(4) *Truc.*, 917.

(5) *Truc.*, 946 suiv.

(6) *Eun.*, 772 suiv. [Aussi avec une scène, que l'on devine, de la Περιχειρομέντ, pages E3-E4; cf. *Revue des Études anciennes*, 1907, p. 328, 333].

(7) § 5 : Τοὺς Θραϊκάς, ὧ Παρμένων· ὀπλισμένοι ἡκόντων ἐμφρῆζαντες τὸν στενωπὸν τῆς φάλαγγι· ἐπὶ μετώπῳ μὲν τὸ ὀπλιτικόν, παρ' ἐκἄτερα δὲ οἱ σφενδονῆται καὶ τοξόται, οἱ δὲ ἄλλοι κατόπιν. Tér., *Eun.*, 774 suiv. : *In medium huc agmen cum vecti, Donax; tu, Simatio, in sinistrum cornum; tu, Syrisce, in dexterum. Cedo alios; ubi centurio'st Sanga et manipulus furum?...* 781 : *Tu hosce instrue; ego ero post principia : inde omnibus signum dabo.*

(8) D'une phrase de Philostratos — σὺ γὰρ ἄλεκτρούνα πώποτε ἀπέχτηνας; — nous pouvons rapprocher les paroles de Cyamus (*Truc.*, 614-615) : *Tange modo; jam ego <te> hic agnum faciam et medium distruncabo. Si tu in legione bellator clues, at ego in culina cluco.*

mine le dialogue : « moi et Tibios que tu vois.. nous vous met-
« trons en fuite à coups de pierres et de coquilles, et vous ne
« saurez plus où vous fourrer », elle n'est pas sans rappeler le
passage du *Truculentus*, où Cyamus, armé d'un couteau de
cuisine, relève le défi de Stratophane (1). Chez Krokalé (XV), les
choses se passent d'une façon moins bénigne : fort de l'appui
d'un ou de plusieurs camarades, Deinomachos a enfoncé la
porte du logis ; il a bousculé la table et le cratère, souffleté la
musicienne et mis les flûtes en morceaux, assommé son rival : et
Krokalé elle-même a dû chercher refuge chez une voisine. Peu
s'en faut que, dans les *Bacchides*, les événements ne prennent
la même tournure quand Cléomaque est sur le point de sur-
prendre atablés Mnésiloque et Bacchis la Samienne (2). Un
mot d'Antiphane, cité chez Athénée, laisse entendre que, du
moins dans les pièces de la période moyenne, les querelles, les
rixes entre rivaux étaient quelque chose de fréquent (3). De
même, savons-nous, les banquets. Rien d'impossible à ce que
les deux thèmes aient été combinés, une fois ou l'autre, comme
ils le sont dans le dialogue XV (4). Nous avons en tout cas,
dans l'*Asinaire*, l'exemple d'un banquet interrompu par une
agression du dehors. D'autres exemples se trouvent dans une
épître d'Alciphron (III, 7) et dans une élégie de Propertius (IV, 8).
Le parasite Psychoklaustès assistait, chez le jeune Chariklès,
à une joyeuse réunion, quand un vieillard bourru, à la tête
d'une troupe de serviteurs, survint, bâtonna Chariklès, fit rosser

(1) *Trucul.*, 614 suiv. [Elle rappelle de plus près un passage de la *Περικαιορομένη*, dont malheureusement le texte est mutilé et le contexte incertain : οἱ παῖδες... πρὶν πύσαι διαρπάσσονται πάντα κἄν <συ> πετροβόλους καλῆς (page J4, v. 24-26 ; cf. *Revue des Études anciennes*, 1907, p. 332)].

(2) *Bacch.*, 842 suiv.

(3) Ath., 335 A (citant Lycophron) : Ἀντιφάνης ὁ κωμωδιοποιός ..ὡς ἀνεγίνωσκέ τινα πῶς βασιλεὶ Ἀλεξάνδρῳ τῶν ἑαυτοῦ κωμωιδῶν, ὃ δὲ δῆλος ἦν οὐ πᾶν τι ἀποδεχόμενος : « δεῖ γάρ », ἔφησεν, « ὦ βασιλεῦ, τὸν ταῦτα ἀποδεχόμενον ἀπὸ συμβόλων τε πολλῶν δεδειπνημέναι καὶ περὶ ἑταίρας πλεονάκις καὶ εἰληφέναι καὶ δεδωκέναι πληγὰς ».

(4) Nous n'avons pas à parler ici de querelles nées à table entre convives, comme celle de Thrason et de Chrémès dans l'*Eunuque*.

et lier les convives. Ce vieillard porte un nom de comédie : Smikrinès. Il n'est pas présenté expressément pour ce qu'il devait être : le père de Chariklès. D'après cela, je croirais volontiers que l'aventure a été empruntée à quelque pièce connue du répertoire (1). Chez Properce, c'est Cynthie en personne qui surprend son amant en compagnie de deux femmes galantes, expulse les intruses et corrige de sa propre main l'infidèle; Cynthie a, dans la circonstance, de singulières allures de virago; Properce, quand il écrivit l'épigramme en question, n'aurait-il pas transposé tant bien que mal un épisode de théâtre? (2)

Les femmes, chez Lucien, ne se portent jamais aux voies de fait. Quand leur finesse naturelle, quand leur science du cœur masculin ne suffisent pas à leur assurer le succès, c'est à la magie qu'elles recourent. Glycère (I) soupçonne que Gorgona, pour captiver des amants bien que laide, fait intervenir les sortilèges de sa mère, la *φαρμακίς* Chrysarion, qui sait des incantations thessaliennes, fait descendre la lune, et prend elle-même son vol durant la nuit; à elles deux, Chrysarion et Gorgona auront fait boire au soldat acarnanien quelque philtre, qui l'a rendu infidèle. La même hypothèse se présente à l'esprit d'une matrone, la femme de l'usurier Démophantos, lorsque son mari, enflammé de jalousie, la délaisse pour Ampélis (VIII, ad fin.). Enfin, dans le IV^e dialogue, Mélitta, ne sachant plus que tenter pour ramener à elle Charinos, projette de consulter une sorcière; c'est ce qu'a fait son amie Bacchis, en un temps où Phantias l'abandonnait et lui préférait Phoebis; Bacchis, complaisamment, indique à Mélitta la Syrienne qui l'a tirée de peine, dit ce qu'on doit lui fournir et raconte comment elle opère. Sans doute, l'idée de tous ces développements pouvait être suggérée à l'écrivain par le spectacle de la réalité contem-

(1) Cf. Ribbeck, *Agroikos* (*Abhandlungen* de l'Académie de Saxe, X, 1885, p. 19). [Toutefois, nous savons maintenant que Ribbeck se trompait en songeant aux *Ἐπιτρέποντες* comme au modèle probable d'Alciphron].

(2) Voir, sur le caractère et le ton du morceau, les observations de Rothstein.

poraine; elle pouvait l'être aussi par des modèles poétiques très divers, par l'élegie, l'idylle, l'épigramme. Mais est-il nécessaire de supposer que Lucien a cherché hors de la comédie? J'avoue que chez Plaute et Térence il est fort peu parlé de sorcellerie, plus particulièrement de sorcellerie appliquée aux entreprises amoureuses. Je relèverai toutefois, parmi les injures que Diniarque profère à l'adresse de Phronésium, celle-ci : *venefica* (1); Phronésium, selon toute vraisemblance, mérite d'être appelée « empoisonneuse » pour les mêmes raisons que la *φαρμακίς* Chrysarion. Dans la *Cistellaire*, pendant qu'Alcésimarque divague, un personnage qui l'observe fait une réflexion dont le texte semble être le suivant : *ab anu esse credo nocitum, cum illaec sic facit* (2); autrement dit, on soupçonne que la mère de Sélénium aurait administré au malheureux garçon je ne sais quelle drogue malfaisante. Dans une pièce de Ménandre intitulée *Θεσσαλίη*, la magie — c'est Pline qui nous l'affirme (3) — devait tenir une place considérable; or, il n'y avait point de comédie de Ménandre qui ne contint une aventure d'amour (4); je ne crois donc pas téméraire de supposer que les magiciennes de la *Θεσσαλίη* faisaient servir leur science aux mêmes usages que la Syrienne de Lucien. D'autre part, une pièce de Philémon avait pour titre *Ἀναγεομενής*; une de Philippidès, *Ἀναγεοῦσα*; peut-être le rajeunissement que ces titres annoncent était-il réclamé par des amoureux défraîchis. En somme, il y a apparence que l'intervention de la sorcière dans les affaires galantes fut connue de la comédie (5). Peut-on aller plus loin? Ce que Pline dit de la *Θεσσαλίη* — *complexam ambages feminarum*

(1) *Trucul.*, 762.

(2) *Cist.*, 290.

(3) *Plin.*, XXX, 6, 7 : ... *ut Menander quoque... Thessalam cognominaret fabulam, complexam ambages feminarum detrahentium lunam.*

(4) *Ov.*, *Trist.*, II, 369 : *Fabula jucundi nulla est sine amore Menandri.*

(5) Un autre indice est fourni par cette réflexion de Ménandre (fr. 646) : *ἔν ἐστ' ἀληθὲς φίλτρον, εὐγνώμων τρόπος τούτοι κατακρατεῖν ἀνδρὸς; εἰωθεν γυνή,* que l'on peut rapprocher, dans une certaine mesure, de la conclusion d'Ampélie (VIII, 5) : *τὸ δὲ ἦν ἄρα ζηλοτυπία τὸ φάρμακον.*

detraherentium lunam — laisse entendre que les opérations de sorcellerie y étaient mises en scène ou décrites avec assez de détail. Par le fait, un fragment d'Antiphane (1), un de Diphile (2), quelques-uns de Ménandre (3) montrent à l'œuvre des charlatans. Plusieurs des traits indiqués par Lucien ont leurs équivalents connus chez les comiques. La mère de Gorgona sait des incantations thessaliennes; la Θεσσαλή était ainsi nommée en l'honneur des *Thessalae matres* (4). Elle fait descendre la lune; de même les sorcières de Ménandre (5). Elle prend son vol dans la nuit; Ovide en dit autant de la vieille Acanthis (6), chez qui nous avons constaté plus d'une similitude avec les *μαστροποι* du répertoire. La sorcière du IV^e dialogue est Syrienne; Ménandre connaît les Syriens pour un peuple superstitieux (7). Si l'on veut que ses conjurations réussissent, il faut lui offrir un cratère de vin, qu'elle boit à elle toute seule; les femmes, les vieilles femmes surtout, ont, dans la comédie, la réputation de biberonnes (8).

III

Il nous reste à examiner les situations que Lucien a développées, à rechercher — pour elles comme pour les personnages et pour les aventures — si le répertoire du théâtre comique en fournissait le modèle. Nous devons, d'autre part, nous demander

(1) Fr. 154 (fragment du Μητραγόρτης ou Μηναγόρτης; il existait un Μηναγόρτης de Ménandre, un Ἀγόρτης de Philémon, un *Ariolus* de Naevius).

(2) Fr. 126.

(3) Fr. 371, 530, 544.

(4) Plin., *l. l.*

(5) *Ibid.* Cf. Prop., I, 4, 19; IV, 5, 13; Tib., I, 2, 43.

(6) *Am.*, I, 8, 13-15.

(7) Fr. 544.

(8) Antiphane, fr. 24; 56; 163; 165; Eubule, fr. 80-82; Alexis, fr. 55; 167; Xénarchos, fr. 5; 6; Axionikos, fr. 5; Ménandre, fr. 521; Σμία, 13, 23-24; Plaute, *Asin.*, 879 suiv.; *Cist.*, 18; 149; *Curc.*, 75 suiv.; Térence, *Andr.*, 229 suiv.; etc. Cf. Süss, *De personarum antiquae comoediae atticae usu atque origine* (Diss. Bonn, 1905), p. 127 suiv.

si les *Dialogues* n'apprennent rien en particulier sur telle ou telle pièce disparue. Ces deux dernières études, pour lesquelles il faut considérer, non plus, comme jusqu'ici, chaque détail un à un, mais chaque composition dans son ensemble, sont souvent solidaires l'une de l'autre; elles peuvent très bien être menées de front.

Dans sept dialogues sur quinze — les dialogues I, IV, V, VIII, X, XI, XV —, une femme fait à une camarade la confidence de ce qui lui est arrivé. Confidence parfois peu justifiée. Glykéra, du I^{er} dialogue, qui narre spontanément à Thaïs la trahison de son Acarnanien, n'attend d'elle aucune aide, ne sollicite aucun conseil; elle parle pour parler, pour donner libre cours à sa mauvaise humeur. Chélidonion, dans le dialogue X, n'a aucune raison particulière de demander ce que devient Kleinias au moment où elle le demande; à vrai dire, sa question arrive très à propos, puisque Drosis est toute chagrinée de l'abandon du jeune homme; mais c'est là pure coïncidence, et rien n'indique que Drosis ait prévu les offres de service que lui fera son amie (1). Dans le dialogue V, Klonarion interroge Léaina — confesse Léaina, pourrions-nous dire plutôt — par simple curiosité et par goût des histoires scandaleuses. Il y a tout lieu de croire que dans la comédie, en particulier dans les scènes d'exposition, beaucoup de confidences n'étaient pas mieux motivées.

(1) Les derniers mots du § 2 (ἀνίγνωθι λαβοῦσα, ὃ Χελιδόνιον, οἶσθα γὰρ δὲ τί ποῦ γράμματα), la réflexion que Drosis laisse échapper quand son amie a lu la première phrase de la lettre (αἰ αἰ τέλιν, οὐδὲ γὰρ τὸ χαίρειν προσέγραψε), pourraient donner à croire que Drosis, elle, ne sait pas lire, et qu'elle a attendu — ou qu'elle a fait venir — Chélidonion pour savoir ce qu'on lui écrivait. A ce compte, Lucien eût dédaigné de singulière façon une entrée en matière toute naturelle. Je ne pense pas qu'il ait commis cette maladresse. Dès avant l'arrivée de Chélidonion, Drosis a lu la missive de Kleinias (cf. § 4 : Κάμοι οὕτως ἔδοξε); elle la donne à lire à son amie, comme Calidore donne à lire à Pseudolus la missive de Phoenicium, pour que l'on compatisse à ses ennuis. La réflexion οὐδὲ τὸ χαίρειν προσέγραψε peut avoir pour objet d'attirer l'attention de Chélidonion sur un détail que Drosis juge grave; ou bien Lucien a transporté dans le dialogue X, sans se soucier de la convenance psychologique, un trait qui était mieux à sa place dans une scène où le destinataire d'une lettre en prenait connaissance pour la première fois.

Mais, manifestement, l'existence du même défaut chez Lucien et chez les comiques ne prouve point qu'il y ait eu entre eux et lui un rapport quelconque de dépendance. Étant donné le thème du V^e dialogue (1), je vois bien peu de chance pour que celui-ci soit la paraphrase d'une scène du répertoire, ou seulement pour qu'il fasse allusion à l'intrigue d'un drame déterminé. L'un ou l'autre est possible, au contraire, en ce qui concerne les dialogues I et X; possible, ai-je dit; aller plus loin serait fort téméraire.

Les confidences des dialogues IV, VIII, XI, XIV se comprennent, au point de vue dramatique, beaucoup mieux que les précédentes. Dans le dialogue IV, Mélitta commence par demander un renseignement utile; surprise d'entendre dire que Charinos a rompu avec elle, son interlocutrice désire savoir comment la chose s'est faite, ce qui est naturel; puis Mélitta se fait raconter tout au long la visite de Bacchis chez la sorcière; c'est qu'elle tient à ne rien ignorer de ce qui pourra lui servir; c'est aussi qu'elle est, en amoureuse, à l'affût des raisons d'espérer. Dans le dialogue XI, l'attitude dolente que Charmidès a observée à table, son inconcevable froideur, ses plaintes et ses larmes justifient amplement les questions que lui pose Tryphaina, — comme, dans le *Pseudolus*, les larmes de Calidore justifient les questions de son esclave. Dans le dialogue XV, on conçoit que Kochlis, voyant Parthénis en pleurs et ses flûtes brisées, s'informe de ce qui lui est arrivé. Quant à l'entretien entre Ampélis et Chrysis, nous n'en avons pas le commencement; les premiers mots du VIII^e dialogue nous introduisent *in medias res*, et sont censés faire suite à autre chose (2); libre

(1) Cf. REG, 1907, p. 230-231. [Page 230, note 4, au lieu de : *Le Philokratès dont il s'agit.....; c'est le rhéteur*, lire : *On ne connaît pas de comique du nom de Philokratès; la correction Φερεικράτης, à quoi l'on a songé (Rabe), ne s'impose pas; plus vraisemblablement, il s'agit du rhéteur Polykratès — Page 231, note 2, au lieu de *Philokratès*, lire *Polykratès*.]*

(2) C'est ce que signifie la présence, dans la première phrase, de la particule δέ ("Οστις δέ, ὃ Χρυσί, κ. τ. λ.). Δέ est employé de la même manière et avec la même intention, au début des dialogues VII, XI et XIII; cf. Helw, *Lukian und Menipp*, p. 117.

à nous de supposer que Chrysis, s'échappant en désordre d'une querelle avec son jaloux, a été rencontrée par Ampélis comme Parthénis par Kochlis, et interpellée dans les mêmes conditions. Chaque fois, la situation a donc une vraisemblance dont un auteur comique aurait pu certainement se contenter. Mais nous devons ajouter aussitôt que, dans l'un des quatre dialogues — dans le XI^e —, elle n'est guère susceptible d'expression théâtrale ; dès le début, Tryphaina et Charmidès sont couchés côte à côte ; il est vrai que Charmidès a élevé entre lui et sa compagne de lit une fortification de vêtements ; mais, à la fin, ils se rapprochent tendrement ; Aristophane lui-même eût hésité sans doute à mettre sous les yeux des spectateurs une illustration de ces mots : περιβάλλωμεν δὲ ἀλλήλους καὶ φιλωμεν καὶ ἀληθῶς συνῶμεν ; à plus forte raison, j'imagine, un poète de l'époque de Ménandre. Que dire de la matière, de la trame des quatre dialogues ? Pour deux d'entre eux, IV et XI, nul indice ne nous invite à les rattacher à aucune pièce dont nous sachions le titre. Dans le XV^e dialogue, on a cru parfois que quelque chose survivait d'une comédie célèbre de Ménandre : la Ῥαπιζομένη (1). A mon avis, sans motifs suffisants. Polybe raconte qu'au siège de Syracuse Marcellus se consolait par des bons mots de ses insuccès causés par Archimède ; comme celui-ci détruisait les machines — ou *sambuques* — aussitôt approchées de la muraille, τὰς σαμβύκας (ἔφη) Ῥαπιζομένας ὡσπερ ἐκσπόνδους μετ' αἰσχύνης ἐκπεπτωκέναι (2). Σαμβύκας, dans cette phrase, équivaut à σαμβουκιστρίας ; la joueuse de *sambuque* était connue des comiques (3), chez qui elle contribuait, comme la joueuse de lyre, à égayer les banquets ; et il va de soi que Lucien, paraphrasant une scène de comédie, aurait bien pu substituer l'une à l'autre. Mais, en vérité, pourquoi y aurait-il dans la facétie de Marcellus une allusion à quoi que ce soit du répertoire, alors que la facétie précédente — ταῖς ναυσὶν αὐτοῦ καταβίξειν ἐκ θαλάττης Ἀρχιμήδου

(1) Cf. Benoit, *Ménandre*, p. 128, note 1 ; Boldermann, *Studia Lucianea*, p. 74.

(2) Polyb., VIII, 8 ad fin. (Hultsch).

(3) Philémon, fr. 44.

— ne renferme à coup sûr rien de tel? L'épisode qu'évoque Marcellus — expulsion injurieuse d'une musicienne hors de la salle de banquet — pouvait être inventé par l'imagination la plus pauvre. L'emploi du mot *ῥαπιζομένης*, d'autre part, ne décèle pas de façon évidente une intention spéciale : les sambuques de Marcellus n'étaient-elles pas pour ainsi dire *souffletées* par les engins d'Archimède? Quelque impropres, quelque inadéquats au sujet qu'aient été en maintes circonstances les titres des comédies grecques (1), il me paraît peu plausible que la *Ῥαπιζομένη* n'ait pas tiré son nom, comme la *Περικειρομένη*, des mésaventures de l'actrice principale; or, dans l'histoire galante que raconte le XV^e dialogue, la principale actrice est Krokale; et on ne nous dit pas que Krokale ait personnellement rien souffert. Si l'un des *Dialogues des Courtisanes* contient une réminiscence précise de la *Ῥαπιζομένη* de Ménandre, ce serait bien plutôt, à mon avis, le dialogue VIII. Je suis très loin, d'ailleurs, de recommander cette hypothèse. Dès la première phrase d'Ampélis, il est parlé de *περικείρειν* en même temps que de *ῥαπίζειν*; la présence de l'un de ces deux mots ne prouve point, savons-nous, que le dialogue VIII soit inspiré de la *Περικειρομένη*, dont nous connaissons assez bien le sujet (2); la présence du second n'est pas, je crois, plus significative. Par les quelques vers qui nous restent de la *Ῥαπιζομένη*, nous voyons qu'au nombre des acteurs de cette pièce figuraient une maquerelle et sa fille (3), une nourrice (4), un vieillard méprisé qui espérait en vain faire je ne sais quoi sans qu'on s'en aperçût (5); rien, ni dans le dialogue XV, ni dans le dialogue VIII, ne se réfère à aucun de ces personnages. — Par contre, certains détails du XV^e dialogue doivent retenir ici notre attention. Tout à fait au début, le militaire

(1) Témoin le titre des *Κληρούμενοι* [ou celui des *Ἐπιτρέποντες*].

(2) [Surtout depuis les découvertes de Kôm Ishkaou; cf. *Revue des Études anciennes*, 1907, pages 326-333].

(3) Fr. 428 : ... τοῦ μὲν θυγάτριον · πᾶν γὰρ ἔστι· τῆ; φύσει | ... φιλάνθρωπον τὸ παιδᾶριον σφύδρα.

(4) Fr. 432 : οὐχ ὄρατε τὴν τροφὸν | ζῶμ' ἐνδεδυμένην;

(5) Fr. 430 : ὁ μύθοδος γέρων | λεληθέναι σφῶδρ' οἰόμενος.

brutal est appelé un Aitolien, et Parthénis le représente escorté de son *compagnon d'armes* (ὁ συστρατιώτης αὐτοῦ). Plus loin, nous entendons parler d'un Mégarien, qui fait partie d'une troupe de huit *νεανίσκοι*. Ce Mégarien serait-il donc le συστρατιώτης du précédent paragraphe ? Nous ne saurions le croire ; bien plus probablement, c'est Deinomachos en personne. Dès lors, entre Αἰτωλός et Μεγαρεύς, entre ὁ συστρατιώτης αὐτοῦ et ὁκτὼ νεανίσκοι existe ou paraît exister une contradiction (1). Cela est surprenant, dans une œuvre aussi brève que le dialogue XV. Que, dans une comédie, à plusieurs centaines de vers d'intervalle, le poète désigne un acteur secondaire par des ethniques différents — ainsi Plaute aux vers 153 et 300 de l'*Epidicus* (2) —, cela peut s'expliquer par de l'étourderie ; mais, quand les éléments disparates coexistent à quelques lignes de distance, il convient de chercher une autre explication. On a voulu faire disparaître l'une des contradictions signalées en prenant Μεγαρεύς au figuré, dans le sens de « brutal », de « grossier personnage » (3) ; il me paraît bien douteux que Lucien l'ait entendu ainsi. J'aimerais mieux admettre pour ma part que le texte a subi des altérations. Peut être, à la place de ὁ συστρατιώτης, devons-nous rétablir le pluriel οἱ συστρατιῶται, ce que le voisinage du mot περιστάντες recommande jusqu'à un certain point (4). Au lieu de Μεγαρεύς, on a depuis longtemps proposé de lire Μεταπέυς, ethnique d'une ville aito-

(2) Il peut sembler étrange que Parthénis explique qui est Gorgos (§ 2) après avoir parlé de lui déjà deux fois (dans le § 1). Cependant cela est naturel. Dès la première fois qu'elle l'a nommé, elle a dit qu'il était le rival du militaire ; c'est tout ce qu'il fallait pour que Kochlis — et le lecteur — la comprissent ; un signalement plus détaillé vient à sa place, quand Parthénis, répondant à une seconde question, entame une narration complète de l'aventure. Je ne crois pas, d'autre part, qu'il y ait contradiction formelle — comme le dit Boldermann, *o. l.*, p. 74 — entre la fin du premier paragraphe (ὥστε οὐκ οἶδ'α εἰ βιώσεται ὁ ἄνθρωπος, ὃ Κοχλί, κτλ.) et celle du second (ἀπέργεται δὲ καὶ ὁ γεωργός κτλ.) : Gorgos pourrait mourir de ses blessures sans avoir été assommé sur le coup.

(2) V. 153 : *Euboicus miles* ; 300 *miles Rhodius*.

(3) Voir la note de Gesner dans l'édition publiée par Lehmann en 1829.

(4) Καὶ τὸν μὲν ἀγροῖκον ἐκείνον... ἔπαιον περιστάντες αὐτός τε ὁ στρατιώτης... καὶ ὁ συστρατιώτης αὐτοῦ.

lienne peu connue (1), plus récemment Ἀγραεὺς, nom d'une peuplade d'Aitolie (2). Dans un autre ordre d'idées, il se peut que Parthénis appelle l'Aitolien Μεγαρεὺς parce qu'elle sait — et Kochlis avec elle — que ce soldat arrive de Mégare, qu'il tenait garnison à Mégare, qu'il a avec Mégare une relation quelconque. Μεγαρεὺς, transformé ou interprété de la sorte, fournirait un indice très précieux. Ce n'est pas, en effet, un rhéteur de l'époque d'Hadrien qui, livré à lui-même, se fût souvenu de l'obscur Métapè, ruinée par Philippe V (3), ou qui aurait songé aux Ἀγραεῖς. Si donc nous acceptons l'une des deux lectures Μεταπεύς - Ἀγραεὺς, nous devons admettre du même coup que Lucien a suivi d'assez près un modèle écrit au III^e siècle. Conservons-nous au contraire Μεγαρεὺς, et supposons-nous dans ce mot une allusion à des faits dont l'auteur ne dit rien, cela revient à croire que Lucien, lorsqu'il rédigea son dialogue, connaissait, admettait les données d'une œuvre plus complexe. D'une façon comme de l'autre, il nous faudrait conclure que le dialogue XV est inspiré d'une certaine comédie. Mais il reste possible que Μεγαρεὺς doive être corrigé autrement qu'en Ἀγραεὺς ou Μεταπεύς, — ou même, à la rigueur, que Lucien se soit contredit.

Un autre groupe comprend les dialogues III, VI, VII, où les actrices sont une mère et sa fille; le thème général, une leçon ou une réprimande. Nous avons dit du personnage de Korinna qu'il paraît étranger au répertoire comique (4); du personnage de Krobylé, qu'il réunit des traits contradictoires (5). Cela étant, nous ne saurions voir dans le dialogue VI l'imitation d'une scène déterminée, ni même la reprise d'une situation

(1) Note de Lehmann dans l'édition de 1829.

(2) *Sitzungsberichte* de l'Académie de Munich, 1905, p. 167. Strabon écrit Ἀγραεῖος (X, 2, 1; X, 2, 5; X, 3, 6); mais la forme Ἀγραεὺς se lisait chez Ératosthène (cf. Stéphan. Byz.), et Polybe, semble-t-il, l'a employée (XVIII, 5, 8: τὸ γὰρ τῶν Ἀγραεῶν ἔθνος κτλ.)

(3) Polyb., V, 43, 8.

(4) REG, 1907, p. 187.

(5) REG, 1907, p. 202.

développée au théâtre. Au contraire, bien que la mère de Mousarion et celle de Philinna soient moins autoritaires que Cléâtre ou que la mère de Gymnasium, bien que nous ne voyions dans aucune comédie un amoureux mécontent porter ses plaintes à la mère de sa belle — comme l'a fait Diphile —, ni une amoureuse entretenir son amant — comme le fait Mousarion —, la situation du III^e dialogue et celle du VII^e furent peut-être empruntées à la *véx*. Pour le dialogue III en particulier, s'il est vrai que les courtisanes de la comédie ne dansaient pas pendant les *συμπόσια*, il ne faut pas en dire davantage ni songer à une paraphrase d'un morceau dramatique : on sait effectivement quelle place considérable tient l'épisode de la danse dans la confession de Philinna. L'hypothèse d'une paraphrase aurait plus de plausibilité en face du VII^e dialogue ; mais il peut s'agir tout aussi bien d'un mélange d'éléments tirés de plusieurs pièces ; quelques détails rappellent de si près tels ou tels passages de l'*Asinaire*, de la *Mostellaire*, du *Truculentus*, qu'ils paraissent empruntés aux mêmes modèles.

Les dialogues II et XII nous offrent deux exemples d'explications entre amoureux. Celle du dialogue II est motivée, bien motivée, par ce que Myrtion vient d'apprendre. Celle du dialogue XII l'est par l'attitude revêche de Lysias ; nous serions en droit d'objecter que Lysias, en se taisant pendant six grandes journées, a tenu une conduite étrange, et qu'il se décide soudainement à parler pour des raisons bien futiles : toutefois, l'in vraisemblance n'est pas tellement marquée qu'on ne puisse la faire remonter à un poète dramatique (1). Nulle part chez Plaute ni chez Térence nous ne voyons un couple d'amoureux se quereller ou s'expliquer en scène : dans la *Cistellaire*, Sélénium refusait d'entendre Alcésimarque (2), et c'était à la mère de la jeune femme, à Mélainis, que celui-ci

(1) Quelque chose de pareil se constate, par exemple, au commencement du *Pseudolus* : pourquoi Calidore a-t-il tant attendu avant de faire ses confidences à son esclave ?

(2) *Cist.*, 449 suiv.

adressait ses protestations (1); dans l'*Andrienne*, c'est la servante Mysis qui recueille les assurances de Pamphile (2). Mais il est fort probable que, d'autres fois, les comiques avaient mis face à face l'amant et la maîtresse sous les yeux mêmes des spectateurs : quelques vers de la *Leucadia* (3), le fragment 569 de Ménandre (4), proviennent selon toute apparence de semblables scènes d'explication. Jusqu'ici rien n'empêche de penser que les deux dialogues imitent des morceaux du répertoire. Cette impression se modifiera, en ce qui touche le dialogue II, si l'on tient compte de la situation de Myrtion. La comédie, autant qu'on peut savoir, n'a jamais mis en scène une femme enceinte; celles de ses héroïnes qui « ont des espérances » se tiennent en général dans la coulisse (5). D'autre part, c'est une règle, semble-t-il, que leur grossesse ne se prolonge pas au-delà du jour de l'action (6). Ainsi, à un double point de vue, le rôle de Myrtion va à l'encontre d'habitudes scéniques attestées par d'assez nombreux exemples; ce qui pourrait bien signifier qu'il est une création de Lucien. Rappelons que l'histoire racontée par Myrtion et Doris est faite presque en entier de détails que l'on trouve déjà dans l'*Andrienne*, mais différemment combinés; ajoutons qu'après de ces détails d'autres décèlent une certaine ignorance des réalités athéniennes : ainsi la mention des *ναυτοδίκαι*, supprimés, croit-on, dans la première moitié du iv^e siècle (7); ainsi ce qui est dit des Thesmophories, où Myrtion prétend avoir vu la fille de Pheidon, alors que les femmes

(1) *Cist.*, 472 suiv.

(2) *Andr.*, 267 suiv.

(3) Turpilus, *Leucadia*, fr. VI (*.ne me attigas, atque aufer manum — Heia, quam ferocula est!*), VIII (*tu es mihi cupiditas, suavitas et mei animi expectatio*), X (*verita sum, ne amoris causa cum illa limassis caput*), IX, XVI.

(4) Γλυκέρα, τί κλάεις; ὁμνῶ σοι τὸν Δία | τὸν Ὀλύμπιον καὶ τὴν Ἄθηναν, φιλιτάτη, | ὁμωμοκῶς καὶ πρότερον ἤδη πολλάκις.

(5) [M. Préchac, auteur d'un article récent sur le Γεωργός de Ménandre (*Mélanges d'archéologie et d'histoire*, XXVII, p. 277 suiv.), ne m'a pas persuadé que, dans cette pièce, il en ait été autrement].

(6) [Cette règle, pas plus que la précédente, ne me paraît infirmée par ce qu'on peut savoir du Γεωργός].

(7) Cf. Schömann-Lipsius, *Der Attische Process*, p. 97.

mariées y étaient, à ce qu'il paraît, seules admises (1). Tout cela réuni est assurément fait pour nous mettre en défiance et pour commander la réserve. Dans le dialogue XII, nous avons signalé, comme n'ayant point d'équivalent connu chez les comiques, l'épisode de la pomme; celui des deux femmes couchées ensemble n'a été porté au compte de la comédie que dubitativement; en revanche, l'évasion de Lysias ressemble de très près — de trop près, jugera-t-on peut-être, pour n'être pas une réminiscence — à l'évasion de Strabax. Il se pourrait néanmoins que le dialogue dans son ensemble reproduisit, quant au fond, quelque scène d'une pièce disparue. Mais le ton, en différents passages de la première partie, est plutôt le ton élégiaque: ainsi, lorsque Myrtion s'apitoye sur elle-même jusque par delà le tombeau et se figure Lysias gonflé de vanité pour l'avoir réduite au suicide (2); ainsi, lorsque Pythias appelle le jeune homme « un rocher » (3). Si Lucien a paraphrasé un morceau dramatique, il a dû en tout cas le paraphraser librement.

Sur le XIV^e dialogue, nous pouvons passer vite. La situation, sans nul doute, est une situation de comédie; mais Dorian, de par sa condition sociale, ne semble pas être un personnage comique (4). Dès lors, il n'y a pas lieu de se demander si son entretien avec la courtisane reproduit un modèle déterminé; c'est un pastiche, ou, pour mieux dire, c'est une variation, ingénieuse et finement ironique, sur un thème de la *véx.*

(1) A. Mommsen, *Feste der Stadt Athen*, p. 316 et note 5. Pour l'interprétation des mots *Cereris vigiliis* aux vers 36 et 795 de l'*Aululaire*, voir Ussing, commentaire du vers 36.

(2) Qu'on se rappelle, par exemple, la fin de l'idylle III de Théocrite (v. 53-54 : *κραισεῦμαι δὲ πεσών, καὶ τοὶ λύκοι ὄδε μ' ἔδονται* : ὡς μέλι τοι γλυκὺ τοῦτο κατὰ βροχθοισι γένοιστο); ou bien encore l'histoire d'Arkéophon et Arsinoé, contée par Antoninus Liberalis (*Metam.*, 39) d'après Hermésianax, imitée par Ovide (*Metam.*, XIV) dans l'histoire d'Iphis et Anaxarète (v. 718 suiv. : *Vincis Anaxarete.. laetos molire triumphos, et Paeania voca, nitidaque incingere lauru...; age, ferrea, gaude...; 727-728 : praesensque videbor, corpore ut exanimi crudelia lumina pascas*).

(3) Théocr., id. III, 18 (τὸ πᾶν λιθός); id. XXIII, 29 (λίθων πικῆ).

(4) REG, 1907, p. 221-222.

Restent les dialogues IX et XIII, tous les deux différents des précédents et semblables entre eux parce qu'ils comportent plusieurs scènes. Au commencement du dialogue IX, Dorkas vient annoncer à Pannychis l'arrivée imminente de Polémon; presque aussitôt après, Polémon se présente, et, simultanément, Philostratos; une dispute s'engage entre les deux rivaux, pendant laquelle Pannychis et Dorkas rentrent à la maison; puis Polémon, ne réussissant pas à intimider Philostratos, bat lui-même en retraite. Incontestablement, les choses auraient pu se passer ainsi dans une pièce du répertoire. Mais nous avons remarqué une singulière ressemblance entre certaines menaces de Polémon et certain épisode de l'*Eunuque* (c'est-à-dire du Κόλαξ) : l'épisode de l'assaut donné à la maison. Quelque indulgente aux redites qu'ait été la comédie nouvelle, j'ai peine à croire qu'elle ait traité deux fois — et dans des circonstances, somme toute, presque identiques (1) — un thème d'une nature aussi particulière. Le cinquième paragraphe du IX^e dialogue contient, à mon avis, une réminiscence du Κόλαξ. Mais rien, dans le Κόλαξ, ne devait correspondre aux paragraphes précédents (2). Le dialogue est donc, à tout le moins, le produit d'une contamination (3). Très vraisemblablement on peut aller

(1) Dans le Κόλαξ, le militaire Bias devait donner l'assaut à la maison de son rival Pheidias, où était enfermée la jeune femme que tous les deux courtoisaient; c'est sans doute avec Pheidias qu'il se querellait (*Revue de philologie*, 1907, p. 92). La situation était donc beaucoup plus semblable à celle du IX^e dialogue que ne le ferait croire l'adaptation de Térence.

(2) Sur le Κόλαξ, cf. Leo, *Menanders Kolax* (dans les *Nachrichten* de Göttingen, 1903, p. 673 suiv.); Kretschmar, *De Menandri reliquiis nuper repertis* (Diss. Leipzig, 1906), p. 63 suiv.; Legrand, *Revue de philologie*, 1907, p. 91-92.

(3) Je ne sais pourquoi Kock (*Rhein. Mus.*, 1888, p. 58) et Boldermann (*Studia Lucianea*, p. 73-74) engagent à rapprocher ce dialogue du Θρακυλέων de Ménandre, dont l'intrigue nous est inconnue. — [Les découvertes de Kôm Ishkaou ont permis d'entrevoir dans la Περιειρομένη une scène assez voisine de celle qu'a dû contenir le Κόλαξ : Polémon, à la tête d'une bande, venait donner l'assaut à la maison de Myrrhiné, mère de Moschion son rival, où s'était réfugiée Glykéra; cf. *Revue des Études anciennes*, 1907, p. 328, 333. Mais, pas plus que le Κόλαξ, la Περιειρομένη n'a pu servir de modèle à l'ensemble du dialogue IX. Si ce dialogue imite une comédie, ce serait donc trois pièces, et non pas seulement deux, qui auraient contenu l'épisode de l'assaut.]

plus loin, et le considérer dans son ensemble comme une composition originale. En dehors du paragraphe 5, aucun des éléments dont il est formé n'est tel que Lucien ait dû l'emprunter spécialement à une pièce déterminée; et plusieurs détails dénotent chez l'écrivain quelque fantaisie personnelle. Polémon se présente à Philostratos comme étant du dème de Steiria et de la tribu Pandionide (Πολέμων ὁ Στειριεύς, Πανδιονίδος φυλῆς); un personnage attique du iv^e siècle ou du iii^e n'aurait pas nommé la tribu (1). Ce même Polémon, qui revient en toute hâte des Pyles (probablement des Pyles de Cilicie), a auparavant franchi l'Halys, tué un certain Tiridatès, et s'est distingué contre les Pisidiens. Or, le premier Tiridatès qui fit du bruit dans le monde est le prince parthe avec lequel lutta Séleukos Kallinikos; ce Tiridatès vécut dans la seconde partie du iii^e siècle, longtemps après l'époque des grands maîtres de la νέα (2); il fut connu surtout sous le nom d'Arsakès II; il guerroya loin de l'Halys, des Pisidiens, des Pyles de Cilicie; il ne fut pas tué dans un combat (3). C'est dire que Lucien n'a pas songé à lui, et qu'il n'a pas dû prendre le nom de Tiridatès dans une scène de comédie (4). D'autre part, il me semble qu'au temps de la νέα « franchir l'Halys » eût été une prouesse insignifiante; que le pays des Odryses ne pouvait plus passer pour être le bout du monde, — comme l'insinue Philostratos (5); que les Thraces ne faisaient plus l'effet d'épouvantails, — comme le voudrait Polémon. Avec des traits qui conviennent à l'époque d'Alexandre ou de ses successeurs, Lucien, dirait-on,

(1) Je doute que Lucien ait songé à l'importance que la φυλή eut chez les Athéniens au point de vue militaire. Il la mentionne ailleurs dans des circonstances où on ne l'aurait pas fait à Athènes aux iv^e et iii^e siècles; par exemple *Timon*, § 51; *Nékyom.*, § 20.

(2) Il régna de 248 à 211.

(3) Cf. Smith, *Dictionary of greek and roman biography*, I, p. 354.

(4) Sur d'autres personnages qui firent connaître le nom de Tiridatès entre l'époque de la νέα et celle de Lucien, cf. Smith, *o. l.*, s. v. Tiridates. — Un Arsakès, personnage de fantaisie (cf. Helm, *Lukian und Menipp*, p. 98, 192), est nommé dans l'*Icaroménippe* (§ 45) et dans les *Dialogues des Morts* (27, 2-4).

(5) Καὶ νῦν ἀκολούθει μοι, ὦ Παννουχί, τοῦτον δὲ παρ' Ὀδρύσαις γιλιαρχεῖν ἔα.

en a combiné d'autres qui seraient plus dans le goût de la période précédente.

En face du dialogue XIII, il est naturel de songer au *Μισούμενος*, comédie fameuse de Ménandre (1). Le personnage éponyme de cette pièce était, savons-nous, un certain Thrasonidès (2), soldat fanfaron (3) qui, à force de fanfaronnades, se rendait odieux à sa maîtresse (4). C'est bien là le cas de Léontichos. Mais la maîtresse de Léontichos, Hymnis, est une courtisane libre; celle de Thrasonidès était une esclave qui lui appartenait (5), probablement une captive. Léontichos est flanqué d'un parasite; Thrasonidès avait pour compagnon, confident et conseil, un personnage de condition servile, Gétas (6). Dans le Dialogue XIII, nous assistons à la rupture entre Léon-

(1) Cf. Benoit, *Ménandre*, p. 64-65; Ribbeck, *Alazon*, p. 36; Boldermann, *Studia Luciana*, p. 74. — A-t-on remarqué la ressemblance qui existe entre un fragment du *Μισούμενος* (338) et un passage des *Dialogues des Morts*, 27, 7?

(2) Que le *μισούμενος* se soit appelé Thrasonidès, cela ressort des textes de Libanius (IV, 512, 1 Reiske: *Καὶ γέγονεν ἀμέλει προσηγορία τοῦ δράματι τοῦ Θρασωνίδου τὸ μῖσος*) et de Diogène Laerte (VII, 130: *τὸν γοῦν Θρασωνίδην... διὰ τὸ μισίσθαι...*) Ce nom de Thrasonidès doit très probablement être rétabli dans le fragment 344.

(3) Libanius, *l. l.*: *Ἔγεις ἐκ τῆς κωμωιδίας παραλαβὼν, ὡς ὑπέρογκόν τι καὶ σοβαρὸν, καὶ πολλή τις ἀλαζονεία στρατιωτικῆς ἀνδρῆ. Εἴ τις ὑμῶν φαντάζεται τὸν Μενάνδρου Θρασωνίδην, οἶδεν ὃ λέγω. Le nom de Thrasonidès, héros du *Μισούμενος*, est accolé par Plutarque (p. 1095 D) à celui de Thrasyléon, fanfaron avéré. Les fragments 338 (v. 2) et 340 du *Μισούμενος* furent prononcés par un *ἀλαζών*; le fragment 349 fait allusion à ce même personnage.*

(4) Libanius, *l. l.*: *.. στρατιωτικὴν γὰρ φησιν ἀηδῖαν νοσοῦντα τὸν ἀνθρώπον εἰς ἀπέχθειαν αὐτῷ κινῆσαι τὴν ἐρωμένην.*

(5) Diog. L., *l. l.*: *τὸν γοῦν Θρασωνίδην καὶ περ ἐν ἐξουσίᾳ ἔχοντα τὴν ἐρωμένην διὰ τὸ μισίσθαι ἀπέχεσθαι αὐτῆς. Plutarque (p. 523 E) cite ces paroles du *μισούμενος* (fr. 336): *παρ' ἐμοὶ γὰρ ἔστιν, ἔξιστιν δέ μοι καὶ βούλομαι ταῦθ', ὡς ἂν ἐμμένεσται ἐρῶν τις, οὐ ποιῶ δέ, et met sa conduite en parallèle avec celle de l'avare, qui tient l'argent enfermé chez lui sans en profiter. Dans le fragment 338, Thrasonidès appelle sa maîtresse *παιδικάριον*: or ce mot, paraît-il, chez les Attiques, désignait surtout les esclaves (Clém. Atex., *Paedag.*, I, 3, 14); un personnage du *Πλόκιον* de Ménandre (fr. 402, v. 15) l'emploie en parlant d'une servante; Philon, Héliodore, etc. lui attribuent la même valeur (cf. Thesaurus, s. v.).**

(6) Arrien, *Diss. Epict.*, IV, 1, 19 Schweigh. Cf. fr. 335. [Le fragment 345, rapporté par conjecture au *Μισούμενος*, doit provenir plutôt de l'une des quatre pièces dont M. Lefebvre vient de publier des fragments: celle qu'il appelle le "Ἡρωῆς.]

tichos et Hymnis; dans le *Μισούμενος*, il y avait une scène où le soldat détesté, en proie à l'insomnie, obsédait Gétas de ses lamentations et l'empêchait de dormir (1); d'après l'analogie du *Curculio* et quelques autres indices (2), j'incline à croire que cette scène de nuit était la première de la pièce; à ce compte la rupture entre Thrasonidès et sa captive aurait été chose faite lorsque l'action commençait. Ajoutons que, parmi les exploits dont se vante Léontichos, il en est que Thrasonidès ne pouvait certainement pas raconter; car les Galates n'apparurent en Orient qu'en 280, plus de dix grandes années après la mort de Ménandre. Ainsi, dans la première partie du dialogue, ni la situation, ni les détails ne proviennent du *Μισούμενος* (3). Dans la seconde moitié, l'impertinence railleuse de Chénidas, surprenante de la part d'un parasite (4), peut être un souvenir d'une partie du rôle de Gétas. A défaut du *Μισούμενος*, quelque

(1) Arrien, *l. l.* : .. πρώτον μὲν ἐξελήλυθε τῆς νυκτός, ὅτε Γέτας οὐ τολμαί ἐξελθεῖν. De cette scène doit provenir le fragment 341 (Τί οὐ καθεύδεις; Σὺ μ' ἀποκναίεις περιπτῶν), probablement aussi les fragments 335, 336, 337, 338, 342, 346.

(2) Un fragment de l' *Ἐπίκληρος* de Ménandre, le fr. 164, est ainsi conçu : Ἄρ' ἐστὶ πάντων ἀγρυπνία ληλίστατον. Ἐμὲ γοῦν ἀκαστήρασα δευρὶ προίγεται; λαλεῖν ἀπ' ἀρχῆς πάντα τὸν ἔμυτοῦ βίον. Il provient, comme on voit, d'une scène de nuit, qui était en même temps une scène d'exposition. L'imitation de Turpilius, chez qui le personnage conversait avec un esclave (fr. I), ressemblerait encore de plus près à la scène du *Μισούμενος*. Au commencement du *Mercator*, Charin se moque des amoureux de comédie qui narrent leurs infortunes au jour *et à la nuit*, au soleil *et à la lune* (v. 45); étant donné les circonstances dans lesquelles lui-même parle, les morceaux qu'il tourne en ridicule devaient être des monologues d'exposition; il y en avait donc dans le nombre qui étaient des monologues nocturnes. Nous connaissons d'ailleurs dans le répertoire de la tragédie et de l'ancienne comédie plusieurs pièces qui commencent avant l'aube : *Agamemnon*, *Iphigénie à Aulis*, *Électre*, *les Nuées*, *les Guêpes*, *Lysistrata*, *les Ecclesiastiques*, etc. (cf. Frantz, *De comœdiæ atticæ prologis*, Diss. Strasbourg, 1891, p. 31). — Est-il besoin de dire qu'en présentant cette observation nous ne voulons point dire que la *véz* a toujours enfermée ses drames dans les limites strictes d'une même journée? L'*Heautontimoroumenos* de Térence nous fournit une preuve du contraire. [Les *Ἐπιτρέποντας*, à ce qu'il semble, nous en fournissent maintenant une nouvelle.]

(3) On aurait encore moins de raisons de les rapporter à une autre pièce de Ménandre, *Ἵννίς* (ou *Ἵννης*), comme Frantz semble avoir quelque velléité de le de faire (*o. l.*, p. 34, note); ou au *Θραυπέλιον*, auquel Kock a songé (*Rh. Mus.*, 1888, p. 58).

(4) REG, 1907, p. 227-228.

autre pièce a-t-elle fourni le prototype exact des hâbleries de Léontichos? Il s'est couvert de gloire en combattant les Galates. Vainqueurs de Kéraunos en 280, ceux-ci furent vaincus à leur tour par Antiochos en 275 (1). Très vraisemblablement, « la bataille contre les Galates » mentionnée dans le dialogue est celle que gagna Antiochos, bataille qui fut célèbre (2), qui valut, dit-on, au roi de Syrie le surnom de Soter (3), et à laquelle Lucien a fait plusieurs fois allusion (4). Au cours des années précédentes, Séleukos Nikator, puis son fils, furent plusieurs fois en guerre avec Mithradatès, prince de Paphlagonie (5); en 277, quand les Galates passèrent en Asie pour se mettre au service de Nicomède, les Paphlagoniens étaient dans le même camp et comptaient eux aussi parmi les ennemis d'Antiochos (6). Quelque temps après la victoire de 275, un mercenaire de l'armée syrienne pouvait donc raconter les prouesses que raconte notre fanfaron. Il eût même trouvé dans l'histoire de l'époque, si l'on en croit le chroniqueur Syncelle, le modèle de son plus bel exploit : lors de la défaite de Kéraunos, en 280, la tête du vaincu fut, nous dit-on, plantée au bout d'une pique — comme la tête du satrape paphlagonien — et promenée en triomphe (7). Vers 275 ou 270 vivaient et écrivaient encore de bons poètes comiques; il se peut que Lucien se soit inspiré de l'un d'eux; mais la chose est fort incertaine.

(1) Niese, *Geschichte der griechischen und makedonischen Staaten*, II (1899), p. 80.

(2) *O. l.*, p. 80 et n. 4.

(3) *O. l.*, p. 80 et n. 5.

(4) *De lapsu in salutando*, 9; *Zeuxis*, 8-11. Quelques expressions de ce dernier opuscule sont à rapprocher du texte de notre dialogue : ainsi, dès le début du récit : ἐν τηῖ πρὸς Γαλάτας μάχῃ, εἰδὼς γὰρ τούτους ἀλκιμοὺς ὄντας, .. καὶ τὴν φάλαγγα καρτερώς συναρροῦσιν.

(5) Niese, *o. l.*, I, p. 406; II, p. 72 et note 5.

(6) Niese, II, p. 78 et note 1; p. 81.

(7) Niese, II, p. 15.

*
**

Des observations qui précèdent, essayons de tirer quelques conclusions générales.

Pour savoir d'abord jusqu'à quel point le scholiaste a dit vrai en écrivant ces mots : ἀφ' οὗ (Μενάνδρου) καὶ πάντα αὐτῆ ἢ ὕλη Λουκιανῶ τῶι προκειμένῳ εὐπόρηται, — autrement dit, dans quelle mesure les *Dialogues des Courtisanes* peuvent être utilisés lorsqu'on veut se faire une idée de la nouvelle comédie, nous n'avons qu'à additionner les résultats de nos analyses partielles. Nombreux sont les éléments — traits de physionomie des personnages, détails des aventures — que nous avons retrouvés, avec plus ou moins de certitude, dans ce qui survit du répertoire. Rares, au contraire, ceux qui nous ont paru, pour quelque raison positive, répugner au goût des comiques. La statistique est donc favorable au scholiaste ; elle nous dispose à croire qu'il n'a pas de beaucoup exagéré ; en face des éléments dont la provenance est indéterminée, que rien de sûr ne rattache à la comédie mais que rien non plus n'en éloigne, elle donne une raison de croire qu'ils ont été empruntés à la *véz.* Bien que ce témoignage, dans chaque cas pris en particulier, manque de précision, bien qu'il n'exerce pas une contrainte logique, il n'est pas moins précieux à recueillir.

Ce que nous disons là ne vise que la matière des *Dialogues* — ἡ ὕλη — telle que nous l'avons étudiée dans nos deux premiers paragraphes. La mise en œuvre de cette matière, la composition de ces *Dialogues*, furent, semble-t-il, beaucoup plus indépendantes des modèles que la comédie fournissait. Nous avons cru reconnaître que plusieurs personnages (Chénidas, Krobylé, Myrtion et Mousarion) réunissaient en eux des caractères empruntés à différents types du théâtre (1) ; un autre (Dorion) nous a paru formé de traits comiques et de réminis-

(1) REG, 1907, p. 227-228 ; 202 ; 196 ; 210-211.

cences de l'idylle (1) ; telle situation (XI) n'est pas susceptible d'être portée sur la scène (2) ; telle autre (II, VI) est en contradiction avec des habitudes connues de la *véx* (3) ; ailleurs (XII), une situation comique est développée en style d'épique (4) ; ou bien quelque détail ne peut avoir été inventé en Attique à l'époque de la comédie nouvelle (5). Nulle part nous n'avons trouvé à signaler une paraphrase certaine d'aucun morceau connu du répertoire. La statistique, cette fois, recommande donc une conclusion inverse de celle qu'elle recommandait tout à l'heure : alors même qu'un dialogue, ou une portion de dialogue, *pourrait* reproduire dans son ensemble une scène du répertoire, nous ne croirons pas qu'elle la reproduise effectivement ; beaucoup plus volontiers nous admettrons, par exemple, que la seconde partie du IX^e dialogue n'a pas eu de plus proche modèle que la scène du *Kόλξξ* reprise dans l'*Eunuque* ; le récit de Doris dans le dialogue II, que celui de l'esclave dans la *Περικλήα* ; l'infortune de Léontichos, que celle de Thrasonidès dans le *Μισούμενος* ; l'aventure d'Ampélis, narrée dans le dialogue VIII, que celle de la *Ψαπιζομένη*. Or, nous savons combien il y a, chaque fois, de différence entre le dialogue considéré et la pièce dont nous le rapprochons.

En concluant ainsi, nous nous trouvons répondre par avance, tout au moins en partie, à la seconde question qu'il y a lieu pour nous d'envisager. Si aucun dialogue n'est calqué sur une scène de comédie, l'imitation de Lucien ne fut pas une imitation servile. L'auteur des *Dialogues des Courtisanes* ne répète pas le répertoire comique ; il l'élargit, il le complète, tantôt en combinant — par un procédé qui rappelle la « contamination » chère aux poètes latins — des traits pris de droite et de gauche ; tantôt en mettant en action ce que ses prédécesseurs racon-

(1) *Ibid.*, p. 221-222.

(2) Voir ci-dessus, p. 63.

(3) P. 66, 68.

(4) P. 69.

(5) P. 68.

taient, en récit ce qu'ils traitaient sous forme dramatique; tantôt en pénétrant, si l'on peut ainsi dire, dans les coulisses du théâtre, en étalant sous nos yeux des moments de la vie des acteurs que la comédie avait laissés dans l'ombre, qu'elle s'était contentée de signaler d'un mot ou de laisser supposer.

Lucien a donc imité les comiques sans servilité. Il les a imités aussi sans pédanterie. Incontestablement, ce dut être pour lui un plaisir de lettré d'agencer dans des cadres nouveaux, suivant des dispositions nouvelles, tant de détails qui avaient appartenu déjà à nombre d'œuvres connues; et, lorsqu'il écrivit ses *Dialogues*, il se proposa, je pense, entre autres choses, d'amuser ses lecteurs, lettrés comme lui, par des « emplois » ingénieux et piquants, de les émerveiller par sa dextérité à jouer avec la comédie. On ne doit pas pourtant se le représenter l'œil ouvert uniquement sur des livres, faisant des extraits, prenant des notes, et arrangeant les fruits de ses lectures comme les pièces d'un jeu de patience. A l'exception peut être du soldat fanfaron, qui ne fleurissait plus au n^e siècle de notre ère comme au temps d'Alexandre et de ses successeurs, les personnages des *Dialogues des Courtisanes* étaient encore, du vivant de Lucien, des figures d'actualité, et les aventures où nous les voyons engagés pouvaient se produire tous les jours. Il y avait alors — il y en eut plus tard — des Krobylé expertes à dresser la jeunesse et à l'exploiter, des Myrtalé cyniques et avides, de tendres Mousarion, de plaintives Ioessa, des jeunes fous dépensiers et ardents au plaisir, des pères calculateurs, des flatteurs et des pique-assiette, des Aristainétos promenant à travers les rues leur barbe hirsute et leur dignité hypocrite: alors, comme à l'époque de Ménandre, on aimait, on se querellait, on se réunissait en des *symposia*, on consultait la sorcière, on fêtait les Aphrodisia, les Dionysies, les Thesmophories. L'auteur des *Dialogues* n'eut pas à évoquer, au prix de recherches savantes, la vie d'une société disparue; il n'eut pas à faire œuvre d'archéologue; tout au plus sema-t-il çà et là, sans se piquer d'ailleurs d'une exactitude minutieuse,

quelques traits destinés à situer à Athènes les actions de ses petites pièces et à les reculer de plusieurs siècles dans le passé ; le reste, pour ceux de ses contemporains qui n'auraient pas connu la comédie, pouvait sembler copié d'après nature dans une ville grecque du siècle d'Hadrien. Par le fait, j'imagine que, lors de la rédaction des *Dialogues*, Lucien observateur collabora avec Lucien érudit. Le souci d'imiter la comédie délimita le champ où l'observation s'exercerait, détermina les êtres et les choses qui en seraient les objets ; l'observation, en retour, contrôla, vérifia, les traits de mœurs ou de psychologie que la comédie fournissait. Aussi les *Dialogues* n'ont-ils rien, ou presque rien, de la gaucherie des centons, de la froideur des pastiches. Nous avons noté au passage quelques légères incohérences ou invraisemblances (1) ; peut être ne serait-il pas impossible d'en relever quelques autres (2). Mais elles sont peu choquantes à première vue. En général, les caractères des interlocuteurs sont heureusement soutenus ; et leurs entretiens se déroulent d'une allure vivante et naturelle. Certains morceaux sont, à ce point de vue, particulièrement dignes d'éloges. Ainsi la *ῥῆσις* initiale du II^e dialogue, où Myrtilion passe avec tant d'aisance de la récrimination à la plainte, de la plainte au dépit et à la jalousie ; ainsi la partie du milieu du dialogue XIII, où Léontichos essaie tour à tour, pour retenir Hymnis, de la promesse grossière d'un supplément de paye, du ton de réconfort protecteur et condescendant, de fanfaronnades de bellâtre, d'appels à l'amour propre de la jeune femme, enfin de prières pures et simples, plates et piteuses ; ainsi, le dialogue VII d'un bout à l'autre. Dans de pareils morceaux, Lucien se montre, autant que nulle part ailleurs, doué des aptitudes essentielles de l'écrivain dramatique ; et il y laisse voir les principales

(1) REG, 1907, p. 202 ; 227-228 ; 1908, p. 67.

(2) Dans la première partie du IX^e dialogue, Pannychis interrompt le récit de Dorkas pour lui faire la leçon (οὐκ ἔδει τοῦτο εἰθύς, ἀλλ' ἐκείναι, ὅτι κτλ.) ; il semble qu'elle devrait être pressée surtout de connaître les dispositions du militaire. Dans le VI^e dialogue, Krobylé raconte un peu longuement à Korinna ce que Korinna doit savoir et n'a sans doute pas oublié (§ 4).

de ses qualités propres, y compris sa qualité maîtresse : l'esprit.

Lyon, juillet 1907.

Ph. E. LEGRAND.

Depuis l'impression de la première partie de cet article ont été publiés les fragments de Ménandre découverts à Kôm Ishkaou (G. Lefebvre, *Fragments d'un manuscrit de Ménandre*, un volume des publications du Service des Antiquités de l'Égypte, Le Caire, 1907). Voici quelques détails qui eussent trouvé leur place dans l'étude des personnages de Lucien :

— Περιχειρομένη (cf. *Revue des Études anciennes*, 1907, p. 329-330), f. J2, v. 1. Polémon est appelé *χιλιάρχος*; c'est un titre dont se parent Polémon du IX^e dialogue (§ 4) et Léontichos du XIII^e (§ 2; 4 ad fin.).

— Σαμία, f. F 1, v. 31-32. Chrysis, quand elle s'est installée chez Déméas, était vêtue d'une mince robe de lin (ἐν σινδονίτι λιτωῖ). A rapprocher ce que Krobylé raconte de Daphnis dans le dialogue VI (§ 2 : τὴν Δαφνίδα γοῦν ἐγὼ οἶδα .. ῥάκη.. περιβέβλημένην).

— *Ibid.*, v. 33-34. Autrefois, Déméas était tout pour Chrysis (Τότ' ἦν ἐγὼ σοι πάντα); de même, savons nous, Dorion pour Myrtalé (XIV, 1).

— *Ibid.*, v. 35-36. En expulsant Chrysis, Déméas lui remet tout ce qui est à elle : à savoir des servantes (θηραπαίνας), des bijoux (χρυσία), probablement des toilettes (la restitution κόσμον paraît certaine, cf. *Περιχειρ.*, f. E 4, v. 2 suiv.). Les mêmes éléments composent le luxe de Lyre (VI, 2).

— Fr. L 1, v. 9 est mentionné un Ἄρσοπαγίτης; cf. REG, 1907, p. 211, n. 5.

NOTE SUR UN MANUSCRIT ITALIEN DU XVI^e SIÈCLE

CONCERNANT LA CRÈTE

AVEC LA PHOTOGRAPHIE D'UN PLAN

Ce manuscrit se trouve à Milan, Bibliothèque Ambrosienne, sous la cote D, 138. En voici le titre complet : « Disegni di teatri e tempj mandati da Candia, da Honorio Belli ad un suo zio, forte a Valerio Barbareno ». Il contient dix plans et deux lettres explicatives de l'auteur, datées respectivement du 24 avril v. st. 1586 et du 4 octobre v. st. de la même année.

Honorius Belli, né à Vicence, on ignore en quelle année, vécut dans la seconde moitié du XVI^e siècle. Sujet vénitien, et médecin de profession, il fut appelé en Crète par un des providiteurs de cette île. Il s'y occupa d'histoire naturelle et de botanique ; il retrouva notamment les noms antiques des plantes sous leur dénomination néo-grecque. Tournefort le cite avec éloge dans la seconde lettre de son *Voyage du Levant*. Il avait écrit une histoire de la Crète, qui ne fut pas imprimée et dont Apostolo Zeno a laissé des extraits. On a de lui une volumineuse correspondance, également inédite, dispersée dans les bibliothèques de l'Italie septentrionale. Il mourut sans doute peu après l'année 1597. On ne connaît de lui aucun écrit postérieur à cette date.

Belli fut aussi archéologue amateur. Les plans qu'il envoyait à son oncle Barbareno sont les suivants :

- 1° Grand théâtre de la ville de Hiérapétra ;
- 2° Théâtre de Gortyne ;
- 3° Théâtre de la ville de Chersonèse ;
- 4° Théâtre de la ville de Litto ;
- 5° Autre théâtre de Hiérapétra, plus petit que le n° 1 ;
- 6° Autre théâtre de Gortyne, plus petit que le n° 2 ;
- 7° Plan d'un édifice encore visible dans les ruines de Gnosso ;
- 8° Temple à Lebena ;
- 9°-10° Temple à Lampea .

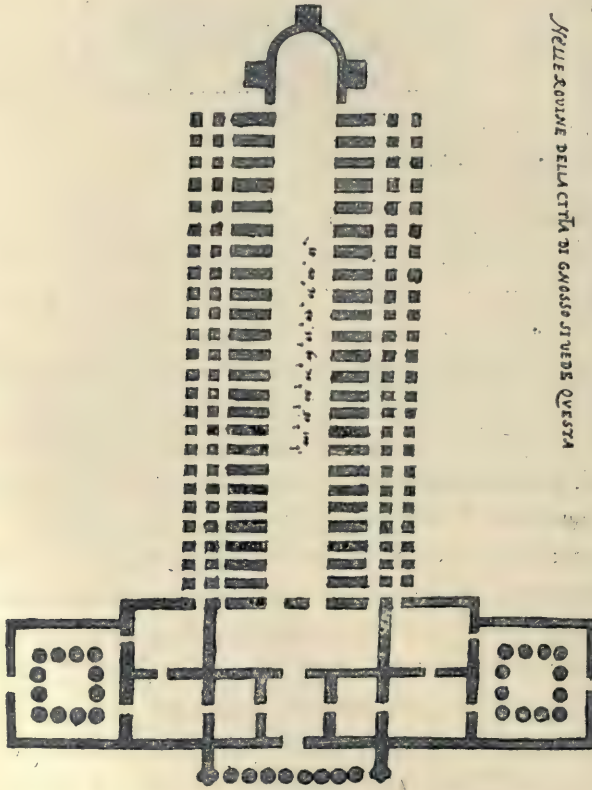
Il existe une réplique de ces plans dans un autre manuscrit de la même bibliothèque (S. 84), intitulé *Diversa Moralia*, et ayant appartenu à Vincentius Pinelli. Au milieu d'un grand nombre de lettres réunies sans ordre, on retrouve les plans ci-dessus, sans les lettres explicatives. Il semble bien que les dessins originaux sont ceux du premier manuscrit (D, 138). Ils ont l'allure de croquis pris sur place, un peu artistement, tandis que ceux du S. 84 paraissent être des copies faites à la règle et au compas, peut-être d'ailleurs par Belli lui-même (1).

Tous les monuments dont il a relevé le plan sont antiques ; ils remontent à l'époque gréco-romaine, et la destination de chacun d'eux, facile à déterminer, est indiquée par Belli. Il n'en est pas de même en ce qui concerne le n° 7, plan d'un édifice encore visible dans les ruines de Gnosso.

D'après l'échelle, ce monument aurait eu environ 120 m. de longueur du péristyle à l'abside. Cette abside et le dessin général du plan font penser à une basilique du genre de celles qui

(1) Je dois la plupart de ces renseignements, ainsi que la photographie du plan n° 7, à l'obligeance de Monsieur William Rötig, attaché au Consulat de France à Milan. Lors de mon séjour en cette ville, j'avais feuilleté, au cours de recherches personnelles sur la Crète, le manuscrit de Belli, mais cet examen avait été forcément sommaire. Monsieur Rötig a bien voulu se charger du complément de recherches que j'utilise dans cette note. Qu'il me soit permis de lui en exprimer ici mes plus vifs remerciements.

ont été mises au jour dans l'Afrique romaine. Il est fâcheux que Belli n'ait pas songé à orienter son croquis. La planche XII du tome VI de l'annuaire de l'Ecole anglaise d'Athènes porte l'indication non loin des fouilles du « Palais de Minos », des restes d'une basilique romaine. Peut-être s'agit-il du même monument



Ce qui paraît caractéristique dans le plan de Belli, ce sont les réduits rectangulaires disposés symétriquement de part et d'autre de l'allée centrale. Qu'il s'agisse d'une basilique ou de tout autre édifice, on ne voit pas bien à quel usage ils pouvaient être destinés.

Une remarque s'impose : ce plan, comme tous les autres

du recueil, n'indique aucune lacune. On croirait, à les voir, que les monuments examinés par Belli, ou tout au moins leurs fondations, étaient encore en fort bon état à la fin du xvi^e siècle. Or rien n'est moins vraisemblable. Il faut en conclure que notre archéologue amateur a procédé à des restitutions plus ou moins légitimes. En particulier, pour le plan n^o 7, il est possible, nous le verrons plus loin, que la majestueuse ordonnance de l'édifice de Gnossois soit due, sinon à l'imagination de Belli, du moins à son goût pour la symétrie et au désir d'envoyer à son correspondant des dessins de belle apparence.

Quoi qu'il en soit, le plan laissé par le médecin vénitien soulève un curieux problème d'archéologie et il serait intéressant de chercher à identifier l'édifice en question (1).

Le manuscrit de Belli n'est pas tout à fait inédit. Un savant anglais, Falkener, a publié à Londres, en 1854, dans une brochure aujourd'hui rarissime (2), la plupart des plans qu'il contient, en les accompagnant de notices dont les éléments sont tirés, soit de la correspondance de Belli, soit des extraits de son *Histoire de la Crète*, conservés par Apostolo Zeno.

Voici la traduction partielle de la notice consacrée à l'édifice de Gnossois (3). « A peu près à égale distance de Candie et du mont Juctas, à trois milles environ de chacun de ces points, se trouvent les ruines de Gnossois, bâtie par le roi Minos, au centre d'une plaine presque entièrement entourée de montagnes disposées en amphithéâtre. Les collines sur lesquelles la ville fut construite sont peu élevées, les murs peuvent avoir quatre milles de circonférence..... La ville est maintenant à peu près complètement détruite et aucun de ses bâtiments n'est resté intact. Plusieurs larges assises de murs en pierre sub-

(1) Des voyageurs qui ont récemment visité les fouilles de Gnossois, M. Fougères entre autres, n'en ont aucunement entendu parler.

(2) Falkener, *A description of some important theaters and other remains in Crete*. Londres, 1854, in-8^o, 32 p. et une carte. Cette brochure est un supplément au *Museum of classical Antiquities*, n^o VII. La brochure de Falkener se trouve à la Bibliothèque nationale sous la cote suiv. : Inv. J. 5731.

(3) Page 24.

sistent en certains endroits, mais ces ruines sont fort dégradées. Les fondations d'un théâtre ou d'une autre construction de grandes dimensions sont encore visibles, mais il n'est pas aisé d'en déterminer le plan (Falkener remarque en note que le bâtiment ressemble à un cirque plutôt qu'à un théâtre). A différentes époques, on a trouvé beaucoup de belles statues qui ont été envoyées à Venise par divers provéditeurs, Jacopo Foscarini, notamment, en a expédié un grand nombre d'un art achevé..... ».

Ce passage ne nous apprend rien sur le monument de Gnosos, mais il contient un renseignement bien suggestif. En Crète, comme ailleurs, les Vénitiens ont pillé les monuments, les temples, les habitations même des particuliers pour orner leurs palais et leurs églises. Il est donc vraisemblable que des œuvres d'art d'origine crétoise et remontant à une assez haute antiquité, sont conservées dans les musées et les collections de l'Italie septentrionale (1).

Ainsi, les savants qui s'occupent plus spécialement de l'archéologie crétoise auraient intérêt à ne pas borner leurs investigations au territoire même de l'île. Dans les musées, il serait bon de rechercher et de grouper les pièces de provenance crétoise et dans les bibliothèques de Milan, de Florence et surtout de Venise, il y a, concernant la Crète, un nombre considérable de manuscrits encore incomplètement dépouillés, dont l'examen pourrait être très fructueux.

H. LABASTE.

(1) [M. Comparetti (*Iscrizione Cretese scoperta in Venezia*, dans le *Museo italiano*, t. I, 1885, p. 141 et suiv.) et M. Salomon Reinach (*Anthropologie*, t. XIII, 1902, p. 1) ont déjà appelé l'attention des archéologues sur les antiquités crétoises transportées en Italie, spécialement à Venise. — G. G.]

ACTES DE L'ASSOCIATION

Procès-verbal de la séance du Comité du 5 décembre 1907.

Présidence de M. Th. Reinach.

M. Marguerite-de la Charlonie propose différentes mesures de propagande en vue d'attirer de nouvelles adhésions à l'Association ; il recommande entre autres la propagande par l'institution de conférences. M. Th. Reinach lui répond que, par une heureuse coïncidence, M. Bernard P. Grenfell, l'éminent papyrologue anglais, lui a exprimé le désir d'exposer, sous le patronage de l'Association, le résultat de ses dernières fouilles. Le Comité donne pleins pouvoirs au Bureau pour l'organisation de la conférence de M. Grenfell.

L'ouverture des séances de Bibliothèque, dans la salle de la Sorbonne, est fixée au 10 décembre.

M. E. Pottier présente et commente un petit monument entré récemment au Musée du Louvre. C'est un peson de terre cuite, orné d'un bas-relief qui représente une chouette fileuse. Il signale encore, parmi les nouvelles acquisitions, un flacon d'odeurs en forme de chouette, œuvre de l'art corinthien ou béotien du *vi^e* siècle, et en communique une photographie.

M. E. Michon lit une étude sur l'Aphrodite de Clazomène. Cette statuette a pu être reconstituée intégralement, les pieds, qui manquaient, ayant été retrouvés. M. Michon la rapproche de l'Aphrodite de Marseille que possède le Musée de Lyon, et d'une statue découverte à Samos et publiée par M. Wiegand. Il en montre l'intérêt pour l'histoire de l'art ionien archaïque.

Le secrétaire donne lecture d'une note de M. L. Bodin sur les vers 85-6 des *Ἐπιπέποντες* de Ménandre. M. Bodin propose de lire :

τὸ παιδίον
δός μοι, γύναι· τὰ δέρακα καὶ γυναισμάτα
οὔτος σ' ἀπικτεῖ.

M. Bodin ajoute quelques remarques sur les vers 55-56.

Le 10 décembre 1907 a eu lieu, dans la salle des conférences de grec à la Sorbonne, l'inauguration des séances de Bibliothèque. Un grand nombre de membres de l'Association avaient tenu à assister à cette cérémonie très simple.

M. Th. Reinach, président, a pris la parole en ces termes :

« MESSIEURS,

« Au nom de l'Association des études grecques, je viens prendre officiellement possession du local que le Conseil de l'Université a bien voulu mettre à notre disposition pour y abriter notre bibliothèque. Que la Faculté des lettres, que l'Université de Paris tout entière reçoivent ici l'expression de notre reconnaissance pour une gracieuse hospitalité qui durera, je l'espère, aussi longtemps que notre œuvre.

« C'est une grande satisfaction pour moi d'avoir pu marquer ma présidence par le mariage que consacre la cérémonie familière d'aujourd'hui. Mariage d'inclination, si jamais il en fut. La convention qui nous lie l'une à l'autre appartient à cette classe bien rare de contrats où il n'y a ni dupe ni avantage : personne n'y perd, tout le monde y gagne.

« L'Université, puisque, sans bourse délier, elle acquiert, deux jours par semaine, pour ses maîtres et ses étudiants de grec, l'usage d'un excellent instrument de travail.

« L'Association, à qui ce transfert permettra une économie sur son loyer et qui aura le double plaisir de se servir plus commodément de ses livres, tout en n'étant plus seule à s'en servir. C'est le cas de rappeler en le corrigeant le mot du fabuliste :

Son bien premièrement, et puis le *bien* d'autrui.

« Enfin, Messieurs, n'oublions pas le principal bénéficiaire de cet arrangement : je veux dire le grec lui-même, ce bon vieux grec dont des novellistes un peu trop pressés annoncent tous les ans le décès, mais qui est de ces morts récalcitrants qu'il faut qu'on tue et qu'on retue sans cesse, comme le Dionysos de la fable, tout simplement parce qu'il est immortel...

« Il y a aujourd'hui exactement quatre cents ans que fut institué en Sorbonne le premier cours de grec, professé par le célèbre Jérôme Aléandre, et depuis lors, malgré tous les efforts, malgré toutes les calomnies, on n'a pas réussi à déraciner ici l'étude de cette langue « sans laquelle, prononce Rabelais, c'est honte que personne se die sçavant. » Elle avait alors contre elle les fanatiques de droite comme elle a aujourd'hui contre elle les fanatiques de gauche. Elle a triomphé de l'obscurantisme timoré des uns ; elle triomphera, soyez en sûrs, du modernisme niveleur des autres.

« La création même, toute récente, de cet « institut de grec », où une élite d'étudiants de lettres vient s'abreuver à la source toujours vive du Beau et du Vrai, est un gage certain que la cause de l'hellénisme rencontre dans l'Université de Paris de sages et solides défenseurs. Leurs ambitions, comme les nôtres, n'ont d'ailleurs rien d'excessif. Conscients des nécessités du temps, nous ne prétendons pas imposer l'étude du grec à tout le monde ; nous ne prononçons aucun *Compelle intrare* ; nous aimons mieux quelques douzaines de volontaires animés du feu sacré que plusieurs centaines de conscrits maugréants. Ce lieu calme et lumineux sera désormais l'asile des philomuses impénitents : applaudissons-nous d'avoir contribué à le garnir et à l'orner.

« J'ai remercié en bloc l'Université et la Faculté de leur accueil libéral. Vous m'en voudriez de ne point remercier aussi, publiquement et nommément, ceux qui ont le plus collaboré à cet heureux résultat. D'abord M. le recteur Liard, que son service retient ailleurs aujourd'hui, mais qui est de cœur avec nous et que nous n'avons pas même eu la peine de conquérir. Ensuite M. le doyen Alfred Croiset, chaleureux avocat d'une cause qui était doublement la sienne, et M. l'architecte Nénot qui, au milieu de ses travaux et de ses succès éclatants, n'a jamais oublié que c'est sous les auspices du dieu de Délos que sa jeune gloire a pris jadis l'essor. Enfin, Messieurs, les nombreux souscripteurs dont le concours généreux nous a permis de réaliser l'installation sobre, mais adéquate que vous voyez, sans toucher à un centime de notre fonds de réserve. Qu'ils nous aient apporté la pite de la veuve ou qu'ils aient renouvelé en notre faveur un geste de Mécène récidiviste, tous ont également droit à notre gratitude. Si nous n'inscrivons pas ici leurs noms en lettres d'or sur une plaque de marbre, comme le faisaient les cités grecques pour leurs évergètes, ils savent que ce n'est pas pour ménager nos finances : c'est pour ménager leur modestie.

« Messieurs, dans ce petit temple où l'atticisme et le laconisme feront, je me l'assure, bon ménage, et d'où seul le béotisme sera exclu, les longs discours ne sont pas de saison. Je n'ajouterai donc plus qu'un vœu. Notre bibliothèque, telle qu'elle est, offre déjà aux travailleurs des ressources qui ne sont pas à dédaigner. Outre le don superbe de Fix, qui en constitue le fond, elle a reçu depuis quarante ans presque tout ce qui en France s'est publié d'important dans l'ordre des études grecques. Mais les séries plus anciennes et les séries en langue étrangère présentent d'énormes lacunes, qu'il serait fort utile de combler. Je fais donc, sans scrupule, un pressant appel à la bonne volonté de tous, aux bienfaiteurs inconnus qui écoutent mes paroles, aux amis qui pourront les répéter. N'hésitez pas à nous donner ou à nous léguer (car nous sommes une personne civile) les bons livres qui nous manquent et dont vous n'avez plus besoin. N'hésitez pas à faire de la propagande en faveur de cette bibliothèque hellénique. En l'enrichissant vous servirez à la fois les intérêts de l'Association et ceux de l'Université, la cause de l'hellénisme et celle de la haute culture française. Apollon et les Muses vous en sauront gré. Et c'est eux, vous le savez, qui dispensent

« Les belles feuilles toujours vertes

« Qui gardent les noms de vieillir ».

M. Alfred Croiset, doyen de la Faculté des lettres, a répondu en souhaitant la bienvenue à l'Association : l'Association et la Faculté, a-t-il dit, sont habituées depuis longtemps à collaborer; cette collaboration deviendra désormais plus étroite encore, pour le bien commun de l'une et de l'autre, et pour le plus grand profit des Études grecques.

En quelques mots spirituels, M. Michel Bréal a rappelé les premières origines de l'Association, et s'est félicité des services que la Bibliothèque pourra maintenant rendre aux étudiants.

COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

La Revue rend compte, à cette place, de tous les ouvrages relatifs aux études helléniques ou à la Grèce moderne, dont un exemplaire sera adressé au bureau de la Rédaction, chez M. Leroux, éditeur, 28, rue Bonaparte.

Les ouvrages dont les auteurs font hommage à l'Association pour l'encouragement des Études grecques ne seront analysés dans cette bibliographie que s'il en est envoyé DEUX exemplaires, l'un devant rester à la Bibliothèque de l'Association, et l'autre devant être remis à l'auteur du compte rendu.

1. *AESCHYLI tragoediae*. Iterum editum revisas Henricus Weil. Lipsiae, Teubner, 1907. In-12, Lxviii-312 p.

Il a été donné à peu de savants de présider eux-mêmes, à cinquante ans d'intervalle, à deux éditions d'un même ouvrage. En ouvrant cette réimpression « révisée » de l'*Eschyle* de 1884, lui-même fondé sur la grande édition de 1858, on ne peut retenir un sentiment d'admiration reconnaissante envers le vénérable helléniste, l'infatigable nonagénaire chez qui *acies ingenii* toujours intacte supplée à *acies oculorum* défaillante. Sans doute le texte n'a pas subi de grands changements depuis 1884; constitué prudemment il y a 23 ans, il n'en comportait guère, et d'ailleurs la nécessité de respecter une composition stéréotypée s'opposait à des remaniements. Il suffit néanmoins de comparer avec soin quelques pages des deux *apparats* pour se convaincre que M. H. Weil a su se tenir au courant

des progrès de la critique eschyléenne, tantôt pour accueillir ou mentionner des conjectures ou des explications dues à d'autres savants (Plüss, Wilamowitz, etc.), tantôt pour se corriger lui-même, comme lorsqu'il se décide, dans le grand *kommos* d'*Agamemnon*, à répéter deux longs refrains alors qu'en 1884 il considérait encore ces répétitions comme injurieuses pour le poète. Il n'est pas jusqu'à des détails orthographiques qui n'attestent une révision minutieuse : c'est ainsi que *Clytemnestra* est devenue partout *Clytaemestra*. A ce sujet une petite observation. Pourquoi M. Weil (praef. p. III) fait-il une fois *Choephoroi* — le titre de la pièce — du masculin? (*Choephoros qui extant in libris paucissimis...*). C'est évidemment une faute d'impression; elle se trouvait déjà dans l'édition de 1884. Il y en a quelques autres, mais on peut les compter sur les doigts d'une seule main. La correction du texte fait le plus grand honneur aux trois auxiliaires (Dalmeyda, Hauvette, Parisis)

qui ont prêté leur concours au Nestor de la philologie.

T. R.

2. *BERLINER KLASSIKERTEXTE* (publiés par la Direction des Musées royaux). Heft V. *Griechische Dichterfragmente*. 1^{re} Hälfte : Epische und Elegische Fragmente (viii-136 p.). 2^{re} Hälfte : Lyrische und Dramatische Fragmente (ii-160 p.). Bearbeitet von W. Schubart und U. von Wilamowitz-Moellendorff. Berlin, Weidmann, 1907. Grand in-8^o carré.

Ces deux fascicules réunissent tous les fragments de poésie grecque sur papyrus ou parchemin acquis depuis trente ans par le musée de Berlin, excepté le Timothée et le poème de Posidippe (Diels, *Acad. Berlin*, 1898), le premier parce qu'il a été trop bien publié dès l'origine, le second parce qu'il résiste encore à un déchiffrement définitif. Les textes sont transcrits en ces caractères bâtarde, nouvellement fondus à l'usage de l'Académie de Berlin, qui ont la prétention de reproduire la physionomie de l'écriture littéraire de l'époque alexandrine; toutefois les mots sont séparés, les esprits et les accents rétablis, les restitutions certaines (on a été très discret à cet égard) insérées dans le texte. Transcription, restauration, appareil critique, commentaire sobre et précis, index distinguant soigneusement le vocabulaire des différents genres et des différents auteurs, tout cela fait le plus grand honneur à M. de Wilamowitz et à ses collaborateurs, et mérite de servir de modèle aux publications analogues.

Le contenu n'est pas moins intéressant que la méthode. Quoique tout n'y soit pas inédit (tant s'en faut), les nouveautés curieuses ou charmantes abondent; bien des textes déjà publiés ont pris, par une révision attentive, une physionomie nouvelle — sans compter que certaines publications aca-

démiques sont pour la masse des lecteurs comme si elles n'existaient pas.

Donnons maintenant un bref inventaire de cette gerbe poétique.

Parmi les nombreux papyrus de l'« inévitable Homère » (on s'est, en général, contenté de les identifier) le n^o I, 3 mérite une mention particulière : c'est la description du bouclier d'Achille (Σ 596 suiv.) mais où l'on a interpolé 4 vers du *Bouclier d'Héraclès* d'Hésiode, le tout pourvu des signes critiques alexandrins.

La paraphrase I, 2 se donne comme le commentaire d'un poème d'Orphée, rédigé par Musée, sur le rapt de Perséphone : c'est évidemment l'ouvrage mentionné sous le nom d'Orphée par la Chronique de Paros. Mais, chose curieuse, *tous* les vers cités par le parapraste se retrouvent (à part des variantes de rédaction) dans l'hymne homérique à Déméter : l'hymne « orphique » n'était donc qu'un remaniement de ce poème. On y aperçoit pourtant quelques éléments nouveaux. Au moment de l'enlèvement, Zeus amène, parmi la foudre et les éclairs, des truies noires qui détournent du ravisseur les traits d'Artémis et d'Athéna. C'est Baubo ($\text{B}\rho\upsilon\beta\omega\iota$) qui confie à la déesse l'enfant Démophon; quand l'indiscrete s'alarme du traitement pyrotechnique auquel il est soumis, Déméter se dévoile et l'enfant est consumé. On voudrait en savoir davantage, mais le texte est d'un déchiffrement difficile; cinq lignes, à propos de la scène du puits (col. 4, 7-12), offrent une énigme bien faite pour tenter nos Saumaises.

Les « catalogues hésiodiques » sont, on le sait, une sorte de complément de la *Théogonie*. Un des fragments (II A, 1) est relatif à Méléagre : comme Bacchylide, mais plus nettement, le poète oppose le héros né d'Arès à ses frères, fils d'Oïneus. Deux autres fragments énumèrent les prétendants d'Hélène. Il y a de jolis traits, mais qui sentent la décadence de l'épopée. Ulysse a fait

l'économie de présents, parce qu'il savait d'avance que Ménélas serait élu, κτήναι γὰρ Ἀχαιῶν φέρτατος ἦεν. Ajax promet... les dépouilles de ses voisins. Ménélas triomphe parce que, heureusement pour lui, Achille était encore trop jeune. Il obtient Héléne ἢ τέκεν Ἑρμιόνην καλλιόφυρον ἐν μεγάροισιν | ἄελπτον. Ce dernier mot, appliqué à Hermione, est inintelligible ; sans doute un vers est tombé qui nommait le fils d'Héléne, né tardivement, Nicostratos (schol. Soph. *El.* 539). Un dernier morceau (très mutilé) traite des querelles des dieux avant la guerre de Troie, du dessein de Zeus, non pénétré par Apollon (?), de détruire la race des héros pour l'empêcher de s'unir désormais aux dieux. On nous parle d'une année de famine et de tempêtes, d'un serpent (ἄτριχος, l'être sans poils) qui τίκται | ἐν κευθμῶνι τρίτω ἔστ' ἑ τρία τέκνα. Les éditeurs donnent pour le premier mot du vers γαίης (d'après *Theog.* 158), mais Crönert (*Hermes*, 42, 608) lit κοπ.ων d'où je ne puis rien tirer. Risquera-t-on la conjecture κύπτων?

Deux fragments d'Euphron (n° V), de 15 vers chacun, sont la relique la plus importante que nous ayons encore de ce poète difficile. Ce Callimaque exaspéré ne gagne pas à être connu. Le premier morceau décrit le dernier travail d'Héraclès. Cerbère est amené à Tirynte sous les regards épouvantés de la foule ; le poète s'attarde à comparer les yeux fulgurants du monstre aux forges des Cyclopes à Lipara et dans l'Étna. Le second est une malédiction où l'offensé, s'ingéniant à découvrir un supplice digne de son ennemi, déploie la plus fâcheuse érudition mythologique. Tout cela d'une versification habile, d'une langue dense, tourmentée, farcie de raretés et d'allusions obscures ; c'est bien la famille de Lycophron.

Le fragment anonyme n° VI appartient, lui aussi, à l'époque alexandrine. Ce sont des vers plus ou moins écopés d'un poème épique. Texte ou pré-

texte : un serviteur apporte à Calydon la nouvelle de troubles survenus dans le royaume de Diomède durant son absence. Mais, comme dans l'*Hécaté*, l'épopée n'est ici qu'un cadre à tableaux de genre : l'intérêt se concentre sur les races variées de chiens qui gardent le domaine. Notons en passant une fraîche image : ὕπνον νοκτὸς ἐριθόν.

Avec le n° IX, nous sommes en pleine époque romaine, ou plutôt à la fin de cette époque, car l'auteur de ces éloges funèbres de divers professeurs de rhétorique est sûrement un grammairien platonisant, contemporain de Libanius. Il cite Démosthène et Thucydide, avec déjà le prosaïsme et la platitude d'un Byzantin. Chacun des deux poèmes comprend un préambule iambique, presque identique ; puis viennent dans l'un des hexamètres, dans l'autre des distiques. Quelle était la patrie des défunts ? Le texte parle de Βερόης πέδον τῆκόμοιο. Mais Béroé (Alep) n'a jamais eu d'école célèbre ; Wilamowitz pense que Béroé est là, par licence poétique, pour Béryte.

Nous descendons encore d'un ou deux siècles avec les fragments épiques réunis sous le n° XI. L'un d'eux (*a*), bien connu depuis 12 ans (triomphe de Germanos sur les Blemyes), apparaît ici fort amélioré. C'est encore des Blemyes qu'il devait être question dans le texte *b* : le héros est un certain *dux* de la Thébaïde qui s'était distingué naguère contre les Perses et non, comme l'écrit Wilamowitz, les Parthes : Πέρται ἀναπνεύστωι Θερμιτοκλήα φυρόντες. Plus curieux, parce que plus populaire, est le texte *c* : panégyrique de l'ἡγεμῶν Jean, fils de Sarapammon, en iambes suivis d'hexamètres dont la prosodie rappelle Commodien. L'auteur, un Copte, demande à Jean de le délivrer des exactions de toute une bande de fonctionnaires prévaricateurs qui s'abattaient sur son domaine comme un troupeau d'oies. Dans le nombre il nomme l'*augustalis* (vice-roi) Victor. Donc Jean était d'une

dignité supérieure à celle du préfet d'Égypte : Wilamowitz reconnaît en lui le *praefectus praetorio Orientis* auquel Justinien adressa l'édit XIII.

Arrivons aux poètes lyriques.

D'Alcée, il y a juste assez pour irriter la curiosité, non pour la satisfaire : débris d'une chanson à boire adressée à des rameurs (1), et (XII, 1) fragment (déjà publié par Schübart en 1902, mais je l'ignorais) du rouleau dont j'ai publié ici même (XVIII, 413) un autre débris, échoué à Aberdeen.

Les lecteurs de cette Revue connaissent déjà (XV, 60) les deux plus beaux fragments de Sappho (XIII, 2), tirés d'un volume en parchemin : la révision a fourni quelques heureuses corrections.

Le papyrus 284 d'Hermopolis (XIV), rapiécé avec *maestria* par un employé du Musée de Berlin, Ibscher, qui paraît merveilleusement doué pour ce genre de travail quoiqu'il ignore le grec, est à coup sûr le joyau de la collection berlinoise. Il nous a rendu 142 lignes (la moitié environ intacte) de Corinne, identifiées non par une citation, mais par l'analogie du style, du mètre et du dialecte avec les maigres fragments déjà connus. L'orthographe phonétique est celle des inscriptions béotiennes du III^e siècle, mais Wilamowitz donne de bonnes raisons pour douter que ce fût déjà celle de l'auteur : je l'ai un peu atténuée dans les citations qu'on va lire. On reconnaît les restes de deux longues ballades. La première (strophe : 5 dimètres ioniques, plus un trimètre) raconte, probablement d'après une vieille épopée (cf. Schol. sur Γ 267), la lutte poétique de Cithéron et d'Hélicon devant un jury de dieux, présidé par les Muses. Cithé-

ron chante les enfances de Zeus, comment

λαθράδαν ἀν-
κυλομήταο Κρόνω τα-
νίκα νιν κλέψε μάκαρα ῥήα,

μεγάλην τ' ἀθανάτων ἐσσ
ἔλε τιμάν. » Τάδ' ἔμελεψεν,
Μάκαρας δ' αὐτίκα Μῶσαι
φερέμεν ψᾶφον ἐτάττον
κρυφίαν, καλπίδας ἐν χρυ-
σοραεῖς τοι δ' ἀνὰ πάντες ὄρθεν.

πλίονας δεῖλε Κιθαιρών ·
τάχα δ' Ἑρμοῦς ἀνέφα, μα-
κρὸν ἄσασ, ἐρατὴν ὡς
ἔλε νίκαν · στεφανοῖσιν
... ΑΤΩΤΑΝ ἐκόσμουν
Μάκρες · τῶ(ι) δὲ (Δι)ός (?) γεγᾶθει.

Hélicon désespéré saisit un rocher énorme sous lequel il ensevelit des peuples innombrables. — La seconde ballade (strophe de 5 vers, 4 glyconiques et un phérécratien) met en scène le dieu fluvial de Tanagra, Asopos et le devin Akraiphén, fils d'Orion, petit-fils d'Hyrieus : Akraiphén est le titulaire de l'oracle de Ptoion, conquis jadis par Hyrieus sur Euonymos, reconquis une seconde fois par Orion qui apparaît ici comme une sorte d'Hénoch élevé au ciel par ses vertus :

Πράτῳ μὲν γὰρ Ακτοΐδας
δώκ' Εὐωνόμῳ τριπόδων
ἐσσ ἰῶν χρησιμῶς ἐνέπειν ·
τὸν δ' ἐς γὰς βαλῶν Ἵριεύς
τιμάν δευτέρως ἴσχεν
παῖς Ποσειδάωνος · ἔπειτ'
Ἰακρίων ἄμος γενέτωρ,
γαῖην φῖν ἀπασσάμενος ·
χῶ μὲν ὤρνων ἀμφέπει
τιμάν δ' ἔλλαχον οὐταν.

Le prophète Akraiphén lit dans l'avenir la destinée des neuf filles d'Asopos qui seront enlevées par divers dieux (cf. Diod. IV, 72) :

(1) Ce sont des strophes alcaïques, donc au v. 13 Wilamowitz n'aurait pas dû laisser passer υ — θα|λάσσα; φειδομεθ' ὡς κῆρον. C'est une des nombreuses bourdes du scribe ; de plus la phrase n'a pas de sens.

τᾶν δὲ παίδων τρεῖς μὲν ἔχει
 Δεὺς πατὴρ πάντων βρασιλεύς ·
 τρεῖς δὲ πόντω γᾶμε μέδων
 Ποσειδάων ?] τᾶν δὲ δευῖν
 Φοῖβος λέκτρα κρατύνει ·
 τᾶν δ' ἴαν Μαίλας ἀγαθός
 παῖς Ἑρμᾶς · οὕτω γὰρ Ἑρως
 καὶ Κύπρις ἰπθέταν, τιῶς
 ἐν δόμῳ βάντας κρυψάδαν
 κώρας ἐννί' ἐλέσθαι.

Ces petites épopées lyriques rappellent les dithyrambes de Bacchylide, mais Corinne a plus de naïveté, plus de saveur de terroir; sa facture rythmique, un peu monotone, est d'une aimable simplicité.

Je dirai peu de chose des *skolia* lyriques du n° XV et de la petite élégie bacchique qui les accompagne. L'intérêt principal de ces élucubrations est la date très ancienne du papyrus, contemporain de celui de Timothée. M. de Wilamowitz attribue à ces chansons une origine soldatesque, sans autre motif que la provenance du ms. (Eléphantine, ville de garnison). Cette opinion est à la fois flatteuse et injurieuse pour l'armée ptolémaïque. Quels soldats auraient jamais pu comprendre — je ne dis pas goûter — ces γρίφοι en style amphigourique dont les « mots » sont « la bonne capture » (εὐφωρατίς?), les Muses, etc. ?

Enfin, le théâtre.

De Sophocle (XVI) un beau fragment de l' *Ἀχαιῶν σύλλογος*, qu'il faut distinguer soigneusement de l' *Ἀχ.* σύνδειπνον et qui n'avait nullement le caractère satyrique. D'abord un bout de chœur, s'adressant à Téléphe, dont l'origine grecque vient d'être reconnue. Survient Achille, tout bouillant, qui gourmande Ulysse et les Grecs de leur lenteur et de leur bavardage :

αἰεὶ ποτ' ἐστὲ νοηλεῖς καὶ μέλλετε,
 ὀήσεις θ' ἕκαστος μυρίας καθήμενος
 λέγει, τὸ δ' ἔργον οὐδαμῶς πορεύεται.
 Κἀγὼ μὲν, ὡς ὄρεᾶς με, ὄρθῃ· ἐτοίμας ὦν,
 ἦκα στρατός τε Μυρμιδῶν καὶ πλεῦσταμαι,
 λιπὼν Ἀτρεΐδαιν καὶ στρατοῦ μελλήματα.

Notons à propos de ce papyrus une petite aventure instructive arrivée à M. de Wilamowitz. Le premier déchiffrement du chœur ayant, dans un passage mutilé, fourni la lecture Ὁ]ρέστα, il a tiré de ce mot d'abondantes déductions sur la situation, la marche de la pièce, la nationalité du chœur, etc. Puis, ce post scriptum : « Schubart lit maintenant π]ρέστα. Nous ne savons donc rien de l'action de la première partie du drame. » Avis aux papyrologues : ne nous emballons jamais sur des lectures douteuses. Ce qu'on construit sur elles est bâti sur le sable : rappelons-nous Keil et son Anonyme de Strasbourg détrôné par Wilcken !

Parmi les nombreux papyrus d'Europide, un seul (XVII, 1) donne un morceau inédit, tiré de la curieuse tragédie des *Crétois*. Minos, en sa qualité de végétarien, a refusé d'immoler à Poseidon un taureau divin sorti des mers. Le dieu irrité se venge : Pasiphaé, dans son égarement, se donne à un taureau, et, clandestinement, met au monde le minotaure. Le roi, qui vient de découvrir le monstre, condamne à mort la reine et sa complice (la nourrice ?). Le fr. de Berlin contient la longue tirade de Pasiphaé, qui plaide l'irresponsabilité.

ἐγὼ γὰρ εἰ μὲν ἄνδρ' προὔβαλον δέμας
 τοῦμῶν, λαθραῖαν ἐμπολωμένη Κύπριν,
 ὀρθῶς ἄν ἤδη μάργος οὐσ' ἐφαινόμην
 νῦν δ' — ἐκ θεοῦ γὰρ προσβολῆς ἐμνηνάμην —
 ἄλγῳ μὲν, ἐστὶ δ' οὐχ ἐκούσιον κακόν.

Quelle vraisemblance qu'elle se soit donnée par amour à un bœuf ! et pour avoir quelle progéniture ! C'est Poseidon irrité qui a tout fait. Et quelle folie à Minos de publier la honte de sa femme qu'elle avait si soigneusement cachée :

τὸ δ' — εὐπρεπῆ γὰρ κίπιδεῖξασθαι καλὰ —
 τῆς σῆς γυναικός, ὧ κἀκίστ' ἀνδρῶν φρονῶν,
 ὡς οὐ μεθέξων, πᾶσι κηρύσσεις τάδε.

Σὺ τοι μ' ἀπόλλυς, σὴ γὰρ ἡ ἕξαμρτία,
ἐκ σοῦ νοσοῦμεν!

Qu'il agisse maintenant à sa volonté :
qu'il la jette à la mer ou la mange
toute crue (!)

ἐλευθεροὶ γὰρ κοῦδὲν ἡδίκηκότες
τῆς σῆς ἕκατι ζημίας θανοῦμεθα.

Le chœur est ému ; mais le tyran inflexible ordonne à ses gardes d'emmenner les deux coupables et de les enfermer dans un cachot interdit à la lumière du jour. Vainement le chœur intercède encore :

νηλῆς δ' οὔτις εὐδουλος βροτῶν

il faut que les destins s'accomplissent.

A la comédie nouvelle appartiennent deux fragments, l'un (XIX A) à peu près inintelligible, l'autre (XIX B) qui pourrait bien, malgré un style un peu négligent, être l'exposé d'une comédie assez enchevêtrée de Ménandre : il paraît s'agir de deux jeunes gens dont l'un a épousé à l'étranger une riche héritière et rentre à Athènes sans elle, tandis que l'autre a épousé à Éphèse la fille de Phantias le cithariste que ses dettes avaient forcé de fuir Athènes. A noter ce joli soliloque d'un père que son fils a mandé de la campagne pour lui faire une confidence :

μεταπέμπετ' εἰς ἄγρου με Μοσχίων,
ὅς ἄλλοτ', εἰ μὲν ἐνθάδ' ὦν τύχοιμ' ἐγώ,
εἰς ἄγρον ἔφρευεν, εἰ δ' ἔκειτ' ἔλθοιμ' ἐγώ,
ἐνταῦθ' ἀναστρέφας ἔπινε. Καὶ μάλᾳ
κατὰ λόγον· οὐ γὰρ ἦν ὁ νοουθετῶν πατήρ—
οὐ μὴν πρὸς ὀργήν· καὶ γὰρ αὐτὸς ἐγενόμεν
εἰς τῶν λεγομένων « οὐσίαν μικρὰν ποιεῖν ».
οὐκ ἡδίκηκεν ἡ γυνὴ κατὰ τοῦτό γε,
ἀλλ' ἐξ ἑμοῦ ἔστιν· οὐθὲν ἀγαθὸν γούν ποιεῖ.

Il y a aussi quelques vers inédits de comiques dans les extraits de florilèges réunis sous le n° XX.

On a relégué à la queue (n° XXI) une longue triade en dimètres anapestiques, dont la partie essentielle est une description des misères d'Hécube placée dans la bouche de Cassandre (sujet et

style de Lycophron), puis (XXII a) des règles de métrique obscures comme

ἦνίκ' ἄν ἡ σπονδεῖος ὁ δέξιος, ἄν τε προχαῖος
σὺν τούτῳ κατ' ἑαμβον ἐνόπλιος ὦ[ς] δια-
[κ]εῖται (?)

enfin un hymne à Tyché dont le mètre fait penser à Mésomède et le style à Maximus (l'auteur des hymnes à Mandoulis), et diverses brouillles en lambeaux.

Je n'ai relevé dans cette brève analyse que les papyrus qui enrichissent la littérature de textes nouveaux. Il ne faudrait pas croire que ceux qui reproduisent les textes déjà connus manquent d'intérêt. Ils apportent au contraire tantôt la confirmation bien venue de conjectures savantes, tantôt des leçons nouvelles, tantôt des leçons... de modestie ; on y trouve aussi de curieux exemples d'altérations dûes à la hâte du scribe écrivant presque de mémoire, et des échantillons de véritables éditions savantes, encadrées de notes et de variantes, qui nous expliquent comment certaines leçons se sont introduites dans nos textes classiques. De tous ces renseignements, M. de Wilmowitz et ses collaborateurs ont su tirer le meilleur parti. Tous les hellénistes se procureront ces deux précieux fascicules pour les lire la plume à la main. Mon dessein n'a été que de leur en donner envie.

Th. REINACH.

3. K. BRUGMANN. *Schrift- und Volkssprache und die « Sprachfrage » der heutigen Griechen* (Tirage à part de la *Deutsche Revue*, mai 1906, [211-221]). In-8°, 11 p.

Cette courte étude sur la « question du grec » a une grande importance. On sait qui est M. K. Brugmann ; il n'est pas un linguiste aujourd'hui, en Europe ou en Amérique, qui ne soit plus ou moins son élève, qui, de loin

ou de près, n'ait profité des doctrines du maître. M. Karl Brugmann, à sa science si complètement, si étonnamment averti sur tous les points, joint un art du style dont lui-même peut-être ne se doute guère, car, certainement, il ne s'en soucie point : vif, sobre, pénétrant, aigu, surtout aigu et pourvu de tout l'*acumen* d'un esprit critique, son style est l'expression d'une pensée hardie et sincère. On se rappelle ses premières armes, son entrée dans la bataille, cette brochure qui, pour la plupart d'entre nous, fut une révélation et qui jetait les bases d'une linguistique nouvelle : *Zum heutigen Stand der Sprachwissenschaft*, Strasbourg, 1885, 8°, 144 p. La plume, bien souvent, crève le papier, tant elle s'y enfonce avec vigueur ; la logique et la passion, deux belles choses quand elles vont ensemble, donnent précisément à l'écriture de M. Brugmann cette qualité rare chez l'écrivain, l'éloquence. Cette passion et cette logique lui ont valu d'autre part un reproche qu'on adresse toujours à quiconque défend une vérité contre une erreur, celui d'être violent. A coup sûr, l'étude sur la « Sprachfrage » ne méritera pas ce reproche. Le maître linguiste est arrivé aujourd'hui à une haute sérénité, à cette vision supérieure et placide des choses qui rappelle Goethe par endroits — car il y a quelque chose de Goethe dans tout Allemand qui pense. Le style de M. Brugmann, qui n'a jamais manqué de poésie — je crois bien que l'expression de *Lautconstellation* est de lui — a, de plus, acquis une souplesse philosophique aimable et profonde. On aime à l'entendre discourir, dès les premières pages de cet article, sur les principes de l'évolution des langues ; ses études spéciales lui ont apporté un flux d'idées personnelles sur la vie même du langage, sur le langage en tant que phénomène social, sur les langues *savantes* et sur les langues qui sont un libre produit des modifications naturelles subies au cours des âges.

Aussi la conclusion ne pouvait-elle que s'imposer : le point essentiel à retenir pour nous de cette brochure, c'est que, avec son autorité incontestée, avec son impartialité suprême, M. K. Brugmann prend décidément parti contre la *Katharevusa* pour la langue qu'on a nommée et qu'on nomme encore abusivement le *grec vulgaire*, au lieu de l'appeler simplement *grec moderne*.

Voici donc un fait bien acquis : tous ceux qui, en Allemagne, connaissent la Grèce moderne et sa langue, tous ceux qui se sont fait une spécialité de cette double étude — M. K. Krumbacher, le byzantiniste hors pair, M. K. Dieterich, l'auteur des *Untersuchungen*, M. A. Thumb, l'auteur d'une *Grammaire du grec moderne*, dont les épreuves ont été revues par M. Hatzidakis lui-même (cf. *Handb. d. neuogr. Volksspr.*, Strasbourg, 1895, p. XVII), M. A. Thumb qui tout récemment encore vient d'affirmer contre M. Hatzidakis sa foi vulgariste (cf. *Neue Jahrb. f. d. kl. Alt.*, 1906, 711) — tous ceux-là, et bien d'autres, se sont déclarés partisans de l'idée nouvelle, de celle qu'on nomme l'idée tout court, de cette autre grande Idée qui veut doter la Grèce d'une langue et d'une littérature proprement nationales.

Il est certain, toutefois, que M. K. Brugmann n'aborde pas la question du grec avec la même préparation que les trois spécialistes mentionnés à l'instant. A ma connaissance, c'est pour la première fois qu'il s'occupe de grec moderne. Et pourtant, par la grâce d'une de ces intuitions méthodiques qui caractérisent les grands esprits, il a tout de suite vu la question dans son ensemble, il en a tout de suite donné la formule : « Im Lautlichen, in der Formenlehre, im wesentlichen auch in der Syntax hat man der lebendigen Volkssprache zu folgen, damit die Schriftsprache von vornherein ein möglichst lebendiger Organismus sei. Zum Ausbau im einzelnen aber und insonderheit bezüglich des Wortschatzes

darf die Geistesarbeit, die auf die Katharevusa verwandt und in ihr niedergelegt ist, nicht ungenutzt bleiben; nur müssen selbstverständlich alle unnötigen Archaismen durchaus ferngehalten werden. » (p. 10-12 = 220 = 221). C'est-à-dire : « En matière de phonétique et de morphologie, en matière aussi de syntaxe, du moins pour les points essentiels, il faut suivre la langue vivante du peuple, afin que dès le principe, la langue écrite soit un organisme aussi vivant que possible. Mais, dans l'achèvement du détail de la construction et en particulier dans ce qui concerne le vocabulaire, le travail intellectuel dont la Katharevusa fut l'objet et qui se trouve comme déposé en elle, ne doit pas rester inutilisé; il est bien entendu, seulement, que tous les archaïsmes superflus devront être entièrement tenus à l'écart. »

Il est vraiment impossible de dire mieux et plus complètement en moins de lignes. Nous faisons remarquer tout à l'heure que M. Brugmann savait aussitôt voir une question dans son ensemble; il faut admirer maintenant avec quelle lucidité il la suit dans le détail, puisqu'il a compris du premier coup que la syntaxe, forcément contaminée par les influences internationales, principalement dans la Katharevusa, méritait un traitement à part et que, d'un autre côté, la syntaxe populaire demande nécessairement à être élargie et assouplie, du moment où elle doit servir d'instrument à la prose; de même les Attiques ont-ils été, par la force des choses, amenés à une syntaxe nouvelle, plus compliquée et plus apte au raisonnement que la syntaxe homérique, leur modèle à peu près unique jusque là.

Mais, si M. K. Brugmann voit bien, voit très bien, quand il ne s'agit que de théorie, il est moins au courant des faits, quand il s'agit de toutes les étapes qui ont marqué la marche en avant des vulgaristes. Sur ce point, l'éminent professeur n'est pas toujours

bien informé. Je parlerai ailleurs, comme il convient et dans le détail, de la récente brochure de M. Hatzidakis, *Die Sprachfrage in Griechenland* von Georgios N. Hatzidakis, 1905. Il est tout à fait remarquable que, en dehors du *Problem* de Krumbacher, cité p. 214, les uniques références de l'auteur tournent autour de la *Sprachfrage*. Il est tout aussi remarquable assurément que M. K. Brugmann, avec un tel guide, ait vu si clair et si juste, à l'opposé de M. Hatzidakis dont le livre est, hors de tout conteste, un livre de parti, comme M. A. Thumb vient de le reconnaître tout dernièrement : « Hatzidakis, dessen Verdienste um die neugriechische Sprachforschung unbestreitbar sind, ist in der Sprachfrage als *Parteimann* zu betrachten. » (N. Jahrb. f. d. kl. Alt., 1906, 714). Je cite les deux membres de phrase avec un égal plaisir; car c'est toujours ce que j'ai dit et souvent démontré. Il n'en est pas moins vrai qu'il y a quelque naïveté à se documenter auprès de Hatzidakis sur la question du grec aussi bien que sur mes travaux ou mon œuvre.

Il résulte du fait de cette information partielle, dans le bel article de M. K. Brugmann, une certaine inexactitude dans les jugements, un manque de sûre appréciation dans tout ce qui a été accompli jusqu'ici. L'excellent maître ne croira certainement pas que j'y mêle une question quelconque d'amour-propre personnel; je me demande seulement, et tout juge impartial pourra se demander avec moi, comment il est possible aujourd'hui de connaître l'œuvre des vulgaristes, par conséquent la question elle-même, sans tenir compte des nombreux ouvrages, tant en grec qu'en français (p. ex. *Essais de gr. hist. néo-gr.*, t. I, p. 235 et s.), que j'ai consacrés à la question et dans lesquels j'ai précisément expliqué, développé, commenté la doctrine et l'œuvre. Je ne suis sûrement pas maltraité dans l'article de M. K. Brugmann; je suis même très fier de la

place qu'il veut m'y faire. Il n'en est pas moins vrai que pas une ligne de moi n'y est prise en considération, ce qui amène quelques malentendus assez piquants. Par exemple, en écrivant cette phrase qui formule si bien le programme linguistique ou grammatical de la nouvelle école (voir ci-dessus), M. K. Brugmann ne s'est sûrement pas douté que c'est là mon programme et que j'ai en particulier tâché, de tout temps, d'en faire l'application. Que M. K. Brugmann me permette de le lui dire, avec tout le respect et, j'ajouterai même, avec toute l'affection que j'ai pour sa personne, puisque j'ai eu le bonheur de l'approcher et que même peu d'heures suffisent à reconnaître un homme de sa valeur : M. K. Brugmann est injuste dans les jugements qu'il porte sur les vulgaristes aussi bien que sur moi-même, car je ne confonds aujourd'hui avec eux. Ainsi, p. 10 = 220, M. K. Brugmann me reproche de vouloir simplement biffer la Katharevusa (« einfach auslöschen »), pour mettre à sa place une langue littéraire purement populaire (« eine rein volkstümliche Schriftsprache an ihre Stelle setzen wollen »). Cela est complètement inexact et j'ai marqué le contraire à plusieurs reprises (Z. x: 'A., 1904, 331); je l'ai même marqué dès l'origine, dès le Τζζίδι (1888), v. éd. II, 1905, p. 24; d'une façon spéciale dans les *Essais*, I, *op. cit.*, particulièrement p. 280; je m'en suis encore expliqué avec détails dans le Ρομ. Θέ., 1901, 65-66, 'P. x. M., II, 2; puis enfin j'y suis revenu tout au long dans les 'P. x. M., t. III ('Απολογίζα), qui avait paru d'abord dans le Νουμάς (9 Sept. 1905-29 Janvier 1906), et qui forme aujourd'hui un volume de 367 p., 1906). Je me sens la conscience en repos : tout ce qui pouvait être sauvé de la Katharevusa, je l'ai, nous l'avons, devrais-je dire, recueilli dans nos ouvrages. Le vocabulaire vulgariste appartient pour un bon tiers au *purisme*. Nous avons créé, quand il

n'y avait pas moyen de faire autrement, et, précisément, en conformité avec le principe excellent énoncé par M. K. Brugmann lui-même, c'est à savoir que tout archaïsme inutile — ou tout terme dont la grammaire actuelle ne saurait véritablement s'accommoder — doit être tenu à l'écart.

Le reproche de radicalisme que m'adresse, d'autre part, M. K. Brugmann (*l. l.*), celui d'exagération, voire de fanatisme qu'on se plaît à nous prodiguer, m'inspire une crainte : un jugement ainsi formulé risque toujours d'être un jugement sommaire, par conséquent incomplet; et qui dit incomplet dit souvent injuste, c'est-à-dire *iniquus*, selon les Latins. Il faudrait examiner l'un après l'autre tous les cas de *fanatisme*; il faudrait discuter sur chacun d'eux. Je n'ai jamais fait qu'appliquer les principes exposés dès le début dans les *Essais*, I, 280 suiv.; qu'on veuille y jeter un coup d'œil et me dire si ces principes ne sont pas marqués au coin de la modération même, ou s'il peut en exister d'autres. M. K. Brugmann me trouvera présomptueux sans doute; mais il n'est pas un seul de ces cas où je ne me flatte de le ramener à l'opinion courante parmi les vulgaristes, à ma propre opinion; il verrait, j'en suis sûr, qu'il n'y a pas moyen de faire autrement. M. Carcavitsas, parmi les écrivains modernes, qui passe pour modéré et qui se croit tel, *exagère* souvent, parce qu'il a compris où et quand il fallait *exagérer*. Il importe surtout de se rendre compte du mobile et du but, du sens pratique de la question du grec. L'essentiel est de penser aux enfants. Une langue est faite pour être enseignée. Mais pour que l'enseignement soit possible, il faut une *grammaire*. De cette nécessité grammaticale, qu'on ne veut pas voir, viennent, dans la question du grec, la plupart des malentendus.

Hélas! après tant et tant d'années d'efforts, j'en arrive parfois à me dire que cette question n'est pas encore

comprise dans sa véritable et très simple essence. Je ne puis développer ici davantage; mon Ἀπολογία, que je citais à l'instant (1), renseignera les spécialistes : je m'efforce d'y donner la pratique à côté de la théorie. Pour le grand public, je me propose quelque jour de présenter ici même, quelque étude générale sur cette question qui agite la Grèce à juste titre, puisque ses futures destinées s'y jouent et que les destinées de la Grèce intéressent toujours le monde.

Un mot encore pour finir. M. K. Brugmann, en terminant, souhaite pour la Grèce moderne un « Sprachgewaltiger Schriftsteller », un « gottbegnadeter Sprachkünstler ». C'est là toujours la théorie d'un Dante libérateur. J'ai touché ailleurs à ce problème (*Rev. de Paris*, 1^{er} mars 1901, 128-129; *Ἦρω. Θέσ.*, I, 1901, 89-91). Mais les situations, les moments, les besoins, les milieux, tout, tout est différent; au surplus, Dante a écrit en vers et, même après Boccace, qu'il faudrait citer de préférence, parce qu'il fut, lui, le véritable créateur de la prose littéraire, on écrit encore le latin et un latin mixte jusqu'au xvi^e siècle (*Essais de gramm. hist. néo-gr.*, t. II, 1889, p. xi et suiv.) Mais que M. K. Brugmann veuille bien me permettre encore de le lui dire : il est injuste pour les écrivains actuels de la Grèce; il ne voit pas ce qu'il y a de création, d'art, d'inspiration, de travail, chez un homme, p. ex., tel que K. Palamas, chez un prosateur tel que Pallas. Des faits inespérés ont été accomplis. Si bien que loin de remettre la victoire des vulgaristes à l'heure où apparaîtraient les génies sauveurs, on devrait s'étonner plutôt qu'avec les poètes et les prosateurs de l'heure présente — sans parler d'un génie

comme Solomos — la question du grec ne soit pas encore résolue définitivement. Seulement... *neograeca sunt, non leguntur*. Rien qu'un poète comme celui qui signe Ἐρμῶνας, s'il écrivait en français, serait déjà l'étonnement du monde lettré.

Mais c'est beaucoup, c'est déjà très beau qu'un maître de l'envergure de M. K. Brugmann ait vu si net et si clair; cela est même glorieux qu'il apporte à cette belle œuvre l'autorité et le poids de son suffrage. C'est un grand pas en avant et l'effet en Grèce a été immense.

Jean PSICHARI.

4. K. BRUGMANN, *Die φῶκαι νέποδες der Odyssee* (extrait des *Indog. Forsch.*, XX, 1906, 218-225).

Le mot νέποδες qui, dans l'Odyssee, δ, 404, se trouve à côté de φῶκαι, les *phoques*, ἀμφὶ δὲ μιν φῶκαι νέποδες καλῆς Ἄλοσύδνης; | θήρῳα εὐδουσι, a été interprété de diverses façons, sans que jusqu'ici aucune puisse paraître satisfaisante. On est allé jusqu'à y voir le sens de ἀπόγονοι (Ἄλοσύδνης), c'est-à-dire un représentant en grec du lat. *nepotes* (cf. *Hom.*, trad. Didot : *phocae, progenies s. pisces* [!]) *pulcræ Halosydnae*). On se demande aujourd'hui comment des linguistes de la valeur de ceux que cite M. Br., p. 220, G. Curtius, G. Meyer, Prellwitz, Osthoff, ont pu un instant s'arrêter à ce rapprochement, alors que, sans parler des difficultés phonétiques (δ pour τ, ο pour ω), il tombe sous le sens qu'Homère, observateur attentif des animaux et, en particulier, des phoques (cf. Buchholz, *Hom. Real.*, I, 2, 145-146), n'aurait pas caractérisé ces bêtes par un mot applicable à tous les animaux marins.

L'explication par ἀποδες, avec la signification *xxxάποδες* (Baunack), se soutient mal dans le domaine grec, où elle rencontre trop peu d'analogies, et M. Br. en fait la juste critique, p. 219.

(1) Je dois tout spécialement remercier M. E. Clément d'avoir ici-même (*Rev. des Ét. gr.*, 1907, 285) parlé de ce livre avec tant d'indulgence et surtout avec une maîtrise qui domine complètement le sujet.

Reste l'interprétation par *νήξιποδες*, aux *pieds nageurs*, « schwimmfüssig ». Celle-ci est adoptée par Lobeck, Faesi, Autenrieth, Mendes da Costa (p. 219). J'y ajoute Ameis-Hentze, Anhang zu H. Od., δ, 404 et surtout Buchholz, l. l., 145 : « Schwimm-oder Flossfüsser, da das Wort ohne allen Zweifel aus νέων componirt ist ».

Il est toutefois certain que c'est là une divination plutôt qu'une étymologie scientifiquement démontrée. M. Br. s'est précisément efforcé de l'établir au point de vue linguistique. Il faut ici admirer avec quelle science, quel scrupule et quels rapprochements variés dans les langues de la famille indo-européenne M. Br. arrive à reconnaître dans *νήποδες*, un radical *νεπ-*, soit *νεπεποδες*, qui nous fournirait justement le sens attendu de *pieds nageurs*. *Νεπεποδες*, d'autre part, aurait été traité comme *ἀμφοροεύς* = *ἀμφορεύς* et nombre de cas semblables (Br. *Gr. Gr.*³, p. 135; cf., pour le grec moderne, Philintas, Γραμμ. τ. ῥωμ. γλ., 1907, I, 82, 87 suiv., où de curieux exemples sont donnés).

A coup sûr, tout autre linguiste se croirait certain du résultat et ne chercherait plus ailleurs. M. Br. se garde bien d'une affirmation catégorique et, cependant, quand on le lit, on est tenté au point de devenir affirmatif à sa place.

Je veux rattacher une dernière observation à une curieuse remarque que fait l'auteur, p. 219. Chez Hésychius, on trouve la forme *νήποδες*, pour *νέποδες* : *νήποδες* · *ιχθύες* (s. v. *νήποδες*). M. Br. suppose que des poètes postérieurs ont voulu corriger *νέποδες* en *νήποδες*, sans *pieds*, d'où *poissons* (*ιχθύες*, dans Hés.), parce que *νήποδες*, dans ce sens, leur paraissait la seule forme correcte, du moment qu'ils ne comprenaient plus *νέποδες*. Ces méprises ne se rencontrent pas seulement dans la grécité post-classique. Le grec classique en offre quelques exemples et l'on peut dire que souvent les Attiques ne comprenaient pas exactement Homère. Je

me propose de développer plus tard cette observation. Une ou deux indications rapides suffiront aujourd'hui. On sait que *λέχος* et *λέχεα* dans Homère (voir la différence de la définition dans Buchholz, *op. cit.*, II, 2, 150-153; cf. Heuzey, *Miss. en Mac.*, 255-256; P. Girard, s. v. *Lectus*, dans Dar. et S., p. 1014 et n. 9; C. L. Ransom, *Couches and beds of the Greeks*, etc., Chicago, 1905, p. 39), signifient *lit*, *bois de lit*, *effets de couchage*, comme nous disons en style militaire; *λέχος* et *λέχεα* ne sont jamais employés dans Homère qu'au propre et ne s'y trouvent jamais au figuré (parcourir la liste complète des références dans Gehring, *Ind. Hom.*, s. v. *λέχος*). A l'époque attique, le mot *λέχος* est complètement évincé par le mot *κλίνη*; on ne trouve *λέχος* ni dans Platon, ni dans Thucydide, ni en général chez les prosateurs. C'est donc un mot dont la signification n'est plus courante. Il appartient au langage *poétique* et c'est ici que l'emploi en devient curieux, quoique impropre. Non seulement Eschyle parle du *λέχος* d'un lion (*λέοντ' ἀνακτιν ἐν λέχει στροφώμενον*, *Ag.* 1224), mais Sophocle emploie ce mot dans le sens de *nid* : *ὅταν κενῆς εὐνῆς νεοσσῶν ὄρφανὸν βλέψῃ λέχος*, *Ant.* 425 (cf. *Esch. Ag.* 51). Le *λέχος* d'Eschyle, qui désigne Egisthe, pourrait à la rigueur paraître intentionnel et se justifier (v. éd. Enger. — Plüss, Teubner, 1895, v. 1189). Jamais pourtant l'idée ne serait venue aux temps homériques de désigner un *nid* par le mot *λέχος* (1). C'est exactement comme si

(1) Pour Sophocle, il faut une remarque spéciale. Avant Sophocle ou concurremment avec lui, Pindare (cf. *Lex. Pindar.* de I. Rumpel, 1883, s. v.) et Euripide (cf. *Ind. graecit. euripid.*, Chr. D. Beck, 1820, s. v.) avaient déjà travaillé sur le mot *λέχος* et en avaient tiré les sens métaphoriques voisins de *conjugium*, *concubitus* (Pind.), d'où des emplois tels que *γενναίον λέχος* (Eur.). Mais chez Sophocle, ce *travail* est à la fois plus intense et plus touchant; avec la même curiosité, la même passion qu'il met à épuiser dans son théâtre toutes les données du cycle ho-

nous disions aujourd'hui *la couche de l'aigle*, parce que le mot *couche* est considéré au xvii^e siècle comme un mot noble (ce qui le prouve, c'est l'usage qu'en fait Molière lui-même, v. *Lexique de Molière*, Hachette, 1900, dans les Œuvres complètes, s. v. : Elle est destinée à l'honneur de *ma couche*, *Ec. d. m.* 404). Par un processus semblable, au v^e siècle, tout ce qui venait d'Homère était par cela même épique, c'est-à-dire grandiloquent. Les expressions homériques perdaient par là de leur simplicité, de leur familiarité, de leur vie même. Ainsi en advint-il du mot *ὄλομένην* qui, dans la tragédie attique, a toujours un sens boursoufflé, alors que certainement dans Homère, les locutions *γαστέρος... ὄλομένης*, ρ, 473-474, *ὄλομένης; γαστρὸς*, σ, 344 (à cause de ce *maudit* ventre), avaient quelque chose de plus *causé*. Il est clair que la langue de l'épopée, avant d'être la langue des dieux, a été celle des hommes; elle servait aux usages journaliers; elle n'était pas *épique* de naissance.

En cherchant, on trouverait chez les Attiques des déformations comme celle du *νέποδες* de M. Brugmann.

JEAN PSICHARI.

5. K. BRUGMANN. *Homerisches ἐνῆμιον, ἐνήμιον und hesiodisch ἐνέπτε* (extrait des *Ind. Forsch.*, 1906, 225-228).

L'exemplaire que j'ai entre les mains du précédent mémoire dont j'ai rendu compte, porte, à la p. 225, à propos d'un *νέποδες* possible au v. 404, δ, de l'Od., la note suivante au crayon, de la main de l'auteur : « Ob nicht *νέποδες* doch zu halten ist mit Rücksicht auf *ἐνήμιον* = *ἐνέμιον* p. 227 [du pré-

mérique -- jusqu'à une Nausicaa (Welcker, *Die gr. Trag.*, t. I, 1839, p. 227 suiv.) — il fait rendre au mot *λέχος* tout ce que celui-ci peut contenir et c'est ainsi qu'il arrive à la conception de *nid*. Il n'en est pas moins vrai, toutefois, que le mot *λέχος* est un mot *savant*, et c'est sur ce mot savant que se fait tout ce travail. Voir, sur ce même *λέχος*, *Rev. des Ét. gr.*, 1903, 271.

sent extrait] ? » Ce point d'interrogation prouve l'extrême scrupule du maître et nous amène à l'examen d'une nouvelle forme homérique.

M. Br. reprend pour son compte et justifie au point de vue linguistique la vieille interprétation de Lobeck, en faisant la critique des explications données sur ces mots par les linguistes modernes. Il y arrive à l'aide de deux arguments décisifs, dont le premier, l'argument phonétique, est certainement plus direct que le second, tiré de l'accent (226). M. Br., dans *ἐνῆμιον* comme dans *ἐνήμιον* préfère voir, avec Lobeck, un phénomène de contraction; seulement il procède tout autrement que le célèbre éditeur de Phrynichus, et d'une façon naturellement plus conforme aux données actuelles de la linguistique. En ce qui touche le *ἐνέπτε*; d'Hésiode, la solution de M. Br. est encore plus élégante et repose sur des restitutions tout à fait probantes de formes primitives avec le digamma. Je n'entre pas ici dans le détail qui intéresse plus directement les spécialistes. Je me contente de relever la sûreté du procédé et de la méthode qui consiste à expliquer, à l'aide d'actions analogiques et phonétiques combinées, des phénomènes préhistoriques, tout comme s'il s'agissait de phénomènes récents. Le langage n'a pas varié dans ses procédés de création. Cette proposition paraît simple. Il n'a pourtant pas été aisé de l'établir, et M. Brugmann est un de ceux à qui revient l'honneur de la découverte.

JEAN PSICHARI.

6. Franz CUMONT. *Les religions orientales dans le paganisme romain*. Paris, Leroux, 1907 (Annales du Musée Guimet). In-12, xxii-333 p.

M. Cumont, après avoir fait ses preuves comme érudit de premier ordre, qui ne recule pas, au besoin, devant les besognes les plus arides, nous donne ici la mesure de ses talents

de conférencier et de vulgarisateur qui ne sont pas moins remarquables. Ces huit chapitres ont été autant de conférences faites au Collège de France. L'auteur esquisse d'abord l'ensemble de son sujet : influence générale de l'Orient sur Rome, sources, raisons — économiques, esthétiques, morales, intellectuelles — de la propagation des cultes orientaux dans la société romaine. Puis chacune des religions orientales propagées chez les Romains est étudiée séparément, moins en elle-même que dans le caractère particulier qu'elle a pris en se transportant à Rome. L'Asie Mineure fournit Cybèle, Mâ, Mên, Sabazius, etc., l'Égypte Isis et Sérapis, la Syrie sa *dea Syria* et ses nombreux Baals, la Perse Mithra. Les deux dernières conférences s'occupent de l'astrologie et de la magie, et nous offrent un tableau historique des transformations du paganisme à la veille du triomphe de l'Évangile. Tous ceux qui ont lu soit les *Mystères de Mithra*, soit les articles approfondis de M. Cumont dans le Dictionnaire de Pauly-Wissowa savent combien il est informé sur toutes les parties de ce vaste domaine; au besoin les notes — assez incommodément reléguées à la fin du volume — suffiraient à le prouver. Mais la science de l'auteur sait se faire accessible, intéressante, séduisante même; les faits acquis sont mis en pleine lumière, les problèmes encore pendants nettement posés; les hypothèses ne sont jamais données pour des certitudes. Avec les livres devenus classiques de G. Boissier et de J. Réville, avec l'ouvrage en cours de publication de Toutain, ce petit et charmant volume sera désormais le *vade mecum* de tous ceux qu'intéresse un sujet passionnant entre tous, et sans lequel l'avènement du christianisme reste incompréhensible (1).

T. R.

(1) Il faut regretter que l'impression n'ait pas été mieux soignée. Les coquilles et les lapsus ne gênent pas seulement l'œil, mais obscurcissent

7. *René DUSSAUD. Les Arabes en Syrie avant l'Islam.* Paris, Leroux, 1907. In-8°, 178 p., 32 fig.

Sous ce titre, un peu trop large, M. Dussaud s'occupe de la pénétration des Arabes nomades avant l'Islam dans la région volcanique située au S. E. de Damas (Safa). Il étudie les forts qui défendaient la frontière romaine, le tombeau du roi Arabe (de Hira?) Imrulqais à En-Nemara (328 ap. J.-C.), le « palais » à triple abside de Mechatta avec ses éléments sassanides; mais il étudie surtout les inscriptions « safaitiques » gravées sur les roches de basalte par les nomades. Le déchiffrement de ces inscriptions, commencé par Halévy, perfectionné par Littmann, présente encore de grandes difficultés, et M. Dussaud qui, seul ou avec Macler, a copié 1,300 textes nouveaux, apporte à son tour une contribution importante à leur interprétation. A l'aide de ces textes il reconstitue le panthéon des nomades : Allat, Allah, Gad-Aouidz (dieu tribulique des Ἰουσιδῆργοι?), Rouda déesse de l'aurore, Chams dieu du soleil, Raham, Chai-ha-qaoum. L'adoption des divinités syriennes Beelsamin et Dusarès marque le passage des envahisseurs à la vie sédentaire. On notera une discussion intéressante où l'auteur cherche à montrer que l'alphabet sabéen dérive d'un alphabet grec archaïque, venu de Gaza.

T. R.

le sens. P. 15 : « nous avons perdu aussi »; lire : ainsi. P. 52 : sa fragilité (lire : leur fragilité). P. 58 : les *sybilles*. P. 59 : les *ludi Magalenses*. P. 62 : en arrosant les autels. P. 94 : *Cérès* pour *Déméter*. P. 106 : *davantage* qu'en Grèce (!). P. 134 : Il n'est pas exact que Damas n'ait été réincorporée à l'empire que par Trajan. Les monnaies prouvent que cela eut lieu sous Néron. Trop de fautes dans le grec. P. ex., p. 292, note 5, lire $\pi\rho\tau\acute{\eta}\xi\iota\varsigma$ (pluriel pour $\pi\rho\tau\acute{\eta}\xi\epsilon\iota\varsigma$), non $\pi\rho\tau\acute{\eta}\xi\iota\varsigma$.

8. *Aug. HEISENBERG. Nikolaos Mesarites. Die Palastrevolution des Johannes Komnenos.* Progr. du gymnase de Würzburg, 1907. In-8°, 77 p.

Le nom de Nicolas Mésarités ne figure pas encore dans la 2^e édition de l'*Histoire de la littérature byzantine* de Krumbacher (1897); c'est l'année suivante que Heisenberg découvrit dans un manuscrit de Milan (Ambros. F 96 sup.) la moitié de son œuvre littéraire. L'autre moitié fut signalée quelques années plus tard (1903) par Martini et Bassi dans un second manuscrit de cette bibliothèque (F 93 sup.), qui à l'origine ne faisait qu'un avec le premier. M. Heisenberg prépare une édition complète de N. Mésarités d'après ces manuscrits, qui datent de la fin du XIII^e siècle, c'est-à-dire d'une époque très voisine de l'auteur, lequel fut, sous les empereurs de la dynastie des Ange, *σεκουρόλαξ τῶν ἐν τῷ μεγάλῳ πάλαιῳ θείῳ ναῶν*. Aujourd'hui, à la suite d'une analyse très précise du manuscrit B, il nous donne, à titre d'échantillon, le texte complet d'un des opuscules du manuscrit A. C'est un « discours narratif » (λόγος ἀρχηγιατικός) dont le sujet est un épisode peu connu de l'histoire byzantine : la révolte, l'élévation au trône et la mise à mort de l'usurpateur Jean le Gros, dit Comnène, petit-fils par son père du Turc Jean Axouch (ministre des empereurs Jean et Manuel Comnène), arrière-petit-fils par sa mère de l'empereur Jean. Cet événement, dont le « discours » de Mésarités fixe la date (31 juillet 1201), avait été mentionné sommairement par Nicéas Acominat (p. 697 suiv. Bonn). Mésarités, qui en fut le témoin oculaire, le raconte avec force détails pittoresques, dans un style très soigné (au point de vue du rythme) mais déclamatoire et prétentieux, pour lequel l'éditeur professe une indulgence excessive. L'opuscule est intéressant surtout par les précisions nouvelles qu'il apporte sur différents

détails de la topographie de Constantinople à la veille de la catastrophe de 1204. Nous apprenons, par exemple, ce que c'était que la *Καράα* (la porte qui de la Skyla conduisait à l'Hippodrome), quel était l'aspect de l'église Saint-Elie (une rotonde sur un soubassement de 7 degrés); nous entendons pour la première fois parler d'un superbe édifice voisin du Chrysotriklinos, le *Μουχρουτᾶς* (= *makhrouta*, cône), œuvre d'architectes seldjoucides. M. Heisenberg a soigneusement noté ces particularités dans un sobre et instructif commentaire, qui ne mérite pas moins d'éloges que l'édition proprement dite. On souhaiterait seulement des sommaires ou des manchettes pour guider le lecteur dans ce récit touffu.

T. R.

9. *Basile MODESTOV. Introduction à l'histoire romaine* (l'ethnologie préhistorique, les influences civilisatrices à l'époque préromaine et les commencements de Rome), édition traduite du russe par *Michel Delines*, Paris, Alcan, 1907. In-4°, xiii-474 p., 39 planches hors texte et 30 figures dans le texte.

Ancien professeur de littérature romaine, M. Modestov fut chargé, à partir de 1891, d'une mission scientifique en Italie par le ministre de l'Instruction publique de Russie. De cette mission il rapporta une connaissance complète et approfondie des travaux publiés par M. Orsi sur la population autochtone de la Sicile Orientale, par M. Colini sur la période néolithique; il en rapporta même une tendresse exagérée pour les hypothèses les plus osées de MM. Sergi, de Cara et Milani. Il était ainsi préparé à faire une synthèse qu'avait toujours négligée les Italiens, plus préoccupés de continuer des fouilles passionnantes que d'en réunir les résultats dans un manuel cependant indispensable. Il publia son ouvrage

en deux volumes (1902, 1904), écrits en russe, mais munis de résumés substantiels en français. M. Michel Delines a bien fait de mettre ce *compendium* à la disposition du monde savant, et l'on doit aussi de la reconnaissance à M. Salomon Reinach, qui, après nous avoir présenté l'original russe, dès son apparition (*L'Anthropologie*, 1902, p. 371 et suiv.), nous présente la traduction française en une préface belle de science drue et de jugement sûr.

Si, par son titre même, l'ouvrage de M. M. ne semble pas rentrer dans le cadre des études grecques, le sous-titre indique très clairement qu'il les intéresse de deux façons : par la comparaison, continuellement nécessaire en « ethnologie historique », entre les objets trouvés en Italie et les antiquités crétoises ou mycéniennes ; par la question des « influences civilisatrices » qui se pose dès les périodes les plus reculées des races fossiles et qui force la préhistoire à jeter les yeux des rives italiennes aux bords de la Mer Egée.

Parmi les vestiges les plus remarquables de l'époque néolithique figurent les fonds de cabanes, *fondi di capanne*. Les premiers ont été découverts en 1871 par M. Rosa ; on en connaît aujourd'hui une multitude, du Nord-Ouest au Sud-Est de la péninsule, depuis les Alpes jusqu'au cap Gargan et même, par-delà la Lucanie, en Sicile. D'après les fonds étudiés, il faut se figurer des agglomérations de cabanes, les petites groupées autour de la plus grande. Profondément enfoncées en terre, entourées d'un fossé, elles avaient généralement la forme d'un cercle, dont le centre était marqué par un trou aménagé pour le foyer, et elles renfermaient quelquefois une petite fosse qui était sans doute un lieu d'inhumation. Les *capanne* d'Italie sont à rapprocher des cabanes qu'on a trouvées récemment en Béotie et qui renfermaient également des sépultures. Ces restes d'une Orchomène néolithique ont été attribués à la race grecque par MM. Fried-

länder, Bulle et Riezler (*Sitzungsberichte* de l'Académie de Munich, 1903) ; M. M., lui, ne craint pas, en invoquant la position repliée des squelettes et la dolichocéphalie des crânes, de leur reconnaître une parenté ligurienne (p. 38). Disons : méditerranéenne.

Tandis que les huttes de l'époque néolithique, pareilles à des meules de paille, ont facilement disparu et n'ont laissé que la trace de leur emplacement, nombreux sont les souvenirs qui restent attachés aux grottes artificielles. C'est dans des pays montagneux qu'on doit s'attendre à rencontrer le plus souvent des cavernes sépulcrales. Celles que M. Orsi a étudiées en Sicile, et qui sont assignées à l'âge de la pierre, ressemblent à certains monuments de la Grèce primitive, avec le couloir ou *δρόμος* quidonne accès à la chambre du mort. Cependant on observe dans les îles de la Mer Egée une particularité que ne doit pas négliger l'histoire de l'art grec : la forme carrée y apparaît plus tôt que partout ailleurs ; il suffit de signaler les maisons quadrangulaires de Thèra que M. Montelius ramène vers l'an 2000 avant l'ère chrétienne (sans parler de celles qu'on a découvertes en Crète).

Mais c'est surtout le mobilier des cavernes qui donne lieu à des comparaisons instructives. En Ligurie, l'abbé Morelli a trouvé dans la caverne de Pollera un vase double, d'un type qui nous avait été révélé par les fouilles de Schliemann à Hissarlik (*Ilios*, n^{os} 278, 283, 427, 429) ; dans celle d'Arene Candide, une figurine qui rappelle une idole de même provenance (*Ilios*, n^o 236). A l'extrémité de la Sicile, dans la caverne de Lazzaro, MM. Mangini et Stoppani ont découvert de ces plaques d'os ornées comme Schliemann en a exhumé toujours à Troie (*Ilios*, n^{os} 554-565). Les Sicules de l'époque énéolithique donnent lieu à bien d'autres surprises : ils enterraient les cadavres après les avoir dépouillés des chairs, à l'état de squelettes, les

jambes repliées (p. 764 suiv.) ; ils ont enfoui dans la nécropole de Bernardina (p. 78) plusieurs exemplaires de la coupe à deux anses qu'Homère appelle *δέπας ἀμφικύπελλον* et un vase en forme de boule qui n'est autre chose qu'une pyxide ; ils ont laissé dans le voisinage de la nécropole de Castelluccio une série de coupes avec pied à forme tubulaire, analogues à celles de Mycènes. Par tous ces monuments et surtout par les plaques d'os, on arrive à un synchronisme qui est d'un très grand intérêt : la 1^{re} période des Sicules, à laquelle M. Orsi assigne la caverne de Lazzaro, correspond à la seconde ville de Troie.

Comment expliquer des identités aussi étranges ? Elles sont trop fréquentes pour être fortuites. Ce n'est pas Troie qui a pourvu la Sicile et la Ligurie ; ce n'est pas non plus l'art des races occidentales qui a pu exporter ses produits en Troade. La seule solution qui reste possible consiste à dénier aux indigènes de part et d'autre les capacités industrielles et artistiques que suppose la fabrication des objets en question, à les faire remonter à une source commune, à y reconnaître les œuvres importées d'un peuple remarquablement doué pour le travail et déjà navigateur. Où chercher ce peuple supérieur ? M. M. n'hésite pas : à Cypre, dans l'île du cuivre (p. 84 et suiv.). Pour lui, on doit considérer comme des documents historiques de haute valeur ces pains de cuivre quadrangulaires qu'on a trouvés en grand nombre, non pas seulement à Cypre, leur lieu d'origine, mais en Crète, à Chalcis, à Mycènes et jusque dans la Sardaigne (p. 100). Il admet la théorie d'Ohnefalsch-Richter sur la période cypro-cycladique, mais pour lui donner une extension nouvelle. Il y fait rentrer les grottes artificielles de Ligurie et de Sicile, la Théra de M. Fouqué, la seconde Troie de Schliemann, en même temps que certaines découvertes de M. Flinders Petrie en Égypte et le sceau assy-

rien de Naram-Sin. Il rapproche les caractères représentés sur certaines inscriptions de Ligurie et ceux que M. Piette a relevés au Mas d'Azil des alphabets dont se servaient les habitants de Cnossos et de Phaistos (p. 138 et suiv.). Et cette période, s'il faut adopter la date assignée à la seconde Troie par M. Dörpfeld, se placerait vers l'an 2500. En tous cas, si loin qu'elle remonte et de quelque nom qu'il faille la nommer, elle permet de constater, sur tout le pourtour de la Méditerranée, l'unité de civilisation dans la diversité de race. Cette conclusion, fort séduisante et qui semble solide dans l'ensemble, ne suffit pas à M. M. : il veut savoir d'où venaient ces populations capables de s'adapter à une civilisation commune : il accepte la conception de M. Sergi, il croit à l'origine africaine du type crânien de la Grèce et de l'Italie (p. 107 et suiv.).

Sur la question des Pélasges, M. M. s'en tient avec fermeté à la solution négative (p. 146 et suiv.). Les Pélasges n'ont eu d'existence que dans l'imagination des Grecs. On les a inventés parce qu'on voulait donner un nom aux auteurs de constructions gigantesques qu'on voyait à Tyrinthe, à Mycènes, à Argos. Pour la même raison, on les a placés soit en Asie-Mineure, soit en Italie. Cette fantaisie serait tombée dans un juste néant si l'archéologue Petit-Radel ne lui avait fait un sort. Il faut y renoncer décidément. M. M. aurait pu, avec M. Chierici, céder à la tentation d'attribuer les constructions dites pélasgiques à la période énéolithique. Il s'en est gardé sagement. L'appareil polygonal n'appartient pas à des temps si lointains, quoiqu'il soit sûrement en Italie de la période préromaine.

Un millénium environ après la civilisation énéolithique, la civilisation de Villanova pose une seconde fois le problème des influences étrangères (p. 333 et suiv.). C'est ici que triomphe, en général, la théorie phénicienne.

M. M. aime mieux suivre M. Bœhlau et M. Hørnes : d'abord, l'écriture révélée par des ustensiles de Villanova et par les nécropoles ombriennes de l'âge du fer renferme certains signes qu'on retrouve identiques sur des objets de la période mycénienne à Cypré, en Crète et dans les îles de la mer Egée; ensuite et surtout, la décoration géométrique, spécialement le méandre, assigne à l'art de Villanova des modèles grecs. Impossible de prétendre que les Italiotes et les Grecs aient hérité ces ornements d'un peuple indo-européen qui serait leur souche commune. En Grèce, le méandre fait sa première apparition sur les vases du Dipylon; en Italie il n'existe pas encore dans la céramique des terramara, ni même dans celle des ossuaires les plus anciens où se révèle le type de Villanova. La séparation des Grecs et des Italiotes se serait donc accomplie avant l'invention du méandre. Mais, si la civilisation de Villanova s'est inspirée de modèles grecs, par quelle voie, sur quel point, ces modèles ont-ils pénétré en Italie? La voie maritime est tout indiquée, pour les partisans de l'influence grecque comme pour ceux de l'influence phénicienne. Mais on s' imagine ordinairement que la civilisation importée s'est propagée du Sud au Nord: M. Hørnes, par exemple, verrait très bien son point de départ dans l'ossuaire de Cumes. Pour M. M. comme pour M. Bœhlau, l'ossuaire de Cumes marque le déclin, et non l'aube, de l'art villanovien, et le Latium l'a reçu du Nord pour le communiquer à la Campanie. Il a donc été apporté en Italie par des navires grecs avant l'époque de la colonisation grecque. Or, c'est vers l'an 1000, au commencement de l'âge du fer, qu'on voit les nécropoles de la Sicile Orientale délaisser le littoral, fait qui s'explique, d'après M. Orsi, par l'arrivée des colons grecs et l'émigration des Sicules vers l'intérieur. Par conséquent, le

commerce grec fournit des modèles à la civilisation de Villanova avant la fin du II^e millénium. D'après M. M. ce fut l'œuvre des Ioniens venus par la Mer Ionienne et par l'Adriatique autant que par la Mer Tyrrhénienne.

Enfin, M. M. consacre une grande partie de son ouvrage à la question des Etrusques (p. 344 et suiv.). Il se rallie en somme à l'opinion d'Hérodote, devenue classique dans l'antiquité, d'après laquelle les Etrusques seraient d'origine lydienne. Il rejette donc les idées hétérodoxes de Denys d'Halicarnasse, il attaque M. Helbig et sa théorie rhétique. A l'exemple de MM. Milchhœfer, Brizio et Montelius, il étudie de près les chambres sépulcrales des Etrusques, taillées dans le roc, quelquefois précédées d'un couloir et divisées en compartiments, avec leur porte latérale et leur décoration sculpturale ou leurs peintures. Il ne distingue aucun air de ressemblance, aucun lien de continuité qui rattache ces chambres soit aux grottes sépulcrales, soit aux tombes à puits et à fosse. L'architecture funéraire des Etrusques n'est donc pas née sur le sol italien par un développement spontané de la religion et de l'art indigènes. Elle a été apportée par un peuple immigré. Les tombes étrusques sont, en effet, du même type que certains monuments qui subsistent dans plusieurs régions de l'Asie-Mineure, en Lydie, en Carie, en Lycie, en Phrygie surtout. C'est dans le tome V de *l'Histoire de l'Art* de M. Perrot, dans les figures qui reproduisent la tombe conique de Tantale près du Sipyle ou le tombeau de Midas sur le Sangarios, que M. M. trouve sous une forme concrète et visible la solution du problème étrusque. Les murs étrusques d'appareil polygonal mènent à une conclusion identique (p. 378 et suiv.). Ils ne présentent pas de rapport avec les constructions de même appareil qui se dressent dans l'Italie Méridionale et Centrale. Ils n'ont pas été faits non plus sur le mo-

dèle des murs « pélasgiques » ou « cyclopiens » qu'on voit encore dans la Grèce propre. Cette architecture-là provient de l'Asie-Mineure. C'est le produit de la civilisation mycénienne. L'origine orientale des Etrusques, certifiée par leurs monuments, explique à M. M. tout ce qu'on sait sur leur goût pour la divination et pour la musique, sur leur costume et sur leurs mœurs efféminées; elle doit fournir aux philologues les données essentielles pour déchiffrer une langue qui est restée une énigme passionnante, mais dont la fameuse inscription de Lemnos montre nettement les migrations historiques (p. 400 et suiv.). Qu'on voie en eux des Lydiens avec Hérodote, ou des Pélasges avec Hellanicos, les Etrusques sont venus en Italie, non par l'Adriatique, mais par la mer qui leur doit son nom, la Mer Tyrrhénienne (p. 439 et suiv.). On peut préciser l'époque de leur arrivée, d'après un passage des *Tuscae historiae* cité par Varron : c'est le milieu du ^x^e siècle. L'invasion étrusque en Italie semble ainsi contemporaine de l'invasion dorienne dans le Péloponèse.

Nous n'avons fait qu'extraire de l'*Introduction à l'Histoire romaine* et résumer le plus brièvement possible les principaux passages qui peuvent intéresser les études grecques. C'est assez pour qu'on soit convaincu que M. M. a fait là une œuvre qui vaut à la fois par la richesse des informations amassées et la largeur des horizons ouverts. Ceux-là mêmes qui ne voudront s'occuper que du minoen ou du mycénien y devront recourir sans cesse, et l'on n'a pas besoin de partager toujours ses opinions pour les trouver toujours intéressantes.

Gustave Glotz.

10. *Papyrus grecs* publiés par l'Institut papyrologique de l'Université de Lille sous la direction de Pierre JOUGUET, avec la collaboration de P. Collart,

J. Lesquier et M. Houal. Tome I^r fasc. 1. Paris, Leroux, 1907. In-4^e, 66 p.

L'Université de Lille a souvent fait preuve d'initiative. La voilà munie d'un Institut papyrologique. M. Pierre Jouguet en est le créateur et a mérité le titre nouveau de maître de conférences de philologie et papyrologie grecques. Il a su former un groupe de collaborateurs ardents, professeurs au lycée de Lille ou au lycée de Douai : MM. Paul Collart, Jean Lesquier, qui a déjà pris part à la publication des papyrus de Berlin, Maurice Houal, ancien membre de l'École d'Athènes. L'Institut, soutenu par le Conseil de l'Université, a résolu de publier les résultats de ses travaux, et il a trouvé un éditeur qui a bien fait les choses. C'est le premier fascicule de cette publication que nous annonçons aujourd'hui. Il a pour auteurs MM. Jouguet et Lesquier.

Les matériaux sur lesquels s'est exercé le zèle des auteurs viennent du Fayoum. Ce sont : 1^o des papyrus de Ghorân, que M. Jouguet a trouvés en 1901 en même temps que les fragments de comédies publiés dans le *Bull. de corr. hell.* de 1906; 2^o des papyrus de Médinet-en-Nehas, (l'ancienne Magdola), que MM. Jouguet et Gustave Lefebvre ont découverts dans leur campagne de 1902 en même temps que les remarquables pétitions publiées dans le *Bull. de corr. hell.* de 1902 et dans les *Mélanges Nicole*; 3^o des papyrus d'El-Lahouân (l'ancienne Ptolémaïs Hormou), qui ont été confiés à M. Jouguet par M. Maspéro.

Si les collaborateurs de Lille n'ont pas adopté le système de MM. Grenfell et Hunt, qui préfèrent achever leur travail pour faire une publication d'ensemble, du moins ils se conforment à la méthode d'Oxford en faisant précéder chaque texte d'une introduction succincte, en le publiant avec mots séparés, accentuation et ponctuation, en l'ac-

compagnant d'une traduction et d'un commentaire substantiel.

Les papyrus de ce fascicule sont au nombre de neuf, tous du III^e siècle av. J.-C. En voici l'analyse.

N^o 1 (Ghorân, an 259/8) : devis de travaux, accompagné d'un plan au recto. Il s'agit de travaux de terrassement effectués pour remettre en état des digues et des canaux. Au devis, qui comprend deux parties, relatives l'une au cubage, l'autre au paiement des travaux, est annexée une espèce de rapport sur un voyage d'inspection. On connaissait l'existence du *naubion*, mesure de cubage; nous en trouvons ici la valeur, qui est de 8 coudées cubiques royales. Le prix varie selon la saison : pour 4 drachmes, on a 50 *naubia* dans la saison chaude et 70 en hiver.

N^o 2 (Ghorân) : arpentage de deux terres, dont l'une est divisée en plusieurs lots.

N^o 3 (Magdola, après 241/0) : copie de lettres d'un basilicogrammate. Sur trois fragments on lit, disposées en quatre colonnes, douze lettres, complètes ou non. Elles sont envoyées par un scribe chargé de contrôler les topogrammates, donc par un basilicogrammate, qui est probablement un certain Horos, connu par le papyrus Flinders Petrie, II, 38. Elles font plusieurs fois mention du diocète Théogénès. On y trouvera des renseignements relatifs : 1^o à l'administration financière du nome; 2^o au droit de fabrication payable en nature que l'Etat prélevait sur la brasserie et qui lui constituait sur cette industrie une espèce de monopole; 3^o aux restrictions diverses et au maximum de prix qu'imposait au commerce des huiles le monopole royal. Il faut donc tenir compte de ces lettres dans une étude sur le régime économique des Ptolémées.

N^o 4 (El-Lahouân, 218/7) : correspondance relative aux clérouques, reçue et expédiée par un *ἐπι συντάξεως*. Les dates consignées dans ce texte établissent de nouvelles concordances de mois macédoniens et égyptiens; ce qui permet,

non-seulement de dater le papyrus et d'autres déjà publiés, mais encore de déterminer l'origine des années de règne de Ptolémée Philopator. Mais ce texte est surtout important parce qu'il éclaire la grande question de la condition des *κλήροι*. On savait, par un papyrus de Hibeh (I, 81), qu'en 239/8 les *κλήροι* retournaient à la couronne à la mort du bénéficiaire et, par un papyrus de Tebtunis (I, app. 1, p. 256), qu'à la fin du III^e siècle ils étaient héréditaires sous réserves. Par le papyrus d'El-Lahouân (I, 26-27), on voit que déjà sous Philopator le fils héritait du *κλήρος* en droit, mais que cependant, à la mort du père, le fisc exerçait sur le *κλήρος* un droit de reprise jusqu'à ce que fût effectuée dans un délai fixe, mais assez long, la transcription de nom obligatoire (*ἐπιγραφή*).

N^o 5 (Ghorân, 260/59) : ordres de distribution de semences, envoyés à un sitologue général, à l'effet de pourvoir aux besoins des *βασίλικοι γεωργοί*. Quelques renseignements géographiques : sur l'emplacement de Boubaste, sur l'extension du lac Mœris, etc.

N^o 6 (Ghorân) : plainte (*πρὸς ἀγγελμα*) adressée probablement à un phylacite et relative à un vol commis avec violence.

N^o 7 (Ghorân) : brouillon d'une requête (*ἔντευξις*) adressée au roi par la victime d'une incarcération arbitraire. En racontant la façon dont il a été injustement jeté dans la prison de son bourg, puis transféré dans celle de la métropole, le pétitionnaire fait un tableau assez vif des mœurs policières.

N^o 8 (Ghorân) : mémoire (*ὑπόμνημα*) adressé par un fermier du monopole de l'huile à un économiste, à l'effet de régler le paiement d'un fourneau appartenant à l'Etat.

Et maintenant, après avoir félicité et remercié M. Jouguet ainsi que ses collaborateurs, il nous reste à leur souhaiter — et à nous souhaiter — que les fascicules des *Papyrus de Lille* se succèdent avec rapidité.

Gustave GLOTZ.

11. R. REITZENSTEIN. *Der Anfang des Lexikons des Photios*. Leipzig, Teubner, 1907. In-8°, LIII-166 p.

Dans un manuscrit de la fin du XI^e siècle, acheté par Valentin Rose en Macédoine pour la Bibliothèque de Berlin (*cod. Berol. graec. oct.* 22), s'est rencontré, après une série de textes religieux, le début du *Lexique* de Photios d'A à Ἄπαιρος. Cette trouvaille est d'autant plus heureuse qu'on ne connaissait jusqu'ici ce début que par deux fragments fort incomplets. Aussi M. Reitzenstein, qui prépare, comme suite à ses études sur les *Etymologica* byzantins, une édition critique de Photios, a-t-il été heureusement inspiré en donnant dès maintenant ce nouveau texte qui contient une belle moisson de vers inédits dont M. de Wilamowitz a mis en lumière l'importance dans la séance du 10 janvier 1907 de l'Académie de Berlin : Eschyle, 3 vers des chœurs de l'*Hoplón Krisis*, des *Néaniskoi* et des *Mysiens*; Sophocle, 12 vers des *Phrygiens*, de *Philoktète à Troie*, *Nausikaa*, *Égée*, *Tyndare*; Euripide, 15 vers de *Sthénéboia*, *Égée*, *Alkméon*, *Andromède*, *Autolykos*, *Thyeste*, *Thésée*, *Polyidos*, (1); quelques fragments de Phrynichos, Ion, Nikomachos, Agathon, Démonax et Thespis; Kratinos, 10 vers des *Archilochoi*, *Dionysalexandros* (2).

(1) Sur ces fragments d'Euripide cf. F. Leo, *Hermes*, 1907, p. 154; S. Mekler, *BPW.*, 1907, p. 382; van Herwerden, *ibid.*, p. 286 et *Mnemos.*, 1907, 250. On doit signaler encore 15 vers nouveaux du *Peirithoos* dans un ms. d'un commentaire du diacre Jean au traité d'Hermogène (*Rhein. Mus.*, 1908, p. 145).

(2) Ces vers : ἐνθὺς γὰρ ἡμῶδεις ἀκούων τῶν ἐπιῶν | τοὺς προσθήλους ὀδόντας paraissent se rapporter à l'attitude apeurée de Diony-

Thrallai, *Panoptai*; Eupolis, 4 vers des *Astrateutoi*, *Autolykos*, *Baptai*; Aristophane, 1 fragment de 4 vers des *Géorgoi*, 2 vers de l'*Anaggyros* et quelques menus débris; Ménandre, une meilleure lecture du fr. 38 Kock de la *Messénienne* et du fr. 491 de l'*Hypobolimaïos* : 3 vers d'une pièce inconnue jusqu'ici, le *Thyróros*, dont Wilamowitz rapproche les 6 vers conservés par Athénée II, 72 E (1) et 3 vers de l'*Orgè*; quelques mots de Phérékratès, Télékleidès, Philonidès, Phrynichos, Platon, Archippos, Strattis, Ménékratès, Euboulos. La mélique n'est représentée que par 5 gloses d'Archiloque, Anakréon et Euphorion; la prose par 2 mots des Ἄξονες de Solon (ἀνδροφύων (2) et ὄργάδες), 1 fr. de l'*Atthis* de Kleidémios où les Euménides sont appelées ἀνέροτοι θεαί; 1 fr. du Περὶ Ἡμερῶν de Philochoros (sacrifices du 16 de chaque mois à l'Artémis des carrefours, cf. Reitzenstein, *Nachrichten* de Göttingue, 1906, p. 43); 1 fr. du Περὶ Δελφῶν d'Apollonios (le *dolichos* devrait son nom à un vainqueur pythien à la course dite jusque là *amphidromos*); un nouveau titre de plaidoyer de Lysias, ἐν Τραπεζετικῷ; la mention d'un Πρὸς Ἀλέξανδρον de Démosthène (la lettre à Alexandre?) et une citation de la loi insérée dans le plaidoyer *Contre Makartatos*, 57; quelques gloses de grammairiens, intéressantes surtout pour l'histoire de la lexicographie grecque, complètent ce précieux recueil.

A.-J. REINACH.

sos dans l'exode, cf. M. Croiset *REG.*, 1904, 304.

(1) Cf. Blass, *Rhein. Mus.*, 1907, 271.

(2) Solmsen a discuté cette forme, *Rhein. Mus.*, 1907, 318. Cf. Crönert, *ibid.*, p. 481.

OUVRAGES DÉPOSÉS AU BUREAU DE LA REVUE

- AESCHYLI *Tragoediae*. Iterum edidit revisas H. Weil. Leipzig, Teubner, 1907. In-12, 312 p.
- ALLEN (Hamilton Ford). *The Infinitive in Polybius compared with the Infinitive in biblical Greek* (extrait des *Historical and Linguistic Studies in literature related to the New Testament*. Second series, vol. I, part IV). Chicago, the University of Chicago Press, 1907. In-8°, 60 p.
- ARISTOTLE (*the Works of*), translated into english under the editorship of J. A. Smith and W. D. Ross. Part I. *Parva naturalia*. Oxford, Clarendon Press. In-8° (sans pagination).
- BABELON (E.). *La stylis, attribut naval sur les monnaies* (extrait de la *Revue numismatique*, 1907, p. 1 sq.). Paris, 1907. In-8°, 39 p. et 2 pl.
- BELLONO (Antonio). *Agapeto Diacono e la sua Scheda Regia*. Bari, Avellino, 1906. In-8°, 162 p.
- BELLOS (Luca). 'Αλθωνικά, ἢ αἱ τρεῖς ζῶσαι διαλέκτοι τῆς ἐλληνικῆς γλώσσης. Athènes, ἐκ τοῦ ἑθνικοῦ τυπογρ., 1903. In-8°, 112 p.
- 'Ολυμπιακὰ Ἔθνη, Alexandrie, ἐκ τοῦ τυπογρ. ὁ « κόσμος », 1907. In-8°, 40 p.
- BONNER (Robert J.). *The Jurisdiction of the Athenian Arbitrators* (extrait de la *Classical Philology*, vol. II, n° 4, oct. 1907, pp. 407-410). The University of Chicago Press. In-8°.
- ΒΟΥΤΣΕΛΑ (Ἰωάννου Γ.). Φθιώτικὴ ἢ πρὸς Νότον τῆς Ἑθέρους. Athènes, Ἀθανασίου Ἄντ. Παπασπύρου, 1907. In-8°, 518 p.
- BOUCHÉ-LECLERCQ (A.). *Histoire des Lagides*. T. IV : les institutions de l'Égypte ptolémaïque, suite et fin, addenda et index. Paris, Leroux, 1907. In-8°, 419 p.
- BRÉHIER (Émile). *Les idées philosophiques et religieuses de Philon d'Alexandrie*. Paris, Picard, 1908. In-8°, 334 p.
- BRYANT (Arthur Al.). *Boyhood and youth in the days of Aristophanes* (extrait des *Harvard Studies in Classical Philology*, vol. XVIII, 1907, p. 73-122). In-8°, 48 p.
- CARY (Earnest). *Victorius and Codex Γ of Aristophanes* (extrait des *Transactions of the American Philological Association*, vol. XXXVII, 1907, pp. 199-216).
- *The manuscript tradition of the « Acharnenses »* (extrait des *Harvard Studies in Classical Philology*, vol. XVIII, 1907, pp. 157-211).
- COLLIGNON (Max.). *Scopas et Praxitèle*. Paris, Plon (Les Maitres de l'art), 1907. In-8°, 173 p.

- DAVIDSON (William L.). *The stoic creed*. Edinburgh, T. et T. Clark, 1907. Petit in-8°, xxiv-274 p.
- DEISSMANN (Adolf). *New light on the New Testament* (translated of the author's ms. by Lionel R. M. Strachan). Edinburgh, T. et T. Clark, 1907. Petit in-8°, 128 p.
- DÉMÉTRACOPOULOS (Polybios T.). Ἡ ἀγεννητή, ἔξωτικά τραγουδία. Athènes, 1907. In-8°, 31 p.
- DEMOSTHENIS *Orationes*. Ed. H. Butcher. T. II, pars I. Oxford, Clarendon Press, s. d. (1907). Petit in-8°.
- DEONNA (W.), *Œnochoë de style géométrique* (Extrait de la *Nordisk Tidsskrift for filologi*. Tredie Række Bind, pp. 127-130, s. d.). In-8°, 4 p.
- *Statue en terre cuite du Musée de Catane* (tirage à part de la *Revue des Études anciennes*, t. IX, 1907, n° 2, p. 121-131, pl. IX-X). Bordeaux. In-8°.
- *La statuaire céramique à Chypre*. Genève, Kündig, 1907. In-8°, 17 p.
- DESSAUD (René). *Questions mycéniennes* (Extrait de la *Revue de l'histoire des Religions*, 1905, I, pp. 24-63). Paris, Leroux. In-8°.
- *La Troie homérique et les récentes découvertes en Crète* (extrait de la *Revue de l'École d'Anthropologie*, févr. 1905, pp. 37-55). Paris, Alcan. In-8°.
- *Les fouilles récentes dans les Cyclades et en Crète* (extrait des *Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*, 15 févr. 1906, pp. 109-131). Paris, 15, rue de l'École de médecine. In-8°.
- *La civitisation préhellénique dans les Cyclades* (extrait de la *Revue de l'École d'Anthropologie*, avril 1906, pp. 105-132). Paris, Alcan. In-8°.
- *L'art préhellénique en Crète* (*Gazette des Beaux-Arts*, févr. 1907, pp. 89-113). Paris, 8, rue Favart. In-4°.
- *Anciennes civilisations. Fouilles et découvertes* (extrait de la *Revue d'anthropologie*, mars 1907, pp. 97-103). Paris, Alcan. In-8°.
- *L'île de Chypre, particulièrement aux âges du cuivre et du bronze* (extrait de la *Revue de l'École d'Anthropologie*, mai 1907, pp. 145-212). Paris, Alcan. In-8°.
- Ἐκδόσεις τοῦ Συλλόγου πρὸς διάδοσιν ὠφελίμων βιβλίων (éditions publiées par l'Association pour la diffusion des livres utiles).
- N° 86. Ὁ κυνηγός.
- N° 87. Ἀμερικὴ καὶ Ἀμερικανοί.
- N° 88. Ἡ ἔλαια.
- N° 89. Νεοτιχὴ ὑγιεινή.
- N° 90. Αἱ θρησκείαι.
- FERGUSON (William Scott). — *The Priests of Asklepios, a new method of dating Athenian Archons* (*University of California Publications, Classical Philology*, vol. I, pp. 131-173). Berkeley, 1907. In-8°.
- FLICKINGER (Roy C.). *On the Prologue of Terence's Heauton* (reprinted from *Classical Philology*, vol. II, n° 2, April 1907, pp. 157-162). The University of Chicago Press. In-8°.
- FRANCOTTE (H.). *Le tribut des alliés d'Athènes* (extrait du *Musée belge*, t. XI, 1907, n° 3, p. 173-191). Louvain, Ch. Peeters. In-8°.
- FREEMANN (K. J.). (edited by M. J. BENDALL). *Schools of Hellas.... from 600 to 300 B. C.* Londres, Macmillan, 1907. In-8°, xviii-299 p.
- FRITZ (Hans von) et GÄBLER (Hugo). *Nomisma*, Untersuchungen auf dem Gebiete

- der antiken Münzkunde, I. Berlin, Mayer et Müller, 1907. In-4°, 28 p. et 3 pl.
- GILLIARD (Ch.). *Quelques réformes de Solon* (Essai de critique historique). Lausanne, Bridel, 1907, In-8°, 323 p.
- GRÉGOIRE DE NAZIANZE. *Discours funèbres en l'honneur de son frère Césaire et de Basile de Césarée*, texte grec, traduction française, introduction et index par *Fernand Boulenger*. Paris, Picard, 1908. In-12, 252 p.
- HANDS (A. W.). *Common Greek Coins*, vol. I. London, Spink and Son, 1907. In-8°, xi-170 p.
- HITZIG (Dr. H. F.). *Altgriechische Staatsverträge über Rechtshilfe* (tirage à part de la *Festschrift zu Ehren von Ferdinand Regelsberger*). Zürich, Art. Institut Orell Füssli, 1907. In-8°, 70 p.
- JALABERT (le P. Louis). *Inscriptions grecques et latines de Syrie, deuxième série* (extrait des *Mélanges de la Faculté orientale de l'Université de Saint-Joseph*, Beyrouth, II, p. 265-320). Paris, Geuthner, 1907. In-4°, 55 p.
- JERNSTEDT (Victor). *Opuscula* (en russe) : Pétersbourg, 1907. In-8°, x-345 p.
- Juvenes dum sumus*, Aufsätze zur klassischen Altertumswissenschaft der 49. Versammlung deutscher Philologen und Schulmänner zu Basel, dargebracht von Mitgliedern des Basler klassisch-philologischen Seminars aus den Jahren 1901-1907. Basel, Helbing u. Lichtenhahn, 1907. In-8°, 52 p.
- KARSTEN (R.). *Studies in the primitive greek Religion* (extrait des *Finska Vetenskaps-Societeten Föreläsningar*, XLIX, 1906-7, n° 1). Helsingfors, Simelii Arfwingars Boktryckeriaktiebolag, 1907. In-8°, 401 p.
- KRUMBACHER (Karl). *Miscellen zu Romanos* (extrait des *Abhandlungen der k. bayer. Akademie der Wiss.*, I. Kl., XXIV. Bd., III Abt.). München, 1907. In-8°, 438 p., 1 pl.
- MAHAPPY (J.-P.). *Rambles and studies in Greece*, London, Macmillan, 1907. In-12, 437 p.
- MARTIN (Albert). *Notes sur l'ostracisme dans Athènes* (extrait des *Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. XII, 2^e partie). Paris, Imprimerie Nationale, 1907. In-4°, 63 p.
- MASQUERAY (P.). *Euripide et ses idées*. Paris, Hachette, 1907. In-8°, 406 p.
- MENANDROS (Σέμος), *Τοπωνυμικὸν τῆς Κύπρου*. (extrait de l' *Ἀθήνα*, Τομὸς 18). Athènes, Sakellarios, 1907. In-8°, 421 p.
- MENTZ (Arthur). *Geschichte und Systeme der griechischen Tachygraphie*. Berlin, Gerdes und Hödel, 1907. In-8°, 55 p.
- ΜΟΞΙΔΗΣ (A.). *Ἡ Ἀρχὴ μνος. Τεῦχος Α'* (des origines à 1770). Alexandrie, G. Tenios, 1907. In-8°, 244 p.
- MURRAY (Gilbert). *The Rise of the Greek Epic*. Oxford, Clarendon Press, 1907. In-8°, 283 p.
- NICOLE (Jules). *L'Apologie d'Antiphon ou λόγος περὶ μεταστάσεως*, d'après des fragments inédits sur papyrus d'Égypte. Genève, Georg, 1907. In-8°, 55 p.
- Παναγιώργιος (H. N.) *Χωρίον τῆς Σοφοκλέους Ἡλέκτρας δι' ὀρθωσις* (extrait de l' *Ἀθήνα*, t. XVI). Athènes, Sakellarios, 1905. In-8°, 4 p.
- Même titre (extrait de la *Néz Hmépa*). Trieste, imprimerie du Lloyd, 1907.
- PAPPADOPOULOS (Jean B.). *Théodore II Lascaris, empereur de Nicée*. Paris, Alph. Picard, 1908. In-8°, 192 p.

- ΗΛΥΑΑΤΟΣ (N. K.). Ἡ πατρὶς τοῦ Ὀδυσσεύως. Athènes, ἐκ τοῦ τυπογρ. « Νομικῆς », 1906. In-8°, 308 p.
- PERROT (Georges). *Lettres de Grèce* (extrait de la *Revue archéologique*, 4^e série, tome IX). Paris, Leroux, 1907. In-8°, 39 p.
- PRADEL (Fr.). *Griechische und süditalianische Gebete, Beshwörungen und Rezepte des Mittelalters (Religionsgeschichtliche Versuche und Vorarbeiten*, herausgegeben v. A. Dieterich und R. Wunsch, IV. Band, 1. Heft). Giessen. A. Töpelmann, 1907. In-8°, 159 p.
- RANKIN (E. M.). *The rôle of the μάγειροι in the life of the ancient Greeks*. Chicago, the University Press, 1907. In-8°, 92 p.
- REIK (K.). *Der Optativ bei Polybios und Philo von Alexandria*. Leipzig, Fock. 1907. In-8°, XII-197 p.
- REINACH (A. J.). *Argeia et Sperchis dans les « Syracusaines »* (extrait de la *Revue der Études anciennes*, t. IX, 1907, n° 3, p. 233-260). Bordeaux, Féret et fils. In-8°.
- RICHARDSON (L. T.). *Horace's Alcaic Strophe* (*University of California Publications, Classical Philology*, vol. I, pp. 175-204). Berkeley, 1907. In-8°.
- ROBERT (C.). *Der delphische Wagenlenker* (extrait des *Nachrichten der kön. Gesellsch. der Wissensch. zu Göttingen*, phil. hist. Klasse). Göttingen, 1907. In-8°, 5 p.
- DE SANCTIS (G.). *Storia dei Romani*. T. I-II, la conquista del primato in Italia, Turin (Bocce, frères, Bibliotheca di scienze moderne, n°s 32-33), 1907, 2 vol. in-8°, XII-458 p. et VIII-575 p.
- SCHMIDT (H.). *Veteres philosophi quomodo judicaverint de precibus (Religionsgeschichtliche Versuche und Vorarbeiten* herausgegeben von A. Dieterich und Wunsch, III. Band, 3. Heft). Giessen, Töpelmann, 1907. In-8°, 78 p.
- SCOTT (John A.). *Prohibitives with πρός and the Genitive* (extrait de la *Classical Philology*. T. II, 1907, pp. 324-330).
- SERRUYS (D.). *De quelques ères usitées chez les chroniqueurs byzantins* (tirage à part de la *Revue de philologie*, 1907, pp. 151-189). Paris. In-8°.
- SOPHOCLE. *Antigone*, représentée en grec au collège Saint-Joseph de Marneffe par les élèves de 3^e, le 25 février 1907 (Les chœurs sont empruntés à la traduction de MM. Meurice et Vacquerie).
- STRONG (Arthur). *Roman sculpture from Augustus to Constantine*. London, Duckworth, 1907. In-8°, XVI-408 p.
- SVORONOS (J. N.). 1^ο Μαθήματα νομισματικῆς, τὰ πρῶτα νομίσματα, 2^ο σηκῶμα ἀττικῆς τετραδράχμου (extrait du *Journal international d'archéologie numismatique*, t. IX, 1906, pp. 147-244). Athènes. In-8°, 100 p.
- TOUTAIN (J.). *Les cultes païens dans l'empire romain*. Première partie : les provinces latines. Tome I. Paris, Leroux, 1907. In-8°, 472 p.
- TRAVERS (Albert). *Sipontum* (Σιποῦς), étude de vie antique. Montpellier, Firmin, Montané et Picard, 1903. In-8°, 26 p.
- VÉIS (N. A.). Ἡ Τρίπολις πρὸ τοῦ δεκάτου ἑβδομοῦ αἰῶνος. Athènes, Sakellarios, 1907.
- Διορθώσεις καὶ παρατηρήσεις εἰς ἀπρωτῆριον τοῦ 1875 ἔτους πρὸς τὴν ἐν Μύστρᾳ μόντην τῆς Παναγίας τοῦ Βροντογίου (extrait de la *Revue Néz Sion*). Jérusalem, 1907.

- Ἀνάκδοτα Βυζαντινα μολυβδόβουλλα (extrait du *Journal international d'archéologie numismatique*). Athènes. 1907.
- *Notes sur quelques inscriptions chrétiennes de Tégée* (extrait du *Bulletin de Correspondance hellénique*, t. XXXI). Athènes, 1907.
- WALTZ (P.). *De la portée morale et de l'authenticité des œuvres attribuées à Hésiode* (extrait de la *Revue des Études anciennes*, juillet-décembre 1907). Bordeaux. In-8°, 42 p.
- WENGER (Dr Leopold). *Die Stellung des öffentlichen römischen Rechts im Universitätsunterrichte* (extrait de l'*Allgemeine österr. Gerichts-Zeitung*, années 55, nos 5-6 et 58, nos 26-27). Wien, Manz, 1907. In-8°, 40 p.
- WHITE (J. Williams). *Enoplic Metre in Greek Comedy* (extrait de la *Classical Philology*, vol. II, n° 4, oct. 1907, pp. 419-443).
- WILSON (J. Cook). *David Binning Monro*, translated from a notice in the *Jahresbericht über die Fortschritte der klassischen Altertumswissenschaft*. Oxford, Clarendon Press. In-8°, 16 p.
- XANTHOUDIDES (S.). *Cretan kernoi* (extrait de l'*Annual of the British School at Athens*. T. XII, 1905-1906). In-8°, 15 p.

Bon à tirer donné le 11 mars 1908.

Le rédacteur en chef, GUSTAVE GLOTZ.

Le secrétaire de la rédaction, GERNET.

ERRATUM

Dans le dernier n° de la *Revue* (n° 90), à la p. 469 l'article *L'Égypte sous les Lagides* et à la p. 488 l'article *Une monnaie de Dodone au type de Zeus Naos* sont de REINACH TH., et non de REINACH S. — P. 488, lire HILL, au lieu de KILL. — P. 516 (WESSELY), lire Soknopaïou, au lieu de Soknopaion.

ΠΡÉΠΗΙ « IL CONVIENT »

Il n'était pas facile, à ce qu'il semble, de trouver des mots pour exprimer l'idée abstraite de la *bienséance* et de la *convenance*. Mais parfois ce qui est difficile en théorie ne l'est pas dans la pratique : l'usage quotidien de la vie fournit sans qu'on y pense les expressions que la réflexion n'aurait pas trouvées.

Il est curieux de constater que dans la plupart des langues, pour ces idées abstraites de convenance et de bienséance, c'est l'habillement, c'est le costume qui a fourni les expressions qui se sont fait adopter et qui nous servent encore. Ce qui est *bienséant* — nous n'avons qu'à regarder de près ce dernier mot, formé du latin *sedere* — ce qui est bienséant, c'est ce qui s'ajuste selon nos désirs ou nos goûts. Un habit *sied* bien s'il *s'assied*, c'est-à-dire, selon les circonstances, s'il s'adapte ou s'il se déploie de façon à nous satisfaire.

L'anglais possède le verbe *to fit*, qui signifie « adapter », et qui comme verbe neutre a pris le sens de « s'adapter, convenir ». *That does not fit you* « cela ne vous convient pas ». *It fits well* « cela convient ». *Fitness* « la bienséance », *fitting* « ce qui est convenable ».

L'anglais a également le verbe *suit* qui signifie à volonté « adapter » et « convenir ».

Nous nous servons, en français, de la même métaphore. « C'est une société, dit Massillon, qui ne *sied* ni à votre rang, ni à votre sexe. » Molière : « Quoi, vous iriez dire à la vieille

Émilie qu'à son âge il *sied* mal de faire la jolie? — Nous disons : « Une parole mal séante dans la bouche d'un homme grave ». Nous avons même un composé *messeoir*, participe *messéant*, où l'on a voulu voir le préfixe germanique *misse*, *miss*, qui est dans *misse-déds*. Mais ce préfixe est d'origine latine. C'est l'adverbe latin *minus* employé en manière de négation : le vieux mot français *méchef* est représenté en espagnol par *menoscabo* (1).

On ne risquera donc pas de trop s'égarer si l'on cherche chez les anciens une association d'idées pareille. Cette grande et imposante famille de mots comme *πρέπων* « convenable », *εὐπρεπής* « décent, beau », *μεγαλοπρεπής* « magnifique, généreux », se ramène en dernière analyse à une idée de costume.

Il s'agit maintenant d'examiner d'un peu plus près ce verbe *πρέπω*.

La plupart des savants qui s'en sont occupés ont voulu y voir la réunion de deux mots, la préposition *πρό* et quelque verbe qui restait à trouver. C'est ainsi que Benfey avait pensé au verbe sanscrit *âp* « atteindre », précédé de *πρό*. Mais si l'on veut bien se rappeler l'imparfait *ἔπρεπον*, par exemple en ce vers d'Homère où il est parlé d'un guerrier qui se distinguait entre tous

ὁ δ' ἔπρεπε καὶ διὰ πάντων,

en voyant l'augment à sa place en tête du mot, on sera conduit à penser que *πρέπειν* ne contient aucun préfixe.

Aux alentours de *πρέπω* nous trouvons un substantif dont la ressemblance avait déjà frappé Buttmann, quoiqu'il ne sût au juste qu'en faire, c'est le substantif *πόρπη* « agrafe, boucle ». La boucle peut nous ramener au costume et à l'arrangement en général. De *πόρπη* vient le verbe *πορπάω* « agraffer, boucler ». Encore aujourd'hui nous entendons parler de budget qu'on peut ou qu'on ne peut pas boucler. De même *πρέπον*, c'est ce qui s'adapte et ce qui s'arrange.

(1) En allemand, *passen*, *kleiden*, *anstehen* expriment la même métaphore.

Nous pouvons donc, en suivant cette indication, examiner si le verbe πρέπω, qui, employé comme verbe neutre, signifie « convenir », n'a pas eu anciennement, comme verbe transitif, le sens « adapter, ajuster ». Il serait surprenant qu'il n'eût pas laissé, en ce dernier sens, quelques représentants dans la langue.

Nous croyons qu'il en a laissé au moins deux : l'un dans la langue médicale, l'autre dans la langue religieuse.

La membrane qui, à l'intérieur du corps, maintient les organes supérieurs et les sépare des organes inférieurs, ce que la physiologie moderne appelle le diaphragme, s'appelle *πραπίς*, au pluriel *πραπίδες*, littéralement celle qui ajuste, qui fixe. On sait que le pluriel *πραπίδες* est souvent employé en poésie comme signifiant « âme, pensée, prudence ». C'est l'une des nombreuses localisations qu'on a faites de l'intelligence. La raison de cette localisation se devine. Nous sentons la poitrine qui se resserre ou qui se dilate sous l'action de certaines pensées, de certains sentiments : c'est ce qui a valu aux *πραπίδες*, ainsi qu'au cœur, l'honneur d'être considérés comme le siège de notre vie morale.

Πραπίς est un dérivé de *πρέπω* avec le changement de l'ε en α que nous trouvons dans *τράπω* au lieu de *τρέπω*, *στράζω* pour *στρέφω*.

L'autre dérivé nous est fourni par la langue religieuse, car on sait qu'à toutes les époques et chez tous les peuples, la religion aime à conserver les vieilles locutions, comme elle reste attachée aux anciennes coutumes. Elle est donc une mine précieuse pour le philologue. Elle nous a conservé un dérivé de *πρέπω* qui, déjà au temps d'Homère, avait cessé d'être parfaitement clair.

De même que *λέγω* a donné le substantif *λόγος* ou que *τρέπω* a fait *τρόπος*, de même le verbe *πρέπω* a donné *πρόπος*, qui n'existe plus à l'état isolé, mais qui subsiste dans le composé *θεοπρόπος* et dans son dérivé *θεοπρόπιον*. Homère, en parlant de Calchas, lui donne les deux qualifications : *θεοπρόπος*, *οἰωνιστής*. Il semble bien que le mot, déjà au temps d'Homère, ne soit plus parfaitement compris. On l'explique par *πρό* et *εἰπεῖν*, en

sorte que θεοπρόπιον c'est le présage et θεοπρόπος le devin. Mais il faudrait au moins θεοπρούπος. De plus, θεοπρόπος, pendant toute la durée de la langue grecque, ne signifie pas « devin », mais simplement « serviteur du dieu », c'est-à-dire « prêtre » ou « fidèle ». Quand Hérodote raconte qu'au cours d'une guerre malheureuse avec les Tégéates le roi Crésus envoie consulter l'oracle de Delphes, θεοπρόπους πέμψας, ce ne sont pas des devins qu'il envoie, puisqu'au contraire il en a besoin, mais de simples serviteurs du dieu. C'est là l'emploi constant du mot depuis Homère jusqu'à et y compris Plutarque. Mais il semble bien que pour θεοπρόπιον la fausse étymologie par ἔπος ait contribué à obscurcir le sens du mot, sur lequel on était déjà si embarrassé que des scholiastes donnent de θεοπρόπος cette explication évidemment forcée :

ὁ τοῖς θεοῖς πρέποντα λέγων.

Πρέπω signifie donc mettre en ordre, ajuster.

Mais je crois qu'on peut encore serrer le sens de plus près et que πρέπειν ramené à sa valeur primitive signifiait non seulement « ajuster, arranger », mais « habiller » : θεοπρόπος, c'est celui *qui habille le dieu*.

Vêtir les dieux ou les déesses, en les couvrant de voiles et d'ornements aussi beaux, aussi précieux que possible, a toujours été regardé comme un acte de dévotion méritoire. Je ferai remarquer à ce sujet que πρέπω emporte une idée d'éclat et de beauté. C'est ce qui explique le vers déjà cité :

ὁ δ' ἔπρεπε καὶ διὰ πάντων,

ainsi que les mots εὐπρέπεια, μεγαλοπρέπεια, πρεπτός, πρεπώδης, etc.

Il semble même qu'une idée d'apparition extraordinaire soit venue quelquefois s'y joindre. C'est ce qu'on pourrait supposer d'après ces gloses d'Hésychius :

πρέπον · τέρας. Κύπριοι.

πρεπτά · φαντάσματα, εἰκόνες.

Chez Pindare et chez Eschyle on trouve *πρέπω* employé métaphoriquement, à peu près comme le français *éclater*, en parlant d'un bruit, d'une lueur, d'une odeur.

J'arrive maintenant à un mot qui n'a jamais pu être expliqué et qui s'accorde trop bien avec tout ce qui précède pour n'être pas de la famille. C'est le mot *πέπλον* ou *πέπλος*. Pour toutes les étymologies de *πέπλον* qui ont été proposées on peut répéter ce que dit Curtius : *minime mihi persuadent*.

De même qu'à côté de la préposition *πρότι* certains dialectes nous présentent *ποτί*, de même qu'à côté de *πρός* nous avons *πός*, on doit se demander si pour le mot qui signifie « voile » ou « vêtement » il ne s'est point passé quelque chose de semblable. La présence d'un λ à la fin du mot a dû favoriser la suppression du ρ dans la première syllabe.

Πέπλον, pour *πρέπλον*, se présente avec le même suffixe que nous avons dans *φῦλον*, *ἔπλον*. Il semble que ce fût le terme dont on se servait de préférence pour les déesses et les reines. Homère, en décrivant les appartements retirés du palais d'Hécube :

Ἐνθ' ἔσαν οἱ πέπλοι παμποίκιλοι, ἔργα γυναικῶν
Σιδονίων.

Dans Eschyle, la reine Atossa, racontant son rêve, décrit l'apparition qui personnifie l'Asie :

ἡ μὲν πέπλοισι Περσικοῖς ἡσκημένη.

On se rappelle Andromaque montant à la citadelle pour offrir à la déesse protectrice de la ville un voile précieux.

Pour revenir à *πρέπει*, nous comprenons maintenant la valeur de cette expression. C'est le costume qui a fait trouver des mots pour nommer la bienséance. L'image s'est effacée, la métaphore n'est plus sentie, il ne reste que l'idée abstraite. Ce n'est pas l'altération phonétique qui a fait pâlir l'image, puisque le mot n'a pas changé, et qu'il est encore le même (*πρέπει*) en

grec moderne : c'est le progrès de la réflexion. Il en est un peu de ce mot comme des modernes cérémonies encore usitées en maint lieu, qui consistent à revêtir en certains jours les statues de saints ou de saintes des plus beaux habits, des plus riches dentelles : actes de *théopropie*, qu'on interprète, qu'on spiritualise en les expliquant comme des hommages simplement destinés à témoigner de la piété des fidèles.

Michel BRÉAL.

LE TÉMOIGNAGE DE PLINE SUR HÉGIAS

Au cours de son article sur *Une Athéna archaïque* (1), M. Salomon Reinach a eu l'occasion de citer le texte de Pline l'Ancien relatif au sculpteur Hégias : *Hegiae Minerua Pyrrhusque rex laudatur et celetizontes pueri et Castor ac Pollux ante aedem Iouis Tonantis* (2). Il s'est demandé, après d'autres critiques, si Pline voulait parler de deux œuvres distinctes, une Athéna et un Pyrrhus, ou d'un groupe d'Athéna et de Pyrrhus, et il a conclu : « Grammaticalement, la question est insoluble. » Je me permettrai de n'être pas aussi sceptique.

Sans doute, le singulier *laudatur* ne prouve rien, puisqu'il peut se rapporter aussi bien à deux sujets qu'à un seul. Mais il y a d'autres choses à considérer :

1° la place du verbe dans la phrase ; — il peut être, logiquement, après le premier terme d'une énumération, aussi bien qu'après le dernier ; on ne s'expliquerait pas qu'il fût intercalé entre le second et le troisième ;

2° l'emploi des conjonctions de coordination ; — si Pline avait voulu parler d'œuvres isolées, il aurait dit : *Minerua et Pyrrhus rex. . . et celetizontes pueri et Castor et Pollux* ; au contraire, par l'emploi de particules différentes, il montre clairement qu'il entend énumérer trois groupes distincts, réunis par *et* ; dans le premier et le troisième, il relie par *que* ou *ac* les

(1) *Rev. des Ét. gr.*, XX, p. 414.

(2) *Nat. Hist.*, XXXIV, 78.

parties qui composent chaque groupe; il y a aussi peu de raisons pour séparer *Minerua* de *Pyrrhus* que *Pollux* de *Castor*.

Il me paraît donc évident que Pline a voulu désigner un groupe d'Athéna et de Pyrrhus, contrairement à l'opinion de Brunn. A-t-il eu raison ou s'est-il trompé? C'est une autre question, que je n'ai pas compétence pour résoudre. La *valeur* de son témoignage reste discutable; je n'ai voulu en déterminer que le *sens*.

René PICHON.

Nous avons communiqué les remarques de M. Pichon à M. Salomon Reinach, qui nous répond comme il suit :

« Si le texte était de Cicéron, non de Pline, j'inclinerais à croire que M. Pichon a raison. Mais la langue de Pline est peu scrupuleuse sur le choix des particules. Pline a pu écrire *Minerva Pyrrhusque*, au lieu de *Minerva et Pyrrhus* ou *Minerva ac Pyrrhus*, simplement pour éviter la répétition des particules *et* ou *ac* dans la même phrase. »

Salomon REINACH.

L'INGÉNIEUR CLÉON

Quiconque a essayé de construire une œuvre d'érudition avec des matériaux dispersés, le plus souvent mutilés, s'est vu forcé d'en laisser une bonne part inutilisés et de ne leur emprunter çà et là qu'un indice, un détail susceptible de se raccorder avec l'ensemble. C'est le cas surtout lorsque l'œuvre en question n'est pas une monographie, mais une synthèse, d'où le sens des proportions élimine les excursions épisodiques, les développements à côté, tels que les suggère le hasard des rencontres. Les débris ainsi écartés sont ce que Max Müller appelait des « copeaux d'atelier ». Ces copeaux foisonnent autour de l'*Histoire des Lagides*, et j'en voudrais reprendre quelques-uns pour replacer dans le milieu où il vécut un personnage qui fut, en son temps, un chef de service dans une des branches les plus importantes de l'administration égyptienne et un collaborateur actif de Ptolémée Philadelphie, l'ingénieur Cléon.

I

Les papyrus qui le concernent ont été extraits du cimetière de Gourob en Fayoum par les fouilles de Flinders Petrie (1887-1889), à l'état de vieux papiers ayant servi à fabriquer des cartonnages pour enveloppes de momies. On sait avec quelle patience le contenu de ces cartonnages a été, feuille à feuille,

dégagé de l'encollage, déchiffré, classé par les savants, hellénistes et paléographes — Mahaffy, Sayce, Smyly — qui ont publié les deux (aujourd'hui trois) volumes des *Flinders Petrie Papyri* (1). La « correspondance de Cléon » y est représentée par une cinquantaine de fragments, dont un certain nombre, sans adresse et sans date, y sont insérés en raison de leur contenu et s'éclairent par d'autres, semblables ou mieux conservés, adressés à son subordonné, plus tard son successeur, l'ingénieur Théodore. Il appert de ces documents que Cléon fut ingénieur en chef (ἀρχιτέκτων) du nome Arsinoïte ou nome du Lac (Fayoûm), chargé de la construction, entretien et surveillance des canaux, faisant aussi fonction d'architecte (οἰκοδόμος) pour la construction et réparation des bâtiments publics, — dans le nome tout entier (2), — au moins depuis l'an XXVII jusqu'à l'an XXXII ou peut-être XXXIII de Philadelphie (258-252 a. C.).

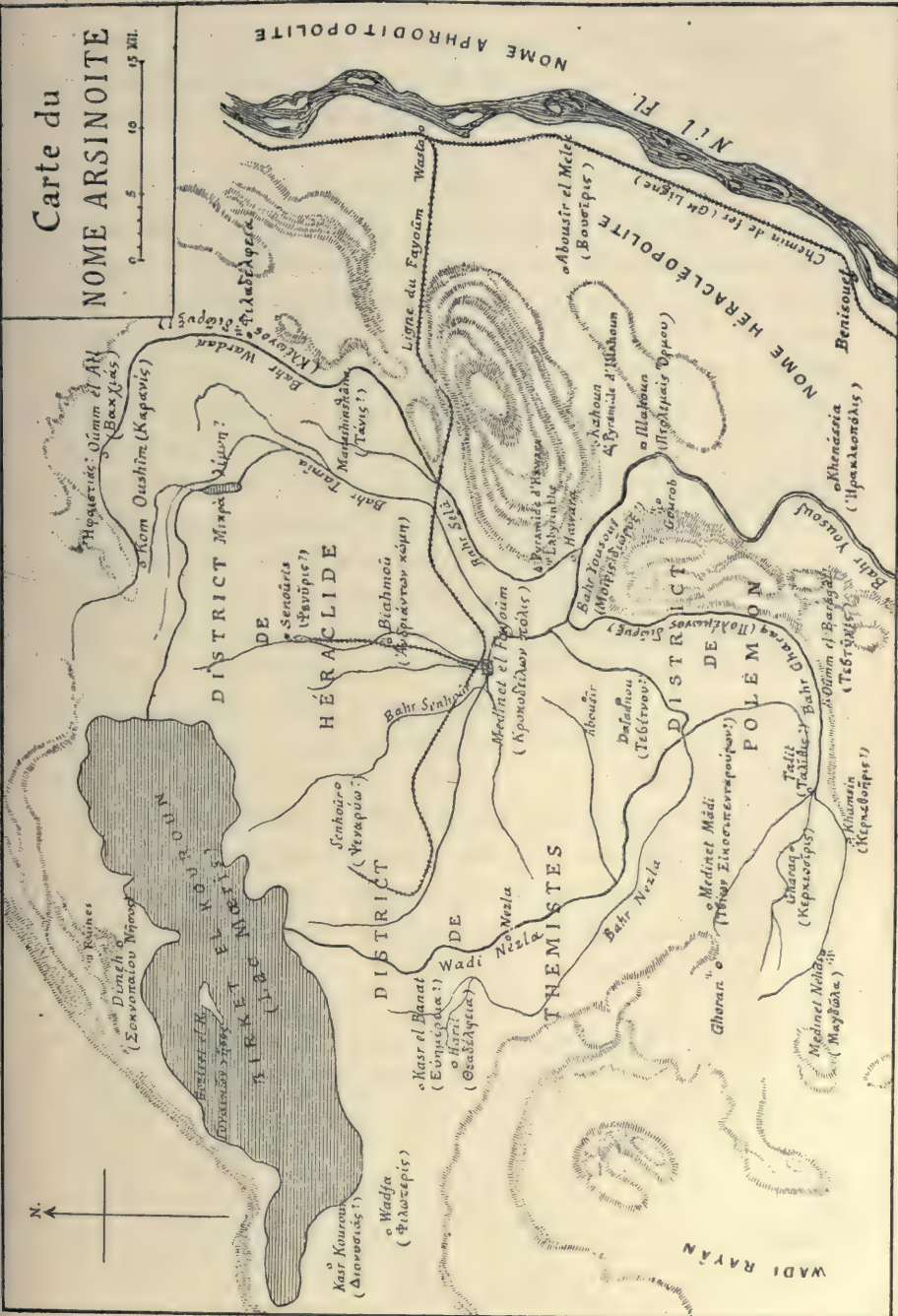
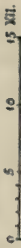
C'était le moment où Philadelphie, reprenant l'œuvre des Pharaons de la XII^e dynastie et exécutant un plan sans doute déjà tracé par son père, songeait à ajouter à son royaume une province de langue et de civilisation helléniques. Il s'agissait d'assécher la large cuvette que submergeaient depuis des siècles les eaux du Nil amenées par le bras du fleuve appelé aujourd'hui le Bahr Yousof (3), pour installer sur les terrains conquis

(1) *The Flinders Petrie Papyri*, with Transcriptions, Commentaries and Index by J. P. Mahaffy. Dublin, I (1891), II (1893), III, by J. P. Mahaffy and J. G. Smyly (1905). Voy., dans le t. III, le recensement de la correspondance de Cléon (n. 42), avec renvois aux textes antérieurement publiés (*Pap. Petr.*, II, nn. 4-6), suivie des « Affairs of Theodoros, the architect » (III, n. 43). Quelques-unes de ces pièces ont été citées par U. von Wilamowitz-Moellendorf dans une leçon de l'Université de Göttingen (*Aus ägyptischen Gräbern*, 1893), insérée dans ses *Reden und Vorträge* (Berlin, 1901), pp. 224-255. Les lettres privées, à l'exclusion des papiers d'affaires, ont été reproduites dans le recueil de Stanislas Witkowski, *Epistulae privatae graecae quae in papyris aetatis Lagidarum servantur*. Lips., 1906. Nous emprunterons aussi quelques données aux pièces comptables cataloguées sous les titres « Public Works » (*Pap. Petr.*, III, nn. 37-41), « Irrigation » (nn. 44-45), « Bricks » (n. 46), « Stone-Cutters » (n. 47).

(2) Ceci résulte de sa correspondance. Elle comprend des rapports provenant des points les plus éloignés du centre, de Ptolémaïs à l'E., de Kerkéosisir au S., de Héphaestias au N.

(3) Le Bahr Yousof ou « canal de Joseph » est censé avoir été creusé en

Carte du NOME ARSINOÏTE



N
↑

WADI RAYAN

NOME APHRODITOPOLITE

NOME HERACLEOPOLITE

DISTRICT DE HÉRACLIDE

DISTRICT DE THÉMISTES

DISTRICT DE POLEMON

DISTRICT DE PTOLEMAÏOS

Higueres: Oûim el Ah (Baxxiâs)

Bahr Wardan (Kroyer, Stôpôs)

Bahr Terna

Bahr Senahou

Medinet el Fayoum (Kroustidouy Protis)

Bahr Yansouf (Moutissidjout)

Bahr Yansouf (Moutissidjout)

Bahr Yansouf (Moutissidjout)

Bahr Yansouf (Moutissidjout)

Kasr Koum (Aroorâs)

Wadfa (Phiwozépis)

Kasr el Bharat (Eoulypâia)

Wadi Nezla

Medinet Madi (Moutissidjout)

Gharan (Moutissidjout)

Medinet Madi (Moutissidjout)

Medinet Madi (Moutissidjout)

Medinet Madi (Moutissidjout)

Medinet Madi (Moutissidjout)

Medinet Madi (Moutissidjout)

Medinet Madi (Moutissidjout)

Medinet Madi (Moutissidjout)

Medinet Madi (Moutissidjout)

Medinet Madi (Moutissidjout)

Medinet Madi (Moutissidjout)

Medinet Madi (Moutissidjout)

Medinet Madi (Moutissidjout)

Medinet Madi (Moutissidjout)

Medinet Madi (Moutissidjout)

Medinet Madi (Moutissidjout)

Medinet Madi (Moutissidjout)

Medinet Madi (Moutissidjout)

Medinet Madi (Moutissidjout)

Medinet Madi (Moutissidjout)

Medinet Madi (Moutissidjout)

Medinet Madi (Moutissidjout)

Medinet Madi (Moutissidjout)

Medinet Madi (Moutissidjout)

Medinet Madi (Moutissidjout)

Medinet Madi (Moutissidjout)

Medinet Madi (Moutissidjout)

Medinet Madi (Moutissidjout)

Medinet Madi (Moutissidjout)

Medinet Madi (Moutissidjout)

Medinet Madi (Moutissidjout)

Medinet Madi (Moutissidjout)

Medinet Madi (Moutissidjout)

Medinet Madi (Moutissidjout)

Medinet Madi (Moutissidjout)

Medinet Madi (Moutissidjout)

Medinet Madi (Moutissidjout)

Medinet Madi (Moutissidjout)

Medinet Madi (Moutissidjout)

Medinet Madi (Moutissidjout)

Medinet Madi (Moutissidjout)

Medinet Madi (Moutissidjout)

Medinet Madi (Moutissidjout)

Medinet Madi (Moutissidjout)

Medinet Madi (Moutissidjout)

Medinet Madi (Moutissidjout)

Medinet Madi (Moutissidjout)

Medinet Madi (Moutissidjout)

Medinet Madi (Moutissidjout)

Medinet Madi (Moutissidjout)

Medinet Madi (Moutissidjout)

Medinet Madi (Moutissidjout)

Medinet Madi (Moutissidjout)

Medinet Madi (Moutissidjout)

Medinet Madi (Moutissidjout)

Medinet Madi (Moutissidjout)

Medinet Madi (Moutissidjout)

Medinet Madi (Moutissidjout)

Medinet Madi (Moutissidjout)

Medinet Madi (Moutissidjout)

Medinet Madi (Moutissidjout)

Medinet Madi (Moutissidjout)

Medinet Madi (Moutissidjout)

Medinet Madi (Moutissidjout)

Medinet Madi (Moutissidjout)

Medinet Madi (Moutissidjout)

Medinet Madi (Moutissidjout)

Medinet Madi (Moutissidjout)

Medinet Madi (Moutissidjout)

Medinet Madi (Moutissidjout)

Medinet Madi (Moutissidjout)

Medinet Madi (Moutissidjout)

Medinet Madi (Moutissidjout)

Medinet Madi (Moutissidjout)

Medinet Madi (Moutissidjout)

Medinet Madi (Moutissidjout)

Medinet Madi (Moutissidjout)

Medinet Madi (Moutissidjout)

Medinet Madi (Moutissidjout)

Medinet Madi (Moutissidjout)

Medinet Madi (Moutissidjout)

Medinet Madi (Moutissidjout)

Medinet Madi (Moutissidjout)

les vétérans de son armée de mercenaires. C'était un projet grandiose, bien fait pour séduire un prince opulent et orgueilleux, qui, en dehors de ses plaisirs, ne s'intéressait qu'à sa gloire et ambitionnait surtout celle de protecteur et propagateur de la civilisation hellénique.

Nous n'avons pas encore une idée nette de la tâche entreprise par ses ingénieurs. Le relief actuel du sol, modifié par ces travaux mêmes et, depuis, par l'envahissement des alluvions et des sables, la comparaison de ses niveaux avec le niveau moyen du Nil, dont le lit a pu s'exhausser au cours des siècles, sont des données insuffisantes pour retrouver la solution des problèmes posés au III^e siècle avant notre ère. Le Fayoum est une espèce d'oasis, enfermée dans un cercle de collines, et séparée de la vallée du Nil par une ligne de hauteurs que perce en son milieu une trouée par où pénètre le Bahr Yousof. De ce seuil d'Illahoûn, situé à environ 24 mètres au-dessus du niveau de la mer, l'artère fluviale descend en pente insensible jusqu'à Hawàra. A partir de là, le sol du Fayoum s'affaisse, par plans successifs, du S.-E. au N.-O., jusqu'au lac Birket-el-Kouroûn, dont le fond est à environ 40 mètres au-dessous du niveau de la Méditerranée, plus de 60 mètres au-dessous des hautes eaux du fleuve.

On a des raisons de penser que le Bahr Yousof, qui se détache du Nil un peu en aval de Siouït, a pu être canalisé, mais n'est pas un canal artificiel, et que, par conséquent, la trouée ou seuil d'Illahoûn n'est pas non plus une excavation creusée de

70 jours par le Joseph de la Bible, lequel, plus que centenaire, fit ce tour de force pour confondre les envieux qui convoitaient sa place. Voy. la légende arabe citée par R. H. Brown (pp. 22-24), dans l'ouvrage mentionné ci-après. Nous ne connaissons pas avec certitude le nom ancien, probablement le Grand-Canal (ἡ μεγάλη διώρυξ) : voir ci-après, p. 143. Pour l'intelligence de notre texte, j'ai dressé la carte ci-jointe d'après la *Map of the Arsinoite Nome*, qui forme la pl. III du tome II des *Tebtunis Papyri* (1907). Pour la faire lisible en un format si réduit, je n'y ai porté que les localités principales et les identifications les moins douteuses parmi celles que les éditeurs (Grenfell-Hunt) ont proposées, en revisant et complétant les travaux de K. Wessely, dans *The Topography of the Arsinoite Nome* (pp. 343-424 du tome précité) : cf. ci-après, p. 143, 1.

main d'homme. On peut donc admettre que primitivement, avant les travaux exécutés sous la XII^e dynastie (vers 3500 a. C.), la cuvette du Fayoum était à peu près complètement remplie par les crues du Nil, — à l'exception du sommet du plateau où fut plus tard Crocodilopolis, occupé alors par un village de pêcheurs (*Shetet*), dont le nom se trouve déjà dans des textes du temps des Pyramides. C'était un vaste lac naturel que l'apport périodique des eaux du fleuve entretenait au niveau du canal d'entrée.

Ce n'est pas ce lac primitif qu'ont vu et décrit les auteurs grecs, Hérodote, Diodore, Strabon, sous le nom de lac Mœris, réservoir et régulateur des crues. Hérodote, visitant l'Égypte vers 450 a. C., raconte, sur le témoignage de ses guides égyptiens, que le lac avait été creusé de main d'homme par un Pharaon du nom de Mœris. Ce lac avait 3600 stades (666 kil.) de pourtour et 50 orgyes (92 m. 50) de profondeur. L'eau déversée par le fleuve au moment des crues y retournait à l'époque du reflux, de sorte que le Lac jouait le rôle de réservoir et, par surcroît, rapportait de gros bénéfices au Trésor, qui y avait le monopole de la pêche (1). Diodore se contente de paraphraser Hérodote : il y ajoute seulement une mention des écluses, dont la manœuvre coûtait annuellement 50 talents (2). Strabon aussi considère le lac Mœris comme un régulateur de l'inondation : il sait même que l'on a fermé les deux bouches du canal (à Illahoùn et à Hawâra) par des portes-écluses (*κλεῖθρα*), qui permettent aux ingénieurs de mesurer l'eau qui entre et l'eau qui sort (3).

La description d'Hérodote contient des invraisemblances énormes. Il a dû visiter le Fayoum au moment de la crue, alors que l'eau baignait le pied des pyramides surmontées de colosses

(1) Herod., II, 101-149 ; III, 91. Les dimensions données par Hérodote gênent ceux qui tiennent, comme lui, pour le lac artificiel. On se rabat sur un petit stade, qui réduirait le pourtour de moitié. Pline (V, § 50) donne le choix entre 250 et 450 milles romains (369 ou 665 kil.).

(2) Diod., I, 51-52.

(3) Strab., XVII, p. 811.

de pierre qui, suivant lui, étaient au centre du Lac. Mais il n'a pu vérifier par lui-même si, comme le prétendaient ses guides indigènes, ces pyramides étaient noyées à mi-hauteur, c'est-à-dire avaient leur base à 50 brasses (ῥογγυαί) ou 92^m50 sous l'eau. Des restes de substructions, réduits à quelques assises de pierres, existent encore à Biahmou, à 7 kilomètres au nord de Médinet-el-Fayoûm (Crocodilopolis), et Flinders Petrie, en fouillant au pied, a exhumé des fragments de colosses en grès rouge. Il est probable, sinon certain, que ce sont des vestiges des pyramides vues par Hérodote. Or, le sol de Biahmou n'est guère qu'à 4 mètres au-dessous du seuil d'Illahoûm. En ce cas, les pyramides n'auraient pas été au centre du Lac, mais au bord, servant de décoration à l'entrée du port créé pour l'exploitation des pêcheries dont le produit appartenait aux reines d'Égypte (1).

Ce qui est bien plus étonnant encore, c'est que, après les travaux exécutés par les Ptolémées, Diodore et Strabon reproduisent à peu près la description d'Hérodote, comme si rien n'avait changé depuis lors. On en est réduit à se demander si ces auteurs, qui ont pourtant visité l'Égypte, ont pris la peine de vérifier sur place les dires d'Hérodote. C'est là un sujet dans la discussion duquel nous ne pouvons pas entrer ici. Actuellement, deux théories se trouvent en présence : l'une, communément acceptée depuis un demi-siècle, sur la foi de l'ingénieur hydrographe Linant-Pacha, d'après laquelle, comme le veulent les auteurs anciens, le lac Mœris aurait été un réservoir placé au point le plus élevé, enfermé par un barrage artificiel et attenant aux hauteurs que traverse le Bahr Yousoûf ; l'autre, celle du major R. H. Brown, qui relègue à l'autre extrémité et au bas de la cuvette le lac Mœris, dont le Birket-el-Kouroûn

(1) Voy., dans l'ouvrage ci-après mentionné de R. H. Brown, la photographie des *Biahmu ruins* (p. 76) et, plus loin, la restauration du port ou quai proposée par Fl. Petrie (p. 84), modifiée par Brown (p. 86). Celui-ci n'est pas aussi convaincu que Petrie que les ruines de Biahmou appartiennent aux pyramides d'Hérodote, mais l'identification n'est pas nécessaire à son système, et les dires d'Hérodote lui sont assez indifférents.

actuel serait le reliquat (1). Celle-ci renonce à faire du lac Mœris un réservoir, qu'elle traite d' « imaginaire » (2), et conteste l'utilisation du dit réservoir pour l'irrigation.

On ne saurait douter que les Pharaons de la XII^e dynastie ont récupéré sur le lac primitif le plateau le plus élevé, celui sur lequel ils bâtirent Crocodilopolis (3). A Médinet, on a trouvé des fragments d'un groupe de statues au nom d'Aménemhat, premier roi de la XII^e dynastie; à 4 kilomètres au Sud-Ouest, à Abgig ou Begig, un obélisque brisé en deux morceaux, portant

(1) Linant de Bellefonds, *Histoire des principaux travaux exécutés en Égypte depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours*, in-8°. Paris, 1874, avec Atlas fol. L'auteur, ingénieur au service de Méhémet-Ali, y reproduit son système, proposé dès 1843. R. H. Brown, *The Fayûm and Lake Moeris*. London, 1892. Le major anglais, qui a dirigé les travaux de « restauration » du Fayoum, conteste et rectifie les nivellements de Linant-Pacha, ce qui, dans une question où quelques mètres de plus ou de moins mènent à des conclusions différentes, est d'importance capitale. Il montre que Linant s'est mépris en croyant retrouver des restes de la digue circulaire formant clôture du bassin artificiel, digue qui, vu la déclivité du terrain, aurait dû avoir en certains endroits de 15 à 20 mètres de haut. Enfin, ce réservoir ainsi suspendu aurait tenu le nome tout entier sous la menace d'une rupture et des ravages d'une inondation soudaine. Le système de Linant, qu'approuvait encore en 1892 Brugsch-Pacha, me paraît définitivement condamné comme ne répondant ni aux conditions du terrain, ni même aux textes anciens qu'il accepte en principe, sauf à les solliciter et corriger arbitrairement. La carte sommaire (*Map of the Fayûm*) mise en vignette à la fin de l'Introduction du t. I des *Petrie Papyri* (p. 61) par Mahaffy indique la position du Lac Mœris d'après le système de Linant-Pacha. De même, la carte reproduite par Brown (p. 29). Le lac, limité par les hauteurs à l'E. et S.-E., aurait été contenu au N. par une digue allant de l'E. à l'O. jusqu'à Biahmou, puis s'infléchissant presque à angle droit dans la direction du S. et se prolongeant, en ligne légèrement sinueuse, jusqu'aux environs de Kerkéosiris, où elle rejoignait les collines du S. Ce lac n'aurait eu que 110 kil. de pourtour et de 9 à 18 mètres de profondeur au maximum. Comme le fait observer le major Brown (p. 32), à moins de curages périodiques, — travail auquel toute la population de l'Égypte aurait à peine suffi, — un pareil réservoir eût été, au cours des siècles, comblé par le limon du Nil.

(2) C'est la conclusion logique tirée de l'étude du major Brown par Grenfell-Hunt, in *Archaeol. Report of the Egypt Exploration Fund*, 1898-1899, p. 16.

(3) Κροκοδείλων πόλις est resté, sous les Lagides, le nom usuel du chef-lieu du nome. Le nom d'Ἀρσινόη, que l'on rencontre dans des documents du temps de Ptolémée III (*Eleph. Pap.*, nn. 15 et 28), ainsi que dans Strabon et autres auteurs, prêtait aux confusions, comme trop prodigué, même à des villages du Fayoum. D'après Grenfell-Hunt (*Tebt. Pap.*, II, pp. 370. 398-400), la ville se serait appelée plus tard Πτολεμαϊκὴ Ἐβεργέτις ou Ἐβεργέτου, (d'Évergète II ?), pour reprendre ensuite, sous la domination romaine, le nom d'Arsinoé modifié en Ἀρσινειτῶν πόλις. Le nom de Ptolémaïs, si près de Ptolémaïs Hormou, aurait accru les chances de confusion.

le nom de son successeur, Ousirtesen I^{er}; à Hawàra, des blocs de granit et de calcaire, probablement débris du fameux Labyrinthe, et une pyramide en briques crues élevée sur l'entrée du tombeau d'Aménemhat III; à Illahoûn, une autre pyramide qui fut le tombeau d'Ousirtesen II. Enfin, à Oûmm-el-Baragât (Tebtynis), sur la pente des collines qui ferment le Fayoûm au Sud, certaines tombes remontent au temps de la XII^e dynastie, tandis qu'au Nord, également sur le versant des hauteurs, un peu plus haut que Dimeh (Soknopaiou Nésos), un petit temple anonyme a le caractère des monuments de cette époque. Il faut donc admettre que, exception faite pour le plateau central de Médinet et le pourtour des collines encerclant la cuvette, la nappe d'eau couvrait le reste du futur nome Arsinoïte. C'est sur ses bords, et non au milieu, que la crue l'avait momentanément haussée au dessus de la base des pyramides d'Aménemhat III; soit que cette crue fût exceptionnelle, soit que, durant les vingt-huit siècles qui séparent le Moyen Empire du temps d'Hérodote, la négligence des ingénieurs ait laissé le Lac franchir les limites qu'ils lui avaient tracées.

Tel devait être l'état des lieux lorsque les Ptolémées entreprirent de refouler plus loin le « Lac Mœris » et de lui reprendre des terrains situés de 8 à 10 mètres plus bas que le niveau de sa surface. Nous en sommes assurés par le fait qu'à la cote d'altitude de ce second plateau, à plus forte raison du troisième, environ 8 m. plus bas encore, on n'a trouvé aucune trace d'établissement antérieur à l'époque ptolémaïque. Sur quelles données les ingénieurs au service des deux premiers Ptolémées ont-ils jugé ce travail possible, et par quels moyens l'ont-ils exécuté, c'est ce que nous ignorons. Ils ont dû sans doute tarir l'alimentation du Lac et attendre que l'évaporation eût progressivement abaissé son niveau. S'il est vrai que, sous ce climat sec, l'évaporation puisse enlever près de 2 mètres d'eau par an, le dessèchement dut faire des progrès rapides (1). Philotéris (*Wadfa*),

(1) Brown (*op. cit.*, pp. 7-9) donne des chiffres précis. Bien que le Birket-el-Kouroûn reçoive encore beaucoup d'eau du Nil, son niveau est en baisse cons-

qui fut certainement fondée sous le règne de Philadelphie, n'est qu'à 10 mètres à peine au dessus du niveau de la Méditerranée, c'est-à-dire à 10 mètres au moins au dessous du seuil d'Illaboùn. Plus près encore du Lac. Dionysias (*Kasr-Kouroûn*), qui date probablement du règne de Philopator et dont le temple est bien d'époque ptolémaïque, n'est plus qu'à 4 mètres au dessus du niveau de la Méditerranée.

II

Sur ces nouveaux terrains, fertilisés par l'apport séculaire du limon du Nil, villes et villages surgissaient de toutes parts, pourvus d'eau potable et d'irrigation par une foule de canaux branchés sur de grandes artères alimentées elles-mêmes par les eaux du Bahr Yoùsouf. Ce réseau de levées, de digues, de vannes, conduisant et répartissant les eaux à des niveaux étagés du sommet à la base, a été l'œuvre des ingénieurs grecs commissionnés par les Ptolémées. Parmi ces utiles serviteurs de la dynastie, le hasard des fouilles nous permet de distinguer l'ingénieur (*ἀρχιτέκτων*) Cléon et son acolyte (*ὑπαρχιτέκτων*) Théodore. Le hasard n'a point été aveugle ici. Cléon a été un chef de service hydrographique au moment où s'élaboraient les plans de dessèchement et d'irrigation. Il a mérité l'honneur d'attacher son nom à un canal qui devait être une grande artère, le « canal de Cléon » (*Κλέωνος διῶρυξ*) (1).

Les traces de son activité, nous l'avons dit, vont de l'an XXVII

tante, d'environ 0^m,50 par an. En saison d'été, de mars à octobre, l'évaporation lui enlève de 6 à 8 millimètres par jour. En 1890, il a perdu 1^m,13 du 14 mars au 18 septembre. Les pertes se répartent en partie durant le reste de l'année, mais on comprend qu'en supprimant tout apport, on ait pu provoquer une baisse rapide et continue. La surface actuelle du lac est d'environ 200 kilomètres carrés sur 5 mètres de profondeur moyenne.

(1) *Pap. Petr.*, II, n. 36 [1] : peut-être le Bahr Wardân (?). En langage moderne, « ingénieur » traduit beaucoup mieux *ἀρχιτέκτων* que la transcription « architecte ». Nos architectes sont des *οικοδόμοι*. Cléon était un « Ingénieur en chef des Ponts et Chaussées », d'autant mieux qu'en Égypte les digues ou « chaussées » servent de routes.

à l'an XXXIII de Philadelphie, et ses pouvoirs paraissent avoir été fort étendus. Il avait sous ses ordres une armée de travailleurs, terrassiers, carriers, maçons, briquetiers, charpentiers, forgerons, bateliers et charretiers pour le transport des matériaux, dirigés par nombre d'inspecteurs, conducteurs et contre-mâtres (1). Il était, d'autre part, constamment en rapport avec l'administration des finances, présent à la passation des marchés avec les entrepreneurs, disposant des fonds alloués pour les travaux publics et les répartissant entre les diverses entreprises. Les pièces comptables intéressent surtout les économistes. Elles leur fournissent des indications sur le prix des matériaux, des denrées, des transports, sur le taux des salaires et les conditions de l'existence au bas de l'échelle sociale. De ces pages de chiffres, arides par nature, les mutilations ont fait souvent de véritables grimoires; mais il en est qui laissent encore voir ou permettent de deviner les relations de cause à effet.

Voici, par exemple, des comptes pour travaux de terrassements estimés en ἀωιλια, c'est-à-dire en unités dont le volume paraît correspondre à un cube ayant pour côté 2 coudées royales (πύργεις), soit environ un mètre cube (2). L'un de ces comptes est daté de l'an XVII de Philadelphie (259/8 a. C.), et les autres sont approximativement contemporains. On y voit que les terrassements sont payés à différents tarifs suivant les cas. Le prix le plus bas est de 4 dr. pour 70 *naubia*, le plus haut, de 4 dr. pour 50 *naubia* (3), le tétradrachme ou statère servant ici d'unité de compte. Suivant les cas aussi, le cube produit par

(1) Sans compter les χωματοφύλακες, qui dépendaient évidemment du service des eaux.

(2) Sur cette question de métrique, voy. le résumé sommaire de la controverse dans l'*Histoire des Lagides*, III, p. 312, 5. IV, pp. 339-340. Depuis a paru le fasc. I des *Papyrus Grecs* de Lille, publiés sous la direction de P. Jouguet (Paris, 1907), dont le n. 1 (*Plan et devis de travaux*, de 259/8 a. C.) a fourni aux éditeurs l'occasion de discuter à nouveau les résultats obtenus (pp. 13-23). Ces résultats dépendent de la valeur attribuée à la πύργεις, 0 m., 462 ou 0 m., 525 (cf. Hultsch, *Metrologie*, pp. 697-698), et de la synonymie contestée des termes ἀωιλια (ou αὐωιλια. *Pap. Petr.*, III, n. 45) et ναύλια.

(3) Autres tarifs : 4 dr. pour 75 (*Pap. Petr.*, III, n. 43 verso, col. III, 2), 60 (n. 42, D, 2), 56 (n. 45 [4]), 40 (n. 40) *aoilia*.

tête d'ouvrier varie de un peu moins à un peu plus de 2 *asilia* par jour, si bien que le salaire atteint à peine et ne dépasse guère, en moyenne, 1 obole par jour (1). Nous apprenons aussi à ce propos, et le détail est intéressant surtout en ce moment où le repos hebdomadaire est devenu chez nous obligatoire, nous apprenons que le travail était suspendu régulièrement un jour sur dix. La somme des décades est défalquée (*ἀφαίρεται*) de celle des jours de travail, et aussi de celle des salaires (2).

Nous connaissons aussi le prix moyen des briques employées par nos ingénieurs. Elles reviennent à 80 dr. les 10,000, et le transport de cette quantité, à 15 dr., soit 95 dr. à pied d'œuvre (3). Il s'agit évidemment de briques crues, employées telles quelles pour les constructions sur terre sèche et revêtues d'un parement en pierres pour les ouvrages hydrauliques. Vu la cherté du bois et du combustible en général dans un pays qui en est dépourvu, des briques cuites auraient coûté davantage. Il fallait pourtant du bois pour les ponts (*γέφυραι*) jetés sur les canaux, pour la construction des vannes (*θύραι*) et des jambages d'écluses (*σκέλη τῆς ἀφρέσεως*), les pilotis, etc. L'agent Alexandre écrit à Cléon : « Envoie-nous le reste des 200 pièces de bois (*ξύλα*), les plus longues et les plus épaisses possible, pour les traverses (*διαπέλαια*) des ponts, car c'est ce qui arrête les travaux » (4). Il est souvent question (5) de réparations exécutées le long des berges ou des pieds-droits des ponts au moyen de fascines d'*ἀνοῦχι*, de

(1) Voy. les données réunies par Smyly (*Pap. Petr.*, III, pp. 343-347).

(2) *Pap. Petr.*, III, n. 40 : le décompte est fait sur sept pièces (α, col. 1-v. b, col. 1-11).

(3) *Pap. Petr.*, III, nn. 45-46 : bateaux pour *πληθουλκία* (*ibid.*, n. 46 [1-2]).

(4) *Pap. Petr.*, II, n. 4 (11) : du 16 Payni an XXXI = 7 août 254 a. C.

(5) *Pap. Petr.*, II, n. 37, III, n. 44 (4). Dans un contrat du 26 Athyr an II d'Évergète (18 janv. 245 a. C.), il est dit que l'entrepreneur devra garnir une digue *μυρικίντη κόμη* (*Pap. Petr.*, III, n. 43 verso, col. iv, p. 125). Le sens d'*ἀνοῦχι*, sans doute un mot égyptien, qui reparait six ou sept fois dans nos papyrus, est encore à trouver. M. Amélineau veut bien me signaler le mot *ankhou*, qui signifie « plante de vie », et, par extension, plantes comestibles, ou même plantes en général. L'éminent égyptologue et coptisant ajoute : « J'ai vu employer des fascines pour l'usage dont vous me parlez : c'étaient de menues branches de saule ».

jonc (θρόνον), de roseaux (κάλαμοι). Ces fascines ou « ligatures » (δέσµαι) étaient assez légères, car une bête de somme pouvait porter 80 fascines d'ἀνοῦχι, ayant 7 palmes de long (0 m. 525), et le transport (ἀγώγιον) de cette charge ne coûtait qu'une obole (1). Les fascines elles-mêmes sont fournies par les nomarques ou administrateurs des domaines. Tel d'entre eux s'engage à fournir 50 charges par jour, et ses confrères autant (2). Le fascinage (παραφρουρατισμός) d'un pont coûtait, suivant les cas, de 9 à 32 dr. (3). Nous ne saurions dire de quels bois se servaient les constructeurs et d'où ils les tiraient. Il est cependant fait mention de μυρικίνων ξύλων, bois de tamarisque, qu'il s'agit d'acheter pour construire ou consolider les vannes d'un barrage (διάφραγμα) (4). Il est rare de rencontrer une distinction entre les bois d'œuvre et les bois de chauffage (ξύλα κλιθάνωι) qui figurent dans des comptes de ménage (5).

Il ne saurait être question, dans une esquisse aussi sommaire, de relever — à plus forte raison, d'expliquer — tous les termes techniques dont usent les ingénieurs égyptiens, d'autant plus que le vocabulaire des nôtres ne m'est pas précisément familier. La manœuvre des vannes est indiquée par des expressions comme ἀνοίγειν, ἀνοιγνύναι, αἰρεῖν, ou au contraire κλείειν (τὰς θύρας ou τὰ κλειθρας ou τὰς κατακλειθρας). Le terme αἰρεῖν (6) nous apprend que les vannes n'étaient point à vantaux, comme nos portes d'écluses à sas, mais se levaient pour lâcher et s'abaissaient pour retenir l'eau. Ces opérations avaient lieu par ordre de l'ingénieur, et suivant les besoins constatés. On comprend que les riverains aient maintes fois sollicité des égards pour leurs intérêts particuliers, qui n'étaient pas toujours conformes soit à l'intérêt général, soit aux convenances des entrepreneurs de travaux. Un fragment de lettre laisse voir que l'ouverture

(1) *Pap. Petr.*, III, n. 41 verso.

(2) *Pap. Petr.*, II, n. 37.

(3) *Pap. Petr.*, III, n. 41 recto.

(4) *Pap. Petr.*, II, n. 13. III, n. 48.

(5) *Pap. Petr.*, III, n. 140 a.

(6) *Pap. Petr.*, II, n. 13 (16), lig. 13.

de certaines vannes — probablement au grand barrage de Ptolémaïs — a suscité les protestations d'un constructeur de la digue (γῶμα) de Pséonnophris : aussi l'agent, pour ouvrir d'autres écluses, attend de son supérieur un second ordre confirmant le premier (1). Il arrive aussi que l'émission (ἄρσις) des eaux dégrade les berges, surtout si plusieurs vannes ont été levées à la fois. Le fait s'est produit à Ptolémaïs. Deux vannes ayant été ouvertes à un jour d'intervalle, le flot a raviné la partie N. du canal : aussi le conducteur demande en hâte de ἄνογι pour faire un clayonnage provisoire et empêcher les éboulis (2). Des avis de toutes sortes parviennent aux bureaux de l'ingénieur : ici, l'irrigation n'est pas possible, parce que les fissures (διακόμματα) survenues dans les digues n'ont pas été rebouchées (3); ailleurs, à Kerkéosiris, des brèches de ce genre faites aux « anciennes digues » ont été réparées au moyen de terrassements dont on nous donne le cube en *aoilia* (4); ailleurs encore, à Bousiris, faute de réparations opportunes aux digues, on manque d'eau et il a fallu fermer l'écluse (5). A la date du 5 Épiphi an XXIX (6 août 256 a. C.), en pleine crue, un agent avise son chef qu'il a fermé les vannes en divers endroits et demande s'il n'en doit fermer qu'une à Ptolémaïs (6). Le 23 Mésori (13 oct.), Cléon est informé que la montée de l'eau n'est pas suffisante pour alimenter la ville — une ville anonyme — et qu'il faudra ouvrir les écluses de quelque bief supérieur pour lui en fournir (7). Deux jours avant, le 21 Mésori, Cléon avait reçu une réclamation, presque une semonce, de la part

(1) *Pap. Petr.*, III, n. 44 (2), col. n verso (= II, n. 37 verso). Il s'agit sans doute de Ptolémaïs Ὀρμου, vu la mention du débarcadère (ἐγκαταγία). C'est là, à *Illahouin*, qu'étaient les grandes écluses, réglant toute l'irrigation du Fayoum.

(2) *Pap. Petr.*, III, n. 44 (2), col. 1 recto (= II, n. 37 recto).

(3) *Pap. Petr.*, II, n. 37, A b recto.

(4) *Pap. Petr.*, II, n. 36 (2), III, n. 45 (2).

(5) *Pap. Petr.*, III, n. 44 (4). Il s'agit ici non pas d'*Abousir el Melek*, mais d'une localité située probablement au S. de *Médinet-el Fayoum*, dans le district de Polémon.

(6) *Pap. Petr.*, II, n. 13 (8).

(7) *Pap. Petr.*, II, n. 13 (11).

d'un riverain qui devait être un personnage, probablement le gérant des propriétés du diocète, situées dans le N. de la province. Le ton, qui va jusqu'à la menace, est de quelqu'un qui n'est évidemment pas le premier venu :

« Panakestor (?) à Cléon, salut. Je t'ai envoyé un mot le 22 (du mois dernier ?) pour que tu nous envoies une équipe qui dégagerait les angles du petit canal; mais il paraît que tu nous a laissés de côté en allant vers le petit Lac. Tu ne devais pas passer outre ainsi; mais, voyant que la terre n'est pas arrosée, t'informer du motif pour lequel nous n'avons pas d'eau et repartir alors pour donner des ordres et agencer le petit Lac de manière à supprimer cette cause. Viens nous voir demain, après avoir signifié à nous et aux ingénieurs qu'il faut nous procurer l'eau dont nous sommes dépourvus. Nous avons des hommes et nous fournirons autant de bras supplémentaires que tu l'ordonneras. Si tu ne viens pas, nous serons obligés d'écrire à Apollonios que son terrain dépendant du Lac reste à sec, bien que nous désirions nous mettre tout à sa disposition. Bonne santé, an XIX, Mésori 21 (1) ».

Le diocète Apollonios était un homme à ménager, et il est probable que Cléon ne se le fit pas dire une troisième fois. D'autres riverains, qui se trouvent dans le même cas et supposent — peut-être avec raison — que l'administration veut faire des économies, se cotisent et offrent à Cléon une certaine somme pour contribuer à la dépense que nécessite l'opération (2). Ces retards, dont se plaignaient les intéressés, étaient dus parfois au mauvais état des digues, qui n'avaient pas été réparées à temps, et cela, à cause des lenteurs administratives. Le 16 Athyr an XXX (9 janvier 255 a. C.), Nicératos informe Cléon qu'une partie du mur d'un contrefort (ὀχύρωμα) qui revêt une digue du côté du S. s'est effondrée, et que le reste, dont la chute est imminente, peut en tombant écraser des

(1) *Pap. Petr.*, II, n. 13 (5). Apollonios (un des nombreux homonymes) est connu comme diocète à la même époque, de l'an XXVII (*Rev. Laws*, col. 38, 3. *Pap. Lille*, n. 1) à l'an XXXII (*Hibeh Pap.*, n. 44) de Philadelphie.

(2) *Pap. Petr.*, II, n. 13 (10). A moins que ce ne soit un στέφανος.

ouvriers. Il indique les moyens de remédier d'urgence au désastre. Il faudrait envoyer un rapport à l'économe Dionysios pour qu'il achève les réparations et utilise pour ce des prisonniers (δεσμῶντας) qui feront place à ceux que vient d'envoyer (à la prison) le diécète Apollonios (1). Le danger est pressant ; car, le 18 Athyr, il réitère cet avis (2). Malgré ses cris d'alarme, Nicératos dut attendre le bon plaisir des bureaux. C'est seulement sept mois plus tard, le 26 Payni (18 août) qu'une copie d'un nouveau rapport de Nicératos, daté du 23, est expédiée à qui de droit. Le contrefort est décidément en péril. Une partie de la maçonnerie est tombée, et, si l'on n'y met un plus grand nombre d'ouvriers, la partie du mur tournée au S.-O. cédera également (3). Le moment favorable était passé. A cette époque de l'année, la crue bat son plein. En même temps et probablement le même jour, 23 Payni (14 août), un autre agent, Harmaïs, prie l'ingénieur Cléon d'envoyer d'urgence au comarque de Sébennytos 30 câbles pour consolider les trois ponts de la ville et un surveillant pour diriger les travaux, afin que les réparations soient terminées avant qu'on ne donne libre passage à l'eau (4). Toujours au mois de Payni, dans une lettre déjà citée plus haut et dont nous reparlerons plus loin, Alexandre demande à Cléon des poutres et une centaine de câbles « ou même 200, si tu en as davantage » (3).

Ce qui entrave ou retarde les travaux, c'est toujours ou presque toujours la difficulté d'obtenir des fonds en temps et lieu. Un billet, qui doit être d'un entrepreneur, informe Cléon que le susdit, chargé d'exhausser une digue, n'a pu toucher le mandat (σύμβολον) à lui délivré par l'ingénieur, parce qu'il y manque les contre-seings exigés par la banque (4). Dans un

(1) *Pap. Petr.*, II, n. 13 (3); n. 5 (13) c.

(2) *Pap. Petr.*, II, n. 4 (10).

(3) *Pap. Petr.*, II, n. 13 (4).

(4) *Pap. Petr.*, II, n. 13 (2). Sébennytos devait être quelque part au N. dans le district d'Héraclide.

(3) *Pap. Petr.*, II, n. 4 (11).

(4) *Pap. Petr.*, II, n. 4 (12). Texte mutilé ; exégèse conjecturale.

autre fragment de lettre du 7 Tybi an XXXI (1^{er} mars 254 a. C.), il s'agit d'un canal que l'entrepreneur Timoxène néglige, si bien que les eaux séjournent dans la localité. Le correspondant de Cléon a déjà adressé à ce Timoxène un avertissement dont il a envoyé copie à l'ingénieur; mais il faut que Cléon intervienne, attendu que « nous lui avons écrit et il n'obéit pas » (1). Il est possible que Timoxène fût récalcitrant parce que, s'il recevait des ordres, il ne recevait pas d'argent. Les bureaux de Cléon y étaient sans doute bien pour quelque chose. Bon nombre des lettres qu'il reçoit sont des rappels et se réfèrent à des rapports antérieurs : le correspondant fait observer qu'il a déjà écrit ou qu'il a « maintes fois parlé » à Cléon de l'affaire (2).

Il devait arriver et il arriva que des agents zélés suggéraient des expédients pour faire face à des nécessités pressantes en attendant l'octroi des crédits réguliers. C'est du moins ce qui me semble résulter d'un rapport d'Alexandre, en date du 16 Payni an XXXI (7 août 254 a. C.). Il écrit à Cléon :

« Dans l'émissaire (τῆς ἐξαγωγῆς) qui va de Têbetnos et Samarie à Kerkéesis et que nous avons creusé l'an dernier, il y a un reliquat (à enlever). Tu ferais donc bien d'ordonner un prélèvement de 200 dr. sur la gabelle (τὰ ἀλλοτρία) payée par les gens de Kerkéesis, ce qui donnera (un cube de) 60 *aoilia* par tétradrachme, de façon que l'ouvrage soit achevé et que le sol ne soit pas détrempe » (3).

Il se peut qu'en indiquant cet expédient à son chef, Alexandre se fasse illusion sur l'étendue des pouvoirs de Cléon ou qu'il sous-entende l'autorisation préalable du diocète. Ce qui porterait à croire cependant que Cléon a pu faire des virements de fonds de sa propre autorité, c'est que, comme dans le cas précité, il a dû être souvent tenté de pourvoir à l'imprévu (4); c'est

(1) *Pap. Petr.*, II, n. 4 (13).

(2) Ἐγὼ καθίπερ σοι [πλεοναχίαις εἴρηκα κτλ. ; début d'un rapport sur les travaux « d'Héphaëstias à Nautys » (*Pap. Petr.*, III, n. 42 [10]).

(3) *Pap. Petr.*, II, n. 4 (11). Les localités susdites devaient être dans le district de Polémon.

(4) Il y a un virement de fonds que le déchiffrement incomplet d'un papyrus

aussi que les questions de comptabilité ont très probablement été, comme nous le verrons, la cause principale des déboires qui ont assombri ses dernières années.

III

La direction des travaux hydrauliques était assurément l'office principal de l'ingénieur en chef, le plus absorbant, mais ce n'était pas le seul service dont il eût la responsabilité (1).

Cléon était en même temps chef d'exploitation des carrières qui lui fournissaient des matériaux, et le personnel employé à ces travaux — carriers (λάτομοι) et tailleurs de pierres (λιθοργοί) — paraît lui avoir maintes fois suscité des tracasseries. C'étaient sans doute en majeure partie des forçats, espèce de gens peu maniables ; mais on rencontre aussi parmi eux des « carriers libres » (ἐλευθερολάτομοι), qui pouvaient être tentés de montrer à l'occasion qu'ils n'étaient point des forçats et entendaient être traités en hommes libres.

Il se trouve que ceux-ci, chefs d'équipes ou « dizéniers » (δεκταρχοί) travaillant dans les chantiers de Ptolémaïs, ont à se plaindre du contre-maître (ἐργοδοιώκτης) Apollonios. Le 24 Phao-phi an XXX (18 déc. 256 a. C.), — probablement après avoir abandonné le travail, — ils adressent à Cléon la lettre suivante (2) :

« found among Kleon's papers » (*Pap. Petr.*, II, n. 13 [7]) permettait d'imputer à Cléon. Une créance particulière est remboursée sur les fonds destinés à entretenir les phylacites du nome (ἀπὸ τοῦ χρηματισθέντος ὀφωνίου εἰς τοὺς ἐν τῷ νομῷ φυλακίταις). Mais d'abord le document, en partie reconstitué (*Pap. Petr.*, III, n. 64 b-c), est du 28 Athyr an VIII d'Évergète (18 janv. 239 a. C.), ce qui met Cléon hors de cause, et ensuite l'ordre (συνετάσσομεν) de payer les 2851 dr. dues à Isidote, fille de l'ingénieur Théodore, émane probablement du diocète lui-même.

(1) L'agent Harmaïs, qui en 253 a. C. s'occupait des ponts (ci-dessus, p. 135), réclame (en sept.-oct. 253) 2000 briques pour la construction d'un θησαυρός (*Pap. Petr.*, II, n. 13 [14]).

(2) *Pap. Petr.*, II, n. 4 (1). Sur le revers, date et titre : οἱ δεκταρχοί οἱ ἀπὸ τῆς ἐγχετηρίας.

« A Cléon l'ingénieur les dizeniens des carriers du débarcadère (ἀπὸ τῆς ἐγδοκταρίας). Nous sommes victimes de l'injustice du contre-maitre Apollonios, qui nous a mis à la pierre dure, sans y regarder, tandis qu'il a réservé aux autres la pierre tendre. Maintenant, nous sommes exténués et le fer de nos outils est usé. Nous te supplions de nous faire rendre justice et de ne pas nous laisser toujours à tailler la pierre dure, de façon que nous ne soyons point accablés ».

Apollonios, ainsi mis en cause, écrit de son côté à Cléon (1) :

« Apollonios à Cléon, salut. Je t'ai signalé par lettre du 17 la contestation survenue entre moi et les dizeniens, contestation soumise à Diotimos, au sujet de l'effectif des hommes (σωμάτων) et de la répartition des pierres, et comment ils ont accepté devant Diotimos de fournir les hommes manquants et de parachever la taille des pierres au 1^{er} du mois, si on leur fournissait du fer. Je t'ai écrit aussi ce qu'il faut leur donner pour chaque lot de pierre brute et pour la façon (2). Maintenant tu ferais bien de donner ordre qu'on délivre des coins (σφύνας) à chacun des soussignés, de façon à leur enlever leurs prétextes (3). Pour Técheste, en premier lieu, nous avons compté 18 personnes avec les apprentis (σώματα τὸν παιδαρίους), ci, 4 coins ; pour Bérothès, avec les apprentis, 15 personnes, 3 coins ; pour Anamnévis, avec les apprentis, 18 personnes, 4 coins ; pour Paos, avec les apprentis, 16 personnes, 3 coins ; pour Phamounis, avec les apprentis... ; pour Pétéchons, avec les apprentis, 2 coins pour 7 personnes. Nous avons fait le total de ce qui revient aux individus précités. Quand tu auras donné des ordres pour chaque coin à leur remettre, fais accompagner l'envoi par quelqu'un de ton entourage, qui surveillera la distribution ».

(1) *Pap. Petr.*, II, n. 4 (2), sans date.

(2) ὁ δεῖ δοθῆναι εἰς ἕκαστον ἀργὸν καὶ τὸ κάτεργον. Mahaffy traduit : what should be given each of idle and the working (time ?) ; mais « donner » pour le manque de travail est bizarre. D'autre part, l'antithèse de ἀργόν et κάτεργον s'offre d'elle-même, sans doute ; mais l'expression ἀργοὶ λίθοι est bien connue par les « pierres brutes » de l'Aréopage, et κάτεργον signifie proprement le travail qui façonne ou l'objet ouvré.

(3) Sur l'usage des coins en fer et le travail des forçats dans les mines d'Éthiopie, voy. *Diod.*, III, 40-41. La distribution de ces outils est ici bien parcimonieuse et nullement en rapport avec le nombre des ouvriers. Le contre-maitre veut sans doute donner à ce qu'il appelle des prétextes un semblant de satisfaction, et Cléon n'en a cure.

Quand il s'agit de dépenses, même minimales, les choses ne vont pas si vite. Il n'y avait sans doute pas de crédits prévus pour cet article, et il avait fallu en référer au ministre des finances. Enfin, en Égypte, l'argent risque toujours de s'égarer dans le dédale des paperasses. Sept mois plus tard, le 19 Pachon an XXX (11 juill. 256 a. C.), les carriers, qui n'ont rien reçu encore, relancent de nouveau l'ingénieur en chef (1) :

« A Cléon les *diizeniers* des carriers libres, salut. Nous sommes frustrés, car rien de ce qui a été convenu avec le *diocète* Apollonios n'a été fait pour nous. Diotimos a écrit en main. Fais donc en sorte que Dionysios et Diotimos exécutent les conditions auxquelles nous avons soumissionné l'entreprise et que les travaux ne soient point abandonnés, comme ils l'ont été précédemment. Car si les ouvriers s'aperçoivent que nous n'avons rien reçu, ils mettront leur fer en gage ».

Il est fâcheux que nous ne connaissions pas la date et soyons réduits à deviner le contenu d'une autre lettre qui paraît bien avoir été écrite sur le même sujet par les mêmes chefs d'équipe. Ils savent que le *diocète* Apollonios a alloué les fonds nécessaires pour les travaux du nome Arsinoïte, et ils affirment qu'on doit leur remplacer le fer usé. Mais, autant qu'on en peut juger, les crédits étaient insuffisants ou ils ont été rognés en passant par les bureaux de l'ingénieur. Les maîtres porions s'accusent ou s'excusent d'avoir mal employé l'argent (*ἀργύριον κατακεχρημέθα*) en courant au plus pressé. Ils ont acheté du fer de mauvaise qualité, impur (*ἀκάθαρτον*), et, pour en avoir de meilleur, il faut payer une différence de prix (*διάφορον*) de 2 ob. par tétradrachme, c'est-à-dire un supplément de 1/12 ou un peu plus de 8 p. 100 (2).

Ce n'était pas le seul chantier où l'argent se faisait attendre. Un certain Cléarque, peut-être un nomarque ou administrateur des domaines, écrit à Cléon, sur un ton familier qui frise l'irré-

(1) *Pap. Petr.*, II, n. 13 (1). Cf. Wilamowitz, *op. cit.*, p. 249.

(2) *Pap. Petr.*, II, n. 4 (3).

vérence, pour le presser de donner suite à une lettre du sous-ingénieur Pétéchons, lettre apostillée par lui Cléarque, et l'engager à se préoccuper de la région aux alentours de Philadelphie, où les travaux restent en souffrance par la négligence du diocète Apollonios. Pendant que les bureaux se renvoient la balle, c'est à lui que vont les doléances, et il est visiblement impatient (1). Cléon a dû lui répondre qu' « il n'avait pas encore reçu l'argent » (μήπω σε εἰληφέναι ἀργύριον); mais alors il insiste pour que Cléon l'autorise à faire une avancée de fonds à ses neuf carriers, afin qu'ils puissent acheter le fer qui leur manque et tracer au moins les tailles à entreprendre (ὅπως ἂν ἰκονογράψωσιν) (2). Mêmes plaintes de la part de Philoxène, qui ne peut plus faire travailler ses 140 carriers, parce qu'ils ont consommé la provision allouée en acompte et que le diocète ne s'occupe pas d'eux. Aussi, ils ne font plus rien : c'est la grève (3). S'il n'y a pas grève ouverte dans les carrières de Ptolémaïs, il y a au moins des difficultés, et, cette fois, pour des motifs qui ne visent plus exclusivement les salaires. La lettre d'Archestrate, remise à Cléon le 12 Phaophi (décembre) d'une année non définie, est mutilée sur toute la hauteur du texte à droite et n'est pas, par conséquent, des plus faciles à interpréter, d'autant que le sujet

(1) *Pap. Petr.*, II, n. 4 (4). On trouve dans le billet de Cléarque une exclamation (πρὸς Διός), et presque une menace : s'il arrive quelque accident, τ[αύτα εἰς] τὸν ἐγκέφαλόν σου ἵξει.

(2) *Pap. Petr.*, II, n. 4 (5). Je ne vois guère d'autre association d'idées entre σίδερος et ἰκονογράψωσιν, que Mahaffy propose de traduire « either to describe by figure, or to make an image, probably the former here ». Ces billets sont sans date.

(3) *Pap. Petr.*, II, n. 4 (8) : οὐδενὶ πρόπωι ἐργάζονται (lig. 3) — σολάζοντ[ε]ς ἐὲ διατελοῦσι (lig. 5). Cf. Wilcken, *Gött. Gel. Anz.*, 1895, p. 148 (corrections insérées dans le tome III des *P. P.*, p. 103). Des grèves se produisent aussi sous le successeur de Cléon, par ex., aux mines de cuivre de Philotéris en juill. 240 (*Pap. Petr.*, III, n. 43 [3]); à la carrière ἐν Κεφαλαῖς en nov. 245 (*Hibeh Pap.*, n. 71). Des bateliers dont le fisc oublie de servir les rations menacent de désertion (*Pap. Petr.*, II, n. 15 [1]); un entrepreneur se désole et a peur d'aller en prison, parce que, son chantier étant abandonné, il ne pourra, faute d'ouvriers, remplir ses engagements (II, 19 [2]). Plus tard, on rencontre même des serfs ou « cultivateurs royaux » qui refusent parfois de cultiver des terres dont ils trouvent le loyer excessif (*Tebt. Pap.*, n. 61 b). Le 9 nov. 114 a. C., certains d'entre eux se sont réfugiés ἐπὶ τὸ ἐν Ναρμούθι ἱερόν (*Tebt. Pap.*, n. 26).

traité n'est pas simple et que le style est encombré de circonlocutions. Archestrate avait songé à aller conférer de vive voix avec l'ingénieur, mais il a eu peur d'être indiscret et il le consulte par correspondance. Au fond, il a agi sans ordres, et il tient à avoir une réponse écrite, qui dégage sa responsabilité. En effet, il a cru bon d'autoriser le contre-maître Apollonios à entreprendre, dans les carrières de Ptolémaïs, un travail qu'il juge utile et profitable aux finances du roi. Il voudrait que son supérieur le couvre de son approbation, et aussi qu'il fasse débayer une couche de cailloux (ψήφους) que sans doute ses tailleurs de pierres (λιθοουργοί) se refusent à enlever eux-mêmes. Archestrate estime convenable (ικανόν) que cette besogne préalable soit faite par d'autres (1). Est-ce la suite ou la préface du différend relaté plus haut entre les carriers libres de Ptolémaïs et le contre-maître Apollonios, la date du 12 Phaophi — sans année indiquée — ne nous permet pas de le savoir.

Les carriers de Pastontis ont le verbe plus haut : ils sont bel et bien en grève et menacent de désertier le chantier. C'est à Cléon directement qu'ils adressent leur pétition (ἐνπεσξίς). Ils ont achevé l'extraction et la taille des pierres à Titnouïs ; mais, à Pastontis, ils se croisent les bras, parce qu'ils n'ont pas de servants (σώματτα) pour enlever le sable qui recouvre le banc à exploiter, et cela, depuis deux mois. Ils sont comme abandonnés dans un lieu désert et sans vivres, et ils ont besoin d'être pourvus et ravitaillés à bref délai, faute de quoi, ils sont décidés à partir (2). La date du document est 9 Thoth an XXX (3 nov. 256 a. C.).

Les grévistes sont, en général, prompts aux violences et aux soupçons, et les mécontents, pour quelque cause que ce soit, sont prêts à les imiter. Il n'est pas besoin pour cela d'avoir

(1) *Pap. Petr.*, II, n. 43 (6). Wilcken (*op. cit.*, p. 152) supplée, à la lig. 5, ἐργολαβίας ἦς ἡ[εργολάβη]κεν Ἀπολλώνιος. Mais la plaie de l'homonymie rend toute identification conjecturale. La date dans *Pap. Petr.*, III n. 42 G (4).

(2) *Pap. Petr.*, II, n. 4 (9). Les carrières de Pastontis étaient vraisemblablement aux environs de Bacchias. D'après l'expression τὰς πέτρας ἐν Τιτνούσι, Grenfell suppose que Titnouïs était une région, non un village (*Tebt. Pap.*, II, p. 404).

affaire à des Égyptiens, gens brutaux s'il en fut, au dire des auteurs anciens, et qui, n'ayant pas peur des coups, aimaient encore mieux en donner qu'en recevoir. Nous ne savons, en l'absence d'indication de lieu, si c'est dans ce chantier ou dans un autre que se sont passés les faits dont se plaint Démétrios. Il écrit à Cléon, le 1^{er} Choiak an XXX (24 janv. 255 a. C.), que, étant « descendu dans les travaux » avec une servante, pour faire une distribution de pain, vu que la provision en magasin était épuisée, il a été assailli par des furieux qui l'ont battu. Il n'a été tiré de leurs mains que par l'intervention de Pempsaès et des *προσβύτεροι* — c'est-à-dire, je suppose, du comarque et des conseillers de la commune — présents à la scène. « Si donc », ajoute-t-il, « tu ne leur infliges pas une punition pour ce fait, les autres porteront aussi les mains sur moi, et c'est chose terrible que d'être insulté dans une bagarre. S'ils savent que ceux-là m'ont (impunément) manqué de respect, il n'y aura plus moyen d'achever les travaux et le chantier restera en plan » (1).

Le style et l'orthographe de Démétrios ne donnent pas une haute idée de son éducation. Employé ou simplement fournisseur, il avait sans doute été, à tort ou à raison, soupçonné de quelque fraude malhonnête; car, à la suite de la susdite bagarre, il avait été mis en prison, d'où il paraît que Cléon ne s'était pas empressé de le tirer. Il renouvelle ses doléances à l'ingénieur : « Je t'ai écrit déjà précédemment au sujet de l'arrestation dont je suis encore victime. Tu sais que de tracas nous donnent les travaux, et maintenant je suis tout à fait misérable, enfermé que je suis dans la prison. Prends ma cause à cœur, comme si j'étais ton enfant, et tire-moi de la prison. Tu ne risques rien, car beaucoup m'ont vu en prison » (2). Il veut

(1) *Pap. Petr.*, II, n. 4 (6). Wilcken (*op. cit.*, p. 147) propose de lire *λατομίας*, un outil de carrier, au lieu de *Δατομίας*, qui aurait été le nom de la servante. A propos des violences à craindre de la part des grévistes, Hermogène écrit à Théodore, le 26 juillet 240 a. C. (ci-dessus, p. 140, 3) : *οὐ γὰρ ἀγνοεῖς οἷά ἐστιν τὰ κατὰ τὰ πληρώματα ὅταν ἀργῶσιν*.

(2) *Pap. Petr.*, II, n. 4 (7). Cf. Wilamowitz, *op. cit.*, p. 248. Le sens des dernières lignes est obtenu par des restitutions discutables.

dire sans doute que ceux qui l'ont vu ainsi trouvent la punition suffisante. Nous ignorons si l'arrestation ainsi maintenue était le fait des ouvriers eux-mêmes, et quelle suite Cléon jugea à propos de donner à l'affaire.

On pourrait, en ramassant les moindres débris des papyrus étiquetés dans la collection des papiers de Cléon, multiplier sans profit les conjectures. Tout compte fait, nous ne sommes pas en état de marquer à coup sûr l'emplacement des lieux dénommés et de nous faire une idée du tracé des canaux que construit et entretenait notre ingénieur. Il est probable que le « Grand Canal » (ἡ Μεγάλη διῶρυξ) était le Bahr Youssouf, et que la « Grande-Digue » (τὸ Μέγα χῶμα) était destinée à contenir et diriger ses eaux (1); mais nous ne saurions situer toutes les digues « anciennes » et « nouvelles », qui enserrant une foule de dérivations et de rigoles, ni les réservoirs (λιμναί), dont un au moins, on l'a vu plus haut, est désigné comme « le Petit Lac ». Reste le nom de Lac tout court, appliqué très probablement au Lac appelé aujourd'hui *Birket-el-Kouroûn*, reliquat de l'ancien. La plupart des carrières, à en juger par le nom de Ptolémaïs attaché à l'une des plus activement exploitées, devaient être entaillées dans la chaîne de hauteurs qui séparent du Fayoum le lit du Nil.

(1) Les travaux de Wessely concernant la topographie du Fayoum (cf. *Hist. des Lagides*, t. III, p. 134, 4), ont été révisés tout récemment, par Grenfell-Hunt-Goodspeed, dans le t. II des *Tebt. Pap.* (1907), pp. 343-424, App. II, *The Topography of Arsinoïte nome*. Je relève dans les listes, en fait de canaux connus à l'époque ptolémaïque, la διῶρυξ Ἀρχαῖτις Ἐδεργετου, Κλεωνος, Μεγάλη, Μικρά, Πολέμωνος, Ψεονοφρέως, le Βερνίκης τῆς νέας ποταμός; à l'époque romaine, διῶρυξ Βουδάζτου, Δρυμαίτις, Ἐπαγαθιανή, Ἐρμοίθου Τεπτύνας, Καινή, Μέμφως, Μοίρις, Ὀρεινή, Παλαιά, Τριακονταρουρών, Φολύμειος, la Κρεμαστή ὕδραγωγός, Σώλεος ὕδραγωγός. En fait de digues, le περίχωμα Θεμίστου, Πτολεμαίου (ptol.) et χῶμα Δρυμοῦ, Ἰωστίδος (rom.). Quelques-uns de ces noms sont de personnages éponymes ou des qualificatifs, comme τὸ Μέγα χῶμα (*Pap. Petr.*, III, n. 39, col. I, II); la majeure partie sont des noms topographiques. Nombre de canaux et de digues sans noms propres figurent dans les relevés de terrains, ou sont qualifiés χῶμα καινόν, παλαιόν, de construction ancienne ou récente. Le port de Ptolémaïs avec ses écluses (τὰ σκέλη τῆς ἀψέσεως ἐν τῇ ἐγβατηρίαι — θύραι [α et β] τῶν κατὰ Πτολεμαίδα ἀφεσέων) avait une importance particulière et est souvent mentionné (*Pap. Petr.*, II, nn. 4 (1), 23 (1), 37, III, nn. 39 (1-2), 44 (2)).

IV

Mais, grâce à quelques débris de correspondance privée, nous connaissons un peu mieux l'ingénieur et sa famille, sa femme Métrodora et ses deux fils. L'aîné, Philonide, se trouvant à Memphis, éprouve des embarras d'argent : il renouvelle des demandes de secours adressées à son père. « Nous t'avons écrit dans les précédentes lettres », dit-il, « que nous n'avons pas même de chemises (θήματα) (1) ». Ce « nous » indique qu'il n'est pas seul. Lui est bien portant ; mais il a un ami — peut être un domestique — malade, hospitalisé dans l'Asklépiéon, et cette cure paraît n'être pas gratuite. Le second fils, Polycrate, tenait parfois son père absent au courant des affaires domestiques. Il a pris sa part et peut-être fait les frais d'une fête religieuse, qui pourrait bien être du culte d'Arsinoé, déesse Philadelphie. Le zèle pour le culte d'Arsinoé était un moyen connu de se concilier la faveur royale, et ni Polycrate ni Philonide ne l'oubliaient quand l'occasion se présente. De plus, en garçon avisé, Polycrate a fait dégrever de près de moitié leur contribution mobilière, vingtième du loyer. Au lieu de payer l'εἰκοστή οἰκοπέδου sur 30 dr., comme auparavant, il a déclaré un loyer de 17 1/2 dr. Comme occupation personnelle, il étudie l'arpentage (2). C'est un futur fonctionnaire, qui a besoin de se pousser : aussi veut-il être présenté au roi lui-même par son père. Cléon, au cours de ses tournées, reçoit de lui la lettre suivante, qui est curieuse à plus d'un titre (3) :

« Polycrate à son père, salut. Tu fais bien, si tu es en bonne santé et si le reste va à ton gré. Je t'ai souvent écrit de venir ici et de me recommander (συστήσαι), pour que je sois libéré de mon inac-

(1) *Pap. Petr.*, I, n. 30 (1). Witkowski, n. 4.

(2) *Pap. Petr.*, II, n. 44 (2). Sur les déclarations pour recensement (ἀπογραφαί), voy. *Hist. des Lagides*, III, pp. 290-295. La plupart sont faites en Phaophi (nov.-déc.), à la fin de l'inondation.

(3) *Pap. Petr.*, II, n. 44 (1). Witkowski, n. 3. Wilamowitz, *op. cit.*, p. 251.

tion (σχολῆς) présente (1). Maintenant encore, si cela t'est possible et si tu n'as pas d'occupation qui t'en empêche, tâche de venir pour les fêtes d'Arsinoé. Car si tu y assistes, je suis persuadé qu'il te sera facile de me présenter au roi. Sache que j'ai reçu de Philonide 70 dr. J'en ai gardé la moitié pour mes besoins, et j'ai employé le reste à la dette (τὸ δάνειον). Ceci, parce que nous ne sommes pas payés en bloc, mais par petites fractions (2). Écris-nous de ton côté, afin que nous sachions comment tu vas et que nous ne nous tourmentions pas. Aie soin de toi, de façon que tu te portes bien et que tu nous reviennes en bonne santé ».

Polycrate est un jeune étudiant, qui est un peu sous la tutelle de son aîné et qui voudrait arriver. Philonide, lui, est plus avancé : il a déjà ses entrées à la cour, et il a soin de se concilier par les bons moyens la faveur du roi. En un moment où Cléon paraît être retenu loin des siens par une enquête concernant une affaire portée devant les chrématistes (γνώσων τὴν παρὰ τῶν χρηματιστῶν), il est informé par Philonide et par une tierce personne de ce qui se passe chez lui, à Crocodilopolis. On attend les fêtes d'Arsinoé-Aphrodite, et Philonide prépare des cadeaux qu'il va offrir au roi, à l'Aphrodision, c'est-à-dire une coupe en verre ornée de pierreries, un rhyton avec une tête de Triton (Τριτωνίς) et autres menus présents (3). L'autre correspondant, qui a bien l'air d'un régisseur, ajoute quelques détails sur des affaires d'argent où revient la question du vingtième pour l'οἰκόπεδον, et, à ce propos, une allusion à l'état de choses antérieur, au cours des années XX et XXI du règne

(1) Wilamowitz, *op. cit.*, p. 251, traduit ὅπως τῆς παρόντος σχολῆς ἀπολυθῶ par « damit ich von den Studien, die ich jetzt treibe, loskomme », sans doute parce que, dans la lettre précédente, Polycrate s'est dit εἰς γεωμέτρου πορευόμενον. Il me semble que ce qui pèse à ce jeune ambitieux, c'est de n'avoir encore aucun emploi.

(2) Wilamowitz entend par τὸ δάνειον les dettes de Polycrate. Je crois plutôt qu'il s'agit d'une dette de la famille, — sans quoi Polycrate aurait compris le paiement de sa dette dans ce qu'il a prélevé εἰς τὰ δέοντα, — et que l'argent que nous ne recevons pas en une fois (ὁὐκ ἐν ἑνὶ ἀθροῦσι ἴμαξι) est le traitement du père.

(3) *Pap. Petr.*, III, n. 42 II (7). Witkowski, n. 4. La Τριτωνίς (sens conjectural) est mentionnée aussi par l'autre correspondant.

de Philadelphie (266-264 a. C.). Ceci nous fournit un *terminus post quem* pour dater la correspondance (1).

A ce moment-là, Cléon — on s'en aperçoit à ses absences — était en pleine activité, et il ne redoutait pas les épreuves qui devaient, une dizaine d'années plus tard, troubler ou abrégier sa carrière de fonctionnaire. Vers l'an XXXIII de son règne (253/2 a. C.), le roi annonce l'intention de visiter sa colonie du Fayoum, et Cléon s'occupe de tout mettre en ordre pour satisfaire l'œil du maître. Il y a des travaux qui ne peuvent plus être achevés en temps utile, parce que, faute de bateaux de transport, les pierres taillées à Bousiris et amenées au port n'ont pu être convoyées aux écluses de Ptolémaïs ; mais Cléon veut au moins que l'on comble et aplanisse les abords des écluses et que Nicostrate reçoive à ce sujet des ordres sévères (2). Cependant, je crois apercevoir dans les fragments des dernières lignes du papyrus la préoccupation — significative en pareil cas — de ne pas dépasser les crédits.

Nous savons par ailleurs que la visite royale fut pour Cléon le commencement de sa disgrâce. Il est fort probable que le roi ne se contenta pas d'inspecter les travaux, mais voulut aussi jeter un coup-d'œil sur la comptabilité de l'ingénieur. Cléon avait assez longtemps usé de ses pouvoirs pour être tenté d'en abuser, et il avait fait assez de jaloux pour que le roi fût mis au courant de ses peccadilles par des voix intéressées. Il avait peut-être insuffisamment surveillé les adjudications et laissé commettre des irrégularités comme celle que paraît indiquer la pétition (ἔντευξις) à la suite de laquelle ordre est donné d'inviter les entrepreneurs de Crocodilopolis et de Ptolémaïs à

(1) *Pap. Petr.*, II, n. 16. Witkowski, n. 5. Le correspondant paraît vouloir « intervenir » pour expliquer et infirmer, au besoin, les deux lettres de Polystrate (περίσομα: οὐν ἀμφοτέρως ἔχων παραγίνεσθαι) et conseiller à Cléon de ne pas quitter ses affaires (ἀναγκάσιον οὐν [σοι?] παραμένειν διὰ τε τὴν γνώσιν καὶ τὰ παρὰ Διογένει). Je ne vois pas pourquoi Smyly (*Pap. Petr.*, III, p. 112) suppose cette lettre « probably written by Cleon himself in reply to some person who, like Polykrates, had requested him to come to them ». Je suis tenté d'attribuer cette lettre intime, au courant des détails de la vie domestique, à Métrodora elle-même.

(2) *Pap. Petr.*, II, n. 13 (18 a).

offrir de nouveaux rabais « à Nicostrate et à l'ingénieur Cléon (1) ». Cette fois, les travaux avaient-ils été soumissionnés sans enchères publiques et sans rabais ou avec un rabais infime, nous ne savons; mais nous savons trop que le στέφανος ou pot-de-vin fut en tout temps la plaie du fonctionnarisme égyptien. Enfin, Cléon avait tant d'affaires sur les bras qu'il put avoir été négligent sans être coupable. Toujours est-il que le roi, qui avait été probablement averti par les bureaux d'Alexandrie, n'en jugea pas ainsi et manifesta son mécontentement. Si les motifs sont douteux, il est certain que, comme un orage soudain, la colère royale s'abattit sur Cléon.

Nous sommes renseignés sur ce point par la correspondance de la famille, qui cherche à consoler son chef dans l'adversité. Cléon reçoit de sa femme Métrodora et de son fils Philonide des lettres qui témoignent d'une affection réelle et font honneur aux mœurs domestiques des Gréco-Égyptiens. Des fragments de la lettre de Métrodora on peut extraire au moins quelques phrases qui ne sont pas d'une femme ignorante ou indifférente :

« Tu souhaitais de m'avoir près de toi et j'aurais tout quitté pour y aller; mais maintenant je suis effrayée, et sérieusement, en me demandant comment les choses vont tourner pour toi et pour nous. Les chasseurs (κυνηγοί) qui sont venus ce matin m'ont annoncé ce qui t'est arrivé, à savoir que le roi étant allé au Lac t'a fait d'amers reproches, et... (2) ».

(1) *Pap. Petr.*, II, n. 43 (18 b). On a des types de contrats d'entrepreneurs, l'un passé par l'économiste Aristophane en présence de l'ingénieur Cléon (*Pap. Petr.*, III, n. 42 F (a), du 21 Pharmouthi an XXXIII = 13 mai 252 a. C.), plusieurs passés sous son successeur Théodore (*ibid.*, n. 43 [2] *recto*, col. II-V; *verso*, col. II-V). La mention ὑπὸ κίρυκα y figure toujours. C'est un peu le souvenir de la légende concernant le Bahr-Yoùsouf (ci-dessus, p. 124 note) qui me suggère l'idée d'intrigues jalouses.

(2) *Pap. Petr.*, III, n. 42 H (8 f). Witkowski, n. 6. Les lignes suivantes (9-28) sont jalonnées de mots comme καλέσασα ἐπυθνανόμην, ὁ βασιλεύς, εἰς μεῖζον φόβον, ἐκείνων γένοιτο[ο ὡς] θέλω, μοι ὡς τὰ χίιστα ἐκεῖ, qui indiquent vaguement la suite des idées. Fragments de lettres antérieures de Métrodora (*ibid.*, n. 8 a-c). Les κυνηγοί, qui évidemment accompagnaient le roi, formaient des équipes de chasse, sous les ordres du grand veneur (ἀρχικυνηγός). On les employait à faire des battues dans les régions désertiques. Un des nouveaux papyrus grecs d'Éléphantine

Elle voudrait en savoir davantage, et elle espère encore que ses craintes sont exagérées. Philonide, après avoir réfléchi sur le cas, indiqua à son père, pour rentrer en grâce, des moyens que la mutilation du papyrus nous laisse ignorer : sans doute, d'offrir sa démission et de demander une enquête.

« ... De cette façon, tu auras chance de trouver par la suite le roi radouci. Du reste, je n'aurai rien plus à cœur que d'avoir soin de toi pour le reste de tes jours, d'une façon digne de toi, digne de moi, et, si tu subis la destinée humaine, de te procurer tout honneur. Ce sera ma principale préoccupation de t'assister la vie durant et quand tu seras allé chez les dieux. Surtout, fais tous tes efforts pour obtenir un congé définitif (*ἀφελθῆναι σε διὰ τέλους*). Si tu vois que ce n'est pas possible, du moins, lors du retrait du fleuve, au moment où il n'y a aucun danger, tu laisseras Théodore pour faire ton office, de manière que tu puisses nous rejoindre pendant ce temps. Mets-toi bien dans l'esprit que tu ne dois pas avoir de chagrin, et que je m'ingénierai de toutes façons pour que tu sois tranquille (1) ».

Cléon devait être bien affaissé, découragé, ruiné peut-être, pour qu'un fils aimant et respectueux prenne ainsi des allures de protecteur, et il faut qu'il ait parlé de sa mort prochaine pour que Philonide lui fasse entendre qu'on ne regardera pas à la dépense pour lui procurer une sépulture honorable. Ce souci de l'autre vie « chez les dieux » et aussi du tombeau, souci qui paraît être commun au père et au fils, est un trait de caractère qui témoigne de l'influence exercée sur les Grecs d'Égypte par les croyances indigènes. Depuis des siècles, les Grecs d'Europe et d'Asie-Mineure ne se préoccupaient guère de

(n. 28 Rubensohn) est un ordre donné à la banque d'Arsinoé (Crocodilopolis), le 7 nov. 223 a. C., de verser à l'intendant des chasseurs d'Andronicos la somme de 13.860 dr., pour la solde (*ὀψώνιον*) de 231 hommes durant trois mois, soit 20 dr. par tête et par mois.

(1) *Pap. Petr.*, II, n. 13 (19). Witkowski, n. 8. Cf. Wilamowitz, *op. cit.*, p. 252. L'euphémisme *εἶναι τι τῶν κατ' ἀθροῶπων γίνεσθαι* était d'usage courant et se retrouve dans la plupart des testaments. Je ne sais si l'expression *ἀπελθόντος εἰς θεούς* est aussi « philosophique » que le pense Wilamowitz ; les Égyptiens ont cru aller chez Osiris longtemps avant que les Grecs aient espéré faire société dans l'autre vie avec les dieux d'en haut, en délaissant complètement le corps et son tombeau.

conserver leur dépouille mortelle, généralement livrée au bûcher : les rites de la sépulture et le culte des morts n'étaient plus qu'un hommage des vivants, nullement indispensable à la survivance des âmes. Ce n'est certainement pas après avoir lu Platon ou entendu quelque prédicateur stoïcien que Philonide a eu l'idée de consoler son père de cette façon.

Ainsi Cléon, quoique en disgrâce, était provisoirement maintenu dans ses fonctions, mais diminué, disqualifié, et sa responsabilité une fois mise en cause le tenait en perpétuelle alarme. Il était temps pour lui de se retirer et de mettre sa vieillesse à l'abri des tracas. Il obtint enfin son congé. Nous avons encore l'arrêté, signifié « aux économes, nomarques, basilicogrammates, phylacites à 10,000 aroures, comarques et comogrammates », par lequel le diocète Cléandre fait assavoir qu'il a « commis le sous-ingénieur Théodore à la garde des digues et émissions des eaux (1) ». La date de l'arrêté a disparu, et il nous est impossible de dire si Théodore supplée depuis lors ou remplace définitivement l'ingénieur en chef. En fait de contrats passés en présence et sous la responsabilité de Théodore ingénieur en chef, nous n'en avons pas d'antérieurs à l'an II d'Évergète (246/5 a. C.) (2).

Nous pouvons supposer que Cléon vécut encore quelque temps dans une modeste retraite, occupé à cultiver son jardin. Il écrit d'une main tremblante à un ami : « Cléon à Pæon, salut. Envoie-moi l'ânesse, car nous en avons besoin pour rentrer au plus vite le foin, attendu que je suis sur le point de m'absenter (3) ». Dans un billet écourté, qui peut être de Pæon ou d'un nommé Philas, — le nom est de lecture douteuse, — on lit : « Comme tu me l'as écrit, je t'ai envoyé... ce que tu voulais,

(1) *Pap. Petr.*, II, n. 42 a. Un phylacite *μυριάρχουρος* est sans doute un brigadier de gendarmerie chargé de la surveillance d'un canton — et non pourvu d'un *κλήρος* — de cette étendue (environ 2756 hectares).

(2) Le premier en date (*Pap. Petr.*, III, n. 43, p. 123) est du 29 Phaophi an II (21 déc. 246 a. C.).

(3) *Pap. Petr.*, II, n. 42 b. Witkowski, n. 9. La remarque « written in a shaky hand » est de Mahaffy (*On the Fl. Petr. Pap.*, II, p. 7). Cf. Wilamowitz, *op. cit.*, pp. 252/3.

et, par la suite, si tu as besoin de quelque chose, mande-le nous, car tout sera fait (1) ».

Je crois sentir poindre dans cet empressement quelque chose qui ressemble à de la commisération. Si résigné qu'il fût, Cléon avait dû cependant essayer de se défendre. Ce qui était en cause, ce n'était évidemment pas son talent d'ingénieur, l'utilité de ses plans et la direction imprimée aux travaux. Sur ce point, j'imagine que le roi, encore qu'il se plût à embarrasser parfois les savants de son Musée, ne se serait pas cru en droit de lui faire la leçon. Qu'il s'agit de malversations, il me semble en trouver la preuve dans un mémoire (ὑπόμνημα) justificatif adressé à Diotime, sans doute le même Diotime appelé naguère à faire un arbitrage entre les carriers et l'administration, un personnage qui peut avoir été pour Cléon un ennemi ou un défenseur.

« Mémoire de la part de Cléon à Diotime. Je suis inscrit par l'agent des recouvrements (πράκτορι) comme devant (au Trésor), pour la taxe sur les vignobles de l'an XXX, 90 dr., et, pour l'an XXXI, 24 1/2 artabes de froment. (On prétend aussi) que j'ai reçu le double du traitement (δψώνιον) qui m'était alloué en nature (ἀγορᾶς?) pour l'an XXIX, c'est-à-dire — ce que je n'ai pas touché — 617 1/2 dr. d'argent et 231 1/2 dr. de cuivre. De même, pour l'an XXX, 140 dr. d'argent, 288 dr. 2 ob. de cuivre, ce qui fait au total 757 1/2 dr. d'argent et 519 1/2 dr. 2 ob. de cuivre. J'ai prélevé (ὑποθέμενος) le vingtième sur les fonds alloués aux carriers depuis l'an XXVII jusqu'à l'an XXXI, soit 20 tal., dont le vingtième fait 1 tal..... (2) ».

(1) *Pap. Petr.*, III, n. 42 G (9).

(2) *Pap. Petr.*, II, n. 13 (17). Wilcken, in *Gött. gel. Anz.*, 1895, p. 152. Wilamowitz, *op. cit.*, p. 249,3. Mahaffy avait traduit mot à mot, sans en dégager d'autre sens général qu'une protestation contre une dette réclamée « perhaps wrongly ». Wilcken adjugeait le texte à un autre Cléon quelconque. Wilamowitz, ponctuant autrement l'en-tête, traduit « Mémoire de Cléon. Je suis inscrit par Diotimos l'agent des recouvrements, etc. » Il restitue la personnalité de Cléon l'ingénieur ; mais il entend que, pour payer l'impôt du vingtième, il a engagé les fonds destinés aux carriers. Le reste, dit-il, est inintelligible, mais il s'agit d'un personnage à gros traitement, qui dispose de fonds publics et qui « avoue être en retard pour le paiement de plusieurs impôts, avoir reçu ses rations en double et d'avance, etc. » Ce serait la confession d'un coupable. Qui donc la lui aurait arrachée ?

Ce document, écourté et de style elliptique, n'est pas d'une interprétation commode. Je me refuse à croire que Cléon avoue ici avoir détourné des fonds publics pour payer ses impôts et que ce soit là la cause pour laquelle, en l'an XXX, les carriers de Ptolémaïs attendaient leur paye. On a vu plus haut que la taxe du vingtième sur les loyers n'était pas onéreuse pour Cléon, puisqu'elle ne portait que sur un principal de 30 et même, après nouvelle déclaration, de 47 1/2 dr. La taxe sur les vignobles était non pas de 1/20 (εἰκοστῆ) mais de 1/6 (ἕκτη), et ce n'est pas d'elle non plus qu'il s'agit. Qu'est donc ce vingtième prélevé sur les sommes destinées aux travaux des carrières? Étant donné la modicité du traitement de l'ingénieur et l'importance de ses bureaux, dont il recrutait sans doute et payait lui-même le personnel, il me semble que, indépendamment de ses honoraires fixes, il avait droit de prélever 5 0/0 sur les crédits affectés aux travaux dont il préparait les plans et dirigeait l'exécution (1). Cela, il le constate comme un bénéfice légitime et un procédé régulier. Ce serait un renseignement nouveau, portant sur une question restée jusqu'ici à l'état d'énigme, la modalité du traitement des fonctionnaires. Ou bien, et c'est une solution peut-être préférable, il faut considérer la dernière phrase comme la suite de l'énumération des soi-disant détournements commis par Cléon, accusations auxquelles il opposait, dans la suite du document, un démenti énergique. De toute manière, ce morceau n'est pas un aveu, mais une apologie. Des découvertes ultérieures nous renseigneront peut-être mieux que nous ne le sommes actuellement et nous diront si mon hypothèse est aussi plausible qu'elle est aventurée.

Je sens que je me laisserais facilement entraîner à prendre la défense de Cléon; mais je craindrais de n'avoir qu'une con-

(1) Il ne me semble pas que le traitement ci-dessus spécifié soit, comme le dit Wilamowitz, un traitement très élevé (sehr hohes Gehalt), surtout si on considère les chiffres comme représentant le double du traitement régulier. On peut aussi entendre que Cléon aurait touché le double de son dû, comme en ayant réclamé la valeur en argent à la banque, pendant que le θησαυρός le lui fournissait en nature. L'autonomie des deux caisses rendait la chose possible.

viction d'avocat et d'emprunter le procédé des avocats, qui consiste à discréditer l'adversaire. L'adversaire serait ici Ptolémée Philadelphé. On peut dire que l'homme qui a inauguré son règne par la disgrâce et l'exil de Démétrios de Phalère était très capable d'un acte d'ingratitude envers un vieux serviteur qui avait cessé de plaire à lui ou à son entourage. Mais laissons les morts en paix. J'ai voulu simplement attacher en passant un peu de notoriété posthume à la personne — complètement ignorée il y a quinze ans — d'un prédécesseur des ingénieurs qui réjouissent aujourd'hui les agriculteurs égyptiens et contristent les archéologues en forçant le Nil à hausser le niveau de ses ondes au dessus du seuil des temples de Philæ.

A. BOUCHÉ-LECLERCQ.

BULLETIN ÉPIGRAPHIQUE

Pour permettre de se servir du présent *Bulletin*, dû à la collaboration de MM. E. Bourguet et A. J. Reinach, comme d'un supplément annuel du *Corpus* et pour se conformer aux considérations qui ont fait prendre Athènes comme point de départ du *Corpus*, on a cru devoir adopter autant que possible l'ordre suivi dans ce recueil : Attique (*IG*, I-III), Péloponnèse (*IG*, IV-VI), Grèce Septentrionale (*IG*, VII-X), Grèce Insulaire (*IG*, XII-XIII); de l'Hellespont et du Pont, où s'arrête le *Corpus*, par l'Asie-Mineure, la Syrie, l'Égypte et l'Afrique, on ira rejoindre le t. XIV du *Corpus* : *Inscriptiones Siciliae et Italiae additis graecis Galliae Hispaniae Britanniae Germaniae inscriptionibus*.

Pour abrégér la liste des périodiques qui suit, on s'est borné à indiquer ceux qui ont effectivement fourni ou des inscriptions nouvelles ou des corrections et commentaires à des textes déjà connus, avec mention, quand il y a lieu, du numéro des fascicules analysés.

- Allemagne. — *Athenische Mittheilungen* (*AM*) XXXI (1906) et XXXII (1907).
Römische Mittheilungen (*RM*) LXVI (1907).
Hermes, XLII (1907).
Philologus, LXVI (1907).
Rheinisches Museum (*Rh. M.*), LXII (1907).
Klio, VII (1907).
Glotta, I (1907), 1.
Archiv für Papyrusforschung, IV (1907).
Deutscher Palästina Verein, 1907.
Neue Jahrbücher für das klassische Alterthum, 1907.
Jahrbuch des archaeologischen Inst. et Arch. Anzeiger, XXII (1907 avec table décennale).
Zeitschrift für Numismatik, 1907.
Berliner Philologische Wochenschrift (*BPhW*), 1907.
Wochenschrift für klassische Philologie (*W. kl. Ph.*), 1907.
Goetlinger Gelehrte Anzeigen (*GGA*) et *Nachrichten*, 1907.
Académies de Berlin, de Saxe, de Munich, *Sitzungsberichte et Abhandlungen*, 1907.

- Autriche. — *Wiener Studien*, XXIX (1907).
Jahreshefte des österr. archäol. Instituts, X (1907), avec table décennale.
Bullettino di Archeologia Dalmata, 1906.
Archeografo Triestino, 1907.
Schriften der Balkancommissions, V (1907).
- Belgique. — Académie de Belgique : *Bulletins*, 1907.
Musée Belge et Bulletin Bibliographique, XI (1907).
- Danemark. — *Bulletin de l'Académie Royale*, 1906-7.
- Egypte. — *Bulletin de la Société d'Archéologie d'Alexandrie*, 1907.
- Espagne. — *Boletín de la Real Academia de la Historia*, 1907.
- Etats-Unis. — *American Journal of Archæology*, XXVIII (1907).
American Journal of Philology, XI (1907).
Classical Philology, II (1907).
Harvard et Cornell Studies in classical Philology, 1906.
- France. — *Bulletin de correspondance hellénique (BCH)*, XXXI (1907), 1-2.
Revue des Etudes grecques (REG), XX (1907), 1, 2, 3.
Revue des Etudes anciennes, IX (1907).
Revue archéologique (RA), IX-X (1907).
Revue de Philologie, XXXI (1907).
Revue Biblique, 1907.
Echos d'Orient, 1907.
Journal Asiatique, 1907.
Mélanges de l'Ecole de Rome, 1907.
Mélanges de la Faculté Orientale de Beyrouth, II (1907).
Journal des Savants, 1907.
Académie des Inscriptions : *Comptes rendus*, 1907.
Bulletin Archéologique, 1906 et 1907.
Clermont-Ganneau, *Recueil d'archéologie orientale*, VIII (1907).
- Grande-Bretagne. — *Journal of hellenic Studies (JHS)*, XXVII (1907), 1 et 2.
Annual of the British School at Athens, XII (1905-6).
Hermathena, XXXII (1906).
Classical Review, XXI (1907) et *Classical Quarterly*, I (1907).
Palestine Exploration Fund Quarterly Statement, XXXVIII (1906).
Proceedings of the Society of Biblical Archaeology, XXVIII (1906).
- Grèce. — Ἐφημερίς ἀρχαιολογική, 1907.
Παναθηναϊκά, 1907.
Ἄθηνᾶ, 1907.
Πρακτικά, 1906.
Ἐπετηρίς, 1907.
- Hollande. — *Mnemosyne*, XXXIV (1907).
- Italie. — Accademia dei Lincei : *Monumenti antichi*, 1906, 1907.
Notizie degli Scavi, 1907.
Bullettino archeologico della commissione comunale di Roma, 1907, 1-3.
Ausonia, I (1907), 1-2.

Rivista di Storia antica, 1907.

Rivista di Filologia, 1907.

Russie. — *Bulletin de la Commission impériale archéologique*, 1907.

Journal du Ministère de l'Instruction publique, 1907.

Corpora et Recueils épigraphiques. — Le fascicule XII, 7 contenant les inscriptions d'Amorgos a paru à la fin de février 1908 (voir l'analyse, p. 187). Dans une courtoise préface, Wilamowitz-Moellendorff rend à son auteur, Jules Delamarre, un hommage auquel nous ne pouvons que nous associer. L'état de santé de ce savant, le premier Français dont le nom paraisse au *Corpus*, ne lui ayant pas permis de mettre la dernière main à son œuvre, Hiller von Gaertringen a bien voulu se charger de ce soin, ainsi que de la confection des *indices*, vrai modèle du genre. — On annonce pour le mois d'avril la publication des inscriptions de Thessalie, IX, 2. La réédition des inscriptions posteuelidéennes d'Athènes par Kirchner, le récolement de celles d'Eubée par Ziebarth et de celles de Chios par P. Jacobsihal sont en bonne voie. — Parmi les autres recueils d'ensemble, on ne trouve à signaler que le 2^{me} fascicule de *Milet*, consacré aux documents archéologiques et épigraphiques fournis par le *bouleutérion* (voir l'analyse, p. 197) et une 3^{me} édition, à peine modifiée, des *Imagines inscr. graec. antiquissimarum* de Roehl (Berlin, 1907). On verra plus loin (p. 162-4) les publications qu'ont suscitées les *Urkunden* du théâtre athénien de A. Wilhelm. Pour les *Leges sacrae* de L. Ziehen, en dehors de la critique détaillée qu'en a donnée P. Stengel, *BPhW*, 1907, 1067, on trouvera un résumé des pièces contenues dans cet important recueil, résumé qui pourra suppléer à l'absence d'une table des matières, dans le compte-rendu de A. J. Reinach, *Revue de l'Hist. des Religions*, 1908, p. 102-7.

Si l'année n'a pas été très productive en fait de recueils d'ensemble, il faut mentionner à leur suite que Wilhelm Larfeld a fait paraître à Leipzig en 1907 le 1^{er} volume de son *Handbuch der griechischen Epigraphik* (gr. in-8°, VIII + 604 p.) dont le 2^{me} volume avait été publié en 2 parties, consacrées aux inscriptions attiques (1^{re} partie en 1898; 2^{me} en 1902). Le nouveau volume est consacré à ce que l'auteur a intitulé: *Einleitende und Hilfsdisziplinen*. Une analyse des matières réunies sous ce titre pourra donner une idée de l'importance du volume: p. 1-171, *nature, limites, rôle et importance de l'épigraphie; histoire de l'épigraphie* divisée en cinq chapitres (antiquité, moyen-âge et Renaissance jusqu'au *Corpus* de Gruter [1603], du *Corpus* de Gruter au *Corpus* de Bœckh [1825], du *Corpus* de Bœckh au début de celui de Berlin [1873], de 1873 à nos jours); p. 172-248, *origine et sort des inscr.* (publiques ou privées, dépôt dans les archives et modes d'érection, la gravure et le graveur, comment et pourquoi les inscr. nous ont été conservées); p. 249-315, *la publication des inscriptions* (estampage, copie, critique et herméneutique); p. 316-435, *histoire de l'écriture grecque dans ses rapports avec l'épigraphie* (système prémycénien et mycénien, syllabaire gréco-cypriote, alphabet gréco-phénicien; transformations de l'alphabet jusqu'au vi^e s. et sa différenciation en alphabets locaux jusqu'à l'adoption des caractères milésiens vers 650; examen des plus importants spécimens d'écritures locales du vi^e au v^e s.; développement d'une vulgate par la prédominance d'Athènes; ligatures,

abréviations, monogrammes, signes diacritiques; conventions de toute sorte et écritures sténographiques); p. 436-571, *les différents genres d'inscriptions et les caractères particuliers de chaque catégorie* (inscr. politiques telles que lois, décrets, rescrits, traités, catalogues, comptes, lettres officielles; inscr. mi-politiques mi-privées, honorifiques, votives, funéraires, agonistiques; inscr. privées telles que contrats, prêts, hypothèques, dons; inscr. littéraires); p. 572-604, *registre*, nécessaire pour se reconnaître dans cet énorme recueil de faits, dont l'information ne dépasse guère 1905. Enfin, 4 planches donnent: 1° écritures hiéroglyphique et linéaire A et B de la Crète minoenne; 2° syllabaire chypriote; 3° tableau de l'évolution des alphabets locaux répartis en 4 groupes: alphabets asiatiques (Lesbos, Assos, Clazomènes, Erythrées, Chios, Téos, Kolophon, Abdère, Ephèse, Samos, Amorgos, Samothrace, Milet, Naukratis, Cyzique, Halicarnasse, Kalymna, Rhodes, Géra, Agrigente, Chypre, Pamphylie), alphabets attique et des îles (Crète, Théra, Mélos, Naxos, Délos, Paros, Thasos, Siphnos, Kéos, Egine, Cyrène), alphabets péloponnésiens du nord-est (Mégare, Corinthe, Sicione, Phlionte, Argos, Ambracie, Leucade, Corcyre, Mégara Hyblaea, Sélinonte), alphabets occidentaux (Eubée, Cumès, Zankle, Tarente, Béotie, Phocide, Locride, Thessalie, Ithaque, Céphallénie, Argolide orientale, Laconie, Achaïe, Elide, Grande Grèce); 4° la table consonantique de Delphes.

Histoire de l'Épigraphie. — A la magistrale histoire retracée par Larfeld l'année passée n'a apporté que trois contributions: la publication par Ziebarth du journal de voyage de Cyriaque d'Ancône relatif à son séjour à Samothrace, sept.-oct. 1444, *AM*, 1906, 405 (cf. du même un c.-r. de Larfeld, *BPhW*, 1908, 85 où il insiste sur les lacunes en ce qui concerne la copie et la transmission des inscr. à l'époque byzantine); la publication par S. de Ricci d'un recueil d'inscriptions envoyées par le consul belge d'Alep au savant hollandais G. Cuper (1644-1716), *RA*, 1907, II, 280, et l'exposé, d'après ses papiers inédits, du voyage de l'architecte J. N. Huyot en Asie-Mineure (1817-20), plus utile d'ailleurs pour l'archéologie que pour l'épigraphie, par A. David, *Positions des Mémoires de la Faculté des Lettres de Paris*, 1906, 127. Sur le crédit à accorder aux inscr. lacédémoniennes de Fourmont, voir *Annual Br. School*, XII, p. 478.

Par contre, sur la question de l'origine de l'écriture grecque et de sa propagation première, les découvertes de Crète (qu'on trouvera commodément résumées sur ce point par A. Xanthoudidis, *Προέσπορικὴ γράφῃ, ἐν Κρήτῃ*, extrait de l'*Ἀθηναῖ* de 1906) ont fait naître des controverses dont la littérature est déjà abondante. Signalons seulement ici, quant à l'influence que l'écriture grecque primitive a pu exercer sur certains alphabets sud-sémitiques, sabéen, himyarite, R. Dussaud, *Les Arabes en Syrie avant l'Islam* (Paris, 1907), Pilcher, *Proc. Soc. Bibl. Arch.*, 1907, 123, et Praetorius, *Ueber den Ursprung des kananäischen Alphabets* (Berlin, 1906). Sur les plus anciens alphabets grecs, Larfeld n'a pu utiliser le travail où Gercke, *Hermes*, 1906, 540-61, résume les théories proposées, en insistant particulièrement sur les lettres complémentaires; l'alphabet se serait constitué à Milet au début du ix^e s. — Sur le τ, qui équivaut à σσ dans la loi de Lygdamis (*GDI*, 5726), mais paraît avoir eu valeur de ψ dans les colonies mégariennes, Froehner, *Rev. Numism.*, 1907, 100. — A. N. Jannaris, *Classical Quarterly*, 1907, 20, s'élève contre l'opinion généralement admise selon laquelle les signes numériques ΕϞΤ seraient digamma, koppa et sampi.

Grammaire et Syntaxe des Inscriptions. -- On sait que notre connaissance des dialectes grecs repose principalement sur les inscriptions. Aussi, sans entrer dans des détails qui sortiraient du cadre de ce *Bulletin*, convient-il de donner un aperçu des travaux qui intéressent directement l'intelligence des inscriptions dialectales.

Dans un important article de la nouvelle revue de linguistique gréco-latine, *Glotta* (1907, p. 9-39), P. Kretschmer, d'après les particularités dialectales des inscriptions, cherche à établir la théorie suivante : les Ioniens d'Attique, des Iles et d'Asie-Mineure sont autant de restes d'une population primitive dont les Pélasges et Dryopes auraient été les représentants les plus arriérés, tandis que les parties les plus avancées de cette population développaient la culture égéenne; c'est vers le xiv^e s. que se produit l'invasion achéenne dont l'œuvre de destruction est reprise au x^e s. par les Doriens. Cependant la population primitive se maintient, ou bien pure comme en Attique et en Ionie, ou bien mélangée aux Achéens, comme en Éolide, en Chypre et en Arcadie. C'est ce qui expliquerait les nombreuses similitudes que les dialectes achéens de ces trois régions présenteraient avec l'attico-ionien.

Sur cette même question du groupement des dialectes grecs, notamment leur distinction en deux groupes occidentaux et orientaux, une étude d'ensemble avec tableau des particularités dialectales a été donnée par C. D. Buck, *Classical Philology*, 1907, 243. Dans son article, Kretschmer (p. 35-57) a particulièrement insisté sur les phénomènes d'apocope que présentent les prépositions dans les inscriptions dialectales. Il a pu se servir des grands dépouillements épigraphiques dont R. Günther a exposé le détail dans sa thèse (au point de vue philologique on peut voir l'analyse de My, *R. critique*, 1907, 446).

R. Günther, *Die Präpositionen in den griechischen Dialektinschriften* (Strasbourg, 1906, 164 p. in-8°).

1^o Nature des formes dialectales, avec des tableaux indiquant leur répartition en Crète; ainsi, ἔστει (Argolide, Achaïe, Rhodes, Kos), ἔντει et εἴστει (Locride, Phocide), ἔπτει (Orchomène, Lébadée), μέστει (Arcadie, Aptara et Gortyne), πεδί ou πετί (Lesbos, Thessalie, Arcadie, Béotie, Argolide), πός (arcado-cypriote), πότι (Laconie, Messénie, Argolide, Phocide, îles ioniennes, colonies doriennes), πορτί (Crète centrale), περτί (Pamphylie). 2^o Étude des formes apocopées : πάρ, ἀν, πότ, κίτ, πέρ, ἀπ, ἐπ, ὕπ, surtout fréquentes dans les inscr. archaïques et qui ne se maintiennent qu'en thessalien (pour πάρ et pour ἀν la forme monosyllabique serait primitive; le dissyllabisme ne se serait développé que par analogie avec les autres prépositions en -a). 3^o Autres particularités vocaliques : ἀπύ, ὕπ, ὕπά, κατύ, ὕπαρ, ὄν, ὄν, καταί, παραί, etc. 4^o Construction des prépositions. Signalons comme en dehors de l'usage littéraire : ἀμφί avec le datif dans les formules juridiques de Gortyne (ἀμφί δώλωι μολίοντι); ἀνά, avec le datif, sur; avec le génitif, en remontant; ἐν, ἐς, ἔστει, avec l'accusatif jusqu'à, à l'intérieur de; ἐξ, ἐπέξ, μετά, avec le datif-locatif en arcadien; πρό avec le datif-locatif dans la formule béotienne προτινί. — Des critiques qu'ont faites de ce travail P. Kretschmer et E. Solmsen (*Rhein. Mus.*, 1906; 49; *BPhW*, 1907, 1304), il semble résulter que les phénomènes d'apocope se répartissent en trois groupes : 1^o pour les pays doriens (Péloponnèse, Crète et colonies) et pour la Grèce occidentale (Étolie, Épire,

Locride, Phocide) l'apocope ne se produit que pour *ἀνά* et *παρά*; pour *κατά* et *πρότι* seulement devant τ, θ, δ; 2° dans les dialectes achéïo-éoliens, l'apocope est de règle pour *πάρ*, *άν*, *πέρ*, *πότη*, *κάτ*, *ἀπ*, *ἐπ*; seulement devant les gutturales pour *πός* et *κός*; 3° en iono-attique, l'apocope ne se rencontre qu'en composition et dans les formes poétiques.

De l'école de Brugmann, à Strasbourg, nous viennent deux travaux consacrés aux inscriptions crétoises, celui de K. Meister sur l'usage syntactique du génitif dans ces textes (distingue gén. indépendant, gén. adverbial, gén. adnominal) paru dans les *Indogermanische Forschungen* de 1906 et celui de H. Jacobstahl, *Die Gebraüche der Tempora und Modi in den kret. Dialektinschr.* (Strasbourg, 1907). Il faut ajouter les remarques de M. Nacinowich, *Sul vocalismo dei dialetti di Larissa e di Gortyna* (Rome, 1906). Il y étudie notamment les terminaisons verbales en *σθειω*, *σθειν*. Sur les verbes à présent consonantique en *ιο* (*αίω*, *ειω*, *νω*, *υνω*) A. Debrunner a réuni une abondante moisson de données épigraphiques dans les *Indogerm. Forsch.* de 1907 (paru à part à Bâle, 1907).

Sur le dialecte laconien, le travail de R. Meister continue à soulever des discussions : ainsi Solmsen, *Rhein. Mus.*, 1907, 460 ; Prellwitz, *Bursians Jahresberichte*, 1907, p. 9. Du même Prellwitz, *ibid.*, 12, de R. Meister, *W. kl. Ph.*, 1906, 1105 et de Solmsen, *BPhW*, 1907, 1322, il faut signaler les comptes rendus de Ed. Clafin, *The syntax of the Boeotian dialect inscr.* (Baltimore, 1905) ; dans le travail cité, p. 3, Prellwitz discute et approuve les principales conclusions de Hoffmann, *Die Makedonen* (1906), sur l'origine du dialecte macédonien.

La publication dans *IG* des inscr. de Théra et de l'Argolide a permis les études, que je ne connais que de seconde main, de M. Młodnicki, *De Argolidis dialecto* (Pr. Brody, 1906 : *α* pour *η*, *η* pour *ε*, *ω* pour *ου*, etc. ; pour le sort de *κατά* en Argolide, Solmsen, *Rh. Mus.*, 1907, 338) et Fr. Hauptvogel, *Die dialektischen Eigentümlichkeiten d. Inscr. von Thera*, I, *Vokalismus* (Pr. Cilli, 1906). Parmi les inscr. attiques, seule la riche collection des *defixiones* publiée par Wuensch, *IG*, III, 3, intéresse l'étude des anomalies grammaticales. Elles ont fait l'objet d'une thèse de W. Rabehl, *De sermone defixionum atticarum* (Berlin, 1906) que je ne connais que par une analyse de Wuensch, *BPhW*, 1907, 1574, qui y accepte quelques lectures nouvelles. — Sur la thèse, en grande partie fondée sur les données épigraphiques, de M. Cuny, *Le nombre duel en grec* (Paris, 1906), les lecteurs de la *REG* connaissent le brillant aperçu que Am. Hauvette en a donné dans son dernier *Rapport*, 1907, p. xxix-xxv. Enfin, sur les latinismes dans les inscr. grecques, on peut renvoyer aux indications de Hahn, *Rom und Romanismus*, 1906, p. 83, 223.

Questions d'épigraphie générale. — En comprenant sous cette rubrique quelques travaux qui sont fondés sur des séries spéciales de documents épigraphiques, sans qu'on puisse les ranger parmi les grands recueils ni les rattacher à une région particulière, il faut citer :

Sur les amulettes et tablettes magiques, voir, outre Athènes, Thasos, p. 179, et Panticapée, p. 181, G. Kropatschek, *De amuletorum apud antiquos usu capita duo* (Greifswald, 1907) et le choix d'*Antike Fluchtafeln* publié par R. Wuensch (fasc. 20 des *Kleine Texte für theologische Uebungen*, Bonn, 1907).

Sur les inscriptions céramiques, Weege, *Rhein. Mus.*, 1907, 551, a ajouté quel-

ques exemples aux vases réunis par Rolfe, *Harvard Studies*, 1891, sur lesquels est inscrit le nom de la catégorie à laquelle ils appartiennent. Dans les *Harvard Studies* de 1906, G. H. Chase publie une amphore du musée de Boston où les boucliers de deux éphèbes portent Πθων καλί et Νικη καλί; du même Musée, Al. Walton, *Am. J. Arch.*, 1907, 158, publie une amphore et une cylix signées par Amasis et étudie les signatures de ce céramiste; celles de Brygos sont réunies par Wl. Malmberg, *J. Minist. Instr. publ. russe*, juin 1906, p. 97; dans le numéro de juin, p. 245 du même recueil, le même savant étudie la différence entre ἐποίησεν et ἔγραψεν chez les céramistes. Des vases attiques inédits signés Hermogénès sont publiés par Hackl, *Jahrbuch*, 1907, 105; sur des vases trouvés à Gêla signés Polygnotos, etc., v. p. 214; sur un vase béotien de Marbourg, v. p. 173; et sur les estampilles d'amphores rhodiennes, p. 190.

Sur les sceaux byzantins à inscriptions, les 124 bulles de plomb de la collection de l'Institut archéologique russe de Constantinople ont été publiées par H. B. Pancenko dans le *Bulletin* de cet Institut, VIII, p. 199; celles du Musée d'Athènes l'ont été par K. M. Konstantopoulos, *J. intern. d'arch. num.*, 1906, 61, 224; quelques autres, dans la *Byz. Zeitschr.*, 1907, 261, 563, et 2 de Pergame, dans *AM*, 1907, 406; les sceaux à cire ont été réunis par S. Pétridès, *Échos d'Orient*, 1906, 216; 1907, 84, 222; les poids-étalons portant le titre ἑπαρχος Ῥώμης, par H. Grégoire, *BCH*, 1907, 322. On peut mentionner ici l'anneau d'or serbo-byzantin commémorant le mariage de Stéphane Doukas, roi de Serbie (1228-34) avec Anne Comnène de Thessalonique (Krumbacher, *SB. Bayer. Akad.*, 1906, 421) et un anneau semblable italo-byzantin (Pellegrini, *Bessarione*, X, 1906, 60).

Sur les questions d'ordre politique et juridique étudiées d'après les inscriptions, je ne vois à signaler, outre une étude de L. E. Matthaei, *Classical Quarterly*, 1907, 182, sur les différents systèmes d'alliance dont les Romains se servirent à l'égard des Grecs, et celle de H. Francotte sur les impôts dans les cités et les royaumes grecs, *Musée belge*, 1907, 53, 173, que le mémoire que H. F. Hitzig a donné dans la *Festschrift* pour F. Regelsperger, sur les conventions passées entre les cités grecques pour régler les litiges d'ordre civil s'élevant entre elles ou entre leurs citoyens respectifs (*Allgriechische Staatsverträge über Rechtshilfe*, 70 p., Zürich, 1907). Ces recherches ont porté sur 47 actes dont 43 inscriptions (cf. la liste en note) (1) comprenant 13 actes athéniens, 12 actes

(1) 1^o Athènes avec Phasélis (*IG*, II, 1, 11), Milet (*I suppl.* 22 a), Hestiaia et Hellopia (I, 28-9), Mytilène (I, 96), Selymbria (*I suppl.* 61 a), Samos (II, 5, 1 b) du temps de la 1^{re} Confédération; Athènes avec Naxos (II, 5, 88 d), Kéos (II, 546 et II, 5, 54 b), Trézène (II, 5, 135 e), Echinós (d'Acarnanie selon M. H., restituez plutôt τῶν Αἰῶν(τ)ἰών, II, 107 et II, 5, p. 34), Érétrie (II, 5, 116 b) du temps de la 2^e Confédération d'Athènes; Athènes avec la Ligue Béotienne dans la seconde moitié du II^e s. (II, 5, 308 b).

2^o Chalcion et Oianthéa (Michel, 3), Locres Hypoknémidienne et la colonie locrienne de Naupacte (Mich., 285), Messène et Phigalie (Mich., 187), Mélitéa et Pèrea (Mich., 22), Ténos et la Ligue Achéenne (*BCH*, 1903, 243), Euménès II et la Ligue Étolienne (Mich., 291), la Ligue Étolienne, Mytilène et Kéos (Mich., 25 et 27), Delphes et Amphissa (*BCH*, 1898, 1); Chalcion et Amphissa (*IG*, IX, 331), Chalcis ou une de ses colonies et ville inconnue (*Olympia*, 25), Paros et Thasos

crétois (en ne comptant que pour un les 13 traités d'asylie passés par Téos), 18 actes d'autres cités grecques. A leur analyse fait suite un exposé systématique subdivisé en dix chapitres portant sur les points suivants : 1° définition des conventions de *δοσιδικία* ou *δικαιοδοσία*, dites d'abord *συμβολαί*, puis *σύμβολα*; 2° actes internationaux que comporte généralement ce genre de conventions, soit explicitement, soit implicitement par la formule : *δίκα; εἶναι ἀπό συμβολῶν*; 3° magistratures qualifiées pour rédiger les *symbola*; leur durée et leur inscription dans les actes internationaux; 4° origine et évolution des *symbola* : les conventions d'*asylie*, interdisant à l'égard d'une personne ou d'une communauté spécifiées le *σολῆν*, c'est-à-dire l'enlèvement des biens (*φέρειν*) et des individus (*ἄγειν*), ont amené à déterminer les recours du *σοληθείς* à l'égard du *σολῶν*; d'abord, la victime elle-même, puis un tiers, sont autorisés à exercer des représailles (*τὸν σολόντα ἀνάτω; σολῆν*); plus tard, c'est le magistrat de la cité de l'offenseur qui est tenu d'intervenir sous peine d'amende; il oblige l'offenseur à restitution immédiate, à moins que celui-ci ne déclare que la propriété incriminée lui appartient légitimement ou qu'elle n'est pas (ou plus) entre ses mains; dans ces cas, comme lors de la non-exécution d'un contrat privé (*πρὸς ἕδιον συμβόλαιον*), le magistrat doit saisir les tribunaux compétents; 5° lieu où sera tenu le procès (généralement la ville de l'accusé); nature et nombre des juges (concitoyens de l'accusé, tribunal mixte composé des délégués des deux cités ou d'arbitres choisis d'un commun accord dans un troisième État); 6° comparution personnelle exigée du plaignant; cas exceptionnels où il peut se faire représenter par un tiers (cependant le *προσπάτη*; du traité de Naupacte ne serait pas un répondant judiciaire, mais une caution); droit de *prodikia* qui lui permet de faire passer son affaire avant toutes autres (*πρόδικος*), toutefois, dans le traité Hiérapytna-Priansos, désignerait un personnage commissionné par chacune des deux parties contractantes pour la représenter dans les procès en cours chez l'une ou l'autre); 7° une fois reçue et enregistrée par devant le magistrat (*ἐπιγράφειν*), la plainte devra être publiée par lui tout de suite ou dans un délai de 5 jours (*ἐκτιθέναι*) et introduite devant le tribunal (*εἰσάγειν*); convocation et serment des témoins; réunion et dépôt des preuves; cautions à fournir; limitation des frais de justice; *poenae temere litigantium*; 8° les tribunaux jugent d'après des principes déterminés par les cités qui ont conclu des traités à cet effet; une fois l'accusé reconnu coupable par la majorité simple, l'accusateur peut exiger du magistrat la restitution immédiate; 9° moyens d'appel du condamné et recours contre les juges pour vice de forme ou corruption; 10° application de la jurisprudence adoptée par les deux parties contractantes aux citoyens d'une tierce ville alliée de l'une des parties ou

(IG, XII, 5, 109), Mytilène et Phocée (Mich., 8), Priène avec Milet et Maroneia (*Inscr. v. Pr.*, 10, 28), Téos et Lébédos (Mich., 34), Naxos et Paros (CIG, 2263), Naxos et Arkésiné d'Amorgos (SIG, 517), Sardes et Éphèse (*Or. Gr.*, 437).

3° Téos avec différentes villes crétoises (Mich., 51-66), Paros et Allaria (Mich., 47), Gortyne et Rhizène (GDI, 4985), Lyttos et Malla (*ibid.*, 5, 100), Gortyne et Lato (BCH, 1902, 210), Hiérapytna avec Priansos, Lyttos, Magnésie (GDI, 5040-42), Gortyne-Hiérapytna et Priansos (5024), Gortyne avec Knossos et Amyklées (5017, 5025), Lato et Olonte (5075), Confédération crétoise et Anaphè (5146).

au tiers qui a pris en main les intérêts de l'étranger lésé par un de ses compatriotes (ce serait l'explication véritable du passage de l'inscr. de Chaleion où Ed. Meyer a voulu voir le prototype grec de l'adoucissement du droit de la cité par introduction dans les affaires intérieures du *jus peregrinum*).

On doit signaler encore, pour la discussion des *ostraka* provenant des ostracophories athéniennes, les *Notes sur l'Ostracisme* (*Mémoires de l'Acad. des Inscr.*, 1907) dans lesquelles M. Martin a complété son article *Ostrakismos* du *Dictionnaire* de Saglio où sont reproduits les tessons SIG, 4-6.

Dans les fascicules des *Dictionnaires d'Antiquités* parus en 1907, il faut signaler, dans le Pauly-Wissowa, les articles *Euboia*, *Epidauros*, *Erythrae*, *Eunenes*, *Epimeletai*, *Epistatai*; dans le Saglio, les articles *Prosodoi*, *Provincia*, *Proxenia*, *Prytaneia*, et, dans le *Dictionnaire d'Archéologie chrétienne* de Leclercq et Cabrol, les véritables mémoires concernant l'épigraphie grecque chrétienne que contiennent : *Amphores* (estampilles chrétiennes, notamment le ΧΜΓ que, après discussion, dom Leclercq interprète Χριστού Μαρία γέννα), *Ampoules* (notamment celles de Saint Ménas; examen de la prière gravée sur l'*encolpium* de Monza, CIG, 9065), *Amulettes* (une trentaine d'invocations ou imprécations), *Anges* (examen des stèles de Théra où Πάγγελος invoqué ne serait pas le génie du mort, mais l'ange gardien de la tombe), *Antinoë* (admet la lecture de Batiffol, ἐχομίθη Μακκρία Θάϊας), *Antioche* (une trentaine d'inscr. chrétiennes), *Apartnée* (inscr. avec relevé des patronymiques chrétiens), *Aquilée* (id.), *Architecte* (5 ex. dans l'épigr. chrét. : τεχνίτης dans Wadd., 2408 et 2683; ἀρχιτέκτων dans BCH, 1896, 395 [près Édesse], BCH, 1893, 288 [Synnada], IG, XIV, 455 [Catane]), *Athènes* (une dizaine de spécimens d'inscr. chrét. dont la Société d'Archéologie chrétienne posséderait environ 5000), *Bagaout* et *Baouit* (monastères égyptiens de, articles de H. Leclercq et J. Clédât, reproduisant toutes les inscr. importantes).

Acquisitions de Musées. — Au British Museum : sur une plaque d'argent où est gravée la tête d'Hadrien, Κάλιππος ἄρχων Ἀδρι(ανοῦ) Καίσαρος. — Sur des castagnettes en bronze Ὠάτα; εἰμί. — Sur le couvercle d'un sarcophage de marbre (Sardes) : ἐπι Ιερῶς Πανφίλου Μητροδόωρος Ἀρτεμιδώρου περιφάντης (cf. le περιφαντήριον de BCH, XXI, 483). — Sur un lécythe Εὐνομος καλός. — Sur un canthare (Olbia) Διονύσου. — Sous la base d'un éléphant d'ivoire (Oxyrhynchos), ΑΙΚΥΠΗΘΗΝ. — Sur une cylix (Rhodes) ΑΓΑΘΑΣ; sur le dos d'une femme diadémée en chiton Μηνο[φίλου ἔργον?], *Jahrb. Anz.*, 1907, 379-386.

R. Weil, *ibid.*, 402-408, sur les médaillons d'or trouvés à Aboukir (sur les cinq du Musée de Berlin cf. l'analyse du mémoire de Dressel, *REG*, 1907, 104) qui portent au revers Βασιλεύς Ἀλέξανδρος ou Βασιλέως Ἀλεξάνδρου. Il rappelle la découverte de R. Mowat (*Bull. Soc. Antiquaires*, 1902) sur le médaillon d'or qui porte la mention des jeux Ὀλύμπια et la date (242-3 ap. J.-C.). — Sur le Παξιτέλης ἐποίησεν de la base du groupe de Vénus et l'Amour au Louvre, Michon, *Bull. Soc. Ant.*, 1906, 125.

ATTIQUE

Athènes. — W. Kolbe, *BPhW*, 1907, 329-333 : quelques remarques sur les inscr. qui traitent de la reconstruction des murs au IV^e s., à propos de la dissert. d'A. Frickenhaus (*Athens Mauern*, Bonn, 1905); fragm. *AM*, 1903, 391, ἀναβασιμός = marche d'escalier. Sur l'ensemble de la question, F. Noack, *Die Mauern Athens*, dans *AM*, 1907, 90, 123 et 473.

P. Foucart, *J. des Savants*, 1907, 477-86, montre, d'après les caractères épigraphiques des bornes qui se rapportent à la construction du Pirée sur les plans d'Hippodamos (*IG*, IV, 519 a, 521 f, 520-21), que cette construction fut entreprise sous les auspices de Thémistocle, vers 478; il suppose qu'il faut restituer [Ἰσ]κωνῆς; et non [Ἀφροδίτ]ης; dans Ἐφ. ἀρχ., 1884, p. 170, l. 45; avant Salamine, Thémistocle aurait élevé un temple à Artémis Hyrcanienne sur le promontoire de Kynosoura, non loin du futur trophée de la victoire. Ce temple serait distinct du temple consacré par lui à Aphrodite, après Salamine, à Étioneia; et cet Aphrodision, à son tour, ne doit pas être confondu avec celui de Konon.

A. Wilhelm, *Jahreshefte*, X, 32-35 complète *IG*, II, 122 par deux fragments. C'est un décret σοιγυρόν (irrégularités dans la ligne 1 après le titre) de 338-7 pour deux Andriens Dracontidès f. d'Amphotéros et Hégésias f. de Stésagoras. Le démotique du secrétaire ne peut pas être restitué Εἰτεαῖος; : dans *IG*, II, 130, ce démotique n'est pas celui du rogator; ΕΠΕΣ ne doit pas être complété ἐπεσ[τάται; (le décret est du premier quart du III^e s.), mais ἐπέσ[τα]τε p. ex.

A. Wilhelm, *Jahreshefte*, X, 25-40, republie le fragm. *IG*, II, 971 c qu'il a retrouvé à Athènes et qui n'était connu que par une copie étrangement interpolée de Pit-takis. Les victoires cataloguées sont de 399-8, de 388-6 et de 376-5. A noter surtout en 387-6 : παλαιὸν ὄραμα πρῶτον παρεδίδαξαν οἱ τραγωιδοί.

P. Foucart, dans le premier des trois articles serrés et pleins de faits qu'il a consacrés aux *Urk. dram. Aufführ.* d'A. Wilhelm (*J. des Savants*, 1907, 468, 545, 590), insiste aussi sur l'importance de ce fragment. Il établit notamment que les listes annuelles des vainqueurs aux Dionysia auraient été gravées en 330 sous l'administration de Lycurgue, établies d'après les *Nikai* d'Aristote et tenues au courant par des additions régulières; qu'il y eut interruption des Dionysia en 411, 404 et 403; qu'à partir de 386 pour la tragédie et 339 pour la comédie, les acteurs de Dionysia, durent, avant les pièces nouvelles, représenter l'œuvre d'un ancien poète choisie sans doute et mise en scène avec le concours de l'archonte et que, avant 342, le drame satyrique s'était détaché de la tétralogie; que le régime de la synchorégie, institué en 406/5, avait cessé en 399/8. A la liste des vainqueurs aux Lénaiia (poètes comiques, Wilhelm, p. 123), P. Foucart ajoute à la fin de la première colonne Platon et Leukon. Il admet l'absence d'une colonne entre les deux fragm. a et b (*IG*, II, II, 5, 977, Wilhelm, p. 101) dans la liste des poètes tragiques. — Aux comptes-rendus déjà signalés sur les *Urk. dram. Auff.* on doit ajouter la note de F. Hiller von Gaertringen, *Klio*, 1907, 142-143, la tentative de reconstruction mathématique des colonnes du texte *IG*, II, 971 par H. Schenkl, *BPhW*, 1907, 445-448, 862-863, et les comptes-rendus de Cardinali, *Ausonia*, 1907, 189, et de M. N. Tod, *Classical Review*, 1906, 182. Il faut examiner de plus près les

articles que Reisch et que Capps ont consacrés à cette question des concours dramatiques qui promet de rester longtemps à l'ordre du jour.

E. Reisch, *Ztschr. f. Österr. Gymn.*, 1907, 289-315.

1° Les *kómoi*, dont l'introduction marque le commencement de nos listes, ne désigneraient pas les chœurs dramatiques au sens large, mais les dionysiastes qui dansent en chantant ces *phallika* qu'Aristote (*Poét.*, 4, 1449, a) désigne comme ayant préparé la voie à la comédie. Cette introduction des *kómoi* ne daterait pas de 487, comme le voudraient Wilhelm et Capps, mais de 490, l'année de Marathon et peut-être pour contribuer aux réjouissances de la victoire. 2° Les listes auraient été gravées sur un édifice hexagonal (celles des vainqueurs à l'intérieur, celles des chorèges à l'extérieur), bâti *ad hoc* par l'agonothète de 278, fait dont le souvenir s'est conservé sur un fragment d'épistyle trouvé sur le flanc sud de l'Acropole (*IG*, II, 1193). 3° L'*agón* tragique des Lénéaia aurait pris fin vers 200; l'*agón* comique n'aurait pas dépassé le III^e siècle. 4° Les fragments *y z a'* (Wilhelm, p. 152) appartiendraient à une liste relative à l'*agón* comique institué par Lycurgue (cf. sa vie dans le *Ps-Plut.*, p. 841 e) avec les mêmes privilèges pour ses vainqueurs que pour ceux des Dionysies. — Parmi les corrections de détail, relevons la lecture proposée pour *IG.*, II, 973 e (Wilhelm, p. 74) [ὄπδ] Εὐεργ [... ἐνίκα] au lieu de [ἐπι] Εὐεργ[γ .., οὐκ ἐγένετο], ce qui débarasse à la fois, dans les années 163-1, d'un archonte inconnu et de la supposition qu'il y aurait eu, à cette époque, des intervalles de trois ans entre les concours comiques des Dionysies.

E. Capps, *Am. J. Phil.*, 1907, p. 82-90 et 178-190.

Dans cette importante étude critique, avec publication du fragment Pittakis *IG*, II, 971 i, M. C. propose d'y restituer à la l. 8 Μενατέλης Ἀναγ (?); ce chorège de l'Erechtheis en 399/8 serait le Ménétèlès d'*Anagyros* qui nous était déjà connu comme tel à cette date par la base *IG*, II, 1249, où il faudrait restituer par conséquent comme nom d'archonte Ἀριστοκράτης. Parmi les autres faits que C. essaye d'établir, signalons : 1° la synchorégie instituée pour les Dionysia en 406/4 ne resta en vigueur que l'année suivante; il n'est donc pas besoin de placer aux Lénéaia la victoire de Képhisodotos en 402 avec un seul chorège, et l'introduction du concours comique aux Lénéaia peut être de quelques années antérieure à 442; 2° dès l'origine, et non pas seulement à partir de 380, comme le veulent Reisch et Wilhelm, c'est le poète qui est inscrit comme vainqueur, et non le didascale. Enfin, une revue attentive des résultats obtenus par M. Wilhelm permet de modifier et de préciser les listes des comiques vainqueurs aux Lénéaia et aux Dionysia. On peut résumer ainsi qu'il suit l'état actuel de la question (1).

(1) Je ne connais que de seconde main le nouveau programme d'Ad. Brinck, *De choregia quaestiones epigraphicae* (Kiel, 1906). Dans *Class. Philol.*, II, 1907, 23, Capps a étudié le τὰ ἀρχαιοτέρα Διονύσια de Thucydide, II, 15. Il désignerait ainsi les Anthestéries comme plus anciennes que les Lénéennes qui se célébraient dans le même enclos sacré des Limnai. Si Thucydide, en employant ce comparatif, n'a pas pensé aux Dionysies urbaines, c'est que celles-ci étaient d'institution beaucoup plus récente. W. Vollgraff, *AM*, 1907, 90, établit indépendamment que la conquête d'Éleuthères qui a amené leur établissement à Athènes n'est guère antérieure à 420.

Fastes des Dionysia.

Colonne I comprenant 41 années 435-446.	Colonne II comprenant 39 années 445-407.	Colonne III comprenant 40 années 406-366.
486 Chionidès (?)	439 Télékleidès III	406 Nikophon
472 Magnès I	436 Lysippos II	405 <i>Aristophanès</i>
470 Alkiménès I	435 Phérékratès	404-3 Théopompos
458 Euphronios I	434 Hermippos II — (1)	402 Képhisodotos
455 (?) Ekphantidès IV	426 Aristophanès II —	398 (?) Archippos I
452 Kratinos VI	425 Eupolis	387 Araros
451 Diopceithès II	423 <i>Kratinos</i> (2)	376 Anaxandridès VII
450 Kratès III	422 <i>Hermippos</i>	375 <i>Anaxandridès</i>
446 Kallias II	421 <i>Eupolis</i>	
	418 Kantharos (?)	
	417 Phrynichos	
	414 Ameipsias	
	412 Platon	
	411 Philyllios (?)	
	410-9 <i>Lysippos</i>	
	408 Lykis	
	407 Leukon	

Fastes des Lénaiä.

Colonne I compren. 31 années 442-412.	Colonne II compren. 32 années 411-380.	Colonne III compren. 40 années 379-340.	Colonne IV compr. 32 années 339-308.
441-0 Xénophilos I	410 Polyzélos (?) I	377 Philippos II	336 Dionysios I
437 Télékleidès V	409 Métagenès II	376 Chorégos	335 Kléarchos I —
436 Aristoménès II	408 Théopompos II	375 Anaxandridès III	334 Athénoklès
435 Kratinos III	407 Polyzélos IV	370 Philétairos II	333 Pyrrhès (?) I
434 Phérékratès II	405 <i>Aristophanès</i>	369 Euboulos VI	330 Alkénor I
433 Hermippos IV	402 Nikophon	368 Ephippos	329 Timoklès I
428 Phrynichos II	401 Apollophanès I	364 Antiphanès VIII	328 Prokleidès I
427 Myrtilos I	400 Ameinias	363 Mnésiarchos I	324 Ménandros I —
426 Eupolis III	399 Nikocharès	362 Nausikratès III	323 Philémon III
425 Aristophanès IV	398 Xénophon I	358 Euphanès	320 Apollodoros
424 <i>Aristophanès</i>	394 <i>Aristoménès</i>	357-1 Alexis II —	319 Diphilos III
422 Philonidès	392 Philyllios	350 Aristophon	318 Philippidès II —
	391 Philonikos	340 Képhisodoros (?)	314 Nikostratos
	388 <i>Aristophanès</i>		313 Kalliadès
			311 <i>Philippidès</i>
			310-9 Ameinias I

(1) Les tirets après des chiffres romains indiquent que le nombre indiqué doit être considéré comme le nombre minimum et que l'inscription complète devrait donner un chiffre plus fort.

(2) Les noms en italiques sont ceux des poètes dont la victoire considérée n'est connue que par des textes.

W. N. Bates, *Am. J. Arch.*, 1907, p. 307. Sur une même base de marbre provenant de l'Asklépieion, 4 dédicaces successives à Asklépios : 1^o Kallias d'Euonymon au IV^e siècle; 2^o Apollodoros de Sypalettos et Lysandridès de Pèlèkes dont le père Lysanias est éphèbe en 282; 3^o Philios (?) de Phalère connu comme prêtre d'Asklépios en 224/3 ou 211/0; 4^o le peuple, sur l'ordre du dieu, à son serviteur (λειτουργός) Ménandros au I^{er} siècle.

K. Rhômaios, *Ἐφ. ἀρχ.*, 1906, 191. Dans des recherches faites en 1902 parmi les pierres éparses sur le flanc N. de l'Acropole, on a trouvé : une base signée d'Euchein de Képhisia (cf. Loewy, 34); la dédicace d'un agonothète du I^{er} siècle après J.-C. (arch. Architimos) qui a pour hypopaidotribe Apollonidès de Phréarre connu comme paidotribe par *IG*, III, 1, 406; la base de prêtresse de Déméter et Koré d'époque impériale; un fr. de poterie portant en caractères archaïques Κ ou Σ]αμύοττας | καλός.

E. Petersen, *Der Burgtempel der Athenaia* (Berlin, 1907). P. 15, dans *IG*, IV, 1, 18 l. 8, restituer ἰφῆν au lieu d'ἰφην. P. 80, dans *IG*, II, 844, contenant des prescriptions très mutilées, probablement relatives aux Apaturies, corriger Ἄρνεώς en Ἄρνεός; il s'agirait d'une brebis de 6 drachmes sacrifiée à Erechtheus; plus bas, au lieu de προγόμιον, lire στέμμα προτόνιον; ce serait l'aigis avec laquelle la prêtresse de la Polias va rendre visite aux nouveaux mariés; à côté de ce symbole d'Athéna, il était question d'un des emblèmes d'Apollon Patrôos également porté processionnellement : ἐπιτοξίδες (flèches?). P. 113, dans *IG*, I, 322, étudie quelques termes techniques γογγύλος λίθος, παραστάς. P. 124, commente *IG*, II, 733, 735, 706; IV, C 71, en corrigeant quelques chiffres des donations et améliorant plusieurs passages : ainsi, 706, l. 16, ἐν τῷ | [ἐδῆσαι ἐύρημο]σται. P. 147, dans *IG*, I, 324, C, l. 60, lire κατχ[[(σε)σ]α]ντι.

Sur le Pandroseion et l'Erechtheion, voir encore Jane Harrison, *Primitive Athens as described by Thucydides* (Cambridge, 1906), p. 43. Le Pythion de Thuc., II, 13 devrait être identifié au bâtiment dont on voit les traces devant la grotte, au pied N.-O. de l'Acropole, où l'on a trouvé 11 *pinakes* offertes par des archontes au sortir de charge dont 2 sont reproduites d'après *Ἐφ. Ἀρχ.*, 1897, p. 8. De même, sont reproduites les inscr. qui ont permis d'identifier l'Ameyneion (p. 103) et le temple d'Aphrodite Pandêmos (p. 107). Celle-ci serait d'origine phénicienne. Miss H. reconnaît maintenant un Melkarth dans le Zeus Melichios de Thuc., I, 126, comme la Blauté de *IG*, III, 411 (εἴσοδος πρὸς σηκὸν Βλαύτης, καὶ Κουροτρόφου) serait un essai d'assimilation de Baalat que traduirait Aphr. Pandêmos. Il y aurait, de même, influence orientale dans les dieux-serpents, Cécrops, Erechtheus, Erichthonios. Cette mauvaise thèse a été soutenue indépendamment par Benj. Powell dans les *Cornell Studies in Class. Phil.*, 1906.

Sur cette Blauté que *IG*, III, 411 montre adorée dans le *sêkos* de la Kourotrophos, Chr. Tsountas, *Ἐφ. ἀρχ.*, 1906, 246, apporte quelque lumière en remarquant que Pollux explique ainsi son nom (qu'Hésych. définit τόπος Ἀθήνησι) : στανδαλίου τι εἶδος καὶ ἥρωος Ἀθήνησιν ὁ ἐπὶ Βλαύτη. Ce héros, dont l'autel s'élevait près du sanctuaire de Blauté, serait celui que symbolise en quelque sorte une stèle trouvée en 1904, portant Σῆλων ἀνέθηκε inscrit entre un serpent — le symbole ordinaire des héros — et une sandale — la *blauté* dont le nom était celui de la déesse sous le *sêkos* de laquelle se trouvait l'autel du héros. — Sur l'Aphrodite

à la sandale, dont le type pourrait s'inspirer de quelque représentation de cette Blauté (*R. arch.*, 1903, I, 210), sur l'Hermès μονοσάνδαλος et le παῖς ἀμφοδάλος; d'Éleusis qui ne porte de sandale qu'au pied droit et sur le symbolisme de la sandale, voir Amelung, *Dissert. pontif. acad. rom. di Archeol.*, 1906, 120.

J. Kirchner, *AM*, 1907, 470-472, montre, grâce à une copie de Finlay, que l'inscr. *IG*, II, 1194, comprend, outre la partie centrale, seule reproduite dans le *Corpus*, quatre mentions (deux de chaque côté, une manque à g.) des couronnes obtenues par le stratège sous quatre archontes. La pierre a été retrouvée et confirme les dates des archontes : Kléomachos 256-5, Kallimédès 246-5, Thersilochos 244-3.

J. Sundwall, *Zeitschr. f. Numism.*, 1907, 273, place, d'après les monnaies, la série Διονύσιος-Δημόστρατος vers 30 avant, et non 146-88, comme avait proposé Svoronos. Dans *Klio*, 1907, 433, il montre que c'est seulement par une erreur de lecture qu'on a placé, depuis Beulé (*Les monnaies d'Athènes*, p. 349), un Ariarathès comme magistrat monétaire dans la série Νικογένης-Καλλιμαχος; c'est Ἀνδρέας; qu'il faudrait lire sur le tétradrachme de la collection Prokesch, qui se placerait vers 120. Cependant un Ariarathès aurait vécu alors à Athènes; c'est à cet Ἀριαρθῆς Ἀττίλου [Συπαλίπτιος], qui paraît dans une liste de pythaiistes de 128/7 (*BCH*, XXX, 200), que M. S. voudrait identifier Ἀριαρθῆς ἐμπορίου ἐπιμελητής de 132/1, connu par 3 σικώματα de Délos (*BCH*, XXIX, 10 et 221). Ce dernier ne serait donc pas le fils aîné d'Ariarathès V, qui aurait eu à peine vingt ans, mais un fils qu'Attalos II, peu après son avènement (159), aurait eu de Stratoniké, la sœur d'Ariarathès V avec lequel Attalos avait été autrefois reçu dans ce dème de Sypalettos (*SIG*, 298). Pour ne pas créer de compétiteur au fils que Stratoniké aurait eu d'Eumène II, le futur Attalos III, Attalos II aurait fait élever à Athènes cet Ariarathès Attalou, comme les autres enfants dont l'existence résulterait du τεκοῦσῆς πολλῶν; que Plutarque applique à Stratoniké (*de frat. amore*, 18), — théorie à laquelle on a bien de la peine à se rallier.

W. S. Ferguson, *Classical Philology*, 1907, 305. Discute plusieurs points du décret de Phaidros (*IG*, II, 331) et rétablit ainsi la liste des archontes : 291/3 Olympiodoros, 293/2 Charinos, 292/1 Philippos, 291/0 Kimon, 290/89 Dioklès. — *Ibid.*, p. 404. Le décret des Dionysiastes d'Athènes (*Or. Gr.* 352), en faveur du roi Ariarathès V de Cappadoce et de la reine Nysa, doit être compris entre 146 et 130 : en effet, lorsque Ariarathès mourut en 130, son fils aîné n'avait pas plus de vingt ans; il y a donc lieu de placer son mariage avec Nysa vers 152. Or, vingt ans auparavant, en 172, Pharnakès de Pont épousait Nysa, petite-fille d'Antiochos III. N'est-il pas vraisemblable que la Nysa d'Ariarathès V était la fille de celle de Pharnakès?

W. S. Ferguson, *Transactions of American Philol. Assoc.*, 1905/6, p. LXII. Montre comment le γραμμ. κατὰ πρωτανείαν s'est substitué au début du IV^e s. au γραμμ. τῆς βουλῆς, parce que ce fonctionnaire cessa d'être pris dans le sein du Conseil. Pour la date de 172/1 assignée par lui à l'archonte Tychandros, la difficulté soulevée par Dürrbach, *BCH*, 1905, p. 190 ne serait pas fondée : du fait que les Athéniens ne sont pas maîtres de Délos à cette date, il ne résulterait pas qu'ils fussent obligés de solliciter une autorisation pour y ériger une statue et un décret. (M. F. peut avoir raison; mais la l. 19 de Dittenberger, *Or. Gr.*, 266, à

laquelle il renvoie, ne peut pas s'appliquer dans le cas de *Or. Gr.*, 771). Sur la succession dans l'ordre officiel des tribus, que M. F. établit pour les prêtres d'Artemis Kallisté comme il l'a déjà établie pour les prêtres d'Asklèpios (où la coïncidence avec le secrétaire du Conseil choisi de même, interrompue en 322, ne recommence qu'à partir de 261) et sur la révolution oligarchique de 103-2, voir p. 183; sur cette révolution oligarchique à laquelle Ferguson a conclu d'après les documents épigraphiques et numismatiques, voir Schneider, *W. kl. Ph.*, 1906, 719.

A. Wilhelm, *Wiener Studien*, 1907. 1. Dans *IG*, II, 186 restituer l. 30 : ἀπέχονται τῶν [ὁ]ρίων τῆς Ἀττικῆς. Le droit de propriété ne serait pas accordé près des frontières de l'Attique.

W. Crönert, *Jahreshefte*, 1907, 146. *IG*, II, 3107 serait l'épithète de l'hétaïre épicurienne Hédeïa de Cyzique; peut-être le Thespis de Laodicée d'*IG*, II, 3131 est-il aussi l'épicurien connu.

A. J. Holwerda, *Mnemosyne*, 1907, 178, explique l'inscr. funéraire *IG*, II, 3961, en ponctuant v. 2 après αὐτῶ δὲ οὐ (κείσθον sous-entendu) et v. 3 après μητρὶ; et la phrase comprise entre deux points en haut est comme une parenthèse, ainsi λυπόντε peut se rapporter à αὐτῶ.

P. Stengel, *BPhW.*, 1907, 1066. Dans la l. 32 de l'inscr. instituant les Héphaïstia (Ziehen, *Leges sacrae*, 12), restituer : λαμπάδα ποιῆν, et dans la l. 31, σφύγγου προσάγειν πρὸς τὸν βωμόν; on aurait amené à l'autel les bœufs de l'hécatombe ayant autour du cou la corde qu'il suffisait de serrer pour les étouffer.

D. M. Robinson, *Classical Philol.*, 1907, 100. Quelques corrections aux κωνίσκοι qui se trouvent près du Dipylon, *Ἐφ. ἀρχ.*, 1894, 221.

E. Pridik, *Jahrbuch*, 1907, 249. Quelques corrections à *IG*, I, 450, catalogue de morts à la guerre, retrouvé au Musée de l'Ermitage.

O. Hoffmann, *Die Makedonen*, 1906, p. 139. Dans le traité de Perdikkas de Macédoine avec Athènes en 423 (*IG*, I, 42), parmi les membres de la famille royale signataires de cet acte, il faudrait restituer : B, 12, Ἀρχέλας Π[ερδίκκ]ο [Ἄ]γερρος Φιλίππ[ο], B, 13 [Τα?]υρός Ἀλκέτο; Archélas était le fils du roi, Agerros et Tauros (?) ses neveux. Parmi les noms des co-jureurs que M. H. étudie ensuite, il propose de rétablir Νο[έμων], Διδ[όν], Κατ[άρις], Λυκέ[ας], Βοῦκ[ρος].

A. Brueckner, 62^{me} *Winckelmannsprogramm* de Berlin (celui pour 1902 paru en 1907). A propos de vases attiques du v^e s. (cf. *REG*, 1903, 40) portant προσαγορεύω suivi ou non de χαιρεῖν (dans le sens de : s'adresser à quelqu'un pour le saluer, offrir en salut), il se rappelle avoir vu naguère sur le mur de l'Acropole un bloc de poros avec l'inscr. ἀπαγορεύω | καταγορεύω.

K. Münscher, *Philologus, Suppl.-Band*, 1907, 491. Le L. Flav. Philostratos de Steiria, mentionné comme archonte dans *IG*, III, 1202, est l'auteur des *Imagines*, né en 191; son archontat se placerait vers 254/5; c'est son beau-père, l'historien d'Apollonius de Tyane, marié à Aurélie Mélinité, originaire d'Érythrées, qui serait nommé sur la base d'Olympie, *SIG*, 412 et dans le décret d'Érythrées, *SIG*, 413.

Sur l'organisation de l'éphébie, voir Kenneth J. Freeman, *Schools of Hellas* (Londres, 1907) et Al. Bryant, *Harvard Studies*, 1907.

Sur les 4 *phylai* primitives, voir J. Lezius, *Philologus*, 1907, 321 et sur les ques-

tions relatives aux tribus et aux phratries, *L'Organisation de la cité athénienne et la réforme de Clisthènes*, p. 1-93 de *La Polis grecque* par H. Francotte (Paderborn, 1907). Sur les *dogmata* du synédriion de la 2^{me} Confédération athénienne, *ibid.*, p. 162 et suiv. et Marshall, *The second athenian Confederacy* (Cambridge, 1905; cf. *REG*, 1907, 110). Sur toutes les inscr. relatives au tribut des alliés, Francotte, *Musée belge*, 1907, 173.

Sur le fronton d'une stèle funéraire, ΚΑΛΛΙΣΤΟΜΑ... ΔΙΣΤΙΣ : et, sur une loutrophore, Κτησίλλα, Ἄρχιππος et son fils Εὐθυκλής d'Acharnes : au musée du Louvre, *Jahrb. Antz.*, 1907, 373 (d'après les Nouv. acquis. du dép. des Antiquités).

La stèle du gymnaste Plôtis (*IG*, 4344) qui se trouve au Musée de Nice, a été publiée en photographique par M. Espérandieu, *Bull. Soc. Antiq.*, 1906, 337. L'archonte Kalippos d'une médaille d'Hadrien a été signalé plus haut, p. 161.

Sur le cou d'un lécythe attique, M. Welsch, *JHS*, 1906, 233, signale la formule : ὄρος μνήματος ; sans doute le lécythe était dressé à l'extrémité d'une concession funéraire. — A l'avvers d'un disque en cuivre, autour d'une tête laurée, le mot τετραδραχμον indiquerait, selon N. Svoronos, *Journ. Intern. Arch. Num.*, 1907, p. 237, qu'on se trouve en présence d'un poids employé à vérifier les tétra-drachmes (il pèse, en effet, 17 gr. 50). — L'éphèbe Πίθων d'un vase de Boston, *Harvard Studies*, 1906, 145 est peut-être celui que mentionne le catalogue des morts de 459/8, *IG*, I, 433.

Képhisia. — Dragoumis, *Ἐφ. ἀρχ.*, 1906, 190. Base d'une statue de Phaéthon consacrée aux Muses à l'époque, et peut-être par les soins, d'Hérode Atticus. Non loin M. D. a retrouvé l'inscr. signalée par Fourmont (*IG*, III, 815) près de l'église de H. Stéphanos.

Markopoulo, *ibid.*, 1907, 24. Funéraire avec le démotique Σταιριεύς. — Borne hypothécaire πασιτ' Εργακλέος Κοπρέο (2^{me} moitié du 1^{er} s.).

Icaria. — J. Hatzfeld, *Mélanges Rom.*, 1907, 138. Le bas-relief Barraco qui, selon Koehler (*IG*, II, 5, 11 90 sc.), appuyé par Colin (*Le culte d'Apollon Pythien*, p. 63), proviendrait d'Icaria, serait un ex-voto élevé, vers 400, par quatre membres de la famille des Eupatrides, envoyés comme pythaïstes à Delphes en compagnie d'un devin, représentant le même *génos*.

Ljossia, près de Décélie. — R. Münsterberg, *Mittheil. aus Bosnien*, X, 1906-7, p. 375. Trois *tabellae* de plomb athéniennes conservées au Musée de Sarajevo : la 1^{re} ne contient que 12 noms disposés en colonne; la 2^{me}, 3 colonnes comportant chacune une imprécation avec la formule : ἀνέμπαλιν πάντα γένοιτο καὶ ἔπη καὶ ἔργα καὶ χεῖρας καὶ πόδας καὶ ψυχὴν; la 3^{me} se lit : Σφοδαῖος ὁ Αἰγυπτῖος | Τυοῦ[ἀρη καὶ] Θεωκρίτην τ|ήν Δι[οῦ? τοῦ] Αἰγυπτῖου. Ces *tabellae* sont à joindre aux 220 de Wunsch, aux 24 de Ziebarth, aux 5 de Stryd qu'étudie W. Rabehl, *De sermone defixionum atticarum* (Berlin, 1906).

PÉLOPONNÈSE

Argolide. — *Corinthe*. — G. Lambakis, *Mélanges Salinas* (Palerme, 1907), p. 48. Outre des *graffiti* qu'il aurait relevés dans une carrière voisine et qu'il donne en caractères épigraphiques (je lirais : Πρακτωρ·ανοί· | Γναῖος Πομπήτιος | Ζήνας

ἀγορανομίῃσας | Διός, Διονυσω...?), M. L. reproduit les inscr. *IG*, IV, 206-7 et prétend apporter de même une copie nouvelle de *CIG*, 8640 et de l'inscr. que Kirchhoff y cite d'après la Chronique Pascale (II, p. 254 Bonn). Ignore-t-il qu'elles ont été étudiées par Monceaux, *Gazette archéologique*, 1884, 277? — A. Skias, Πρακτικῆ, 1906, discute la topographie de Corinthe antique et donne une carte détaillée des ruines.

Égine. — E. Pfuhl, *Arch. Jahrbuch*, 1907, 129. Stèle de Ξενοκλῆς Φιλο... | Μουσός, sans doute un fonctionnaire ou un soldat du temps de la domination pergaménienne. Le même auteur, rendant compte de l'*Ægina* de Furtwaengler, *G. G. A.*, 1907, 676, indique que les textes invoqués par l'auteur témoignent que le Ἴσικος élevé à Aphaia sous la prêtrise de Kléoitias n'est pas nécessairement une *cella* sans colonnes. Sur l'inscr. d'Aphaia, *W. kl. Ph.*, 1907, 27.

Épidaure. — O. Hoffmann, *Glotta*, 1907, p. 68. Dans *IG*, IV, 951, l. 45, c'est à tort que Fraenkel a restitué ὑποδέκεσ[α] qui serait, à la fin du IV^e s., la plus ancienne forme d'une 2^e pers. sing. sur le modèle de δίδοσαι. Toutes les lignes s'arrêtant sur une syllabe entière, il faut lire : ὑποδέκεσ|[θ]αι αὐτὸν ἐνικουτοῦ, etc. F. Solmsen, *ibid.*, p. 76. Sur le nom de Κοιρόμαχος *IG*, IV, 1504, et la racine de la 1^{re} partie de ce nom.

P. Cavvadias, Πρακτικῆ, 1906, 96. Sur une base en grandes lettres, Ἀρτίμειτι. — P. 109 et 114, identification de l'Ἀφροδίτιον nommé par une inscr. du IV^e s. — 118-9, fac-sim. d'une dédicace d'époque impériale : Τελεσιφόρω Σωτήρι Φάβουλλος ἐξ ὀνείρωτος τὸν γάδον καὶ τὸ ἄγαλμα. L'idée que la thérapeutique ne serait pour rien dans les guérisons d'Épidaure, reprise par Cavvadias, *Congrès d'Athènes*, 1905, 279, a été examinée et généralement combattue par Th. Lefort, *Notes sur le culte d'Asklépios* (Louvain, 1906; extr. du *Musée Belge*), M. Hamilton, *Incubation* (Londres, 1906), et surtout par le Dr Aravantinos, Ἀσκληπιὸς καὶ Ἀσκληπιεῖα (Leipzig, 1907). Sur ce livre, cf. Ilberg, *BPhW*, 1907, 1590; H. Magnus, *Deutsche Litt. Zeit.*, 1907, p. 933; O. Weinreich, *Archiv für Religionswiss.*, 1907, 566.

Cynurie. — *Loukou* (monastère de). — K. A. Rômaios, Ἀθηνᾶ, 1906, 439. Fragment d'une stèle élevée probablement par Hérode Atticus en souvenir de l'asile que son grand-père Hipparchos avait reçu dans la région (cf. *SIG*, 394-5) et portant Ἰππάρχος Ἀττικῶ | πατήρ. Hérode avait dû y garder des terres, puisqu'on a retrouvé au même endroit un fragment contenant 7 lignes de cette inscription qu'il avait fait placer au pied des statues élevées à son affranchi Polydeukès transformé après sa mort, à la façon d'Antinoüs, en ἥρωας Πολυδευκίων; ce serait le 11^e exemplaire de cette série de stèles invitant à respecter le monument et à lui rendre des honneurs divins qu'Hérode avait érigées dans ses propriétés de Képhisia (*IG*, III², 1417-20, 22), de Marathon (*ibid.*, 1421; Koumanoudis, 2565; Ἀθῆναιον, X, 538) et de Rhamnonte (Kouman., 2566). La 10^e, transportée d'une de ces localités (peut-être aussi d'Aphidna, cf. *AM*, 1887, 315) au Musée Épigraphique d'Athènes, doit être publiée par Wilhelm. — A quatre heures à l'ouest de Loukou, au monastère du Prodomos (rive droite du Tanaos), sur la grande porte, une stèle de basse époque où Aphrodeisios Aphrodeisiou, mort à 18 ans, est représenté à cheval poursuivant un sanglier : probablement cette stèle était-elle associée à celle d'un frère du défunt, d'où le médiocre distique : ἀδελφῶν στέφανος δῖος (= δυοῖν?) γλυκὺς ἄλλ' ἀνέγνωθε δρακύνω(ν = δακρύων), μήτηρ δὲ μάλιστα.

Glumpeis (*Lumpria* ou *Lumpochória*, à tort *Lumpiada* ap. Frazer, *ad Paus.*, III, 22, 6). Rômaïos, *ibid.*, 533. Stèle du 1^{er} siècle de notre ère, dédiée par Damos-tratos à son père Polykratès représenté en cuirasse à la romaine. — Cette localité, connue par Polybe (IV, 36, V, 20), est située à 4 heures au N.-O. de Léônidion, où l'on aurait trouvé l'épithaphe d'un Pancharion d'Acharnes. M. R. montre que c'est une épithaphe depuis longtemps connue à Méridi en Attique (*IG*, II³, 1918).

Arcadie. — *Lykosoura*. — G. Dickins, *Annual Brit. School*, XII, 1905-6, 130. Après un nouvel examen de la question de Damophon, conclut que son œuvre se place après la ruine de Sparte en 188; c'est alors que, à côté du vieux temple de la Koré arcadienne, un nouveau sanctuaire aurait été édifié pour le couple éleusinien; le Sôsîgénéès que Pausanias nomme parmi les quatre introducteurs du culte des Mystères serait le père d'un des *damiourgoi* mentionnés vers 150 sur une inscr. de Mégalopolis (*Excav. at Megal.*, p. 130); c'est au *pinakion* contenant τὰ ἐς τὴν τελεστὴν que Pausanias a vu dans la *stoa* de ce sanctuaire, qu'appartient la *hiéros nomos* (Ép. ἀρχ., 1898, 249), dont les caractères sont contemporains de ceux de la dédicace de Lydiadas; ce Lydiadas ne serait pas le tyran de 230, mais celui qui fut ambassadeur à Rome en 179 (*ibid.*, 1895, 263); ce serait un descendant de Damophon que le dédicant nommé sur les fr. que Wilhelm (*AM*, 1891, 335) date de la fin du n^o s. et que M. D. propose de restituer ainsi : Ξενοφιλος Δαμοφώντος Μεσσήνιος τὸ ἄγαλμα τῆι Ἀγ[ροτέρη]ι Ἀρτέμιδι; καὶ τῆι πόλει [ἀνέθηκε]; ce Xénophilos serait l'arrière-petit-fils du sculpteur, si l'on en croit la restitution proposée pour Ép. ἀρχ., 1896, 117; ὁ θεῖνα καὶ Ξενοφιλος Δα[μοφώντος] | Μεσσήνιος Νικίππαν Δαμοφώντος τὴν | τοῦ πατρὸς μητέρα ἀνέθηκεν Θε[αίς]; c'est enfin du sculpteur lui-même que proviendrait la dédicace gravée sur le pied d'un hermès de Poséidon : Ποσειδῶν Ἀσφαλειῶν | Δαμοφῶν ἀνέθηκε (*JHS*, 1893, 337); l'occasion de cette dédicace pourrait être le tremblement de terre qui secoua la Sicile et l'Étolie en 183.

Tégée. — A. S. Arvanitopoulos, Ép. ἀρχ., 1907, 104-122, poursuit la publication des inscr. inédites (cf. précéd. *Bull.*, 63). — Dédicaces (n. 19, de stratèges?, n. 20, de Νάσιμος). — Base d'un Ῥουφεῖνος (début de l'époq. impér.). — Signature d'Olympiodoros de Mégalopolis. — Dans *GDI*, 1247 et dans le catalogue de *BCH*, XXV, 270 il faut lire οὔδ' ἔλαχον αἴσων ἐφ' ἱερῶν, équivalent de la formule athénienne : οὔτε ἐν πολέμοι ἀπέθανον τοῦ αὐτοῦ ἑταυτοῦ. — La dédicace *BCH*, XXV, 276 doit se lire : Ἀγρίαι; ἀνέθηκα Ποσειδῶνι τυχῶν τῷ θεῷ (génitif). — Le fragm., p. 118, où l'auteur voit une liste de *δαμιουργοί*, avait été déjà transcrit *στοιχηδόν* par G. Mendel, *BCH*, XXV, 269. — Sous un bas-relief de Pan, Ross avait lu quelques restes d'une inscr. métrique; les mots *καλαρόσπα* et *ἐκ νόσου* sont confirmés par des épigrammes de l'*Anthologie*.

K. Meister, *Indogerm. Forsch.*, 1906, 200. Dans *GDI*, 4598, Xouthias serait un périèque laconien; c'est le graveur qui aurait introduit des formes arcadiennes, telle la psilose de οῖοι ἡβίσοντι, τζατρικίαια (τζ était le substitut arcadien pour la labiovélaire); l. 10, lire le passif arcadien : ἀνριλέγωνται.

Laconie. — *Sparte.* — Les résultats considérables des fouilles entreprises par l'École anglaise au printemps 1906 ont été publiés dans le t. XII de l'*Annual*, 1905-6. La publication des découvertes épigraphiques a été partagée entre MM. Wace et Tillyard.

A. J. B. Wace étudie les tuiles estampillées trouvées dans les fouilles du rempart commencé dès 218, achevé par Nabis (207-192), détruit par Philopoemen en 188, reconstruit après la mission d'Appius Claudius en 184. C'est des deux derniers siècles avant notre ère que datent ces tuiles dont on publie 22 spécimens, divisés en 4 classes : *a*) la destination est spécifiée avec le nom du fabricant, ainsi : *Τειγέων δαμοσίω | ἐργώνα Δαμορχίδα* ou *δαμόσιος* (s. c. *tegula*) *τειγέων Διονύσιος*; *b*) en plus, le lieu de fabrication et le nom du magistrat éponyme, ainsi : *δαμόσιος τειγέων Ἀλέας* (attenant au sanctuaire d'Athéna Aléa sur la route de Sparte à Thérapné) *Ἀφροδίσιου ἐπι: Ἀργ: ἰδω*; *c*) même formule, sans l'éponyme et parfois sans le fabricant, ainsi : *δαμόσιος* (*tegula*) *Ἀθηνᾶς* (*ex officina*); *d*) indiquent seulement la destination, ainsi : *Βωρηεῖς ἱεροί* (*sacrae tegulae Orthiae*) ou *Ἐλεούσια* (*Eileithyia*). Une tuile ronde doit être classée à part : *Βασιλῆ Νάβι* (*regi Nabidi*); une autre, portant le nom du tyran au génitif, *Βαλέος, Νάβιος*, avait été publiée par Wolters *AM*, 1898, 139.

II. J. W. Tillyard étudie successivement les inscriptions provenant *a*) du sanctuaire d'Artémis Orthia sur la rive droite de l'Eurotas; *b*) du grand autel baignant dans l'Eurotas (à 100 m. au S. E. du débouché du nouveau pont sur la rive droite) qu'il faut probablement identifier à celui qui s'élevait dans le téménos de Lycurgue; *c*) de la forteresse élevée près du théâtre sans doute au III^e s. de notre ère; *d*) d'autres lieux.

a) P. 353, 2 reliefs en calcaire représentant un cheval; sous le plus complet, boustrophédon, en caractères du début du VI^e s. : *Ἐπικνίδα; τᾶ; Πι[ρ]θένοι; | ἀνέ]θεκε* *Ρορθ(εῖ)χι;*; p. 359, aux 9 stèles déjà connues, portant, sous le strigile (ou plutôt la faucille, qualifiée une fois de *δρεπίνη*) reçu en prix, les dédicaces à Orthia de jeunes garçons vainqueurs dans divers concours, viennent s'en ajouter 48 des deux premiers siècles de notre ère. Les concours sont désignés sous trois noms dont les leçons varient en raison de la recherche de la forme la plus archaïque : 1^o, *τὸ παιδικὸν μῶων* (au datif *μῶα* ou *μῶαι*), forme dorienne de *μουσα*; une sorte de chant choral à caractère guerrier; 2^o, *τὸ παιδικὸν κελῆων* (*καλιῆων, κελῶων, κελοῖων, κελσιῶων*; mêmes variantes au datif); c'est le mot qui entre dans *Καλαοῖδαι*, fêtes doriennes où l'on chante des hymnes en l'honneur d'Artémis; 3^o, *τὸ παιδικὸν καθηρατόριον* (*καθηρατόριον, κασσηρατόριον*, datif *κασσηρατορίοι*), probablement un jeu comportant une imitation de la chasse (*καταθηρατῶν*). Les garçons sont dans leur dixième année, *μικχιζόμενοι*, divisés en équipes ou troupes dont le chef est dit *βοαγός*; à douze ans, ils paraissent avoir pris le nom de *πίδεις* et leurs chefs celui de *πρατόπαις* ou *πρατοπάμπαις*; de dix à douze ans, le garçon est dit *κίσις*; de son *βοαγός*; à partir de douze ans, *συνέζηθος*, et, comme les chefs des *ἀγέλαι* sont choisis dans les grandes familles, on rappelle plus tard comme un titre honorifique qu'on a été de leur équipe au titre de *kasis* ou de *synéphēbos*. Il est probable que le nom d'*éphēbos* avait remplacé l'ancien nom d'*εἰσρην*, qui reparaît parfois, pour désigner les jeunes gens de 14 à 20 ans.

b) P. 440, au sud du Grand Autel, 4 fr. de marbre mutilés contenant probablement des listes de noms qui peuvent remonter au V^e s.

c) P. 441, décret de proxénie rendu en faveur de Karnadès, fils d'Aiglanor de Cyrène et de ses descendants; la stèle sera érigée dans l'emplacement légal, au temple d'Athéna Chalkioikos, par les soins de l'*ἀρχι:τέκτων*, sur les fonds de

l'ἐπιδαμιοργός; le décret est sans doute de l'époque où Sparte fit partie de la ligue achéenne (188-4). P. 446, marbre portant sur l'une et l'autre face une loi relative aux jeux dits *Léonideia*; entre autres dispositions d'administration et de police, cette loi, probablement de l'époque de Nerva, décide que les nomophylaxes et athlothètes devront veiller à ce que la panégurie ait lieu chaque année du 16 Agrianios au début d'Hyakinthios; pendant cette période, toutes les affaires devront être suspendues, ainsi que tous les droits d'entrée ou de sortie sur les denrées; il semble que l'entreprise des jeux soit concédée à une banque qui devra déposer une caution de 30,000 deniers; en cas de certaines infractions, les coupables seront frappés d'une amende de 500 deniers, avec droit d'appel s'ils ont été patronomes; si l'appel est rejeté, l'amende est augmentée de moitié, et cette moitié revient à l'accusateur, tandis que le reste est versé dans les caisses publiques. P. 452, fin d'une autre inscr. de même époque se rapportant aux mêmes jeux: « Les concurrents devront s'asseoir à l'endroit que leur assigneront les commissaires des jeux; tout refus sera puni d'une amende de 5 deniers. Dans ces conditions, le concours gymnique aura lieu chaque année conformément à la loi 27 (ῥήτρα). Les noms des vainqueurs seront gravés par les scribes dans le gymnase et conservés dans les archives publiques. Les prix devront être partagés entre ceux qui se sont fait inscrire directement pour le concours et ceux qui y sont envoyés après examen des magistrats (?). Conformément à la loi, le gymnasiarque distribuera l'huile à tous les inscrits, 4 cynthes aux hommes faits, 3 aux imberbes (ἀγενεῖοις), 2 aux garçons (παισι). L'huile devra être apportée dans le stade par celui qui aura reçu l'honneur de la xystarchie, en remplissant les fonctions ordinaires de cette charge ». Suivent les contre-signataires de la loi, 16 magistrats (peut-être le bureau de la *gêrousia*), le γραμματεὺς βουλῆς, 3 éphores, 4 nomophylaxes.

d) P. 456, bases de statues de Vespasien, Hadrien (avec le titre nouveau d'ἐυεργέτης τῆς Λακεδαιμόνος), Septime Sévère, M. Annius Florianus qui régna 80 jours après son frère Tacite en 376. P. 459, pierres du théâtre portant les noms de Damosthéneia, du prêtre héréditaire des Dioscures, de Julia Balbilla, de P. Memmius Deximachos, de Julia Pantimia, de Nymphodotos, fils de Xénophon et de Timousa, fille de Iamos, de T. Fl. Charixénos, de G. J. Charixénos, *πρεσβευτὴν εἰς Ῥώμην τὸν ἥρωα*, sans doute le chef de la famille des Charixénoi, P. Memmius, Cl. Apollonius, presque tous personnages déjà connus. P. 463, curieuse dédicace d'Apollonios, ὑπηρετίας καλῶς καὶ πιστῶς et de l'oinochoos Léontas à leur maître, le secrétaire du conseil, Métrodoros Apolloniou, qui fut envoyé avec P. Alkastos (φιλοκαίσαρος καὶ φιλοπάτριδος, υἱοῦ πόλεως) saluer en Pannonie Lucius Caesar (sans doute le fils adoptif d'Hadrien, César de 136 à 138), puis ambassadeur à Rome pour éclairer Antonin *περὶ τῶν πρὸς Ἐλευθερολίκωνας*; suit le début d'une dédicace semblable faite par ses esclaves à Kallikratès, *πρέσβυς συναρχείας*, doyen des magistrats, ambassadeur à Tarente, célébré pour avoir refusé une somme *χρυσῶ οὐκ ὀλίγου*. P. 467, listes de magistrats, *ἱεροθύται, βοαγοί, σπονδοφόροι, δημόσιοι, γέροντες*. P. 474, 5 funéraires; un alphabet à l'usage des écoles; une inscr. métrique, peut-être chrétienne: *τοῦτό σοι ναὸς | καλεῖται, τοῦτό σοι μυστήριον, | τοῦτο δεῖ τὸν | ζῶντα ποιεῖν τέλος | ἑρῶντα τοῦ | βίου*. P. 477, liste de 41 inscr. de Fourmont retrouvées dans les fouilles anglaises.

La *Classical Review*, 1907, 12, annonce la continuation des fouilles, qui auraient porté sur les ruines d'un temple que permettent d'identifier des tuiles estampillées au nom d'Ἀθηνᾶς Χαλκιοίκου. Le vocable de la déesse se justifierait déjà par la découverte d'un grand nombre de clous et plaques de bronze et de clochettes du même métal dont l'une porte : *Φειράνα Ἀθωνάϊκι ἀνέθεκε*. On signale encore 2 inscr. archaïques, l'une mentionnant l'*apella*, l'autre contenant 52 l. relatives à des victoires agonistiques.

A. J. Reinach, *Rev. Histoire d. Religions*, 1907, 320 : dans la *πειλα* dédiée aux Dioscures (Lebas-Foucart, 162 g), il faudrait voir, non une erreur pour *πύλα*, mais une transcription du latin *pila*, poutres sacrées, pris comme équivalent de *dokana*.

A. Solari, *Ricerche spartane* (Livourne, 1907) : il faut signaler les essais de restitution des fastes des épheores de 500 à 184 av. J.-C. (avec substitution des patronomes de 220 à 192) et de 117 à 244 ap. J.-C. et des fastes des navarques de 480 à 373 (d'après *Oxyrh. Pap.*, V col. 1, 22, on doit rayer de la liste Chilon, qui ne serait qu'harmoste à Égine).

Thalamai. — E. S. Forster a communiqué à M. P. Nilsson (*Griechische Feste*, 1906, p. 473) que dans l'inscr. de Zeus Kabatas (cf. précédent *Bull.*, 61) il faudrait lire : *πέμπτοι* Fétes : θέν [ι]λήμιον Γαιόλοι (?). A propos de cette inscr. F. Solmsen, *Rhein. Mus.*, 1907, 329, reprend, après Meister, l'étude des témoignages épigraphiques du dialecte « achéen » parlé avant le dorien en Laconie et que les périèques auraient introduit dans le dorien. Sur cette influence des périèques, voir Niese, *Goetting. Nachr.*, 1906, 400 et *Hermes*, 1907, 460.

GRÈCE DU NORD

Béotie. — Sur le couvercle d'un vase béotien de forme assez rare, qui appartient à l'Université de Marbourg, P. Kretschmer, *Glotta*, 1907, 82-86, lit en caractères du 1^{er} s. *Χῆρε κῆ τῶναι γάμι* (*χῆρες καὶ τὸ γάμιε*) et ὦ τί λέγεις (λέγεις). Sur la panse le nom Ἐπιχάροι, datif béot. d'Ἐπίχαρος pour Ἐπιχάρης. Un ami marié d'Épicharos lui aurait donné ce *λέβης γαμικός* pour l'exhorter à faire comme lui.

Thèbes. — Parmi les noms des béotarques de IG, VII, 2407, Hill, *Historical Greek coins*, 1906, p. 74, propose de restituer *Τιμομ[άχου]* et [Πο]θίωνος qu'on retrouverait dans le *Τιμο* et le *Ποθι* gravés sur les monnaies émises après la libération de Thèbes (379) par la Confédération béotienne. Sur la constitution de cette Confédération au début du 1^{er} s., voir l'important chapitre de l'historien Kratippos, publié dans les *Oxyrhynchus Pap.*, t. v (traduit par A. J. R. dans *Revue des Idées*, mai 1908) avec les observations de M. G. Glotz, à l'*Académie des Inscriptions*, 7 février 1908 et *BCH*, 1908.

Amphiaraion d'Oropos. — B. Léonardos, *Πρακτικά*, 1906, 83-85, annonce quelques proxénies récemment découvertes du 1^{er} s. av. J.-C. : le rogator de deux d'entre elles est Ἀντίθεος Βιόττου.

Sur le sénatus-consulte d'Oropos, quelques remarques philologiques de L. Basis, *Ἐπιστημονικὴ Ἐπετηρίς*, 1905-6, p. 84.

Vathy (N. E. de *Tanagra*). — Funéraire en dial. béotien *Εὐκλιῆς οὗτος ἔθαψαν τὸ σουθούτῃ τὸ Ἀριστιαστὴ κῆ Ἀφροδισιαστὴ κῆ τὸ φακατοίτῃ*. E. Herkenrath, *AM*,

1906, 434-436, distingue l'association militaire (εραπειται comme à Akraephaie) de l'association consacrée au culte d'Aphrodite et d'Aristè (ailleurs surnom d'Artémis et d'Hécate, ici sans doute divinité indépendante).

Coronée. — L. Havet, *R. de Phil.*, 1907, 94. La restitution de *IG*, VII, 2874 : [Πρακλ]εῖ, Παλαίμον· καὶ τῆ πόλει semble s'autoriser, ainsi que la suppression de la virgule entre les deux noms divins, de la présence d'un Palaemon Héraclès dans le *Rudens* de Plaute, v. 161.

Pagae. — A. Wilhelm, *Jahreshefte*, X, 17-32, ajoute au décret pour Sotélès f. de Kallinikos, *IG*, VII, 190, un fragment trouvé à Athènes, qui donne la fin des premières lignes, et il en propose une restitution complète. On connaissait déjà les largesses de Sotélès, les repas auxquels il a invité la ville entière, ses distributions, la fondation dont les intérêts permettront d'organiser chaque année la représentation de la pyrrhique. Ce qui est nouveau, c'est la date, une année entre la 81^e et la 89^e d'une ère qui a sans aucun doute 148 pour point de départ, c'est-à-dire entre 67 et 59 avant J.-C.; c'est la restitution des formules (κατεργάζεσθαι τὰ συμφέροντα), les commentaires sur les termes comme καθεστραμένος (signifiant ici non pas l'entrée en charge et l'exercice de la charge, mais simplement la désignation à la charge, quelques rapprochements ne laissent aucun doute), sur les mots qui précisent les libéralités de Sotélès. En passant, M. W. redresse un certain nombre de textes : on trouvera (p. ex. à *Chalcis*, à *Anaphe*) l'indication des progrès que son traitement leur a valu.

Thisbé. — P. Viereck, *BPhW*, 1907, 1067-1070. Sur le s. c. republié par P. Foucart (cf. précéd. *Bull.*, p. 52). Il doute que le texte des s. c. relatifs aux Grecs ait été gravé aussi en grec au Capitole, et que le nombre des secrétaires ait varié en raison de l'importance de l'objet en discussion.

Eubée. — *Chalcis.* — A. Wilhelm, *Jahreshefte*, X, 30, revient sur l'inscr. des technites qu'il a publiée *BCH*, XVI, 92 : l'intitulé (l. 8) doit donner, après le nom de l'ηγεμών, celui du prêtre de Dionysos. Le sculpteur Ζωΐλος est peut-être le Ζ. Δημοστράτου Ἀθηναῖος connu par une inscr. de Délos (fin du 1^{er} s. av. J.-C.). Une faute du graveur doit être admise dans la restitution καὶ τῆς ἀνατιθεμένης εἰκόνης ποιήσασθαι τὴν ἐπιγραφὴν (au lieu de ἀνατιθεμένης).

Papabasilieiu, *Ἐφ. ἀρχ.*, 1907, 18-23. — 1. Sur un vase, inscr. gravée à la pointe contre un certain Daiton (cf. *Ἐφ. ἀρχ.*, 1902, 113). Il devait y avoir deux vers au moins, mais la copie ne paraît pas exacte. — 2. Début de listes d'agoranomes ἀπὸ ἡγεμόνος Ἡγίπ(π)ου. — 3. Πηγινίξ, ethnique? — 5. Liste de noms. — 6. Chrétienne.

Érétrie. — K. Kourouniôtis, *Ἐφ. ἀρχ.*, 1906, p. 15. 2 lécythes blancs portant Δίφιλος καλός. Ce serait l'Athénien Diphilos Mélanopou qu'on rencontre sur des vases de même époque, notamment une cylix de Brygos (*JHS*, 1895, 164; 1899, 179); nommé proxène vers 450, il serait le frère du Lachès Mélanopou, stratège en 427, l'oncle de Diphilos, stratège en 414.

Aedepsos. — G. A. Papabasilieiu, *Ἐφ. ἀρχ.*, 1907, 11-18. Inscriptions trouvées antérieurement dans des thermes : bases d'Hadrien (elle a été retournée plus tard et a servi pour Constantin) et de Septime Sévère (la face postérieure a été aussi gravée plus tard, mais le nom de l'empereur honoré a disparu), élevées par le δῆμος Ἐστιαίων ou Ἰστιαίων. — Dédicace d'Athéné et de son fils Proxénos en l'hon-

neur de leur fils et frère Théophanès. — Stèle funéraire, homme nu debout : ἐπι Φηλικίων. — Épitaphe métrique (assez barbare avec des prétentions) d'un Diogénianos Νεικομηδεύς qui, après beaucoup de voyages sur mer, est mort à Aedepos : un navire est dessiné au bas de la stèle. — Épitaphe métrique (il ne reste que deux hexamètres) meilleure : la restitution χρηστ[τι]ανός paraît fantaisiste, le dernier mot lu est λεγεῶνος.

Tamynai. — Papabasilieou, Ἐφ. ἀρχ., 1907, 23-24 : honorifique pour Hippos-thénès et Æschylos ; leurs statues seront exposées dans le gymnase, près du βήμα. — Funéraire : Ἐρωτῆς Κυρηναία.

Phthiote. — J. G. Bortselas, Φθιώτις ἡ πρὸς νότον τῆς Ἱθούρας (Athènes, 1907). Description du pays contenant les inscr. publiées dans l'Ἀθηνᾶ de 1904-1905.

Thessalie. — *Pagases.* — D'après les Παναθηναϊα du 31 octobre 1907 et la *W. kl. Ph.*, 1907, 138, 1, le Dr Arvanitopoulos aurait trouvé, dans les soubassements d'une tour d'époque impériale, plus de 300 stèles, de 350 à 50 av. J.-C., dont un grand nombre portent de petites peintures à scènes de la vie familiale ; parmi les plus intéressantes on cite celles de Pénéis et Hérodotos, de Stratonikos, Lysippos, Ménophilos, Phila.

Larissa. — O. Kern, *De epigr. Lar. commentariolus* (Rostock, 1906). Distique provenant apparemment de la base d'une statue de la nymphe Mélia portant dans ses bras le jeune Haemon, éponyme de l'Haemonie, ancien nom de la Pélasgiotis à laquelle appartenait Larissa :

οὐδενὸς ἐκ θνα[τοῦ] Μελία, [Ζα]νὸς δ'ἐλόχευσα
χάρμα Πελασγίδαις Αἴμονα γειναμένα.

On remarquera cette nouvelle trace de la croyance que l'homme est né d'un arbre.

Dans les listes de noms qui accompagnent les lettres de Philippe V (Michel, 41 ; Solmsen, 9), W. Crönert, *Jahreshefte*, 1907, *Beibl.*, 39, propose, pour quelques noms rares, des corrections ou des explications : Πάδιος, Ἰα(σό)νειος, [Α]μετάβολος, [Α]γούνιππος.

A propos de l'inscr. de Larissa, *Mon. Ant.*, VIII, 5 n, 67. M. Nacinowich, *Note sul vocalismo dei dialetti di Larissa* (Rome, 1906) étudie l'étymologie des γένη de cette cité (Ἰκκίαι, Ἀγυρίαι, Σιδύδαι, Ποιδίδαι, Θρουαῖται) et quelques mots nouveaux (κελέτρα, πρόσγορος, πλησιόγορος). — Je ne connais que par *W. kl. Ph.* 1907, 869 et *Riv. di Filol.*, 1907, 32, N. Costanzi, *Saggio di Storia Tessalica* (extr. des *Annali d. Univers. Tosc.*, XXVII, Pise, 1906).

Épire. — H. Grégoire, *BCH*, 1907, 38-45. Base de la statue élevée par le συνέδριον Φωτεικησίων à Aelius Aelianus qui a été *ducenarius ex protectoribus*, procurateur d'Épire, a rempli dans les deux Pannonies et aussi en Italie une procuratèle financière et a fait le cens (κηνσεῖτωρ) dans la province de Norique. Discussion de la théorie de Mommsen qui fait du titre de *protector Aug.* une distinction honorifique à l'origine. Fin III^e ou début IV^e siècle.

Phocide. — *Drachmani.* — Sur un fragm. de vase trouvé dans une tombe du IV^e s. av. J.-C. ΦΙΑΙΑ (Sotiriadès, *Πρακτικᾶ*, 1906, 144).

Delphes. — Signalons d'abord la publication en 1907-8 des deux premiers fas-

cicules du texte des *Bronzes de Delphes* (Paris, Leroux, in-4°) par les soins de P. Perdrizet (1).

H. Pomtow, *AM*, 1906, 437-564, commence une étude minutieuse des ex-voto et de la topographie. Comme l'avait fait T. Homolle, il suit l'ordre indiqué par Pausanias, c'est-à-dire la voie sacrée depuis l'entrée principale. Les inscriptions sont presque toutes connues; mais il faut noter ici celles de la base de Phayllos (fac. sim., p. 446), du taureau de Corcyre (p. 455). Pour le distique de la base d'Arkas (p. 480), P. paraît n'avoir pas vu que, dès 1898, G. Fougères (*Martinée*, p. 445) avait proposé une restitution du premier vers; celle de E. Preuner est d'ailleurs préférable. — La place de l'ex-voto d'Aegos-potamoi est fixée: je dois dire qu'à mon sens il n'y a jamais eu le moindre doute; mais on retiendra les p. 526-529 qui sont la conclusion brillante de cette discussion. — P. 530, base d'Arakos, deux distiques dont la restitution n'est pas tout à fait sûre. — Lecture un peu plus complète de quelques décrets postérieurs inscrits sur les bases des navarques, surtout, p. 552, un décret daté de Charixénos (254 av. J.-C.). — Pour la base de Lysandre, je ne peux que confirmer l'impression que P. a eue en rapprochant ce texte de l'inscr. de la colonne des Naxiens, c'est exactement la même écriture. — Les trois lettres API de la base dite de Poséidon ne peuvent pas appartenir au patronymique de Lysandre, et la pierre ne fait pas partie de l'ex-voto d'Aegos-potamoi.

La suite de cette étude se trouve dans *Klio*, 1907, 395-446. P. fixe à 369-7 la construction de l'hémicycle des rois d'Argos. Sur les murs de la niche carrée qui suit immédiatement cet hémicycle à l'O., il y a seize textes inédits, plus les huit publiés. Le plus ancien des inédits remonte au IV^e s. (arch. Eucritos, 324), le plus récent est des environs de 220: quelques éléments de plus pour la chronologie du III^e s. Cette niche est peut-être une offrande des Béotiens vers 345 (?). — Classement des décrets inscrits sur la base des Étoliens, celle qui touche à l'E. le trésor dit de Mégare: les archontes Damocharès et Theutélys, Ainsidas — Aischriondas — Aristoxénos appartiennent au milieu du III^e s., les deux premiers ne pouvant remonter au-delà de 270, les trois derniers ne pouvant descendre au-dessous de 240; Archidamos est à placer entre ces deux groupes. Les décrets de l'assise supérieure sont du siècle suivant. — Dédicaces de deux stratèges étoliens: Χαρίξενος Κυδρίωνος Αἰτωλῶς Ἀπόλλωνι sur une « base en pont », et [Πλείστρινος] Εὐρυδάμου Αἰτωλῶς Ἀπόλλωνι sur un fragm. de base ronde. — Fragm. (p. 443) d'un catalogue de maisons appartenant à des Étoliens de marque et données au dieu probablement par M' Acilius.

Th. Sokoloff, *Klio*, 1907, 52-72, persiste à penser que les Delphiens étaient représentés au conseil amphictionique déjà au VI^e s. C'est qu'il ne tient aucun compte des indices qui, à défaut de documents formels, rendent très vraisemblable qu'ils y soient entrés seulement en 346. Les textes financiers étaient, pour la plupart, publiés en 1902, date où cet article a été écrit; mais l'auteur paraît ne connaître que le seul compte sur un fonds de dépôt, à l'une des for-

(1) Parmi les objets votifs publiés par M. Perdrizet, on ne trouve que trois inscriptions; p. 97, sur un talon de lance Ἀπ[όλλ]ωνος; p. 161, sur un fr. de vase ...εω ἀνέ[θηκεν]...ριεύ[ς]; p. 168, un κελός précédé d'un nom illisible.

mules duquel (ἐπέταξαν τοὶ νομοποιοὶ τᾶ πόλι...) il donne d'ailleurs une extension abusive (p. 56). — La seconde partie, sur la répartition des voix amphictioniques à l'époque étolienne, ne tient à peu près aucun compte des inscriptions. C'est dire qu'elle n'ajoute rien aux travaux de Pomtow et de Beloch.

H. Pomtow et R. Lepsius, *Philol.*, 1907, 260. D'un examen de 160 spécimens de pierres des monuments delphiens, ils concluent à l'existence, outre les variétés locales, de 5 variétés de *poros* de Corinthe et Sicylene, 3 de calcaire, 5 de marbre.

A. D. Keramopoulos, *Ἐρ. ἀρχ.*, 1907, 91-104, reconstitue avec la plus grande vraisemblance la base d'un des ex-voto consacrés par les Phocidiens et dont Pausanias indique le sujet, la dispute du trépied. Sur une longueur de 7 m. 63 se lit en lettres du IV^e s. Φωκε[ῖς Ἄ]πόλλων: [ἀνέθ]ηκαν δεκατ[ε]τρα. La base était le long de la voie sacrée, en avant du trépied de Platées. On y a inscrit lors de la guerre sacrée des décrets qui ont été ensuite martelés (cf. Pomtow, *Klio*, 1906), et en 86, arch. Athanion, un décret pour un Phocidien, Dion de Daulis. — Discussion sur la place de quelques ex-voto voisins du trépied de Platées.

A. D. Keramopoulos, *ibid.*, 1906, 157-86. Remarques sur la loi περὶ οἴνου du stade pythique (*BCH*, 1899, 612). — Pour la table consonantique publiée par P. Tannery, *BCH*, 1896, 422, cf. Larfeld, *Handbuch*, t. I, 1907, 413, avec planche.

Sur l'Aurige et l'inscription de la base ont paru les travaux suivants : F. v. Duhn, *AM*, 1906, 421-429 (avec Anaxilas, restitué dans les lettres lues par Washburn, le monument revient tout naturellement à Pythagoras de Rhégion); A. Furtwängler, *Sitz. ber. Akad. München*, 1907, 157; C. Robert, *Götting. Nachr.* 1907, 258-262. — H. Pomtow, *Sitz. ber. Akad. München*, 1907, 241-329, reprend toute la question depuis le début. Je n'ai pas à insister ici sur le récit inattendu qu'il fait de la découverte. Le témoignage des membres de l'École d'Athènes qui étaient alors à Delphes confirme les points suivants : la jupe cannelée et l'inscription de Polyzalos d'une part, le buste (avec la tête) et le bras d'autre part ont été trouvés à trois jours d'intervalle et à des niveaux très différents; aucun de ces deux groupes (ni à plus forte raison l'ensemble) n'avait été enseveli sous trois couches de briques courbes, séparées l'une de l'autre par de la terre. — Laissons cette légende locale (1) et reprenons pied sur le terrain solide. La seconde ligne du texte, celle où se voit le fameux Ε à quatre branches (qui est d'ailleurs un signe bien moins caractéristique que le Ξ), appartient au groupe de l'alphabet corinthien : le dédicant est dorien, et la date qu'indique l'écriture est 470-465. La première ligne qui a été réécrite après martelage (2)

(1) Pendant la correction des épreuves, je reçois une lettre de M. Pomtow qui reconnaît de la meilleure grâce qu'il a pu être trompé. — E. B.

(2) C'est sur ce fait que s'appuie M. Robert pour édifier la bizarre théorie aux termes de laquelle Arkésilas IV, après avoir fait fondre en 462 sa statue, en souvenir de sa victoire pythique, aurait fait retoucher la dédicace en 460, pour y introduire une allusion au succès qu'il venait de remporter à Olympie. Voici le premier distique dans les deux formes que propose M. R. ; je laisse en majuscules les lettres qui subsisteraient de la première et de la deuxième rédaction :
1^o Πέθια νικῶν Ἀρκεσιλλᾶς Ἀνεθήκε τόδ' ἄρμα | Βαττιδάς Φοῖβου πλουσίῳ ἐν τεμεί-

(exemple semblable : inscr. d'Euthymos, *Olymp. Inscr.*, 144) est due, quoique en dialecte dorien comme l'autre, à une main ionienne, probablement celle du sculpteur. La maladie ou la mort du premier dédicant a rendu possible une modification qui n'a porté sans doute que sur la moitié de la dédicace, c'est-à-dire le premier vers. Les lettres déchiffrées par Washburn (P. n'accepte pas le résultat de ce déchiffrement sans d'expresses réserves) avaient permis à Svoronos et à C. Robert de construire des hypothèses qui doivent être définitivement écartées. La série des trois termes Syracuse-Hiéron-Polyzalos reste, une fois de plus, établie.

A. Nikitsky, *J. Minist. Instr. Publique russe*, avril 1906, p. 155. Restitution de l'inscr. en 37 l. que Pomtow, qui l'avait relevée en 1887 sur le mur de la terrasse, *Fleckeisens Jahrbücher*, 1896, 760, avait prise pour une lettre de Persée à Delphes. Dans les l. 7-33, les 20 premières lettres de chaque ligne étant conservées, il a été possible d'établir avec certitude qu'il s'agissait, au contraire, d'un décret delphien dirigé contre le roi de Macédoine; le détail de la restitution a été facilité par l'extraordinaire similitude que la partie préservée de ce décret montrait avec le fameux *memorandum* présenté au Sénat par Euménès II au début de 172 (Liv. XLII, 11-14), réquisitoire dont les principaux griefs reparaissent, partie dans le discours tenu à Persée par l'ambassadeur C. Marcius à la veille de la déclaration de guerre, partie dans celui de Kallikratès au *Panaetolicum* : venue de Persée à Delphes avec son armée, expulsion du roi thrace Abroupolis, négociations avec les Bastarnes du Danube et avec Genthios d'Illyrie, disparition ou meurtre des ambassadeurs grecs, projets d'empoisonnement contre le Sénat, désordres causés chez les Dolopes, Perrhèbes, Thessaliens et Étoliens, intrigues démagogiques dans toutes les cités, tentative d'assassinat contre Euménès II sur le chemin de Delphes. Comme cet événement, mentionné en dernier lieu dans le décret, est rappelé en des termes qui indiquent qu'on savait que le roi de Pergame se remettait de ses blessures, le décret est nécessairement postérieur au milieu de l'été 172 où cette nouvelle dut se répandre; c'est pendant la campagne diplomatique où les Romains essayèrent de coaliser la Grèce contre la Macédoine, pendant l'hiver 172-1, que se placerait le mieux le

ναι; 2° Πυθίῳ Ἀρχεσίλας ὁ ΠΟΛΥΖΑΛΟΣ ΜΑΝΕΘΗΚε | Πυθοῖ κτν Πίσσᾳ καλὸν ἔλῶν
στέφανον. Le deuxième distique, qui n'aurait pas été modifié, aurait été ainsi conçu :

Ἄλλὰ Κυρίῳ ἔπαινον ἀεὶ εὐώνυμ' Ἀπολλ[ον | Βάττων] ὃς ἐκ Θήρας ἀγαγες εἰς Λιβύαν.

— Sans adopter ces audacieuses restitutions, Amelung (*Neue Jahrbücher*, 1907, 536), Studniczka (*Arch. Jahrbuch*, 1907, 133), S. Reinach (*RA*, 1907, II, 343) et H. Lechat (*ibid.*, 1908, I, 127), en rendant compte de la théorie Svoronos-Furtwängler-Robert, admettent que l'ex-voto est celui des Cyrénéens, consacré par eux après la chute d'Arkésilas IV (en 460) dont ils auraient fait marteler le nom (Paus., X, 15, 69; a-t-on remarqué que Ark. IV, qui l'aurait commandé, a pu avoir pour surnom ce nom, ailleurs patronymique, de Battos, sous lequel le désigne Héракlide, *Pol.*, 4, 4, et que donne Paus. ?) : ce serait le chef-d'œuvre du bronzier Amphion de Knossos, sorti de l'école de Kritios et Nésiotès. Dans la théorie contraire, on peut renvoyer, sur les ex-voto des Dinoménides, aux développements de Taccone dans son édition de Bacchylide (Turin, 1907), p. 25, et à W. Lermann qui continue d'attribuer l'aurige à Onatas (*Allgriechische Plastik*, 1907, p. 200). — A. J. R.

décret de Delphes; rédigé apparemment sur le modèle d'une note collective de Rome et de Pergame, énumérant les griefs communs contre Persée tels qu'on les retrouve dans les discours d'Euménès II et de C. Marcius, ce décret équivalait probablement pour chaque cité qui le publiait à une déclaration de rupture avec Persée. — Sur la date et sur le rôle qu'y jouent les Bastarnes, A. J. Reinach, *Revue celtique*, 1908.

THRACE ET ARCHIPEL THRACE

Samothrace. — E. Ziebarth, *AM*, 1906, 403-14, étudie le séjour de Cyriaque d'Ancone à Samothrace et reproduit quelques-unes des inscr. qu'il y a copiées.

Lemnos. — Sur la fameuse inscr. préhellénique, les recherches précédentes ont été reprises ou résumées par Lattes, *Rendiconti d. Inst. Lombardo*, 1907, p. 336; Skutsch, art. *Etruskische Sprache* de Pauly-Wissowa, 1907, et Modestov, *Introduction à l'histoire romaine*, 1907, p. 402. Je ne puis que signaler de seconde main A. Moschides, Ἡ Λήμνος (Alexandrie, 1907).

Thasos. — W. Deonna, *REG*, 1907, 365. Cinq talismans magiques contenant, dans un carrelage gravé sur leur disque de métal, des lettres ayant valeur de chiffre; chaque rangée donne le total de 15, additionnée dans le sens vertical ou dans le sens horizontal; sur les disques se lisent, en outre, les noms de Κρόνος, Ζεὺς, Σάω (pour Sabaoth), Καψάλα (l'ange Qâfse), Τζαδικετλ (l'ange Cadqiel), Κεχζε (étoile en hébreu), Ζοαρ (éclat en hébreu): les chrismes qui y sont mêlés à d'autres signes magiques placent ces talismans à l'époque byzantine.

Thessalonique. — P. N. Papageôrgiou, Θεσσαλονίκης (broch. 14 p. 1907), reproduit en partie et analyse les inscriptions mentionnées *REG*, 1907, 70. Le même auteur a publié dans Ἀθηνᾶ, 1906, 35, une inscr. où 19 éphèbes, amis ou agonistes, rendent hommage à un personnage dont le nom a disparu: 5 des noms ne figurent pas dans Pape, Καράκης, Σαραπίδης, Σωμένης, Σωσιγένης, Σωσίφιλος. A côté de cette inscr. (cf. *REG*, 1907, 70), une de celles qu'a publiées M. P., la base élevée par Cl. Ménon à Licinius Rufinus λαμπρότατον νόμων ὑπατικόν (dont les *Regulae* sont au Digeste), a été republiée, d'après Z. d. Savigny-Stiftung, 1906, 420, par Cagnat-Besnier, *RA*, 1907, p. 366, n. 140.

R. Münsterberg, *Mitth. aus Bosnien*, 1907, 379, republie les deux longues épitaphes *BCH*, IV, 66 et *AM*, 1896, 98.

Treskavetch (monastère, près de Perlépi en Macédoine). — Papadopoulos-Kérameus, *J. Min. Instr. Publ. Russe*, oct. 1907, 486. Corrections à une série de distiques inscrits sur les murs sous les noms des martyrs des mois de Janvier et de Mars.

Nikopolis du Nestos (Nevrocop). — P. Perdrizet, *Corolla Numismatica* (Londres, 1907), p. 223. Dédicace à Caracalla: fr. de la plinthe d'une statue consacrée à Zeus, κατὰ λιτήν; la consécration par Dizalas, fils de Bithys, après une année de sacerdoce, du temple et des xoana, τῷ Κυρίῳ Δεῖ Διζίλας... κατὰ χρηματισμόν; sur un bas-relief représentant Perséphone et Pluton assis, Hermès et Asklépios debout (déjà signalé par S. Reinach, *Chroniques d'Orient*, II, 242; *Lexikon* de Roscher, II, 1762), dédicace Κυρίῳ Πλοῦτωνι de Aur. Mestikenthos et de sa femme Gépépuris; épitaphe du moine Hagnomannès (xviii^e s. ?).

Bizye (Viza). — Dawkins-Hasluck, *Annual*, 1905-6, p. 175-183. Sept textes nouveaux relevés en février 1906. 1) Ἀπόλλωνι Πα[κτυ]γνῶ ἀνέ|[θη]κε]ν Ἀπολλών[ι]ος Ἐπταικένθου | [γενόμε]νος στρατη|[γός τ]ῶν περὶ Ἀνχ[ι]λλήν] τῶπων ἐπ[ι] Ῥοι[μη]τάλκου Θρα|[κῶ]ν δυνάστου | [β]ασιλέως Κότυ|[ος] υἱοῦ κα|[ι] β]ασιλέως Ῥοιμητάλκου | θυγατρὶδοῦ | Ῥησκουπόρευος δὲ Θρακῶν | δυνάστου υἱοῦ. En combinant cette inscr. avec une autre de Bizye (*Eph. Ep.*, II, 256) et une d'Apollonia Pontica (Kalinka, *Denkmäler in Bulg.*, n. 157), ce Rhoimétalkès apparaît comme le 3^e du nom (fils de Rheskouporis III et d'une fille de Rhoimétalkès I) qui aurait régné de 37 à 46. — 2) Dédicace des Ῥωμαῖοι οἱ πρώτως κατακληθέντες εἰς κήσον (census) ἐατῶν θεόν à un roi Kotys, fils du roi Rheskouporis; comme les pères de Kotys II et de Kotys III ne répondent pas à ce nom, tandis que le père de Kotys I est inconnu, c'est à lui qu'il faut appliquer ce texte et on doit faire régner avant Kotys I († 16 av.) un Rheskouporis I. — 3) Ex-voto à Apollon des Ἀδλω...πόρευος (?) συμ[μύ]σται. — 4) Ἐνθὲ κατακίτε ἡ δοῦλη τοῦ θεοῦ Θέκλα, sainte Thèkle martyrisée à Bizye sous Maximien. — 5-7) Épitaphes, la 1^{re} indiquée comme juive par le chandelier à 7 branches : Μνήμα Ῥεθέκας τῆς πρεσβυτέρας τῆς κεκυμημένης.

Byzance. — Hiller v. Gaertringen, *AM*, 1906, 431. Épitaphe du II^e s. av. J.-C., élevée à Hérodôros par sa femme Pôlla et fin d'un décret de même époque rendu par une ville inconnue en faveur du citoyen Dioklès Théopompou; entre autres honneurs, on lui décerne une statue qui sera placée auprès de la stèle ἐν τῷ μεσοστύλῳ τοῦ βουλευτηρίου. Il n'est pas certain que les deux inscr. proviennent de Byzance.

J. Gottwald, *Échos d'Orient*, 1907, 276. Texte épigraphique de l'inscr. gravée sur le socle de la statue de l'impératrice Eudoxie érigée en septembre 403 (*Anth. pal.*, III, p. 57 Cougny).

Périnthe. — C'est de Périnthe-Hérakleia que proviennent les 6 textes attribués à tort à l'île d'Hérakléia au S. de Naxos (cf. p. 186).

MOESIE-DACIE

Nicopolis ad Istrum (Nikiup proche du confluent de la Rositza et de l'Yantra, d'où probablement le nom, donné par Jornandès, de *N. juxta Taltrum* plus juste que *ad Istrum*). — G. Seure, *RA*, 1907, II, 413. Commence par 21 textes nouveaux son *corpusculus* des inscriptions de cette ville fondée par Trajan en 115. 1-9) dédicaces de ἡ βουλὴ καὶ ὁ δῆμος Οὐλπίας Νεικοπόλεως πρὸς Ἰστρον à L. Ælius César, le fils d'Hadrien, en 137, à L. Ælius Verus, le futur empereur en 159, à Commode et Annius Verus son frère entre 161 et 166, à Commode entre 176 et 180; construction d'un θερμοπερίπατος, promenoir chauffé, en 184, inauguré par le légat de Thrace, Julius Castus, et le procureur Cl. Censorinus; 3 dédicaces à Julia Domna, θεῶν Σεβαστῆν, μητέρα κάστρων, base d'une statue de Gordien où le nom martelé du légat paraît être celui du futur Déce qui serait ainsi resté en Mœsie de 234 à 238; le nom de Déce aurait été effacé par les Goths quand ils occupèrent la ville en 251; 10-15) épitaphes, notamment celle d'un vétérinaire, ἰπποίατρος, débutant par Θεοῖς Καταχθονίοις et finissant par une amende au violateur de 1,000 deniers pour τὸ ταμίον, le fisc impérial sans doute, et 1,000 pour la cité τῆ πόλι; dans l'épitaphe de C. Corn. Julianus (?) de Nicomédie

sont nommées les trois parties qui composent le monument funéraire : le soubassement formant degré, γράδος, la base en forme d'autel, βωμός, et la stèle en forme de pyramide, πυραμίς ; d'autres étrangers, des Macédoniens, ont reçu une épitaphe en six vers qui finissent par ce pentamètre : Δάμνας' ἀνθρώπους νόσφι Μακηδ[ονίης] ; 16) monument élevé par un ex-agronome et eirénarque à sa femme ; 17) sous un Mercure nu, le caducée dans la gauche, Δόρσας εὐχῆν ; 18) Μουκάτρα-λις Μένθου θεῶ ἐπιχώω Σαβάδιω Ἄρ.. ναμηνῶ ; 19-20) liste de 9 noms gréco-romains ; 21) autel portant Ἀγαθῆ τύχη φυλῆς Ἀθηναῖδος.

RUSSIE MÉRIDIONALE

Panticapée. — B. Pharmakowsky, *Jahrb. Anz.*, 1907, 127-128 : plaquette de *defixio* en plomb, gravée sur les deux faces : deux colonnes sur trois de chaque face sont lisibles. La formule est κατορύσσω suivi d'une liste de noms (remarquer κατορύσσω Ξενομένην καὶ τὰ ἔργα Ξενομένουσ) ; les dieux invoqués sont naturellement tous γθόνιοι : remarquer Λευκοθέα, Πλουτοδότα, Πραξιδία γθονία et Ἄρτεμις στροφαία. — Stèles funéraires avec inscriptions, entre autres Σφαρόβαϊ, οὐτέ Τελαμῶνος, χαίρει. Puisque c'est le même Ἐρμῆς qui figure aux nos 4 et 5, le nom de son père ne peut pas être une fois Γάστρι et une autre Μαστού. — Du iv^e siècle, Ἡδεῖα Νευμηνίου γυνή (ce même nom Νευμήμιος se trouve plusieurs fois dans la *defixio*). — P. 139. Graffiti sur des vases de terre cuite, l'un Τίθης Διὶ πατριῶωι καὶ Ἴτης, l'autre ὦ Γαυδέντι, πῶν ζήσεις ; plat estampillé Κοιράνου. — 140. Tessère en os, avec tête d'Héraklès et les signes HPA, au-dessus Υ et au dessous E.

Chersonnèse Taurique. — P. Latischev, *Journ. Min. Inst. Publ. Russe*, mars 1907. — P. 141. Décret des Χερσονησιτῶν τῶν ποτὶ τῆι Ταυρικῆι accordant à Diadouménianos?), fils de Démétrios d'Hérakleia (Ἀρακλεῖωτος), proxénie, politie, franchise et sécurité de trafic maritime, le 5 Hérakleios de l'an 154 (129. p. C.) En tête du protocole d'enregistrement on lit : δάμω βασιλευούσας Παρθένου ; à la place d'un *basileus* annuel on aurait donc constitué la Parthénos en éponyme perpétuelle ou temporaire. Sont nommés à la suite son prêtre et le secrétaire du Conseil ; puis, après l'indication ἐσφραγίσαντο, vient l'énumération des contre-signataires divisés en 3 στίχοι : le 1^{er} *stichos* comprend la déesse (θεὰ βασιλίσσα Παρθένος) remplaçant le *basileus*, le *prótosarchón* et 5 personnages sans titre officiel ; le 2^e *stichos*, 8 personnages sans titre ; le 3^e *stichos*, 4 *archontes*, 3 *nomophylakes* et 1 *prodikos*, plus le secrétaire du Conseil.

Chersonnèse. — Kosciuszko-Waluzinicz, *Jahr. Anz.*, 1907, 143. Εὐτυχῶς sur un anneau d'or d'une tombe de la nécropole. D'après la *Vossische Zeitung*, 1907, n^o 451, on y aurait trouvé également des *defixiones* sur tablettes d'or.

Ile Beresanj. — B. Pharmakowsky, *Jahrb. Anz.*, 1907, 145 ; Graffito sur un vase commun de terre noire, en lettres très archaïques : μηδεῖς με κλέψητι.

Olbia. — Id., *ibid.*, 153. B. Latischev doit publier dans le tome XXIII de la *Commiss. Imp. Archéol.*, les inscriptions parmi lesquelles on signale une épitaphe funéraire (4 distiques) en l'honneur de Moidoros d'Olbia. — *Ibid.*, 385. Parmi de menus objets d'Olbia entrés au *British Museum*, un canthare inscrit : Διονύσου. Le décret en l'honneur du pilote d'Amisos (précéd. *Bull.*, 1906, 73) a été étudié par M. Rostovzev, sous le titre de *Mithradate du Pont d'Olbia* (Pétersbourg,

1907, tir. à part du *Bull. Comm. Imp. arch.*). Il propose d'écrire : *χομισί: πλέων* qui se rapporterait au pilote d'Amisios; des Arméniens envoyés de Sinope, il rapproche le passage où Plutarque (*Lucull.*, 23) montre Sinope occupée par une garnison de Ciliciens.

CYCLADES

Délos. — P. Roussel, *BCH*, 1907, 335-373, plusieurs textes anciennement trouvés. — 1. Dédicace d'un prêtre d'Aphrodite : synchronisme, Lénaïos archonte = Xénon épimélète. L'archonte n'entre peut-être pas en charge au même moment que l'épimélète et le prêtre de Sérapis. — 2. Dédicace des Athéniens en l'honneur de L. Calpurnius Piso *στρατηγός ἀθύρατος*, début du règne d'Auguste. Piso est connu par des inscriptions de Mytilène, de Pergame et de Stratonicee. — 3. Décret des Nésiotes pour Sostratos, l'architecte du Phare (première moitié du règne de Philadelphie). Parmi les grands honneurs qui lui sont décernés, noter la proclamation de sa couronne d'or aux premiers Ptolemaïcia et l'envoi du *γέρας* (= ici somme d'argent représentant sa part de la victime) lors du sacrifice à chaque panégyrie. — 4 et 5. Décrets de Délos pour des Athéniens dont le démotique est mentionné : seconde moitié du iv^e siècle (*Ἐρετριεύς* est un nom propre à Delphes aussi : *BCH*, XXIII, 365); 6, pour Nicomachos d'Athènes, poète et acteur comique, première moitié du iii^e siècle; 7, pour Hérakleitos de Chalcédoine qui a fait des lectures publiques (*ἀναγνώσεις*); 8 et 9, pour des habitants de Karthaïa, le premier daté de l'arch. Phokaïeus. — P. Roussel reprend la question des deux *Τηλέμηστοι*: *Ἀριστείδου* : de son étude chronologique, que confirment les arguments tirés de l'écriture, il résulte que les décrets pour lesquels la vérification est possible doivent être attribués à un Télémnestos dont la carrière débute à la fin du iii^e siècle et s'étend jusque vers 181. Son père Aristeidès est connu par quelques textes de Délos et de Magnésie. — Le décret, formé de deux morceaux déjà publiés, pour Hégestratos (et non Hérostratos), exempte les biens qu'il pourra posséder à Délos et à Rhénée de toute saisie pratiquée par les débiteurs actuels ou futurs de la ville.

Le même texte a été étudié par A. Wilhelm, *Hermes*, 1907, 330-333, qui avait trouvé de son côté le juste rapprochement des deux fragments. Il restitue ainsi les l. 14-16 : *μηδὲ τῶν πρὸς τῆμ πόλιν σ[υν]τ[ε]λλ[ε]χ[ό]των μηδὲ ἐν τις | [Ἔ]στ[ε]ρον [συνα]λλ[ε]ξ[ε]τι*; nulle saisie ne pourra donc être pratiquée sur tout ce que Hégestratos possède ou introduit dans l'île, si ce n'est par ses créanciers privés.

M. Holleaux, *BCH*, 1907, 374-377, publie un décret qu'il a reconstitué en raccordant deux morceaux déjà connus. Une ville étrangère honore un Délien, Mnésalkos, qui, dans un moment de disette, a permis à des convois de blé d'arriver malgré les créanciers de cette ville, et a prêté de l'argent qu'on ne lui a pas entièrement rendu.

F. Dürrbach, *BCH*, 1907, 208-227, reporte décidément à la fin du iv^e siècle, à 306, l'institution des Démétricia (*ibid.*, XXVIII, 93) : D. Poliorcète est donc cette année-là associé par un culte fédéral à son père, en l'honneur duquel les Antigonéa ont été institués, sans doute aux environs de 314. La confédération des Insulaires a été fondée plus tôt qu'on ne l'admettait jusqu'ici : l'ancienne amphic-

tion des Cyclades ioniennes s'est reformée quand la domination d'Athènes sur Délos a pris fin grâce à Antigone. On ne peut pas affirmer que ces deux fêtes fédérales aient survécu pendant tout le III^e siècle. — Pour l'argument paléographique qui a entraîné la conviction de l'éditeur, je note qu'à Delphes les lettres rondes d'un modèle plus petit que les autres caractères apparaissent avant le milieu du IV^e siècle (*BCH*, XX, 198, et pl. IV).

Le Zeus Ὀυριος des inscriptions de Délos ne doit pas plus être confondu avec le Sérapis nommé ensuite que le Zeus Κύβητος; par exemple : L. Deubner, *BPhW*, 1907, 598.

Le rapport de M. Holleaux sur les travaux de l'École d'Athènes en 1906, *C. R. Ac. Inscr.*, 1907, 335-371, contient l'indication de quelques textes importants : dédicace du grand portique (improprement appelé des Cornes) au N. du Téménos : [βασιλεὺς Ἀντίγονος (Gonatas), βασιλέως Δημ]ητρίου Μαρκε[δῶν Ἀπόλλων]ι. — Sur un des orthostates en marbre d'un petit monument circulaire, en lettres στοιχειδόν de la fin du V^e siècle : Τριτοπάτωρ | Πυρρακιδῶν; au dessous, d'une autre écriture, Α.ε...των est peut-être le nom du héros ancêtre des Πυρρακίδαί au culte duquel l'édifice rond était consacré. — Sur un piédestal de marbre qui portait deux statues, celles de Kléopatra f. d'Adrastos de Myrrhinous et de son mari Dioskourides du même dème, inscription par laquelle Kléopatra rappelle que, sous Timarchos (arch. Ath. env. 140), Dioskourides a consacré dans le temple d'Apollon τοὺς δεληφικοὺς τρίποδας τοὺς ἀργυροῦς δύο.

M. Holleaux, *BCH*, 1907, 94-114, publie et commente la dédicace commémorative de la bataille de Sellasie (222 av. J.-C.). Au II^e siècle de notre ère, on a commencé à effacer le texte, mais on s'est bientôt arrêté et on a gravé de nouveau les lettres enlevées. Le fait qu'Antigone Doson a consacré ce monument à Délos prouve que l'île, comme presque toutes les Cyclades, n'appartient plus aux Lagides — probablement depuis la bataille d'Andros. Ce n'est pourtant pas une raison pour admettre que toutes les îles aient obéi dès 228 à la Macédoine. La décadence de sa marine déjà sous Antigone, les pillages des corsaires illyriens (Démétrios) et étoliens, l'extension de l'influence rhodienne qui n'est d'ailleurs pas hostile à la Macédoine, témoignent que Philippe V n'est pas avant 202 suzerain de toutes les Cyclades.

La loi (deuxième moitié du III^e s.), réglant la vente du bois (ξύλα, ῥυμοί = rondins) et du charbon, annoncée dans le précéd. *Bull.*, est publiée, traduite et commentée par E. Schulhof et P. Huvelin, *BCH*, 1907, 46-93. La stèle était scellée au rocher, au-dessous du niveau du portique de Philippe, dans les fondations de la travée ouest qui est d'une date plus récente. — Dans la première partie qui est la plus longue (l. 1-31), on oblige l'importateur à faire une double déclaration inventoriée (ἀπογραφή), une aux fermiers du 30^e, l'autre aux agoranomes. Il doit vendre au prix indiqué dans cette déclaration, ni plus ni moins cher (pour cette dernière défense qui prévient les spéculations, surtout des intermédiaires, comme aussi sur quelques points dans ce qui suit, comparaisons avec des règlements parisiens du moyen âge). Il ne peut pas acheter à Délos pour revendre, ni vendre à bord ce qu'il aurait acheté pour lui. Les marchandises vendues à la criée (ἐπικληροσύμενα) — ce qui n'est pas en contradiction avec le prix fixe — doivent être livrées tout de suite (μὴ καθίστεσθαι au sens transitif).

On est tenu de se servir des mesures publiques sous le contrôle des agoranomes, qui introduisent aussi les affaires litigieuses devant un tribunal nouveau pour nous, les trente et un. Le dénonciateur (ἐξέστω εἰσαγγέλλειν τῶι βουλομένῳ) doit déposer une consignation et il touchera les deux tiers de l'amende que paiera le marchand : si celui-ci n'a pas versé, après dix jours le dénonciateur peut le saisir corps et biens; les agoranomes sont ἀνεύθουνοι, c'est-à-dire débarrassés de toute ἰδίῃ εὐθύνοια, représsailles de quelque négociant. — Les l. 32-44 concernent les importateurs ἀτελεῖς, exempts des taxes de douane. Ils doivent la même déclaration que les autres, mais aux seuls agoranomes, et sont tenus de s'en tenir au prix marqué par eux. Ils n'ont pas d'amende en cas de faute, mais on leur retire l'usage des mesures publiques et on leur fait payer une drachme par jour l'emplacement où leur cargaison est déposée. Rapprochements entre ce texte et la ἱερὰ συγγραφή de Délos, le règlement de Kyparissia sur le 50^e, les décrets de Kéos sur le commerce du minium.

W. S. Ferguson, *Klio*, 1907, p. 213-40. — Recherches d'épigraphie et prosopographie déliennes : 1^o Des prêtres de l'Artémis (qui paraît avoir été adorée sous les deux vocables de Kallisté et de Sôteira à la sortie du Dipylon), les trois qui nous sont connus pour 237/6, 236/5 et 235/4 appartiennent à la tribu à qui le secrétariat et la prêtrise d'Asklépios doivent revenir l'année suivante : ainsi un même citoyen pourra occuper chaque année un nouveau sacerdoce, ce qui serait impossible si tous les sacerdoces publics devaient être remplis par les seuls démotes de la tribu qui fournit le secrétaire. — 2^o C'est la même raison qui paraît avoir fait décider à Délos, au I^{er} siècle, que la tribu, qui fournirait une année le prêtre des Grands Dieux, serait tenue d'en faire autant, la suivante, pour Sérapis et les dieux égyptiens et, la troisième, pour Hagnè et les dieux syriens; ce système permet à M. F. de répartir à leur date les prêtres connus pour ces différents cultes de 161 à 90. — 3^o De ces tableaux, M. F. déduit les années qui reviennent à différents archontes jusqu'ici mal localisés : 439/8 Aristaichmos, 444/3 Méton, 441/0 Dionysos, 421/0 Xénon, 411/0 Sosikratès, 408/7 Hérakleidès, 94/3 Démocharès. Xénon est daté par le paidotribe de son archontat, Staséas de Kolonè, dont les fils occupent la même fonction sous Hérakleidès; aussi est-ce leur nom qu'il faut restituer aux l. 40-41 de *BCH*, 1905, 230 : παιδοτριβούντων Σ[τασέου] καὶ Φιλοκλέους [τοῦ Στασέου Ἀθηναίων]. — 4^o En outre du Sarapieion et de l'Isieion, antérieurs à la deuxième occupation athénienne, il faut distinguer, sur les bords opposés du ravin Inopos, deux enceintes consacrées à des dieux étrangers, contenant l'une : un *naos* de Sarapis-Isis-Anubis dédié par le peuple athénien en 135/4; un 2^e *naos* d'Anubis, inauguré de même en 130/29; un 3^e, d'Isis, en 128/7; un 4^e, de la même année, élevé par Achaïos d'Hiéropolis à Adad et Atargatis, donné par lui à Athènes avec acceptation de celle-ci et ratification par Hiéropolis, et administré par un prêtre nommé annuellement par le synode des Hiéropolitains; un 5^e, dédié en 127/6 par le prêtre d'Aphrodite Hagnè à sa déesse; un 6^e, d'Isis Némésis inauguré en 110/9 par le prêtre de Sarapis au nom du peuple athénien et du roi Nikomédès II et sans doute aux frais de ce dernier. L'autre *hiéron* contient au moins trois temples : un Hérakleion antérieur à 159/8, un Kabirion antérieur à 141/0, un *naos* de Poseidon Asios élevé en 101/0 par le prêtre de ce dieu et des Kabires. — 5^o Localisations approximatives des dix prêtres de Sarapis que M. F.

n'a pu dater avec certitude dans son mémoire de 1905; les fastes contenant leurs noms paraissent avoir été établis en 110/9, lorsque l'inauguration du temple d'Isis Némésis amena une réorganisation totale du téménos d'Aphrodite Sarapis; à partir de cette année, l'ordre officiel des tribus fut interrompu pour les prêtres de la déesse; en 103/2, pour ceux du dieu. — 6° La clérouchie athénienne établie à Délos en 167, avec ses épimélètes (1), son assemblée et son conseil modelés sur ceux de la métropole, fut dissoute et ruinée en 131/0, quand la révolte des esclaves fournit aux colonies d'Hellènes de Grèce ou d'Asie et de Romains, toujours plus nombreuses et plus riches, l'occasion de s'introduire dans l'assemblée sur le même pied que les clérouques. Tout en continuant à avoir leurs réunions nationales et à prendre des décrets dans leur ressort, les marchands étrangers figurent désormais dans les actes d'intérêt général à côté des Athéniens; c'est d'abord la formule 'Αθηναίων οἱ κατοικοῦντες ἐν Δήλῳ καὶ οἱ ἔμποροι καὶ οἱ ναύκληροι καὶ Ῥωμαίων καὶ τῶν ἄλλων ξένων οἱ παρεπιδημοῦντες ἐν Δήλῳ; puis, à partir de 118/7, 'Αθηναίων καὶ Ῥωμαίων καὶ τῶν ἄλλων Ἑλλήνων οἱ κατοικοῦντες καὶ παρεπιδημοῦντες ἐν Δήλῳ; après l'invasion de Mithridate (88), les Romains dominant définitivement : *Italicei et Graeci qui Delei negotiantur*; c'est seulement lorsque l'île, privée de la meilleure partie de son importance commerciale, fut restituée à Athènes par les Romains qu'on retrouve en tête des décrets : ὁ δῆμος 'Αθηναίων καὶ οἱ κατοικοῦντες τὴν νῆσον. — Sur l' [Αρι?]ράτην τῶν πρώτων φίλων du grand-roi Arsakès (*Or. Gr.*, 430) voir Gardthausen, *Festschrift Noeldeke*, 1906, p. 840. — Sur l' Ἀριστῆος ἐμπορίου ἐπιμελητής de BCH, XXIX, 227, voir p. 167.

A. Mothmsen, *Philol.*, 1907, 454. Le culte d'Apollon à Délos d'après les textes et les inscriptions. Il montre notamment que les *Apollonia* du mois Hiéros ont remplacé, au temps de l'indépendance délienne (305-167), les Délia du 7 Thargéon établis par les Athéniens en 426, rétablis en 167. Quelques corrections au *Marmor Sandwicense*.

W. Deonna, *Παναθήναια*, 31 mai 1907, p. 117. Sur le mur d'une maison, ce souvenir d'enfant jouant aux osselets : Δημήτριος | Τυφλὸς οὐδὲ | βλέπει οὐδὲν

(1) Voici la liste des 29 épimélètes déliens de cette période localisés par M. Ferguson :

154/3 Pausimachos de Kolôné.	405/4 Sôkratès d'Oia.
153/2 Byttakos? de Lamptrai.	404/3 Andréas du Pirée.
147/6 Hégésias de Thymaitadai?	403/2 X... de Paiania?
142/1 Protimos de Myrrhinonte.	402/1 Dioskouridès.
141/0 Drakon de Batai.	401/0 Théodotos de Sunion.
135/4 Philon de Kolôné.	400/9 Kallistratos.
128/7 Ammônios d'Anaphlysta.	99/8 Sarapion de Méliata.
126/5 Théophrastos d'Acharnes.	98/7 Polykleitos de Phlya.
118/7 Xénon de Phylé.	97/6 Médeios du Pirée.
114/3 Hipparchos du Pirée.	95/4 Aristion d'Oia.
111/0 Dionysios d'Anaphlysta.	94/3 Aropos du Pirée.
110/9 Dionysios de Pallène.	93/2 Epiklès de Krôpidai.
109/8 Kallimachos de Leukonoè?	92/1 Diodoros de Steiria?
108/7 Pyrrhos de Lamptrai.	91/0 Aropos de Marathon?
107/6 Ameinias.	

| παίζων ἀσ|τρογύλους | Ἐκλεψε (?) ἀπὼ | Ἐρμίας ἀστρογύλους | λεγ... ἀπὼ | Ἐρμίας.
— Deonna, *REG*, 1907, 1-9 relève la signature de 2 potiers de l'époque hellénistique, Asklepiadès et Ariston, sur des lampes et des vases à reliefs trouvés à Délos.

Théra. — A. Wilhelm, *Wiener Studien*, 1907, 19. Dans *IG*, XII, 3, 326, l. 24, lire π]ερ:[έχ]ουσι. — E. Bethe, *Rhein. Mus.*, 1907, 453. Remarques sur l'ἀγαθός ou l'ἄριστος qui, dans les graffiti pédérastiques, jouent le rôle du καλός des vases athéniens. — Dans Leclercq, *Dictionnaire d'archéologie chrétienne*, art. *anges*. Examen du sens d'ἄγγελος dans les stèles funéraires *IG*, XII, 3, 334 et suiv.

Anaphè. — Dans *IG*, XII, 3, 249, l. 14, A. Wilhelm rétablit la formule : ζαλωταί τε φιλοδοξίας πολλοὶ γέωνται : *Jahreshefte*, X, 29. — L. 23, il faut lire ὑπὸ τὰ πρῶτα Ταυροφόνηα, en admettant que les lettres TA ont été répétées trois fois et non pas seulement deux.

Héraclée (au S. de Naxos). — Hiller v. Gaertrigen, *AM*, 1906, 565-567, rend à Périnthe-Héraclée quatre textes publiés par Baumeister, *Philol.*, 1854, comme provenant de l'île d'Héraclée. Cf. *IG*, XII, 7, p. xi, où sont publiés les 4 textes.

Ténos. — P. Graindor, *Musée Belge*, 1907, 1-10. Décrets de proxénie, évergésie, politeia, etc., du III^e s., en faveur de Mnéséidès Phokaéōs (de Délos ?), de Léon (de Marseille ? cf. *REG*, 1904, 202), de Timon de Syracuse (*SIG*, 538, 74). — 11. Éloge et couronne à Diomédès Thryésios pour services rendus pendant sa gymnasiarchie. — 12. Éloge, proxénie, politeia, etc., à des théores de Cnide εἰς τὰ Ποσιδεῖα. — 13. Décrets du κοινόν des tribus des Ἡρακλείδαι et des Ἰακινθοῖς en l'honneur du prêtre d'Asklépios Médeios et de sa famille déjà connus par les décrets semblables des tribus Donakis (*BCH*, 1902, 432) et Eleithyéis (*Mus. Belge*, 1904, 89); il y est question notamment des banquets offerts lors du τελεσμός et de la θυσία par lesquels Médeios entra en possession de son sacerdoce. — 19. Proxénie et proédrie à (Ktésoni)δὲς Ktésonidou de Délos. — 20. Documents mutilés relatifs au droit d'asile du Poséidonion (fin du III^e s.), émanant de Gortyne et de Tylissos de Crète; 6 décrets de Phaistos, *GDI*, 5085, comme celui d'Elatée, *IG*, VII, 97, se rapporteraient au même objet. — 25. Proxénie en l'honneur d'un personnage de Tripolis(?) de Phénicie qui avait eu l'occasion de rendre service à une ambassade de Ténos. — 27. 6 fragments de proxénies. — 31. 6 fragm. de dédicaces consacrées par l'ἄρχων et sa femme l'ἄρχη; au sortir de charge; l'un, du temps de Trajan, mentionne un sacrifice de 100 chevreaux, ἐκατοντέριφον, sans doute en l'honneur de Dionysos. 38. Au théâtre, proxénie, politeia, en faveur de Mélésias de Mytilène. — Une dizaine de funéraires. — 45. Corrections et restitutions au décret conférant le droit de cité à Cyrène, *BCH*, 1902, 420, et celui de Délos en l'honneur des Téniciens pour avoir fait bon accueil à une ambassade délienne, *BCH*, 1904, 421. — Cet article et celui du *Musée Belge* de 1905 ont été réunis en un volume, P. Graindor, *Fouilles de Ténos en 1905*, Louvain, 1907.

P. Graindor, *Musée Belge*, 1907, 107.

1. Dédicace à Sarapis et Isis par des Rhodiens qui ont combattu sous l'archonte Deinoklès et le triérarque Timoxénos, vers 180 (cf. *ibid.*, 1906, 332). — 2-3. Fragments de stèles rapportant les largesses faites par des archontes stéphanéphores à l'occasion de l'érection de leurs statues et restitution de quelques fragments relatifs à des archontes éponymes. L'un deux (Le Bas, II, 1846), Basileidès, serait loué

pour avoir repoussé une attaque de pirates, peut-être celle dont il est question dans le décret en faveur de L. Aufidius Bassus (Michel, 394).

W. Crönert, *Jahreshefte*, 1907, *Beibl.*, 41, propose quelques corrections à l'épigramme en l'honneur d'Andronikos de Kyrrhos; il y serait fait allusion à l'œuvre écrite de l'astronome, commentateur d'Aratos.

Kéos. — P. Graindor, *Musée Belge*, 1907, 98. Deux fragments conservés au Musée d'Athènes, provenant de décrets rendus par Karthaia au début du III^e s., le premier en l'honneur d'un proxène Philiskos Philiskou de Kassandreia, le second qui ajoute 4 l. à *IG.*, XII, 3, 1, 533, en l'honneur du commissaire de Philadelphie, Philothéros de Mélos, chargé par le roi de presser le recouvrement des sommes avancées à l'île par la banque de Délos. — 104. Le fr. 570 A se rapporterait, non à Démétrios I^{er}, mais à Démétrios II, protecteur de la Confédération des Cyclades de 237 à 230, qui interviendrait en cette qualité entre Poiessa et des contribuables ou débiteurs récalcitrants. — 106. Le décret 601 serait, non d'Iulis, mais de Karthaia, dont le décret 527 permet de restituer 601. — Stengel, *BPhW*, 1907, 1062, approuve l'interprétation donnée par Ziehen (*Leges sacrae*, p. 260) des προσφάγια, sacrifices faits sur la tombe avant d'y ensevelir le mort, et propose de restituer, dans le décret des funérailles : τὰ δολ[ι]στ[ι]έρα. — Hoffmann, *ibid.*, 1024, signale que, dans cette inscription, οἰκίον serait le plus ancien exemple de l'*ā purum* attique dans l'épigraphie ionienne. — Sur l'organisation politique de Kéos, Francotte, *La Polis grecque*, 1907, 141.

Paros. — Dans la dédicace d'Érasippa *IG.*, XII, 3, 227, la forme Βαλω serait le nom populaire de Baubô, d'après Diels, *Mélanges Salinas*, 1907, p. 10.

Amorgos. — Le fasc. XII, 7 des *IG* (*Inscriptiones Amorgi et insularum vicinarum*) comprend 520 inscr., dont 186 inédites. Le relevé donné ci-dessous montre que, si cette récolte est abondante, l'intérêt n'est pas malheureusement en proportion du nombre des textes et du soin mis à leur publication.

Arkésiné. — 12, en-tête d'une loi (?); 18, fr. provenant peut-être de la loi funéraire mutilée du n. 17; 19, début d'un décret honorifique du III^e s. en faveur de Glaukon de Naxos; 21, début d'un décret de proxénie du III^e s.; 25, début d'une résolution ἔδοξεν τοῖς ἰούσιν εἰς Ἰτῶνια; 28, fin d'un décret de proxénie du III^e s. (Musée d'Athènes; attribué à Ark. par Wilhelm); 29, fr. d'un décret de même époque; 34, fin d'un décret relatif aux Itônia; 35, décret mutilé du III^e s. av., en l'honneur d'un bienfaiteur qui a magnifiquement festoyé les 600 personnes de l'assistance pendant 6 jours dans une fête consacrée à Athèna et à Zeus et qui ἐχρεωνόμησεν τοῖς ἰούσι εἰς τὰ Ἰτῶνια; 37, début d'un décret mutilé; 40, honneurs à un citoyen qui, désigné pour des achats de blé, y a procédé deux fois à ses frais; 41, fin et début de proxénies, la 2^e en l'honneur d'Arésandros d'Alexandrie; 42, décret mutilé relatif à des services financiers rendus par le bénéficiaire; 47, fin d'un décret honorifique; 59-61, 65, 4 bornes hypothécaires; 71-3, dédicaces à Artémis; 81, base d'une statue; 86, dédic. à Hermès; 89-90, Διὸς Μελεγίου; 93, Διὸς Σοπίου; 94, Διὸς Τελείου; 97, érection d'une statue moyennant 800 dr.; 109, 111-114, 120-2, 126-8, 129-38, funéraires en vers (120 présente de curieuses formes dialectales des temps de Marc Aurèle ἐτάκνωσα, ἦρθα); 140, 147, 150-1, 153, 155-160, 162-4, 168, 170-72, 175, 178-9, 182-4, 187-9, 191-2, 194, 197-200, 202-4, 207-9, 211, 213, 216, 218, nom du mort suivi ou nom du χαιῖρε ou du καίται.

Minoa. — 220, loi sacrée mutilée du temple d'Apollon Délios (μὴ φέρον τιθῆρον); 224, fin d'une proxénie; 226, proxénie en faveur d'un κωμωιδός, Nikophon de Milet, qui a fait jouer dans le port 3 drames (δράματα) en 3 jours; 227, proxénie en faveur d'Akestias de Karpasos de Chypre, qui devra être proclamée aux Sarapieia; 229-30, 232, 236, 238, décrets honorifiques mutilés; 224, fr. de basse époque relatif aux Romains; 254, dédicace en vers à Hermès; 256-7, Ἀγαθῆ Τύχη; 264, Ἀρσινόη; Φιλιδέλφου; 268, Καίσαρι Θεῶ; 274, 276-7, 280-4, dédicaces diverses; 288-92, 294-5, 304-7, 309-11, 313, 315-16, 318, 320, 322, 325-6, 328, 333-6, 339-40, 342-4, 346-9, 351-7, 359-60, 366, 369-71, 373-7, 379-82, 384, funéraires.

Aigiale. — 390, honneur à un bienfaiteur qui a offert un festin public; 393, honorifique ou funéraire; 399, décret en l'honneur d'une bienfaitrice; 403, 408, 410, condoléances officielles aux enfants d'un bienfaiteur; 421-3, 425-6, fr. relatifs aux gymnasiarques; 428-32, 434-5, 341, Sarapis et Isis, Zeus Sôter; 451-2, 54-5, 58, 61-3, 69, 72, 76-7, 81, 85, 89, funéraires. Provenant d'Amorgos (*loci incerti*): 493, décret mutilé; 497-501, 516-20, épitaphes diverses.

Iles Phacussae. — 507, funéraire. — *Ile Kinaros*. — 510, Zeus Sôter et funéraire.

515. Une grande stèle transportée d'Aigiale à Athènes en 1907 a été publiée en appendice (en même temps par Hiller v. Gaertringen et Ziebarth, *Ep. Arch.*, 1907, 190). C'est une loi de fondation de la fin du II^e s. réglementant en 134 l. l'emploi de 2,000 drachmes données par Kritolaos fils d'Alkimédon pour commémorer par des sacrifices, banquets et jeux l'héroïsation de son fils Aleximachos. L. 9-39 : Dispositions pour le placement de l'argent; les emprunteurs devront donner 10 0/0 et fournir comme hypothèque des terrains valant au moins 2,000 dr.; c'est au mois Apatourion que devra être effectué, dans les caisses du conseil, le versement des intérêts entouré de prescriptions minutieuses. L. 40-74 : Règlement de la δημοθωρία. 2 épimélètes âgés de plus de 30 ans, choisis par les prytanes d'Apatourion, procéderont avec l'argent échu en ce mois au sacrifice public d'un bœuf de moins de deux ans au milieu de la *pompè* de toute la jeunesse, gymnasiarque en tête; les viandes entières (κρέα ὀλομελῆ) et l'hydromel (μελίκρατον) serviront au banquet préparé et présidé par les épimélètes, où pourront assister non seulement tous les citoyens présents dans la ville, mais les métèques et, parmi les étrangers, les Romains : bois, eau, fleurs, parfums, lits disposés en *triclinium*, tout sera préparé gratis dans le gymnase; les éphèbes, non encore citoyens, recevront chacun une mine de viande, de porc, et une distribution générale aura lieu le jour suivant, pour chaque citoyen 9 métrètes de vin et une choenice de froment. L. 75-105 : Règlement de l'ἀγών : à la nouvelle lune du même mois, les épimélètes égorgeront un bélier parfait devant la statue élevée par Kritolaos à son fils Aleximachos et y déposeront 4 hémihektes de froment; ce seront les prix des concours qui auront lieu le lendemain entre παῖδες; et entre ἄνδρες, concours gymniques ordinaires, à l'exception du pancrace pour lequel Aleximachos sera toujours proclamé vainqueur; ces jeux sont suivis d'une lampadophorie où les flambeaux sont portés par tous les νεώτεροι. Avant l'ἀγόν, les épimélètes remettront aux prytanes et au gymnasiarque un compte de la dépense et prêteront serment, par Zeus, Poséidon et Déméter, qu'ils n'ont rien détourné des fonds consacrés au banquet et aux concours. L. 105-134 : Autres mesures au cas où l'emprunteur viendrait à vendre la terre sur laquelle est hypo-

théquée sa créance; l'acheteur prend, avec la terre, la créance à sa charge; amendes contre les délinquants; mesures pour la mise et le maintien en vigueur de la présente loi (1).

Astypalaia. — *Marlezana.* — H. D. Rouse, *JHS*, 1906, 178. Épitaphe métrique de Kleumatras; il remercie ses amis d'avance s'ils lui apportent τὴν κρότον ἢ λιβάριον (II^e s. ap.). — Fragment de l'intitulé d'un décret. — Dans *IG*, XII, 3, 168, l. 6, lire τεύμασμα.

Kastro-Quirini (acropole d'Astypalée). — Dawkins-Wace, *Annual*, XII, 154. Λακρινῆς Π. . | Ἀπόλλων. . . — M. de Laigue, *Bull. Archéol.*, 1906, p. LXXI, suppose que la stèle d'Érôtion d'Amisos, encastrée dans le palais Quirini-Stampalia à Venise, provient d'Astypalée.

CRÈTE

Prinia. — L. Pernier, *Ausonia*, I, 1907, 119. Reproduit l'inscr. archaïque qui semble être boustrophédon (cf. *Bull.*, 1907, 69); une autre pierre, provenant des mêmes ruines de l'acropole des VI^e-V^e s., portant ΑΝΘ[λων] ? et un fragment de vase inscrit Ἀθναίαις.

Gortyne. — Liste de ses inscr. d'époque impériale, donnée par Paribeni, *Dizionario epigrafico*, III (1907). Du recueil d'inscr. chrétiennes publié par S. A. Xanthoudidis sous le titre Χριστιανικαὶ ἐπιγραφαὶ Κρήτης (Athènes, 1903), E. Gerland a fait grand usage dans son mémoire consacré aux familles nobles de la Crète médiévale, *Revue de l'Orient latin*, X et XI (1907).

G. Cardinali, *R. de Fil.*, 1907, 1-33. Essai d'une reconstitution de l'histoire de la Crète, de 205 à 185, par les inscriptions. — De celles de Magnésie (Kern, 65 et 75 6, cf. *BCH*, 1905, 576), il résulte que, Knossos et Gortyne étant en guerre depuis environ 210, les envoyés de Magnésie réussirent à rétablir la paix et à faire accepter l'arbitrage de Ptolémée Philopator, qui, par un traité de 206/5 (*Mon. Ant.*, I, 47; 595; *Ann. J. Arch.*, 1897, 38) mit fin à cet ἐμφύλιος πόλεμος (comme dit l'inscr. Kern, 46, 10). Pendant que les envoyés magnètes invoquaient ce service rendu pour obtenir la reconnaissance de leurs Leukophryénies, Philippe poussait la Crète contre Rhodes, qui, avec ses alliées Kos et Nisyros, se trouva de 205 à 200 en proie à ce Κρητικὸς πόλεμος qu'on commence à connaître par *IG*, XII, 3, 103 et surtout par le grand décret d'Halasarna (Herzog, *Klio*, II, 321). A partir de 200, laissant aux Romains les opérations contre Philippe, les Rhodiens prennent l'offensive, secondés par les divisions intestines des Crétois. C'est alors que se placera le traité (Michel, 21; *GDI*, 3749) entre Rhodes et Hiérapytna qui se trouvait en guerre contre Knossos; on peut conjecturer qu'elle s'était alliée avec l'éternelle ennemie de Knossos, Gortyne, dont on sait que Philopoemen dirigea les forces en 200; peut-être est-ce un rôle semblable que joua à cette date Lichas de Milet, à

(1) On regrette que les éditeurs n'aient pas cru devoir donner au moins en appendice la grande imprécation du V^e s. de notre ère copiée à Arkésiné par M. Homolle (*BCH*, 1901, 412) et qu'on trouvera soumise à un nouvel examen par Dom Leclercq, *Dictionnaire d'Archéologie chrétienne*, I, col. 1798. A propos de l'inscr. 422 on n'a pas relevé les raisons données par Hoffmann, *BPhW*, 1907, 1021 pour écrire κατὰ τὰς θήκας.

en croire l'épigramme de la statue qui lui fut élevée (SBB, 1901, 196). Après l'humiliation de Philippe en 197, après la défaite de Nabis en 195, les Crétois ne paraissent pas avoir subi le contre-coup de la victoire des Romains sur leurs alliés; c'est en 193 que nombre de cités crétoises reconnaissent l'asylie de Téos, sur la recommandation des envoyés de Philippe ou d'Antiochos (GDI, III, 5165-75); c'est alors qu'Assos s'allierait avec la Ligue Étolienne (Mus. It., III, 741; BCH, 1882, 460) et qu'Aptéra nommerait proxène le stratège achéen Aristainos (BCH, 1879, 429). Malgré les secours fournis par les Crétois à Antiochos, Rome se borne à envoyer en Crète une mission pacificatrice sous Appius Claudius, en 184, qui réussit à reconstituer un *Koinon* comprenant au moins les 31 cités que l'on voit s'allier l'année suivante avec Euménès (SIG, 288); c'est à Attalos II que s'adresserait le décret d'Aptéra (Or. Gr., 270). C'est à l'action de ce *koinon* que se rapporteraient les inscriptions suivantes: Pashley, *Travels in Crete*, I, 155; BCH, 1880, 350; 1889, 72, 144; 1892, 145; 1903, 221; SIG, 291, 929.

CHYPRE

Agua (circonscription de Kuthria). — S. Ménardos, *Ἀθηνᾶ*, 1906, 336. L'origine antique de ce nom de lieu est garantie par une dédicace inédite de Thémistagoras Ἀγούστη Ἀπόλλωνι, conservée à Nikosia. Dans cet article, tiré à part sous le titre de *Τοπωνυμικὸν τῆς Κύπρου* (Athènes, 1907), M. M. passe en revue la plupart des lieux dits de Chypre en indiquant pour chacun les souvenirs antiques (pour ce qui touche aux noms en saint, on peut compléter son travail par celui du P. H. Delehay, *Analecta Bolland.*, 1907, 267). Le même S. Ménardos publie dans les *Παναθηναϊκά* du 15 mai 1907, p. 84, six estampilles d'amphores rhodiennes. — Sur le trésor d'argent byzantin de Kyrénia et sur les monogrammes qui y sont gravés, voir O. M. Dalton, *Archaeologia*, 1906, p. 15.

ILES D'ASIE

Rhodes. — F. Hiller v. Gaertringen, *Jahreshefte*, 1907, *Beibl.*, p. 57-60, rectifie et complète la bibliographie de l'inscr. rhodienne des Hermaïstes pour Alkimédon d'Hygasos. — Le *Ἰάσων Μενεχράτεω*; de IG, XII, 1, 206 serait identique au successeur et petit-fils du stoïcien Poseidonios, le *Ἰάσων Μενεχράτω*; de Suidas, né vers 90/80 d'après Gercke, *Rhein. Mus.*, 1907, 117. — Le relevé des estampilles sur amphores rhodiennes a été l'objet d'une dissertation de F. Bleckmann, *De inscriptionibus quae leguntur in vasculis rhodiis* (Goettingue, 1907). De nouveaux noms d'archontes sont cités dans le présent *Bulletin*, p. 207-8, 210.

L'important travail de H. Francotte sur *L'organisation des cités à Rhodes et en Carie*, paru dans le *Musée Belge*, 1906, a été réimprimé dans son ouvrage *La Polis Grecque* (Paderborn, 1907), 196-228.

Lindos. — Blinkenberg et Kinch, 4^e rapport, *Bull. de l'Acad. de Danemark*, 1907, 25. — 33. Sur la poupe d'une dière sculptée presque grandeur nature, servant de socle à une statue probablement semblable à la Victoire de Samothrace, inscription dédicatoire qui nous apprend que les Lindiens l'ont élevée en l'honneur

d'Hagésandros Mikiônos, probablement identique à un prêtre de Poseidon de ce nom, à qui l'on a décerné, outre une statue, une couronne et la présidence des jeux. Le sculpteur, le Rhodien Pythokritos Timochariou, est déjà connu par une douzaine d'inscriptions de Lindos. — Sur cette *puppis* de Lindos comparée à la *prova* de Samothrace, cf. Assman, *W. kl. Phil.*, 1907, 133, 4. — On annonce encore trois découvertes considérables : 1^o les fragments de la liste des prêtres d'Athéna Lindia dont il a été question dans le précéd. *Bull.*, à savoir : 1 fr. contenant 13 noms de prêtres du III^e s.; 3 stèles consécutives portant 124 noms depuis Theuklès Théophrastou, 237^e prêtre d'Athéna (vers 180; cf. *IG*, XII, 1, 841 b) jusqu'à Agriadas Agriada; 1 stèle contenant 70 noms consécutifs à partir d'Astymédès Dôrothéou (vers 50, cf. *IG*, XII, 1, 844); 2^o l'inscription, gravée par décret du peuple au I^{er} siècle avant J.-C., contenant l'histoire légendaire de la fondation du temple avec compte-rendu des diverses apparitions de la déesse et liste des bienfaiteurs fabuleux et historiques du sanctuaire. Ce *hiéros logos*, composé d'après les dires des historiens, n'ajouterait pas beaucoup à nos connaissances sur la mythologie lindienne, mais serait précieux par nombre de citations textuelles tirées d'ouvrages perdus; 3^o une liste de 114 signatures se rapportant à environ 74 artistes : le nom, la patrie, l'ἐποίησε (3 fois ἐγχαλούρησε, 1 fois ἐνέκασε), le titre auquel il est inscrit sur cette liste (εὐεργέτας, πρόξενος, ἢ ἄ ἐπιδαμῖα δέδοται).

Quelques remarques de F. Hiller von Gaertringen, *BPhW*, 1907, 758-760, sur le quatrième rapport de Blinkenberg et Kinch. Dans la longue liste des signatures d'artistes, Πειθανδρος et Ἀρχέστρατος doivent très probablement recevoir l'éthnique Ἀθηναῖος. — Du même, *ibid.*, 820, quelques notes sur les κτοῖνα: de Rhodes, en particulier celle des Potidéens (Potidaion).

Kos. — R. Herzog, *Archiv f. Rel. wiss.*, 1907, 401. Une stèle, provenant des fouilles de l'Asklépieion et contenant sur ses deux faces (47 + 46 l.) certaines dispositions copiées par deux épistates nommés à cet effet dans la 1^{re} moitié du III^e siècle ἐν τοῖς ἱεροῖς νόμοις περὶ τῶν τῆς Δίατρος ἀγνεῖαν καὶ τῶν καθαρῶν et qui devaient être déposées en deux exemplaires, l'un dans le sanctuaire de Damater, l'autre dans celui d'Asklapios. On peut y reconstituer encore certaines clauses où défense est faite à la prêtresse, qui doit appartenir à la chiliastys Πολωνῶν, de prendre place à aucun banquet funéraire, d'entrer dans aucun monument sépulcral ou dans une maison où, dans les trois jours, il se serait produit une naissance ou une mort; de toucher à toute viande provenant d'un animal mort de maladie ou d'inanition ou par étouffement; elle ne doit laisser introduire dans le sanctuaire ni arme ni instrument de fer, sans purification préalable, ni y pratiquer d'autre sacrifice que celui où le feu qui consume la victime est éteint par des libations de lait et de miel; le cadavre déposé sans sépulture dans l'enceinte sacrée ou celui dont la sépulture s'y trouve subitement ouverte ou toute bête de somme en devront être rejetés et chassés, l'enceinte purifiée, l'image de la Kourotrophos lavée solennellement par la prêtresse; enfin quiconque apercevra le premier un pendu (apparemment dans le bois sacré) devra le rejeter hors de ses limites, ainsi que l'arbre et la corde dont il se sera servi.

Samos. — A. Wilhelm, *Wiener Studien*, 1907, 9. Le décret *GDI*, 5699 (qui n'est qu'un fragment de celui publié dans le *Rhein. Mus.*, 1867, 315), doit être lu

ainsi : Σωσιστράτ[ου νεωτέρου]. | 'Επί Μενεχράτου-Μεταγειτυ[ώνος ἀπιόν-ου φθίνου] | τος ἐκκλησίας νομαίας οὔση[ς προέδρων ἐπιστατοῦντος] | 'Αντάλου καὶ ὀμόσαντος κατ[ὰ τὸν νόμον ἔδοξεν τῶ] | δήμῳ γνῶμη πρυτάνε[ων περι ὧν προσγράψαντο καθύ] | τι αὐτοῖς ὁ δῆμος ἐνέτε[ιλεν ἔπειδὴ Σωσιστράτος Σωσιστρά] | του ὁ νεώτερος ἀνή[ρ κ]αλῶς [καὶ ἀγαθὸς ἀγορκνῶμος? αἶρε] | θεις ὑπὸ τοῦ δήμου τὰ [κατὰ τὴν ἀρχὴν... | Ce Sôsistratos est peut-être celui qui est nommé à Priène (*Inscr.*, 42, 16) parmi les *egdikoi* samiens.

P. Jacobstahl, *AM*, 1906, 415. Épitaphe Ἡγησαγόρη: Ἰθλησίῳ, gravée sur une plaque de marbre de l'espèce de ces *trapezai* qui, d'abord pierres d'autels funéraires, ont remplacé au ^{ve} siècle, sur les tombes samiennes, les stèles du ^{vi} siècle; le nom du défunt ne s'y trouvait pas au datif, mais au nominatif ou au génitif accompagné ou non d'εἰμί. Dans la série de ces épitaphes samiennes du ^{ve} siècle, M. J. donne comme inédites : Ἀθηναῖδι Ἐρώτιος, Ἀπολλοδώρῳ Κλεωναῖο, Βιτίνῃ Βατταράδος, Ἐρμοκλεῖ Δορυπαίθεος, Νέλωνι Ἡροφίλο. Quant au nom d'Hyblésios (qu'on retrouve dans Stamatiadis, *Σαμιακά*, I, n. 73; *CIG*, 3091 et *IG*, II, 5, 2177 b), il indique que l'on doit conserver Hybla dans le texte d'Athénée XV, 672 E : la ville de ce nom, où était l'oracle d'Apollon consulté par les Samiens, se trouverait dans l'île même. — Jacobstahl a communiqué une nouvelle copie d'une stèle du ^{ve} siècle (*AM*, XII, 259), portant Ἄλκυοι | Γλάυκο, à P. Friedlander qui la publie dans une note de son *Herakles* (Berlin, 1907), p. 82. Sur les Samiens à Naukratis, voir p. 210. Sur l'ex-voto d'Aiakas, *W. kl. Ph.*, 1907, 333.

Chios. — Hoffmann, *B Ph W*, 1907, 1024. Dans l'inscr. des Klytides, l. 38, restituer : ὑπόλογον οὐδέν[α ποιούμενος] οὔτε πολέμου... P. Jacobstahl, *SBB*, 1907, 705 annonce la découverte d'une loi peut-être contemporaine de Solon.

ASIE MINEURE

Mysie-Bithynie. — *Environs de Cyzique.* — F. W. Hasluck, *JHS*, 1907, 61. — 7. *Panderma*. Dédicace d'un berger à Apollon, sur un relief. — *Kermasti*. Reconstitution des 3 fragments d'une dédicace provenant d'un temple édifié (à Milétopolis) en l'honneur de la Tyché de la cité par le πορφυροπόλης Euschémon et 30 lignes en 2 colonnes d'une inscr. de basse époque, chaque ligne contenant un aphorisme : πόνει μετ' εὐκλείας, φιλίαν φύλασσε, ψευδὸς αἰσχύνου, ἄδικα φεῦγε, etc. — *Alpat Keui*. Statue d'un stratège (?). — *Melde (Miletopolis)*. Dédicace du peuple à Pompée, en 66, sauveur et bienfaiteur de l'Asie, ἐπόπτην γῆς τε καὶ θαλάσσης; funéraire (?) de I. Fl. Asklépiadès ἀποτελέσας τεῖμας τῶν Σεβαστῶν ἐν τῷ Μελητοπολεῖτων ἱερῷ; bilingue en l'honneur d'un légat de Corbulon, ἐν Ἀδδῆρα παραχειμιάσας. — *Yali Tchiflik*. Θεῷ ἐπηκόῳ Διονύσῳ Κεβερην[ίῳ? — *Yeni Manyas*. Fr. d'un texte honorifique. — *Tchakyrdja*. 2 funéraires (θέσις = tombe?); Εὐχὴ Διὶ Βρονταίῳ. — *Pomak Keui*. Amende à qui coupera un peuplier blanc (λευκία); 2 funéraires; détails sur l'inscr. publiée en 1905 par Wilhelm. — Hasluck, *Annual*, 1905-6, p. 183. D'après une nouvelle copie, on peut corriger dans Dittenberger, *SIG*, 366, l. 25, *σανίσι*: en *σανιδίσις* et remplacer, l. 28, *βουλῆς*; par *Τρυφάνας*. — O. Hense, *B Ph W*, 1907, 765-8, fait remarquer que, sur les 56 aphorismes gravés sur la stèle que F. W. Hasluck a publiée, quarante se retrouvent dans la collection de Sosiadès, τῶν ἐπτά σφῶν ὑποθήκα, que Stobée a conservée. Il note

quelques différences entre le texte épigraphique et les manuscrits, et propose plusieurs corrections : *ὁμολογ...* doit être complété *ὁμολογ[ίαις ἔμμενα*; au lieu de l'intelligible *ναῖτε πρὸς ἡδονήν*, peut-être *μη λάλει πρὸς ἡδονήν*. Le texte prouve, comme la collection de Démétrios de Phalère, que de bonne heure on a mis ces suites d'aphorismes sous l'autorité des sept sages.

Kios. — Dans l'inscr. relative à la procession du Kalathos (*AM*, 1899, 413), M. P. Nilsson, *Griechische Feste religiöser Bedeutung*, 1906, p. 255, propose de corriger en *ἀνιπτόποδες* l'inexplicable *ἀνλίποδες*.

Trois textes publiés par E.-L. Hicks, *JHS*, 1907, 226-228. Un, de *Troie* (1^{er} siècle av. J.-C.), contient le nom *Δίφλος Ξανθήππου* et la mention de la *πανήγυρις* (sûrement des *Παναθήναια*). — Les deux autres, de *Myrlea* (Moudania près Brousse) : dédicaces à Asklépios, surnommé *Ἐπιδαύριος*, *Περγαμηγνός* et *Διωρυγίτης* ou *διώρυγα κατοικῶν* : sans doute un canal amenait les eaux médicinales de Brousse. Noms romains : *Γ. Ναίβιος Ἰούστος* et *Γράχης Σεκοῦνδος*.

Pergame. — Ferguson, *Classical Philol.*, 1907, 405. *Or. Gr.*, 334 est un décret du peuple en l'honneur d'Apollonidès Théophilou, *syntrophos* du roi. Donc, il était de l'âge du roi régnant; ce roi doit être Attalos III (138-33), né vers 175 ou 172. En effet, X, fils de Théophilos de Pergame, est honoré comme l'un des favoris du roi à Athènes, où son père Théophilos avait été l'objet d'un décret semblable, gravé sur la même stèle en caractères du milieu du 1^{er} siècle (*IG*, II, 451). Le secrétaire mentionné appartenant à la Léontis, le décret en faveur du fils de Théophilos, identique à l'Apollonidès Théophilou, se placerait en 142/1; comme il est né vers 162, son père le serait vers 200. — Rendant compte du progrès des fouilles, Conze, *BPhW*, 1907, 606, annonce la découverte, dans le gymnase *τῶν νέων*, de l'architrave d'un temple consacré par Attalos II à Héra Basileia.

II. Hepding, *AM*, 1907, 241-377. — 1. Nouveaux fragments d'un décret dont une partie a déjà été publiée, *AM*, 1904, 161. — 3 et 9. Fragments de décrets honorifiques pour des gymnasiarques. — 4. Décret pour *Διόδωρος Ἡρωίδου Πίσπρος* (il faut rapprocher du second nom que porte ce personnage l'Apollon *Πασπάριος* et la *πλατεία Πασπαρειῶν*, connus par des inscriptions de Pergame). Très peu après la mort d'Attale III, Diodoros a été envoyé à Rome, et le succès de son ambassade lui a valu les honneurs divins de bienfaiteur : deux statues de bronze, deux d'or et un *ἄγαλμα* de marbre (*ἄγαλμα* serait proprement l'image honorée par le culte, placée dans un temple spécialement dédié). Sa grande fortune lui a permis de rendre des services à ses concitoyens (noter *ἐλαφροστοίαι*). Il doit offrir l'encens à l'ouverture des séances du conseil et de l'assemblée. Le 8 d'Apollonios, jour de son retour d'ambassade, est consacré. Une tribu portera son nom, *Πασπαρηίς*. Son prêtre est choisi le même jour que celui des autres *εὐεργέται*, et le nom de ce prêtre figure en tête des contrats avec celui du prêtre de M. Aquilius. Une *πομπή* a lieu en son honneur à Philétairiea (ici probablement un quartier de Pergame, la ville haute). — 8. Décrets pour le même : après ses services politiques, ses bienfaits comme gymnasiarque. Il a restauré et embelli le gymnase des *νέοι*, construit le *περίπτεος*, le *κονιστήριον*, l'exèdre (où sera son *ἄγαλμα* : dans le décret suivant, il est dit que Diodoros prit à sa charge les frais d'installation de sa statue) et le *λουτρῶν* (remarquer le *σικκῶν ὠρολόγιον*, cadran solaire). Si c'est bien de la 29^e célébration des Niképhoria qu'il s'agit, l'inscription

est datée exactement de 127-6. Diodoros est *ἐπίτροπος*, chargé d'affaires des Pergaméniens auprès des Romains *ἡγούμενοι*. Les *ἱεροκήρυκες* doivent prier pour lui en même temps que pour Aquilius. — 10. Complément de *Inscr. Perg.*, 252 : quelques détails intéressants sur certaines parties du gymnase, le *λουτρών*, le *σφαιριστήριον*, la présence des *ξένοι* aux exercices. — 11. Honorifique pour le gymnasiarque Straton : allusion aux *πολεμικαὶ περιστάσεις* qui ont marqué les premiers temps de la domination romaine dans la province d'Asie. — 15. Fragments nouveaux de *Inscr. Perg.*, 273 ; morceaux de lettres impériales (une d'Hadrien, relative à son ami Polémon, le sophiste de Smyrne). — 18. Règlement (très mutilé) d'un collège, peut-être la *γεροσύα*. Les fils de ceux qui en font déjà partie sont soumis à la *δοκιμασία* et doivent acquitter des frais d'entrée diminués, comme ailleurs, de moitié, excepté le cas où le père fait partie du *συνέδριον* depuis moins de cinq ans (époque d'Hadrien). — 19. Fragments, dont un seul utilisable, d'un document où on reconnaît, après quelques formules de serment, l'énoncé des conditions nécessaires pour faire partie d'une association, peut-être la *βουλὴ νέων* : le sacrifice d'entrée s'appelle, ici aussi, *εἰσιτήριον*. — 22. Dédicace du ^ve siècle : *Ποτοίδανι Ἀνδρομέδες ὀλαίο*, peut-être [B]ολαίο ; formes remarquables

↔ : la base peut avoir été apportée d'ailleurs, en même temps que la statue, par un des rois amateurs d'art. — 23. A Ἀσκληπιῶς Σωτήρ, C. Flavianus Anicianus Sanctus. — 25. Dédicace d'un Eutyches Soter à dieu Soter. — 26. De P. Aelius Théon, de Rhodes, à *Εὐρωστία (σύνναος) d'Asclépios, = Hygie*. — 27-31. A Hadrien. — 32-33. Bases d'Attale I et III (incomplètes). — 34. Un gymnasiarque (19^{es} Niképhoria, 147-6), prêtre d'Arété, honoré par les *νέοι*. — 36-39. Bases de Διόδωρος Πιάσπρος, cf. 4 et 8. — 45. L. Antonius M. f., même texte que *Inscr. Perg.*, 410. — 46. L. Cornificius, probablement le commandant de la flotte d'Octave : un nouveau stratège pergaménien, Néon, f. de Polémon, Boubas (habitude du double nom déjà constatée souvent à Pergame). — 50. Base de C. Iulius Sacerdos, prêtre de Tibère (culte municipal, le temple du culte provincial est à Smyrne), honoré par les *νέοι*. A la douzième célébration des *Σεβαστά Ῥωμαίων*, c'est-à-dire en 19 ap. J.-C. (et non pas 16), il a été gymnasiarque des cinq gymnases : distribution d'huile et réorganisation morale. — 57. Un Iulius Sextus *προφύλαξ « inter stationarios primus »*. — 58-61. C. Iulius Maximus, *υἱὸς νέων*, trib. leg. V, prêtre à vie d'Apollon Pythien et *τιμητής* (première mention d'un censor dans une ville de la province d'Asie) *σημειῖο ἀδαστάτωι (?) = laticlave à vie?* — 62. C. Iulius Pulcher, *νέος ἤρω*. — 64-65. T. Flavius Florus et C. Iulius Flavianus, fils morts prématurément d'un grand-prêtre d'Asie et gymnasiarque, Flavius Menophantos. — 66. Basilissa Claudia Capitolina a renouvelé une fondation de son père Cl. Balbillus, en remontant au taux fixé d'abord. — 70-98. Fragments, on reconnaît des lambeaux de textes agonistiques ou relatifs à des gymnasiarques. — 99. Sur l'épistyle d'un portique, dans le gymnase des *νέοι* : *τοῖς Σεβαστοῖς καὶ τῇ πατρίδι* (cf. p. 201, la reconstruction par W. Dörpfeld). — 105-113. Funéraires. — 115. Hymne au Soleil, imitation, que l'isopsépie a rendue incorrecte et maladroite, des premiers vers des *Phéniciennes* : l'auteur est cet Aelius Nikon, architecte, déjà connu par plusieurs textes. — 116. Un *τριτευτής* = membre de l'administration municipale des grains ? — 117-18. Hermès de la maison du consul Attalos (cf. p. 173 et 184 le commentaire topographique de W. Dörpfeld). Sur le premier : Ἄτταλος

οὗτος ὁ τῆγδὲ θεῶν πανυπεύροχον εἴσας, Ῥωμαίων ὕπατος, πρόσπολός ἐστι θεᾶς (Isis ou Cybèle?) Cet Attale serait le même qu'une inscription de Tralles nomme Cl. Attalu Paterculianus, consulaire: sur le second ὦ φίλοι, ἐσθίετε βρώμην καὶ πείνετε οἶνον, Ἄτταίλου εὐφροσύνοις τερπόμενοι: θαλίαις, distique spirituellement composé de souvenirs de l'*Odyssée*. — 133-142. Quelques graffiti. — 145-153. Anses d'amphore.

Du même, *ibid.*, p. 386 — provenant d'*Élaea* — la dédicace d'une statue de Niké en l'honneur des νέοι par le gymnasiarque Socrates. — P. 406, deux sceaux de plomb byzantins, le second avec le titre τῶν βασιλικῶν κομμερκίων.

W. Kolbe, *AM*, 1907, 445-469, publie les catalogues éphébiques (nos 272-405), tous en débris. Il établit trois manières successives de dater, d'abord par le nom du roi et l'année du règne, puis par le prytane (qui est en même temps prêtre), enfin par le grand-prêtre d'Asie à partir de 29 av. J.-C. Les fragments de cette troisième époque proviennent des murs d'un temple corinthien. A côté des fils des citoyens de Pergame désignés par leur nom, leur patronymique et leur tribu, figurent des jeunes gens originaires des villes du royaume pergaménien (Aegae, Aristonikeia?); quelques ethniques intéressants, τῶν ἐξ Ἄβθου (Μῦσοι: Ἄβθαίταιοι de Strabon), Ἱερολοφίτης. — L'existence d'une treizième tribu à Pergame, l'Apollonis, est prouvée et celle d'une quatorzième, l'Athénais, est possible. La division en tribus, sans doute antérieure aux Attalides, date du moment où les Grecs eurent la prépondérance dans la ville mysienne. Le nom de la tribu Εἰσοῖς et probablement d'autres aussi (Θηβαῖς) sont des souvenirs de la domination de l'Érétrien Gongylos (Xén., *Hellén.*, III, 4, 6) et de ses descendants. La Téléphis garde la mémoire de la migration arcadienne sous Téléphe.

Ionie. — *Smyrne*. — A. Fontrier, à la mémoire duquel G. Radet a rendu, *Rev. Ét. Anc.*, 1907, 376-380, un hommage mérité, a republié dans la suite de son étude sur les antiquités de l'Ionie, *ibid.*, 116, l'inscr. où Wilhelm, *AM*, 1892, 491, avait découvert la mention d'une σπιθίς. D'après cette nouvelle lecture, il faudrait lire non pas τὴν σπιθᾶδαν ἐξέροτησεν, mais τὴν σπιθᾶδα ἀνεξέροτησεν. — D'une étude minutieuse des sources et cours d'eau de Smyrne, M. F. conclut que le Mélès ne peut être le canal des Bains de Diane (comme le soutient Calder dans les *Studies in eastern provinces* de Ramsay, 1906, 96), mais devait suivre les rues actuelles de Mortakia, séparant la ville de la banlieue où les inscriptions ont fait connaître les dépendances rurales du temple d'Aphrodite Stratonikis. C'est la théorie qu'il a exposée en détail dans sa brochure *Περὶ τοῦ ποταμοῦ Μέλῆτος* (Athènes, 1907).

Érythrées. — P. Jacobstahl, *SBBA*, 1907, 705, annonce la découverte d'une loi de la fin du v^e siècle instituant le culte d'Asklépios avec le péan du nouveau dieu.

Magnésie. — L'arbitrage de Mylasa entre Magnésie et Priène (Kern, n° 93 = *SIG*, 928) est fixé par G. Colin, *Rome et la Grèce*, 200-146 (Paris, 1905), p. 509, à 143 av. J.-C. Le nom du préteur M. Æmilius (Lepidus Porcina) manque dans la liste de Wehrmann.

Éphèse. — Sur le titre d'ἐπιμελητής τοῦ Τιθέρεως ποταμοῦ τῆς ἐκπύρωθεν ὄχθης, *curator Tiberis*, que porte M. Nonius Macrinus dans une inscr. publiée *Jahreshefte*, 1906: L. Canfarelli, *Bullett. Commis. comun. Roma*, 1907, 108-114. Sur l'état actuel des fouilles anglaises dans le temple d'Artémis, où l'on a découvert entre autres un trésor de 4,000 objets datant des viii^e et viii^e s., notamment des

monnaies qui portent les lettres *FAAF* où l'on propose de reconnaître le nom d'Alyatte, voir *RA*, 1907, I, 177.

Priene. — Sur le recueil de F. Hiller v. Gaertringen ont paru deux séries d'observations et de corrections, dues l'une à M. Holleaux, *BCH*, 1907, 227, 382-88, l'autre à A. Wilhelm, *Wien. Stud.*, 1907, 1-24. Tous deux se sont rencontrés pour redresser un certain nombre de textes (en particulier n° 12, l. 20 sqq.) et pour rétablir quelques formules : ἀπὸ τοῦ δικαίου (4), τὴν φιλίαν συναύξειν (60) ἀνίμνησιν ποιῆσθαι (τῶν φιλανθρώπων) et τὰ συμφέροντα κατεργάζεσθαι (109). A M. Holleaux reviennent, entre autres, les corrections suivantes : συγκρατσο-αυξίων (τὸ χρήσιμον) (12), εἰς τὴν συντέλειαν τοῦ προδεδηλωμένου, δαπάνας τελεῖν ἐν πᾶσιν τοῖς κατὰ τὴν ἀντιγραφίαν (cf. le ἐν ἅπασιν τοῖς κατὰ τὴν δικαιοσύνην rétabli par A. Wilhelm n° 60), κατὰ τοῦτο τὸ μέρος (108), προσέγειν (τὸν νοῦν) τοῖς λεγομένοις et ἀκέραια τὰ πράγματα (111). — A. Wilhelm restitue (63) ἀριξίς (ou εἰσάριξίς) κατὰ γῆν καὶ κατὰ θάλατταν, (73) σπεύδοντες συμ[βα]ίνειν τοὺς πολίτας πρὸς ἀλλήλους, reconnaît (82) le nom de Zeuxis, le général macédonien d'Antiochos III, et prouve que 83 doit être complété par des lignes beaucoup plus longues que ne l'a admis l'éditeur (1).

(1) Comme les corrections de M. Wilhelm risquent de ne pas se trouver à la portée des épigraphistes français, nous croyons rendre service en en reproduisant ici les principales : 4, l. 21 : καὶ φ[ρο]υ[ραρχ]εῖμ (?) παραλυθεὶς τῆς γραμματείας... [ἐπι]νοεῖ... ; 1. 39 : [ἀπὸ] τοῦ δικαίου. 8, l. 10 : εἰς ὁμόνοιαν [καὶ ἡ]συχ[ί]αν. 12, l. 2 : ὁπ[ό]ταν αἱ [σιτι]σεις ὧσιν ἀπὸ δημοσίας ; 1. 20 : οἱ ἄλλοι [(μετέ]χουσιν) καὶ ἔγκτησιν γῆς πλὴγ γῆς (erreur du lapicide pour τῆς μερίδος, 19, l. 24 : λαβόμενος [ἀπὸ]). 24, l. 4 : Ἀντιόχος ὑπ[α]κούσας. 26, l. 10 : καλῶς οὖν ποιήσεται εἰσαφύλισσοντας. 46, l. 8-13, restitutions différentes de la fin perdue des lignes qui n'altèrent pas le sens. 54, l. 38 : [τινάς μὲν συνέλυσε τῶν δικῶν οὐθὲν ἐλλείπων προθυμίας... συλλυθόντας τὰ πρὸς ἐαυ]τούς. 51, l. 4 : καὶ [συνωμολόγησαν. 60, l. 20 : φιλίαν συν[α]ύξειν ; l. 6 : ἀναστραφέντα] ἀξίως τὰς ἐγγχειρισθείσας αὐτῷ πίσ[τι]ος ἐν ἅπασιν τοῖς [ἔ]ξι. 61, l. 24 : καὶ ἐπελ-θὼν.... καὶ πα[ρα]καλέσει καὶ εἰς [τὸ] λοιπόν]. 63, l. 29 : ὅπως καὶ [παρ'] αὐτοῖς ἀναγραφῆι τὸ ψήφισμα εἰς στήλην. 63, l. 23 : [εἰσάριξίς] κατὰ γῆν. 67 : πλείονας] ἐν αἰς εὐδοκιμημέναι, γεγραφέν[αι] δὲ κτλ. 73, l. 7 : συμ[βα]ίνειν τοὺς. 82, l. 16 : κατὰ τὴν σιτικὴν οἰκονομίαν ἀποσταλαῖς | πρὸς Ζεῦξιν τὸν τοῦ βασιλέως (Antiochos III, cf. *Or. Gr.*, 235-6), στρατηγόν τοῦ [μετὰ τοῦ] | συναποδειχθέντος οὐκ ἀ[τε]λῆ ἐποίησατο τὴν ἐντευξίν, | ἀλλ' ἔλαβε τῷ δήμῳ [εἰ] δωρεὰν δραχμὰς? — καὶ τὰ χρῆ[μα]τὰ τε ταῦτα ἀπο[δ]έδωκεν καὶ τὰς ἄλλας δωρεὰς ἅς κα] | τὰ τὴν ἐνεστῶσα[ν] τιτοδείαν παρὰ τῶν εὐνοϊκῶς ἐχόντων | τοῖς δήμῳ : ἔλαβεν... 83, l. 3 : [τετιμῆσθαι] δ' αὐτὸν καὶ εἰκόνι χρυσῆι ἦν καὶ σταθῆναι | ἐν τῷ ἐπιφανεστάτῳ τόπῳ : ἔχουσα] ἐπιγραφὴν τῆςδε. Le peuple à Aristippos à cause de sa bienveillance [τῆς εἰς αὐτὸν · καὶ εἶναι αὐτὸν ἐπι-με]λειαί παρὰ τε τῆς βουλῆς καὶ τῷ δήμῳ : il jouira | [σίτη]σιν καὶ ἀτέλειαν τοῦ σώματος καὶ [προεδρίαν. La proclamation de ces honneurs aura lieu Διονυσίαις], όταν ὁ δῆμος συντελῆι τὰς πρώτας [σπονδὰς ἀκολούθως τοῖς προγεγραμμένοις, τῆς δὲ ἀναγγελίας, τὴν ἐπιμέ]λειαν ποιήσασθαι τὸν ἀποδειχθῆσμενον ἀγῶ]νοθέτην τὸν Δ. ἵνα δὲ ὁ δῆμος μὴ μόνον ζῶντι τιμὰς ἀπο[νέ]μων φαίνεται Ἀριστίππῳ, ἀλλὰ καὶ τῆς εἰς τὸ χρεῶν μ[ε]ταστάσεως τυχόντα τῶν ἐπιφανεστάτων ἀξιώσει, δι[καί]ως], l'oikonomos le couronnera d'une couronne d'or ; le reste à restituer d'après 99, 17 et 109, 277. 104, l. 8 : τετιμῆσθαι δὲ αὐτὸν καὶ [εἰκόνι] χαλκῆι, 108, l. 59 : καθότι [περιέ]χει, 212 : διοικεῖσθαι. 377 : ὅπως ἀναγραφῆι. 109, l. 47 : καὶ [πάλιν] ἀ[πε]κομίασατο ; l. 52 : πρὸς αὐτοῦς φιλ[αν]θρώπων. 114, l. 308 : τοὺς ἐσομένο[υ]ς τό[τε] γραμματεῖς. 117, l. 73 : ἀνα-

Quelques observations portant sur les inser. 1, l. 10, 4, l. 26, 8, l. 12, 12, l. 2, 16, l. 3, 17, l. 5, 27, 23, l. 3, 16, 68, l. 7, 69, l. 5, 16, 21, 70, l. 6, 19, 79, l. 2, 108, l. 45, 103, 364, l. 2, 536, l. 2 ont été publiées à la suite du c. r. de P. Graindor, *Bulletin bibl. du Musée belge*, 1907, 126. — U. Wilcken, *Archiv f. Papyrol.*, 1907, 207, attire l'attention sur le n° 195 qui, entre autres prescriptions relatives au culte des divinités égyptiennes, invite à remettre certaines parts des offrandes τοῖς κατεχομένοις ὑπὸ τοῦ θεοῦ; il semblerait par là que les fameux κάτοχοι du Sérapéum ne sont pas des « reclus », mais des « possédés du dieu ». Reprises par H. v. Gaertringen, *Mélanges Faculté de Beyrouth*, II, 309, cette théorie est combattue par Bouché-Leclercq, *Hist. des Lagides*, IV, p. 335.

Milet. — Th. Wiegand, *Milet*, fasc. II : H. Knackfuss, *Das Rathaus von Milet* (avec le concours de Wiegand, Fredrich et Winnefeld). — La description du *bouleutérion* est suivie de la publication des textes qui en proviennent : 1-2. Τιμαρχός και Ἡρακλείδης οἱ Ἡρακλείδου ὑπὲρ βασιλέως Ἀντιόχου Ἐπιφανούς Ἀπόλλωνι Διδουμῆ και Ἐστία Βουλαίαι και τῶι Δήμωι. Cette dédicace du monument, reconstituée d'après les fr. des 2 exemplaires qui y étaient gravés, indique qu'il a été élevé par les frères Hérakleïdès et Timarchos, petits-fils du Timarchos qui fut tyran de Milet, à l'époque où ils étaient les tout-puissants ministres d'Antiochos IV Épiphane (175-164) (1). 3. Rescrit en 60 l. (1-24 mutilées, 24-36 manquent) d'un propréteur d'Asie, sans doute G. Minucius Thermus, à propos d'une affaire de prêt où le principal intéressé Μίρο||[κω] : Κικέρωνι συντυχῶν εὐχαρίστησε [τὰ ταχ.]|θέντα ἐπιμελῶς συντηρῶν τὰ ἐπ' ἐμ[οῖ μὴ δια?]|λύειν. La date de 51-50 que

γράφαι δὲ και τ[ὸν γραμματεῖα τῆς βουλῆς και τ]οῦ δήμου ἐς τὰ ψηφίσ[ματα τὰς γενομένας στεφανώσεις, ἀναγράφαι δὲ και τοὺς στεφάνους και τοὺς ἐστε[φανωκότας. 132, l. 2 : φιλότιμον, ὅθεν ἐν οὐ[δενί] λ[ε]ισπομένου αὐτοῦ, προσεπ[αύξοντος δὲ τῆν τε πρὸς τὸν | [δῆμον εὐνοίαν και τῆ]ν ἰδίαν..... 133, l. 4 : στεφάνωι | χρυσέωι ἀριστε[ῖω και εἰκόνι χαλκῆι] | και μαρμαρίν[ηι και ἐμ] πρωτανεῖω | και ἐμ Πανίων[ῖω]..

(1) Je crois que la frise du *propylon* qui exhibe des armes certainement celtiques (casque à cornes, bouclier oblong, carnyx, *gaesum* qualifié à tort de flèche) permet de préciser la date de cette dédicace. Sous le règne d'Antiochos IV il n'y a pas d'autre guerre galatique que celle de 168-6. On sait que, seul, un succès d'Euménès II empêcha la prise de Sardes (*Or. Gr.*, 305), succès qui ne peut dater que du printemps 166. Peut-être faut-il placer à ce moment, et non en 278/7, l'enlèvement des femmes milésiennes; il n'est connu que par l'épigramme fameuse qui n'a pas été composée vers 270 par Anyté, mais, sous Auguste, par le Milésien Antonios Thallos, et par un fr. d'Aristodémos de Nysa de la même époque. Quoi qu'il en soit, il n'y a rien que de très vraisemblable à ce que, pendant l'hiver de 167-6, de leur camp de Synnada, les Galates aient poussé leurs razzias le long de la vallée du Méandre jusqu'à Milet, qu'Euménès II choisira pour y faire élever la statue que la Confédération Ionienne lui a décernée à la suite de ses victoires (*Or. Gr.*, 763). Bien que la royauté d'Asie n'appartint plus aux Séleucides, mais à Pergame, les étroites relations conservées par les rois de Syrie avec l'Apollon de Didymes, la reconnaissance particulière qu'Antiochos IV devait à Euménès II, enfin l'origine milésienne de ses ministres, ont pu amener le roi de Syrie à intervenir pour protéger Milet dans ce même hiver 167-6 qui vit la grande revue de Daphné. Ce serait cette décisive campagne contre les Galates que rappellerait les trophées du bouleutérion, dont la construction se placerait ainsi en 166-4.

suggère cette mention de Cicéron, évidemment pendant son proconsulat de Cilicie, est encore confirmée par la liste des cités auxquelles un rescrit semblable a été adressé au dire de son auteur : Éphèse, Tralles, Alabanda, Mylasa, Smyrne, Pergame, Sardes, Adramytion; l'absence de toute ville de Grande-Phrygie prouve que le rescrit est antérieur à 50, où cette province passa du gouvernement de Cilicie à celui d'Asie. Le rescrit qui a été remis à deux députés de Magnésie du Méandre était originairement rédigé en grec, pour éviter tout prétexte à méprise (τὴν δὲ αἰτίαν δι' ἣν ἑλλήνων κοῖς ἔγραψα, μὴ ἐπιζητήσητε· κατὰ νοῦν γὰρ ἔσ|χον, μή τι παρὰ τὴν ἑρμηνείαν ἔλασσον τὰ γεγραμ|μένα νοήσαι δύνῃσθε); il devait être gravé sur marbre à l'endroit le mieux en vue ἐν στυλοπαράσταδι (il se trouve sur le devant de l'ante Est) et envoyé en copies πρὸς τὰ ἐν τῇ οἰομίσσει τῇ ἰδίᾳ πόλει pour y être déposé dans les archives (νομοφυλάκια καὶ χρηματιστήρια). 4. 9 fr. de listes de souscriptions, de l'époque d'Auguste à Néron, sans doute destinées au culte impérial: elles sont chiffrées en deniers et disposées par ordre d'importance; la plus grande somme paraît avoir été de 1500 deniers, la plus petite de 51. 5. Dédicace à Auguste, à Apollon Didyméen et au Peuple. 6 et 15. Fr. des bases de 5 statues de la famille de G. Iul. Eukratès ou Epikratès fils Ἀπολλωνίου ἡρώος. 7. Fr. de plusieurs décrets, provenant, comme 5 et 6, des ruines du *Sébastieion* qui s'élevait au N. du *bouleutérion*; les personnages honorés sont Epikratès Apollônion, stéphanéphore en 84, qui, en 76, lors de la fameuse aventure de César avec les pirates, devint son hôte et reçut la bourgeoisie romaine; son fils Apollônios et ses trois petits-fils Epikratès, Eukratès et Apollônios, respectivement stéphanéphores en 60, 40 (Eukratès est grand-prêtre) et 39, semblent avoir rendu de grands services financiers à la ville, au temple d'Apollon et à celui d'Auguste. 8. Sous les pieds d'une statue archaïque sortant d'une draperie en forme de gainé : [Ἀν]αξιμάνδρου; les caractères, de la fin du vi^e s., sont ceux de l'ex-voto de Terpsiklès, et il y a lieu de croire que cet Anaximandre est le père des Ἀναξιμάνδρου παῖδες de cet ex-voto. 9. Arbitrage entre Milet et Myonte, vers 391-87, déjà publié *GDI*, 5493 et *Inscr. v. Priene*, 458. 10. Décret de la confédération ionienne en faveur d'Hippostratos de Milet: 1. 1-21 déjà connues par l'exemplaire de Smyrne (*SIG*, 189); les l. 21-39 contiennent l'obligation pour toutes les cités d'ériger un exemplaire du décret, la désignation des villes de Milet et Arsinoeia (Éphèse) pour veiller à l'érection de la statue équestre; Milet ajoute à ce décret, sous Télésias, en Panémós, la nomination des 2 épistates qui veilleront à l'érection, en Lénaion, une invitation aux *teichopoioi* de hâter la gravure et la mise en place de la stèle et au *tamias* du mois d'en faire les frais ἐκ τῶν τεichoποικῶν. 11. Dédicace faite vers 200 par les 3 villes crétoises des Ὀαζίων, Γορτυνίων, Ἐλευθερνείων. 12. Base déjà publiée (Haussoullier, *Milet et le Didymeion*, 140), de la statue de Lichas Hermophantou réemployée pour le consul L. Domitius Ahenobarbus patron de la cité. 13. Liste mutilée de noms du ii^e s. 14. Base restaurée du i^{er} s. av., sur l'ordre du sénat, par un préteur Τερτίσιος, sans doute un Terentius (Varron?). 15, 18-9, 24-30. Débris d'inscr. votives. 17. Statue élevée à Trajan en 102. 20-23. Statues élevées à Hadrien. W. Weber (*Untersuchungen z. Gesch. Hadrianus*, 1907, 221) en connaît 8 autres qu'il place en 128/9.

Bücheler, *Rhein. Mus.*, 1906, 400. — Dans *SBBA*, 1906, 258 (cf. précéd. *Bull.*, 81), Aphion dresse les taureaux à faire des tours: cette ταυροδείξις serait, non

pas une forme abrégée de *ταυρομαχοδιεξις*, mais l'art de dresser les taureaux, de façon, par exemple, à les faire figurer dans ce mime de Pasiphaë qui passionna l'antiquité depuis Néron (Suet. 12) jusqu'à Théodoric (Ennod. *Carm.*, II, 103). Ceci admis, *ἀκρόνουχα* ne peut désigner les veillées sacrées, mais un exercice où les animaux se tenaient debout sur les extrémités des sabots (*ἀκρόνουξ* formé comme *ἀκρόγειρα*).

Clermont-Ganneau, *CR. Ac. Inscr.*, 1907, 289-291, donne un fac-similé de la dédicace en grec et en nabatéen (cf. précéd. *Bull.*, 80). Son hypothèse est brillamment confirmée : c'est bien *Συλλῆξιτος* ἰδελεφός βασιλ[έως, c'est-à-dire premier ministre d'Obodas, qui fait une dédicace en l'honneur de son maître à Zeus Dousarès, dieu national des Nabatéens.

Lydie. — *Hypaepa*. — J. Keil, *Jahreshefte*, 1907, *Beibl.*, 35-40, étudie deux inscr. déjà connues, auxquelles il en ajoute une troisième. Ces textes établissent l'existence à Hypaepa des fêtes très probablement annuelles en l'honneur d'Artémis. On comptait la succession des *Artemisia* par Artémisiades : le début (nous avons un seul nombre ξδ) doit correspondre aux dernières années d'Antonin.

Ghelembéh (au N. de Thyateira). — Dans l'ex-voto élevé en ce lieu par des soldats qui ont passé en Thrace, le nom que se donnent ces soldats, οἱ ἐκ Παρθελαίων (correction de Dittenberger, *Or. Gr.*, 33^a ; la copie donne Πακαλαίος dont Boeckh avait fait Νκαλαίος), paraît à M. Radet, *Revue historique*, 1907, XCV, 154, pouvoir se rapporter à la localité de Parableia en Carie, une inscr. de Moughla nous faisant connaître au début du II^e s. un ἀγριμῶν ἐπι Παρθελαίων (*BCH*, 1886, 486).

Mosténé. — Dans le décret des Caesariastes publié par Buresch (*Aus Lydien*, p. 6), A. J. Reinach, *Revue celtique*, 1907, 229, propose de restituer [τὸ εἰς δέκκ? ἔ]τη ἀρτόκρεας et d'entendre par cet *artokréas*, offert à la communauté par le *nomophylax*, un mélange de pain et de viande avec lequel communiaient les Caesariastes dans leur cérémonie annuelle d'initiation, comme les Tekmôreioi communiaient avec le *dipyron* et les Artotyrites avec l'*artotyryion*.

C'est de Sardes que viendrait le sarcophage du Périrantès Métrodôros Artémi dôrou signalé *Jahrb. Anz.*, 1907, 351.

Satala (Koula) dans la Katakékauméné. — E. Rémy, *Musée belge*, 1907, 135, étudie le bas-relief consacré à Apollon Tarsios, représenté en dieu cavalier la bipenne sur l'épaule, et à la Météer Tarséné, assise, le calathos sur la tête, une patère à la main (Buresch, *Aus Lydien*, p. 67).

Phrygie. — *Hierapolis*. — Papadopoulos Kérameus, *J. Minist. de l'Instr. publ. Russe*, octobre 1907, p. 483. Dans *CIG*, 8769, l. 6, le *Bulletin de l'Inst. Russe d'Archéol.*, 1901, p. 403, restitue à tort : Κυριακ(ῆς) [καροπο]ορησι[άντων] κτίσμα. Lire : ἐκα[ροπο]φόρησε, c'est-à-dire construisit à ses frais. — Sur l'inscription d'Aberkios, tous les arguments présentés pour y voir l'évêque de ce nom sont repris par A. Rocchi, *L'epitafio di S. Abercio* (Rome, 1907).

Von Papen, *Zeitschr. f. Num.*, 1907, 177. Dans *CIG*, 3940, où sont énumérés plusieurs jeux d'Hierapolis, les Αἰτωεῖα Πόλις n'appartiennent pas à cette ville, mais sans doute à Tripolis de Lydie.

Dorylée. — G. Mirbeau, *Échos d'Orient*, X, 1907, 77. 1. Statue élevée par son frère à P. Ælius Sabinianus Démosthénès, stéphanéphore et constructeur des bains (κτίστης τῶν θερμῶν). 2. Statue élevée par la ville et le peuple à un grand-

prêtre et à la grande-prêtresse sa femme. 3. Trophimos à sa femme Tyché. 4. A Trophimos Artémidôrou les sept Aurelii ses fils. 5. A Asklépiodotos ses enfants. 6. Épiktétos Ἀχιλέως πατρι γνωστῷ. 7. Zosimos à lui-même (suivi de la formule ζῆ, de son vivant). 8-10. Funéraires mutilés. 11. Ainiás Démophilou Στρατοναϊκῷ θρεπτῷ; 12. Aur. Ἀλεκαῖς à sa femme. 13. Patès à son frère Antiochos. 14. Aur. Tatia Tyrannou à son fils ἀώρω γλυκυτάτω Ἀσκαλῆ. 8-10, 13-17, 19-20. Funéraires ne présentant pas le même intérêt onomastique.

Lounda (Kavaklar). — G. Macdonald, *Class. Rev.*, 1907, 58. Le stratège Apollodotos, au temps d'Antonin, avait fait frapper à ses frais les monnaies de sa ville (Ramsay, *Cities*, p. 246). Ce sont elles probablement qu'on doit reconnaître dans deux pièces portant : Ἰγρολλέων ἐπι Ἀπολλοδότου στρα. (Babelon, *Inv. Waddington*, n° 6201; *Zeitschr. f. Num.*, XVII, 22).

E. Michon, *Mém. Soc. Ant.*, 1907, 29. Six stèles funéraires phrygiennes présentant la porte, dégénérescence traditionnelle de celle des tombeaux rupestres, acquises par le Louvre : *Gunkeui* sur le Mourad-dagh (Dindymos.) — Mathios l'a préparée pour sa femme Tatia et elle leur a été consacrée par leur fils Damas; Philétéros, Trophimos, Diogas et un quatrième fils l'ont élevée à leur père Diogas, σοφὸς ἀνὴρ ἡδὺς ἄπασιν en ajoutant contre tout violateur cette imprécation : ὅς ἂν προσέξῃ χίρα τὴν βαρύφθονον τεκνῶν αἰῶρων περὲπέσοιτο συνφοραῖς.

Olourak (à 30 km. d'Akmonia). — Michon, *ibid.*, 1907, 35. Asklépiadès à sa femme Hespéris de concert avec ses oncles maternels (μήτρωνες) Théseus et Bachylos.

Akmonia. — E. Michon, *ibid.*, 1907, 37. Ammia Sekuroispa (?) Krispé (?) en 271, à son époux Marios, son beau-frère (δᾶδερ) Onésimos et à ses enfants morts prématurément (παχυμοίροις) Zôtikos, Antoninos, Antoniné et Ammiané; autre épitaphe semblable, mutilée, avec la même formule imprécatoire qu'à Gunkeui.

Philadelphie. — E. Michon, *ibid.*, 1907, 45. Sous trois registres de sculpture, viennent les noms des défunts qui reposent sous la stèle : Métrodôros et Zénon, fils tous deux d'Apollônios, et les trois enfants de Métrodôros, Ploution, Ménékratès et Nektanôr.

Les inscr. des monuments rupestres phrygiens ont été recopiées et publiées par E. Brandenbourg dans un fasc. des *Abhandlungen* de l'Acad. de Berlin pour 1906; ce sont des mots phrygiens écrits, les uns dans des signes indigènes qui présentent des affinités tant avec les hiéroglyphes hittites qu'avec le syllabaire chyprote, les autres en caractères grecs de basse époque.

Cappadoce. — *Leidzi-déré*, près Zoropassos en Morimène (Arebsum, vilayet de Konia). — J. Marquard, *Philologus, Suppl.-Band*, X, 1 (1905/6), p. 122. Inscr. rupestre araméenne et grecque : Σαγγάριος | Μαιάνου | στρατηγός, [Ἀριάρμ[νι]] | μάρος | εὐσε(βής) | Μίθρη. Ce Saggarios administrait probablement la στρατηγία Μουριανή (Morimène, Ptol., p. 341, 26) sous l'un des premiers rois de Cappadoce, Ariarathès II ou son fils Ariaramnès (v. 260-30). De la même région, An. M. Lévidhis a communiqué à Zimmerer, huit inscr. publiées par Marquard : *Soandos*, sur une église byzantine, ΨΚΑ (= 721) ἔ(τος) ἐν(σπαρκώσεως) Ἰησ(οῦ) μηνί Ἀπριλίω. — *Barach*. A Fl. Julianus, sa femme Statia Domna et ses fils Phaedrus, Julianus et Marcellus Statii. — *Tallur*. Titus et Apollônios Δίκνω τῷ ἀσυνκρίτῳ πατρι καὶ Ἰλη μητρι et Ποπώνιος Πρόκληρ; invocation (κύριε βοήθει) de Λογγίνου ἐργολίβου, peut-

être l'entrepreneur des sept citernes antiques des environs. — *Singhin*. Σίλλης; Μάρκον Γάτον Ζηνόδιον Ἡραγινέα et deux autres textes impossibles à restituer.

Galatie. — Tous les noms de personnes celtiques des inscriptions de Galatie ont été réunis par F. Staehelin, *Gesch. d. kleinasiatischen Galater* (Leipzig, 1907), p. 110-120. On trouvera étudiées dans ce volume toutes les inscr. d'Asie-Mineure où les Galates sont mentionnés.

Pont. — *Sinope.* — D. M. Robinson, *Am. J. Phil.*, 1906, 448. Stèle de Μάνης | Μήτρο[ι]ο; et 2 épitaphes métriques d'époque impériale, l'une d'un Narkissos qui possédait ἀπὲρ τὴν Πυλίου Νέστορος εὐπέτην, l'autre de l'armateur Julius Kalpeikos précédée du souhait : χάροις, προδοῖται. — Le même auteur, *Am. J. Arch.*, 1907, 446, fait valoir ses arguments contre la restitution Τάρσος; proposée par Ziebarth. *BPhW*, 1907, 334.

Héraclée Pontique. — Papadopoulos-Kérameus, *J. Minist. Instr. Publ. Russe*, oct. 1907, 495. C'est bien X[ρόνω] et non X[αμμί] qu'il faut restituer à la fin de la 4^e l. de l'inscr. métrique publiée par Perrot, *Explor. Galatie*, p. 18, comme l'avait déjà vu Miller (*ibid.*, p. 387).

Petite-Arménie. — *Nikopolis.* — Papadopoulos-Kérameus, *J. Minist. Instr. Publ. Russe*, oct. 1907, p. 484. L'inscr. byzantine L.-W., 1814, doit être restituée en 3 dodécasyllabes : Τῆς πατρικῆς οὐσίας ἀναρχε λόγε, | φύλαττε δὴ τὸ σὸ δούλω Ἰωάνη, | στρατορι καὶ δρωμναρχο Κωλονήας.

Aranda. — G. A. Papabasileiou, *Ἐφ. ἀρχ.*, 1907, 26. De l'inscr. commémorant la fondation d'un palais ou d'une place en l'honneur des satrapes Oromanés et Arioukés ou par eux (précéd. *Bull.*, 87) on pourrait rapprocher le texte de Tiflis où Vespasien et son fils βασιλεῖ Ἰβήρων Μιθροδάτη... τὰ τείχη ἐξωχύρωσαν (*AM*, XXI, 472); à la l. 9 M. P. restituée [πύργου] et à la l. 10 καλο[ύ]ς χύψ[η]τλι. Ce dernier complément ne peut être accepté à cause de la disposition *stoichèdon* et parce qu'il détruit le dernier vestige de structure métrique, ποικίλα τείχη.

Carie — Lycie — Pisidie — Cilicie — Lycaonie.

Pérée Rhodienne. — N. D. et M. D. Chaviaras, *Ἐφ. ἀρχ.*, 1907, 209-18. — *Loryma*, 209. Sur un rocher proche la porte orientale du *phrovion* : Ἱερὸς ὁ τόπος, 211. Dans une église byzantine du village de Loumpoukki bâtie sur les ruines d'un temple, 2 fr. d'une grande stèle portant une quinzaine de noms de *lampadistes* vainqueurs à des jeux tenus sous la magistrature d'un Kallianax (II^e s. avant ?), et dédicace d'un gymnasiarque à Apollon à qui devait être consacré le temple; funéraire de Dôros de Ténos. — *Thyssanunte* (Saranta, au fond du golfe Symaïque au N.-E. de Phoinix), 213. Dédicace d'un hérôon élevé par ὁ δᾶμος ὁ Θουσσανοντιῶν à Agias Agésidamou (dont il faut probablement restituer le nom dans *BCII*, 1886, 245, 8); distique gravé sur la tombe de Simias lasios; cipe de Autolykos Épilykou; décret du κοινὸν τῶν Ἐραμιστᾶν, sur la proposition de ...της Κυρναῖος, en l'honneur d'un bienfaiteur qui a pris certaines constructions à sa charge; funéraire mutilé en vers d'un Métaginés que détient ὁ κόσμος ἐπί[σσω] et qui semble envoyer son salut Ἐπερθεν ἀλὸς... ἐς φάος ἀμά[τιον] (le royaume des morts d'au-delà de l'Océan serait considéré comme aux antipodes); fr. très mutilé d'un décret honorifique rendu par les associations des Adôniastes, Apollôniastes, Sôtériaistes, Askliapiastes (Ἀσκληπιαστᾶν Ἀριστοδαιμίων); dédicace à Apollon Karneios; d'après une inscr. non publiée, le port de Pouspournou au N. de Thyssanunte conserverait le nom

du δᾶμος Βοσπορωνῶν. — *Kizil-Keui* près *Lostu* (anc. Tymnos). Stèles de Λατοῦς et Δεινοκλεῦς ἕρωος.

Oenoanda. — Les célèbres fragments du philosophe épicurien Diogène d'Oenoanda, publiés en 1892 par Cousin et en 1897 par Heberdey, ont été édités pour la collection Teubner par J. William (Leipzig, 1907). Il y distingue 89 fragments : 1° *De Natura rerum liber* (fr. 1-14) ; 2° *De innumerabilitate mundorum epistula ad Antipatrum* (15-21) ; 3° *Disputatio ethica* (fr. 22-41) ; 4° *Epicuri sententiae* (42-52) ; 5° *Epistulae ad matrem* (3-4), *ad amicos* (55) ; 6° *Testamentum* (56) ; 7° *De senectute liber* (57-82) ; 8° *Fragm. incerta* (83-9).

Arikanda. — H. Leclercq, *Dictionnaire d'Archéologie chrétienne*, I, 2 (1907) col. 2835-42. Texte et commentaire de la pétition adressée à la fin de 312 par cette petite ville lycienne (demandant à Maximin le renouvellement de l'édit contre les chrétiens révoqué par Galère sur son lit de mort), précédée de la réponse favorable de l'Empereur (*CIL*, III, suppl. 2, 13132).

Telnessos. — Gardthausen, *Festschrift Noeldeke*, 1906, p. 850. Dans *CIG*, 4199, le τῆμα élevé en l'an 25 à un Phraatès doit être relatif au fils du roi Phraatès IV, que Tiridatès avait livré à Auguste et que celui-ci renvoya précisément à son père en 25 av. J.-C. Il est probable qu'il mourut dans la traversée et fut enterré en atteignant la Lycie.

Myndos. — W. R. Paton, *Class. Rev.*, 1907, 48. Ex-voto du 4^e s. av. J. C. élevé par une famille d'Halicarnasse Διὶ Ἀρχαίῳ. Peut-être faudrait-il corriger en Akraios l'*Askraios* connu comme vocable d'un Zeus d'Halicarnasse.

Mylasa. — N. Macchiolo, *Riv. Stor. Ant.*, 1907, 373, commente le décret contre les accapareurs d'après Th. Reinach, *BCH*, 1896. Sur le synœcisme ou plutôt la *sympoliteia* de Mylasa avec Olymos, Euromos et Labraunda, cf. Francotte, *La Polis grecque*, 1907, p. 213.

Salamara. — Clermont-Ganneau, *CR. Ac. Inscr.*, 1907, 442, restituée, dans l'épithaphe d'Apollonius Firmus, un passage du codicille ajouté par la femme du défunt : τὸν δὲ [x]ἀτ[ω] οἶκον, la partie inférieure du tombeau pourra servir à la sépulture de ceux que Fl. Visellia désignera par testament.

Sparte de Pisidie. — Papadopoulos-Kérameus, *J. Min. Instr. Publ. Russe*, oct. 1907, p. 48. La l. 4 de l'inscr. Sterrett, 89, doit se lire : Θ(εο)ῦ συνεργίᾳ καὶ Χριστ(οῦ) καὶ ἁγίου πνεύματος. Même restitution au n. 465 de Sterrett (Baifat).

Korykos. — Papadopoulos-Kérameus, *J. Min. Instr. Publ. Russe*, oct. 1907, p. 492. Dans *CIG*, 9163, il faut sans doute lire θεῶν (= θήκη) Ἀλιανῶν. Dans *CIG*, 9178, lire : Δόξα σοι ὁ θεὸς | ὁ μόνος ἀθάνατος.

A *Olympos* en Lycie et à *Adada* en Pisidie, 2 inscr. (Kaibel, *Ep.*, 1039-49), qui comprennent 24 trimètres iambiques commençant chacun par une lettre de l'alphabet et contenant chacun une *gnômè*, constitueraient des spécimens des alphabets parénétiqes étudiés par D. N. Anastasijewic, *Die paränetischen Alphabet* (Munich, 1906).

Isaura Nova. — H. Delehaye, *Anal. Boll.*, 1907 p. 465 : dans l'inscr. Ramsay, *Studies*, 22, il faudrait écrire ὁ μακίριος Πάπας, Pappas étant le nom du défunt, non pas son titre. — Sur l'interprétation des inscriptions de Tekmôreioi cf. A. J. Reinach, *Revue cellique*, 1907, 350. Dans l'inscr. honorifique de *Savatra* (*JHS*, 1902, 371), Cagnat, *R. de Phil.*, 1907, propose de considérer les Ἀρσίοι, dont le

personnage honoré est grand-prêtre en même temps que d'Arès, comme Athéna et Aphrodite Ἄρειτι.

SYRIE

Syrie du Nord. — *Kiliza* en Cyrresthique (50 km. N. O. d'*Alep*). — F. Cumont, *CR. Ac. Inscr.* 1907, 447-450. Sur un bas-relief de basalte représentant un sacrificeur entre deux taureaux vus de face (1^{er} s. ap. J.-C.), dédicace au dieu Bel (Βήλω θεῶ) par le prêtre lui-même Γάιος Ἐπιγένους et toute sa famille; des noms sémitiques (Εμεθους? Εμερους?, Θεδίων, Μάρθας) mêlés avec des noms grecs et latins. — Pour l'irrégularité qui consiste à laisser au nominatif des noms propres annoncés par un mot à un autre cas (ici le datif), il y a des exemples en Grèce même, à une époque très antérieure : je n'en ai qu'un à citer pour le moment, il est du 4^e s. av. J.-C. : *IG*, IX, 111 (mieux dans Paris, *Elatée*, p. 247-8) : βρυττανεύοντων Θεβαγόρας, Εὔδοκος, etc.

Cyrrhus. — F. Cumont, *CR. Ac. Inscr.* 1907, 451-455. Sur un fût de calcaire, borne du καταφύγιον de Saint-Denys : le droit d'asile pour les criminels a été octroyé par l'empereur Anastase. Le texte, qui prouve la popularité de Saint Denys en Syrie, confirme indirectement les théories qui placent en ce pays vers la fin du 5^e s. la rédaction des apocryphes attribués à l'Aréopagite.

Doliché en Commagène (*Aintab*). — Fr. Cumont, *Bull. Acad. Belgique*, 1907, 577. Dedicace de T. Fl. Arritianus, de la *legio VII pia fidelis* (πιστή), à sa femme Νουμείρις Ποντιδίας | γυναικός (*sic*, gén. pour datif). Peut-être cette légion tint-elle garnison en Commagène après l'annexion par Vespasien (72), au règne duquel fait penser le *nomen* du légionnaire (1). — Sur toutes les inscriptions militaires de la région de l'Euphrate, voir V. Chapot, *La Frontière de l'Euphrate* (Paris, 1907). Du même auteur, sur *Séleucie de Piérie*, une monographie a paru dans les *Mémoires de la Soc. des Antiq.*, t. LXVI, 1907. Après avoir rappelé les deux inscr. émanant de Séleucie qui se trouvent à Athènes (*IG*, IV, 407 e-f), M. C. étudie le rescrit qu'Antiochos VIII envoie au roi de Chypre Ptolémée XI, pour lui notifier l'autonomie octroyée à Séleucie, en septembre 109 (*Or. Gr.*, 257), les deux inscr. copiées par lui en 1902 (*BCH*, XXVI, 168) et la double mine (δραμόν) à l'image de l'éléphant, pesant 1143 gr. et signée de l'agoranome Delphion, qui possède le Louvre (Michon, *Bull. Soc. Ant.*, 1906, 193); la date de 126 marquée sur ce plomb, où M. Michon a vu l'an 186 de l'ère des Séleucides, semble à M. C. se rapporter plutôt à l'ère d'Antioche (49 av.). C'est à cette ère que se rapporterait aussi un plomb semblable entré au Musée de Berlin (*Arch. Anz.*, 1904, 46) que M. C. croit identique à celui copié par lui à Koderbeg, *BCH*, 1902, 169.

Frikjâ (entre Roneïha et El-Bâra). — Clermont-Ganneau, *Recueil*, 1907, 47. Dans le sépulcre de Abedrapsas (*CIG*, 4464, 9899), il faudrait restituer au propriétaire de la tombe le curieux récit qui se trouve sous la dédicace funéraire; dans celle-ci, parmi les noms des membres de la famille, corriger Οὔαρμείωνε en Οὐαλλείωνε.

(1) Dans les notes de son beau livre sur les *Religions orientales dans le Paganisme romain* (Paris, 1907), M. Cumont rappelle, p. 289, qu'il a copié autrefois chez un marchand une dédicace : θεῶ ἁγίω Ἀρελάσῳ, gravée sur une lampe.

Béroia en Chalybanitis (Alep). — D'un ms. de la Bibliothèque Royale de la Haye contenant des inscr. envoyées au savant Hollandais G. Cuper (1644-1716) *ex urbe Aleppo a consule Belgarum Gosche*, S. de Ricci *RA*, 1907, II, 280, a tiré 32 textes grecs, dont 16 inédits. Les inédits ne sont malheureusement que des funéraires chrétiens datés de 340, 362, 395, 399, 411, 506, 508, 514, 536, 550, précédés d'invocations comme εἰς Θεὸς μόνος βοηθῶν πᾶσι ἀφίλοις ou Κ(ύρι)ε βοήθη: ἐγένητο δεῖξ Μαρί?α. Les copies des inscr. déjà connues, précieuses pour la constitution du texte, se rapportent à *CIG*, 4449-51; Waddington, 2684, 2688, 2698-9, 2701, 2704; *Hermes*, 1902, n. 3 et 5.

Émèse (Homs). — R. Dussaud, *Les Arabes en Syrie avant l'Islam* (Paris, 1907), p. 101: il faut lire Γαρμάηλος « dieu a achevé » le nom lu Γαρμάηλου par Kalinka et Γαρ[ά]μβλου par le P. Lammens (*Musée Belge*, 1902, 26); p. 131: d'une nouvelle inspection du bas-relief des divinités palmyréniennes rapporté par le P. Lammens au Musée du Cinquantenaire de Bruxelles résulterait la lecture suivante: [Θεοῖς πατρώοις Βή]λω Ἰαριθώλω, Ἀγλιθώλω — Ἀθηνᾶ Κεραυνῶ — καὶ Σε[ιμί]α ὁ δεῖνς τοῦ δεῖνος] ὑπὲρ σωτηρίας αὐτοῦ καὶ τ[ῶν τέκνων].

— Papadopoulos Kérameus, *J. Min. Instr. Publ. Russe*, oct. 1907, 489. Les inscr. publiées par Ouspensky (*Bull. de l'Inst. d'Arch. Russe*, 1902, p. 143) sont des citations des Psaumes: Ὁ ἐγέρων ἀπὸ γῆ[ς] πτωχόν. — et Α]ῦτη (ἴ) πύλη τοῦ θ(εο)ῦ. | δία(α)οι εἰς[ελευθονται δι'] αὐτῆς.

— Jalabert, *Mélanges de la Faculté de Beyrouth*, 1907, 294. Cippes élevés pour la santé de Kallistos et de sa famille à une triade de deux dieux et une déesse. — Nouvelle copie de l'inscr. des *Jahreshefte*, *Beibl.*, III, 31 qui définirait les droits de deux familles sur un tombeau commun. — P. 319. Trois spécimens des funéraires recueillis avec d'autres inscriptions (103 en tout) dans un Recueil épigraphique en arabe achevé en 1862 par le grec Constantin, fils de Daoûd de Homs.

Qattiné (sur la rive E. du lac de Homs). — Jalabert, *op. cit.*, 1907, 296. Stèle funéraire de Julia Ballathé Aphthôna avec la formule εἰλυπε χαῖρε qui se retrouve sur un fragment de *Misrifé*.

Hama. — Jalabert, *op. cit.*, 1907, 297. Sur un fragment de corniche: ὁ εὐσεβέστατος Βασιλεὺς [Κων]στ[αντῖνος?].

Gajar (sur l'Oronte, au N. de Homs). — Jalabert, *op. cit.*, 1907, 298. Inscription de 582 relative (comme celle du *Musée Belge*, IV, 299) à la construction d'une église couverte(?), ἐκκλησία ὑπόστεγος, avec un péribole, περιθόλος, à assises en pierres de taille, θεμέλια, βῆσιμον.

Tell Nabi Maud. — Jalabert, *op. cit.*, 1907, 300. Deux funéraires mutilés et une épitaphe en vers d'Ἀμμία Σωφροσύνης ἱέρεια.

Phénicie. — *Beyrouth*. — L. Jalabert, *Mélanges*, 1907, 312. Sceau en bronze au nom de Sarapis: εἰς Θεὸς Σάραπιδος. A ce propos, M. J. réunit les 5 monuments qui attestent le culte de Sarapis en Syrie, auxquels il ajoute un pied votif sur lequel est posé un aigle éployé, de provenance inconnue, portant une dédicace métrique que n'avait pas déchiffrée le P. Lammens (*Musée Belge*, IV, 309): Ἴχθως ἔχων, πόδι' ἀν' ἰχθως ἔχων, ἀνέθηκα Σεράπει. — Autre sceau portant Σουτηρίας.

El Quounétrah. — P. Abel, *R. Bibl.*, 1907, 409. Sur une plaque de basalte, épitaphe d'un Zénodore, mort à 45 ans après avoir pacifié la Phénicie, ἦρωα τὴν Φοινίκην εἰρηγεύσας; il est difficile de penser au Zénodore auquel les Romains affer-

mèrent les biens de Lysanias. — Sur un autel votif, Σαβάνης ἐποίησεν τὸν βωμὸν.

Capitolias (Bet-cr-Ras). — Jalabert, *Mélanges*, 1907, 315. Bracelet en laiton portant Ἄγιε Θεόδωρε βοήθη Καρτερίαν. Ἄμην.

Aphaca (Afkā). — Jalabert, *Mélanges*, 1907, 303. Sur des rochers, ὄροι gréco-latins *inter Caesarenses et Gigartenos*; 2 cippes mutilés du temple d'Atargatis à *Fagra* et une clef de voûte inscrite au dessus de la source d'*Ain Qabou*.

Tyr. — Ch. Huelsen, *Ausonia*, 1907, 69. La dédicace *REG.* 1903, 102 = *Or. Gr.*, 707, à T. Furnius Victorinus, préfet d'Égypte en 159 et préfet du prétoire en 160-7, permet de contrôler l'authenticité de *CIL*, XIV, 440, que Ligorio a seulement mal restituée.

Sidon. — Jalabert, *Mélanges*, 1907, 304-7. Douze petits cippes du type des χαῖστε χαῖρε; le 13^{me}, avec bas-relief, est un μνημεῖον élevé à sa femme par Σίννας Κερκυλονίσου πολίτης (le nom rare de Sinnas est connu à Corcyre, *CIG*, 1904). Corrections aux 9 cippes sidoniens du Musée de Lyon.

P. Perdrizet, *Mém. Soc. Ant.*, 1906, 291. Les gobelets de verre cylindriques, dont le flanc porte moulées en relief des couronnes, des palmes et une inscription qui est ou bien λαβὲ τὴν Νείκην ou bien εἰσελθὼν λαβὲ τὴν Νίκην seraient de fabrication sidonienne; on les donnait sans doute aux vainqueurs du théâtre plutôt que de l'amphithéâtre, remplis de menue monnaie représentant la somme affectée au prix.

— F.-C. Eiselen, *Sidon* (Columbia University, 1907), p. 75, n'admet pas que le Philoklès, connu comme lieutenant de Démétrios (*SIG*, 176), puis comme roi de Sidon dès le début du règne de Ptolémée Philadelphie (*SIG*, 202, 209), se rattache à la dynastie d'Eshmounazar. Il n'aurait gouverné ni, ainsi que le voudrait Winckler en l'identifiant avec Tabnit, comme régent pour (?) Eshmounazar II, ni, ainsi que le propose Clermont-Ganneau, comme époux d'Em-Ashtart, la mère de ce prince. Ce serait surtout la longueur du règne de Bod-Ashtart, successeur d'Eshmounazar II, telle qu'elle ressortirait des inscriptions du temple d'Eshmoun, qui rendrait ces combinaisons impossibles. Il y aurait plutôt lieu d'identifier, à la suite d'E. Meyer, le père de Philoklès avec l'Apollonidès de Sidon nommé proxène d'Athènes vers 280 (*IG*, II, 171). La succession des rois serait : Abdalonymos, Eshmounazar I, Tabnit (époux d'Em-Ashtart), Eshmounazar II, Bod-Ashtart, Sedek-Yathon (associé au précédent, mort avant lui?), Philoklès. Pourtant, tout semble indiquer que la dynastie d'Eshmounazar n'est pas postérieure au 1^{er} s. (cf. Dussaud, *RA*, 1905, I, 16) et il n'y a aucune raison, alors que Philoklès paraît en pleine activité dès 308 et 304 pour disparaître peu après 279/8, de supposer que son père ait pu être nommé proxène vers 280, d'autant plus que l'on sait que ce père s'appelait Apollodôros (*IG*, II, 1371) et non Apollônidès!

Palestine. — *Marissa* (Marëshah). — J.-P. Peters et H. Thiersch, *Painted tombs in the Necropolis of M.* (Londres, *Palest. Expl. Fund*, 1905/6). Ces tombes ont été découvertes en 1902 (décrites brièvement dans le *Quarterly Statement*, 1902, 393) près de Beit-Jibrin dans le Tell Sandahannah : elles ont permis de l'identifier avec l'antique Marissa de l'Idumée, où Bliss a trouvé la base d'une statue élevée à Arsinoé, femme de Ptolémée IV, à l'époque de la bataille de Raphia (Bliss et Macalister, *Excavations in Palestine*, 1902, p. 69). Ce sont les tombes d'une famille émigrée de Sidon, sans doute vers le milieu du 1^{er} siècle, avec une colonie

sidonienne que le chef de la famille, Apollophanès Sesmaïou, a dirigée pendant 33 ans (ἄρξας τῶν ἐν Μαρίση Σιδωνίων ἔτη, τριάκοντα καὶ τρία). Bien que construites apparemment à la fin de la domination égyptienne, dont l'influence se reconnaît dans le choix et l'exécution des animaux figurés sur les parois de ces tombes creusées dans le roc, ce n'est qu'après la reprise de la Syrie par les Séleucides (198) qu'elles ont été occupées. Les dates inscrites sur quelques-unes vont de 117 à 196, ce qui, dans l'ère Séleucide (celle d'Alexandre ferait remonter trop haut), correspond à 194-119; viennent ensuite des années notées comme 1, 2 et 3 qu'il faut sans doute rapporter à l'ère de Sidon (111, 110, 107) ou à une ère spéciale à Marissa commençant également en 112. Dans les 4 tombes, des animaux symboliques sont représentés en fresque avec leur nom grec peint en brun, un groupe de musiciens et une scène de chasse à la panthère où l'on lit, au-dessus du chasseur à cheval, ἵππος Λιβάνου τοῦ ἱππικοῦ (= *equus?* Cf. la tour d'Hippikos élevée par Hérode à Jérusalem).

Tombe I : sur les *loculi*, 27 noms d'hommes et 3 de femmes se divisant en 6 groupes (1^o Apollophanès et Ammoïos, fils de Sesmaïos et sa fille Sabò; Apollophanès, fils du 1^{er} de ce nom et sa fille Démétria; Kosnatanos, fils d'Ammoïos et ses 2 fils Babas et Babatas et sa fille Sabò; 2^o Zabbaios et ses 2 fils Apollodoros et Ammonios; 3^o Antagoras, fils de Zénodoros; 4^o Kosakos, fils de Kallikratès, petit-fils de Kosbanos; 5^o Ortamax, fils de Démétrios, petit-fils de Meerbalos; 6^o Alexandros, fils de Glaukon; en outre, quelques noms qui ne peuvent rentrer dans ces séries (parmi lesquels il faut relever Ortas le Macédonien et Mamoussonikos). Tombe II (Kléopatra Héliodòrou, Apollophanès, son fils Zénodoros Apollophanou, son petit-fils Apollodoros et son arrière-petite-fille Persis; une autre Persis et son époux Badon; Philòtion de Sidon; le prêtre Balsalò). Tombe III (2 *loculi* avec noms indéchiffrables). Tombe IV (Saria, Aripous, Aristaneitès (?), Eirèné, Bérénikè, Philoxénos, Aristeia, fille de Pobeus, Patrobala, Démétria, fille de Philò. Des *loculi* de la 1^{re} tombe portent des recommandations comme : Μηθένα κινεῖν! — Κατέχεται καὶ τοῦτο — Μηθένα ἀνοίγειν. De part et d'autre de la porte, on lit :

Ἥλιος καίων Μύρων ἱερέυς | ἐπὶ νεῦμα Καλυψούς. « Soleil brûlant » paraît être ou une invocation au dieu Sêmaš ou la traduction du nom théophore du prêtre Myron. Celui-ci adresserait l'épigramme suivante au νεῦμα de Kalypso; sans doute faut-il entendre par ce terme, à en croire son emploi dans l'épigramme, le *nulus* favorable, l'approbation et le contentement du défunt. Que l'épigramme soit ou ne soit pas censée émaner de ce Myron, il semble bien qu'elle contienne le dialogue suprême d'un homme et de la bien-aimée — légitime ou non — que la mort vient de lui enlever.

Οὐκ ἔχω τί σοι πάθω ἢ τί χαρίσωμαι; κατακείμαι μεθ' ἑτέρου, σὲ μέγα φιλοῦσα.

Ἄλλὰ, ναὶ τὴν Ἀφροδίτην, μέγα τι χαίρω, ὅτι σοῦ τὸ ἱμάτιον ἐνέχυρα κείται.

Ἄλλ' ἐγὼ μὲν ἀποτρέγω, σοὶ δὲ καταλίπω εὐρυχωρίην πολλήν· πρόσσε ὅτι βούλη.

Μὴ κροῦς τὸν τοίχον, ψόφος ἐγγίνεται· ἄλλὰ διὰ τῶν θυρῶν νεῦμά σ' ἱκείται.

« Y a-t-il aucune épreuve que je puisse souffrir pour toi ou rien en quoi je puisse te faire plaisir? — Je couche avec un autre (la Mort? le mari légitime?) encore que je t'aime profondément. — Las! par Aphrodite, voici pourtant qui me

fait grand plaisir : ton manteau me reste en gage! — Pourtant, moi, je m'en vais et je te laisse la large place tout entière (?) — Agis comme il te plaira. — Ne frappe pas le mur, cela fait du bruit; à travers la porte mon contentement n'en va pas moins jusqu'à toi ».

Parmi les anses d'amphores rhodiennes, on lit : ἐπι: Θαρσιπόλιος Καρνείου, ἐπι: Νικασίγορα Πανιάμου, ἐπι: Ἀριστοράνευς Σμινθίου.

Baitogabra (Beit Jibrin). — J. P. Peters, *Tombs of Marissa*, p. 73. Feuille d'or perforée de façon à être cousue sur le vêtement funéraire, portant ce vœu qui s'adresse sans doute à une jeune fille : Εὐτυχῶς τοῖς νυμφίοις.

Bersabée. — H. Vincent, *R. Bibl.*, 1907, p. 276, 474, 610. Αὐτη ἡ πύλη τοῦ Κ(υρίου)υ, δίκαιο: | εἰσελεύσονται: ἐν αὐτῇ. | "Ἁγία Σπέφανε εὖξει: Ὑ[πέρ] Σσουήρου. Cette dédicace du IV^e s. a été trouvée en 2 fr., l'un découvert et estampé à Bersabée par le P. Abel (*R. Bibl.*, 1903, 428), l'autre attribué à une église qui aurait été élevée à Gethsémani sur le lieu du martyre de saint Étienne, selon les dires plus ou moins sciemment erronés de P. Louvaris, Νέξ Σίων, 1906, 247 et Spyridionidis, *Palest. Expl. Fund*, 1907, 137, dires auxquels ont eu tort d'ajouter foi Macalister, *Palest. Expl. Fund*, 1907, 235 et S. Vailhé, *R. de l'Orient chrétien*, 1907, 70.

E. Schwartz, *Nachrichten v. Goettingen*, 1906, 300, corrige en Θ:τ, soit 319, la date de l'inscr., *R. Bibl.*, 1904, 261.

Caesarea Philippi (Banias). — B. W. Bacon, *Am. J. Arch.*, 1907, p. 315. Stèle érigée en 304/5 pour marquer la limite des propriétés (ἄγρου ἐποικίου) de Chrésimianos (?) par les soins d'un agent (ἐπιστάτου) du censeur (καρμισίτορος). Provient sans doute de l'opération cadastrale à laquelle se rapportent les inscr. Clermont-Ganneau, *Recueil*, I, p. 4, et Dussaud, *Mission*, p. 247.

Bethléem. — L. Bréhier, *J. d. Savants*, 1907, 587. L'inscr. de la mosaïque de l'église (CIG, 8736) paraît indiquer que, en 1172, le roi Amaury I^{er} de Jérusalem s'était reconnu vassal de l'empereur Manuel Comnène.

Jérusalem. — M. Siebourg, *Archiv f. Religwiss.*, 1907, 393. Deux *tabellae ansatae* portant la formule : Θάρσ(ε): Εὐγέντ, à laquelle l'une des deux ajoute : οὐδεὶς ἄδικοτος. Les mêmes inscriptions ayant été déchiffrées par M. Siebourg (*ibid.*, 1905, 390) sur deux *taeniae* d'or de Baitogabra (entre Jérusalem et Ascalon), l'auteur en conclut à l'existence dans cette région d'une riche association funéraire dite des *Eugenii* dont les membres auraient tous reçu dans leur tombe de semblables étiquettes.

Papadopoulos-Kérameus, *J. Minist. Instr. publ. russe*, oct. 1907, 498. Restitue ainsi *R. Bibl.*, 1892, 576 : θήκη δια|φέρ(ουσα) Νον|νοῦ δια|κονίσσ(ης) | τῆς ἀγ(ίας) τ|οῦ Χ(ριστοῦ) Ἄ(να)στ(άσεως καὶ | τῆς μο(νῆς) αὐτῆς.

C. Mommert, *Topographie des alten Jerusalem*, IV (Leipzig, 1907), p. 313. Reproduit d'après Robinson l'inscr. d'une des tombes du côté sud de la vallée du Hinnom.

Macalister, *Pal. Expl. Fund*, 1907, 235. 2 funéraires dont l'un Μνήμα Μαρίας Ῥωμέας (?).

Ain-Samieh (25 k. au N.-E. de Jérusalem). — Macalister, *Pal. Ex. Fund*, 1907, p. 237, et P. Abel, *R. Bibl.*, 1907, 275. Sur un fût de colonne en calcaire, 9 l. d'une dédicace faite sous l'archevêque Eustochios en 557.

Bel-Sameh (près de Nazareth). — Masterman, *Pal. Expl. Fund*, 1907, 129. Anse d'amphore rhodienne de l'archontat d'Aischylinos.

Hauran. — *Atil* près *Kanatha* (Kérak de Moab). — R. Dussaud, *Les Arabes en Syrie avant l'Islam* (Paris, 1907), p. 12. Le fait que, dans son inscription, le *bouleutès* Alexandros est qualifié d'Ituréen et aussi d'Adraénien (cf. Clermont-Ganneau, *Recueil*, IV, 118) n'implique pas qu'Adraa en Auranitide fit partie de l'Iturée; l'explication doit être cherchée dans l'usage, courant chez les Arabes, de porter deux ethniques, l'un rappelant la ville qu'ils habitent — ici Adraa — l'autre leur pays d'origine — ici l'Iturée; de plus, le nom de Raoudos que porte le père d'Alexandros dans l'un des 2 exemplaires de ce texte doit être considéré comme l'original d'où est traduit le nom de Maximos qui lui est donné dans l'autre et doit être corrigé comme tel en Rabbanès.

Si 'a. — Dussaud, *Les Arabes en Syrie*, 1907, p. 163. Rétablit la généalogie des fondateurs (en 42 av. J.-C.) du sanctuaire de Be 'el el-Samin d'après les inscriptions gréco-nabatéennes des piédestaux de leurs statues (Wadd., 2366-9 = *CIS*, II, 163-4) et explique comment Hérode le Grand y eut sa statue.

Zébed. — Dussaud, *Les Arabes en Syrie*, 1907, p. 169. Dans le trilingue grec-syriaque-arabe du Musée de Bruxelles, il faut lire $\Lambda\epsilon\omicron\nu\tau\acute{\iota}\varsigma$ $\text{APK}\text{P}\text{H}\text{O}\text{C}$; $\Sigma\epsilon\rho\gamma\acute{\iota}\omicron\upsilon$ au lieu de $\Theta\epsilon\rho\gamma\acute{\iota}\omicron\upsilon$, et, à la fin, $\text{MAPABAPKAA}\Delta$. — C'est l'étude de cette inscription que reprend à son tour A. Kugener, *Journal Asiatique*, 1907, p. 508. D'après lui, il faudrait lire : $\kappa\alpha\iota$ $\text{Ἄνθεος Βουκέου καὶ Σέργης τριῶν ἔκτισαν}$. Le complexe à ligatures qui suit les noms des architectes devrait s'interpréter : $\Theta(\epsilon\phi\bar{\iota}) \zeta(\omega\nu\tau\iota)$. Les noms qui viennent ensuite seraient ceux de donateurs ayant contribué à l'érection de la basilique en 512; le dernier aurait comme patronymique Μαρθάρακα δι(ς) , c'est-à-dire fils et petit-fils de Marabarka.

Damas. — Jalabert, *Mélanges*, 1907, p. 289. Cippes de Μαθθολαῖος Ἀνάμου et de Ἀθγάρος Ἀβιδέλου ; autel dédié par Ἀσαδο ; et sculpté par Καείσιος .

Hiāra (à 6 km. S.-E. de Damas) et *Helboūn*. — Jalabert, *Mélanges*, 1907, 291. 3 dédicaces mutilées et cippe d'un affranchi de Lysias, Philippos (cf. Wadd., 2554-5; *BCH*, 1897, 58).

Ifray (dans l'Anti-Liban, station de la ligne Damas-Beyrouth). — Jalabert, *op. cit.*, 292. Le groupe final de l'inscr. Wadd., 2557 doit se lire Ἀφραιῶν , peut-être le nom antique d'Ibry. Deux autels, dont l'un consacré $\Delta\iota(ι) \text{Ἡρᾶ Δαμασκηνοῦς}$.

Rachlé (à 30 km. à l'O. de Damas). — L. Jalabert, *Mélanges*, 1907, 269. Rectifie, à l'aide de copies du P. Bourquenoud, les lectures données jusqu'ici de sept (nos 63-69) inscriptions provenant des ruines des trois temples de Leukothéa et Baal Hermon (?): 63, lire $\text{οἰκοδόμησαν τὸ θε[μελι]ον καὶ τοὺς προσ[τύλ]λους σὺν τῆ θύρᾳ}$; 69, relatif peut-être aux mêmes constructions : $\text{Θεῶν Λευκοθέας Ἰρα|χλᾶς ἱεροταμίαι Ἰμαρ[ος], ἢ ὁ υἱὸς (?) Σελεύκου ἱερέως, κα[ὶ] Ἀβίσση, Ζαβδαανᾶ Ἀβαθία[ς] | τὰ λειψέστα παρ' αὐτοῖς ἀργύρια ἀναλώσαντ[ες] | ὑπὲρ τῆς θύρας, ἔτους θοτ' (379 Sél. = 67 J.-C.)$; un prêtre Séleukos, sans doute fils d'Amar, est nommé dans l'inscr. 67 datée de 404 Sél.

Kiboreia (Deirel-'Ashair, à 10 km. N.-E. de Rachlé). — L. Jalabert, *Mélanges*, 1907, p. 279. La copie de Bourquenoud apprend que la dédicace du *diphros* (*BCH*, 1897, 64) est faite en l'honneur θεῶν Κιβορείας . Kiboreia paraît ainsi le nom antique de cette localité de l'Hermon.

Arabie. — *Pétra.* — Jalabert, *Mélanges*, 1907, 313. Stèle portant, au dessus d'un lion bondissant, le nom du défunt Γαρμελάθ[ης? mort en 466/7.

Sur la mosaïque d'*El-Mas Udjè* (sur l'Euphrate), A. Deissmann, *Zeitschr. f. Neuest. Wiss.*, 1906, 91, remarque que le nom de son auteur, Barnabiôn de Thapsaque, est le 2^{me} spécimen épigraphique du nom théophile Barnebo ou Barnabas. — Sur la répartition des 27 fr. connus de la mosaïque de Zeugma (Biredjik, où la route d'Edesse traverse l'Euphrate), Michon, *Bull. Soc. Ant.*, 1906, 380. — Sur la mosaïque inscrite de *Madeba* (vi^e s.), A. Jacoby, *Die geographische Mosaik von M.* (Leipzig, 1905) et P. Palmer et A. Guthe, *Die Mosaikkarte von M.* (10 pl. reproduisant l'original au 1/6, Leipzig, 1906). — Sur l'ère de *Bostra* qui commencerait en 106 et non en 105, comme le voulait Waddington, Whicher, *Am. J. Arch.*, 1906, 290; sur les ères de Gérasa et d'Éleuthéropolis, E. Schwartz, *Götting. Nachrichten*, 1906, 200, conclut, contre Kubitschek, que la 1^{re} date de l'automne 63/2 av., et la 2^{me} du 1^{er} janvier 200 ap. J.-C.

Monastère du Sinâï. — P. Abel, *R. Bibl.*, 1907, 111. Complète l'inscr. du linteau de la porte du réfectoire, œuvre du moine Samuel au vi^e s., et établit que la mosaïque de l'abside est signée par le vicaire (δευτερεύων) Théodoros, probablement en 550/51.

ÉGYPTE

Sur les inscr. d'Égypte que contient le tome II des *Or. gr. inscr. sel.*, U. Wilcken, *Archiv*, IV, 239-242, propose quelques corrections. 666, l. 16 : παρὰ τῶ πατρῶφ κυρίφ (Ra-Harmachis). 690 : ἔπαρχος Θηβῶν est invraisemblable : ἔπαρχος n'est pas employé comme = *praeses Thebaidis*, c'est ἡγεμών qui traduit *praeses*. Les autres corrections portent sur les n^{os} 668-9, 676, 679, 697, 703, 711, 714, 717, 723, 729, 732. — U. Wilcken, *ibid.*, 263-264. Dans une inscr. gr. d'Égypte qui est au Ny Carlsberg, Ἐπεγγήβεις = Ἴσις ἐν Χήβει (Chébis, île près de Bouto) : l'interprétation est prouvée par un exemple analogue dans un papyrus. Quelques lectures du texte complétées. La date est 67 av. J.-C. — Id., *ibid.*, 243 et 251. Corrections aux *Greek Inscriptions* du Caire de Milne, n. 9299, 9274, 9247, 9282, 9352, 9346, 9227, 9304, 1190 (lire Τεσενούφι[ς θεῶ | Πραμήνι ἐποι[ησεν, Praménis étant le pharaon Ménéès divinisé sous ce nom).

Alexandrie. — Clermont-Ganneau, *C. R. Ac. Inscr.*, 1907, 235 (= *Recueil*, VIII, 60). Deux épitaphes dans la nécropole juive : Ἰωάννα Εὐφροσύνη et Σιμοτέρα Ἠλιοδώρου Σιδωνία (Σιμοτέρα comparatif de Σιμή; cf. Φιλωτέρα), surnom et nom de courtisanes.

Clermont-Ganneau, *C. R. Ac. Inscr.*, 1907, 376. Du même endroit, une épitaphe peinte en caractères de forme ancienne (des prem. temps de la période ptolémaïque) : Φύλλας. C'est sans doute l'équivalent grec d'un nom sémitique signifiant aussi puce, puceron.

V. Gardthausen, *BPhW*, 1907, 352. La pierre qui porte Διοσκορίδης γ' τόμοι, retrouvée récemment et prise par E. Breccia pour une indication de la Bibliothèque d'Alexandrie, avait été publiée dans la *RA*, 1848, 758.

J. Lesquier, *R. de Phil.*, 1907, 297. Dans l'inscr. publiée *Bull. Soc. Arch. Alex.*, IV, 1902, 94, ce que Botti avait lu ἀλάργχι doit l'être λαργχι, les laarques étant

les chefs des *laarchies* entre lesquelles se répartissaient les troupes levées parmi le *laos* égyptien.

U. Wilcken, *Archiv*, IV, 1907, 238, restitue la dédicace publiée par E. Breccia (cf. préc. *Bull.*) : c'est Ptolémée Évergète I^{er} qui élève une statue à son médecin : le nom de celui-ci est perdu ; du patronymique il ne reste que les trois dernières lettres ; Ἡράκλειος est un démotique (alexandrin probablement).

J. P. Mahaffy, *Archiv*, IV, 1907, 167, republie la dédicace des membres de la σύνδοξ Ἀφροδίτης ; Wilcken, *ibid.* 238 voit dans Τ]α. . μρέους un surnom de la déesse, tandis que Mahaffy propose κ]χι [Ἰ]αμρέους.

E. Breccia, *Bull. Soc. Arch. Alex.*, 1907, 45. Dans la nécropole d'Ibrahimieh, à côté des stèles sémitiques publiées par Clermont-Ganneau, de petits cippes en forme de naiskos avec fronton et acrotère, représentant une série de soldats isolés ou avec leurs femmes ou leurs fils peints de la même façon que les Galates trouvés naguère sur des stèles semblables. Signalons : Λυκῖνος Λυκῶνος Θεσσαλός, Νικό Διονυσίου Θεσσαλή, Λυσίξενος Ἀχαιός, Θεαρευα (?) Μεγαρίς, Θευκόσμας Ἡραῖος, Ἀλέξκνδρος Κρής ; sur des loculi creusés dans le roc, on voit encore les Crétois Tychaiménès et Stasis, l'Athénien Kléombrotas, l'Achéen Lysixénos, etc. Dans la masse des débris d'amphores, on ne trouve en fait d'archontes rhodiens inédits que : Aratidas, Ana...os, Epikratès (?), Aristonomos (?), Damokratès, Maron, Simylinos, Sôsiphilos, Chrysaor.

— E. Breccia, *Bull. Soc. Arch. Alex.*, 1907, p. 99. Diverses inser. des environs d'Alexandrie. A Mamura (Canope), dédicace d'Artémidôros de Bargylia à Sarapis et Isis, au Nil, à Ptolémée III et à Bérénice, dieux Évergètes ; dédicace aux mêmes (moins le Nil). A Hadra, 2 fr. de vases à reliefs portent les noms, l'un des dieux Évergètes, l'autre de la reine Bérénice ; sur un vase semblable au Kôm-el-Scin-gafa, Ptolémée IV Philopator. D'une synagogue d'Alexandrie, un fr. de la dédicace : Θε]ῶ Ἰψίστῳ | [Ἐπικόφ τ]ὸν ἱερὸν | [περίεσλον καὶ] τὴν προσ[ε]υχὴν καὶ τὰ συγ]κύροντα. Stèle funéraire d'Androsthéniès et Hipposthéniès de Milet. Base d'une statue élevée par la ville d'Alexandrie à Tib. Cl. Ἐρὸς τὸν μέγαν γυμνασίαρχον καὶ ἐπὶ τῶν στεμμάτων (cf. Letronne, *Recherches*, p. 287). Base d'une statue (?) d'un exégète — ministre des beaux-arts à Alexandrie — le poète, jusqu'ici inconnu, P. Ælius Glaukias.

Sidi Gaber (entre Alexandrie et Ramleh). — E. J. Goodspeed, *Class. Phil.*, 1907, p. 276. Quelques fr. rapportés avec d'autres objets au Field Columbian Museum provenant d'une tombe qu'on aurait essayé de faire passer pour celle de Cléopâtre en raison d'une épitaphe de marbre de basse époque portant Κλεοπάτρα ἐπιών κη εὐψύχῃ. En des caractères épigr. semblables, un éclat de marbre porte σεβα[στοῦ... | ... Βασιλ]έως. En-tête très ligaturé d'un décret de ὁ δῆ]μος τῶν Ἀλεξανδρέων.

Naukratis. — Jacobstahl, *AM*, 1906, 420. Parmi les noms gravés sur les tessons de terre cuite il faudrait reconnaître des Samiens dans Ἰελέσιος (*Naukr.*, II, 67) Ῥο:Φος (65) et Ἡραγόρης (pl. XXI, 804).

Abydos. — On a omis de signaler dans le dernier *Bulletin* l'importante collection de *graffiti* grecs recueillis sur les murs de l'Osireion d'Abydos (cf. Margaret A. Murray, *The Os. at Ab.*, 1904 ; pl. XXII-XXIV, vol. IX de l'*Egypt Research Account*). Ils paraissent, selon M. Grafton Milne, avoir été gravés par des péle-

rins des deux derniers siècles avant notre ère et des deux premiers après (quelques-uns ont déjà été reproduits dans l'*El-Arabah* de Garstang [1901] et dans le *C. I. Sem.*, I, pl. XVI). Parmi les nouveaux, on ne peut dater avec précision que l'inscr. de Ἡράκλειτος Πολεμάρχου Ἀγχιός de la 28^e année d'Évergète II (118) et l'ex-voto de Φιλοκλῆς Ἱεροκλέους Τροισζήνιος ἐπὶ τῆς Ἀβύδου πολιορκίας, siège qu'il faut sans doute placer lors de l'invasion de la Thébaidé en 24 av. J.-C. par les Éthiopiens. Parmi les noms intéressants, il faut relever, comme grecs : Ἰσσωρίων, Ἄττινας, Ἡρώων, Καπῶν, Πέπτιξ, Αἰτοδώριος; comme thraces : Ζαζέλιμς, Ἀβλουζίτης; comme carien : Ὑμετήσολλ(ος); comme égyptiens : Συναπούγγις, Σωμοψήκιος, Ἰμουπόυκης, Σοναθίνις, Ναχαρῦς, Παταρθεσχίνις.

Abdel-Qurna (près de Thèbes). — H. Leclercq, *Dictionnaire d'Archéologie chrétienne*, I, 2 (1907), col. 3035. Reproduit l'encyclique de saint Athanase contre l'arianisme.

Athribis. — G. Lefebvre, *Dictionnaire d'Archéol. chrét.*, 3112. Une *tabla* de 10 l. avec très curieuse invocation au Μέγας Γεωργός connue seulement par une note de Parthey (*Abhandl.* de Berlin, 1866); la dédicace d'un τετράπυλον au nom de l'empereur Valens (Milne, *Greek inscr.*, n. 9273); une épitaphe chrétienne en 13 l. de Paulos, de sa femme Aneianè et de ses enfants καλὸν αἰθέρα προλιπόντες, καὶ εἰς γλυκύτατον φάος μολόντες publiée par Lefebvre, *Annales Service Ant.*, 1905, 188.

El-Hôsh (au S. d'Edfou). — Legrain, *Proc. Bibl. Arch. Soc.*, 1906, 20. Graffiti gravés dans les carrières au temps d'Antonin le Pieux.

Ptolémaïs. — U. Wilcken, *Archiv f. Pap.*, 1907, 164. L'Ἐπιχωμία d'*Or. Gr.*, 52, n'est pas Apollinopolis Magna (Edfou), mais Apollinopolis Parva, près d'Antaioupolis.

S. Fraenkel, *ibid.*, 170. Remarques sur les transcriptions grecques de quelques noms propres sémitiques des inscriptions d'Égypte.

Tehneh. — U. Wilcken, *Arch. f. Pap.*, 1907, 242. Corrections aux textes publiés par Lefebvre, *BCH*, 1903, 341. Dans 101, lire ἕρπαγης; dans 154, λαξοῦ (lapicide); restituer le démotique Ζημι[εύς] dans *Annales Serv. Ant.*, 1905, 141, n. 11.

Sur la liste des préfets d'Égypte de Cantarelli, outre les observations de Stein, *Archiv*, 1907, 150 et de Wilcken, 1908, 381, voir celles de Breccia, *loc. cit.*, 1907, 135, de P. Meyer, *BPhW*, 1907, 461. Sur Cl. Petronius et non Ælius Gallus comme 2^e préfet, cf. la note de Ferrero, *La repubblica di Augusto*, 1906, p. 83 et 126; sur Minucius Italus, préfet en 103-5, Gardthausen, *Philol.*, 1907, 483. Sur les rapports entre les calendriers égyptien et macédonien, voir J.-G. Smyly, *Hermathena*, 1906, 300; de nouvelles concordances ont été établies depuis par le n^o 4 des *Papyrus Grecs* de Lille, 1907.

M. Rostowzew, *Klio*, 1907, 142, commente brièvement les mots : Ἀγραππιωνιανῆς καὶ Ῥουτλιανῆς οὐσίας τοῦ κυρίου αὐτοκράτορος ἀτελῆν καὶ ἀνεγγρεύτον, gravés sur un disque de bronze (proven. Égypte, musée de Berlin). C'est la représentation d'une roue de voiture. Les biens impériaux sont donc exempts de tout impôt.

Sur les monastères de Baouit et de Bagaouat, J. Clédat publie deux articles exhaustifs dans le *Dictionnaire d'Archéologie chrétienne*, II (1908). Dans le même *Dictionnaire*, à l'article *Apa*, relevé complet par G. Lefebvre des inscr. de l'Égypte chrétienne où paraît ce titre (ἀπα, notre père en sahidique).

Arch. Anz., 1907, 386. Enire autres ivoires entrés au *British Museum*, un éléphant dont la base porte ΔΙΚΥΠΗΤΗΝ.

Une nouvelle série d'eulogies de St Ménas est étudiée par Marg. Murray, *Proc. Soc. Bibl. Arch.*, 1907, 412. Sur l'ensemble des fouilles de son sanctuaire, C. M. Kauffmann, *Die Ausgrabung der Menasheiligtümer in der Mareotis* (Le Caire, 1906).

Ethiopie. — *Aksoum.* — *Arch. Anz.*, 1907, 35-62. — On peut reconstituer d'après des monuments analogues le trône sur lequel était gravée la dédicace d'un roi d'Aksoum (1^{er} s. ap. J.-C.) à Zeus, Arès et Poseidon, tandis qu'en arrière de ce trône sur une stèle était inscrit le texte de Ptolémée III Evergète, la fameuse inscr. d'Adulis.

AFRIQUE DU NORD

Afrique. — *Colonia Thuburnica* (près *Gardimaou*). — Dr Carton, *C. R. Ac. Inscr.*, 1907, 383. Stèles votives dans un sanctuaire de Saturne : les unes ne portent qu'un nom (T. Σαλλούστιος); sur une autre on lit : πόλειως εὐχῆ ἐπὶ Διπίλου ἄρχοντος.

Thubursicum (*Khamisa*). — A. Ballu, *Bull. arch.*, 1906, 188. Dans les thermes, mosaïque au milieu de laquelle une tête de femme, traitée à la mode byzantine, est accompagnée du nom Εὐφρώνης.

Thugga (*Dougga*). — L. Poinssot, *Nouv. Arch. des Missions*, 1906, 102. Dans le temple de Saturne, 2 stèles : Μά(γων?) et Ἀγαθὴ ἡμέ[ρα].

Althiburus (*Médéina*). — Assmann, *Jahrbuch*, 1906, 107, étudie les noms des bateaux de la mosaïque; d'après Valmaggi, *Atti Acad. di Torino*, 1906-7, 438, les 2 hexamètres latins. explicatifs de *vegeia* et de *stlatta* pourraient appartenir à Ennius.

Thignica (*Ain-Tounga*). — J. Carcopino, *Mél. Rom.*, 1907, 48. Sous une inscr. funéraire latine, est gravé le vers connu d'Homère : οἷπερ φύλλων γενεῆ, τοιῆδε καὶ ἀνδρῶν.

Numidie. — *Lambèse.* — H. de Villefosse, *Bull. Arch.*, 1906-7, p. ccx. Mosaïque représentant trois Néréides et des Eros avec la signature : Ἀσπασίου K. H. — Dans le 5^e annuaire d'Épigraphie africaine que le Dr Carton publie dans les *Mémoires de la Soc. Arch. de Constantine* pour 1906, p. 200-267, relevons : n. 27 (*C.-R. Inscr.*, 1905, 291), 1^{re} *tabella* de Sousse; 36 et 43 (*B. Soc. Ant.* 1905, 305, 330), plombs de bulle de Carthage; 48 (*B. arch.*, 1905, 182), 2^e *tabella* de Sousse; p. 262, liste d'estampilles d'amphores trouvées à Carthage (*B. arch.*, 1904, 483). Ajoutons une pierre gravée gnostique : sur une face, devant Anubis, ἄλλη μνί(σει)?, sur l'autre Σαρκαπόδωρα *Bull. arch.*, 1906, ccvii. Elle provient de Carthage, comme un abraxas portant Θωβα|ρρα (?) Ἰζω | Ἰωέρβη|θ suivi de chiffres cabalistiques que P. Monceaux publie avec quelques sceaux et plombs byzantins, *Bull. Soc. Ant.*, 1906, 134, 324, 352, 372.

IBÉRIE

Elche. — Albertini, *Bull. Hispanique*, 1907, 422. Fac-similé des 3 inscr. de la mosaïque de la synagogue. Il confirme, pour les 2 premières, la restitution pro-

posée ici-même (1907, p. 96); dans la 3^e, ce serait plutôt : εὐπλοια τῷ (= σοί?) σὺ[ν?] π[ρὸς].....] υχα (σύνπλοια ἀγαθῆ τύχα?)

Astorga. — H. Leclercq, *Dictionnaire d'Archéologie chrétienne*, I, 2 (1907), col. 3004. Reproduit la stèle du 1^{er} représentant une façade à deux colonnes surmontée d'un tympan portant : εἰς Ζεὺς Σεράπις, entre les colonnes une main ouverte avec Ἰαώ gravé sur la paume (*Boletín Acad. Hist.*, 1887, 243) et l'anneau gnostique octogonal à caractères grecs (*ibid.*, 1903, 144).

Solana dos Barros. — M. de Monsalud, *Boletín de la Real Acad. de Hist.*, 1907, 300. Inscr. chrétienne : Εἷα κατὰίχαρε καὶ ἐχ Χρ(ιστοῦ) φαίνου.

Baléares. — *Iviça.* — P. Fita, *Bolet. Acad. Hist.*, 1907, 349. Anse d'amphore : Ζωπύρου Δημητρίου.

GAULE

Marseille. — L'épithaphe métrique de Glaukia, *IG*, XIV, 2437 est reproduite dans Espérandieu, *Bas-reliefs de la Gaule*, I (1907), p. 69.

Les inscriptions celtiques en caractères grecs de la Provence ont été reproduites et étudiées par John Rhys, *Proceedings of the British Academy*, II, 1906 (à part, Oxford, 1907) : VI = *CIL*, XII p. 462; VII = p. 820; VIII-IX = p. 437; X-XI-XIV = 822; XIII = 824; XV-XVI^a = p. 427; XVII-XXII = p. 833; XXIV = 887; seul le n. XXI serait inédit. En dehors des compléments de E. Ernault, *R. celtique*, 1907, 263, on peut ajouter une inscr. rupestre des Martigues (*C.-R. Ac. Inscr.*, 1906, 362) et l'inscr. d'Alésia citée au précéd. *Bull.*, p. 96. Ces influences grecques en épigraphie (d'où provient également l'inscr. de Pectorius, dont on trouvera une bibliographie complète dans l'art. *Autun* du *Dictionn. d'Arch. chrétienne*, col. 3496) se manifesteraient jusque dans la vallée du Rhin, où Bücheler, *Rhein. Mus.*, 1907, 155, et Siebourg, *ibid.*, p. 639, étudient les souhaits grecs tels que εὐτυχῶς πρόκοπτε (*CIL*, XIII, 40.017,52), parfois moitié grecs moitié latins, *Pulverī ζήσις* (10.024,259) parfois entièrement transcrits en latin : *Pie Quiri* (πίε, κύρι, bois, seigneur).

SARDAIGNE

L. Cantarelli, *Bull. commiss. comun. Roma*, 1907, 238 : sur le πρωτοσπαθίριος Τωροκοτόριος (cf. précéd. *Bull.* p. 45). Je ne connais que de seconde main un article de R. Soddo sur un ms. laissé par Michel Piazza, professeur de chirurgie à Cagliari en 1759, et contenant des inscr. romaines, byzantines et médiévales de la région de Cagliari (*Archivio storico sardo*, 1906, 36-59).

SICILE

Géla. — W. Kubitschek, *Jahreshefte*, X, 127-140, pl. V, republie le poids en forme d'osselet *IG*, XIV 593 (= 2419,7) τῶν Γελαίων εἰμί : il est en bronze, fondu creux et ensuite rempli de plomb : avant 405.

— Le vol. XVII des *Monum. antichi*, consacré par P. Orsi à Géla, contient un très grand nombre d'inscr. sur vases (il n'y a qu'une exception : p. 472-3, lame de

plomb avec defixio à peu près inintelligible, du début du v^e s.). A noter p. 62, sur l'épaule d'un lécythe archaïque grossier KIMΣ, peut-être le début d'un nom comme Σμίκυθος; p. 197, sur amphore Φρωπετίων ou nom analogue (alphabet des îles, cf. Théra); p. 252, autres noms avec koppa (Αλαλκομένης et Πύκος, nom de cheval? ou Λύκος?). — Inscr. de καλοί : s. lécythes Ἀριστείδης p. 288, Κλενίας p. 321, Ἀριστομένης p. 389, Ημέρα p. 396, Χαίριππος (+ = χ) p. 401, Διδόστος p. 411. — P. 371 sur le pied d'une pélikè ΜΦΗΙ λεκυθίδες ΔΔ. (Les λεκυθίδες sont des unités de mesure, au nombre de vingt, le premier chiffre = 10,001 drachmes att. et 4 ob.? Halbherr). — P. 407, sur un lécythe Καλλιόπα et Μνεμοσύνη; 439, pélikè Θεσεύς, Αἴθρα, Ἀρισδόντ. — Deux signatures intéressantes : 458, Χαγρουλιών (+ = χ) ἐποίησεν sur un fond de tasse (jeune h. étrillant un cheval); 505, pélikè Πολύγνωτος ἔγραψεν. — P. 560, sous le pied d'une grande cylix, Μνασιθάλας ἀνέθεκε Ἀντιφάμοι, l'un des ἕρωες κτίσται de Géla. — P. 679, δαμοσία sur un poids en t. c. (pyramide). — Dans les *Notizie degli Scavi*, 1907, 39, Orsi parle des fouilles d'un nouveau temple archaïque; la divinité serait celle dont le nom s'est trouvé sur un grand pithos : Ἀθναίαις.

P. Orsi, *Bull. di Paletnologia*, 1907, 11. Dans la grotte de Calafarina près de *Pachynum*, le 2^e fr. de poterie naxienne trouvé en Sicile, provenance attestée par l'inscr. Νάξιος.

Syracuse. — Führer et Schultze, *Die altchristlichen Grabstätten Siziliens*, 1907. Sur des sarcophages : 23 (Catac. S. Giovanni), μνήσθητι ὁ Θεὸς τῆς | δούλης σοῦ Ἀντιοχίας; 289 (S. Marziano), Alexandria morte à 4 ans et 11 mois; 294 et 305 (Vigna Cassia), épitaphes peintes de Marios et de Markia. Aux p. 12-16 étude d'ensemble du formulaire des épitaphes siciliennes du v^e-vi^e s. : achat (ἀγορασία) de l'emplacement (τόπος), comprenant arcosolium (ληνός, βόθρος, τύμβος) fermé d'une grille (κλιτηρίς); témoins de l'achat et défense d'y contrevenir sous peine d'amende.

Manomozzo (catacombe du groupe de Priolo, entre Syracuse et Catane). — Führer et Schultze, *op. cit.*, 87. Fr. très mutilés de 9 l. de l'épitaphe d'une Aurélia. — 93. Ἐτε(λεύτη)σε ἡ κ(αλῆς) μνήμης Μαρ(κί)α Χρηστ(ιανή).

Akrai. (Palazzolo). — Führer et Schultze, *op. cit.*, 134. Meilleures copies des inscriptions des catacombes (données dans le *Corpus* d'après la publication de Judica en 1819) IG, XIV 235-9. Trois nouveaux fr. : 135 : ἐνθάδε αἴτε ἀμέμπτος ἔτη... 148 : δι(ακ?)όνων τελευτῆ(ση) ἐτών... 154 : Καλῆδ(ι)ς ἀγαπ(ητός, γρη)στός και [ἄμ]εμπτος....

Augusta (Molinello). — Führer et Schultze, *op. cit.*, 184. Dans la catacombe de la *grotta del monaco* : Σαυροῦ ἐνθάδε ζήσας...

Camarina (Santa Croce di). — Führer et Schultze, *op. cit.*, 196. Catacombe de la *cava delle case* : μνήσθητι κ(ύρι)ε τοῦ δούλου | σοῦ Καλλιτύχου τοῦ χρισ(τιαν)οῦ... A Comiso près *Camarina*, B. Pace, *Mélanges Salinas* (1907) 240, signale que l'inscr. du sarcophage chrétien IG, XIV, 255 doit être lue Ταυρώπη | χρηστῆ | ἔζησε ἔτη | ιε.

Panorme. — Papadopoulos Kérameus, *J. Minist. Instr. Publ. Russe*, oct. 1907, 493. Dans la dernière l. de l'épitaphe métrique de l'*hypatos* Géorgios CIG, 9536, lire : ἡ πραέω[γ] ᾤκησε γῆν ὡς εἰρήνη.

ITALIE

Rome. — *Villa Sciarra* (Janicule) = *lucus Furrinae*. — P. Gauckler, *C. R. Acad. Inscr.*, 1907, 135-159 et *Bullett. Commiss. comun. Roma*, 1907, 45-51 (reproduit *RA*, 1907, II, 358). Sur trois linteaux de marbre, couronnement d'un mur de terrasse ou de bassin, fragm. d'une inscr. métrique (πολυβοτειρη, και τοὺς μὲν... θυήχο[ος?]). Autre inscr. métrique (2 pentamètres), dédicace d'une fontaine (δεσμὸς κρατερός = faisceau d'eau, jet d'eau puissant?) par un certain Gaïonas *δειπνοκρίτης*, que d'autres textes de Rome ont fait connaître, *IG*, XIV, 4512; *CIL*, 30764, 32316 (1^{re} s. ap. J.-C.). — Dédicaces au Θεὸς Ἀδαδὸς Λιβανώτης et Ἀκρωρείτης. — Sur un autel richement sculpté : Διὶ | Κερωνίῳ | Ἄρ-
ταμις ἦ και Κόποια | ἐξ ἐπιταγῆς ἀνέθηκεν και Νύμφες | Φορρίνες (*sic*). Au *Jupiter corniger* des cultes orientaux sont associées les *Forinae* : l'ancienne déesse romaine *Furrina*, dans le bois sacré de laquelle se tua C. Gracchus, a été faussement assimilée à une *Furie*, à une *Érinye*, et on a imaginé plusieurs *Furrinae*.

Clermont-Ganneau, *Ibid.*, 250-258 (= *Recueil*, VIII, 51), rappelle les textes déjà connus où le dieu syrien Hadad est nommé. Il ne reconnaît dans le bloc évidé que Gaïonas a consacré ni un monument hydraulique ni un thésauros comme celui de Théra. Δεσμὸς est un lien magique, dont l'effet doit être de fournir une victime, θύρα παράγοι, aux dieux infernaux : le trou percé au milieu du bloc est destiné à recevoir les *defixiones*.

Chr. Huelsen, *Röm. Mitth.*, 1907, 225-54, examine en détail les découvertes du *Lucus Furrinae*; le bloc à trou circulaire de Gaïonas serait bien un trésor; 3 autres blocs, comprenant chacun un fr. d'inscr., doivent être rapprochés et donnent les éléments d'une inscr. métrique en 3 vers : ... πολυβοτειρη... | θυηκο... και τοὺς μὲν...

Piazza del Pianto. — G. Gatti, *Bullett. Comm. comun.*, 1907, 209. Fragm. de funéraire : ... υος Π... ἀδε(λ)φός... Γαλατ... ἐνθάδε κείται.

Monast. S. Paolo. — G. Gatti, *ibid.* 229, funéraire (sur l'autre face, autre funéraire, latine, plus anc.) : Ἀμμώνιος ὠνήσ(α)το και ΟΙΚΟΜΗΕΝ (ὠκοδόμησεν) (le tombeau) pour son fils *Lykarion* et ses affranchis.

Catacombe de Priscilla. — Marucchi, *Notizie*, 1906, p. 301. Épitaphe : Π[ρεσ-
βυτέρω... τῆς Ἰ(η)σ(οῦ) Χ(ρισ)τοῦ. — *Oratoire de S. Silvia.* — Wilpert, *Mél. Romains*, 1906, 23. Étudie les inscr. des peintures du viii^e s. — *Regio VII.* — Gatti, *Notizie*, 1906, 335 et 474. Fr. d'une stèle de marbre avec aigle sur le fronton; l'inscr. apprend qu'il servait de cénotaphe à Ἐὐδαμῶν Νηέρη. — Dans *IG*, XIV, 4018 de la catacombe de Prétextat, Fr. Cumont, *Les religions orientales dans le paganisme romain* (1906), p. 206, propose de restituer : Πείη [Ἐρμῆ] τε γενέθλω, en s'appuyant sur le bas-relief d'Outchak, où l'Hermès thraco-phrygien figure à côté de la Mère des Dieux (*R. Ét. Anc.*, 1906, 185).

Dans l'épigramme funéraire *IG*, XIV, 1603 (*I. Gr. R.* 255), il faut lire, v. 3, ποσ-
σάκις ἐστέφθη δρόμον; ἐπτάκι ou ὀκτάκι; au v. 4, κοίρνος est un nom commun et désigne l'empereur, très probablement Néron. Il est impossible de faire descendre ce texte jusqu'au iv^e s. : F. Buecheler, *Rh. Mus.*, 1907, 327.

M. Siebourg, *Archiv f. Religwiss.*, 1907, 398. Petite plaque d'or roulée proba-

blement comme amulette dans une tombe chrétienne : $\kappa\rho\acute{\alpha}\zeta\epsilon\text{?}] \tau\epsilon \acute{\alpha}\beta\beta\acute{\alpha} \acute{\omicron} \pi\alpha\tau\acute{\epsilon}\rho, \sigma\acute{\omega}\sigma\omicron\nu, \acute{\epsilon}\lambda\acute{\epsilon}\theta\sigma\omicron\nu$.

Tibur. — Sur 6 phalères sculptées au haut de la tombe du pantomime Apolustus, favori de Vérus, Kolbe est parvenu à déchiffrer 4 noms de pièces que n'avait pu lire Bormann (*IG*, XIV, 4254) et les a communiqués à W. Altmann, *Die römischen Grabaltäre* (Berlin, 1906), p. 241. A l'exception du *Tympaniste* qui peut être ou la tragédie de Sophocle ou la comédie d'Autokratès, ce sont des pièces d'Euripide : *Héraklès*, *Oreste*, *Troyennes*, *Bacchantes*, *Hippolyte*, *Likymnios*, *Pélée* (?), *Diomède* (?).

Pompéi. — A. Sogliano, *Notizie*, 1906, 351. Une amphore portant en lettres noires : $\tau. \varphi. \theta\alpha\rho\sigma\upsilon\nu\alpha \dots\alpha\varsigma$.

Cumes. — A. Comparetti, *Ausonia*, I, 1907, p. 13. Propose indépendamment la correction déjà faite par Haussoullier (précéd. *Bull.* 45). — D'après O. Hoffmann, *BPhW*, 1907, 1022, dans le funéraire *GD.-I.* 5629 AENOS ne serait pas un équivalent de $\sigma\omicron\rho\acute{\omicron}\varsigma$, mais, comme $\lambda\acute{\epsilon}\nu\alpha$ de 3183, une abréviation du nom de personne $\Lambda\acute{\epsilon}\nu\alpha\iota\omicron\varsigma$.

Ruvo. — Dieterich, *Archiv f. Religwiss.*, 1907, 159. Sur un vase publié par Jatta, *Mon. Ant.*, XVI, 517, il faudrait corriger en $\Delta\acute{\iota}\kappa\kappa$ l' $\Lambda\acute{\iota}\kappa\acute{\alpha}$ où l'éditeur verrait une forme dorienne de $\Lambda\acute{\iota}\kappa\acute{\alpha}$ (de $\acute{\lambda}\acute{\iota}\sigma\omega$).

Pouzzoles. — Ch. Dubois, *Pouzzoles antique* (Paris, 1907), p. 84. Traduction et commentaire de la lettre écrite en 174 par la colonie tyrienne avec la réponse du sénat de Tyr (*Or. Gr.*, 595). Les $\sigma\tau\alpha\tau\omega\nu\acute{\alpha}\rho\iota\omicron\iota$, qui réclament du sénat le paiement de la location de leur $\sigma\tau\alpha\tau\acute{\omega}\nu$ pour laquelle ils ne reçoivent aucun subside des $\nu\acute{\alpha}\nu\kappa\lambda\eta\rho\iota$ et des $\xi\mu\pi\omicron\rho\omicron\rho\iota$, seraient l'équivalent latin grécisé des $\acute{\epsilon}\gamma\delta\omicron\gamma\epsilon\acute{\iota}\varsigma$ qui, à Délos, reçoivent et gardent en dépôt les marchandises que les $\xi\mu\pi\omicron\rho\omicron\rho\iota$ expédient et que les $\nu\acute{\alpha}\nu\kappa\lambda\eta\rho\iota$ transportent (*BCH*, VII, 468). Pour la location annuelle de semblables entrepôts, on ne peut lire à la grecque le chiffre donné χCN , ce qui ferait 250 deniers : ce sont 100,000 deniers romains, soit 70 à 80,000 fr. — P. 108. Trad. et comm. de l'inscr. que Kibyra (une des villes qui avaient collaboré au monument putéolan de Tibère) fit graver sous Hadrien par ordre du Panhellénion dont elle semble avoir fait partie (*Or. Gr.*, 497); elle aurait été placée sur une statue de l'Hellas ($\acute{\alpha}\nu\acute{\epsilon}\theta\eta\gamma\epsilon \tau\acute{\eta}\iota$ [$\acute{\epsilon}\lambda\lambda\acute{\alpha}\delta\iota$?]) du genre de celle qu'évoque un beau bas-relief de l'époque antonine trouvé à Pouzzoles avec ces mots : $\tau\acute{\eta} \acute{\epsilon}\lambda\lambda\acute{\alpha}\delta\iota \tau\acute{\omicron} \tau\rho\sigma\pi\alpha\acute{\iota}\omicron\nu \acute{\epsilon}\sigma\tau\acute{\alpha}\theta\eta$ (Panofka, *Antik. Bildw. in Neapel*, I, p. 132). — P. 159. Dans l'inscr. qui commémore l'arrivée à Pouzzoles en 79 du Baal de Sarepta près Sidon (*Or. Gr.*, 594), il faudrait lire, avec Clermont-Ganneau : $\Theta\epsilon\acute{\omicron}\varsigma$ [$\text{H}\lambda$]: $\omicron\varsigma$ [Σ] $\alpha\rho\epsilon\pi\tau\eta\nu\acute{\omicron}\varsigma$ [$\acute{\eta}\gamma\chi\gamma\epsilon\nu$ [$\delta\acute{\epsilon}$] $\text{H}\lambda\acute{\epsilon}\mu$. — P. 274. Parmi des *graffiti* d'un aqueduc du 1^{er} s. avant J.-C., M. D. a relevé en grec : $\text{U}\delta\omega\rho$. — P. 437. Sur une lampe en forme de nacelle avec divinités égyptiennes : $\Lambda\acute{\alpha}\lambda\epsilon \mu\epsilon \tau\acute{\omicron}\nu \text{H}\lambda\iota\omicron\sigma\acute{\epsilon}\rho\alpha\pi\iota\nu$ (*Gaz. d. Beaux-Arts*, 1864, 54) et sept figurines portant chacune le nom de la personne *dévouée* (*Notizie*, 1897, 529). — M. D. paraît avoir omis le M. $\text{Toupp}\acute{\alpha}\nu\iota\omicron\varsigma$ $\text{E}\rho\mu\acute{\omicron}\nu\epsilon\iota\omicron\varsigma$ $\text{Pou}\tau\iota\omicron\lambda\alpha\nu\acute{\omicron}\varsigma$ $\kappa\iota\theta\alpha\rho\varphi\acute{\omicron}\delta\acute{\omicron}\varsigma$ qui eut le prix aux *Pythia* de 79, *BCH*, XVIII, 96.

Milan. — A. Calderini, *Di un ara greca dedicataria agli dei inferi* (Milan, 1907). Sur la 4^e face de cet autel conservé au Musée archéologique de Milan

(les 3 autres montrent Hermès Psychopompe, Charon dans sa barque et Dionysos avec le thyrsé), la dédicace θεοῖς καταχθονεῖσις.

Adria (près *Cavarzere*). — L. Conton, *Ateneo Veneto*, juillet 1906, et Michon, *Bull. arch.*, 1906, CLXXV, font connaître 3 nouveaux vases murrhins signés par le verrier Henniôn. Parmi la douzaine de ses œuvres déjà connues, P. Sticotti, *Archeografo Triestino*, 1907, p. 388 signale l'inscr. de l'un d'eux : μνήθησ' ὁ ἀγοράζων.

ISTRIE-DALMATIE-PANNONIE

Salone. — Fr. Vulic, *Bull. arch. Dalm.*, 1906. Dans les fouilles de la basilique. P. 121. Dédicace d'un Σκορδάκκ[ινος? P. 124. Épitaphe de Διονύσιος | Ματροδόωρος | Ματροδόωρου | ... Πανθείδας. P. 134. Épitaphe de Βίτσα | παρθένος | Λυδία | Μανιχέας, précieux indice de l'introduction en Dalmatie du manichéisme d'Orient au v^e s. P. 137. Épitaphe d'un Παμ[φυλίας? P. 144. Dédicace (?) d'un Κλαύδιος καὶ ἀγαπητὸς ἀδελφός. P. 145. Épitaphe dont le violateur ἀποδώσθη (sic) ἐκ[κλησία? P. 176. Ἐν εἰρήν[η. P. 178. Épitaphe de Σαμα[ρεῖτις Σανο... morte à 27 ans. P. 179. Le violateur paiera à la ville καὶ τῷ ἱερωτάτῳ φίσκαφ 15,000 deniers. P. 182. Épitaphe d'Épiktétos de Rhodia en Lycie. — P. 259. Une ampoule de Saint Ménas. — Vulic, *ibid.*, 1907, p. 89. Observations sur les monuments et inscriptions publiés dans l'art. *Dalmatie* du *Dictionnaire d'Arch. et Liturgie* de dom Cabrol.

Narona. — C. Patsch, *Zur Geschichte von Narona* (fasc. V des *Schriften d. Balkancomm.*, 1907), p. 107. Dans les environs de ce port dalmate, ont été recueillis : une intaille au nom de Φιλοστοργίου; une lampe au nom de Ὀνησίμου.

Carnuntum. — E. Bormann, *Römischer Limes in Oesterreich*, V (1905), p. 137. Dédicace en pentamètres d'un autel à Æquitas par le propréteur T. Pomponius Protomachos à l'époque des Sévères : προῆξ[εως εἵνεκα] τῆσδε | προτειμη[θεῖς ἀνέθ]ηκεν | Πρωτόμαχος βωμὸν Εὐδικίῃ σθενροῆ. — W. Kubitschek, *Jahrbuch der k. k. Zentral-Kommission*, IV (1906), p. 109. Stèle élevée au temps d'Hadrien. Π. Ἀλίφ σεβ. ἀπελευθέρω... | Νόννη ... | ἱατρῶ ἀποθανόντι...

EMILE BOURGUET.

A. J. REINACH.

COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

La Revue rend compte, à cette place, de tous les ouvrages relatifs aux études helléniques ou à la Grèce moderne, dont un exemplaire sera adressé au bureau de la Rédaction, chez M. Leroux, éditeur, 28, rue Bonaparte.

Les ouvrages dont les auteurs font hommage à l'Association pour l'encouragement des Études grecques ne seront analysés dans cette bibliographie que s'il en est envoyé DEUX exemplaires, l'un devant rester à la Bibliothèque de l'Association, et l'autre devant être remis à l'auteur du compte rendu.

12. A. BOUCHÉ-LECLERCQ. *Histoire des Lagides*. Tome IV. Paris, Leroux, 1907. In-4°, III-421 p.

Ce volume, qui complète la précieuse synthèse dont nous avons plusieurs fois déjà entretenu nos lecteurs, termine l'étude des institutions ptolémaïques par trois magistrales études sur l'armée, le droit et la juridiction. Deux appendices sont consacrés l'un à l'épineuse matière du calendrier, l'autre à des additions et corrections qui portent sur les 4 volumes. L'étendue de ce dernier appendice (47 pages) dénote avec quel soin méticuleux, M. B.-L. s'est tenu au courant de tout ce qui paraissait sur son sujet pendant les cinq années qu'a duré l'impression de son ouvrage; mais ce qu'il faut admirer surtout, c'est la parfaite impartialité qu'il apporte dans l'exposé des thèses divergentes, la bonne foi avec laquelle il enregistre et accepte les critiques de ses propres opinions, dès

qu'elles lui paraissent justifiées. Dans ce 4^e volume, comme dans les précédents, M. B.-L. touche à bien des questions controversées et que l'état mouvant des publications papyrologiques ne permet pas de trancher avec pleine assurance : nous citerons seulement à titre d'exemples la question de la classe militaire des épigones (p. 29 suiv.), celle de la compétence des laocrites (p. 206 suiv.), la distinction véritable entre les dates régnales et les dates budgétaires (p. 290 suiv.). Dans tous ces cas, et bien d'autres, si les solutions adoptées par l'auteur peuvent laisser des doutes, on rendra hommage à la clarté et à la sincérité rigoureuse de sa discussion. Et à côté de ces modèles d'exposé critique, si l'on veut des modèles de narration juridique, on lira les pages consacrées au procès d'Hermias (p. 217 suiv.), et à l'affaire des Jumelles (p. 250 suiv.).

T. R.

13. (BRITISH MUSEUM). *Greek papyri in the British Museum. Catalogue with texts...* by F.-G. Kenyon and H. I. Bell. Vol. III. London, 1907. In-4° de LXXIV-388 p. et atlas in-folio de 100 planches.

Comme les précédents volumes de cette excellente publication, celui-ci, consacré aux papyrus acquis de 1895 à 1903, se compose de deux parties : un *Conspectus* analytique (qui suit l'ordre des numéros d'inventaire des documents), et un *Choix* de pièces publiées in extenso, dans un ordre méthodique (248 en tout). Notons que cette fois les chiffres arabes ont été fort heureusement substitués aux chiffres romains. Malheureusement, les papyrus continuent à ne pas se succéder dans l'ordre des numéros.

L'époque ptolémaïque n'est représentée que par un petit nombre de documents (p. 2-22), dont les plus intéressants sont un groupe d'actes de vente de Gebèlen (fin II^e et début I^{er} siècle), relatifs aux affaires de la famille Panochunis.

L'époque romaine, qui forme le noyau de l'ouvrage, offre des documents très variés concernant le cens, les impôts, le cadastre : puis viennent des pétitions, ventes et baux, emprunts et dépôts, comptes, lettres privées, etc. Sans vouloir anticiper sur le prochain bulletin papyrologique, signalons plus particulièrement les nos 946 (nouveau préfet Masculinus), 929 et 1169 (relevé de droits perçus sur les animaux de bât, dans un poste de douane, proportionnellement à leur charge), 604 (cadastre de Crocodilopolis), 1170 (tableau des contribuables de deux districts du Fayoum), 1166 (contrat pour le chauffage de bains attenants à un gymnase), 1159 (contribuables frappés de prestations à l'occasion de la visite du préfet), 904 (rescrit du préfet C. Vibius Maximus invitant les indigènes à regagner tous leur domicile légal en vue du prochain recensement), 1168 (anti-

chrèse), 1164 (tribus et dèmes d'Antinoopolis), 1177 (cotisations forcées pour la construction d'un aqueduc, entre autres, ἀρχοντων Ιουδαίων προσευχης Θεβαίων), 854 (lettre d'un quidam qui a visité Syène, les lieux oùεν τυγχανει Νειλος ρεων et l'oasis d'Hammon, et a partout gravé les noms de ses amis). Mais le joyau de la collection est assurément le n° 1178 (p. 214), le diplôme d'honneur conféré au pugiliste Hermeinos-Môros d'Hermopolis par la corporation œcuménique des athlètes : dans le préambule sont reproduits de curieux rescrits de Claude et de Vespasien qui nous apprennent notamment que Polémon II, roi de Pont, portait le nom de *Julius Polemo*.

Parmi les documents d'époque byzantine (p. 224-285), on remarquera surtout les deux hymnes barbares à la Vierge qui terminent le volume.

Un atlas de cent admirables fac-similés accompagne ce beau recueil. On y remarque 5 papyrus d'Aphrodito (Kom Ichgaou) du VIII^e siècle, difficiles à lire et qui ne seront publiés que dans un prochain volume. Ils proviennent sans doute de la trouvaille dispersée qui précéda celle du *Ménandre*.

T. R.

- 14-16. René DUSSAUD. *Les fouilles récentes dans les Cyclades et en Crète* (extrait des *Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*, 15 févr. 1906, p. 109-131). In-8°, 12 fig.

— *L'art préhellénique en Crète* (*Gazette des Beaux-Arts*, t. XXXVII, 1907, p. 89-113). In-4°, 17 fig.

— *Questions mycéniennes* (tirage à part de la *Revue de l'Histoire des Religions*, 1905, 1, p. 24-63). Paris, Leroux. In-8°, 40 p., 10 fig.

De 1905 à 1907, M. D. a publié dans diverses revues une série d'articles relatifs aux civilisations préhelléniques. Nous réunissons ici ceux qui ont spé-

cialement trait à la Crète; on trouvera ci-après le compte-rendu de ceux qui ont pour objet les Cyclades, Troie et Chypre.

Dans le premier de ces articles, l'auteur a essayé de dater, d'après les périodes minoennes déterminées par M. Evans, la plupart des objets découverts en Crète. C'est une ébauche du travail de chronologie qu'a exécuté depuis M. Evans lui-même dans son *Essai de classification*. M. D. expose ensuite ses idées personnelles sur quelques points. Il n'admet pas que la « salle du trône » ait pu servir aux réceptions de Minos : c'est plutôt l'appartement d'un haut fonctionnaire, du grand intendant. Il montre que le casque à couvre-joues porté par les pugilistes sur un vase de Hagia Triada donne un démenti éclatant à la théorie de Reichel sur les rapports de la civilisation homérique avec la civilisation mycénienne. A propos de l'alphabet égéen, il examine la question des influences : comme de juste, il relègue les Phéniciens dans la période postérieure à l'invasion dorienne, et ne croit pas que les relations de la Crète avec l'Égypte aient nui à l'originalité crétoise (1).

Nous n'insisterons pas sur le deuxième article, qui est plus particulièrement de vulgarisation. On y trouvera d'excellentes figures et des descriptions précises des palais exhumés à Cnossos et à Phaistos.

Le troisième est de beaucoup le plus personnel. Il nous donne, d'une façon plus complète et plus systématique que les autres, l'opinion que l'auteur s'est faite sur les questions relatives à la religion minoenne. En général, il semble prendre à tâche de refroidir par un scepticisme méthodique l'ardeur un peu prompt des interpréta-

tions conjecturales. Peut-être même est-il parfois difficile sur les preuves exigibles en pareille matière et trop porté aux solutions rationalistes. Pour lui, la figurine en porcelaine connue sous le nom de « déesse aux serpents » est tout simplement un jouet qui représente une magicienne, une charmeuse. Il n'est cependant guère possible de ne pas la mettre en rapport avec les figurines de Gournia et de Prinia, qui représentent une déesse aux serpents sans nul doute, et avec certains vases où des enroulements de serpents sont expliqués par des cornes de consécration. M. D. ne veut pas davantage reconnaître de valeur religieuse à la colonne aniconique. Le pilier de la maison minoenne ne serait pas autre chose que le support de l'étage supérieur : s'il est placé au milieu de la pièce, cette particularité tient à une survivance de l'architecture primitive, qui avait à soutenir des solives longues et flexibles. Quant aux bipennes, si souvent représentées sur les pierres des piliers, il n'y faudrait voir que des marques de maçon gravées à la carrière et destinées à repérer les blocs au moment de la pose. Mais alors comment se fait-il que M. D. attribue tout de même à la double hache un sens magique? C'est que la double hache lui sert comme argument pour une de ses conclusions les plus intéressantes. Il attribue une signification rituelle à l'enceinte de dalles qui encercle les tombes à fosse sur l'acropole de Mycènes, téménos où se célèbre le culte des ancêtres; mais, pour établir un lien étroit entre le culte des ancêtres et celui des dieux, pour déclarer que les morts qui reposent là sont des chefs fils de Zeus et que le dieu lui-même est honoré dans sa race, il lui suffit de remarquer des bipennes figurant sur les tombes. Très juste, cette vue, si juste qu'elle conserve sa valeur quand il s'agit des piliers. La croix, la fameuse croix de marbre trouvée avec la « déesse aux serpents »

(1) A signaler : p. 128, fig. 12, la publication d'un cachet imparfaitement reproduit par M. Evans; p. 129, n. 1, la liste des objets minoens entrés au Musée du Louvre.

et nombre de bipennes, n'est pas non plus pour M. D. un objet du culte, mais seulement un symbole : elle décorait le coffret de bois où étaient enfermés les jouets en porcelaine. Mais de quoi donc la croix était-elle le symbole ? Si l'on va au fond des choses, l'argumentation de l'auteur revient à dénier toute valeur rituelle à tel ou tel objet spécial, mais à reconnaître que d'autres objets de même forme servaient ou avaient servi au culte. La figurine de Cnossos n'est pas une déesse aux serpents ; mais cette déesse existe à Gournia et à Prinia. La bipenne n'est pas l'attribut d'un dieu sur les piliers de Cnossos, bien qu'elle le soit sur les tombes de Mycènes. La croix qui figure sur les murs et sur les objets découverts en Crète est un pur symbole ; mais, comme le symbole est la dégénérescence du rite, il faut bien admettre catégoriquement pour le passé ce qu'on affirme avec restrictions pour le présent. Est-ce la peine de faire tant de distinctions pour accorder ce qu'on a l'air de refuser ? En tout cas, la critique de M. D. est pénétrante à souhait et fait réfléchir. Il était bon que quelqu'un vint soumettre à un nouveau contrôle des hypothèses séduisantes, mais qui seront longtemps encore tenues de présenter leurs titres à chaque réquisition.

Gustave Glotz.

17-19. René DUSSAUD. *La civilisation préhellénique dans les Cyclades* (extrait de la *Revue de l'École d'anthropologie*, avril 1906, p. 105-132). In-8°, 49 fig.

— *La Troie homérique et les récentes découvertes en Crète* (*ibid.*, févr. 1905, p. 37-55), 7 fig.

— *L'île de Chypre, particulièrement aux âges du cuivre et du bronze* (*ibid.*, mai-juin 1907, p. 145-175, 181-212), 42 fig.

Tout en intervenant dans la discussion des innombrables problèmes que

posent les découvertes de Crète, M. D. rend à la science préhistorique le très grand service de résumer les résultats des fouilles exécutées sur d'autres points de la Méditerranée Orientale.

Pour faire connaître la civilisation préhellénique dans les Cyclades, il ne disposait pas encore des renseignements communiqués par M. Klön Stéphanos au Congrès archéologique d'Athènes en 1905 ; mais il tire un bon parti des travaux exécutés par MM. Bent, Duemmler, Tsountas et Blinkenberg. Il distingue avec soin les deux types de tombes reconnus dans les Cyclades, il ramène à une date relativement récente les ruines préhelléniques de Théra. C'est, naturellement, sur les fouilles anglaises de Phylacopi (à Mélos) qu'il insiste le plus. Il fait bien connaître le travail de l'obsidienne qui a rendu l'île si prospère, les trois villes qui s'y sont superposées aux périodes minoenne et mycénienne, les caractères des céramiques trouvées aux différents étages et admirablement étudiées par M. Edgar. Chemin faisant, il rectifie les vues de M. Atkinson sur l'escalier ménagé dans le rempart de la deuxième ville et publie une série de vases provenant de Mélos et conservés au Musée de Sévres (y compris deux de ces *keanoi* sur lesquels M. Xanthoudides vient de publier une bonne étude dans l'*Annual of the British School*, t. XII). Il termine par deux pages excellentes sur le navire de course égéen, qu'il rapproche du navire égyptien. Mais il croyait encore à la présence de navires égyptiens sur les côtes de Gaule, à l'énorme mystification partie de l'île Riou !

Dans son analyse du travail de M. Dörpfeld, *Troja und Ilion*, M. D. nous parle surtout de Troie II, la ville préhistorique, et de Troie VI, la ville homérique. Il caractérise l'architecture de Troie II, avec son mégaron qui s'oppose à celui des Minoens et annonce déjà le style de la Grèce classique. Il montre par de fortes raisons que le bâtiment de Troie VI qu'on avait pris pour un

temple n'en est pas un, ce qui ramène bien bas l'époque des sanctuaires couverts. A la p. 43, on trouvera une représentation exacte de la fameuse idole en plomb provenant de Troie II : le svastika qu'on y voyait jadis n'existait que sur la croûte de matières qui adhérait au plomb. On remarquera la figure de la p. 44, où sont rapprochées d'une manière très suggestive dix petites idoles de Troie, de Crète et d'Amorgos.

De tous les travaux consacrés par M. D. aux civilisations préhelléniques, le plus complet et le plus parfait, c'est le mémoire sur Chypre. Par les conclusions tirées des monuments, cela est supérieur à tout ce que nous possédons sur le même sujet, sans excepter les *Beiträge* récemment parus de Reinhold von Lichtenberg. L'auteur a mis en œuvre les découvertes de MM. Ohnefalsch-Richter, Myres et Murray; il s'est servi de photographies et de dessins pris au Louvre et au Musée de Saint-Germain; il a fait un large emploi d'un dossier constitué par M. Ohnefalsch-Richter et appartenant à M. Cartailhac : de cette étude approfondie il nous présente les résultats, qui pourraient bien être définitifs. Pour MM. Ohnefalsch-Richter et von Lichtenberg, comme pour bien d'autres anthropologistes, tels que Modestov, la civilisation de Chypre, à l'âge du cuivre et du bronze, est la même que celle de Troie : elle a des origines phrygiennes et, par les Phrygiens de Thrace, elle se rattache encore à celle de la Hongrie Méridionale. M. D. montre très clairement que Chypre était peuplée dès le III^e millénaire par cette race méditerranéenne qui occupait à la même époque toute l'Égée. Dès lors, l'hypothèse thraco-phrygienne entraîne dans son naufrage l'hypothèse phénicienne. Non seulement ce n'est pas la Phénicie qui a fait Chypre; mais c'est en très grande partie Chypre qui a donné leur civilisation aux villes de la Syrie Méridionale. D'une part, les Chypriotes ont entretenu des relations très étroites avec les Égéens; d'autre

part, ils ont fait de leur île le point d'appui de la civilisation égéenne dans son roulement d'expansion vers la Philistie. Les potiers chypriotes ont donné un cachet local aux produits qu'ils ornaient parfois d'après des modèles mycéniens, et ces produits, ils les exportaient chez les Philistins, ainsi qu'en témoignent les fouilles de Gazer et de Tell-el-Hesi. On a beaucoup disserté sur certaines idoles en métal qui représentent un dieu en long bonnet conique : elles viennent d'un peu partout; mais leur centre de diffusion est Chypre, et non la Phénicie. Du moins, les idoles féminines en terre cuite, ne dénotent-elles pas une conception tout opposée à la religion et à la moralité des Égéens? M. Salomon Reinach avait insisté jadis sur leur nudité pour les opposer aux figures toujours habillées de l'Ichtar babylonienne. Or, l'art minoen représente les femmes et les déesses en costume décolleté, mais non pas nues. M. D. prouve par une analyse minutieuse que la déesse chypriote est plus ou moins habillée : les incisions dont elle est couverte répondent à la double nécessité d'indiquer le sexe et de figurer le vêtement. Nous pourrions multiplier les exemples de trouvailles faites par la curiosité ingénieuse de l'auteur; nous aimons mieux finir d'un mot en disant qu'on n'aura pas le droit d'examiner la question des rapports entre l'Égée et l'Orient sans tenir compte de ce mémoire.

Gustave GLOTZ.

20. J. GABRIELSSON. *Ueber die Quellen des Clemens Alexandrinus*. 1^{re} partie. Upsal, Appelberg, 1906. In-8°, xi-253 p.

La *Teubneriana* vient de nous donner, à grand renfort d'extraits pris de toutes parts, un volume entier du rhéteur Caecilius. Un semblable procédé permettra bientôt d'en mettre deux ou trois sous le nom de Favorinus d'Arles.

En 1853, dans une dissertation d'Utrecht, O. Marres ne trouvait à lui attribuer qu'une centaine de fragments, et cet opuscule est resté le seul qu'on puisse citer sur le grand rhéteur d'Arles pendant près d'un demi-siècle; car le joli livre de L. Legré (*Favorin d'Arles*, Marseille, 1900), que les Allemands ignorent, doit à Marres sa partie scientifique. Mais, depuis peu, il est devenu de mode en Allemagne de voir dans l'œuvre énorme de ce sophiste la source principale tant d'Élien, d'Athénée et de Diogène Laërce, comme le font Rudolph et Maass, que de son élève Aulu-Gelle, comme le veut Hosius. Les réserves nécessaires ont été formulées, d'ailleurs, pour Diogène, par Wilamowitz dans son *Epistola ad Maassium* et par Schwartz dans son article du Pauly-Wissowa (V, 744); Wissowa est venu à la rescousse par les critiques adressées récemment à l'Aulu-Gelle de Hosius (G. G. A., 1907, 735).

Cependant, M. Gabrielsson a entrepris de montrer dans les œuvres de Favorinus la source presque unique de Clément d'Alexandrie. Après avoir consacré au rhéteur gaulois une étude approfondie : « *Ueber Favorinus und seine παντοδαπή ιστορία* », M. G. a pris, chapitre par chapitre, l'examen des sources du *Protrepticus*, du *Paedagogus* et des *Stromata* et, au cours de cette étude singulièrement touffue, le nom de Favorinus revient à chaque page comme un refrain : c'est à travers son œuvre que Clément connaîtrait Varron et Musonius Rufus, Dorotheos d'Askalon, Didyme d'Alexandrie, Zénon de Myndos, Polémon, Apollodore, Alexandre Polyhistor, Dion Chrysostome, etc., etc. Mais toute cette série d'auteurs, bien que cités par Clément avec une profusion évidemment suspecte, ne paraît guère prouver, comme le voudrait M. G., qu'il les connaisse tous par le seul Favorinus, et cela surtout parce que Favorinus serait le seul des grands écrivains de son temps qu'il ne cite jamais. A cette raison

principale invoquée par M. G. viendraient s'ajouter deux autres ordres de considération. D'abord, sur les cinquante passages connus de la *Pantodapé Historia* de Favorinus et sur les dix-sept fragments de ses *Apomnēmoneumata*, seize passages du premier ouvrage et trois du second trouveraient un écho chez Clément; en ajoutant même une dizaine de parallèles dans l'*Oratio Corinthiaca* — dont l'attribution à Favorinus est loin d'être assurée — on trouvera peut-être que cette proportion des emprunts n'est pas très forte et, si on les examine de près, leur nature n'est guère concluante. Ensuite, les auteurs les plus récents dont Clément se soit inspiré d'une façon certaine, — indirecte selon M. G., — à savoir Plutarque, Dion Chrysostome, Diodorus Valerius et Hermippos de Béryste, disparaissent sous Trajan ou sous Hadrien. Depuis cette époque ou, plus exactement, depuis 130 (date de la mort d'Antinoüs dont l'apo théose est blâmée dans le *Protrepticus*), Clément semble ignorer toute la littérature, excepté Tatien et les Gnostiques (surtout Cassien et Isidore); donc, conclut M. G., Clément se serait servi d'un auteur dont l'activité se place entre la mort d'Antinoüs et celle d'Hadrien, ce qui serait précisément le cas de Favorinus qui aurait surtout produit de 115 à 140.

Sans examiner ici si les nombreux *parallela* que Clément présente avec des auteurs de la seconde moitié du 1^{er} s., comme Athénée, Élien ou Aulu-Gelle, ne s'expliquent pas aussi bien par un emprunt direct que par l'hypothèse de la source commune que serait Favorinus, je voudrais indiquer, par deux exemples que je me trouve avoir étudiés de près, ceux de Blistichè (*Revue des Ét. Anciennes*, 1907) et d'Iltanos (*Revue de l'Hist. des Religions*, 1908), combien il est difficile d'admettre que Favorinus soit la source unique de Clément.

Blistichis, la *pallakis*, dit le *Protrep-*

ticus (IV, p. 37 Stählin), étant morte à Canope, Ptolémée la fit enterrer dans le *sèkos* (de Sérapis, à Rhakotis). Athénée, qui puiserait également chez Favorinus, ne nous apprend rien de tel : Blistiché, l'hétaïre argienne, se serait prétendue issue des Atrides, comme en témoignent les auteurs d'*Argoliques* (XIII, 596 E) (4). Ainsi, entre les deux textes qui dériveraient l'un et l'autre de Favorinus, aucune ressemblance de forme ni de fond : ici la vanité de la *pallakis* Blistichis est mise en évidence par son ensevelissement dans le Sérapeion, là celle de l'hétaïra Blistiché par sa prétention à descendre des Atrides. Tandis qu'Athénée la nomme, dans ce passage, d'après des historiens d'Argos et, ailleurs (XIII, 576 E), d'après les *Mémoires* d'Évergète II, Clément, qui parle du *συχός* tout court et qui n'éprouve pas le besoin de préciser que ce Ptolémée est le deuxième du nom, ne peut évidemment écrire que pour des Alexandrins et d'après des Alexandrins. Comme Plutarque (*Amat.*, p. 753 F) parle avec le même mépris de la *βάρβαρον ἐξ ἀγορᾶς γύναιον* à laquelle Philadelphie aurait élevé *ἐπὶ καὶ ναοῦς*, ces exagérations amènent à croire que la source commune de Plutarque et de Clément pourrait être le pamphlet contre Blistiché qui fit mettre à mort son auteur Sotadès, pamphlet connu peut-être à travers le *De claris meretricibus* de Suétone. En tout cas, on ne voit, chez aucun de ces auteurs, trace d'un emprunt fait à Favorinus — Plutarque est d'ailleurs d'au moins vingt ans son aîné — et il paraît peu probable que, — lorsqu'Hadrien venait de défier An-

tinouïs comme Philadelphie avait déifié Blistiché, — un de ses courtisans se soit permis de blâmer ainsi indirectement l'empereur, surtout un courtisan que l'imperfection physique qui le faisait appeler *πάσσι γράς*; par Polémond devait rendre particulièrement réservé sur des sujets de ce genre.

Ἴτανον, Σαυίντης οὗτος ἦν, πρῶτον θυρεὸν κατασκευάσαι est-il dit dans les *Stromata* (I, 75), et, nulle part ailleurs, il n'est question d'Itanos comme inventeur du bouclier. Or, d'après M. G. (qui connaît l'étude de M. de Faye sur Clément, mais non les excellentes *Recherches* de M. Puech sur Tatién), Favorinus serait la source commune des *heurémata* de Tatién et de Clément. Pourtant, Tatién ne mentionnant ni Itanos, ni *l'inventio scuti*, il en résulte que Clément a pris ce renseignement ailleurs que chez Favorinus. D'ailleurs, l'absurdité même qui consiste à faire du Kurète crétois Itanos un Samnite devait empêcher un savant aussi considérable que le fut Favorinus de recueillir une pareille tradition. Je crois avoir montré que ce n'était là qu'un des compromis auxquels avaient eu recours des écrivains comme Alexander Polyhistor pour lier en quelque sorte les traditions romaines aux données des *heurématologues* grecs, compromis qui avaient fait une partie du succès des *Fabulae* d'Hygin, l'élève de Polyhistor. Or, cet ouvrage fut traduit en grec par le rhéteur Dosithéos en 207, à l'époque même où l'on place la composition des *Stromata*, et l'on peut supposer que c'est là que Clément aura trouvé Itanos le Samnite.

Sans prétendre, par ces deux exemples, trancher une question aussi complexe que celle des sources de Clément, je crois avoir montré combien la théorie de M. G. est sujette à caution. A la reprendre dans le détail, bien peu de ces déductions résisteraient à la critique. Ainsi, Clément parle longuement de l'Inde; or, l'on sait que Hérode Atticus avait donné à Favorinus un

(4) Peut-être Athénée pense-t-il à Sokratès, un des derniers écrivains d'*Ἀργολικὰ* (début du 1^{er} s. av. J.-C.). Apollodoros s'est servi de cet auteur dans son *Περὶ Θεῶν*, l'une des sources de Clément (notamment *Protr.*, 30), comme l'a montré F. Zucker dans une dissertation qui paraît avoir échappé à M. G. (*Spuren von Ap., II. Θ.*, bei christlichen Schriftstellern, Nuremberg, 1904).

esclave indien ; donc, seul, Favorinus a pu fournir de semblables renseignements à Clément ! Sans insister sur des raisonnements de ce genre qui déparent le travail considérable de M. G., ce qui me paraît condamné, c'est la tentative même d'imposer à un homme de l'intelligence de Clément une source unique pour tout ce qui touche à cette culture profane dont il était si profondément imbu. Bien que les anciens ne partageassent pas nos idées sur le plagiat, il semble difficile d'admettre que l'œuvre d'un sophiste aussi célèbre que Favorinus ait pu être pillée impunément par Tatien, presque son contemporain, et même, à peine quarante ans après sa mort, par Clément. Surtout il est trop facile, lorsqu'on a affaire à un polygraphe qui écrivit probablement autant que Plutarque, mais dont il ne nous reste presque rien, de faire remonter à telle ou telle partie de son œuvre perdue n'importe quel renseignement qu'on pu contenir toutes les grandes *Encyclopédies* de l'époque antonine. Comme Wendland a montré qu'on pouvait faire remonter à Musonius Rufus tout ce qu'il y a de philosophique chez Clément et comme Hiller a rapproché des *Parallela Minora* tout ce que nous apprend Clément des rites antiques, il ne serait guère plus difficile d'attribuer par exemple à la *Pantodapè Lexis* de Diogénianos d'Héraklée tout ce que M. G. a prêté à la *Pantodapè Hylè* de Favorinus d'Arles. La facilité même de semblables entreprises devrait condamner définitivement une méthode de recherche des sources dont on a trop abusé.

A. J. REINACH.

21. H. de GENOUILLAC. *L'Eglise chrétienne au temps de Saint-Ignace*. Paris, Beauchesne et C^{ie}, 1907. XII-268 p.

L'intérêt du livre de M. de G. est surtout dans l'étude de la valeur du témoignage que nous apportent les lettres

d'Ignace sur l'organisation intérieure des communautés chrétiennes au commencement du II^e siècle, et sur la conception que l'évêque d'Antioche se faisait de l'Eglise. Bien que, par un scrupule honorable, mais qui me paraît excessif, — car j'aurais assez souvent souhaité que ses conclusions restassent moins enveloppées, — l'auteur nous dise (p. 237) « qu'on ne conclut pas en histoire », ces quelques lignes empruntées à son résumé final montreront assez bien l'idée essentielle dont il s'est inspiré : « Le christianisme que nous révèlent ces lettres nous apparaît aussi vivant que celui de la première génération ; nous reconnaissons l'intégrité de la vie religieuse et de la pensée mystique ; nous voyons aussi le maintien de ses hautes visées morales : vie, foi et mœurs maintenues désormais dans le cadre d'un organisme achevé.... L'auteur est un disciple authentique de Saint-Paul comme de Saint-Jean ; il possède un sens profond du christianisme, et il nous montre ce qu'il ne faut jamais oublier, les raisons religieuses de la hiérarchie ». Ce sont en effet ces *raisons religieuses de la hiérarchie* que M. de G. s'est appliqué à saisir et à faire comprendre. Son analyse de textes difficiles, dont l'interprétation est souvent bien délicate, paraît généralement serrée et précise ; il est d'ailleurs bien au courant des travaux sur Ignace ; il a même tiré parti, à l'occasion (p. 127), de ce que nous savons par Harnack du texte tout dernièrement découvert par M. K. Schmidt. On doit regretter d'assez nombreuses traces d'inexpérience, l'inégalité d'un style parfois assez personnel, parfois obscur et incorrect, les fautes graves trop multipliées dans les citations grecques ou les mentions de titres d'ouvrages allemands (1) ; la révision des épreuves a été trop négligée.

A. PUECH.

(1) Ces défauts sont particulièrement sensibles dans le 1^{er} chapitre (étude du milieu), p. 7 :

22. Ch. GILLIARD. *Quelques réformes de Solon*, essai de critique historique. Lausanne, Bridel et C^{ie}, 1907. In-8°, 324 p.

La question que M. G. s'est posée est celle-ci : *Que savons-nous exactement sur la société attique du commencement du VI^e siècle ?* La question étonnerait peut-être les lecteurs habitués à trouver, dans nos manuels d'histoire grecque, de copieux chapitres sur la législation de Solon. Cependant, depuis la publication de la Πολιτεία, depuis qu'on pouvait comparer cette précision avec la brièveté d'un historien du IV^e siècle avant J.-C., de nombreux travaux de détail avaient fait ressortir ce qu'elle avait de factice. C'est cette œuvre de déblaiement dont M. G. a résumé les résultats (1).

M. G. examine donc quels moyens nous avons de remonter jusqu'à cette première époque de l'histoire athénienne (chap. II). Il parle des sources de Plutarque (que, par la suite, il identifie trop couramment avec Hermippos), d'Aristote, d'Hérodote. Il montre comment, dans la première moitié du V^e siècle, la personnalité du sage intéressait encore beaucoup plus que l'œuvre du législateur, qu'on a surtout étudiée plus tard.

Suit l'examen des documents écrits qu'ont eus à leur disposition les pre-

« l'organisation de la cité est intégrée ». — p. 11. « l'unicité de communauté de chaque ville ». — p. 12 : « la religion du Katakekuméné » (= la région de la...) — p. 48 la distinction du judaïsme et du christianisme « n'est pas l'œuvre de Trajan. Bien avant lui (1), Tacite et Suétone ont remarqué la religion nouvelle. » etc...

(1) La Bibliographie qui se trouve en tête de l'ouvrage est complète jusqu'en 1906 : je regrette seulement que l'auteur n'ait signalé ni là ni ailleurs la *Textgeschichte der griech. Lyriker* de M. de Wilamowitz, l'*Apophoreton*, où se trouve un article de M. Wilcken sur la constitution de Dracon et la *Geschichte des Zinsfusses* de M. Billeter.

miers qui ont entrepris cette étude : les lois attribuées à Solon. M. G. montre combien il était difficile, dès le V^e siècle, de déterminer la part du célèbre archonte dans l'ancienne législation athénienne. Il conclut qu'on ne saurait mettre les lois dites « de Solon » à la base d'un travail sur le législateur.

Restent les poésies de Solon, et cette fois M. G. estime avoir trouvé la base qu'il cherchait. Il donne en appendice tous les fragments conservés de Solon. Quelques-uns de ces fragments sont suspects : on en retrouve plus d'un dans la collection théognidécienne. Mais l'authenticité des principales élégies n'est pas douteuse, et l'on ne peut qu'adhérer à l'idée de M. G., qui a pris ces textes pour point de départ de son étude, et y revient toujours dans les cas embarrassants.

L'étude elle-même est divisée en deux parties : la société attique avant Solon (chap. III-X), l'œuvre de Solon (chap. XI-XXI).

Conformément à sa méthode, M. G. a donné à la première partie de son travail le caractère d'un commentaire de l'élégie *ἐπιμετρηθὲς πάλις*. Il ne croit pas à l'authenticité de la constitution de Dracon (p. 74, n. 1 ; p. 225) ; il place l'attentat de Cylon au VII^e siècle. Il voit la cause principale de la crise qui se produisit vers 600 dans l'apparition de la monnaie : il insiste sur ce point que les capitaux mobiliers se sont d'abord amassés aux mains de ceux qui détenaient déjà la richesse foncière, et qu'il ne faut pas supposer à Athènes, à cette date, une classe de commerçants ou d'industriels riches. Il considère que les *ἐπιτημόριοι* devaient le 1/6, et non les 5/6 de la récolte : il fait remarquer d'ailleurs qu'il est difficile de croire à l'existence d'une redevance uniforme (p. 102, n. 1). Il estime que les dettes avaient seulement aggravé les droits féodaux antérieurs. Il juge que la contrainte par corps était le fléau principal, mais que néanmoins

l'hypothèque existait, puisque les ὄροι attestaient partout que le revenu de la terre était engagé au créancier (p. 135-6). Il analyse enfin les circonstances qui aggravèrent le mal, commencement de la traite, exportation du blé, etc. Et il montre la cité menacée d'un bouleversement total de la propriété foncière, et d'un renversement de la constitution républicaine.

M. G. cherche alors à déterminer quelle fut l'action personnelle de Solon. Il commence par présenter l'homme, qui appartenait à la classe riche : il nous le montre signalé d'abord à l'attention publique par la conquête de Salamine (que M. G. place vers 600). Il place son archontat en 594/3. — La première réforme est pour lui la suppression de la contrainte par corps : c'est parce qu'alors il ne reste plus d'autre garantie possible d'une créance que la terre, que Solon est conduit à régulariser l'institution du testament. La *sisachthie* est, non une réduction, mais un anéantissement des hypothèques : le brusque soulagement dont parle l'élegie *συμμαρτοροίη τῶν* ne saurait s'expliquer par une simple réduction. Enfin, M. G. admet que les classes censitaires existaient avant Solon et ont seulement subi le contre-coup de ses réformes : en effet, Solon, en même temps que la monnaie, a changé le système des poids et mesures, qui en était solidaire. — M. G. ne voit qu'une codification dans le reste de l'œuvre législative de Solon, en particulier dans les lois constitutionnelles. Tout au plus Solon a-t-il étendu les pouvoirs du jury : on ne peut se refuser à voir dans les vers *θεσμούς θ' ὄμοιως...* une allusion à des réformes *politiques*. — Mais c'est bien par ses mesures économiques que Solon a joué un rôle décisif dans l'histoire de la société attique.

M. G., comme on voit, a passé en revue toutes les questions soulevées à propos de ce premier chapitre de l'histoire d'Athènes. Il les aborde avec net-

teté, examine les interprétations modernes sans omission grave et les critique avec sagacité, revient aux sources sûres et conclut avec prudence. Son livre sera accueilli avec satisfaction par quiconque voudra se faire rapidement une idée précise de l'état de la question.

Nous regrettons quelques négligences de style ou d'impression. Certains idiotismes nuisent à la clarté, surtout dans la traduction de l'allemand (par exemple, p. 52, l. 12 sqq.). — Parmi les erreurs typographiques, je signalerai seulement : p. 66, l. 27, *huitième siècle* pour *septième siècle*. Il y a des erreurs dans le grec, mais la plupart sont corrigées à l'erratum (p. 324).

E. C.

23. *Albert MARTIN. Notes sur l'ostracisme dans Athènes* (extrait des *Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des Inscriptions*, t. XII, n° partie). Paris, Impr. nat., 1907. In-4°, 64 p.

Après avoir publié un article sur l'ostracisme dans le *Dictionnaire des Antiquités*, M. A. M. a cru bon d'approfondir un certain nombre de questions soulevées par la fameuse institution de Clisthènes. De là ce mémoire. On n'y trouvera pas un exposé systématique, mais une série de discussions bien conduites, où rien n'est laissé dans l'ombre et d'où se dégagent la plupart du temps les solutions les meilleures.

Dans la première partie de son travail, l'auteur examine les problèmes très différents que pose l'application de l'ostracisme à ces trois personnages, Aristide, Thucydide, fils de Mélésias, et Damon. Pourquoi Aristide a-t-il été banni par ostracisme en 483? Parce qu'il s'opposait aux projets de Thémistocle sur l'augmentation de la flotte et qu'il voulait faire consister la principale force de la république dans la masse des hoplites, ce qui était con-

forme à la doctrine aristocratique. — A quelle date Thucydide fut-il ostracisé? D'après Plutarque, *Péricl.*, 16, ce fut avant les quinze stratégies de Périclès. M. A. M. croit, avec M. Busolt, que Plutarque considère la vie de Périclès d'un coup d'œil général et qu'il faut compter les quinze ans en prenant pour point de départ la mort de Périclès et non sa disgrâce. A la date ordinairement adoptée de 445/4 il faut substituer celle de 443/2. — Encore une fois, Damon fut-il ostracisé? Sous ce titre, M. Carcopino a publié ici même (1903, p. 415 et suiv.) un article dans le sens négatif. M. A. M. n'est pas du même avis, ou du moins, il est convaincu qu'Aristote a cru aussi bien que Plutarque à l'ostracisme dont il est parlé dans le manuscrit de la Πολιτεία. Tout au plus est-il possible que les historiens de l'antiquité se soient trompés en prenant pour une mesure d'ostracisme une condamnation judiciaire.

Dans toutes ces recherches sur des points d'histoire très obscurs, M. A. M. semble bien arriver aux conclusions justes à force d'érudition clairvoyante. Dans la seconde partie, lorsqu'il étudie le fonctionnement de l'ostracisme, à chaque page se manifestent la même science et une égale pénétration; et pourtant son argumentation ne semble pas toujours victorieuse. On se rappelle que tous les ans, à l'ἐκκλησία κρυία de la sixième prytanie, le peuple athénien votait sur la question de savoir s'il y avait lieu de procéder à une ostracophorie, et qu'en cas de vote affirmatif, après un certain intervalle, les citoyens étaient appelés à se prononcer définitivement sur un nom. Pour chacune de ces assemblées il y a doute sur un point de procédure important. Dans la première, le vote était-il précédé d'une discussion? Dans la seconde, comment faut-il entendre le chiffre de 6.000 suffrages exigés pour que l'ostracisme s'ensuivit? Fallait-il 6.000 suffrages exprimés en tout ou 6.000 suffrages réunis sur le même

nom? D'après Aristote, le vote de l'ἐκκλησία κρυία était une ἐπιχειροτονία: donc, pas de discussion préalable. D'après Plutarque, il suffisait que le total des suffrages atteignit le chiffre de 6.000 pour que l'ostracisme frappât le personnage désigné par la majorité. Mais nous avons conservé un fragment de Philochore qui vient tout changer: le vote de la κρυία ἐκκλησία n'est plus appelé ἐπιχειροτονία, mais προχειροτονία; l'ostracisme a pour condition un minimum de suffrages convergents, et non un quantum de suffrages exprimés. M. A. M. s'en tient à Philochore pour la première question, et à Plutarque pour la seconde. J'admets qu'on préfère l'autorité de Philochore à celle d'Aristote ou du scribe qui recopia la Πολιτεία d'Aristote: c'est entendu, à l'assemblée principale de la sixième prytanie, on discutait avant de voter. Mais alors je demande qu'on ne fasse pas un traitement de faveur à Plutarque. Au fond, cette procédure de l'ostracisme s'explique par de vieilles traditions. Nous avons là une survivance d'une règle observée jadis dans les assemblées des γένη ou des tribus et que la loi de Dracon perpétua dans Athènes: πάντας ἢ τὸν κωλύοντα κρατεῖν. En droit primitif, une mesure est légale quand elle est décidée par l'unanimité du corps social. Pour l'ostracisme, les Athéniens fixaient un minimum d'unanimité.

Gustave GLOTZ.

24-25. K. MÜNSCHER. *Die Philostrate*, extrait du X^e Supplementband du *Philologus*, 1907, 89 p.

Fr. KIEHR. *Lesbonactis sophistae quae supersunt*. Leipzig, Teubner, 1907. In-8°, 62 p. (avec une reproduction phototypique du Crippsianus Burnei. 95, fol. 163 r^o).

M. Münscher a consacré un travail d'une érudition minutieuse à distinguer les quatre Philostrate, Lemniens ins-

crits à Athènes au dème de Steiria, à répartir entre eux et à dater les œuvres mises sous leurs noms. Voici les principaux résultats d'une étude qui promet d'être définitive :

1^o Phil. I, fils de Verus, l'un des premiers sophistes d'Athènes dans la seconde moitié du 1^{er} siècle. De toutes ses œuvres (discours panégyriques et éleusiniens; recherches sur les rhéteurs; polémique contre Antipatros, le futur secrétaire grec de Septime Sévère; tragédies, comédies, dialogues) il ne nous est parvenu qu'un dialogue intitulé Néron.

2^o Phil. II, distingué par son prénom de Flavius ou ses surnoms de *Tyrios* et d'*Athénaios*, né vers 170, étudie à Athènes sous la direction de son père, Phil. I et des rhéteurs Proklos de Naukratis, Hippodromos de Larissa, Antipatros d'Hiérapolis (l'adversaire de son père), puis à Éphèse sous Damianos. C'est de là, peut-être, qu'il entre dans le cénacle de Julia Domna pendant son voyage en Égypte de 199. Il lui dédie sa *Lettre sur Gorgias* et ses *Lettres Érotiques*, et la suit à Rome, puis en Bretagne (208), en Gaule (212), enfin en Asie-Mineure. Dans ce dernier voyage, il voit Caracalla consulter Asklépios à Pergame, invoquer Achille à Troie et élever à Tyane l'hérôon d'Apollonios (214-5). Il entreprit sans doute d'écrire la vie du thaumaturge à Antioche, où Julia Domna meurt en 217. Le cénacle dispersé par cette mort, il va professer à Tyr où il publie sa vie d'Apollonios, puis à Athènes où il donne, vers 220, le *Gymnastikos* et, vers 230-38, les *Vitae Sophistarum*; il meurt sous Philippe l'Arabe (244-9).

3^o Phil. III (Lucius ou Flavius), petit-fils de Phil. I, né en 191, épousa de bonne heure une fille de Phil. II. Élève de son beau-père et d'Hippodromos de Larissa, il obtient dès 213 un prix à Olympie : son succès précoce lui fait donner l'atèlie par Caracalla en 214-5. Peu après il publie l'*Héroïkos* et la *Tróikos*, professe en Italie, entre en lutte

avec Aspasios pour lui enlever la chaire de rhétorique de Rome. Après des efforts impuissants, dont la trace subsiste dans sa lettre sur l'*ἐπιστολικός χαρακτήρ*, il se retire à Athènes, où il travaille à côté de son beau-père et des rhéteurs Nikagoras et Apsinès. De ses œuvres de cette époque il ne reste que les *Eikônes*. Peut-être archonte en 263-4, il meurt à Lemnos, de là, sans doute, son surnom de *Lemnios*.

4^o Phil. IV, petit-fils du précédent, ne nous est connu que par la seconde série d'*Eikônes*; écrite, à la fin du 1^{er} siècle, sur le modèle de celles de son grand-père maternel.

C'est à la génération du premier Philostratos et de Nikostratos dont les *Imagines* ont pu inspirer celles de Phil. III, qu'appartient Lesbonax de Mytilène, peut-être identique au Lesbonax auquel sont adressées deux lettres d'Apollonios de Tyane. Des seize discours de ce rhéteur que Photius connaissait encore, il ne nous reste que les trois pièces que M. Kiehr vient de publier avec plus de soin peut-être qu'elles n'en méritaient : 1^o discours qu'aurait tenu peu après la destruction de Platées un orateur athénien exhortant ses compatriotes à exercer des représailles sur les Thébains; 2^o harangue d'un empereur à ses troupes avant la bataille; 3^o discours d'un Athénien en 413, exaltant la grandeur d'Athènes et poussant ses citoyens à faire leur devoir contre les Spartiates.

A.-J. REINACH.

26. G. de SANCTIS. *Storia dei Romani*, vol. I et II (*La Conquista del primato in Italia*). Torino, Fratelli Bocca, 1907. In-8^o, XII-458 et VIII-575 p.

M. de Sanctis est l'auteur d'une *Αθηναίς* où il y a beaucoup à prendre pour l'histoire des institutions helléniques. Il n'a donc pas pu étudier les premiers siècles de Rome et la conquête de l'Italie sans toucher à une foule de

questions intéressantes pour quiconque s'occupe de l'antiquité classique en général, mais aussi pour ceux qui s'enferment dans le cercle plus étroit de l'antiquité grecque.

La méthode est bonne. M. de S. se fait gloire d'être l'élève de M. Beloch, à qui l'ouvrage est dédié. On entend se répercuter dans la préface l'écho des polémiques retentissantes qui ont troublé l'Italie savante il y a quelques mois. En termes peu voilés, l'auteur s'élève contre une tendance qu'il juge funeste au progrès de la science historique, contre un « dilettantisme orgueilleux et ignorant » qui trouve un digne allié dans le « charlatanisme pseudosociologique ». On sait à qui en a M. de S. et ce que parler veut dire. Mais il se garde bien d'adhérer à un traditionalisme aveugle. Il sait prendre le nécessaire dans les admirables travaux de ses compatriotes sur les civilisations primitives de l'Italie. Peut-être cependant que s'il n'avait pas été engagé aussi fortement dans la lutte, il aurait fait à ses adversaires de plus larges emprunts et obtenu sur certains points, par des comparaisons plus étendues et plus poussées, des résultats plus précis.

Ce n'est pas le lieu, dans notre *Revue*, de présenter indifféremment tous les problèmes d'histoire romaine auxquels l'auteur fournit sa solution. Nous devons nous borner à signaler les principales contributions qu'il apporte aux études grecques.

Sur la période primitive, il n'admet pas la théorie que les deux Curtius et Mommsen avaient longtemps accréditée, celle de l'identité originelle de la race italiote et de la race hellénique. Pour lui, la réfutation de cette théorie par Johann Schmidt a une valeur définitive (I, p. 401). Mais cette différence ethnologique n'empêche pas d'établir des rapprochements instructifs. D'une part, les découvertes de l'anthropologie suffisent à démontrer à quel point l'influence mycénienne

s'est exercée, dès la fin du ^{II}e millénaire avant J.-C., sur toutes les parties de l'Italie et sur la Sicile, comme sur toutes les régions de la Méditerranée Occidentale (I, 137, 312, 325, 330). D'autre part, les poèmes homériques et les renseignements que nous possédons sur les γένε, ne sont pas sans éclairer d'un jour assez vif le régime des *gentes* et de la cité commençante (I, 233, 241).

Au début de la période historique, ce que nous connaissons le mieux dans toute l'Italie, c'est la Grande-Grèce. L'auteur étudie donc consciencieusement la colonisation hellénique (I, 312 et suiv.). Il nous montre à l'œuvre les premiers colons, les Chalcidiens, puis leurs imitateurs, Achéens, Corinthiens et Mégariens (I, 314 et suiv., 319 et suiv.). Il suit l'expansion des Grecs dans l'Adriatique, en Gaule, en Espagne (I, 325 et suiv., 333 et suiv.). Il mesure toute la place qu'ils ont tenue dans l'histoire de l'Italie par leur commerce, par leurs législateurs, par leurs tyrans mêmes (I, 322, 338 et suiv.), enfin, par leurs luttes contre les Carthaginois en Sicile et contre les Étrusques en Campanie.

Longtemps les relations de Rome avec la Grèce ont été dictées par une amitié déférente et intéressée. Les ennemis de Porsenna trouvaient dans les vainqueurs d'Aricie et de Cumès des alliés naturels. Les laboureurs et les pères du Latium ne pouvaient qu'admirer les citoyens du Midi, si riches, si raffinés, si savants. Quand on parle de l'hellénisme à Rome, on pense toujours au temps qui suivit la conquête et précéda immédiatement les Gracques. M. de S. ne commet pas cette erreur. Il voit très bien tout ce que la civilisation romaine a dû dès ses débuts au contact de la civilisation hellénique. Il reconnaît que maintes institutions, par exemple le testament, sont venues aux Romains d'un emprunt au droit grec. Il ne traite pas de pure légende le récit qui fait des Douze Tables en grande

partie une imitation de lois étrangères ; il le trouve justifié au fond, d'abord par l'idée même d'un code écrit, ensuite par les dispositions sur les funérailles, sur la moyenneté, sur les collèges privés (II, p. 87 et suiv.). Il attache de l'importance à la dîme envoyée au dieu delphien, après la prise de Veies, par Rome (II, p. 147), par Rome qui proclamait ainsi une amitié reconnaissante et le désir de figurer parmi les membres du corps hellénique.

Comme il convient dans un travail sur la conquête de l'Italie, M. de S. étudie longuement la période où Rome, se sentant de force à dominer la péninsule, entre en compétition avec ses éducateurs. Il cherche les origines de cette politique nouvelle, non pas seulement dans une ambition grandissant avec le succès, mais dans un fait général, la réaction des indigènes contre les étrangers. L'attention des historiens ne doit pas se laisser absorber par la lutte que soutinrent à Syracuse les Grecs sicilianisés contre les Grecs d'outremer. Les Siciliens eux-mêmes cherchèrent à revendiquer les droits de leur nationalité : la révolte de Dukétios est un signe des temps (II, p. 179), de même que la ruine rapide d'un empire comme celui de Denys le tyran (II, p. 262 et suiv.). Nous avons là des indications précieuses pour placer dans leur vrai milieu les expéditions faites successivement par Archidamos de Sparte, par Alexandre le Molosse et par le roi Pyrrhus (II, p. 263, 380 ss.), comme pour déterminer le caractère historique de la guerre finale, la guerre de Tarente. Mais, pour bien nous convaincre qu'il ne veut pas exagérer sa thèse, M. de S., avant de terminer son ouvrage, fait voir comme l'hellénisme continue son œuvre plusieurs fois séculaire, en assurant des temples à de nouveaux cultes, en façonnant les esprits à des idées nouvelles (II, p. 526 et suiv.). Et c'est ainsi que, depuis les siècles les plus lointains où puisse atteindre l'ethnologie préhistorique jus-

qu'au moment où Rome va se trouver en face de la Grèce propre, jamais elle n'a cessé de subir l'influence bienfaisante du commerce, de l'art, de la pensée helléniques. Pour l'Italie, c'est une vérité d'histoire : *ex Oriente lux*.

Gustave GLOTZ.

27-28. SOPHOCLE. *Antigone*, traduction française par les élèves de Première A du Lycée Henri Martin. Saint-Quentin, 1907.

— *Antigone*, traduction française par les élèves de la classe de 3^e du collège Saint-Joseph de Marneffe.

Bien que la première de ces traductions n'ait pas été envoyée à la *Revue des études grecques*, nous croirions injuste de mentionner l'une sans l'autre. C'est une curieuse coïncidence qu'au même moment M. Hazard, professeur au Lycée de Saint-Quentin, et M. Louis Lenoir, professeur au Collège des Jésuites à Marneffe (Belgique), aient eu l'idée de faire entreprendre et de faire publier par leurs élèves la traduction d'une même tragédie de Sophocle. Ils méritent des louanges égales pour la peine qu'ils ont dû se donner, pour la persévérance dévouée qu'ils ont mise au service des études grecques.

Il n'est pas inutile de remarquer qu'à Saint-Quentin, dans cette ville où il ne semble y avoir place que pour les choses de l'industrie, il s'est trouvé une société pour faire les frais de cette traduction. L'Association des anciens élèves du Lycée Henri Martin a cru bon de maintenir ainsi les traditions du Lycée. L'Association pour l'encouragement des Études grecques lui doit bien, de son côté, des remerciements.

A Marneffe, la traduction a été faite en vue d'une représentation « par les élèves, acteurs et choréutes ». Elle est complète, sauf les chœurs, empruntés à la traduction Meurice et Vacquerie. « Si écolière qu'elle soit, m'écrivait en juin 1907 le maître et chorège, j'ai

pensé qu'elle vous offrirait peut-être quelque intérêt, par l'effort dont elle témoigne en faveur des études grecques. Dans notre collège de Marnette, fondé en 1903 et exclusivement français, nous tenons à maintenir et à développer autant que possible les études classiques complètes. C'est dans ce but que j'ai entrepris, au début de l'année, la représentation d'*Antigone* en grec. Mes élèves de Troisième, d'un âge moyen de treize ans à peine, s'en sont fort bien tirés, et j'ai constaté chez eux un progrès notable dans la formation littéraire, par suite de ce travail supplémentaire ».

Voilà deux documents utiles à consulter pour l'histoire des études grecques dans l'enseignement secondaire.

G. G.

29. T. G. TUCKER. *Life in ancient Athens*. Londres, Macmillan, 1907. In-12°, xiii-242 p.

Ce petit livre ne prétend pas à une érudition originale, mais il réunit beaucoup de savoir à beaucoup d'agrément. Il y a quelque chose de piquant et de touchant à voir un lettré des antipodes — M. Tucker est professeur à l'Univer-

sité de Melbourne — s'appliquer avec tant d'amour à ressusciter l'image de l'Athénien du ^v^e et du ^{iv}^e siècle : aspect de la ville, classes de la société, maison et mobilier, journée d'un bourgeois athénien, gynécée, école, armée et marine, religion, fêtes et théâtre, l'assemblée et le sénat, les tribunaux, les rites funéraires, l'art attique — toutes ces faces de la vie athénienne nous sont successivement présentées avec un sentiment très vif de la réalité, une absence complète de pédantisme et un modernisme d'expression, qui, pour choquer quelque peu nos habitudes, tombe pourtant très rarement dans l'anachronisme de pensée. Des illustrations, d'ordinaire bien choisies (1), ajoutent au charme et à l'intérêt de ce nouvel *Anacharsis*, qui a sur son devancier, entre autres avantages, celui de la brièveté.

T. R.

(1) P. 14 et fig. 5, le « magnifique escalier » qui menait à l'Acropole est imaginaire; de même (p. 21) les ouvertures dans le toit du Parthénon pour faire entrer la lumière; et « l'arc de triomphe » (?) de la p. 29. P. 48, ce qui est dit des archers scythes d'Athènes retarde. P. 188, impossible de comprendre ce que vient faire ici le *Laocoon*!

Bon à tirer donné le 11 juin 1908.

Le rédacteur en chef, GUSTAVE GLOTZ.

MÉNANDRE

L'ARBITRAGE

AVANT-PROPOS

L'*Arbitrage* est la mieux conservée des quatre comédies de Ménandre qui nous ont été récemment rendues en partie, grâce à la découverte et à la publication de M. Lefebvre (1). C'était d'ailleurs une des plus renommées de son théâtre (2). Pour cette double raison, elle est particulièrement propre à donner aux lecteurs modernes une idée juste du mérite de son auteur.

Bien que le sujet et quelques parties de la pièce laissent apercevoir une imitation de l'*Alope* d'Euripide (3), elle n'en offre pas moins une peinture originale et délicate des mœurs et des sentiments de la société athénienne à la fin du iv^e siècle. Nous y assistons à une aventure domestique ; nous y voyons le trouble qu'un acte de violence, compliqué de méprise, occasionne entre deux jeunes époux, Charisios et Pamphilé ; trouble d'autant plus dramatique qu'ils ne cessent de demeurer attachés l'un à l'autre, alors même qu'ils semblent sur le point de se

(1) *Fragments d'un manuscrit de Ménandre*, découverts et publiés par Gustave Lefebvre, Le Caire, 1907.

(2) Quintil., X, 1, 70 ; Alciphr., *Lettres*, II, 4, 79.

(3) Voy. plus loin, note du v. 1 (acte I, sc. 3).

séparer, et qui, d'ailleurs, se dissipe, après un éclaircissement adroitement ménagé. L'intérêt, délicatement éveillé, entretenu et gradué, se porte d'abord sur les faits eux-mêmes, sur la situation pénible du jeune ménage, sur l'enfant né de la violence que Charisios a fait subir à Pamphilé sans la connaître, sur les pauvres gens qui l'ont recueilli. Puis, on voit poindre l'éclaircissement, à la fois préparé et retardé par une femme que Charisios s'était attachée à dessein d'oublier Pamphilé, et qui, tout au contraire, les rapproche l'un de l'autre. A mesure qu'on avance, le poète projette plus de lumière sur le caractère des deux époux et peu à peu les fait passer au premier plan. Aux scènes plus ou moins épisodiques du début succèdent des scènes d'une haute valeur psychologique et morale. Nous sentons là un maître dans l'art de conduire une action dramatique et de développer des sentiments. Les détails, d'ailleurs, depuis le commencement jusqu'à la fin, nous révèlent en lui le plus remarquable don d'imiter la vie, ou plutôt de se la représenter sous des formes qui en donnent l'illusion, puisqu'un vrai poète imite toujours par une intuition spontanée, qui est création.

Les graves lacunes du texte gênent, il est vrai, notre appréciation sur bien des points. Celle du début est cause de certaines obscurités qu'il est impossible de dissiper entièrement. La perte du troisième acte tout entier et de scènes très importantes du quatrième et du cinquième est bien plus regrettable encore. Car ce qui nous manque là, c'est une partie essentielle de la crise, qui mettait en vive lumière le fond même des caractères. Nous entrevoyons seulement celui de Pamphilé; nous ne découvrons qu'à moitié celui de Charisios. Le personnage de Smikrinès, qui remplissait la pièce de ses cris, et qui amusait le public par sa brutalité maladroite, apparaît à peine sous son véritable aspect dans une scène unique, la dernière. Une partie même des péripéties, les plus dramatiques probablement, nous échappent. Nous croyons en deviner quelque chose. Mais, à supposer que nous devinions juste, tout le détail, c'est-à-dire tout ce qui en faisait proprement la valeur, est

perdu pour nous. Il ne faut donc pas croire que nous connaissions dès maintenant Ménandre comme nous connaissons Euripide ou Aristophane. Nous ne le connaissons ainsi que si de nouvelles découvertes viennent quelque jour combler ces lacunes ou nous rendre d'autres pièces de lui en leur intégrité. Pour le moment, contentons-nous de constater que l'idée que nous avons de lui est devenue déjà beaucoup plus précise, et surtout qu'elle s'attache maintenant à une réalité bien plus abondante et solide.

Un bel esprit du v^e siècle de notre ère, Sidoine Apollinaire, a signalé dans une de ses lettres la ressemblance de l'*Hécyre* de Térence avec l'*Arbitrage* de Ménandre (1). Cette ressemblance ne provient pas d'une imitation directe. Car Térence a pris pour modèle l'*Εζορά* d'Apollodore de Carystos. Mais celui-ci avait incontestablement imité Ménandre. Une comparaison de l'*Arbitrage* avec l'*Hécyre* ne serait donc pas artificielle, si elle était d'ailleurs possible. Il ne semble pas qu'elle le soit en l'état des choses. Elle n'aurait de valeur que si nous pouvions mettre en contraste, avec quelque précision, la façon personnelle dont chacun des deux poètes a traité les caractères principaux. Or, nous venons de voir que le développement de ces caractères est justement ce que nous connaissons le moins dans la comédie de Ménandre. Tout au plus pouvons-nous soupçonner combien Charisios était supérieur en personnalité au Pamphile de l'*Hécyre* et à quel point Smikrinès était un autre homme que le vieux Phidippe. En dehors de cela, on n'aura guère à noter, comme trait distinctif de Ménandre, par contraste avec le poète latin, que la liberté un peu vagabonde de ses inventions, si sensible dans la scène du jugement, et si gracieuse, à mon avis, en ce qu'elle semble se jouer de la discipline dramatique, pour le plus grand profit de l'art et le plus grand plaisir du public.

Les travaux dont cette pièce a été l'objet depuis sa première apparition en ont grandement amélioré le texte et en ont éclairé

(1) Sid. Apollin., *Lettres*, IV, 12.

l'action. Il faut rendre hommage ici collectivement à MM. Leo, U. von Wilamowitz-Möllendorff, Nicole, H. von Arnim, W. Crönert, A. Kærte, Carl Robert, Sudhaus, Eitrem, H. van Herwerden, J. van Leeuwen, Headlam, Richards, et, chez nous, à MM. Ph.-E. Legrand, P. Mazon, L. Bodin, qui se sont particulièrement signalés dans cette libre et féconde collaboration. Grâce à eux, le moment est venu peut-être de mettre cette pièce à la disposition des amateurs de l'antiquité grecque sous une forme qui la leur rende plus accessible. C'est ce qu'on s'est proposé de faire ici.

Le texte est trop incertain ou trop mutilé dans certaines parties pour qu'on puisse le dégager de tout appareil critique. Ce serait se rendre volontairement désagréable au public que de lui présenter des lignes pleines de trous; et ce serait le tromper que de lui donner, sans le prévenir, des suppléments ou des conjectures modernes, comme étant de Ménandre. Nous avons essayé de faire en sorte que nos lecteurs ne fussent ni impatientés ni trompés. L'appareil critique que nous leur offrons ne vise pas à être complet. On s'est contenté d'indiquer en quoi le présent texte diffère de celui du papyrus et de noter les conjectures les plus intéressantes, lorsque la restitution demeure incertaine. Le texte qui nous a servi de base est naturellement celui de la première édition; les suppléments ou corrections qui sont donnés ici sans autre indication sont ceux qui y figuraient déjà. Tout en profitant largement de ce qui a été fait depuis lors, et spécialement de la collation du papyrus due à A. Kærte, j'ai cru devoir quelquefois proposer des conjectures nouvelles. J'espère qu'un certain nombre au moins de ces changements paraîtront justifiés. Il a fallu aussi, pour relier entre eux les fragments retrouvés, tenter une esquisse hypothétique des parties manquantes. Toute restitution de ce genre est nécessairement hasardeuse. On s'est guidé sur la vraisemblance et surtout sur les indications fournies par le poète lui-même.

Les notes, qu'on a évité à dessein de multiplier, sont réduites à ce qui a paru le plus nécessaire pour l'intelligence de l'action, des sentiments et de la langue. Elles sont d'ailleurs com-

plétées par une traduction, sans laquelle il eût été nécessaire de les grossir de certaines interprétations. Cette traduction elle-même est en partie la reproduction de celle que j'ai donnée déjà dans le *Journal des Savants* (Octobre et Décembre 1907), mais en partie seulement. Elle a été complétée, lorsqu'il y avait lieu, et librement modifiée dans tous les passages où elle a paru pouvoir être rendue plus vive, plus exacte ou plus conforme aux intentions de l'auteur.

Juillet 1908.

Maurice CROISSET.

BIBLIOGRAPHIE

SIGNES, ABRÉVIATIONS ET RÉFÉRENCES.

Les crochets carrés [] indiquent tout ce qui a été ajouté au papyrus.

Les lettres marginales D1, D2, etc. servent à noter les feuillets du papyrus, 1 étant le recto, 2 le verso. Les chiffres 3 et 4 se rapportent au recto et au verso du second feuillet, lorsque la feuille de quatre pages est complète.

Le numérotage des vers est double. A celui de la première édition, qu'il a paru nécessaire de conserver, s'en ajoute un second, distingué par l'emploi des parenthèses, et résultant de l'insertion de quelques fragments que le premier éditeur n'avait pas admis dans le texte.

Arn. — H. von Arnim, *Neue Reste von Komödien Menanders* (*Zeitschr. f. d. Oesterr. Gymn.*, 1907, 12^e fasc. et *Hermes*, 1908, p. 168).

B. M. — Bodin et Mazon, *Extraits de Ménandre*, Paris, Hachette, 1908.

Carl R. — *Szenen aus Menanders Komödien*, deutsch von Carl Robert, Berlin, Weidmann, 1908.

— *Der neue Menander*, Bemerkungen zur Rekonstruktion der Stuecke nebst dem Text in der Seitenverteilung der Handschrift, von Carl Robert, Berlin, Weidmann, 1908.

- Crön. — W. Crönert, *Literar. Centralblatt*, 30 nov. 1907.
- Ed. — Texte de la première édition (*Fragments d'un manuscrit de Ménandre*, découverts et publiés par Gust. Lefebvre, Le Caire, 1907), y compris les additions et corrections introduites après coup dans les notes.
- Eitr. — S. Eitrem, *Zu Menanders Epitrepointes* (Berliner philol. Wochenschrift, 1908, n^{os} 12, 13).
- Headl. — Walter Headlam, *Academy*, February 1, 1908, p. 416.
- Herw. — Van Herwerden, *Berliner Philol. Wochenschrift*, 1908, n^{os} 3, 5.
- Kærte. — A. Kærte, *Menander* (Archiv für Papyrusforschung, IV, 314); *Hermes*, 1908, p. 299; *Deutsche Rundschau*, 7^o fasc.
- *Zu dem Menander-Papyrus in Kairo* (Ber. d. philol.-histor. Klasse d. sächsischen Gesellsch. d. Wissensch. zu Leipzig, LX. Band, 24 mai 1908), collation nouvelle du papyrus.
- Legr. — Ph.-E. Legrand, *Les nouveaux fragments de Ménandre* (Revue des Ét. anc., oct. déc. 1907).
- Leo. — Fried. Leo, *Bemerkungen zu den neuen Bruchstücken Menanders* (Nachricht d. kœnigl. Gesellschaft der Wissensch. zu Gœttingen, Phil.-histor. Klasse, 1907, 23 novembre et 1908, 19 août).
- *Der neue Menander* (Hermes, XLIII, 1908, p. 120). Voir aussi même revue, p. 308.
- Leeuw. — *Menandri quatuor fabularum fragmenta*, ed. J. Van Leeuwen, Lugduni Batavorum, Sijthoff, 1908.
- *Menandri quatuor, etc., cum prolegomenis et commentariis*, Lugduni Batavorum, Sijthoff, 1908.
- M. C. — Ces initiales désignent nos restitutions personnelles.
- Nicole. — *Revue de philologie*, oct. déc. 1907.
- Pap. — Papyrus, d'après la reproduction en majuscules donnée par G. Lefebvre, dans son édition.
- Rich. — Herbert Richards, *Classical Review*, March 1908, p. 48.
- Sudhaus. — *Berl. phil. Wochenschr.*, mars 1908, et *Rhein. Mus.*, 1908, p. 283-303.
- Wilam. — U. von Wilamowitz-Mœllendorff : *Zum Menander von Kairo* (Sitzungsberichte der kœnigl. preussisch. Akad. der Wissenschaften, 5 déc. 1907).
- *Der Menander von Kairo* (Neue Jahrb. für die klass. Alterthumswissenschaft, 1908, p. 34).

[ἘΠΙΤΡΕΠΟΝΤΕΣ ΜΕΝΑΝΔΡΟΥ]⁽¹⁾

L'ARBITRAGE, DE MÉNANDRE

[ΤΑ ΤΟΥ ΔΡΑΜΑΤΟΣ
ΠΡΟΣΩΠΑ] (2).

PERSONNAGES

Ὀνήσιμος [ON.].	Onésimos, esclave de Charisios (<i>On.</i>).
Μάγειρος [MA.].	Un cuisinier (<i>Cuis.</i>).
Σμικρίνης [SM.].	Smikrinès, père de Pamphilé (<i>Sm.</i>) (3).
Δᾶος [DA.].	Daos, esclave berger (<i>Da.</i>).
Σύρισκος [SY.].	Syriscos, charbonnier, esclave de Chaerestratos (<i>Syr.</i>).
Ἄδρότονον [AB.].	Habrotonon, joueuse de luth, achetée par Charisios (<i>Habr.</i>).
Χαρίσιος [XAP.].	Charisios, mari de Pamphilé (<i>Char.</i>).
Χαιρέστρατος [XAI.].	Chaerestratos, ami de Charisios (<i>Chaer.</i>) (4).

(1) Le titre manque dans le papyrus. Il est attesté, ainsi que l'attribution à Ménandre, par quatre citations anciennes qui se retrouvent dans le papyrus (v. 2-3 = fr. 183 Kock; 15-18 = fr. 173; 120 = fr. 181; 470-2 = fr. 174.) Ce titre est emprunté à une scène très développée, quoique épisodique, du premier acte. Cf. note du v. 2.

(2) Liste restituée par conjecture, d'après la pièce.

(3) Le rôle de Smikrinès ne subsiste qu'en partie. Il est donc utile de rappeler ce qu'en dit un des scolastes de l'*Odyssée* (VII, 225) : Κομιδῆ, γὰρ σμικρόλογος φάνεται: Ὀδυσσεὺς προτάσσει τῶν φιλιπῶν τὴν κτῆσιν (mettant ses biens avant ses affections) ὡς παρὰ Μενάνδρῳ Σμικρίνης ἐν Ἐπιτρέπουσιν. Cf. Themistius, *Oral.*, ed. Mai, p. 52.

(4) Il ne reste rien de ce rôle. Carl Robert (*Der neue Menander*, p. 1) et d'autres critiques font de lui le père de Charisios. C'est plutôt, je crois, un de ses amis

Παμφίλη [ΠΑ.].	Pamphilé, femme de Charisios (<i>Pam.</i>).
Σωφρόνη, [ΣΩ.].	Sophoné, femme de Smikrinès et mère de Pamphilé (<i>So.</i>) (1).
Συρίσκου γυνή.	La femme de Syriskos, personnage muet.

La scène est à la campagne, dans un bourg peu éloigné d'Athènes. L'orchestra figure une place ou un carrefour. Au fond, la maison de Charisios. Tout à côté, celle de Smikrinès, dont l'entrée doit être supposée par derrière, sur une autre rue, mais qui a, sur le devant, des fenêtres ou une terrasse. A droite et à gauche de ces maisons, deux rues; l'une conduit à Athènes, l'autre dans l'intérieur du bourg. A l'entrée d'une de ces rues, on voit la maison de Chaerestratos.

et son voisin, peut-être un parent. S'il était le père de Charisios, il serait étrange que Syriskos ne connût pas Onésimos, bien qu'appartenant au même maître (v. 194, ὡς ἐμοὶ δοκεῖ). Cela devrait, à tout le moins, être expliqué au public (voyez d'ailleurs la note critique sur le v. 161). On comprendrait encore moins que Syriskos pût avoir la pensée de plaider contre le fils de son maître (v. 198).

(1) Sophroné est-elle la femme de Smikrinès ou son esclave, nourrice de Pamphilé? On peut en douter, à voir la manière dont il la traite. Les indices qu'on a voulu tirer du nom sont très incertains. C. Robert (*Der neue Menander*, p. 1), la considère comme la mère de Pamphilé en se fondant sur les vers 264 et 284, qui conviennent certainement mieux à des femmes libres qu'à des esclaves. C'est, je crois, l'opinion la plus probable.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE (1)

ONÉSIMOS. UN CUISINIER.

Onésimos entre par la rue qui vient d'Athènes, avec un cuisinier qu'il est allé louer à la journée. Le cuisinier s'informe de ce qui se passe chez Charisios, le maître d'Onésimos.

[MA.] Οὐχ ὁ τρόφιμός σου, πρὸς θεῶν, Ὀνήσιμε, (1)
 ὁ νῦν ἔχων [τὴν] Ἀθρότονον τὴν ψάλτριαν
 ἔγημ' ἔναγχος;
 [ON.] Πάνυ μὲν οὔν.

Cuis. Par les dieux, Onésimos, ton jeune maître, celui avec

(1) La restitution de ces premières scènes jusqu'à l'entrée de Syriscos et de Daos est conjecturale. Elle se fonde : 1° sur la nature des fragments qui paraissent se rapporter à un début ; 2° sur la nécessité d'un exposé préliminaire des faits qui sont ensuite supposés connus ; 3° sur l'observation, faite par Ph.-E. Legrand et d'autres critiques, que Smikrinès doit être en scène, au moment où arrivent les deux paysans qui le prennent pour arbitre.

1-3 Vers cités comme étant de Ménandre, mais sans désignation du titre de la pièce, par le scol. d'Aristote, *Rhét.*, p. 93, 13, et par celui d'Aristide, p. 53, Dindorf. (Mén., fr. 600 Kock). Les deux noms propres Onésimos et Habrotonon, ainsi que l'allusion à la situation du jeune maître, ne permettent pas de douter qu'ils n'appartiennent à l'*Arbitrage*. Il paraît naturel de les rapporter au début de la pièce. Onésimos est l'un des interlocuteurs, puisque la question lui est adressée. La curiosité indiscrète de l'autre semble le désigner comme un de ces cuisiniers de louage auxquels rien de ce qui se disait en ville n'était indifférent.

1. Τρόφιμος. Le scoliaste d'Aristide, pass. cité, donne ici à ce mot le sens de δεσπότης. En fait, il signifie proprement « jeune maître » par opposition au père de famille. Cf. plus loin 251. Il s'appliquait sans doute par extension, comme ici et au v. 160, à un jeune homme qui se trouvait maître de sa fortune. Mais cela était exceptionnel. Onésimos, dans la pièce, appelle toujours Charisios δεσπότης (v. 176, 204, 229, 250, 385, 504). — 2. L'article τὴν devant le nom propre manque dans la scolie citée. Il a été rétabli par Wilamowitz pour la mesure du vers.

qui est maintenant Habrotonon, la joueuse de luth, ne s'est-il pas marié récemment ?

On. Oui, tout récemment.

Le cuisinier devait insister; et Onésimos entraît sans doute dans quelques détails. Il racontait que Charisios, en effet, était marié, depuis un peu plus de cinq mois, avec Pamphilé, fille de son voisin Smikrinès, et qu'il s'en était montré d'abord fort épris; mais que, depuis peu, tout avait changé. Charisios, maintenant, tenait Pamphilé à l'écart. Et il avait acheté une joueuse de flûte, Habrotonon, avec laquelle il menait joyeuse vie en compagnie de quelques amis. Le cuisinier aurait voulu en savoir davantage. On peut lui attribuer deux vers que nous savons être de Ménandre, mais dont nous ignorions jusqu'ici la provenance (1).

[MA.] Φιλῶ σ', 'Ονήσιμ', ὡς σὺ καὶ περιέργος εἶ.

[MA.] Οὐδὲν γὰρ γλυκύτερόν [ἐστίν] ἢ πάντ' εἰδέναι. (5)

Cuis. Je t'aime, Onésime, car tu t'occupes aussi des affaires des autres.

Cuis. C'est qu'il n'y a rien de plus doux que de tout savoir.

Mais Onésimos, impatienté, coupait court à ses questions et le poussait dans la maison en lui disant (2) :

(1) Fragments 849, 850 de Kock. L'attribution de ces vers à ce passage est due à C. Robert (*Der neue Menander*, p. 64). Il a tort, je crois, de répartir le premier vers entre les deux personnages, ce qui l'oblige à en modifier le texte trop librement. Voici ce texte, tel qu'il est donné dans les *Anecdota Parisina* de Cramer, IV, 418 : Φιλῶ σ', 'Ονήσιμ, καὶ σὺ περιέργος εἶ. Le vers est faux, mais il suffit d'une légère correction pour le restituer. Si on le coupait en deux, les mots φιλῶ σ' resteraient sans explication. Le second vers, également cité dans le même passage (Cf. Themistius, *Or.* 21, 262 c, et Cicer., *Ad Attic.*, 4, 11) ne semble pas avoir fait suite immédiatement au premier. Car le grammairien des *Anecdota*, en le citant, le sépare du premier par καὶ πάλιν. On peut supposer qu'entre les deux s'insérerait une réponse d'Onésimos, peut-être une exclamation, telle que : "Ὅσοι γὰρ ἐνθάδ' εἰσὶ περιέργοι, φιλεῖς! La sentence du cuisinier n'en prenait que plus de valeur. Ἔστιν, nécessaire à la mesure du vers, a été restitué par Cobet.

(2) Vers cités par Photius, *Lexic.*, ed. Reitzenstein, s. v. ἔλως. — 7. Ἄλλοι, proprement « errer », « vaguer au hasard », et sans doute ici « ne savoir que

..... Τί δ'οὐ ποεῖς
 ἄριστον; ὁ δ'ἀλλύει πάλαι κατακείμενος.

On. Que ne prépares-tu le déjeuner? le maître est à table depuis longtemps et ne sait que devenir.

SCÈNE DEUXIÈME

ONÉSIMOS, puis SMIKRINÈS.

Onésimos, resté seul devant la porte, achevait de faire connaître au public, dans un court monologue, ce qu'il n'avait pas voulu dire au cuisinier. En l'absence de Charisios, Pamphilé était accouchée clandestinement et avait fait exposer son enfant. Onésimos, ayant surpris le secret, l'avait révélé à son maître (1). De là le changement soudain des sentiments de celui-ci à l'égard de sa jeune femme.

Ce monologue devait être interrompu par l'arrivée de Smikrinès, sortant de chez lui, soucieux et mécontent de la conduite de son gendre. Apercevant Onésimos, il l'interrogeait rudement et apprenait de lui qu'un banquet nouveau se préparait chez Charisios. Là dessus, il s'emportait. Onésimos, pour échapper à l'orage, s'esquiva le plus vite possible. Smikrinès, après son départ, restait en scène, se parlant à lui-même et délibérant tout haut sur le parti qu'il devait prendre. Finalement, il décidait qu'il emmènerait sa fille chez lui à bref délai et reprendrait la dot. Mais auparavant, et pour en venir plus sûrement à ses fins, il prenait le parti d'aller en ville, soit pour consulter quelque ami, soit pour déposer une plainte contre son gendre.

De cette scène, qui pouvait comprendre une cinquantaine de vers, il ne nous reste que des débris, qui paraissent se rapporter en

faire ». — Κατακείμενος. Cf. même pièce, v. 207, et Platon, *Banquet*, 177 D. Bien entendu, ce que dit Onésimos ne doit pas être pris au pied de la lettre.

(1) Cf. plus loin, v. 205, τὸ πρότερον μηνύματα. L'absence de Charisios est une hypothèse, mais qui paraît indispensable. Même invention dans l'*Hécyre* de Térence.

partie au dialogue entre Onésimos et Smikrinès, en partie au monologue de ce dernier, qui y faisait suite (1).

R 1	αυ.....	
	ἀλλ.....	
	απα.....	(10)
	οὐδ' α.....	
	μέρος τ.....	
	ἡ μη με.....	
	ἡμῶν κερή[θευκε.....	
	[ΣΜ.] ὑψηλός ὢν τις, [νῆ Δί'], οὐκ οἰμώζεται;	(15)

(1) Les fragments R 1 et R 2, qui forment la base de cette reconstitution conjecturale, ont été publiés dans l'édition Lefebvre (p. 216) à la fin du volume, sans être rapportés spécialement à une des pièces qui y figurent. H. von Arnim a reconnu dans les mots καταφθορεῖς τ', au v. 16, le commencement d'un vers cité par Harpocration comme provenant de l'*Arbitrage* de Ménandre. Il a donc rapporté avec raison à cette pièce ce qui nous reste de la feuille R. Mais il a eu tort, je crois, d'insérer ce morceau au milieu de l'action. On verra plus loin qu'il ne convient pas à cette place (note sur la scène V du second acte). Au contraire, il semble bien accommodé aux exigences d'une scène de prologue, comme l'a vu C. Robert (*Der neue Menander*, p. 66).

R 1 est un débris du recto d'une page, dont R 2 est le verso. Si ce débris provient, comme je le suppose, du bas de la page, le haut du recto pouvait contenir le court monologue d'Onésimos, la comédie commençant sur une feuille antérieure, suivant l'arrangement indiqué par C. Robert (*ibid.*). — R 1 est un dialogue, comme l'indique le trait placé dans le papyrus au-dessus de la première syllabe du v. 15. J'admets donc que Smikrinès dialoguait d'abord avec Onésimos, dont le rôle devait d'ailleurs se réduire ici à quelques réponses. Les premiers vers de R 1 ne peuvent être ni restitués, ni par conséquent distribués entre les personnages. Le v. 15 appartient certainement à Smikrinès ainsi que les trois suivants. Il est possible d'ailleurs que sa tirade ait commencé au milieu du vers précédent. — La fin de la scène devait remplir toute la page suivante, soit environ 36 vers, puisque le débris R 2, verso de R 1, se trouvait, d'après l'hypothèse précédente, au bas de la page. Onésimos pouvait mêler encore, sur cette page, quelques propos aux paroles de Smikrinès, qui ne monologuait qu'après son départ. — 14. Leo : κερή[θευκε. Restitution confirmée par la collation de Koerte. — 15. Le supplément νῆ Δί' est de Leo. — La fin de ce vers οὐκ οἰμώζεται et le vers suivant sont cités par Harpocration, au mot Ματρολεῖον, avec omission de τ', qui est donné par le papyrus. — 17. Arnim : μετὰ τῆς καλῆς [μεθῶν ἑαυτοῦ ψαλτρίας]. MC : .. ἀεὶ λαϊκαστρίας. Un mot injurieux paraît ici nécessaire : ἑαυτοῦ est inutile. C. Rob. : πίνων ἀεὶ λαϊκαστρίας. — 18. Supplément proposé ici simplement à titre d'indication. Koerte croit lire un Δ après ἡμῶς.

15. Ὑψηλός ὢν τις. C'est ce que Charisios, en s'accusant, dira plus loin de lui-même (v. 443). — Οὐκ οἰμώζεται; c'est-à-dire οὐκ ἂν ἀπόλοιτο;

καταφθαρείς τ' ἐν ματρολείῳ τὸν βίον
 μετὰ τῆς καλῆς [μεθύων ἀεὶ λαικαστρίας]
 βιώσῃθ', ἡμᾶ[ς ἔστ' ἂν ἀποδύσῃ πάνυ]

Sm. Orgueilleux comme il est, par Zeus, que ne peut-il crever? Tout perdu de débauches, il vivra dans son bouge avec sa belle drôlesse, ivre du matin au soir, jusqu'à ce qu'il nous ait dépouillé de tout.

Et, plus loin, vers la fin du monologue :

R 2 τις	
 θω	(20)
 αλα	
 εται	
 βίου	
 υ δυστ....	
 τὸ]ν δυστυχή	(25)
 ν. ἀλλ' ἴσως ἐγώ	
 ὦ τε πράττω τῶν ἐμῶν	
 ν τὴν θυγατέρα	
 σω καὶ σχεδόν	
 νε	(30)

A la fin de ses réflexions, Smikrinès était brusquement interrompu par l'entrée de deux paysans, Syriscos et Daos, qui débouchaient, tout en se disputant, par la rue vers laquelle il se dirigeait lui-même.

16. Καταφθαρείς. Expression très énergique : « perdu de débauche ». — Ματρολείῳ. Harpocration : Ματρολεῖον Ἡρακλέων καὶ Δίδυμος τόπον τινὰ φάσιν εἶναι ἐν ᾧ γράεις διατρίβουσαι δέχονται τοὺς βουλομένους καταμεθυσθῆναι.

26. Ἄλλ' ἴσως ἐγώ. Le mouvement de la phrase et plus loin, au v. 29, le futur (dont il nous reste la finale σω) semblent indiquer que Smikrinès, après avoir examiné diverses résolutions, prenait ici son parti.

27. Pap. : τῶν ἐμῶν πράττω. Leo a rétabli la fin du vers.

SCÈNE TROISIÈME

SMIKRINÈS, SYRISCOS, DAOS; LA FEMME DE SYRISCOS, *tenant un petit enfant dans ses bras.*

D 1 [ΣΥ.] Φεύγεις τὸ δίκαιον.

[ΔΑ.] Συκοφαντεῖς, δυστοχίης.

[ΣΥ.] Οὐ δεῖ σ' ἔχειν τὰ μὴ σ'.

[ΔΑ.] Ἐπιτροπέτον τινί

ἔστι περὶ τούτων.

[ΣΥ.] Βούλομαι.

[ΔΑ.] Κρινώμεθα.

[ΣΥ.] Τίς οὖν;

[ΔΑ.] Ἐμοὶ μὲν πᾶς ἰκανός. — Δίκαια δέ

(35) πάσχω · τί γάρ σοι μετεδίδουν;

[ΣΥ.] Τοῦτον λαβεῖν

3

βούλει κριτήν;

ΔΑ. Ἀγαθῆ τύχη.

[ΣΥ.] Πρὸς τῶν θεῶν,

βέλτιστε, μικρὸν ἂν σχολάταις ἡμῖν χρόνον;

[ΣΜ.] Ὑμῖν; περὶ τίνος;

[ΣΥ.] Ἀντιλέγομεν πράγμα τι.

[ΣΜ.] Τί οὖν ἔμοι μέλει;

[ΣΥ.] Κριτὴν τούτου τινά

1. Σύρισκος. D'après la distribution des rôles donnée par le papyrus, si l'on part des mots ἀγαθῆ τύχη au v. 6, que le papyrus attribue à Daos, et que l'on remonte jusqu'au v. 1, les premiers mots doivent également lui être attribués. C'est ce qui a été fait par le premier éditeur. Depuis, on a corrigé avec raison cette attribution (Körte et divers). C'est Syrisκος qui doit dire à Daos : φεύγεις τὸ δίκαιον (Cf. note 1). Mais on a eu tort de supprimer le changement de personnage que marque le papyrus au commencement du v. 2. La proposition d'arbitrage (ἐπιτροπέτον τινί) est mieux placée dans la bouche de Daos (cf. 149 : τί γάρ ἐγὼ ἐπέτρεψα τούτῳ;). Sa déconvenue devient ainsi plus piquante. La division qui manque doit être rétablie plus loin, au v. 3, entre βούλομαι et κρινώμεθα). Syrisκος accepte la proposition (βούλομαι); Daos la confirme et la précise (κρινώμεθα). Le point en haut qui existe dans le papyrus entre ces deux mots a pris la place d'un double point.

2. Ἐπιτροπέτον. Cité par le schol. d'Aristoph., *Ach.*, 1115 : Μέγακλῆρος ἐν Ἐπιτροπέτῃ (sic). Ἐπιτροπέτον — τούτων.

Syr. Quoi ! tu refuses ce qui est juste ?

Da. Sycophante ! misérable !

Syr. Non, tu ne dois pas garder ce qui n'est pas à toi.

Da. Eh bien, prenons un arbitre qui décidera.

Syr. Je veux bien.

Da. Plaidons.

Syr. Qui jugera ?

Da. J'accepte n'importe qui. — Ah ! c'est bien fait pour moi. Pourquoi ai-je partagé avec toi ?

Syr., montrant *Smikrinès*. Tiens, celui-ci, le veux-tu comme juge ?

Da. Soit ; au petit bonheur.

Syr. Par les dieux, bon vieillard, as-tu quelques instants à nous donner ?

Sm., rudement. A vous ? à quel sujet ?

Syr. On se dispute, on n'est pas d'accord.

Sm. Qu'est-ce que cela me fait, à moi ?

Syr. Nous cherchons un juge impartial pour trancher l'af-

1. Φεύγετε. Ce mot doit s'appliquer à celui qui refuse, c'est-à-dire ici à Daos. — Συκοφαντεῖς, se dit d'une réclamation injuste aussi bien que d'une accusation calomnieuse. — Bodin et Mazon, puis Hans Fischl, *Hermes*, t. 43, p. 311, ont signalé la ressemblance étroite qui existe entre cette scène et une scène de l'*Alope* d'Euripide, dont nous possédons un sommaire dans Hygin, fab. 187. Alope, fille du roi Cercyon, fut aimée de Poseidon et eut de lui un enfant, qu'elle fit exposer par sa nourrice. Le mythographe ajoute : « Quidam pastor vidit infantem atque eum sustulit. Qui veste regia indutum cum in casam tulisset, alter compastor rogavit ut sibi eum infantem donaret. Ille ei donavit sine veste. Cum autem inter eos jurgium esset, quod qui puerum acceperat insignia ingenuitatis reposceret, ille autem non daret, contententes ad regem Cercyonem venerunt et contendere coeperunt. Ille autem qui infantem

donatum acceperat repetere insignia coepit... » La ressemblance de la situation est frappante. Bien entendu, il ne s'ensuit pas que l'imitation eût été poussée jusque dans le détail.

2. Ἐπιτρέπτεον. Harpocr., Ἐπιτρέπαιον .. ἀντί τοῦ δικιτητάς κίρρῖσθαι ὄθεν καὶ Μενάνδρου δρᾶμα Ἐπιτρέποντες.

4. Τίς οὖν, s. ent. κριτής ἡμῖν ἂν εἴη ; — Πᾶς ἰκανός. Daos affecte d'être indifférent aux qualités de l'arbitre, tant il est sûr de son droit.

5. Μετεδίδου, sans complément exprimé ; tour familier. — Τοῦτον. *Smikrinès*. Il le montre d'un geste.

6. Ἀγαθὴ τύχη, formule religieuse, usitée dans la vie privée comme dans les actes publics. L'Athénien, avant d'engager l'avenir, aime à se recommander à la Bonne Fortune.

7. Βέλτιστε. Formule de politesse. *Syriscos* ne connaît pas *Smikrinès*.

8. Πρῆγμα τι ne désigne pas l'objet de la contestation, mais la contestation

- (40) ζητοῦμεν ἴσον · εἰ δὴ σε μηδὲν κωλύει,
διάλυσον ἡμᾶς. 40

[ΣΜ.] ὦ κάκιστ' ἀπολούμενοι,

δίκας λέγοντες περιπατεῖτε, διφθέρας
ἔχοντες.

[ΣΥ.] Ἄλλ' ὅμως — τὸ πρᾶγμα' ἐστὶ[ν] βραχὺ
καὶ ῥάδιον μαθεῖν, — πάτερ, δὸς τὴν χάριν.

- (45) Μὴ καταφρον[ήσῃ]ς, πρὸς θεῶν. Ἐν παντὶ δεῖ
καίρω τὸ δίκαιον ἐπικρατεῖν ἀπανταχοῦ
καὶ τὸν παρατυγχάνοντα, τούτου τοῦ μέρους
ἔχειν πρόνοιαν · κοινόν ἐστι τῷ βίῳ
πάντων. 45

ΔΑ. Μετρίῳ γε συμπέπλεγμαι ῥήτορι.

- (50) Τί γὰρ μετεδίδουν;

[ΣΜ.] Ἐμμενεῖτ' οὖν, εἰπέ μοι,

οἷς ἂν δικάσω;

ΣΥ. Πάντως.

[ΣΜ.] Ἀκούσομαι · τί γὰρ

τό με κωλύον; Σὺ πρότερος ὁ σιωπῶν λέγε.

[Δ]Α. Μικρόν γ' ἄνωθεν, οὐ τὰ πρὸς τοῦτον μόνον

10. Crön. Headl. : εἰ δὴ; Pap. : εἰ δέ, ce qui obligerait à admettre : long dans ἴσον. Cette quantité ne se trouve que chez les poètes épiques.

15-18. Vers cités par Orion, *Anth.*, 6, 4 : ἐκ τῶν Ἐπιτρεπόντων Μενάνδρου. fr. 173 Kock. Cf. Stobée, *Florileg.*, 9, 42.

18. Le point en haut après πρόνοιαν est dans le papyrus. En le supprimant et en faisant de la seconde proposition infinitive le sujet de ἐστὶ, on a une phrase plus régulière, mais d'un tour moins semblable au langage parlé.

22. Pap. : τὸ κωλύον με. Ed. : τὸ κωλύον. Eitrem : τό με κωλύον.

elle-même. L'objet serait désigné par περί τινος.

10. Ἴσον. Cf. Platon, *Lois*, XII, 8 (957 C) : τὸν μέλλοντα δικαστὴν ἴσον ἔσεσθαι.

11. ὦ κάκιστ' ἀπολούμενοι. Formule de malédiction, dont la valeur s'était beaucoup affaiblie par l'usage. Cf. Aristoph., *Ach.*, 865 et 924. Le futur marque ici une chose qui ne peut manquer d'arriver, étant donnée la qualité du personnage.

12. Διφθέρας. Casques de peau,

munies d'un capuchon, à l'usage des campagnards. Aristoph., *Nuées*, 72, διφθέραν ἐνημμένους (pour garder les chèvres). Pollux, IV, 70, cite la διφθέρα parmi les σκυτιναὶ ἐσθῆτες et la définit ainsi : διφθέρα δὲ στεγαστὸς χιτῶν ἐπίκρανον ἔχων. Un homme ainsi vêtu a autre chose à faire, selon Smikrinès, que de se promener comme un oisif en se disputant.

14. Πάτερ, terme de respect. Cf. *Od.*, XVII, 553 : ζεῖνε πάτερ.

faire. Si tu n'as pas d'empêchement, décide entre nous.

Sm. Quoi! vauriens! C'est pour plaider que vous vous promenez ici, vêtus de vos peaux de bique!

Syr. Bon, bon. L'affaire est courte et facile à comprendre. Père, fais-nous cette grâce. Ne nous méprise pas, au nom des dieux. Vois-tu, en toute occasion, il faut que la justice l'emporte partout. Celui qui se trouve là par hasard, doit prendre à cœur d'y aider. C'est l'intérêt commun de tous les hommes.

Da., à part. Ouais! il ne parle pas mal, l'adversaire. Pourquoi ai-je partagé?

Sm. à *Syriscos*. Eh bien! dis-moi, vous engagez-vous à accepter ma sentence?

Syr. Absolument.

Sm. Alors, je vous écoute. Pourquoi pas? (à *Daos*!) Toi qui ne dis rien, parle le premier.

Da. Je reprendrai les choses d'un peu plus haut, avant nos

17. Τὸν παρατυγχάνοντα, celui qui se rencontre par hasard (comme Smikrinès) à l'endroit (παρά) où la bonne cause a besoin de lui. Cf. Platon, *Protag.*, 340 E : εἰς καιρόν γε παρατετύχηκεν ἡμῖν Πρόδικος ὄδε. — Μέρους, « rôle », régime de πρόνοιαν. Cf. Esch., *Agam.*, 303 : ἀγγέλου μέρος.

18. Πρόνοιαν ἔχειν. Cf. Thuc., II, 89, 9 : τούτων ἐγὼ ἔξω τὴν πρόνοιαν. — Κοινόν, d'intérêt commun. Cf. Eurip., *Héc.*, 902 : πᾶσι γὰρ κοινόν τόδε (le malheur du méchant et le succès du juste). — Ἔστί' a pour sujet sous-entendu l'idée exprimée par les deux propositions infinitives qui précèdent. Voir plus loin, v. 31, une tournure analogue. — Τῷ βίῳ πάντων équivaut à πᾶσι παρὰ τὸν βίον, « au cours de la vie », dans les événements fortuits qu'elle comporte.

19. Μετρίῳ équivaut à οὐ φαύλῳ. Ces pensées générales font impression sur *Daos*. — Συμπλέγματι, terme

de palestre. Cf. Eurip., *Bacch.*, 800.

20. Ἐμμενεῖτε. Cf. Isée, V, 31 : καὶ ἐναντίον τούτων (en présence des arbitres) ὁμολόγησαμεν ἔμμενεῖν οἷς ἂν οὔτοι γνοῖεν. — Εἰπέ μοι. Il s'adresse à *Syriscos* qui a demandé l'arbitrage en leur nom commun (v. 41).

22. Ὁ σιωπῶν. L'arbitre décide ici de la priorité du tour de parole par une raison de fantaisie. Dans la réalité, il aurait dû demander qui était le plaignant : c'était à lui, c'est-à-dire à *Syriscos*, de parler le premier (cf. Esch., *Eumén.*, 583). Ménandre a voulu que *Syriscos* parlât le second, afin de lui donner l'avantage.

23. Μικρόν γ' ἄνωθεν, s. ent. ἀναλίψομαι. Cf. Plat., *Apol.*, 19 A : ἀναλίψομεν οὖν ἐξ ἀρχῆς. — Τὰ πρὸς τούτων πραχθέντα, « ce que j'ai négocié avec lui ». Cf. Dém., *Pour Phormion*, 3 : τὰ πραχθέντα τούτῳ πρὸς Φορμίωνα. — Καὶ σαφῆ, « tout à fait claires ».

- πράγθηνθ', ἐν ᾗ σοι καὶ σαφῆ τὰ πράγματα.
 (55) Ἐν τῷ ὄρασι τῷ πλησίον τῶν χωρίων 25
 τούτων ἐποίμαινον τριακοστὴν ἴσως,
 βέλτιστε, ταύτην ἡμέραν αὐτὸς μόνος ·
 κἀκκαίμενον παιδάριον εὖρον νήπιον
 ἔχον δέραια καὶ τοιουτοῖ τινα
 (60) κόσμον.
 [ΣΥ.] Περὶ τούτων ἐστίν.
 ΔΑ. Οὐκ ἐὰ λέγειν. 30
 [ΣΜ.] Ἐὰν λαλῆς μεταξὺ, τῇ βακτηρίᾳ
 [κα]θίξιμαί σου.
 [ΔΑ.] Καὶ δικαίως.
 [ΣΜ.] Λέγε.
 [ΔΑ.] Λέγω.
 [Ἄν]ειλόμην · ἀπῆλθον οἶκαδ' αὐτ' ἔγων ·
 [τρ]έφειν ἔμελλον · ταῦτ' ἔδοξέ μοι τότε.
 (65) Ἐν νυκτὶ βουλήν δ', ὅπερ ἅπασι γίγνεται, 35
 διδοὺς ἑμαυτῷ διελογιζόμεν · « Ἐμοὶ
 D 2 τί παιδοτροφίας καὶ κακῶν ; πόθεν δ' ἐγὼ
 τοσαῦτ' ἀναλώσω ; τί φροντιδῶν ἔμοί ; »
 Τοιουτοσί τις ἦν. Ἐποίμαινον πάλιν
 (70) ἔωθεν. Ἦλθεν οὖτος — ἔστι δ' ἀνήρακεύς — 40
 εἰς τὸν τόπον τὸν αὐτὸν, ἐκπρίστων ἐκαῖ
 στελέγη · πρότερον δέ μοι συνήθης ἐγαγόναι,
 ἐλαλοῦμεν ἀλλήλοις. Σκυθρωπὸν ὄντα με

32. Ed. : ἐπιθίξομαι. Crön., Wil., Headl. : καθίξομαι.

33. Vers cité dans Etymol. Gud., 222, 40. Kock, fr. 733.

41. Pap. : ἐκπρίστων. Nic. : ἐκπρίστων.

25. Τῶν χωρίων τούτων, « ces propriétés », celles du bourg, qu'il est censé indiquer vaguement du geste. Cf. Thucyd., I, 406 : Ἐπέπεσον ἐς τοῦ χωρίου ἰδιώτου.

27. Τριακοστὴν.. ταύτην ἡμέραν, « il y a trente jours » m. à m. « ce jour-ci trentième ». Accusatif de durée, marquant le terme d'une série de frac-

tions du temps (jours, mois ou années), que l'on considère dans leur continuité. Cf. Dém., 3^e Ol., 4 : ἀπὸ γένηθι Φιλίππος ὑμῖν, τρίτον ἢ τέταρτον ἔτος τοῦτι, Ἡραίων τεύχος πολιτορκῶν. Dans ces locutions, le nom est toujours construit sans article. — Αὐτὸς μόνος, deux mots synonymes.

29. Δέραια. Le pluriel n'implique

arrangements, afin que tout soit bien clair pour toi. Dans les taillis ici près, je gardais mes bêtes, il y a quelque chose comme trente jours, tout seul. Or, je trouvai à terre un petit enfant, abandonné, qui portait des colliers et autres choses du même genre.

Syr., interrompant. Oui, justement, c'est là l'objet de la dispute.

Da. Ah ! il ne me laisse pas parler.

Sm. à *Syriscos*. Toi, si tu dis un mot pendant qu'il parle, je vais te frapper avec mon bâton.

Da. Très bien, ce sera juste.

Sm. à *Daos*. Continue.

Da. Je continue. Je relevai l'enfant ; je l'emportai chez moi. Je me proposais de l'élever ; c'était alors mon intention. Puis, la nuit, comme font les gens, je tenais conseil avec moi-même ; je faisais mes calculs : « Vraiment, disais-je, quel besoin d'élever un enfant et de me créer des ennuis ? où prendrai-je tout ce qu'il faudra dépenser ? à quoi bon tant de soucis ? » J'en étais là. Le lendemain, dès la première heure, je gardais de nouveau mes bêtes. Justement, cet homme-ci, — il faut te dire qu'il est charbonnier —, s'en vint là où j'étais, pour y scier du bois. Déjà, auparavant, on se connaissait un peu, on faisait la conversation. Quand il me vit tout soucieux : « Pourquoi,

peut-être pas que l'enfant eût plusieurs colliers. Il avait un collier et d'autres objets de parure du même genre (τοιουτοῖν τινα κόσμον), destinés à le faire reconnaître plus tard, ainsi qu'on le verra dans la suite. *Daos* n'a pas de scrupules de précision.

30. Ἐστίν. Sujet s. ent. ἡ ἀντιλογία. Cf. v. 8.

32. Καθίξομαι σου. Cf. *Soph.*, *Oed.* roi, 809 : Κάρα διπλοῖς κέντροισί μου καθίκατο. La construction avec le génitif se rencontre surtout chez des écrivains plus récents.

33. Ἀνειλόμην, sens propre, mais avec l'idée accessoire d'adoption. Cf. *Isocr.*, *Phil.*, 66 : Κύρος... ἐκτεθεις μὲν

ὑπὸ τῆς μητρός... ἀναίρεθεις δ' ὑπὸ περσίδος γυναικός.

35. Etym. *Magn.*, 399, 51 : Ὁ χρησμός « νύξ καὶ βουλή ». *Libanius*, *Or.* IV, 881, 18, cite le proverbe : Τὰς βουλάς εἰς τὸν τῆς νυκτὸς ἄγειν καιρόν. L'expression βουλήν διδοῦς ἑμαυτῷ semble procéder de la locution courante λόγον διδοῦναι τινί. Hérodote dit, en employant un tour analogue, mais plus hardi : νυκτὶ βουλήν διδοῦς (VII, 12).

36. Ἐμοὶ τί παιδοτροφίας ; s. ent. προσίχει.

39. Τοιουτοσί τις ἦν = οὔτω πως εἶχον.

43. Ἐλαλοῦμεν ἀλλήλοισι, imparfait d'habitude ; développe l'idée indi-

- ιδών · « Τί σύννοος », φησί, « Δᾶος » ; — « Τί γάρ » ; ἐγώ ·
 (75) « περίεργός εἰμι ». Καὶ τὸ πρᾶγμα' αὐτῷ λέγω, 45
 ὡς εὔρον, ὡς ἀνειλόμην. Ὁ δὲ τότε μὲν
 εὐθύς, πρὶν εἰπεῖν πάντ', ἐδεῖθ' · « Οὕτω τί σοι
 « ἀγαθὸν γένοιτο, Δᾶε, » πα[ρ]' ἕκαστον λέγων,
 (80) « ἐμοὶ τὸ παιδίον δός · [σ]ῦτω[ς] εὐτυχίης,
 « οὕτως ἐλεύθερος. Γυναῖκα », φησί, « γὰρ 50
 « ἔγω · τεκούσῃ δ' ἀπέθαν[ε]ν τὸ παιδίον » ·
 ταύτην λέγων ἢ νῦν [ἔ]χει τὸ παιδίον.
 ΣΜ. 'Ἐδέου σύγ' ;

[ΣΥ. 'Ἐδεόμην].

[ΔΑ.] Ὅλην τὴν [ἡ]μέραν

- κατέτριψε · λιπαροῦντι καὶ πείθοντί με
 (85) ὑπεσγόμεν. Ἐδωκ' · ἀπῆλθεν, μυρία 55
 εὐχόμενος ἀγαθὰ · λαμβάνων μου κατεφίλει
 τὰς χεῖρας.

[ΣΜ.] 'Ἐπόεις ταῦτ' ;

[ΣΥ.] 'Ἐπόου.

[ΔΑ.] Ἀπηλλάγη.

- Μετὰ τῆς γυναικὸς περιτυχὼν μοι νῦν, ἄφρων
 τὰ τότε συνεκτεθέντα τούτῳ — μικρὰ δὲ
 (90) ἦν ταῦτα καὶ ληρὸς τις, οὐθέν — ἀξιῶ 60

47. Pap. : εδειτ'. Ed. : ἐδεῖθ'.

53. Pap. : ΣΜΙΚΡ. 'Ἐδέου, Σύριστ' : Ὅλην τὴν ἡμέραν. MC, BM : 'Ἐδέου σύγ' ; — Ἐδεόμην. — Ὅλην τὴν ἡμέραν. — Le vers du papyrus est trop court, et la réponse de Syriscos manque. De là la correction des premiers éditeurs : 'Ἐδέου, Σύριστ' ; — Οὕτως. — Ὅλ. τ. ἡ. Mais Smikrinés ne connaît pas Syriscos ; il ne peut pas l'appeler par son nom. Le copiste a introduit par erreur dans le texte le nom de Syriscos, qui était en abrégé dans l'interligne.

57. Ed. : ἀπηλλάγη | μετὰ τῆς γυναικός. Bodin : ἀπηλλάγη. | Μετὰ τῆς. etc.

quée par συνήθης. — Σκυθρωπὸν... σύννοος. Cf. [Platon], *Sec. Alcib.*, 1, p. 138 A : Φαίνεται γέ τοι σκυθρωπακέναι... ὡς τι ξυνοούμενος.

45. Περίεργός εἰμι. « J'ai une grosse affaire sur les bras ». Sens exceptionnel. Le mot *περίεργος* se dit ordinairement de quelqu'un qui s'agite mal à propos ou qui se mêle de ce qui ne le

regarde pas. Pour la signification qu'il a ici, comparer des locutions telles que μέγα ἔργον ἐστί, πλείονος ἔργου ἐστί (Plat., *Banquet*, 187 E ; *Euthyphr.*, 14 A) ou encore πολὺ ἔργον ἂν εἴη (Xén., *Mém.*, IV, 6, 1).

47. Πρὶν εἰπεῖν. Le sujet s. ent. est ἐμέ. Tour plus vif que régulier. — Οὕτω τί σοι... γένοιτο. Formule de

dit-il, Daos est-il si préoccupé? » — « Pourquoi? » lui dis-je. « Ah! c'est que j'ai une grosse affaire sur les bras. » Et je lui raconte la chose, comment j'avais trouvé l'enfant, comment je l'avais recueilli. Là-dessus, lui, tout aussitôt, sans même me laisser achever, se mettait à me prier : « Puisses-tu être heureux, Daos », répétait-il à chaque instant, « si tu me donnes ce petit! A cette condition, puisses-tu réussir! puisses-tu obtenir ta liberté! Vois-tu », ajoutait-il, « j'ai une femme; elle a mis au monde un enfant qui n'a pas vécu. » La femme dont il parlait, c'est celle que tu vois là, qui tient l'enfant dans ses bras.

Sm. à *Syr.* Est-ce vrai? tu le priais ainsi?

Syr. Je le priais.

Da. Il ne cessa pas un instant jusqu'au soir. A force d'instances, il me persuada : je lui promis l'enfant. Je le lui donnai. Il s'en alla, en multipliant ses souhaits. Il me prenait les mains et les baisait.

Sm. à *Syr.* Tu faisais cela?

Syr. Je le faisais.

Da. Il s'éloigna enfin. Et maintenant, avec sa femme, m'ayant rencontré par hasard, tout à coup il me réclame les objets qui étaient alors exposés avec l'enfant : — Oh! peu de chose, des bagatelles, rien du tout! — et il prétend que je lui fais du tort,

souhait conditionnel, qui sert à introduire une demande (ici : ἐμοὶ τὸ παιδίον δός). Le souhait n'est valable que si l'on obtient ce que l'on désire. Comp. Horace, *Odes*, I, 3 : « Sic te diva potens Cyprii. regat, navis...; Virgilium... reddas incolumem, precor. »

48. Παρ' ἑκαστον λέγων, c'est-à-dire « répétant cette formule chaque fois qu'il réitérait ses instances ». Il la variait d'ailleurs en énumérant les biens qu'il souhaitait à Daos (οὕτως εὐτυχίας, οὕτως ἐλευθερίας, s. ent. εἴης).

51. Τεκοῦση = εἰθὺς ὡς ἔτεκε.

54. Κατέτριψε. Cf. Dém., *C. Eubul.*, 9 : κατέτριψε τὴν ἡμέραν δημηγορῶν. Le participe sous-entendu est ici δεόμενος.

→ Λιπαροῦντι καὶ πείθοντι, c'est-à-dire ἐπεὶ λιπαρῶν ἔπειθε. « Il me persuadait » peu à peu.

56. Κατέφιλοι τὰς χεῖρας, geste de supplication. Priam (Il., XXIV, 478) prend la main d'Achille et la baise, pour le supplier de lui rendre le corps d'Hector.

58. Ἄφρων se rapporte à ἀξιοί. La soudaineté de la revendication en fait ressortir la légèreté, selon Daos.

60. Ἀήρος, ici « chose futile, sans valeur ». Cf. Xén., *Anab.*, VII, 7, 41 : Ἡρακλείδῃ γε λῆρος πάντα δοκεῖ εἶναι πρὸς τὸ ἀργύριον ἔχειν. Les trois mots font gradation.

- ἀπολαμβάνειν, καὶ δεινὰ πάσχειν φήσ' ὅτι
οὐκ ἀποδίδωμ', αὐτὸς δ' ἔχειν ταῦτ' ἀξιῶ.
Ἐγὼ δέ γ' αὐτὸν φημι δεῖν ἔχειν χάριν
οὐ μετέλαβεν δεόμενος· εἰ μὴ πάντα δὲ
(95) τούτῳ δίδωμ', οὐκ ἐξετασθῆναι με δεῖ. 65
- Εἰ καὶ βαδίζων εὗρεν ἄμ' ἐμοὶ ταῦτα κ[αί]
ἦν κοινὸς Ἑρμῆς, τὸ μὲν ἂν οὗτος ἔλα[θε δῆ],
τὸ δ' ἐγώ. Μόνου δ' εὐρόντος, οὐ παρῶν [σύγε]
ἅπαντ' ἔχειν οἷε σε δεῖν, ἐμὲ δ' οὐδὲ ἔ[ν];
(100) Τὸ πέρας, δέδωκά σοί τι τῶν ἐμῶν ἐξῶν· 70
εἰ τοῦτ' ἀρεστόν ἐστί σοι, καὶ νῦν ἔχε·
εἰ δ' οὐκ ἀρέσκει μετανοεῖς δ', ἀπόδος πάλιν,
καὶ μηδὲν ἀδίκε[ι] μηδ' ἐλαττοῦ· πάντα δ[ε],
C 1 τὰ μὲν παρ' ἐκόντος, τὰ δὲ χατισχύσαντά με,
(105) οὐ δεῖ σ' ἔχειν. Εἴρηκα τόν γ' ἐμὸν λόγον. 75
[ΣΥ]. Εἴρηκεν;
[ΣΜ.] Οὐκ ἤκουσας; εἴρηκεν.

ΣΥ. Καλῶς.

Οὐκοῦν ἐγὼ μετὰ ταῦτα. Μόνος εὖρ' οὐτοσί
τὸ παιδίον· καὶ πάντα ταῦθ' ἄ ν[ῦ]ν λέγει.

67. Ed. : ἐλά[μβανεν]. Leo : ἔλα[θεν ἄν]. MC : ἔλα[θε δῆ]. *

68. Ed. : οὐ παρῶν [γε σύ]. Leo : τότε. Wilam. : Ὅμως. BM : σύγε.

76. Ed. : ΣΜΚΡ. Εἴρηκεν. Οὐκ ἤκουσας; εἴρηκεν. Le pap. marque un changement de personnage après le premier mot. Wilamowitz a rétabli la véritable attribution des paroles aux personnages.

61. Ἀπολαμβάνειν, proprement « reprendre ce qui vous appartient ». — Δεινὰ πάσχειν équivalait à ἀδικεῖσθαι. Dém., *Pour Phormion*, 45 : δεινὰ φησι πάσχειν εἰ... πολλῶν ἐνδεής ἐστί.

62. Αὐτὸς ἀξιῶ opposé à [οὗτος] ἀξιῶ. La répétition du verbe est voulue. De même : πάσχειν φησίν... Ἐγὼ δέ γε... φημί. Daos n'admet pas qu'on puisse contester son droit.

63. Ἐξετασθῆναι. Les magistrats appelés ἐξετασταί étaient chargés de vérifier les comptes de tous ceux qui avaient à manier les deniers publics

(Arist., *Polit.*, VI, 8, 16). Daos ne veut pas être traité comme quelqu'un qui doit des comptes.

66. Εἰ καί. Le raisonnement de Daos est celui-ci : « Quand même la trouvaille eût été commune, j'en aurais eu ma part. Je l'ai faite tout seul. Comment admettre que je n'aie rien ? » La pensée, en se développant, se charge d'idées accessoires, qui ont chacune leur valeur, mais qui ne doivent pas faire perdre de vue la pensée essentielle. — Ἄμ' ἐμοί se rattache à la fois à εὗρεν et à βαδίζων.

parce que je ne veux pas les lui donner et que j'entends les garder pour moi. Au contraire, moi, je dis qu'il me doit de la reconnaissance pour la part qu'il a obtenue par prière. Et si je ne lui donne pas le tout, ce n'est pas une raison pour que j'aie des comptes à rendre. Comment? quand même en se promenant avec moi il aurait participé à la trouvaille, quand même Hermès nous eût favorisés également, il n'aurait eu pourtant qu'une part, et moi j'aurais eu l'autre. Et lorsque c'est moi seul qui ai fait la trouvaille, tu prétends, toi qui n'étais pas là, qu'il faut que tu aies le tout et que, moi, je n'aie rien ! En somme, je t'ai donné volontairement une part de ce qui m'appartenait. Si cette part te convient, garde la. Si elle ne te convient pas, si tu n'en veux plus, rends la moi. Ne me fais pas de tort, et qu'on ne t'en fasse pas. Mais, vraiment, que tu aies le tout, moitié par mon consentement, et moitié malgré moi, non, cela ne se peut pas. J'ai dit ce que j'avais à dire.

Syr. au juge, après un moment. Il a fini?

Sm. à Syriscos. N'as-tu pas entendu? Il a fini.

Syr. Fort bien. En ce cas, c'est à mon tour maintenant. Eh bien, oui, il a été seul à trouver l'enfant; oui, tout ce qu'il

67. Κοινὸς Ἐρμῆς. Locution proverbiale, qui était appliquée à toute trouvaille faite en commun, pour dire qu'elle appartenait à tous ceux qui l'avaient faite : Hermès, dieu des trouvailles, les avait également favorisés. Daos veut dire : « S'il y avait lieu ici à observer le principe des trouvailles communes. »

68. Μόνου. « Un seul ». Opposé à Εἴθερον ἅμ' ἐμοί.

70. Τὸ πέρας, « pour finir ». Locution familière.

72. Εἰ δ' οὐκ ἀρέσκει. Οὐκ, au lieu de μή, parce que οὐκ ἀρέσκει forme un groupe inséparable. Plus loin, v. 129, les deux mots étant séparés, la négation employée est μή, bien que la phrase soit d'ailleurs l'exacte répétition de celle-ci.

73. Μηδ' ἐλαττοῦ. Le tour impératif est imposé ici par la symétrie. En réalité, la pensée est : « Ne me fais pas de tort; on ne t'en fera pas non plus. »

74. Κατισχυύσαντα, a pour sujet σέ et pour complément direct μέ. Κατισχυύειν, au sens de « prévaloir par la force sur quelqu'un » ne s'était pas encore rencontré à l'époque classique. Le sens est simplement « malgré moi ».

75. Εἴρηκα. Cf. [Dém.] C. Phormion, 52 : Ἐγὼ μὲν οὖν ὅσαπερ οἶός τ' ἦν εἴρηκα.

76. Εἴρηκαεν; Syriscos interroge l'arbitre, pour ne pas s'exposer à une nouvelle remontrance. Cette question doit être précédée d'un moment de silence et d'un geste de l'arbitre, invitant Syriscos à prendre la parole.

77. Ἐγὼ μετὰ ταῦτα. S. ent. λέξω.

- ὀρθῶς λέγει, καὶ γέγονεν οὕτως, ὦ πάτερ.
- (110) Οὐκ ἀντιλέγω. Δεόμενος, ἰκετεύων ἐγὼ 80
 ἔλαβον παρ' αὐτοῦ τοῦτ' · [ἀ]λι[θ]ῆ γὰρ λέγει.
 Ποιμὴν <δέ> τις ἐξήγγειλέ μοι, πρὸς ὃν οὐτοσί
 ἐλάλησε, τῶν τούτῳ συνεργῶν, ἅμα τινά
 κόσμον συνευρεῖν αὐτό[ν]. Ἐπὶ τοῦτον, πάτερ,
- (115) αὐτὸς πάρεστιν οὐτοσί · — [τὸ πα]ιδ[ίον] 85
 ὁός μοι, γύναι · — τὰ δέραια καὶ γνωρίσματα
 οὗτός σ' ἀπαιτεῖ, Δᾶ' · ἑαυτῷ φησὶ γὰρ
 ταῦτ' ἐπιτεθῆναι κόσμον, οὐ σοι διατροφῆν.
 Κἀγὼ συναπαίτω κύριος γεγεννημένος
- (120) τούτου · σὺ δ' ἐπόησάς με δούς. Νῦν γνωστέον, 90
 βέλτιστε, σοὶ ταῦτ' ἐστίν, ὡς ἐμοὶ δοκεῖ,
 τὰ χρυσί' ἢ ταῦθ' ὅ τι πότε' ἐστὶ πότερα δεῖ
 κατὰ τὴν ὁσίην τῆς μητρὸς, ἣτις ἦν ποτέ,
 τῷ παιδίῳ τηρεῖσθ' ἕως ἂν ἐκτραφῆ,
- (125) ἢ τὸν λελωποδυτηκότη' αὐτὸν ταῦτ' ἔχειν, 95
 εἰ πρῶτος εὔρε, τᾶλλότρια. Τί οὖν τότε,
 ὅτ' ἐλάμβανον τοῦτ', οὐκ ἀπήτουν ταῦτά σε ;
 Οὐπω παρ' ἐμοὶ τοῦτ' ἦν · ὑπὲρ τούτου λέγων
 ἦκω δέ, καὶ νῦν, οὐκ ἑμαυτοῦ [γ'], οὐδὲ ἐν

82. Δέ, omis dans le papyrus, me paraît indispensable.

85. Pap. : ...ελ...ον. Ed. : [Νυν]ῖ λ[όγον] | (ὁός μοι... γνωρίσματα) | οὗτός σ' ἀπαιτεῖ.
 Wilam. : ἐπὶ τούτον, πάτερ, | αὐτός πάρεστιν οὐτοσ[τὶ νυν]ῖ λ[όγον]. MC, BM, Koerte :
 Τὸ πα]ιδ[ίον] | ὁός μοι, γύναι. Correction confirmée par Koerte d'après le papyrus.

90. Pap. : ταῦθ' α τι ποτ' ἐστι. Ed. : ἅ τι ποτ' ἐστί. Leeuw. : ἅττα ποτ' ἐστί. MC,
 Rich. : ὅ τι.

94. Pap. : εκτροφῆ.

98. Pap. : ουπω... λεγων. Wil. : ... τότ' (au lieu de τοῦτ').. λέγειν. Arnim et
 Rich. ont mis un point en haut après ἦν.

82. Ἐξήγγειλε. « Vint (d'après de lui) me rapporter que ». — Construisiez) : ποιμὴν τις.. τῶν τούτῳ συνεργῶν.

84. Ἐπὶ τοῦτον, « contre celui-ci. » Cf. Isocr., *Trapez.*, 46 : ἐπὶ τούτον.. ἦλθον.

85. Αὐτός, « en personne ». — Οὐτοσί, l'enfant.

86. Τὰ δέραια καὶ γνωρίσματα. Le second de ces deux mots désigne ici les mêmes objets que le premier et en

outre tous ceux, qui, sans avoir de valeur, peuvent servir à faire reconnaître l'enfant.

88. Διατροφῆν, « moyens de subsistance ». Cf. Mén., (*Ἀλιεῖς*), fr. 14, Kock : Ὁ πρῶτος εὐρὼν διατροφῆν πτωχῶ τέγγην.

89. Συναπαίτω. Composé nouveau. — Κύριος, terme légal, celui qui représente en justice un incapable. Cf. Isée, IV, 32.

vient de dire est vrai; les choses se sont passées ainsi, père; je ne dis pas non. J'ai prié, j'ai supplié, et c'est ainsi que je me suis fait donner le petit. Il dit la vérité. Seulement, un berger, avec lequel il avait causé, un de ses compagnons, vint ensuite m'apprendre qu'il avait trouvé aussi certains objets de parure. Et maintenant, père, contre celui-ci, cet enfant se présente en personne devant toi. — Femme, donne-moi le petit. — Le voici, Daos, qui te redemande ses colliers et tout ce qui peut le faire un jour reconnaître. Il dit que tout cela fut déposé auprès de lui pour le parer et non pas pour te faire vivre, toi. Et moi, je joins ma réclamation à la sienne, comme étant devenu son représentant; c'est toi-même qui m'as institué tel, le jour où tu me l'as donné. Ce qu'il faut que tu décides maintenant, mon bon juge, si tu m'en crois, c'est ceci : ces bijoux d'or, ces objets, précieux ou non, doivent-ils, selon l'intention de la mère, quelle qu'elle soit, être conservés pour le petit jusqu'à ce qu'il soit devenu grand, ou bien faut-il que celui qui l'a détroussé garde ce qui n'est pas à lui, parce qu'il l'a trouvé le premier? — Mais, diras-tu, pourquoi, lorsque je recevais de toi l'enfant, ne faisais-je pas aussitôt cette réclamation? C'est que cela ne m'était pas possible à ce moment-là. Mais, maintenant, tout aussi bien, c'est pour lui que je viens parler et je ne réclame rien pour moi. Oh! je t'entends bien :

90. Ἐπόησάς με, sous-entendu κύριον τούτου. Daos, en transmettant l'enfant à Syriscos, a transmis en même temps la puissance qu'il avait sur lui.

91. Ταῦτα τὰ χρυσία. Sujet de la proposition infinitive τηρεῖσθαι. La phrase est d'une construction libre et souple, qui suit le mouvement de la pensée.

92. Ἥ ταῦθ' ὅτι πότεῖστί. Réserve prudente. Syriscos n'affirme pas que tous les objets (qu'il n'a pas encore vus) aient de la valeur, mais il ne veut pas accepter non plus l'évaluation dédaigneuse de Daos (v. 60).

93. Τὴν δόσιν, au sens juridique, « la donation ». La présence de ces objets sur l'enfant atteste une intention formelle de la part de la mère, qui l'a exposé.

96. Εἰ. . εὔρε. Εἰ équivaut ici à ὅτι.

97. Τοῦτο, c'est-à-dire τὸ παιδίον.

98. Οὐπω παρ' ἐμοὶ τοῦτ' ἦν. Il n'était pas encore en mon pouvoir de faire cette réclamation. Syriscos, à ce moment, ignorait l'existence de ces objets.

99. Καὶ νῦν, « même maintenant »; sous-entendu : puisque je n'ai pas pu le faire plus tôt.

- (130) ἴδιον ἀπαιτῶν. — « Κοινὸς Ἑρμῆς. » Μηδὲ ἐν 400
 [ἐ]ῦρισχ' ὅπου πρόσεστι σῶμ' ἀδικούμενον ·
 [οὐχ] εὔρεσις τοῦτ' ἔστιν, ἀλλ' ἀφαίρεσις.
 [Βλέ]ψον δὴ κάκει, πάτερ · ἴσως ἔσθ' ο[ὔτο]σι
 [ὁ πα]ῖς ὑπὲρ ἡμᾶς, καὶ τραφεῖς ἐν ἐργάταις
- (135) [ὑπ]ερόψεται ταῦτ', εἰς δὲ τὴν αὐτοῦ φύσιν 405
 [ἐμβ]ιάς, ἐλευθέρων τι τολμήσει ποεῖν,
 [ἠ]ρᾶν λέοντας, ὄπλα βαστάζειν, τρέχειν
 [ἐν ἀ]γῶσι. Τεθέασται τραγωδοῦς, οἶδ' ὅτι,
 καὶ ταῦτα κατέχεις πάντα, Νηλέα τινὰ
- (140) Περίαν τ' · ἐκείνους εὔρε πρεσβύτης ἀνήρ 410
 C 2 αἰπόλος, ἔχων οἶαν ἐγὼ νῦν διφθέραν.
 Ὡς δ' ἤσθητ' ἀν[το]ύς ὄντας αὐτοῦ κρείττονας,
 λέγει τὸ πρᾶγμα', ὡς εὔρεν, ὡς ἀνείλετο ·
 ἔδωκε δ' αὐτοῖς πηρίδιον γνωρισμάτων ·
- (145) ἐξ οὗ μαθόντες πάντα τὰ καθ' αὐτοὺς σαφεῶς, 415
 ἐγένοντο βασιλεῖς οἱ τότε ὄντες αἰπόλοι.
 Εἰ δ' ἐκλαθὼν ἐκεῖνα Δᾶος ἀπέδοτο,
 αὐτὸς ἵνα κερδάνειε δραχμὰς δώδεκα,

400. Leo : Μηδὲ ἐν, suivi d'un point.

402. Cité par Héphestion, p. 62. Gaisford; Men. fragm. 180 Kock.

404. Pap. : ...ησυπερημας. Ed. : γένω]ης ὑπὲρ ἡμᾶς. Bodin et Nic. : τὸ γένος. Wil. : φύσως. Leeuw. : ὁ παῖς.

406. Ed. : ἴσω]ς. Leo : ἄξας. Bod. : βλέψας. Eitrem : τραφεῖς. Koerte : ἐμβιάς d'après une nouvelle lecture du papyrus. La fin du vers et le commencement du suivant (ἐλευθέρων-βαστάζειν) ont été cités par le schol. de l'*Odyssée*, II, 10; Fr. 722, Kock.

408-9. Ed. : τρέχειν, | ἐν ἀγῶσι τε θεᾶσ[θ]αι τραγωδοῦς. Leo : τρέχειν | ἐν ἀγῶσι. Τεθέασται... — Ed. : οἶδ' ὅτι | νῦν ταῦτα κατέχεις πάντα. Νηλέα τινὰ | Περίαν τ' ἐκείνους εὔρε... MC. : ponctuation après ὅτι. Arnim : virgule après πάντα; point en haut après Περίαν τ'. Koerte a lu [x]αί au v. 409 au lieu de νῦν.

415. Pap. : κατ' αὐτους. Ed. : καθ' αὐτούς.

417. Pap. : ἐκλαβων. Ed. : εἰ δὲ γε λαθῶν. BM : εἰ δ' ἐκλαθῶν.

418. Pap. : αὐτωινα. Leo : αὐτῷ [γ]' ἵνα. Wil. : αὐτὸς ἵνα.

400. Κοινὸς Ἑρμῆς. Syriscos rappelle brièvement l'argument de son adversaire (v. 66). Daos, dit-il, parle de partage en cas de trouvaille. Et il rétorque cette suggestion. — Μηδὲ ἐν εὔρισκε. « Ne trouve rien », c'est-à-dire ne prétends pas faire une trouvaille. Tour bref et frappant, pour

dire : « Il ne peut être question de trouvaille ».

401. Σῶμα, un être humain, même dénué de conscience et de volonté.

403. Βλέψον s'applique ici à l'attention, comme équivalent de σκόπει. Cf. Plat., *Alcib.*, 107, E, πρὸς τί βλέπων. — Ἐκεῖ, c'est à-dire πρὸς τάδε.

« Part à deux dans la trouvaille ». Non, non, point de trouvaille, lorsqu'il s'agit d'un être humain qui serait lésé. Ce n'est pas une trouvaille, cela, c'est un vol. — Et puis, père, considère encore ceci. Peut-être, cet enfant est-il d'un sang meilleur que le nôtre. Nourri parmi des hommes de peine, il dédaignera un jour notre condition. Il reviendra à sa nature, et il osera faire de nobles choses, chasser les lions, porter des armes pesantes, courir dans l'arène des jeux. Tu as vu jouer des tragédies, j'en suis sûr; eh bien, tu sais à quoi je pense, à un certain Néleus, à Pélias. Ces héros, ce fut un chevrier, portant comme moi peau de bique, qui les trouva. Dès qu'il s'aperçut qu'ils lui étaient supérieurs, il leur dit tout, comment il les avait trouvés, comment il les avait recueillis. Et il leur donna une petite besace contenant de quoi les faire reconnaître. C'est ainsi qu'ils découvrirent tout ce qui les intéressait et qu'ils devinrent des rois, eux qui n'étaient d'abord que des chevriers. Suppose que Daos leur eût pris ces objets et les eût vendus pour gagner,

105. Ταῦτα représente l'idée du travail rustique, τὰ ἔργα ἡμῶν, évoquée par les mots ἐν ἐργάταις.

106. Ἐμβάς. Koerte rapproche de ce passage Plat., *Rép.*, III, 406 E, εἰς τὴν εἰωθῆσαν δίαιταν ἐμβάς.

107. Θηρᾶν λέοντας, etc. Le naïf Syriscos songe à Héraclès, puis à Achille armé de sa lance (δπλα βσταάζειν), ensuite aux vainqueurs du stade. Toutes ces gloires se confondent dans son esprit.

108. Θεόεσσι τραγωδοῦς. C'était par la tragédie surtout que les légendes héroïques étaient connues du peuple.

109. Ταῦτα κατέχεις πάντα, « tu comprends tout ce que j'ai dans l'esprit », et il cite deux personnages de ces légendes particulièrement appropriés à sa démonstration. Cf. Platon, *Philebe*, 16 : οὐ σφόδρα κατέχω τί βούλει φράζειν — Νηλέα. Néleus et Pélias, fils jumeaux de Poseidon et de Tyro, furent exposés par leur mère et recueillis par un pâtre (Apollod., *Bibl.*, I, 9, 8; p. 31,

R. Wagner). Sophocle avait traité cette légende dans une de ses deux tragédies intitulées *Tyro*. Le même sujet fut repris au iv^e siècle par Astydamos le jeune.

111. Διφθέραν, cf. v. 12. On devait voir le berger de *Tyro*, sur la scène, ainsi vêtu.

114. Αὐτοῖς, exprimé seulement après ἔδωκε, sert aussi de complément à λέγει. — Πηρίδιον γνωρισμάτων. Ce sac, où le berger avait enfermé les objets déposés par Tyro auprès de ses enfants, servait sans doute à la reconnaissance.

116. Ἐγένοντο βασιλεῖς. Néleus fut roi à Pylos, en Messénie; Pélias à Iolkos, en Thessalie.

117. Ἐπλαθῶν. Ce verbe exprime la double idée de « prendre » et de « séparer », ce qui convient bien ici.

118. Δραχμὰς δώδεκα. Cette évaluation, bien qu'arbitraire, correspond évidemment à quelque chose de réel. Douze drachmes, pour Syriscos, doivent constituer une somme ronde.

- ἀγνώτες ἄν τὸν πάντα διετέλουν χρόνον
 (150) οἱ τηλικούτοι καὶ τοιοῦτοι τῷ γένει. 120
 Οὐ δὴ καλῶ[ς ἔχ]ει [τὸ] μὲν σῶμ' ἐκτρέφειν
 ἐμέ τοῦτο [νῦ]ν, [αὐτ]οῦ δέ τὴν σωτηρίας
 ἐλπίδα λαθόντα Δᾶον ἀφανίσαι, πάτερ.
 Γαμῶν ἀδελφὴν τις διὰ γνωρίσματα
 (155) ἐπέσχε, μητέρ' ἐντυχῶν ἐρρύσατο, 125
 ἔσσω' ἀδελφόν. Ὅντ' ἐπιτραλῆ φύτει
 τὸν βίον ἀπάντων τῇ προνοίᾳ δεῖ, πάτερ,
 τηρεῖν, πρὸ πολλοῦ ταυθ' ὀρώντ' ἐξ ὧν ἔνι.
 « Ἄλλ' ἀπόδος, εἰ μὴ », φησ', « ἀρέσκει ». Τοῦτο γάρ
 (160) ἰσχυρὸν οἴεται τι πρὸς τὸ πρᾶγμ' ἔχειν. 130
 Οὐκ ἔστι δίκαιον · εἴ τι τῶν τούτου σε δεῖ
 ἀποδιδόναι, καὶ τοῦτο πρὸς ζητεῖς λαβεῖν,
 ἴν' ἀσφαλέστερον πονηρεύσῃ, πάλιν,
 εἰ νῦν τι τῶν τούτου σέσωκεν ἡ τύχη.
 (165) Εἴρηκα · χρῆνον ὅτι δίκαιον γενόμεικας. 135
 [ΣΜ.] Ἄλλ' εὐχρίτ' ἐστὶ · πάντα τὰ συνεκκείμενα
 τοῦ παιδίου ἴσσι · τοῦτο γιγνώσκω.

[ΔΑ] Καλῶς ·

τὸ παιδίον ὅ' ;

120. Pap. : η τηλικουτοι. Ed. : οἱ. Vers cité par Héphestion, p. 156, Gaisf., à propos de la quantité τοιοῦτοι, avec la mention Μένανδρος ἐν Ἐπιτρέπουσιν.

122. Pap. : τῆς σωτηρίας. Wilam. : τὴν.

129. Ed. : φησιν. Leo, Headl. : φησ'.

131-134. Ces quatre vers ont été ponctués de diverses façons. Voir pour la justification de la ponctuation des premiers éditeurs, légèrement modifiée ici, les notes explicatives. Cf. 72.

137. Eitrem attribue le mot καλῶς à Syriscos.

121. Ἐκτρέφειν est le mot propre pour dire : élever un enfant, le nourrir jusqu'à ce qu'il soit grand. Cf. 524.

123. Τὴν σωτηρίας ἐλπίδα. Ces signes de reconnaissance (γνωρίσματα) sont pour l'enfant, d'après Syriscos, l'espoir du salut. Ils le sauveront de la misère et de l'esclavage.

124. Γαμῶν ἀδελφὴν. Syriscos passe brusquement à un autre ordre d'arguments, également empruntés

d'ailleurs au théâtre. Nous ne connaissons plus de tragédie ni de légende où un frère et une sœur, sur le point de s'épouser sans se connaître, se soient reconnus juste à temps. Une situation de ce genre se trouve dans la Περικλειρομένη de Ménandre.

125-6. Μητέρ' ἐρρύσατο. C'est ce que faisaient par exemple Zétos et Amphion dans l'Antiope d'Euripide. — Ἐσσω' ἀδελφόν. Iphigénie reconnaît

lui-même une douzaine de drachmes ; ils seraient restés toujours ignorés, eux, ces héros, fils d'une si noble race. Donc il n'est pas à propos, père, que j'élève, moi, ce petit être, et que Daos prenne et fasse disparaître l'espoir de son avenir. Tel qui allait épouser sa sœur s'est arrêté à temps, grâce à certains signes de reconnaissance. Tel autre a secouru sa mère, rencontrée par hasard. Tel enfin a sauvé son frère. La vie de tous les hommes est exposée naturellement à bien des risques : il faut la préserver par la prévoyance, en s'en ménageant les moyens longtemps d'avance. « Mais », dit-il, « rends ce que je t'ai donné, si tu n'en veux plus ». Cette proposition lui paraît décisive. Elle n'en est pas moins injuste. Parce qu'il te faut rendre quelque chose de ce qui est à l'enfant, tu veux le reprendre lui-même, afin de pouvoir le dépouiller plus tranquillement de ce que la Fortune a pu lui laisser. J'ai dit. Et maintenant, juge, décide ce qui te paraît juste.

Sm. En vérité, le jugement est facile. Tout ce qui a été exposé avec l'enfant est à lui. Voilà ma sentence.

Da. Fort bien ; mais l'enfant, à qui est-il ?

ainsi et sauve son frère Oreste dans l'*Iphigénie en Tauride* d'Euripide.

128. Ἐξ ὧν ἔνι, sous-entendu τηρεῖν αὐτόν.

129. Ἄλλ' ἀπόδος. Cf. v. 72.

130. Constr. οἶσται ἔχειν τοῦτο (ὡς) ἰσχυρόν τι. « Il croit avoir là un argument décisif. » Les mots ἔχειν ἰσχυρόν ne peuvent guère admettre comme sujet qu'un nom de personne. Cf. Isocr., *Trap.*, 24 : ἡγοῦμαι δὲ Πασίωνα.. τοῦτοις ἰσχυρεῖσθαι μάλιστα.

131. Οὐκ ἔστι δίκαιον. Cette proposition (ἀπόδος), que Daos considère comme décisive en sa faveur, n'est pas juste, dit Syricos. Et il l'explique pourquoi. Pour la construction, cf. 346 : Καὶ γὰρ δίκαιον. — Ἐἴ τι δεῖ. Εἰ équivalent ici à ὅτι, « parce que ».

132. Καὶ τοῦτο, c'est-à-dire τὸ παιδίον, représenté au v. précédent et au v. 134, par τοῦτου. C'est ici la proposition prin-

cipale. Elle est en rapport direct avec l'offre de Daos, de reprendre l'enfant. — Ἡρός, adverbe, « en outre ». Cf. Dém., *C. Calliel.*, 29 : Τοὺς ἡδικημένους πρὸς συκοφαντοῦσιν.

133. Ἀσφαλέστερον. Si l'enfant restait entre les mains d'un autre, Daos courrait toujours quelque risque de se voir réclamer par lui ce qu'il lui aurait pris. Pour échapper à ce risque, il veut le reprendre lui-même (καὶ τοῦτο λαβεῖν πάλιν).

134. Εἰ ὅν τι. Cette proposition sert de complément à πονηρεύσῃ et équivaut à περὶ τῆς τύχης σέσωκεν αὐτῷ.

136. Εὐκρίτα. On sait que le pluriel neutre s'emploie ainsi pour le singulier.

137. Γιγνώσκω. Au sens juridique : « Je décide ».

138. Τὸ παιδίον δέ. La sentence du juge n'a pas tenu compte de l'offre faite par Daos de reprendre l'enfant.

- [ΣΜ.] Οὐ γνώσομαι, μὰ Δί[α, σοῦ]
 τοῦ νῦν ἀδικούντος, τοῦ βοηθοῦντος [δὲ καί]
 (170) ἐπεξιόντος τῶ ἀδικεῖν μέλλοντί σο[ι]. 140
 [ΣΥ.] Πόλλ' ἀγαθὰ σοι γένοιτο.
 [ΔΑ.] Δεινὴ γ' ἡ [κρίσις],
 νῆ τὸν Δία τὸν σωτῆρ'. Ἄπανθ' εὐρών [ἐγὼ]
 ἅπαντα περιέσπασμ', ὃ δ' οὐχ εὐρών ἔ[χρει].
 Οὐκοῦν ἀποδιδῶ;
 [ΣΜ.] Φημί.
 [ΔΑ.] Δεινὴ γ' ἡ κρίσις,
 (175) ἧ μὴθὲν ἀγαθὸν μοι γένοιτο. 145
 [ΣΥ.] Φέρε τ[αχὺ].
 [ΔΑ.] Ὡ Ἡράκλεις, ἃ πέπονθα.
 [ΣΥ.] Τὴν πῆραν ἄ[νεις]
 καὶ δεῖξον : ἐν ταύτῃ περιφέρεῖς γάρ.
 (A Smikrinès qui s'apprête à s'éloigner). Βρ[αχὺ]
 B 1 πρόσμενον, ἱκετεύω σ', ἔν' ἀποδῶ.
 ΔΑ. Τί γάρ ἐγὼ
 ἐπέτρεψα τούτῳ;
 [ΣΥ.] Δός ποτ', ἐργαστήριον.
 (180) [ΔΑ. Αἰ]σχρὰ γ' ἃ πέπονθα 150
 [ΣΜ.] Πάντ' ἔ[χρεις];
 [ΣΥ.] Οἶμαι γε δὴ,
 [εἰ] μὴ τι καταπέπωκε, τὴν δίκην ἐμοῦ
 λέγοντος, ὡς ἠλίσκετ'.
 [ΣΜ.] Οὐκ ἄν [ῶ]όμηγ. (Smikrinès s'éloigne.)
139. Ed. : τοῦ βοηθοῦντος δέ σί. Wilam. Headl. : δὲ καί.
 140. Pap. : ἐπεξιόντος ταδικεῖν. Leo : τὸδ' ἀδικεῖν. BM. : τὸδ' ἀδικεῖν. Wil., Headl. :
 τἀδικεῖν = τῶ ἀδικεῖν.
 141. Ed. : [κρίσις] d'après 144.
 142. Ed. : σωτῆρα πάντα. Arnim : σωτῆρ' ἅπαντα.
 143. Ed. : ἀρεῖ. Leo : ἄ[χρει]. Wil. : ἔχει, leçon confirmée par la lecture de Koerte.
 145. Ed. : τ[οδὲ]. Leo : τ[αχὺ].

v. 72. Daos peut donc encore supposer que Smikrinès lui donne raison, tout en déclarant que l'enfant et ses bijoux ne doivent pas être séparés. — Οὐ γνώσομαι, μὰ Δία. Smikrinès, obligé

de s'expliquer par un plaideur qui ne veut pas comprendre, le fait avec une certaine colère. — Σοῦ, s. ent. αὐτό εἶναι.
 140. Τῶ ἀδικεῖν, crase; s. ent. αὐτό, « lui faire tort ».

Sm. Par Zeus, je ne te l'attribuerai pas, à toi qui, en ce moment même, veux lui faire du tort. Non, ce sera à celui qui le défend et qui repousse les prétentions injustes.

Syr. au juge. Ah! puisses-tu être heureux!

Da. Beau jugement, par Zeus Sauveur. Moi qui ai trouvé le tout, on me dépouille du tout, et celui qui n'a rien trouvé garde tout pour lui. — (*à Smikrinès :*) Vraiment, il faut que je rende?

Sm. Il le faut.

Da. Oui, certes, c'est un beau jugement, ou je veux être pendu.

Syr. Allons, vite, apporte.

Da. O Héraklès, comme on me traite!

Syr. Ouvre ta besace et montre-la nous. C'est là-dedans que tu portes ton butin. (*Voyant Smikrinès prêt à s'éloigner :*) Un moment, de grâce, attends qu'il ait restitué.

Da. Ah! pourquoi est-ce moi qui l'ai pris comme juge?

Syr. Donneras-tu à la fin tout cela, pilier de mauvais lieu?

Da. On me traite indignement.

Sm. (*à Syriscos.*) T'a-t-il donné tout?

Syr. Je le crois; à moins qu'il n'ait avalé quelque chose pendant que je plaçais, en se voyant perdu.

Sm. Je ne le suppose pas (*Il s'éloigne.*)

146. Ed. : τὴν πῆραν λ[αβῆ]. Arnim : ἄ[ντις]. La répartition du dialogue entre les personnages dans tout ce passage est incertaine et a donné lieu à de nombreuses divergences. Je modifie ici celle de la première édition.

150. Ed. : κέραι' ἃ πέπονθα. Bodin, Headl. : Αἰσ[χυρ]ά γ'.

152. Οὐκ ἂν ᾤόμεην. Ces mots ne peuvent, je crois, être prononcés que par Smikrinès. Le pap. porte ici en marge l'indication Σύρ[ισκος]. Elle doit provenir d'une transposition du copiste.

141. Δεινὴ γ' ἡ κρίσις. Ironique : « Beau jugement ». L'invocation à Zeus sauveur est celle d'un homme qui voit ses espérances ruinées.

145. Ἥμηθὲν ἀγαθὸν μοι γένοιο. Imprécation conditionnelle, destinée à confirmer l'affirmation précédente : « Que je meure, si ce n'est pas là un beau jugement! » — Φέροι ταχύ, s. ent. τὰ συνεικαίμενα τῷ παιδίῳ. Cf. v. 136.

146. Τὴν πῆραν ἄνεξ. Daos a dû déposer à terre sa besace pour plaider. Syriscos l'invite à la ramasser e à

l'ouvrir. Il se doute bien que là sont les objets de valeur, que Daos avait l'intention de vendre, lorsqu'il trouverait acheteur (cf. v. 147).

149. Ἐργαστήριον. Probablement : « Pilier de mauvais lieu. » Cette injure grossière se rencontre ici pour la première fois. Cf. Dém., *C. Néère*, 67 : ὁπόσαι ἂν ἐπ' ἐργαστηρίῳ καθῶνται (rapprochement signalé par Mazon).

150. Αἰσχυρά. Daos se sent humilié d'avoir préparé lui-même sa déconvenue.

152. Τὴν δίκην ἐμοῦ λέγοντος.

- [ΣΥ. 'Α]λλ' εὐτύχει, βέλτιστε · τοιού[τους] ἔδ[ει]
θᾶτ[τον] δικάζειν πάντας.
- [ΔΑ. Οὐ]κ [ἀδικώ]τατος,
- (185) ὦ Ἡράκλεις; οὐ γέγονε δεῖν[ή γ' ἢ κρίσις]; 155
[ΣΥ.] Πονηρὸς ἦσθας. — Ὡ πο[ν]ήρ'.
- [ΔΑ. Ὅπως σ]ὺ νῦν
τούτῳ φυλάξεις αὐτ[ά · και γὰρ οὖν ἐγώ,]
εὖ ἴσθι, τηρήσω σε π[άν]τα [τὸν χρο]νον.
(*Daos s'en va en faisant un geste de menace.*)
- [ΣΥ.] Οἷμωζε καὶ βιάδιζε. — Σὺ δὲ ταυτί, γύναι,
- (190) λαθοῦσα, πρὸς τὸν τρόφιμον ἐνθάδ' εἴσφερε 160
Χαιρέστρατον · νῦν γὰρ μενοῦμεν ἐνθάδε,
εἰς αὔριον δ' ἐπ' ἔργον ἐξορμητόμεν
τὴν ἀποφορὰν ἀποδόντες. Ἄλλὰ ταῦτά μοι
πρῶτ' ἀπαρίθμησαι καθ' ἓν. Ἔχεις κοιτίδα τινά;
- (195) βάλλ' εἰς τὸ προκόλιον. 165

153. Ed. : τοιού[τόν γ'] ἔδ[ει]. BM. : τοιού[τους].

154. Ed. : Ἀδ[ικ]α[ου π]ράγμα[τος]. MC. : [Οὐ]κ [ἀδικώ]τατος.

156-157. Ed. : Ὅπως σ]ὺ νῦν | τούτῳ φυλάξεις αὐτ[ῷ τὰ συνεκκείμενα]. Le premier supplément ὅπως σ]ὺ νῦν paraît conforme au sens et au tour. Il a été confirmé par la recension de Koerte qui a déchiffré les traces de ὅπ... Le second est à modifier : εὖ ἴσθι est une incidente ; la proposition τηρήσω doit commencer dans le vers précédent, et le sujet ἐγώ doit y être exprimé pour donner à la menace toute sa valeur.

161. Ed. : εἴσφερε. Χαιρέστρατον νῦν... Arnim : εἴσφερε | Χαιρέστρατον. Il paraît indispensable que Syriscos nomme ici son maître, pour instruire le public, que la désignation vague τρόφιμος n'aurait pas suffisamment éclairé. Ces indications nécessaires à l'intelligence de l'action doivent être plutôt répétées qu'omisées. Cf. 176 et 190. D'ailleurs μένειν τινά pour ἀναμένειν ne semble pas conforme à l'usage de Ménandre. Et enfin, comment Syriscos, qui arrive chez Chaerestros pour le payer, saurait-il qu'il est absent ? et s'il le savait, pourquoi serait-il venu ce jour-là, puisqu'il habite tout près (v. 25) ?

Cf. v. 12 δίκας λέγοντες. — Ὡς ἡλίσκετο, « comme il était en train de perdre sa cause ».

154. Θᾶττον équivalait ici à μᾶλλον. Cf. Isocr., *C. Sophist.*, 21 : πολὺ ἂν θᾶττον πρὸς ἐπιείκειαν ἢ πρὸς ῥητορείαν ὠφελήσειεν. — Ἄντας est une addition

à τοιούτους, faite après coup. — Οὐκ ἀδικώτατος; ceci est une riposte directe au souhait de Syriscos. S. ent. οὗτος ἦν ὁ δικαστής.

156. Sur la forme ἦσθας, voir Kühner-Blass, 1^{re} p., § 209, 3; cf. plus loin, 264, οἶσθας. — Πονηρὸς ἦσθας est une ré-

Syr. Adieu et sois heureux. Voilà les juges qu'il nous faudrait ; oui, tous comme celui-là.

Da. Ah ! en est-il un seul qui soit plus injuste, par Héraclès ? et n'est-ce pas là, en vérité, un beau jugement ?

Syr. Toi, tu n'as jamais été qu'une canaille. — Canaille, va !

Da. Et toi, fais bien attention maintenant à garder tout cela pour le petit. Car moi, vois-tu, j'aurai l'œil sur toi, tout le temps. (*Daos s'en va, furieux.*)

Syr. Va te faire pendre. — (*A sa femme :*) Et maintenant, femme, prends-moi ces objets et porte-les là, chez notre jeune maître Chacrestratos. Car nous allons rester ici aujourd'hui. Demain matin, nous retournerons à l'ouvrage, quand nous aurons payé la redevance. — Mais, au fait, compte-moi d'abord tous ces objets, un par un. As-tu là un panier ? Non. Eh bien, mets-les dans ta robe.

pousse à ce que vient de dire Daos. — ὦ πονηρὲ est une exclamation que Syriscos ajoute pour soulager son indignation.

157. Καὶ γὰρ οὖν. Affirmation énergique. Cf. Xén., *Anab.*, I, 8 : Καὶ γὰρ οὖν ἐπίστευον αὐτῷ αἱ πόλεις. On dit aussi : Καὶ γὰρ τοι.

159. Οἷμωζε καὶ βᾶδιζε. Cf. Aris-
toph., *Ploutos*, 876 : οἷμωζ' ἄρα σύ. — Ταῦτά, ces objets, ceux que Daos vient de déposer.

160. Τρόφιμον paraît désigner ici, non le fils de la maison par opposition à son père, mais le maître lui-même, qui est évidemment un jeune homme. Cf. ci-dessus, Acte I, sc. I, v. 1 et la note.

161. Μενοῦμεν ἐνθάδε. « Nous demeurerons ici, chez le maître ». Syriscos s'est ménagé cette journée de loisir pour aller du bourg à la ville. Voy. plus loin, v. 245.

163. Τὴν ἀποφορᾶν. L'ἀποφορᾶ était

la redevance fixe que certains esclaves, travaillant à leur compte, devaient payer au maître. Eschine, *C. Tim.*, 97, parle d'esclaves cordonniers, assujettis à une ἀποφορᾶ de deux oboles par jour. — Ἄλλᾳ. Syriscos se ravise. Avant d'emporter les objets (εἴσφερε, 160), il juge bon de les compter.

164. Ἀπαριθμησαί. Ce verbe est ici l'équivalent de διαριθμεῖσθαι (Platon, *Lois*, 728 A). — Κοιτίδα τινά ; le mot κοιτίς, peu usité, paraît désigner une petite corbeille. Syriscos demande à sa femme si elle n'a pas sous la main, c'est-à-dire si elle ne voit pas quelque part, un panier de ce genre. A défaut de panier, elle mettra les objets à compter dans le repli de sa robe (προκόλπιον) ; il s'agit du repli formé par le haut de la tunique, retombant sur la ceinture ; ce repli, quand on le relevait par le bord inférieur, pouvait faire office de sac.

SCÈNE QUATRIÈME

LES MÊMES. ONÉSIMOS.

[’ON.] (*sortant de la maison de Charisios.*)

Μάγειρον βραδύτερον
οὔδεις ἑώρακε · τῆνικαῦτ’ ἐχθές πάλαι
ἔπινον.

[ΣΥ.] (*comptant les objets un par un.*)

Ο[ύ]τοσί μὲν εἶναι φαίνεται
ἀλεκτροῶν τις καὶ μάλα στριφνός · λαβῆ.
Τουτὶ δὲ διάλιθόν τι. Πέλεκυς οὔτοσί.

(200) ’ON. Τί ταῦθ’;

170

[ΣΥ.] Ὑπόχρυστος δακτύ[λι]ός τις οὔτοσί,
αὐτὸς σιδηροῦς · γλύμμα τ[αῦ]ρος ἢ πράγος ·
οὐκ ἂν διαγνοίην. Κλεόστρατος δὲ τίς
ἔστιν ὁ πῶσας, ὡς λέγει τὰ γράμματα.

[’ON. Ἄγε,] δεῖξον.

[ΣΥ.] Ἦν. Σὺ δ’ εἶ τίς;

[’ON.] Αὐτός ἐστι.

[ΣΥ.] Τίς;

(205) [’ON. Ὁ δα]κτύλιος.

175

[ΣΥ.] Ὁ ποῖος; οὐ γὰρ μανθάνω.

[’ON. Τοῦ] δεσπότη τουμοῦ Χαρισίου.

173. Pap. : ποιήσας.

174. Ed. : τί δέ; Koerte : ἄγε. L'espace est insuffisant pour plus de trois lettres.

175. Ed. : Ὁποῖος; Leeuwen : ὁ ποῖος.

166. Μάγειρον. Cf. Scène I.

167. Τῆνικαῦτα. « A cette même heure ». De même que τῆνικα, cet ad-
verbe marque souvent un moment dé-
terminé du jour. Cf. Platon, *Phèdre*,
76 C : ἀύριον τῆνικαδε.168. Ἐπινον. Il s'agit de la seconde
partie du repas (ou συμπόσιον), qui
succédait au repas proprement dit
(δεῖπνον).

169. Ἀλεκτροῶν τις. Probable-

ment un coq de terre cuite ou de métal.
Les objets ici énumérés sont des amu-
lètes ou des souvenirs ou des jouets.
On peut comparer, pour une énumé-
ration du même genre, Plaute, *Rudens*,
1060 et suiv., où il s'agit de *crepundia*
contenus dans un coffre. — Στριφνός,
mot très rare qui paraît signifier « mas-
sif », « lourd ». Hézych. : στριφνός · σφιγ-
κτός, πυκνός, στερεός. Syriscos palpe et
souple l'objet.

SCÈNE QUATRIÈME

LES MÊMES. ONÉSIMOS.

On. (sortant de chez Charisios). Non, jamais on n'a vu cuisinier plus lambin. Hier, à cette heure-ci, il y avait longtemps qu'ils étaient en train de boire.

Syr. (comptant les objets). Ceci me paraît être un coq; l'objet est massif; (à sa femme :) prends. Voici quelque chose qui est garni de pierreries. A présent, une hache.

On. (s'approchant). Qu'est cela?

Syr. Maintenant, un anneau, avec de l'or dessus; l'anneau même est en fer. On y a ciselé un taureau ou bien un bouc; j'ai peine à distinguer. L'artiste qui a fait cela est un certain Cléostratos, comme le dit l'inscription.

On. (vivement). Un anneau? Montre.

Syr. (se retournant, surpris). Bah! Et qui es-tu?

On. C'est bien celui-là.

Syr. Qui, celui-là?

On. L'anneau.

Syr. Quel anneau? je n'y comprends rien.

On. L'anneau de mon maître, de Charisios.

169. Δ: ἀλ: θόν τι. Un objet (que Syriscos ne sait pas définir), orné de pierreries; peut-être un collier. — Πέλεκος. Plaute, *Rudens*, 1065: Post, altrinsecus est securicula ancipes, item aurea.

170. Ὑπόχρυσος. Ce mot signifie quelquefois « doré ». Mais Syriscos ne pourrait ni distinguer à première vue un anneau doré d'un anneau d'or, ni reconnaître que le corps d'un anneau doré est en fer. Il faut admettre que le fer est visible, mais recouvert d'or, çà et là, sous forme de filets ou de torsades ou de points saillants. — Γλύμμα. L'intaille servant de cachet est probablement gravée sur une gemme. — Ταῦρος ἢ τράχος. L'image est petite et Syriscos n'est pas grand clerc en ma-

tière de dessin.

172. Κλεόστρατος. Ciseleur inconnu, mais qui dut avoir quelque notoriété au temps de Ménandre. C'est ce détail précis qui va éveiller l'attention d'Onésimos.

173. Ὡς λέγει τὰ γράμματα. Cf. Platon, *Charmides*, 164 E: ὡς τὰ γράμματα φησι.

174. Ἄγε, exclamation qui marque la surprise d'Onésimos, en entendant la description précise de l'anneau. — Ἦν, se joint souvent à ἰδοῦ, « Voyez un peu ». Cf. Aristoph., *Paix*, 327.

175. Ὁ ποῖος. Cf. Aristoph., *Ach.*, 968.

176. Χολᾶς. Moins usité en ce sens que μελαγχολᾶν (voy. plus loin, 401). Cf. Aristoph., *Nuées*, 833: ἀνδρίσιν. χολῶσιν.

[ΣΥ.] Χολᾶς.

[᾽ΟΝ. ᾽Ον ἀ]πώλεσεν. (*Il prend vivement l'anneau.*)

[ΣΥ.] Τὸν δακτύλιον θές, ἄθλιε.

[᾽ΟΝ. Τὸν] ἡ[μέτ]ερὸν σοι θῶ ; Πόθεν δ' αὐτὸν λαβῶν
[ἔ]γεις ;

[ΣΥ.] ᾽Απολλων καὶ θεοί, δεινοῦ κακοῦ.

- (210) [Οἶον] τὸ σῶσαι γρήματ' ἐστὶν ὄρφ[α]νοῦ 180
[παι]δός · ὁ προσελθὼν εὐθὺς ἀρπάξειν βλέπει.
[Τὸν δα]κτύλιον θές, φημί.

[᾽ΟΝ.] Προσπαίξεις ἐμοί.

- B 2 Τοῦ δεσπ[ό]του ᾽στί, νῆ τὸν ᾽Απόλλω καὶ θεοῦς.

[ΣΥ.] ᾽Αποσφαγεῖην [π]ρότερον ἂν δήπουθεν ἦ

- (215) τοῦτω [τ]ι [κα]θυφείμην. ᾽Αραρε · δικάσομαι 185
ἅπασι κ[α]θ' ἐν[α] · π[αι]δίου ᾽στίν, οὐκ ἐμά.
— Στρεπτὸν τί τουτί ; λαβὲ σύ · πορφυρᾶ πτέρυξ ·
εἴσω δὲ πάρ[α]γε. — [Σὺ] δὲ τί μοι λέγεις ;

[᾽ΟΝ.] ᾽Εγώ ;

Χαριστίου ᾽στίν οὕτοσί · τοῦτόν ποτε

- (220) με[θ]ύων ἀπώλ[ε]σ', ὡς ἔφη. 190

[ΣΥ.] Χαιρεστράτου

εἰμ' οἰκέτης · ἦ σῶζε τοῦτον ἀσφαλῶς

ἦ μοι δ[ὲ]ς, [αὐτ]ῷ ἔ[να] παρέγω σῶν.

180. Ed. : οἶον ἀποσῶσαι. Lecture rectifiée par Koerte sur le papyrus.

181. Ed. : ἄλλ[ο]ς ὁ προσελθὼν. Wilam. : παι]δός · ὁ προσελθὼν.

185. Ed. : τοῦτω [τ]ι [πο]θ' ὑφείμην. Arnim : καθυφείμην, restitution confirmée par la collation de Koerte.

187. Ed. : Στρεπτὸν τί τουτί (λαβὲ σύ), πορφυρᾶ πτέρυξ. Leeuw. : Στρεπτὸν τί τουτί ; λαβὲ σύ · πορφυρᾶ πτέρυξ.

192. Ed. : δὲς αὐτόν, ἕνα. Headlam : αὐτῷ, confirmé par Koerte.

177. ᾽Ον ἀπώλεσεν. Le geste qui accompagne ces mots est indiqué par ce que dit Syriscos.

179. ᾽Απολλων καὶ θεοί. Apollon, dans cette formule, est invoqué spécialement, comme le dieu ἀλεξίκακος par excellence ; les autres dieux sont invoqués collectivement et par surcroît.

181. ᾽Αρπάξειν βλέπει. Cf. Aris-

toph., *Guéres*, 847 : ὡς ἐγὼ τιμᾶν βλέπω.

183. Τὸν ᾽Απόλλω καὶ θεοῦς. Formule analogue, mais non identique par l'intention à celle du v. 179. Ici, Apollon est invoqué comme *témoïn*, parce qu'il est le dieu véridique par excellence. Cf. Esch., *Eum.*, 615 : Μάντις ὦν οὐ ψεύδομαι.

185. Καθυφείμην. Cf. Xen., *Hell.*,

Syr. Tu es fou.

On. Celui qu'il a perdu. (*Il prend vivement l'anneau*).

Syr. Laisse cet anneau, misérable.

On. Que je te laisse un anneau qui est à nous? D'où te vient-il? où l'as-tu pris?

Syr. Apollon et dieux, voilà un étrange embarras! Quelle affaire, que de sauver la propriété d'un orphelin! Le premier qui s'approche ne songe qu'à s'en emparer. Laisse l'anneau, te dis-je.

On. Tu veux te moquer de moi. Il est à mon maître, par Apollon et par les dieux.

Syr. J'aimerais mieux me laisser égorger que de lui céder si peu que ce soit. Mon parti est pris. Je plaiderai contre tous, l'un après l'autre. L'anneau est à l'enfant et non à moi. — (*A sa femme*). Voici encore quelque chose de tressé. Qu'est-ce? Tiens, prends. C'est une bordure rouge. Entre dans la maison. (*La femme entre chez Chaerestratos*). — (*A Onésimos* :) A toi, maintenant. Que dis-tu?

On. Moi? Je dis que cet anneau est à Charisios. C'est celui qu'il a perdu, un jour qu'il était ivre; il m'a dit cela.

Syr. (*réfléchissant*). Ecoute : je suis au service de Chaerestratos. Garde cet anneau avec soin, ou bien donne-le moi afin que je le garde pour l'enfant.

II, 4, 22 : οὐ γὰρ καθύπερθε τοῖς ἐν Παι-
ρσιῶ. — Ἄραρε. Cf. Eurip., *Médée*, 322 :
ταῦτ' ἄραρε. Suidas : Ἄραρε κέχρηται
ὅσον βεβαίως οὕτως ἔχει καὶ ἀμετακινήτως.

186. Οὐκ ἐμά. Cf. v. 99.

187. Στρεπτόν. « Quelque chose de tressé ». Syriscos, qui ne s'y connaît guère, se demande d'abord quel est cet objet. Puis, il reconnaît que c'est une frange de pourpre, πορφύρᾳ πτέρυξ, « sans doute, disent MM. Bodin et Mazon, un lambeau du vêtement que Pamphilé portait à la fête des Tauropolies (cf. v. 273) ». Et ils rapprochent de ce vers le fr. 1, v. 4 du *Papyrus* de

Ghorân (Bull. corr. hell., t. XXX, p. 405) : πτέρυξ χιτωνίσκου γυναικείου.

190. Χαίρεστέριτου. L'affirmation d'Onésimos, le nom de son maître qu'il a donné deux fois, son air de conviction commencent à rassurer Syriscos. Il se fait connaître à son tour par le nom de son maître, à lui, avant de proposer un arrangement.

192. Αὐτῷ ἵνα παρέχω σῶν. Cf. Xén. *Écon.*, IX, 10 : Ταῦτα ἐπετάξαμεν [αὐτοῖς] σῶν παρέχειν. Le pronom αὐτῷ représente ici l'enfant. La finale ῶ suivie de ἵνα donne lieu à une crase.

['ON.] Βούλομαι

αὐτ[ὸ]ς [φουλάττειν].

[ΣΥ. Ο] ὕδὲ ἐν μοι διαφέρει.

Εἰς ταῦτό [γ]ὰρ παράγομεν, ὡς ἐμοὶ δοκεῖ,

(225) δεῦρ' ἀμφοτέροι.

195

['ON.] Νυνὶ μὲν οὖν συνάγουσι καὶ

οὐκ ἔστιν εὐκαιρον τὸ μὴνύειν ἴσως

αὐτῷ περὶ τούτων · αὖριον δέ.

[ΣΥ.] Καταμενῶ ·

αὖριον. Ὅτω βούλεσθ', ἐπιτρέπειν ἐνὶ λόγῳ

ἔτοιμος. (*Onésimos rentre dans la maison*).

Οὐδὲ νῦν κακῶς ἀπήλλαχα.

(230) Πάντων δ' ἀμελήσανθ', ὡς ἔοικεν, δεῖ δίκας

200

μελετᾶν · διὰ τούτου πάντα νυνὶ σφῆζεται.

[*Syriscos entre chez Chaerestratos*].

ΧΟΡΟΙ

(Intermède musical, peut-être accompagné de danses).

ACTE SECOND

SCÈNE PREMIÈRE

[*Onésimos d'abord seul, puis Habrotonon*].

['ON.] (*sortant de la maison de Charisios*).

Τὸν δακτύλιον ὤρμηκα πλεῖν ἢ πεντάκις

τῷ δεσπότη[ρι] δεῖξαι προσελθῶν, καὶ σφῶδρα

ᾧν ἐγγύς ἤ[δη] καὶ πρὸς αὐτῷ παντελῶς,

201. Pap. : τουτί. MC : τούτου. — ΧΟΡΟΙ. Cette indication, analogue à celle qui se trouve dans les manuscrits du *Ploutos* d'Aristophane, ne peut pas plus dans un cas que dans l'autre se rapporter à des chants faisant corps avec la pièce et qui auraient été perdus. Elle marque la place d'un intermède musical qui séparerait un acte du suivant. Mais il est possible que cet intermède ait été exécuté, dans certains cas au moins, par un groupe de figurants qui avaient une certaine part dans l'action; voir sur cette question A. Koerte, *Hermes*, t. 43, p. 39 et 299; F. Leo, même Revue, même tome, p. 166 et 308. Cf. en outre la note à la fin de l'acte second.

194. Παράγομεν marque ici une habitude. « Cet endroit-ci est pour nous un rendez-vous commun ». Onésimos habite chez Charisios; Syriscos

On. J'aime mieux le garder moi-même.

Syr. Soit ; je n'y tiens pas. Car je vois que nous avons affaire tous deux ici, au même endroit.

On. En ce moment, on est à table, et peut-être serait-il mal à propos d'aller lui dire la chose. Ce sera pour demain.

Syr. J'attendrai. Demain donc. Prenez tel arbitre que vous voudrez ; je suis prêt à m'en remettre à lui ; voilà tout. (*Onésimos rentre chez Charisios*). — Cette fois encore, je ne me suis pas mal tiré d'affaire. Mais il faut tout négliger, à ce qu'il paraît, pour m'appliquer désormais à plaider. La plaidoirie, aujourd'hui, c'est le salut. (*Il entre chez Chaerestratos*).

(Intermède musical).

ACTE SECOND

SCÈNE PREMIÈRE

ONÉSIMOS ET HABROTONON.

On. (*sortant de la maison de Charisios*). Cet anneau, j'ai pris cinq ou six fois le parti d'aller le montrer à mon maître ; puis, quand je m'apprête à le faire, sur le point de parler, je me

vient régulièrement chez Chaerestratos pour son service.

195. Συνάγουσι. Ce mot, au sens de *banqueter*, appartient à la langue parlée du iv^e siècle. Pour son emploi fréquent dans la comédie, voir Athén., IV, 142 c ; VII, 292 c ; VIII, 365 c. — Νυνὶ μὲν οὖν exprime une réserve et prépare la demande de délai, αὔριον δέ (s. ent. εὐκαιρον ἔσται τὸ μὴνύειν).

198. Βούλεσθε, ton maître et toi. Syriscos considère qu'il a désormais affaire à Charisios autant qu'à son esclave. Quand même Charisios reconnaîtrait l'anneau, il n'a pas l'intention de s'en dessaisir sans un arbitrage.

199. Ἐτοιμος, s. ent. εἰμί. Cf. Soph., *Oed. roi*, 92 : Εἰ τῶνδε γρήζεις πλησιαζόντων κλύειν, ἔτοιμος εἶπαι. Son premier succès lui donne confiance en lui-même. — Οὐ κακῶς ἀπήλλαχα. Cf. Dém., *Couronne*, 65 : πολλοὶ χεῖρον ἡμῶν ἀπὸ ἡλλάχασιν.

202. Ὡρμηχα. Ce verbe marque ici, non un simple désir, mais un commencement d'action.

204. Πρὸς αὐτῷ παντελῶς. « Sur le point de parler ». Αὐτῷ est au neutre. Cf. Esch., *C. Tim.*, 74, ὅταν πρὸς τῇ ἀνάγκῃ γέγωνται, et aussi des locutions voisines, telles que Plat., *Charm.*, 166 B, ἐπ' αὐτὸ ἦκαις ἐρουνῶν.

- (235) ἀναδύομαι. Καὶ τῶν πρότερόν μοι μεταμέλει 205
 μηνυμάτων. Λέγει γὰρ ἐπεικῶς πυκνά ·
 « Ὡς τὸν φράσαντα ταῦτά μοι κακὸν κακ[ῶς]
 ὁ Ζεὺς ἀπολέσαι ». Μή με δὴ, διαλλαγ[εῖς]
 πρὸς τὴν γυ[ν]αῖκα, τὸν φράσαντα ταῦ[τα καὶ]
 (240) συνειδότη ἀφρανίστη λαθῶν · καλῶς [μὲν οὖν] 210
 ἕτερόν τι πρὸς τούτοις κυκᾶν [οὐκέτ' ἂν ἔχοι ·]
 κἀνταῦθα κακὸν ἔνεστιν ἐπεικῶς [μέγα].

['AB.] (*sortant brusquement de la même maison*).

Ἐἴτε μ', ἱκετεύω σε, καὶ μή μοι κακὰ
 παρέχετ'. Ἐμμουτήν, ὡς ἔοικεν, ἀθλ[ία]

- (245) λέληθα χλευάζουσ' · [ἐ]ρασθ[ῆ]ναί γ' ἔφη], 215
 B 3 θεῖον δὲ μισεῖ μῖσος ἀνθρωπ[ό]ς μέ τι.
 Οὐκ ἔτι μ' ἔᾶ γὰρ οὐδὲ κατακτεῖσθαι, τάλαν,
 παρ' αὐτόν, ἀλλὰ χωρίς.

['ON.] (*à part*). Ἄλλ' ἀποδῶ πάλιν

208. Ed. : Μή μ' ἔφη διαλλαγ[ῆ]ν. Leo : μή με δὴ διαλλαγ[εῖς].

210-211. Ed. : καλῶς [δὲ πρὶν] | ἕτερόν τι πρὸς τούτοις κυκᾶν [πειράσσομαι]. Cette pensée ferait d'Onésimos un personnage plus inventif qu'il ne l'est. La suite ne laisse deviner d'ailleurs aucune invention de ce genre. Il est donc probable qu'il décide au contraire de s'abstenir désormais de toute intervention indiscrette. Voici en ce sens les principales restitutions proposées. Wilam. καλῶς [ποῶν] | ἕτερόν τι πρὸς τούτοις κυκᾶν [φυλάσσομαι]. Leo : καλῶς [ἔχοι] · | ἕτερόν τι πρὸς τούτοις κυκᾶν [οὐ βούλομαι]. Je propose : καλῶς [μὲν οὖν] | ἕτερόν τι πρὸς τούτοις κυκᾶν [οὐκέτ' ἂν ἔχοι].

212. Ed. : ἐπεικῶς [ἐμοί]. Wilam. : ἐπεικῶς [μέγα].

213. Ed. : ἔα γέ. Wilam. : ἔατε, lecture vérifiée par Koerte.

214. Ed. : ἀθλ[ίαν]. Leeuw. : ἀθλίξ.

215. Ed. : [ὁ]ρᾶς. Arnim : [ἐ]ρασθ[ῆ]ναί γὰρ ἐδόκουν. MC : ἐρασθ[ῆ]ναί γ' ἔφη. — Il n'est plus douteux que le pap. B 3, comme l'a vu Arnim, ne fasse suite immédiatement à B 2. Voy. Legrand, *Rev. des Et. Anc.*, IX, oct. déc. 1907, p. 6, et Leeuwen, *Menandri quat. fab.*, p. 22.

205. Ἀναδύομαι. Cf. Dém., *Chersonn.*, 171 : ἐν δέη τι ποιεῖν, ἀναδύομενοι. — Τῶν πρότερον μηνυμάτων. Cf. Acte premier, scène deuxième.

206. Ἐπεικῶς, devant un mot marquant degré ou quantité, équivaut à peu près au français « assez ». Plat., *Protag.*, 349 D : ἐπεικῶς παραπλήσια ἀλλήλοις ἔστί.

207. Ὡς... ὁ Ζεὺς ἀπολέσαι. Cf. Soph., *El.*, 126 : Ὡς ὁ τάδε πορὼν ὄλοιτο.

— Τὸν φράσαντα. Charisios n'a pas de colère contre Pamphilé : il sait donc qu'elle a été victime involontairement d'un acte de violence. Il en veut à celui qui lui a révélé le fait et ses conséquences. — Κακὸν κακῶς, c'est-à-dire ἀπόλοιο κακῶς, ἐπεὶ κακός ἐστι. Cf. Eubule, dans Athén., XIII, 559 : Κακὸς κακῶς ἀπόλοισθ' ὅστις γυναῖκα δεύτερον ἔγημε.

dérobe. C'est que je regrette même ce que je lui ait dit précédemment. Car il répète à tout moment : « Que Zeus fasse périr misérablement le misérable qui m'a révélé cela ! » J'ai peur qu'il ne se réconcilie avec sa femme, et qu'ensuite il ne se saisisse de moi, qui lui ai révélé le secret et qui le connais, et ne me fasse disparaître. Ce serait folie que d'aller encore susciter quelque autre orage. En vérité, nous avons déjà bien assez de tracas.

Habr. (sortant brusquement de chez Charisios). Laissez-moi, de grâce, ne me faites pas d'ennuis. — Je crois bien que j'ai fait rire de moi par ma faute, malheureuse. Il disait qu'il m'aimait et il me hait d'une haine surnaturelle. Malheur ! il ne veut même plus que je me mette à table auprès de lui, il me tient à distance.

On. (à part.) Faut-il donc que je rende l'anneau à celui de qui je l'ai reçu si récemment ? c'est absurde.

208. Μή με.. ἀφανίσῃ. Ce tour, d'ailleurs fréquent, suppose une proposition sous-entendue, telle que δέδοικα. Cf. Plat., *Gorg.* 462 E : μὴ ἀγροικότερον ἢ τὸ ἀληθὲς εἰπεῖν.

210. Συναϊδότης. Charisios pourrait vouloir faire disparaître un serviteur informé d'un fait qui l'humilie. — Ἀφανίσῃ. Charisios pourrait reléguer son esclave au loin ou le vendre à l'étranger.

211. Ἐτερόν τι κυκᾶν. Cf. Aristoph., *Paix*, 320 : κυκᾶν καὶ ταραττεῖν πάντα. Il s'agit ici d'occasionner quelque nouveau trouble moral pour Charisios, en lui montrant l'anneau qu'il a perdu et qui s'est retrouvé avec un enfant abandonné, cf. 231.

213. Ἐἴτέ με. Habrotonon s'échappe de la salle du banquet; les convives veulent la retenir. L'un d'eux même la tient (ικετεύω σε). Elle s'adresse à tous en général et à celui là plus particulièrement.

214-215. Ἐμαυτὴν λέληθα χλευάζουσα. « Je me suis spontanément offerte à la risée ». Allusion expliquée

par ce qui suit. Elle est venue chez Charisios pour être sa maîtresse, et, tout à l'heure, comme elle voulait prendre place à côté de lui près de la table, il l'a repoussée. Elle est humiliée et furieuse. — Ἀθλία = ἡ ἀθλία.

216. Ἀνθρώπος = ὁ ἀνθρώπος, Charisios; expression dédaigneuse. — Θεῖον μῖσος. Un tel changement lui paraît surnaturel.

217. Κατακεῖσθαι. « Se mettre à table ». On sait que les Athéniens mangeaient et buvaient couchés sur des lits; chaque lit pouvait contenir deux ou trois convives. Plat., *Phèdre*, 177 D : πρῶτος κατέκειται. Charisios vient de repousser Habrotonon qui voulait se placer auprès de lui. — Τάλαν. Il est à remarquer que ce vocatif avait pris dans la langue courante la valeur d'une simple interjection adverbiale.

218. Ἄλλ' ἀποδῶ. Onésimos suit son idée. S'il ne montre pas l'anneau à son maître (sup. 210-11), faut-il qu'il le rende à Syriscos ? L'antécédent ἐκείνῳ est sous-entendu devant παρ' οὔ.

παρ' οὖ παρελάβον ἀρτίως; ἄτοπον.

[¹AB.] Τάλας

(250) οὔτος. Τί τοσοῦτον ἀργύριον ἀπολλύει; 220

Ἐπεὶ τό γ' ἐπὶ τούτῳ τὸ τῆς Θε[ο]ῦ φέρειν
κανοῦν ἔμοιγ' οἶόν τε νῦν ἐστ', ὦ τάλαν.

Ἄγνή γάμων γάρ, φασίν, ἴμ[έραν τρίτ]ην
ἤδη κάθημαι.

[¹ON.] (*à part.*) Πῶς ἂν οὔν, πρὸς τῶν θεῶν,

(255) πῶς ἂν, ἱκετεύω, ... 225

SCÈNE II

LES MÊMES. SYRISKOS.

[¹SY.] (*entrant par une des rues latérales*). Ποῦ 'στ[ὶν ὄν ζη]τῶν ἐγὼ
περιέρχομαι'; (*apercevant Onésimos*) οὔτος· ἔνδον. [¹Ἀπόδος,] ὦγαθέ,
τὸν δακτύλιον ἢ δεῖξον ᾧ μέ[λ]λεις ποτέ.

Κρινώμεθ'· ἐλθεῖν δεῖ μέ ποι.

[¹ON.] Τοιούτονί

(260) ἐστιν τὸ πράγμα', ἀνθρωπε· τοῦ μὲν δεσπότου 230
ἔστ', οἶδ' ἀκριβῶς, οὐτοσὶ Χαρισίου,

ὄκνω δὲ δεῖξαι· πατέρα γὰρ τοῦ παιδίου
αὐτὸν ποῶ σχεδόν τι, τοῦτον προσφέρων
μεθ' οὗ συνεξέκειτο.

[¹SY.] Πῶς, ἀβέλτερε.

[¹ON.] Ταυροπολίοις ἀπόλεσεν τοῦτόν ποτε,

223. Ἄγνή γάμων. Schol. Eurip., *Hippol.*, 138 : Ἄγνή γάρ εἰμι. Μένανδρος.
226. Ed. : οὔτός ἐστιν ἔνδον. Wil. : ἔνδον· ἀπόδος.

219-220. Τάλας οὔτος. Habrotonon passe de la colère à la pitié. — Ἄπολλύει. Charisios perd son argent, au jugement d'Habrotonon, puisqu'il n'en tire aucun plaisir.

221. Τό γ' ἐπὶ τούτῳ. Cf. Isocr., *Panég.*, 142 B : τὸ μὲν ἐπ' ἐκείνῳ « si cela n'avait tenu qu'à lui ». — Τὸ τῆς θεοῦ κανοῦν. « La corbeille de Déméter ».

Chacune des femmes (appelées γεραραί), qui portaient des corbeilles aux fêtes de Dionysos, devait jurer qu'elle n'avait eu aucun commerce avec un homme depuis un temps déterminé : καθαρὰ καὶ ἀγνή (εἰμι).. ἀπ' ἀνδρὸς συνουσίας (Dém., *C. Nèdre*, 78). Il en était de même aux fêtes de Déméter ou Thesmophories. (Clem., *Strom.*, IV, 19, 123). L'expression

Hab. (à part.) Pauvre Charisios! pourquoi prodigue-t-il tant d'argent en pure perte? Vraiment, pour ce qui dépend de lui, je pourrais porter la corbeille sacrée, malheur! Car voici trois jours que je suis là, comme on dit, « pure de tout commerce charnel ».

On. (à part.) Comment donc, par les dieux, comment, de grâce...?

SCÈNE DEUXIÈME

LES MÊMES. SYRISCOS.

Syr. (entrant par une des rues latérales.) Où est-il? je le cherche partout. (Apercevant Onésimos:) Ah! le voici; il était à la maison. Ça, mon ami, rends-moi l'anneau, ou montre-le enfin à qui tu dois. Prenons un juge. Il faut que je me rende où j'ai affaire.

On. Ecoute, brave homme, voici ce qui en est. L'anneau est bien à mon maître, à Charisios: point de doute là-dessus. Mais j'hésite à le lui montrer. Car, du coup, je fais de lui le père de l'enfant, ou peu s'en faut, si je lui porte cet objet, avec lequel il était exposé.

Syr. Comment cela, imbécile?

On. Il l'a perdu naguère aux Tauropolies, pendant la fête de

dont se sert Habrotonon (ἀγλή γάμων, 223) est évidemment empruntée à une formule rituelle, comme le montre le mot φασίον.

223. Ἡμέραν τρίτην. Durée rituelle des abstinences. Cf. Eurip., *Hipp.*, 135: τριτάτην δέ νιν κλύω | τάνδ', ἀβροσίη | στόματος, ἡμέραν | Δίματρος ἀκτᾶς δέμας ἀγνὸν ἴσχειν. Un des scoliastes cite, à propos de ces vers, le passage même de Ménandre. Cf. sup. NC, 223.

224. Πῶς ἂν οὖν. La question reste en suspens, mais le sens est clair: « Comment sortirai-je de là? » — Ἰκετεύω ne s'adresse à personne particulièrement. C'est une simple formule: « De grâce ».

228. Κρινόμεθα. Cf. sup. 198: ὄτω βούλεσθ' ἐπιτρέπειν ἔτοιμος.

232. Τοῦτον, « cet anneau ».

233. Μεθ' οὗ ξυνέκειτο, s. ent. τὸ παιδίον. Si l'anneau de Charisios, perdu par lui pendant l'acte de violence qu'il a exercé, s'est retrouvé auprès de l'enfant exposé, c'est évidemment que cet anneau avait été pris et gardé par la jeune fille violentée. Il y a donc dans ce simple fait une dénonciation tacite de la paternité de Charisios. Cela est clair pour Onésimos, mais non pour Syriscos, qui ignore cet acte de violence. — Ἀθέλητος. Syriscos traite Onésimos d'imbécile, parce qu'il lui paraît faire des raisonnements en l'air.

- (265) παννουχίδος οὔσης καὶ γυναικῶν · κατὰ λόγον 235
 ἐστὶν βιασμὸν τοῦτον εἶναι παρθένου.
 Ἡ δ' ἔτεκε τοῦτο κάξέθηκε δηλαδὴ.
 Εἰ μὲν τις οὖν, εὐρῶν ἐκείνην, προσφέρει
 τοῦτον, σαφὲς ἄν τι δεικνύ[οι] τεκμήριον.
- (270) Νυνὶ δ' ὑπόνοιαν καὶ ταραχὴν ἔχει. 240
 [ΣΥ.] Σκόπει.
 αὐτὸς περὶ τούτων. Εἰ δ' ἀνασεῖεις, ἀπολαθεῖν
 [τὸ]ν δακτύλιόν με βουλόμενος ζοῦναί τέ σοι
 [μι]κρόν τι, ληρεῖς · οὐκ ἔνεστιν οὐδὲ εἰς
 [πα]ρ' ἐμοὶ μερισμός.
 [ὈΝ.] Οὐδὲ δέομαι ταῦτα δή.
- (275) [ΣΥ. Ἡξ]ω διαδραμών, — εἰς πόλιν γὰρ ἔρχομαι. 245
 [νυν], — περὶ τούτων εἰσόμενος τί δε[ῖ] ποεῖν.
 [Syriscos sort par une des rues latérales].

SCÈNE III

HABROTONON ET ONÉSIMOS.

[ἈΒ.] [Τὸ] παιδάριον δ νῦν τιθνεῖθ' ἢ [γ]υνη,
 Ὀνήσιμ', ἔνδον, οὔτος εὔρεν ἀν[θ]ρακούς;
 [ὈΝ. Ναί,] φησίν.
 [ἈΒ.] Ὀς κομψόν, τάλαν.

239. Pap. : σαφασανδεικνυ.. αντιτεκμηριον. Corr. par Ed.

244. Ed. : ταῦτά [σου]. Kœrte lit δή, avec quelque doute.

245. Ed. : [Ἡξω] διαδραμών εἰς πόλιν γὰρ ἔρχομαι, | [ἦδη], περὶ τούτων κ. τ. ἐ. —
 Wil. : [ἦξω] διαδραμών — εἰς πόλιν γὰρ ἔρχομαι | [νυν] — περὶ τούτων κ. τ. ἐ. Con-
 jecture confirmée par la lecture de Kœrte.

249. Le Pap. a omis le double point après τάλαν. Corr. des éd.

235. Ταυροπολῖσις. Les Ταυροπόλια, fête d'Artémis Tauropole, se célébraient probablement à Halae Araphénides (Strabon, IX, 4, 22 : Ἄλαϊ Ἀραφηνίδεις ὄπου τὸ τῆς Ταυροπόλου), dème à l'E. d'Athènes et au N. de Brauron, qui était renommé aussi pour ses fêtes en l'honneur d'Artémis Taurique. Ces fêtes étaient célébrées par les femmes et comportaient une veillée sacrée (παν-

νουχίδος οὔσης καὶ γυναικῶν équivalent à παννουχίδος ἐν ἡ αἱ γυναῖκες πάρεστιν). Artémis Tauropole était représentée comme montée sur un taureau. Son culte était probablement la survivance d'une vieille religion crétoise, dont on retrouve une autre forme dans la légende d'Europe.

236. Βιασμὸν τοῦτον εἶναι παρθένου, c'est-à-dire τοῦτο εἶναι παρθένου

nuit, où se trouvaient des femmes. Il est probable qu'il y a là dessous quelque violence faite à une jeune fille. Celle-ci a mis au monde cet enfant et l'a exposé, la chose est certaine. Maintenant, si on pouvait la trouver et ensuite porter l'anneau à Charisios, on éclaircirait par là toute l'affaire. Jusque-là, il n'y a que conjecture et trouble d'esprit.

Syr. Débrouille-toi, c'est ton affaire. Mais si tu veux me faire peur, afin que je reprenne l'anneau et que je te donne quelque petite chose, tu perds ta peine. Avec moi, vois-tu, pas de partage.

On. On ne l'en demande pas non plus.

Syr. Je passe en courant; il faut que j'aille à la ville; et je reviens à l'instant pour savoir ce qu'il faut faire.

(Il sort par l'autre rue latérale.)

SCÈNE TROISIÈME

HABROTONON ET ONÉSIMOS.

Le petit enfant que la femme allaite là, dans la maison (elle montre la maison de Chærestratos et la femme de Syriscos qui se tient sur la terrasse), c'est ce charbonnier qui l'a trouvé?

On. Oui, il le dit.

Habr. Comme il est gentil, le pauvre petit!

τινὸς βιασμόν. Τοῦτο désigne « ce qui s'est passé ».

238. Προσφέρει s. ent. Χαρισίω. — Τοῦτον, « cet anneau ».

240. Ὑπόνοιαν καὶ παραχρῆν ἔχει. Le sujet s. ent. est τὸ προσφέρειν τοῦτον. Si la mère demeure inconnue, Charisios pourra soupçonner (ὕπονοιαν) qu'on veut lui faire adopter un enfant quelconque. Il s'irritera (παραχρῆν) contre les prétendus auteurs de cette intrigue.

241. Ἀυτόος « A toi tout seul ». — Ἄνασεις. Ce verbe signifie « agiter un épouvantail » pour effrayer quelqu'un, pour le détourner de son dessein. Dem., *C. Aristog.*, I, 47 : τὴν εἰσαγγελίαν ἀνα-

σεισας. Syriscos soupçonne qu'Onésimos voudrait se faire payer pour lui rendre l'anneau et qu'il cherche à l'effrayer avec le nom de Charisios.

245. Ἡξω se construit avec εἰσόμενος. Syriscos, surpris de l'attitude d'Onésimos qu'il comprend mal, lui accorde un court délai. — Εἰσόμενος. Il saura à son retour ce qu'il doit faire, d'après ce que fera Onésimos lui-même.

247. Ἡ γυνή, la femme de Syriscos. Ἐνδον. Dans la maison de Chærestratos; cf. v. 188 et 160. La nourrice peut être vue du dehors. Elle est sur un balcon ou sur une terrasse.

249. Τάλαν. Cf. v. 217.

- [^oON.] Καὶ τουτονί
- (280) τὸν δακτύλιον ἐπόντα τοῦμοῦ δεσπότητος. 250
 [^oAB.] Αἰ δύσμορ'· εἴτ', εἰ τρέφειμος ὄντως ἐστὶ σου,
 τρεφόμενον ὄψει τοῦτον ἐν δούλου μέρει·
 κοῦκ ἂν δικαίως ἀποθάνοις;
- [^oON.] Ὅπερ λέγω,
 τὴν μητέρ' οὐδεὶς οἶδεν.
- [^oAB.] Ἀπέβαλεν δέ, φ[ή]ς,
- (285) Ταυροπολίοις αὐτόν; 255
 [^oON.] Παροινῶν γ', ὡς ἐμοὶ
 τὸ παιδάρι[ο]ν εἶφ' ἀκόλουθος.
- [^oAB.] Δηλαδὴ
 εἰς τὰς γυναῖκας παννυχίζούσας μόνος
 ἐνέ[πεσε· καμ]οῦ γὰρ παρούσης ἐγένετο
 τοιοῦτον ἕτερον.
- [^oON.] Σοῦ παρούσης;
- [^oAB.] Πέρουσι, ναί,
- (290) Ταυροπο[λίοις·] κόραις γὰρ ἔφαλλον τισιν, 260
 αὐτ[ή] θ' [όμοῦ συ]νέπαιζον· οὐδ' ἐγὼ τότε
 (οὐπω γὰρ) ἄνδρ' ἤδειν τί ἐστι. Καὶ μάλα,
 μὰ τὴν Ἀφροδίτην.
- [^oON.] Τὴν δὲ παιδ[α] δ]ή τίς ἦν
 οἶσθας;
- [^oAB.] Πυθόμην ἂν· παρ' αἷς γὰρ ἦν ἐγὼ

251. La ponctuation est de Leo.

258. Ed. : ἐνέ[δραμ]' οὐποτ' ἐμ]οῦ Leo : ἐνέ[πεσε· καμ]οῦ.

260. Ed. : αἷς [μὲν] γὰρ ἔφαλλον κόραις. D'après les traces des lettres effacées, Kœrte lit αἷσιν, forme insolite chez Ménandre; cet αἷσιν serait une faute du copiste pour τισίν. En ce cas, le nom et l'adjectif indéfini ont dû être transposés.

261. Ed. : αὐτ[ό]θ[ι] γε χορὸν ἐπαιζον. Leo : αὐτ[ό]θ[ι]· νέφ συ]νέπαιζον. MC : αὐτ[ό]θ[ι]· γε καὶ συ]νέπαιζον, à la 1^{re} personne. Kœrte a lu αὐτὴ θ' et rétabli ὁμοῦ συ-.

263. Pap. : τὴν δὲ παιδ' ἦτις ἦν. Wil. : τὴν δὲ παιδὶ γ' ἦτις. MC, Rich. : δὴ τίς.

251. Δύσμορς. Mot de la langue tragique. Les gens simples se servent quelquefois de grands mots pour traduire leurs sentiments. — Τρέφειμος. Cf. sup. acte I, sc. I.

252. Ἐν δούλου μέρει. Cf. v. 17.

253. Ὅπερ λέγω. Cf. v. 238-240.

256. Τὸ παιδάριον ὁ ἀκόλουθος. Les jeunes gens riches se faisaient ainsi accompagner par de petits esclaves. Dém., *Pour Phormion*, 45 : καὶ τρεῖς παῖδας ἀκολούθους περιέχει.

On. Et il a trouvé de plus sur lui cet anneau, qui est à mon maître.

Habr. Ah! infortuné! Quoi! s'il est vraiment le fils de ton maître, tu le verras élever comme un esclave, sans rien dire. Et tu ne mériterais pas d'être pendu?

On. Comme je le disais à l'instant, personne ne sait qui est la mère.

Habr. (*réfléchissant*). Charisios, dis-tu, a perdu cet anneau aux Tauropolies?

On. Oui, dans une violence causée par l'ivresse : c'est ce qu'a dit le petit esclave qui l'accompagnait.

Habr. La chose est claire. Il a quitté ses compagnons et s'est jeté sur les femmes qui célébraient la fête de nuit. Un autre fait du même genre s'est produit, lorsque j'y assistais.

On. Lorsque tu y assistais?

Habr. Oui, l'année dernière, aux Tauropolies. J'étais là avec des jeunes filles pour lesquelles je jouais du luth, et je m'amusais avec elles, toutes au même endroit. Moi-même, en ce temps, ignorante encore, je ne savais pas ce que c'est qu'un homme. (*Mouvement d'incrédulité moqueuse d'Onésimos*). Non, ma foi, non, par Aphrodite.

On. Mais la jeune fille, sais-tu qui elle était?

Habr. Je pourrais le savoir. C'était une amie des femmes avec qui j'étais.

257. Μόνος équivalent ici à μονοθεΐς.

259. Τοιοῦτον, pris substantivement : « un fait du même genre », comme s'il y avait τοιοῦτόν τι. — Πέρυσσι. « L'an dernier ». Cela ne veut pas dire que le fait remonte à un an.

261. Αὐτῆ θ' ὁμοῦ συνέπαιζον. « Je m'amusais avec elles ». Tantôt elle leur jouait du luth (ἔψαλλε) pour les faire danser, tantôt elles s'amusaient ensemble. Habrotonon rapporte ces détails pour expliquer comment rien de ce qui est arrivé ne lui est échappé. — Οὐδ' ἐγὼ τότε. Si Habrotonon eût été en ce temps une femme de mau-

vaises mœurs, on ne l'aurait sans doute pas laissée s'amuser ainsi avec ces jeunes filles.

262. Καὶ ἤαλα. L'énergie de l'affirmation répond à un geste ou à une expression de visage qui traduit le doute ou la surprise de la part d'Onésimos.

263. Τῆν δὲ παῖδα. La jeune fille qui fut violentée. — Δῆ, « assurément ».

264. Παρ' αἷς γὰρ ἦν. Habrotonon ne connaît par leur nom que les femmes qui l'avaient louée pour cette soirée.

- (295) γυναίξι, τούτων ἦν φίλη. 265
 [ON.] Πατὴρ τίνος;
 ἤκουσας;
 [AB.] Οὐδὲν οἶδα. Πλὴν ἰδοῦσά γε
 γνοίην ἂν αὐτήν · εὐπρεπῆς τις, ὦ θεοί,
 καὶ πλουσίαν ἔφασάν τιν'.
- [ON.] Αὐτὴ 'στιν, τυχόν.
 [AB.] Οὐκ οἶδ' · ἐπλανήθη γὰρ μεθ' ἡμῶν οὐσ' ἐκεῖ ·
 (300) εἴτ' ἐξαπίνης κλάουσα προστρέχει, μόνη, 270
 τίλλουσ' ἑαυτῆς τὰς τρίχας, καλὸν πᾶν
 καὶ λ[ε]πτόν, ὦ θεοί, ταραντῖνον σφόδρα
 ἀπολωλεχ[υῖ] · ὅλον γὰρ ἐγεγόνει βᾶκος.
 [ON.] Καὶ τοῦτον [εἰ]χεν;
 [AB.] Εἴχ' ἴσως · ἀλλ' οὐκ ἐμοί
- (305) ἔδειξεν · οὐ γὰρ ψεύσομαι. 275
 [ON.] Τί χρὴ ποιεῖν
 ἐμὲ νῦν;
 [AB.] Ὅρα σὺ τοῦτ' · ἐὰν δὲ νοῦν ἔχῃς
 ἐμοί τε πείθῃ, τοῦτο πρὸς τὸν δεσπότη[ην]
 φανερόν ποήσεις. Εἰ γὰρ ἐστ' ἐλευθέρα[ς]
 παιδός, τί τοῦτον λαυθάνειν δεῖ τὸ γε[γονός];
- (310) [ON.] Πρῶτερον ἐκείνην ἥτις ἐστίν, Ἀθρότονο[ν], 280
 εὔρωμεν · ἐπὶ τούτῳ δ' ἐμοὶ [σ]ὺ νῦν [φ]ρά[σον] —
 [AB.] Οὐκ ἂν δυναίμην, τὸν ἀδικοῦντα πρὶν [σαφῶς]
 τίς ἐστὶν εἰδέναι. Φοβοῦμαι τοῦτ' ἐγ[ώ]

273. Ed. : ἀπολωλεχ[ε]. Wil. ἀπολωλεχ[υῖ]. Confirmé par la collation de Koerte.
 279. Pap. : ἐλευθέρᾱ | παιδός τι τοῦτον λαυθάνειν δεῖτοσυ... et, au-dessus, γε. Leo :
 ἐλευθέρα[ς] | παιδός, τί τοῦτον λαυθάνειν δεῖ τὸ γε[γονός].

281. Pap. : ἐπιτουτῶδ' ἐμοῖουσιν. ελ. Ed. : ἐπὶ τούτῳ δ' ἐμοί[γ] οὐ νῦν[μ]ε[λ]ε[ι].
 Leo : ἐμοὶ συνύφανέ τι. MC, O. Hense : ἐμοί [σ]οῦ νῦν [γ]ε δ[εἰ]. Koerte croit lire
 ἐμοῦ οὐ ἐμοί [σ]ὺ νῦν [χ]ρά[σαι]. J'adopte la conjecture plus récente de Leo.

283. Ed. : τοῦτο [νῦν]. Koerte lit τοῦτ' ἐγ[ώ].

266. Οὐδὲν οἶδα, s. ent. περὶ τούτου.
 — Ἰδοῦσα... γνοίην ἂν αὐτήν. Détail important pour la reconnaissance qui aura lieu plus loin.

268. Αὐτὴ 'στιν τυχόν. « C'est

elle, peut-être, celle que je cherche ». Onésimos ne songe pas du tout à Pamphilé, qu'il ne croit aucunement mêlée à cette aventure. Mais il soupçonne que la jeune fille inconnue dont parle Ha-

On. Et son père, qui est-il? L'as-tu entendu nommer?

Habr. Non, je ne sais rien de lui. Mais elle, si je la voyais, je la reconnaîtrais. C'était une belle jeune fille, par les dieux! Et on disait qu'elle était riche.

On. C'est elle peut-être qui est la mère.

Habr. Je l'ignore. Elle nous perdit, tandis que nous étions ensemble là-bas. Et puis, tout à coup, la voilà qui accourt, seule, toute en larmes, s'arrachant les cheveux. Sa belle robe en laine de Tarente, si fine, par les dieux! elle l'avait toute gâtée. Ce n'était plus qu'une loque.

On. Et cet anneau, elle le tenait?

Habr. Elle le tenait peut-être, mais elle ne me le montra pas, car je ne veux pas mentir.

On. Et maintenant, que faut-il que je fasse?

Habr. Vois par toi-même. Mais si tu as du sens et si tu veux m'en croire, tu feras connaître la chose à ton maître. Car, si l'enfant est né d'une jeune fille libre, pourquoi faut-il que celui-ci ignore ce qui est arrivé.

On. Habrotonon, cherchons d'abord la mère, quelle qu'elle soit. Seulement, pour la chercher, dis moi...

Habr. Chercher la mère? Non, pas avant de savoir clairement qui est l'auteur de la violence. Je crains, sans cela, de

brotonon est la même que la mère de l'enfant qu'il voudrait connaître (cf. v. 238).

272. Ταραντίνον, un himation de fine laine, avec bordure de pourpre. Les laines de Tarente étaient renommées. Sémos de Délos, dans Athén., XIV, 16 (622 B), parlant de choreutes bachiques, dit : περιέζονται ταραντίνον, καλύπτον αὐτοὺς μέχρι τῶν σφυρῶν (cf. Pline, *Hist. nat.*, XXIX, 33 et IX, 136; Suidas : Ταραντινίδιον · λεπτόν καὶ διαφανές ἱμάτιον, οὐ πάντως πορφυροῦν, ὡς τινες ὑπέλαβον).

274. Καὶ τοῦτον. « Cet anneau ».

276. Ὅρα σὺ τοῦτο. Habrotonon sait d'instinct que la manière la meil-

leure d'insinuer un bon conseil, c'est de n'avoir pas l'air de l'imposer.

277. Πρὸς τὸν δεσπότην. L'idée d'aller (ἐλθόν) est sous-entendue.

278. Ἐλευθέρας παιδός. Cf. v. 263. Si la mère est de condition libre, Charisios pourra l'épouser et reconnaître l'enfant, en rompant son mariage avec Pamphilé. La chose semble probable et même désirable à Habrotonon, qui n'a aucune raison de s'intéresser à celle-ci.

280. Ἦτις ἐστίν, c'est-à-dire εἴτε ἐλευθέρα εἴτε μή.

282. Τὸν ἄδικουόντα, « l'auteur de la violence ». Le présent marque la persistance de la culpabilité.

- μάτην τι μηνύειν πρὸς ἐκείνας ἄς λ[έγω].
- (315) Τίς οἶδεν εἰ καὶ τοῦτον ἐνέγγυρον λαβ[ῶν] 285
 τότε τις παρ' αὐτοῦ τῶν παρόντων ἀπέβαλεν
 ἕτερος κυβεύων; τυχὸν ἴσως εἰς συμβολὰς
 ὑπόθημ' ἔδωκ', ἢ συντιθέμενος περὶ τινος
 περιείχετ', εἴτ' ἔδωκεν; Ἔτερα μυρία
- (320) ἐν τοῖς πότοις τοιαῦτα γίγνεσθαι φιλεῖ. 290
 Πρὶν εἰδέναι δὲ τὸν ἀδικοῦντ', οὐ βούλομαι
 ζητεῖν ἐκείνην οὐδὲ μηνύειν ἐγὼ
 τοιοῦτον οὐδέν.
 [᾽ON.] Οὐ [κα]κῶ[ς] μέντοι λέγεις.
 Τί οὖν ποιήσει τις;
 [᾽AB.] Θέασ', Ὀνήσιμε,
- (325) ἂν συναρέσῃ σοι τοῦμὸν [ἐν]θύμημ' ἄρα. 295
 Ἐμὸν ποιήσομαι τὸ πρᾶ[γμα] τ[ο]ῦτ' ἐγὼ,
 τὸν δακτύλιον λαβοῦ[σ]ά τ' εἴπω τουτονί.
 εἴσειμι πρὸς ἐκεῖνον.
 [᾽ON.] Λέγ' ὃ λέγεις ἄρτι γὰρ
 νοῶ.
 [᾽AB.] Κατιδὼν μ' ἔγρουσαν, ἀνακρινεῖ πόθεν
- (330) εἴληφα. Φήσω Ταυροπολίους, παρθένος 300
 ἔτ' οὔσ', ἃ τότε ἐκείνη γέγονεν, ἅπαντ' ἐμὰ
 ποσομένη· τὰ πλεῖστα δ' αὐτῶν οἶδ' ἐγώ.
 [᾽ON.] Ἄριστά γ' ἀνθρώπων.

286. Ed. : ἀπέβαλεν; | ἕτερος; κυβεύων κ. τ. ε. Leeuw. : ἀπέβαλεν | ἕτερος; κυβεύων.
 MC : ἕτερος; κυβεύων.

298. Vers cité par Priscien, 18, 167 (fr. 182, Kock), mais mal lu jusqu'ici.

301. Pap. et Ed. : ἔτ' οὔσα, τότε ἐκείνη γενόμενα πάντ' ἐμὰ | ποσομένη. Γενόμενα sans article est impossible. Wilam. : ἔτ' οὔσα τὰ τ' ἐκείνη. Conjecture que Kaerte regarde comme confirmée par le papyrus; mais la phrase est confuse, les deux participes juxtaposés n'ayant aucun rapport l'un avec l'autre. MC : ἔ τότε ἐκείνη γέγονεν, ἅπαντα. Le copiste a lu γενόμενα au lieu de γέγονενα.

284. Μάτην τι équivalent à μάτην, avec une légère atténuation.

285. Καὶ τοῦτον, « cet anneau aussi », avec d'autres gages. — Ἐνέγγυρον λαβῶν παρ' αὐτοῦ, en garantie (d'un enjeu). — Constr. ἕτερός τις τῶν

παρόντων. Ἔτερος insiste sur l'idée essentielle, « un autre que lui ». — Κυβεύων domine toute la proposition et particulièrement le premier participe λαβῶν, mais non le verbe principal ἀπέβαλεν.

n'apporter à ces femmes dont je parle qu'une indication vaine. Qui sait si quelque autre des jeunes gens qui étaient là n'a pas reçu de lui cet anneau en gage, dans une partie de dés, et ne l'a pas perdu ensuite? ou bien, peut-être, il l'a donné comme garantie d'un écot qu'il devait payer; ou encore, il a fait quelque pari, qu'il a perdu, et il a dû s'en défaire. Mille choses de ce genre arrivent, lorsqu'on est réuni pour boire. Non, avant de savoir qui est l'auteur de la violence, je ne veux pas essayer de trouver cette jeune fille, ni faire aucune révélation de ce genre.

On. Au fait, tu n'as pas tort. Alors, que doit-on faire?

Habr. Vois, Onésimos, si tu vas approuver ce qui me vient à l'esprit. J'ai dessein de prendre à mon compte l'aventure. Je me munirai de l'anneau et j'irai trouver le maître chez lui.

On. Explique-toi. Je commence à comprendre.

Habr. En me voyant avec cet anneau, il me demandera de qui je le tiens. Je lui dirai que je l'ai pris à quelqu'un aux Tauropolies, quand j'étais encore fille; et tout ce qui est arrivé à l'autre, je me l'attribuerai à moi-même. J'en connais la meilleure partie.

On. En effet, mieux que personne.

287. Τυχόν et ἴσως sont rapprochés, mais non synonymes; le premier signifie « par hasard » et le second « peut-être ». — Εἰς συμβολὰς ὑπόθημα. Il s'agit d'un dépôt de garantie en vue d'un écot à payer plus tard.

288. Ἔδωκε a pour sujet Χαρίσσιος. — Συντιθέμενος. Probablement « faisant un pari ».

289. Περ:εἶχετο. Le verbe περιέχειν signifie quelquefois « dépasser », « l'emporter sur quelqu'un ». Au passif, il peut signifier « avoir le dessous », « perdre son pari ».

294. Θέσται, employé ici comme synonyme de σάπει. Notez la forme dubitative. Cf. 276.

296. Τὸ πρᾶγμα τοῦτο. « L'aven-

ture en question ».

297. Λαβοῦσα καὶ ἀποφέρουσα εἶσω. Si Habrotonon eût été déjà ce qu'elle est maintenant, Charisios comprendrait mal la résistance qu'elle lui a opposée. D'ailleurs, il importe qu'il n'ait pas de doute sur sa paternité.

298. Λέγ' ἔ λέγεις. Formule familière : « Continue; explique-toi ».

299. Ἐχουσαν s. ent. τὸν δακτύλιον. — Ἀνακρίνειν se dit proprement d'une série de questions, d'un interrogatoire. L'information πόθεν εἴληφα comporte en effet plusieurs questions.

300. Ηαροθίνος ἔτ' οὔσα. Si Habrotonon eût été déjà ce qu'elle est maintenant, Charisios comprendrait mal la résistance qu'elle lui a opposée. D'ailleurs, il importe qu'il n'ait pas de doute sur sa paternité.

303. Ἄριστά γ' ἀνθρώπων, s. ent. οἶσθα ταῦτα.

- [‘AB.]. Ἐὰν δ’ οἰκεῖον ᾗ
 αὐτῷ τὸ πρᾶγμα, εὐθύς <μὲν> ἤξει φερόμενος
 (335) ἐπὶ τὸν ἔλεγχον, καὶ μεθύων γε νῦν ἔρει
 305 πρότερος ἅπαντα καὶ προπετῶς. Ἄ δ’ ἂν λέγῃ
 προσομολογήσω, τοῦ διαμαρτεῖν μηδὲ ἔν
 προτέρα λέγουσ’.
- [‘ON.]. Ὑπέρευγε, νῆ τὸν ἥλιον.
 [‘AB.]. Τὰ κοινὰ ταυτὶ δ’ ἀκκιοῦμαι τῷ λόγῳ
 (340) τοῦ μὴ διαμαρτεῖν. « Ὡς ἀναιδῆς ἦσθα καὶ
 310 ἰταμός τις ».
- [‘ON.]. Εὐγε.
 [‘AB.]. « Κατέβαλες δέ μ’ ὡς σφόδρα.
 [Ἰμ]ᾶτια δ’ οἱ ἀπίωλες’ ἢ τάλαιν’ ἐγώ »,
 [φή]σω. Πρὸ τούτου δ’ ἔνδον αὐτὸ βούλομαι
 [λα]βοῦσα κλαῦσαι καὶ φιλιῆσαι καὶ πόθεν
 (345) [ἔλα]βεν ἔρωτᾶν τὴν ἔχουσαν.
 315
- [‘ON.]. Ἡράκλεις.
 [‘AB.]. Τὸ πέρας δὲ πάντων. « Παιδίον τοίνυν », ἐρῶ,
 « [ἦδ]η γεγονός σοι », καὶ τὸ νῦν εὐρημένον
 [δε]ίξω.
 [‘ON.]. Πανούργως καὶ κακοήτως, Ἀθρότονον.
 [‘AB.]. [Ἄ]ν δ’ ἐξετασθῆ ταῦτα καὶ φανῆ πατήρ
 (350) [ὦ]ν οὗτος αὐτοῦ, τὴν κόρην ζητήσομεν
 320 κατὰ σχολήν.

304. Le Pap. a omis μὲν. Ed. αὐτῷ τὸ πρᾶγμα[ί γ’]. Leeuw. : εὐθύς μάλ’ ἤξει. MC : εὐθύς μὲν ἤξει.

310. Pap. : διαμαρτεῖν ὡσθ’ ἀναιδῆς. Ed. : ὡστ’ « Ἀναιδῆς.. » Wilam. : « ὡς ἀναιδῆς... »

304. Φερόμενος, spontanément. Ce mot marque un entraînement auquel on cède. Cf. Hérod., IX, 69 : φερόμενοι ἐνέπεσον ἐς τοὺς Πέρσας.

305. Ἡξει ἐπὶ τὸν ἔλεγχον. L’idée est qu’il apportera lui-même des faits à l’appui de la démonstration; il ira au devant de l’argumentation qui doit le convaincre. — Μεθύων γε νῦν, « étant d’ailleurs, comme il l’est en ce moment, animé par le vin. »

307. Προσομολογήσω. La préposition ajoute au verbe simple l’idée d’empressement. — Τοῦ διαμαρτεῖν, génitif de cause. — Μηδὲ ἔν dépend grammaticalement de διαμαρτεῖν, mais la négation porte également sur λέγουσα.

309. Ἀκκιοῦμαι. Habrotonon fera semblant de ne reconnaître les faits que par contrainte et comme en se défendant.

312. Ἰμάτια δ’ οἶα. Détail précis.

Habr. Si c'est bien lui qui est en jeu dans l'affaire, il viendra de lui-même au devant de la preuve; et surtout, dans l'état d'ébriété où il est, il ne manquera pas de dire le premier tous les détails, sans réfléchir. A tout ce qu'il dira, je n'aurai qu'à ajouter : « Oui, en effet » ; en me gardant bien de parler avant lui, de peur de me tromper.

On. Parfait! on ne peut mieux, par Hélios!

Habr. En outre, pour ne pas manquer à mon rôle, je me donnerai l'air d'avouer malgré moi, grâce à quelques exclamations banales : « Ah! le scélérat! Quelle audace et quelle impudence tu avais! »

On. Oh! de mieux en mieux!

Habr., *continuant le même jeu.* « Avec quelle violence tu m'as jetée à terre! Et ma belle robe, hélas, en quel état je l'ai mise! » Mais, auparavant, je veux prendre l'enfant dans mes bras, pleurer, le baiser, et demander à la femme qui le garde de qui elle l'a reçu.

On. Par Héraklès!

Habr. Conclusion. « Eh bien, » lui dirai-je, « à présent, te voici père d'un enfant. » Et je lui montrerai le petit qu'on a justement trouvé.

On. Ah! quelle adresse, Habrotonon, et quelle malice!

Habr. Et alors, si tout est vérifié et s'il est reconnu, sans doute possible, pour le père de l'enfant, nous chercherons la jeune fille tout à loisir.

Cf. v. 272.

313. Πρὸ τούτου. Pour pouvoir présenter l'enfant à Charisios, il faudra qu'*auparavant* Habrotonon se soit fait reconnaître comme sa mère par la femme de Syriscos. — Ἐνδον. « A l'intérieur » (c'est-à-dire chez Chærestrotos). Elle oppose cette scène préalable, qui se passera *en dedans*, aux deux scènes qu'elle jouera devant Charisios.

314. Κλαῦσαι καὶ φιλιῆσαι. Il s'agit d'une petite comédie destinée à persuader la femme de Syriscos (τὴν

ἔχουσαν). Habrotonon se borne à en esquisser le dessin général.

316. Τὸ πέρασ δὲ πάντων. Cf. v. 70. Mais ici il s'agit, non de la conclusion d'un discours, mais du dernier acte de la comédie imaginée par Habrotonon. Elle suppose, sans le dire explicitement, qu'ayant pris l'enfant, elle retournera avec lui auprès de Charisios.

318. Πανοῦργως καὶ κακοῦθως. Deux mots ordinairement pris en mauvaise part; Onésimos, peu scrupuleux, en fait ici deux compliments.

- [^oON.] Ἐκεῖνο δ' οὐ λέγεις ὅτι
ἐλευθέρα γίγνη σύ· τοῦ γὰρ παιδίου
μητέρα σε νομίσας, λύσεται εὐθύς δηλαδὴ.
[^oAB.] Οὐκ οἶδα, βουλοίμην δ' ἄν.
- [^oON.] Οὐ γὰρ οἶσθα σύ ;
- (355) Ἄλλ' [οὐ] χάρις τις, Ἀβρότονον, τούτων ἐμοί ; 325
[^oAB.] Νῆ τὸ θεῶ. Π[ά]ντων γ' ἐμαυτῆ σ' αἴτιον
ἠγήσομαι τούτων.
[^oON.] Ἐὰν δὲ μηκέτι
ζητῆς ἐκείνην ἐξεπίτηδες, ἀλλ' ἔξ
παραχρυσασμένη με, πῶς τὸ τοιοῦθ' ἔξει ;
[^oAB.] Τάλαν.
- (360) Τίνος ἔνεκεν ; [π]αῖδ[ων] ἐπιθυμεῖν σοι δοκῶ ; 330
ἐλευθέρα μόνον γενοίμην, ὧ θεοί·
τοῦτον λάβοι[μι μ]ισθὸν ἐκ τούτων.
[^oON.] Λάβοις.
[^oAB.] Οὐκοῦν συν[αρ]έ[σκει] σοι ;
[^oON.] Συναρέσκει διαφόρως.
Ἄν γὰρ κακοηθεύσῃ, μαχοῦμαί σοι τότε·
- (365) δυνήσομαι γάρ. Ἐν δὲ τῷ παρόντι νῦν 335
ἴδωμεν εἰ τοῦτ' ἔστιν.
[^oAB.] Οὐκοῦν συνδοκεῖ ;
[^oON.] Μάλιστα.
[^oAB.] Τὸν δακτύλιον ἀποδίδου ταχύ.

326. Pap. et Ed. : Πάντων γ' ἐμαυτῆς αἴτιον ἠγήσομαι τούτων σ'. Le datif ἐμαυτῆς semble nécessaire ; il faut alors supprimer le second σ'. Correction proposée avec doute par Leeuwen.

330. Ed. : Τίνος ἔνεκεν [π]αῖδ[ων] ἐπιθυμεῖν σοι δοκῶ ; Leeuw., Arnim : τίνος ἔνεκεν ;

333. Ed. : Οὐκοῦν τὸ μ[α]χ[ε]ῖ[ν] γ' ἐμοί. Arnim : Οὐκοῦν συν[αρ]έ[σκει] σοι, conjecture confirmée par Kærte.

322. Γίγνη. Le présent marque ici une conséquence immédiate, nécessaire.

323. Λύσεται ἐquivaut à ἀπελευθερώσει.

324. Οὐκ οἶδα. Le doute d'Habrotonon, dans la pensée du poète, est peut-être sincère. Elle ne veut pas se

faire d'illusion, au risque d'être ensuite déçue. Onésimos ne voit là qu'un artifice pour ne pas s'engager envers lui.

325. Οὐ χάρις τις, s. ent. ἔσται. — Τοῦτων, « de tout ceci ». C'est Onésimos, si la chose réussit, qui aura fourni l'occasion à Habrotonon.

326. Τὸ θεῶ. Déméter et Coré, les

On., réfléchissant. Oui ; mais ce que tu ne dis pas, c'est que du coup tu deviens libre, toi. Croyant que tu es la mère du petit, il l'affranchira sans plus tarder. C'est évident.

Habr. Je ne sais trop ; je le voudrais bien.

On., vivement. Tu ne le sais pas ? Toi ! — Mais ensuite, Habrotonon, ne me témoignera-t-on pas à moi quelque reconnaissance de ce que j'ai fait ?

Habr. Assurément, par les deux déesses ! C'est à toi que je me tiendrai pour redevable de tout.

On. Mais si, alors, tu renonces volontairement à chercher la mère, si tu me laisses-là en plan après m'avoir dupé, que deviendra cette belle reconnaissance ?

Habr. Malheur ! Et pourquoi ferais-je cela ? Ai-je l'air d'une femme à désirer des enfants ? Que je devienne seulement libre, ô dieux ! Que je sois ainsi payée de ce que j'entreprends !

On., rassuré. Je te le souhaite.

Habr. Ainsi, tu approuves ?

On. J'approuve superlativement. Car, si tu veux me jouer le tour, il sera temps, alors, de te faire la guerre : et j'en aurai les moyens. Pour le moment, tâchons de voir si ce que nous pensons est vrai.

Habr. Ainsi, on est d'accord ?

On. Parfaitement.

Habr. Alors, remets-moi vite l'anneau.

deux déesses ordinairement attestées par les femmes.

328. Ἐξεπίτηδες. « Si, à dessein, tu renonces ». L'adverbe est indépendant de la négation.

329. Τὸ τοιοῦτο. « Cette grande reconnaissance que tu me promets ».

330. Τίνος ἐνεκεν, s. ent. ἐκείνην ἐξεπίτηδες οὐκέτι ἀνζητοῦμαι ; — Παίδων ἐπιθυμῶν. Habrotonon laisse entendre qu'elle est trop jeune pour mener une vie de mère de famille.

333. Διὰ πρόωγ, équivalent familier de μάστιγ. Le style écrit emploie en ce sens διαφρόντως. Cf. Thuc. I, 38, 5 :

διαφρόντως ἀδικούμενοι.

335. Δυνήσομαι γάρ. Il lui suffira en effet de révéler à Charisios la comédie jouée par Habrotonon pour la perdre. — Ἐν τῷ παρόντι νῦν, pléonasme, justifié par l'antithèse avec τότε du vers précédent.

336. Εἰ τοῦτ' ἔστιν, c'est-à-dire « si ce que nous supposons est vrai » (si Charisios est bien le père de l'enfant). — Συνοδοκεῖ. Habrotonon aime mieux deux promesses qu'une seule.

337. Ἀποδίδου, au sens de « remettre à qui de droit » (cf. Esch., *Ambass.*, 45 : τὴν ἐπιστολὴν ἀπέδομεν τῇ

[^{ON}.] Λάμβανε.

[^{AB}.] Φίλη Πειθοῖ, παροῦσα σύμμαχος,
πε[^ο]ει κατορθοῦν τοὺς λόγους οὓς ἂν λέγω.

(Habrotonon entre chez Charisios.)

SCÈNE IV

- (370) [^{ON}.] (*seul.*) Τό γ' ἀστικόν. Τὸ γύναιον ὡς ἤσθηθ' ὅτι 340
κατὰ τὸν ἔρωτ' οὐκ ἔστ' ἐλευθερίας τυχεῖν
ἄλλως δ' ἄλυσι, τὴν ἐτέραν πορευέται
ὁδόν· ἀλλ' ἐγὼ τὸν πάντα δουλεύσω χρόνον
λέμφος, ἀπόπληκτος, οὐδαμῶς προνοητικὸς
- (375) τὰ τοιαῦτα. — Παρὰ ταύτης δ' ἕως τι λήψομαι, 345
ἂν ἐπιτύχη· καὶ γὰρ δίκαιον. — Ὡς κενὰ
καὶ διαλογίζομαι ὁ κακοδαίμων, προσδοκῶν
χάριν κομιεῖσθαι παρὰ γυναικός. Μὴ μόν[ον]
κακόν τι προσλάβοιμι. Νῦν ἐπισφαλῆ
- (380) τὰ πράγματ' ἐστὶ τὰ περὶ τὴν κεκτημέ[νην], 350
ταχέως· ἂν γὰρ εὐρέθη πατὴρ κόρη
ἐλευθέρου μήτηρ τε τοῦ νῦν παιδί[ου]
γεγονοῦτ', ἐκείνην λήψεται, ταύτη[ν ἐὼν],

338. Cité par Choerobosc. cod. Marc. p. 335, 20 (fr. 981, Kock).

339. Pap. : ε.σι. Ed. : ἐ[χ]εῖ. Kærte : πε[^ο]ει, d'après le rapprochement avec Aristén., *Ep.* II, 1 : ἄλλ', ὃ φίλη Πειθοῖ, παροῦσα συνεργὸς ποιεῖ κατορθοῦν. οὓς ἂν ἐπιστείλω λόγους. Confirmé par sa nouvelle collation.

340. Ed. : Τό γ' ἀστικὸν τὸ γύναιον ὡς ἐρπέθ'· ὅτι [δὴ]... c'est-à-dire « Pour ce qui est de la finesse, cette petite femme est semblable aux serpents. » Leeuwen a corrigé ἐρπέθ' en ἤσθηθ', avec beaucoup de raison et de perspicacité : Kærte a lu sur le papyrus ησθηθ. L'E est une faute du copiste.

344. Ed. : προνοητικὸς. | Τὰ τοιαῦτα. Herwerden : προνοητικὸς τὰ τοιαῦτα..

347-349. Cités par Stobée, *Florileg.*, 74, 40. (fr. 564, 565 Kock).

350. Ed. : ἐστὶ τὰ περὶ τὴν κεκτημένην. | Ταχέως ἂν γὰρ.. Leeuwen : ἔσται.. ταχέως.

352. Ed. : παιδ[ὸ]ς ὅς] γέγονε[ν]. La nouvelle lecture est due à Kærte.

παρὰ Φιλίππου) ou d' « abandonner » (Isocr., *Panég.*, 84 : τὰ σώματα ταῖς τῆς φύσεως ἀνάγκαις ἀπέδοσαν).

338. Φίλη Πειθοῖ. La déesse Peitho faisait partie du cortège d'Aphrodite..C'est donc une déesse amie pour Habrotonon.

340. Τό γε, au sens démonstratif.

Cf. Plat., *Rép.*, 291 A. : Ἄλλὰ μὴν τό γε εὖ οἶδα. — Ἀστικόν, marque ici une adresse élégante et spirituelle.

341. Κατὰ τὸν ἔρωτα. Κατὰ indique ici l'idée de suivre une route ou une méthode.

342. Τὴν ἐτέραν. Comparaison implicite avec un carrefour de deux

On. Tiens, prends-le.

Habr. O bonne Persuasion, sois mon alliée et fais que mes paroles réussissent auprès de Charisios !

(Elle entre chez Charisios).

SCÈNE QUATRIÈME

On., seul. Voilà une jolie invention. Comme cette petite femme s'est aperçue que, par l'amour, elle n'arrivera pas à se faire affranchir et qu'elle y perd son temps, la voici qui prend l'autre chemin. Quant à moi, je resterai esclave toute ma vie. Je suis une brute, un lourdaud stupide, incapable de faire à l'avance aucune combinaison de ce genre. — Et pourtant, qui sait ? peut-être tirerai-je d'elle quelque avantage, si elle réussit. Ce serait bien juste. — Hélas ! quel sot et vain calcul je fais, pauvre homme que je suis ! je compte sur la reconnaissance d'une femme ! pourvu seulement que je n'attrape pas quelque autre désagrément ! A vrai dire, il y a danger maintenant à propos de notre maîtresse ; oui, danger prochain. Car s'il se trouve que la jeune fille est d'un père libre et mère de l'enfant qui est né dernièrement, il la prendra pour

353-4. Arn. : ταύτην ἀρείς. Ces deux vers, dont les lacunes n'avaient pas été comblées dans la première édition, ont été restitués de diverses façons, qu'il semble inutile de noter ici, car ces restitutions tiennent à peine compte des traces de lettres subsistantes. J'ai essayé de les suivre de près. Le déchiffrement, d'ailleurs incertain, de G. Lefebvre donne : ΟΙΣΕΥΓΝ..... Α. ΝΑΠΟΛΕΙ-ΠΕΙΝΤΙ..... On peut lire ΟΙΕCΤΙΝ [αδτῆ] Ν[5]Ν.. et à la fin ΤΑ[υθῆς], ce qui donne un sens approprié. La nouvelle lecture de Kœrte reste pleine d'incertitude. Il en tire la restitution Ἐπεύχο[μ]αί τε ναῦν ἀπολείπειν τῆ[ν σαθράν], qui me paraît bien cherchée et peu naturelle.

routes. L'une étant reconnue mauvaise, on prend l'autre.

344. Ἀέμφορ, mot populaire, proprement « morveux », par suite dénué de flair.

346. Ἐπιτυγχάνειν « réussir » est l'opposé de ἀποτυγχάνειν « échouer ».

347. Διαλογίζομαι marque proprement l'idée d'un compte. Onésimos se considère comme étant en compte réglé avec Habrotonon.

349. Μὴ κακόν τι προσλάβοιμι.

Il est un peu inquiet du mensonge qu'Habrotonon va faire à Charisios et dont il est complice. Mais il craint surtout, comme il l'explique ensuite, d'être mêlé à ce qui va se passer entre Charisios et Pamphilé (τὴν κεκτημένην).

351. Ταχέως est une addition ou une correction à la pensée. « Il y a danger, et même danger prochain ». — Κόρη, la jeune fille des Tauropolies. L'omission de l'article est surprenante.

353. Ἀψεται. Cf. Platon, *Criton*,

- [οἷ' ἐστὶν αὐτῆ] ν[ῦ]ν, ἀπολείπειν τὰ[νθάδε.]
 (385) Καὶ νῦν χαριέντως ἐκνευκεναὶ δο[κῶ] 355
 τὸ μὴ δι' ἐμοῦ ταυτὶ κυκᾶσθαι. Χαιρέ[τω]
 τό μ' ἄλλα πράττειν· ἂν δέ τις λάθῃ μ[έ τι]
 N 4 περιεργασάμενο[ν] ἢ λαλήσαντ', ἐκτεμεῖν T 2
 διδῶμ' ἐμαυτοῦ τοὺς ὀδ[ό]ντας. (*Entre Smikrinès*) Οὐτοσί.
 (390) τίς ἔσθ' ὁ προσίων ; | [Σμι]κρίνης ἀναστρέφει 360
 ἐξ ἄστειως πάλιν, ταρα[κτι]κῶς ἔ[χ]ων
 αὐθις. Πέπ[υσ]ται τὰς ἀλ[η]θεῖς αἰτίας ;
 παρὰ τίνος οὗτος ; ἐκ[ποδῶν δὲ β]ούλομαι
 ποιεῖν ἐ[μαυτὸν] ἢ ὡς τάχιστα κλκφυγ[εῖν]
 (395) πρ[ὶν ἂν γένηται] δεινότερόν τί ποτ' ἐ[μὲ] δὲ 365
 [εἶτ' αἴτιον ποιῆ, παρ' ἐμοῦ τι π]υ[θόμενος].
 (*Onésimos rentre en hâte chez Charisios*).

355. Ed. : μ[ε δεῖ]. Kœrte lit δο[κῶ].

356. Ed. : χαίρετω. | Τὰ δ' ἄλλα πράττειν. Leo : χαίρετω | τά γ' ἄλλα πράττειν. Pap. (lect. de Kœrte) : τό μ'. — Ed. : λάθῃ μ[έ τι]. MC : μέ τι.

358-363. Ces huit vers ou fragments de vers ont été constitués par Arnim en rapprochant les deux morceaux de papyrus lacérés N et T, sur le recto desquels ils se lisent (N 4 ; T 4). Cf. Kœrte, *Zu dem Menander-Pap.*, p. 129.

359. Pap. : Ἄλλ' οὐτοσί. Arnim a supprimé Ἄλλ' qui fait un vers faux. Il serait possible que ὀδόντας fût une glose substituée à un mot primitif plus court, tel que τομαίς (Suidas : Τομαίς : οἱ ἐμπρόσθιοι ὀδόντες. Cf. Pollux, II, 91). En adoptant cette correction, on pourrait garder Ἄλλά, dont il paraît difficile de se passer.

360. Pap. : . . κρινης. Arnim : Σμικρίνης.

361. Arnim : ταρακμὸν ὡς ἔ[χ]ων. Pap. (lecture de Kœrte) : ταρα[κτι]κῶς.

362. Pap. : αυθις πεπ[υσ]ται τας ἀλ... Wil. : πέπυσται. Leeuw. : ἀληθεῖς αἰτίας. Le nombre des lettres convient à l'étendue de la lacune (Kœrte).

363. Arnim : ἐκ[ποδῶν δὲ β]ούλομαι.

364-6. La restitution de ces trois vers, telle que je la propose ici, n'a pas d'autre prétention que d'indiquer à peu près la pensée et le sentiment, en utilisant les trop rares débris du texte.

Le v. 357 étant le dernier d'une des pages du codex, les v. 358-366, qui lui font suite, commençaient nécessairement la page suivante : celle-ci était la première du feuillet formé par le rapprochement des tronçons N et T. Après le vers 366 et la sortie d'Onésimos, Smikrinès, annoncé par les derniers vers qui précèdent, entrait en scène. La fin de la page comportait environ 27 ou 28 vers. Il paraît certain que les premiers de ces vers étaient prononcés par Smikrinès, sans doute en forme de monologue. Mais ce monologue était bref, car le verso du feuillet (T 2, N 2), nous donne quelques débris des premiers vers de la page suivante,

50 : Δι' ἡμῶν (τῶν Νόμων) ἔλαθε τὴν μητέρα σου ὁ πατήρ. .

354. Οἷ' ἐστὶν αὐτῆ. Οἶα équivaut ici à οὐτοι : τοιαῦτα et dépend de ἀπολεί-

πειν, qu'il explique. C'est le motif de la retraite de Pamphilé. Cf. Platon, *Banquet*, 117 C : ἀπέκλειον ἐμαυτοῦ οἴου.. ἐταίρου ἐστερημένος εἶην. — Ἄπο-

femme, et il laissera l'autre, vu sa situation présente, quitter notre maison. Pour le moment, je crois avoir fort joliment évité d'endosser la complication qui va se produire. Adieu, nos autres projets. Si quelqu'un me prend à machiner quelque chose par zèle d'agir ou de parler, je consens à ce qu'on m'arrache les dents. — (*Smikrinès entre par la rue latérale qui vient de la ville.*) Ah ! qui est celui-ci qui vient de ce côté ? C'est Smikrinès qui est de retour de la ville ; le voici encore hors de lui. Aurait-il appris la vérité ? De chez qui peut-il bien venir ? En tout cas, je veux me tirer d'ici au plus vite et me mettre à l'abri, avant que les choses ne se gâtent et qu'il ne me rende ensuite responsable de tout, quand il m'aura fait parler.

(*Onésimos rentre en hâte chez Charisios.*)

SCÈNE CINQUIÈME

SMIKRINÈS (*seul*).

Quelques vers de monologue, où Smikrinès exposait son dessein. Sans doute, il revenait de la ville, sûr désormais des moyens à employer pour emmener sa fille ; et il faisait savoir qu'il venait pour la décider à le suivre. Il s'appropriait à frapper à la porte de Charisios. Justement alors, le cuisinier en sortait.

et ces débris se rapportent à un dialogue, auquel Smikrinès prend part (532, en marge Σμ). C'est une des raisons qui me paraissent indiquer qu'il ne faut pas rapporter ici les fragments du feuillet R (R 1 et R 2), qui contient certainement un long monologue de Smikrinès ; ce monologue d'ailleurs, par sa nature, semble mieux convenir au commencement de la pièce, où nous lui avons assigné sa place (acte I, sc. 2).

λέπειν est le mot propre pour le départ de la femme qui se sépare de son mari : Dém., *C. Onétor*, I, 4. — Τάυθαδὲ équivalait à τὴν οἰκίαν.

356. Κοκᾶσθα. Cf. v. 211.

357. Ἄλλα « D'autres choses », sans doute le complot qu'il vient d'organiser avec Habrotonon. Réflexion faite, il se décide à s'en désintéresser. — Πράττειν. τῆ, organiser quelque intrigue.

362. Τὰς ἀληθεῖς αἰτίας. La véritable cause de la brouille entre Charisios et Pamphilé. Restitution conjecturale.

364-6. La restitution de ces vers est toute conjecturale. Onésimos veut éviter Smikrinès, de peur d'être interrogé par lui, ce qui pourrait l'amener à dire ce qu'il veut cacher et à lui fournir ainsi de nouveaux griefs.

SCÈNE VI

SMIKRINÈS ET LE CUISINIER.

Il ne nous reste de cette scène que sept vers mutilés. Au début, le cuisinier semble parler seul, sans faire attention à Smikrinès. Il se plaint que le repas est troublé. Tout va de travers, sans doute par l'effet de la mauvaise humeur de Charisios et de la brusque sortie d'Habrotonon. Smikrinès, qui veut le faire parler, lui déclare qu'il ne vient pas en ennemi. L'autre, tout d'abord, continue ses doléances.

.....
T 2 (396) [ΣΜ.] Οὐδεις [πάρεστιν] ἐ[γ]θρὸς ὑμῖν. |

[ΜΑ] (*à part*). Ποικίλον N 2

ἄριστον ἀρι[στῶμε]ν · ὦ τρισάθλιος

ἐγὼ κατὰ πο[λλά] · | [ν]ῦν μὲν οὖν οὐκ οἶδ' ὅπως

δ[ι]ε[σ]κέδα[σ]μ' ἄπρακ[τ]ος · ἀλλ' ἐὰν πάλιν

(400) π[ε]ριδεξί[ου] χρεία μαγείρ[ο]υ [τις] τύχῃ

[ὑ]μῖν, ἕτερον μὲν, μή μ[ε] καλεῖτ' · εἰς μακαρίας

[ἄ]πιτ' · οὐ γὰρ ἂν ἤκοιμ' αὐθις.]

ΣΜ. [Ἄλλὰ τί φ]ήεις; τίνας..

Scène VI. Pour le rapprochement des deux morceaux de papyrus N et T, cf. ci-dessus. Comme on vient de le voir, le rôle de Smikrinès dans ce dialogue est attesté par une indication marginale ν. (402). L'attribution de l'autre rôle au cuisinier est dû à H. von Arnim; il a eu tort, je crois, de vouloir introduire également ici le personnage de Charisios, qui n'a rien à faire dans cette scène.

396. Arnim : [ὑπὲρ]χεν. MC : πάρεστιν.

397. Leeuwen : ἀριστῶμεν · ὦ. Arnim : ἀριστον ἀρι[στον]? — [ΧΑΡΙΣΙΟΣ] ἀεὶ μενὼ τρισάθλιος.

398. Κατὰ πολλα, lecture de Kærte.

399. Kærte donne comme certaines les lettres δ...σας et comme presque sûres les deux suivantes δα. Le reste est incertain. Il restitue διασκηδάνουσ' ὁ ὄκνος (*Jetzt ruiniert das Zoegern der Gaeste den Kochkuenstler*). Cela me paraît difficile à accepter. Je propose donc autre chose.

400-402. Les suppléments que je propose répondent à une conception de la scène qui est évidemment fort incertaine.

SCÈNE SIXIÈME

SMIKRINÈS ET LE CUISINIER.

Sm. . . . Il n'y a personne ici qui songe à vous attaquer.

Le cuis., méditant. C'est un repas accidenté que le nôtre ! ô infortuné que je suis, malheureux en tout ! Pour l'heure, je ne sais comment, je suis en déroute ; rien ne marche. Ah ! si jamais vous avez encore besoin d'un artiste en cuisine, appelez qui vous voudrez, sauf moi. Allez vous faire pendre. On ne me reverra pas ici une seconde fois.

Sm., ébahi. Que dis-tu ?

Une dispute plaisante devait suivre entre Smikrinès, irrité contre tous ceux qui servaient aux prodigalités de son gendre, et le cuisinier, mécontent lui-même et moqueur. C'est à cette dispute que paraît se rapporter l'allusion d'Athénée, XIV, 659 B : *μάλιστα εισάγονται οἱ μάγειροι σκωπτικοί τινες, ὡς παρὰ Μενάνδρῳ ἐν Ἐπιτρέπουσιν* et peut-être aussi le fragment suivant (Ath., III, 199 E, fr. 178 Kock).

Ἐπέπασα

ἐπὶ τὸ τάρνχος ἄλας, ἐὰν οὕτω τύχη.

« J'ai saupoudré de sel la viande, à la bonne fortune ».

(396). Le cuisinier semble furieux de quelque incident malencontreux. Smikrinès, le voyant sortir en cet état, peut-être sa broche à la main, lui demandait probablement la cause de ce trouble, et ajoutait : οὐδεὶς πάρεστιν ἐχθρὸς ὑμῖν. — Ποικίλον, sans doute « fertile en incidents ».

(401). Ἐγμῖν. Le cuisinier, dans sa colère, parle aux gens de la maison, comme s'ils étaient là. — Εἰς μακαρίας ἀπίτε. Cf. Aristoph., *Caval.*, 1151 et l'explication du scoliate, qui est probablement la meilleure : ἀντι τοῦ εἰς ὄλεθρον κατ' εὐφημισμὸν, ἐπεὶ καὶ οἱ τεθνεώτες μακαρίζται λέγονται.

Ici pourrait se placer également un fragment publié en 1891 par Jernstedt (1) et où figurent, avec le nom de Charisios, des allusions à une situation dramatique qui est précisément celle qu'on vient de voir. Il faudrait admettre alors qu'Onésimos, ne trouvant plus le cuisinier à son poste, revient le chercher, tandis qu'il se dispute avec Smikrinès. Ce fragment constitue une fin d'acte qui semble fort bien à sa place ici.

.....
 (403) [ὄΝ. Οὕτως ἀγαθόν τί σοι γένοιτο.

[ΣΜ.] Μὴ λέγε

[μηδὲν σύ γ'·] οὐκ εἰς κόρακας; οἰμῶξει μακρά.

(405) (A part) [Ἄλλ' εἶμι ν]ῦν εἶσω· σαφῶς τε πυθόμενος

[πῶς ταῦτ' ἔχει, με] τὰ τῆς θυγατρὸς βουλευόμεναι

[τίνα δὴ τρ]όπον πρὸς τοῦτον ἤδη προσθαλῶ.

(Smikrinès entre chez Charisios).

[ΜΑ. Εἴπωμ]εν αὐτῷ τοῦτον ἦκοντ' ἐνθάδε;

[ὄΝ. Εἴπωμ]εν. Οἷον κίναδος· οἰκίαν ποεῖ

(410) [ἀνάστα]τον.

[ΜΑ.] Πολλὰς ἐβουλόμην ἄμα.

[ὄΝ. Πολλάς;]

[ΜΑ.] Μίαν μὲν τὴν ἐφεξῆς.

[ὄΝ.] Τὴν ἐμὴν;

[ΜΑ. Τὴν σί]γ γ'.

[ὄΝ.] Ἴωμεν δεῦρο πρὸς Χαρίσιον.

403. [Οὕτως ἀγαθόν. Supplément de Leeuwen. J'ai réparti les rôles entre les personnages d'après la conception de la scène indiquée ci-dessus.

404. [Μηδὲν σύ γ'] Leeuwen.

(1) Jernstedt, *Observ. palaeogr. et philol. ad fragmenta Comicor. Attic.*, 1891 (en russe). Ce fragment a été publié de nouveau par Kretschmar, *De Menandri reliquiis nuper repertis*, Leipzig, 1906. Van Leeuwen (*Men. Qual. fabul.*, 2^e ed., p. 16) le rapporte au premier acte dont il aurait formé la conclusion. La raison qu'il en donne est que ce fragment annonce l'entrée du chœur, formé d'une bande avinée. Il ne me paraît ni prouvé ni probable que cette bande constituât un chœur permanent, analogue à celui des comédies du v^e siècle. Rien n'eût été plus monotone que de voir reparaitre entre tous les actes une pareille troupe. Au contraire, introduite passagèrement au milieu de la pièce, elle y apportait un élément de gaieté turbulente qui devait plaire au public. Les autres entractes pouvaient être remplis par des intermèdes d'une autre nature.

On. Cela étant, grand bien te fasse !

Smi. Pas un mot de plus : va te faire pendre. Tu me paieras cela. — (*A part*) Je vais entrer. Il faut que je sache exactement ce qui se passe ; ensuite, je verrai avec ma fille comment je dois me comporter avec ce gaillard-là. (*Il entre chez Charisios*).

Cuis. Faut-il dire au maître que le vieux vient d'arriver ?

On. Allons le lui dire. En voilà un malin. Il détruit lui-même sa maison.

Cuis. Je voudrais bien qu'il en détruisît d'autres en même temps.

On. D'autres ?

Cuis. Une du moins, celle d'à côté.

On. La mienne ?

Cuis. La tienne.

On. Allons ici trouver Charisios.

405. [Ἄλλ' εἶμι ν]ῦν Jernstedt.

406. Leeuwen : [ἤδη τὸ πᾶν]. MC : [πῶς ταῦτ' ἔχει].

407. Leeuwen : [δύττω τροπόν. MC : [τίνα δὴ τροπόν.

408. Εἴπωμ]εν Leeuwen.

409. Jernstedt : [ῥωμ]εν. MC : [εἴπωμ]εν.

410. MC : [ἀνίστα]τον.

411. Πολλὰς Jernst., Leeuwen.

412. Τὴν σή]ν Jernst., Leeuwen.

403. Il est impossible de savoir si ce souhait (que j'attribue à Onésimos) était ironique ou s'il cherchait à apaiser Smikrinès.

404. Οἰμῶξε: μακρά. Cf. v. 159 et la note.

406. Πῶς ταῦτ' ἔχει. Ces mots montrent que Smikrinès vient d'apprendre (peut-être par les propos du cuisinier) quelque chose de nouveau, qui l'intéresse. Il a su sans doute qu'Habrotonon avait quitté brusquement la salle du banquet et combien Charisios semblait troublé.

407. Πρὸς τοῦτον, Charisios.

408. Ἀὐτῷ désigne le maître, Cha-

risios.

409. Οἰκίαν « sa maison ». A la fin de la pièce, dans la dernière scène, le même Onésimos dira presque la même chose au même Smikrinès (συντρέχει σε, v. 487). — Κίναδος est ironique.

410. Πολλὰς, « plusieurs autres maisons », c'est à dire celle de Charisios. Cf. ci-dessus, v. (401) : εἰς μακροίτας [ἄπιτε].

411. Τὴν ἐφεξῆς, celle qui est à la suite (de la maison de Smikrinès).

412. Onésimos ne répond pas aux mauvais propos du cuisinier : il ne les prend pas au sérieux.

[ΜΑ. Ἰωμ]εν ὡς καὶ μαιρακυλλίων ὄχλος
 [εἰς τὸν τόπον τις ἔρχεθ' ὑποθεθεργ[μένων,
 (415) [οἷς μ]ή 'νογλεῖν εὐχαιρον εἶναί μοι δοκεῖ.

(Tous deux rentrent dans la maison. Entre une troupe de jeunes gens en gaité (κωμασται), qui viennent chanter et danser devant la maison de Charisios).

[Χο]ρ[οῦ.]

ACTE TROISIÈME

Le fragment qui précède immédiatement se continue, après le chœur, par quelques mots formant les débris du début d'une scène, dont il est impossible de rien dire (1). C'était la première du troisième acte.

Toute cette partie de la pièce nous manque. Nous pouvons du moins indiquer quelques-uns des éléments de l'action qui s'y déroulait et peut-être en deviner quelques autres.

Habrotonon exécutait évidemment ce qu'elle avait projeté. Elle portait l'anneau à Charisios qui le reconnaissait pour sien, et alors elle lui présentait l'enfant, en se faisant passer pour la mère. Il est peu probable, d'ailleurs, que cette fausse reconnaissance eût lieu sous les yeux du spectateur. Ménandre n'aurait pas fait jouer d'avance

413. Ἰωμ]εν Jernstedt.

414. Εἰς τὸν Jernstedt. — ὑποθεθεργ[μένων] Leo.

415. Οἷς μ]ή Leo.

(1) Voici ces débris :

Επι... πάντα ταν..

.....

καὶ.....

Leeuwen y voit le début d'un monologue de Smikrinès et restitue ainsi le premier vers :

Ἐπί[σταμαι νῦν] πάντα τᾶ[νδον πάνυ καλῶς.]

413. Μαιρακυλλίων ὄχλος.. ὑποθεθεργμένων. Nous avons ici la peinture et la mise en scène d'un κῶμος, c'est-à-dire d'un cortège joyeux

de buveurs, qui se rend en chantant chez des amis, attablés eux-mêmes. Cf. Platon, *Banquet*, c. 30, scène de l'entrée d'Alcibiade.

Cuis. Allons. Car voici une bande de jeunes gens quelque peu arrosés de vin qui s'avance par ici. Il sera bon, je crois, de ne pas se mettre en travers. (*Ils rentrent tous deux dans la maison. Entre une troupe joyeuse, qui danse en chantant.*)

CHŒUR.

cette scène par Habrotonon dans son entretien avec Onésimos (voy. plus haut v. 300-318), si elle avait dû la jouer une seconde fois un peu après. On admettra plutôt que cela se passait en dehors de la vue du public, qui en était seulement instruit par des allusions plus ou moins développées.

Un des principaux rôles devait être tenu par Charisios. Car il est difficile de croire que ce personnage, si intéressant, ne parût qu'à la fin de la pièce. La fausse confiance d'Habrotonon et la présentation de l'enfant, qu'il reconnaissait pour sien, produisaient probablement en lui un effet tout opposé à celui sur lequel la joueuse de luth avait compté. Bien loin de se réjouir de sa paternité imprévue, il en était à la fois humilié et embarrassé. Je croirais volontiers qu'il consultait à ce propos son ami Chaerestratos, qui essayait d'abord de lui faire prendre la chose plus joyeusement, puis, le voyant mécontent de lui-même et accablé de tristesse, lui conseillait au moins de garder son secret pour lui. En admettant cette hypothèse, on rapporterait naturellement à cette scène deux fragments anciennement connus comme appartenant à l'*Arbitrage*.

Tous deux expriment bien l'idée que nous prêtons ici au conseiller de Charisios. Voici le premier :

(Orion, *Anthol.*, 7, 8; fr. 179 Kock).

Οὐδὲν πέπονθας δεινόν, ἂν μὴ προσποῖ.

« Il ne t'est rien arrivé de fâcheux, si tu n'en parles pas. »

Et le second n'est, en quelque sorte, que le commentaire du premier.

(Slobée, *Floril.*, 89, 5; fr. 176 Kock).

(417) Ἐλευθέρω τὸ καταγελάσθαι μὲν πολὺ
ἀσχιστόν ἐστι · τὸ δ' ὀδυνᾶσθ' ἀνθρώπινον.

« Ce qu'il y a de plus humiliant pour un homme libre, c'est de prêter à rire. Quant à souffrir, c'est le propre de l'humanité ».

Charisios se décidait probablement à garder chez lui l'enfant et la prétendue mère, sans ébruiter la chose. Mais il ne pouvait empêcher que Smikrinès, son beau-père, et Pamphilé, sa femme, n'en fussent instruits. Et voici alors ce qu'on peut conjecturer. Smikrinès, croyant que l'enfant était né d'Habrotonon, s'indignait de l'outrage infligé à sa fille, s'emportait contre Sophroné, qui n'avait rien vu ni rien su, et la chargeait avec menaces d'emmener immédiatement Pamphilé et de la conduire chez lui. Pamphilé consentait à se retirer provisoirement chez son père, mais non à rompre définitivement avec son mari, qu'elle espérait toujours ramener. Il semble qu'elle ait décidé de tenter une démarche auprès d'Habrotonon. Peut-être, à ce moment, devinait-elle, d'après certains indices ou certaines confidences, que l'enfant dont Habrotonon se disait la mère était en réalité le sien. Il s'agissait donc de connaître au juste son dessein, de vérifier les faits, et de voir à quelles conditions on pourrait s'entendre avec elle, par des promesses ou des offres d'argent, pour l'amener à se racheter et à s'éloigner volontairement (1). Sophroné, à qui Pamphilé communiquait son intention, en la chargeant de la démarche, s'en effrayait d'abord et cherchait à l'en dissuader. Si cette conjecture est vraie, il y aurait lieu de rapporter à cette partie de la pièce un fragment que M. van Leeuwen a rattaché, avec quelque hésitation, à l'*Arbitrage*, sans trop savoir où le placer.

(1) On aurait là comme une première esquisse de la démarche que les deux pères, dans l'*Hécyre* de Térence, font auprès de Bacchis, bien que la situation soit d'ailleurs différente.

(Palladius, *Vita S. Chrysost.*, p. 142 Migne ; fr. 566 Kock).

(419) χαλεπόν, Παμφίλη,
 ἔλευθέρῃ γυναικί πρὸς πόρνην μάχη
 πλείονα κακουργεῖ, πλείον' οἶδ', αἰσχύνεται
 οὐδὲν, κολακεύει μᾶλλον.

« Il est difficile à une honnête femme, Pamphilé, de lutter contre une courtisane. Celle-ci a l'avantage de l'audace, de l'expérience ; elle ne rougit de rien, elle flatte davantage » (1).

Malgré cela, Pamphilé persistait dans son idée et Sophroné faisait prier Habrotonon par quelque esclave de venir la trouver devant la maison de Smikrinès. Nous relierons ainsi cette partie perdue à une scène conservée qui a dû se trouver au début du quatrième acte.

(1) Peut-être aussi Sophroné rappelait-elle ici tous ses chagrins antérieurs. Scol. Eurip., *Phénic.*, 1154 Dindorf : Τύφροσθαί ἐστι τὸ τοὺς ὀφθαλμοὺς συγκαχύσθαι. Μένανδρος ἐν Ἐπιτρέπουσιν :

ἔξετύφην μὲν οὖν
 κλάουσα.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

SOPHRONÉ, puis HABROTONON, portant l'enfant.

Sophroné, devant la maison de Smikrinès; fort troublée, elle gémit et tremble à la pensée de la commission dont elle s'est chargée et de la triste situation où est Pamphilé.

[‘AB.] (*elle sort de chez Charisios, en tenant l'enfant dans ses bras et sans voir d'abord Sophroné*) [τὸ παιδίον]

H 1 ἔξειμ' ἔχουσα. Κλαυμυρίζεται, τάλαν.

Πάλαι γὰρ οὐκ οἶδ' ὅ τι κακὸν πέπονθέ μοι.

(425) [ΣΩ.] Τίς ἄν θεῶν, τάλαιναν [ἐλ]εήσειέ με; 360

[‘A]B. Ἦ φίλτατοι [θεοί, πρόσ]ειμι [νῦν ἄ]ρα
καὶ [πεύσομαι τί με δεῖ] ποε[ἴν ·] πορεύσομαι.

(*Elle aperçoit Sophroné*)

Ἄ[λλ] ὡς ὀρῶ,] π[ρο]σέμεινέν ἐμέ · καλῶς · ἐπεὶ

οὐ[κ ἤ]λθον ἄλλως. — Προσμένειν τι δ[ο]κεῖς σύ μοι.

(430) [ΣΩ.] (*à part*) Αὐτὴ ἴσιν [ἦν ἐγ]ῶδα. — Χαῖρε, φιλότατη. 365

Γ[γῶ]ναι δ[έ] σ' ἔδοξα · δ[εῦ]ρό μοι ·

(*montrant Pamphilé au balcon*) τὴν ἔ[ν]δοον, ἦν, —

[‘AB.] Λέγ' ἔμοιγ' ὅ λέγεις · πέρουσι [παρεγέν]εσθ', [εἰπ]έ [μοι],

357. MC : [τὸ παιδίον]. Ces mots me paraissent le complément nécessaire du verbe ἔχουσα. Habrotonon doit expliquer au public pourquoi, venant au rendez-vous assigné, elle porte avec elle l'enfant.

358. Κλαυμυρίζεται. Ed. : κλαυ[θ]μυρίζεται. Mais la forme donnée par le papyrus est attestée par Photius, *Lex.*, *sub verbo*.

359. Ponctuation de van Leeuwen.

360. Ed. : τάλαινα, [ἐπελ]εήσειέ με. Leeuwen : τάλαιναν ἐλεήσειε. Vérifié par la lecture de Kœrte.

361. Pap. en marge : [·]BP. — Leo : θεοί. MC : [πρόσ]ειμι [νῦν ἄ]ρα.

358. Dans les premiers vers de cette scène, qui nous manquent, Habrotonon devait dire d'abord qu'elle venait au rendez-vous que Sophroné lui avait demandé et expliquer ensuite pourquoi elle avait pris avec elle l'enfant. Elle ne

pouvait le laisser, dit-elle, car il ne faisait que pleurer.

360. Sophroné est à la fois navrée de la situation de Pamphilé et terriblement embarrassée de sa commission.

361. Πρόσειμι: νῦν ἄρα. πορεύ-

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

SOPHRONÉ, puis HABROTONON (*portant l'enfant*).

(Le début manque).

Habr. (*sortant de chez Charisios*). ... Voilà pourquoi je sors avec l'enfant. Il ne fait que pleurer. C'est ennuyeux. Je ne sais ce qu'il a, depuis un bon moment déjà.

So. Quel dieu, hélas! aura pitié de moi?

Habr. O bonnes divinités, oui, j'irai la trouver, je saurai ce que je dois faire; allons, j'y vais. — (*apercevant Sophroné*) Ah! je vois qu'elle m'attendait. Tant mieux. Je ne suis pas venue inutilement. — (*à Sophroné*) Tu me parais attendre quelque chose.

So. (*à part*) Oh! c'est bien la femme que je connais. — (*à Habrotonon*) Salut, ma chère. Ah! il me semble te reconnaître. Regarde ici : (*mōntrant Pamphilé au balcon*) cette femme, dans la maison...

362. Suppléments de MC. Lecture très incertaine, sauf le dernier mot.

363. Suppléments de MC. A la fin, Pap. : κλωσσειαι. Ed. : κλωσ σε, πατ. MC : κλωσ : ἐπι... Tout ce passage est des plus incertains, même après la nouvelle tentative de déchiffrement de Kœrte.

364. Supplément de MC.

365. Lecture nouvelle, mais incertaine, de Kœrte.

366. Ligne presque entièrement effacée. Après le γ, il y a, selon Kœrte, une lacune de cinq lettres; puis un δ ou un λ, suivi d'une nouvelle lacune de cinq lettres; et ensuite δ[εῦ]ρό μοι τὴν ε —; les dernières lettres ont disparu.

367. Le changement de personnage indiqué par le papyrus se rapporte au vers 368 et non à 367. Il semble qu'il y ait lieu de supposer là une erreur du copiste. Ed. : λέγε μοι ἃ λέγεις. Lecture nouvelle de Kœrte : λέγ' ἔμοιγ' ὃ λέγεις. J'ai suppléé la fin du vers, qui est très incertaine.

σοματι. La répétition du verbe semble indiquer qu'Habrotonon, de son côté, n'est pas sans hésitation.

366. Δεῦρό μοι. τὴν ἔνδον. Si la restitution est juste, il faudrait compléter la phrase suspendue par un mot

tel que πρόσθελε.

367. Λέγ' ἔμοιγ' ὃ λέγεις. Cf. v. 298. La vue de Pamphilé (cf. 375), rappelle soudainement à Habrotonon le lieu et les circonstances de la rencontre.

- τοῖς Ταυροπολίοις ἐπὶ [χορείαν;]
 [ΣΩ. Ναί · σὺ δέ],
 γύναι, πόθεν ἔχεις, εἰπέ μοι, τὸν [π]α[ῖ]δα [δὴ]
 (435) λαβοῦσ'; - 370
 [‘AB.] ‘Ορᾶς τι, φιλτάτη, σοι γνώριμ[ον]
 [ῶν] τοῦτ' ἔχει; — Μηδέν με δείσης, ὦ γύναι.
 [ΣΩ.] Οὐκ [ἔτ]εκες αὐτὴ τοῦτο;
 [‘AB.] Προσποιησάμην,
 οὐχ [ἔν] ἀδικήσω τὴν τεκοῦσαν, ἀλλ' ἔνα
 κατὰ σχολὴν εὔροισι. Νῦν δ' —
 [ΣΩ.] Εὔρηκας οὔν;
 (440) [‘AB.] ‘Ορῶ γὰρ ἦν καὶ τότε. 375
 [ΣΩ.] Τίνος δ' ἐστὶν πατρός;
 [‘AB.] Χαρισίου.
 [ΣΩ.] Τοῦτ' οἶσθ' ἀκριβῶς, φιλτάτη;
 [‘AB.] [Τὸν αὐτὸν οἶδ' ὄνθ'] οὐ γὰρ τὴν νύμφην ὄρω
 τὴν ἔνδον οὔσαν.
 [ΣΩ.] Ναίχι;
 [‘AB.] Μακαρία γύναι,
 θεῶν τις ὑμᾶς ἠλέησε. Τὴν θύραν
 (445) τῶν γειτόνων τις ἐφόφηκεν ἐξιῶν · 380

368. Arnim : ἐπὶ [χορῶν κατάστασιν]. MC : ἐπὶ [χορείαν. — Σω. Ναί · σὺ δέ.]
 Lectures douteuses; lettres effacées.

377. Ed. : [Τοῦτ' οἶδα μάλιστα' ἐξ] οὐ γὰρ. Leo : [οἶδ', εἴ γε σή' στ' ἀφ'] οὐ. Leeuwen :
 [Χαρισίου τοῦδ']. MC : [τὸν αὐτὸν οἶδ' ὄνθ']. Voy. la note explicative.

380. Cité par le scol. d'Aristophane, *Nuées*, 133.

368. Pendant la réponse d'Habrotonon, Sophroné a reconnu les vêtements de l'enfant et sans doute quelque autre objet de parure qu'il porte. Elle sait donc maintenant ce qu'elle avait déjà soupçonné.

371. Μηδέν με δείσης. Habrotonon doit remarquer le trouble de Sophroné.

372. Οὐκ ἔτεκες; Sophroné a reconnu l'enfant comme étant celui de Pamphilé. Mais elle sait qu'Habrotonon

se fait passer pour sa mère. D'autre part, la question même que celle-ci vient de lui adresser semble indiquer qu'elle cherche la vraie mère. Sophroné doit donc poser la question qu'elle pose maintenant, mais avec hésitation et crainte, non pour s'éclairer sur le fait, mais pour connaître les intentions d'Habrotonon. La courtisane répond avec une franchise qui la rassure immédiatement.

374. Εὔρηκας οὔν; L'impatience de

Habr. vivement. Parle; l'année dernière, n'étiez-vous pas, dis-moi, aux Tauropolies pour la danse ?

So. Mais toi, femme, dis-moi : de qui tiens-tu cet enfant ?

Habr. Vois-tu sur lui, chère amie, quelque chose qui te soit connu ? n'aie pas peur de moi, femme.

So. avec hésitation. Ce n'est pas toi qui es sa mère ?

Habr. J'ai fait semblant; non pas pour faire tort à la mère, mais pour gagner du temps, afin de la trouver. Et maintenant...

So. Tu l'as trouvée ?

Habr. (montrant Pamphilé) Oui, car je vois celle que j'ai vue alors.

So. Et le père, qui est-il ?

Habr. C'est Charisios.

So. Tu en es bien sûre, chère amie ?

Habr. Je suis sûre que le père est l'homme dont je vois ici la jeune femme, celle qui est dans la maison.

So. C'est donc vrai ?

Habr. Bienheureuse femme, un dieu a eu pitié de vous. — Mais quelqu'un a fait du bruit à la porte de vos voisins, en sor-

Sophoné ne lui permet pas d'attendre qu'Habrotonon ait fini sa phrase.

375. Ὁρῶ γὰρ ἦν καὶ τότε, s. ent. *éoraxz*. Ces mots ne peuvent désigner que Pamphilé. Cf. v. 377, τὴν νόμφην ὁρῶ τὴν ἔνδον οὔσαν. Habrotonon voit donc Pamphilé, qui est en dedans de la maison de Smikrinès, probablement à un balcon ou à une fenêtre, d'où elle suit l'entretien. — Τίνος δ' ἐστὶν πατρός; Sophroné voyant qu'Habrotonon est au courant de ce qui s'est passé aux Tauropolies, pense avec raison qu'elle peut savoir quelque chose de l'inconnu qui a fait violence à Pamphilé.

377. Habrotonon a déjà dit que le père était Charisios. Elle répète la même chose sous une forme nouvelle et ingénieuse.

380. Τῶν γειτόνων: « de vos voisins ». Il s'agit de la porte de la maison de Charisios. Habrotonon, étant alors devant la maison de Smikrinès et parlant à Sophroné, peut s'exprimer ainsi. — Ἐψόφησεν. Scol. Aristoph., *Nuées*, 133: Πρακτικῆς δὲ ὅτι ἐπὶ τῶν ἔξωθεν κρουόντων κόπτειν λέγεται, ἐπὶ δὲ τῶν ἔσωθεν ψοφεῖν. Le mot ψοφεῖν ne paraît pas désigner un coup, mais plutôt le bruit du verrou que l'on tire ou de la clef dans la serrure.

εἴσω λαβοῦσά μ' ὡς σεαυτὴν εἴσαγε
 ἵνα καὶ τὰ λοιπὰ πάντα μου πύθῃ σαφῶς.

(Habrotonon et Sophroné entrent dans la maison de Smikrinès).

SCÈNE DEUXIÈME

['ON.] (*seul, sortant de chez Charisios*).

Ἵπομαίνειθ' οὔτος, νῆ τὸν Ἀπόλλω · μαίνεται ·
 ἐμάνη γ' ἀλ[η]θῶς. Μαίνεται, νῆ τοὺς θεοὺς.

- (450) Τὸν δεσπότην λέγω, Χαρίσιον. Χολή 385
 μέλαινα προσπέπτωκεν ἢ τοιουτον[ί] —
 τί γὰρ ἂν τις [εἰκάζει]εν ; — ἄλλο γέγον[έ] τι.
 Πρὸς ταῖς θύραις γὰρ ἔνδον ἄρτι [μακρὸν ἦν]
 γρόνον, διακύπτων, ἔν[θα] κἄνθα περιβλέπων].
- (455) Ὁ πατήρ δὲ τῆς νύμφης τι περὶ [τοῦ πράγματος] 390
 ἐλάλει πρὸς ἐκείνην, ὡς ἔοικ' · ὁ δ' [ὡς πυκνὰ]
 ἦλλαττε χρώματ', ἄνδρες, οὐδ' εἰπεῖν καλόν.
 « Ὡ γλυκυτάτη », δὲ, « τῶν λόγων οἴους λέγεις ·
 ἀνέκραγε, τὴν κεφαλὴν θ' ἄμ' ἐπάταξε σφόδρα
- (460) αὐτοῦ · πάλιν δὲ διαλιπὼν · « Οἶαν λαβὼν 395
 γυν[α]ῖχ' ὁ μέλεος ἠτύχηκα. » Τὸ δὲ πέρας,

383. Pap. et Ed. : ἵνα καὶ τἄλλα. Wilam. : τὰ λοιπὰ. Confirmé par la collation de Kœrte.

384. Devant ἐμάνη, on distingue sur le papyrus un signe, que Kœrte, d'après Diels, interprète comme signifiant que ce vers est une simple variante du précédent.

387. Pap. : τοιουτον. | τισαγαντις. Plusieurs lettres douteuses (Kœrte). Il semble bien que le supplément ἄλλο γέγονέ τι soit nécessaire. Dès lors, le commencement du vers doit être une parenthèse. De là ma restitution.

389. Ed. : διακύπτων ἐν[ί]οτε, πανταχοῦ σκοπῶν]. Wilam. : ἄρτι [πολὺν ἐγὼ] γρόνον

381. Εἴσω, dans ta maison (celle de Smikrinès, où est Pamphilé).

382. Τὰ λοιπὰ πάντα. Ménandre évite ainsi ingénieusement de répéter ce que le public savait déjà.

383-4. Gradation plaisante, qui montre qu'Onésimos s'affermirait dans son idée, à mesure qu'il l'énonce. Voy. toutefois la note critique du v. 384.

385. Χολή μέλαινα. La couleur

noire de la bile passait pour dénoter une altération profonde de l'organisme qui aboutissait à la folie. Cf. le mot μελαγχολῶ et le traité de Galien περὶ χολῆς μελαίνης, *Op.* Kuhn, t. V, p. 104.

388. Πρὸς ταῖς θύραις. ἔνδον. Charisios était dans sa maison (ἔνδον), mais près de la porte, dans un vestibule donnant sur la cour. — Μακρὸν. γρόνον, « depuis quelque temps ». Ce détail

tant. Prends-moi avec toi, conduis-moi dans ta maison, afin que je te dise le reste tout au long.

(Elles entrent toutes deux dans la maison de Smikrinès).

SCÈNE DEUXIÈME

On. (sortant de chez Charisios). Il perd la tête, par Apollon ; il est fou. Oui, c'est un véritable accès de folie. Il est fou, par les dieux. Je parle de mon maître, de Charisios. Une humeur noire s'est emparée de lui, ou quelque autre mal du même genre. Car, en vérité, que supposer ? Tout à l'heure, il était près de sa porte, en dedans de la maison ; il se penchait dans la cour, et là, il regardait au hasard. Or, le père de la jeune femme s'entretenait avec elle, de leur affaire, sans doute. Lui, cependant, changeait de couleur ; combien de fois, spectateurs, je ne saurais vous le dire. « Ah ! chérie », s'écriait-il, « quel langage tu tiens ! » Et en même temps, il se frappait la tête à grands coups. Puis, plus rien. Et, de nouveau : « Quelle femme j'ai épousée ! et que j'ai été malheureux ! » A la fin, quand il eut tout entendu et

διακύπτων ἐδ[υναμίην τὰ πίνθ' ὀράν. Mais il s'agit évidemment ici de Charisios et non d'Onésimos : la clarté du récit le veut ainsi. Leeuwen : ἀπ[ὸ]ς πολὺν] χρόνον διακύπτων ἔμ[ε]νε καὶ ἀκροώμενος]. Ces diverses restitutions modifient arbitrairement la lecture de la syllabe ἐν.. au vers 389. J'en propose donc une nouvelle. Voy. la note explicative.

390. Ed. : περὶ [τοῦ παιδίου]. Ce supplément précise trop le sujet de l'entretien. Wilam. : περὶ[οργῶς πίνυ]. Mais le mot τὶ suivi de περὶ semble bien indiquer que Onésimos a cru deviner le sujet de l'entretien (ὡς ἔοικε), au moins en général. Je propose donc περὶ [τοῦ πράγματος].

391. Ed. : [εὐθὺς ὡς]. Wilam. : [ὡς πυκνὰ].

394. Ed. : ἄν ἐπάταξε. Wilam. : ἀνεπάταξε. Leeuw. : ἔμ' ἐπάταξε.

donne de la vraisemblance au récit : Charisios a surpris par hasard la conversation qui l'a troublé.

389. Διακύπτων. Charisios est représenté comme se tenant sous un péristyle, près de la cour intérieure, αὐλή (cf. Platon, *Protag.*, 311 A, où il est question de l'αὐλή de la maison de Socrate). De temps en temps, il passe la tête entre les colonnes et regarde au hasard dans la cour. Il faut supposer que, de celle-ci, on peut entendre ce qui se dit chez le voisin, c'est-à-dire

chez Smikrinès.

390. Περὶ τοῦ πράγματος, sur l'affaire (qui le préoccupe), la séparation de Charisios et de Pamphilé.

391. Ὡς ἔοικε. Onésimos n'a pas entendu lui-même ce que disait Smikrinès ; mais il le devine d'après les propos de Charisios.

393. Τῶν λόγων, génitif exclamatif.

395. Πάλιν δέ se rapporte, non à διαλίπών, mais au verbe sous-entendu qui exprimerait l'idée de « s'écrier ».

396. Ἐτύχη κα. Le malheur dont il

- ὤς, πάντα διακ[ο]ύσας, ἀπῆλθ' εἴτω ποτέ,
 βρ[υ]χηθμός ἐνδόν, τιλμός, ἔκστασις συγγή.
 « Ἐγὼ γὰρ ἀλιτήριος · » πυκνὸν πᾶν
 (465) ἔλεγεν. « Τοιοῦτον ἔργον ἐξείργασμ[έν]ος 400
 αὐτός, γεγονώς τε παιδίου νόθου πατήρ,
 οὐκ ἔσχον οὐδ' ἔδωκα συγγν[ώμ]η[ς] ἐγὼ
 οὐθὲν ἀτυχούσῃ ταῦτ' ἐκείνῃ, βάρβαρος
 ἀνηλεής τ' ». Ἐλοιδορεῖ τ' ἐρωμένως
 (470) [ἀ]υτῷ · βλέπει θ' ὕφαιμον, ἡρεθισμένος. 405
 Πέφρικ' ἐγὼ μὲν · αὐός εἰμι τῷ δέει ·
 οὕτως ἔχων γὰρ αὐτὸν ἄν ἴδῃ μέ που
 τὸν διαβαλόντα, τυχὸν ἀποκτείνει[εν] ἄν.
 Διόπερ ὑπεκδέδουκα δεῦρ' ἔξω λ[ά]θρα ·
 (475) καὶ ποῖ τράπωμαί γ'; ἐς τί βουλής; οἴχομαι, 410
 ἀπόλωλα. Τὴν θύραν πέπληχεν ἐξιῶν ·
 Ζεῦ σῶτερ, εἴπερ ἐστὶ δυνατόν, σφίζέ με.

(Il se blottit dans un coin, près de la porte).

SCÈNE TROISIÈME

ONÉSIMOS, CHARISIOS.

[XA.] (sans voir Onésimos).

- Ἐγὼ τις ἀναμάρτητος, εἰς δόξαν βλέπων
 καὶ τὸ καλὸν ὃ τί ποτ' ἐστὶ καὶ ταίσχρόν σκοπῶν,
 (480) ἀκέραιος, ἀνεπίπληκτος αὐτὸς τῷ βίῳ, 415

399. Ed. : ἐγὼ γὰρ, [ἐγωγ'] ἀλιτήριος. Crœnert : ἐγὼ γὰρ ἀλιτήριος.

400. Ἐξείργασμ[έν]ος αὐτός, ponctuation de Wilamowitz.

402. Ed. : συγγν[ώμ]η[ς] ποτέ. Eitrem : ἐγὼ. — 403. Ed. : ταῦτα. Wilamowitz : ταῦτά.

405. Ed. : εἴσω. Wilam. : αὐτῷ. Confirmé par la collation de Kœrte.

parle est triple : sa femme a eu un enfant dont il n'est pas le père; il l'a méconnue; et lui-même, en donnant naissance à un bâtard, a porté le trouble dans sa propre maison. — Τὸ δὲ πέρας, cf. v. 70.

398. Βρυχηθμός. Cf. Soph., *OEd. roi*, 1265 : δεινὰ βρυχθεῖς.

399. Ἀλιτήριος = ὁ ἀλιτήριος. « C'est moi (et non pas elle) l'ennemi des dieux ».

400. Ἐξείργασμ[έν]ος αὐτός. « Moi-même » (ἀναμαρτητός τις).

403. Ἀτυχούσῃ ταῦτά. Expression concise, équivalent à τὰ αὐτὰ παθούσῃ δι' ἀτυχίας. — Βάρβαρος. Notez le

qu'il se fut enfin éloigné, il rugissait à l'intérieur, s'arrachait les cheveux; un transport succédait à un autre. « C'est moi le misérable ! » répétait-il à chaque instant. « Quoi ! j'ai commis moi-même une si mauvaise action, j'ai donné le jour à un bâtard; et je n'ai pas eu, je n'ai pas témoigné la moindre indulgence pour elle, dont le malheur est le même. Je suis un barbare, sans pitié ! » Il s'injurait ainsi lui-même de toutes ses forces. Et maintenant il a les yeux injectés de sang, il est furieux. J'en ai le frisson; je sèche de peur. Car, en cet état, s'il m'aperçoit, moi qui ai fait sur elle ce mauvais rapport, il pourrait me tuer. Voilà pourquoi je me suis faulilé dehors furtivement. A présent quel recours? quel parti prendre? Je suis perdu, c'en est fait de moi: il a fait claquer la porte, il sort; Zeus sauveur, si tu en as le moyen, sauve-moi!

(Il se blottit dans un coin, près de la porte.)

SCÈNE TROISIÈME

ONÉSIMOS, CHARISIOS.

Char. (sortant de chez lui, sans voir Onésimos). Moi, l'homme impeccable, si préoccupé de considération, qui étudiais en quoi consiste l'honnête et son contraire, moi, exempt de vices, irrépro-

sens moral de ce mot, qui s'est développé vers ce temps.

405. Βλέπει θ' ὕραιμον. « Les yeux injectés de sang », signe de fureur. Eudème de Rhodes, contemporain de Ménandre, applique cette locution à une lionne furieuse (Elien, *Hist. des anim.*, III, 21). Le changement de temps marque le passage de l'action répétée (ἐλοιδόρει) à l'état plus ou moins durable (βλέπει).

408. Τὸν διαβαλόντα. Cf. v. 205.

410. Ποῖ τράπωμαί γε; « A quoi recourir ? » Cf. Aristoph. *Gren.*, 296 : Ποῖ δῆτ' ἄν τραποίμην. — Οἴχομαι. Cf.

Esch., *Suppl.*, 767 : οἴχομαι φόβῳ. Synonyme de ἀπόλωλα.

411. Πέπληχεν. Ne pas confondre avec ἐψόχηεν, sup. 380. Πέπληχεν marque un mouvement violent.

413. Τις ἀναμάρτητος. Il rapporte ce qu'on disait de lui; on l'appelait ἀναμάρτητός τις.

414. Ὁ τί ποτ' ἔσσι. Charisios méditait sur la nature et l'essence des choses. Il faisait de la philosophie.

415. Αὐτὸς τῷ βίῳ. Charisios insiste sur ce que sa personne et sa conduite étaient en accord avec sa philosophie.

- εὖ μοι κέχρηται καὶ προσηκόντως πάνυ
τὸ δαιμόνιον · ἐνταῦθ' ἔδειξ' ἄνθρωπος ὢν ·
αὐτὸς τρισακχόδαιμον, μέγала φυσᾶς καὶ λαλεῖς.
'Ακούσιον γυναικὸς ἀτύχημ' οὐ φέρεις,
(485) αὐτὸν δὲ δεῖξω σ' εἰς ὅμοι' ἐπταικότα · 420
καὶ χρήσεται αὐτῇ σοι τό[τ'] ἠπίως, σὺ δὲ
ταύτην ἀτιμάζεις · ἐπιδειχθήσει θ' ἅμα
[ἀ]τυχῆς γεγωνὸς καὶ σκαιὸς ἀγνώμων τ' ἀνήρ.
[Ὅμοιά] γ' εἶπεν οἷς σὺ διενόου τότε
(490) [πρὸς] τὸν πατέρα · — Κοινωνὸς ἦκειν τοῦ βίου, 425
[νῦν κείνον] οὐ δεῖν τάττυχημ' αὐτὴν φυγεῖν
[τὸ συμβέ]θε[λή]κος. Σὺ δὲ τις ὑψηλὸς σφόδρα.

La suite de la scène nous manque. On peut supposer que Charisios apercevait Onésimos et s'emportait contre lui. Onésimos, épouvanté, et voyant que la ruse d'Habrotonon avait mal tourné, révélait à son maître le mensonge dont elle avait usé. Charisios, de plus en plus irrité, lui ordonnait alors d'aller la chercher immédiatement. Peut-être, avant que l'ordre ne fût exécuté, sortait-elle spontanément de la maison de Smikrinès pour venir d'elle-même expliquer tout.

Il nous reste un fragment seulement de cette scène d'explication, mais un fragment qui contient précisément la révélation décisive. Le voici :

418. Arnim a vu que ces vers, mis par Charisios dans la bouche du δαιμόνιον, constituent une prosopopée. Mais il a eu tort, je crois, de faire commencer les paroles du dieu à ἄνθρωπος ὢν.

424. Ed. : ἐναντία. MC : ὅμοια.

426. Ed. : κοινωνόν. Leo : τοῦ δ'ανδρός. BM : οὐκ ἀρά σου. MC : νῦν κείνον. Voy. la note explicative.

427. Ed. : ἄρ' εὐσεβής τις; Arnim : τὸ συμβεθηκός. Confirmé par la collation de Körte.

416. Εὖ μοι κέχρηται. L'anacoluthie est en rapport avec le trouble du personnage et fait ressortir l'ironie amère de ses paroles.

chable dans ma conduite, ah! la divinité vraiment m'a bien traité et suivant mes principes! et j'ai bien montré ici que je suis homme! « O pauvre misérable, tu fais l'orgueilleux en ton âme et en tes discours. Ce malheur de ta femme, où sa volonté n'est pour rien, tu ne peux le supporter. Eh bien, toi même, je veux qu'on te voie donner sur le même écueil. Et elle, alors, elle sera douce envers toi; mais toi, tu veux l'humilier. Et il sera ainsi prouvé que tu es à la fois malheureux, brutal et ingrat. Certes, le langage qu'elle a tenu à son père ressemblait vraiment bien à ce que, toi, tu méditais! Elle disait qu'elle était venue ici pour partager ta vie, et que maintenant elle n'avait pas le droit de se dérober au partage de la peine commune qui est advenue. Mais toi, tu n'es qu'un orgueilleux...

.....

417. Τὸ δαμόνιον. Charisios n'est pas un Epicurien comme son serviteur (voyez la dernière scène). Ce serait plutôt un Platonicien. — Ἐδειξ' ἀνθρώπου ὄν. Cf. Thuc., IV, 73 : ἔδειξαν ἑτοῖμοι ὄντες.

418. Ὁ τρισκακόδαιμον. Cette prosopopée est naturelle de la part d'un homme habitué à la méditation religieuse et morale. — Μεγάλα sert à la fois de complément aux deux verbes. L'expression μέγα ou μεγάλα φροσᾶν, synonyme de μέγα φρονεῖν est probablement une image empruntée au jeu de la flûte. Cf. Soph., inc. fragm. 753, 1 : φροσᾶ γὰρ οὐ μικροῖσιν ἀλίτκοις ἐστὶ, ἀλλ' ἀγρίαις φύσαισι φορβείας ἄτερ.

420. Δείξω. Le dieu est censé prophétiser. Il a tout prévu et annoncé d'avance. Le mot s'applique à la révélation qui a lieu par le moyen de l'anneau retrouvé.

421. Τότε, après cette révélation. Allusion à ce que Charisios vient d'entendre.

422. Ἐπιδειχθήσεται. Ce mot s'applique à une démonstration par preuves. Ici les preuves ressortent des faits.

423. Ἄτυχής, « malchanceux », ce qui est déjà une humiliation. — Σκαίος, « brutal », chose plus humiliante encore pour un homme d'une éducation raffinée. — Ἀγνώμων, « ingrat », puisqu'il rend le mal pour le bien.

424. Ὀμοῖα. Même ironie que plus haut, 416.

426. Νῦν, marque ici, comme souvent, une conséquence ou une conclusion. — Κοινόν, c'est-à-dire ἐπὶ κοινόν ἐστὶ. Le malheur de Charisios, qui a donné le jour à un bâtard, atteint la famille; il est commun aux deux époux. Le raisonnement repose sur la relation entre κοινῶς et κοινόν.

SCÈNE QUATRIÈME

CHARISIOS, HABROTONON, ONÉSIMOS (?).

- ['AB.]
- Q 2 [Σοῦ δ' εἰ τὸ πρῶτον ἄρ' εἰ]πειράθη[ν ἐγώ,] 437
[μή μοι χαλέπαινε, ν[ῆ] τὸν Ἀπόλλω [καὶ θεοῦς].
- (495) [XAP. Τί δέ μ]ε περισπᾶς, ἱερόσυλ';
['AB.] Ἐ[μ]οὶ μάχου,
βέλτε]στε. Τῆς γαμετῆς γυναικός ἐστὶ σου, 440
[δῆλον] γ[ά]ρ, οὐκ ἀλλότριον.
[XAP.] Εἰ γὰρ ὄφελεν.
['AB. Νῆ τῆν] φ[ί]λην Δήμητρα.
[XAP.] Τίνα λόγον λέγεις;
['AB. Ὅν οἶδ'] ἀληθῆ.
[XAP.] Παμφίλης τὸ παιδίον
(500) [τοῦτ' ἐστ]ί;
['AB. Ναί · καὶ σόν γ' ὀμο[ί]ως.
[XAP.] Παμφίλης.
[Ἀθρότο]νον, ἵκε[τ]εῦω σε, μ[ή] μ' ἀναπ[τ]έρου. 445

437. Je suis l'opinion de Legrand, qui considère Q 2 comme le recto de la page dont Q 1 est le verso.

438. La restitution que je propose pour ces deux vers est évidemment tout arbitraire dans le détail. Je crois du moins qu'elle donne le sens général. Nous voyons par la suite que Charisios est fort irrité. qu'il reproche à Habrotonon de le faire languir. Il en résulte qu'elle a dû commencer par une justification de sa conduite avant d'en venir à la révélation décisive, ce qui est d'ailleurs naturel.

440. Pap. : ...μτε, Legrand : βέλτε]στε. Les trois dernières lettres seules sont certaines, d'après Kœrte.

441. [Δῆλον] γ[ά]ρ. Ed. : τὸ παιδ[ί]ον. Kœrte a corrigé cette lecture. Au lieu de Π, il faut lire un γ, et, au lieu du ν, un ρ. Le mot γάρ est donc presque certain. Le supplément τέκνον, que propose Kœrte, ne me paraît pas possible. L'article serait

437. Ἐπειράθη ν. C'est en effet « une épreuve » que la comédie jouée par Habrotonon. Elle voulait s'assurer que Charisios était bien le père de l'enfant.

Cf. v. 282.

438. Νῆ τὸν Ἀπόλλω καὶ θεοῦς.

Cf. v. 183.

439. Ηερισπᾶς. Proprement « tirer

SCÈNE QUATRIÈME

CHARISIOS, HABROTONON, ONÉSIMOS (?)

.....
Habr......
 et si j'ai voulu d'abord t'éprouver, ne te fâche pas contre moi,
 par Apollon et par les dieux.

Char. Pourquoi me fais-tu ainsi languir, coquine ?

Habr. Bon ! traite-moi maintenant en ennemie ! Eh bien, cher
 ami, c'est ta propre femme qui est la mère de l'enfant, sans le
 moindre doute, et non une étrangère.

Char. Ah ! si cela était !

Habr. Cela est, par la bonne Déméter.

Char. Voyons, que dis-tu là ?

Habr. Ce que je sais être vrai.

Char. Ainsi, tu affirmes que l'enfant est celui de Pamphilé ?

Habr. Oui. Et le tien en même temps.

Char. L'enfant de Pamphilé ! Habrotonon, de grâce, ne me
 donne pas un faux espoir !

nécessaire ; et la place de γάρ semble dénoter une parenthèse. Le mot παιδίον
 doit être sous-entendu.

442. Pap. : ... φ. την Δημητρα. Headl. et O. H. dans *Berl. Phil. Wochenschr.*,
 1908, p. 414 : [νή την] φ[ίλ]ην Δημητρα.

443. Ed. : πάνυ μὲν ἀληθῆ. Kœrte : πάντως. MC : ὅν οἶδ'. La lacune est de
 cinq lettres.

444. Ed. : τάληθές ἐστιν. Arnim : τοῦτ' ἐστι. Le ν, d'après Kœrte, est un débris
 du mot γαί, nécessaire à la mesure ; car on lit après σόν un γ, omis par le
 premier éditeur.

tout autour », « faire tourner quel-
 qu'un sur lui-même », par suite « faire
 languir ».

440. Τῆς γαμετεῆς γυναικός. Ha-
 brotonon insiste ici sur la qualité de
 Pamphilé ; elle met, comme on dit, les
 points sur les i. — Ἀλλότριον, né
 d'une femme étrangère à ta famille.

444. Καὶ σόν γ' ὁμοίως. Cela revient
 à dire : « Il est son enfant au même
 titre qu'il est le tien ».

445. Ἀναπτέρου. Proprement « don-
 ner des ailes », par suite « exalter ».
 Xénoph., *Hellén.*, III, 4, 2 : ἀνεπτέρω-
 μένων δὲ τῶν Λακεδαιμονίων.

Comment s'achevait cette scène? Habrotonon ne pouvait convaincre Charisios et lever ses doutes qu'en lui racontant comment elle avait reconnu en Pamphilé la jeune fille qu'elle avait vue aux Tauropolies et sans doute en faisant corroborer son témoignage par Sophroné, qui pouvait fournir des détails sur la naissance et l'exposition de l'enfant. Mais il est probable que, pour éviter des redites, ces explications n'étaient pas données devant le public. Charisios, transporté de joie après la première révélation, devait entrer chez Smikrinès, sans doute absent, pour y retrouver Pamphilé; ce qui terminait probablement le quatrième acte.

ACTE CINQUIÈME

Il ne nous reste du cinquième acte que la fin, avec quelques débris difficiles à interpréter et à classer. Une partie même de l'action nous échappe. Ce qui nous en manque peut être évalué approximativement à une centaine de vers (1).

(1) Voici sur quoi repose ce calcul. Nous possédons une feuille complète de quatre pages (la feuille H du papyrus), qui comprend les vers 358 à 391 (première page de H, ou H 1), les vers 392 à 427 (deuxième page de H, ou H 2), puis, les vers 446 à 481 (troisième page de H, ou H 3) et 482 à 518 (quatrième page de H, ou H 4). Le débris du feuillet Q (1 et 2, recto et verso) se place entre les vers 427 et 487, c'est-à-dire entre la seconde et la troisième page de la feuille H. Il appartient donc à une feuille qui était insérée dans la feuille H. Cette feuille

Charisios, comme l'a bien vu Leo, avait dû ramener chez lui Pamphilé après que tout malentendu entre eux avait disparu. Cela se faisait en l'absence de Smikrinès et, bien entendu, sans son assentiment.

Presque au début de l'acte se place probablement un court fragment de neuf vers (1). On l'a interprété et par suite restitué diversement. Toutefois, on croit, en général, qu'un personnage, Chærestratos, dont on fait le père de Charisios, y louait ceux qui avaient bien servi son fils : Onésimos, Habrotonon. On suppose même qu'il y était question d'affranchissement. Le texte, je crois, se prête mal à cette interprétation, qui ne réussit même pas à l'éclaircir complètement.

S'il faut hasarder une conjecture, je concevrais pour ma part les choses d'une manière assez différente. Ces quelques vers me paraissent devoir être attribués à Pamphilé, s'adressant à Onésimos, après qu'elle est rentrée chez son mari. Elle lui faisait savoir comment elle entendait témoigner sa reconnaissance à Habrotonon, et lui conseillait, à lui, non sans une ironie assez justifiée, de continuer à servir son maître comme il l'avait fait jusque là. Voici le texte, tel qu'on peut le restituer d'après cette donnée.

comprenait quatre pages que nous appellerons Q a, Q b, Q c et Q d. Le fragment Q 2, que nous avons placé le premier devait se trouver au bas de la page Q a, puisqu'il ne fait pas suite immédiatement au vers 427 ; par conséquent le fragment Q 1, qui est au verso du premier, se trouvait au bas de Q b. Ce fragment appartenait par hypothèse à la première scène du cinquième acte, qui commençait à peu près en haut de cette page. Restaient donc deux pages (Q c et Q d) pour rejoindre la page II 3, que nous possédons. Chaque page étant de 36 vers environ, cela donne, pour les trois pages du début de cet acte, environ 108 vers.

(1) Q 1, formant le verso du débris Q 2. Ces deux fragments ont dû être séparés l'un de l'autre par une trentaine de vers à peine, ou même moins, si l'on tient compte de l'indication $\chi\omicron\rho\omicron\zeta$ qui devait marquer la fin du quatrième acte.

SCÈNE PREMIÈRE

- Q 1 [ΠΑΜ.] [Ἐπει δ' ἕα] λωκ[υῖ' εἴθ' ὑπερέτησ' ἐμοί] 428
 γ[αριέστ]ατ', ἦδ[η] τὸ μετὰ τα[ῦτ' ἔσται φίλη.]
 Ὅπω[ς δὲ σὺ] μενεῖς ὄν Χαρισίω [τρόπον] 430
 (505) οἶόνπ[ερ] οἶσθα πιστός. Οὐ γάρ ἐστ[ι] δῆ[ι]
 ἔταιρίδιον τοῦτ', οὐδὲ τὸ τυγχόν [ταῦτ' ἄρ' ἦν,]
 σπουδῆ δέ · καὶ παιδάριον (ἔ)[κ]ηρέψει μάλα
 ἐλευθέρως.
 (*Voyant qu'Onésimos s'apprête à protester, elle l'arrête d'un geste :*)
 Πάξ. Μὴ βλέπ' [ἐκπεπληγμένον.]
 K[α]ὶ πρῶτον αὐτ[ή]ν καταμόν[ας λαβοῦσ' ἐγώ], 435
 (510) τὸν φίλτατον καὶ τὸν γλυκύτατ[ον παῖδ' ἐμόν]
 [φέρειν σὺν αὐτῇ βούλομ' εἰς τὴν οἰκίαν].

428. Il ne reste de ce vers que la syllabe λωκ. Ma restitution n'a d'autre objet que d'indiquer ce qui est possible, comme sens général.

429. MC : γ[αριέστ]ατ'. Sudhaus : X[αριέστ]ατ'. Ce supplément a donné lieu à la conjecture qui introduit ici Chærestratos et en fait le père de Charisios. On lui attribue alors les paroles suivantes, en supposant des changements de personnages que le papyrus n'indique pas, et on fait de lui une sorte de justicier qui prononce sur les mérites de chacun. Rien de plus fragile que cette construction. — Pap. : ηδε. Sudhaus : ηδη. — MC : ἔσται φίλη.

430. Sudhaus, Koerte : [δι]αμενεῖς. MC : δὲ σὺ μενεῖς. — MC : τρόπον.

431. MC : ἐστ[ι] δῆ[ι].

432. MC : [ταῦτ' ἄρ' ἦν].

433. Ed. : ἴου δὲ δῆ. Collation de Koerte : σπουδῆ δέ. — Pap. : παιδάριον σ... Ce sigma est impossible, car la syllabe ον doit être brève. Je le corrige en ε et je supplée εἰκηρέψει μάλα.

434. Pap. : ελευθερος δαξ. Leo a corrigé δαξ, mot barbare, en πάξ, interjection signalée par Hesychius (voy. la note explicative) et connue par un fragment de Diphile (fr. 96 Kock). — Sudhaus : ἐλευθέρως — MC : [ἐκπεπληγμένον].

435. Ed. : αὐτόν. Collation de Koerte : αὐτήν. — MC : [λαβοῦσ' ἐγώ].

436-7. MC : [παῖδ' ἐμόν]. Ces mots et le vers suivant tout entier sont de simples conjectures, mais conformes à la situation. Ceux qui introduisent ici le personnage de Chærestratos appliquent à Charisios les mots τὸν φίλτατον καὶ τὸν γλυκύτατον. On reconnaîtra sans doute que ces expressions conviennent mieux à l'enfant que Pamphilé à cru perdu.

428. Ἐαλωκυῖα. Si le mot est vraiment dans le texte, il s'applique à l'insuccès de la ruse d'Habrotonon. — Εἶτα, « malgré cela ».

429. Χαριέστατα. Ce mot caractérise bien le mérite propre d'Habrotonon.

non. Cf. v. 340 : τό γ' ἀστικόν.

430. Ὅπως δέ. Cf., pour la tournure, v. 156. — Τρόπον οἶόνπερ οἶσθα. Allusion malicieuse aux révélations faites par Onésimos à Charisios sur le compte de Pamphilé. Cf. v. 205.

Pam..... Et puisque, prise à son propre piège, elle a servi néanmoins mes intérêts avec tant d'esprit, elle sera désormais mon amie. Quant à toi, Onésimos, fais en sorte de demeurer fidèle à Charisios de la manière que tu sais. Non, non, cette jeune fille n'a pas l'âme d'une courtisane; rien de tout cela ne s'est fait par hasard; elle a tout conduit avec réflexion. Et certes, elle élèvera fort bien un petit enfant. (*Voyant qu'Onésimos s'apprête à protester, elle l'arrête d'un geste :*) Tais-toi. N'aie pas l'air abasourdi. Et, pour commencer, je veux la prendre avec moi. Nous porterons ensemble dans la maison ce cher mignon, qui est mon enfant.

La situation que nous entrevoyons ici devait se prolonger par divers incidents qu'il serait vain de vouloir deviner. Disons seulement qu'Onésimos et Syriskos étaient sans doute affranchis finalement, de même qu'Habrotonon.

Un seul personnage ignorait encore l'éclaircissement final : c'était Smikrinès. On ne pouvait faire autrement que de l'instruire, lui aussi, de l'événement. Mais il semble que, pour le punir de ses violences, on organisait contre lui un complot, d'ailleurs inoffensif. Sophroné allait le chercher. Elle avait pour instructions de l'avertir du départ de sa fille, qu'elle aurait soin de lui représenter comme un enlèvement, et, malgré cela, elle devait lui conseiller la modération, afin d'exciter davantage sa colère. Elle l'amènerait ainsi chez Charisios, où Onésimos était chargé de le recevoir et de le berner, avant de lui révéler la vérité.

Nous possédons les deux derniers vers de la scène du complot et les deux scènes finales en entier.

433. Ἐκθρόψει. On sait qu'à Athènes, les enfants, jusqu'à sept ans environ, restaient confiés aux femmes. Habrotonon, affranchie, restera dans la maison et sera chargée d'élever le petit.

434. Ἐλευθέρως. Habrotonon, d'après Pamphilé, n'a rien d'une nature mercenaire ou servile. — Πάξ. Inter-

jection rare qui semble avoir été employée pour commander le silence (Hesychius : Πάξ .. τὸ τέλος ἔχει).

436. Παῖδ' ἐμόν. L'adjectif possessif, qui n'est pas strictement nécessaire ici, se justifierait, si le texte était certain, par le sentiment maternel, qu'expriment si vivement les deux superlatifs.

FIN DE LA SCÈNE DEUXIÈME

CHARISIOS ET AUTRES PERSONNAGES.

- (512) XAP. [Τιμωρίαν δ' ἄφεις ἴσῃν δεῖξω με δὴ]
 Η 3 σῶφρονα · τοιαυτῆσι γὰρ οὐκ ἀπέσχετ' ἄν 446
 ἐκείνος, εὖ τοῦτ' οἶδ' · ἐγὼ δ' ἀφέξομαι.
 (Il rentre chez lui avec les autres personnages.)

SCÈNE TROISIÈME

SMIKRINÈS ET SOPHRONÉ.

(Ils sortent tous deux de la rue latérale, venant de la maison de Smikrinès.)

- (515) ΣΜ. Ἄν μὴ κατάξω τὴν κεφαλὴν σου, Σωφρόνη,
 κάκιστ' ἀπολοίμην. Νουθετήσεις καὶ σὺ μέ ;
 « Προπετῶς ἀπάγω τὴν θυγατέρ' », ἱερόσυλε γραῦ. 450
 Ἄλλὰ περ[ι]μείνω καταφαγεῖν τὴν προῖκά μου
 τὸν χρηστὸν αὐτῆς ἄνδρα καὶ λόγους λέγω
 (520) περὶ τῶν ἐμαυτοῦ; ταῦτα συμπεῖθεις με σύ.
 Οὐκ ὀξυλαβῆσαι κρεῖττον; Οἰμῶξει μακρὰ
 ἄν [ἔτ]ι λαλῆς τι. Κρίνομαι πρὸς Σωφρόνην ; 455
 « Μετάπεισον αὐτὴν, ὅταν ἰδῆς. » Οὔτω τί μοι

(512). Vers ajouté pour suggérer un sens vraisemblable.

451. Pap. et Ed. : ἀλλὰ περιμενώ. Wilam. : ἀλλ' ἤ περιμένω. Crœnert : ἀλλὰ περιμείνω, subj. aor. de délibération.

454. La ponctuation interrogative, qui éclaire le sens, est due à BM.

455. Ed. : ἄν περιλαλῆς. Leo : ἄν [ἔτ]ι. La lacune n'est que deux lettres (Kœrte).

456-459. La ponctuation de cette phrase, quelque peu embrouillée, est due à BM. Wilamowitz propose Σωφρόνην au lieu de Σωφρόνη, la phrase demeurant suspendue.

446. Σῶφρονα. Je suppose que ces vers étaient prononcés par Charisios. Il y faisait ressortir sa modération à l'égard de son beau-père, en remarquant qu'il aurait pu tirer de lui une vengeance plus éclatante, ce que Smikrinès, à sa place, n'aurait pas manqué de faire. Le mot sous-entendu, auquel τι se rapporte τοιαυτῆσι, est peut-être τιμωρία, ou quelque autre de même sens. Σῶφρονα devait se rap-

porter à ἐμέ exprimé dans le vers précédent. Charisios devait dire à peu près ceci : « En vérité, lorsque la fortune m'offre une belle occasion de vengeance, je me considère comme très modéré en refusant d'en user. » Il était dans le caractère du personnage de se juger ainsi lui-même.

448. Τὴν κεφαλὴν σου, tour familier au lieu de σοι.

449. Καὶ σύ. « Toi aussi ». Allusion

SCÈNE DEUXIÈME

CHARISIOS ET AUTRES PERSONNAGES.

Char. [En renonçant à une vengeance si légitime,] je ferai preuve de modération. Car lui, il n'aurait pas laissé échapper cette satisfaction, j'en suis bien certain. Eh bien, moi, j'y renonce.

(Il rentre chez lui avec les autres personnages).

SCÈNE TROISIÈME

SMIKRINÈS ET SOPHRONÉ.

Sm. (Il marche, fort agité; Sophroné le suit à distance). Si je ne te casse la tête, Sophroné, que je meure misérablement! Toi aussi, tu vas me faire la leçon! J'agis à la légère, suivant toi, en reprenant ma fille. Vicille coquine, va! Il faudrait donc que je laisse patiemment son vertueux mari dévorer la dot qui est à moi, et que je discute sur ce qui m'appartient? Voilà ce que tu veux me faire admettre. Eh quoi! ne vaut-il pas mieux saisir l'occasion? Si tu dis un mot de plus, gare à toi! Vraiment, est-ce que je vais plaider contre Sophroné? « Essaye, dis-tu, lorsque tu vas voir Pamphilé, de la faire changer d'idée. » Tiens, Sophroné, je consens à n'être

indirecte à la résistance de Pamphilé.

451. Ἄλλά. « Eh bien donc ». — Περιμείνω. Le subj. aor., équivaut ici à notre futur délibératif: « Faudra-t-il que...? » — Τὴν προῖκά μου. Cf. plus loin, 452: περὶ τῶν ἐμαυτοῦ. Smikrinès considère comme sien ce qu'il a donné à sa fille.

453. Συμπείθεις. Ce verbe marque proprement l'idée de ramener (ou chercher à ramener), quelqu'un à son opinion ». Arist., *Rép. Ath.*, 29, 1: συμπεισθέντων τῶν πολλῶν.

454. Ὁξυλαβῆσαι, « saisir l'occasion ». Cf. Hesychius: ὀξυλαβῆσαι· ὀξέως λαβέσθαι πραγμάτων. L'occasion, ici, c'est le grief que Charisios a donné contre lui-même en élevant dans sa maison un enfant illégitime.

456. Οὕτω τί μοι γένοιτο. Souhait qui sert à fortifier la déclaration qui suit (οἴκῳ δε ἀπιών... σε ἀποκτενῶ). Cf. v. 47. — Γάρ indique que le souhait a pour cause la déclaration. C'est à l'occasion de cette déclaration qu'il le forme.

- ἀγαθὸν γένοιτο, Σωφρόνη, γὰρ, οἴκαδε
 (525) ἀπιὼν — τὸ τέλμ' εἶδες παριοῦσ' — ἐνταῦθά σε
 τὴν νύκτα βαπτίζων ὄλην ἀποκτενῶ,
 κ[ἀ]γὼ σε ταῦτ' ἐμοὶ φρονεῖν ἀναγκάσω
 καὶ [μ]ὴ στασιάζειν. — Ἡ θύρα παιητέα,
 κεκλειμένη γὰρ ἐστὶ. Παῖδες · παιδίων ·
 (530) ἀνοιξάτω τις. — Παῖδες, οὐχ ὑμῖν λέγω ;

460

SCÈNE QUATRIÈME

LES MÊMES; ONÉSIMOS.

ἽΟΝ. (*entr'ouvrant la porte sans livrer passage*).

Τίς ἐσθ' ὁ κόπτων τὴν θύραν; ὦ, Σμικρίνης
 ὁ χαλεπός, ἐπὶ τὴν προῖκα καὶ τὴν θυγατέρα
 ἦκων.

465

[ΣΜ.] Ἐγώ γε, τρισκατάρατε.

[ἽΟΝ.] Καὶ μάλα

ὀρθῶς · λογιστικοῦ γὰρ ἀνδρὸς καὶ σφόδρα
 φρονοῦντος ἡ σπουδῆ.

- (535) [ΣΜ.] Τό θ' ἄρπασμ', Ἡρακλεῖς,
 θαυμαστὸν οἶον, πρὸς θεῶν καὶ δαιμόνων.

[ἽΟΝ.] Οἶε τοσαύτην τοὺς θεοὺς ἄγειν σχολὴν
 ὥστε τὸ κακὸν καὶ τὰγαθὸν καθ' ἡμέραν
 νέμειν ἐκάστω, Σμικρίνη;

470

[ΣΜ.] Λέγεις δέ τί;

- (540) [ἽΟΝ.] Σαφῶς διδάξω σ' · εἰσὶν αἱ πᾶσαι πόλεις,
 ὅμοιον εἰπεῖν, χίλια. Τρισμύριοι

460. Wil. : χ[οῦ]τω. Correction inutile, qui s'éloigne trop du papyrus, et détruit le rapprochement ἐγὼ σε.

470-2. Cités par David, *Arist. categ.*, 23, 27; fr. 174 Kock.

458. Τὸ τέλμα, la mare du village.

459. Τὴν νύκτα βαπτίζων ὄλην. Il ne s'agit donc pas de la noyer, mais de la faire mourir de froid peu à peu. D'ailleurs ἀποκτενῶ ne doit pas être pris trop à la lettre, comme l'indique le vers suivant.

461. Παιητέα. « Donner des coups » et non frapper à la manière ordinaire (κόπτειν), pour avertir le gardien en entrant.

462. Κεκλειμένη. « Fermée à clé ». Le fait est noté comme insolite. Il y a complot.

heureux qu'à une condition : quand je rentrerai chez moi, — tu as vu la mare en passant? — eh bien, c'est là que je te plongerai toute la nuit pour te faire mourir. Ah! je saurai bien, moi, te forcer à être de mon avis et à ne pas révolutionner ma maison. — (*S'approchant de la maison de Charisios :*) Allons, il faut donner des coups dans cette porte; je vois qu'elle est fermée. Esclaves! Gamin! Qu'on ouvre! — Ah ça, esclaves, à qui croyez-vous que je parle?

SCÈNE QUATRIÈME

LES MÊMES, ONÉSIMOS.

On. (*il entr'ouvre la porte sans livrer passage*). Qui frappe à la porte? Oh! c'est Smikrinès, l'homme qui grogne toujours et qui vient chercher la dot avec sa fille.

Sm. Oui, c'est moi, triple coquin.

On. Eh bien, tu as grandement raison. Celui qui sait calculer et qui réfléchit ne doit pas perdre de temps.

Sm. Héraklès! et cet enlèvement, n'est-il pas incroyable, par les dieux et les génies!

On. Bah! penses-tu que les dieux aient assez de loisir pour répartir chaque jour à chacun de nous le bien et le mal, Smikrinès?

Sm. Où veux-tu en venir?

On. Je m'explique. Combien y a-t-il de villes dans le monde?

463. Οὐχ ὑμῖν λέγω; Les esclaves, d'après Smikrinès, font semblant de ne pas l'entendre.

467. Λογιστικῶς ἀνδρὸς. « Un homme qui s'entend aux calculs », allusion à l'avarice de Smikrinès, ἐπὶ τὴν προίκα ἤχοντος.

468. Τό θ' ἄρπασμα. « L'enlèvement ». Smikrinès qualifie ainsi le retour de sa fille chez son mari.

470. Οὔτε τοσαύτην. Il y a là un écho de la doctrine épicurienne, d'après laquelle les dieux ne s'occupaient pas du détail des choses humaines. C'est ce

que remarque David, un des commentateurs d'Aristote, en citant ce passage de Ménandre (voy. N. C.).

473. Σαφῶς διδάξω σε. Onésimos prend son temps et professe avec méthode. — Αἰ πᾶσαι, « toutes ensemble », toutes les villes du monde.

474. Ὅμοιον εἰπεῖν, « pour dire quelque chose d'approchant », donc « approximativement ». — Χίλια. Τρισμύριοι. Nombres arbitraires, bien entendu, et inventés pour le raisonnement. Le total des hommes serait, d'après le compte d'Onésimos, de trente millions.

οἰκοῦσ' ἐκάστην · καθ' ἓνα τούτων οἱ θεοὶ
ἕκαστον ἐπιτρέθουσιν ἢ σφῆζουσι;

475

[ΣΜ.] Πῶς;

λέγεις γὰρ ἐπίπονόν τιν' αὐτοὺς ζῆν [βίον].

(545) ['ON.] Οὐκ ἄρα φρον[τί]ζουσιν ἡμῶν. ['Ἀλλὰ τίς;]
φήσεις. Ἐκάστῳ τὸν τρόπον συν[ή]ρμοσαν
φροῦραρχον · οὗτος ἔνδο[ν] ἔτ[ερον μὲν ποτε]

480

Π 4 ἔτερον δ' ἔσωσεν · οὗτός ἐσθ' ἡμῖν θεός

(550) ὃ τ' αἴτιος καὶ τοῦ καλῶς καὶ τοῦ κακῶς
πράττειν ἐκάστῳ · τοῦτον ἰλάσκου ποῶν
μηδὲν ἄτοπον μηδ' ἀμαθές, ἵνα πράττης καλῶς.

485

[ΣΜ.] Εἶτ' οὐμός, ἱερόσυλε, νῦν τρόπος ποιεῖ
ἀμαθές τι;

['ON.] Συντρέθει σε.

[ΣΜ.] Τῆς παρρησίας —

(555) ['ON.] Ἄλλ' ἀπαγαγεῖν παρ' ἀνδρὸς σοῦ τὴν θυγατέρα
ἀγαθὸν σὺ κρίνεις, Σμικρινῆ;

[ΣΜ.] Λέγει δὲ τίς

τοῦτ' ἀγαθόν; ἀλλὰ νῦν ἀναγκαῖον.

['ON.] Θεᾶ;

490

Τὸ κακὸν ἀναγκαῖον λογίζεσθ' οὐ[τ]οσί.

Τοῦτόν τις ἄλλος, οὐχ ὁ τρόπος ἀπολλύει;

478. Ed. : .. ἡμῶν. [Τίς γὰρ οὖν;] Wilam. : [τόδε μὲν οὐ]. BM : ['Ἀλλὰ τίς;]

481. Ed. : χρη[σίμενον ἄν]. Wilam. : χρη[σίμ]ετον ἄγαν]. BM : ἀπαξ. MC : αὐτῷ et ὅλως.

487. Le double point après συντρέθει σε existe sur le papyrus (Kœrte).

488. Pap. : σαυτου. MC : σοῦ τὴν.

490. Ed. : θεᾶ. « Tu vois. ». Ce mot doit être attribué à Onésimos. Une déchirure du papyrus a fait disparaître un des deux points du double point (Kœrte).

476. Ἐπιτρέθουσιν. C'est le mot propre pour exprimer l'idée d'un écrasement complet de l'homme par les dieux, d'où la formule de malédiction très usitée : ἐπιτρίθεις (Aristoph., *Thesmoph.*, 557 et *Ploutos*, 419).

477. Ἐπίπονον. Dans Cicéron (*De nat. deor.*, I, 20, 52), l'épicurien Vel-

leius dit de même, à propos du dieu des stoïciens : « Nae, ille est implicatus molestis negotiis et operosis. »

479. Τὸν τρόπον. Mazon et Bodin rapprochent de ce vers avec raison le fragm. 119 d'Héraclite : ἕθους ἀνθρώπων δαίμων.

480. Φροῦραρχον, proprement le-

Mettons mille. Dans chaque ville, trente mille habitants. Croistu vraiment que les dieux les perdent ou les sauvent un par un?

Sm. Comment veux-tu? Ce serait une vie bien fatigante pour eux.

On. Autant dire qu'ils ne s'occupent pas de nous. « Et qui s'en occupe alors? » diras-tu. A chacun de nous ils ont donné un caractère propre; c'est lui qui commande dans la place. Celui qui se conduit mal, il le fait périr; l'autre, qui est sage, il le sauve. Voilà notre dieu: c'est lui qui est la cause du succès et de l'insuccès pour chacun de nous. C'est lui aussi qu'il faut te rendre favorable en ne faisant rien mal à propos ni sottement, si tu veux réussir.

Sm. Est-ce à dire, vaurien, que mon caractère à moi est en train de faire une sottise?

On. Il te pousse contre l'écueil.

Sm. Voilà une liberté.....

On. Non, vraiment, Smikrinès, tu crois bien faire en forçant ta fille à quitter son mari?

Sm. Qui parle de bien faire? la nécessité le veut, voilà tout.

On. Voyez-vous cela? L'homme que voici se fait du mal et l'impute à la nécessité. S'il se perd, est-ce quelqu'un d'autre

chef de la garnison qui occupe une place soumise et qui y exerce une autorité absolue. — Ἐνδον, par opposition aux dieux qui sont ἔξω.

481. Ἐπέτριψεν: aoriste d'habitude. — Ἀύτῳ... χρήσεται. Cf. Aristote, *Polit.*, V, 6, 10: Κύριοι εἰσι διὰ τὸ χρεῖσθαι στίαν αὐτοῖς καλῶς.

482. Θεός. Cf. Mén., fr. 762 Kock: Ὁ νοῦς γὰρ ἡμῶν ἐστὶν ἐν ἐκείτῳ θεός.

484. Ἰλάσκει. Expression de la langue religieuse.

487. Συντρίβει: σς. Ce mot rappelle le terme ἐπιτρίβειν employé plus haut et, par là, fait sentir l'application de l'idée générale au cas particulier. Toutefois συντρίβειν n'est pas ἐπιτρίβειν. Smikrinès n'est pas « écrasé ». Συντρί-

βειν signifie « heurter violemment », « briser en heurtant » (Thuc., IV, 11: φυλασσομένους τῶν νεῶν μὴ συντρίψωσιν). Onésimos dit à Smikrinès: « Ton caractère te fait donner en plein contre l'obstacle »; autrement dit: Il te met en conflit avec les tiens. — Τῆς παραρησίας. La phrase est suspendue. C'est une menace: « Voilà un franc parler » (dont tu auras à répondre). »

488. Παρ' ἀνδρός, sans article, parce que la locution ἀπάγειν παρ' ἀνδρός était usuelle. — Σοῦ τὴν θυγατέρα « ta propre fille ».

491. Τὸ κακόν « ce qui lui est désavantageux ».

492. Τις ἄλλος, « quelqu'un d'autre », un mauvais génie, un dieu ennemi.

- (560) Καὶ νῦν μὲν ὀρμῶντ' ἐπὶ πονηρὸν πρᾶγμα σε
ταυτόματον ἀποσέσωκε· καὶ καταλαμβάνεις
διαλλαγὰς λύσεις τ' ἐκείνων τῶν κα[κῶ]ν. 495
Αὔθις δ' ὅπως μὴ λήψομαι σε, Σμικρίνη,
προπετῆ, λέγω σοι. Νῦν δὲ τῶν ἐγκλ[η]μάτων
(565) ἀφεῖσο τούτων, τὸν δὲ θυγατριδοῦν λαθῶν
ἔνδον πρόσειπε. (*Il s'écarte et laisse le passage libre.*)
[ΣΜ.] (*sans entrer.*) Θυγατριδοῦν, μαστιγία.
[᾽ΟΝ.] Παχύδερμος ἦσθα καὶ σὺ, νῦν ἔχειν δοκῶν· 500
οὕτως ἐτήρεις παῖδ' ἐπίγαμον; τοιγαροῦν·
τέρασιν ὁμοία πεντάμηνα παιδία
(570) ἐκτρέφομεν.
[ΣΜ.] Οὐκ οἶδ' ὅ τι λέγεις.
[᾽ΟΝ.] Ἡ γραῦς δέ γε
οἶδ', ὡς ἐγῶμαι. Τότε γὰρ οὐμὸς δεσπότης
τοῖς Ταυροπολίοις — 505
[ΣΜ.] Σωφρόνη, —
[᾽ΟΝ.] — ταύτην λαθῶν
, χορῶν ἀποσπασθεῖσαν —
[ΣΜ.] Αἰσθάνει γε;
[ΣΩ.] Ναί.
[᾽ΟΝ.] Νυνὶ δ' ἀναγνωρισμὸς αὐτοῖς γέγονε καὶ
(575) ἅπαντ' ἀγαθὰ.
[ΣΜ.] Τί φησιν, ἱερόσυλε γραῦ;
[ΣΩ.] « Ἡ φύσις ἐβούλεθ' ἢ νόμων οὐδὲν μέλει·

498. Pap. : ἀρεστο. Ed. : ἀρίστο. Leeuw. : ἀρεῖσο.

501. Ed. : ἐπὶ γάμον. Leeuwen : ἐπίγαμον.

504. Pap. : εγωμοι. Ed. : ἐγὼ μοι. Wilam. : ἐγῶμαι. Confirmé par la collation de Kærte.

507. Pap. : νυνδαναγνωρισμος. Wilam. : Νυνὶ δ'.

508. Pap. : απανταγαθα. Wilam. : ἅπαντ' ἀγαθὰ.

494. Ταυτόματον, terme épicurien. (Hippol., *Philosoph.*, 23, 3, p. 572, 5 Diels : πάντα αὐτοματιμῶ γίνεσθαι). S'oppose à l'idée de πρόνοια.

495. Διαλλαγὰς, la réconciliation entre Charisios et Pamphilé.

496. Ὅπως μὴ λήψομαι. Onési-

mos parle à Smikrinès comme un maître à un écolier pris en faute.

499. Ἐνδον, « une fois entré ». Εἰσελθῶν est sous-entendu. — Πρόσειπε : « Appelle-le du nom de petit-fils ».

502. Πεντάμηνα.. ἐκτρέφομεν. Le mot ἐκτρέφομεν détermine le sens de

qui en est la cause, et non son propre caractère? — Eh bien, pour cette fois, tandis que tu t'efforçais de mal faire, le hasard t'a sauvé. Tu arrives chez nous après réconciliation faite, quand toutes nos difficultés sont arrangées. Mais que je ne te reprenne pas une seconde fois, Smikrinès, à te conduire inconsidérément, je t'en avertis. A présent, on te tient quitte de tout reproche : entre, prends ton petit-fils et appelle-le de ce nom.

(Il s'écarte pour laisser passer Smikrinès).

Sm., sans entrer. Mon petit-fils, scélérat ?

On. Vois-tu bien, tu n'étais toi-même qu'une lourde bête, avec tes airs sensés. Est-ce ainsi que tu gardais une fille en âge de se marier ? Voilà pourquoi, chose qui tient du prodige, nous réussissons à élever des enfants nés à cinq mois.

Sm. Je ne comprends rien à ce que tu dis.

On. La vieille, en tout cas, me comprend, je suppose. Je veux dire que mon maître, en ce temps-là, aux Tauropolies...

Sm. Sophroné!

On. (continuant).. l'ayant surprise, séparée de la danse...

Sm. (à Sophroné). Tu y comprends quelque chose ?

So. Mais oui.

On. A présent, ils se sont reconnus : tout va bien.

Sm. (à Sophroné). Que raconte-t-il là, vieille coquine ?

So. « Ainsi l'a voulu la nature, qui ne se soucie point de nos lois. Et ceci est la destinée de la femme. »

πεντάμηνα. Le prodige (τέρας), c'est qu'on puisse élever (ἐκτρέφειν) un enfant né après cinq mois seulement de gestation. Onésimos, pour se moquer, fait dater la conception du jour du mariage. D'après cela, la naissance et l'exposition ont dû avoir lieu cinq mois environ après le mariage. Mais, à ce moment de l'action, elles peuvent remonter déjà à quelques semaines ; et par conséquent l'enfant peut avoir un peu plus de cinq mois.

503. Ἡ γράβς, Sophroné, qui est restée muette jusqu'ici, ne se souciant pas de tirer Smikrinès de son erreur.

505. Smikrinès commence à comprendre. Il interpelle Sophroné pour la sommer de s'expliquer.

508. Τί φησιν ; l'explication d'Onésimos est suffisante à la rigueur, mais très sommaire. Smikrinès demande à Sophroné de la confirmer et de la développer.

509. Ἡ φύσις. Au lieu de répondre, Sophroné récite des vers, qui sont empruntés à l'*Augé* d'Euripide, comme on le voit au v. 511. Elle donne à entendre par là que l'apologie d'Augé peut servir à Pamphilé. Augé, fille du roi de Tégée, Aléos, avait été violentée par Héraclès

γυνή δ' ἐπ' αὐτῷ τῷδ' ἔφθ. »

510

[ΣΜ.] Τί; μῶρος εἶ;

[ΣΩ.] Τραγικὴν ἐρῶ σοι ῥῆσιν ἐξ Αὐγῆς ὄλην,
ἂν μὴ ποτ' αἴσθη, Σμικρίνη.

[ΣΜ.] Σὺ μοι χολὴν

(580) [x]ινεῖς παθαινομένη.

[ΣΩ.] Σὺ γὰρ σφόδρ' οἶσθ' ὅ τι

[οὔτο]ς λέγει νῦν.

[ΣΜ.] Οἶδ' [ἔγωγ';] εὖ ἴσθ' ὅτι

[πᾶς ἂν τις] ἔτερα συνῆκε.

515

[ON.] Πάνδεινον λέγεις.

[ΣΩ. Οὐ γέγο]νε[ν] εὐτύχημα μεῖζον οὐδὲ ἔν.

[ΣΜ. Εἰ τοῦ]τ' ἀληθές ἐστ' ὃ λέγεις, τὸ παιδίον

(585) [οὐδὲν με λαβόντα νῦν προσειπεῖν κωλύει].

(Il entre dans la maison avec Sophroné).

513. Pap. : point en haut après παθαινομένη. Je rétablis le double point et j'attribue ce qui suit à Sophroné. — Cette fin a été corrigée et restituée de plusieurs manières. J'ai essayé de suivre le texte d'aussi près que possible.

514. Ed. : αὐτό]ς. Leo, Nicole, BM : οὔτος. — J'attribue à Smikrinès les paroles qui suivent les deux points. Ἐγωγε, lecture de Koerte.

515. Pap. : στερατυνηκε : Quelques lettres douteuses ou illisibles au début. Je lis ἔτερα au lieu de στερα. La césure dans le premier temps de l'anapeste, ainsi que la succession du tribraque et de l'anapeste, est peu ordinaire. Je ne crois pas que nous ayons le droit de la proscrire, lorsque le texte paraît l'imposer. Elle est d'ailleurs atténuée ici par l'étroite liaison des mots.

516. Ed. : [συνέθη γάρ]. Koerte croit lire [οὐ γέγο]νε[ν], qui convient fort bien.

517. Ed. : [ἄρ' οὖν] τᾶληθές. Headl. : εἰ τοῦτ' ἀληθές. Wilam., de même, mais en rattachant ce vers au précédent.

elle eut de lui un fils, qu'elle exposa ; ce fut le héros Téléphe. Héraclès se justifiait et la justifiait en même temps par un discours, où se trouvaient sans doute ces deux vers. Le premier a été cité plusieurs fois dans l'antiquité, comme un proverbe (voy. Nauck, *Trag. gr. fr.*, Eurip. fr. 912).

510. Ἐπ' αὐτῷ τῷδε, c'est-à-dire « pour concevoir et enfanter ».

512. Ἄν μὴ ποτ' αἴσθη « si tu ne veux pas finir par comprendre ».

513. Παθαινομένη. Ce mot se dit d'un acteur tragique, qui joue avec passion. — Σὺ γὰρ σφόδρ' οἶσθ' ὅ

τι. Si Sophroné récite des vers tragiques, c'est, dit-elle, parce que Smikrinès s'obstine à ne pas comprendre ce que dit Onésimos.

514. Οἶδ' ἔγωγε. Smikrinès, qui s'est apaisé peu à peu, en réfléchissant, ne songe plus qu'à s'excuser tant bien que mal de sa méprise et des démarches ridicules qu'elle lui a fait faire.

515. Ἐτερα, « autre chose que la réalité ». — Πάνδεινον λέγεις. Onésimos loue ironiquement Smikrinès de son habile apologie.

518. Personne encore, je crois, n'a essayé de compléter la phrase inter-

Sm. Qu'est-ce à dire ? tu es folle ?

So. Je te réciterai d'un bout à l'autre une tirade tragique, un morceau de l'*Augé*, si tu ne finis par comprendre, Smikrinès.

Sm. Toi, tu m'échauffes la bile avec tes tirades tragiques.

So. Et toi, tu sais fort bien ce que celui-ci veut dire.

Sm. Le sais-je ? en tout cas, sache bien, toi, que tout autre à ma place aurait compris de travers.

On. C'est parler en habile homme.

So. Jamais plus grand bonheur n'est arrivé à personne.

Sm. Allons, si ce que tu dis est vrai, rien ne m'empêche plus maintenant de prendre l'enfant et de l'appeler mon petit-fils.

(Il entre dans la maison avec Sophroné).

rompue. Il me semble qu'on peut le sens et à montrer comment la pièce suppléer ce dernier vers d'après les vers 498-499, de manière à compléter pouvait se terminer ici.

FIN

FRAGMENTS NON PLACÉS

Kock, fr. 175 (Stobée, *Florileg.*, 30, 7, Μενάνδρου Ἐπιτροπέωντων) :

ἀργὸς δ' ὑγιαίνων τοῦ πυρέπτοντος πολὺ

ἀθλιώτερος · διπλάσι γ' ἐσθίει μάτην.

La pensée convient à Smikrinès ; mais rien ne permet d'en déterminer la place.

Kock, fr. 185 (Erotian., 73, 11, Μενάνδρος ἐν Ἐπιτρέπουσιν) :

ἐχθῖνος

χύτρας εἶδος μεγαλοστόμου καὶ μεγάλης.

L'INVENTION DE L'HYDRAULIS

Le regretté Paul Tannery a laissé dans ses papiers une étude sur l'orgue, qu'il destinait à la *Revue des Études grecques*. Bien que l'article soit inachevé, c'est pour nous un pieux devoir et un plaisir infiniment triste de le publier tel qu'il est resté : dernier hommage dû à celui dont la mémoire est toujours présente et chère à l'Association des Études grecques. Nous remercions M. Jules Tannery de nous avoir associés à l'acte d'amour fraternel qu'il accomplit en empêchant des reliques précieuses de périr. Nous remercions le baron Carra de Vaux d'avoir bien voulu ajouter à l'œuvre interrompue par la mort un complément indispensable [G. G.].

I

Dans le *Philologus* (LVII, p. 318-322), M. Susemihl m'a fait le grand honneur de critiquer longuement l'article : *Athénée sur Ctésibios et l'hydraulis*, que j'ai publié en 1896 dans la *Revue des Études Grecques*, p. 23-27. Cependant, comme, dans cette critique, dont je n'ai pu au reste prendre connaissance que tout récemment, le savant auteur de la *Geschichte der griechischen Litteratur in der alexandrinischen Zeit* n'a pas en fait introduit de nouveaux éléments de discussion, je m'abstiendrais de toute défense, s'il ne m'avait pas courtoisement invité à émettre mon opinion sur les ressemblances ou différences qui peuvent exister entre l'*hydraulis* dont parle Philon de Byzance et l'instrument

décrit dans les *Deipnosophistes* d'Athénée ; si, d'un autre côté, il ne me semblait pas utile de chercher à dissiper certains malentendus qui me paraissent avoir influé sur les objections de M. Susemihl.

Tout d'abord en effet, il remarque que ma conjecture, qui consisterait à lire dans le texte des *Deipnosophistes*, 174 d, ἐπὶ τοῦ πρώτου Εὐεργέτου et non pas ἐπὶ τοῦ δευτέρου Εὐεργέτου, n'est pas nouvelle. Je dirai que je la crois même beaucoup plus ancienne que ne l'indique M. Susemihl. Car je crois que, lorsque Saumaise plaçait Ctésibios sous Ptolémée Philadelphie, et qu'il ne distinguait pas entre Ctésibios le mécanicien et Ctésibios le barbier, il admettait par là même implicitement la nécessité de corriger le texte d'Athénée (1). Mais jamais je n'ai proposé, dans toute ma carrière de critique, un changement aussi violent que celui de δευτέρου en πρώτου ; j'ai indiqué la leçon βασιλέως, qui se justifie paléographiquement, et qui introduit un mot dont l'emploi était de règle sous les Ptolémées. J'ai, de plus, admis que la correction n'était à faire que pour le texte d'Aristoclès cité par Athénée, et que ce dernier avait dû commettre l'erreur en transcrivant ses notes. Ce sont là les conjectures que je revendique, parce qu'elles me paraissent donner une solution satisfaisante pour une difficulté indéniable.

Il est clair en effet qu'en présence du texte d'Athénée, il faut ou bien y supposer une erreur, ou bien, comme Th.-H. Martin, faire descendre l'époque de Ctésibios le mécanicien jusqu'au temps de Ptolémée Physcon, ou enfin, comme l'a fait le premier, je crois, Wilamowitz-Moellendorff, distinguer deux Ctésibios, le mécanicien et le barbier. Or ces deux autres alternatives prêtent le flanc à de très graves objections, malgré l'appui que donne M. Susemihl à la dernière.

Si, dans mon article de 1896, je me suis en particulier attaché à l'hypothèse de Th.-H. Martin, si je n'ai pas considéré au contraire le chapitre consacré par M. Susemihl, dans le tome I

(1) En tout cas cette nécessité est clairement indiquée dans la note *p* de Harles (Fabricius, *Bibl. gr.*, IV, 234).

de son grand ouvrage (1892), à la littérature mathématique alexandrine, j'avais à cela un double motif : d'une part, les *Recherches sur la vie et les ouvrages de Héron d'Alexandrie*, publiées en 1854 par notre savant compatriote, gardent toujours une importance assez grande pour pouvoir servir de point de départ, et si elles ont abouti à des conclusions qui aujourd'hui ne sont plus soutenables, il n'en est que plus nécessaire de bien le faire ressortir, surtout en France; d'un autre côté, tout l'édifice de la chronologie des mécaniciens grecs, tel que l'a construit M. Susemihl, repose sur deux appuis ruinés depuis 1892, et je n'aurais certes pas cru convenable de m'en prendre à lui sur des points où son opinion devait s'être modifiée.

L'un des fondements ruineux auxquels je viens de faire allusion est la fixation de l'époque où vivait Héron d'Alexandrie; il est bien reconnu aujourd'hui (1) qu'il est postérieur non seulement à Vitruve, mais encore à Pline, comme je le disais en 1896. L'autre est la fixation de l'époque où vivait Athénée le mécanicien. Je n'ai jamais compris comment on s'accordait généralement pour identifier avec le conquérant de Syracuse le Marcellus auquel cet Athénée a dédié son traité *Περὶ μηχανικῶν*; cependant je le considérais comme antérieur à Vitruve, qui paraissait l'avoir traduit, lorsqu'en 1893 (*Sitzungsberichte* de l'Académie de Berlin, p. 411), Hermann Diels, après une étude philologique approfondie, déclara qu'il devait être placé sous Hadrien.

Or, c'est une citation de Ctésibios par Athénée le mécanicien qui constituait encore en 1892, le principal argument pour placer au m^e siècle Ctésibios, et un peu après lui Philon de Byzance. Pour maintenir la même fixation, il ne reste plus que l'épigramme d'Hédylos (*Deipnos.*, XI, 497 d), et les indices à tirer des écrits de Philon, indices parmi lesquels les plus graves me paraissent aujourd'hui ceux qui sont d'ordre linguistique.

(1) Voir l'*Einleitung* de W. Schmidt dans le volume 1^{er} de l'édition des Oeuvres de Héron (Leipzig, Teubner, 1899).

A la vérité, M. Susemihl soutient qu'Athénée de Naucratis savait très bien que le célèbre Ctésibios vivait déjà sous Philadelphie, et que c'est pour cela qu'il a pu douter (IV, 174 e) si Tryphon ne s'était pas trompé en attribuant au mécanicien un écrit sur l'*hydraulis*, puisque c'était Ctésibios le barbier qu'Aristoclès reconnaissait comme inventeur de cet appareil.

Je suis très porté à croire qu'en effet Ctésibios vivait déjà sous Philadelphie, mais j'en cherche vainement une preuve assurée. M. Susemihl paraît viser le passage (*Deipnos.*, XI, 497 b) d'après lequel ce roi aurait le premier fait du rhyton un attribut, analogue à la corne d'Amalthée, pour les statues de la reine Arsinoé. Mais il ne me semble pas démontré par là que le rhyton musical construit, d'après Hédylos, par Ctésibios dans le temple d'Arsinoé Zéphyritis, l'ait été du vivant même de Philadelphie. Retenons donc seulement qu'Athénée devait regarder Ctésibios le mécanicien comme appartenant à l'époque des premiers Ptolémées. Resterait à savoir si, quand il rédigeait au livre IV le passage sur l'*hydraulis*, cette détermination, qui ressort de son livre XI, lui était bien présente à l'esprit. Or de cela je crois bien pouvoir douter, car Athénée ne me paraît nullement versé dans la littérature mathématique, comme il l'est dans les matières plus cultivées par les *γραμματικοί*. J'ai donc donné, sur la distinction qu'il semble faire entre Ctésibios le barbier et Ctésibios le mécanicien, une explication un peu différente de celle de M. Susemihl. Mais je n'insiste pas sur ce point, dont l'importance est tout à fait secondaire (1).

Je reconnais également que l'on peut douter si l'Apollodore (Athénée, XIV, 636 f) qui avait écrit contre Aristoclès, est bien le célèbre grammairien d'Athènes, comme l'indique l'absence de toute désignation et ainsi que l'a admis Kaibel dans

(1) Je ferai cependant une remarque à propos des difficultés qu'entraîne, en matière philosophique, l'emploi des langues nationales. M. Susemihl me reproche d'avoir présenté une explication conjecturale comme absolument certaine, parce que j'ai dit : « Il ne faut *sans doute* pas chercher, etc. » Pour un lecteur français l'expression que j'ai employée n'excluait que le doute de ma part; en latin, j'aurais dit *equidem*, je n'aurais pas dit *profecto*.

son index. Il n'en est pas moins clair que le seul motif de rejeter cette identification est pour M. Susemihl la croyance que le texte ἐπὶ τοῦ δευτέρου Εὐεργέτου est intangible et qu'il conclut d'ailleurs très justement qu'Aristoclès n'a pu écrire qu'après la mort de Physcon. Sur ce point, nous tournons dans un cercle.

J'arrive enfin à la question de l'invention de l'*hydraulis*. Elle est certainement antérieure à Philon de Byzance qui en parle expressément (éd. Thevenot, 77, 43). Si dans mon précédent article je n'ai point mentionné ce passage bien connu, c'est, comme je l'ai expliqué, que je tenais à limiter la discussion aux textes d'Athénée, et que je ne voulais pas m'astreindre à établir directement, contre Th.-H. Martin, que l'Ariston de Philon est bien antérieur à la prise d'Athènes par Sylla. Je considérerai donc aujourd'hui ce point comme admis.

M. Susemihl fait remarquer que Philon ne paraît pas reconnaître Ctésibios comme l'inventeur de l'*hydraulis*. Le fait est exact, mais est susceptible d'explication.

Cette mention de l'*hydraulis* intervient au milieu de la description d'un appareil de projection à air comprimé, le καταπάτης ἀερότονος; Philon expose les conditions auxquelles doivent satisfaire les pompes de compression : « Ne sois pas surpris (1), dit-il à Ariston, et ne mets pas en doute s'il est possible d'arriver à cette perfection de travail ; car pour la syrinx à clavier que nous appelons *hydraulis*, la soufflerie qui envoie le vent dans la cloche immergée *était* de même en bronze et travaillée de la même façon. Nous avons aussi montré ce que Ctésibios enseignait sur la nature de l'air, etc. ».

Ce passage ne me semble pouvoir être interprété que si l'on admet que Philon avait déjà, dans un livre particulier (ou une lettre) à Ariston, donné une description de l'*hydraulis*. Il avait dû dès lors parler de l'inventeur, et il est par suite tout naturel que

(1) μή θαυμάσιος δὲ μηδὲ διαπορήσεις εἰ δυνατόν οὕτως χειρουργηθῆναι : καὶ γὰρ ἐπὶ τῆς σύριγγος τῆς κρουμένης ταῖν χειρῶν, ἣν λέγομεν ὑδραυλιν, ἡ φύσα τὸ πνεῦμα εἰς τὸν ἐν τῷ ὕδατι πνεγέα παραπέμπουσα ἦν γαλκῆ καὶ ὁμοίως εἰργασμένη, τοῖς προειρημένοις ἀγγείοις, ἐπεδείκνυτο δὲ ἡμῖν ὁ Κτησίβιος παραδεικνύων τὴν τε τοῦ ἀέρος φύσιν κ. τ. λ. (Texte critique de R. Schoem, 1893).

dans les *Bélopoïques*, il ne répète pas ce qu'il disait à ce sujet. Ctésibios est suffisamment indiqué d'ailleurs par ce qui précède et par ce qui suit. La dernière phrase du texte que je viens de citer a été interprétée de diverses façons ; on a pris ἐπεδείκνυτο comme étant au moyen et on a vu dans ce passage une preuve que Philon avait personnellement connu Ctésibios. M. Susemihl a fait ressortir que cette conclusion n'était nullement légitime, mais il semble entendre que le passage signifie que les disciples de Ctésibios auraient enseigné à Philon comment leur maître démontrait la puissance de l'air comprimé. J'estime, en ce qui me concerne, que Philon se réfère à son écrit sur l'hydraulis, et que là, il se répète parce qu'il s'agit d'un point essentiel pour l'intelligence du catapulte à air comprimé. J'interprète donc ἡμῶν, « pour nous », non par « à nous ».

Comme l'établit M. Carra de Vaux, dans un travail en cours d'impression pour les *Notices et Extraits*, l'écrit où Philon traitait l'*hydraulis* a certainement été connu des Arabes ; on peut donc encore espérer en retrouver une version. D'après notre compatriote, ce traité ne serait d'ailleurs autre que l'écrit mentionné sous le titre de *arbitriis mirabilibus* dans la vieille version latine des *Pneumatiques* de Philon (*Heronis opera* I, p. 462, 26) (1).

En dehors de la description de l'hydraulis par Philon, qui nous manque en fait, nous en avons deux : celle de Vitruve, qu'il dut tirer des commentaires de Ctésibios ; celle de Héron, qui dit ὑδραυλικὸν ὄργανον (I, 42), et qui ajoute (I, 43) celle d'un orgue où la soufflerie est actionnée pour le vent, et où il n'y a pas de réservoir à contrepression d'eau, comme dans l'*hydraulis*.

La description de Vitruve est passablement obscure en divers

(1) M. Carra de Vaux a en effet retrouvé le texte arabe, beaucoup plus complet, de ces *Pneumatiques*. (*Le livre des Appareils pneumatiques et des machines hydrauliques par Philon de Byzance*, éd. et trad. Carra de Vaux. *Notices et Extraits*, 1902, page 13 [37].) Son mémoire a pour objet l'édition et la traduction de ce texte ; le mot traduit par *arbitriis* est certainement corrompu ; il propose des corrections qui peuvent correspondre en grec soit à ὀργάνων, soit à ἀγγείων.

points, qui ont donné matière à d'amples discussions sur lesquelles je n'ai rien à ajouter aux observations de W. Schmidt. En fait, son appareil est plus compliqué que celui de Héron, car il comporte deux pompes à air au lieu d'une seule; d'un autre côté, il semble bien avoir eu plusieurs registres, tandis que l'orgue de Héron n'en comporte qu'un formant une octave. L'assimilation du corps de l'appareil (sans les pompes) à un autel rond, comme dans le texte d'Aristocèlès, se retrouve d'ailleurs dans Héron (Βωμίτρος; Vitruve dit *arca*, mais les mss. ont plutôt *ara*), et elle est suffisamment justifiée par les représentations figurées.

Quant à l'orgue à vent de Héron....

Paul TANNERY.

II

Le savant très regretté qui a écrit les pages précédentes ne continuerait pas aujourd'hui cette discussion sans tenir le plus grand compte de données récemment fournies en la matière par la littérature arabe; on trouve, en effet, dans les manuscrits arabes, divers morceaux sur les orgues ou les instruments sifflants, qui sont tous sans doute des traductions ou des adaptations de textes grecs. Voici ceux dont l'existence m'est connue :

Deux épîtres sur les orgues contenues dans le ms. 2755 de Sainte-Sophie de Constantinople où se trouvait aussi le texte des *Mécaniques* de Héron et des *Pneumatiques* de Philon. Ces deux épîtres n'ont pas encore été étudiées.

Divers morceaux sur des appareils siffleurs insérés dans le *Traité de Mécanique* de Bédî ez-Zémân el-Djazari, traité dont j'ai signalé l'importance en 1897 (1) et dont j'ai extrait en 1900 un fragment sur une sorte de sirène à mouvement alter-

(1) Dans la *Bibliotheca Mathematica* de M. Eneström.

natif, attribuée à Apollonius de Perge (1). M. Wiedemann, d'Erlangen, étudie en ce moment ce grand ouvrage.

Plusieurs pièces contenues dans un recueil du xii^e siècle qui a été communiqué aux professeurs de l'Université catholique de Beyrouth par les Grecs orthodoxes. De ce recueil, fort intéressant, le R. P. Cheïkho a extrait trois pièces concernant les orgues qui ont été publiées, en 1906, dans la revue arabe le *Machriq*, avec préambules et notes en arabe (2).

Il résulte de ces documents que les Arabes ont attribué la principale autorité en matière de construction d'orgues à un mécanicien, inconnu des Grecs, qu'ils appellent Mauristos ou Mouristos, ou Mauriston, ou Ariston, ou Murtos. On se rappelle que ce nom est celui même du personnage auquel Philon, dans quelques phrases très nettes, a dédié plusieurs de ses écrits. Nous allons traduire littéralement celle des pièces publiées dans le *Machriq* qui se rapporte à l'*hydraulis* et nous discuterons ensuite le rôle réel de ce Mauristos qui viendrait disputer à Ctésibios l'honneur de l'invention.

Traduction :

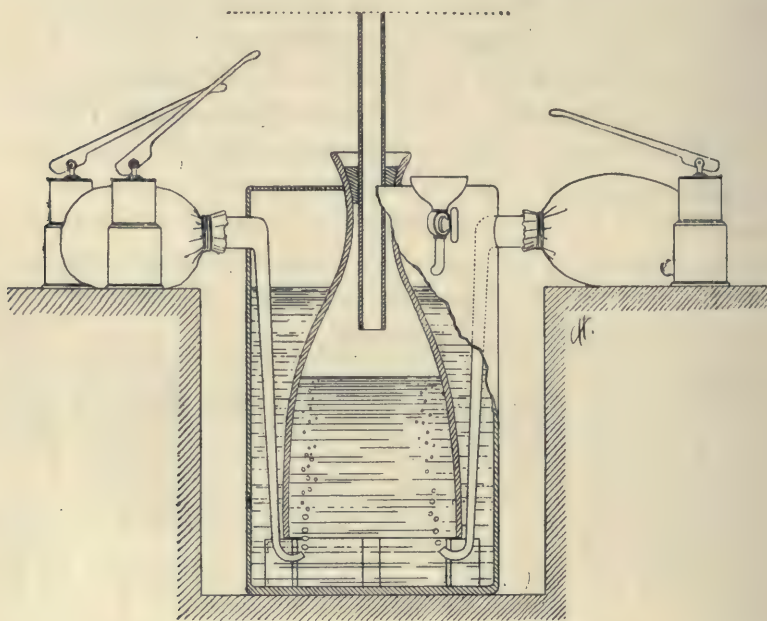
« Construction de l'instrument qu'a employé Mauristos, dont le son porte à soixante milles.

« Ils (les Grecs) emportaient cet instrument avec eux dans les guerres, car leur pays était entouré d'ennemis de tous côtés, et lorsqu'ils avaient besoin d'avertir leurs compagnons ou de demander du secours dans les combats, pour faire venir la cavalerie et les réserves, ou pour prévenir les habitants de la capitale du pays ou de n'importe quelle région, ils soufflaient dans cet instrument, et celui-ci est le grand orgue (*organon*), surnommé celui qui a la bouche puissante et la voix retentissante, parce que le son en porte à soixante milles.

(1) *Annales internationales d'histoire*, congrès de Paris, 1900, cinquième section, pages 112-120.

(2) *Al-Machriq*, Beyrouth, 1906, pages 18-28, texte arabe de trois traités grecs perdus sur les orgues, publiés par le P. Cheïkho ; pages 444-458, un traité inédit sur l'orgue à flûte par les Bani Mousa (ix^e siècle), édité par le même ; note sur ce traité avec figures, par le R. P. M. Collangettes.

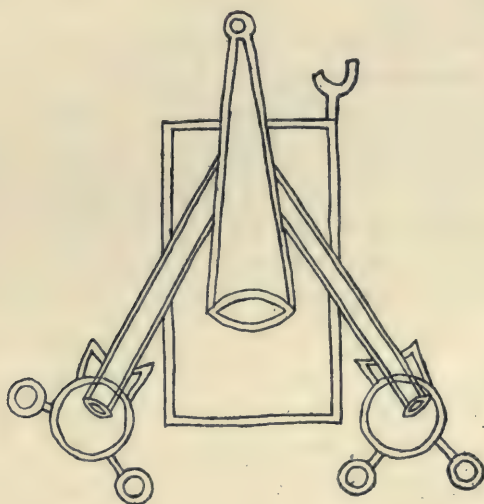
« Pour le construire, on prend un instrument de cuivre proportionné à la distance à laquelle on désire faire porter le son, qui peut être plus grande ou plus petite que ce que nous venons de dire. Celui que j'ai moi-même construit pour un roi de la France intérieure, porte à la distance que j'ai dite. Il a une capacité de 9000 *kist*, une élévation de 12 coudées, une circonférence à sa base de 35 empan. Sa base doit être large,



et à mesure qu'il s'élève, il se rétrécit jusqu'à ce que son diamètre à la tête soit de 3 empan; sa forme est celle d'un four (*tannour*). On le ferme par un couvercle et l'on perce à sa partie supérieure, à un empan au-dessous de son sommet, 3 trous. Ces trous sont disposés en triangle, distants l'un de l'autre également et d'un tiers de la circonférence de l'instrument.

« Ensuite on prend 3 outres de peau de grands buffles, tannée avec soin, de façon qu'elle soit souple, mince, dépouillée de la couche extérieure. A la bouche de chaque outre, on intro-

duit un tuyau de cuivre, ayant une longueur proportionnée à celle de l'instrument, c'est-à-dire que si l'on plaçait l'extrémité du tuyau qui tient à l'outre à la tête de l'instrument, l'autre extrémité arriverait presque en bas. Ces tuyaux doivent être flexibles, larges par en bas; il faut qu'ils aillent en se rétrécissant à mesure qu'ils s'élèvent, selon la mesure que j'indique ici : l'extrémité du tuyau qui arrive alors près de la tête de l'instrument, au niveau des trous, doit avoir 4 doigts d'ouver-



ture. Quant à l'ouverture du trou qui arrive en bas de l'instrument, elle est d'une phalange. Que l'extrémité large des tuyaux ressorte des trous qui sont à la tête de l'instrument de la longueur d'un empan et demi pour chaque tuyau (1). Ensuite on prend chaque outre et l'on en attache la bouche ou la tête à l'un de ces tuyaux qui sortent du sommet de l'instrument, on les y fixe de la façon la plus solide pour empêcher toute fuite d'air.

« On perce alors dans chaque outre, à sa partie postérieure,

(1) La position ascendante des tuyaux indiquée dans la figure du texte ne paraît pas compatible avec cette description.

deux trous ayant chacun quatre doigts d'ouverture, et l'on monte sur chaque trou un tuyau de la longueur d'un empan et demi. Ces tuyaux, à leurs extrémités au dehors, se rétrécissent jusqu'à la mesure d'une phalange; ils sont fixés en leur place de la façon la plus solide, pour que l'air ne sorte pas par là. Ensuite, on adapte à chacun de ces tuyaux un soufflet grec; c'est l'espèce de soufflet rond dont les orfèvres se servent pour travailler les cachets. Ces soufflets sont montés aux extrémités de ces petits tuyaux qui sont à la partie postérieure des outres et de l'instrument; et c'est par là qu'entre l'air dans les outres et dans l'instrument. Comprenez cela.

« Prenez maintenant un tuyau d'une forme analogue à celle de l'instrument; que sa largeur soit en bas d'un empan et demi, et en haut de 4 doigts joints; sa longueur irait jusqu'au tiers de l'instrument à partir d'en haut. Percez à la surface de la tête de l'instrument un trou, et introduisez-y ce tuyau; faites-le descendre de façon qu'il passe en dehors de la tête de l'instrument une longueur de 2 emfans. Soudez-le bien avec le plomb, afin qu'aucune fuite d'air n'ait lieu par là. Que l'instrument, à sa partie inférieure, soit compact (1).

« Il faut ensuite ménager sur cet instrument, à une coudée au-dessous de sa tête, un endroit pour l'arrivée de l'eau; c'est un robinet bien construit au-dessus duquel est un entonnoir. On verse dans l'instrument de l'eau en la quantité que j'indique ici; c'est-à-dire qu'elle vienne au niveau du tuyau dressé en son milieu, qui est celui d'où sort le son.

« Alors, quand vous voulez faire entendre le son, vous prenez des supports, et vous les placez autour de l'instrument, en les élevant à l'endroit des outres, pour que celles-ci reposent sur eux; à ces supports sont joints des sièges sur lesquels se tiennent les hommes. Ceux-ci montent les soufflets dans leurs

(1) Cette phrase ne semble pas venir ici à sa place; elle rappelle le début de la description de Vitruve: « de materia compacta basi, arca in ea ex aere fabricata conlocatur ». Comme la description arabe omet justement de parler de l'arche, ou de la distinguer de l'infundibulum (l'instrument, *el-âlah*), on peut croire que le texte a souffert en cet endroit.

tuyaux, puis ils soufflent jusqu'à ce que les outres soient remplies d'air. L'air alors pénètre dans l'eau et l'agite; il la soulève et tournoie au milieu d'elles cherchant une sortie, et il s'échappe par l'orifice du tuyau avec un son retentissant, effrayant (1), dont la force semble déchirer les entrailles et qui s'entend à la distance que j'ai dite. Les hommes qui soufflent doivent boucher leurs oreilles en les emplissant de coton, recouvert avec de la cire, pour ne pas se trouver mal et perdre l'ouïe.

« D'ailleurs le son de cet instrument n'est pas unique; mais il peut avoir plusieurs sons différents, comme je l'expliquerai en détail s'il plaît à Dieu. Pour cela, on monte sur le tuyau d'où sort l'air, trois ou quatre tuyaux pourvus chacun d'une embouchure de flûte, et qui produisent d'autres sons merveilleux. Et si l'on souffle plus fort, le son est renforcé, et il est adouci si l'on souffle moins; car le son a diverses sortes qui produisent les sensations adoucissantes, émouvantes ou autres; mais le but particulier de cet instrument est de le faire porter au loin. Comprenez cela. »

Comme on le voit, c'est bien l'orgue auquel convient spécialement le nom d'*hydraulis*, que ce texte décrit. Le rôle de l'eau n'est pas très clairement expliqué; mais, de même que dans les descriptions de Héron et de Vitruve, l'eau ne peut avoir pour fonction que de régulariser et de prolonger, par l'effet de sa pression, l'écoulement de l'air que les soufflets ont refoulé dans l'appareil. Il y a trois de ces soufflets disposés en triangle autour de l'appareil; ils sont appelés soufflets grecs ou roumis (2); ils emmagasinent d'abord l'air dans des outres, d'où des

(1) On pourrait croire, en lisant ces lignes, que c'est par son passage dans l'eau que l'air produit le son; il y a là, évidemment, une impression erronée que corrige d'ailleurs la mention des tuyaux d'orgue faite ci-après. Mais il est certain que les descriptions de l'*hydraulis* ont plus d'une fois produit cette impression; V. à ce sujet une étude sur l'orgue publiée, en 1872, dans le *Magasin Pittoresque*, p. 298. — Pour la phrase « l'air soulève l'eau », cf. la description de Héron; ed. W. Schmidt, t. I, p. 201.

(2) J'avais la leçon *zouki* au lieu de *Roumi* dans les *Pneumatiques* de Philon; V. l'index.

tuyaux coudés et inclinés le portent dans l'appareil. Celui-ci, en forme de four, doit être placé dans une caisse qui contient l'eau. L'air refoulé s'échappe en luttant contre le poids de l'eau, et va avec force traverser les tuyaux d'orgue qui ne sont mentionnés ici que tout à la fin. C'est là une description très typique et probablement même très primitive de l'hydraulis.

Quel est donc l'inventeur de cet appareil? Pour le mécanicien arabe qui a écrit ce morceau, il n'y a point de doute, c'est Mauristos. Mais le texte arabe n'est pas une traduction; il ne peut être qu'une adaptation puisque notre auteur parle d'un instrument qu'il a lui-même construit pour un roi franc. D'autre part Mauristos étant déjà connu comme ami de Philon, il est possible que quelque confusion se soit produite ici; le meilleur moyen de s'en rendre compte est de grouper les passages où se rencontre ce nom :

Le nom paraît sous les formes *Marzotom* et *mi argutom* dans les fragments latins des *Pneumatiques* de Philon; Rosen a corrigé en *mi Ariston* : « quia tuum, amice mi Ariston, jam novi desiderium... »

Sous la forme *Aristoun*, il paraît dans la traduction arabe du même ouvrage : *id-ristoun*, ô Ariston.

On le trouve encore en tête des *Belopoïika* de Philon, et dans un fragment sur les clepsydres du ms. d'Oxford qui contient ses *Pneumatiques* (f° 95) : « ô *Máriston* (mon) ami, je veux exposer la construction des clepsydres... pour répondre à ton désir... »

Dans tous ces passages le nom est celui du personnage à qui les œuvres sont dédiées.

Il se retrouve ensuite dans le titre des deux traités sur les orgues du ms. de Constantinople :

« Épitre à *Mauristos* le savant; construction de l'orgue à trompette; — autre épître à *Mauristos* le savant; construction de l'orgue à flûte. »

En cet endroit une confusion a pu se produire, car le mot à (*li* en arabe) peut être entendu comme désignant ou bien la

personne à qui est dédié le traité ou bien son auteur. Nous avons vu qu'un traducteur des fragments des *Pneumatiques* de Philon a commis une confusion de ce genre, lorsqu'il a lu : *Liber Aristo(telis) de conductibus aquarum*, au lieu de *Liber ad Aristo(nem)* (1).

Puis vient le titre du morceau que nous avons traduit tout à l'heure, où l'attribution à *Mauristos* est formelle, mais faite de seconde main.

Enfin se présentent trois mentions de ce nom, sous la forme principale *Murtos*, dans les bibliographes arabes. Ces mentions sont exactement celles-ci :

De Ibn en-Nédîm, auteur du *Fihrist* (x^e siècle) : « *Murtos*, ou *Mauristos*, a écrit entre autres livres un livre sur les instruments musicaux appelés l'orgue à trompette et l'orgue à flûte, un livre sur un instrument musical qui est entendu à soixante milles. »

De Ibn el-Kifti (xiii^e siècle) : « *Murtos*, ou *Mauristos*, savant grec, expérimenté et ingénieux; il a composé des ouvrages parmi lesquels le livre sur un instrument musical appelé l'orgue à trompette et l'orgue à flûte qui s'entend à soixante milles. »

De Abou'l-Féda l'historien (xiv^e siècle) : « et parmi eux (parmi les savants grecs) est *Murtos* ou *Mauristos*, savant grec expérimenté et ingénieux; il a composé un livre sur l'instrument appelé l'orgue; c'est un instrument qui s'entend à soixante milles. »

Il est clair que ces trois mentions n'en font qu'une; elles indiquent seulement l'existence de deux ouvrages, et leur attribution à un certain auteur, inconnu d'ailleurs; or cette donnée unique n'est autre que celle qui est fournie par les titres mêmes des traités dont nous avons parlé; si donc ceux-ci n'apportaient rien de décisif en faveur de l'attribution à *Mauristos* de ces fragments mécaniques, les mentions bibliogra-

(1) *Pneumatiques* de Philon, p. 44 [38].

phiques n'apportent rien non plus. En conséquence je crois devoir maintenir jusqu'à nouvel ordre la conclusion que j'avais exprimée dans la Préface des *Pneumatiques* de Philon de Byzance : qu'il n'existe pas d'autre Mariston, Mauristos ou Ariston que l'ami de Philon, auquel celui-ci dédiait ses œuvres; que tous les traités où se rencontre ce nom sont des traités de Philon, apparemment détachés de sa grande collection ou Syntaxe mécanique. Il n'y a donc pas lieu, en ce qui concerne l'invention de l'hydraulis, d'infirmier la tradition de Vitruve, en se fondant sur les textes arabes récemment publiés; ceux-ci peuvent bien donner quelques détails de plus sur cet instrument; mais ils n'ôtent pas à Ctésibios l'honneur de l'avoir inventé.

BARON CARRA DE VAUX.

BULLETIN ARCHÉOLOGIQUE

I. — ARCHITECTURE. FOUILLES.

La colonne mycénienne. — M. Durm (1) s'en prend à une opinion généralement reçue et passée, peu s'en faut, à l'état de dogme parmi les archéologues, celle d'après laquelle la colonne crétoise et mycénienne avait, à la base, un diamètre moindre qu'au sommet, en d'autres termes avait la tête renversée. Nul ne songeait à mettre en doute l'illogisme de cette conception, ni le peu de stabilité d'un pareil mode de support; mais, si bizarres que fussent ces piliers, encore pouvait-il se faire qu'ils eussent réellement existé. Il n'en est rien, d'après M. Durm, et cette forme anormale ne se rencontre que dans les petits piquets ou poteaux isolés qui dérivent de la stèle ou de l'arbre sacré; partout où la colonne a un rôle architectural, elle est cylindrique, et, au contraire, renflée vers la base. Il en est ainsi à la façade du « trésor » d'Atrée, où les mesures, mal prises au début, ont pu être vérifiées à nouveau sur l'original de la collection Sligo. Il en est de même à la Porte des lions, dont le pilier, déformé sur le moulage de Berlin, est tout différent sur une simple photographie. Enfin il semble qu'on n'ait jamais découvert dans l'île de Crète un fragment de ces fameux fûts tronconiques. Le problème serait donc à reviser et il importerait de l'étudier à nouveau et de très près. Dans le même

(1) *Jahreshefte*, X, 1907, p. 41-84, fig. 41-32.

article, M. Durm montre qu'on connaît mal la construction des *tholoi* ou du moins de leur partie supérieure. Il croit aussi retrouver en Crète un type particulier de colonne sans base et dont l'abaque rectangulaire est entouré d'un rebord; il n'y a pas d'échine sous le tailloir; en revanche un carreau de bois ou de pierre, plus large que l'abaque, sert d'intermédiaire entre lui et l'architrave.

Topographie homérique. — Un important article de M. Carl Robert est consacré à la géographie de la plaine troyenne (1). L'auteur estime, contrairement aux conclusions de Dœrpfeld, que les portes Scées doivent être cherchées, non à l'Ouest d'Ilion, mais au Nord-Est, là où se trouve l'entrée la mieux défendue de la « sixième » ville. De plus, le Scamandre ne coulait pas immédiatement à l'ouest de Troie, mais à quelque distance dans la même direction et avait à peu près le cours du Mendere. Enfin le Simois ne serait pas un affluent du Scamandre, mais comme lui un fleuve, qui bornerait à l'Est à la fois le camp des Grecs et le champ de bataille.

Le mur de Thémistocle. — Thucydide montre avec quelle hâte les Athéniens construisirent en 479 leurs murs d'enceinte; ils employèrent à cet effet tous les matériaux qui leur tombèrent sous la main, entre autres des fragments de stèles funéraires, et des débris empruntés aux tombes monumentales détruites par l'invasion perse. M. Noack (2) vient de retrouver sous un mur postérieur les soubassements de l'enceinte décrite par Thucydide; ils permettent de constater la parfaite exactitude des renseignements donnés par l'historien. Les blocs de tuf, sommairement épannelés, qui composent les assises, sont en effet mêlés à des reliefs funéraires et à des pierres moulurées et sculptées qui ont été visiblement remployées. Il est à remarquer que le mur est construit par degrés, suivant la courbe du

(1) *Hermes*, XLII, 1907, p. 78-112, fig. 1-4.

(2) *Athenische Mitteilungen*, XXXII, 1907, p. 123-160, pl. X-XIII, fig. 1-16.

sol et le niveau du terrain. La porte n'est pas où on la cherchait, mais un peu en avant et en aval de l'Eridanos, dont le cours paraît avoir été endigué à cette époque. L'un des jambages, celui qui était du côté Nord, était doublé par une tête de pont qui permettait de barrer la rivière, et la rive droite était bordée d'un mur, dont nous savons qu'il aboutit en amont à une tour, mais dont le tracé est encore mal déterminé.

L'Acropole d'Athènes. — Un papyrus de Strasbourg, l'*Anonymus Argentinensis*, édité en 1902 par Bruno Keil, avait, semble-t-il, apporté sur les travaux d'édilité entrepris sur l'Acropole au v^e siècle des documents aussi nouveaux qu'inattendus. Soit que l'on adoptât pour le Parthénon la date initiale de 457, proposée par Keil, ou qu'on lût, avec M. Foucart, 469, aucune de ces données ne concordait avec les évaluations généralement admises. M. Wilcken vient d'en donner la raison (1) : c'est que le manuscrit, mal lu au surplus par l'éditeur, n'est nullement une histoire d'Athènes, mais un simple commentaire du *Contre Androtion* ; le scholiaste, qui emprunte peut-être ses renseignements à Kratèros, ne paraît pas mal informé, mais il n'apprend rien de neuf, ni sur l'histoire du Parthénon, ni sur celle des Propylées. Cette révélation rendra service aux archéologues qui s'évertuaient à concilier les données du papyrus avec les faits dûment constatés par ailleurs (2).

Fouilles de Pergame. — Le rapport de M. Dörpfeld (3) passe successivement en revue la région située au Nord de l'Agora inférieure, le gymnase supérieur ou des *νεολαί*, le théâtre de la ville haute et les tumuli de la plaine pergaménienne. La première région comprend la maison du consul Attalos, qui fut réédifiée à l'époque romaine et d'où provient, selon toute vrai-

(1) *Hermes*, XLII, 1907, p. 374-418.

(2) Je signalerai à ce propos le livre de Petersen sur le temple d'Athènaia (1907) et l'article du *Jahrbuch* (XXII, 1907, p. 8-18) où il définit les mots *opisthodomè* et *parthénon*, qu'il entend comme Michaelis (*Bulletin* de 1902, p. 381-2).

(3) *Athenische Mitteilungen*, XXXII, 1907, p. 163-240, pl. XIV-XIX, fig. 1-15.

semblance, la réplique de l'Hermès d'Alcamène. Le gymnase, restauré à la fin du II^e siècle par l'évergète Diodore Pasparos, est bordé au Nord par une curieuse salle à deux absides où se dressaient des statues impériales ; au Sud s'étend un grand corridor souterrain, primitivement éclairé par les embrasures de la paroi méridionale et qui était peut-être (?) un stade d'hiver. Le théâtre a, comme l'on sait, été plusieurs fois modifié ; sous sa forme la plus ancienne, quoique déjà hellénistique, il était en bois et l'échafaudage s'enfonçait dans des trous qu'on boucha par la suite, mais dont l'emplacement est encore reconnaissable. L'exploration des tumuli a conduit sur certains points à des mécomptes, mais par contre a permis de trouver en place deux sarcophages en trachyte, qui contenaient encore un riche mobilier funéraire.

Fouilles de Délos. — L'exploration de l'île continue méthodiquement. Les excellents rapports publiés presque aussitôt après les fouilles par leurs auteurs responsables font honneur à l'École d'Athènes et témoignent de la direction intelligente donnée, dès le principe, à l'entreprise. Je ne puis signaler ici que les seules relations insérées au *Bulletin* (1). M. Chamonard (2) étudie la rue du théâtre et la maison du Dionysos, ainsi nommée à cause d'une mosaïque trouvée dans l'impluvium et représentant un Bacchos ailé, qui chevauche une panthère. Il en fait remarquer le plan irrégulier, l'escalier en pierre à quatre volées, les curieux graffites et le décor de stuc incrusté et colorié, bien conservé en plusieurs points de l'édifice. La rue qui descend du théâtre est bordée de boutiques et d'habitations modestes, sans péristyle et parfois sans étage, qu'alimentaient d'eau quatre citernes et quatorze puits de forme variée. Un torse d'Apollon archaïque et un *στήριον* en marbre à quatre

(1) Je mentionnerai cependant un article de M. Leroux sur les lions de Délos, paru dans la *Revue de l'art ancien et moderne*, 1908, I, p. 177-186.

(2) *Bulletin de Correspondance hellénique*, XXX, 1906, p. 483-606, p. 673, pl. IX-XI, fig. 4-49.

cavités ont été découverts au cours des fouilles. — M. Jardé continue de dégager le quartier marchand (1). Le réseau des rues, mieux connu et les quais, plus entièrement déblayés, lui ont permis de compléter et de rectifier les conclusions d'Ardaillon. Il suit de cette nouvelle enquête qu'il n'y a pas eu, sur le bord de la mer, des magasins de vente qu'il faudrait distinguer des entrepôts. Une grande maison présente, dans certaines de ses chambres, des dispositions inexplicables, et des peintures bien conservées couvrent encore l'un des murs intérieurs. A côté de cet édifice était une maison de rapport ou *συνοικία*, divisée en plusieurs petits appartements situés à des niveaux différents et probablement sans étage.

Le grand théâtre de Pompei. — Plusieurs fois modifié depuis le commencement du II^e siècle avant notre ère, l'édifice a passé, s'il faut en croire M. Mau (2), par six états successifs. Les constructions actuelles de la scène, qui datent des Holconii, remplacent une salle qui était flanquée de deux paraskènia et percée par derrière de cinq portes dont les seuils étaient au niveau de l'orchestre. Quatre de ces ouvertures ayant été bouchées dans la suite, un plancher de bois fut établi à 2 mètres environ du sol, qui ne fut exhaussé que plus tard, au moment de la transformation dernière. Ces dispositions particulières s'accordent mal, semble-t-il, avec l'hypothèse d'un proskènon surélevé; mais la question n'est pas tranchée, et il ne faut pas oublier qu'il s'agit ici de constructions du I^{er} siècle, peu antérieures à l'ère chrétienne.

II. — SCULPTURE.

Sculptures du Ptoïon. — La campagne de 1903 a mis au jour de nouvelles statues d'Apollon, entières ou fragmentaires.

(1) *Ibid.*, p. 632-664, pl. XII, fig. 1-7. Voir la *Revue* de 1906, p. 133-4.

(2) *Römische Mitteilungen*, XXI, 1906, p. 1-56, pl. I, fig. 1-10.

L'un des torses découverts en 1885 par M. Holleaux vient de retrouver sa tête, que nous reproduisons ci-contre. On en remarquera le nez court et large, ainsi que les joues pleines et les chairs un peu grasses. Les spirales qui s'enroulent en haut du front ont la netteté régulière des volutes métalliques, et le dessin de la bouche et des yeux est encore conventionnel; M. Mendel (1) observe par contre, et très justement, que l'oreille est en place et bien indiquée. La statue est donc l'une des plus



récentes, sinon la dernière de la série. Il est possible qu'on doive y reconnaître une influence parienne, bien qu'il ne faille pas se faire d'illusions sur la réalité du groupe « siphno-parien ». D'autres torses, avec ou sans tête, rappellent soit l'Apollon d'Orchomène, soit celui de Milo, soit des sculptures égéni-ques (?) ou attiques, et le musée de Thèbes renferme une curieuse réplique de la stèle d'Aristion. L'auteur conclut, et la diversité des styles semble bien lui donner raison, qu'il n'y a pas eu en Béotie d'école qui fût proprement béotienne.

(1) *Bulletin de Correspondance hellénique*, XXXI, 1907, p. 183-207, pl. XVII-XXI, fig. 1-16.

Discobole de Castel Porziano. — Nous possédons plusieurs répliques du discobole de Myron, mais la meilleure d'entre elles, celle de l'Esquilin ou du palais Lancelotti, est malheureuse-



ment inaccessible et fort mal connue. Aussi devons-nous être heureux qu'un hasard ait fait découvrir dans la villa royale de Castel Porziano une copie nouvelle de la statue. La tête fait malheureusement défaut, mais le corps est d'un modelé remar-

quable, bien qu'il s'éloigne, semble-t-il, sur certains points de l'original disparu. On remarquera, ici encore, un tenon d'attache en bas du dos; il reliait le disque au corps et n'existait bien entendu pas dans le bronze de Myron (1).

Le trône Ludovisi. — D'après M. Nilsson (2), les deux reliefs latéraux du siège représentent, l'un une hiérodoulè, l'autre une femme de condition libre. Or nous savons par le poète comique Alexis que les courtisanes sacrées de Corinthe avaient, comme les femmes de qualité, leurs fêtes d'Aphrodite, et Pindare nous apprend que la déesse de l'Isthme se plaisait aux fumées de l'encens. Il suit (?) que Mummius a pu rapporter de Corinthe le trône découvert dans les anciens jardins de Salluste : peut-être même l'Aphrodite qui se dressait sur le siège était-elle un xoanon bardé de fer comme l'Idole d'Ainos ou l'Apollon d'Amyclées, ce qui expliquerait d'une façon fort simple (?) le culte de la Vénus armée qu'on célébrait sur l'Acrocorinthe.

L'Aurige de Delphes. — Dès la découverte de la base du char, M. Homolle avait reconnu deux rédactions successives de l'inscription, qui différaient, non seulement par leur teneur, mais par leur langue ou leur dialecte. M. Washburn croit pouvoir affirmer (3) que la première leçon contenait les lettres $\lambda\alpha\sigma\chi\upsilon\epsilon\theta$; le nom du dédicant se serait donc terminé par $\lambda\alpha\varsigma$ ou par une finale analogue. Comme Pausanias parle d'un ex-voto cyrénéen dans le voisinage du temple, il était naturel de penser, avec M. Svoronos (4), au roi Arkésilas, vainqueur en 462; mais le Polyzalos de la deuxième ligne était embarrassant. La difficulté est levée, si le mot est pris au sens adjectif; mais il reste à chercher la raison des deux inscriptions

(1) *Notizie degli Scavi*, 1906, p. 405-7, fig., G. E. Rizzo. Cf. *Monumenti Antichi*, XIII, 1903, Lanciani.

(2) *Römische Mitteilungen*, XXI, 1906, pp. 307-313.

(3) *Berliner philologische Wochenschrift*, 1905, p. 1358-1360.

(4) *Ibid.*, p. 1549.

successives. M. Carl Robert (1) imagine qu'Arkésilas a voulu mentionner la victoire qu'il remporta deux ans plus tard en 460 à Olympie. Si l'hypothèse est ingénieuse, il s'en faut qu'elle soit certaine, et on ne comprend guère pourquoi le dialecte de la dédicace se serait trouvé modifié. De plus, l'ex-voto, d'après Pausanias, se composait de Battos, d'Arkésilas et de Nikè, que M. Robert remplace par Arkésilas, par son aurige et par la Pythias qui couronnerait le roi (2). Enfin, il ne semble pas que le lieu de la découverte concorde avec la description du Périégète, si, comme le croit M. Duhn (3), l'emplacement du quadriges de Cyrène était à un niveau inférieur et non supérieur à celui où l'on a trouvé l'aurige (4). Pour toutes ces raisons, on peut tenir pour probable, mais nullement pour certain, que le groupe de Delphes soit l'œuvre du Crétois Amphion : la chose est à regretter, car, en sa qualité d'élève indirect de Critios, ce sculpteur insulaire eut sans doute précisément les qualités de facture et de style que nous reconnaissons chez le maître de l'aurige (5).

Le fronton oriental du temple de Zeus à Olympie. — J'ai signalé brièvement dans un Bulletin précédent (6) l'arrangement nouveau proposé par Furtwängler pour les statues du fronton. Depuis, M. Pfuhl (7) a repris l'étude du problème et, tout en adoptant certaines idées de son prédécesseur, il revient, pour l'ensemble, à l'ordre autrefois établi par Six et par Kékulé. Notons qu'il place, comme Puchstein, l'autel de Zeus entre le

(1) *Nachrichten d. k. Gesellschaft zu Göttingen*, 1907, p. 4-5, extr.

(2) Studniczka, *Jahrbuch*, XXII, 1907, p. 133-8 (avec une figure et une planche) croit que Kyrène menait les chevaux; à l'intérieur du char étaient la Libye et Arkésilas (ou son aurige), plus tard métamorphosé par l'inscription en Battos.

(3) *Athenische Mitteilungen*, XXXI, 1906, p. 421-9.

(4) Il n'y a pas à tenir compte de la légende recueillie par M. Pomtow, et publiée par lui dans les *C.-Rendus de l'Académie de Munich*, 1907.

(5) Voir, sur cette question, Furtwängler, *Sitzungsberichte der bayer. Akademie*, 1907, II, p. 157-160 et S. Reinach, *Revue Archéologique*, 1907, II, p. 330, p. 343.

(6) *Revue de 1905*, XVIII, p. 407.

(7) *Jahrbuch*, XXI, 1906, p. 147-162, fig. 1-3.

Pélopion et l'Héraeon, et que le grand soubassement ovale qui s'étend à l'Est du Pélopion est pour lui la maison d'Enomaos. Quant au sanctuaire commun de Sosopolis et d'Eileithyie, il serait bien là où le cherche C. Robert, sur les pentes du Kronion et au Nord de l'exèdre d'Hérode.

Tête d'Athéna. — La tête ci-jointe, achetée à Egine (?) vers 1842 par le comte Pourtalès, appartient aujourd'hui au marquis de



Vogüé. Elle est en marbre de Paros et, sauf le nez et la bouche, assez bien conservée. Les pièces de rapport étaient nombreuses ; en marbre, le cimier ; en bronze, les garde-joues, les frisons sur les tempes, les boucles d'oreilles, le couvre-nuque, même les cils enchassés dans les orbites, qui d'ailleurs sont pleines. La tête est plus récente que les frontons d'Egine : la forme du casque, l'absence de cheveux sur le front, le dessin très net de l'oreille, la

forme moins accusée et le modelé même du marbre sont à cet égard des indices décisifs. M. Collignon (1) observe avec raison que l'auteur de la statue disparue était dans la dépendance étroite des ateliers d'Athènes ; il paraît avoir travaillé vers le milieu du v^e siècle.

Statue de Niobide. — Il sera beaucoup parlé d'une statue en Paros, qui vient d'être découverte à Rome, sur l'emplacement des anciens jardins de Salluste (2). La conservation en est

(1) *Monuments Piot*, XIII, 1907, p. 167-174. p. xvi-xvii.

(2) *Notizie degli Scavi*, 1906, p. 434-446. fig. 1-4, G. E. Rizzo. *Arch. Anzeiger* XXII, 1907, p. 116-9, G. Körte. *Sitzungsberichte Bayer. Akademie*, 1907, II, Furtwängler. *Rev. Archéologique*, 1907, II, p. 343-6, S. Reinach. *C. Rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1907, p. 404 av. pl., Gauckler.

presque parfaite ; le bras droit seul était détaché, mais il a pu être rajusté sans difficulté. La Niobide vient d'être atteinte



d'une flèche en haut du dos ; elle s'affaisse et renverse le torse en arrière, le bras droit relevé et la main portée vers sa blessure, l'autre main s'efforçant d'arracher le trait. Le diploidion qui couvrait ses membres s'est détaché ; seuls, la jambe droite, une

partie du mollet gauche et le dos sont couverts par l'étoffe lainieuse ; le corps apparaît nu, modelé avec fermeté et précision par une main dure, puissante et sèche ; l'ampleur du cou et de la poitrine fait ressortir les cuisses nerveuses et l'apparence juvénile, presque « garçonnière » de la région abdominale. L'art est merveilleux de largeur et de sobriété. Il y a là un singulier et piquant mélange d'archaïsme et de liberté, de

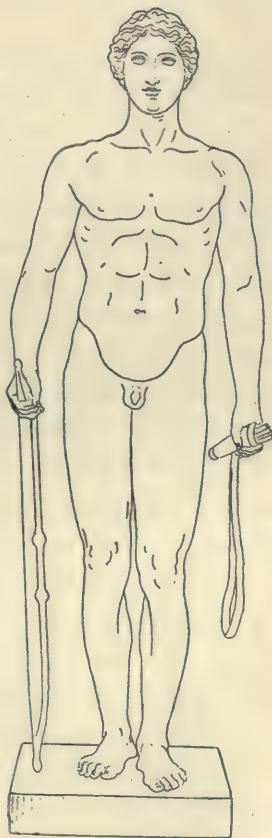


raideur conventionnelle et de naturalisme excessif, voire de réalisme, tous caractères que l'on retrouve dans des œuvres contemporaines, comme la Vénus de l'Esquilin ou son prototype. La tête, rejetée sur l'épaule, est fortement charpentée ; elle a les traits bien accusés, la bouche entrouverte, le nez ferme, les yeux largement ouverts, les cheveux coiffés par bandeaux simples et retenus par un simple lien. Deux questions, entre beaucoup d'autres, se posent à propos de la Niobide. La première est

de savoir quel rapport unit la statue aux deux ou trois marbres de la collection Jacobsen, qui, d'après Furtwängler, faisaient partie jadis du même temple, sinon du même fronton et qui ont été découverts sur le même emplacement (1). On peut se demander également si l'œuvre est grecque ou romaine, si c'est un original ou une copie. M. Rizzo penche pour la seconde hypothèse, MM. Kærte et Furtwängler tiennent pour la première : à en juger d'après les médiocres similis des *Notizie*, je ne doute pas qu'ils n'aient raison.

(1) Deux d'entre eux ont été signalés ici même par M. Lechat, *Revue* de 1900, p. 384-7.

Apollon de Pæonios. — Si Amelung et Treu ont raison de considérer la tête Hertz (1) comme la copie de la Nikè de Pæonios, il semble bien que M. Bruno Sauer (2) n'ait pas tort d'attribuer à la même école l'Apollon d'Ince Blundell Hall. A vrai dire, on peut relever de menues différences entre les deux visages. Celui de l'Apollon est plus allongé, l'ovale en est plus mince et plus étiré, les paupières y sont plus nettes et plus coupantes et un bourrelet de chair est marqué au-dessus des sourcils. M. Sauer explique ces divergences par le sexe de l'Apollon et par la précision plus grande qui était de rigueur dans une statue de bronze. Il fait remarquer l'attitude indécise et un peu molle du dieu, qui ne tient pas (?) à l'éclectisme du sculpteur, mais à l'indépendance qu'il conserve vis-à-vis de l'école de Polyclète. Pæonios, s'il faut décidément lui attribuer l'Apollon d'Ince, travaillait vers 450 et la Nikè serait, par suite, de la même date.



Les frontons du Parthénon. — M. Cecil Smith propose pour le groupe central du fronton oriental une disposition analogue à celle qu'adoptait M. Prandtl et que nous avons exposée dans le précédent Bulletin (3). Une Nikè, d'après lui, volait de même à l'Ouest du Parthénon, entre les branches de l'olivier sacré, à peu près comme sur le vase de l'Ermitage : elle indiquait la

(1) S. Reinach, *Recueil de têtes antiques*, pl. 117.

(2) *Jahrbuch*, XXI, 1906, p. 163-176, fig. 1-10.

(3) *Revue* de 1907, XX, p. 252.

victoire de la déesse et la défaite de Poseidon. Enfin Éris, qui suivrait le dieu, serait cette même Nikè que l'on attribuait précédemment au fronton oriental (1).

La base de la Parthénos. — La statue chrysiléphantine de Phidias occupait, à l'intérieur de la cella, un rectangle long de huit mètres et profond de quatre. M. Winter (2) estime, à l'encontre de M. Michaelis, que la base avait exactement ces dimensions et qu'elle était, par suite, beaucoup plus longue que large. L'Athéna paraissait ainsi plus massive et plus ramassée ; mais la frise pouvait s'étaler à l'aise sur la face du socle, même si les vingt et un personnages avaient 0^m, 80 d'élévation, soit à peu près les deux tiers de la hauteur qu'avait la base. Il est plus difficile de savoir comment Phidias avait représenté la naissance de Pandora. Nous savons qu'à gauche était le char d'Hélios et à droite la monture de Sélènè ; M. Winter pense que le centre était occupé par un groupe de deux personnages, schéma possible, mais qui n'est rien moins que certain.

L'Héron de Gjölbaschi. — La décoration de la paroi occidentale, la plus intéressante du sanctuaire, est, suivant Bendorff, empruntée à l'Aithiopis et représente la prise de Troie. M. Fr. Kœpp (3) conteste ce point et donne, à l'appui de son dire, d'assez bonnes raisons. Rien ne montre, à Trysa, que la ville soit prise, ni même qu'elle soit près de l'être ; Hélène ne peut être représentée trônant près du vieux satrape, ni fuyant hors des remparts ; les vaisseaux ne ressemblent pas à ceux des Achéens et l'attaque, sur terre comme sur mer, semble repoussée par les assiégés. Peut-on, allant plus loin, conclure de ces traits à quelque légende locale et voir dans le vieux roi cet Iobates, dont Bellérophon devait épouser la fille ? Nous

(1) *Journal Hellenic Studies*, XXVII, 1907, p. 242-8, fig. 1-3. M. Petersen, dans son nouveau livre, ne croit pas à cette disposition du groupe central.

(2) *Jahrbuch*, XXII, 1907, p. 55-70, fig. 1-5.

(3) *Jahrbuch*, XXII, 1907, p. 70-7, fig. 1-3.

savons bien que le héros combattit les Amazones, mais il semble hasardeux de supposer sans preuves qu'il courut à la défense du dynaste lycien et repoussa près de lui l'invasion étrangère.

La Pséliouménè de Praxitèle. — Klein, dont les conjectures ne furent pas toujours heureuses, entendait par ψελιουμένη une Aphrodite qui s'entourait le cou d'un collier. Il est de fait que le substantif ψέλιον a parfois ce sens ; mais il ne l'a que d'une manière exceptionnelle, et, en tout cas, il ne peut s'appliquer à un collier à mailles et à chaînette, comme Klein en prêtait un à la statue de Praxitèle. Si le terme de Pline est exact, il désigne une femme mettant un bracelet ou, plus simplement, une femme au bracelet. La caractéristique, par malheur, est peu précise et, comme la Vénus Médicis, la Vénus d'Arles et la Vénus de Cnide, statues fort différentes, portent ou portaient également des bracelets, le renseignement ne nous renseigne guère. Il n'empêche que la petite découverte de M. Poulsen (1) aura pour conséquence d'éviter une erreur aux archéologues : ils doivent lui en être reconnaissants.

Aphrodite se coiffant. — La statuette reproduite ci-contre vient des environs de Benghazi en Cyrénaïque et appartient au Dr Perrod de Turin. Les jambes ont dû être sculptées à part dans un autre bloc de marbre, car le



(1) *Revue Archéologique*, 1907, I, p. 69-74. La Vénus Montalvo ou Montefalco date de la Renaissance d'après Furtwängler, *ibid.*, II, p. 19-20 (une des dernières notes qu'ait signées l'auteur).

torse se termine en haut des cuisses par une section nette, sans mortaise ni tenon. C'est une réplique agréable, quoique lointaine, de l'Aphrodite Anadyomène, peinte jadis par Apelle. M. Perrot, qui la fait connaître (1), essaie de se représenter l'original disparu; comme Benndorf, il pense que la déesse avait été figurée nue, mais que son buste seul émergeait de la mer.

Tête d'Eros. — M. de Mély (2) a remarqué et signalé à M. Collignon une tête en Paros, trouvée par le baron des Michels près



de Rome sur la voie appienne en 1872 et appartenant aujourd'hui à M. de Bioncourt. C'est une bonne réplique de l'Eros archer, œuvre probable de Lysippe. La surface du marbre est presque intacte et le travail, qui est libre et très souple, est d'un bon praticien. M. Collignon remarque la dissymétrie de la bouche et des yeux, anomalie voulue par le sculpteur et par laquelle il se rapproche de la vie réelle.

La Vénus d'Agen. — La statue du Musée d'Agen, trouvée vers la fin de 1876 au Breguet ou au Mas d'Agenais, n'est pas inédite, mais elle méritait d'être étudiée à nouveau, comme elle vient de l'être par M. S. Reinach (3). D'après les circonstances de la découverte, le bras droit serait abaissé et porté vers la draperie, d'où une ressemblance lointaine avec la Vénus de Milo, et il est

(1) *Monuments Piot*, XIII, 1907, p. 117-135, pl. X.

(2) *Monuments Piot*, XIII, 1907, F. de Mély, p. 137-140, fig. 1, Collignon, p. 141-8, pl. XI-XII.

(3) *Revue Archéologique*, 1907, I, pl. II, p. 369-376; II, p. 294-303, fig. 1-6.

possible qu'un fragment de tête retrouvé au même endroit, mais sans adhérence directe avec le torse, lui ait cependant appartenu.

Reliefs hellénistiques. — Il ne semble pas douteux aujourd'hui qu'il soit nécessaire de distinguer entre les différents reliefs de cette série. Certains appartiennent sans conteste à l'époque des Diadoques; mais d'autres, plus récents, sont du temps d'Auguste ou même d'Hadrien. M. Studniczka (1) donne cette dernière date à l'exvoto du citharède, sur lequel on voit Apollon tenant la cithare et, suivi d'Artémis et de Latone, s'apprêtant à répandre la libation que lui verse Nikè. La scène se passe dans un téménos orné d'une statue archaïque; au fond se dressent un platane et un temple corinthien, dont la frise représente une course de chars. Le sanctuaire ouvert serait le Pythion situé près de l'Ilissus et séparé par un mur de l'Olympieion, temple continué et presque achevé par Hadrien. Cet empereur serait aussi figuré sur un bas-relief encastré dans le mur de la Villa



(1) *Jahrbuch*, XXI, 1906, p. 77-89, fig. 1-5. Dans un article postérieur, *ibid.*, XXII, 1907, p. 6-8, fig., l'auteur admet comme également probable l'hypothèse suivant laquelle la scène se passerait à Delphes; mais il ne change rien à la date proposée pour ces reliefs.

Médicis et sur lequel M. Petersen croyait reconnaître le temple de Mars Ultor.

Bas-relief du Quirinal. — Un bas-relief pittoresque vient d'être découvert sur le Quirinal, non loin du couvent de San Silvestro (1). Il est mal conservé et toute la partie droite en est perdue, mais il appartient à une classe intéressante de monu-



ments figurés. A gauche, un Pan (?) serait assis sous un chêne touffu. Plus loin s'élève un édifice à gradins, sur lequel se dresse une statue de Diane chasseresse; devant ce temple est un autel orné de guirlandes et de têtes de bélier aux angles. En bas, des animaux divers, chien, cheval, bœuf et moutons sont groupés dans des attitudes vivantes et bien attrapées. La composition du relief est ingénieuse et son auteur ne manquait pas d'habileté manuelle.

(1) *Notizie degli Scavi*, 1906, p. 246, fig., G. Gatti.

Sarcophage Richmond. — Le groupe de sarcophages architectoniques réunis et étudiés par M. Strzygowski s'est enrichi, depuis la publication de M. Mendel et celle de M. Th. Reinach (1), de nombreux exemplaires, intacts ou fragmentaires, signalés dans divers musées d'Asie Mineure et d'Europe. L'un des plus complets et des plus curieux appartient à la célèbre collection Cook, de Richmond (2). La cuve n'est pas intacte, mais huit grandes figures et un débris de niche ont été détachés de l'original et transportés en Angleterre. La conservation des statues paraît bonne et plusieurs sont presque entières; le travail n'en est nulle part très poussé, mais elles sont expressives et décoratives, et s'adaptent heureusement au cadre qui leur sert de fond. Je n'oserais, avec M. Strzygowski, retrouver dans la figure ci-jointe un air de famille avec les sculptures d'Or San Michele et l'école de Donatello, mais il est de fait que la pose, souple et aisée, est d'une hardiesse et d'une liberté auxquelles l'art antique ne nous a pas accoutu-



(1) *Revue* de 1904, p. 98-9.

(2) *Journal Hellenic Studies*, XXVII, 1907, p. 99-122, pl. V-XII, fig. 4-16, Strzygowski.

més. Ce n'est pas que les antécédents fassent défaut, depuis Praxitèle et Lysippe jusqu'au sarcophage des pleureuses, aux Herculanaïses et aux peintures scéniques du quatrième style pompéien ; mais ces souvenirs du passé n'empêchent pas nos monuments d'annoncer des temps nouveaux et de servir, comme les ivoires de l'époque impériale, de transition entre la sculpture gréco-romaine et celle du moyen âge. Il va sans dire qu'Antioche, voisine à la fois de la Syrie et de la Mésopotamie, reste pour M. Strzygowski le centre où s'élaborèrent ces formes d'art nouvelles.

III. — FRESQUES. VASES PEINTS.

Vase mycénien. — Le Musée de Munich vient d'acquérir un curieux vase du quatrième style mycénien (1). La forme, qui

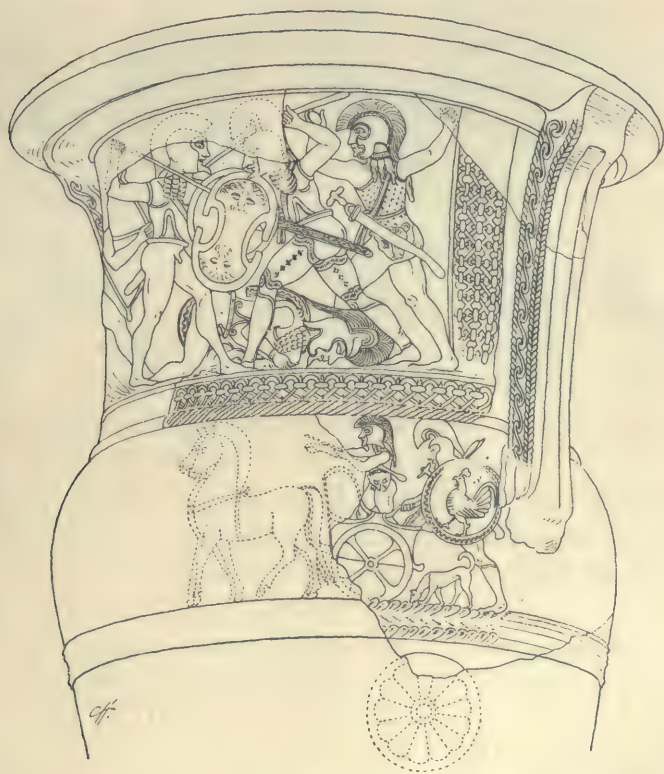


tient à la fois de l'amphore et du cratère, est malaisée à définir, et la vignette en donnera suffisamment l'idée. Le champ est

(1) *Jahrbuch*, XXII, 1907, pl. II, p. 401-2, 4, R. Hackl.

décoré de quatre rosaces et de deux protomes semblables, deux têtes de femmes, juchées sur un long col, qu'entoure un collier de chien, et qui sont d'affreuses caricatures, où l'on ne distingue qu'un nez en pointe et un très grand œil en amande ; au-dessus des cheveux ondulés est une courte couronne dentelée ou un polos bas, d'où s'échappe un panache rejeté en arrière. A droite et à gauche des profils, deux ailes se plient à angle droit. Le céramiste a voulu évidemment représenter deux têtes de sphinx, telles que les figurait l'art mycénien, mais il s'est servi d'une abréviation excessive et qui fait trop d'honneur à l'imagination de sa clientèle.

Pithos de Sparte. — L'École Anglaise, au cours de la belle



campagne de fouilles qu'elle vient de faire à Sparte, a décou-

vert près de l'Eurotas et non loin d'un hèroon (?) d'importants fragments d'un grand vase à reliefs (1). Le col est décoré d'une scène de combat que nous connaissons en partie par la réplique de la Bibliothèque Nationale, acquise dès 1844 par Le Bas. La scène est maintenant complète et un frondeur s'oppose à droite à l'archer du côté gauche ; on remarquera de même les cuissards du second guerrier, invisibles sur l'exemplaire du Cabinet des Médailles. A l'épaule passent des biges, dans la caisse desquels montent des guerriers qu'accompagnent leurs chiens familiers. Plus bas, de grandes rosaces paraissent décorer la panse. L'ornementation générale est d'inspiration ionienne, ce qui n'a pas lieu de surprendre après ce que nous savons des stèles funéraires de Laconie.

La céramique cyrénéenne. — M. Ch. Dugas vient d'étudier (2), après beaucoup d'autres, les quatre-vingt-dix vases ou fragments de vases que les archéologues sont d'accord pour croire fabriqués à Cyrène, bien qu'aucun n'y ait été découvert. Ce qui rend son travail original, c'est qu'il accepte l'attribution de ses devanciers et ne se croit pas forcé de contredire à leurs conclusions. Nous ne pouvons que signaler ici cette enquête précise et consciencieuse, au cours de laquelle l'auteur a fait quelques observations intéressantes, entre autres sur les inscriptions de la coupe d'Arkésilas. — Mentionnons que M. Hauser (3) interprète d'une façon nouvelle trois peintures cyrénéennes. Sur la kylix, dite de Trophonios, il reconnaît Dédale, construisant le labyrinthe (?); sur un fragment du Louvre publié par M. Pottier, il croit voir, au lieu d'Hèraklès emmenant paisiblement les troupeaux de Géryon, un dompteur crétois chargeant un bœuf

(1) *Annual British School*, XII, 1903-6, pl. IX, p. 292. A. J. B. Wace. La même campagne a fait découvrir de grands récipients brisés que décoraient des figures peintes sur le fond noir, procédé que Six avait étudié jadis, mais que nous ne savions pas avoir été appliqué ailleurs que sur de petits vases à parfum.

(2) *Revue Archéologique*, 1907, I, p. 377-409, pl. III-IV, II, p. 36-58 (avec trente figures par Ch. Laurent).

(3) *Jahreshefte*, X, 1907, p. 9-16, fig. 3-6.

sur ses épaules ; enfin la coupe de Kadmos représenterait Apollon Pythoctone. Arkésilas ayant pu être figuré en dehors de Cyrène, et l'explication que donne Studniczka de la déesse au silphion n'étant pas certaine, il semble à l'auteur que les vases cyréniens sont de fabrication crétoise.

Amphore d'Amasis. — Nous devons à M. Hauser (1) et à M^{lle} Alice Walton (2) la publication d'une amphore inédite du musée de Boston, récemment achetée à la vente Bourguignon.



Le style est exact et précis, d'une sécheresse et d'une minutie qui rappellent les peintures déjà connues du céramiste et qui trahissent au même degré l'imitation des reliefs et des gravures métalliques. D'un côté, Apollon portant la cuirasse dispute le trépied à Héraklès, dont Hermès le sépare. Sur l'autre face, Thétis remet à Achille un casque en présence de Phœnix. Le

(1) *Jahreshefte*, X, 1907, pl. 1-IV, p. 1-10, fig. 1-2 et 7.

(2) *American Journal of Archaeology*, XI, 1907, p. 150-9, pl. XII-XIII, fig. 1-2.

couvre-joue du casque est décoré d'une tête de bélier, motif assez fréquent, mais le panache est supporté par un serpent dressé, ornement beaucoup plus rare, qui rappelle une amphore du British Museum, que M. Hauser revendique pour Amasis et qui montre bien la prédilection de l'artiste pour les chefs-d'œuvre des toreuticiens. Une coupe à « occhioni » du même musée de Boston est malheureusement détruite, mais on y lit encore la signature d'Amasis.

Le combat de Témésa. — M. E. Maass, dont l'érudition est ingénieuse et de qui l'imagination ne manque pas de hardiesse, essaie d'expliquer (1) un tableau consacré jadis dans l'Altis d'Olympie et qui nous est brièvement décrit par Pausanias. A gauche de la scène est le fleuve Sybaris, accompagné d'Héra lakinienne; à droite, la source Leuka et le fleuve Kalabros personnifient la péninsule iapygienne. Au centre, Euthymos, le héros de Crotona et de Locres, triomphe d'Alybas, démon farouche et père de Métabos, le fondateur de Métaponte. Le prix du combat est Témésa, placée au centre du tableau et la victoire de l'athlète doit être regardée comme le triomphe de la colonisation grecque, partant de Locres et refoulant les indigènes dans la région de Tarente. Callimaque, dans ses *αἶτια*, aurait chanté les hauts faits d'Euthymos.

Une clinique grecque. — Les membres de l'Association qui assistent aux séances de l'École des Beaux-Arts connaissent le précieux aryballe de la collection Peytel qui leur a été présenté par M. Pottier (2). L'article du même auteur vient de paraître dans les *Monuments Piot* (3) et nous ne pouvons qu'y renvoyer les lecteurs. M. Pottier résiste à la tentation de nommer l'auteur du vase et se borne à l'attribuer à quelque artiste anonyme, dont la manière serait apparentée à celle de Brygos.

(1) *Jahrbuch*, XXII, 1907, p. 48-53.

(2) *Revue* de 1907, XX, p. 273, séance du 6 Juin.

(3) XIII, 1907, p. 149-166, pl. XIII-XV.

Héraklès et Linos. — Une coupe à figures rouges de la Bibliothèque Nationale (1) porte, à l'intérieur, une représentation singulière. On y voit un vieillard assis sur un autel et cherchant à se défendre contre un éphèbe nu, qui cherche à l'assommer à coups de tabouret. Peut-être la même scène est-elle figurée sur une coupe de Munich; seulement, ici, le siège est



brisé et l'adversaire du jeune homme, plus jeune que sur le vase du Cabinet des Médailles, a déjà un genou en terre et tente vainement de repousser l'attaque avec sa lyre. Or on rapportait qu'Héraklès, élève indocile de Linos, n'avait pu supporter les reproches de son maître, qu'il avait tué dans un accès de colère. M. Engelmann (2) suppose ingénieusement que

(1) N° 814, p. 470, fig. 409 de mon catalogue.

(2) *Revue Archéologique*, 1907, I, p. 84-93, fig. 1-4, pl. I.

le meurtre est dépeint sur la kylix anonyme de la Bibliothèque. Son interprétation est, je le reconnais très volontiers, préférable à l'explication de fortune que j'avais proposée. Il a tort cependant de la croire certaine, car c'est pendant une leçon de musique et avec son plectre ou sa cithare qu'Héraklès passait pour avoir frappé à mort le poète.

Lécythe de Bonn. — Le sujet représenté sur le lécythe ci-contre (1) n'est pas inédit; mais les représentations en sont jus-



qu'ici peu nombreuses et il mérite d'être signalé. Un jeune chasseur, armé d'un bâton et d'un glaive, marche à grands pas vers la droite, la main levée au-dessus de l'épaule et tenant une pierre. Il s'apprête à la lancer contre un lièvre qui grimpe sur un tertre que surmonte une stèle funéraire, entourée de bandelettes. Le dessin est d'un bon style et le mouvement de l'éphèbe, comme celui du lièvre, est bien attrapé. M. Weicker, dont on connaît le livre sur la Sirène, cherche à la scène une signification précise et n'arrive pas, semble-t-il, à la déterminer exactement :

(1) *Jahrbuch*, XXII, 1907, p. 105-111, pl. 3.

c'est peut-être que le sujet n'avait pas de sens funéraire et représentait simplement un tableau de la vie courante.

Vases nuptiaux. — Une curieuse étude de M. Brueckner (1) est consacrée aux représentations nuptiales sur les vases peints. L'entrée de la jeune femme au domicile conjugal, la procession à la lueur des torches autour du nouveau foyer, les préparatifs et les suites de l'hymen, les cadeaux reçus le lendemain de la noce ou les ἐπζύγια, les encouragements et les félicitations d'Aphrodite, l'entrée des amies, leurs danses et leurs entretiens familiers, enfin les remerciements adressés à la déesse sont autant de sujets habituels aux céramistes et qu'ils figurent sur le corps de leurs vases. L'un de ceux-ci, sorte de cratère porté sur un haut pied, le γαμικὸς ou le νυμφικὸς λέβης, est précisément l'un de ces ἐπζύγια qu'apportent, au matin, les amies de l'épousée; il est naturel qu'il soit décoré de scènes relatives aux cérémonies du mariage et la riche série que possède le musée d'Athènes permet de suivre l'histoire de ces représentations : peut-être le vase servait-il à préparer le premier repas des mariés, après quoi il ornait leur demeure et consacrait le souvenir de leur union. La déesse ailée qui paraît souvent sur ces tableaux de genre est originairement une Ἔως; c'est l'Aurore qui réveille les jeunes époux. Les lécythes la représentent souvent, parfois seule, parfois avec Képhalos, mais chaque vase ne porte qu'une seule image : M. Brueckner suppose qu'il y avait, plus souvent qu'on ne se l'imagine, des paires de lécythes qui se faisaient pendant; la scène se suivait d'un vase à l'autre. — On remarquera la tendance des archéologues à diminuer la part du symbole et à chercher partout les détails précis de la réalité. Peut-être l'auteur, dont les comparaisons historiques sont parfois d'un goût douteux, va-t-il trop loin dans cette voie et toutes les scènes qu'il dépeint ne sont pas « nuptiales ».

(1) *Athenische Mitteilungen*, XXXII, 1907, p. 72-122, pl. V-IX, avec 4 planches et 9 figures dans le texte.

Lécythes blanches. — Nous ne pouvons que signaler ici une étude de R. Mac Mahon sur les lécythes à fond blanc (1). Plusieurs beaux vases inédits du musée d'Athènes sont reproduits pour la première fois dans cet article, et l'auteur s'efforce d'y définir les différents procédés et les diverses techniques qui furent successivement adoptés par les céramistes.

Orphée dans l'Hadès. — Les vases qui représentent le séjour des Enfers sont assez peu nombreux pour qu'il importe de signaler



les exemplaires nouveaux dont s'accroît la série. L'amphore (?) que M. Jatta a pu étudier à Ruvo, dans la collection Fenicia et qu'il publie dans les *Monumenti Antichi* (2) est incomplète et brisée, mais la scène principale est, heureusement, assez bien conservée. Au centre, s'avance Orphée Citharède, dansant et

(1) *American Journal of Archaeology*, XI, 1907, p. 7-34, pl. V, fig. 4-8.

(2) XVI, 1907, pl. III, p. 517-528.

richement vêtu d'une tunique brodée. A gauche, est une porte que ferme Aïka (ou peut-être Nika), déesse ailée, au-dessous de laquelle est assise Dikè, la divinité chthonique bien connue. A droite, Perséphone trône dans un temple, sans doute à côté d'Hadès; à l'entrée de l'édicule, entre deux colonnes ionienne et dorique, Hécate apparaît, tenant deux torches. Au-dessous du temple, deux Érinyes sont vues à mi-corps et suivies du Cerbère à trois têtes. La présence du signe Γ et le mélange dans les inscriptions des formes ioniennes et doriennes prouvent que l'auteur du vase habitait l'Italie Méridionale. Il est plus difficile de dire le prototype dont il a pu s'inspirer, et il est malaisé de définir le mythe, le mystère ou le drame qu'il a tenté d' « illustrer ».

Pannychis. — Une fresque découverte à Pompei dans la



maison des Vettii représente l'épisode bien connu d'Héraklès

et d'Augè. A l'arrière-plan, dominant la scène et tendant un rameau vers l'Aléade, est une femme aux ailes étoilées qui semble présider au rapt. Ce n'est pas la Nuit, car sa tête n'est pas voilée. M. Maass (1) suppose que c'est une Heure, la Pannychis, dont nous ne savons à peu près rien par ailleurs. Plus hardi encore dans ses conjectures, il veut qu'un groupe de bronze d'Euthycratès, fils de Lysippe, auquel Tatien fait une allusion peu claire, ait donné la première idée du tableau. Je lui donnerais plus volontiers raison lorsqu'il interprète comme C. Robert la fresque d'Herculanum qui montre Héraklès découvrant la biche de Téléphe. La femme ailée qui tient des épis est la Parthénos. Celle-ci joue le rôle d'une Dikè ou d'une Thémis, donnant par sa présence au motif fugitif une signification durable et annonçant l'avenir de la dynastie mysienne. L'allégorie dut être imaginée à Pergame et le prototype y décorait peut-être la galerie du palais.

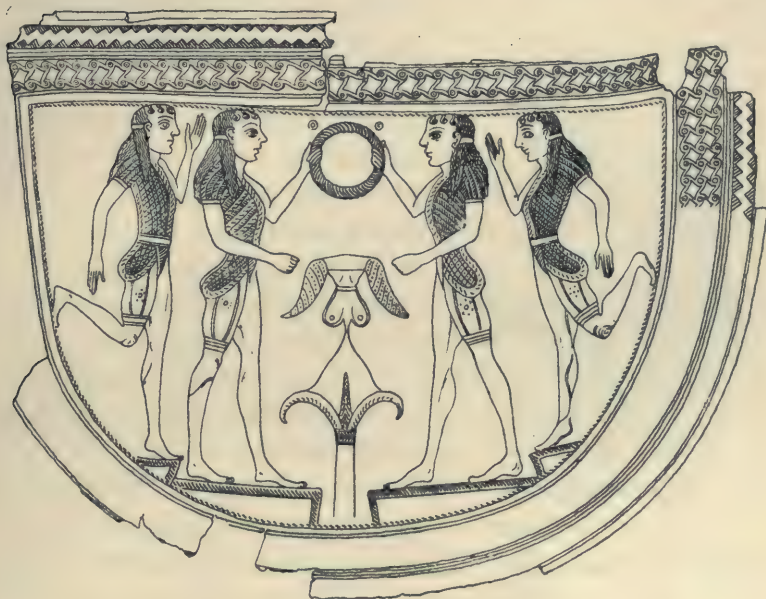
IV. — BRONZES. TERRES-CUITES.

Bronze crétois. — La « mitra » demi-circulaire ci-jointe, découverte près de Rethymno, est conservée au musée d'Hérakleion. Ces lames de bronze, que l'on a rencontrées à Olympie, n'étaient pas moins fréquentes en Crète, où la mission italienne vient d'en trouver six autres à Axos. La technique, par le double emploi du repoussé et de la gravure, rappelle les coupes « phéniciennes » de Chypre, et M. Poulsen (2) paraît avoir raison d'attribuer la plaque au VII^e siècle avant notre ère. La représentation est curieuse. Deux personnages, vêtus d'une sorte de jaquette brodée à manches courtes, tiennent simultanément une couronne au-dessus d'une cuirasse, qui est, elle-même, posée sur le tronc d'un palmier. Nous ne connaissons ni par

(1) *Jahrbuch*, XXI, 1906, p. 89-107, 1-2.

(2) *Athenische Mitteilungen*, XXXI, 1906, p. 373-391, fig. 1, pl. XXIII.

les textes, ni par les monuments des trophées de cet âge et d'une forme à ce point « mycénisante ». L'éditeur montre bien qu'il faut y voir une œuvre crétoise, où l'on retrouve à



la fois le souvenir d'un art disparu et l'influence d'une civilisation nouvelle, venue de l'Asie-Mineure et de l'Ionie.

Masques spartiates. — Les masques découverts récemment à Sparte, dans le téménos d'Artémis Orthia (1), diffèrent des protomes funéraires usuelles parce qu'ils ont été ou que, dans beaucoup de cas, ils ont pu être réellement portés, sans doute dans des fêtes rituelles où les danses étaient accompagnées de déguisements comiques. Ils sont de types très divers, et qui rappellent parfois, sinon les démons d'Assyrie, du moins les faces grimaçantes qu'on rencontre à Samos, à Chypre et en

(1) *Annual British School*, XII, 1905-6, p. 326-6, fig. 4, R. Dawkins, p. 338-343, fig. 5-9, R. Bosanquet, pl. X-XII.

terre punique ; il semble hors de doute qu'une influence asiatique, peut-être lydienne (?), soit venue s'exercer, directement ou non, dans le sanctuaire des Limnai. Outre ces attaches orientales, ces masques, presque tous façonnés à la main, sont



remarquables par leur réalisme et par la vie singulière qui les anime. Les joues couturées et ridées, le menton énergique et le nez bien marqué du fragment reproduit ci-contre peuvent donner quelque idée de cet art original, très éloigné de la beauté classique, mais qui n'a rien non plus de ses conventions, ni de son formalisme.

Frise en terre cuite. — A Palæokastro de Sitia, en Crète, les fouilles italiennes et anglaises ont fait découvrir de grands fragments décoratifs

en argile, provenant d'un temple de Zeus. Le sujet n'a rien que de banal ; le bige sous lequel court un chien de guerre, l'hoplite montant en char et suivi d'un compagnon marchant, la bordure même composée d'une torsade et d'oves ioniens appartiennent au répertoire courant dans les ateliers asiatiques ou insulaires du vi^e siècle. Nous savions déjà que les reliefs en terre cuite de Cere et de Velletri, qui reproduisent ces motifs et d'autres tout semblables, étaient la transcription pure et simple de modèles grecs : la trouvaille de Sitia nous met en présence d'un des prototypes que pouvaient imiter les coroplastes d'Étrurie. De plus ces panneaux d'argile n'étaient pas lisses et plaqués contre un mur ; il semble certain qu'ils faisaient partie d'une cimaise continue, sorte de balustrade ou de parapet qui se dressait au-dessus de la corniche et même des rampants du fronton, à peu près comme dans l'ancien temple d'Éphèse, construit par deux Crétois, et comme dans le sarcophage des pleureuses, trouvé

à Saïda (1). Peut-être (?) cet élément architectural, venu d'Ionie, a-t-il, en se transformant, donné naissance à l'attique des arcs de triomphe romains.

Autels à reliefs. — M. Deonna, qui a fait une étude particulière des terres cuites grecques, signale dans la *Revue Archéologique* un petit groupe de monuments dont les représentations ne laissent pas d'être intéressantes (2). Ce sont des brûle-parfums en terre cuite, ornés d'oves à la base, de denticules en haut de la frise, de spirales et de palmettes entre les cornes de l'autel. Les quatre faces sont décorées de quatre sujets, presque toujours les mêmes, Apollon Citharède assis devant Latone, une jeune fille couronnant un trophée, Poseidon posant la main sur l'épaule d'Amymone, enfin Dionysos entre Ariane (?) et un Satyre, motifs qui se retrouvent presque identiques, mais dans un ordre différent, sur les coupes mégariennes, entre autres sur un bol du British Museum. Le Louvre possède un des meilleurs exemplaires de la série, trouvé à Érétrie; une mauvaise réplique du même Musée, provenant d'Italie, prouve que l'invention eut du succès hors de Grèce et qu'elle provoqua copies et surmoulages.

V. — ORFÈVRERIE. OBJETS DIVERS.

Ivoires ioniens. — Le Musée du Louvre possède quatre plaques d'ivoire bien connus, trouvées à Corneto et qui ont servi, semble-t-il, à décorer quelque coffret. Les animaux et les personnages y sont représentés avec une vie singulière et de telle manière qu'on peut en indiquer à coup sûr la provenance. Il suffit d'examiner le type des chevaux ailés et le nez recourbé du monstre marin pour chercher quelque part vers l'Orient le

(1) *Römische Mitteilungen*, XXI, 1906, p. 64-82, pl. I, fig. 1-6, Savignoni. *Annual British School*, XIII, p. 300, Bosanquet.

(2) 1907, II, p. 245-256, fig. 1-5.

centre où l'on a pu modeler ces petits monuments. Différents indices font penser à M. Pollak (1) qu'ils viennent de quelque atelier ionien de Chypre. On a, en effet, découvert dans l'île trois plaques de même travail et quelques-uns de ces reliefs portent au dos des caractères chypriotes. Si l'on songe que l'ivoire abondait jadis à Chypre au point que l'île en faisait même la réexportation, on trouvera quelque vraisemblance à la thèse de M. Pollak. Elle s'accorde assez bien avec ce que nous savons de l'art chypriote, maladroit et impuissant en statuaire et en céramique, habile et précis dans les industries de luxe et dans la fabrication des ouvrages minutieux et de prix.

Rhyton égyptien. — Une trouvaille importante de bijoux d'or et d'argent a été signalée dans le Delta du Nil, à Touch el Karamous (2). Les objets, qui sont entrés au Musée du Caire, sont datés par les monnaies qui les accompagnent et dont aucune n'est postérieure à Ptolémée II; ils sont donc du III^e siècle avant notre ère. Un beau bracelet à fermeture compliquée, est orné d'un Éros, les mains aux hanches et ramenant les pans de sa chlamyde. Un autre est ouvert aux deux bouts et terminé par deux protomes de sphinx aux ailes recroquevillées. Enfin un grand rhyton en argent doré est formé d'un avant-corps de griffon; la tête est malheureusement mal conservée, mais le cou, la crinière et surtout l'aile paraissent de bon style.

A. DE RIDDER.

24 mars 1908.

(1) *Römische Mitt elungen*, XXI, 1906, p. 314-330, pl. XV-XVI, fig. 1-6. M. Pollak donne une liste de ces monuments, à laquelle on pourrait ajouter quelques numéros.

(2) *Arch. Anzeiger*, XXI, 1906, p. 135-8, fig. 6-8, Rubensohn.

ACTES DE L'ASSOCIATION

Procès-verbaux des séances du Comité de janvier à juin 1908.

9 janvier 1908. — Présidence de M. Foucart, ancien président de l'Association.
Membre décédé : M. G. Nicolaïdès.

Membres nouveaux : MM. Dubois de la Rue, Gernet, Gilson, Keller, Plassart, Stais.

La correspondance contient une lettre de M. Adamantios Adamantiou, qui remercie l'association de la médaille qui lui a été décernée. — L'échange de la *Revue* avec les *Mélanges de la Faculté Orientale* de l'Université Saint-Joseph, à Beyrouth, est accepté.

M. Glotz étudie, d'après les fouilles et les articles de M. Evans, le problème de la destruction du palais de Minos à Cnossos. Il croit retrouver les héritiers de Minos dans les Achéens de la Grèce continentale et de Mycènes, et expose les rapports probables des Crétois et des Achéens, depuis les premières influences de la Crète en Grèce jusqu'au jour où la thalassocratie de Minos, ébranlée peut-être par un désastre en Sicile, dut céder la place à des peuplades qui avaient précédemment dépendu d'elle.

6 février 1908. — Présidence de M. Théodore Reinach, président de l'Association.

Le Président rappelle en termes émus la perte que l'Association vient d'éprouver en la personne de M. Amédée Hauvette, son secrétaire, enlevé par une mort presque foudroyante à l'affection de ses amis et de ses confrères. Il propose, pour rendre à sa mémoire le seul hommage que nous puissions maintenant lui rendre, de lever la séance en signe de deuil.

5 mars 1908. — Présidence de M. Théodore Reinach, président de l'Association,
Membre décédé : M. Carathéodory Effendi.

Membres nouveaux : MM. Jourjon, Lampakis, Meillet.

La correspondance contient une lettre de M. Bikélas qui s'associe aux regrets unanimes causés par la mort de M. Hauvette.

Le Comité procède à la nomination de la Commission des prix. Cette Commission comprend, avec le Bureau, MM. Bikélas, Bréal, Collignon, Maurice Croiset, Dareste, Diehl, Foucart, Fougères, P. Girard, Glotz, H. Houssaye, Omont, Perrot, Pottier, Psichari, Ruelle, Weil, Vendryès.

M. M. Croiset propose une correction au vers 53 des *Ἐπιτροπέωντες* de Ménandre. Il faut le restituer comme il suit :

Ἐδέου σύ γ' — Ἐδεόμην. Ὅλην τὴν ἡμέραν...

M. E. Pottier donne lecture d'une étude sur l'Attique avant Solon. L'histoire d'Athènes, jusqu'à cette époque, est pour nous extrêmement obscure. M. Pottier pense que la céramique peut nous apporter quelques données précieuses sur l'Attique du ix^e et du viii^e siècles. Les vases du Dipylon révèlent une civilisation assez avancée, une organisation régulière de l'armée et de la marine. Il semble que l'ancienne Attique, par la culture de la vigne et de l'olivier, ait atteint un degré élevé de prospérité; il semble aussi qu'elle ait vécu repliée sur elle-même; d'où son obscurité historique; mais la constitution dite de Dracon et celle de Solon ne firent que développer une organisation préexistante.

M. Th. Reinach signale la publication, par M. Jules Nicole, de fragments du discours d'Antiphon *περὶ τῆς μεμαστάσεως*, et discute le texte de deux passages difficiles.

2 avril 1908. — Présidence de M. Th. Reinach, président de l'Association.

Membre décédé : M. l'abbé Ragon.

Membres nouveaux : MM. Xanthoudidis et Rivaud.

M. Diehl communique une étude sur l'étoffe du reliquaire de Charlemagne à Aix-la-Chapelle. Cette étoffe, ornée de médaillons sur fond de soie pourpre, porte une inscription récemment publiée par M. Lessing. A l'aide d'une photographie que lui a transmise le Musée Industriel de Berlin, M. Diehl rectifie certaines lectures de M. Lessing. Il étudie la nature des fonctions mentionnées par l'inscription (celles de *πριμικός του κοιτώνος* ou *κοιτωνίτου* et d'*εἰδικός*), et retrace l'histoire du Zeuxippe. Il pense que l'étoffe a été probablement déposée dans le tombeau en l'an 1000, par l'empereur Othon.

M. Psichari étudie le mot turc Effendi, et sa relation avec le mot grec *κόθεντης*. Il montre, à ce propos, le profit que trouvent les études de sémantique à suivre l'histoire du grec dans son entier développement, depuis le grec ancien jusqu'au néo-grec.

21 mai 1908. — Séance générale. Présidence de M. Th. Reinach, président de l'Association.

Le Président énumère les pertes éprouvées par l'Association en 1907-1908. Il rappelle l'installation de la Bibliothèque à la Sorbonne, dans la salle des Conférences de grec; ainsi que la conférence faite par M. Bernard Grenfell. Il caractérise le rôle de l'Association dans le développement des études grecques en notre pays; il dit l'intérêt toujours croissant de ces études, et montre que toutes les

découvertes récentes sont venues multiplier les points de contact entre la civilisation grecque et la nôtre.

Le Secrétaire-adjoint présente, au nom de la Commission des prix, le rapport sur les travaux et les concours de l'année. Le prix Zographos a été partagé entre M. Gustave Lefebvre, pour ses *Fragments d'un manuscrit de Ménandre* et M. Jules Delamarre pour ses *Inscriptiones Amorgi*. Le prix Zappas a été attribué à M. Léon Robin, pour ses deux thèses de doctorat : *La Théorie platonicienne des Idées et des Nombres d'après Aristote*, et *La Théorie de l'Amour*. Deux médailles d'argent ont été décernées, l'une à M. Simos Menardos, pour sa *Toponymie de l'île de Chypre*, l'autre à M. Jean Pappadopoulos, pour son étude sur *Théodore Lascaaris, empereur de Nicée*.

M. J. Maurice, trésorier, donne lecture, au nom de la Commission administrative, du rapport sur l'état des finances de l'Association.

Le scrutin est ouvert pour le renouvellement du tiers sortant des membres du Comité, ainsi que de deux autres membres en remplacement de deux membres décédés de la série 1906. Sont élus :

- 1^{er} Vice-Président : M. Omont.
 2^e Vice-Président : M. Haussoullier.
 Secrétaire général : M. A. Puech.
 Secrétaire-adjoint : M. G. Fougères.
 Trésorier : M. J. Maurice.

Membres du Comité pour trois ans : MM. Diehl, Glachant, Th. Reinach, Bordeaux, Dalmeyda, Delbos, Jamot ; pour deux ans, MM. Vendryès et Rodonachi.

4 juin 1908. — Présidence de M. Homolle, président de l'Association.

M. Homolle remercie l'Association de l'honneur qu'elle lui a fait en l'appelant à la Présidence. Il rappelle avec quel dévouement M. Théodore Reinach, président sortant, a exercé ses fonctions, et lui adresse les remerciements du Comité.

Membres nouveaux : MM. Clément, Mathis, Léon Robin, Nénot, Greif.

La correspondance contient des lettres de remerciements de MM. G. Lefebvre, J. Delamarre, L. Robin, J. Pappadopoulos, lauréats de l'Association.

Le Président soumet à l'examen du Comité un projet d'enquête sur l'état actuel des études grecques dans l'enseignement secondaire. Après une discussion à laquelle prennent part MM. Croiset, Bordeaux, Fougères, Pichon, Dalmeyda, le Comité se prononce en faveur de cette enquête, et adopte avec quelques modifications le questionnaire préparé par M. Bernès.

L'échange de la *Revue* avec les *Studien zur Geschichte und Kultur des Altertums*, publiées par MM. E. Drerup et H. Grimm, est approuvé.

M. Adolphe J. Reinach étudie les passages qui ont trait « aux Barbares qui habitent au-delà de l'Ister » dans une inscription où Pomtow a vu une lettre du roi Persée, mais qui est plutôt, comme l'a montré Nikitsky, un décret delphien énumérant les griefs contre Persée et datant de l'hiver 172/1. Ce décret renferme des plaintes sur « les Barbares qui menacent l'Hellade et sont plus redoutables que jamais ». M. Reinach voit dans ces Barbares des Bastarnes, et soutient qu'il

ne saurait être question de Bastarnes ni même de Gaulois dans les bas-reliefs de Delphes qu'on a cru pouvoir rapporter aux colonnes élevées par Persée, sur lesquelles Paul Emile avait fait placer sa statue. Les bas-reliefs se rapporteraient à l'épisode initial de la bataille de Pydna; ils n'auraient pas orné la base des colonnes.

Le Secrétaire,
A. PUECH.

COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

La Revue rend compte, à cette place, de tous les ouvrages relatifs aux études helléniques ou à la Grèce moderne, dont un exemplaire sera adressé au bureau de la Rédaction, chez M. Leroux, éditeur, 28, rue Bonaparte.

Les ouvrages dont les auteurs font hommage à l'Association pour l'encouragement des Études grecques ne seront analysés dans cette bibliographie que s'il en est envoyé deux exemplaires, l'un devant rester à la Bibliothèque de l'Association, et l'autre devant être remis à l'auteur du compte rendu.

30. A. Π. ἈΡΑΒΑΝΤΙΝΟΣ. Ἀσκληπιός
καὶ Ἀσκληπιεία. Leipzig, Drugulin,
1907. In-12, xviii-221 p.

M. Aravantinos réunit pour parler d'Esculape la double compétence du médecin et de l'archéologue. C'est ce qui donne à ce joli volume une saveur particulière. La première partie est consacrée aux *asklepieia*, aux établissements analogues et à leur rôle dans la société hellénique. Nous voyons défiler devant nos yeux, éclairés par les trouvailles archéologiques et épigraphiques de ces dernières années, l'Amphiaraon d'Oropos, l'autre de Trophonios, l'Asklépieion d'Athènes, celui de Cos et surtout celui d'Épidaure (1) : M. A. refuse aux longs portiques le caractère d'*abaton* ; selon lui, l'incubation avait lieu dans la *tholos*, le portique était un « hôpital ». Cela n'est guère probable.

(1) Il faudrait ajouter aujourd'hui à cette liste l'Asclépieion d'Érythrées, où Jacobsthal vient de découvrir un péan dans le genre d'Isyllos.

La seconde partie — la plus intéressante, étant donné la profession de l'auteur — apporte une analyse médicale détaillée des « stèles de guérison » d'Épidaure. Contrairement à Cavvadias, il soutient que la thérapeutique rationnelle jouait un rôle sérieux dans le « traitement », puisque sur 42 exemples de cure il y en a dix sans incubation ni rêve préalable. Si l'auteur s'en était tenu là, on ne pourrait que lui donner raison, et l'on accepte même volontiers certains rapprochements intéressants avec la médecine d'Hippocrate. Mais il semble qu'il va trop loin quand il veut transformer en une opération véritable l'excision *subie en songe* d'une tumeur dans le ventre, opération qui dépassait certainement les ressources de la chirurgie antique.

La troisième partie s'occupe d'Asklépios dans la mythologie, l'histoire et l'art. En voici un échantillon : « Asklépios est né d'une mère mortelle et d'un père immortel pour symboliser que le médecin n'est pas infailible. »

Signalons (fig. 30) une jolie statuette d'Hygie (au musée d'Athènes) tenant dans sa main un petite boîte ronde (de médicaments) ornée du *gorgoneion*, et (fig. 7, p. 200) le très curieux serpent en relief dédié par Silon. L'interprétation de la fig. 32 (p. 205) « Esculape visitant un malade avec son assistant » est bien douteuse.

L'ouvrage, précédé d'une préface du Dr J. Pagel, a été imprimé à Leipzig; on s'étonne dès lors que les noms propres occidentaux y soient si souvent estropiés. Que peut-on tirer par exemple (p. 47 note) d'un renvoi ainsi conçu : « Hermann Gottesdienstlich. — Albert »? Les gravures, bien revues, gagneraient à être numérotées dans l'ordre où elles apparaissent.

T. R.

31. *Dario ARFELLI. Il sogno in Omero.*
Imola 1907.

La dissertation de M. Arfelli est une contribution à l'étude de la psychologie homérique. L'auteur prend pour point de départ quelques idées développées par M. Gérard-Varet dans son livre sur *l'Ignorance et l'Irréflexion*, (Paris, 1898), et fait d'abord le relevé des *Songes* qui se rencontrent dans l'Iliade et l'Odyssée. Il les divise ensuite en deux catégories, selon que le songe est personnifié en un agent extérieur, qui se présente au dormeur, se pose au-dessus de sa tête, *ὑπὲρ τῆς κεφαλῆς*, et lui adresse la parole, ou que le phénomène est purement subjectif et que tout se passe dans l'esprit en travail du dormeur. Mais la frontière est bien flottante entre les deux groupes, puisque le rêve de Pénélope, au xix^e chant de l'Odyssée, qui fournit à M. Arfelli l'exemple typique d'un phénomène subjectif, est suivi immédiatement du développement bien connu sur les deux portes des Songes, la porte d'ivoire et la porte de corne. L'auteur montre d'ailleurs souvent de la finesse dans l'analyse psychologique,

et il y a un profit à tirer de la discussion de certaines opinions de Rohde.

A. P.

32. *BONNER (Robert J.). The Jurisdiction of Athenian Arbitrators* (extrait de *Classical Philology*, vol. II, n^o 4, October 1907). The University of Chicago Press. In-8^o, pp. 407-418.

Traite de la compétence des arbitres publics : quels procès leur étaient obligatoirement soumis? — Presque tous les procès privés, répondait-on depuis Hubert et Lipsius : et le témoignage d'Aristote (Πολ., 53) avait paru confirmer définitivement cette manière de voir. C'est pourtant contre elle que M. B. s'inscrit en faux.

La discussion comprend deux parties : l'une porte sur le texte d'Aristote, l'autre sur le témoignage des orateurs.

1^o Aristote, après la discussion des cas qui relevaient de la juridiction des Onze, des *εἰσαγωγαί* et des *ἀποδέκται*, continue par l'exposé des attributions des Quarante, *πρὸς οὓς τὰς ἄλλας δίκας λαγχάνουσιν* : ils tranchent immédiatement les procès dont la valeur est inférieure à 10 drachmes ; les autres cas sont confiés aux arbitres : s'il y a appel, l'affaire est renvoyée devant les Quarante et, par eux, devant un tribunal. — L'auteur établit que *τὰς ἄλλας δίκας* ne peut avoir le sens large qu'on lui donne : a) parce que, pour les procès qui venaient devant les magistrats, la procédure eût été interminable et absurde : les Quarante sont toujours associés aux arbitres, d'où il suit que dans un procès commençant devant l'archonte, il y aurait eu successivement *ἀνίκρισις*, renvoi devant les Quarante, renvoi aux arbitres, de nouveau renvoi aux Quarante ou à l'archonte ; b) parce que le langage même d'Aristote, à d'autres endroits, exclut la possibilité de l'arbitrage dans les procès intentés devant les principaux magistrats (Πολ., 58) ; c) parce que la théorie cou-

rante prouverait trop : il faudrait admettre que les *φόνου δίκαι* étaient comprises dans τὰς ἄλλας δίκας, étaient soumises par conséquent à l'arbitrage, — et quelle vraisemblance?

2° Dans les orateurs, nous trouvons un certain nombre de cas d'arbitrage dont l'objet a longtemps été regardé comme relevant de l'archonte et des thesmothètes : Pischinger (*De arbitris Atheniensium*, 1893, p. 3E) en a dressé la liste. M. B. examine successivement tous les témoignages invoqués. Et sa discussion consiste à montrer ou bien que les procès ne relèvent pas de l'archonte ou bien que les procès ne sont pas soumis à l'arbitrage. Discussion serrée, à laquelle nous ne pouvons que renvoyer. Ne seraient pas soumis à l'arbitrage : a) les procès d'héritage (*κληροῦ*); b) les procès concernant le *status civilis*. Ne relèveraient pas de l'archonte : a) les procès de tutelle; b) les actions civiles *κλητικῆς*; c) les procès concernant le *status familiae*.

L'argumentation de M. B. n'est peut-être pas décisive sur tous les points. Mais des études comme la sienne sont nécessaires : non pas seulement parce qu'on ne pourra comprendre le sens d'une institution aussi caractéristique avant d'être bien instruit sur toutes ses particularités, mais parce que l'examen même du détail suscite les problèmes : pourquoi, si la chose est prouvée, les procès de tutelle vont-ils devant les arbitres, et point les procès de succession? Pourquoi la règle exigeant de l'arbitre la clôture de l'affaire et, pratiquement, l'interdiction de tout nouveau témoignage en appel (p. 411)? — Car nous envoyons encore très mal ce que c'est que cette juridiction arbitrale, quelle est son origine historique, quelle est sa fonction sociale.

L. GERNET.

33. *CAECILII CALACTINI Fragmenta* collegit Ernestus Ofenloch. Leipzig, Teubner, 1907. In-12, xi-241 p.

Bien que cette nouvelle édition de Caecilius comprenne trois fois plus de textes que n'en contenaient les *Fragmenta* réunis en 1863 par Burckhardt, on ne peut dire qu'elle fasse progresser véritablement notre connaissance du rhéteur sicilien. On aura beau imprimer, à la suite des fragments où il est mentionné, tous ceux où Blass, Keil, Boysen, etc., ont cru reconnaître ou bien l'écho de ses doctrines ou même les critiques dirigées contre elles, on aura beau faire remonter à son influence des morceaux de plus en plus étendus des *Vitae decem Oratorum* du Pseudo-Plutarque, du *περὶ ὕψους* du Pseudo-Longin, des rhéteurs de l'époque antonine et des lexicographes byzantins; malgré ces artifices, qui permettent de réunir sous son nom 200 p. de grec, on n'en continue pas moins d'ignorer les douze ou treize traités que lui attribue Suidas. Il en est au moins quatre (*Τίμη διαφέρει ὁ Ἀπικὸς ζῆλος τοῦ Ἀσιανοῦ, Σύγκρισις Δημοσθένους καὶ Αἰσχίνου, Κατὰ Φρυγῶν ἔθω, Περὶ τῶν καθ' ἱστορίαν ἢ περὶ ἱστορίαν εἰρημένων τοῖς ῥήτορσι*) dont M. O. est obligé de reconnaître que *hic libellus plane interiiit*. Par contre, un fragment, déchiffré à la suite de la *Politeia* d'Aristote et qui se rapporte au *Contre Midias*, a permis de supposer que Suidas avait oublié de mentionner parmi les œuvres de Caecilius, un commentaire de Démosthène. De plus, des *apophthegmata romana* publiés en 1892 d'après un manuscrit du Vatican (attribués dans le titre à Plutarque ou à Caecilius et qui ne peuvent être du premier) tendent à faire croire que Caecilius avait donné l'exemple de ces recueils d'anecdotes historiques où Plutarque devait se distinguer plus tard. En tout cas, c'est là un morceau dont M. O. n'a pas assez mis en relief la valeur historique : en se servant des renseignements qui s'y

trouvent sur la cavalerie romaine, M. Helbig (*Abhandl. d. bayer. Akad.*, 1905, 271) a rendu probable que les dires du pseudo-Cæcilius pouvaient remonter à Fabius Pictor et j'ai pu confirmer cette hypothèse par l'étude du passage relatif à l'armement (*R. arch.*, 1907, II, p. 229).

A. J. REINACH.

34. William DAVIDSON (professeur de métaphysique à l'Université d'Aberdeen). *The Stoic Creed*. Edimburgh, T. et T. Clark, 1907 (Dans la collection : *Religion in Literature and life*). In-8° carré, xxxiii-274 p.

La collection *Religion in Literature and life* qui comprenait jusqu'ici des ouvrages d'un caractère exclusivement religieux s'est enrichie d'une étude sur le stoïcisme antique. Il ne s'agit pas d'un travail historique et critique. L'auteur se demande jusqu'à quel point la doctrine stoïcienne est capable aujourd'hui encore de nous donner des règles de conduite. Le stoïcisme apparaît à M. D. comme une philosophie d'une valeur permanente. L'interprétation religieuse et morale de l'univers que nous fournissent les écrits de Marc-Aurèle et d'Épictète est encore une des mieux adaptées à la vie moderne. Et les œuvres des derniers stoïciens sont dignes de prendre place dans la bibliothèque du croyant à côté de *l'Imitation* et des ouvrages de Woodhead ou de Wilberforce (p. 252).

Le livre de M. D. est divisé en trois parties. Une brève introduction nous fait connaître les influences qui ont dominé la formation du stoïcisme, et aussi la vie et les œuvres des principaux sages stoïciens. M. D. considère comme spécialement efficaces l'influence de Socrate et celle des cyniques (p. 130-138). La deuxième partie est consacrée à la science stoïcienne en général, à la logique et à la physique des stoïciens. Une comparaison inté-

ressante avec l'épicurisme fait suite à l'exposé des doctrines. La troisième partie contient un résumé de la morale et de la religion stoïciennes.

Ce livre, destiné au grand public, ne contient pas de recherches originales. M. D. utilise principalement le travail excellent de Pearson. Il ne cite pas la collection de Hans von Arnim et paraît ignorer les ouvrages de Schmeckel et de Bonhöffer. Bref, il ne fait pas œuvre scientifique. Cependant le livre est bien conçu : les résumés qu'il contient sont exacts et d'une précision suffisante ; l'exposition est claire et même agréable, également éloignée de l'emphase et de la sécheresse.

On ne peut pas reprocher à M. D. de n'avoir pas abordé en détail les problèmes multiples que soulève encore l'interprétation du stoïcisme. Par exemple, il emploie indifféremment des textes de toute époque, et lorsqu'il s'agit de déterminer la part de chacun des stoïciens dans la formation de la doctrine, il se contente de citer Pearson (p. 20-25). Il se réfère de préférence, comme il était naturel, aux textes de Sénèque, d'Épictète et de Marc-Aurèle qui sont, en effet, à son point de vue, les plus significatifs.

Tout l'ouvrage est écrit, visiblement, pour le dernier chapitre. D'abord le stoïcisme apparaît à M. D. comme une philosophie du sens commun, voisine des philosophies écossaises (p. 207). Cette philosophie a un caractère étonnamment concret (p. 245) ; elle implique une expérience psychologique directe et profonde. Mais surtout, le stoïcisme aboutit à une conception religieuse de l'Univers qui fait penser à Saint-Paul (p. 242) ; il met parfaitement en lumière l'union des créatures avec Dieu (p. 249). Et d'autre part, cette conception religieuse s'allie à un déterminisme analogue à celui que professe la science moderne. Les stoïciens ont eu un sentiment très vif de l'ordre universel. Leur philosophie est donc à

la fois religieuse et scientifique. Elle résout à sa manière le problème essentiel des philosophies modernes et elle autorise une conciliation de la science et de la foi. Par suite, le stoïcisme garde aujourd'hui encore son utilité et sa valeur. Une attitude voisine de celle qu'avaient adoptée les stoïciens permet de mettre en harmonie avec les exigences de la science « le christianisme intérieur ». Les stoïciens sont dignes de prendre place dans la « communion des Saints ».

Ce petit livre d'inspiration généreuse n'est pas très instructif évidemment au point de vue historique, bien qu'il témoigne en somme d'un louable souci d'exactitude et d'information précise. Mais comme il n'est jamais inutile d'aimer une doctrine pour la bien comprendre, l'exposé de M. D. donnera peut-être à quelques-uns de ceux qui le liront le désir de parcourir les œuvres de Sénèque ou de Marc-Aurèle et la curiosité d'étudier directement la doctrine stoïcienne. A ce titre surtout, il mérite d'être accueilli avec sympathie.

Albert RIVAUD.

35. *Adolf DEISSMANN. New Light on the New Testament from Records of the Graeco-roman Period.* Translated from the Author's Ms. by Lionel R.-M. Strachan, Edinburgh, T. et T. Clark, 1907. In-12°, 128 p.

Il ne faut point oublier en lisant ce livre qu'il est un recueil de conférences et une façon de plaider; son style, dont les images étonnent quelquefois, son insistance sur des idées simples et généralement acceptées aujourd'hui, voire ses menues exagérations, s'expliquent par sa destination première; œuvre d'un spécialiste très autorisé, il ne s'adressait point à des érudits de profession, et moins encore à des exégètes; il prétendait seulement, j'imagine, mettre le grand public instruit au fait des transforma-

tions rendues nécessaires dans l'étude des antiquités chrétiennes et dans l'interprétation du Nouveau Testament par les textes « non littéraires », remis au jour depuis une vingtaine d'années. Inscriptions diverses, tablettes de plomb, de bois, de cire ou de terre cuite, papyrus et *ostraca* nous ont apporté des lumières nouvelles sur les idées religieuses et morales du monde où est né et où s'est développé le christianisme; on n'en saurait douter. Cependant, M. D. pense qu'on s'est beaucoup trop attaché jusqu'ici à l'examen minutieux des textes littéraires, qui, ne reflétant que les opinions et les sentiments des classes cultivées, ne nous permettent pas de descendre jusqu'au fond de ce mouvement prolétarien qu'est originairement le christianisme; alors que les textes familiers, que nous ont rendus l'Orient et surtout l'Égypte, offrent l'inappréciable avantage d'émaner de ceux-là mêmes que la foi a tout d'abord gagnés. Il ne faudrait point pousser trop loin cette idée-là; d'abord, parce qu'en fait les exégètes tiennent dès maintenant le plus grand compte des découvertes archéologiques et des plus humbles fragments de papyrus; en second lieu, parce que les sources littéraires nous permettent souvent de voir par delà la mentalité des milieux où elles sont nées, qu'une critique sévère de leur témoignage en élargit la valeur bien plus que ne semble le concéder M. D.; il serait fâcheux de remplacer un excès par un autre. Sous cette réserve, je pense que l'auteur a fort bien montré quels services une exploitation méthodique et complète des documents en cause pouvait rendre à l'histoire des origines chrétiennes et, en particulier, à l'explication du Nouveau Testament. D'abord, ils apportent un sérieux secours à la philologie. Il n'est plus exact de dire que la langue du Nouveau Testament représente une forme singulière et particulière du grec; l'étude morphologique et lexicologique des pa-

pyrus familiers, des ostraca et des inscriptions, démontre la parenté entre l'idiome qu'écrivaient les écrivains sacrés et celui dont usaient leurs premiers lecteurs; c'était le grec populaire; et les polémistes païens n'avaient pas tort, qui accusaient le Nouveau Testament de parler la langue des matelots. Plus d'une obscurité des textes canoniques s'est trouvée éclairée par un mot découvert sur une tablette ou un tesson; M. Deissmann en avance quelques exemples assez intéressants : Γάρχ:ποιμίγ, de *I Petri*, 5⁴, se retrouve sur une tablette funéraire égyptienne; l'énigmatique πέρων, de *Ml.*, 10¹⁰ est expliquée par une inscription (*Bull. de corresp. hellén.*, 1897, p. 60); le singulier nominatif πλάτης, de *Jn.*, 1¹⁴ est élucidé par plusieurs papyrus et ostraca. — En second lieu, nos textes mineurs rendent plus facile et plus sûre l'interprétation *littéraire* du Nouveau Testament. Après quelques remarques générales, qui ne sont, d'ailleurs, ni toutes très utiles, ni toutes indiscutables, M. D. propose une classification littéraire des écrits du Nouveau Testament. 1^o Écrits où on ne rencontre aucune intention littéraire : *Épîtres* de Paul, *II Joan.* et *III Joan.* 2^o Écrits où se manifeste un embryon de littérature, destinée aux seuls chrétiens, encore très *peuple* : les quatre *Évangiles*, les *Actes*, l'*Apocalypse*, les *Épîtres* de Jacques, Pierre, Jude et *I Joan.* 3^o Commencement de la vraie littérature chrétienne avec l'*Épître aux Hébreux*; les Apologistes du 1^{er} siècle suivent une direction analogue. 4^o Dernière étape marquée, vers le milieu du 1^{er} siècle, par la constitution du canon du Nouveau Testament, qui fait du christianisme, jusqu'alors religion de l'Esprit, la religion du Livre. Pour établir ces distinctions, séparer ce qui est littéraire de ce qui ne l'est pas, fixer les vrais caractères de chaque œuvre chrétienne primitive, l'étude des documents non-littéraires, issus du paganisme contemporain, présente évi-

demment beaucoup d'intérêt. Enfin, ces mêmes documents nous apportent une correction utile à l'impression que nous donnent les textes littéraires et les écrits des Pères sur l'état religieux et moral du monde où s'est développé le christianisme premier; ils sont aussi propres à nous mettre en défiance contre l'exégèse des théologiens, qui ne savent pas regarder le Nouveau Testament d'un point de vue historique, parce qu'ils voient en lui le grand livre de la Loi et du Dogme. Tout cela est très juste et peut être fécond à la condition d'observer quelques précautions chronologiques et topographiques dans l'usage des textes en question : c'est montrer trop d'audace que de réfuter une affirmation de S. Paul par un document égyptien du 1^{er} siècle (p. 76). Les exégètes ne peuvent d'ailleurs que s'associer aux vœux de M. D., qui souhaite qu'on rassemble tous ces textes mineurs, qu'on les publie tous *in extenso* et qu'on les étudie à fond, du triple point de vue de la philologie, de la littérature et de l'histoire religieuse, en attendant le savant doublé d'un artiste, « le nouveau Mommsen », qui saura nous donner, en une synthèse harmonieuse, le tableau d'ensemble de la vie religieuse de l'Empire.

Ch. GUIGNEBERT.

36. Charles DIEHL. *Figures byzantines*, 2^e série (1). Paris, Armand Colin, 1908, 335 p. in-18, 3 fr. 50.

M. Diehl a voulu, dans cette seconde série de ses *Figures byzantines*, exposer « ce que fut la société byzantine de la fin du XI^e au milieu du XV^e siècle; déterminer en quelle mesure l'Occident, au temps des croisades, pénétra les âmes de Byzance; quels échanges d'idées, de mœurs se firent entre ces

(1) La première série a paru en 1906, à la même librairie; il en a déjà été fait 3 éditions.

deux civilisations, longtemps étrangères et foncièrement hostiles l'une à l'autre ».

Pour y arriver, après avoir donné une vue générale sur « Byzance et l'occident à l'époque des Croisades », il a raconté ce que furent, dans la vie de Byzance, et les princesses indigènes (Anne Comnène, l'impératrice Irène Doukas, femme de l'empereur Alexis I^{er}), — et les impératrices qui vinrent d'Occident (Berthe de Souzbach, belle-sœur de l'empereur Conrad III; Agnès de France, fille de Louis VII; Constance de Hohenstaufen, fille de l'empereur Frédéric II; les femmes des Paléologues et des Cantacuzènes) — et celles que Constantinople alla chercher dans l'Orient latin (la plus célèbre fut Marie d'Antioche). — Il nous a montré ensuite le charme, l'intelligence, les aventures, les passions et les vices du Don Juan byzantin que fut cet Andronic Comnène qui, brave soldat à ses heures, mais libertin, séduisant, dénué de scrupule, sans foi ni loi autre que la satisfaction de ses désirs, trouva moyen d'entraîner aux pires aventures les princesses de Byzance tout comme celles d'Antioche ou de Jérusalem, de se faire pardonner par l'empereur Manuel ses trahisons et ses complots, et qui finit par usurper le trône où son habile administration l'aurait maintenu si ses vices ne l'avaient conduit à sa perte et livré aux fureurs de l'émeute. — Plus paisible, mais non moins original est le tableau que présente la vie de Théodore Prodrome, ce type achevé des poètes de cour au temps des Comnènes, avec une description pittoresque de la Byzance populaire, qui fut le milieu de ces humbles et faméliques versificateurs. — Puis l'étude de la société byzantine au temps des croisades se poursuit par le récit des exploits de Digénis Akritis, toute une suite de coups d'épée et d'enlèvements, de beaux faits de guerre, de chasse ou d'amour, en ce merveilleux pays du Taurus et de l'Euphrate, où la civilisa-

tion byzantine et l'ennemi musulman furent si longtemps aux prises. — L'analyse de deux romans du XIII^e siècle (Belthandros et Chrysantza) et du XIV^e (Lybistros et Rhodamnè) complète la série et permet à M. Diehl de conclure que, si la société byzantine telle que la firent les croisades, ne s'est pas accommodée des mœurs et des idées latines, les rapports entre l'occident et l'orient n'ont pas été sans avoir sur les deux pays une influence réciproque et que, dans cet échange, la civilisation byzantine semble bien avoir donné aux occidentaux beaucoup plus qu'elle n'a reçu d'eux.

Tout cela est présenté en une langue harmonieuse et souple, qui ne fuit ni l'élégance ni le pittoresque, sans que cette belle tenue littéraire nuise le moins du monde à la valeur historique du récit. Car M. Diehl n'est ni romanesque, malgré l'art avec lequel il présente les aventures peu banales de ses héros, ni conjectural, malgré une prédilection marquée pour les anecdotes singulières et les détails piquants; presque toutes les lignes témoignent d'un commerce constant avec les sources, et pourraient être justifiées par un long et minutieux appareil de notes et de références.

Si M. Diehl les a supprimées, s'il a couvert son livre en jaune, s'il lui a donné l'aspect extérieur d'un roman, dont il a du reste tout l'attrait, c'est qu'il a voulu se faire lire par tous et forcer une fois de plus le grand public à rendre justice à Byzance et à sa civilisation.

Il y a pleinement réussi. Nous savions déjà comment il entend la « causerie scientifique ». Il vient de nous donner, dans ses *Figures byzantines*, un spécimen nouveau et très réussi — chose des plus rares — de ce que doit être une œuvre de vulgarisation : un livre de science écrit avec art.

J. LAURENT.

37. *Les Drames d'Euripide*, traductions en vers par *Philippe MARTINON*, professeur au lycée d'Alger. Paris, Fontemoing. 1907, 2 vol.

Dans une préface un peu découragée, M. Martinon, qui a déjà traduit en vers Eschyle et Sophocle, et qui nous donne aujourd'hui six drames d'Euripide (1), déclare qu'il ose à peine espérer que ses traductions seront jamais jouées, ni peut-être même lues. Et cependant il a vaillamment persévéré dans son labeur puisqu'il publie cette nouvelle version d'Euripide. Je regrette qu'il ait continué à supprimer toute la partie lyrique, ce qui est singulièrement mutiler le drame grec. La difficulté de traduire les chœurs et les dialogues lyriques ne justifie pas le parti pris de les passer sous silence. Tout au plus faudrait-il appliquer à cette partie du drame un système de traduction un peu libre que la nature du texte poétique autorise.

M. M. a raison de blâmer les traducteurs qui *romantisent* les classiques : on pourrait lui reprocher à lui-même une tendance à l'excès contraire. Plusieurs de ses vers sont trop plats, ou d'un tour forcé. Dès le début d'*Alceste*, je relève :

Des suprêmes instants voici qu'elle est
[tout près...
Avec l'onde du fleuve ayant baigné ton
[corps...
De les sauver n'a-t-on plus d'espé-
[rance?...

Fâcheuses inversions et qui sont le fléau des traductions poétiques. Je dois dire qu'en général le tour des vers de M. M. est plus aisé dans leur fidélité relative. Mais le drame grec ainsi réduit à son squelette tragique est bien décharné!

E. d'E.

(1) *Alceste*, *Hécube*, *Hippolyte*, les deux *Iphigénie*, *Médée*.

38. *Gustav Adolf GERHARD. Phoinix von Kolophon. Neue Choliamben aus griechischen Papyri. Habilitationsschrift* (de l'Université d'Heidelberg). Leipzig, Teubner, 1907. In-8°, VIII-48 p.

Dans cette intéressante dissertation — extraite d'un volume plus considérable en préparation — M. G. publie les restes plus ou moins mutilés de divers petits poèmes choliambiques, conservés dans un papyrus d'Heidelberg du III^e siècle av. J.-C., le papyrus 155 v^o de Londres et le Bodleianus fl (p). Le papyrus de Londres a été déchiffré par Kenyon et Crusius, le Bodleianus par Crönert, mais c'est M. G. qui a reconnu qu'il s'agit du même texte. Le papyrus d'Heidelberg était inédit; Blass et Crusius ont aidé M. G. de leurs conseils, sans lui enlever le mérite incontesté d'*editor princeps*. Les poèmes sont, ce semble, au nombre de quatre. Le deuxième morceau du *Palatinus* porte l'intitulé *Ἰαμβος Φοίνικος* et c'est au même auteur que M. G. attribue les deux poèmes des manuscrits anglais; quant au premier poème du *Palatinus*, nous n'en connaissons que le destinataire, un certain Πίρρος; les vers suivants, près de la fin, en caractérisent la manière ascétique :

ἔστιν γάρ, ἔστιν ὃς τάδε σκοπεῖ δαίμων,
ὃς ἐν χρόνῳ τὸ θεῖον οὐ κατασχύνει,
νέμει δ' ἐκίστωι τὴν καταισχύν μοῖραν...

La dissertation comprend, outre le texte des quatre poèmes, un commentaire détaillé du seul *Ἰαμβος Φοίνικος*. L'éditeur rattache cet « iambe » à la philosophie cynique de nuance modérée et voit dans le destinataire Ποσειδίππος le célèbre épigrammatiste de ce nom, qui, plus tard, aiguilla vers l'épicurisme, mais qui, dans sa jeunesse, avait suivi les leçons de Zénon et de Cléanthe. M. G. paraît avoir étudié à fond toute la littérature morale de l'antiquité, et son érudition, à laquelle on ne peut reprocher que d'être trop complète, ne

nous fait grâce ni d'une citation ni d'un rapprochement. Quant au texte même, M. G. y a laissé pas mal de lacunes; chose plus grave, il y a maintenu plusieurs restitutions fautives, alors que dans le commentaire il indique les bonnes leçons dues à Crusius. Nos lecteurs me sauront gré de placer intégralement sous leurs yeux ce petit poème destiné à figurer dans toutes les anthologies futures; j'indique en note les leçons où je m'écarte de *l'editio princeps*.

Πολλοῖς γε θνητῶν τὰ γὰρ, ὦ Ποσειδίπιπε,
 οὐ σύμφορ' ἐστίν, ἀλλὰ δεῖ τοιαῦτ'
 αὐτοῦς
 πλουτεῖν ὁκοῖα καὶ φρονεῖν ἐπίστανται.
 Νῦν δ' οἱ μὲν ἤ] μῶν κρήγυι: καθεστῶτες
 5 πολλὴν ἀφειδέως νηστεῖ(ι)ν ἐρεῦγονται.
 οἷ] δ' οὔτε σῦκx, φασίν, οὔτ' ἐρίν'
 εὔντες
 πλουτοῦσι — τῶι πλούτῳι δὲ πρὸς τί
 δεῖ χρῆσθαι,
 τοῦτ' αὐτό, πάντων πρῶτον, οὐκ ἐπίσ-
 τανται ·
 ἀλλ' οἰκίας μὲν ἐγ λίθου σμαραγδίνου
 10 — εἴ πως ἀνυστόν ἐστι τοῦτ' αὐτοῖς
 πρίσσειν —
 γραφάς τ'] ἔχουσαι καὶ στοὰς τετρασ-
 τύλους
 πολλῶν ταλάντων ἀξίας κατακτῶνται,
 αὐτὴν δ'] ἑαυτῶν τὴν ἀναγκαίην ψυχὴν,
 οὐσάν γε πόλλωι φέρτερον] τοῦτων πάν-
 των,
 15 ἔωσι κοῦ μάθησιν] ἐκπορίζουσιν
 ὄκως] λόγους χρηστοῖσι σωφρονισθεῖσα
 αἰεῖ] τὰ χρηστὰ καὶ τὰ συμφέροντ'
 εἰδῆτι.
 Τοῖς οὖν] τοιοῦτοις ἀνδράσιν, Ποσειδίπιπε,
 οὐ] συμβέβηκεν οἰκίας μὲν κερτῆσθαι
 καλὰς καταξίας τε χρημάτων πολλῶν,
 αὐτοῦς δ' ὑπάρχειν ἀξίους τριῶν χαλκῶν;
 καὶ μάλα δικαίως, ἦν τις ἐνθυμῆτ' [ὄρ]-
 θῶς ·
 αὐτοὶ λίθοι:] γὰρ, καὶ λίθων φροντιζου-
 σιν ·

3 πλουτεῖν conjeci. εν. εν G. — 4 νῦν
 δ' οἱ μὲν Crusius. — 5 νηστεῖν Crusius

(νηπιέτν G.) — 8 an τοῦτ' αὔ, τὸ ? — 10
 γραφάς τ' conjeci. τοίχους Blass — 13
 αὐτὴν δ' conjeci. ad ψυχὴν (non ψυχῆ: ut
 vult G.) confer quem ipse affert Me-
 nandri Monostichum ψυχῆς γὰρ οὐδὲν ἐστι
 τιμιώτερον. — 15 κοῦ μάθησιν conjeci (vel
 παιδεῖαν aut simile quid) — 17 αἰεῖ conjeci.
 καλῶς G. — 23 αὐτοὶ λίθοι: conjeci
 (sed praeunte G.) μόνων ἐύλω]ν γὰρ G.
 quod licet insulsum tenendum, si N
 certo legitur.

T. R.

39. H. F. HITZIG. *Altgriechische Staatsverträge über Rechtshilfe* (tirage à part de la *Festschrift* en l'honneur de Ferdinand Regelsberger). Zürich, Art. Institut Orell Füssli, 1907. In-8°, 70 p.

Déjà Sonne en Allemagne et Victor Bérard en France (1) ont étudié ces arbitrages, constitués par des cités adverses, qui comptent parmi les particularités les plus importantes du droit international dans l'antiquité grecque. M. Hitzig traite une question plus spéciale, celle des conventions conclues à l'effet de déterminer la procédure à suivre dans les litiges privés où les plaideurs sont des sujets de deux cités différentes. Peu de savants auraient été capables de tirer au clair une pareille question. Avec sa connaissance approfondie de l'épigraphie grecque et son habitude des problèmes juridiques, M. H. y a parfaitement réussi. Il commence par faire le récolement des conventions actuellement connues, en les distribuant par régions et par ordre chronologique (p. 7-30). Puis, des documents ainsi rassemblés il dégage un exposé systématique (p. 31-70). Cette étude des δίκαι ἀπὸ συμβολῶν est d'un intérêt capital pour quiconque veut savoir ce qu'est devenue dans l'époque classique

(1) M. H., qui mentionne le travail de Sonne, aurait dû signaler aussi celui de Victor Bérard, qui est plus récent (1894).

la coutume des représailles. M. H. ne laisse dans l'ombre aucune face de la question. Constitution du tribunal, procédure introductive de l'instance, procédure et exécution du jugement, appel : tout est analysé avec une finesse qui ne dégénère jamais en subtilité. Enfin, en guise de conclusion, l'auteur se demande si les *σύμβολα* ont exercé quelque influence sur le droit applicable à l'étranger non protégé par un *σύμβολον* ou même sur la procédure de droit commun (1).

G. G.

40. Le P. Louis JALABERT, S. J. *Inscriptions grecques et latines de Syrie* (2^e série). Extr. des *Mélanges de la Faculté orientale* de l'Université de Saint-Joseph (Beyrouth). II (1907), pp. 265-320, 2 planches.

L'auteur a entrepris de compléter et réviser le *corpus* syrien, et il publie par intervalles les résultats de son enquête. Aux 61 numéros de l'an dernier (tome I des *Mélanges*) fait suite une série nouvelle, qui révèle les mêmes qualités de science et de conscience. La Syrie est pauvre en inscriptions; les épigraphistes d'Europe qui la visitent sont récompensés d'un long voyage par un maigre butin; ceux qui habitent le pays, en connaissent la langue et les habitants, sont mieux désignés pour l'explorer dans leurs loisirs et profiter des trouvailles de hasard que font les indigènes. Les prédécesseurs du P. J. montraient plus de bonne volonté que d'expérience professionnelle; lui s'est d'abord, à Paris, formé aux méthodes critiques.

A vrai dire, dans ce deuxième répertoire, rien de sensationnel; pourtant divers textes apportent quelque lumière sur cette civilisation mixte, gréco-orientale, de Syrie. L'onomastique sur-

tout s'enrichit de quelques données : Rakhlé, cela est prouvé désormais, s'appelait *Ῥαχλί* dans l'antiquité; une inscription atteste à nouveau le culte de Leucothea dans ce pays; une autre celui de Sérapis. La forme *ἡτῶν* (= *ἔτων*) est un document pour l'histoire de la prononciation. Quelques remarques de détail : on est convenu en épigraphie de mettre entre crochets, et non entre parenthèses, les mauvaises lectures rectifiées aussi bien que les parties restituées; au contraire, on entoure de parenthèses les lettres que le lapicide a supprimées par abréviation. N° 64 : *τῆς θεοῦ* est très correct; pourquoi corriger en *θεῆς*? N° 68 : *ὁ υἱὸς Σελεύκου* m'inspire des doutes. N° 78 : je compléterais *Col(onia) Hel(iopolitana)*, et non *Hel(iopolis)*; v. du reste pl. II, 6. Je ne lirais pas comme le P. J. l'inscr. 73 (pl. II, 4); on n'a pu mentionner qu'un Marcellos était mort à 8 ans et 13 mois, et les mois ne sont indiqués pour aucun de ses frères. *Μῆν* — ou *Μῆν(ος)*, abrégé, faute de place, comme *Ἰπώλι-τ(ος)* — est selon moi le nom d'un autre fils, mort à 13 ans. Donc 5 enfants au lieu de 4; mais il y a 4 cônes seulement sur la stèle; sans doute celui de *Μῆνος* a paru pouvoir compter aussi pour *Μένος*, ou le 5^e aura été oublié.

Vétilles tout cela; le P. J. mérite en somme nos remerciements et notre approbation.

VICTOR CHAPOT.

41. *Victoris JERNSTEDT opuscula* (avec titre russe : *Sbornik statej po klassičeskoj filologij Viktora Karloviča Ernštedta*), Saint-Petersbourg, 1907. In-8°, x-346 p.

Il s'agit d'un recueil d'articles sur la philologie classique, et plus particulièrement sur la philologie grecque, qui ont été publiés d'abord dans divers recueils par le philologue Jernstedt, et qui ont paru entre 1875 et 1902, date de la mort de leur auteur. La plupart

(1) Pour plus amples détails, voir plus haut, p. 159.

sont écrits en russe. Ils portent sur des sujets très divers : les orateurs attiques et notamment Antiphon, les poètes attiques et notamment Euripide et Aristophane, sur Esope, sur des inscriptions, sur Suétone, etc. Je ne saurais me permettre d'apprécier ce recueil. Je note seulement que, si M. Fraenkel avait connu l'article de Jernštedt sur *παίδωσις* (reproduit p. 267 et suiv. du recueil), il n'aurait sans doute pas manqué de signaler ce mot dans la liste des verbes en -όω qu'il donne au cours de ses *Griechische Denominative* (p. 148).

A. MEILLET.

42. *Johannes KAMATEROS*. *Εἰσαγωγή ἀστρονομίας*... bearbeitet von L. Weigl. I. Teil (progr. der progymnase de Frankenthal). Würzburg, Stürtz, 1907. In-8°, 64 p.

Jean Kamateros est l'auteur d'une « introduction astronomique » en 2001 vers politiques de 15 syllabes dédiée à l'empereur Manuel Comnène, remarquable par sa langue riche en vulgarismes. Nous avons rendu compte précédemment (*Revue*, XVI, 426) de l'étude que M. Weigl a consacrée à cet auteur, comme préface d'une future édition de son poème. Voici l'édition elle-même, fondée pour les 1725 premiers vers sur un manuscrit unique, le Vindobonensis du xvi^e siècle (?). C'est un travail consciencieux, où l'éditeur ne s'est pas contenté de corriger chemin faisant les nombreuses bourdes du manuscrit, mais a indiqué en note les sources utilisées (parfois littéralement) par Kamateros. La versification de K. est mauvaise ; sauf la division en deux hémistiches de 8 et 7 syllabes et l'accentuation de la pénultième, elle n'obéit ce semble à aucune règle précise ; mais peut-être, par endroits, M. W. l'a-t-il encore rendue plus barbare. Ainsi au v. 162 la césure est mal placée. Je ne puis croire que dans

deux vers consécutifs (358-9) l'auteur ait fait *διάρμοι* : tantôt de 4, tantôt de 3 syllabes. La seconde fois, le manuscrit porte *ἀπειροι* : peut-être faut-il lire *ἐμυροι*.

Les historiens du romain ne manqueront pas de tirer grand profit de ce texte curieux, si commodément mis à leur disposition.

H. G.

43. *Raphael KARSTEN*. *Studien in primitive Greek religion* (extrait des *Finska Vetenskaps-Societetens Förhandlingar*, XLIX, 1906-1907, n° 4). Helsingfors, 1907. In-8°, 101 p.

M. Karsten a voulu appliquer à la religion grecque un certain nombre d'idées qu'il avait exposées dans un ouvrage plus général, intitulé *Origine of Worship*. On peut se demander s'il avait tout à fait la préparation nécessaire. Il connaît bien les textes littéraires, c'est vrai ; mais il ne se doute pas du trésor qu'aurait pu lui fournir l'épigraphie : c'est à peine s'il lui arrive de citer deux ou trois inscriptions. Les erreurs et les étourderies sont assez nombreuses en ce qui concerne le grec (1).

(1) Pourquoi écrire p. 33 le nom de ville *Τραπεζοῦς Trapezountia* au lieu de *Trapezus*, comme l'écrivent Grote et Bury ? A la p. 77, on lit *Damarathus*, au lieu de *Demaratus*. A la p. 80, l'auteur de la *Vie d'Apollonius de Tyane* est appelé *Theophrastus*. A la p. 83, le texte porte *ἱεροδόμντις*, au lieu de *ἱερόμαντις*, et la n. 3 donne à un dialogue de Platon le titre de *Charnid*. A la p. 85, il faudrait changer *ξέστων* en *ξέγων*, et *ἀνῆρ* en *ἀνήρ*. — M. Karsten ne s'aventure guère dans la langue française ; il se contente, lui Finlandais, d'écrire en anglais, ce qui n'est déjà pas mal. Pourtant, il dit *par préférence* (p. 78), quand il veut employer l'expression que les étrangers nous empruntent si souvent, *par excellence*. Puisque la *Cité antique* est un *celebrated work*, il faudrait bien écrire le nom de l'auteur autrement que *Fustel de Coulange* (p. 65 et 66). Je ne mentionnerai pas les fautes d'impression. Pourtant, je crois devoir

D'après l'auteur, ce qui a le plus fait défaut jusqu'ici dans les études sur l'origine de la religion grecque, c'est la méthode. Sur ce point il a raison. Il ne veut donc pas entendre parler de linguistique comparée; il ne croit pas à l'efficacité de l'archéologie préhistorique. Il y a là quelque exagération : la philologie et les sciences auxiliaires de la philologie ne peuvent pas se suffire; mais c'est se priver bénévolement d'un concours souvent précieux que de rejeter en bloc une masse énorme de documents déjà élaborés. Max Müller n'a plus rien à nous donner, parce que tout ce qu'une interprétation unilatérale des textes peut en faire sortir légitimement est devenu lieu commun et qu'il est temps de passer à d'autres exercices. Mais M. K. est déjà bien injuste pour M. Otto Schrader : évidemment, le *Reallexikon* n'est pas la vérité absolue mise par ordre alphabétique; mais sur bien des questions, quand on désire approcher de la vérité, on trouve là des lumières qui parfois se projettent très loin. Quant à M. Gruppe, c'est entendu, il n'a fait que dresser un répertoire, et son excès tire à hue et à dia, pour retomber plus lourdement dans l'ornière; mais que M. K. nous dise où nous trouverons une mine aussi riche de renseignements que dans la *Griechische Religionsgeschichte*, et il aura le droit de juger telle ou telle opinion de l'auteur *too absurd to need any serious refutation* (p. 49).

La méthode que préfère M. K., c'est la méthode anthropologique. Il a encore une fois raison, en théorie. Il est très juste que la religion grecque, arrivée à son plein développement, renfermait des survivances qui s'expliquent moins bien par les croyances des Grecs civilisés que par celles des peuples dits sauvages : les données

primitives de la pensée humaine sont partout les mêmes. Il est très juste aussi, — et l'observation vaut contre les excès de l'école anthropologique — que l'évolution des idées religieuses ne se fait pas par stades réguliers, dans un ordre constant : ce n'est pas une loi nécessaire et universelle qu'à l'animisme succèdent le fétichisme, le totémisme et enfin l'anthropomorphisme. Les critiques adressées par M. K. à M. Jevons ne manquent donc pas de clairvoyance.

Mais quand il essaie de définir positivement sa façon de concevoir la méthode anthropologique, il présente une théorie faible et superficielle. Il faut prendre pour point de départ l'animisme. Soit. Mais à quels objets s'appliquent les croyances animistes des premiers Grecs? C'est la psychologie seule qui doit nous les révéler. Mais quelle psychologie? M. K. n'avouera pas que c'est la sienne. Il aurait dû voir que la psychologie des générations mortes n'existe plus pour nous que dans la représentation aussi complète que possible de leur état social. Et si dans l'humanité primitive la religion est le pur produit de cet état social, expliquer la religion par la psychologie, c'est, au fond, expliquer la religion par elle-même. La méthode de M. K. ne peut aboutir qu'à une reconstitution arbitraire ou à un cercle vicieux.

Cependant une méthode défectueuse peut donner de bons résultats. Suivons M. K. dans sa tentative. L'homme considère comme surnaturel et divin tout ce qui ne lui paraît pas conforme à ses notions sur la nature. Le sentiment essentiellement religieux n'est autre que la peur. Il est inspiré à l'homme primitif par les objets et les phénomènes les plus frappants, sans qu'il distingue les objets inanimés des plantes, des animaux, des êtres humains. Les pierres et les grottes obscures, les arbres et les plantes, les animaux, les eaux de la mer, des lacs, des rivières

signaler : p. 72, *prophecy*, au lieu de *prophecy*; p. 26, l. 5, *natural powers*, au lieu de *supernatural*.

et des sources, les vents qui semblent sortir de la terre et de l'eau, tout cela, et bien d'autres choses encore, ce sont des divinités chtoniennes, les premières qui soient nées de la conception animiste. Les Grecs ont essayé ensuite d'imaginer ce qui se passait sous terre : ils ont éprouvé la sensation du divin devant les cavernes ténébreuses, à la vue de tremblements de terre (Poséidon); ils ont tressailli dans les carrefours mal éclairés par la lune, vrais chemins d'enfer (Hécate); ils ont voué un culte aux esprits des morts et aux héros, mais comme à tous les autres objets du monde souterrain : ce sont les divinités hypochtoniennes. L'idée du surnaturel s'est attachée à l'homme lui-même. Il y a des cas où il est possédé, où il devient *δαίμωνιον* : le délire prophétique, la folie, l'épilepsie, le cauchemar, la maladie surtout épidémique. De là ce principe que des dieux vient à l'homme tout le bien et tout le mal. Enfin, quand l'homme en progrès a eu le loisir de lever les yeux au ciel, alors il a créé les divinités olympiennes. Ces symboles de la lumière qui, pour l'école de Max Müller, constituaient toute la religion des Grecs, n'y ont été introduits que sur le tard, et Zeus lui-même n'a été longtemps qu'un dieu thésalien.

Une religion de la nuit et de la terre, voilà donc ce qui aurait façonné durant de longs siècles l'intelligence et l'imagination des Hellènes. Décidément la psychologie de M. K. a quelque chose d'hyperboréen. Mais elle a beau faire de lui l'ennemi déterminé des mythes solaires, elle donne à son anthropologie un caractère aussi subjectif que l'a jamais eu la linguistique de la vieille école. Ce n'est pas la première fois que, dans les questions de religion et de mythologie, les adversaires les plus acharnés se ressemblent le plus.

Gustave Glotz.

44. J.-P. MAHAFFY. *Rambles and Studies in Greece*, 5^e édition. London, Macmillan, 1907. In-16, XII-439 p.

Ce charmant petit livre avait paru en 1876. Il était arrivé à sa quatrième édition dès 1892. Et puis il en était resté là. Ce n'est pas le public, je suppose, qui lui a fait défaut, mais plutôt l'auteur, absorbé probablement par d'autres travaux. Il s'est décidé à lancer cette cinquième édition. Elle réussira comme ses aînées. L'ouvrage de M. M. n'est pas un « Guide »; c'est plutôt une série de « Promenades archéologiques » pendant lesquelles l'auteur ouvre l'œil, et le bon, sur tout ce qui se passe aujourd'hui. On a plaisir à le suivre dans ses visites à Athènes, dans ses excursions en Attique, pour aller ensuite à Thèbes, à Delphes et parcourir le Péloponèse en tout sens. Les détails qui avaient vieilli dans les précédentes éditions sont supprimés dans celle-ci. Les descriptions de monuments et de statues ont disparu : on n'a qu'à jeter un coup d'œil sur les photographies et les cartes postales. Notre cicérone ne veut rien de plus que se placer en face des chefs-d'œuvre et donner ses impressions. Mais il est au courant des dernières découvertes et parle avec une vivacité de bonne compagnie. Et maintenant demandons à l'auteur, en attendant la sixième édition des *Rambles*, de leur donner une suite en nous emmenant en Asie-Mineure, dans les Cyclades et en Crète.

G. G.

45. Paul MASQUERAY. *Euripide et ses idées*. Paris, Hachette, 1908.

Euripide et ses idées, ce titre en évoque aussitôt un autre, que porte un livre bien connu : *Euripide et l'esprit de son théâtre*. L'ouvrage de Decharme est devenu classique, non seulement en France mais encore à l'étranger; car l'une des dernières joies de son

auteur, avant la mort trop tôt venue, fut de lire les épreuves de la traduction anglaise qui devait paraître en Amérique. Toute la première partie traite le sujet même qu'a repris M. Masqueray, et c'est une enquête aussi complète que précise et méthodique, pleine de pénétration et de justesse délicate. J'aurais souhaité, je l'avoue, que le nouveau critique d'Euripide fût plus sensible à ces rares mérites de son devancier (1); il pouvait l'être sans craindre qu'on lui reprochât de reprendre trop tôt un sujet déjà bien traité. Euripide, en effet, est une figure assez complexe, assez ondoyante pour que, même après Decharme, après Nestle, après Verrall, après Wilamowitz, on puisse, avec du talent et du goût, prétendre en donner une image par quelques traits au moins nouvelle, et M. Masqueray y avait tout droit. Il a les qualités qu'il faut avoir pour bien parler de la Grèce : l'amour de la clarté, de l'ordre, de l'harmonie. Il a celles qui permettent d'entrer dans l'intelligence d'un poète subtil entre tous : un esprit très souple, très ingénieux, très avisé; une sensibilité très fine. Son style est d'une habileté savante, très nuancé, un peu coquet parfois, mais avec bonne grâce, avec beaucoup d'aisance et de charme. A peine noterait-on de ci de là une ou deux dissonances; l'ensemble est d'une forme très bien venue. Le livre fait honneur à l'Université de Bordeaux, où Couat avait fondé la tradition des bonnes études grecques, où M. Masqueray la continue après lui, après le regretté Henri Ouvré dont la dédicace rappelle justement le souvenir.

La plus grande partie en est consacrée à l'examen des idées d'Euripide (ch. III. *Les Dieux de la mythologie*. — IV. *Le*

(1) La forme sobre, condensée, qu'aimait avant tout M. Decharme, par extrême discrétion et comme par une sorte de pudeur, ne doit pas dissimuler ce que le fond de son livre a de riche autant que de solide. M. Masqueray l'a un peu oublié quand il a écrit page ix la phrase que je regrette.

sens du divin. — VI. *La condition humaine*. — VII. *Les femmes*. — VIII. *Les classes de la société*. — IX. *La cité*. L'étude de son art et de sa technique dramatique, qui remplit la seconde moitié du volume de Decharme, n'y fait cependant pas défaut; outre qu'en analysant les idées, M. Masqueray ne perd jamais de vue la forme qu'elles revêtent, elle a sa place dans les deux premiers chapitres (I. *Vie et caractère de l'écrivain; son œuvre et ce qu'il nous en reste*. — II. *Comment Euripide comprend le théâtre*), — deux fort bons chapitres (1), auxquels on peut joindre le v^e (*Les personnages des légendes*), que j'aime moins, si fin qu'il soit, parce qu'on y sent un arrangement un peu factice, plus fait peut être pour le cours public que pour le livre. L'étude des idées, fondée sur un relevé minutieux des textes, conduite avec autant de tact que de savoir, est excellente dans l'ensemble. Je ne puis, dans un compte rendu aussi bref, examiner à mon aise quelques points sur lesquels il me semble qu'on pourrait discuter. Je me contenterai d'en indiquer deux ou trois. P. 200. On sait combien il est difficile d'établir dans quelle mesure Euripide a connu les penseurs qui l'ont précédé ou dont il fut le contemporain. M. Masqueray n'a pas esquivé cette recherche, et il y apporte une extrême prudence; en somme il ne pense pas qu'elle puisse donner de grands résultats. Je ne dis pas non; mais il n'en reste pas moins qu'un esprit aussi curieux et aussi mobile que l'était celui d'Euripide n'a sûrement pas pu se dérober à ces influences; on se le représente volontiers tout au moins en coquetterie, à certaines heures, avec les principales doctrines alors en vogue, et il serait singulier qu'on n'en surprit aucun écho dans ses vers. — P. 152. L'interprétation de εἰ et de εἴπερ dans les vers 1396 et 1556 d'Iphigénie à Aulis

(1) L'analyse du pathétique d'Euripide, dans le second, est surtout à noter.

me paraît bien subtile. M. M. reconnaît lui-même qu'Iphigénie croit à la réalité de l'ordre divin. — P. 184 et sqq. M. M., à la suite de Nestle, n'exagère-t-il pas le rôle de *Dikè* dans la pensée d'Euripide, et tient-il assez de compte du fragment de la *Mélanippe enchaînée* dont Decharme a bien montré (p. 69) la signification? — P. 288. Le rapprochement des vers fameux *τίς οἶδεν εἰ τὸ ζῆν*, etc... avec une phrase du *Jardin de Bérénice* est forcé; la pensée de Barrès est autre. M. M. donne-t-il d'ailleurs à ce fragment toute sa valeur, et est-il absolument vrai de dire qu'en présence de la mort « Euripide n'ait pas eu nos inquiétudes, ou, s'il les a eues, ne les ait pas exprimées? ». P. 289. Le couplet sur le sentiment chrétien de la mort : « n'a-t-on pas inventé cette *formule monstrueuse* que la vie n'est donnée à l'homme que pour bien mourir? Pascal en se conformant à cette règle, a presque perdu la raison » détonne dans un livre d'ordinaire si joliment nuancé; est-ce que toute la philosophie antique n'est pas déjà pleine de l'idée que la vie doit être « la méditation de la mort »?. — P. 341 et sqq. Il semble que M. M., comme on le fait d'ailleurs d'ordinaire, comme le fait par exemple Decharme (p. 347), admette qu'en mariant Electre à un labourer, Euripide ait eu pour intention *première* de peindre une sorte d'idylle d'une part, et de l'autre de chanter les louanges des humbles. Je ne dis pas qu'il n'ait pas pris un vif plaisir à cette peinture et à cette morale; il est évident qu'il s'y est complu. Mais est-ce là l'idée génératrice de son drame? Je crois qu'elle est plutôt dans la prétention de s'écarter d'Eschyle (et de Sophocle aussi, si l'*Electre* de celui-ci est antérieure à la sienne) pour le corriger. Oreste insiste fortement (vers 95-6) sur l'imprudencé qu'il commettrait en se hasardant à Mycènes; le vieillard lui déclare non moins nettement que jamais il n'atteindra Egisthe dans son palais; il ne pourra le frapper à coup

sûr que dans un guet-apens. D'où la nécessité de placer la scène hors de la ville, et l'idée — le goût d'Euripide pour un certain réalisme et pour la glorification des humbles intervenant dès lors, je le reconnais, — de faire d'Electre une paysanne. — Mais je m'arrête; peut-on être toujours d'accord quand on parle d'un esprit aussi raffiné qu'Euripide? C'est ce qui justifie de revenir toujours à lui, et j'aime mieux terminer en me félicitant que nos Universités françaises aient produit, en quelques années, d'aussi remarquables contributions à l'histoire du théâtre grec que le *Sophocle* de M. Allègre, l'*Essai sur la Composition des Comédies d'Aristophane* de M. Mazon, et, après la *Théorie des Formes lyriques de la Tragédie grecque*, l'*Euripide* de M. Masqueray.

A. PUECH.

46. Gilbert MURRAY. *The rise of the greek epic*. Oxford, Clarendon press, 1907. In-4°, xi-283 p.

Cette étude sur les origines et le développement de l'épopée homérique provient d'un cours professé en 1907 à l'Université de Harvard. Elle se compose de dix *lectures*. L'auteur se réclame de la tradition établie par Wolff et perpétuée par Lachmann, Kirchhoff et Wilamowitz; il déclare lui-même que l'homérisant dont il se rapproche le plus, c'est Leaf. Mettant à profit les renseignements qui lui ont été fournis sur l'archéologie et l'histoire des religions par le Prof. Myres et Miss J. E. Harrison, M. M. démontre à son tour que l'épopée, avant d'avoir été fixée sous sa forme actuelle, s'est modifiée et augmentée durant plusieurs générations.

Il décrit d'abord le milieu dans lequel l'épopée a évolué : il trace un large tableau des ruines amoncelées par les migrations qui ont amené les Grecs dans leur séjour définitif; il montre qu'il subsiste pendant un élément de

régénération morale dans le sentiment de l'*Aïdôs* et de la *Némésis*. Puis il cherche à déterminer les caractères généraux des œuvres collectives et traditionnelles par la méthode comparative, en prenant les exemples les plus variés, depuis le *Deutéronome* jusqu'à la *Chanson de Roland*, depuis le Pseudo-Callisthènes jusqu'aux *Instructions nautiques*. Ainsi éclairé, il examine l'*Illiade* « comme un livre traditionnel ». Elle porte des traces manifestes d'ex-purgation. On essaya d'en faire disparaître l'inceste, la mutilation des cadavres, les flèches empoisonnées, les sacrifices humains surtout. Rien n'y fait : le traitement infligé par Achille à Hector caractérise les mœurs primitives. Tout ce qui a trait aux us et coutumes, ce que les Anglais appellent *evidences* et les Allemands *Realien*, révèle une société en pleine transformation. Voyez l'armure et la tactique, l'emploi du bronze et du fer, la maison et le palais, le temple et l'autel, les rites funéraires, les règles du droit matrimonial; vous n'y comprendrez rien et serez contraints à des hypothèses désespérées, si vous ne ramenez pas tout simplement des choses différentes à différentes époques. La tradition a donc bien plus de part que la fiction poétique dans la composition de l'*Illiade*.

Mais l'auteur veut arriver à une plus grande précision. Il s'appuie sur les travaux de Bethe et de Fick, pour rechercher l'origine des héros homériques et voir comment une série de légendes nées en Thessalie, en Béotie, dans le Péloponèse ont pu être réunies en un grand poème. Il faut, d'après lui, distinguer deux Homères : l'un a vécu en pays éolien, l'autre en Ionie. L'œuvre du premier remonte par ses éléments essentiels jusqu'à la période mycénienne; le second a laissé sa marque, non seulement dans les formules d'introduction et de transition, dans les vers inorganiques, dans les descriptions générales, mais encore dans cer-

tains morceaux où la chanson de geste tourne en fabliau et où se révèle l'esprit des contes milésiens.

L'ouvrage de M. M. se présente sous une forme attrayante. Le style est d'une belle tenue et conserve la vivacité de la parole : on sent l'écrivain professeur. Est-ce parce que ces développements étaient destinés à être lus dans un amphithéâtre qu'ils sont quelquefois un peu superficiels? Je citerai comme exemple l'histoire de l'*aïdôs* (p. 83 et suiv.), qui reste assez vague et résulte d'un classement bien arbitraire. On s'aperçoit aussi que l'auteur a fait partie quelque temps d'une Université écossaise et qu'il a professé son cours à l'Université du Massachussets : ses idées portent de ci de là l'empreinte piétiste du méthodisme. Il tient à laver les Grecs du reproche d'avoir été des païens (p. 9 et suiv.) et déclare qu'ils ont su réaliser l'idéal de l'humanité par l'union de l'art et du puritanisme. Décidément, Homère est éternellement jeune, puisqu'il permet de crier : *Wesley and Ruskin for ever!*

Gustave GLOTZ.

47. Léon ROBIN. *La théorie platonicienne de l'Amour*, Paris, Félix Alcan, 1908. In-8°, 229 p.

M. R. commence par analyser les trois dialogues qui contiennent la théorie platonicienne de l'Amour : le *Lysis*, le *Banquet* et le *Phèdre*. Des deux derniers il retient seulement les parties dans lesquelles est exprimée la doctrine propre de Platon (le discours de Socrate dans le *Banquet*, les deux discours de Socrate dans le *Phèdre*). Les conclusions du *Lysis* sont négatives, (p. 47). Platon établit que la conception populaire de l'Amitié est insuffisante. Le *Banquet* contient une théorie positive de l'Amour; l'amour qui suppose le besoin et l'imperfection actuelle, tend vers la perpétuité; il est le désir de la possession éternelle du bon, ou

e désir de l'immortalité, un intermédiaire entre le monde sensible et contingent et le monde idéal, un démon. Le *Phèdre* explique ce désir : l'âme a connu la beauté, la perfection dans une vie antérieure. Du contraste entre sa condition terrestre et le bonheur qu'elle a goûté, naît le désir de revivre d'une vie divine, de fuir la terre où elle souffre.

L'étude chronologique conduit au même résultat. M. R. pense que l'ordre des dialogues est : *Lysis*, *Banquet*, *Phèdre*; le *Phédon* est à peu près contemporain du *Banquet*. Ces deux derniers dialogues sont antérieurs à la *République*. Et la *République* elle-même précède le *Timée* et le *Phèdre*. Le *Phèdre* est voisin des dialogues logiques qu'il prépare, ou que même il suppose (p. 120). Ces résultats sont justifiés par une longue discussion. On sait quelles difficultés soulève la date du *Banquet* et du *Phèdre*. M. R. admet que dans le texte de la page 193 A il est bien question du διοικισμός de Mantinée en 385, et non, comme le suppose Wilamowitz, de la dissolution de la ligue arcaïenne en 417. En conséquence, il rejette l'opinion de Gomperz d'après laquelle le *Banquet* serait une réponse à la diatribe de Polycrate contre Socrate (393-392). Le dialogue répond plutôt au *Plutus* d'Aristophane (388). Pareillement, il ne veut pas que le *Phèdre* soit un des premiers dialogues de Platon et il n'accepte pas l'hypothèse proposée par Gomperz d'une double rédaction. Le *Phèdre*, selon lui, est postérieur au *Banquet*. La méthode stylométrique (à l'égard de laquelle M. R. adopte une attitude raisonnable, semble-t-il) ne suffit pas à l'établir. Mais le *Phèdre* (242 A-B) renferme un renvoi au *Phédon*. De plus, il suppose plusieurs livres de la *République*. La théorie des parties de l'âme apparaît dans le *Phèdre* comme une doctrine fixée. Elle n'est encore donnée dans la *République* que sous une forme provisoire. Les mythes eschatologiques du

Phèdre et de la *République* offrent de grandes ressemblances. M. R. relève encore des concordances nombreuses entre le *Phèdre* et le *Timée*, les *Lois*, le *Philèbe* et les dialogues logiques. Enfin, il discute et réfute la théorie classique d'après laquelle le *Phèdre* est antérieur au *Banquet*.

Ces résultats admis, quelle est selon Platon la nature de l'Amour? L'examen du *Lysis* et du *Banquet* nous amène à croire que la nature de l'Amour est contradictoire, instable, mais qu'elle n'est point dépourvue cependant d'une certaine unité, puisque l'Amour reste toujours attaché à la Beauté (p. 129). L'amour a une nature *synthétique*. Mais en même temps, il est intermédiaire entre deux réalités distinctes et il permettra de passer de l'une à l'autre. C'est un démon. Les démons dans le platonisme apparaissent partout comme des causes de mouvement et de vie.

Or, les mêmes caractères appartiennent aux âmes. Comme les démons, les âmes sont de natures intermédiaires, susceptibles de s'envoler vers le monde parfait dans lequel, primitivement, elles ont vécu. Un texte du *Timée* (41 A B) nomme expressément l'âme un démon. Et il est facile de voir que ce nom convient seulement à la partie intellectuelle de l'âme. L'âme intellectuelle est unie aux Idées, et, en même temps, par sa liaison avec les âmes inférieures et, par elles, avec le corps, elle est assujettie à un changement semblable à celui qui entraîne l'Amour. Même, elle est capable, par la philosophie, de s'affranchir jusqu'à un certain point de l'esclavage où le corps la tient. Sans doute, il existe des âmes élues. La forme la plus haute de la science ne convient pas également à tous les esprits; il y a une *prédestination* (p. 154). Mais les textes n'excluent pas, si on les examine de près, la possibilité du salut, même pour les âmes inférieures (p. 158). Enfin M. R. s'efforce de montrer l'accord qui existe entre la conception de l'Âme du Monde dans le *Timée* et

les descriptions mythiques du *Phèdre*. Car, dans le *Timée*, l'Âme apparaît comme un composé où il entre du fini et de l'infini, du même et de l'autre. L'Âme est donc une nature intermédiaire semblable à un démon.

De là suit que le rôle de l'Amour est très grand dans la philosophie platonicienne. L'Amour nous élève à la Beauté. Or, le Beau n'est pas une Idée particulière, mais il exprime un rapport universel dans le monde intelligible et sur la terre, comme le Vrai ou l'Être. La « méthode de l'Amour » nous unit à un principe infiniment fécond de toute réalité. L'Amour rapproche en lui le changement et la permanence. Il est l'aspiration, au sein du changement, vers la permanence de l'Être. Et la Beauté qui dure et qui symbolise l'Être dans le devenir, est l'expression même de l'Amour. Enfin l'Amour, par cela même qu'il est une nature intermédiaire, est capable de se pervertir, lorsqu'il n'a pas pour objet le Vrai et la Science.

Le travail de M. R. est le résultat de recherches longues et consciencieuses, et il sera très utile. Il est permis cependant de ne pas trouver décisives les conclusions de M. R.

La chronologie à laquelle il s'arrête est vraisemblable. Mais toute la discussion serrée qui la justifie n'est pas démonstrative. En réalité, M. R. invoque deux arguments : 1^o le progrès logique de la pensée du *Lysis* au *Phèdre* ; 2^o les allusions directes qu'il croit trouver dans le *Phèdre* soit au *Banquet* soit à la *République*. On a relevé souvent de telles allusions d'un dialogue à un autre. Zeller, Gomperz, Raeder, font un usage fréquent de cette méthode. Elle reste très discutable. Nulle part on ne trouve dans nos deux dialogues d'allusions précises et topiques. Et il est toujours facile, on le sait, de découvrir des allusions. Au fond, l'argument unique, essentiel de M. Robin est tiré de la liaison logique des idées. Mais un tel argument n'a que peu de valeur. Zeller, par des raisonnements

analogues, arrive à des conclusions exactement opposées. Seul, un criterium externe pourrait nous convaincre ; M. R., sans être positivement hostile à la méthode stylométrique, garde une méfiance assez justifiée. Mais il faut avouer que cette méthode si imparfaite et si grossière souvent est la seule, en l'absence de témoignages positifs, qui pourrait donner quelques vraisemblances. Le plus fort argument que M. R. pourrait invoquer est tiré de la concordance de toutes les recherches stylométriques relativement au *Phèdre* (Diltenberger, Gomperz, Hans von Arnim, Lutoslawski, Raeder).

De plus, M. R. choisit, d'une manière peut-être arbitraire, les textes qu'il commente. Il n'est pas sûr que, dans le *Banquet*, le seul discours de Socrate contienne l'expression des opinions de Platon. Il était prudent de tenir compte aussi des autres textes.

M. R. constate que l'Amour est un démon, de nature intermédiaire ; or l'Âme est appelée parfois un démon. D'où il suit que partout où il y a des âmes, l'Amour a sa place. Cette conclusion est sans doute excessive. M. R. exagère le caractère dogmatique du platonisme. Il existe assurément dans l'œuvre de Platon une certaine harmonie ; des tendances permanentes s'y manifestent. Mais on risque, en la systématisant à l'excès, de la déformer. Il est vrai que Platon emploie à propos de l'âme du Monde le mot *δαίμων*. Mais ce mot a un sens infiniment général. Il faut ajouter que la tradition faisait usage de ce mot dans une foule de cas différents et que précisément, chez Empédocle et ses disciples, il avait désigné quelque chose d'analogue à l'âme platonicienne du monde. Erwin Rohde (*Psyche*, 2^e édit., p. 278 et sq.) arrive, semble-t-il, à des conclusions plus raisonnables. D'un texte isolé comme celui du *Timée*, il est difficile de tirer toute une doctrine complexe.

Mais, surtout, le problème posé par M. R. ne peut être résolu dans les

termes mêmes où il l'a posé, limitant par avance (p. 1) son sujet jusqu'à le réduire à rien. Il est faux de dire que la théorie de l'Amour puisse être isolée et traitée comme une pièce dans un système achevé. La lecture, même la plus rapide, du *Banquet* et du *Phèdre* nous avertit que ces œuvres sont des œuvres de circonstance. Platon y prend parti dans des polémiques qui occupèrent grandement les Sophistes. La nature de l'Amour est déjà, au temps de Platon, un thème cher entre tous aux rhéteurs et aux poètes. Le discours de Lysias dans le *Phèdre* a été, sans doute, fabriqué par Platon. Mais les modèles ne manquaient point. L'Amour force cosmique chanté par Empédocle et par les Orphiques, et l'amour-passion analysé avec tant de précision par les lyriques et les nouveaux tragiques, fournissaient aux sophistes mille occasions de beaux discours et de subtiles discussions. Platon voulut, sans doute, rivaliser avec eux. Une conception plus haute de la vertu, le souvenir des enseignements de Socrate, ennoblissent les légendes qu'il s'est plu à fabriquer ou à transposer. Même ces légendes s'adaptent plus ou moins au système total. Mais quelque chose subsiste chez Platon, de la liberté et de la fantaisie communes aux poètes et aux rhéteurs. Et c'est peut-être ce que M. R. — désireux, en vrai philosophe, de retrouver partout l'ordre et l'unité — a trop souvent méconnu.

A. RIVAUD.

48. Léon ROBIN. *La théorie platonicienne des Idées et des Nombres d'après Aristote, étude historique et critique*. In-8°, xvii-702 p. Paris, Félix Alcan, 1908.

I

De toutes les philosophies grecques, la plus difficile à comprendre est peut-être celle de Platon. Les textes ne man-

quent point, puisque nous possédons tous les dialogues de Platon. Mais ces textes sont si fuyants, si contradictoires ; souvent, il est si malaisé d'y démêler la pensée véritable de Platon, à travers les discussions, les digressions, les parodies, les mythes, que les interprétations sont infiniment diverses. Même on peut se demander si la philosophie de Platon existe, et si l'auteur de tant d'écrits inimitables ne se plaît pas seulement à jouer avec les idées comme un artiste joue avec les rythmes et les formes. Pourtant, Platon a été chef d'école. Une longue tradition après lui s'est fondée sur le texte de ses écrits ou les souvenirs de son enseignement oral. Jusqu'à la fin du monde antique, la pensée platonicienne, plus ou moins bien comprise, n'a pas cessé d'inspirer une foule de savants et de philosophes. Assurément les derniers représentants alexandrins de la tradition de l'Académie sont bien loin du platonisme primitif. Mais un Speusippe, un Xénocrate et surtout le plus grand des disciples de Platon, Aristote, ont eu pour comprendre la pensée de Platon des ressources que nous n'avons plus. Certaines théories de Platon, par exemple la théorie des Nombres-Idées, ne nous sont connues que par les témoignages d'Aristote. N'est-il point légitime de demander aux interprètes anciens le secret du platonisme que les textes eux-mêmes ne veulent pas nous livrer ? Nous aurons, en suivant les diverses traditions antiques, autant d'images plus ou moins déformées du platonisme. Mais l'examen attentif de chacune de ces images, la comparaison de ces images entre elles et avec leurs modèles, permettront peut-être de démêler les caractères essentiels du platonisme, d'écarter les éléments accessoires, bref, de découvrir, sous les fleurs d'une rhétorique déconcertante, ce qui fut la substance et la forme du platonisme.

C'est cette tâche que M. Robin s'est donnée. Le présent ouvrage est le pre-

mier volume d'une série de monographies critiques qui seront consacrées aux versions successives de la doctrine de Platon, chez les interprètes anciens. Il est consacré à l'interprétation d'Aristote. Il convient, selon M. Robin, pour appliquer loyalement cette méthode, de faire d'abord abstraction complète des textes de Platon. Il s'agit ici d'examiner l'exposition d'Aristote en elle-même, de traiter Aristote comme le doxographe d'une doctrine qui nous serait inconnue par ailleurs. Précaution indispensable, si nous ne voulons pas mêler aux explications d'Aristote nos interprétations personnelles, si nous voulons éviter de subir, en lisant les œuvres d'Aristote, l'impérieuse suggestion des textes de Platon.

Au surplus, cette analyse de l'exposition d'Aristote n'est utile que si elle est poussée dans le dernier détail. Si l'interprétation d'Aristote ne semble point cohérente, si sa critique des vues de Platon paraît, d'après les données mêmes qu'il nous fournit pour la contrôler, insuffisante ou tendancieuse, nous pourrions corriger l'exposé d'Aristote, rétablir, en partie au moins, l'harmonie qu'il détruit, bref, purifier l'image qu'il nous donne de tout ce que sa critique y mêle d'incertain ou d'inexact. Tâche difficile, dont la complexité explique comment l'étude d'une centaine de textes assez brefs peut remplir plus de 650 pages d'impression compacte. Les indications d'Aristote sont relatives à la théorie des Idées, à la théorie des Nombres et des Figures, aux principes, c'est-à-dire au Bien et au Non-Être. Il y faut ajouter quelques renseignements assez vagues sur l'Âme du monde. Aux trois premières catégories d'indications, M. R. consacre les trois livres de son ouvrage. En raison de la difficulté spéciale de la question, et de l'importance des deux dernières parties de la *Métaphysique* d'Aristote, le deuxième livre, qui est consacré aux Nombres-Idées est de beaucoup le plus étendu.

M. Robin expose d'abord les assertions d'Aristote sur chacune des trois questions; puis il énumère les objections d'Aristote; enfin il fait suivre ces objections de remarques critiques souvent très développées. Pour plus de clarté, je distinguerai dans cette analyse l'exposé des théories de Platon, celui des critiques d'Aristote, enfin les observations de M. R.

II

Voici, en premier lieu, comment, d'après Aristote, il est loisible de reconstituer la doctrine de Platon :

Platon établit d'abord, par divers arguments, l'existence des Idées. Les Idées sont des universaux érigés en substances : ce sont aussi des réalités individuelles, distinctes des choses sensibles; l'ensemble des Idées constitue un monde séparé du monde où nous vivons. Entre ce monde et l'Univers sensible, il existe des rapports. Les Idées sont causes des choses sensibles : causes en deux sens différents, d'une part, comme des modèles des choses sensibles, d'autre part, parce que les choses sensibles peuvent participer des Idées.

Dans la deuxième partie, M. Robin examine, toujours d'après Aristote, la théorie des Nombres-Idées et des Figures. Il convient d'abord de distinguer des Nombres-Idées les réalités mathématiques. Les choses mathématiques sont distinctes des choses sensibles, tout comme les Idées, mais elles paraissent occuper une situation intermédiaire entre l'Univers sensible et l'Univers idéal. Car il leur manque l'individualité qui caractérise l'Idée. Au contraire, les Nombres-Idées ont, à la différence des nombres mathématiques, tous les attributs essentiels des Idées proprement dites : ils sont individuels, indivisibles, éternels, d'où vient qu'ils ne peuvent s'ajouter ou se soustraire à la manière des nombres mathématiques. Les Nombres-Idées résultent de l'Union d'un élément matériel,

la dyade du Grand et du Petit ou la dyade de l'Inégal, « simple puissance d'accroissement ou de décroissement » (p. 277) et d'un élément formel, qui est l'unité. Le Pair (2, 4, 8) et l'Impair (3, 5 et 7) naissent ainsi. La première combinaison paire, la dyade primordiale (2) résulte de l'égalisation du Grand et du Petit dans la dyade de l'Inégal. — A côté de ces Nombres-Idees ou au-dessous d'eux, nous trouvons les lignes, les surfaces et les solides idéaux. Ces éléments sont produits comme les Nombres-Idees par la combinaison d'un principe matériel et d'un principe formel, probablement identiques à la Dyade de l'Inégal et à l'Unité génératrices des Nombres-Idees. La combinaison de ces différents termes rend compte de la formation du Monde intelligible. Des textes obscurs des deux derniers livres de la *Métaphysique* laissent supposer que Platon entremêlait sa théorie de symboles compliqués (p. 313). Restent enfin les principes constitutifs à la fois des Idees et des Nombres : savoir l'Un et la dyade du Grand et du Petit. L'Un est identique à l'Être; la dyade au Non-Être. Le Bien n'est qu'une expression de l'Unité.

III

Telles sont les doctrines qu'il est possible d'extraire de l'exposé d'Aristote. Mais Aristote mêle à son exposition un très grand nombre de critiques. D'abord la théorie des Idees érige en substances des notions générales; elle sépare la forme et la matière qui ne peuvent jamais être distinguées que logiquement. En outre, Platon a considéré le monde des Idees comme doublant celui des objets réels. Mais, d'un côté, il s'est refusé à reconnaître l'existence d'Idees pour un grand nombre d'objets du monde sensible et, d'un autre côté, il a introduit dans le monde des Idees des Universaux comme l'Un, l'Être et le Bien qui se prennent en une foule d'acceptations différentes et dont la na-

ture est telle justement qu'ils ne peuvent jamais être séparés. Enfin les deux hypothèses de l'imitation et de la participation n'expliquent ni l'une ni l'autre le rapport des Idees aux choses sensibles. Il faut ou bien confondre le sensible et l'Idee, absorber le sensible dans l'Idee, nier le changement, ou bien faire descendre l'Idee elle-même dans le devenir et renoncer à la transcendance. — M. Robin est très sévère pour ces objections : Aristote ne comprend pas ou plutôt il ne veut pas comprendre; il est de mauvaise foi. En effet, il ne résulte nullement de son exposé que l'Idee et la chose sensible soient des réalités de même nature et de même essence. La composition des Idees est assimilée arbitrairement par Aristote à une construction mécanique d'atomes matériels. Les objections relatives à l'étendue du Monde des Idees ne sont pas sérieuses. Il est possible que Platon ait refusé d'admettre l'existence d'Idees des choses artificielles. Mais en cela, il obéissait à une inspiration analogue à celle qui guidera Aristote lui-même. Pour Aristote, on le sait, les formes naturelles ont une place privilégiée au-dessus de celles que l'activité d'une intelligence impose à la matière. De même, Aristote reproche à Platon de n'avoir pas admis une Idee du Non-Être. Mais Aristote lui-même n'a-t-il pas distingué deux sortes de privation? Platon qui n'admet point la réalité d'une Idee pour le Faux n'en pourrait-il admettre une pour le Non-Être relatif, qui exprime seulement les conditions limitatives de toute existence? Platon avait nié encore qu'il y eût une Idee d'une série de termes ordonnés et formant une hiérarchie. Car une telle Idee ne saurait convenir précisément à aucun des termes. Mais des Idees telles que celles de l'Un, du Bien, de l'Être, qui, à la vérité, ne conviennent strictement à aucun être particulier, ne peuvent elles point exister en dehors de la série des termes, dont elles défi-

niraient les rapports? Bref, aucune des objections d'Aristote contre la théorie des Idées ne peut être acceptée sans réserve.

Il en va autrement en ce qui touche la théorie des nombres. Assurément, le procédé général employé par Aristote dans ses discussions est condamnable. Il consiste à confondre sans cesse les Nombres-Idées et les Figures-Idées avec les nombres et les figures mathématiques. Par exemple, Aristote compare les éléments indivisibles des points, des lignes et des surfaces à des idées. Si le triangle du géomètre n'est pas indivisible, si l'unité qu'il possède est toute relative, l'indivisibilité n'appartient pas non plus, d'après Aristote, à l'idée du triangle. Mais n'est-ce pas là une interprétation grossière et arbitraire, puisque Platon distingue avec le plus grand soin, de l'aveu même d'Aristote, le triangle-Idée du triangle sensible? Pourtant, les objections d'Aristote contre la théorie des Nombres-Idées paraissent à M. Robin justifiées, au moins en partie. D'après Aristote, on ne saurait concevoir des nombres séparés; des nombres même idéaux ne peuvent être éternels; la composition et l'origine des Nombres-Idées demeure mystérieuse; pareillement on ne comprend pas leur ordre et leur consécution; la causalité des Nombres-Idées est encore plus incompréhensible que celle des Idées; pourquoi Platon limite-t-il aux dix premiers nombres la liste des Nombres-Idées? Le rôle de l'Unité et de la dyade ne s'expliquent pas; enfin la théorie est difficile à concilier avec la doctrine des Idées, puisque l'Idée dans ce système devient forcément un composé d'Idées. Ces objections sont souvent légitimes. Aristote a eu raison de réagir contre l'abus des spéculations mathématiques et contre le symbolisme puéril qui en résulte.

Cependant, ici encore, Aristote déforme visiblement la doctrine qu'il veut réfuter. Il paraît toujours avoir vu Platon à travers Xénocrate (p. 439). On

pourrait, à l'aide des données mêmes qu'Aristote fournit, reconstruire la théorie d'une autre manière (p. 442). D'abord, l'existence des Nombres-Idées résulte de ce fait qu'il ne peut y avoir une Idée unique lorsque nous sommes en présence d'une série de termes, dans laquelle il y a de l'antérieur et du postérieur. Puisque le dernier de ces termes implique ceux qui le précèdent, force est bien de définir autant d'Idées qu'il y a de termes essentiels dans la série. M. Robin essaye, avec beaucoup d'ingéniosité, d'expliquer la génération des Nombres-Idées à l'aide de la dyade et de l'Unité. Enfin, il se demande quelle est la place de ces nombres dans le monde intelligible. Ils ne peuvent point constituer une série parallèle à celle des idées. On pourrait admettre, et c'est la solution de tous les interprètes, que les Idées sont les modèles des nombres. Mais cela ne serait possible que si les Nombres-Idées étaient des quantités, et si par conséquent, leur nature différerait de celle des Idées. Or, nous savons, par Aristote, que les Nombres-Idées appartiennent, comme les Idées elles-mêmes, à l'ordre de la qualité. Reste donc que ces nombres soient au-dessus des Idées, dans la hiérarchie des êtres. De fait, les principes des nombres sont aussi les principes des Idées. Solution conforme à l'indication de Théophraste, d'après lequel Platon avait fini par ramener les Idées aux Nombres.

Ce qui est vrai des nombres doit l'être aussi des Grandeurs et Figures. De même que la dyade du Grand et du Petit sert, avec l'Unité, à la production des Nombres-Idées, de même un principe analogue, la $\chi\acute{o}\rho\alpha$, va jouer le rôle de matière en ce qui touche les figures. Enfin, entre le monde sensible et le monde idéal, Platon interpose le modèle éternel, composé de l'Âme et du Corps du Monde. L'Âme du Monde est le lieu des Idées: elles les contient, et elle est par là principe de mouvement et de pensée.

Il est donc possible, en coordonnant les indications d'Aristote, de reconstruire un platonisme qui échappe à la plupart des critiques du Stagirite. Cette reconstruction a l'aspect suivant : Les Idées demeurent séparées des choses sensibles, comme le veut l'interprétation traditionnelle ; mais elles sont subordonnées à des Nombres et à des Principes, sortes de lois universelles, qui régissent leurs rapports et dominent le Cosmos intelligible. Il ne subsiste de difficultés graves que relativement à l'Âme du Monde, qui paraît bien, dans l'interprétation de M. Robin, une sorte de Dieu vivant, qui contiendrait les Idées.

IV

Cette brève analyse ne peut donner qu'une idée très imparfaite du livre de M. R., qui est vraiment admirable par l'exactitude et la probité.

L'auteur a suivi pas à pas les textes d'Aristote : il les a analysés avec un soin minutieux, s'aidant des commentateurs anciens et des meilleurs travaux modernes ; il atteint, malgré un terrible appareil d'érudition, à la plus louable clarté. Quiconque a lu les deux derniers livres de la *Métaphysique* d'Aristote comprendra combien de telles qualités sont méritoires en pareille matière. Même on se prend à s'étonner que, de textes si confus et si contradictoires, il ait été possible de tirer des dissertations si bien ordonnées.

M. Robin a choisi, pour se donner l'intelligence du platonisme, une méthode longue et difficile. Cette méthode peut être discutée. On ne peut manquer d'être frappé au premier abord, de ce qu'il y a d'étrange et de paradoxal à traiter Platon comme Speusippe ou Xénocrate, un auteur que nous possédons au complet comme d'autres auteurs pour lesquels nous n'avons que des doxographes. Cependant un savant est libre, en somme, de choisir la méthode qui lui plaît, et l'on ne peut juger que la rigueur avec laquelle il

l'applique et les résultats qu'il en obtient.

M. R. ne s'est pas contenté de grouper les assertions d'Aristote ; il les a discutées pied à pied. Il lui paraît qu'il est facile de confondre Aristote, avec les indications mêmes qu'Aristote nous fournit. Car M. R. est fort sévère pour Aristote qu'il incrimine à tout instant d'incompréhension, de subtilité excessive et sophistique, et même de mauvaise foi. Aristote a déformé la doctrine qu'il critique, et il semble qu'il l'ait parfois déformée volontairement.

On peut se demander d'abord si M. R. n'a pas jugé Aristote à la lumière d'une certaine conception du platonisme qui paraît surtout à la fin du livre et que les assertions du Stagirite ne suffisent pas probablement à légitimer. Il est manifeste qu'en beaucoup d'endroits, M. R. (il le reconnaît lui-même) est forcé de faire des hypothèses et de dépasser les textes qu'il commente si bien. Par exemple, les indications d'Aristote n'auraient pas suffi à justifier l'exposé que M. R. donne de la théorie de l'Âme du Monde. Il est malaisé de ne pas admettre que, malgré la loyauté de son effort pour oublier tout ce qu'il a lu de Platon, M. R. ne s'est pas ressouvenu quelque peu, malgré lui, du *Timée*. Certains chapitres (par exemple celui qui est relatif au Bien et à l'Un) sont pleins de considérations qu'Aristote ne fournissait pas. De plus, M. R. admet implicitement que la théorie d'Aristote est la continuation de celle de Platon. Il se plaît à noter les ressemblances des deux systèmes. Nous savions de reste que les ressemblances sont grandes. Mais le saurions-nous si bien, si nous n'avions pas lu Platon ?

Toute l'exposition de M. R. est dominée par une hypothèse générale. M. R. admet que la doctrine de Platon devait être cohérente. Par suite, des assertions d'Aristote il ne retient que celles à l'aide desquelles on peut construire une image homogène du plato-

nisme. Son procédé critique consiste à rejeter toutes les données qui conduiraient à nous révéler des contradictions internes dans l'œuvre de Platon. Cette méthode est moins éloignée qu'il ne semble d'abord, du procédé classique de Schleiermacher et de ses disciples pour résoudre, d'après une reconstruction préalable du système de Platon, le problème de l'authenticité et de la chronologie des dialogues. Bref, M. Robin suppose chez Platon, avec une bienveillance naturelle, mais peut-être téméraire, l'existence d'une philosophie systématique. Même, il faut avouer que sur les points précisément les plus délicats de son interprétation, M. R. se contente souvent de preuves insuffisantes : par exemple le raisonnement par élimination qui lui sert à établir que les Nombres-Idees sont au-dessus des Idees dans la hiérarchie des essences est très discutable. Il ne vaudrait rien, si Platon, comme il est possible, n'avait pas déterminé avec précision la place relative des termes dans la série. Le passage de Théophraste que M. Robin invoque n'a peut-être pas toute la précision et toute la portée qui lui est attribuée. M. R. affirme aussi bien vite que l'Âme du Monde devait être le lieu des Idees.

Mais surtout, M. R. écarte en quelques mots deux problèmes très délicats en vérité et peut-être même insolubles, mais essentiels. D'une part, l'exposition d'Aristote et sa critique visent des formes différentes et successives de la théorie de Platon. La doctrine des Nombres-Idees n'appartient pas, d'après Aristote lui-même, au platonisme primitif. Or, malgré le soin que M. R. met à distinguer la théorie des Idees de celles des Nombres-Idees, il lui arrive parfois, surtout dans sa conclusion, de raisonner comme si les deux théories étaient deux parties d'un même système. De plus, les témoignages d'Aristote ou de son disciple, dans les deux derniers livres de la

Métaphysique, se rapportent (comme M. R. le constate) à la fois à Platon, à Speusippe et à Xénocrate. On peut se demander (M. R. ne s'est guère posé la question) si l'auteur de ces textes ne viserait pas les disciples plutôt que le maître. Il est probable que l'enseignement de Platon fut condensé par ses élèves en manuels scolaires, dont le vain formalisme imitait mal la dialectique subtile mais vivante du Maître. A peu près comme les formules d'un Wolf laissent bien peu subsister de la pensée de Leibniz, Πλάτων, sous la plume d'Aristote, peut signifier, Userner l'avait remarqué, il y a bien longtemps, l'école de Platon. Il n'est pas impossible que le Platon d'Aristote soit le Platon de l'École, c'est-à-dire le Platon d'une scolastique naissante. L'obscurité des textes d'Aristote ne nous autorise pas à confondre, sans plus de précaution, Platon et les disciples zélés mais d'esprit médiocre qui lui succédèrent à la tête de l'Académie. C'est pourquoi une bonne part de l'œuvre de M. R. demeure infiniment conjecturale, et peut-être qu'en prenant la défense du maître contre les sévérités du disciple, M. R. a défendu aussi l'Académie qui méritait sans doute moins d'honneur et de dévouement. Ces réserves faites, l'œuvre de M. R. mérite de tout point l'estime et l'admiration.

Albert RIVAUD.

49-51. *Textes et Documents pour l'étude historique du Christianisme*, publiés sous la direction de H. Hemmer et P. Lejay. — EUSÈBE : *Histoire Ecclésiastique*, livres I-IV, texte grec et traduction française par E. Grapin. Picard, 1905. — LES PÈRES APOSTOLIQUES I, *Doctrines des Apôtres*, *Épître de Barnabé*, texte grec, traduction française, introduction et index, par H. Hemmer, G. Oger, A. Laurent. ib. 1907. —

GRÉGOIRE DE NAZIANZE, *Discours funèbres en l'honneur de son frère Césaire et de Basile de Césarée*, texte grec, traduction française, introduction et index par F. Boulenger, ib. 1908.

M. Th. Reinach, en rendant compte ici même (REG, XVIII, p. 394), du *Justin* de M. Pautigny, a dit déjà quels services peut rendre cette collection. Cinq volumes ont paru depuis, dont deux, consacrés à Tertullien, sont en dehors de notre domaine. Des trois autres, le plus ancien, dû à M. Grapin, curé-doyen de Nuits, contient les quatre premiers livres de l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe, ce bréviaire de tous ceux qui s'occupent de l'ancienne littérature chrétienne. Le texte reproduit est naturellement celui d'E. Schwartz; un appendice donne des renseignements sommaires sur les manuscrits et les traductions; suit un choix de notes tantôt critiques, tantôt explicatives ou bibliographiques; ces notes sont relativement assez peu nombreuses, mais la nature de l'ouvrage publié ne permettait guère de suivre cette fois exactement le plan d'après lequel sont conçus les autres volumes de la collection. La traduction, dont l'auteur nous dit qu'il l'a voulue aussi littérale que possible, m'a paru exacte et claire dans les trois chapitres que j'ai examinés. — Le second fascicule comprend la *Didachè* et l'*Épître de Barnabé*, qu'il était utile de réunir; il est dû à trois collaborateurs, MM. Hemmer, Oger et Laurent, et c'est, dans l'ensemble, un excellent travail. J'attire surtout l'attention sur la préface très nourrie que M. Hemmer a mise à la *Didachè*: toutes les questions que soulève ce texte si souvent et si minutieusement examiné depuis que Bryennios nous l'a fait connaître, y sont exposées avec un esprit très judicieux et une connaissance très sûre de la littérature du sujet. M. H. se prononce

en faveur d'une date assez ancienne (80 à 100, en se rapprochant plutôt de 80, p. xxxv), et, sans que je méconnaisse la force de quelques-unes des objections qu'on a faites à cette datation, elle m'a toujours paru la plus vraisemblable. M. H. admet, pour les *Deux Voies*, l'utilisation d'un écrit antérieur, mais il doute que cet écrit fût un catéchisme juif; il ne m'a pas tout à fait convaincu dans sa discussion au sujet du morceau I, 3-II, 1, discussion où l'on sent d'ailleurs quelque embarras. — Le volume dû à M. F. Boulenger, maître de conférences à la Faculté libre des Lettres de Lille, débute par une introduction très intéressante. Grâce à des travaux comme ceux de Bauer (sur les *Consolations* de Grégoire de Nysse), de Méridier (sur Grégoire de Nysse et la seconde sophistique), de Huerth (sur les *Oraisons funèbres* de Grégoire de Nazianze), de M. Boulenger enfin, les relations de l'éloquence chrétienne et de la rhétorique profane commencent à nous être bien connues; c'est tout un chapitre de l'histoire littéraire du IV^e siècle qui est en train de s'écrire. Comme M. Méridier, M. Boulenger a fait preuve, non seulement de savoir, mais aussi d'un jugement délicat; comme M. Méridier encore, il me paraît parfois un peu sévère pour cette éloquence des Pères, à laquelle Wilamowitz, tout en marquant aussi bien que personne quels en sont les défauts, a rendu récemment plus de justice, dans son *Histoire de la littérature grecque*. Les notes critiques, qui suivent l'introduction, et auxquelles M. P. Lejay a mis la main, à l'occasion, seront d'un très grand profit; et il faut remercier M. Boulenger, s'il ne pouvait, étant donné l'objet de la collection, renouveler à proprement parler le texte, d'avoir cependant parfois consulté les manuscrits de la Bibliothèque Nationale, notamment le Coislin. 51. La traduction s'applique intelligemment à rendre les caractères particuliers du style de Grégoire; mais

elle n'est pas exempte de quelques taches (1).

A. PUECH.

52. J. TOUTAIN. *Les cultes païens dans l'empire romain*. Première partie : *Les provinces latines*. Tome I : *Les cultes officiels ; les cultes romains et gréco-romains* (t. XX de la *Bibliothèque de l'École des Hautes-Études*, sciences religieuses). Paris, Leroux, 1907. In-8°, v-473 p.

A une époque où l'on fait de toutes parts de si louables efforts pour dénouer l'histoire du christianisme naissant, il était indispensable de la placer dans son véritable cadre, l'histoire du paganisme à l'époque impériale. C'est ce qu'a bien compris M. Toutain. Il a entrepris de nous donner ce répertoire général des cultes païens dont nous avons besoin. Il était bien préparé à cette tâche. Dès 1899, il avait publié une *Étude sur les capitales provinciales*

(1) Voici une ou deux observations de détail.

P. 60, ligne 3. La phrase difficile reste en somme inexplicable. — *Ib.* ligne 17. ἡ θεία ἡ ψυχὴ ; le 2^e article paraît de trop. — P. 62, ligne 6. εἰρήσεται ; γὰρ τῶν ἄλλων, l'emploi (fréquent) d'une formule chère à Démosthène était à signaler. — P. 65 (et LXXV-LXXVI). M. B. relève justement l'expression διήγημα ; il aurait dû noter l'importance des διηγήματα dans la rhétorique d'Himérius ; il y a là un point de contact intéressant entre Grégoire et son ancien maître. — P. 74, ligne 14. ἡ καὶ τὰ σώματα, lire κατὰ. — P. 90, ligne 10. τοὺς ἔππους δὲ est-il bien compris ? — P. 93, la phrase finale du § 5 ne paraît pas bien saisie. — P. 103, ligne 6. στάθμαι, balances, est un faux sens. — P. 163, ἀθροίσμος est bien douteux, pour ne pas dire plus. — P. 8, éloge de Césaire IV, 2, M. Flandin, élève de l'École normale, me signale la phrase Φιλόπαιδες ἄμφω καὶ φιλόχριστοι, τὸ παραδοξότατον, μᾶλλον δὲ φιλόχριστοι πλέον ἢ φιλόπαιδες, où les mots τὸ παραδοξότατον, à leur place actuelle, n'offrent guère de sens, et propose de lire : φιλόπαιδες ἄμφω καὶ φιλόχριστοι, μᾶλλον δὲ φιλόχριστοι πλέον, τὸ παραδοξότατον, ἢ φιλόπαιδες, ce qui me paraît bon.

de l'empire romain dans l'*Annuaire de la section des sciences religieuses de l'École des Hautes-Études*. Il n'a cessé, depuis, dans le cours qu'il professe à cette École, de faire une série d'analyses. La synthèse pouvait suivre.

M. T. ne se préoccupe pas de rechercher dans un passé lointain l'origine des religions. C'est un genre de questions qui lui inspire plutôt de la défiance. Il s'enferme dans la période historique qu'il a déterminée ; il se cantonne dans l'épigraphie pour dresser un catalogue détaillé des cultes, pour opérer le classement des inscriptions par ordre de divinités et par ordre de pays, enfin pour constater d'un coup d'œil net, rapide, les conséquences qui se dégagent de ce classement.

L'auteur se pose trois questions essentielles : 1^o Comment la religion romaine et particulièrement les cultes officiels se sont-ils répandus dans les provinces ? Comment ont-ils été accueillis par les provinciaux ? 2^o Que sont devenues les religions locales dans l'empire romain ? Quelle a été à leur égard l'attitude du gouvernement ? 3^o Quels ont été les rapports mutuels et l'expansion des religions provinciales ? La dernière de ces questions entraîne une distinction radicale entre les provinces occidentales et celles qui étaient sous l'influence immédiate de la civilisation grecque. De là résulte la division introduite par l'auteur dans son sujet.

On se rendra compte de l'ampleur avec laquelle ce sujet est traité quand on saura que, pour achever la première partie de son travail, l'auteur doit encore étudier les cultes d'origine orientale et les cultes antérieurs à la conquête romaine. C'est une grande œuvre qu'il se propose. Telle qu'elle apparaît dès à présent, elle est la bienvenue. Déjà l'on voit apparaître cette universalité dans la diversité qui a été le caractère essentiel du paganisme romain et qui a préparé les voies à l'universalité dans l'unité, c'est-à-dire au christianisme. Gustave Glotz.

53. ΓΙΩΑΝΝΟΥ Γ. ΒΟΡΤΣΕΛΑ. Φθ:ώτις ἡ πρὸς Νότον τῆς Ὀθρυος, ἤτοι ἀπάνθισμα ἱστορικῶν καὶ γεωγραφικῶν εἰδητέων ἀπὸ τῶν ἀρχαιοτάτων χρόνων μέχρις τῶν καθ' ἡμᾶς. Athènes, Pappaspyrou, 1907, In-8° 518 p., avec une carte.

Dans ce « Florilège des faits historiques et géographiques relatifs à la Phthiotide, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours », l'auteur, de par son titre même, ne prétend pas à l'originalité : il glane, il cueille, il fait un bouquet, qu'il offre à M. Simopoulos, ministre des finances.

Sa Ph. est une préfecture de la Grèce moderne, qui s'étend dans la vallée du Sperchios, des Thermopylées à l'Othrys, et dont le chef-lieu est Lamia.

Il a voulu réunir sur ce pays les passages des auteurs anciens, grecs et latins, les inscriptions, les monnaies, les monuments ; les textes des écrivains du moyen âge, des temps modernes et contemporains, en les groupant et en les classant dans leurs rapports de cause à effet.

L'ouvrage débute par une géographie du pays, simple énumération de noms propres, dont l'auteur aurait pu faire l'économie. A quoi bon écrire quelques lignes sur l'Othrys, sans nous rien apprendre sur sa faune, sa flore, sur le régime des eaux ou des vents ? La liste des mines concédées en Ph. ne nous dit pas si elles sont en exploitation et ce qu'elles produisent annuellement. Nous sommes heureux de savoir qu'il pousse en Ph. du blé, de la vigne, du coton et pas mal d'autres végétaux utiles ; mais il serait intéressant de connaître l'étendue de ces cultures, leur rendement ; et de cela, pas un mot dans le livre.

La partie historique, qui forme à vrai dire presque tout le volume (p. 50 à 454), sans être très originale, est cependant plus utile. Elle groupe la plupart des faits connus sur la Ph. depuis les origines de l'histoire jusqu'à nos jours ; elle ignore, il est vrai, la civi-

lisation égéenne, mais le compte y est fait des quarante et quelques invasions étrangères que la proximité des Thermopylées a values à ce pays, placé pour son malheur sur la grande route vers la Grèce du Sud. Pour être vite renseigné sur le sort à travers l'histoire des villes de Lamia et d'Hypata, sur celui des pays situés sur les rives du golfe Maliaque ou sur les bords du Sperchios, on pourra donc recourir au livre de M. B.

Mais il manque à son travail ce qui l'aurait rendu facile à manier, une table alphabétique des matières. Les renvois que l'auteur a groupés, dans sa dernière partie sur la nomenclature administrative actuelle de la Ph., sous les noms des dèmes et de leurs chefs-lieux, ne sauraient remplacer un bon index.

J. LAURENT.

54. P. WALTZ. *De la portée morale et de l'authenticité des œuvres attribuées à Hésiode* (extrait de la *Revue des Études Anciennes*, juillet-décembre 1907). Paris, Fontemoing. In-4°; 42 p.

Dans sa thèse sur « Hésiode et son Poème moral », M. W., ne s'occupant que des Travaux et des Jours, avait à dessein passé sous silence les autres poèmes que les anciens attribuaient à Hésiode ; mais au cours de ses travaux, il s'était fait sur eux une opinion raisonnée qu'il nous expose aujourd'hui.

Ces œuvres, très diverses, nous sont parvenues dans des états de conservation très inégaux ; certaines, comme la *Théogonie* et le *Bouclier d'Hercule*, sont à peu près complètes ; d'autres ne nous sont connues que par des fragments, ou même simplement des titres. Le mauvais état de conservation des textes ne permet pas toujours d'obtenir des résultats précis. Voici, brièvement exposés, ceux auxquels est arrivé M. W. D'après la méthode et les ten-

dances qu'elle révèle, la *Théogonie* paraît être l'œuvre d'un imitateur immédiat du poète d'Ascra. Dans les *Catalogues* et dans les *Eées*, se remarque l'influence de la *Théogonie*, mais l'inspiration proprement hésiodique est absente de ces généalogies versifiées. Aux *Eées* se rattache le *Bouclier d'Hercule* qui semble n'être que le développement par interpolation de l'une d'entre elles consacrée à Alcène, mère du héros. L'auteur, assurément béotien, imite gauchement la description homérique du bouclier d'Achille, mais il s'inspire d'Hésiode par la prépondérance qu'il accorde à l'agriculture dans les travaux de la paix. Parmi les poèmes dont nous n'avons que le titre ou de rares fragments, il faut mettre à part, comme n'ayant rien d'hésiodique, l'*Aigimios* et la *Descente de Thésée aux Enfers*, poèmes purement descriptifs. Le peu que nous savons de la *Mélampodie* et du *Mariage de Ceyx*, permet d'affirmer, quand ce ne serait qu'à cause du choix des sujets, que ces vers avaient une portée morale, de même que l'*Ornithomantie* et l'*Astronomie* décèlent des préoccupations didactiques. Le *Tour du Monde* dont parle Strabon n'est sans doute qu'une partie des *Catalogues*. Par contre, M. W. croit à l'existence d'un poème spécial, aujourd'hui perdu, sur la culture des champs (d'après Manilius, *Astr.* II, v. 19-22 et 24). Ce serait l'œuvre d'un continuateur plus zélé qu'adroit et désireux de compléter l'enseignement agricole des *Travaux*. Enfin, dans les *Préceptes de Chiron* (du vi^e s. environ), quelques vers qu'on a conservés offrent au plus haut point le caractère exhortatif et moral propre à la poésie hésiodique.

Comment tous ces poèmes si divers ont-ils été réunis sous le nom d'Hésiode? La réputation d'omniscience du poète ne suffit pas à expliquer le fait. L'existence, soutenue jadis par Wolf, d'une école poétique semblable à celle des Ilomérides et dont Hésiode aurait été le plus brillant représentant, est

une hypothèse rejetée depuis longtemps. M. W. nous en propose une autre sur laquelle, à mon gré, il n'insiste pas assez. Sans avoir formé de disciples, au sens propre du mot, Hésiode suscita de nombreux imitateurs, qui puisèrent aux mêmes sources que lui, ou suivirent ses traces. Et si leurs noms sont rapidement tombés dans l'oubli, c'est précisément à cause de la fidélité de leur imitation : ils ont été en quelque sorte absorbés par la forte personnalité du maître. L'hypothèse est ingénieuse; en tout cas, elle fournit à M. W. une méthode nouvelle et plus sûre que les précédentes pour l'examen des œuvres en question. Il ne s'agit plus que de les classer suivant les rapports qu'on peut établir entre leurs théories et leurs tendances et celles des *Travaux* et des *Jours*.

Assurément à ce problème des œuvres hésiodiques, comme à beaucoup d'autres du même genre, la critique ne peut guère espérer trouver de solution définitive. Ce n'est pas une raison pour qu'elle s'en désintéresse. Son devoir — et M. W. l'a bien compris — est de viser, à défaut de la certitude, à une plus grande vraisemblance, et de donner à ses réponses un maximum de probabilité.

H. LABASTE.

53. E. ZIEBARTH. *Kulturbilder aus griechischen Städten*. Leipzig, Teubner, 1907. In-12, 125 p., 1 plan et 22 illustr.

Ce petit volume, le 131^e de la collection *Aus Natur und Geisteswelt* (1 mark), veut mettre en lumière quelques-uns des aspects nouveaux de la vie grecque tels que les découvertes les plus récentes permettent de se les représenter. En sept chapitres, clairs et précis, on montre tour à tour la constitution et la conservation des archives en Grèce — la vie d'une place de guerre hellénistique, Théra, ce Gibraltar des

Lagides — les palais et les temples de l'acropole de Pergame — le port, l'agora, le théâtre du grand *emporium* de Milet et sa dépendance sacrée de Didymes — la petite ville neuve de Priène, géométriquement reconstruite sur sa hauteur — les us et coutumes d'un nome de l'Égypte ptolémaïque. C'est un premier et heureux essai pour faire sortir du domaine de la pure érudi-

tion le résultat des dernières fouilles d'Égypte et d'Ionie; il fait songer parfois aux belles *Excursions archéologiques en Grèce* de M. Diehl et fait espérer qu'elles pourront être complétées quelque jour par ces grandes cités du monde hellénistique qui commencent enfin à ressusciter d'un sommeil séculaire.

A. J. R.

OUVRAGES DÉPOSÉS AU BUREAU DE LA REVUE

- ABT (Ad.). *Die Apologie des Apuleius von Madaura und die antike Zauberei* (Religionsgeschichtliche Versuche und Vorarbeiten herausgegeben von Alb. Dieterich und R. Wünsch, IV. Band, 2. Heft). Gieszen, Töpelmann, 1908. In-8°, 345 p.
- ADAM (James). *The religious Teachers of Greece*. Edinburgh, Clark, 1908. In-8°, 467 p.
- ΑΔΑΜΑΝΤΙΟΣ ΑΔΑΜΑΝΤΙΟΥ. Ἐργασίαι εἰς Μουσθερῶν (1906). Extrait des Πρακτικὰ τῆς ἐν Ἀθήναις ἀρχαιολογικῆς ἐταιρείας τοῦ ἔτους 1906. Athènes, Sakellarios, 1907. In-8°, pp. 169-177.
- AGAR (Th. L.). *Homericæ, emendations and elucidations of the Odyssey*. Oxford, Clarendon Press, 1908. In-8°, 440 p.
- ÆSCHYLUS (the *Eumenides* of), with an introduction, commentary and translation by A. W. Verrall. London, Macmillan, 1908. In-8°, 208 p.
- M. ANTONINUS. *Ad se ipsum*. Oxonii, Clarendon Press, s. d. (1908). Petit in-8°, sans pagin.
- ARFELLI (Dario). *Il sogno in Omero*. Imola, Galeati, 1907. In-8°, 45 p.
- ARISTOTLE (the Works of) translated into english under the editorship of J. A. Smith and W. D. Ross. Part II. *De lineis insecabilibus*. Oxford, Clarendon Press, s. d. In-8°, pagination d'Estienne.
- BAILLET (J.). *Les tapisseries d'Antinoë au Musée d'Orléans* (dans les *Mémoires de la Société archéologique et historique de l'Orléanais*, t. XXXI, pp. 95-164, XXIV pl.). Orléans, Herluison, 1907. In-8°.
- BOESCH (Paul). Θεωροί, *Untersuchung zur Epangelie griechischer Feste*. Berlin, Meyer et Müller, 1908. In-8°, 143 p.
- BONNER (Robert J.). *The legal setting of Plato's Apology* (extrait de la *Classical Philology*, III, n° 2, april 1908). The University of Chicago Press, 1908. In-8°, pp. 169-177.
- BOUCHÉ-LECLERCQ (A.). *Les nouveaux papyrus d'Éléphantine* (extrait de la *Revue de Philologie*, avril 1908, pp. 129-136). Paris, Klincksieck, 1908. In-8°.
- BURLE (E.). *Essai historique sur le développement de la notion de droit naturel dans l'antiquité grecque*. Trévoux, Jeannin, 1908. In-8°, 632 p.
- CALDERINI (A.). *La manomissione e la condizione dei liberti in Grecia*. Milano, Hoepli, 1908. In-8°, xix-464 p.

- CALLÉJA (F.). *Rectification de l'ancien alphabet arabe, dit phénicien*. Alger, Pape-
terie Veuve Thomas. In-8°, 24 p.
- Catalogus astrologorum graecorum*. VII. *Codices Germanicos* descripsit Fr. Boll.
Bruxelles, Lamertin, 1908. In-8°, 268 p.
- CAVAIGNAC (E.). *Etudes sur l'histoire financière d'Athènes au ve siècle. Le trésor
d'Athènes de 480 à 401*. Paris, Fontemoing, 1908. In-8°, LXXV-192 p.
- CHERFILS (Christian). *Mimes et ballets grecs*. Paris, Léon Vanier, A. Messein, suc-
cesseur, 1908. In-12, 105 p.
- CULTRERA (Giuseppe). *Saggi sull' arte ellenistica e greco-romana*. I. La Corrente
Asiana. Roma, Loescher, 1907. In-8°, XLVIII-237 p.
- DEONNA (W.). *Les reliefs thasiens d'Héraklès et de Dionysos* (extrait de la *Revue
Archéologique*, 1908, I, p. 25-39). Paris, Leroux. In-8°, 45 p.
- *Vases à surprise et vases à puiser le vin* (extrait du *Bulletin de l'Institut géné-
vois*, t. XXXVIII). Genève, Imprimerie Centrale, 1908. Petit in-8°, 29 p.
- DICKEY (William P.). *On Delays before ἀναγκωρίσεις in greek Tragedy* (extrait des
Proceedings of the American Academy of Arts and Sciences, vol. XLIII,
n° 17, pp. 459-471).
- Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines* (Saglio et Pottier), 41^e fascicule.
- DIEHL (Charles). *Figures byzantines*, deuxième série. Paris, Colin, 1908. In-12,
353 p.
- EHRMANN (Ph.). *De iuris sacri interpretibus Atticis* (*Religionsgeschichtliche Ver-
suche und Vorarbeiten*, IV. Band, 3. Heft). Gieszen, Töpelmann, 1908. In-8°.
pp. 347-408.
- Ἐκδόσεις τοῦ Συλλόγου πρὸς διάδοσιν ὠφελίμων βιβλίων (publications
de l'Association pour la diffusion des livres utiles). Athènes, 1908. In-12 :
N° 91. Ὁ Καποδίστριας, 190 p.
- EUSÈBE. *Histoire ecclésiastique*, livres I-IV. Texte grec et traduction française
(*Textes et documents pour l'étude historique du christianisme* publiés sous la
direction de Hippolyte Hemmer et Paul Lejay). Paris, Alph. Picard et fils, 1905.
In-12, VIII-514 p.
- ΓΑΡΔΙΚΑ (Γεωργίου Κ.). *Κρίσις τῆς ὑπὸ Σπ. Μωραΐτου ἐκδόσεως*. Athènes,
Sakellarios, 1908. In-8°, 72 p.
- GIANIDIS (Elisaios). *Γλώσσα καὶ ζωή*. Athènes, 1908.
- Greek and latin Inscriptions in Syria* by E. Littmann and W. K. Prentice (Publi-
cations of the Princeton University Archaeological Expedition to Syria in 1904-
1905). Leyden, Brill, 1908. In-4°, 41 p.
- GRÉGOIRE DE NYSSE. *Discours catéchétique*. Texte grec, traduction française, intro-
duction et index par Louis Méridier (*Textes et documents pour l'étude histo-
rique du christianisme*). Paris, Alph. Picard et fils, 1908. In-12, LXXXV-213 p.
- HENDERSON (Bernard W.). *Civil War and Rebellion in the Roman Empire*. London,
Macmillan, 1908. In-8°. 360 p.
- HERODOTUS. *The seventh, eighth and ninth books* with introduction, text, appa-
ratus, commentary, appendices, indices, maps by R. W. Macan. London, Mac-
millan, 1908. In-8°, vol. I, part I et II, c-831 p.; vol. II, 463 p.
- HOMERI. *Opera*. Ed. Thomas W. Allen. T. III, *Odysseae libri I-XII*. T. IV, *Odys-*

- seae libri, XIII-XXIV. Oxford, Clarendon Press, s. d. (1908). Petit in-8°, sans pagin.
- JALABERT (le P. Louis). *Aelius Statutus, gouverneur de Phénicie*, ca. 293-305 (extrait des *Mélanges de la Faculté orientale* de l'Université de Saint-Joseph, à Beyrouth : III, fasc. I, pp. 313-322). Paris, Geuthner, 1908. In-8°.
- JULLIAN (Camille). *Histoire de la Gaule*. I. Les invasions gauloises et la colonisation grecque. II. La Gaule indépendante. Paris, Hachette, 1908. 2 vol. in-8°, 530 et 557 p.
- JUSTIN. *Apologies*. Texte grec et traduction française par Louis Pauligny (*Textes et documents pour l'étude historique du christianisme*). Paris, Alph. Picard et fils, 1904. In-12, xxxvi-198 p.
- KELLEY REES. *The Role of three actors in the classical greek drama*. The University of Chicago Press, 1908. In-8°, 86 p.
- ΚΕΡΑΜΟΗΘΥΛΑΟΣ (Αντ. Δ.). Ὁ ὀδῆργός τῶν Δελφῶν. Athènes, 1908. Petit in-8°, 77 p., 1 carte.
- KINKEL (W.). *Geschichte der Philosophie, als Einleitung in das System der Philosophie*. II^{ter} Teil : von Sokrates bis Plato. Gieszen, Töpelmann, 1908. In-8°, 133-33* p.
- KRAUSE (Dr Ernst). *Diogenes von Apollonia*. Erster Theil (Beilage zu dem *Jahresberichte des königlichen Gymnasiums zu Gnesen*, Ostern 1908). Posen, Merzbachsche Buchdruckerei, 1908. In-8°, 46 p.
- LEISI (Ernst). *Der Zeuge im attischen Recht*. Frauenfeld, Huber, 1908. In-8°, 166 p.
- LESQUIER (J.). *Sur deux actes d'Evergète et de Philopator* (tirage à part de l'*Archiv für Papyrusforschung*, IV^{ter} Band, 3^{tes} und 4^{tes} Heft, pp. 284-297). Leipzig, Teubner, 1908. In-8°.
- MARIÉS (L.). *Remarques sur la forme poétique du Livre de la Sagesse* (extrait de la *Revue Biblique*, avril 1908, pp. 251-257).
- MÉNANDRE (Extraits de). Texte grec publié avec une introduction et des notes par J. Bodin et P. Mazon (tirage à part non destiné au commerce). Paris, Hachette, 1908. In-16, 67 p.
- MILLIET (J. Paul). *La Dynamis et les trois âmes*. Essai de psychologie néo-aristotélicienne. Paris, Sansot, 1908. In-12, 389 p.
- NEWHALL (Samuel Hart). *Pisistratus and his edition of Homer* (extrait des *Proceedings of the American Academy of Arts and Sciences*, vol. XLIII, n° 49, pp. 491-510). In-8°.
- NICOLE (Georges). *Meidias et le style fleuri dans la céramique attique* (extrait des *Mémoires de l'Institut National Genevois*, t. XX, pp. 31-155). Genève, Kündig, 1908. In-4°, XV pl.
- NORWOOD (Gilbert). *The riddle of the « Bacchae »*. Manchester, University Press. 1908. In-8°, 188 p.
- OECONOMIDES (Dr D. E.). *Lautlehre des Pontischen*. Leipzig, Deichert, 1908. In-8°, 242 p.
- ΠΑΛΑΜΑ (Κ.). Γράμματα, τόμος δεύτερος. Athènes, τυπογραφ. « Ἑστία », 1907. Petit in-8°, 232 p.
- Papyrus grecs* publiés sous la direction de P. Jouquet avec la collaboration de

- P. Collart, J. Lesquier et M. Xouat. *Toife I^{er}*, fasc. 2. Paris, Leroux, 1908. In-4^o, pp. 67-132.
- LES PÈRES APOSTOLIQUES. I : *Doctrine des apôtres, Épître de Barnabé*. Texte grec et traduction française par Hippolyte Hemmer, Gabriel Oger et A. Laurent (*Textes et documents pour l'étude historique du christianisme*). Paris, Alph. Picard et fils, 1904. In-12, cxvi-117 p.
- PREUSCHEN (Dr E.). *Griechisch-deutsches Handwörterbuch zu den Schriften des Neuen Testaments und der übrigen urchristlichen Literatur*. Erste Lieferung, α bis ἀγγροκόπος, Gieszen, Töpelmann, 1908. In-4^o, 159 p.
- RADET (Georges). *Ephesiaca*. I. La topographie d'Éphèse. II. La colonisation d'Éphèse par les Ioniens. Bordeaux, Féret et Paris, Fontemoing, s. d. In-8^o, 40 p.
- REGNAUD (Paul). *Dictionnaire étymologique du latin et du grec dans ses rapports avec le latin*. Lyon, Rey et Paris, Leroux, 1908. In-8^o, 402 p.
- REICH (Emil). *General history of western nations from 5000 B. C. to 1900 A. D.* I. Antiquity. Vol. I et II. London, Macmillan, 1908. In-8^o, 479 et 485 p.
— *Atlas antiquus*. London, Macmillan, 1908, 48 pl.
- REINACH (A. J.). *Nouvelles découvertes papyrologiques* (tirage à part de la *Revue des Idées*, 15 mai 1903). Paris. In-8^o, 26 p.
- ROBERT (Carl). *Der neue Menander*. Bemerkungen zur Rekonstruktion der Stücke nebst dem Text in der Seitenverteilung der Handschrift. Berlin, Weidmann, 1908. In-8^o, 145 p.
- ROBIN (Léon). *La théorie platonicienne de l'amour*. Paris, Alcan, 1908. In-8^o, 229 p.
— *La théorie platonicienne des idées et des nombres d'après Aristote*. Paris, Alcan, 1908. In-8^o, 702 p.
- SCHWAB (M.). *Rapport sur les inscriptions hébraïques de l'Espagne* (*Nouvelles archives des Missions scientifiques et littéraires*, t. XIV, fasc. 3, pp. 229-421). Paris, Imprimerie Nationale, 1907. In-8^o, 193 p., 23 fig. hors texte.
- SOPHOCLE, *Philoclète*, traduction française par un groupe d'élèves du Lycée de Reims. Reims, Matot-Braine, 1908. In-8^o, 72 p.
- Studien zur Geschichte und Kultur des Altertums im Auftrage und mit Unterstützung der Görresgesellschaft herausgegeben von Dr. E. Drerup, Dr. H. Grimmé u. Dr. J. P. Kirsch*. Paderborn, Schöningh. In-8^o.
- I. Band. 2. Heft. ABELE (Th. A.). *Der Senat unter Augustus*, 1907, 78 p.
— 3/4. Heft. FRANCOTTE (Henri). *La Polis grecque*, 1907, 250 p.
— 5. Heft. WEBER (Dr. Hans). *Attisches Prozessrecht in den Seebundstaaten*, 1908, 66 p.
- II. Band. 1. Heft. DRERUP (Eng.). [Ἡρώδου] περὶ πολιτείας, ein politisches Pamphlet aus Athen 404 vor Chr. 1908, 123 p.
- SUNDWALL (J.). *Untersuchungen über die attischen Münzen des neueren Stiles* (extrait des *Finska Vetenskaps-Societetens Förhandlingar*, XLIX-L, 1906-1908). Helsingfors, J. Simelii Arfvingsars Boktryckeriaktiebolag, 1908. In-8^o, 240 p.
- THIEME (G.). *Quaestionum comicarum ad Periclem pertinentia capita tria. Dissertatio inauguralis*. Lipsiae, Marquart, 1908. In-8^o, 70 p.
- WIEGAND (Dr. Theodor). *Sechster vorläufiger Bericht über die von königlichen*

- Museen in Milet und Didyma unternommener Ausgrabungen.* (Anhang zu den *Abhandlungen der königlichen preussischen Akademie der Wissenschaften von Jahre 1908*). Berlin, Verlag der königl. Akademie, 1908. In-4°, 46 p., vi pl.
- WILAMOWITZ-MOELLENDORFF (U. von). *Greek historical writing and Apollo.* Two lectures delivered before the University of Oxford (translated by Gilbert Murray). Oxford, Clarendon Press, 1908. In-8°, 43 p.
- XANTHOUIDES (St.). *Κρητικάι σφραγιδες* (extrait de l' *Ἀρχαιολ. Ἐφημερίς*, 1907. Τεύχ. Γ'Δ', pp. 142-186).

Bon à tirer donné le 20 octobre 1908.

Le rédacteur en chef, GUSTAVE GLOTZ.

LA PLACE DU PAMPHYLIEN

PARMI LES DIALECTES GRECS

Les témoignages — assez peu nombreux — qu'on possède sur le pamphylien ont été étudiés à plusieurs reprises ; les trois principales publications sont celles de M. Bezenberger, *BB.*, V, 323 suiv. (on y trouve réunies les gloses pamphyliennes), de M. Kretschmer, *K. Z.*, XXXIII, 258 et suiv., (avec reproduction des inscriptions qui ont été publiées postérieurement au recueil de M. Bezenberger, dans la *Sammlung* de M. Collitz), et de M. R. Meister, *Berichte* de l'Académie de Saxe, LVI (1904), 3 et suiv. (examen détaillé de l'inscription de Sillyon). Ces témoignages n'ont été examinés qu'accessoirement dans le remarquable article où M. Buck a mis au point avec autant de clarté que de méthode les résultats acquis sur le classement des dialectes grecs (*Classical philology*, II, p. 241 et suiv.). Mais bien qu'il ne soit connu que d'une manière très insuffisante, le pamphylien présente un vif intérêt pour ce classement, et il semble utile d'en préciser exactement la place.

En effet on sait que les parlers éoliens et arcado-cypriotes constituent la transition entre le groupe ionien-attique (ou oriental) et le groupe occidental (comprenant, outre le dorien, groupe du Sud, tous les parlers du Nord-Ouest : Élide, Locride, Phocide, Acarnanie, Étolie), qui représentent les deux types extrêmes.

Parmi les critères qui permettent de déterminer le classement général des dialectes grecs, plusieurs manquent ici malheureusement, faute de données sur les faits. On ne sait si la conjonction « si » était $\epsilon\iota$ ou $\alpha\iota$, si le nom de nombre « quatre » était $\tauέτορες$ ou $\tauέσσαρες$, etc. On est du moins renseigné sur des points importants : on sait que l'infinitif du type athématique était en $-ναι$, comme en arcado-cypriote et en ionien-attique, et non en $-μεναι$, $-μεν$, comme dans les groupes éolien et occidental ; car M. R. Meister a reconnu à Sillyon l'infinitif $\acute{\alpha}\varphiιεναι$.

En revanche, M. Bezzenger a déjà signalé les principaux traits qui permettent de rapprocher le pamphylien du groupe arcado-cypriote :

1° Tendence à la fermeture en i et u des voyelles brèves e et o , principalement en deux cas :

a. Devant nasale. La préposition $\acute{\iota}\nu$ est commune à l'arcadien, au cypriote et au pamphylien ; par ailleurs, cette forme de la préposition $\acute{\epsilon}\nu$ ne se rencontre d'une manière sûre qu'à l'état de traces, en Crète, c'est-à-dire dans des parlers doriens sous lesquels on soupçonne un substrat « achéen » (cf. Günther, I. F., XX, 10 et suiv.). L'inscription archaïque de Mantinée (v. Fougères, *Mantinée*, p. 523 et suiv.) a $\acute{\alpha}\piεχομινος$, $\acute{\alpha}\piοδιδομιν[ος]$, à côté de $\acute{\epsilon}\deltaικσταμε[ν]$. La préposition $\acute{\omicron}\nu$, attestée sous cette forme en lesbien, en thessalien et en cypriote, apparaît aussi comme $\acute{\upsilon}\nu$ en cypriote, et sans doute en arcadien (cf. Günther, *l. c.*, 35 et suiv.). Le pamphylien va plus loin et note $-υ$ tout $-ον$ final, par exemple $\etaναρυ = \acute{\iota}\alphaρόν$, $\acute{\omicron}\deltaυ = \acute{\omicron}\nuτον$, etc. à Sillyon ; la notation $-ι$ de l'ancien $-ιον$ final s'explique sans doute aussi par un intermédiaire $*-iu(n)$ (v. sur les faits, R. Meister, *l. c.*, 22).

b. En finale absolue, le cypriote a $-τω$ pour la désinence moyenne secondaire $-το$, et l'arcadien $\acute{\alpha}\lambdaλυ$ pour $\acute{\alpha}\lambdaλο$. On a même dans une localité de Chypre, à Chytroi, $\muι$ pour $\muε$. Le pamphylien n'a par hasard d'exemple comparable que pour le génitif en $-\acute{\alpha}ο$ des thèmes masculins en $-\acute{\alpha}$ -, qui est en $-αυ$ (parfois noté $-\alpha\eta$) comme en arcadien et en cypriote.

La tendance de ϵ et o vers i et u (prononcé comme *ou* français et non comme *u* français) est seulement plus marquée en pamphylien qu'elle ne l'est en arcadien et en cyprïote ; car elle y atteint $-os$ final et peut-être même un o final de premier terme de composé dans Νοικυπολις de l'inscription de Sillyon. Il n'y a pas lieu, pour cela, de séparer le fait pamphylien du fait arcado-cyprïote ; seule, la tendance générale à la fermeture de ϵ et o est commune aux trois dialectes : arcadien, cyprïote et pamphylien, et l'on voit aisément qu'elle n'a abouti, plus ou moins complètement, que dans chaque dialecte d'une manière indépendante.

Il n'y a pas à tenir compte ici d' $\acute{\alpha}\pi\omega$, qui se retrouve en éolien, et dont l' ω a chance d'être ancien, à en juger par $\acute{\alpha}\mu\alpha\tau\omicron\varsigma$.

2° La préposition $\acute{\epsilon}\xi$ se construit avec le datif en pamphylien comme en arcadien et en cyprïote (v. Günther, I. F., XX, 72 et suiv.). Par hasard, le pamphylien ne fournit pas pour $\acute{\alpha}\pi\omega$ d'exemples correspondants à ceux qu'offrent l'arcadien et le cyprïote. On ne rencontre de constructions pareilles avec le datif que sporadiquement, en béotien et en thessalien (R. Meister, *l. c.*, p. 9 et suiv.).

3° La forme de participe pamph. $\beta\omicron\lambda\epsilon\mu\epsilon\nu\omicron\varsigma$, à côté de $\acute{\epsilon}\beta\omicron\lambda\alpha\tau\epsilon\tau\omega$, dans l'inscription de Sillyon, a bien été reconnue par M. R. Meister, *l. c.*, p. 29 ; elle est du type lesb. $\pi\omicron\tau\acute{\eta}\mu\epsilon\nu\omicron\varsigma$, $\acute{\omicron}\rho\eta\mu\iota$, dont l'existence en arcado-cyprïote est établie, d'une part par l'existence du type $\phi\acute{\iota}\lambda\eta\mu\iota$ (v. Buck, *l. c.*, p. 274), et de l'autre par cypr. $\kappa\upsilon\mu\epsilon\rho\nu\alpha\iota$: on explique d'ordinaire cypr. $\kappa\upsilon\mu\epsilon\rho\nu\alpha\iota$ par un verbe $\ast\kappa\upsilon\mu\epsilon\rho\epsilon\omega$; mais $\kappa\upsilon\beta\epsilon\rho\nu\acute{\alpha}\omega$ montre qu'il faut bien plutôt partir de $\ast\kappa\upsilon\mu\epsilon\rho\alpha\omega$, représenté à Chypre par $\ast\kappa\upsilon\mu\epsilon\rho\eta\mu\iota$.

A ces trois caractères qui, joints à l'infinitif en $-\gamma\alpha\iota$, marquent le groupement du pamphylien avec l'arcado-cyprïote, s'en joignent quelques autres propres au cyprïote et au pamphylien et qui ne se retrouvent pas en arcadien (peut-être en partie tout simplement parce que la notation de l'arcadien est moins autonome que ne l'ont été celles du cyprïote et du pamphylien, toutes deux très à part des autres notations helléniques) :

1° Le développement de *y* et *w* après *ι* et *υ* suivis de voyelle. En cyprïote, ce développement est marqué au moyen des groupes syllabiques commençant par *j* et *w*; en pamphylien, le *y* est noté par *ι* voyelle: type *Ϝετιια*, et le *w* par le signe du digamma sonore *Ϟ*: *ΣελυϞιως* de l'inscription de Sillyon, et dans un témoignage cité par Eustathe, par un *β*: *ὀροῦβω* (v. BB., V, p. 329).

2° Le *ν* second élément de diphtongue perd son autonomie et n'est plus noté, ce qui ne veut pas dire que la voyelle premier élément de la diphtongue n'avait pas gardé un caractère nasal. Le fait est bien connu pour le cyprïote, où la voyelle demeurait à peu près certainement nasale: cypr. *πάτα* (représentant *πάντα*) est un trochée en vers, et des graphies comme *ωπ-*, *ωκ-* des gloses cyprïotes attestent que la nasale n'avait aucun point d'articulation défini, et que le *ν* marque seulement ici la nasalité de la voyelle précédente. La chose est tout aussi claire pour le pamphylien; par exemple *ἀνδριῶνα* est noté *ἀδριονα* à Sillyon, et une glose a *ἀδρί · ἀνδρί*; la graphie *πέδε* de *πέντε* est caractéristique; le nom de la ville d'Aspendos est noté *εστϜεδιως* sur les monnaies, etc. Même le *-ν* final n'est pas écrit à Sillyon.

3° Le verbe *Ϝέχω* = lat. *uehō*, lit. *vezā* n'est conservé en grec que par le cyprïote et le pamphylien; l'inscription de Sillyon a *Ϝεχετω* (impér. prés.) et *ἱσ-Ϝεξε* (subjonctif aoriste). En cyprïote et en pamphylien, le sens est simplement « conduire ». — Le mot *Ϝανασσα* est également appliqué à des déesses à Cypre et en Pamphylic. — Le *κατεϜοργον* cyprïote rappelle le *κατεϜερξόδου* de Sillyon. Ce sont là des coïncidences curieuses de vocabulaire.

4° Le cyprïote a *ύ* équivalant à *συ* « avec ». On n'en saurait séparer la glose *ύλογος · στρατός. Περγαῖοι* Hes. Il s'agit évidemment de *σύλλογος*.

Le pamphylien se rattache donc nettement au groupe arcado-cyprïote, et en particulier, au cyprïote (1); il ne présente d'ail-

(1) L'étroite parenté du pamphylien avec l'arcado-cyprïote semble du reste couramment admise. M. Solmsen, *Rhein. Mus.* LXIII, 332, la mentionne sans discussion, comme une chose reconnue. [Note de correction].

leurs aucun des traits qui caractérisent proprement soit l'ionien-attique, soit l'éolien, soit le groupe occidental. Mais, ce qui en fait l'intérêt, ce n'est pas cette parenté, pourtant remarquable, avec l'arcado-cypriote; c'est que, d'une part, par nombre de traits, il forme la transition entre l'arcado-cypriote et les autres dialectes, notamment les parlers éoliens continentaux et occidentaux, et que, d'autre part, il montre l'ancienneté possible de certaines particularités arcadiennes qu'on était tenté d'attribuer à des influences étrangères.

En effet à plusieurs égards, où les autres groupes n'ont pas d'unité, le pamphylien diverge d'avec l'arcado-cypriote. Il s'agit toujours alors de points sensibles et en quelque sorte critiques du système de la langue où des changements ont pu tendre à se produire dès l'époque grecque commune, mais où le développement n'a pleinement abouti qu'au cours de l'histoire propre de chaque parler. On ne doit jamais perdre de vue que la langue grecque entre dans l'histoire durant une période de transformations sociales profondes et de grands mélanges de populations, donc à un moment où la langue tendait à se transformer rapidement. Les points en question sont :

1° L'ancien datif pluriel en $-σι$ des thèmes consonantiques est conservé par l'ionien-attique, l'arcado-cypriote et le dorien. La forme plus longue $-εσσι$, empruntée aux thèmes en $*-es-$, s'est propagée en éolien (à l'exception de la Thessaliotis, où l'on a $\chiρεμασι$, avec $-σι$ et un $-ν$ épheleystique très inattendu, sur une inscription archaïque; v. Solmsen, *Rhein. Mus.*, LVIII, p. 602 et p. 609 et suiv.) et dans le groupe du Nord-Ouest; elle n'a d'ailleurs pas persisté dans ce dernier groupe où elle a été assez vite remplacée par la forme thématique $-οις$; l'éléen a de très bonne heure généralisé $-οις$, et l'on n'y connaît qu'un seul exemple de $-εσσι$, qui est $φυγῶδεςσι$, sur la plaque de bronze éditée il y a quelques années par Szanto. De même que le dorien se sépare ici du groupe du Nord-Ouest, et le parler de la Thessaliotis du reste de l'éolien, le pamphylien se sépare de

l'arcado-cypriote : l'inscription de Sillyon a $\delta\iota\kappa\alpha\sigma\tau\epsilon\rho\epsilon\sigma\tau[\iota]$. L'extension de $-\epsilon\sigma\tau\iota$, sans doute indépendante sur chaque domaine bien qu'elle atteste l'existence de tendances pareilles, tient surtout aux inconvénients qu'offrait la désinence $-\tau\iota$: trop peu de corps et une initiale consonantique qui entraînait des groupes incommodes et obscurcissait la finale des thèmes consonantiques. Toutefois l'extension de $-\epsilon\sigma\tau\iota$ était entravée par un grave défaut : le dissyllabisme, unique parmi toutes les désinences nominales; c'est sans doute pour cela que $-\epsilon\sigma\tau\iota$ a été très vite remplacé par $-\omicron\iota$; dans une partie de son domaine et, en dépit des graves inconvénients qu'offrait $-\tau\iota$, ne s'est pas propagé dans les autres groupes;

2° Le datif pluriel du type thématique en $-\omicron\iota$; et les formes correspondantes en $-\alpha\iota$; des thèmes en $-\acute{\alpha}$ - caractérisent les parlers continentaux et leurs colonies récentes : occidental — éolien continental (béotien et thessalien) — attique (seul parler continental conservé de l'ionien-attique) — arcadien; seul le cypriote concorde avec le groupe continental, ne se séparant pas, même ici, de l'arcadien. Ont au contraire $-\omicron\iota\sigma\iota$ (et $-\alpha\iota\sigma\iota$) les parlers asiatiques : lesbien (qui a pourtant $\tau\omicron\iota\varsigma$ dans l'article), ionien, pamphylien. Le groupement dialectal est tout à fait autre ici que dans le cas précédent;

3° Le traitement du groupe $\tau\iota$ est ce qui, dans la phonétique grecque, admet le moins des règles générales et se laisse le moins formuler d'une manière claire. Il n'y a pas de dialectes assez conservateurs à cet égard pour ne pas présenter le passage de $-\tau\iota-$ à $-\sigma\iota-$ au moins dans les noms abstraits en $-\sigma\iota\varsigma$; il n'y en a pas d'assez novateurs pour ne pas conserver $\tau\iota$ dans un bon nombre de cas. La tendance de $\tau\iota$ vers $\sigma\iota$ est universelle en grec, mais elle n'a nulle part abouti d'une manière complète; et les divers parlers se distinguent par le degré auquel la tendance a agi. Le groupe occidental a ici le minimum, et l'ionien-attique le maximum d'innovations. Le groupe $\tau\iota-$ se maintient généralement à l'initiale des mots, ce qui tient à la force relative des consonnes initiales des mots; $\tau\iota\mu\alpha\tau\epsilon\sigma\tau\alpha$ de l'inscription

de Sillyon n'a donc rien que de prévu ; et l'on doutera de l'exactitude du rapprochement proposé par M. Bezenberger, BB., V, 329, entre skr. *titiri-* et la glose *σιτίλαρος · πέρδιξ · Περργάιοι*. Hes., ou, si on l'admet, on mettra le premier *σ-* sur le compte du sentiment qu'on avait d'un redoublement dans ce mot ; on ne saurait d'ailleurs tirer aucune conclusion certaine de noms imitatifs tels que celui-ci. L'assibilation a eu lieu dans Ἄφοροδιπιως (v. K. Z., XXXIII, p. 262) de Ἄφοροδιπιος (attesté en béotien ; cf. cependant Solmsen, *Rhein. Mus.*, LIX, 492) ; le pamphylien diverge ici d'avec les dialectes occidentaux qui emploient *Μιλᾶπιος* en regard de ion. *Μιλήπιος*, etc. Le *-πι* final des 3^{es} personnes est maintenu ; on sait que, en face de ion.-att. *δίδωσι*, *ἔχουσι*, et de lesb. *φαῖσι* = *φῆσι*, *ἔχοισι*, d'arcad. *κλεουωνσι*, de cypr. *ἐξοσι*, etc., les dialectes occidentaux ont *δίδωτι*, *ἔχοντι*, et le béotien *διδωτι* (la 3^e personne du pluriel a subi en béotien et thessalien une altération, sans doute analogique, de *-ντι* en *-νθι*) ; le pamphylien conservait aussi *-ντι*, car l'inscription de Sillyon a *ἐξαγοδι*, qui représente *ἐξαγωντι* (ion.-att. *ἐξάγωσι*). De même le pamphylien a *φικατι*, cf. occ. et béot. *φίκατι*, tandis que l'ionien-attique, le lesbien et l'arcadien ont *εῖκοσι* ; il y a ici deux différences jointes à celle du traitement du *τ* : la présence de *ε* et le vocalisme *ο* ; il convient de rappeler, à ce propos, que, avec son *τριακάσιοι*, l'arcadien diffère à la fois de occ. et béot. *τριακάτιοι* et de ion.-att. *τριακόσιοι*. — On retiendra du moins que sur ce point particulièrement important, le pamphylien représente un groupe qui est resté proche du groupe occidental, et qui a conservé l'usage archaïque, transformé dans des dialectes plus avancés (v. Solmsen, *Rhein. Mus.*, LVIII, p. 615 et suiv.) ;

4^e L'arcado-cypriote a *ἐν* avec l'accusatif aussi bien qu'avec le datif de même que la forme correspondante *ἐν* dans le groupe du Nord-Ouest, en béotien, en thessalien et en arcadien (sur le béotien, v. Sadée, *de Boeotiae... dialecto*, p. 18). Au contraire le pamphylien oppose *ἰς* avec accusatif à *ἰ* avec datif (*ἰς πολιν* à *ἰ πολιν* à Sillyon) ; cette opposition de *ἐνς* (sous forme de *ἐς*, *εἰς*, etc.) et de *ἐν* se retrouve en ionien-attique, en lesbien et en

dorien (v. Günther, I. F., XX, p. 3 et suiv.). Le pamphylien concorde ici avec tous les dialectes dont il divergeait dans l'emploi du datif pluriel en *-εσσι* ;

5° Le pamphylien emploie *βοκα* (à Sillyon), comme le grec occidental et le béotien, tandis que l'ionien-attique a *ὄτε* d'accord avec l'arcado-cypriote. Le lesbien diverge d'avec le béotien, et a *ὄτα* qui a l'air d'une contamination de *ὄκα* et de *ὄτε* ;

6° La forme *πόλις*, attestée en arcado-cypriote, ne se retrouve pas en pamphylien, où *πόλις* se lit plusieurs fois. Mais *πόλις* n'est pas propre à l'arcado-cypriote ; l'usage qui en est fait chez Homère et thess. *οἱ πολιαρχοι*, etc. montrent que ce doublet se rencontrait sur une partie du domaine éolien, à côté de *πόλις* (v. Hoffmann, *Griech. Dial.*, II, p. 502 et suiv.). Les exemples crétois de *πόλις* peuvent être dus au substrat « achéen », comme ceux de la préposition *ἐν* ;

7° Le pamphylien a *ληαρυ*, *ληαροισι* à Sillyon, alors que la forme arcado-cypriote est *λερός* ; mais ici les dialectes divergent (v. Buck, *l. c.*, p. 253 et suiv.).

Ces traits par où le pamphylien ne concorde pas avec l'arcado-cypriote sont relatifs à des faits où l'on observe aussi un manque d'accord dans l'un au moins des trois autres groupes dialectaux du grec : ionien-attique, éolien, occidental. Il n'en résulte donc pas que le pamphylien doive être séparé de l'arcado-cypriote, mais seulement que l'unité n'était pas établie dans les groupes dialectaux à ces points de vue. Du reste le groupe arcado-cypriote et pamphylien ne paraît pas aussi un dans l'ensemble que l'ionien-attique ou le dorien. Et, ce qui atteste ce manque d'unité, c'est précisément que le pamphylien concorde tantôt avec l'arcadien, tantôt avec le cypriote sur des faits où l'arcadien et le cypriote divergent entre eux, mais concordent avec d'autres dialectes :

1° La forme *κας* du cypriote se retrouve aussi en arcadien ; mais l'arcadien a d'ordinaire *και*, comme tous les autres dialectes ; on y pourrait chercher la trace d'une influence étran-

gère, ainsi qu'on a proposé en effet de le faire, si le pamphylien ne présentait aussi $\alpha\alpha$: constamment;

2^e La particule $-\nu\upsilon$ de l'arcado-cypriote n'est pas attestée en pamphylien; mais on y rencontre la particule $-\nu\iota$ de l'arcadien et du béotien (v. R. Meister, *l. c.*, p. 9 et suiv.);

3^e Les formes Fεπυα et $\alpha\delta\delta\upsilon\mu\upsilon\alpha$ de Sillyon montrent le passage de $\epsilon\alpha$, $\epsilon\omega$ à $\upsilon\alpha$, $\upsilon\omega$ dont on retrouve la trace à Chypre, sur la table d'Idalion : Fεπυα , $\theta\iota\upsilon\alpha$. Ce changement en ι de ϵ en hiatus est général en dorien (v. Solmsen, *K. Z.*, XXXII, p. 513 et suiv.; R. Meister, *Dorer u. Achäer*, passim), mais n'a pas lieu dans le groupe du Nord-Ouest; il est difficile de dire dans quelle mesure on doit le considérer comme ancien en béotien (v. Sadce, *De Boeotiae... dialecto*, p. 30 et suiv.) et en thessalien (v. Solmsen, *Rhein. Mus.*, LVIII, p. 599 et suiv.).

Il reste maintenant à examiner les concordances entre le dorien et le pamphylien, sur lesquelles tous les auteurs, M. Bezzenger, M. Kretschmer et M. R. Meister se sont accordés à insister, en les mettant en balance avec les concordances entre l'arcado-cypriote et le pamphylien, mais qui en réalité sont loin d'avoir une aussi grande portée.

Il n'y a rien à tirer du féminin du participe présent $\acute{\omega}\tau\alpha$, qui est pareil à la forme de certains dialectes doriens : on sait que, en pareil cas, $-\nu\varsigma$ est encore attesté à date historique dans toute une partie du domaine dorien : à Argos et en Crète; au surplus, cette forme s'explique aisément par un développement particulier du pamphylien, et l'on n'en saurait guère attendre d'autre; on notera que l' \omicron nasal du pamphylien donne, après dénasalisation, ω et non σ .

La prononciation très ouverte de l' ϵ devant ρ attestée par $\acute{\upsilon}\rho\alpha\rho$ de l'inscription de Sillyon (v. R. Meister, *l. c.*, 24) coïncide avec ce que l'on constate dans le groupe occidental du Nord-Ouest (v. Buck, *l. c.*, p. 265); mais l'action de r tendant à ouvrir une voyelle précédente est bien connue en linguistique générale. Au contraire, la métathèse qu'on observe dans $\pi\epsilon\rho\tau'$ et dans

Ἄφορδισιως est pareille à des faits crétois, c'est-à-dire à des faits d'une tout autre partie du groupe occidental; et ici encore il s'agit de faits d'un type assez banal et qui n'ont rien de caractéristique (cf. Hirt, l. c., XII, p. 233 et suiv.; et sur la métathèse en général, v. Grammont, M. S. L., XIII, p. 73 et suiv. et A. Meillet, M. S. L., XV, p. 195 et suiv.); du reste le crétois a πορτι et non περιτι, comme le pamphylien; et la trace du vocalisme ε de pamph. περιτ' ne se retrouve que dans lesb. περις; la forme ποτι du grec occidental n'est pas plus attestée en pamphylien que la forme πος de l'arcado-cypriote.

Le mot δικαστηρ du pamphylien ne se retrouve qu'en dorien, tandis que l'ionien-attique a δικαστής. Mais on sait que ce type en -της (-tās) est surtout caractéristique de l'ionien-attique, et en particulier de l'attique (v. Fraenkel, *Gr. Denominativa*, p. 24, 182, etc.; *Glotta*, I, p. 274, n. 1 et p. 279, n. 2). Si l'inscription archaïque de Mantinée (v. Fougères, *Mantinée*, p. 484 et suiv.) a δικασται, l. 19, c'est par une de ces communautés avec l'ionien-attique qui caractérisent si curieusement l'arcadien.

M. R. Meister (l. c., p. 26 et suiv., et *Dorer u. Achäer*, p. 80). a indiqué un fait qui aurait plus de portée. L'inscription de Sillyon porte ἀτροποισι, c'est-à-dire ἀνθρώποισι — ηατρεικαδι où M. Meister reconnaît ηz, relatif, et le parfait de ἀθρέω — Ἄπειλονz Πυτ[... M. Meister conclut de là que, comme en crétois, θ était devenu spirant en pamphylien, mais que cette prononciation ne s'était pas étendue au groupe θρ, ni au nom (sans doute emprunté à un autre dialecte) d'Apollon Pythien. Mais le passage pamphylien de θ à la prononciation spirante, qu'il convient, en effet, d'admettre, n'a rien de surprenant dans un dialecte où φ était également spirant, comme le montre la graphie φικατι; au contraire la graphie π de φ à Gortyne montre que le crétois central n'avait pas la prononciation spirante pour φ, et que le θ se distinguait à cet égard des deux autres aspirées grecques; et, d'autre part, le maintien de la prononciation occlusive dans θρ n'a rien de surprenant ni de vraiment caractéristique (cf. M. S. L., XII, p. 20 et suiv.).

Donc rien n'oblige à grouper le pamphylien avec les dialectes occidentaux, ni en particulier avec le dorien ; et l'on n'est pas davantage tenu de supposer en Pamphylic un mélange de populations doriennes et arcado-cypriotes, bien que ce mélange soit en lui-même admissible et que le nom des Pamphyliens coïncide avec celui d'une des trois tribus doriennes. La prononciation du \mathcal{F} , qui est régulièrement sourd, sauf devant ρ et devant σ , sépare même très profondément le pamphylien du dorien, où le \mathcal{F} est demeuré ou redevenu sonore, comme l'indiquent, outre la notation β du \mathcal{F} laconien dans les gloses, des graphies comme Βορθαγορας à Argos, διαβειπαμενος à Gortyne, ou la graphie inverse ἀμοιφα à Corinthe (v. R. Meister, *l. c.*, p. 8). — L'amuissement prématuré du \mathcal{F} dans le parler dorien des îles de la mer Égée, que M. Thumb a signalé I. F., IX, 303, et qui est en dorien un fait unique, tient peut-être à cette différence entre la prononciation sourde de \mathcal{F} dans le groupe arcado-cypriote et pamphylien, et la prononciation sonore de \mathcal{F} dans le groupe dorien ; ainsi qu'on l'indiquera ci-dessous, il semble probable que le dorien a été substitué dans ces îles, comme dans une partie au moins de la Crète, à des parlers « achéens » antérieurs ; habituées à une prononciation sourde de \mathcal{F} , les populations n'ont pu s'assimiler le \mathcal{F} sonore dorien, et il en serait résulté un trouble qui aurait entraîné la chute précoce du phonème. Mais il faut aussi tenir compte de ce que le dialecte le plus voisin de ces îles, l'ionien, a perdu le \mathcal{F} de très bonne heure.

L'arcado-cypriote, qui constitue un petit groupe défini, fait donc partie d'un groupement plus vaste. Si l'arcadien forme à quelques égards la transition entre l'ionien-attique et ce grand groupement, c'est le pamphylien qui, d'autre part, est à la limite du côté de l'éolien et du groupe occidental. On arrive ainsi, sinon à déterminer la continuité dialectale du grec commun, du moins à poser quelques jalons qui permettent de l'entrevoir.

D'un autre côté le pamphylien marque une étape nécessaire entre le Péloponnèse et Cypré. Historiquement, l'arcadien et le cypréote apparaissent entièrement isolés, parce que le dorien a recouvert les anciens représentants du groupe en Crète, sur les côtes du Péloponnèse et dans les Cyclades méridionales; mais il y a eu des Grecs dans les Cyclades du Sud, à Théra par exemple, avant les Doriens (v. Busolt, *Griech. Gesch.*, I, p. 353). Ce n'est que dans le réduit central du Péloponnèse, l'Arcadie, ou dans une situation tout à fait isolée, comme celles du pamphylien et du cypréote, que ce vieux groupe de dialectes s'est maintenu. Mais il a occupé, à un moment donné, une vaste région, au moins depuis la Crète jusqu'à Cypré, sinon d'une manière continue, du moins dans une série de colonies reliées les unes aux autres (1).

Le pamphylien produisait, on le sait, l'effet d'une langue barbare aux Grecs de l'époque classique (v. Ephore, chez Strabon, XIV, 678; Arrien, *Anab.*, I, 26; Ps. Scylax, 401). Pourtant le seul trait vraiment « barbare » qu'on y ait reconnu jusqu'à présent est le passage de ν à nd , d'où δ par chute de la nasale, qui est, en effet, caractéristique des langues indigènes d'Asie-Mineure, ainsi que l'a montré M. Kretschmer. Toutes les autres particularités sont en réalité de caractère dialectal et ont des analogues dans d'autres parlers helléniques. Peut-être y avait-il une prononciation spéciale, un « accent » qui déconcertait les Grecs habitués à la $\kappa\omicron\iota\nu\eta$; sans doute aussi beaucoup de mots étrangers avaient été empruntés, comme le sont, en effet, en grande partie les noms propres de personnes et les noms de lieux. Mais, autant que les monuments conservés permettent d'en juger, le fond du dialecte pamphylien est purement hellénique. Toutefois comme il avait maintenu d'une manière rigoureuse ses formes dialectales propres, comme de plus, parlé en partie par des étrangers, il avait offert moins de résistance à

(1) Sur le substrat « achéen » ou « central » des parlers crétois, v. maintenant Kieckers, *Die lokalen Verschiedenheiten im. Dialekte Cretas*, p. 90 et suiv. [Note de correction].

divers changements qui ont également commencé sur d'autres points du domaine hellénique, mais qui y ont avorté, comme enfin, grâce à son isolement, il n'était à aucun degré de la *κοινή* plus ou moins dialectisée, ce qu'étaient les autres parlers grecs dialectaux du iv^e siècle et plus encore du iii^e et du ii^e, le pamphylien faisait l'effet d'une langue étrangère aux contemporains d'Alexandre qui ne connaissaient plus de dialectes grecs dans leur pureté.

A. MEILLET.

LES PALAIS DE L'EMPEREUR JULIEN

A PARIS

(Critique d'un texte de Libanius).

Les archéologues n'ont pu jusqu'ici résoudre cette question : quel palais l'empereur Julien habita-t-il à Paris? Une tradition, dont les preuves écrites sont relativement modernes, le place aux Thermes. Une opinion, plus rationnelle, l'installe dans la cité, à l'endroit où s'élève aujourd'hui le Palais de Justice, ancienne demeure des rois de France. Laquelle des deux hypothèses est la vraie?

Contre la première on peut faire valoir la vraisemblance. Il est peu probable qu'un César, venant à Paris en quartiers d'hiver, ait choisi son domicile à côté des bains publics. (Les navires — éternel emblème de Paris — qui reçoivent la retombée des voûtes dans le frigidarium, encore existant, des Thermes, sont un indice que l'établissement appartenait à la municipalité et servait aux habitants).

Julien surtout, épris d'idéal, n'a pas dû vouloir de ce voisinage. Dans sa lettre contre les cyniques ignorants, il écrit ceci : « Ne faisons pas comme ceux qui visitent, sans avoir le désir d'apprendre quelque chose d'utile, une cité ornée de monuments religieux, pleine de cérémonies mystérieuses et de prêtres purs

qui séjournent dans des endroits purs, et qui, pour maintenir cet état, c'est-à-dire la pureté de l'intérieur, en éloignent comme autant d'embarras, d'immondices et de vilénies, les *bains publics*, les lupanars, les cabarets et tous les établissements du même genre (1) ».

Et cependant, lorsque Zosime raconte la révolution militaire qui fit du César un Empereur, il nous montre les soldats sortant en tumulte de leur caserne, la coupe à la main, et entourant le palais. Cette caserne, d'après Quicherat, occupait l'emplacement des rues Soufflot et Gay-Lussac, et il nous semble difficile d'admettre que les soldats n'aient pas laissé leurs coupes sur les tables, s'ils avaient voulu courir de la rue Gay-Lussac à la rue Saint-Jacques, descendre cette rue, arriver au petit-pont, traverser le forum, et parvenir enfin au palais situé à l'ouest de la Cité.

La question se complique comme à plaisir, en raison du récit que Julien lui-même fait de la révolution :

« Tout-à-coup, dit-il, les soldats entourent le palais : ils crient tous ensemble pendant que je me demande ce que je dois faire, et que je ne m'arrête à aucun parti. Je prenais quelque repos dans une chambre voisine de celle de ma femme, alors vivante ; de là, par une embrasure entr'ouverte, je me prosterne devant Jupiter... Vers la troisième heure environ, je ne sais quel soldat m'offre un collier, je le passe autour de mon cou, et je fais mon entrée dans le palais (2) ».

Ainsi, Julien entre dans un palais, et cependant il n'avait pas quitté le palais où ses soldats l'avaient surpris.

Il y a là, nous le répétons, une difficulté à éclaircir, un mystère dont la clef reste à trouver.

Peut-être estimera-t-on que la critique que nous allons faire d'un texte de Libanius jette sur la question quelque lumière.

(1) Traduction Talbot, p. 162.

(2) Traduction Talbot, p. 244. Édition grecque Hertlein, p. 366.

*
* *

Il y a dans le dix-huitième discours de Libanius (Ἐπιτάφιος ἐπὶ Ἰουλιάνῳ) une phrase que les manuscrits et les éditions imprimées donnent avec une leçon qui me paraît fautive. La faute corrigée, un nouveau sens surgit, d'où l'on peut tirer un renseignement inédit sur les palais habités par Julien dans sa chère Lutèce (1).

Libanius raconte que le préfet du prétoire, Florentius, acquitta un gouverneur de province accusé de vol par un Gaulois, et que l'opinion publique se révolta contre cette décision. Le préfet, irrité des murmures qui parvenaient à ses oreilles, voulut prendre Julien pour arbitre. Il espérait que Julien n'oserait le condamner. Mais Julien se récusa. Florentius se fâcha. Et Libanius continue :

... καὶ ἄνδρα ᾧ μάλιστα ἐχρῆτο, διαβαλὼν γράμμασιν ὡς ἐπαίροντα τὸν νέον, ἐξέβαλε τῶν βασιλείων, ὅς ἦν ἀντὶ πατρὸς τῷ βασιλεῖ. πάλιν τοίνυν τοῦτον ἐτίμησε λόγοις οἱ τὴν ἐπὶ τῷ τότε χωρισμῷ κηρύττουσιν ἔτι λύπην, καὶ ἅμα μὲν ἔστεινεν (2)

Dans ce texte, je propose de changer τὸν νέον en τὸ νέον.

Et voici les motifs de ce changement. Si l'on conserve le texte traditionnel, on est obligé de traduire, (comme l'a fait Morel, et comme l'ont indiqué Reiske et Færster dans leurs notes) d'une façon qui heurte à la fois la grammaire et l'histoire :

... « Florentius éprouva une vive souffrance, et l'homme dont Julien était l'intime ami, il l'accusa faussement dans ses lettres, et sous prétexte qu'il poussait ce jeune homme (c'est-à-dire Julien) à la révolte, il chassa du palais royal un homme qui était comme un père pour le César. Julien honora la victime de Florentius d'une lettre

(1) Ce passage se trouve dans l'édition grecque-latine de Morel, t. II, p. 281 ; dans l'édition grecque de Reiske, t. I, pp. 549-550 ; dans l'édition grecque de Richard Færster, t. II, pp. 272-273. (Lipsiæ, 1904).

(2) Edition Færster.

qui énonce sa tristesse de cette séparation, mais il ne changea pas de sentiments à son égard, et, ne crut pas, ayant été outragé si gravement, devoir demander à l'Empereur des Romains vengeance de ce qu'il avait souffert. »

Cette traduction, avons-nous dit, est inadmissible, grammaticalement et historiquement.

1° La grammaire exige que le sujet du verbe ἐχρησθη soit Florentius, et non Julien.

Florentius chassa du palais royal un homme dont il était l'intime ami, et non pas un homme dont Julien était l'intime ami.

2° Il est hors de doute que si l'homme chassé du palais par Florentius n'est pas Julien, ce rôle de victime revient à Salluste. Et c'est du reste ainsi que l'entendent Morel, Reiske et Færster, le premier dans sa traduction, les deux autres dans leurs notes.

Or, l'histoire s'oppose à cette attribution à Salluste de la mesure d'expulsion prise par Florentius.

Lorsque Salluste fut enlevé à Julien par l'Empereur Constance, Julien était encore l'ami de Florentius. D'ailleurs, ce ne fut pas Florentius qui fit rappeler Salluste, ce fut Pentadius. De cela nous avons pour garant Julien lui-même dans sa lettre aux Athéniens :

« Quant aux entreprises formées contre moi par Pentadius, il est inutile d'en parler. Je lui résistai de toute ma force, et dès lors, il devint mon ennemi. Bientôt il se fit adjoindre un autre collègue, puis un second et un troisième, et à l'aide de deux insignes calomniateurs, Paulus et Gaudentius, il fait dépouiller Salluste de ses fonctions parce qu'il était mon ami et lui fait donner Lucien pour successeur. Peu de temps après, Florentius se déclare mon ennemi, à cause de ses rapacités auxquelles je m'étais opposé. Ils persuadent à Constance de me retirer le commandement des armées... Il écrit des lettres pleines d'invectives contre moi et de menaces contre les Celtes qu'il jure d'anéantir ».

3° Salluste ne fut pas chassé avec ignominie du palais royal

de Paris ; il fut rappelé par l'Empereur avec la mission glorieuse de protéger la Thrace et l'Illyrie contre les Barbares. Le rappel de Salluste n'était pas une disgrâce. L'empereur voulait seulement l'éloigner de Julien.

Il faut donc renoncer à l'interprétation traditionnelle du passage de Libanius que nous critiquons.

Et cependant, si le texte était exact, il n'y aurait pas moyen de sortir de l'impasse.

Je propose donc la correction qu'on a vue plus haut, et je traduis ainsi :

« Ce prince (c'est-à-dire Julien) dont il (Florentius) était l'intime ami, Florentius l'accusa faussement, dans une lettre à l'Empereur, de préparer une nouveauté (une révolution), et il chassa du palais royal ce César, pour qui il eût dû avoir une affection de père. »

*
**

Et voici le bref commentaire dont je crois devoir accompagner cette traduction :

1° Florentius avait été l'ami de Julien, et le César, devenu empereur, ne changea pas de sentiments à son égard. Florentius s'étant dérobé, par la fuite, aux conséquences de sa conduite passée, Julien refusa d'écouter des espions qui lui offraient de lui livrer le coupable (1).

2° Nous venons de voir que Julien accusait Florentius d'avoir écrit contre lui à l'Empereur une lettre pleine de calomnies. Florentius accusait Julien de préparer un soulèvement de la Gaule et conseillait à Constance de priver la Gaule de l'armée qui la protégeait contre les Barbares. Les expressions de Julien concordent avec celles de Libanius.

3° *Préparer une nouveauté* a toujours été, dans la langue romaine, le synonyme de : fomenter une révolte. Ammien est

(1) Ammien, XXII, VII, 5.

d'accord sur ce point avec Jules César, Salluste, et les autres historiens (1).

4° Salluste était l'ami et non le père de Julien. Au contraire, Florentius était, par sa fonction même, le père de l'Empire. Cf. les *Novelles* de Théodose, tit. VII : le préfet du prétoire y est nommé par l'Empereur : *parens carissime atque amantissime*. — Cf. aussi Cassiodore, *Variarum* lib. VI. Formula *præfecti prætorio* : *et nunc pater appellatur imperii* (2).

5° Les préfets du prétoire étaient chargés de l'annone du palais, et c'est ce qui leur permettait, sur un ordre formel ou tacite de l'Empereur, de couper les vivres aux Césars.

C'est ainsi qu'avait été traité Gallus, le frère aîné de Julien (3) : *Constantius mandabat Domitiano, ex comite largitionum, præfecto, ut, cum in Syriam venerit, Gallum, quem crebro acciverat, ad Italiam properare blande hortaretur et verecunde*.

Le préfet Domitien devina la véritable intention de Constance et menaça Gallus de le réduire à la famine, s'il ne quittait le palais royal d'Antioche : *Proficiscere, ut præceptum est, Cæsar; sciens quod, si cessaveris, et tuas et palatii tui auferrî jubebo propediem annonas*. (Ammien, XIV, VII, 11.)

Gallus, ainsi menacé, perdit la tête et fit massacrer le préfet. Julien était trop avisé pour se comporter avec cette sauvagerie : il obéit à Florentius.

6° De ce qui précède, il résulte que la lettre, écrite par Julien après l'expulsion dont parle Libanius, ne fut pas adressée à Salluste, mais à Florentius.

Julien a bien écrit à son ami Salluste une épître dans laquelle il déplore le malheur de leur séparation, mais ce n'est pas à cette épître que fait allusion Libanius. Il dit que Julien, gravement offensé par le préfet, lui témoigna la douleur qu'il ressentait de ne plus vivre à côté de lui et poussa la grandeur d'âme jusqu'à négliger de porter plainte auprès de Constance.

(1) Cf. Ammien, XVI, VI, 7; VIII, 14; et X, 15, etc.

(2) Migne, *Patr. lat.*, t. 69, col. 682.

(3) Cf. Ammien, XIV, VII, 9.

*
**

Il nous est loisible maintenant de recueillir le fruit de cette discussion et d'écrire une page inédite de l'histoire du Paris gallo-romain.

Julien, à Paris, était sous la surveillance du préfet du prétoire, chargé d'assurer son entretien, celui de sa femme, de leurs gardes, de leurs employés et domestiques. On sait combien la bureaucratie tenait de place dans le Bas-Empire.

Le César Julien était tacitement condamné à mort par Constance, comme l'avaient été son père, ses frères, tous ses parents.

Tant que le préfet Florentius n'eut rien à gagner à servir les intentions secrètes de l'empereur, il vécut en bonne intelligence avec le César. Mais le jour où il trouva en cet honnête administrateur un censeur de sa rapacité, il se tourna contre lui avec un sans-gêne d'autant plus violent qu'il se croyait sûr (et il l'était en effet) de plaire à l'Empereur en persécutant le César. Le chemin était tout tracé à son mauvais vouloir. Le préfet Domitianus avait donné, à Antioche, le modèle de la procédure à suivre. On chassait le César du palais royal, on le déconsidérait devant ses sujets, on le mettait dans un embaras matériel des plus pénibles.

Julien fut chassé du palais de la Cité, mais puisque nous le trouvons, au moment de la révolte des soldats, dans un autre palais parisien, il faut en conclure que la municipalité de Paris lui avait spontanément offert un abri momentané aux Thermes.

La révolte achevée, il fallut songer à ramener le nouvel empereur au palais du gouvernement. Conduire un nouvel empereur au palais impérial faisait partie intégrante du cérémonial d'une élection (1).

C'est ainsi que Julien, couronné, élevé sur un bouclier aux Thermes, fut conduit — avec quel délire d'enthousiasme! — au palais de la Cité. Et c'est dans le consistoire de ce second

(1) Cf. Ammien, XXVI, vi, 17-18 : élection de Procope.

palais qu'il se montra, quelques jours après, à ses soldats, assis sur un trône et vêtu du paludamentum (1).

C'est du palais de la Cité qu'un officier de l'impératrice Hélène s'élança sur l'agora pour aller déjouer les manœuvres des amis de Florentius (2).

*
**

La révolution dont Paris fut alors le théâtre sembla aux contemporains un événement de premier ordre, et Julien traduisait leur pensée lorsque, dans le discours qu'il adressa à ses troupes, il s'écriait : *Et haec, laborum, quos exhausimus, Galliae spectatrices, post funera multa jacturasque recreatae diuturnas et graves, posteritati per actatum examina commendabunt* (3).

Quelque censeur pourrait estimer que Paris n'a pas assez fidèlement gardé le souvenir d'un acte qui le transforma, pour quelques semaines, en capitale du monde romain. Qu'il nous soit du moins permis de déposer la présente étude — modeste fleur — sur la tombe de cet Hellène devenu Gaulois... et Parisien!

LUC DE VOS.

(1) Cf. Ammien, XX, iv, 22.

(2) Cf. Julien, *Lettre aux Athéniens*, Hertlein, p. 367.

(3) Ammien, XXI, v, 4.

BIBLIOGRAPHIE ANNUELLE

DES

ÉTUDES GRECQUES

(1905-1906-1907)

PAR CH.-ÉM. RUELLE

N. P. — *Les articles dont le format n'est pas indiqué sont in-8° ;
ceux qui ne portent pas de date ont été publiés en 1906.*

ABRÉVIATIONS

- A. Acc. T., Atti d. R. Accademia di Torino.
Αδ., Ἀδηνᾶ.
A. f. Pap., Archiv f. Papyrusforschung.
At. e R., Atene e Roma.
A. f. G. Ph., Archiv f. Geschichte der Philosophie,
N. F.
A. Rel., Archiv f. Religionswissenschaft.
A. J., Archaeological Journal.
B., Bulletin.
B. C. H., Bulletin de correspondance hellénique.
Berl. ph. Woch., Berliner philologische Wochen-
schrift.
Bl. f. Bayr. Gymn., Blätter f. Bayrischen Gymna-
sialschulwesen.
Byz. Z., Byzantinische Zeitschrift.
Cl. R., The classical Review.
C. R. A. I., Comptes Rendus des séances de
l'Acad. des Inscr. et B.-L.
f., für.
H., Hermes.
J., Journal.
J. H. St., Journal of Hellenic Studies.
M., Mémoires.
M. I. A., Mitteilungen des deutschen archäol.
Institutes. Athenische Abteilung.
M. I. R. — Römische Abteilung.
Mn., Mnemosyne, N. S.
N. F., Neue Folge.
N. J. Alt., Neue Jahrbücher für das classische
Altertum.
Ph., Philologus, N. F.
R., Revue.
R. arch., Revue archéologique.
R. E. A., Revue des études anciennes.
R. E. G., Revue des études grecques.
R. num., R. numismatique.
R. Ph., Revue de philologie, N. S.
Rh. M., Rheinisches Museum, N. F.
S. A. F., Société nationale des Antiquaires de
France.
S. M. Ak., Sitzungsberichte der philos.-philol.
und histor. Classe der Bayrischen Akademie
der Wissenschaften, zu München.
S. Pr. Ak., Sitzungsber. d. k. Preuss. Ak. der W.
S. W. Ak., Sitzungsber. der Wiener Ak. d. W.
W. St., Wiener Studien.
Z., Zeitschrift.

I. — GÉNÉRALITÉS. — MÉLANGES. — PÉDAGOGIE.

- Bibliotheca philologica classica. Volume XXXIII, 1906. Lipsiae, Reisland, 336 p.
- MOMMSEN, Th.**, Gesammelte Schriften. IV. Bd. : Historische Schriften I. Bd.
Berlin, Weidmann, VIII, 566 p. 12 M.
- NABER, S. A.**, Caroli Gabrielis Cobet operum conspectus. (Mn., XXXIV, 4,
p. 430-445.)
- Philologiae novitates, Bibliographie neuer Erscheinungen aller Länder aus der
Sprachwissenschaft und deren Grenzgebieten. 2. Jahrg., 1906, Heidelberg,
Ficker.

Revue des revues et publications d'Académies relatives à l'antiquité classique, publiée sous la direction d'A. Krebs. Fasc. publiés en 1905. (R. Ph., 1906.)

ROTT, J., Gedanken über Hellas und Rom. (Mitteil. d. Vereins Deutscher Mittelschullehrer in Nordböhmen und d. Ver. Deutsche Mittelschule in Mähren, iv, 3-4, p. 83-89.)

SCHNEIDECK, H., Ungedruckte Briefe H. Schliemanns. (Deutsche Rundschau, 1906, Juni.)

Pédagogie.

ARNIM, H. von, Ueber den Bildungswert des griechischen Unterrichts. (Z. f. d. oesterr. Gymnasien, 1906, 5, p. 415-416.)

BROWNE, H., Handbook of Greek composition, with exercises for junior and middle classes. 7th ed. enlarged. London, Longmann, 1907. 3 sh.

CYPRIEN, Abrégé synthétique des syntaxes française, latine et grecque. Lille, Desclée et Brouwer, 31 p.

ERDENBERGER, G., Ueber den Betrieb der toten und lebenden Sprachen in unseren Gymnasien. (N. J. Alt., 1907, 2, 2. Abt., p. 99-101.)

FEUCHT, P., Griechische Monodramen als Lehrmittel. II. (Lehrproben u. Lehrgänge, 87. Heft.)

GROOTE, M. von, Gymnasialunterricht und Archäologie. (Jahrb. d. D. arch. Instit., XXI, 1; Arch. Anz., p. 61.)— Voir aussi *ibid.*, 3, p. 267-270.

HUCKERT, E., Die Erdkunde Griechenlands und Italiens im Geschichtsunterricht. (Z. f. d. Gymnasialw., 1906, 4, p. 221-222.)

HUEMER, K., Der Geist der altklassischen Studien und die Schriftstellerwahl bei der Schullektüre. Wien, Fromm, 1907, vii, 79 p. 1 M., 35 Pf.

KAEGI, A., Griechisches Übungsbuch. 3. Tl. Zusammenhängende deutsch-griechische Übungsstücke. Berlin, Weidmann, vi, 203 p. 2 M.

KLEMENT, K., Die griechische Grammatik im Obergymnasium. (Z. f. d. oesterr. Gymnasien, 1906, 4, p. 362-372.)

LEHMEN, A., Lehrbuch der Philosophie und Aristotelisch-scholastischer Grundlage zum Gebrauche an höheren Lehranstalten und zum Selbstunterricht, III. Bd.: Theodicee, 2. verbess. u. vermehrt. Aufl. Freiburg i. Br., Herder, xiii, 276 p. 3 M., 40 Pf.

MARCHANT, E. C., Greek Reader. Vol. II. Selected and adapted with English notes from Prof. von Wilamowitz-Moellendorff's « Griechisches Lesebuch ». Oxford, Clarendon Press, 102 p. 2 sh.

PAGOT, C., Sept langues (gr., lat., fr., esp., ital., allem., angl.) enseignées en même temps par la grammaire comparée et par l'étymologie. Avec une préface sur l'enseignement des langues. T. I. Paris, 6, R. Herran, xiv, 93 p. 3 fr. 50 c.

PETER, H., Die idealisierte (stilisierte) Geschichte des griechischen Altertums auf dem humanistischen Gymnasium. (N. J. Alt., 1906, 4; 2. Abt., p. 218-229.)

PHILIPPIDE, A., Altgriechische Elemente im Rumanischen. Halle, Niemeyer, 1905, 14 p.

PRZYGODE, A., und **E. ENGELMANN**, Griechischer Anfangsunterricht im Anschluss an Xenophons Anabasis. (Xenophon-Grammatik.) I. Teil. 2. vermehrt. und verbess. Aufl. Berlin, Herbig, 1907, viii, 176 p. Geb. 3 M.

REMY, E., Le maintien de la langue grecque au programme de l'enseignement moyen. (B. bibliogr. et pédagog. du Musée Belge, X, 8-9, p. 320-337.)

ROETHE, G., Humanistische und nationale Bildung. Eine historische Betrachtung. Vortrag. Berlin, Weidmann, 35 p.

ROUSE, W. H. D., A first Greek course. London, Blactri, 180 p. 2 sh. 6 d.

RZACH, A., Das Studium des Griechischen in seiner Bedeutung für Bildung und Unterricht. Prag, 1904, 32 p.

- SACHSE, G.**, Griechische Grammatiken und Uebungsbücher. Besprechungen. (Monatschr. f. höh. Schulwesen, V, 6, p. 334-336.)
- SCHENKL'S, K.**, Uebungsbuch zum Uebersetzen aus dem Deutschen ins Griechische für die Klassen des Obergymnasiums. Bearbeitet von H. Schenkl und Fl. Weigel. II, gänzlich umgearbeitete Auflage. Wien, F. Tempsky, 104 $\frac{1}{2}$ p. 4 kr. 60 h.
- SCHLEGL, G.**, Griechisches Schreibheft. Wien, Hölder, 1907, 24 p. 60 Pf.
- SMITH, W.**, Initia graeca. Part. 1: A first Greek Course. New and revised ed. London, Murray, 216 p. 3 sh. 6 d.
- WAGNER, R.**, Der griechische Geschichtsunterricht im Gymnasium der Gegenwart. (N. J. Alt., 1906, 1, 2. Abt., p. 30-43.)
- WELLER, K.**, Die Geschichte des humanistischen Schulwesens in Württemberg. (N. J. Alt., 1907, 3, 2. Abt., p. 156-174.)

Biographies de savants.

- DIETERICH, A.** (Signé A. D.), Hermann Usener. Nekrolog. (A. Rel., VIII, 3-4, p. I-XI.) 1 Porträt.
- RUELLE, C. E.**, Paul Tannery. Nekrolog. (Bursian's Jahreshb., 1906, 2-3, 4. Abt., p. 46-48.)
- SCHWARTZ, Ed.**, Rede auf Hermann Usener. (Götting. Nachricht.; Geschäftliche Mitteilgn., 1906, Heft 1.) Berlin, Weidmann, 12 p. 40 Pf.
- Wilhelm von Christ. Nekrolog. (Archiv f. lat. Lexicogr., XIV, 4, p. 610-611.)

II. — HISTOIRE LITTÉRAIRE. — PHILOGIE.

- APELT, O.**, Kritische Bemerkungen. [Zu Clemens Alexandrinus hrsg. von O. Stählin. — Fragmente der Stoiker hrsg. von Arnim. — Plutarch, Moralia. — Aristoteles Nicomach. Ethik und Poetik.] Progr. Iena, 22 p.
- ARNOLDT, B.**, Textkritischen Bemerkungen zu griechischen Dichtern und Prosaikern. In Festschrift der 48. Versammlg. deutscher Philologen u. Schulmänner in Hamburg, dargebracht von dem Lehrerkollegium des kgl. Christianeums in Altona.
- BLAYDES, Fr. H. M.**, Analecta tragica. Halle, Buchhdlg. d. Waisenhauses, III, 156 p.
- BOITEL, J.**, et **E. JOLIVET**, Littératures anciennes. Extraits traduits des plus grands écrivains de la Grèce et de l'Italie anciennes, reliés par une petite histoire des littératures anciennes et des analyses. Publiés avec des notes. Paris, Hachette, in-16, II, 484 p. 4 fr.
- CAPPS, E.**, Epigraphical problems in the history of the Attic comedy. (Am. J. of philol., XXVIII, 2, p. 179-199.)
- CONDOS, Διορθωτικὴ** ('Επετηρίς de l'Université d'Athènes, 1905-6.)
- CRUSIUS, O.**, Studien zur griechischen Epen- und Hymnendichtung. I. Sagenverschiebung. (S. M. Ak. München, G. Franz, p. 749-802.)
- ELDERKIN, G.**, Wicker, Aspects of the speech in the later epic. Diss. Baltimore, Furst Co., 1906, 49 p.
- FREUND, W.**, Triennium philologicum, oder Grundzüge der philologischen Wissenschaften für Studierende und Freunde der klassischen Philologie bearbeitet. 3. vollständig umgearbeitete Auflage. I. Abteilg., 4. u. 5. Heft. Stuttgart, Violet, IV, p. 241-422. 6 M.

GIURLANDA. — Voir SECTION XI.

GROSS, J., Schiller und die Antike. Progr. Kronstadt, 1905, 12 p.

HAHN. — Voir SECTION X.

HAVELL, H. L., Stories from Greek tragedy. London, Harrap, 256 p.

HEADLAM, W. G., Emendations and explanations: Aeschylus, Plato, Orphica, Pindar, Alexander Aetolus, Synesius, Dion Chrysostom, fragments of comedy, etc. (J. of Philol. nr. 60, p. 290-319.)

HERSMAN, A. B. Studies in Greek allegorical interpretation. I : Sketch of allegorical interpretation before Plutarch. II : Plutarch. Chicago, The blue Sky Press, 1906, 64 p.

JORET, Ch., Trois lettres inédites de Villoison à Fr.-A. Wolf. (R. E. G., nr. 86, p. 394-409.)

KLUSSMANN, R., Philologische Programmabhandlungen, 1905. II. (Berl. ph. Woch., 1906, nr. 15, p. 419-422; nr. 18, p. 572-575; nr. 19, p. 605-607).

KOEHLE, W., Geschichte des literarischen Lebens vom Altertum bis auf die Gegenwart in den Grundzügen dargestellt. I. Teil : Grundlegung. 1. Halbbd. mit 8 Taf. Gera-Untermhaus, Koehler, xvi, 108 p. 2 M. 50 Pf.

Meisterwerke der griechischen Literatur in deutscher Uebersetzung f. Lehranstalten ohne griechischen Unterricht u. f. gebildete Laien, hrsg. von G. Michaelis I. Tl. : Prosaiker. Gotha, F. A. Perthes, 1907, xix, 292 p.

Geb. 3 M. ; in Geschenkb. 4 M. 50 Pf.

MEYERSAHM. — Voir SECTION V, XÉNOPHON.

MUELLER, J., Das Bild in der Dichtung. Philosophie und Geschichte der Metapher. 2. Bd. Die griechische Metapher. München, Strassburg, Bongard, v, 241 p.

MURRAY, G., The Rise of the Greek Epic. Oxford, Clar. Press, 1907, 283 p.

NILSSON. — Voir SECTION XI.

OLDENBERG, H., Indische und klassische Philologie (N. J. Alt., 1906, 1, 1. Abt., p. 1-9.)

PASQUALI, G., Studi recenti sulla commedia attica. (At. e R., nr. 90-91, p. 192-198.)

PISCHINGER, A., Das Vogelnest bei den griechischen Dichtern des klassischen Altertums. Ein dritter Beitrag zur Würdigung des Naturgefühls in der antiken Poesie. Tl. I. Progr. Ingolstadt, 51 p.

SCHUBART, W., Das Buch bei den Griechen und Römern. Eine Studie aus der Berliner Papyrussammlung, 1907.

SETTI, G., La Grecia letteraria nei « Pensieri » di Giacomo Leopardi. Livorno, R. Giusti, x, 302 p.

SIECKMANN, E., De comoediae atticae primordiis. Diss. Göttingen, 61 p.

SUESS, W., De personarum antiquae comoediae atticae usu atque origine. Diss. Giessen, 133 p.

THOMAS, R., Emmanuel Geibel, als Uebersetzer altklassischer Dichtungen. (N. J. Alt.; 1. Abt., 1906, 3, p. 187-223.)

TSEKIDIS, G. D., Διορθώσεις εἰς Ἑλληνικὰς συγγραφαίς. T. A', τεύχος α'. Athènes, 160 p.

VAHLEN, J., Miscellanea critica in locos quosdam scriptorum graecorum. Ind. lect. Berlin, in-4, 13 p.

VILLOISON, d'Anse de. — Voir JORET.

WILAMOWITZ-MOELLENDORFF, U. von. Histoire de la littérature et de la langue grecques. [Fragment] (R. Ph., 1906, 2, p. 86-89.)

WILLEM, A., Gorgias et l'hiatus en prose. (R. de l'I. P. en Belgique, II, 2-3, p. 90-93.)

WOLF, H., Klassisches Lesebuch. Eine Einführung in das Geistes-u. Kultur-

leben der Griechen und Römer in Uebersetzungen ihrer Klassiker. I. Teil : Homers Ilias und Odyssee nebst einigen Proben, aus der lyr. u. dram. Dichtung der Griechen. 198 p.; II. Teil : Griechische Geschichtschreiber, Philosophen u. s. w. und röm. Schriftsteller, p. 199-432. Weissenfels, Schirdewahn.

WLAŠSIWANOPULOS-BRASCHOWANOFF, G., Richard Wagner und die Antike. Ein Beitrag zur kunstphilosophischen Weltanschauung R. Wagners, Diss. Erlangen, 1905, 94 p.

III. — PHILOSOPHIE.

AALL, A., Sokrates Gegner oder Anhänger der Sophistik? (Philos. Abhandlgn. f. Heinze, p. 1-13.)

ALBERTI, C., Der Weg zur Menschheit. Bd. I : Von Osiris bis Paulus. Berlin, Vita, xv, 649 p. 8 M.

ALSTON, L., Stoic and christian in the second century. A comparison of the ethical teaching of Marcus Aurelius with that of contemporary and antecedent christianity. London, 1906, Longmans, 158 p. 3 sh.

BLANC, E., Dictionnaire de philosophie ancienne, moderne et contemporaine. Paris, Lethielleux, xvi, 1248 colonnes.

BROCKDORFF, C. von, Die Geschichte der Philosophie und das Problem ihrer Begreiflichkeit. Hildesheim, Lax, xi, 98 p., mit Abb. u. 2 Taf. 3 M.

CAUER, P., Palestra vitae, Das Altertum als Quelle praktischer Geistesbildung. 2. vielfach verbess. u. vermehr. Aufl. Berlin, Weidmann, 1907, xi, 160 p. 3 M. 60 Pf.

CROENERT, W., Kolotes und Menedemos. Texte und Untersuchungen zur Philosophen- und Literaturgeschichte. (Stud. z. Paläogr. u. Papyruskunde hrsg. von Wessely, nr. 6.) Leipzig, Avenarius, iv, 184 p.

DAURIAE, L., Un historien de la philosophie grecque : Th. Gomperz. (R. philos., juillet 1906.)

DAVIDSON, W., The Stoic creed. Edinburgh, T. Clark, 1907, p. in-8°, xxiv, 274 p.

DOWALL, K. A., Pythagoras. (Papers of the British School at Rome, vol. III.)

FALTER, G., Beiträge für Geschichte der Idee. I. Tl. : Philon und Plotin. (Philos. Arbeiten, hrsg. von Cohen u. Natorp, I. Bd. 2 H.) Gieszen, Töpelmann, 66 p. 1 M. 20 Pf.

FREYTAG, W., Die Entwicklung der griechischen Erkenntnistheorie bis Aristoteles, in ihren Grundzügen dargestellt. Halle, Niemeyer, 1905, iv, 126 p. 3 M.

GOMPERZ, H., Die deutsche Literatur über die Sokratische, Platonische und Aristotelische Philosophie, 1901-1904. (A. f. G. Ph., XII, 3, p. 411-425.)

— Griechische Denker. Eine Geschichte der antiken Philosophie. 3. Bd., 1. Lfg. Leipzig, Veit, p. 1-96. 2 M.

GUYOT, H., L'infinité divine depuis Philon le Juif jusqu'à Plotin (1^{er} siècle av. J.-C. — 3^e s. ap. J.-C.) Avec une introduction sur le même sujet dans la philosophie grecque avant Philon le Juif. Paris, Félix Alcan, 260 p.

HEIDEL, W. A., Qualitative change in presocratic philosophy. (A. f. G. Ph., XII, 3, p. 333-379.)

HORNEFFER, E. und A., Das klassische Ideal. Reden und Aufsätze. Leipzig, Zeitler, vii, 329 p. 7 M. 50 Pf.

JOEL, K., Die Auffassung der kynischen Sokratik. (A. f. G. Ph., XII, 1, p. 1-24; — 2, p. 143-170.)

JONES, W. H. S., Greek morality in relation to institutions. Essay. London, Blackie, 196 p. 5 sh.

- JURANDIC, F.**, Prinzipien-geschichte der griechischen Philosophie. Agram, Trpinac, 1905, viii, 218 p. 2 M.
- KINKEL, W.**, Geschichte der Philosophie als Einleitung in das System der Philosophie. I. Bd. : Von Thales bis auf die Sophisten. Gieszen, Töpelmann, viii, 274 et 76 p. 4 M. 50 Pf.
- KUELPE, O.**, Anfänge psychologischer Aesthetik bei den Griechen. (Philos. Abh. f. Heinze, p. 101-127.)
- LANGHE, E.**, Socrates. (43. Heft der Gymnasialbibliothek.) 1907.
- LEHMEN.** — Voir SECTION I, *Pédagogie*.
- MARQUARD, M.**, Die pessimistische Lebensauffassung des Altertums. Diss. Erlangen, 1905, 34 p.
- PEARSON, A. C.**, Stoica frustula. (J. of philol., nr. 60, p. 214-222.)
- PETRONIEVICZ.** — Voir SECTION V, *ZÉNON*.
- Philosophische Abhandlungen f. M. Heinze zum 70. Geburtstage gewidmet von Freunden und Schülern. Berlin, Mittler u. Sohn, iii, 245 p. 5 M.
- PÖHLMANN, R.**, Sokratische Studien. (S. M. Ak., 1906, 1, p. 49-142.)
- REITZENSTEIN, R.**, Werden und Wesen der Humanität im Altertum. Rede. Strassburg, Heitz, 1907, 32 p. 1 M.
- ROUSE, W. H. D.**, Words of the ancient wise, from Epictetus and Marcus Aurelius. London, Methuen, 370 p. 3 sh. 6 d.
- RYNER, H.**, Les premiers Stoiciens. (Suppl. aux « Cahiers de l'Université populaire ».) 23 p.
- SCHMID, W.**, Bericht über die Literatur aus den Jahren 1901-1904 zur zweiten Sophistik. Rednerische Epideiktik, Belletristik. (Bursian's Jahrb., 1906, 4-6, 1. Abt., p. 220-300.)
- SCHMIDT, H.** — Voir SECTION XI.
- SCHNEIDER, G.**, Der Idealismus der Hellenen und seine Bedeutung für den gymnasialen Unterricht. Progr. Gera, Kanitz, 44 p. 1 M.
- Philosophie, in ihren wesentlichen Zügen durch ausgewählte Abschnitte aus seinen Schriften dargestellt. (Bücher der Weisheit u. Schönheit, hrsg. v. J. E. Fr. von Grotthuss. Buchschmuck von Fr. Stassen, II. Serie.) Stuttgart, Greiner u. Pfeiffer, 1907, iv, 204 p. 2 M. 50 Pf.
- WIRTZ, J.**, Die Lehre von der Apolytrosis. Untersucht nach den hl. Schriften u. den griech. Schriftstellern bis auf Origenes einschliesslich. Diss. Trier, Paulinus-Druckerei. 2 M.

IV. — SCIENCES. — MÉDECINE.

- BAGGE, L. M.**, The early numerals. (Cl. R., XX, 5, p. 259-267.)
- BERTHELOT, M.**, Archéologie et histoire des sciences, avec publication nouvelle du papyrus grec chimique de Leyde et impression originale du Liber de Septuaginta de Geber. (Extr. des Mém. de l'Ac. d. Sc.) Paris, Gauthier-Villars, in-4°, 382 p., fig. 12 fr.
- GAUCKLER.** — Voir SECTION XIII.
- GRIMALDI, A. B.**, A catalogue of zodiacs and planispheres, originals and copies, ancient and modern, extant and non-extant from B. C. 1320 to A. D. 1900. London, Gall et Inglis, 1905, viii, 176 p.
- HILDEBRANDT, R.**, Rhetorische Hydraulik. (Ph., XIX, 1, p. 425-463.)
- KRUEGER, E.** — Voir SECTION XIII.
- MOLLET**, La médecine chez les Grecs avant Hippocrate (440 av J.-C.) (Biblioth. des curiosités et singularités médicales.) Paris, Maloine, in-18, 296 p.

- NEUBURGER, M.**, Geschichte der Medizin (in 2 Bdn.) Stuttgart, Enke, VIII, 408 p. 9 M.
- NOTTHAFT, A. F. von**, Die Legenden von der Altertums-Syphilis. Medizinische und textkritische Untersuchungen. (Festschrift für Rindfleisch.) Leipzig, Engelmann, 1907, VIII, 230 p. 4 M.
- OPPENHEIM, S.**, Das astronomische Weltbild im Wandel der Zeit. (Aus Natur- und Geisteswelt, Sammlg. wissenschaftsgemeinverst. Darstellgn., Bd. 110.) Leipzig, Teubner, IV, 164 p. 1 M.
- PISCHINGER.** — Voir SECTION II.
- ROSCHER, W. H.** — Voir SECTION XI.
- SCHMIDT, M. G. P.**, Zur Entstehung und Terminologie der elementaren Mathematik (Kulturhistorische Beiträge zur Kenntnis des griechischen u. röm. Altertums, 1. Heft.) Leipzig, Dürr, V, 134 p. 2 M. 40 Pf.
- STRUNZ, F.**, Die Chemie im klassischen Altertum. Beitrag zur Geschichte der Chemie. (Vorträge und Abhandlg., hrsg. von der Leo-Gesellschaft, 23. Bd.) Wien, Mayer, 25 p. 50 Pf.
- SUDHOFF, K.**, Ein neues, ärztliches Gutachten aus Papyrusfunden. (Mitteilgn. z. Gesch. d. Medizin und d. Naturwiss., 1906, 1).
- TANNERY, P.**, Programme d'un cours d'histoire des Sciences (1892), p. p. *Jules Tannery*. (R. du mois, 1907.) T. à p.
- TITTEL, K.**, Mathematik, Mechanik und Astronomie, 1902-1905. (Bursian's Jahreshb., 1906, 4-6, 1 Abt., p. 113-219.)
- VANKI**, Histoire de l'astrologie. Paris, Biblioth. Chacornac, 162 p. 5 fr.
- VERTESY, D.**, Gezahmte Schwalben im Altertum? (Berl. ph. Woch., 1907, nr. 8, p. 255-256.)

V. — AUTEURS GRECS

(y compris les Byzantins.)

AGAPET.**Bellono. Ant.**, Agapeto diacono e la sua Scheda regia. Bari, Avellino, 162 p.

ALCIPHON. Hetaerenbriefe. Nebst ergänz. Stücken aus Lucian, Aristaenet, Philostratus, Theophylactus, der Anthologie und der Legende. Uebersetzt und mit einer Einleitung versehen, von *H. W. Fischer*. (Kultur-historische Liebhaber-Bibliothek, 8. Bd.) Leipzig, Rotbarth, in-16, 203 p. 5 M.

Gapek, J. L., O Alkifronovi a jeho epistolach. II. (Compte rendu dans Listy filol., 1907, 1.)**ALEXION.****Berndt, R.**, De Charete, Chaeride, Alexione grammaticis eorumque reliquiis. Pars posterior. Alexionis grammatici quae supersunt. Progr. Lyck, 90 p.**AMPHILOCHIUS.****Ficker, G.**, Amphiloichiana. I. Teil. Leipzig, Barth, VI, 309 p.**Holl, K.**, Amphiloichius von Ikonium im Verhältnis zu den drei grossen Kappadoziern dargestellt. Tübingen und Leipzig, Mohr, 1904, VII, 266 p.

ANACRÉON. Anacreon, translated by *Th. Stanley*. Preface and Notes, by *A. H. Bullen*. Ill. by *J. R. Weguelin*. London, Bullen, in-12, 118 p. 6 sh.

ANAXIMÈNE de Lampsaque.**Koerte, A.**, Anaximenes von Lampsakos als Alexanderhistoriker. (Rh. M., LXI, 3, p. 476-480.)**Nitsche, W.**, Demosthenes und Anaximenes. Eine Untersuchung. (Z. f. Gymnasialw., 1906.) Berlin, Weidmann, p. 73-184. 2 M.

ANDOCIDE. Andocidis orationes. Edidit *Fr. Blass*. Ed. tertia correctior. Lipsiae, Teubner, 1906, in-16. (Biblioth. Teubneriana.) XXII, 124 p. 1 M. 40 Pf.; geb. 1 M. 80 Pf.

ANONYMES. Koptisch-gnostische Schriften. Hrsg. von *K. Schmidt*. I. Bd. :

Die Pistis Sophia. — Die beiden Bücher des Jeû. — Unbekanntes altgnostisches Werk. Leipzig, Hinrichs, xxvii, 410 p. 43 M. 50 Pf.

Bidez, J., Fragments d'un philosophe et d'un rhéteur grec inconnu. (R. Ph., 3, p. 161-172.)

Böhlenblust, G., Beiträge zum Topos περί φιλίας. Diss. Berlin, 1905, 48 p.

Croenert, W., In fragmenta libelli qui ab Hippomacho incipit adnotationes criticae. (Rh. M., LXI, 4, p. 630-633.)

Geffcken, J., Zwei griechische Apologeten. (Sammlg. wissenschaftl. Kommentare zu gr. u. röm. Schriftstellern.) Leipzig, Teubner, xliii, 333 p. 10 M.

Grégoire, H., Note sur un nouveau manuscrit de la vie d'Euthyme. (B. C. H., 1906, 6-8, p. 481-482.)

Hohmann, E., Der Verfasser der anonymen Isokratesbiographie. (Gymnasium, 1906, nr. 7, p. 229-234.)

Schmid, W., Ein übersehenes Citat aus einem griechischen Troiaroman. (Ph., XIX, 4, p. 558-566.)

Sudhaus, S., Der Mimus von Oxyrhynchos. (H., 1906, 2, p. 247-277.)

ANTHOLOGIA. *Veniero, A.*, I poeti dell' Antologia Palatina; secolo III a. C. Vol. I, parte 1 : Asclepiade, Callimaco, Dioscoride, Leonida Tarentino, Posidippo. Testo, versione e commento. Con introduzione su la genesi di l'epigrammo epidittico ed erotico. Ascoli, Cesari, 1905, cxi, 270 p. 1. 5.

Anthologia graeca. Select epigramms fr. Greek Anthology. Edited with revised Text, Transl., Introd. and Notes, by *J. W. Mackail*. London, Longmans, 14 sh.

— Voir **ALCIPHON**.

Kiefer, O., Liebesgedichte aus der griechischen Anthologie. Mit Benutzung älterer Uebersetzungen hrsg. und eingeleitet. (Die Fruchtschale. Eine Sammlung, X. Bd.) Mit 8 Abb. nach antiken Bildwerken. München, Piper, p. in-8, xxi, 242 p. 3 M.

ANTIPHON. L'Apologie d'Antiphon ou λόγος περί μεταστάσεως d'après des fragments inédits sur papyrus d'Egypte, avec un fac-similé, par *J. Nicole*. Genève, Georg, 1907, 55 p.

Richards, H., Notes on Greek orators. I : Antiphon. (Cl. R., XX, 3, p. 448-453.)

ANTISTHÈNE.

Pohlenz, M., Antisthenicum. (H., 1907, 1, p. 157-159.)

APOLLODORE.

Vollgraaf, G. G., Ad Apollodori Bibliothecam. (Mn., XXXV, 2, p. 127-129.)

APOLLODORE de Carystus.

Warren, M., A new fragment of Apollodorus of Carystus. (Classical Philol., I, 1, p. 43 et ss.)

Wessner, P., Ueber neue Donathandschriften und ein neues Apollodorfragment. (Berl. ph. Woch., 1906, nr. 24, p. 765-768.)

APOLLONIUS DYSCOLE.

Maas, P., Zu συναλ(ε)υφή = συναλοειφή (vgl. Sp. 733). (Berl. ph. Woch., 1906, nr. 29 p. 925.)

APOLLONIUS de Tyane.

Mead, G. R. S., Apollonius de Tyane, le philosophe réformateur du 1^{er} siècle de notre ère. Étude critique des seuls documents qui existent sur la vie d'Ap. de T. Exposé des différentes opinions concernant ce philosophe. Aperçus sur les associations religieuses et sur les communions du 1^{er} siècle de notre ère. Influence possible de la pensée hindoue sur la pensée grecque. Trad. de l'anglais. Paris, Publications théosophiques, 10, R. S^t-Lazare, in-18 jésus, 216 p. 3 fr.

Meyer-Kraemer, R., Apollonius von Tyana, der Magus aus Osten. (Monatsh. der Comenius-Gesellschaft, XV, 1.)

Whittaker, T., Apollonius of Tyana; other essays. London, Sonnenschein, 220 p. 3 sh. 6 d.

Wundt, M., Apollonius von Tyana. Prophetie und Mythenbildung. (Z. f. wiss. Theol., N. F., Xiv, 3, p. 369-366.)

ARCHIMÈDE. *Heiberg, J. L.*, Eine neue Archimedeshandschrift. (H., 1907, 2, p. 235-303.) 4 Taf.

Archimède, Des Théorèmes mécaniques ou De la Méthode (Ephodiques), traité nouvellement découvert et publié par *M. Heiberg*, traduit en français pour la première fois, complété et annoté par *Th. Reinach*. Introduction par *P. Pain-*

levé. (Extr. de la R. générale des sc., nos des 30 nov. et 15 déc. 1907.) Paris, Colin, 1907, 91 p. 1 fr.

Eine neue Schrift des Archimedes, von *J.-L. Heiberg* und *H.-G. Zeuthen.* (Aus Bibliotheca mathematica, 3. Folge, VIII. Bd.) Leipzig, Teubner, 1907. (Texte et traduction allemande par *J.-L. H.*; Commentaire par *H.-G. Z.*)

ARISTARQUE.

Hofmann, Ph., Der Becher des Nestor, Rekonstruktionsversuch Aristarchs. (Bl. f. bayr. Gymn., 1906, 3-4, p. 265-267.)

Römer, A., Einige Interpolationen der Odyssee und Aristarch. (Rh. M., LXI, 3, p. 313-343.)

ARISTÉNÈTE. — Voir **ALCIPHON.**

ARISTIDE.

Beecke, E., Die historischen Angaben in Aelius Aristides' Panathenaios auf ihre Quellen untersucht. Diss. Strassburg, Trübner, 1907, 74 p.

Domaszewsky, A. von. Beiträge zur Kaisergeschichte. I. Die Dakerkriege Trajans auf den Reliefs der Säule. II. Die Rede des Aristides εις βασιλέα. (Ph., N.F., XIX, 3, p. 321-356.)

ARISTOPHANE. Scènes choisies. Traduction nouvelle publiée avec une introduction et des notes, par *L. Bodin* et *P. Mazon.* Paris, Hachette, in-16, XLV, 193 p.

The Birds, acted at Athens at the Great Dionysia B. C. 414. Greek text revised by *B. B. Rogers.* London, Bell. 10 sh. 6 d.

The Frogs, Introduction and notes by *T. G. Tucker.* London, Macmillan. 3 sh. 6 d.

Allègre, Aristophane, Chevaliers, 537-540. (R. E. G., nr. 85, p. 299-303.)

Bryant, A. A., Boyhood and youth in the days of Aristophanes (Harvard Studies, XVIII p. 73-122.) 48 p.

Cary, E., Victorious and codex Γ of Aristophanes. (Trans. of Am. philol. Assoc., XXXVII, p. 190-216.) T. à p.

— The manuscript traditions of the « Acharnenses ». (Harv. St., XVIII, p. 157-211.) T. à p.

Cesareo, P., Aristofane è fonte storica? Proemio a una serie di lecture Aristofanee. (Riv. di stor. ant., N. S., X, 2, p. 241-256.)

Elliot, R. T., Aristophanes, Acharnians 1093 and 1095. (J. of philol., LX, p. 223-224.)

Kent, R. G., When did Aristophanes die? (Cl. R., XX, 3, p. 153-155.)

Leeuwen, J. van, Ad Ar. Ran. 27. (Mn., XXXIV, 2, p. 174.)

— Ad Ar. Ach. 504 et Nub. 559. (Ibid., p. 180.)

— Ad Scholia Aristophanica. (Ibid. XXXV, 2, p. 126-142.)

— Ad Aristoph. Pacis 73 Scholion (Ibid., p. 271-273.)

Blvoiro, A., Le figure di Socrate in Aristofane. (Contin.) (Class. e Neolat., II, 1, 2.)

Romagnoli, E., Origine ed elementi della commedia d'Aristofane. (Studi ital. di filol., vol. XIII.)

Stemplinger, E., Aristophanes und die « politische Wochenstube » von R. Prutz. Eine literarhistorische Studie. (Bl. f. bayr. Gymn., 1906, 5-6, p. 369-381.)

Tyszkiewicz, M., Pensées d'Aristophane, Platon, Aristote, Pascal, Rousseau, Voltaire, Danton, Robespierre, J. de Maistre, Goethe, Herder, etc. sur la démocratie et la doctrine socialiste, réunies et publiées par *M. T.* Paris, Chenevier, in-16, 80 p.

Walker, R. J., « Doric » futures. Aristophanes and Plato. (Cl. R., XX, p. 212-213.)

White, J.-W., The manuscripts of Aristophanes (Class. philol., I, 1, p. 1 et ss.) Chicago Univ. Press, Leipzig, Harrassowitz, 90 p.

— Les vers d'Aristophane. (Class. philology, I, 1.)

Willems, A., Aristophane, Cavaliers, 537-540. (R. E. G., nr. 86, p. 383-388.)

Wuest, E., Ueber Fremdwörter bei Aristophanes (Bl. f. Bayr. Gymn., 1906, 3-4, p. 241-250.)

ARISTOTE. The Works of Aristotle translated into English under the editorship of *J. A. Smith* and *W. D. Ross.* Part I : Parva naturalia. Oxford, Clarendon Press.

Aristote, De anima, with translation, introduction and notes, by *R. D. Hicks.* Cambridge, University Press, 1907, LXXXIV, 626 p.

Auswahl, etc. 2. Teil : Ausw. aus Aristoteles, etc. — Voir PHILOSOPHES.

Divisiones quae vulgo dicuntur Aristoteleae. Praefatus edidit testimoniisque instruxit *H. Mutschmann*. Leipzig, Teubner, 1907, XLII, 76 p. (Biblioth. Teubneriana.) 2 M. 80 Pf.

Nicomachean Ethics. Pref. and explanatory notes, by *D. P. Chase*. London, Routledge, 350 p.

Poétique, trad. en polonais par *Z. Eckhart*. Sambor, 1905.

De Sensu and de Memoria, Text and translation, with introduction and commentary, by *G. R. T. Ross*. Cambridge, Univ. Press, 316 p. 9 sh.

Apelt. — Voir SECTION II.

Gomperz. — Voir SECTION III.

— Zur Syllogistik des Aristoteles. (A. f. G. Ph., XIII, 2, p. 171-172.)

Knoke, F. Begriff der Tragödie nach Aristoteles. Progr. Osnabrück, 83 p.

Kraus, O. Die Lehre von Lob, Lohn, Tadel und Strafe bei Aristoteles. Halle a. S. Niemeyer, 1905, x, 78 p. 2 M. 40 Pf.

Lindsay. — Voir PLATON.

Mauthner, Fr. Aristotle. (Illustrated Cameos of literature. London, Heinemann, 1907, in-16, 112 p. 1 sh. 6 d.)

Photiadis, P. S. Πρακτικὴ εἰς τὴν Ἀριστοτέλους Ἀθηνῶν πολιτείαν. (Ἀθηνῶν, XVIII, 1-2, p. 150-153.)

Schwans, W. Ueber die Idee des Tragischen und die Katharsis des Aristoteles. (Philos. Wochenschr. und Literaturzeitung, III, 3.)

Sentroul, G. L'objet de la métaphysique selon Kant et selon Aristote. Louvain, Institut. sup. de philos., XII, 240 p. 3 fr. 50 c.

Smily, J. G. Aristot. De Mem. 452 a 17-26. (Cl. R., XX, 5, p. 248-249.)

Taylor, A. E. Aristotle and his predecessors. London, K. Paul, 1907. 2 sh. 6 d.

Tyszkiewicz. — Voir ARISTOPHANE.

Wittneben, A. Das Perikleische Zeitalter in Aristoteles' Schrift vom Staate der Athener. Clausthal; Leipzig, Teubner, 1905, 38 p.

ARRIEN. Flavii Arriani quae exstant omnia. Edidit *A. G. Roos*. Vol. I, Alexandri Anabasin continens. Accedit tabula phototypica. Leipzig, Teubner, 1907, LIV-426 p. (Biblioth. Teubneriana.)

Pierleoni, G. In Arriani Nicomediensis de venatione symbolae criticae. (Bull. d. filol. class., XII, 12, p. 250-282.)

BABRIUS.

Ficus, M. Quid de Babrii poetae vita indagari possit quaeritur. Progr. Posen, Jolowicz 31 p. 1 M

BACCHYLIDE. Text edited by *R. C. Jebb*. [A reprint, for the use of schools, of the text only, from Sir Richard Jebb's large annotated edition published in 1905.] Cambridge, Univ. Press, 1907, 64 p. 1 sh. 6 d.

Blackeney, E. H. Bacchylides, V, 140 sqq. (Jebb) (Cl. R., XX, 2, p. 114-115.)

Housman, A. E. Bacchylideum. (Cl. R., XX, 2, p. 114-115.)

Taccone, A. Sulla data dell' ode di Bacchilide per Pitea eginese. (Bollett. d. filol. class. XII, 11, p. 253-255.)

— Voir SECTION XI.

Berliner Klassikertexte. — Voir SECTION VI, *Papyrologie*.

BESSARION.

Draeske, J. Zu Bessarion und dessen neuen Briefen. (Z. f. wissenschaftl. Theol., N. F., XIV, 3, p. 366-367.)

BIBLE et APOCRYPHES. Codices e Vaticanis selecti phototypice expressi jussu Pii PP. X, consilio et opera curatorum bybliothecae Vaticanae. Vol. IV : Bibliorum ss. graecorum codex Vaticanus 1209 (Cod. B) denuo phototypice expressus jussu et cura praesidium bybliothecae Vaticanae. Pars I : Testamentum vetus. Tom. II, p. 395-944. Mediolani, Hoepli. 320 lire.

- Old Testament in Greek, according to the text of Codex Vaticanus, supplemented from other uncial mss. With a critical apparatus containing the variants of the chief ancient authorities for the text of the Septuagint. Edited by *Alan England Brooke* and *Norman Mac Lean*. Vol. 1: The Octateuch; Part 1: Genesis. Cambridge, Univ. Press, in-4, 164 p. 7 sh. 5 d.
- Der Prophet Amos, hebräisch und griechisch hrsg. von *J. Meinhold* und *H. Lietzmann*, 32 p. 1 M.
- Novum Testamentum graece et latine. Textum graecum recensuit, latinum ex Vulgata versione Clementina adiunxit, breves capitulorum inscriptiones et locos parallelos uberioris addidit *Fr. Brantscheid*. 3. ed. critica recognita. Pars altera. Apostolicum. Freiburg i. Br., Herder, 1907, viii, 803 p. 2 M. 60 Pf.
- Novum testamentum graece et latine. Utrumque textum, cum apparatu critico ex editionibus et libris manu scriptis collecto, imprimendum curavit *Ed. Nestle*. Stuttgart, privilegierte Württembergische Bibelanstalt, in-16, xxx, 657 p., m. 5 farb. Karten. 3 M.
- Die Schriften des Neuen Testaments neu übersetzt und für die Gegenwart erklärt von *O. Baumgarten*, *W. Bousset*, *H. Gunkel*, *W. Heitmüller*, *G. Hollmann*, *A. Jülicher*, *R. Knopf*, *F. Koehler*, *W. Lueken*, *J. Weiss*. Hrsg. von *Joh. Weiss*. Erster Band. Die drei älteren Evangelien. Die Apostelgeschichte. Göttingen, Vandenhoeck u. Ruprecht, vi, 484, 128 p.
- 2. verbess. und verm. Aufl. I. Bd. *Ibid.* vi, 704 p. 9 M. 60 Pf.
- St John's Apocalypse. Greek text with introduction, notes and indices, by *H. B. Swete*. London, Macmillan, 552 p. 15 sh.
- Epistles of Paul the Apostle to the Colossians and to Philemon. Explained by *H. J. C. Knight*. London, Methuen, 1907, 220 p. 2 sh.
- Paul the Apostle. Epistles to the Colossians and to Philemon. Edited by *A. L. Williams*, with introduction and notes. Cambridge, Univ. Press, in-12, 282 p.
- St. Paul, Epistles to Ephesians. Greek text, with notes and addenda by the late *Broocke Foss Westcott*. London, Macmillan, 280 p. 10 sh. 6 d.
- Die Didache, mit kritischem Apparat, hrsg. von *H. Lietzmann*. 2. Aufl. [umbearb.] Bonn, Marcus u. Weber, 1907, 46 p. (Kleine Texte, etc. nr. 6.) 30 Pf.
- Agrapha. Ausercanonische Schriftfragmente. Gesammelt u. untersucht u. in 2. völlig neu bearb. durch alttestamentl. Agrapha verm. Aufl. hrsg. Mit 5 Registern. (Texte u. Untersuchn. zur Gesch. der altchristl. Literatur. Archiv f. die von der Kirchenväter-Commission der kgl. preuss. Ak. der Wiss. unternommene Ausg. der älteren christl. Schriftsteller. Hrsg. von *O. von Gebhardt* u. *A. Harnack*. N. F., XV. Bd., 3. u. 4. Heft; der ganzen Reihe XXX. 3/4.) Leipzig, J. C. Hinrichs, xvi, 426 p. 10 M.; geb 11 M.
- Kleine Texte für theologische Vorlesungen und Übungen, hrsg. von *H. Lietzmann*. Nr. 6-25. Bonn, Marcus u. Weber, in-16. Voir ci-dessus (die Didache) et ci-dessous (Lietzmann).
- Abbott, E. A.**, Joannine Vocabulary. A comparison of the fourth Gospel with those of the three. London, Black, 1905, xviii, 364 p. 15 sh. 6 d.
- Bartlet, V.**, The origin and the date of 2. Clement. (*Z. f. neutestam. Wiss.*, VII, 2.)
- Belsler, J.**, Einleitung in das Neue Testament. 2. verm. und verbess. Aufl. Freiburg i. Br., Herder, 1905, x, 888 p. 12 M.
- Budau.** — Voir SECTION VI, *Papyrologie*.
- Bruchstück eines neuen Evangeliums. (*Woch. f. klass. Philol.*, 1906, nr. 24, p. 670-671.)
- Burston.** — Voir SECTION X.
- Burkitt, F. C.**, The Gospel history and its transmission. Edinburgh, Clark, viii, 360 p.
- Clemen, G.**, Die Apostelgeschichte im Lichte der neueren Textquellen und historisch-kritischen Forschungen. Ferienkurs-Vorträge, Giessen, Töpelmann, 1905, 61 p. 1 M. 30 Pf.
- Die Entstehung des Neuen Testaments. (Sammlung Götschen Bd. 285.) Leipzig, Götschen, 167 p. 80 Pf.
- Deissmann, Ad.**, New light on the N. T. (Translated from the Author's mss. by *L. R. M. Strachan*. Edinburgh, Clark, 1907, p. in-8°, 128 p.

Gebhardt, H., Untersuchungen zu der Evangelienhandschrift 238. (Z. f. neutestam. Wiss., VII, 2.)

Green, S. W., Lessons in New Testament Greek. Secondary course, Exercises, reading lessons. London, Melrose, 158 p. 2 sh.

Harnack, A., Beiträge zur Einleitung in das Neue Testament. I. Lukas der Arzt, der Verfasser des dritten Evangeliums und der Apostelgeschichte. (Eine Untersuchung zur Gesch. der Fixierung der urchristlichen Ueberlieferung.) Leipzig, Hinrichs, vi, 160 p. 3 M. 50 Pf.

— Ueber die Zeitangabe in der Apostelgeschichte des Lukas. (S. Pr. Ak., 1907, 21, p. 376-399.)

Hatch, E., A concordance to the Septuagint and the other Greek versions of the Old Testament. Fasc. II. Oxford, Clar. Press. 16 sh.

Hatch, E., u. **H. A. Redpath**, A concordance to the Septuagint and the other Greek versions of the Old Testament. Oxford, Clar. Press, 2 vol. in-4, 137 sh. 6 d. Ditto Supplement, 1 vol., 40 sh. Complete work in 3 vols., 168 sh.

Helbing, R., Grammatik der Septuaginta. Laut- und Wortlehre. Göttingen, Vandenhoeck u. Ruprecht, 1907, xviii, 149 p. 7,50.

Hilgenfeld, A. J. Wellhausen und die synoptischen Evangelien. (Z. f. wissenschaftl. Theol., N. F., XIV, 2, p. 193-238.)

— Noch einmal die neuesten Logia-Funden. (Ibid., p. 270-273.)

Jackson, H. L., The fourth Gospel and some recent German criticism. Cambridge, Univ. Press, xiv, 247 p.

Jaquier, E., History of the books of the New Testament. Authorised translation from the French by *J. Duggan*. Vol. 1: St Paul and his Epistles. London, K. Paul, 1907, 350 p. 7 sh. 6 d.

Jahn, G., Das Buch Daniel nach der Septuaginta hergestellt, übersetzt und kritisch erklärt. Mit einem Anhang: Die Meshah-Inschrift, aufs neue untersucht. Leipzig, Pfeiffer, xxii, 138 p. 5 M.

Knabenbauer, J., Der Verfasser des 4. Evangeliums und Loisy. (Stimmen aus Maria Laach, 1905, p. 154-170.)

Kneucker, J. J., Der älteste bekannte Text zu unseren 4 Evangelien. I. (Protestant Monatshefte, X, 5.)

Knopf, R., Der Text des Neuen Testaments. Neue Fragen, Funde und Forschungen der neutestamentlichen Textkritik. (Vorträge der theol. Konferenz zu Gieszen, 25. Folge.) Gieszen-Töpelmann, 48 p. 1 M.

Kræll, M., Die Beziehungen des klassischen Altertums zu den heiligen Schriften des Alten und Neuen Testaments. Für die Freunde der antiken Literatur aus den Quellen dargestellt. I. Bd. 2. vollst. umgearb. u. verm. Aufl. Bonn, Georgi, 1907, xx, 232 p. 3 M.

Kuhn, A., Literarhistorische Studien zur Paraphrase des Johannes Evangeliums von Nomos aus Panopolis. (Jahresb. des Gymnasiums.) Kalksburg, N. Oe., 78 p.

Leipoldt, J., Geschichte des neutestamentlichen Kanons. I. Teil: Die Entstehung. Leipzig, Hinrichs, 1907, viii, 288 p. 3 M. 60 Pf.

Lietzmann, H., Symbole der alten Kirche ausgewählt. Bonn, in-16, 32 p. (Kleine Texte, etc., nr. 17-18). 80 P.

— Voir SECTION VI, *Papyrologie*, Griechische Papyri, etc.

Maclaren, A., Gospel according to St. Mark, chapters IX to XVI. 7 sh. 6 d.

Manen, W. C. van, Die Unechtheit des Römerbriefes. Aus der holland. Uebersetzung von *G. Schläger*. Leipzig, Strübing, VIII, 277 p. 4 M.

Meister, R. — Voir SECTION VIII.

Nestle, Eb., Christus, Michaël, Gabriel. (Berl. ph. Woch., 1906, nr. 12, p. 384-384.)

Pott, Aug., Der Text des Neuen Testaments nach seiner geschichtlichen Entwicklung. (Aus Natur- und Geisteswelt.) Leipzig, Teubner, IV, 108 p. 8 Taf. 4 M.

Preuschen, E., Zur Vorgeschichte des Evangelienkanons. Progr. Darmstadt, 1905, in-4, 24 p.

— Antilegomena, etc. 2. umgearb. und erweit. Aufl. Gieszen, Töpelmann, 1905, VIII, 216 p. 4 M. 40 Pf.

Rahfs, A., Der Text des Septuagintapsalters. Nebst einem Anhang: Griechische Psalterfragmente aus Oberägypten nach Abschriften von *W. E. Crum*. (Septuaginta-Studien, 2. H. brsg. von A. Rahfs. Göttingen, Vandenhoeck u. Ruprecht, 1907, 256 p. 8 M.

Round, D., The date of St Paul's epistle to the Galatians. London and Cambridge, Univ. Press, 1907, 80 p. 2 sh.

Scettler, A., Die paulinische Formel « Durch Christus » untersucht. Tübingen, Mohr, 1907, 82 p. 2 M. 40 Pf.

Schmidt, K., Der I. Clemensbrief in altkoptischer Uebersetzung. (S. Pr. Ak., 1907, 9, p. 154-164.)

Sedgwich, S. N., Story of the Apocrypha. Series of lectures on the books and times of the Apocrypha. London, in-12, 156 p. 2 sh.

Solltau, W., Brief oder Epistel? (N. J. Alt., 1906, 1; 2. Abt., p. 17-29.)

Souter, A., A study of Ambrosiaster. (Texts and Studies, VII, 4.) Cambridge, Univ. Press. XII, 267 p. 7 sh. 6 d.

Steinmann, A., Die Abfassungszeit des Galaterbriefes. Ein Beitrag zur neutestamentlichen Einleitung und Zeitgeschichte. Münster, Aschendorff, xviii, 200 p. 3 M. 60 Pf.

Wellhausen, J., Ἄρτον ἐκλασεν. (Z. f. neutestam. Wiss., VII, 2.)

— Erweiterungen und Aenderungen im vierten Evangelium. Berlin, Reimer, 1907, 38 p. 1 M.

Witt Burton, E. de. Of principles literary criticism and the synoptic problem. Chicago, Univ. Press, in-4. (Decennial publications of the Univ. of Chicago, vol. V.)

Wrede, W., Das literarische Rätsel des Hebraeabriefes. Mit einem Anhang über den literarischen Charakter des Barnabasbriefes.

Zanolli, A., Il codice dei « Proverbi » 158 Conv. Sopp. (Riv. di filol., XXXIV, 3, p. 467-471.)

CALLIMAQUE.

Dembitzer, Z., Ad Callimachi libellum de vita et moribus Gregoris Sanocei notulae. (Eos, XII, 1, p. 61.)

Hauvette, Am., Les Epigrammes de Callimaque (avec traduction française) (R. E. G., 1907. Paris, E. Leroux, 1907.

Miodonski, A., Ad Callimachum Geminianensem. (Eos, XII, 1, p. 47-51.)

(PSEUDO)-CALLISTHÈNE.

Ausfeld, Ad., Der griechische Alexanderroman nach des Verfassers Tode hrsg. von W. Kroll. Leipzig, Teubner, 1907, xii, 253 p.

KAMATÈRE, Jean.

L. Weigl, Johannes Kamateros, Εἰσαγωγή ἀστρονομίας. Ein Compendium griechischer Astronomie und Astrologie, Meteorologie und Ethnographie in politischen Versen, bearbeitet von L. W. : 1. Tl. Progr. Würzburg, 1907, 64 p.

CHARITON.

Castiglioni. — Voir LONGUS.

CLÈMENT D'ALEXANDRIE.

Apelt. — Voir SECTION II.

Gabrielsson, J., Ueber die Quellen des Clemens Alexandrinus. I. Teil. Upsala, Akad. Buchh., XI, 253 p. 6 M.

COLUTHUS.

Tur, E., Il ratto d'Elena di Coluto recato dal testo greco in versi italiani. Venezia, Fontana, 1905, 29 p.

CONSTANTIN MANASSÈS. — Voir MANASSÈS.

CRINAGORAS.

Phillimore, J. S., Crinagoras of Mitylene. (Dublin Review, 1906, July, p. 74-86.)

CYRILLE.

Grégoire, H., La vie de saint Abraamios par Cyrille de Skythopolis. Bruxelles.

DÉMOSTHÈNE. Demosthenis codex Σ. Fac-similé du manuscrit 2934 de la Bibliothèque nationale, contenant les œuvres complètes de Démosthène. Paris, E. Leroux, 2 vol. gr. in-fol., 1100 pl. en photogravure. 500 fr.

Demosthenis orationes. Ed. *H. Butcher*. II, 1. Oxford, Clarendon Press, s. d. (1907), p. in-8°.

Ausgewählte politische Reden gehalten in der athenischen Volkssammlung in den Jahr. 351-341, hrsg. von *H. Reich*. Text. 2. durchgesehen Aufl. Leipzig, Teubner. III, 144 p., mit Bildn. u. 1 farb. Karte. 1 M. 20 Pf.

May, J., Zur Kritik der Proömien des Demosthenes. Progr. Durlach.

— Rhythmen bei Demosthenes und Cicero. (Woeh. f. klass. Philol. 1907, nr. 2, p. 48-55.)

Nische, W., Jahresbericht über Demosthenes. (Jahresb. d. philol. Vereins zu Berlin, 1906 4, 5, 6, 7, 8.)

— Voir ANAXIMÈNE.

Orszulik. — Voir SECTION VIII. *Epigraphie*.

Schlerka, A., Rückblicke auf die Demostheneslektüre. Progr. Znaim, 1905, 39 p.

Sundwall. — Voir SECTION VI, *Epigraphie*.

DENYS D'HALICARNASSE. Dionysii Halicarnasensis Antiquitatum romanarum quae supersunt. Edid. C. Jacoby. Vol. IV. Leipzig, Teubner, in-16, XII-386 p.

DIDYME.

Foucart, P., Étude sur Didymos d'après un papyrus de Berlin. (Mém. de l'Ac. des inser. et b.-l., t. XXXVIII, 1^{re} partie.) Paris, Klincksieck, 1907, in-4, 194 p.

DIGENIS AKRITAS (le).

Karolidis. Observations sur le D. A. (En grec.) (Ἐπετηρίς de l'Université d'Athènes 1905-6.)

DIODORE DE SICILE. Diodori Bibliotheca historica. Editionem primam curavit Imm. Bekker, alteram L. Dindorf, recognovit C. Th. Fischer. Vol. V. Leipzig, Teubner, 1906, xx, 336 p. (Biblioth. Teubneriana.)

Mess, Ad. von. Untersuchungen über die Arbeitsweise Diodors. (Rh. M., LXI, 2, p. 244-266.)

Reuss, F. Nochmal zu Diodor, XVIII, 26 ff. (Rh. M., LXI, 4, p. 635-636.)

Sigwart, G. Römische Fasten und Annalen bei Diodor. Ein Beitrag zur Kritik der älteren republikanischen Verfassungsgeschichte. (Klio, VI, 2, p. 269-286.)

DIOMEDE.

Koett, E. De Diomedis artis poeticae fontibus. Diss. Iena, 50 p.

DION CASSIUS.

Bang, M. Ein versetztes Fragment des Cassius Dio. (H., 1906, 4, p. 623-629.)

DION CHRYSOSTOME.

Rouse, W. R. D. On *λυκίζεις*. [D. Chrys. Venator, or. VII, 84.] (Cl. R., XX, 4, p. 216.)

DIOSCORIDE. Pedanii Dioscuridis Anazarbei de materia medica libri quinque. Edidit Mar. Wellmann. Vol. II, quo continentur libri III et IV. Berolini, apud Weidmannos, 1906, xxvi, 340 p. 44 M.

— Vol. I, quo continentur libri I, II. Ibid., 1907, vi, 255 p.

ÉPHORE.

Mess, A. von. Untersuchungen über Ephoros. (Rh. M., LXI, 3, p. 360-407.)

ÉPICARME.

Veniero, A. Epicarmo e la commedia dorica siciliana. (Archivio d. stor. d. Sic. Orient., III, 2, p. 214-250.)

ÉPICTÈTE. Epictet, Handbuchlein der Moral. Mit Anhang. Ausgewählte Fragmente verlorener Diatriben. Eingeleitet und hrsg. von W. Capelle. Jena, Dieterichs, xxxii, 77 p. 2 M.

Epictet's Sayings and Maxims. Selected by R. Dircks. London, Siegle, in-32. 6 d.

Kronenberg, A. J. Ad Epictetum. (Contin.) (Cl. R., XX, 2, p. 104-109.)

Melcher, P. De sermone epictetico quibus rebus ab attica regula discedat. (Diss. philol. Halensise, vol. XVII, p. 1.) Halle, Niemeyer, 1907, 113 p. 2 M. 80 Pf.

Rouse. — Voir SECTION III.

Weber, L. La morale d'Épictète et les besoins présents de l'enseignement moral. (Suite.) (R. de métaphys. et de mor., 1906, mai.)

ÉPICURE.

Groenert, G. Lectiones epicureae. (Rh. M., LXI, 3, p. 414-426.)

Linde, P. De Epicuri vocabulis ab optima Althide vel omnino vel notione alienis. Diss. Breslau, 32 p. (Breslauer philol. Abhandlg., IX, 3.)

Pascari, G. La venerazione degli dei in Epicuro. (Riv. di filol., XXXIV, 2, p. 241-259.)

Tescari, O. Nota epicurea: *ἀνταρτήσις*. (Boll. d. filol. cl., XII, 3-4, p. 74-76.)

Epistolae privatae graecae. — Voir SECTION VI, *Papyrologie*.

ESCHYLE. Aeschylus tragoediae. Iterum edidit revisas *H. Weil*. Lipsiae, Teubner, 1907, Lxviii, 312 p. (Biblioth. Teubneriana.)

Aeschyli cantica. Digessit *O. Schroeder*. Leipzig, Teubner, 1907, viii, 120 p.
2 M. 40 Pf.

Lyrical dramas. Translated into English verse, by *J. St. Blackie*, London, Dent, in-12, 444 p. 1 sh.

The seven plays in English verse, by *L. Campbell*. Oxford, Clar. Press, in-12, 300 p. 1 sh. 6 d.

Tragédies, traduites en français par *Ad. Bouillet*, avec les fragments, une introduction, des notices et les principales imitations françaises. Paris, Hachette, 1905, xxxii, 448 p. 3 fr. 50.

Aeschylus, in English verse. Part I : The Seven against Thebes, by *A. S. Way*. London, Macmillan. 3 sh. 6 d.

— Part II. 3 sh. 6 d.

Aischylos' Choephoren. Erklärende Ausgabe von *Fr. Blass*. Halle, Niemeyer, 1906, ii, 205 p. 5 M.

Die Eumeniden des Aischylos. Erklärende Ausgabe, von *Fr. Blass*. Berlin, Weidmann, 1907, 179 p.

Prometheus-Trilogie, übersetzt von *Donner*. Neuarbeit. und mit Erläuterungen versehen von *H. Wolf*. (Ausländ. Klassiker erläutert... von *P. Hau*, etc., 7. Bdchn.) Leipzig, Bredt, 412 P., 2 fig. 1 M. 25 Pf.

Bolle, L., Die Bühne des Aeschylus. Progr. Weimar, 18 p.

Cosattini, A., Nota ad Eschilo, Prometeo, vv. 886-7 (= 860-61 vulg.) (Riv. di filol., XXIV, 2, p. 336-337.)

Dignan, F. W., The idle actor in Aeschylus. Diss. Chicago, Univ. Press, 1905, 43 p.

Jordan, H., Aischylos' Choephoren in ihrem dramatischen Aufbau. (N. J. Alt., 1. Abt. 1907, 3, p. 176-186.)

Knoke, F., Begriff der Tragödie nach Aristoteles. Berlin, Weidmann, 1906, 83 p.

Lodge, J. Ellerton, Aeschylus, Agamemnon; the choral odes and lyric scenes set to music. Boston, Thompson, 1907, 107 p.

Paton, W. R., Aeschylus Agamemnon, 709-716. (Cl. R., XX, 4, p. 207.)

Post, Ch. R., The dramatic art of Aeschylus. (Harvard Studies, vol. XVI.)

S. (Seymour), T. D., Sophocles, Antigone 249 ff. and the conclusion of the Septem of Aeschylus. (Cl. R., XX, 4, p. 208.)

Tommasini, V., Note sul testo del Prometeo, legato di Eschilo. (Studi ital. di filol., vol. XIII.)

Wundt, M., Die Schlusscene der Sieben gegen Theben. (Ph., XIX, 3, p. 357-381.)

ÉSOPE. Fables. Literally translated from the Greek by *G. F. Townsend*. Introduction and life of Aesop. London, Routledge, 186 p. 1 sh.

Aesop's Fables. London, Milner. 1 sh.

Fischer, A., Das Verhältnis der Fabeln des Phaedrus zur äsopischen Fabelsammlung. Progr. Klosterneuburg, 1905, 20 p.

EUCLIDE. Books I, III. Preliminary certificate edition (for course B) by *R. Deakin*. London, Clive, 296 p. 2 sh. 6 d.

Ruelle, C. E., Authenticité probable de la « Division du canon musical » attribuée à Euclide. (R. E. G., nr. 85, p. 318-320.)

EURIPIDE. Plays. Vol. I. (Everyman's lib.) London, Dent, in-12, 392 p. 1 sh.

Traduction de *Prevot* et du *P. Brumoy* entièrement revue par *Brévannes*. (Les grands tragiques grecs, t. II) avec gravures tirées des éd. du xviii^e siècle et de nombreux dessins d'après *Flaxmann*, M^{me} *Giacomelli*, E^{tex}. (Edition spéciale des magasins du Bon Marché.) 448 p. 1 fr. 95 c.

Les Drame d'Euripide. Traductions en vers, par *Ph. Martinon*. I : Alceste, Hécube, Hippolyte (Les tragiques grecs.) Alger, Léon; Paris, Fontemoing, 1907, 401 p. 2 fr. 50 c.

- Tragedies in english verse, by *A. S. Way*, London, Macmillan, 1907, 3 vol.
à 7 sh. 6 d.
- Euripides, der Kyklops, Alkestis, Medea, Troerinnen, von *U. von Wilamowitz-Moellendorff*. — Voir *Poètes tragiques*.
- Alcestis. Translated by *H. Kynaston*. Introduction, by *J. Ch. Collins*, Oxford, Clar. Press, 76 p. 1 sh.
- Andromache. Edited by *G. Norwood*. London, Murray. 2 sh. 6 d.
- Hécube. Texte grec. Recension nouvelle avec un commentaire critique et explicatif et une notice, par *H. Weil*, 3^e éd. remaniée. Paris, Hachette, 1905. (P. 201-300 de l'éd. des Sept Tragédies.)
- Electre. Texte grec révisé, accompagné d'une notice, d'un argument analytique et de notes en français par *H. Weil*. Nouv. éd., conforme au texte du dernier tirage de la Collection des éditions savantes. Paris, Hachette, in-16, 106 p. 1 fr.
- Heracleides. Edited with historical introduction and notes, by *C. S. Jarram*. N. ed. revised. Oxford, Clar. Press, in-12. 30 h.
- Hippolytos, Tragödie in deutsche Verse gebracht von *O. Altendorf*. Leipzig, Teubner, 1907, VIII, 48 p. 80 Pf.
- Medea, übersetzt von *Donner*, neu bearbeitet und mit Erläuterungen versehen von *H. Wolf*. (Auslând. Klassiker, etc. 8. Bd.). Leipzig, Bredt, 1907, 100 p. 1 M. 25 Pf.
- Medea. Transl. into English rhyming verse. With explanatory notes, by *G. Murray*. London, Longmans, 1907, 108 p. 2 sh.
- Phoenissen. Zum Gebrauch für Schüler hrsg. von *Ch. Muff*. Text. Bielefeld, Velhagen u. Klasing, 1907, XXXV, 107 p. 1 M. 30 Pf.
- Kommentar, 57 p. 70 Pf.
- Decharme, P.**, Euripides and the spirit of his dramas. London, Macmillan. 12 sh. 6 d.
- Dieterich, A.**, Euripides. (Extr. d. Realencyclopädie, etc., t. VI.) Stuttgart, 1905.
- Engelmann, R.**, Zu den Phoenissen des Euripides. (Jahrb. d. deutsch. altertumswiss. Instit. XX, 4, p. 179-188.)
- Gratsiatis, E. K.**, Διορθωτικὰ καὶ ἐρμηνευτικὰ. Εἰς Εὐριπίδην. (Ἀθηνᾶ, XVIII, 1-2; p. 253-262.)
- Hoffmann**, Erläuterungen in Euripides' « Medea » (Koenig's Erläuterungen zu den Klassikern, 133 Bdehn. Leipzig, Beyer, 63 p.)
- Lohmann, R.**, Nova studia Euripidea. (Diss. philol. Hal., XV, 4.) Halle, Niemeyer, p. 303-466. 4 M.
- Masqueray, P.**, Euripide et les enfants. (R. E. A., VIII, 2, p. 85-93.)
- Euripide et ses idées. Paris, Hachette, 1907, 406 p.
- Moraïtis, Sp.**, Φιλολογικαὶ μελέται. Α'. Εὐριπ. Φόν. Β'. Εὐρ. Οἶδιπ. (Ἀθ., XVIII, 1-2, p. 170-220.)
- Radermacher, L.**, Euripides, Bacchen, 65 ff. (Rh. M., LXI, 4, p. 629-630.)
- Smith, H. W.**, Earle's Medea. A statement. (Cl. R., XX, 2, p. 128-129.)
- Verrall, A. W.**, Euripides Andromache, 655-656. (Cl. R., XX, 5, p. 241-247.)

EUSÈBE.

- Brambs, J. G.**, Zu der pseudokonstantinischen Rede an die heilige Versammlung. (Bl. f. Bayr. Gymn., 1906, 5-6, p. 398-399.)
- Fortheringham, J. K.**, On the « list of thalassocracies » in Eusebius. (J. H. St., XXVII, 1, p. 75-89; 123-130.)
- Myres, J. L.**, On the « list of thalassocracies » in Eusebius. (J. H. St., XXVI, 1, p. 84-130.)

FAVORINUS.

- Gabrielsson, J.**, Ueber Favorinus und seine παντοδαπή ἱστορία. Upsala; Leipzig, Harrassowitz, 67 p. 1 M. 50 Pf.

GALIEN, Γαληνοῦ περὶ χρῆσας μωρῶν IZ'. Galeni de usu partium libri XVII, ad

- codicum fidem recensuit *G. Helmreich*. Vol. I, libros I-VIII continens. Leipzig, Teubner. (Biblioth. Teubneriana), 1907, in-16, xvi, 497 p.
- Galeni qui fertur de qualitatibus incorporeis libellus. Ed. *Joh. Westenberger* Diss. Marburg, Elwert, 50 p.
- Galen, über die Kräfte der Nahrungsmittel, erstes Buch, Kap. 1-13, als Probe einer neuen Textrecension, hrsg. von *G. Helmreich*. Progr. Ansbach, Brügel u. Sohn, 1903, 34 p.

Diels, H. — Voir MÉDECINS.

Koch, K. Das Wolfenbüttler von Galens Schrift περί τῶν ἐν ταῖς τροφαῖς δυνάμεων. (Palimpsest.) (S. Pr. Ak., 1907, 5, p. 103-111.)

GLAUCUS.

Hommel, F. Zu Uranius und Glaukos. (Ph., XIX, 3, p. 475-477.)

GRÉGOIRE DE NAZIANZE.

Huerth, X. De Gregorii Nazianzeni orationibus funebribus. (Diss. philol. Argentoratenses selectae, vol. XIII.) Strassburg, Trübner, vi, 159 p. 5 M.

Sinko, Th. Studia nazianzenica. Pars prima : De collationis apud Gregorium Nazianzenum usu et de terrae et maris contentione quadam Pseudo-Gregoriana. Diss. Cracoviae, apud bibliopolam soc. librariae, 64 p.

— O rekopisach mow sw. Gregorza z Nazianzu w paryskiej Bibliothéque nationale. (Eos, XII, 1, p. 21-26.)

HÉGÉMONIUS. Acta Archelai. Hrsg. von *Ch. H. Beeson*. (Die griech. christl. Schriftstell. d. ersten drei Jahrh., XVI. Bd., Leipzig, Hinrichs, lvi, 134 p. 8 M. 50 Pf.)

HÉLIODORE.

Ricaards, H. Notes on the Erotici graeci. Heliodorus. (Contin.) (Cl. R., XX, p. 105-113.)

HELLANICUS.

Lehmann-Haupt, Chronologisches zur griechischen Quellenkunde. I. Hellanikos, Herodot, Thukydides. (Klio, VI, 1, p. 127-139.)

Ruehl, F. Die Zeitansätze für Hellanikos. (Rh. M., LXI, 3, 473-476.)

HÉPHESTION. Hephæstionis Enchiridion cum commentariis veteribus edidit *M. Consbruch*. Accedunt variae metricorum graecorum reliquiae. Leipzig, Teubner, 1906, xxxiii, 430 p. (Bibl. Teubneriana.) 8 M.

HÉRACLIDE de Mylasa.

Ruehl, Fr. Herakleides von Mylasa. (Rh. M., LXI, 3, p. 352-359.)

HÉRACLITE d'Éphèse.

Pauli, A. di, Quadratus Martyr, der Skoteinologe. Ein Beitrag zu Heraklitos von Ephesos. (A. f. G. Ph., XII, 4, p. 504-508.)

HERMAS. The Shepherd of Hermas. Vol. II. London, S. P. C. K., 142 p. 2 sh.

HÉRODAS. — Voir HÉRONIDAS.

HÉRODOTE. Buch I-IV. Textausgabe für den Schulgebrauch, von *A. Fritsch*. Leipzig, Teubner, XLII, 426 p. 2 M. 40 Pf.

Histories, Books IV to VI. Transl. by *G. W. Harris*. London, Sonnenschein, 1907, 172 p.

Fairbanks, A. Herodotus and the oracle at Delphi. (Cl. J., I, 2.)

Kallenberg, H. Jahresbericht über Herodot. (Jahresberichte d. philol. Ver. zu Berlin, 1906, in Z. f. Gymnasialwesen. 1906, 12.)

Voir le détail dans Bibliotheca philol. class., 1907, p. 7.

Kropp, Ph. Die minoisch-mykenische Kultur im Lichte der Überlieferung bei Herodot. Mit einem Exkurs : Zur ethnographischen Stellung der Etrusker. Leipzig, Otto Wigand, 67 p. Mit 2 Tafeln und 3 Abbildungen im Text. 2 M. 75

Laird, A. G. The oracle in Herodotus, V, 79. (Cl. J., I, 4.)

Lehmann-Haupt. — Voir HELLANICUS.

Maass, E. Telina. [Herodot., VII, 153.] (Z. f. vergl. Sprachforschg., N. F., XX, 4, p. 520-528.)

Wells, J. The Persian friends of Herodotus. (J. H. St., XXVII, 4, p. 37-47.)

Westberg, Fr., Zur Topographie des Herodot. II. (Klio, VI, 2, p. 259-268.)

HÉRON D'ALEXANDRIE. Geschütze auf handschriftlichen Bildern, herausgegeben und erläutert von *R. Schneider*. (Ed. et trad. allemande) (Supplément de l'Annuaire de la Soc. d'hist. et d'arch. lorraine, II.) Metz, Scriber, 1907.

HÉRONDAS. A realist of the Aegean, being a verse-translation of the Mimes of Herodas, by *H. Sharpley*, London, Nutt, 68 p. 2 sh. 6 d.

Fuerst, K., Byly Herondovy mimiamby urecny k provozovany? (Dokonceny.) (Listy filol., 1907, 1, p. 6-22.)

HÉSIODE.

Brugmann. — Voir HOMÈRE.

Waltz, P., De la portée morale et de l'authenticité des œuvres attribuées à Hésiode. (R. E. A., 1907.) Bordeaux, Féret, 42 p.

HÉSYCHIUS.

Maass, E., Kaikina. (Z. f. vergl. Sprachf., XX, 4, p. 528-533.)

Vuerthelm, J., ΕΙΣΙΑΙΟΝ-ΕΠΕΣΙΟΝ. [Ap. Hesychium.] Mn., XXXIV, p. 376-380.)

HIERAX.

Praechter, K., Hierax der Platoniker. (H., 1906, 4, p. 593-618.)

HIEROCLÈS.

Festa, N., Un filosofo redivivo. Jerocle. (At. o. R., nr. 96, p. 354-367.)

HIPPOCRATE.

Diels, H. — Voir MÉDECINS.

Huettermann, E., Zur hippokratischen Schrift περί φύσιος ανθρώπου. (H., 1907, 1, p. 138-145.)

HIPPOLYTE (Saint).

Bonwetsch, G. N., Die unter Hippolyts Namen überlieferte Schrift : Ueber den Glauben, nach einer Uebersetzung des Georgischen hrsg. (Texte u. Untersuchn. z. Gesch. d. althristl. Literatur, etc. III. Reihe, I, Bd., 2. H.) Leipzig, Hinrichs, 1907, 112 p. 3 M. 60 Pf.

Braeske, J., Zur Frage der Eschatologie bei Hippolytos Refut. IX, 10. (Z. f. wissensch. Theol., N. F., XIV, 2, p. 239-252.)

Schæfflarn. Ἱππολύτου εἰς τὰ ἅγια θεοφάνεια. Untersuchung über die Echtheit. Progr.

HOMÈRE. Homeri Carmina. Recensuit et selecta lectionis varietate instruxit *A. Ludwich*. Pars prior, Ilias. Vol. alterum. Leipzig, Teubner, 1907, XII, 652 p.

Werke, deutsch in der Versart der Urschrift, von *J. J. C. Donner*. 6. und 7. Lfg. Die Odyssee. Berlin-Schöneberg, Langenscheidt, 2. Bd., p. 1-86. à 35 Pf.

Iliadis pictae fragmenta Ambrosiana, phototypice edita cura *Ant. M. Ceriani* et *Ach. Ratti*. Praefatus est *Ant. M. Ceriani*. Mediolani, Hoepli, 1903, in-4, 1903, VII, 46 p., 104 pl.

I. Iliade. (Les meilleurs auteurs classiques français et étrangers.) Paris, Flammarion, in-18 Jésus, II, 359 p. 95 c.

Homers Ilias, nach der I. Ausgabe der deutschen Uebersetzung von *J. H. Voss*. (Schöninghs Textausgaben alter und neuer Schriftsteller, hrsg. von *Fanke* und *Schmitz-Mancy*). Paderborn, Schöningh, 1907, p. in-8, VII, 138 p. 40 Pf.

Iliad, Books 3 and 4. Transl. by *E. H. Blackney*. London, Bell. 1 sh.

Pope's Iliad of Homer. Edited with an Introduction, by *A. J. Church*. Pocket edition. London, Cassell, 516 p. 2 sh.

Odyssee, für den Schulgebrauch erklärt von *H. Kluge*. (Ausg. A.) Gotha, Perthes. 1. 2. 3. Heft. à 1 M.

Pope's Odyssey of Homer. Edited with an Introduction by *A. J. Church*. With 24 full-page illustrations, by *W. Paget*. London, Cassell, in-18. 2 sh.

Odyssey, books 9, 10. Transl. by *J. H. Haydon* and *A. H. Allcroft*. London, Clive, 36 p. 1 sh. 6 d.

Odyssee, in Auswahl nach der Uebersetzung v. *Joh. Heinr. Voss*. Für den Schulgebrauch hrsg. v. *G. Finsler*. (Deutsche Schulausgaben, hrsg. v. *H. Gaudig* u. *G. Frick*.) Leipzig, 1906, B. G. Teubner. 132 p. 60 Pf.; geb. 80 Pf.

L'Odyssée. (Les meilleurs auteurs classiques, etc.) Paris, Flammarion, in-18 Jésus, II, 380 p. 95 c.

- Allen, T. W.**, Μυρμιδόνων πάλις. (Cl. R., XX, 4, p. 193-201.)
— *Varia graeca*, I. Lacuna in the Iliad. (Ibid., XX, 6, p. 290-291.)
- Ammon, G.**, Homermethode « Hornemann-Agahd ». (Bl. f. Bayr. Gymn., 1906, 3-6, p. 417-421.)
- Arfelli, D.**, Sulla composizione dell' inno omerico a Hermes. (St. ital. di filol., vol. XIII.)
- Bechtel, F.**, Γόον bei Homer. (H., 1906, 2, p. 319-320.)
- Bernhardt, W.**, De alliterationis apud Homerum usu. Diss. Jena, 124 p.
- Bethe, E.**, Der trojanische Krieg. (Nord und Sud, 1904, Dez., p. 329-339.)
- Bolling, G. M.**, The etymology of Ὀδυσσεύς. (Am. J. of philol., XXVII, 1, p. 65-67.)
- Bonner, G.**, The Homeric Apostrophe. An explanation. (Cl. R., XX, 4, p. 202.)
- Böttcher, R.**, De hymno in Mercurium homerico. Halle, J. E. Müller, IV, 144 p. 4 M.
- Brugmann, K.**, Die φῶκας: νέποδες der Odyssee. (Indog. Forschgn., XX, 1906, p. 218-225.)
— Homerisches ἐννήμαρ, ἐννήμοντα und hesiodisches ἐννέστες. (Ibid., p. 225-228.)
- Brugnola, V.**, Un altro libro sull' Odissea. (At. e R., nr. 87, p. 84-87.)
- Church, A. J.**, The children's Odyssey. Told from Homer in simple language. London, Seeley, 308 p. 5 sh.
- Croiset, M.**, L'ordre des aventures d'Ulysse dans l'Odyssée. (C. R. A. I., 1905, p. 351-363.)
- Crusius, O.**, Analogien zur homerischen Skylla in der mykenischen Kunst? (Ph., XIX, 2, p. 320.)
- Dörpfeld, W.**, Zweiter Brief über Leukas-Ithaka: Die Ergebnisse der Ausgrabungen von 1905. Athen, Libr. Hestia, 20 p.
- Downes, W. E. D.**, On χυδιστητήρες and the relation of Iliad XVI, 750 to XVIII, 605. (Cl. R. XX, 3, p. 147-148.)
- Eitrem, S.**, Der homerische Hymnus an Hermes. (Ph., XIX, 2, p. 248-282.)
- Endt, J.**, Die Opferspende des Achilleus. (Homers II. XVI, p. 218-256.) (W. St., 1906, 2, p. 203-222.)
- Engel, F. J.**, Ethnographisches zum homerischen Kriegs- und Schützlingsrecht. II. Teil: Das Haus und die Schutzpflicht im Arabischen sowie bei Homer. Progr. Passau, 1905, 39 p.
- Fick, A.**, Die Grundschrift unseres Odyssectextes. (Beitr. z. Kunde d. Indog. Spr., XXX, 4, p. 273-299.)
- Finsler, G.**, Das dritte und vierte Buch der Ilias. (H., 1906, 3, p. 426-440.)
— Das homerische Königtum. (N. J. Alt., 1906, 5; 1. Abt., p. 313-336.)
— Die olympischen Szenen der Ilias. Ein Beitrag zur homerischen Frage. Progr. Bern; Zürich, Fäsi u. Beer, 56 p. 1 fr. 20 c.
- Freund, W.**, Formenlehre der homerischen Mundart. Zum Gebrauch f. die Schule und den Privatunterricht. 2. Aufl. durchgesehen und verbess. von *Elpenor* (Violet's Bucherei. 1 Bd.) Stuttgart, Violet, 1907, in-16, 74 p. 50 Pf.
- Gustarelli, A.**, De quadam lege quam in homericis Aeneidos imitationibus Vergilius secutus sit. Messanae, Angelo, 1905.
- Hefermehl, E.**, Der Homertext der Κεκτοί des Iulius Africanus. (Berl. ph. Woch., 1906, nr. 13, p. 413-415.)
- Henke, O.**, Vademecum für die Homerlektüre. Leipzig, Teubner, IV, 80 p., 4 Kartchen im Text. 80 Pf.
- Hennings, Gh.**, Die Entstehung der Odyssee. (Jahresber. d. philol. Ver. zu Berlin, in Z. f. Gymnasialw., 1906, 10, p. 260-270.)
- Henry, R. M.**, The Doloneia once more. (Cl. R., XX, 2, p. 97-99.)
- Hentze, G.**, Zur Entwicklungsgeschichte der Finalsätze auf Grund der homerischen Epen. (Ph., XIX, 2, p. 161-192.)
- Herwerden, H. van.**, Forma antiquissima hymni homerici in Mercurium. (Mn., XXXV, p. 181-191.)
- Kießling, M.**, Untersuchungen zur Geographie der Odyssee. (Geogr. Z., XII,
- Kœrtge, Homer als Erzieher. Progr. Essen, 9 p.**
- Kralik, R. von.**, Das Leben Homers. (Aufwärts, I, 1, p. 4-16.)

Lang, A., Bronze and iron in Homer. Paris, Leroux, 20 p. (Extr. de la Rev. arch., mars-avril 1906.)

— Homer and his age. London, Longmans, 350 p. 12 sh. 6 d.

Lang, J., Stories from the Odyssey. With ill. London, Jack, 126 p. † sh. 6 d.

Leeuwen, J. van, Homericæ. (Contin.) (Mn., XXXIV, 2, p. 181-223; — 3, p. 251-306; — 4, p. 381-410.)

— Ad Scholion Hom. K, 515. (Ibid., p. 344.)

— ἤς-ὠς, Ad Od. ω 30. (Ibid., XXXIV, 4, p. 429.)

— Homericæ. XXXIII. De Nestoris ætate. (Ibid., XXXV, 1, p. 45-54.)

Lehner, F., Homerische Göttergestalten in der antiken Plastik. III. Progr. Linz, 21 p., 5 Taf.

Ludwich, A., De Iresione carmine homericæ dissertatio. Königsberg.

Mackall, J. W., Homer, Address delivered on behalf of the independant labour party. London Hammersmith, 50 p. 2 sh. 6 d.

Marées, W. von, Die Ithakallegende auf Thiaki. (N. J. Alt., 1. Abt., 1906, 4, p. 233-245.) 1 Karte.

Meuss, Die unterrichtliche Behandlung der homerischen Dichtung im Seminar. (Pädagog. Blätter f. Lehrerbildung und Lehrerbildungsanstalten, XXXV, 4.)

Meyer, W., De Homeri patronymicis. Diss. Göttingen, 1907, 72 p.

Muff, Chr., Der Zauber der homerischen Poesie. Vortrag. 2. Aufl. Berlin, Grote, 44 p.

Muelder, D., Homer und die altionische Elegie. Hannover, Meyer, 51 p. 50 Pf.

— Die Phäakendichtung der Odyssee, Buch IX. (N. J. Alt., 1906, 1, 4, Abt., p. 10-43.)

— Analyse des zwölften und zehnten Buches der Odyssee. (Ph., XIX, 2, p. 193-247.)

Nathansky, A., Zur « Ilias latina ». I. (W. St., 1906, 2, p. 306-329.)

Nemec, J., Homerov Iliady spev. etvrtý, etc., 1903, 17 p.

Oestrup, J., Smintheus. Zur homerischen Mythologie. (Oriental. Studien für Th. Noekdoke.) Präparation zu Homers Odyssee nach der gekürzten Ausg. von Bach. 2 Teile : Gesang I-XII und XIII-XXIV. Münster, Aschendorff, 124 et 111 p. à 1 M.

Reislingar, K., Zur Leukas-Ithaka-Frage. (Bl. f. Bayr. Gymn., 7-8, p. 497-524.)

Robert, G., Zum homerischen Hermesymnos. (H., 1906, 3, p. 389-425.)

— Topographische Probleme der Ilias. (H., 1907, 1, p. 78-112.)

Römer. — Voir ARISTARQUE.

Rothe, G., Jahresbericht über Homer; höhere Kritik. (Jahresb. d. philol. Vereins zu Berlin 1906, in Z. f. d. Gymnasialwesen, 1906, p. 233-249, 252-259.) Voir le détail dans Bibliotheca philol. cl., 1906, p. 177 et p. 251.

Schmid, G., Homerische Studien. Tl. I : Homer, das hellenische Universalgenie nach den Begriffen der antiken Schülerklärung. Progr. Landau, 1903, 32 p.

Schuette, W., Die Heimkehr des Odysseus. Stralsund, Bremer, 32 p.

Sluko, Th., De Homero Aegyptio. (Eos, XII, 1, p. 12-20.)

Sparig, E., Wie Goethe den Homer übersetzen lernte. (Ehrengabe der Latina f. W. Fries.) Halle, 16 p.

Stuerner, Fr., Die Entstehung der Odyssee. (Gymn., 1906, nr. 10, p. 353-361.)

— Noch einmal Homer und die Bibel. (Ibid., p. 561-362.)

Thiede, E., Studien über das Buch von Troja I-II. Diss. Greifswald, 96 p.

White, R. E., Homer. — Odyssee, XI, 423-426. (Cl. R., XX, 4, p. 202-207.)

Wiemer, G., Ilias und Odyssee als Quelle der Biographen Homers. I. Progr. Marienburg, 1905, 29 p.

Wilder, O., Zum Kyklopengedichte in der Odyssee. (W. St., XXVIII, 1, p. 84-102.)

Wolf, H. — Voir SECTION II.

HYPÉRIDE. Hyperides. Edited by F. G. Kenyon. Oxford, Clar. Press. 3 sh. 6 d.

IRÉNÉE (Saint). Des heiligen Irenaeus Schrift. Zum Beweise der apostolischen Verkündigung, εις ἀπίδειξιν τοῦ ἀποστολικοῦ κηρύγματος, in armenischer Version entdeckt, hrsg. und ins Deutsch übersetzt von Karapet Ter-Mekertschian und Erw. Ter-Minassiantz. Mit einem Nachweis und Anmerkungen von Ad. Harnack. (Texte und Untersuchn. z. Gesch. d. altchristl. Literatur, 3. Reihe, 1, 1.) Leipzig, Hinrichs, VIII, 69 und 68 p.

ISOCRATE

Gomperz, H., Isokrates und die Sokratik (W. St., XXVIII, 1, p. 1-42.)

Hagen, B. von. — Voir PLATON.

Pearson, A. G., On the Greek idiom in Isocrates Panegyricus, 140. (Cl. R., XX, 2, p. 99-100.)

JEAN CAMATÈRE. — Voir CAMATÈRE.

JEAN PHILOPON. — Voir PHILOPON.

JOSÈPHE. Josephus Works, translated by W. Whiston and newly edited by D. S. Margoliouth. London, Rouledge, 1016 p. 5 sh.

Josephus, being the autobiography and selections from the Jewish War. Edited with Introduction by S. E. Winbolt. London, Blackie, 1907. 1 sh.

Berendt, A., Die Zeugnisse vom Christentum im slavischen « De bello Judaico » des Josephus. (Texte und Untersuchgn. zur Gesch. der altchristl. Literatur, etc., N. F., XIV, 4.) Leipzig, Hinrichs, 1907.)

Kraeger, P. — Voir PHILON.

Reinach, Th., Timagène, Josèphe et la géographie de la Gaule. (R. E. A., VIII, 2, p. 125-126.)

JULIEN (l'empereur.)

Stark, P., Zur Charakteristik Julians des Apostaten. (Stud. u. Mitteilgn. a. d. Benediktiner u. d. Cistercienser-Orden, XXVI, 3-4.)

JUSTIN.

Cramer, J. A., Die erste Apologie Justins. (Z. f. neutestam. Wiss., VI, 4.)

Kraeger, G., Zu Justin. (Z. f. neutestam. Wiss., VII, 2.)

Windisch, H., Die Theodizee des christlichen Apologeten Justin. Diss. Leipzig, 49 p.

LAURENTIUS LYDUS.

Herwerden, H. van, Φλάξιου-Φάξιου. [70. Lydus, de Mag. pop. rom., I, 23.] (Mn., XXXIV, p. 330.)

LESBONAX. Lesbonactis Sophistae quae supersunt. Ad fidem manu scriptorum edidit et commentariis instruxit Fr. Kiehr. Accedit tabula phototypica. Leipzig, Teubner, 1907, v, 62 p.

LIBANIUS.

Herwerden, H. van. Adnotationes criticae ad Libanii orationum editionem Foersterianam. (Rh. M., LXI, 4, p. 591-604.)

Schemmel, F., Der Sophist Libanios als Schüler und Lehrer. (N. J. Alt., 1. Abt., 1907, 2, p. 52-69.)

Seeck, O., Die Briefe des Libanios, zeitlich geordnet. (Texte u. Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur. Archiv f. die v. der Kirchenväter-Commission der kgl. preuss. Akademie der Wissenschaften unternommene Ausg. der älteren christl. Schriftsteller. Hrsz. v. Osc. v. Gebhardt u. Adf. Harnack, Neue Folge. XV. Bd., 1. u. 2. Heft. Der ganzen Reihe XXX, 1/2.) Leipzig, J. C. Hinrichs' Verl., v, 496 p.

Hefermehl, E., Menekrates von Nysa und die Schrift vom Erhabenen. [Mit einem Anhang über Apollonius den Lehrer des Porphyrius.] (Rh. M., LX, 2, p. 283-303.)

LONGUS.

Castiglioni, L., Osservazioni critiche a Longo Sofista, Senophonte Efesio e Caritone. (Riv. di filol., XXIV, 2, p. 293-320.)

LUCIEN. Lucianus, Edidit N. Nilén. Vol. I, fasc. 1. Libelli I-XIV. Leipzig, Teubner. (Biblioth. Teubneriana.)

— — Prolegomenon, p. 1-72.

Ausgewählte Schriften des Lucian, erklärt von J. Sommerbrodt. 2. Bchen. Nigrinus, der Hahn, Icaromenippus. 8. Aufl. neubearbeitet von R. Helm. Berlin, Weidmann, 1907, x, 435 p.

— Voir ALCIPHON.

Bonner, C., An emendation of Lucian Philopseudes. 9. (Cl. R., XX, 6, p. 301-304.)

Heintz, W., Zu Lucians Hermotimus, § 63. (Woch. f. klass. Philol., 1906, nr. 17, p. 475-477.)

Kronenberg, A. J., Ad Luciani Δούλιον ἢ ὄνον, c. 34. (Cl. R., XX, 6, p. 307.)

Metsler, K., Studien zu Lukian. (S. M. Ak., 1906, 2, p. 281-326.) München, Franz. 80 Pf.

Méridier, L., Un lieu commun de la seconde sophistique. [Lucien.] (R. Ph.; XXX, 3, p. 207-209.)

LYCURGUE. Lykurgs Rede gegen Leokrates. Hrsg. und erklärt von *E. Sofer*. Textheft, Einleitung und Kommentar. (Meisterw. d. Gr. und Röm. in kommentierten Ausgaben, X.) Leipzig, Teubner, 1905, v, 56 et 71 p.

1 M. 80 Pf.

MANASSÈS.

Hornach, K., Eine unedierle Rede des Konstantin Manasses. (W. St., 1906, 2, p. 171-204.)

MARC-AURÈLE. Golden book of Marcus Aurelius. Translated by *M. Casaubon*. London, Dent, in-12, 206 p. 1 sh.

Meditations. Translated by *J. Jackson*, Introduction by *Ch. Bigg*. Oxford, Clarendon Press, 240 p. 6 sh.

— Thoughts, translated by *J. Jackson*. *Ibid.*, 156 p. 1 sh.

Translated by *G. Long*, Life of the emperor, etc. London, Routledge, 304 p. 2 sh.
Poems, with introduction, by *G. T. W. London*, Mathews, in-16.

Alston. — Voir SECTION III.

Rouse. — Voir SECTION III.

MÉDE CINS.

Diels, H., Die Handschriften der antiken Aerzte. Griechische Abteilung. Im Auftrage der Akademischen Kommission. (Aus den Abhandlungen der kön. Preuss. Akademie d. Wiss. der Jahre 1905 u. 1906.) I. Hippokrates und Galenos. Die übrigen griechischen Aerzte. Berlin, bei *G. Reimer*, in-4, xxii, 158 et 115 p.

MÉGASTHÈNE.

Reuss, Fr., Megasthenes. (Rh. M., LXI, 2, p. 304-305.)

MÉNANDRE. Fragments d'un manuscrit de Ménandre découverts et publiés par *G. Lefebvre*, inspecteur en chef du Service des antiquités de l'Égypte. Le Caire; Paris, *E. Leroux*; Londres, Quaritch, 1907, xix, 220 p. (Avec traduction française et commentaire. T. I. Le t. II contiendra le fac-similé des feuillets en héliotypie.)

Eitrem, S., Observations on the Colax of Menander and the Eunuch of Terence. (Extr. de Videnskabs. Selskabets-Skrifter, Hist.-philos. Klasse, 1906, nr. 7.) Christiana, Dybwad, 28 p.

MÉSARITE, Nicolas. Nikolaos Mesarites. Die Palastrevolution des Johannes Komnenos, von *A. Heisenberg*. Progr. Würzburg, 1907, 77 p.

NÉMÉSIOUS.

Zanolli, A., Osservazioni sul codice Marciano di Nemesio. (Zanetti 266). (Riv. di filol., XXXIV, 3, p. 472-476.)

NESTORIUS. Nestoriana. Die Fragmente des Nestorius gesammelt, untersucht und hrsg. von *F. Loofs*. Mit Beiträgen von *St. A. Cook* und *G. Kampffmeyer*. Halle, Niemeyer, 1907, x, 407 p.

NICANDRE.

Blanchi, H., Scholia in Nicandri Alexipharmaca. (Studi ital. di filol., XII, p. 321-420.)

NICÉPHORE GRÉGORAS.

Terzaghi, N., Nota sul cod. Monac. gr. 29. [Niceph. Greg.] (Stud. ital. di filol., vol. XIII.) Firenze, Seeber, 1905.

NONNOS.

Kuhn, A. — Voir BIBLE, etc.

ORACULA SIBYLLINA.

Lehmann-Haupt, C. F., Geffekens Or. Sib. (Klio, VI, 2, p. 323-329.)

Mras, K., Eine neuentdeckte Sibyllen-Theosophie. (W. St., XXVIII, 1, p. 43-83.)

ORATEURS.

Richards, H., Notes on the Attic orators. (Contin.) (Cl. R., XX, 6, p. 292-304.)

Prat, F., Origène, le théologien et l'exégète. Paris, Bloud, 1907, in-16, LXII, 225 p.

Wirtz, J. — Voir SECTION III.

ORPHIQUES.

Baudouk, L., Ein Beitrag zur Analysis und Datierung der orphischen Hymnensammlung. Progr. Krumen, 1905, 23 p.

Ruelle, G. E., Orphica, περί λίθων, v. 221 Abel. (R. Ph., 1906, 2, p. 139.)

PALLADIUS.

Sanctis, G. de. Relazione intorno alla memoria del dottore P. Ualdi. Appunti sul « Dialogo storico » di Palladio (A. Acc. T., XLI, 8, p. 534-535.)

— Appunti sul « Dialogo storico » di Palladio. Torino, Clausen, 80 p. (Extr. d. Mem. dell'Acc. Sc. T., ser. II, t. LVI.)

PARMENIDE.

Gilbert, D., Der δαίμων des Parmenides. (A. f. G. Ph., XX, 1, p. 25-45.)

Lincke, K., Zu Parmenides περί φύσεως. (Ph., XIX, 3, p. 472-474.)

Medicus, F., Zur Physik des Parmenides. (Philos. Abhandlg. f. M. Heinze, p. 137-145.)

PARTHÉNIUS.

Amante, A., Sulla composizione de le « Pene d'Amore » di Partenio. Catania, Galati, 68 p.

PATROLOGIE. Les pères apostoliques. I. Doctrine des apôtres. Épître de Barnabé. Texte grec, traduction française, introduction et index, par *H. Hemmer, G. Oger et A. Laurent.* (Textes et documents pour l'étude historique du christianisme publiés sous la direction de *H. Hemmer et P. Lejay*, nr. 5.) Paris, A. Picard et fils, 1907, in-12, cxvi, 122 p.

— Die apostolischen Väter, hrsg. von *F. X. Funk*. 2. verbess. Aufl. (Sammlg. ausgewählt. Kirchen-u. Dogmengeschichtl. Quellenschriften, etc. 2. Reihe, 1. Heft. Tübingen, Mohr, xxxvi, 252 p. 1 M. 50 Pf.

Goodspeed, E. J., Index patristicus, sive clavis patrum apostolicorum operum, ex editione minore Geb. Harnack Zahm, lectionibus editionum minorum Funk et Lightfoot admissis. Leipzig, Hinrichs, 1907, viii, 262 p. 3 M. 80 Pf.

PAUSANIAS. Pausaniae Graeciae descriptio. Edidit, graece emendavit, apparatus criticum adiecit *H. Hitzig*; commentarium germanice scriptum eum tabulis topographicis et numismaticis addiderunt *H. Hitzig et H. Blümner*. Vol. III, pars 1. Liber VIII : Arcadia. Liber IX : Boeotica. Leipzig, Reisland, 1907, viii, 254 p. 20 M.

Gori, I., Ad Catullum LXVI, 54 et Pausaniam, IX, 31, 1. (Riv. di filol., XXIV, 2, p. 338-339.)

Kourouniotis, K., Κατάλογοι Λυκκιοτικών. [Pindar., Ol. IX, 102; Paus., VIII, 38, 5.] (Éφ. ἀρχ., 1905, 1-3, p. 161-178.)

Malinin. — Voir SECTION XIII.

PHILOCHORE.

Reitzenstein, R., Ein Bruchstück des Philochoros. (Gött., Nachr. 1906, 1, p. 40-48.)

PHILODÈME. Philodemi περί οικονομίας qui dicitur libellus. Edidit *Chr. Jensen*. Accedunt duae tabulae phototypicae. Leipzig, Teubner, p. in-8, xxxiv, 106 p. 2 M. 40 Pf.

PHILON d'Alexandrie. Philonis Alexandrini opera quae supersunt. Ediderunt *L. Cohn et P. Wendland.* (Ed. maior.) Vol. V, ed. *Cohn*. Berlin, Reimer, xxxii, 376 p., mit 2 Taf. 45 M.

Barth, P., Die stoische Theodicea bei Philo. (Philos. Abhdlg. f. M. Heinze, p. 14-33.)

Falter, G., Beiträge zur Geschichte der Idee. Teil I : Philon und Plotin. (Philosophische Arbeiten hrsg. v. H. Cohen u. P. Natop in Marburg. I. Bd. 2. Heft.) Gieszen, Töpelmann, 1906, 66 p. 1 M. 20 Pf.

Guyot. — Voir SECTION III.

— Voir PLOTIN.

Krüger, P., Philo und Josephus als Apologeten des Judentums. Leipzig, Dürr, iv, 82 p. 2 M.

Massebieau, L., et **E. Bréhier**, Essai sur la chronologie de la vie et des œuvres de Philon. II. (R. de l'hist. des relig., 1906, janvier-févr., mars-avril.)

Relk. — Voir POLYBE.

PHILOPON.

Haas, A. E., Ueber die Originalität der physikalischen Lehren des Johannes Philoponus. (Biblioth. mathem. 3. Folge, VI, 4, p. 337-342.)

PHILOSOPHES. Auswahl aus den griechischen Philosophen. 2. Tl. : Auswahl aus Aristoteles und den nachfolgenden Philosophen. Hrsg. von *O. Weissenfels*. Text und Kommentar. Leipzig, Teubner, viii, 122 p., mit 1 Bildnis. — iv, 110 p. à 1 M. 20 Pf.

Apelt. — Voir SECTION II.

Diels, H., Die Fragmente der Vorsokratiker. Griechisch und deutsch. Zweite [vermehrte] Aufl. I. Bd. Berlin, Weidmann, X, 466 p.

Schneider, G. — Voir SECTION III.

PHILOSTRATE. — Voir ALCIPHRON.

Muencher, K., Die Philostrato. Leipzig, Dieterich (Weicher), 1907, 92 p. (Extr. du Philologus, Suppl.-Bd. X, 4, p. 469-557.)

PHOIBAMMON.

Rabe, H., Nachlese zu Phoibammon. (Rh. M., LXI, 4, p. 633-634.)

PHOTIUS. Photios, Der Anfang des Lexikons. Hrsg. von *R. Reitzenstein*. Leipzig, Teubner, 1907, liv, 166 p., mit 2 Lichtdr. Taf. 7 M.

Herwerden, H. van, Textkritische Bemerkungen zu dem Anfange des Lexikon des Photios. (Berl. ph. Woch., 1907, nr. 9, p. 285-286.)

Leeuwen, J. van, Ad Photii Lexicon. (Mn., XXXV, 2, p. 250-270.)

Leo, F., Zu den neuen Fragmenten bei Photios. (H., 1907, 1, p. 153-155.)

Wilamowitz-Moellendorff, U. von, Zum Lexikon des Photios. (S. Pr. Ak., 1907, 1, p. 2-14.)

PHYSIOGNOMIQUES.

Asmus, R., Vergessene Physiognomica. (Ph., XIX, 3, p. 410-424.)

PINDARE. Olympian odes, translated into English verse by *C. Mayne*. London, Macmillan. 2 sh. 6 d.

Kourouniotis. — Voir PAUSANIAS.

PLANUDE.

Mewaldt, J., Maximus Planudes und die Textgeschichte der Biographien Plutarchs. (Extr. de S. Pr. Ak.) Berlin, Reimer, 11 p.

PLATON. Auswahl aus Plato. Hrsg. von *O. Weissenfels*. (Ausw. aus d. gr. Philos., I. Tl.) Text und Kommentar. Leipzig, Teubner. 3 M. 40 Pf.

— — Text. 4 M. 80 Pf.

— — Kommentar. 1 M. 60 Pf.

Apologie und Kriton, nebst Abschnitten aus Phaidon, Symposion, Staat. Für den Schulgebrauch hrsg. von *B. Grimmelt*. Münster, Aschendorff, 1907, xxxv, 144 p. 4 M. 25 Pf.

Euthyphron, Apology, Crito, with introd., transl., notes, by *F. M. Stawell*. (Temple of Greek classics.) London, Dent, in-12, 192 p. 2 sh. 6 d.

Menon, oversat af *G. Rangel-Nielsen*, udgivet met indledning og anmerkningen af *Hans Rieder*. (Studier fra Sprog-og Oldtidforskning, nr. 67.) Copenhagen, Tillge, 64 p.

Phaidon, ins Deutsche übertragen: Jena, Diederichs, 113 p. 2 M.

The Republic, translated by *Sydenhaam* and *Taylor*, revised by *W. H. D. Rouse*. London, Methuen, 288 p. 1 sh. 6 d.

The Republic in ten books, transl. from Greek by *H. Spens*. London, Dent, in-12, 364 p. 1 sh.

Staat, übersetzt von *Fr. Schleiermacher*, erläutert von *H. von Kirchmann*. 3. Aufl. durchgesehen von *Th. Siegert*. (Philos. Bibliothek, 80. Bd.) Leipzig, Dürr, vi, 426 p. 4 M.

Platons Symposion, oversat af *H. Røder*. Copenhagen, Tillge, 1907, 99 p. (Studier fra Sprog-og Oldtidforskning, nr. 72; t. XVII, fasc. 2.)

Theaetetus and Philebus, transl. and explained by *H. F. Carllil*. London, Sonnenschein, 1907, 228 p. 3 sh. 6 d.

Adam, R., Ueber die Echtheit der platonischen Briefe. Progr. Berlin, Weidmann, 29 p. 1 M.

- Arbs, H.**, De Alcibiade I. qui fertur Platonis. Diss. Kiel.
- Berg, G. O.**, Metaphor and comparison in the dialogues of Plato. II. Diss. Berlin, n, 59 p.
- Bertazzi, G. G.**, Coscienza ed incoscienza nella psicologia platonica. Catania, Giannotta, 503 p.
- Book J.**, Mendelssohns Phaedon und sein platonisches Vorbild. Progr. Plauen, in-4, 30 p.
- Eberz, A.**, Die Einkleidung des platonischen Parmenides. (A. f. G. Ph., XX, 1, p. 81-95.)
- Fouillée, A.**, La philosophie de Platon, T. II : Esthétique, morale et religion platoniciennes, 3^e éd. revue et augmentée. Paris, Hachette, in-16, 379 p. 3 fr. 50.
- Gardikis, G.**, Ἡ πρὸς Πλάτωνα τροπικὴ λέξις. (Ἀθ., XVIII, 1-2, p. 61-149.)
- Garrod, H. W.**, Two passages of the Republic. (Cl. R., XX, 4, p. 209-212.)
- Gaumnitz, H.**, Präparation zu Platons Phaidon. 2. verbess. Aufl. (Krafft v. Rankes Präparationen f. d. Schullektüre. 29. Heft.) Hannover, Goedel, 40 p. 75 Pf.
- Geissler, A.**, Der Strafantrag in der platonischen Apologie des Sokrates. (Bl. f. Bayr. Gynn., 1906, 5-6, p. 381-391.)
- Ueber die Idee der platonischen Apologie des Sokrates. Progr. Würzburg, 1905, 88 p.
- Gomperz.** — Voir SECTION III.
- Goodrich, W. J.**, Plato, Politicus 269 e-270 a. An allusion to Zoroastrianism. (Cl. R., XX, 4, p. 298-299.)
- Görland, A.**, Natorps Einführung in den Idealismus durch Platons Ideenlehre. (Kantstudien, XI, 2, p. 240-247.)
- Gratslatis, E. K.**, Διορθωτικὰ καὶ ἐρμηνευτικὰ [Εἰς Πλάτωνα]. (Ἀθ., XVIII, 1-2, p. 262-268.)
- Hagen, B. von.** Num simulatas intercesserit Isocrati cum Platone. Diss. Leipzig, 1906, 77 p.
- Hensel, R.**, Vindiciae platonicae. Diss. Berlin, 52 p.
- Herwerden, H. van.** Platonica. (Mn., XXXIV, 2, p. 435-457, 3, p. 317-330; XXXV, 2, pp. 118-120.)
- Hohmann, E.**, Plato ein Vorgänger Kants? Kritische Bemerkungen zu P. Natorp, Platons Ideenlehre. Eine Einführung in den Idealismus. Progr. Rössel, in-4, 23 p.
- Joël, K.**, Zu Platons Laches. (H., 1906, 2, p. 310-318.)
- Platons « Sokratische » Periode und der « Phaedrus ». (Philos. Abhandlg. f. M. Heinze, p. 78-91.)
- Nochmals Platons Laches. (H., 1907, 1, p. 169.)
- Jurenka, M.**, Das Simonides' Siegeslied auf Skopas in Platons Protagoras [p. 339 a.]. (Z. f. oesterr. Gymnasien, 1906, 10, p. 865-875.)
- Linde, K.**, Beiträge zur Erklärung und Kritik des platonischen Phaidon. (Ph., XIX, 3, p. 397-409.)
- Lindsay, J.**, Plato and Aristotle on the problem of efficient causation. (A. f. G. Ph., XII, 4 p. 509-514.)
- Martens, L.**, Die Platonlektüre im Gymnasium. Elberfeld, iv, 5 p. 80 Pf.
- Naber, S. A.**, Platonica. (Contin.). (Mn., XXXV, 2, p. 143-177.)
- Novotny, Fr.**, Ein Beitrag zur Lösung der Frage über die Echtheit der platonischen Briefe. (Listy filol., XXXIII, 4-5.)
- Odau, M.**, Quæstionum de septima et octava Platonis epistola capita duo. Diss. Königsberg' Hartung, 91 p.
- Orszulik.** — Voir SECTION VIII.
- Philipp, Ed.**, Drei Textstellen im Platons Phaidon. (W. St., XXVIII, 1, p. 103-110.)
- Piat, C.**, La vie future d'après Platon. (R. Néoscolast., III, 2.)
- L'être et le bien d'après Platon. (A. f. G. Ph., XII, 4, p. 486-494.)
- Platon. Paris, Alcan. vii, 383 p. 7 fr. 50 c.
- Raeder, H.**, Ueber die Echtheit der platonischen Briefe. (Rh. M., LXI, 3, p. 427-471; 4 p. 541-542.)
- Reich, E.**, Plato as an introduction to modern criticism of life. London, Chapman, 342 p. 10 sh. 6 d.
- Shorey, P.**, Note on Plato, Republic, 483 d. (Cl. R., XX, 6, p. 247-248.)
- Stelaberger, L.**, Zur Kritik und Exegese von Platons Symposium. (Bl. f. Bayr. Gymnasialschulw., 1906, 7-8, p. 524-528.)

- Stuart, J. A.**, Plato's doctrine of ideas. (Mind, N. S., XV, nr. 60, p. 519-527.)
- Tyszkiewicz.** — Voir ARISTOPHANE.
- Vallati, G.**, The study of Platonic terminologie. (Mind, N. S., XV, p. 473-485.)
- Vogel, Fr.**, Zu Platons Apology. (Bl. f. Bayr. Gymn., 5-6, p. 391-398.)
- Walker.** — Voir ARISTOPHANE.
- PLOTIN.** Enneaden. In Auswahl übersetzt und eingeleitet von O. Kieffer. Jena u. Leipzig, Diederichs, 1905, 2 vol. 16 M.
- Falter.** — Voir PHILON.
- Guyot.** — Voir SECTION III.
- Les réminiscences de Philon le Juif chez Plotin. Étude critique. Paris, Alcan, 100 p.
- PLUTARQUE.** Lives. Translated from Greek by A. Stewart and G. Long. Vol. I. London, Bell, in-12, 496 p. 2 sh.
- — Vol. II-IV. à 2 sh.
- Greek lives, translated by C. E. Byles. Illustr. London, Arnold, 1907, 240 p. 1 sh. 6 d.
- Selected lives. London, Oliver and B. 3 sh.
- Lives of Alexander, Pericles, C. Caesar, Aemilius Paulus. Translated by W. R. Frazer. London, Sonnenschein, 1907, 270 p. 3 sh. 6 d.
- Aristides, Marcus Cato, Demosthenes, Cicero, Lycurgus, Numa, translated by W. R. Frazer. London, Sonnenschein, 240 p. 3 sh. 6 d.
- Life of Caesar. Selections, edited by R. L. A. Du Pontet. Oxford, Clar. Press. 2 sh.
- Life of Coriolanus. Introd. and Notes. Ibid.
- Lives of Coriolanus, Caesar, Brutus and Antonius in North's translation. Edited with introduction and notes, by R. H. Carry. Oxford, Clar. Press, 316 p. 3 sh.
- Lives. Sertorius, Eumenes, etc. Translated by W. R. Frazer. London, Sonnenschein, 1907. 3 sh. 6 d.
- Children's Plutarch. Plutarch's lives told in simple language. With an index which adapts the stories to the purpose of moral instruction, by F. J. Gould. London, 294 p.
- Apelt.** — Voir SECTION II.
- Dittenberger, W.**, Nikias und die Mantik. [Plut.] (H., 1906, 3, p. 473-475.)
- Foucart, P.** — Voir SECTION XIII.
- Frisch, P.**, De compositione libri Plutarchei qui inscribitur Περὶ Ἰσίδου καὶ Ὀσπίτου. Diss. Göttingen; Burgia, typ. Hopfer, 1907, 49 p.
- Hartmann, J. J.**, De Plutarchi studiis latinis. (Mn., XXXIV, 3, p. 307-316.)
- Holleaux, M.**, Sur un passage de la vie d'Aratos par Plutarque. (H., 1906, 3, p. 475-478.)
- Lindskog, Cl.**, De Plutarcho atticista. (Fran filologiska Foreningen i Lund, 1906.)
- Paton, W. R.**, A stray rule of etiquette. (Cl. R., XX, 4, p. 216-217.)
- Soltan, W.**, Die Quellen Plutarchs in der Biographie des Valerius Poplicola. Progr. Zabern, 1905, 22 p.
- Wegehaupt, H.**, Plutarchstudien in italienischen Bibliotheken. Progr. Cuxhaven, Rauschenplat, 63 p.
- Weissenberger, B.**, Bericht über Plutarchs Moralia für 1899-1901. (Bursian's Jahresbericht, 1906, 2-3, 1. Abt., p. 83-112.) 2 M.
- Ziegler, K.**, Die Ueberlieferungsgeschichte der vergleichenden Lebensbeschreibungen Plutarchs. Mit einer Tafel. Leipzig, Teubner, 1907, viii, 208 p.

POÈTES BUCOLIQUES.

- Wesely, C.**, Zur Textgeschichte der griechischen Bukoliker. (Berl. ph. Woch., 1906, nr. 26, p. 831.)
- Wilamowitz-Moellendorf, U. von.**, Die Textgeschichte der griechischen Bukoliker. (Philolog. Untersuchg., 18. Heft. hrsg. von A. Kiessling und U. von W.-M. Berlin.) Weidmann, 1907, xi, 263 p. 8 M.

POÈTES DIVERS. Griechische Dichterfragmente. I. Hälfte: Epische und eleg. Fragmente. Bearb. von *W. Schubart* und *U. von Wilamowitz-Moellendorf*. Mit einem Beitrage von *F. Bücheler*. 2 Lichtdrucktaf. (Berliner Klassikertexte, etc., 5. Heft.) Berlin, Weidmann, 1907, viii, 136 p. 8 M.

— II. Hälfte: Lyrische und dramatische Fragmente. *Ibid.*, 1907, ii, 160 p.

POÈTES DRAMATIQUES.

Menge, P. De poelarum scenicorum graecorum sermone observationes selectae. Diss. Göttingen, L. Hofer, 1905, 102 p.

POÈTES TRAGIQUES. Griechische Tragödien übersetzt von *U. von Wilamowitz-Moellendorf*. 3. Bd. VIII. Euripides, der Kyklops. IX. Euripides, Alkestis. X. Euripides, Medea. XI. Euripides, Troerinnen. Berlin, Weidmann, 1907, 363 p. (Les pièces se vendent séparément.) Geb. 6 M.

Mekler, S. Bericht über die die griechischen Tragiker betreffende Literatur der Jahre 1898-1902. (Forsetz.) (Bursian's Jahresb., 1906, 1. Abt., p. 1-82.)

POLYBE.

Allen, H. Ford. The infinitive in Polybius compared with the infinitive in biblical Greek. (Historical and linguistic studies in literature related to the N. T., 2^d s., 1, 4.) Chicago, Univ. Press, 1907, 60 p. \$ 50.

Fougères, G. « ὑπὸ τῆν ὠραίων ». (Polyb. III, 41, 2.) Questions hannibaliques. (R. E. A., 1907, 1, p. 45-47.)

Reik, K. Der Optativ bei Polybius und Philo von Alexandria. Diss. Leipzig, Fock, 1907, xii, 107 p. 3 M. 50 P.

Ulrich, H. Die Reden bei Polybios. Einladungsschrift zur Gedächtnisfeier des Joanneums für Senator Just. Zittau, Menzel, 1906, 18 p.

POSIDONIUS.

Altman, G. De Posidonio Timaei Platonis commentatore. Diss. Berlin, 71 p.

PROCLUS.

Degen, E. Welches sind die Beziehungen Albert's des Grossen « Liber de causis et processu universalis » zur *Στοιχειώσις θεολογική* des Neuplatonikers Proklus, und was lehren uns dieselben? Diss. München, 1906, 58 p.

Pasquall, G. Prolegomena ad Procli commentarium in Cratylum. (Studi ital. di filol., XIV, p. 127-152.) Firenze, Seeber, 26 p. Liral.

Wilamowitz-Moellendorf, U. von. Die Hymnen des Proklos und Synesios. (S. Pr. Ak., 1907, 1. Kl., p. 272-295.)

PROCOPE. Procopii Caesariensis opera omnia. Recognovit *J. Hauriy*, Vol. III, 1. Historia quae dicitur arcana. Leipzig, Teubner, xxxii, 186 p. (Biblioth. Teubneriana.)

PROTAGORAS.

Levis, A. Contributo ad un' interpretazione del pensiero di Protagora. (Atti dell' Istit. Veneto.) Venezia, Ferrari, 29 p.

PSELLOS.

Dragoumis, St. N. Ἀναγνώστου παρασημεύσεις καὶ πρόχειροι διορθώσεις. (Ἀθ., XVIII, 1-2, p. 47-53.)

Kurtz, G. Ist Psellos so schwer zu übersetzen? (Extr. de la Rev. byz. russe, XIII, p. 227-238.)

ROMAN D'ALEXANDRE. — Voir CALLISTHÈNE (PSEUDO).

ROMANOS.

Krumbacher, K. Miscellen zu Romanos. (Abhandlgn. der M. Ak., 1. Kl., XXIV, 3, Abt.) München, 1907 158, p., 1 Taf.

SAPHO.

Garman, B. Sappho. One hundred lyrics. London. De la More, 130 p.

SERENUS.

Gnueg, Sprachliches zu Serenus Sammonicus. Progr. Hildburghausen, in-4, 75 p.

SIMONIDE d'Amorgos.

Verstovsek, K., Simonidovy Jambí « Περί γυναικῶν ». Progr. Marburg, 1905, 25 p.

SIMONIDE de Céos.

Jurinka. — Voir PLATON.

Schroeter, W., De Simonidis Cei melici sermone quaestiones. Diss. Leipzig, 85 p.

SOLON. Solonis carmina selecta con commento ad uso delle scuole, del dott. *N. di Lorenzo*. Torino, Paravia, 1905, 36 p.

Gilliard, Ch. — Voir SECTION XII.

SOPHOCLE. Sophocle et Eschyle. Traductions de *M. de Rochefort* et de *de la Porte du Theil*, entièrement revues par *Brévannes*. (Grands tragiques grecs, t. 1^{er}). Avec gravures tirées des éditions du XVIII^e siècle et de nombreux dessins d'après *Flaxman*, *Giacomelli*, *Etex*: Coulommiers, Brodard. (Édité spécialement pour les magasins du Bon Marché.) 1 fr. 95 c.

Dramas, rendered into English verse, dramatic and lyric, by *G. Young*. London, Dent, 416 p. 1 sh.

Seven plays in English verse, by *L. Campbell*. Oxford, Clar. Press, in-12, 344 p. 1 sh.

Ajax, translated into literal English from the text of *Jebb*, by *J. C. Wilson*. London, Simpkin. 1 sh. 6 d.

Antigone. Denuo recensuit et brevi annotatione critica instruit *F. H. M. Blaydes*. Halle, Buchh. d. Waisenhauses, 1905, 104 p. 2 M.

Antigone. Uebersetzt von *J. Geffcken* und *J. Schultz*. (Deutsche Schulausgaben. hrsg. von *Gaudig* u. *Frick*.) Leipzig, Teubner, II, 43 p. 35 Pf.

Antigone. Tragödie. Ins Deutsch übertr. v. *Frdr. Wendenburg*. Mit ein. Vorwort des Übersetzers u. dem Bilde des Dichters. (Bibliothek der Gesamtliteratur des In- u. Auslandes. N. 2005.) Kl. 8. Halle, O. Hendel. VIII, 48 p. 25 Pf.

Antigone, translated by *R. Whitelaw*. Introduction and notes, by *J. Ch. Collins*. Oxford, Clar. Press, in-12, 106 p. 1 sh.

Elektra, für den Schulgebrauch hrsg. von *L. Schunck*. (Aschendorff-Sammlg. lat. u. gr. Klassiker.) Münster, Aschendorff, xxxviii, 80 p., 5 Abb. Geb. 1 M.

Elektra, von *Fr. Schubert*. 4. gänzlich umgearbeit. Aufl., von *L. Häter*. Leipzig, Freytag; Wien, Tempsky, xlvi, 56 p. 11 fig. 1 M. 20 Pf.

Oedipus Rex. Denuo recensuit et brevi annotatione critica instruit *F. H. M. Blaydes*. Halle, Buchh. d. Waisenhauses, VIII, 104 p. 2 M.

Oedipus Coloneus. Recens. *F. H. M. Blaydes*. Halle, Buchh. d. Waisenhauses, 126 p. 2 M. 40 Pf.

Philoctetes. With a commentary abridged from the larger edition of *R. C. Jebb*, by *E. S. Shuckburgh*. Cambridge, Univ. Press, 272 p. 4 sh.

Philoctetes. Unter teilweiser Benutzung der Donnerschen Uebersetzung f. den Schulgebrauch hrsg. v. *M. Schmitz-Mancy*. Münster, Aschendorff, in-16, 144 p. m. 5 Abbildgn. Geb. 95 Pf.

Adler, M., Ein neues *ἄλογον* in Sophokles' Koenig Oedipus? (Ehrengabe der Latina für *W. Fries*.)

Allègre, F., Sophocle. Étude sur les ressorts dramatiques de son théâtre et la composition de ses tragédies. (Ann. de l'Université de Lyon. N. S., II, fasc. 15.) Lyon, Rey, 1905, ix, 476 p.

Campbell, L., Paralipomena Sophoclea. Supplementary notes on the text of Sophocles. London, Rivington, 1907. 6 sh.

Croiset, M., La fatalité chez Sophocle. (*J. d. S.*, 1906, 7, p. 357-359.)

Dufréhou, A., Les idées morales de Sophocle. Science et religion. (Études pour le temps présent, nr. 414.) Paris, Bloud, 91 p.

Egger, J. B., Das Antigone-Problem in aesthetischer und ethischer Beziehung. Progr. Sarnen, 72 p.

Gratsialis, G. K., Διορθωτικά καὶ ἐρμηνευτικά. [Οἶδ. Τύρ. — Ἀντιγ. — Φίλοκτ.] (Αθ., XVIII, 1-2, p. 239-254.)

Kugler, L., De Sophoclis quae vocantur abusionibus. Diss. Goettingen, 1905, 75 p.

- Ludwig, H.**, Präparation zu Sophokles' Oedipus Rex. Leipzig, Teubner. 90 Pf.
- Michelangelo, L. A.**, Emendamenti al testo dell' Edipo a Colono. (Boll. d. filol. class., XIII, 2, p. 40-44.)
- Moeller, J.**, Ein Problem aus der Antigone. (Ehrengabe der Latina f. Fries.)
- Papageorgiou, P. N.**, Χωρίου τῆς Σοφοκλέους Ἡλέκτρας διόρθωσις. (Αθ., XVII.) Athènes, Sakellarios, 1905, 4 p.
- Präparationen nebst Uebersetzung zu Sophokles' Antigone, von einem Schulmann. I. Tl. : Vers 1-680. Düsseldorf, Schwann, 1907, in-16, 95 p. 50 Pf.
- Reiter, H.**, Beiträge zur Erklärung des Sophokles. Progr. Braunsberg, 9 p.
- Seymour.** — Voir ESCHYLE.
- Vitelli, G.**, Soph. Antig. 2 sq. (Stud. ital. di filol., vol. XIII, p. 436.)
- STRABON.** Strabo, Erdbeschreibung. Uebersetzt und durch Anmerkungen erläutert von A. Forbiger. 2. Aufl. durchgesehen von E. A. Bayer. 3. Bdchn.; 3. Aufl., 4. Bdchn. Berlin-Schöneberg, Langenscheidt. à 35 Pf.
- Weller, Ch. H.**, The evidence for Strabo's travels in Greece. (Am. J. of philol., X, 1, p. 84.)
- SYNÉSIUS.**
- Wilamowitz-Moellendorf, U. von.** — Voir PROCLUS.
- TATIEN.**
- Feuerstein, S.**, Die Anthropologie Tatians und der übrigen griechischen Apologeten des 2. Jahrhunderts mit einleitender Gottes-u. Schöpfungslehre. Diss. Münster, 98 p.
- THÉMISTIUS.**
- Méridier, L.**, Le philosophe Thémistius devant l'opinion de ses contemporains. Thèse. Rennes, Simon, m, 129 p.
- Schenkl, H.**, Eine verlorene Rede des Themistius. (Rh. M., LXI, 4, p. 554-566.)
- Shorey, A.** A case of iotacismus in Themistius. (Classical philol., I, 1.)
- THÉOCRITE.**
- Ceccon, A.**, Polifemo in Teocrito. (Per nozze Camerini De Fabio.) Padova, Prosperini, 1907, 19 p.
- Lenchantin de Gubernatis, M.**, Quo anno Theocritus idyllium XVII scripsit. (Boll. d. filol. class., XII, 11, p. 255-257.)
- Naber, S. A.**, Adnotationes criticae ad Theocritum. (Mn., XXXIV, 2, p. 149-174.)
- Reinach, A. J.**, Argeia et Sperchis dans les « Syracusaines ». (R. E. A., IX, p. 233-260.) Bordeaux, Féret, 1907.
- Wilamowitz-Moellendorf, U. von.**, De antiquissimis Theocriti membranis. (Cl. R., XX, 2, p. 103-104.)
- THÉODORET.**
- Koesters, L.**, Zur Datierung von Theodoret's Ἑλληνικῶν θεραπευτικῆ παθημάτων. (Z. f. kathol. Theol., XXX, 2.)
- THÉOGNIS.**
- Winter, W. M.**, Die unter dem Namen des Theognis überlieferte Gedichtsammlung. Ein Beitrag zur Geschichte der griechischen Dichtung. Progr. Leipzig, Lorenz, in-4, 70 p. 1 M. 50 Pf.
- THÉOPHRASTE.**
- Koujeas, S.**, ἀσκόρ-πέλεκυς. [Theophr., Char., 5.] (H., 1906, 3, p. 478-480.)
- THÉOPHYLACTE.** — Voir ALCIPHON.
- THUCYDIDE.** La guerra del Peloponneso per cura di A. Cosattino. Testo e commento. Firenze, Le Monnier, 5 vol.
- Book VI, chapters 30-33 et 60-105 (end.) Edited by P. Ure. London, Murray. 2 sh. 6 d.
- Capps, E.**, The « more ancient Dionysia » at Athens. (Thucyd., II, 45.) (Cl. Philology, II, 1, p. 25-42.) Chicago, Univ. Press, 1907.
- Cornford, F. M.**, Thucydides mythistoricus. London, Arnold, 1907, 268 p. 19 sh. 6 d.
- Harrison, miss J. E.**, Primitive Athens as described by Thucydides. Cambridge, Univ. Press, 1906, xii, 168 p.
- Laird, A. G.**, Ὠς ἔκαστος in Thucydides. (Am. J. of philol., XXVIII, 1, p. 33-45.)
- Lehmann-Haupt.** — Voir HELLANICUS.

Richter, R., De ratione codicum Laur. Plat. 69, 2 et Vatic. 126 in extrema Thucydidis historiarum parte. (Diss. philol. Halenses. Vol. XVI. Pars 3, p. 253-344.) 2 M. 40 Pf.

Vollgraaf, J. C., Thucydeia. (Contin.) (Mn., XXXIV, 4, p. 411-429.)

TIMOCRÉON.

Leeuwen, J. van. Ad Timocreonem Rhodium. (Mn., XXXV, 2, p. 180.)

TIMOTHÉE.

Gurlitt, L., Timotheos und sein Gedicht zu Ehren der Opis zu Ephesos. (Ph., XIX, 3, p. 382-387.)

URANIUS.

Hammel. — Voir GLAUCUS.

XÉNOPHON.

— Opuscula politica, equestris et venatica. Recogn. *G. Pierleoni*. Romae, Albrighi e Segati, XII, 155 p.

Hiero, translated by *J. H. Watson*. London, Bell, in-12. 1 M. 80 Pf.

Erinnerungen an Sokrates. Uebersetz von *O. Kiefer*. Jena, Diederichs, 1907, IV, 176 p. 4 M.

Bünger, C., Schüler-Kommentar zur Auswahl von Xenophons Anabasis. 2. umgearb. Aufl. Leipzig, Freytag; Wien, Tempsky, 131 p. 1 M.

Gemoll, W., Bemerkungen zu Xenophons Anabasis. Teil V, Progr. Liegnitz, 1905, 29 p.

Meyersham, H., Xenophons Hellenika als] Geschichtsquelle im Unterricht. Progr. Hadersleben, 1905, 47 p.

Orszulik. — Voir SECTION VIII.

Pierleoni, G., Animadversiones criticae in Xenophontis Rempublicam Lacedaemoniorum. (Studi ital. d. filol., vol. XIII.)

Präparationen nebst Uebersetzung zu Xenophons Hellenica, von einem Schulmann. V, VI und VII. Buch. Düsseldorf, Schwann, in-16 à 50 Pf.

Shorey, P., Xenophon, Anab., I, 7, 5. (Cl. J., I, 5.)

Tsacalotis, E. D., Περί τοῦ ἔτους τῆς γεννήσεως τοῦ Ξενοφώντος. Athènes, Sakellarios, 28 p. 75 lepta.

Ulrich, R., Jahresbericht über Xenophon. Nachtrag zu dem Bericht des Vorjahres. (Jahresbb. des philol. Vereins zu Berlin, 1905, p. 333-347, in Z. f. d. Gymnasialwesen, 1905, 11.) — Voir le détail dans Bibliotheca philologica classica, XXXIII, p. 98.

XÉNOPHON d'Éphèse.

Castiglioni. — Voir LONGUS.

ZÉNON d'Élée.

Petronievicz, B., Zenos Beweise gegen die Bewegung. (A. f. G. Ph., XX, 1, p. 56-80.)

VI. — ÉPIGRAPHIE. — PAPHYROLOGIE.

Épigraphie.

Aphaia. — Inschrift von Aegina (Zur —) (Woch. f. klass. Philol., 1907, nr. 4, p. 27-30.)

BRINCK. — Voir SECTION XII.

BRUECKNER, A., Zum Athenaios eines Psephismas aus Notion. (Jahresh. d. oesterr. arch. Instit., IX, 1; Beiblatt, p. 57-60.)

BUREN, A. W. van., Notes on Dr D. M. Robinsons inscriptions from Sinope. (Arch. J., 1906, 3, p. 295-299.)

BURSY B., Anses d'amphores grecques avec inscriptions. (En russe.) Niezin' 1905.

- CAPPS.** — Voir SECTION II.
- CHAFLIN.** — Voir SECTION VIII.
- COLIN, G.**, Inscriptions de Delphes. La théorie athénienne à Delphes. (B. C. H., 1906, 3-5, p. 161-328.) 2 pl.
- DIEUDONNÉ, A.**, Compte délien de Melichidès, conservé au Cabinet des médailles. (R. Ph., 1906, 2, p. 111-122.)
- DRAGOUMIS, St.**, Ἀττικὴ ἐπιγραφὴ ῥωμαϊκῶν χρόνων. (Ἐφ. ἀρχ., 1905, 4, p. 181-186.)
- ESPÉRANDIEU, E.**, (Note sur la stèle dite de Plotis (Musée de Nice), [avec inser. gr.].) (S. A. F.; B., 1906, p. 336-337.) 1 pl.
- FREDRICH, C.**, Zwei Inschriften aus Bithynien. (M. I. A., XXX, 4, p. 412-413.)
- FRIESENHAUS, A.**, The building inscriptions of the Erechtheum. II. (Am. J. of arch., X, 1, p. 4-16.) 1 pl.
- GARDTHAUSEN, V.**, Die Parther in griechisch-römischen Inschriften. (Orienta.. Studien f. Th. Noldeke.)
- GRÉGOIRE, H.**, Inscription de Photiké (Épire). (B. C. H., 1907, 1-3, p. 38-45.)
- HALL, H.-R.**, Coptic and Greek texts of the Christian period from ostraka, stelae, etc. in the British Museum. London, 1905, xi, 159 p., with 100 pl. 2 l. sterl.
- HARLUCK, F.-W.**, Inscriptions from the Cyzicus district. (J. H. St., 1907, 1, p. 61-67.)
- HAUSSOULLIER, B.**, Inscription archaïque de Cumès. (R. Ph., 1906, 2, p. 141-142.)
- HERZOG, R.**, Ein Brief des Königs Ziaëlas von Bithynien an die Koer. (M. I. A., XXX, 3, p. 173-182.) 1 Taf.
- HILL, B. H.**, Notes on the Hekatompedon inscription. [I. G. I. Suppl., p. 138.] (Am. J. of arch., X, 1, p. 82.)
- HITZIG, H. F.**, Die Astynomeninschrift von Pergamon. (Z. d. Savignystiftung f. Rechtsgesch.; Röm. Abtlg., XXVI, p. 432-449.)
- HOLWERDA, A. E. J.**, De titulo quodam sepulchrali. (Mn., XXXV, 2, p. 178-180.)
- Inscriptiones graecae ad res romanas pertinentes, auctoritate et impensis Academiae inscriptionum et litterarum humaniorum collectae et editae. T. I, fasc. 4 et 5. Edendum curavit R. Cagnat, auxiliante J. Toutain. T. III, fasc. 5 et 6. Edendum curavit R. Cagnat, auxiliante G. Lafaye. Paris, Leroux.
- JACOBSTAHL.** — Voir SECTION VIII.
- JALABERT, le P.**, Inscriptions grecques et latines de Syrie. (Mélanges de la Faculté orientale de l'Université Saint-Joseph, à Beyrouth, vol. II, 1907.) Paris, Geuthner, in-4°, 320 p.
- KIRCHNER, J. E.**, Beiträge zur alten Epigraphik. I : Die Asklepiospriester. II : Ποτάμιοι Δειραδιῶται. (Rh. M., LXI, 3, p. 344-351.)
- KUEHN, H.**, Topica epigrammatum dedicatiorum Graecorum. Diss. Breslau, 73 p.
- LATTERMANN, H.**, Inschrift aus Eleusis. (Klio, VI, 1, p. 140-168.)
— Zu IG, II, 5; 1054 C. (Ibid., 2, p. 331.)
- Leges Graecorum sacrae. — Voir SECTION XI.
- MAC-MAHON.** — Voir SECTION XIII.
- MICHON, E.** — Voir SECTION XIII.
- NACHMANSON, E.**, Mitteilungen aus Koronta. I. Inschriften. (M. I. A., XXXI, 1-2, p. 94-96.)
- PAPAVASSILEIOU.** — Voir SECTION X.
- PAEPKE, C.**, De Pergamenorum litteratura. Diss. Rostock, Warkentien.

POMTOW, H., Ein delphisches Exemplar von « Kassanders Ehrentafel » und die delphischen Inschriften aus Bd. VIII d. Ztschr. (H., 1906, 3, p. 356-377.)

ROGERS. — Voir SECTION VIII.

ROUSE, W. H. D., Inscriptions from Astypalaca. (J. H. St., XXVI, 1, p. 478.)

SCHULHOF, E. et **P. HUVELIN**, Fouilles de Délos exécutées aux frais de M. le duc de Loubat (1903), Inscriptions. Loi réglant la vente du bois et du charbon à Délos. (B. C. H., 1907, 1-3, p. 48-93.) 3 pl.

SOGLIANO, A., Epigrafe greca arcaica (Cuma). (Atti d. R. Acc. d. Lincci; Not. degli Scavi, 1905, 11, p. 377-380.)

SOTERIADIS. — Voir SECTION XIII.

SUNDWALL. — Voir SECTION X.

VEÏS (Βέρις), N. A., Notes sur quelques inscriptions chrétiennes de Tégée. (B. C. H., XXXI), Athènes, 1907.

WASHBURN, O. M., The building inscriptions of the Erechtheum. I. (Am. J. of arch., X, 1, p. 1-4.) 3 pl.

WHICHER, G. M., A Greek inscription from the Hauran, avec note de *Clermont-Ganneau*. (Am. J. of arch., 1906, 3, p. 289-294.)

WIEGAND, Th., Inschriften aus Kleinasien. (M. I. A., XXX, 4, p. 323-330.) 4 Taf.

WILHELM, A., Siegerlisten aus Athen. (M. I. A., XXX, 3, p. 213-219.)

— Inschrift aus Kyzicos. (Beitr. z. a. Gesch., V, 3.)

— Ἀττικὰ ψηφίσματα. (Ἐφ. ἀρχ., 1905, 4, p. 215-252.)

— Inschrift aus Tegea. (M. I. A., XXXI, 1/2, p. 228-230.)

— Inschrift aus Megara. Mit 1 Tfl. (Ibid., XXXI, p. 89-93.)

Papyrologie.

Aegyptische Urkunden aus den königlichen Museen. Hrsg. von der Generalverwaltung. Griechische Urkunden. III, 11, 12; IV, 1-3, 4 Berlin, Weidmann. 1902-1906, p. 320-384. — P. 1-96. à 2 M. 40 Pf.

BARBAGALLO. — Voir SECTION XII.

Berliner Klassikertexte, hrsg. von der Generalverwaltung der kgl. Museen zu Berlin. 5. Heft : Griechische Dichterfragmente. 1. Hälfte : Epische und elegische Fragmente. 2. Hälfte : Lyrische und dramatische Fragmente. Bearbeitet von *W. Schubart* und *U. von Wilamowitz-Möllendorff*. Berlin, Weidmann, 1907, VIII, 136 et II, 160 p.

C. r. avec nombreux extraits, par *Th. Reinach*, R. E. G., 1908, p. 89-93.

BERTHELOT, M. — Voir SECTION IV.

BLUDAU, A., Papyrus-fragmente des neutestamentlichen Textes. (Biblische Z., IV, 1.)

CROENERT W., Die Neuordnung der Neapler Papyrussammlung. (Woch. f. kl. Phil., 1906, nr. 29, p. 813-814.)

Epistulae privatae graecae quae in papyris aetatis Lagidarum servantur. Edidit *Stan. Wilkowski*. Adiecta est tabula phototypica. Leipzig, Teubner, p. in-8. xxvi, 144 p. 3 M. 20 Pf.

Griechische Papyri, ausgewählt und erklärt von *H. Lietzmann*. (Kleine Texte f. theolog. Vorlesungen und Uebungen hrsg. von *H. L.*, nr. 14.) Bonn, Weber et Marcus, 1905, 16 p. 40 Pf.

Griechische Papyri der kaiserl. Universitäts- und Landesbibliothek zu Strassburg i. E. Hrsg. und erläutert von *Fr. Preisigke*. I. Bd., 1 Heft. Urkunden nr. 1-23. Strassburg. Schlesier u. Schweikardt. 96 p., 5 Lichtdr. Taf. u. 33 Schriftproben im Text. 18 M.

The Hibeh papyri, Part II. Edited with translation and notes, by *B. P. Grenfell* and *A. S. Hunt*. London, Egypt exploration fund.

- The Tebtunis papyri, Part. II, Edited with translation and notes, by *B. P. Grenfell, A. S. Hunt* and *Edg. Goodspeed*. London, Frowde, 1907, xv, 485 p., 3 pl.
- HOLLEAUX, M.**, Remarques sur le papyrus de Gourob [Flinders Petrie Papyri, II, xlv; III, cxliv.] (B. C. H., 1906, 3-5, p. 330-348.)
- Institut papyrologique de l'Université de Lille. — Papyrus grecs publiés sous la direction de *Pierre Jouquet*,... avec la collaboration de *P. Collard, J. Lesquier, M. Xoual*. T. I, fasc. 1. Paris, E. Leroux, 1907, in-4°, p. 1-66.
- Fasc. 2, 1908, p. 67-132.
- JACOB, A.** — Voir SECTION VII.
- JOUGUET, P.**, Papyrus de Ghorán. Fragments de comédies. (B. C. H., 3-5, p. 103-149.)
- LIETZMANN, H.**, Papyrus Jenensis nr. 1. (Z. f. wiss. Theol., 1907, 1, p. 149-151.)
- Papyri Schott Reinhardt I. Mit Unterstützung des Grossherzoglich Badischen Ministeriums der Justiz, des Kultus und Unterrichts herausgegeben und erklärt von *C. H. Becker*. Mit 12 Tafeln in Lichtdruck. (Veröffentlichungen aus der Heidelberger Papyrussammlung, III, 1). Heidelberg, Winter, 1906, ix, 119 p. 24 M.
- PRAECHTER, K.**, Papyrus Berol. nr. 8. (H. 1907, 1, p. 150-153.)
- RICCI, S. de**, Rapport sur une mission en Égypte (1905). (C. R. Ac. I., 1905, p. 397-405.)
- SCHUBART, W.** — Voir SECTION II.
- VITELLI, G.**, Rendiconto di Sitologi. (St. ital. di filol., XIII, p. 52.)
- WENZER.** — Voir SECTION XII.

VII. — PALÉOGRAPHIE. — COLLECTIONS DE MANUSCRITS.

- BAUNACK, J.**, Zur ältesten Grabschrift aus der Megaris. (Ph., XIX, 3, p. 474-475.)
- Demosthenis codex Σ . — Voir SECTION V, DÉMOSTHÈNE.
- DIELS, H.**, Die Handschriften der antiken Aerzte. — Voir SECTION V, MÉDECINS.
- GARDTHAUSEN, V.**, Geschichte der griechischen Tachygraphie. (A. f. Stenogr., N. F., II, 1, p. 1-9.)
- Antikes Büchergestell. (Berl. ph. Woch., 1907, nr. 11, p. 352.)
- Handschriften des Klosters Bobbio. (Woch. f. klass. Phil., 1907, nr. 5, p. 141.)
- HEBERDEY.** — Voir SECTION XIII.
- Iliadis pictae fragmenta Ambrosiana. — Voir HOMÈRE.
- JACOB, A.**, Le tracé de la plus ancienne écriture onciale. (École prat. des h. ét., section des sc. histor. et philol., Annuaire 1906, p. 5-26.) Nombr. pl.
- JAMES, M.-R.**, Descriptive catalogue of the Western mss. in the library of Clare College, Cambridge. Cambridge, Univ. Press, 60 p. 5 sh.
- Descriptive catalogue of the Western mss. in the library of Queens College, Cambridge. Ibid. 36 p. 3 sh. 6 d.
- MENTZ, A.**, Geschichte und Systeme der griechischen Tachygraphie. Berlin, Gerdes und Mödel, 1907, 55 p.
- NESTLE.** — Voir SECTION VIII.
- PREISIGKE, FR.**, Der Ausdruck $\sigma\tau\eta\mu\epsilon\iota\sigma\tau\omicron\nu$. (A. f. Stenogr., II, 7, p. 233-234.)
- SABBADINI, R.**, Le scoperte dei codici latini e greci nei secoli XIV et XV. Firenze, Sansoni, 1905, ix, 233 p. 5 lire.
- WEINBERGER, W.**, Der Ausdruck $\sigma\tau\eta\mu\epsilon\iota\sigma\tau\omicron\nu$. (A. f. Stenogr., N. F., II, 7, p. 234-235.)
- Ueber antike Schnellschrift. (Arch. f. Stenogr.) (Berl. ph. Woch., 1907, nr. 2, p. 60-62; nr. 3, p. 93-95; nr. 4, p. 125-128.)

WESSELY. — Voir SECTION XII.

WILAMOWITZ-MOELLENDORFF, U. von. — Voir SECTION V, THÉOCRITE.

ZIEBARTH. — Voir SECTION XII.

VIII. — GRAMMAIRE. — LINGUISTIQUE.

- ALLEN, T. W., *Varia graeca*. II : Νοῦθος, a footfall. III : On the plural of γῆ. (Cl. R., XX, 6, p. 291.)
- BARONE, M., Sulle « Griechische Lautstudien » di Fernando Sommer. (Boll. d. filol. class., XIII, 4, p. 10-13.)
- BAUNACK, J., Ἀρμάρτ « aufrichtig ». (Ph., XIX, 2, p. 317-318.)
— Ἐνέωρα « in die Höhe ». (Ibid., 4, p. 637-638.)
- BECHTEL, F., *Parerga*. [16 : ἡδύμος. 17 : θεός. 18 : ὄρχημος. 19 : ὕσος.] (Beitr. z. Kunde der Indog. Spr., XXX, 3, p. 265 ss.)
- BRUGMANN, K., Griechisches ὀστράκον. (Indog. Forschgn., XIX, 3-4, p. 399.)
- BRUGMANN, K., und B. DELBRUECK, Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen. Kurzfassende Darstellung der Geschichte des Altindischen, ... Altgriechischen... II. Bd. Strassburg, Trübner. 17 M. 50 Pf.
- BUECHELER, Fr., Νεώφηρον. (Rh. M., LXI, 2, p. 307-308.)
— Ἀρόνορα. (Ibid., 3, p. 472-473.)
- BUCK, C. D., The interrelation of the Greek dialects. (Extr. de Cl. Ph., II, 3.) Chicago, Univ. Press, 1907, 15 p.
- CHRIST, W., Sprachliche Verwandtschaft der Gräco-Italer. (S. M. Ak., 1906, p. 151-246.)
- CLAFLIN, E. F., The syntax of Boeotian dialect inscriptions. (Bryn Mawr College Monographs, vol. III.)
- DEBRUNNER, A., Zu den konsonantischen io-Präsentien im Griechischen. Diss. Basel, 1907, 76 p.
- EHRlich, H., Die nomina auf — εως. (Z. f. vergl. Sprachforsch., N. F., XX, 3, p. 352-399.)
- ENGELMANN, R., Ueber ὄνος, ἐπίνητρον. (Berl. ph. Woch., 1907, nr. 9, p. 286-287.)
- F., K., ΣΥΝΑΛΙΦΗ. (Berl. ph. Woch., 1906, nr. 23, p. 733.)
- FAY, E. W., Greek and latin etymologies. (Am. J. of philol., XXVII, 3, p. 306-317.)
— Sundry Greek compounds and blended words and suffixes. (Cl. R., XX, 5, p. 253-256.)
- GERCKE, A., Zur Geschichte des ältesten griechischen Alphabets. (II., 1906, 4, p. 540-561.)
- GUENTHER, R., Die Präpositionen in den griechischen Dialektinschriften. Diss. (Indog. Forschgn., XX, p. 1-163.) Strassburg, Trübner, 1906, 163 p.
- GUTHLING, O., Taschenwörterbuch der griechischen und deutschen Sprache, (Méthode Toussaint-Langenscheidt.) 2 Tl. D.-Gr., Berlin, Langenscheidt, 1906, VII, 547 p. 2 M.
- HATZIDAKIS, G. N., Μάνθος, Μάνθα, Σαπφώ. (Λθ., XVIII, 1-2, p. 223-227.)
— Ἀντιλεγόμενα : μετανάστρης, μεταναστεῖω. Ἄτοπος παραβολή. (Ibid., 1-2, p. 227-238.)
- HERMANN, E., Zur kyprischen Silbenschrift. (Indog. Forschgn., XX, 3-4, p. 240-249.)
- HOFFMANN, O., Die Makedonen, ihre Sprache und ihr Vlkstum. Göttingen, Vandenhoeck u. Ruprecht, VI, 281 p. 8 M.

- HOOK, L. van**, The metaphorical terminology of Greek rhetoric and literary criticism. Chicago, 1905, 51 p.
- JACOBSTAHL, H.**, Der Gebrauch der Tempora und Modi in den kretischen Dialektschriften. Strassburg, Trübner, 1907, iv, 148 p. (Suppl. au t. XXI des Indog. Forschgn. pp. K. Brugmann et W. Streitberg.)
- JOHANSSON, K. F.**, Griech. *ἕανός*. (Z. f. vergl. Spr., N. F., XX, 4, p. 533-544.)
- LAIRD.** — Voir SECTION V, THUCYDIDE.
- LIDÉN, E.**, Zur iranischen Etymologie. 1... 2 : Aw. *gǎsa*, ir. *gaoisid*, gr. *γαίτη*. 3 : Aw. *unā*, nir. *uaimh*, gr. *εὐνή*. 4-9... 10 : Npers. *gādan*, gr. *βένεω*, etc. (Indog. Forschgn., XIX, 3-4, p. 317 ss.)
- Zur germanischen Wortgeschichte. 11 : Ahd. *deisk*, griech. *τίλος* und Verwandtes. 12 : Nnorw. *Jūv*, gr. *κῦφος*, etc. (Ibid., p. 356-359.)
- LUDWICH, A.**, Anecdota zur griechischen Orthographie. II. Progr. Königsberg, Schubert u. Seidel, p. 33-64. 30 Pf.
- IV. Ibid., 1907. 30 Pf.
- MEISTER, R.**, Zur Transkription der hebräischen Gutturale durch die LXX. (W. St., 1906, 1, p. 160-161.)
- *Μεμίανσκα*. (Ibid., p. 161.)
- MISENER, G.**, The meaning of *γάρ*. Diss. Baltimore, the Lord Baltimore Press, 75 p.
- MLODNICKI, M.**, De Argolidis dialecto. Brody, West, 24 p.
- MONSEUR**, Deux séries de composés grecs, ceux du type *καλλήροισ* et ceux du type *ἀρχέπολις*. (B. Soc. pour le progrès des ét. philol. et hist., à Bruxelles, séance du 13 mars 1906.)
- MOULTON, J. H.**, On *ἀπορρίπτειν* intransitive. (Cl. R., XX, 4, p. 216.)
- NESTLE, Eb.**, Kirchliches, zum griechischen Alphabet. (Berl. ph. Woch., 1906, nr. 15, p. 477-478.)
- ORSZULIK, K.**, Beispiele zur griechischen Syntax aus Xenophon, Demosthenes und Platon. (Forsetz.) Progr. Teschen, 1905, 16 p.
- OSTHOFF, H.**, Griechische und lateinische Wortbedeutungen. 20 : Τὸ *γάρ γέρας* ἐστὶ *γερόντων*. (Indog. Forschgn. XIX, 3-4, p. 217-239.)
- REHME, R.**, De Graecorum oratione obliqua. Diss. Marburg, 86 p.
- SCHAERL, H.**, Bemerkungen zur 23. Auflage der griechischen Schulgrammatik von Curtius-Hartel. (Z. f. oesterr. Gymnasien, 1906, 6, p. 550-555.)
- SCHETTLER.** — Voir SECTION V, BIBLE.
- SCHMID, W.**, *ἄμνος*. (Rh. M., LXI, 3, p. 480). — *ἄμικτα*. (Ph., LXV, 4, p. 637.)
- SCHOENE, H.**, Repertorium griechischer Wörterverzeichnisse und Speziallexica. Leipzig, Teubner, 1907, iv, 28 p. (Biblioth. Teubneriana.)
- SCHULZ, J. G.**, Attické tvary slovesné. Prague, Storch, 135 p. 1 kr., 80 h.
- SCOTT, J. A.**, Prohibitives with *πρός* and the genitive. (Cl. Ph., II, 1907, p. 324-330.)
- SIMONETTI, N.**, Forme ed atteggiamenti del pensiero nelle sintassi greca-latina-italiana. Spoleto, 140 p.
- SOLMSEN, F.**, Präpositionsgebrauch in griechischen Mundarten. (Rh. M., LXI, 4, p. 491-510.)
- STAHL, J. M.**, Kritisch-historische Syntax des griechischen Verbuns der klassischen Zeit. Heidelberg, C. Winter, 1907, xii, 838 p. (Indog. Bibliothek hrsg. von *Hirt* und *Streitberg*, I. Folge. Sammlung indog. Lehr- u. Handbücher, IV.)
- THOMPSON, J.**, On the use of the article with ordinal numerals in Greek. (Cl. R., XX, 6, p. 304.)
- THUMB, A.**, Prinzipienfrage der Koine-Forschung, (N. J. Alt., 1906, 5, 1. Abt., p. 246-263.)

- TRAUTMANN, R.**, Etymologien. [... gr. βῶο...] (Bl. f. Kunde d. indog. Spr., XXX, 4, p. 338-340.)
- TSEKIDIS, G. D.**, χοῖται, nicht χοῖται. (M. I. A., XXXI, 1-2, p. 237.)
- UHLE, H.**, Externe und interne Etymologie. (N. J. Alt., 1906, 5, 2. Abt. p. 272-275.)
- UHLENBECK, C. C.**, Etymologica. [... 12. ἰλλῆ:] (Z. f. vergl. Spr., N. F., XX, 4, p. 552-560.)
- WILAMOWITZ-MOELLENDORFF, U.** von. — Voir SECTION II.
- WOOD, W.**, Etymological miscellany. I : Greek and Latin etymologies. (Am. J. of philol., XXVII, 1, p. 59-64.)

IX. — MUSIQUE. — MÉTRIQUE. — ORCHESTIQUE. — PROSE RYTHMIQUE.

- BASSETT, S. E.**, Notes on the bucolic diaeresis. [avec une étude sur l'origine de l'hexamètre.] (Trans. Am. philol. Assoc., XXXVI.)
- BETHE, E.**, Die griechische Tragödie und die Musik. Antrittsvorlesung gehalten am 27 oct. 1906 in der Aula der Universität. Leipzig.
- DEGERING, H.**, Die Orgel, ihre Erfindung und ihre Geschichte bis zur Karolingerzeit. Münster in W., Copenrath, 1905, 86 p. 4 M.
- GRAF, E.**, Der Kampf um die Musik im griechischen Altertum. Progr. Quedlinburg; Leipzig, Fock, 1907, 16 p. 1 M.
- LODGE.** — Voir SECTION V, ESCHYLE.
- MARX, F.**, De Sicili cantilena (Rh. M., LXI, 2, p. 145-148).
- MAY.** — Voir SECTION V, DÉMOSTHÈNE.
- REBOURS (le R. P. J. B.).** — Voir SECTION XVI.
- RICHARDSON, L. T.**, Horace's Alcaic strophe. (University of California Publications, Class. philol., I, p. 175-204.) Berkeley, 1907.
- SEELIGER, H.**, Antike Tragödien im Gewande moderner Musik. Aesthetische und metrische Studien. Progr. Landeshut, 1905.
- SMITH, K. F.**, Some irregular forms of the elegiac distich. (Extr. de Am. J. of philol.)
- SUCCO, Fr.**, Rhythmischer Choral, Altarwesen und griechische Rhythmen, in ihrem Wesen dargestellt durch eine Rhythmik des einstimmigen Gesanges auf Grund der Accente. Gütersloh, Bertelsmann, VIII, 405 p. 7 M.
- THIBAUT, le P. J.** — Voir SECTION XV.
- WENIG, K.**, ποδὸς ἐξίστημος γένους ἴσου. (Listy filol., 1906, 5, p. 321-334; 6, p. 401-411.)
- WHITE, J. W.**, Enoplic metre in Greek comedy. (Cl. philol., II, 4, 1907, p. 419-443.) — T. à p.
- Logædic metre in Greek comedy. (Extr. de Harvard Studies, vol. XVIII), 1907, 38 p.

X. — HISTOIRE. — GÉOGRAPHIE.

- AMATUCCI, A. G.**, Hellas. Disegno storico della cultura greca. Vol. I. Dai tempi piu antichi al secolo V a. Cr. Bari, 324 p. Lire 3.
- AMMANN, A.** et **E. C. COUTANT**, Histoire ancienne de l'Orient et de la Grèce (second cycle, classe de seconde, sections A et B.) Paris, Nathan, in-16, 1905, 420 p. avec grav. 3 fr. 50

- BAYARD, L.**, Le mont Athos, d'après un livre récent. (R. de Lille.) Paris, Sueur-Charruey, 1905, 8 p.
- BELL, G. L.**, Notes on a journey through Cilicia and Lycaonia. (R. arch., 1906, janvier-février, p. 1-29 avec 24 fig. — Mai-juin, p. 385-414, av. 28 fig.) T. à p.
- BELOCH, J.**, Griechische Aufgebote. (Klio, V, 3; VI, 1, p. 34-78.)
- BORTSELA, J. G.**, Φθιώτικα ἢ πρὸς νότον τῆς Ὀθρουσας. Athènes, 1907, 518 p.
- BRAILSFORD, H. N.**, Macedonia, its races and their future. London, Methuen, xx, 340 p. Maps and ill.
- BRUSTON**, Les colonies grecques d'après l'Ancien Testament. Paris, 1906.
- BUERCHNER, L.**, Hafen Panormos und Vorgebirge Palimnos auf der Insel Samos. Mit 1 Karte. (Ph., XIX, 4, p. 481-489.)
- CASAGRANDE, V.**, Camarina e Morgantina al congresso dei Sicelioti a Gela. (424 a. C.) (Archiv. stor. p. la Sic. orient., II, 1, p. 5-18.)
- CHAPOT, V.**, Séleucie de Piérie. (S. A. F.; M., 7^e s., t. VI, 1906 (1907), p. 149-226.) 1 carte.
- COSANZI, V.**, Ancora la tetrarchia tessalica. (Beitr. z. alt. Gesch., V, 3.)
- COUSIN, G.**, De urbibus quarum nominibus vocabulum πύλις finem faciebat. Nancy, Berger-Levrault, 1905, 302 p. 7 fr. 50
- DUHN, F. von**, Thera. (Deutsche Rundschau, 1905, nr. 24, p. 419-438.)
- ELEUTHEROUKAKIS**, Führer durch Athen und Umgebung. Athen, C. Eleutheroukakis, in-16, 84 p., Abbildgn. u. 1 Plan.
- FERGUSON, W. S.**, The priests of Asklepios. A new method of dating Athenian archonts. (University of California Publications, Classical philology, vol. I, nr. 5.) Berkeley, Univ. Press.
- FINLAY, G.**, Greece under the Romans. London, Dent, 1907. 4 sh.
- FREDRICH, C.**, Vom Aegäischen Meere. 1. Eine vergessene Insel. (Die Grenzboten, 1905, nr. 45, p. 311-321.)
- Lemnos. (M. I. A., XXXI, 1-2, p. 60-86.) 2 Taf., 24 Abb.
- Skiathos und Peparethos. (Ibid., p. 99-128.) 17 Abb.
- GABRICI, E.**, Ricerche di storia antica. II : La Pelasgiotis e la leggenda di Pelasgo tessalico. (Estr. d. rendiconti d. Accad. di archeol. etc. di Napoli, 1904.) 38 p.
- GERCKE, A.**, Die Myrmidonen in Kyrene. (H., 1906, 3, p. 447-459.)
- GOESSLER, P.**, Priene und der griechische Stadtbau. (Korresp.-Blatt f. d. Gelehrt. u. Realsch. Württemb., 1906, 8, p. 281-291; — 9, p. 321-332.) Mit Stadtplan und 2 Einzelplänen.
- GROEBE, P.**, Der Schlachttag von Karrhae. (H., 1907, 2, p. 315-322.)
- GROTE, G.**, History of Greece, from the time of Solon to 403 B. C. Condensed and edited with notes and Appendices, by J. M. Mitchell and M. O. B. Caspari. London, Routledge, 1907, 840 p. 5 sh.
- History of Greece. London, Dent, 1907, 12 vol. à 1 sh.
- GRUHN, A.**, Ithaka. (N. philol. Rundschau, 1906, nr. 24, 553-566.)
- HAHN, L.**, Romanismus und Hellenismus bis auf die Zeit Justinians. Eine Skizze zum Sprachenkampf im römischen Reich bis auf die Zeit Justinians. Leipzig, Weicher, 1907. (Extr. du Philol. Suppl.-Bd. X, 4, p. 677-718.)
- HASLUCK**, Poemanenum. (J. H. St., XXVI, 1, p. 23-31.)
- HEIDEMANN, L.**, Die territoriale Entwicklung Lacedämons und Messeniens bis auf Alexander. § 1 : Die dorische Wanderung. Diss. Berlin, 53 p.
- HOFFMANN**. — Voir SECTION VIII.
- HUEBLER, F.**, Zwei Reisen nach Griechenland und Kleinasien. Tl. I. Progr. Reichenberg, 1905, 51 p.
- HUEKERT**. — Voir SECTION I.

KAZAROW. — Voir SECTION XI.

KIEPERT, R., Die Poikile Petra bei Seleukia in Kilikien (Beitr. z. alt. Gesch., V, 3.)

KISSLING, M., Das ethnische Problem des antiken Griechenland. I. Tl. (Z. f. Ethnologie, 1905, 6, p. 1009-1024.)

KOEHLER, A., Reichsverwaltung und Politik Alexanders des Grossen. (Beitr. z. alten Gesch., V, 3.)

KORNEMANN, E., Zu den Siedlungsverhältnissen der mykenischen Epoche (Klio, VI, 1, p. 171-176.)

KROMAYER, J., Antike Schlachtfelder in Griechenland. Bausteine zu einer antiken Kriegsgeschichte. 2. Bd. : Die hellenistisch-römische Periode : Von Kynoskephalae bis Pharsalos. Mit 12 lithogr. Karten, 11 Beikarten, 2 Skizzen im Text u. 1 Taf. in Lichtdr. Berlin, Weidmann, 1907, XII, 452 p. 18 M.

LAEPER, R., Das alte Athen. Erklärender Text zu den Tafeln XIV a und XIV b von St. Cybulskis Tabulae quibus antiquitates gr. et rom. illustrantur. Leipzig, Köhler, 1905, 84 p. 1 M. 50 Pf.

LEHMANN-HAUPT, C. F., Hellenistische Forschungen, III : Zur attischen Politik vor dem chrononideischen Kriege. (Beitr. z. a. G., V, 3.)

LICHTENBERG, R. von, Beiträge zur ältesten Geschichte von Kypros. (Mittel. d. Vorderasiat. Gesellsch., 1906, 2, p. 1-78), mit 10 Taf.

MAASS, E., Die Griechen in Südgallien. (Jahresh. d. oesterr. arch. Instit., IX, 1, p. 139-164.)

MAHAFFY, J. P., Rambles and Studies in Greece. London, Macmillan, 1907, in-12, 437 p.

MALININ. — Voir SECTION XIII.

MENARDOS, S., Τοπωνυμικὸν τῆς Κύπρου. (Aθ., XVIII, p. 315-421.) Athènes, Sakellarios, 1907.

MEYER, E., Nochmals der λόγος des Königs Pausanias. (H., 1907, 1, p. 134-137.)

MEZZACASA, G., Onomastica sicula preellenica. (Archivio di stor. d. Sic. orient., III, 1, p. 94-98.)

MILIOPOULOS, I., Der alte Hafen von Chalkedon. (M. I. A., XXXI, 1-2, p. 53-54.)

MODESTOV, B., Introduction à l'histoire romaine. (L'ethnologie préhistorique, les influences civilisatrices à l'époque préromaine, etc.). Trad. du russe, par Mich. Delines. Paris, Alcan, 1907, in-4, XIII, 474 p., 30 pl. et 30 fig. (Antiquités mycéniennes et crétoises rapprochées de celles de l'Italie.)

MONTSKA, H., Die Landschaften Hoch-Armeniens bei griechischen und römischen Schriftstellern. Tl. I. Progr. Wien, 1904, 19 p.

MOSCHIDIS, A., Ἡ Ἀἴτιμος. Τεῦχος α' (des origines à 1770). Alexandrie. Tenios, 1907, 244 p.

NIESE, B., Neue Beiträge zur Geschichte und Landeskunde Lakedämons. Die Lakedämonischen Periöken. (Götting. Nachricht., 1906, 2, p. 101-142.)

PANCRITIUS, M., Studien über die Schlacht bei Kunaxa. (Wissenschaftliche Frauenarbeiten. Hrsg. v. H. Jantzen u. G. Thurau. I. Band.) Berlin, A. Dunccker, V, 80 p. Einzelpr. 2 M. 50 Pf.

PAPAVASSILEIOU, A., Εἰδοῦναι. (Ἐφ. ἄρχ., 1905, 1, p. 1-36.)

PAULATOS, N. K., Ἡ πατρίς τοῦ Ὀδυσσεύος. Athènes, 308 p.

PEROUTKA, E., Die Pelasger. (Schluss) (Listy filol., XXXIII, 4-5.)

PETER. — Voir SECTION I.

POMTOW, H., Delphica. Vorläufiger Bericht über die Ergebnisse einer Reise nach Delphi. (Berl. ph. Woch., 1906, nr. 37, p. 1163-1182.)

— Eine delphische στάσις im Jahre 363 v. Chr. (Klio, VI, 1, p. 89-126.)

PRELLER, der Junger, Fr., Briefe und Studien aus Griechenland. Hrsg.

- von *F. Boden*. Dresden, *F. E. Boden*, 1907, 34 p., mit Abb. und 13 Taf.
6 M. 50 Pf.
- PRIX, Fr.**, Athen. Bilder zur Veranschaulichung der topographischen Verhältnisse der alten Stadt und ihrer hervorragendsten Denkmäler. Wien, Pichlers, 1907, III, 64 p.
1 M. 70 Pf.
- PUETZ, W.**, Historische Darstellungen und Charakteristiken für Schule und Haus gesammelt und bearbeitet: I. Bd., 1. Abteilg. Der Orient und die Griechen. Neue Bearbeitung von *J. Asbach*. Köln, Der Mont-Schauberg, in-4°, XI, 396 p.
2 M.
- RABBINOVICZ, J.**, Ein Versuch, den Charakter Alexanders des Grossen nach der jüdischen Sage darzustellen. Progr. Mähr-Weisskirchen.
- REINACH, A. J.** (signé A. J.-R.) La Crète et la Provence. (R. arch., 1906, 8, p. 170.)
- RICCI, S. de.** Chronologie des premiers patriarches d'Alexandrie. Paris, E. Leroux, 12 p. (Extr. de la R. arch., 1906, mars-avril.)
- RIDGEWAY, W.**, The early eage of Greece. Cambridge, Univ. Press, 1907.
- SAPPER, K.**, Inseln des ägäischen Meeres. Eine landschaftliche Skizze. (Geogr. Z., XX, 1, p. 38-49.)
2 Taf.
- SCHWARTZ, Fr. von**, Alexanders des Grossen Feldzüge in Turkestan. Kommentar zu den Geschichtswerken des Flavius Arrianus und Q. Curtius Rufus auf Grund vieljähriger Reisen im Russischen Turkestan und den angrenz. Ländern. 2 Taf. 2. Aufl. Stuttgart, Grub, IV, 104 p.
22 M.
- STAEHLIN, F.**, Zur Landeskunde der Phthiotis. (M. I. A., XXXI, 1-2, p. 1-36.)
3 Taf., 13 Abb.
- STRUCK, A.**, Makedonische Fahrten. I. Chalkidike. (Zur Kunde der Balkanhalbinsel, Reisen und Beobachtungen, hrsg. von *C. Patsch*, Heft 4.) Wien u. Leipzig, Hartleben, 1907, 83 p., 15 Abb., 1 Karte.
2 M. 20 Pf.
- SUNDWALL, J.**, Epigraphische Beiträge zur sozial-politischen Geschichte Athens im Zeitalter des Demosthenes. (Beitr. z. alten Gesch., 4. Beiheft.) Leipzig, Dieterich, VII, 94 p.
5 M.
- THUMB, A.**, Die Topographie von Athen. (Deutsche Rundschau, 1906, Juli.)
- URE, P.**, The origin of the tyrannis. (J. H. St., XXVI, 1, p. 131-142.)
- VALETTE, G.**, Promenades dans le passé. Rome, Corse, Grèce. Genève, Gallien.
- VEZIN, A.**, Eumenes von Kardia. Ein Beitrag zur Geschichte der Diadochenzeit. Münster, Aschendorff, 1907, IV, 164 p.
- WACE, A. J. B.**, The topography of Pelion and Magnesia. (J. II. St., XXVI, 1, p. 123-168.) 12 fig.
- Skiathos and Skopelos. (M. I. A., XXXI, 1-2, p. 129-133.)
- WASSNER, J.**, Archäologische Reisen nach Griechenland für 1906. (Monatsschrift f. höh. Schulwesen, V, 3-4, p. 220-221.)
- WESSELY, C.**, Die Abfassungszeit der Korrespondenz des Heroninos. (Anz. d. K. Ak. d. Wiss. zu Wien, 1906, nr. 8, p. 35-42.)
- WHEELER, J. R.**, A note on the Enneacrunus. (Cl. R., 1906, XX, 6, p. 330.)
- WILSKI, P.**, Karte der Milesischen Halbinsel (1 : 50000). 2 Bl., mit erläut. Text. (Milet. Ergebnisse der Ausgr. u. Untersuchgn. seit dem Jahrh. 1899, hrsg. von *Th. Wiegand*, 1. Heft.) Berlin, Reimer, v, 24 p., mit 3 Abb.
5 M.
- ZIEBARTH, E.**, Kulturbilder aus griechischen Städten. (Aus Natur- und Geisteswelt, etc., 131. Bdchn.) Leipzig, Teubner, 1907, VI, 120 p., 22 Abb., 1 Taf.
1 M.
- ZIMMERN, A.**, Greek history for young readers. (III.) Maps. London, Longmans' 398 p.
2 sh. 6 d.

XI. — RELIGION. — MYTHOLOGIE. — CULTE.

- ARRISON, J.**, The religion of ancient Greece. London, Constable, 1905.
- BART** (Μάρτυρ), **G.**, μορβία, σηκόρ. (Λό., XVIII, 1-2, p. 168-178).
- BASSET, R.**, Contes et légendes de la Grèce ancienne. L : La curiosité punie. LI : Mort et résurrection de Tylos. (R. des trad. popul., juin 1906, p. 225-227.)
- BECKER, H.**, Zur Alexandersage. Der Brief über die Wunder Indiens in der Historia de proeliis. Progr. Königsberg, 39 p.
- BIEHRINGER, I.**, Die Sage von Hero und Leander. (Globus, 1906, 6, p. 94-97).
- BOETTICHER, K.**, Zur Kenntnis antiker Göttesverehrung Aufsätze. Eine Gabe zur 100. Wiederkehr seines Geburtstages. (Deutsche Bucherei, hrsg. von A. Reimann, 62. Bänden.) Berlin. 25 Pf.
- BUTLER, S.**, The Greek mysteries and the gospels. (The Nineteenth Century, 1906, nov., p. 802-815.)
- CABROL, F.**, Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie. Fasc. 10 : Archimandrite-Athènes; fasc. 11 : Athènes-Azemes. Paris, Letouzey et Ané, 1 pl.
- CAPELLE, W.**, Zur antiken Theodicee. (A. f. G. Ph., XIII, 2, 173-195.)
- CIACERI, E.**, La festa di S. Agate e l'antico culto di Iside in Catania. Catania, Giannotta, 1905, 34 p.
- COMMELIN, P.**, Nouvelle mythologie des Grecs et des Latins, Paris, Garnier frères, ix, 521 p.; nombr. grav.
- Conférences au Musée Guimet, en 1906-07. Paris, Leroux, 1907, in-18. Illustr. — Voir GAYET et S. REINACH.
- CUMONT, Fr.**, Les religions orientales dans le paganisme romain. (Annales du Musée Guimet.) Paris, Leroux, 1907.
- DIETERICH, A.**, Griechische und römische Religion. (A. f. Religionswiss., VIII, 3-4, p. 474-510.)
- DIETERICH, K.**, Neugriechische Sagenklänge vom alten Griechenland. (N. J. Alt., 1906, 2, 1 Abt., p. 81-101.)
- DILLON, A.**, Maid of Artemis. London, Mathews, in-16. 2 sh. 6 d.
- DRAGOUMIS, St. N.**, Die Pandemos-Weiheung auf der Akropolis. (M. I. A., XXXI, 1-2, p. 236.)
- DUSSAUD**, Questions mycénienes. — Voir SECTION XIII.
- ESCHER, J.**, Erichtheus, Erichthonios, Europa. (Pauly-Wissowa's Real-Encyclop.)
- FARNELL, L. R.**, The cults of the Greek states. T. III, IV. Oxford, Clar. Press, 1907, 393, 454 p.; nombr. pl. 32 sh.
- FERGUSON.** — Voir SECTION X.
- FRAZER, J. G.**, Adonis, Attis, Osiris. Studies in history of oriental religion. London, Macmillan, 356 p. — 2^e éd., 1907, xix, 452 p.
- FRIEDLÄNDER.** Herakles. Sagengeschichtliche Untersuchungen. (Philol. Untersuchgn. hrsg. von Kiessling und U. von Wilamowitz-Moellendorff, fasc. XIX.) Berlin, Weidmann, 1907, x, 185 p.
- FURTWÄENGLER.** — Voir SECTION XIII, 4^e article de cet auteur.
- GAYET, A.**, Le culte bachique à Antinoé. (Conférences au Musée Guimet.)
- GIURLANDA, V.**, Studio critico sugli inni sacri greci. Catania, 1905.
- GLOTZ, G.**, Les oracles en Grèce. (R. histor., XC, 1, p. 1-17.)
- GRUPPE, O.**, Griechische Mythologie und Religionsgeschichte. Schluss-Bd. (Handb. d. kl. Altertumswiss. 29 u. 30 Halbbd. V. Bd., 2 Abt. 2. Hälfte, 3. Lfg. München, Beck. 15 M.)

- GUERBER, H. A.**, The myths of Greece and Rome. Their stories, signification and origin. London, Harrap, 1907, 410 p. 7 sh. 6 d.
- HARE, W. L.**, Die Religion der Griechen. Kurzer Abriss der Mythen, Theologie u. hauptsächlichsten philosoph. Lehren der alten Griechen. Aus dem Engl. u. m. e. Vorworte versehen v. A. A. Führer. (Die Weltreligionen in gemeinverständlicher Darstellung. III. Bd.) Gr. 8. Leipzig, A. Owen et Co., 1906, 96 p. 1 M.; geb. 1 M. 60 Pf.
- HOFFMANN, O.**, Poseidon. (84. Jahresbericht d. schles. Gesellsch. f. vaterl. Cultur.) Breslau, Adeholtz, 11 p. 50 Pf.
- INAMA.** — Voir SECTION XII.
- JIRANI, D.**, Obet Argeu. (Listy filol., 1906, 6, p. 412-420.)
— Vznik povesti o Herculovi a Kakovi. (Ibid., 1907, 1, p. 1-6.)
- KARO, G.**, Omphalos. (Extr. du Dictionn. des antiq. gr. et rom.) Paris, Hachette, 46 p., fig. (N'est pas dans le commerce.)
- KARSTEN, R.**, Studies in the primitive Greek religion. (Finska Vetenskaps Societetens Forhandlingar, XLIX.) Helsingfors, Simelius, 1907, 101 p.
- KAZAROW, G.**, Thrakisches. (Arch. f. Religionswiss., IX, 2, p. 287-289.)
— Zur Religion der alten Thraker. II. (Klio, VI, 4, p. 169-174.)
- KERBAKER, M.**, Il Bacco indiano nelle sue attinenze col mito e col culto dionisiaco. (Memoria letta alla R. Acc. di Napoli, 1905.)
- KIRCHNER, Asklepiospriester.** — Voir SECTION VI.
- LEFORT, Th.**, Notes sur le culte d'Asclépios. Nature de l'incubation dans le culte. II : Epoque romaine. (Le Musée Belge, X, 2-3, p. 101-126.)
- Leges Graecorum sacrae et titulis collectae. Ediderunt et explanaverunt J. de Protz, Lud. Ziehen. Pars altera. Fasc. I : Leges Graeciae et insularum. Edid. L. Ziehen. Leipzig, Teubner, 1907, vii, 372 p. 12 M.
- LEMBERT, R.**, Der Wunderglaube bei Römern und Griechen. I : Das Wunder bei den römischen Historikern. Augsburg, 1905, 63 p.
- LESSMANN, H.**, Die Kyrossage in Europa. Progr. Charlottenburg, 50 p.
- MARX, Fr.**, Aktaon und Prometheus. (Ber. üb. d. Verhandlgn. d. k. Sächs. Gesellsch.-d. Wiss.; philol.-hist. Classe, 1906, 2, p. 101-123.)
- MILANI, L. A.**, La bibbia probabelica e la liturgia dei Prelleni. (Studi religiosi, VI.) 24 p., 32 grav. 3 M.
- Mythologische Bibliothek, hrsg. von der Gesellschaft für vergleichende Mythenforschung, I, 1. Leipzig, Hinrichs, 1907, 123 p. 3 M.
- NEUSTADT, E.**, De Jove cretico. Diss. Berlin, 56 p.
- NILSSON, M. P.**, Totenklage und Tragödie. (A. f. Religionswiss., IX, 2, p. 286-287.)
— Griechische Feste von religiöser Bedeutung mit Ausschluss der Attischen. Leipzig, Teubner, v, 490 p. 2 M.
- NOACK, J.**, Das eleusinische Heiligtum in vorpericleischen Zeit. (Vorträge der arch. Gesellsch.) (Arch. Anzeiger, 1906, 3, p. 264-267.)
- PHILIOS, D.**, Eleusis, her mysteries, ruins and Museum. Translated by H. Catliff. London, Appleton, in-12. 5 sh.
- POWELL, B.**, Erichonius and the three daughters of Cecrops. Diss. New York, Macmillan, 86 p., 12 fig. 60 cts.
- PREUSS, K. Th.**, Der dämonische Ursprung des griechischen Dramas, erläutert durch mexikanische Parallelen. (N. J. Alt., 1906, 3; 1. Abt., p. 161-193.)
- R. W.**, Prayers ancient and modern. Chosen, edited and written. London, Dent, 1907, in-12. 2 sh.
- REEB, W.**, Eine figürliche Darstellung der illyrisch-thrakischen Götterdreieit Silvanus, Diana, Apollo? (Festschrift z. Feier d. 50 jhrgen Bestehens des Röm.-Germ. Zentralmuscums zu Mainz, 1907.)

- REIN, E.**, Aiakos in der Unterwelt. (Acta Soc. scient. Fennicae, t. XXXII, nr. 7, 39 p.)
- REINACH, S.**, L'Artémis arcadienne et la déesse aux serpents de Cnossos. (B. C. H., 1906, 3-5, p. 150-160.)
- La fête de Pâques. (Biblioth. de vulgarisation du Musée Guimet, t. XVIII.) Paris, Leroux, 64 p.
- La mort du grand Pan. (B. C. H., 1907, 1-3, p. 5-9.)
- Prométhée. (Conférences au Musée Guimet, en 1906-07.) Paris, Leroux, 1907.
- RICHTER, F.**, De deorum barbarorum interpretatione romana quaestiones selectae. Diss. Halle, 58 p.
- ROMAIOS.** — Voir SECTION XIII.
- ROSCHER, W. H.**, Lexikon der griechischen und römischen Mythologie. 53. et 54. Lfgn. Leipzig, Teubner.
- Die Hebdomadendlehren der griechischen Philosophen u. Acrzte. Ein Beitrag zur Geschichte der griech. Philosophie u. Medizin. (Abhandlungen der königl. sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften. Philologisch-histor. Klasse. 24. Bd. N. VI.) Leipzig, B. G. Teubner. vii, 240 p. 40 M.
- SAINTYVES, P.**, Les saints successeurs des dieux. Essais de mythologie chrétienne. Paris, E. Nourry, 1907. 8 fr. 50 c.
- SAMTER, E.**, Hochzeitsgebräuche. (N. J. Alt., 2. Abt., 1907, 2, p. 131-142.)
- SCHANKAL, R.**, Eros-Thanatos. (Oesterreich. Rundschau, 1908, 8 März.)
- SCHMIDT, H.**, Veteres philosophi quomodo iudicaverint de precibus. (Religionsgeschichtl. Versuche, etc., III, 3). Gieszen, Töpelmann, 1907, 78 p.
- SIECKE, E.**, Drachenkämpfe (Mythol. Biblioth., I, 1.) 3 M.
- SMIRNOFF, J. J.**, XMF. (Berl. ph. Woch., 1906, nr. 33-34, p. 1082-1088.)
- SOLTAU, W.**, Das Fortleben des Heidentums in der altchristlichen Kirche. Berlin, Reimer, xvi, 307 p.
- STENGEL, P.**, Opferblut und Opfergerste. (II., 1906, 2, p. 230-246.)
- STOLL, H. W.**, Die Sagen des klassischen Altertums. 6. umgearb. Aufl. von H. Lamer, II. Bd. Leipzig, Teubner, 1907, viii, 313 p., 37 Abb., 2 Taf.
- STRAZZULLA, V.**, Sul mito di Perseo nelle più antiche relazioni tra la Grecia e l'Oriente classico. (Atti d. R. Acc. Peloritana, XXI, 1.) Messina, d'Amico, 86 p.
- TACCONE, A.**, Sulla questione dei tripodi dedicati da Diomenidi in Delfi. (A. Acc. T., XLI, 12, p. 793-804.)
- VOLLMER, M.**, Jesus und das Sagenopfer. (Religionsgeschichtliche Streiflichter.) Gieszen, Töpelmann, 1905, 32 p. 60 Pf.
- WASHBURN, O. M.**, The Charioteer of Delphi. (Am. J. of arch., X, 2, p. 131-158.)
- WEILBACH, Fr.**, u. **G. KAWERAN**, Die Pandemos-Weihung auf der Akropolis. (M. I. A., XXX, 3, p. 298-304.) 2 Abb.
- WENIGER, L.**, Olympische Forschungen. Die Frühlingsreinigung (Klio, VI, 1, p. 1-33.)
- Der Artemisdienst in Olympia und Umgegend. (N. J. Alt., 1, Abt., 1907, 2, p. 96-114.)
- WOLFF**, Polyeikos. Ein Beitrag zur thebanischen Sage. Progr. Chemnitz, in-4, 26 p.
- WUNDT, W.**, Völkerpsychologie. II. Bd. 1. Tl. Mythos und Religion. Leipzig, Engelmann, 1905, 617 p.
- WUENSCH, R.**, Antike Fluchtafeln ausgewählt und erklärt. Bonn, 1907, in-16, 28 p. (Kleine Texte, etc., nr. 20.) 60 Pf.
- WUENSCH, A.**, Die Sagen vom Lebensbaum und Lebenswasser. Altorientalische Mythen (Ex Oriente Lux, hrsg. v. Winckler. Bd. 1, II, 2-3.) Leipzig, Pfeiffer, 1907, iv, 108 p. 2 M.

XII. — ANTIQUITÉS. — INSTITUTIONS.

AMATUCCI. — Voir SECTION X.

- AMATUCCI.** — Voir SECTION X.
- ANCIENT and modern ships.** Part I. London, Wyman. 2 sh. 6 d.
- BANNIER, W.,** Zu den attischen Rechnungsurkunden des 5. Jahrhunderts. (Rh. M., LXI, 2, p. 202-231.)
- BARBAGALLO, E.,** I pressi dei grani nell'età tolemaica secondo le nuove scoperte papirologiche. (At. e R., nr. 92-93, p. 252-268.)
- BEASLEY, T. W.,** The κῆρος in Greek states other than Athens. (Cl. R., XX, 5, p. 249-253.)
- BIRTH, Th.,** Antike Gastmähler. (Deutsche Rundschau, 1905-6, Heft. 3, p. 335-372.)
- BOISACQ, E.,** La trière antique et la guerre navale. (R. de l'É. P. en Belgique, XLVIII, 6, p. 355-368.)
- BONNER, R. J.,** The jurisdiction of the Athenian arbitrators. (Class. philology, II, 4, p. 407-418.) Chicago, 1907.
- BRANDT, P.,** Der παιδων ἔρωσ in der griechischen Dichtung. I. Die lyrische und bukolische Dichtung. (Jahrb. f. sex. Zwischenstufen, 1906, p. 619-684.) Leipzig, Spohr. 1 M. 50 Pf.
- BRINCK, A.,** De Choregia quaestiones epigraphicae. Progr., Kiel, in-4, 36 p.
- CALVARY, M.,** Die Geburtstagsfeier des Monarchen bei Griechen und Römern (N. J. Alt., 2. Abt., 1907, 3, p. 129-135.)
- CAUER, F.,** Individualismus und Gemeinsinn im klassischen Altertum. (Das humanist. Gymnasium, 1906, 5, p. 185-194.)
- CLERMONT-GANNEAU,** Recueil d'archéologie orientale. T. VII. Paris, E. Leroux, 1906, figg. et pl. 25 fr.
- — T. VIII, 1907.
- DAREMBERG, SAGLIO, POTTIER,** Dictionnaire des antiquités grecques et romaines d'après les textes et les monuments, etc. Paris, Hachette, in-4°.
- 40^e fasc. (PRINCEPS-QUORUM BONORUM), 1907.
- 41^e fasc. (RADIUS-SACRIFICIUM.) à 5 fr.
- DARESTE, R.,** La δίκη ἐξούλης en droit attique. (R. Ph., 1906, 2, p. 101-104.)
- DEUBNER, L.,** Σίμβλος χρημάτων. (M. I. A., XXXI, 1-2, p. 231-235.) 3 Abb.
- DITTENBERGER, W.,** Ethnika und Verwandtes. II. (H., 1906, 2, p. 164-219.)
- DONALDSON,** Woman. Her position and influence in ancient Greece and Rome, and among the early Christians. London, Longmans, 1907, 286 p. 5 sh.
- DUSSAUD,** La civilisation, etc. — Anciennes civilisations, etc. — Voir SECTION XIII.
- EUMOLPOS,** Lays of ancient Greece. (Calcutta Review, 1906, oct., p. 587-613.)
- FRANCOTTE, H.,** L'organisation des cités à Rhodes et en Carie. (Le Musée Belge, X, 2-3, p. 127-159.)
- Le tribut des alliés d'Athènes. (Ibid., XI, 3, p. 173-191.) Louvain, Ch. Peters.
- FREEMAN, K. J.,** (Edited by M. J. Bendall) Schools of Hellas... from 600 to 300 B. C. London, Macmillan, 1907, xviii, 299 p.
- GEFFCKEN, J.,** Die ἀσέβεια des Anaxagoras. (H., 1907, 1, p. 127-133.)
- GENTILLI, G.,** Degli antichi contratti d'affitto. (Stud. ital. d. filol., XIII, p. 269-378.)
- GILLIARD, Ch.,** Quelques réformes de Solon. Essai de critique historique. Lausanne, Bridel, 1907, 324 p.
- GLOTZ, G.,** Têtes mises à prix dans les cités grecques. (R. E. A., 1907, 1, p. 1-5.)

- GRUETZNER**, Physiologisch-turnerische Betrachtungen über den Fünfkampf der Griechen. (Deutsche Turnztg, 1906, Januar, p. 2 et ss.)
- HIRZEL, R.**, Themis, Dike und Verwandtes. Ein Beitrag zur Geschichte der Rechtsidee bei den Griechen. Leipzig, S. Hirzel, 1907, vi, 446 p.
- HITZIG**, Altgriechische Staatsverträge über Rechtshilfe. (Festschrift zu Ehren von Ferdinand Regelsberger, Zürich, art. Institut Orell Füssli, 1907, 70 p.) T. à p.
- INAMA, V.**, Antichità greche pubbliche, sacre e private. Milano, Hoepli, xxv, 224 p., 19 tav. e 8 fig. L. 2,50 c.
- JONES**. — Voir SECTION III.
- KOERTE, A.**, Zum attischen Erbrecht. (Ph., XIX, 3, p. 388-396.)
- LACOMBE, P.**, L'appropriation privée du sol dans l'antiquité. (R. de synth. histor., 1906, juin, p. 278-308.)
- LANG, F.**, La recherche de la place des monuments de la civilisation grecque. (En hongrois.) Progr. Budapest, 30 p.
- LECHAT, H.**, Phidias et la sculpture grecque au ^{ve} siècle. Paris, Librairie de l'art ancien et moderne, s. d. (1906), 176 p.
- LÉCRIVAIN, Ch.**, L'action populaire et les primes aux dénonciateurs dans le droit grec. (M. Ac. de Toulouse, t. V, p. 40-50.)
- LEHMANN-HAUPT, C. F.**, Schatzmeister-und Archontenwahl in Athen. (Klio, VI, 2, p. 304-322.)
- MARTIN, A.**, Notes sur l'ostracisme dans Athènes. (M. présentés par divers savants à l'Ac. des Inscr. et B.-L., t. XII, 2^e partie.) Paris, Klincksieck, 1907, in-4^o, 63 p.
- MUELLER, B.**, Zum lykischen Mutterrecht. (W. St., 1906, 2, p. 330-331.)
- NEWMANN, Ph. H.**, Triremes. (Cl. R., XX, 5, p. 280.)
- NORDIN, R.**, Aisymnetie und Tyrannis. (Beitr. z. alt. Gesch., V, 3.)
- PAULY'S**, Real-Encyclopädie der classischen Altertumswissenschaft. Neue Bearbeitung, X. Halbband. Donatio-Ephoroi. Stuttgart, Metzler. 15 M.
- PHOTIADIS, P. S.**, Παρὶ τοῦ ἑτησίου κηρύματος τοῦ ἀρχοντος ἐν Ἀθήναις. (Ath., XVIII, p. 154-159.)
- POLITIS, N. G.**, Γαμήλια σύμβολα. (Ἐπετηρίς τοῦ ἔθν. Πανεπιστημίου, 1906, p. 111-187.) Athènes, Sakellarios.
- RANKIN, E. M.**, The rôle of the μάγειροι in the life of the ancient Greeks. Chicago, Univ. Press, 1907, 92 p.
- RIEZLER, K.**, Ueber Finanzen und Monopole im alten Griechenland. Zur Theorie und Geschichte der antiken Stadtwirtschaft. Berlin, Puttkammer u. Mühlbrecht, 98 p. 2 M. 40 Pf.
- ROGERS, J. D.**, The meaning of ΠΥΡΓΟΣ in two Teian inscriptions. (Am. J. of arch., IX, 4, p. 422-426.)
- SHULHOF, E.**, et **P. HUVELIN**. — Voir SECTION VI, *Epigraphie*.
- SOUCHON, A.**, Les théories économiques dans la Grèce antique. Paris, Larose, in-18, 209 p. 3 fr.
- SUNDWALL**. — Voir SECTION X.
- TARBELL, F. B.**, The form of the chlamys. (Am. J. of arch., X, 1, p. 78.)
- THALHEIM, Th.**, Eisangelie-Gesetz in Athen. (H., 1906, 2, p. 304-309.)
- TORR, C.**, Triremes. (Cl. R., XX, 2, p. 137; — 6, p. 324-327.)
- TUCKER, T. G.**, Life in ancient Athens. Social and public life of a classical Athenian from day to day. London, Macmillan, 1907, 236 p. 5 sh.
- VILLENEUVE, B. de**, Le baiser en Grèce, Paris, Daragon, 212 p.; grav. 8 fr.
- WENDLAND, P.**, Die hellenistisch-römische Kultur in ihren Beziehungen zu

- Judentum und Christentum (Handbuch zum Neuen Testament, hrsg. von *H. Lietzmann*, 3. Lfg. I. Bd., 2 Teil. Tübingen, Mohr, p. 1-96. 1 M. 80 Pf.)
- WENGER, L.**, Die Zession im Rechte der Gräko-Ägyptischen Papyri. (Studi in onore di Carlo Faddo.) Napoli, Pierre et fils, 49 p.
- WESSELY, C.**, Das Honorar eines Tachygraphielehrers im Jahre 155 n. Chr. (A. f. Stenogr., N. F., II, 4, p. 130-132.)
- ZIEBARTH, E.**, Kulturbilder aus griechischen Städten. (Aus Natur- und Geisteswelt, etc., 131. Bändchen.) Leipzig, Teubner, in-16, 120 p.
- Beiträge zum griechischen Recht. 2. Juristisches aus griechischen Handschriften. (Z. f. vergl. Rechtswiss., XIX, 2-3, p. 269-312.)
- ZURETTI, C. O.**, Civiltà greca. (Ath. e R., nr. 87, p. 82-84.)

Antiquités scéniques.

- CAPPS.** — Voir SECTION V, THUCYDIDE.
- GARDINER, E. N.**, The pancration and wrestling. III. (J. H. St., XXVI, 1, p. 4-22), 3 pl., 9 fig.
- GRUETZNER.** — Voir SECTION IV.
- PAPEN, von**, Die Spiele von Hierapolis (Z. f. Num., XXVI, 1-2, p. 161-182.)
- SCHENKL, H.**, Προταγωνιστής τῆς ἀρχαίας κωμῳδίας. (H., 1907, p. 333-336.)
- SCHERLING, O.**, De vocis *σκηνή* quantum ad theatrum graecum pertineat significatione et usu. Diss. Marburg, 45 p.
- SCHMIDT**, Die olympischen Spiele in Athen. (Körper u. Geist, XV, 6-7.)
- WARNECKE, B.**, Scaenicum. (H., 1907, 1, p. 157.)
- WILHELM, A.**, Urkunden dramatischer Aufführungen in Athen. Mit einem Beitrage von *G. Kabel*. (Sonderschriften des österreichischen archäologischen Institutes in Wien. Band VI.) Wien, Holder. in-4°, 279 p. mit 68 Abbildungen im Text. Geb. 16 M.
- WINTER, G.**, De mimis Oxyrhynchiiis. Lipsiae, Seele, 63 p.

XIII. — ART ET ARCHÉOLOGIE. — FOUILLES.

- ADLER, FR.**, Ueber die Alexanderschlacht in der Casa del Fauno di Pompeji. (Deutsche Rundschau, 1906, Februar.)
- Altertümer von Pergamon. Hrsg. im Auftrage des Kgl. preuss. Ministers des geistl. Unterrichts. Bd. III, 1 : *J. Schrammen*, Der grosse Altar. Der obere Markt. Mit 57 Abb. im Text. Berlin, Reimer, in-4, 138 p. 180 M.
- Antiquités crétoises. 50 pl. par *G. Maraghiannis*. Texte de *Pernier* et *G. Karo*. (6 p. et 3 p.). Candie, chez *G. Maraghiannis*.
- ARVANITOPOULO, A. S.**, Phylen-Heroen am Parthenonfries. (M. I. A., XXXI, 1-2, p. 38-49.) 2 Taf., 2 Abb.
- Atti del Congresso internazionale di scienze storiche, aprile 1903. Vol. VII : Storia del arte. Roma, 1905.
- Attischen Grabreliefs (die —) Hrsg. im Auftrage der K. Ak. d. Wiss. zu Wien von *A. Conze* unter Mitwirkg. von *Michaëlis*, *Postolakkas*, von *Schneider*, *Loewy*, *Brückner*, *Wollers*. 15. Lfg. Berlin, Reimer. III. Bd. 9, p. 353-370, mit Abb. und 25 Taf. 65 M.

- Ausstellung von Fundstücken aus Ephesos im unteren Belyedere. (Kunsthistor. Sammlg. des Allerhöchsten Kaiserhauses.) Wien, Gerold, in-16, 1905, VIII, 32 p.; Abb. 1 M. 50 Pf.
- BAUR, P.**, The pedimental groups of the Hecatompedon on the Acropolis. (Am. J. of philol., X, 1, p. 76.)
- BESNIER, M.**, La Collection Campana et les Musées de province. (R. arch., 1906, 1-2, p. 30-51. — 5-6, p. 423-460, av. 5 fig.)
- BIEBER, M^{lle} M.**, Das Dresdener Schauspielerrelief. Ein Beitrag zur Geschichte des tragischen Costüms und der griechischen Kunst. Bonn, Cohen, 1907, 91 p.
- BIZARD, L.** — Voir CHAMONARD.
- BOYD, H. A.**, Excavations at Gournia, Crete. (Annual report of the board of regents of the Smithsonian Institution. 1903-4, p. 559-571.) 3 pl.
- BRANDENBURG, E.**, Neue Untersuchungen im Gebiet der Phrygischen Felsenfassaden. (Abhandlg. d. histor. Kl. d. Bayr. Ak. d. Wiss., XXIII, 3, p. 633-716.) 77 Abb.
- BRUNN, H.** und **BRUCKMANN'S** Denkmäler griechischer und römischer Sculpture, fortgeführt und unter Mitwirkg. von Fachgenossen mit erläuternden Texten versehen durch *P. Arndt*. 120. (Schluss) Lfg. 5 Taf. mit Text, x-26 p. München, F. Bruckmann. 20 M.
- BUBBONIA, M.**, Città e necropoli sicula dei tempi greci. (Atti Acc. d. Lincei, Not. degli Nuovi Scavi, 1905, 42, p. 16.)
- BULARD, M.** — Voir CHAMONARD.
- BULLE, H.**, Der Leichenwagen Alexanders. (Jahrb. d. D. arch. Instit., XXI, 1, p. 57-73.) 2 Abb.
- BURSY.** Voir SECTION VI.
- Catalogue des antiquités grecques et romaines, médailles et plaquettes artistiques provenant de la Collection de feu M. Eug. Lecomte. Paris, in-4, 20 p., 2 pl.
- Catalogue of sculpture, in the department of Greek and Roman antiquities. British Museum, by *A. H. Smith*. Vol. II, III.
- CHAMONARD, J., DEONNA, BULARD, JARDÉ, BIZARD,** Fouilles de Délos exécutées aux frais de M. le duc de Loubat (1904). (B. C. H., 1906, 9-12, p. 483-672.) 8 pl., 60 fig. — Voir SECTION VI, SCHULHOF et HUVELIN.
- COLLIGNON, M.**, La sculpture antique avant Phidias. (J. d. Sav., 1906, 4.)
— Scopas et Praxitèle. (Les maîtres de l'art.) Paris, Plon, 1907, 173 p.
- COSTA DE BEAUREGARD, O.**, Deux bronzes antiques. (S. A. F.; B., 1905, 3, p. 230-236.) 1 pl., 5 fig.
- CROSS, H. R.**, A new variant of the « Sappho » type. (Suppl. papers of the Amer. School of class. stud. in Roma, vol. I, p. 145.)
- CURTIUS, L.**, Relieffragment in Theben. (M. I. A., XXX, 4, p. 375-390.) 1 Taf., 5 Abb.
— Samiaca. (Ibid., XXXI, 1-2, p. 151-185.) 3 Taf., 6 Abb.
- DATTARI, G.**, L'arrivée de la statue de Bryaxis à Alexandrie. (R. arch., 1906, 2^e sem., p. 322-323.)
- DEONNA, W.**, Les statues de terre cuite en Grèce. Athènes, Sakellarios, 73 p.
— Voir CHAMONARD.
- OENOCHOË de style géométrique. (Nord. Tidsskr. f. filol., Tredie Raekke Bind. (s. d.), p. 127-130.) T. à p.
— Statue en terre cuite du Musée de Catane. (R. E. A., IX, p. 121-131.) 2 p. T. à p. Bordeaux, 1907.
— La statuaire céramique à Chypre. Genève, Kündig, 1907, 17 p.
- DEUBNER, L.**, Fund einer Bronzestatuetten im Opisthodom des Heraion. (A. f. Religionsw., IX, 2, p. 291-292.)

- DIAKOWITCH**, Sur les fouilles pratiquées à l'Est de Philippopoli. (C. R. A. I., 1906, p. 57-59.) 4 fig.
- DOMASZEWSKY, A. von.** — Voir SECTION V, ARISTIDE.
- DOERPFLD, W.**, Die kretischen, mykenischen und homerischen Paläste. (M. I. A., XXX, 3, p. 257-297.) 1 Taf., 5 Abb.
— Dreifuss-Basis aus Athen. (Ibid., XXXI, 1-2, p. 145-150.) 2 Abb.
— Das Alter des Heiligtums von Olympia. (Ibid., p. 203-218.) 8 fig.
- DUCATI, P.**, Nuove esegesi di un dipinto del ceramista attico Eufonio. (Riv. d. stor. ant., N. S., X, 2, p. 268-283.)
— Sull' Irene e Pluto di Cefisodoto. (R. arch., 1906, 1-2, p. 111-138.)
- DUSSAUD, R.**, Questions mycéniennes. (R. de l'hist. des religions, 1905, p. 24-63.) Paris, Leroux.
— La Troie homérique et les récentes découvertes en Crète. (R. de l'École d'anthropologie, 1905, p. 37-55.) Paris, Alcan.
— Les fouilles récentes dans les Cyclades. (B. et M. de la Soc. d'anthrop., 15 février 1906, p. 109-131.)
— La civilisation préhellénique dans les Cyclades. (R. de l'École d'anthropologie, avril 1906, p. 105-152.) Paris, Alcan.
— L'Ile de Chypre, particulièrement aux âges du cuivre et du bronze. (Ibid., mai 1907, p. 145-152.) Paris, Alcan.
— Anciennes civilisations. Fouilles et découvertes. (R. d'anthropol., mars 1907, p. 97-103.) Paris, Alcan.
- DYER, L.**, Details of the Olympian « Treasuries ». (J. H. St., XXVI, 1, p. 46-83.) 14 fig.
- EASTER, J.**, Among the ruins of Ephesus. (Records of the past, 1905, april, p. 111-116.) 4 fig.
- EDGAR, C. C.**, Ueber antike Mahlformen. I : Ptolemy Philopator or Hermes? II : Moulds for plaster-casting. (Jahresh. d. oesterr. arch. Institut., IX, 1, p. 27-32.) 9 fig.
- EDHEM-BÉY**, Fouilles d'Alabanda en Carie. (C. R. A. I., 1905, 7-8, p. 443-459.) 5 pl., 9 fig.
- Erwerbungen des Ashmolean Museum zu Oxford. — Des Brit. Mus. in J. 1905. — Des Museums of fine arts in Boston. (Arch. Anz. 1906, 3.)
- Exploration Fund. I. A... B... C... D : Greco-roman branch. Excavations at Oxyrhynchus, by B. P. Grenfell and A. S. Hunt, p. 13-17. II. Progress of Egyptology. A... B : Greco-Roman Egypt, by F. G. Kenyon, p. 60-73. C : Christian Egypt, by W. F. Crum.
- FAIRBANKS, A.**, Les lécythes blancs attiques peints en couleur lustrée et en silhouettes transparentes. New-York, Macmillan, 1907, 371 p., 15 pl., 37 fig.
- FICHERA, F.**, Per lo amphiteatro di Catania (A. d. stor. Sic. Orient, II, 1, p. 66-72.)
- FIECHTER, E. R.**, Der Tempel der Aphaia auf Aegina. Diss. München, 1905, 57 p., 16 Abb. und 6 Taf.
- FLANDREYSY, J. de**, Les Vénus gréco-romaines de la vallée du Rhône. Valence, Impr. Céas, 74 p., grav.
- FELZER, E.**, Die Hydria. Ein Beitrag zur griechischen Vasenkunde (Beiträge zur Kunstgeschichte. N. F., XXXIII.) Gr. 8. Leipzig, E. A. Seemann, VIII, 120 p., mit 10 Taf. 4 M.
- FORRER, R.**, Les antiquités, les tableaux et les objets d'art de la collection A. Rittler à Strasbourg. Strasbourg, R. alsacienne, in-4°, 76 p., 41 pl.
- Forschungen in Ephesos, veröffentlicht vom österreichischen archäologischen Institut. Mit 9 Tafeln in Heliogravüre, einer angehängten Karte, Textillustrationen. Band I. Wien, 1906, Hölder. Geb. in Leinw. 80 M.

- FORSTER, E. S.**, Terracottas from Boeotia and Crete (J. H. St., 1907, 1, p. 68-74.) 5 fig.
- FÖRSTER, R.**, Laocoon. (Jahrb. d. D. arch. Inst., 1908, 1, p. 1-32.) 10 Abb.
- FOUCART, P.**, Deux textes relatifs à la Minerve de Phidias. [Plutarque]. (J. d. S., 1906, 8, p. 426-431.)
- FOVILLE, J. de**, Les pierres gravées dans l'antiquité. (Le Musée, III, 2, p. 45-53.) 1 pl.
- FREDRICH, C.**, Demetrias (M. I. A., XXX, 3, p. 221-244.) 1 Taf., 9 Abb.
- FURTWÄNGLER, A.**, Aegina, das Heiligtum der Aphaia. Unter Mitwirkg. v. E. R. Feichter u. G. Thiersch hrsg. München, G. Franz. in-4, VIII, 504 et xx p., 130 Taf., 1 Karte, 6 Beilagen, 413 Abb. im Text. 120 M.
- Zu den Skulpturen der archaischen Bauten der Akropolis zu Athen. (S. M. Ak., 1906, 1, p. 143-150.)
- Zu den tegeatischen Skulpturen des Skopas. (Ibid., 1906, p. 383-388.)
- Das Alter des Heraion und das Alter des Heiligtums von Olympia. (Ibid., 1907, p. 467-484.)
- Die Bedeutung der Gymnastik in der griechischen Kunst. (Der Säemann.) Leipzig, Teubner, 1905, 15 p. 80 Pf.
- Die Aegineten der Glyptothek König Ludwigs I, nach den Resultaten der neuen bayerischen Ausgrabg. München, Buchholz, 58 p. 14 Taf., Abb. im Text. 3 M.
- GARDINER, E. N.**, Throwing the diskos. (J. H. St., XXVI, 1, p. 1-36), 3 pl. and 24 fig.
- GARDNER, E. A.**, Handbook of Greek sculpture. Part 2. London, Macmillan 1905. 5 sh.
- The Atalanta of Tegea. (J. H. St., XXVI, 1, p. 169-175.)
- GAUCKLER, P.**, Un catalogue figuré de la batellerie gréco-romaine. La mosaïque d'Althiburus. (Monuments Piot, t. XII.) Paris, Leroux, gr. in-4^e, 1905, 44 p., 1 pl., 29 fig.
- GERTZ, M. Cl.**, Het Grøesk Oldtids min des mærke. (Bull. de l'Ac. r. de Danemark, 1906, nr. 5, p. 315-322.) T. à p.
- GHIONE, P.**, I comuni del regno di Pergamo. (Mem. Acc. T., série II, t. LV, 1905, p. 67-70.) 1 carta.
- GILL, A. H.**, Examination of the contents of a Mycenaean race found in Egypt. (Archæol. J., III, p. 300-301.)
- GOSSET, A.**, Temples égyptiens et temples grecs. (Travaux de l'Ac. de Reims, CXVII, 1904-5, p. 257-258.) 5 pl.
- GRAINDOR, P.**, L'Athéna au pilier. (R. de l'I. P. en Belgique, XLVIII, 6, p. 348-354.)
- Fouilles de Karthaia (Ile de Céos). Monuments épigraphiques. (B. C. H., 1906, 6-8, p. 433-432.)
- Les fouilles de Ténos en 1905. (Le Musée Belge, X, 4, p. 309-361.) 1 pl., 20 fig.
- Histoire de l'île de Skyros jusqu'en 1538. (Biblioth. de la Fac. de philos. et lettres de l'Université de Liège, fasc. 17.) Liège, Vaillant-Carmanne, 89 p.
- Greek and Etruscan mirrors. (B. of Museum of fine art, III, 6, p. 46.) 3 fig.
- Griechische und römische Porträts, 71-76. Lfg. München, Bruckmann. 20 M.
- GROOTE.** — Voir SECTION I.
- HEBERDEY, R.**, Zur Bibliothek in Ephesus. (Jahresh. d. oesterr. arch., Institut., IX, 1, p. 59-60.)
- HEKLER, A.**, Alkamenes. (Arch. Ertesitô, 1905, 4, p. 333-359.)
- HELD, H.**, L'autel de Zeus à Pergame. (En russe.) Reval, 1905.
- HERCKENRATH, E.**, Eine Statuengruppe der Antoninenzeit. (M. I. A., XXX, 3, p. 246-256.) 8 Abb.

- Mitteilungen aus Koronta. (Ibid., XXXI, 1-2, p. 97-98.)
- HÉRON DE VILLEFOSSE, A.**, Note sur une statuette, réduction du Tireur d'épines, trouvée dans l'île de Calymno (côte de Carie). (S. A. F.; B., 1905, p. 299-302.) 1 dessin.
- HÉRON DE VILLEFOSSE, A.** et **ÉT. MICHON**, Musée du Louvre. Département des antiquités grecques et romaines. Acquisitions de l'année 1906. (S. A. F.; B., 06, p. 417-424)
- HERRMANN, P.**, Denkmäler der Malerei des Altertums. 1. Lfg. Text, 12 p., mit 2 Abb. u. 10 Taf. — 2. Lfg. München, Bruckmann. à 20 M.
- HILL, G. F.**, Drawings from the antique attributed to Pisanello. (Papers of the Brit. School at Rome, vol. III.)
- HOLLEAUX, M.**, Dédicace d'un monument commémoratif de la bataille de Sellasia. (B. C. H., 1907, 1-3, p. 94.)
- JARDÉ, M. A.** — Voir CHAMONARD.
- JOUBERT, G.**, Les fouilles archéologiques de Knossos (Crète). (Mém. Soc. nat. d'agric., sc. et arts d'Angers. Angers, Germain et Crassin, 30 p.)
- KAWERAU, G.**, Bericht über den Wiederaufbau zweier Säulen des Heraions in Olympia. (M. I. A., XXX, 3, p. 157-172.) 2 Taf., 8 Abb.
- KJELLBERG**, Ueber die Relieffriese von Larissa. Vortrag in der Arch. Gesellsch. (Arch. Anz., 1906, 3, p. 94-114.)
- KOESTER, A.**, Das Stadion von Athen. Berlin, A. Dürer-Haus, 30 p. 80 Pf.
- KOUROUNIOTIS, K.**, Δύο λευκὰ λίθου: ἐξ Ἐρετρίας. (Ἐφ. ἀρχ., 1906, 1-2, p. 1-22.)
- KROPP, Ph.** — Voir SECTION V, PÉRODOTE.
- LANG, F.**, Aphrodisias. (Egiptemes philol. Kőzlőni, XXX, 2, p. 180-181.)
- LEHMANN-HAUPT, C. F.**, Karisch-Chaldisches. (Klio, VI, 1, p. 176-178.)
- LERMANN, W.**, Altgriechische Plastik. Eine Einführung in die griechische Kunst des archaischen u. gebundenen Stils. Mit 80 Textbildern u. 20 farb. Taf., enth. Nachbildgn. v. Gewandmustern der Mädchenstatuen auf der Akropolis zu Athen. München, C. H. Beck, in-4, xii, 231 p.
Geb. in Leinw. 25 M.; in Halbfrz. 30 M.
- LÉVI, S., R. CAGNAT, S. REINACH, V. LORET et E. POTTIER**, Conférences faites au musée Guimet, Paris, 1906, libr. Leroux, 262 p., in-18 jésus, avec fig. et planches. 3 fr. 50 c.
- MAC-MAHON, R.**, Ἐνεπίγραφος λίθου. (Ἐφ. ἀρχ., 1905, 1-3, p. 37-54.) 1 pl.
- MAGNE, L.**, Leçons sur l'histoire de l'art. I. L'art dans l'antiquité. Paris, Lévy, in-4, 241 p. 175 fig.
- MAHLER, A.**, The Aphrodite of Arles. (Suppl. papers of the Am. school of class. stud. in Rome, I, p. 141.)
- MALININ, Al.**, Hat Dörpfeld die Enneakrounos-Episode bei Pausanias tatsächlich gelöst, oder auf welchem Wege kann diese gelöst werden? Einige Bemerkungen zu Judeichs « Topographie von Athen ». Wien, A. Hölder, 1906, in-12, 35 p.
- MICHAELIS, A.**, Eine Frauenstatue pergamenischen Stils im Museum zu Metz. (Jahrbuch der Gesellschaft f. lothringische Gesch. und Altertumskunde, XVII, 1.)
- MICHON, Ét.**, Note sur un fragment de sarcophage déposé au Musée du Louvre. (S. A. F.; B., 06, p. 392-394.)
- Lécythe funéraire en marbre de style attique. Musée du Louvre. (Monuments Piot, XII, 2, p. 177-199.) 1 pl., 1 fig.
- Bas-reliefs votifs d'Asie-Mineure. (R. E. A., VIII, 3, p. 481-190.) 2 pl.
- Ex-voto à Apollon Kratéanos. (R. E. G., 1906, nr. 85, p. 304-317.)
- MOT, J. de**, Le fronton oriental du Parthénon au musée du cinquantenaire.

- (B. des Musées royaux des arts décoratifs et industriels, à Bruxelles, 1906, p. 27 et ss.)
- MUELDER**, Skylla. (Berl. ph. Woch., 1906, nr. 43, p. 1437-1438.)
- MUELLER, W. A.**, Nacktheit und Entblössung in der alt-orientalischen und älteren griechischen Kunst. Leipzig, Teubner, vi, 178 p., Abb. und 6 Taf. 4 M.
- NACHMANSON, R.**, Zum kononischen Mauerbau. (M. I. A., XXX, 4, p. 391-398.) 1 Taf.
- NICHOLS, M. L.**, Geometric vases from Corinth. (Am. J. of arch., IX, 4, p. 411-421.) 6 pl.
- NICOLE**, Catalogue des vases cypriotes du Musée d'Athènes. Genève, Kündig, p. 5-43.
- NISSEN, H.**, Orientation. Studien zur Geschichte der Religion. 2. Heft [Grèce]. Berlin, Weidmann, 1907, pp. iv et 109-260.
- OLDENBERG, H.**, Griechisch-buddhische Kunst. (Deutsche Rundschau, 1906, H. 8).
- ORSI, P.**, Statua marmorea di tipo greco. (Lampedusa.) (Atti Acc. Lincei; Not. d. Scavi, 1905, 12, p. 425-453.) 15 fig.
- PERDRIZET, P.**, Ἀττικὸν ἀγγεῖον μετὰ παραστάσεως πομπῆς γάμου. (Εφ. ἀρχ. 1905, 4, p. 219-214.)
- Sur deux reliefs grecs de l'Asie-Mineure. Lettre à M. Salomon Reinach. (R. arch., 1906, mars-avril, p. 225-233.)
- Melnic et Rossno. (B. C. H., 1907, 1-3, p. 20-37.) 3 fig.
- PERNICE, E.**, Zwei Vasenbilder. (Jahrb. d. D. arch. Institut., XXI, 1, p. 42-52.) 1 Taf., 3 Abb.
- PERNULL, H. von, und A. A. RIVELA**, Siziliens antike Denkmäler. Palermo, Virzi, 1907, 156 p.
- PERROT, G.**, Une statuette de la Cyrénaïque et l'Aphrodite Anadyomène d'Apelle. (Mon. et mém. de la fondation Piot, XIII, 2.) T. à p. Paris, Leroux, in-4, 21 p.
- Lettres de Grèce. (R. arch., 4^e s., IX.) Paris, Leroux, 1907, 39 p.
- PHARMAKOWSKY, B. V.**, La peinture sur vases en Attique et ses rapports avec l'art monumental à l'époque immédiatement postérieure aux guerres médiques. St.-Petersbourg.
- PHILIOS, D.**, Τὸ ἐν Ἐλευσίνι λακρατεῖδιον ἀνάγλυφον. (M. I. A., XXX, 3, p. 331-374.) 17 Abb.
- Voir SECTION XI.
- POMTOW.** — Voir SECTION X.
- POTTIER, E.**, Rapport sur les travaux exécutés ou encouragés à l'aide des arrérages de la fondation Piot. (C. R. A. I., 1906, p. 33-37.)
- Documents céramiques du Musée du Louvre. (B. C. H., 1907, 1-3, p. 115-138.) 1 pl., 4 fig.
- PRANDTL, A.**, Zur Rekonstruktion des Parthenon-Ostgiebels. (Jahrb. d. D. arch. Institut., XXI, 1, p. 33-42.) 3 Abb.
- PRIX, Fr.** — Voir SECTION X.
- REINACH, A. J.**, Courrier de l'art antique. (Gazette des Beaux-Arts, livr. 586, p. 325-346), 19 fig.
- REINACH, S.**, Note sur une tête grecque archaïque. (Rev. arch., 1906, t. I, p. 139-141.)
- Deux nouvelles images d'Alexandre. (Ibid., t. II, p. 1-6, av. 2 pl. et 6 fig.)
- Quelques statues grecques représentées sur des monnaies. (Ibid., p. 166-168.)
- Le Musée Ashmoléen d'Oxford. (Ibid., p. 168-169.)
- Krobylos et tettix. (Ibid., p. 169-170.)
- La collection Beaucousin à la National Gallery. (Ibid., p. 171-172.)

- La collection de Lord Wemyss. (Ibid., p. 321-322.)
- Marbres grecs à Tours. (Ibid., p. 322.)
- La Vénus de Délos. (Ibid., p. 325.)
- Apollo. Illustrated manual of history of art throughout the ages. New ed. revised by author. London, Heinemann, 1907, 368 p. 6 sh.
- Voir TARRAL.
- REMENYI, E.**, Der Darstellungskreis der antiken Skulptur. (Egyet. philol. Közl., 1905, 8, p. 701-708.)
- REUSS, F.**, Der Leichwagen Alexanders des Grossen. (Rh. M., LXI, 3, p. 408-413.)
- RIEGL, A.**, Zur Kunsthistorischen Stellung der Becher von Vafio. (Jahresh. d. österr. arch. Institut., IX, 1, p. 1-19.) 3 Abb.
- RIZZO, E.**, Sculture antiche del palazzo Giustiniani. Roma, 129 p., 9 tav.
- ROBERT, C.**, Der delphische Wagenlenker. (Nachr. d. K. Gesellsch. d. Wiss. zu Göttingen, phil.-hist. Cl.) Göttingen, 1907, 5 p.
- ROBINSON, D. M.**, Terra-cottas and ointment vases found at Corinth in 1902. (Am. J. of arch., X, 1, p. 83; 2, p. 159-173, with 1 pl.; figg.)
- ROMAIOS, K.**, Εὐρόταμα ἀνασκαφῆς τοῦ ἐπὶ τῆς Πάροντος ἄνθρου. (Ἐφ. ἀρχ. 1905, 1-3, p. 99-118. 1 pl., 8 fig. — 1906, 1-2, p. 89-116.)
- Vasenscherben in Eleusis. (M.I.A., XXXI, 1-2, p. 186-204.)
- SAMBON, A.**, Le Centaure. (Le Musée, III, 1, p. 4-13.)
- Documents d'art : I. L'espion Dolon. (Ibid. 3, p. 106, 1 pl.) — Jeune fille au chien. (Ibid., p. 107.)
- Documents d'art et d'archéologie. I. Vases grecs. (Ibid., 2, p. 54-57.) II. Un tableau de Zeuxis : L'Enfant aux raisins. (Ibid., p. 58-60.)
- « Emblema » offrant le portrait d'Antiochus VII, roi de Syrie. (Ibid., III, 3, p. 75-78.) 1 pl.
- SAVIGNONI, L.**, Di una sima ionica con bassorilievi dell' isola di Creta. (M. I. R., XXI, 1, p. 64-82.) 1 Tav., 6 fig.
- SCHMIDT, M.**, Das Erechtheion und der Niketempel. (M. I. A., XXX, 4, p. 305-322.) 2 Taf., 4 Abb.
- SCHNEIDER, Rud.**, Das rhodische Feuerschiff. (Berl. ph. Woch., 1907, nr. 1, p. 28-32.)
- SCHRADER, H.**, Bekrönung einer kolossalen Grabstele in Athen. (Jahrb. d. D. arch. Institut., XXI, 1, p. 74-75.) 1 Abb.
- SCHRAMMEN.** — Voir Altertümer von Pergamon.
- SCHROEDER, B.**, Nachtrag zu Ath. Mitteilgn. 1904, p. 21 ff. (M. I. A., XXX, 4 p. 408-411.) 2 Abb.
- SEURE, G.**, et **A. DEGRAND**, Exploration de quelques tells de la Thrace (B. C. H., 1906, 6-8, p. 359-452.) 72 fig.
- SIX, J.**, Apelles. (Jahrb. d. deutsch. arch. Institut., XX, 4, p. 469 ff.)
- SOOS, J.**, L'Acropole d'Athènes d'après Pausanias, avec commentaire. (En honnois.) Progr. Kiszszallas, 40 p.
- SOTERIADIS, G.**, Ἀνασκαφαὶ ἐν Θέρμου. (Ἐφ. ἀρχ., 1906, 1-2, p. 55 et ss.)
- Ἐκ τῶν τῆς Λιτωλίας. (Ibid., p. 67-88.) 4 pl., 16 fig.
- STEINER, P.**, Bronze-Statuette aus Olympia. (M. I. A., XXXI, 1-2, p. 219-227.) 1 Taf.
- STERN, E. von**, Das Museum der Ksl. Odessäer Gesellschaft f. Geschichte und Altertumskunde. Lfg. 3 : Theodosia und seine Keramik. Frankfurt a. M., Baer, 91 p., 10 Taf.
- STEVENS, G. P.**, The East wall of the Erechtheum. (Am. J. of arch., X, 1, p. 47-71; — p. 83.)

- STICOTTI, P.**, A proposito dell' Hermes d'Alcamenes. Epitafio greco-romano d'Albania. (Archeographo Triestino, Serie III, vol. II, fasc. 2.) 9 p., 3 fig.
- STRZYGOWSKI, J.**, A Sarcophagus of the Sidamara type. (J. H. St., 1907, 1, p. 99-122.) 8 pl., 16 fig.
- STUDNICZKA, F.**, Das Standmotiv des polycletischen Pythokles. (Jahresh. d. oesterr. arch. Institut., IX, 1, p. 131-133.) 10 Abb.
- « Skylla » in der mykenischen Kunst. (M. I. A., XXXI, 1-2, p. 50-52.) 1 Abb.
- Kalamis. Ein Beitrag zur griechischen Kunstgeschichte. (Sächsische Abhandlgn., XXV, 4.) Leipzig, Teubner, 1907, in-4, p. 1-104, 13 Taf., 18 Abb.
- SYBEL, L. von**, Die klassische Archäologie und die altchristliche Kunst. Rectoratsrede (Marburger akademische Reden, nr. 160.) Marburg, Elwert, 1907, 48 p.
- TARRAL, Cl.**, et **S. REINACH**, La découverte de la Vénus de Milo. (Mém. de Tarral.) (R. arch., 1906, 1-2, p. 193-202.)
- TÉRAMOND, G. de**, La beauté du nu dans l'antiquité, la religion et la vie moderne. Etudes physiologiques, etc. Paris, Libr. artist. et littér., p. in-4, 198 p. figg.
- THALLON, J. C.**, The date of Damophon of Messene. (Archæol. J., 1906, 3, p. 302-328.)
- THULIN, C.**, Eine Polygonsmauer aus mykenischer Zeit. (Beitr. z. alten Gesch., V, 3.)
- VASSEUR, G.**, Découverte de poteries peintes à décoration mycénienne (céramique ibéro-mycénienne) dans les environs de Marseille. (C. R. A. I., 1905, p. 383-387.)
- VOLLGRAFF, C. W.**, Oprovingen te Argos. (Museum, XIV, 1, p. 32-33.) — *Ἀθήνη*. (Rh. M., LXI, 2, p. 149-165.)
- WALDSTEIN, Ch.**, The Argive Heraeum. With the cooperations of Chase, Décout, Heermance, Hoppin, Lythgoe, Norton, Richardson, Tilton, Washington and Wheeler. Vol. II : Terracotta figurines, terracotta reliefs, vases and vase-fragments, bronzes, engraved stones, gems and ivories, coins, egyptian or graeco-egyptian objects. Boston and New-York, Houghton, Mifflin & Co, in-fol. 1905, xxix, 389 p. Pl. 42-144.
- WALTERS, H. B.**, Art of the Greeks, with illustr. London, Methuen, 294 p. 12 sh. 6 d.
- WALTON, A.**, An unpublished amphora and eye cylix, signed by Amasis, in the Boston Museum. (Am. J. of arch., X, 1, p. 75-76.)
- WASHBURN.** — Voir SECTION XI.
- Excavations at Corinth in 1905. Preliminary report. (Am. J. of arch., X, 1, p. 17-20), 1 pl.
- WEBER**, Wasserleitungen in kleinasiatischen Städten. II. (Jahresh. d. oesterr. arch. Institut., XX, 4, p. 202-210.) 2 Abb.
- WEIR, J.**, The Greek painter's Art. Boston, Ginn, 1905, xviii, 365 p., 154 ill. 12 sh. 6 d.
- WEISMANN, K.**, Zur Erklärung des Ostfrieses des Parthenon. (H., 1906, 4, p. 619-623.)
- WELCKER, G.**, Timonidas. (M. I. A., XXX, 3, p. 194-206.) 1 Taf., 1 Abb.
- Hähne und Grabstelen. (Ibid., p. 207-212.) 4 Abb.
- WIEGAND, Th.**, Archaische Statue in Samos. (M. I. A., XXXI, 1-2, p. 87-88. 3 Taf.
- Fünfter vorläufiger Bericht über die von der kgl. Museen zu Milet unternommenen Ausgrabungen. (S. Pr. Ak., 1906, 8, p. 249-265.)
- Milet, Ergebnisse der Ausgrabungen und Untersuchungen seit d. J. 1889 .1. Heft : P. Wilski, Karte der Milesischen Halbinsel, mit erläut. Text. Berlin, Reimer, v, 24 p., 3 Abb. 5 M.

- WILHELM, A.**, Ὁ παριώνιος. (M. I. A., XXX, 3, p. 219-220.)
- WINCKELMANN, J.**, und **G. E. LESSING**, Klassische Schönheit. Ausgewählt und eingeleitet von A. v. Gleichen-Russwurm. Leipzig, Eugen Diederichs, 200 p. 2 M.; gbd. 3 M.
- WOLFRAM**, Einflüsse kleinasiatischer Kunst auf Gallien und Germanien. (Korrespondenz-Blatt des Gesamtvereins d. deutsch. Geschichts- und Altertumsvereine, LIV, 2.)
- WOLTERS, P.**, Sandalokratie. (M. I. A., XXX, 4, p. 399-407.) 1 Taf.
- WRIGHT, G. F.**, The antiquities of the Crimea and Kertsch. (Records of the Past, 1905, nov., p. 334-340.) 6 fig.
- WURZ, E.**, Plastische Dekoration des Stützwerkes in Baukunst u. Kunstgewerbe des Altertums. (Zur Kunstgeschichte des Auslandes, 43. Heft.) Strassburg, J. H. E. Heitz. Mit 83 Abbildgn. x, 123 p. 8 M.
- WURZ, H.**, Zur Charakteristik der klassischen Basilika. (Zur Kunstgeschichte des Auslandes, Heft 40.) Strassburg, Heitz, 1907, 61 p., 5 Taf., 12 Abb. 2 M. 50 Pf.
- XANTHOUDIDIS, S.**, Cretan Kernoi. (Annual of the Brit. School at Athens, XII, 1905-6.) 15 p.

XIV. — NUMISMATIQUE. — MÉTROLOGIE. — CHRONOLOGIE.

- Antike Münzen Nord-Griechenlands, unter Leitg. v. *F. Imhoof-Blumer* hrsg. v. der kgl. Akademie der Wissenschaften. III. Bd., 1. Abtlg. *Gaebler, H.*, die antiken Münzen v. Makedonia u. Paionia. 1. Abtlg. Die makedon. Landesmünzen (m. Einschluss v. Amphaxitis u. Bottiäia), das Provinzialgeld (nebst Beroia) u. münzähnl. Gepräge makedon. Ursprungs. Tafel I-V. Berlin, Reimer. VII, 196 p. 49 M.
- BABELON, E.**, Traité des monnaies grecques et romaines, 1^{re} partie : Théorie et doctrine. T. I. 30 fr.
- 2^e partie : Description historique, T. 1^{er}, comprenant les monnaies grecques depuis les origines jusqu'aux guerres médiques. 40 fr.
- Album des planches. T. 1^{er}. Pl. 1 à 41. 30 fr.
- La Styliis, attribut naval sur les monnaies. (R. num. 1907, p. 1.) Paris, 1907, 39 p., 2 pl.
- BIEDER, Th.**, Seltene griechische Münzen. (Blätter f. Münzfreunde, 1906, 3, p. 463-465.)
- CARRERA, L.**, Vasi greci con imprinti di monete. (Rassegna numism., III, 1.)
- Catalogue général de monnaies antiques. (Suite.) Bosphore, Pont, Paphlagonie, Bithynie, Mysie, Troade, Eolide, Ionie. Paris, 41, rue Rameau, p. 77 à 102, avec fig. 1 fr.
- Corolla numismatica. Numismatic essays in honour of B. V. Head, with portrait and 18 plates. Oxford, Clar. Press, in-4^o, 386 p. 30 sh.
- DESSAU, H.**, Die Entstehung der Aerae von Gangra und Amasia. (Z. f. Num., XXV, 4, p. 335-343.)
- DIEUDONNÉ, A.**, Note sur un médaillon de bronze grec, frappé à Téménouthyres sous l'empereur Philippe. (S. A. F.; B., 1906, p. 385-388.)
- Numismatique syrienne. Émèse. (R. num., 1906, 2, p. 132-155.)
- Monnaies grecques récemment acquises par le Cabinet des Médailles. (Ibid., 1903, 4, p. 449-469.) 1 pl.
- Une monnaie des Aleuades à Larissa. (Ibid., 1906, 4, p. 9-13.)
- DISSARD, P.**, Catalogue des plombs antiques (sceaux, tessères, monnaies et objets divers) de la collection Récamier. Paris, Rollin et Feuarent, xxvii, 328 et 8 p.

- FORRER, L.**, Le monument funèbre de Thémistocle à Magnésie, figuré sur une monnaie unique de l'ancienne collection Rhousopoulos. (Boll. di numism. e di arte di medaglia, III, 8.)
- Les signatures de graveurs sur les monnaies grecques. (R. de num. belge, 1905, 3.)
- GRAF, J.**, Le monnayage de Syracuse. (Bl. f. Münzfr., 1906, 2, p. 3447-54.)
- Griechische Münzen. Auktionskatalog (nr. XIII) einer hochbedeutenden Sammlung griechischer Münzen aus dem Nachlasse eines bekannten Archäologen. München, J. Hirsch, 1905, 292 p.; 58 Taf.
- HAMMER, J.**, Der Feingehalt der griechischen und römischen Münzen. Ein Beitrag zur antiken Münzgeschichte. (Z. f. Num., XXVI, 1-2, p. 1-144.)
- HANDS, A. W.**, Common Greek coins. [Magna Graecia, Neapolis.] (Num. Circular, 1906, March.) London, Spink and Son, 1907, xi, 170 p.
- HASLUCK, F. W.**, Notes on coins-collecting in Mysia. (Num. Chron., 1906, 1, p. 26-36.)
- HEAD, B. V.**, The earliest Graeco-Bactrian and Graeco-Indian coins. (Num. Chron., 1906, 1, p. 1-16.) 2 pl.
- Catalogue of the Greek Coins of the British Museum. — Catalogue of the Greek Coins of Phrygia. London, 1903, printed by order of the Trustees, cvi, 491 p.; w. 1 pl. and 53 fig.
- HILL, G. F.**, Historical Greek coins. London, Constable, 202 p. Illustr.
- KIRMIS, M.**, Münzen und Medaillen. Ein Hilfsbüchlein f. Freunde der Münzkunde. Bielefeld, Velhagen u. Klasing, III, 47 p., mit Abb. 2 M.
- MACDONALD, G.**, Coins types, their origin and development. Being the Rhind lectures for 1904. Glasgow, Macehose & Sons, 1905, x, 275 p.
- ORSI, P.**, Collezioni e studi di numismatica siceliota. (Arch. di stor. d. Sic. Orient., III, 1, p. 99-106.)
- PAPEN, von.** — Voir SECTION XII, *Antiquités scéniques.*
- PICK, B.**, Numismatische Beiträge zur griechischen Kunstgeschichte. Bericht über einen Vortrag in der archäologischen Sektion der Philologenversammlung zu Hamburg 1905. (Blätter f. Münzfr. 1905, 4, p. 480-83.)
- REGLING, K.**, Antike Münzkunde, 1903, 1904. Jahresber. über die numismat. Litteratur, 1903-4, p. 1-36. (Z. f. Num., XXV, 4.)
- Die griechischen Münzen der Sammlung Warren. Berlin, Reimer, VIII, 264 p., 37 Lichtdr.-Taf. im T. u. Tafelbd.
- R(EINACH), Th.**, Notes de métrologie ptolémaïque. (R. E. G., nr. 86, p. 389-393.)
- RICCI, S.**, Congresso internazionale di Venezia. Tema VI: La circolazione internazionale delle monete antiche (Boll. di numism. e di arte di medaglia, IV, 1.)
- RUEHL, F.**, Die Rechnung nach Jahren vor Christus. (Rh. M., LXI, 4, p. 628-629.)
- S., P. Ch.**, Les marques d'ateliers sur les monnaies romaines et byzantines. (J. des Collectionneurs, 1905, nr. 8.)
- SERRURE (M^{me} R.)**, Catalogue de monnaies grecques et romaines, nr. 2^e 45 p. 1 fr. 50 c.
- SHERMAN, P.**, Ancient Greek coins. XV. XVI. Sicily. (Am. J. of arch., 1905, 3-4.)
- SIEBOURG, M.**, Zwei griechischen Goldtänien aus der Sammlung C. A. Niessen in Köln. (A. f. Religionsw., VIII, 3-4, p. 390-410.) 2 Abb.
- SIMONETTI, A.**, Numismatica della Magna Grecia. III: Numismatica Scillettica. IV: Num. crotoniate. (Contin.) (Boll. di num. e di arte di medaglia, III, 9.)
- SVORONOS, J. N.**, 1^o Μαθήματα νομισματικής, τὰ πρῶτα νομισματ. 2^o σήματα ἀπικῶν τετραδράχμων. (J. intern. d'arch. num., IX, p. 147-244.) Athènes, 100 p.
- WROTH, W.**, Numismatic summaries. (Cl. R., XX, 3, p. 188-189; 4, p. 238-239.)

XV. — BYZANTINA.

BÉIS. — Voir **VÉIS**.

BEYLIÉ, général L. de, L'architecture byzantine. Recherches sur l'architecture civile des Byzantins et son influence en Europe. Paris, E. Leroux, in-4°, 400 illustrations dont 82 pl. 40 fr.

DIEULAFOY, M., Les monuments latino-byzantins des Asturies. (C. R. A. I., 1907, p. 663-699.)

EBERSOLT, J., Fresques byzantines de Néréditsi, d'après les aquarelles de M. Brajlovskij. (Fondation Eugène Piot. Extrait des monuments et mémoires publiés par l'Acad. des Inscr. et B.-L. [1^{er} fasc. du t. XIII.] Paris, libr. Leroux, grand in-4, 23 p., 6 fig.

GRAINDOR. — Voir SECTION XIII, 4^e art. de cet auteur.

HEISENBERG, Aug., Nikolaos Mesarites. Die Palastrevolution des Johannes Komnenos. Progr. Würzburg, 1907, 77 p.

KRUMBACHER, K., Ein serbisch-byzantinischer Verlobungsring. (S. A. M., 1906, 3.) München, G. Franz, p. 421-452. 1 Taf.

MONCEAUX, P., Sceaux byzantins trouvés à Carthage. (S. A. F.; B., 1905, 4, p. 330-331, 352-353.)

MUNOZ, A., L'art byzantin à l'exposition de Grotta-Ferrata. Rome, Danesi, 193 p., 3 pl., 146 ill.

PRADEL, Fr., Griechische und süditalienische Gebete, Beschwörungen und Rezepte des Mittelalters. (Religionsgeschichtl. Versuche und Vorarbeiten, IV, 1.) Gieszen, Töpelmann, 1907, 159 p.

SCHNELLER, L., Nicäa u. Byzanz. Welt- u. kirchengeschichtliche Streifzüge am Marmarameer u. am Goldenen Horn. Leipzig, H. G. Wallmann, 1907, 181 p.; m. Abbildgn. 3 M.; geb. in Leinw. 4 M.

SERRUYS, D., De quelques ères usitées chez les chroniqueurs byzantins. (R. Ph., 1907, p. 151-189.) T. à p.

THIBAUT, le P. J., Origine byzantine de la notation neumatique de l'Église latine. Paris, A. Picard, 1907, in-4. (Bibliothèque musicologique, t. III.)

VÉIS, N. A., Ἀνέχδοτα Βυζαντινά μολυβδοβούλλα. (J. intern. d'arch. num.) Athènes, 1907.

XVI. — NEOHELLENICA.

BELLOS, L., Ἀλθωνικά, ἡ αἰ τρεῖς ζῶσαι διαλεκτοὶ τῆς ἐλληνικῆς γλώσσης. Ἀθήνας, ἐθν. τυπογρ., 1903, 112 p.

— Ὀλυμπιακαὶ φῦλαί. Alexandrie, Τυπογρ. « ὁ Κόσμος », 1907, 40 p.

BRUGMANN, K., Schrift- und Volkssprache und die « Sprachfrage » der heutigen Griechen. (Deutsche Revue, 1906, p. 211-221.)

C. r. détaillé par J. Psichari, R. E. G., 1908, p. 93-97.

DEMETRACOPOULOS, P. T., Ἡ ἀγεννίτη, ἐξωτικὰ τραγουδία. Athènes, 1907, 31 p.

Ἐκδόσεις τοῦ Συλλόγου πρὸς διάδοσιν ὠφελίμων βιβλίων. (Collection D. Bikélas.) Nos 73 à 85, mentionnés dans la R. E. G., 1907, p. 121.

STREIT, G., La question des communautés helléniques en Roumanie. (R. de droit internat. privé et de droit pénal internat.) Paris, Larose et Tenin, 39 p.

REBOURS (le R. P. J. B.), Traité de psaltique. Théorie et pratique du chant dans l'Église grecque. (Bibl. musicologique, T. II.) Paris, A. Picard, xvi, 290 p. 12 fr.

TABLE DES MATIÈRES

PARTIE ADMINISTRATIVE

	Pages.
Statuts de l'Association.....	I
La médaille de l'Association.....	IV
Souscription permanente pour l'illustration de la <i>Revue</i>	V
Assemblée générale du 21 mai 1908.....	VI
Allocation de M. Théodore Reinach, président.....	VI
Rapport de M. Puech, secrétaire.....	XIX
Rapport de M. J. Maurice, trésorier.....	XXXVIII
Membres fondateurs de l'Association.....	XLIV
Souscriptions exceptionnelles pour les <i>Monuments grecs</i> et l'illustration de la <i>Revue</i>	XLV
Membres fondateurs pour les <i>Monuments grecs</i> et pour l'illustration de la <i>Revue</i>	XLVI
Anciens présidents de l'Association.....	XLVII
Bureau, Comité, Commissions.....	XLVIII
Membres donateurs.....	XLXIX
Liste générale des membres au 1 ^{er} décembre 1908.....	LVII
Sociétés et écoles correspondantes.....	LXXVI
Périodiques échangés avec la <i>Revue</i>	LXXVII
Prix décernés dans les concours de l'Association.....	LXXVII

PARTIE LITTÉRAIRE

BOUCHÉ-LECLERCQ (A.)....	L'ingénieur Cléon.....	121
BRÉAL (Michel).....	Πρόστα « il convient ».....	113
CROISSET (A.), REINACH (Th.) et MARTHA (J.).....	Discours prononcés aux obsèques de M. Amédée Hauvette.....	1
CROISSET (M.).....	Ménandre. L' <i>Arbitrage</i>	233

LABASTE (H.).....	Note sur un manuscrit italien du xv ^e siècle concernant la Crète.....	80
LEGRAND (Ph. E.).....	Les Dialogues des courtisanes comparés avec la comédie.....	39
MEILLET (A.).....	La place du pamphylien parmi les dialectes grecs.....	413
PICHON (René).....	Le témoignage de Pline sur Hégias.....	119
TANNERY (P.) et CARRA DE VAUX).....	L'invention de l'hydraulis.....	326
VOS (LUC DE).....	Les palais de l'empereur Julien à Paris.....	426

CHRONIQUE

BOURGUET (E.) et REINACH (A. J.).....	Bulletin épigraphique.....	153
RIDDER (A. DE).....	Bulletin archéologique.....	341
Actes de l'Association.....		85, 373
Ouvrages déposés au Bureau de la <i>Revue</i>		108, 408

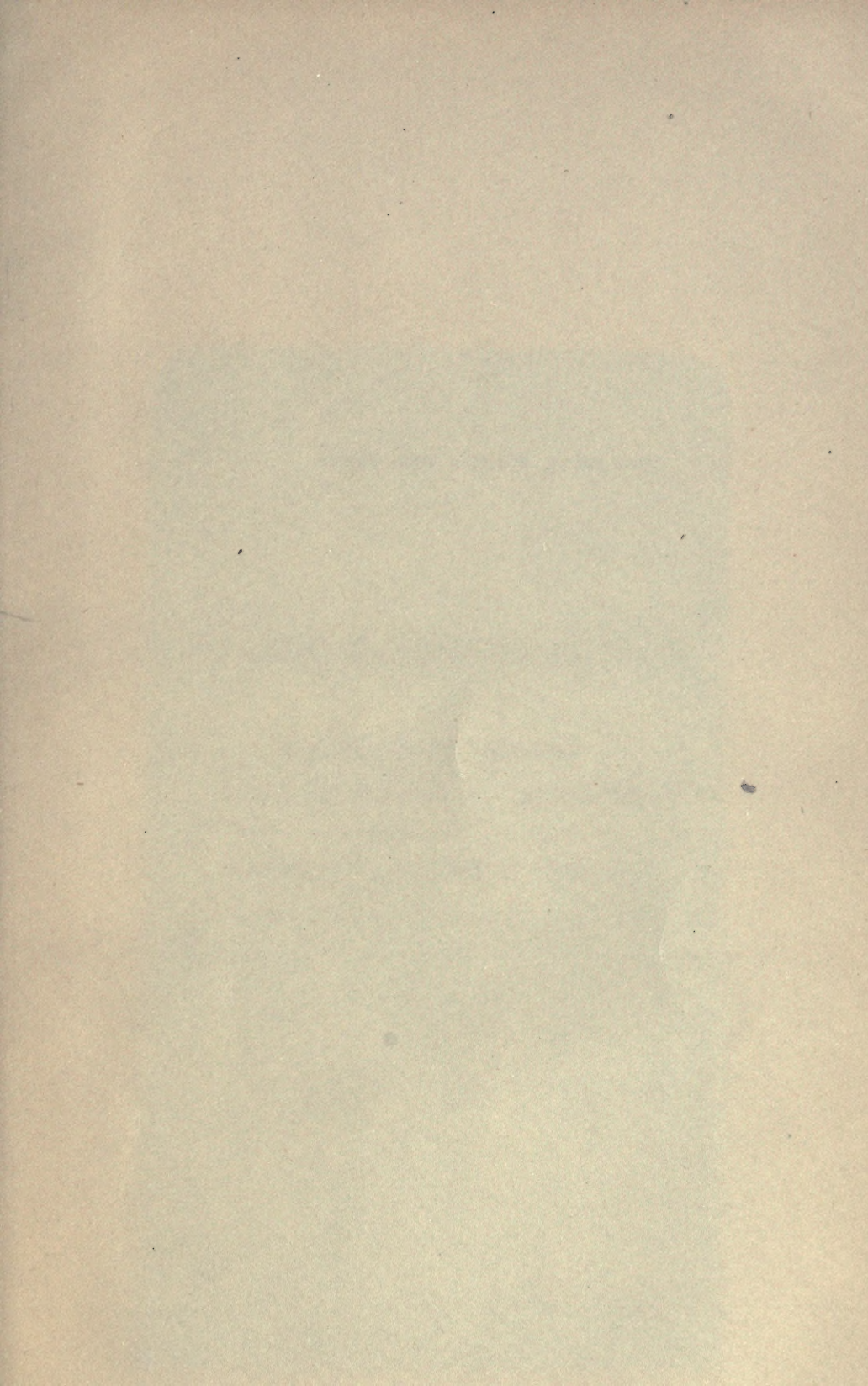
BIBLIOGRAPHIE

Bibliographie annuelle des Études grecques (G.-E. Ruelle).....	489
Comptes rendus bibliographiques.....	88, 218, 379
Erratum.....	112
Table des matières du tome XXI.....	489

Bon à tirer donné le 15 janvier 1909.

Le rédacteur en chef, GUSTAVE GLOTZ.





DF
10
R4
t.21

Revue des études grecques

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
